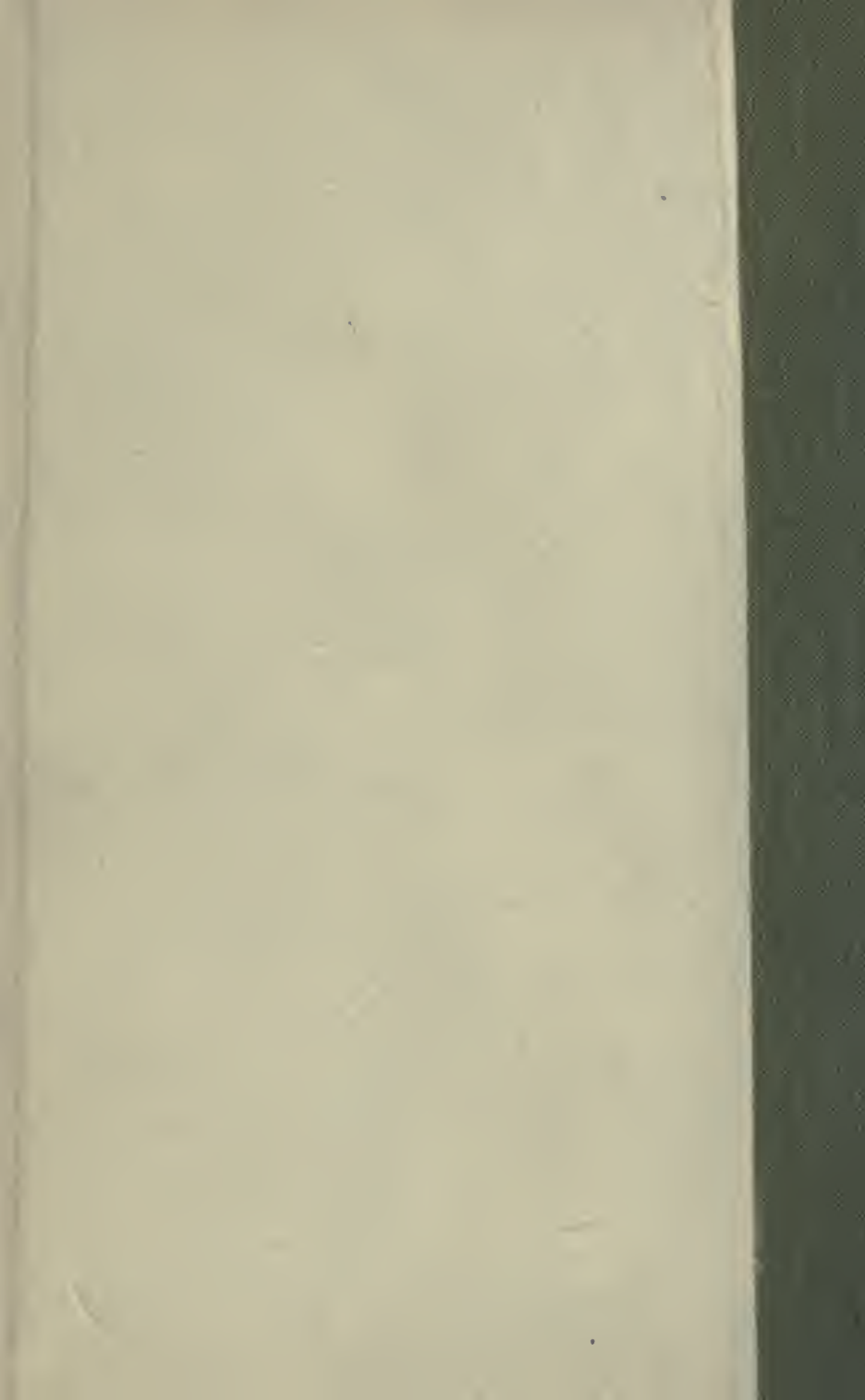
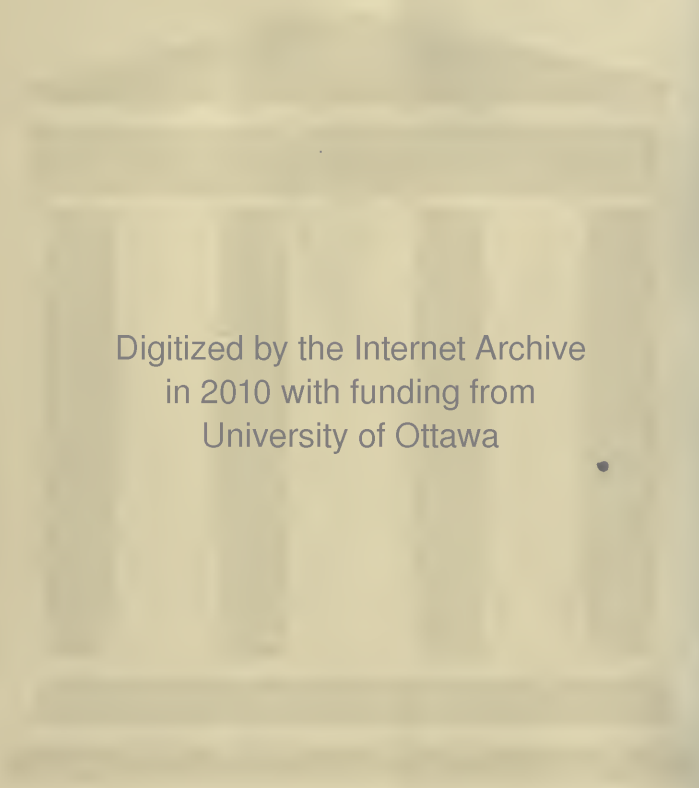


UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY



BINDING LIST SEP 15 1924.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

Fr Lit.
B.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

Tome CXI. — N° 331. Juillet 1923.

Rédaction et administration : Lausanne, 1, Rue de Bourg.

Prix de l'abonnement annuel : Fr. 20. — pour la Suisse.

Fr. 26. — pour l'Union postale.

Tous droits de traduction ou reproduction réservés. La « Bibliothèque Universelle » ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés et ne se charge pas de les renvoyer.

Necker, Mirabeau et les Genevois de la Révolution.

Au début de la Révolution, les deux hommes les plus populaires ont bien été Jacques Necker, ministre de la République de Genève devenu ministre du Roi, et le comte de Mirabeau, l'orateur superbe de l'Assemblée Constituante.

A la lumière d'ouvrages récemment parus et de documents inédits tirés d'archives de famille, il peut sembler intéressant d'étudier la position qu'ont prise les Genevois du temps dans la lutte de rivalité qui a éclaté entre leur éminent concitoyen et le bouillant député d'Aix-en-Provence. Les Genevois en cause ont marqué dans l'histoire comme publicistes et hommes d'Etat.¹

¹ Laisant de côté, pour l'instant, la bibliographie immense relative à Mirabeau, dont nous avons donné un aperçu dans notre Essai sur les *Idées politiques de Mirabeau*, couronné par l'Université de Genève en 1877 et publié dans la *Revue historique* de Paris, en 1883, et rappelant uniquement au passage les *Mémoires de Mirabeau* recueillis par Lucas Montigny, ceux de Malouet, les *Souvenirs* de Dumont, la *Correspondance* de La Marck, les *Mirabeau* de Loménie, le *Reybaz* de M. Plan ou le *Mirabeau* du professeur Stern, ou encore le *Salon de M^{me} Necker* par le comte d'Haussonville, nous faisons allusion ici à des publications plus nouvelles, le *Mirabeau* de M. Barthou (1913), la dernière édition des *Orateurs de la Révolution* de M. Aulard (1914), *Necker* par le marquis de Ségur, les *Mémoires* d'Isaac Cornuau (1770-1795) publiés par M^{lle} Cherbuliez en 1912, les monographies de M. Edouard Chapuisat consacrées à *Etienne Clavière* et de feu M. Karmin à *Sir Francis D'Ivernois*, celle-ci parue en 1920. Les papiers de famille proviennent de la succession de M., M^{me} et M^{lle} Vieuxseux, descendants directs de Paul Moultoou.

191900
21.10.24

Il serait difficile de trouver deux personnages qui présentassent un contraste plus marqué à l'égard du caractère, des talents, de la réputation. M. Necker, Genevois austère, que sa mère rattachait aux vieilles familles de la cité de Calvin, partageait, avec sa femme, la direction d'une maison, d'un salon, où régnaient à la fois le culte des lettres et celui de la vertu. Ministre intègre et remarquablement désintéressé — il ne voulut jamais toucher de traitement ni comme ministre de Genève, ni comme ministre du Roi — d'une valeur morale incontestée, homme d'ordre dans sa conduite et dans ses goûts, avec des idées libérales, financier habile, il jouissait, en tous points, du plus grand crédit. Attaché trop uniquement au moment présent, sans s'inquiéter de prévoir l'avenir, modéré d'opinions, timide et hésitant, il ne fut, pas à proprement parler, un grand homme d'Etat. Avec cela, réservé dans ses allures et dans son langage, distrait et distant, froid et hautain, il souffrait d'un orgueil qui se révèle dans sa physionomie.

Quant au comte de Mirabeau, de dix-sept ans plus jeune, Provençal ardent, passionné, éloquent, perdu de vices et de dettes, il avait vécu sa jeunesse dans la prodigalité de tous les dons, dans de perpétuels besoins d'argent et les excès de tout genre. Il paya durement ses fautes par de longues années de prison, qui lui ont en revanche donné le temps de lire, de s'instruire, de réfléchir sur les abus de la société et sur les réformes à poursuivre. Il en est sorti avide de donner un libre cours à ses passions si cruellement refoulées et de satisfaire d'un coup ses besoins d'argent et sa vaste ambition. Sa célébrité était des plus fâcheuses, mais elle était considérable dès l'ouverture des Etats Généraux.

Tels furent les deux rivaux entre lesquels les Genevois se trouvèrent placés.

Il est naturel que Necker, bien que parti de Genève dans sa prime jeunesse, ait entretenu des rapports avec ses concitoyens en dehors des relations propres à un banquier ou à un chargé d'affaires. Il partageait les goûts de sa compagne pour un ami d'enfance, Paul Moulitou, natif de Montpellier. Paul Moulitou gardait de ses origines méridionales des dons précieux. Son éloquence s'avivait aux sources de l'imagination

la plus riche et des sentiments les plus purs. Retiré à Genève avec sa famille pour fuir les persécutions religieuses du Midi, ses études de théologie l'avaient mis en relations avec le père de Suzanne Curchod, le digne pasteur de campagne de Cras-sier. Reçu ministre de l'Eglise et bourgeois de Genève, son mariage avec une femme d'élite l'alliait à des familles syndi-cales de la petite République. Mais il s'était fait l'ami de Jean-Jacques Rousseau, qu'il avait vu pendant le séjour du philo-sophe à Genève en 1754 ; il se rattachait ainsi personnellement au parti libéral de la bourgeoisie genevoise.

Durant tout le cours du dix-huitième siècle, ce parti s'efforça d'enlever le pouvoir au gouvernement aristocratique. Voltaire a raconté en vers burlesques la guerre civile de Genève. Il la caractérisait plaisamment en disant des bourgeois : « Ce sont des tignasses qui veulent devenir des perruques. »

Cette bourgeoisie, riche et intelligente, n'était point à dédaigner. En 1738, à la suite de premiers troubles, la paix avait été rétablie à Genève sous la médiation des trois alliés de la République, le Canton de Berne, celui de Zurich et le roi de France, qualifiés tous trois de puissances garantes. Vingt-cinq ans de bonheur furent assurés et Genève atteignit un haut degré de prospérité. Dans le pacte de garantie, la bourgeoisie s'était fait reconnaître le droit d'adresser des remontrances, soit représentations, au gouvernement, mais le gouvernement ou Petit Conseil s'attribuait celui de n'en pas tenir compte. De là le nom de représentants pour désigner les bourgeois et celui de négatifs pour les aristocrates. Or, Paul Moulton, malgré son mariage, formait des vœux pour les représentants.

Comment en aurait-il pu être autrement ? Cette heureuse paix de Genève fut troublée par l'affaire Rousseau. Après la condamnation de l'*Emile* et du *Contrat Social* à Paris et à Genève, Rousseau en exil abdiqua sa qualité de citoyen de Genève. La bourgeoisie adressa à ce sujet force représen-tations au Conseil qui les rejeta. Après une médiation inutile des puissances garantes, le bon sens public, grâce à des conces-sions réciproques, amena une sorte d'accalmie, en 1768, accalmie quelque peu troublée, il est vrai, par l'apparition d'un troisième parti, celui des *natifs*, que dirigeait, dans un sens

favorable à l'aristocratie, un homme entreprenant, nommé Cornuaud.

Dans ces temps troublés, le poste de ministre de la République à Paris étant à repourvoir, quelques-uns des représentants purent se flatter que Moulton saurait le remplir. Moulton avait de hautes relations dans la capitale, la duchesse de La Rochefoucauld d'Anville, M^{me} de Vermenoux, M^{me} Necker. Ce fut précisément M. Necker qui fut choisi en 1768, malgré certaines défiances du parti des négatifs. Quand M. Necker devint, en 1776, directeur du trésor d'abord, des finances ensuite, on pensa à Moulton pour la légation de Genève. Mais le puissant ministre des affaires étrangères, le comte de Vergennes, dévoué au gouvernement aristocratique de Genève, recommanda un homme qui méritait plus sa confiance. M. Moulton vint à Paris deux ans après, et ce fut en qualité d'hôte de M. et M^{me} Necker. Il a laissé de son brillant séjour à l'hôtel du Contrôle général des finances, en 1778, une peinture animée dans les lettres qu'il adressait à sa femme. Les représentants continuèrent à fonder quelque espoir sur l'influence que M. Moulton, devenu membre du Grand Conseil, non gouvernant, des Deux Cents, pourrait exercer sur M. Necker. Ils voyaient en lui une sorte d'introducteur auprès du cabinet de Versailles.

Que voulaient les représentants et pourquoi tenaient-ils si fort à avoir un des leurs à Paris ? C'était aux fins de solliciter du gouvernement royal qu'il renonçât à garantir la constitution aristocratique de Genève. Paul Moulton, emporté par le tourbillon de la société parisienne, ne trouva pas le temps de plaider leur cause pendant son séjour qui coïncida avec la mort de ses amis Voltaire et Rousseau. De retour à Genève, il dut s'occuper de la publication des œuvres de ce dernier, qui lui en avait confié le soin, et il le fit en collaboration avec le Neuchâtelais Du Peyrou et avec le marquis de Girardin. Alors les chefs des représentants se décidèrent à aller eux-mêmes parler aux ministres du Roi. Toujours conciliant, M. Necker obtint que le ministre, seul compétent en cette affaire, M. de Vergennes, accordât une audience aux délégués des partis en guerre. Les deux représentants, bien

connus de Moulton, étaient MM. Clavière et Du Roveray ; les délégués de l'autre parti, MM. de Chapeaurouge et Mallet. M. de Chapeaurouge avait connu à l'armée M. de Vergennes, qui le traitait en frère d'armes.

Etienne Clavière était un financier. Il fut le premier trésorier de la célèbre Société des Arts de Genève, fondée par H.-B. de Saussure et encore existante. Il avait du talent, des idées hardies et son ambition politique était sans frein. Il se croyait appelé à remplacer Necker. En passant, en 1780, devant l'hôtel du ministre des finances, il dit à son compagnon de voyage, du Roveray : « Le cœur me dit que j'habiterai un jour dans cet hôtel. » Il se mit à rire lui-même d'une prophétie si peu vraisemblable, et qui devait se réaliser.

Quant à Du Roveray, c'était un juriste, juriste habile, avocat éloquent, qui remplissait alors les fonctions de procureur-général de la République de Genève (décembre 1779-13 janvier 1781). M. de Vergennes reçut poliment ces messieurs de Genève. Comme son siège était fait à l'avantage de l'aristocratie, après l'élaboration d'un prétendu plan de conciliation il renvoya, dos à dos, négatifs et représentants, au mois de juin 1780 (le 25 juin). Ces derniers revenaient bredouille.

Ne se tenant pas pour battu, un de leurs jeunes collègues prit sur lui de les remplacer à Paris. C'était François D'Ivernois, qui n'avait guère que vingt-trois ans. Il avait commencé par être imprimeur et, à ce titre, il avait été chargé, avec ses associés, par Paul Moulton, de la première édition posthume des œuvres de Jean-Jacques Rousseau. L'entreprise fit faillite et D'Ivernois devait se vouer à l'étude et à la pratique du droit (1781). Le vieux et frivole conseiller du roi Louis XVI, le comte de Maurepas, l'éconduisit sur un air de sa façon ; quant à Vergennes, il se fâcha tout rouge.

Peu après, Necker tomba, le 19 mai 1781. Cette disgrâce ne fut qu'à demi regrettée par les négatifs ; cela décourageait les représentants, qui avaient encore demandé à Moulton de lui adresser un mémoire en leur faveur. On sait combien le départ de Necker causa de regrets. De toutes parts on lui écrivit et Moulton ne fut pas le dernier à lui témoigner sa

sympathie. Le ministre démissionnaire répondit par cette lettre si digne, où perce cependant le regret de la décision prise :

3 juin 1781.

M. Necker à M. Moutou¹.

Je suis pénétré de sensibilité, Monsieur, à la lecture de la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire. J'ai combattu le bon combat tant que j'ai pu, mais n'ayant de force que par mon caractère, quand j'ai vu qu'on me refusoit l'appuy nécessaire en même tems que des ennemis de tout genre trouvoient le champ libre, j'ai cru que je n'avois d'autre parti à prendre que de me retirer avec honneur.

Je suis sensiblement touché des regrets publics, ils honorent la nation, mais ils animent, quand il n'est plus tems, la violente ardeur que j'avois pour servir le Roy et remplir une belle carrière.

Je l'avoue sans crainte parce que je n'ai jamais eu dans mon cœur la trace de ce qu'on appelle ambition. Si j'avois eu plus de cette passion qui attache à la place pour le plaisir du pouvoir, j'y serois encore ; car l'adresse qu'il faut pour captiver les entours du trône est la plus facile de toutes les industries.

Conservez-moi, je vous prie, les sentimens d'estime et d'amitié auxquels vous m'avez accoutumé et qui me seront toujours infiniment chers.

J'ai l'honneur d'être avec le plus fidèle attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

NECKER.

Ne pouvant plus compter que sur eux-mêmes, les représentants agirent par leurs propres moyens. Ils réussirent à renverser le gouvernement aristocratique de Genève. M. de Vergennes ne put le souffrir. Une armée, composée de contingents suisses, français et même sardes, assiégea la ville et, après quelques velléités de résistance, les représentants finirent par capituler. Le gouvernement aristocratique fut rétabli sous la médiation des anciennes puissances garantes.

Necker lui-même en fut affecté. Il devait aller jusqu'à refuser le serment exigé de tous les citoyens pour les obliger à reconnaître la constitution rétablie. Au premier moment, il exprima à M. Moutou ses propres sentimens en ces termes :

¹ Inédit. Papiers Vieussoux.

8 juillet 1782.

*M. Necker à M. Moulou*¹.

Voilà donc des troupes étrangères dans Genève. Tant mieux pour le bien de l'humanité qu'il n'y ait point eu de résistance; seulement toute l'apparence martiale qui a précédé devient un peu ridicule. Les négatifs se réjouissent beaucoup, mais je crains quelque grand découragement et peut-être une émigration de la part de l'autre parti.

Ah ! qu'un peu de modération de part et d'autre dans ces controverses intérieures eût prévenu de grands maux ! Je suis moins inquiet que je n'étois, mais je suis plus triste.

Adieu, Monsieur, donnez-nous de vos nouvelles.

De gré ou de force, les chefs des représentants durent s'exiler. D'Ivernois alla préparer en Irlande un établissement genevois, qui ne réussit pas. Paul Moulou, dégoûté de la politique, acquit dans le pays de Vaud une terre, où il devait finir ses jours à la veille des grands événements (1787). Avant de quitter Genève, il avait recommandé ses amis à ses hautes relations parisiennes. Etienne Clavière et Du Roveray, démis de ses fonctions de procureur-général de la République, étaient naturellement partis dans les premiers. Ce fut alors qu'il vint aux libéraux genevois un soutien inattendu : le comte de Mirabeau.

Enfin délivré de ses prisons, Mirabeau engageait ses longs procès en réhabilitation où déjà brillait l'éclat de son éloquence. A Pontarlier, il était entré en relations épistolaires avec un Genevois mécontent d'un jugement rendu par les autorités de sa patrie, M. Th. Rilliet, qui l'avait mis au courant de son procès. « Homme aussi vertueux qu'infortuné ! lui écrivait Mirabeau, à la date du 19 juillet 1782, homme éloquent qui m'avez fait verser des larmes bien amères, mais qui avez aussi attendri mon cœur et élevé mon âme par les élans de votre sensibilité, et le noble spectacle de votre courage et de vos vertus ! Recevez encore une fois mon hommage... » Et lui annonçant son arrivée à Neuchâtel pour la semaine suivante, il terminait sa lettre, disant : « Je vous y porterai avec bien de l'empressement, Monsieur, mon tribut de zèle

¹ Inédit. Papiers Vieusseux.

et de dévouement, et nous y parlerons des affaires et des erreurs de votre République qui s'absoudrait à mes yeux d'un grand crime si la dernière révolution vous valait du moins votre réhabilitation, et une vengeance non pas proportionnée à l'outrage (cela ne se peut pas) mais proportionnée au possible...¹ »

Arrivé dans la principauté de Neuchâtel, où s'imprimaient à cette époque nombre d'écrits politiques ou autres, il fit, en compagnie du journaliste Brissot, la connaissance de MM. Clavière et Du Roveray. Prêt à intervenir dans toutes les affaires, il rédigea en leur faveur pour le comte de Vergennes, dans les premiers jours d'octobre 1782, une lettre-mémoire où il avertissait le ministre des propositions faites par différents princes, afin d'attirer chez eux cette intelligente bourgeoisie genevoise qui paraissait détenir le secret et l'art de l'horlogerie. Il convenait de la gagner pour soi et de n'abandonner point les exilés. Mirabeau disait à ces derniers, en leur annonçant la réunion probable des Etats généraux : « Je serai député et je rétablirai votre patrie ². »

On sait la manière de travailler de Mirabeau, qui avait déjà publié des écrits en recourant à des collaborateurs. Il pensa en recruter de nouveau parmi les Genevois exilés.

Des projets de collaboration furent d'abord formés entre Mirabeau et D'Ivernois. D'Ivernois avait tracé un *Tableau des révolutions de Genève* auquel les traits d'éloquence de Mirabeau auraient donné de la valeur. Mais D'Ivernois, qui devait marquer plus tard dans les rangs de la contre-révolution, semble avoir été bientôt offusqué des manières et de la réputation du grand orateur et il renonça vite à une association compromettante. Ce fut cependant chez lui, à Londres, à la fin de l'année 1784, que Mirabeau fit la connaissance de sir Samuel Romilly, qui a tenu une place importante parmi les hommes de la Révolution. Il les présentait les uns aux autres. Par lui, Mirabeau entra en relations à Paris, aux

¹ Inédit. Papiers de Saussure. Extrait d'une lettre de Th. Rilliet à H.-B. de Saussure, communiquée par notre collègue regretté, le professeur Ferdinand de Saussure. Cité par H. Stern.

² Après son procès de Pontarlier, Mirabeau en engagea un autre à Aix, dont les *Mémoires* de Vitrolles donnent un curieux aperçu (*Mémoires*, introduction, p. 13).

mois d'août et de septembre 1788, avec un ancien ministre de l'Eglise de Genève, un homme de talent, Etienne Dumont, qui fit un premier séjour de deux mois dans la capitale avec sir Samuel. Etienne Dumont, éloigné par les troubles de sa patrie, avait été précepteur en Russie et en Angleterre. Dans ce dernier pays, il devait s'adonner à des études de législation et d'économie politique sous le patronage de Bentham, dont il a traduit les œuvres en français.

Retourné à Paris, au printemps de 1789, avec Du Roveray pour entretenir Necker du retrait de la garantie de la Constitution genevoise, le spectacle de la Révolution le retint quelque temps en France. A Paris ou dans les environs, notamment à Suresnes où habitait Clavière, des réunions avaient lieu. Là, les vieux révolutionnaires de Genève rencontraient les futurs meneurs des Etats généraux. On y discutait toute espèce de questions d'ordre politique ou économique. Ainsi se constituait, en vue de l'Assemblée, une sorte de comité genevois que Mirabeau appela son atelier.

Ce fut avec Clavière que s'était fait le premier essai de collaboration sérieuse, dès 1785. Ce financier apporta à Mirabeau l'appui de ses compétences pour attaquer notamment le système auquel avait dû recourir Necker, afin de couvrir les frais de la guerre d'Amérique : les emprunts sans impôts. Tantôt d'accord avec Calonne, le successeur de Necker, tantôt contre lui, suivant le cours des faveurs accordées par le ministre, le fameux pamphlétaire dénonçait, dans une sainte indignation contre l'agiotage, divers établissements de crédit de la capitale. Dans le camp opposé, Beaumarchais se trouva certain jour. Ainsi disputaient entre eux les glorieux champions de la liberté et de la dignité humaine, se suspectant mutuellement, et suspects en effet, de défendre leurs idées dans des vues intéressées.

Un autre financier d'origine genevoise, établi à Paris depuis plus longtemps, se mêlait à la querelle, aux côtés de Clavière. La place que celui-ci prenait auprès de Mirabeau, Panchaud l'occupait chez Talleyrand. L'abbé de Périgord, bientôt évêque d'Autun, se donnait comme l'ami du comte de Mirabeau et des collaborateurs genevois de ce dernier.

La situation financière était inextricable. Louis XVI, aux abois, ayant vainement recouru aux lumières des Calonne et des Brienne, se résigna au rappel du financier populaire Necker, auquel incomba la tâche de préparer la convocation des Etats généraux.

Le nouveau ministre — il avait enfin obtenu son entrée au Conseil du Roi, faveur qui lui avait été refusée en 1781 — avait fait adopter la double représentation du Tiers aux Etats généraux. Il ne sut pas imposer le vote par tête. Ainsi l'on retirait d'une main ce que l'on accordait de l'autre. Avec le vote par ordre, quel que fût le nombre des députés des communes, le Tiers restait désarmé devant la coalition des deux ordres privilégiés. Néanmoins toute tentative d'accord entre le gouvernement et les chefs du parti populaire ne semblait pas exclue.

Ce fut dans ces sentiments que Du Roveray, qui avait connu à Genève le député Malouet, le pressa, au début de l'assemblée des Etats, d'obtenir pour Mirabeau une audience de Necker. La proposition était hardie. Jusqu'alors Mirabeau s'était fait connaître de Necker en attaquant, et encore tout récemment, le système du ministre. Necker accepta. On se représente ce que fut le tête-à-tête entre deux hommes aussi disparates. Mirabeau, empressé, confiant, indiscret et ardent, attendait que Necker lui communiquât son plan. Necker, qui n'en avait peut-être pas, ne communiqua rien, resta sur la réserve et demanda, d'un ton glacial et protecteur, ce que désirait son interlocuteur.

« M. Necker, dit Dumont, voulait mettre dans ses relations politiques la même délicatesse que dans un mariage ou dans une société. » Le contraste des deux personnalités aurait dû faire prévoir l'inanité de l'entretien. Mirabeau sortit en disant : « Votre homme est un sot et il aura de mes nouvelles » (mai 1789).

Et ce fut la guerre, même après le retour triomphal de Necker, dont la retraite brusquée, au mois de juillet 1789, avait contribué à déclencher le mouvement qui aboutit à la prise de la Bastille. Il est vrai que la popularité de Necker déclinait rapidement, tandis que celle de Mirabeau s'imposait de plus en plus. Au début, au mois de mai 1789, les Genevois espéraient encore obtenir de Necker le retrait de la garantie

de la constitution aristocratique genevoise, qui venait d'être révisée dans un sens plus libéral, mais sans permettre aux exilés rappelés de recouvrer leurs anciennes fonctions publiques. De sorte que cette révision était jugée insuffisante par les représentants. En dépit de leurs efforts auprès d'un ministre indécis, et de son collègue le comte de Montmorin, la garantie fut promise (17 septembre) et définitivement accordée, le 9 décembre 1789. Dans une lettre assez hautaine, du 28 décembre, Necker refusa à Dumont de discuter cette mesure et de prolonger l'entretien.

Paris, le 28 décembre 1789.

*M. Necker à M. Dumont*¹.

Je ne crois pas, Monsieur, qu'il me convienne d'entrer dans une correspondance de discussion sur les affaires de Genève; vous avez le tems nécessaire pour y donner beaucoup d'attention et je ne le pourrais de même au milieu des affaires publiques auxquelles je suis forcé de me livrer tout entier. Cependant comme je manquerois aux règles de la politesse en gardant avec vous le silence, je vous dirai, en peu de mots, que le vœu presque unanime de tous les citoyens de Genève manifesté dans le Conseil général du mois de février, a dû me faire penser que l'on considérait la garantie des trois puissances comme utile aux intérêts de la République. Que la joie générale à laquelle on s'est livré dans Genève à l'époque des changemens apportés par cet Edit à celui de 1782 a dû me persuader que l'on étoit content de ces changemens. Que ces mêmes changemens m'ont fait plaisir aussi puisqu'ils ont tous été favorables à la liberté sans porter atteinte à l'ordre public. Que je ne mettrai aucun obstacle ni de fait, ni d'intention à la satisfaction parfaite des exilés, mais l'Edit consacré par le Conseil général du mois de février dernier ne les ayant pas rappelés aux places qu'ils occupoient et les ayant rendu seulement éligible pour toutes celles auxquelles ils aspireroient, j'ai cru que l'exécution de cette disposition invoquée au nom de la loi par le Petit Conseil ne devoit ni ne pouvoit être contrariée par le gouvernement de France, ni par aucun autre, et comme on avoit mal entendu une lettre de M. le comte de Montmorin à ce sujet, j'ai, d'accord, avec ce ministre, calmé les inquiétudes que le Conseil de Genève en avoit conçues.

Je ne puis à la distance où je suis et au milieu de mes occupations, juger du vœu réel de la République que par les

¹ Inédit. Bibliothèque de Genève, Papiers Dumont.

délibérations du Conseil général des citoyens de Genève et en prenant ce vœu pour guide dans mes opinions, il me semble que j'obéis aux principes généraux de la justice et de la raison.

Je voudrais pouvoir prolonger une correspondance sur un objet qui m'intéresse sans doute infiniment, mais je n'ai pas, à beaucoup près, assés de tems pour suffire aux devoirs que ma place m'impose et c'est pour les remplir de mon mieux que je suis obligé d'écarter de mon attention toutes les contraires qui me sont personnelles.

J'ai l'honneur d'être parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

NECKER.

Le remarquable observateur de la Révolution, Mallet du Pan, si prôné par M. Taine, ne se faisait pas d'illusions sur le succès de l'intervention de Necker en cette affaire. Chargé de la rédaction de la partie politique du *Mercure de France* (sous la rubrique de Correspondance de Bruxelles), Mallet, qui s'intéressait au sort de sa ville natale, trouvait absurde une proposition de D'Ivernois et consorts qui consistait à prendre Necker comme arbitre de ces querelles. De même que Cornuau, que Mallet fit venir quelque temps à Paris pour soutenir dans une série de libelles la cause de la royauté, il faisait aussi peu de cas de Mirabeau que de Necker et de Clavière qui, dès le début, aspirait à remplacer ce dernier au ministère des finances¹.

Quant à Dumont, la lettre de Necker, du 28 décembre 1789, provoqua sa colère. Il rédigea au moins deux projets d'une violente réponse qu'il n'envoya sans doute pas au ministre, mais où il soulagea son âme².

Dès lors, les représentants ne se soucient plus de leur concitoyen Necker et ils collaborèrent activement avec Mirabeau, l'ennemi de ce dernier. Aussi bien la question de la petite guerre civile de Genève s'efface devant celle de la grande révolution française. Clavière, Dumont, Du Roveray travaillent sans réserve à la préparation des discours ainsi qu'à la rédaction du journal de Mirabeau, le *Courrier de Provence*, qu'ils dirigent bientôt en dehors du grand orateur. Quand Dumont et Du Roveray se retireront, dégoûtés du rôle que

¹ Lettre de Mallet à Dumont, 11 mars 1789, publiée par Aug. Blondel, *Revue historique*, Paris 1908, t. 97, p. 120.

² *Bibliothèque de Genève. Papiers Dumont.*

la femme de l'imprimeur-éditeur joue dans l'intimité de Mirabeau, un ancien ministre de l'Eglise de Genève, un exilé de 1782, lui aussi, le brave Vaudois Salomon Reybaz consentira, mais avec peine, à les suppléer.

L'influence de ce petit club genevois est sensible dans l'œuvre de Mirabeau. On s'en inquiétait. Mirabeau remporta un grand succès à la tribune de l'Assemblée en prenant la défense de son ami Du Roveray, accusé par ses adversaires d'être un espion à la solde de l'Angleterre. Plus tard, il fit rejeter par l'Assemblée le don généreux souscrit, comme participation à l'offrande patriotique, par les Genevois appartenant au parti négatif. C'était un témoignage de gratitude pour l'octroi de la garantie accordée à leur constitution malgré l'opposition du parti des représentants. Necker en avait été l'inspirateur.

Et pourtant, quelque temps auparavant, Mirabeau avait fait l'éloge du ministre dans son discours sur la banqueroute. Il appuie le projet de Necker sur la contribution du quart du revenu dans les termes suivants :

Et moi aussi, je ne crois pas les moyens de M. Necker les meilleurs possibles ; mais le Ciel me préserve, dans une situation très critique, d'opposer les miens aux siens : vainement je les tiendrais pour préférables. On ne rivalise point en un instant avec une popularité prodigieuse, conquise par des services éclatants, une longue expérience, la réputation du premier talent de financier connu, et, s'il faut tout dire, une destinée telle, qu'elle n'échut en partage à aucun mortel. Il faut donc en revenir au plan de M. Necker.

C'est la harangue bien connue qui se termine par la fameuse prosopopée à la Jean-Jacques.

Mes amis, écoutez un mot, un seul mot : Deux siècles de dépredations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir : il faut le combler, ce gouffre effroyable. Et bien, voici la liste des propriétaires français, choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens ; mais choisissez : car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple ? Allons, ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit : ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume ; frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes ; précipitez-les

dans l'abîme, il va se refermer... Vous reculez d'horreur..., hommes inconséquents ! hommes pusillanimes !...

Votez donc ce subsidé extraordinaire qui puisse-t-il être suffisant ! Votez-le, parce que, si vous avez des doutes sur les moyens, doutes vagues et non éclaircis, vous n'en avez pas sur sa nécessité, et sur votre impuissance à le remplacer ; votez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard, et que vous seriez comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps ; le malheur n'en accorde pas. Eh ! Messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais Royal, d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles, ou les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés : Catilina est aux portes et l'on délibère ! Et certainement, il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome : mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là ; elle menace de consumer tout, vos propriétés, votre honneur ; et vous délibérez !

Ce discours, où Mirabeau s'éleva jusqu'au sublime, le dernier des trois ou quatre qu'il prononça sur la contribution du quart du revenu, était, raconte Dumont, « une réponse soudaine qui ne pouvait pas être préparée, » une improvisation ardente sans intervention d'aucun collaborateur, et c'est le chef-d'œuvre oratoire du grand homme. Qu'est-ce qui l'avait poussé ainsi à soutenir, avec une éloquence sans pareille, son rival, en ce moment, à la fin de septembre 1789 ? C'était que Mirabeau aspirait à devenir ministre d'Etat et qu'un ministre tient à débiter avec de bonnes finances. Dans ses projets de listes ministérielles, Mirabeau faisait alors place à Necker encore si populaire. Mais on ne voulut pas de Mirabeau comme ministre. Un vote de l'Assemblée consacra l'incompatibilité des fonctions ministérielles avec celles de membre de la Constituante (novembre 1789). Déçu de ses ambitions, Mirabeau voulut reconnaître dans cette décision la main de Necker.

Ainsi, au mois de décembre 1789, pour Mirabeau comme pour ses collaborateurs genevois, il n'existe plus d'espoir d'entente avec Necker et le refus de l'offrande genevoise, qui est du 29 décembre 1789, en est le témoignage précis. A partir de ce moment Mirabeau ne cesse d'attaquer Necker dans ses discours à la tribune et dans ses notes à la Cour.

Ne pouvant être un ministre officiel, Mirabeau, qui a toujours été monarchiste, se résignait à devenir le conseiller secret de la Cour, aux gages de laquelle il se mit. Les Genevois, offusqués par le luxe révélateur soudainement déployé par Mirabeau, ne l'ont pas assisté dans l'élaboration de ses notes secrètes, du reste si remarquables. Dumont l'avait quitté après lui avoir rappelé que sa seule force était dans l'Assemblée. De retour à Paris pour un court passage, il le vit exercer brillamment la présidence de la Constituante, à laquelle il fut appelé non seulement grâce à l'appui de la Cour, mais encore à celui du ministère même, dont il s'était rapproché. Son ennemi Necker, en effet, dégoûté du pouvoir, s'était enfin démis de ses fonctions au mois de septembre 1790. Le successeur de Vergennes, le comte de Montmorin devenait un allié possible. Cette brillante présidence, qui remplit la première quinzaine de février 1791, a précédé de peu la mort du grand homme, survenue le 2 avril 1791. En appliquant son plan de monarchie constitutionnelle, le génie de Mirabeau, le plus grand orateur et aussi le plus grand homme d'Etat de la Constituante, aurait-il réussi à endiguer la Révolution ? Les temps avaient marché et les événements étaient plus forts que les hommes.

Quant à nos Genevois, impliqués dans cette rivalité d'influences, et demeurés seuls dès lors, il leur fallut trouver par eux-mêmes leur propre voie. Leur fortune fut diverse. Clavière parvint à ses fins en se faisant nommer ministre des Contributions publiques dans les derniers temps du règne de Louis XVI (mars-juin 1792). Ecarté par Dumouriez, il reprit ses fonctions au 10 août 1792 et resta au service de la Convention jusqu'à ce que, se trouvant compris sur la liste des Brissotins et des Girondins, et arrêté dès le 2 juin 1793, il se donna la mort pour échapper à la guillotine de Robespierre (8 décembre 1793). Sa fidèle épouse n'hésita pas à suivre son exemple.

Reybaz, devenu ministre de la République de Genève à Paris, soutint avec infiniment de courage et de talent la cause de l'indépendance de sa petite patrie contre les visées annexionistes prêtées à Clavière, l'ennemi

irréductible de sa ville natale. Telle fut la carrière finale de ces deux collaborateurs de Mirabeau, devenus précisément, par une piquante rencontre, les successeurs de Necker, l'un au Contrôle général des finances, l'autre à la modeste légation de Genève.

Quand Genève recouvra son indépendance et devint un Canton suisse, Etienne Dumont, qui a laissé sur Mirabeau un précieux journal, dirigea l'opposition libérale de sa patrie contre le gouvernement réactionnaire de la Restauration genevoise. Dans son grand cœur, M^{me} de Staël avait pardonné aux collaborateurs de l'ennemi de son père et s'était rapprochée d'Etienne Dumont, qui mourut en 1829 pendant un voyage en Italie.

Les publicistes D'Ivernois, du Roveray et Mallet du Pan, s'étaient retournés tous trois contre la Révolution française. Aussi la Convention les exclut-elle de la liste des citoyens français. L'Angleterre leur fut une terre de refuge. L'ancien rédacteur du *Mercure de France*, Mallet rédigeait le *Mercure britannique* quand il s'éteignit en 1800. Du Roveray mourut quatorze ans plus tard, encore en exil. Sir Francis D'Ivernois, créé chevalier par Sa Majesté Britannique, devait leur survivre de plusieurs années et rendre à sa ville natale de notables services en qualité de conseiller d'Etat et de diplomate dans les Congrès de 1814.

Les sentiments de ces bourgeois de Genève avaient changé depuis le début de la Révolution. La timide politique de Necker, soit à Genève, soit à Paris, les avait déçus et ils s'étaient retournés du côté de Mirabeau dont ils subirent le charme. A la mort du grand orateur, les excès de la Révolution modifièrent leur attitude, car ils étaient épris du principe de l'ordre dans la liberté. Ce principe, ils l'avaient puisé à Genève. L'expérience acquise dans les révolutions de leur petite patrie les avait préparés au rôle de mentors des grands révolutionnaires. Cornuauud exagère en prétendant que les Genevois exilés en 1782 devinrent «les précurseurs des Mirabeau, des Sieyès, des Danton, des Robespierre, etc. M. de Vergennes, dit-il, ne poussait sans doute pas l'esprit prophétique au point de prévoir que les Genevois qu'il fit exiler en 1782 seraient en 1789 les précep-

teurs des clubistes de Paris, les instituteurs de la tactique populaire des hommes pernecieux que je viens de nommer. » Il dit ailleurs : « Ce fut de nos murs que partit le premier grain de la tempête ». Sans aller si loin, on peut admettre toutefois que les troubles de Genève ont été comme le prélude de la Révolution française et qu'ils ont de ce fait une importance quasi européenne qui dépasse les murs de nos petites cités.

F. DE CRUE,

Professeur à l'Université de Genève.

La fin du dictateur.

LÉNINE : Sa vie, son œuvre.

I

Wladimir Iliitch Oulianoff (alias Lénine) naquit le 10 avril 1870, à Simbirsk où son père Ilia Nicolaïevitch Oulianoff était directeur des écoles primaires.

En 1887, le frère de Lénine, révolutionnaire connu, Alexandre Oulianoff, fut pendu à Pétrograde pour avoir préparé un attentat contre Alexandre III. En même temps, Lénine, âgé de dix-sept ans, est exclu de l'Université de Kazan, où il fréquentait la faculté de droit, pour cause de propagande socialiste.

On dit qu'après l'exécution de son frère, le jeune Oulianoff aurait déclaré à ses camarades : « Dorénavant le but de ma vie sera une pensée de vengeance. Dussé-je périr, moi aussi, les Romanoff paieront de leur sang, le sang de mon frère ». On dit encore que, lorsque la nouvelle de l'assassinat de la famille impériale parvint au dictateur bolchéviste, il prononça gravement ces mots : « Il y a trente et un ans que j'attends... Mon frère est vengé ! »

En 1890, Lénine suit les cours à l'Université de Pétrograde.

En 1892, il habite toujours la capitale, entièrement absorbé par une intense propagande socialiste qu'il mène de front avec l'organisation des partis ouvriers.

En 1895, il est le créateur et l'inspirateur de la première organisation des masses ouvrières en Russie, appelée « Union pour la lutte pour l'affranchissement de la classe ouvrière. » Cette même année nous le trouvons à Paris où il fréquente

Lafargue. En 1896, revenu à Pétrograde, il est arrêté et déporté. Et lorsque, en 1898, cette « Union pour la lutte » se transforma en parti « socialiste démocratique ouvrier de Russie », Wladimir Oulianoff, condamné politique, vivait exilé dans un village perdu de la Sibérie orientale.

Arrivé au terme de son exil (en 1900), Lénine part pour l'étranger, séjourne en Allemagne, en Suisse, en France et là, s'associant avec Martoff et le groupe *Pour l'affranchissement du travail*, il fonde le journal *Iskry* et le périodique *Zoria* dans lesquels il défend rigoureusement ses idées. Il habitait alors Genève, puis Baugy sur Clarens¹.

En 1905, pendant la première révolution russe, Oulianoff rentre clandestinement en Russie et devient un des meneurs du mouvement révolutionnaire. Demeurant d'abord à Pétrograde et ensuite à Kouakoli (Finlande), il rédige des journaux, dirige l'activité du groupe bolchéviste de la fraction socialiste démocrate de la seconde Douma et travaille avec zèle à préparer le congrès du parti socialiste-démocratique russe à Londres auquel il participe, ainsi qu'à toutes les réunions antérieures.

A partir de 1907, après l'écrasement de la révolution par les forces tsaristes, Oulianoff-Lénine se retrouve à l'étranger (en France et en Autriche) et apparaît cette fois-ci dans l'arène du mouvement socialiste universel en qualité de membre du *Bureau international socialiste*².

¹ Il est curieux, à cette occasion, de noter une légende qui circule dans la contrée. Dans son livre : *Montreux*, M. Bettex raconte ceci : « Deux endroits servaient aux réunions des démons et des sorciers. Entre Chailly et Baugy, on entendait pendant certaines nuits des bruits formidables : c'était le sabbat des sorciers, un charivari d'enfer avec bruit de chaînes et de tambours... » Il y a lieu de croire que ces bruits « formidables » furent occasionnés par les réunions de révolutionnaires russes, réunions tumultueuses, présidées d'abord par Lénine et plus tard par Krylenko, le « père Abraham » comme les gamins de l'endroit l'appellèrent, on ne sait pourquoi.

² A cette époque, Lénine habita successivement Londres, Zurich, Genève et autres endroits de la Suisse. Un médecin-dentiste de Zurich, qui le soigna en 1909, raconte qu'il lui laissa l'impression d'un exalté doux, modeste et très communicatif. Sentimental aussi, Lénine ne craignait pas de faire dix kilomètres à bicyclette pour aller cueillir des fleurs qu'une vieille dame de ses amies affectionnait tout particulièrement. De Zurich, Lénine allait quelquefois à Londres spécialement pour faire des études sur la morale et sur l'Histoire de la morale. De temps en temps il faisait part de ses impressions, produites par ses lectures. Elles se résumaient à ceci : Les principes de la morale, généralement agréés, ont vécu ; ils ne correspondent plus au développement du processus historique. Il faut changer jusqu'au critérium lui-même de la morale et prendre comme base nouvelle les intérêts du prolétariat mondial.

Dans les années 1912-1914, il dirige, depuis l'étranger, la partie politique des journaux *Pravda* et *Prosvéchtchénié*, édités à Pétrograde. Pendant trois années de guerre, dans ses articles en langue russe, allemande et française, il stigmatise avec véhémence les tendances à l'impérialisme et aux compromis dans le camp socialiste et proclame le triomphe prochain de l'Internationalisme.

Durant cette période, il dirige aussi les périodiques *Le Socialiste-Démocrate*, *Le Communiste* et *Farboks*. Oulianoff se trouve parmi les organisateurs de la conférence internationale de Zimmerwald et du mouvement zimmerwaldien extrémiste (septembre 1915). C'est à Zurich qu'eurent lieu plusieurs « conférences » où fut arrêtée la ligne de conduite entre Lénine et ses principaux lieutenants : Radeck, Parvus, Zinovief, Lounatcharsky, Kolontaï, Krylenko et ses amis : Liebknecht, Rosa Luxembourg, Platten, Grimm et autres¹.

Lénine alors s'était déjà acquis une influence dans l'aile gauche européenne, surtout auprès des camarades suédois, français et allemands².

Après le renversement du gouvernement de Nicolas II, en mars 1917 (Lénine habitait alors à Zurich, Spiegelgasse, 14, chez un bottier, nommé Kammerer). Le futur dictateur travaille intensivement à propager les idées révolutionnaires dans les milieux ouvriers de l'Europe occidentale, principalement en Allemagne et en France; bientôt il rentre en Russie.

Entre les nombreuses œuvres d'Oulianoff, nous mention-

¹ Radeck, Autrichien d'origine, triste personnage, chassé autrefois pour vol du parti socialiste allemand, étudiait alors à Zurich et, aidé de sa femme, une belle étudiante russe qu'il épousa récemment « recevait » chez lui les adeptes du communisme. Zinovief, aujourd'hui le tout-puissant dictateur de Pétrograde était alors un pauvre bougre gagnant sa vie comme comptable chez M. Pradkine qui tenait un bureau d'exportation à Berne... Révolutionnaire exalté, Zinovief faisait une propagande intense dans la ville fédérale. Un jour (c'était en mars 1917), il arriva au bureau tout joyeux et agité : « On a arrêté le tsar : fini le despotisme. Nous allons rentrer en Russie. C'est nous les maîtres maintenant. Vive l'Internationale ! » Et il ajouta : « J'en ai assez de votre baraque, j'en vais... » On ne l'a plus revu. Il partit pour Zurich, d'où quelques semaines plus tard, il accompagna Lénine en Russie.

² Chose peu connue et intéressante à noter. C'est Lénine qui, en janvier 1917, a livré à M. de Romberg, ministre d'Allemagne à Berne, une liste de cent bolchéviks russes domiciliés à Paris et en Suisse, et auxquels le gouvernement allemand devait fournir des fonds et faciliter le retour en Russie où ils s'engageaient à mener une propagande antimilitariste et bolchéviste. A l'état-major allemand on désignait cette liste sous le nom : *Die Lenin'sche Liste*. S. P.

nerons : *Le développement du capitalisme en Russie, La question agraire, Notre réalisme et l'empiriocratie* et des aperçus scientifiques sous le titre : *Pendant douze ans et l'impérialisme*.¹

II

Lorsque Lénine, entouré de ses disciples — un ramassis de gens de toutes les nations, de toutes les religions — abandonna Zurich dans le fameux wagon plombé, et, qu'à travers l'Allemagne, il gagna la Russie, un glas funèbre sonna pour ce pays. Dès son arrivée à Pétrograde les désordres commencèrent, et le fait d'avoir permis à Lénine et à ses acolytes de rentrer en Russie restera pour le gouvernement de Kerensky une tache honteuse qui jamais ne s'effacera².

Ce que les bolchéviks appellent « la révolution d'octobre 1917 » ne fut en réalité qu'un coup de force brutal, imprévue. C'est contre la majorité des voix socialistes que les bolcheviks, par ruse et par force, s'emparèrent du pouvoir. Dès les premiers jours s'affirma le caractère dictatorial de « l'entreprise Lénine ». Le peuple, las de la guerre, las des vexations tsaristes, le peuple russe, naïf, bon enfant et inculte, est gagné par les promesses de la paix, le partage de la terre, mille autres bienfaits attendus et une propagande intense se poursuivit sans relâche. Les Allemands ont livré les premiers fonds

¹ Quelque temps avant sa rentrée en Russie, j'ai eu l'occasion d'entendre Lénine, à Lausanne, parler sur « les dangers des compromis ». Il affirmait que l'obstacle le plus dangereux sur la voie du progrès était le compromis. La pensée devait être réalisée dans toute son étendue, sans retouches ni accommodements. Parlant de la tactique à suivre, Lénine se prononça pour les idées les plus extrêmes et blâmait ceux de ses camarades qui ne le suivaient plus aveuglément. Le conférencier me laissa l'impression d'un maître d'école récitant des passages d'un livre devant ses écoliers. Il avait plusieurs feuilles en mains et lisait d'une voix monotone et ennuyeuse.

² M. Savinkof, ministre de la Guerre du gouvernement provisoire, raconte dans ses *Souvenirs*, publiés ces jours passés par *Za Svobodou*, journal russe de Varsovie, qu'à plusieurs reprises il insista auprès de Kerensky sur la nécessité absolue d'arrêter les meneurs bolchévistes à Pétrograde. Il lui présenta une liste sur laquelle figuraient les noms des principaux chefs communistes. Kerensky, craignant de mécontenter le *Soviet des ouvriers et soldats* tergiversait et refusait de signer l'ordre d'arrestation. Avksentief, ministre de l'Intérieur, aussi hésitant et indécis, soutenait le président du Conseil. Finalement Savinkof menaça de démissionner et Kerensky biffa les deux tiers des noms ne laissant que ceux des personnes sans importance. Dès lors, Lénine et ses compagnons, instruits sur tout ce qui se passait au sein du gouvernement, redoublèrent leur activité néfaste. Et lorsque, enfin, Kerensky se décida à les faire arrêter, c'était trop tard.... Lénine avait déjà la partie gagnée.

(plus de 300 millions de marks-or) pour la propagande et l'installation du régime communiste en Russie qui devait mettre ce pays dans l'impossibilité de continuer la guerre et porter ainsi un rude coup aux Alliés. Lénine et Trotzky multiplient les décrets draconiens contre les bourgeois, et ces décrets donnent au peuple l'illusion que, dorénavant, tout sera à lui ; la journée de huit heures est introduite, la terre est partagée entre les comités paysans, les bourgeois sont spoliés de leurs fortunes, privés de leurs droits civiques, destitués, exterminés en masse. Victorieux, le prolétaire déclare la fin de la guerre, supprime les tribunaux civils, les juges bourgeois « vampires »... Et dans les masses de la plèbe, la terreur devient un moyen légal de justice. Une guerre civile, terrible, sans exemple dans l'histoire du monde, s'installe en permanence en Russie... De nouveaux décrets suppriment la patrie (ce sera « l'Internationalisme » dorénavant), suppriment Dieu et l'Eglise, cette Eglise qui, toujours, fut l'âme du peuple russe.

De l'Institut Smolny (autrefois Institut de jeunes filles nobles), Lénine, aidé de ses amis Trotzky, Lounatcharsky, Zinovief et Radeck, dirige le mouvement, voit tout, coordonne tout. Et, tandis que le gouvernement provisoire, trahi partout, perd la tête et s'enfuit, les bolchéviks agissent. Les trains sont arrêtés, des hordes de sauvages assiègent maisons et magasins, pillent, incendient et tuent. La soldatesque rouge est ivre... de la révolution. Les élections nouvelles se font à la baïonnette. On extermine sans pitié ceux qui osent protester. Le sang coule à flots. Une frénésie sanguinaire s'empare de la nation.

La République Fédérative des Soviets est instituée qui doit apporter le bonheur tant attendu aux paysans et ouvriers¹...

¹ Voici les raisons qui ont décidé Lénine à instituer les Soviets : 1° les soldats et ouvriers, pensait-il, ne seraient dévoués à la révolution que le jour où ils prendraient eux-mêmes la direction du mouvement ; 2° pour cela l'intérêt du prolétariat sera dominant dans la révolution ; 3° la révolution serait ainsi au-dessus des querelles de partis et de sectes.... (Le premier Soviet fut nommé, en 1905, à Pétrougrad, lors du soulèvement anti-tsariste qui échoua alors.)

Il est nécessaire de noter à cette occasion que quelques semaines avant son coup d'état, Lénine écrivait ceci : « La Russie avec ses 150 millions d'habitants est gouvernée par 130 mille propriétaires fonciers, grâce aux violences sans fin.... Qui donc oserait soutenir qu'elle ne pourrait être gouvernée par 240 mille bolchéviks dans l'intérêt des pauvres contre les riches. (Voir la brochure de

III

Et voici cinq ans que les communistes, — ayant à leur tête Lénine — qui ont transporté leur résidence de Pétrograde à Moscou, règnent en maîtres absolus.

Qu'ont-ils donné à la Russie durant ces cinq années ?

Le premier résultat du régime bolchéviste a été la destruction à peu près complète de la vie économique russe. Les ouvriers, dont on a fait des « pensionnés irresponsables » de l'Etat, ont cessé d'alimenter le reste de la population en produits industriels ; les paysans ne voulant pas offrir gratuitement les produits de leur travail, ont répondu en réduisant de moitié la superficie des emblavures, de telle sorte que, dès 1920, la récolte a fourni moins de la moitié des céréales qu'avant et pendant la guerre.

Et comme la politique du gouvernement des Soviets privait systématiquement les paysans de leurs réserves, la récolte manquée de 1921 a provoqué une famine sans précédent.

Les ouvriers qui furent au début les « pensionnés irresponsables » du pouvoir communiste, sont devenus des esclaves de la bureaucratie soviétique, condamnés à mener une existence famélique. Le rendement du travail est descendu à un niveau extraordinaire et l'industrie, dirigée et ravitaillée par d'innombrables institutions bureaucratiques, est tombée dans l'état le plus lamentable ; la valeur de sa production en 1920, ne formait que le 11 à 12 % de celle de 1913. L'état des transports a empiré davantage encore.

Le pouvoir des Soviets, reconnaissant lui-même son impuissance de sortir la nation russe de l'abîme dans lequel il l'a précipitée, essaya d'introduire « une politique économique nouvelle » d'après laquelle, tout en conservant les principes fondamentaux de l'organisation communiste, il légalisait les côtés de la vie qu'il n'est pas de taille à diriger et s'efforçait

Lénine : *Les bolchéviki peuvent-ils se maintenir au pouvoir ?* pages 20-21). Ces lignes montrent suffisamment le mépris de Lénine pour le peuple qui devait d'après lui se gouverner lui-même. D'ailleurs, durant les cinq années écoulées, toutes les fois que le peuple — ouvriers et paysans — manifestait quelque mécontentement, Lénine envoyait — comme du temps du tsarisme — des « détachements de répression » qui étouffaient dans le sang toute velléité d'indépendance.

S. P.

de remettre à l'initiative privée les sphères économiques qu'il se trouve incapable d'administrer et qui sont devenues complètement stériles.

Jusqu'ici le pouvoir communiste et ses partisans furent des parasites de l'économie bourgeoise et de la société bourgeoise. Les réserves bourgeoises accumulées leur servirent de pâture. Maintenant que ces réserves sont anéanties, les communistes s'efforcent d'organiser une économie nouvelle, semi-bourgeoise. Il est clair que cette « nouvelle politique économique », c'est-à-dire le retour partiel à l'ordre capitaliste, n'est qu'un moyen de conservation politique des communistes, qui espèrent en des temps meilleurs.

Mais, en définitive, la révolution mondiale demeure le but définitif avec ses quatre principes fondamentaux : 1) *nationalisation de la terre*, 2) *nationalisation des transports*, 3) *nationalisation de la grosse industrie*, 4) *nationalisation du commerce extérieur*.

Les soi-disant réformes réalisées par le gouvernement soviétique nous en fournissent la meilleure preuve.

L'autorisation du commerce privé n'a été que la conséquence naturelle de l'impuissance du gouvernement devant une tâche qu'il ne pouvait pas remplir : le ravitaillement de la population des cités. Cette autorisation avait aussi pour but de donner une certaine occupation aux employés et ouvriers renvoyés en masse des institutions et des entreprises soviétiques, de là le caractère spécial du commerce qui vient d'être rendu à la liberté et qui porte spécialement sur les céréales et autres produits alimentaires.

La libération de la petite industrie (pour les entreprises occupant moins de 20 ouvriers) a le même caractère. Par cet acte, le pouvoir soviétique n'a fait que légaliser un fait accompli, en laissant à l'initiative privée une branche qui ne lui procurait aucun avantage¹.

Ne pouvant assurer lui-même la gestion des entreprises nationalisées, le pouvoir soviétique conçut l'idée de louer à des particuliers celles de ses entreprises étant le moins

¹ Dans un mémoire qu'elle a récemment publié, l'Association financière, industrielle et commerciale russe a donné là-dessus des détails saisissants.

avantageuses. Cette mesure a abouti à un fiasco complet. Tout d'abord les grosses entreprises n'ont pas trouvé preneur et seules un certain nombre de petites entreprises ont pu être louées. Ceci s'explique facilement par le fait qu'il n'existe aucune garantie juridique pour le capital servant à l'exploitation, cette dernière étant rendue d'ailleurs illusoire, par suite des exigences des syndicats professionnels et de l'impossibilité de se procurer les matières premières, le combustible et les vivres nécessaires.

En ce qui concerne les concessions, le résultat est absolument le même.

Le gouvernement soviétique a voulu en même temps réorganiser l'industrie nationalisée. Le résultat fut néfaste, et pour cause ! Cette réorganisation se réduit à autoriser une certaine catégorie d'entreprises de disposer des produits de leur fabrication, mais avec l'obligation de se procurer par leurs propres moyens le combustible, les matières premières et les vivres nécessaires au personnel, d'abandonner à l'Etat tous les excédents y compris le bénéfice.

Donc, le fiasco est complet, lamentable sur toute la ligne¹.

Aujourd'hui, sur son lit de douleur², Lénine agonisant, — s'il est capable encore de penser — peut récapituler en toute tranquillité le bilan de son règne. Et ce bilan est terrifiant. Pas une seule réalisation sociale. La révolution a trahi tout et tous. Elle a fait d'un pays, jadis prospère, un vaste cimetière.

¹ Le 18 avril de cette année, Bogdanof et Rykof, président et vice-président du Conseil supérieur économique, déclarent dans leur rapport sur l'industrie : « L'industrie métallurgique, faute de commande, ne travaille que pour les commissariats de guerre et de marine. L'industrie extractive, surtout houillère, ne peut pas satisfaire même le tiers des besoins de charbon des chemins de fer du seul midi de la Russie. L'industrie minière, groupée en trusts d'Etat, ne peut pas augmenter la production des métaux, faute de fonds de roulement, de réparations. L'industrie du naphte n'est pas en état de réaliser sans perte sur les marchés, tant inférieurs qu'extérieurs, les produits du naphte, à cause de l'impossibilité de couvrir les frais de production. Toutes les entreprises d'Etat et les trusts ont donné en 1922, au total 70 % de déficit et n'ont rendu au gouvernement que les 12 % des subsides de lui obtenus ».

² Lénine est paralysé : paralysie des extrémités du côté droit et paralysie des muscles de la face du même côté. S. P.

IV

Récemment, M. Bertrand Russell a publié un recueil d'impressions intitulé : *Pratique et théorie du bolchévisme*¹. On sait que ce savant anglais, professeur de mathématiques à l'Université de Cambridge, a été condamné pendant la guerre à six mois de prison pour ses conférences au caractère défaitiste marqué. M. Russell est un pacifiste acharné ; il désire la transformation de la société, mais il la désire par des moyens pacifistes. Il excuse la terreur du bolchévisme russe par les abus du tsarisme. Observateur sagace malgré ses vues utopiques, M. Bertrand Russell s'était joint à la députation de ses amis travaillistes anglais qui sont allés en Russie voir de près l'état des choses et y séjournèrent plusieurs semaines.

Un train de luxe, orné de devises révolutionnaires, conduisit la mission de la frontière à Pétrograde. Reçus aux sons de *L'Internationale*, accueillis avec une courtoisie et une amabilité parfaites, les camarades venus d'Angleterre furent proménés de banquets et de réceptions, en représentations théâtrales officielles. Pourtant M. Russell s'aperçut vite que tout cet appareil était destiné à rehausser le prestige du gouvernement soviétique qui voulait capter la confiance des délégués trade-unionistes venus pour s'inspirer de ses méthodes et rechercher son alliance, semblait-il.

Admis en audience par Lénine, M. Bertrand Russell note la simplicité, l'absence de morgue du dictateur : un crâne chauve, un grand front bombé, un nez un peu épaté, une lèvre épaisse, sensuelle, une petite barbiche. il vous fixe du regard en fermant un œil, comme pour rendre l'autre plus scrutateur. Ce qui frappe tout d'abord dans sa conversation, c'est ce rire qui paraît au premier instant tout amical et qu'on juge, bientôt, sardonique et méprisant. Lénine constate que le papier-monnaie n'a aucune valeur, et il rit, que le paysan russe est contraint d'échanger ses produits pour cette masse de mauvais papier, et il rit. Il dit, en riant de son rire saccadé,

¹ Traduction française d'André Pierre. (Editions de la Sirène. Paris.) S. P.

qu'il voudrait décorer lord Northcliffe de la « médaille de propagande bolchéviste », tant les attaques des grands journaux dont dispose le noble lord sont favorables à la cause ; qu'il souhaiterait que le parti ouvrier obtînt le pouvoir en Angleterre et ailleurs tant le dégoût (du modérantisme) qui en résulterait pousserait les masses à la révolution... et il rit, il rit toujours de son rire sardonique¹ !...

Durant cette audience, M. Russell n'eut pas un instant l'impression qu'il se trouvait en présence d'un grand homme, d'un émule de Pierre-le-Grand. Lénine, armé de pied en cap de formules et d'arguments marxistes, revêtait l'aspect d'une théorie faite homme.

« Les mœurs de Lénine lui-même et de quelques-uns de ses amis intimes évoquent le souvenir historique des puritains de Cromwell et des hommes du Directoire, écrit M. Russell.

» Durs et implacables, les puritains bolchéviks appartiennent à l'ancienne génération si éprouvée, sous le régime tsariste, par les souffrances de la prison et de l'exil. L'orgueil, en eux, s'associe aux instincts cruels. Ils ont appris de l'ancien régime tsariste, et perfectionné, l'art de gouverner le peuple russe.

» Mêlés aux puritains, les arrivistes très nombreux jouissent des avantages du pouvoir. Ils forment, au milieu de la détresse universelle, une aristocratie bureaucratique qui concentre entre ses mains toute l'autorité, et écrase toute opposition, grâce à la commission extraordinaire, la *Tcheka*, recrutée en partie parmi les anciens policiers du tsar, agents secrets, espions, dénonciateurs, d'autant plus redoutables que nul ne peut vivre un seul jour sans enfreindre les décrets soviétiques. »

¹ Ce rire de Lénine, dont parle M. Russell, me rappelle une histoire contée par un ami, le docteur W., de Zurich.

C'était en 1915 ou 1916, je ne sais plus au juste. Chez un journaliste connu de Zurich, le Dr W. fit la connaissance de Lénine qui, à cette époque, était le chef reconnu des bolchéviks et de tous les éléments troubles qui s'agitaient durant la guerre. On parla de Russie et Lénine développa longuement, d'une voix douce et mielleuse ses idées sur la « résurrection » de son pays, après quoi, viendra la révolution mondiale. D'après lui, tout se passerait à « l'amiable », le tsar serait déposé, probablement tué avec les siens (« mais quelle importance ce fait divers peut-il avoir ? »), les bourgeois et aristos rendront aux prolétaires ce qu'ils leur ont volé (« car tout appartient au peuple ») et les ouvriers prendront le pouvoir.

— C'est si simple, conclut en riant Lénine.

— C'est plutôt insensé, rétorqua W. Les bourgeois se défendront, les armes à la main. C'est la guerre civile que vous prêchez !

Enfin, les *business men*, les techniciens, très recherchés pour la reconstitution des transports et des usines, forment la troisième catégorie de ces états-majors bolchévistes que M. Bertrand Russell compare aux *samourai* japonais.

« Il serait absurde d'imaginer, dit M. Russell, que les maîtres de l'immense empire gardent au pouvoir la mentalité et la simplicité prolétariennes et servent exclusivement les intérêts de la classe pauvre... Ils sont tous dévorés par une ambition sans bornes. L'égalité n'est qu'un vain mot¹ ».

M. Russell ayant obtenu le privilège de causer non seulement avec les dirigeants, mais avec les dirigés, cite ce propos qui pourrait servir de légende à un dessin de Forain : un ouvrier déguenillé montre du doigt le Kremlin, où habite Lénine, et murmure amèrement :

— Là-bas, oh ! là-bas, on est bien nourri.

V

La mort politique de Lénine, annoncée par la presse officielle n'a pas tardé à dévoiler les flagrants désaccords et les contradictions qui rongent le parti communiste.

Le rôle de Lénine, dans le parti, était tout à fait de premier plan. Il fut le créateur aussi bien que l'unique idéologue de ce groupe de « révolutionnaires professionnels » qu'étaient les bolchéviks. Ce groupe peu nombreux et pauvre en hommes de qualité, — car, lors de la dissidence dans le « parti social-démocratique ouvrier russe », les chefs notoires du mouvement

— On les désarmera, vos bourgeois, répondit Lénine avec le même sourire.

— C'est à voir ! Mais que de sang versé ! Que de victimes ! Et quel chaos lorsque vous serez les maîtres !

— Un millier de victimes, un million de victimes, cela ne compte pas, lorsqu'il s'agit d'atteindre le but, arguait Lénine, toujours souriant.

• Lorsque je quittai cet homme qui m'effrayait par son sourire continu (ce sourire n'était pas un tic, mais une façon de coquetterie chez Lénine), conclut le Dr. W., je me suis demandé si j'avais eu affaire à un crétin ou à un homme supérieur, et, ma foi, j'étais plutôt euclin à ne voir en lui qu'un individu imbu de théories subversives et incapable de se rendre compte où il mènerait ses disciples ! » S. P.

¹ A l'exception de Lénine, tous les chefs bolchéviks se sont scandalousement enrichis. La récente révision des fonds secrets de la III^e Internationale a donné lieu, suivant les révélations du *Stockholm Tidningen* à un effroyable scandale. Zinovief a acheté un collier de perles de 250.000 roubles-or à son amie, sa « collaboratrice secrète », une nommée Adelaide Hansen (au cours actuel un rouble-or vaut 7 à 8 francs). Radeck a dépensé en six mois, l'année dernière, à peu près,

socialiste », tels que Achselrod, Martoff et Tseretli, s'étaient rangés du côté du groupe minoritaire — menchéviks — avait sa force dans son dévouement et son obéissance absolue à son chef. Lénine disposait sans aucun contrôle de toutes les affaires du parti.

Le succès du coup d'état d'octobre 1917, décrété et exécuté par Lénine en dépit de la décision du comité central bolchéviste, lui valut une auréole et une autorité extraordinaires. L'ignoble traité de paix de Brest-Litovsk, que Lénine avait signé en 1918, sans l'avoir même lu, souleva des protestations de la part de l'extrême gauche avec Boukharine et Pokrovsky aussi bien que de la part de Trotzky. Cet épisode finit par la victoire entière de Lénine, lequel, au moyen de ce gage de paix, parvint à sauver le gouvernement communiste, car il fut démontré que, sans la paix de Brest-Litovsk, le bolchévisme ne pouvait tenir. Ses adversaires les plus acharnés furent bientôt amenés à se repentir publiquement et à reconnaître que Lénine avait raison.

A partir de ce moment, l'autorité de Lénine devient absolue, indiscutable. Dans toutes les conférences et délibérations, l'exposé principal incombait à Lénine, après quoi on l'approuvait à l'unanimité en chantant « l'Internationale » et en applaudissant frénétiquement.

Lénine — d'ailleurs comme les autres dictateurs — n'a pas de successeurs et ne peut en avoir. Parmi la bureaucratie dirigeante soviétique, il n'y a pas un seul personnage qui possède, même dans une infime proportion, l'autorité et l'influence de Lénine. C'est pourquoi sa succession a déjà commencé à faire l'objet d'une vive discussion dans les milieux communistes : sans doute, il est difficile de supposer que la discorde éclatera au sein du congrès dès maintenant.

Les conditions de sécurité obligeront les groupes antago-

trois millions roubles-or, sous prétexte de fomenter une révolution en Egypte et en Turquie. En réalité il a acheté pour plus d'un million de titres industriels anglais. Sadoul a gaspillé plus d'un million roubles-or pour provoquer des désordres dans les colonies françaises. Les Finnois Lino et Rahia ont dépensé à l'avenant un million et 200.000 roubles-or, etc... Les fortunes de Trotzky, Djerdjinsky, Zinovief, Krassine, Vorovsky — tous pauvres avant la révolution — sont actuellement immenses.

S. P.

nistes à faire des concessions mutuelles. A cet effet, des résolutions « élastiques », réconciliantes, seront prises, qui ne sauront satisfaire aucun des courants qui se combattent.

Mais l'inéluctable approche. Cette lutte engagée encore du vivant de Lénine ne manquera pas de jeter le désaccord dans le parti communiste, privé de son chef, et désormais sans programme. Sera-ce alors la ruine ?

A Moscou, dans les villes du centre comme dans les provinces les plus lointaines, une légende étrange circule. Un médecin, qui a quitté la Russie à la fin de l'année passée, en a donné de curieux détails ¹ :

« La légende populaire attend de Lénine son « repentir ». J'en ai entendu parler très souvent à Moscou aussi bien qu'à Tambow et à Koursk et Nijni-Nowgorod. « Sûrement, Wladimir Iliitch se repentira, dit-on dans le peuple, il a eu déjà une vision. Saint-Hermogène lui apparut et lui fit défense d'habiter le Kremlin. Ce n'est pas sans raison qu'il s'en est allé vivre à la campagne. »

» Et cette légende, cette rumeur sans cesse répétée, n'est pas sans vérité !

» Lorsque, avant mon départ, en octobre de l'année passée je me trouvais emprisonné par la « tchéka » d'une petite ville près de Moscou, je pris une forte grippe. Le médecin spécialiste M..., qui me soignait, était de temps en temps mandé auprès de Lénine qui vivait à la campagne, à une heure de distance.

» La maladie de Lénine n'est autre chose que les suites de la blessure faite par la balle de Mme Kaplan, en 1918. Cette balle, en exerçant une pression sur le système artériel dans la nuque provoqua une intense anémie du cerveau. Il en résulta une insomnie opiniâtre, réfractaire à tous les traitements, laquelle à son tour, aggravée par une nervosité accentuée, oppression psychique, hypocondrie, alla jusqu'à des hallucinations — phénomènes fréquents dans ce genre d'anémie cérébrale.

» En vérité, pendant la nuit, Lénine souffre et s'agite. Mais dans le jour, aux moments d'apaisement où, dans l'illusion du travail, il s'occupe à rédiger les discours que ses

¹ *Roule et Rossia*. (Janvier 1923.)

amis prononceront à l'occasion de l'ouverture des congrès; il revient très souvent sur le sujet qui le hante : « Nous avons commis de grandes erreurs. Nous nous sommes cruellement trompés. Notre mise sur la révolution mondiale est perdue. Personne ne s'est autant trompé que nous, bolchéviks ».

» Pendant les crises aiguës, son délire prend parfois la forme religieuse. On le surveille jour et nuit, car il se pourrait qu'un beau matin cet halluciné se mît à « se repentir » avec toute la franchise propre à ce maniaque fanatique... C'est pour cela qu'on emploie une telle vigilance à « le garder de soi-même... »

Cette histoire date de décembre 1922. Depuis, Lénine a eu deux attaques qui le mettent actuellement dans l'impossibilité de bouger... et de nuire à ses amis.

Mais avant de retomber gravement malade, Lénine, dans le courant de 1922, à deux reprises, devant la *Réunion des communistes de provinces* et devant le *Soviet général*, a solennellement déclaré s'être trompé; il a désavoué le « travail » fourni par le régime et exprimé sa volonté de faire maintenant machine arrière. Puis il a écrit une série d'articles, publiés par la *Prawda*, N° 45, et par les *Izvestia*, où il déclare nettement :

« Nous n'avons pas su arranger les choses comme il le fallait. Nous avons commis des fautes graves. L'appareil de l'Etat des Soviets est non seulement mauvais, mais il provoque un sentiment de dégoût. » Et plus loin : « Les défauts essentiels de l'appareil de l'Etat des Soviets ont leur racine dans le passé que nous avons bien retourné, mais nullement détruit et qui n'est pas disparu ». Puis il dénonce véhémentement la légèreté, l'étourderie, la vanité du parti communiste dans tout ce qu'il entreprend. « Nous avons agi à la hâte, sans vérifier les résultats, sans attendre la fin de l'expérience, sans nous soucier de la solidité de nos entreprises. » Et encore : « Dorénavant il nous faut adopter d'autres méthodes, essayer d'autres remèdes, aller en avant plus lentement, plus sûrement, etc... » Dans la bouche de ce criminel infâme, qui a sur la conscience la mort de millions d'humains, et quelle mort ! ce « repentir » est bien caractéristique, bien « russe »... Toutelois, il n'abusera personne. Si Lénine pouvait se rétablir, il recommencerait d'autres « expériences »,

peut-être plus sanglantes que les précédentes, il exterminerait de nouveau des multitudes entières pour se repentir encore une fois, et ainsi de suite... Mais la maladie de Lénine est de celles qui ne pardonnent pas. Les jours du dictateur sont comptés et ses capacités mentales baissent progressivement. Lénine n'est plus aujourd'hui qu'un « cadavre vivant. »

VI

L'Histoire jugera impitoyablement celui que les vieux croyants des rives du Volga appellent aujourd'hui : l'*Antéchrist de la Terre russe*, et les Moscovites : *le fou avec le rasoir*¹, l'homme odieux, funeste qui a morcelé, vendu et totalement ruiné son pays et dont les utopies et les « expériences » ont coûté la vie à plusieurs millions d'êtres humains. Loin d'être un « surhomme », Vladimir Oulianoff-Lénine ne fut en réalité qu'une monstrueuse machine à penser, un théoricien au cerveau très intelligent, certes, mais détraqué par de faux calculs, par des théories immondes, un cynique sans âme et sans trace de cœur, vivant dans l'ignorance complète de la vie et de ses exigences. Le nom de Lénine restera synonyme d'un des plus grands destructeurs, d'une plaie, d'un fléau tel que le monde, depuis qu'il existe, n'en a vu de pareil.

SERGE PERSKY.

¹ Cette image est caractéristique : ce fou armé d'un rasoir, c'est Lénine, tailladant pendant cinq ans dans la chair palpitante de la Russie. S. P.

Correspondance

Eugène Rambert - Emile Javelle

QUATRIÈME PARTIE : 1878-1883¹

Sans se ralentir, la correspondance entre Rambert et Javelle se disperse un peu pendant la première moitié de l'année 1878. On y parle d'un article que Javelle va écrire pour la *Bibliothèque Universelle* sur le *Montreux* de Rambert ; l'auteur des *Souvenirs d'un alpiniste*, qui a fait au printemps le voyage de Rome, retrace assez sobrement ses impressions d'Italie, et, l'été venu, on rêve courses dans la montagne. Dès l'année 1881, on échange moins des épîtres que des billets, et assez rares : c'est que Rambert a été appelé à la chaire de littérature française de l'Académie de Lausanne. Les deux amis vivent presque porte à porte.

Et l'on se verra souvent. La maison d'Eugène Rambert ne tarda pas à être un centre de ralliement pour les écrivains de la Suisse romande. Si Rambert n'avait pas le moindre goût pour les coteries, il aimait les libres réunions confraternelles où chacun offre quelque chose de soi pour le plaisir de tous. De là, les séances littéraires qu'il organisa, chez lui, quelques mois après son retour dans le canton de Vaud. « Tous, jeunes ou vieux, a dit M. Ph. Godet, étaient accueillis avec cette bonté simple et vraie que les hôtes de M. et M^{me} Rambert n'oublieront jamais. » Dans l'une de ces séances, on put entendre Charles Secrétan lire et commenter une scène de *Mithridate*, Rambert lui-même réciter les jolies strophes de *La femme lacustre* (par M^{me} Melley) ; Jules Besançon, Louis Favrat, Emile Javelle y allèrent, eux aussi, de leur contribution. Warnery, Cornut, Bussy, les élèves préférés du maître,

¹ Pour les trois premières parties, voir les numéros d'avril à juin.

étaient naturellement de ces cordiales fêtes de l'esprit. Parfois on avait Marc Monnier, ou Philippe Godet, ou tel autre des critiques, poètes et romanciers de Genève, Neuchâtel ou Lausanne.

C'est ainsi que les débutants se retrouvaient avec leurs aînés, le commun amour des lettres opérant un rapprochement heureux entre ceux qui seraient l'avenir et ceux qui étaient déjà le passé. Au lieu de se rompre, la tradition romande se renouait affectueusement ; la capitale vaudoise reprenait le rôle qu'elle avait joué avec Olivier, Monnard, Vinet et quelques autres. Rambert songeait d'ailleurs moins à exercer une influence ou à imposer une doctrine, qu'à grouper et stimuler des talents.

De Javelle à Rambert.

Rome, le 21 avril 1878.

Je suis à Rome, et je devrais vous parler de bien autre chose (Javelle entend que de lui-même). Ce voyage m'instruit infiniment : je sens mon être se renouveler et s'agrandir. En somme, j'en rapporterai bien des déceptions, et les œuvres d'art m'auront moins instruit que la nature et les hommes.

Rome surtout m'a surpris. Ce n'est plus qu'un cadavre, et auquel, physiquement, l'odeur de la pourriture ne manque pas. Une chose m'a paru saisissante entre toutes et au delà de toute description : la campagne romaine. Cette grandeur et cette solitude, cette noblesse et cette sévérité ne se disent pas. A peine si les peintres peuvent les faire deviner.

De Rambert à Javelle.

Fluntern, le 11 mai 1878.

Vous m'avez écrit une longue et bonne lettre de Rome, à laquelle j'aurais répondu plus tôt si j'avais su où vous atteindre. Vous me semblez avoir pris beaucoup trop au sérieux quelques plaisanteries que j'ai faites sur les illusions de l'attente dont plus d'une fois déjà se sont bercés vos amis de Zurich. Quant à voir une preuve d'inconstance dans ce beau projet de Rome et de Naples, qui vous a pris soudain, à la veille de vos vacances, l'idée ne m'en est jamais venue... J'ai peut-être aussi glissé quelque malice contre ce cher M. Javelle qui, abîmé de fatigue, incapable de penser, ne soupirant qu'après quelques semaines de vie végétative, imagine de demander le repos dont il a besoin

au plus fatigant de tous les voyages. Ce sont là des calculs qui sont encore de votre âge, heureux *trentenaire* ! Quand on approche de la cinquantaine, on se dit depuis longtemps déjà qu'une fatigue ne repose point d'une autre fatigue. Je souhaite que cette expérience soit pour vous aussi retardée que possible.

De Javelle à Rambert.

Vevey, le 12 mai 1878.

La première chose que j'aie faite aujourd'hui, une fois réinstallé, a été de me remettre au Montreux (c'est-à-dire à l'article sur le *Montreux* de Rambert). J'ai dû refaire tout ce que j'en avais fait. C'était évidemment d'une mauvaise veine. J'ai aux trois quarts achevé le brouillon ; peut-être pourrai-je le terminer demain et vous envoyer la rédaction définitive dans le milieu ou vers la fin de la semaine. Je n'écirai pas une ligne hors de cela.

Il est vraiment ridicule que ce morceau de quelques pages ne soit pas écrit et imprimé depuis longtemps. Mais si vous saviez par quel état j'ai passé ! Et actuellement encore, je m'aperçois que je suis loin d'être aussi complètement rétabli que je l'espérais (il était rentré malade de son voyage d'Italie). Dès que j'essaie d'écrire ou de penser à quelque sujet absorbant, je sens mon ancien état revenir. Il faudra bien que je me rétablisse cet été, si je veux fournir ma carrière de l'hiver prochain.

Vous, bienheureux, vous ne connaissez cela que de nom. Votre cerveau n'a pas de ces défaillances. Vous avez pu toujours travailler harmonieusement et d'une manière féconde. Je suis persuadé que je dois mon mal au découragement que j'éprouve depuis longtemps à me sentir accablé de plus de besogne que je n'en peux faire, et enfermé dans une voie où je ne donne pas ce que je pourrais donner...

De Rambert à Javelle.

Fluntern, le 17 mai 1878.

Je suis rongé de remords en pensant à vous. Toujours ce *Montreux* sur les bras, qui vous pèse, vous fatigue, vous poursuit. Je sens cela, et me fais de vifs reproches de vous avoir induit à cette besogne, qui vous distrait d'autres travaux, sans profit, et gaspille un temps dont vous êtes trop peu maître... Ces lignes ont surtout pour objet de vous dire de ne pas vous imposer comme un devoir un travail ingrat, qui n'a aucun droit à vous absorber...

Du même au même.

Fluntern, le 18 septembre 1878.

Merci de votre billet, cher ami, merci de cette course à la Tour Salière¹, dont je garde un brillant souvenir, malgré mon indisposition, ma charouperie et ma lourdeur. La descente s'est parfaitement effectuée, sans difficultés ni craintes. Nous nous sommes accordé le plaisir de tenter de nouveaux passages, soit sur le flanc même de la Tour, soit plus bas, sous le glacier du Dôme. Je suis assuré que, malgré ma pesanteur, cette course n'eût rien eu de difficile pour moi, si j'avais été bien portant. Elle est laborieuse, et j'y aurais mis en tout cas du temps, sans vous retarder à ce point et sans me traîner avec tant d'effort. La Tour elle-même n'est pas du tout ce qui m'effraierait une autre fois ; mais si je pouvais éviter cette paroi d'au-dessous où la neige dessinait une France, je l'évitais sûrement, non qu'il y ait du danger, mais c'est dur, beaucoup plus dur que tout le reste. — Mais vous ! Avez-vous dû courir, bon Dieu ! J'en ai mal aux jambes, rien que d'y penser, et je vous en demande très humblement pardon. C'est pour moi que vous vous êtes ainsi fourbus et abîmés. Pour nous, nous avons pris notre temps et après de longues hésitations, voyant que nous avions peu de chances d'arriver à Salvan le même soir, nous sommes descendus sur Barberine, où nous avons couché en compagnie de trois cents Salvagnins au moins, dont une trentaine de tout âge et de tout sexe sur le même foin que nous. Nuit pittoresque ! Chants ! bal ! querelles ! J'ai dormi néanmoins et cela m'a remis. Pour toute nourriture, du lait ! — Le lendemain, départ avec les vaches et toute la colonie, par le col de la Gueulaz. C'était on ne peut plus amusant et curieux. Puis, descente sur Fin-Haut. Nous y avons mis la journée. Ce vallon de Barberine est extrêmement intéressant, avec d'admirables points de vue et des détails très attachants. Si je retournais à la Tour Salière, j'y irais coucher, et je remonterais le vallon jusqu'au bas du glacier du Dôme qui m'amènerait doucement au pied de la Tour. Cela n'était pas possible l'autre dimanche. Mais je me réserve cet itinéraire pour l'avenir.

Du même au même.

Vendredi, 10 janvier 1879.

Voici, mon cher, les deux volumes. — Merci et excusez-moi de les avoir gardés si longtemps. Les *Révolutions du goût* m'ont

¹ Rambert avait un peu improvisé cette ascension qui l'éprouva fort, comme il l'écrivit. Il avait eu la compagnie de Javelle jusqu'au sommet. Là, les deux amis s'étaient séparés, et l'on avait formé deux « cordées » qui redescendirent chacune par une route différente.

vivement intéressé, en me faisant regretter, plus encore que d'autres ouvrages de Doudan, ce qui lui a manqué en virile éducation. Bon Dieu, comme on y sent la serre chaude ! C'est égal, la plante était de race... Je viens de conquérir, à la pointe de l'épée, quinze jours de liberté. J'ai donné mes vacances à la poésie, en envoyant à tous les diables, de gré ou de force, tout ce qui aurait pu m'empêcher de m'y absorber. Cela a été ma fête de nouvel-an. Ah ! si je pouvais en avoir quelques-unes par année !... J'espère que ce temps n'a pas été perdu. Du moins en est-il sorti une assez longue composition (*A Molézon*) qui fait mine de vouloir se tenir debout, comme un être pourvu de ses membres. Est-ce une illusion ? Vous savez combien on se trompe. De près — car, en pareille matière, c'est de près qu'on se trompe, — on prend un embryon pour une fleur, un misérable fœtus pour un chef-d'œuvre accompli. — Il faut attendre, et couvrir toujours : c'est le mystère de la création.

De Javelle à Rambert.

Vevey, le 13 janvier 1879.

Je viens de recevoir votre bonne lettre avec les deux volumes, et je suis heureux de pouvoir justement disposer d'une heure pour vous remercier du tout ensemble et causer encore un peu avec vous.

La nouvelle que vous m'annoncez d'un nouveau-né pour le prochain volume de poésies m'a causé une bien vive joie. Certes, c'est de tout mon cœur que je vous souhaite de pouvoir donner plus souvent essor à cette part de votre âme qui ne peut trouver sa pleine expression que dans le beau langage des vers. Plus je vais, plus je suis certain que cette poésie de l'âge mûr est la bonne ; il faudrait bien peu me presser pour me faire dire la seule vraiment bonne. La poésie de la jeunesse a tous les dons brillants, mais aussi une très grande part de ce qu'il y a de faux et de dangereux pour l'esprit dans cet étrange et magnifique état de la pensée. Ce n'est que par un heureux hasard qu'elle possède à la fois la puissance et l'équilibre, c'est-à-dire la vérité. Cette poésie de l'âge mûr est une lumière plus calme et plus sûre, d'autant plus belle aux yeux du penseur.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien je m'impatiente de lire quelque chose de vos dernières œuvres ; et, si je ne vous savais toujours si pressé, j'oserais vous rappeler timidement certain poème qui m'intéresse entre tous, puisqu'il est né à mon intention¹. Mais deux fois vous m'avez dit patience et

¹ Allusion à *Ma Rhétorique*, qui est une sorte d'*Art poétique* très personnel et que Rambert dédia à Javelle ; ce morceau a paru dans les *Dernières poésies*.

j'attends patiemment, je vous le jure. Je sais trop ce que coûtent et ce que valent les loisirs, et surtout les vôtres, pour contribuer à vous en retrancher.

J'ai lu votre excellent article sur van Hasselt¹. D'un bout à l'autre, il m'a charmé, et d'autant plus qu'il me faisait faire la connaissance d'un talent aimable. Ce van Hasselt a de bien beaux morceaux. En y regardant de près, l'originalité est bien plus dans l'ensemble, dans l'inspiration, que dans le détail de la pensée. Les imitations que vous avez signalées ne sont que trop sensibles. Mais le caractère est bien flamand. Même à travers ses plus grands mouvements, il garde ce fonds de placidité et de mollesse qui, je le crois, sera toujours un peu fâcheux pour la poésie dans ce pays-là. Il y a un certain degré de *vibration* qu'il faut atteindre pour nous faire vibrer à l'unisson, nous autres du centre, déjà un peu méridionaux.

Vous m'avez beaucoup instruit par l'introduction sur le *milieu* ; je le connaissais trop peu pour le comprendre...

En attendant, je travaille ; mon étude à propos de rhétorique m'a forcé à me faire toute une philosophie. Elle va s'éclaircissant, s'harmonisant. Mais plus je vais, plus j'arrive à des conclusions étranges. Est-ce que je m'abuse, ou est-ce que vraiment ma pensée devient plus clairvoyante ? Il me semble que, sur une foule de points, on vit encore sur des erreurs formidables ; que presque tout est à refaire de fond en comble, et que celui qui voudrait dire la vérité devrait avoir à la fois de bien grands talents et une bien grande audace.

Cette dernière pensée, puisque voilà que je me suis mis à vous en parler, est ce qui me donne le plus d'espoir pour l'avenir. Non pour mon succès dans le monde, mais pour mon développement intérieur qui m'importe beaucoup plus. J'en arrive à entrevoir une philosophie qui est la mienne, c'est-à-dire à voir le monde par mes propres yeux. Cette philosophie est aux trois quarts faite de positivisme évolutionniste, mais par-dessus tout de la pensée de *Dieu*. Avec un autre qu'avec vous, je n'écrirais pas ce mot-là de peur qu'il ne soit mal compris ; mais je sens, je sais, je vois clairement cette puissance absolument inconnue et insondable qui est en tout et tient tout enveloppé : cette raison mystérieuse de toute chose, cette formidable cause de l'*ordre universel actuel*, à laquelle les matérialistes ont la folie de dire : tu as fait cet *ordre-là*, tu n'en feras pas d'autre ; ce qui est *essentiel* pour notre esprit est *nécessaire* pour toi.

Je la sens, cette Puissance, non plus comme auparavant à

¹ Un poète belge : A van Hasselt (*Bibliothèque Universelle*, janvier et février 1879).

travers un voile de mots, de phrases, de pensées, de traditions, mais directement, vivement ; j'en suis pénétré d'un infini respect, et je sens qu'elle seule, continuellement présente, peut donner à l'âme son équilibre, son juste horizon et toute sa puissance ; elle seule peut être la source d'une activité vraiment noble et sereine, et sans défaillance ou s'en relevant bientôt ; la source vive d'une science sérieuse, d'une science profonde, d'une morale vraie. Maintenant je comprends la grandeur et la sérénité de Spinoza. Cette pensée, je voudrais la cultiver en moi et l'agrandir, en pénétrer toute ma vie et par elle travailler à devenir meilleur. Je voudrais surtout arriver à m'en pénétrer assez et à me développer suffisamment pour pouvoir la répandre un peu sur mon siècle qui en a un si grand besoin, sur nos lettres qui manquent de dignité, sur notre science qui manque de gravité.

Mais je ne comprends pas comment je me laisse entraîner à vous dire de pareilles choses dans une lettre. Heureusement que vous êtes une âme capable de me deviner au travers de ces phrases décousues. Pardonnez-moi, c'est si rarement que je puis ouvrir à quelqu'un toute ma pensée...

De Rambert à Javelle.

Fluntern, près Zurich, le 16 janvier 1879.

Mon cher, — Merci de votre lettre. Je ne sais ce que vous chantez que vos idées sont mal exprimées. C'est par habitude, sans doute, que vous les recommandez ainsi à une bienveillance dont elles n'ont nul besoin, car elles sont parfaitement exprimées. Le mal dont vous souffrez est de ne pouvoir tout dire à la fois. C'est un mal commun, croyez-le bien, et vous en souffrirez longtemps encore, vous et tous vos semblables, philosophes ou non. Où est donc l'homme assez malheureux, assez pauvre de pensées pour pouvoir dire à la fois tout ce qu'il pense ? Les hommes à révélations sont ceux qui souffrent le plus de cette loi du temps, notre infirmité et notre force. Or, vous êtes un homme à révélations. De grâce, ne le prenez pas dans un sens fâcheux ! Il n'y a, dans ma pensée, aucune ombre d'ironie : vous avez eu la révélation de Dieu. Cette idée ne vous était pas nouvelle ; mais elle était morte, elle a pris vie ; elle était tiède, elle est devenue brûlante, et elle vous embrasse de sa féconde chaleur.

Je vous en félicite sincèrement. Il n'y a pas d'idée plus agissante et plus saisissante. La supprimer, c'est supprimer l'enthousiasme — le mot même le dit — c'est supprimer jusqu'au regret. Je ne vois aucune raison de respecter quoi que ce soit, si l'on ne croit pas en Dieu. — Ce qui me fait

surtout plaisir, c'est de voir qu'enfin vous avez traversé le positivisme. Il ne faut rien renier, mais il faut tout traverser, même les meilleures choses, celles-ci afin d'y revenir et de s'y fixer d'un jugement libre, sans l'espèce d'obsession qui accompagne toutes les initiations. — Il y a peut-être, il y a sans doute aussi de l'obsession, ou, s'il n'y en a plus, il y en a eu dans l'initiation qui vient de changer le cours de vos pensées. Mais l'équilibre se fait ou se fera. Allez toujours ! Suivez votre voie en conscience. Achevez, perfectionnez, complétez cette philosophie dont l'enfantement vous tourmente. Tout progrès est liberté ! Remarquez donc que cette idée des positivistes qui enferment la volonté divine dans une seule de ses manifestations possibles, qui font le monde absolu du monde des apparences dans lequel nous sommes plongés, remarquez que cette idée dont vous venez de sentir l'erreur, n'est pas une idée, mais une borne. C'est le propre des esprits bornés de prendre leurs bornes pour des idées. Hélas ! bornés, nous le sommes tous. Tâchons au moins de le savoir, et de reculer nos bornes d'infini en infini.

La mort fait vide sur vide. J'ai appris hier la mort de M. Dubs¹, qui était un ami pour moi, et en qui je mettais plus d'une espérance pour l'avenir de notre pays...

Je n'oublie pas *votre poésie* ; mais je ne sais pourquoi son tour n'est pas encore venu. Celle de ces derniers temps est bien longue, quasi un millier de vers. L'alpha et l'oméga y sont, ce qui est un grand soulagement. Mais le tout est à revoir. Ce n'est qu'un premier jet, suffisant, je le crois, pour m'assurer du second...

De Javelle à Rambert.

Vevey, le 22 janvier 1879.

... Je pourrais vous dire que cette idée de Dieu n'a pas été une révélation, dans la soudaineté qu'on attache souvent à ce mot. Je n'y suis arrivé qu'après un lent et pénible travail de tête et de cœur, si je puis dire ainsi, travail qui dure encore, plus difficile que jamais. La belle lumière n'est pas toujours là, il me vient des doutes qui la voilent, je me remets à analyser avec fièvre les conditions essentielles de la pensée, pour voir si je suis bien dans mon bon sens, si je n'ai pas fait seulement un beau rêve.

Il y a même des jours d'obscurité complète et de noir découragement. Vous connaissez tout cela. Mais, pour ce qui est du positivisme, j'entends ce positivisme français, celui de

¹ Dubs, Jacques, de Zurich (1822 à 1879), qui fut conseiller fédéral et dont les idées politiques s'apparentaient au large fédéralisme de Rambert.

Littre, je puis affirmer, la main sur la conscience, que je n'y ai jamais séjourné vingt-quatre heures. Celui de Spencer, celui qui laisse grande ouverte la porte de l'Inconnaissable et y fait entrevoir l'Etre des êtres, la Cause des causes, celui-là, j'y crois encore. Il me semble la plus belle et la plus complète hypothèse philosophique à laquelle soit arrivée la pensée humaine ; et, tout en faisant bien des réserves, je déclare que, pour les grandes lignes, c'est ma philosophie ; un positivisme qui, comme premier acte de la pensée positive, pose, au delà des limites essentielles de la pensée, l'existence de ce par quoi la pensée existe, et qui, montrant combien cette pensée est contingente de sa nature, fait entrevoir que ce qui s'impose à elle comme nécessaire, ne peut impliquer qu'une nécessité toute relative à cette pensée même.

Me voilà encore parti dans une lettre sans fin. Coupons le fil...

J'ai passé dernièrement une soirée chez M. Reclus (Elisée, le géographe) en compagnie de quatre nihilistes russes. Je suis tombé des nues en voyant la noblesse, le sérieux, la générosité de cœur que le journalisme nous montre sous un jour si faux. Je me suis bien rarement senti en si noble et si haute compagnie. L'un d'eux surtout, un poète (un M. Draz... off... je ne me rappelle plus les autres consonnes), un poète qui a parlé toute la soirée d'ethnographie et de statistique avec Reclus, a montré tant de conscience, un esprit si solide et si positif, une pénétration si fine et si forte que je l'ai pris d'abord pour quelque savant spécialiste, car, à part vous, nous ne sommes guère habitués, hélas ! à voir nos poètes aussi solidement instruits. Il a un regard ferme, limpide et *objectif* comme j'en ai bien rarement vu et que j'ai admiré toute la soirée. Goethe devait en avoir un pareil.

De Rambert à Javelle.

Fluntern, le 24 janvier 1879.

... Ma grosse machine est intitulée : *A Molézon* (poème descriptif, qui fait partie du cycle des *Gruyériennes*). Cela se divise en deux parties : la première, *le troupeau*, n'est pas autre chose que l'idylle du troupeau sortant le soir, après la traite, en broutant et dormant sur la croupe du mont par une belle nuit, La seconde, *le chalet*, est la soirée autour de l'âtre, entre vachers. On y fait le fromage. Ne vous ébouriffez pas, Français que vous êtes ! Je vous dis, moi, Suisse, qu'on y fait le fromage ; tant pis si ça ne vous va pas. Il y a quatre personnages : le vieux, qui a été soldat en son temps ; le domestique, qui porte le bois, qui, en outre, travaille du couteau, cisèle

les jattes et cuillers ; le domestique ordinaire du train, qui fait tourner les baquets sous ses doigts, et le vacher-maître, l'ar-mailli, qui fait le fromage. Avec ces quatre compagnons, j'ai tracé de mon mieux une image de la vie pastorale de la Gruyère. Le vieux m'a servi à introduire le passé dans le présent. — La première partie est assez faite pour supporter une lecture. Je ne crois pas que j'y change grand'chose désormais ; et encore elle est beaucoup plus courte que la seconde, elle aurait pu aller à votre but ; mais je n'ai pas le temps de la copier, et, d'ailleurs, j'ai un peu l'intention de dédier le tout à la Section Molézon (du C. A. S.), si elle l'agrée. Il convient donc que je lui en réserve la primeur. Quand j'aurai un moment, je m'amuserai à vous copier *San Remo* (un autre poème de Rambert).

Il me semble que vous n'avez pas pris ce que je vous disais au sujet du positivisme dans le sens précis que j'avais en vue et que j'ai probablement mal exprimé. — Comment vous étonnez-vous de voir des nihilistes distingués ? N'avez-vous pas tous les jours sous les yeux votre ami Elisée Reclus, qui est un communard distingué ? L'un vaut l'autre. Vous devriez être habitué à des anomalies de ce genre. Moi, je n'ai pas la même chance que vous. C'est par le côté fangeux que m'est apparu jusqu'ici le nihilisme. Ce que nous avons vu à Zurich avec nos 80 étudiants russes n'était pas de nature à nous réconcilier avec la secte. Tudieu !! Passons. — A propos d'Elisée Reclus, j'aurais besoin de savoir la date de sa naissance (Reclus est né en 1830, la même année que Rambert). J'ai pris tout son morceau des *Ouragans* (pour la *Chrestomathie*), et je me félicite de ce choix. De Claude Bernard, je n'ai pris que la description du cœur et de la manière dont il fonctionne. J'y ai même fait un ou deux petits arrangements, pour ne pas plonger dans la technique. La spécialité est ici trop voisine, elle couvre l'intention littéraire. La suite du morceau, d'ailleurs, supposait des élèves beaucoup plus avancés. — Adieu, votre tout dévoué.

De Javelle à Rambert.

Vevey, le 27 janvier 1879.

Vous ne sauriez croire combien le sujet de votre poème m'a réjoui. Mais j'ai justement à ce propos presque un reproche à vous faire. Comment en êtes-vous à me croire trop Français pour admettre le fromage, la fabrication du fromage, en poésie ? J'ai bien du malheur si, depuis le temps que nous nous entretenons ensemble, vous ne me connaissez pas mieux. Et je me demande quelle idée vous devez vous faire de ma future *Rhétorique*, si vous supposez que je n'y admetts pas le fromage.

J'y ad mets la vie sous toutes ses formes, et par conséquent la fabrication du fromage dans un chalet du Molézon ; car, vraiment, c'est bien là une des formes intéressantes de la vie humaine, et ce cadre, ce fond de tableau ou, pour dire plus vrai, cette partie de votre œuvre (qui) est pleine en soi d'une très réelle poésie, vous étiez plus capable que nul autre de la dégager, de nous faire une *pastorale vraie*. Je sais bien que nous avons dépassé de cent lieues celles de Florian, et pour n'y plus revenir ; je sais que messieurs nos écrivains et poètes sont très capables de saisir et de peindre le vrai sous une foule d'aspects ; mais je suis sûr qu'ils rendraient mal celui-là, du moins qu'ils ne le rendraient jamais aussi bien que vous. Il faut avoir vécu au milieu de ces choses, en avoir respiré l'air dès l'enfance pour en faire sortir un vrai parfum de poésie. Moi qui les ai vues si souvent et qui en jouis si vivement chaque fois (c'est une scène que j'adore, la fabrication du fromage), je n'ai jamais osé peindre directement et pleinement ces choses, sentant que je le ferais un peu avec l'accent étranger. C'est par là seulement que je le suis, *étranger*, par l'impossibilité de m'identifier d'une manière assez complète avec ce milieu pour que l'expression jaillisse directement du cœur, sans travail d'esprit, sans cette laborieuse et souvent si pénible *combinaison* de nos écrivains naturalistes. Non, encore une fois, je suis très heureux que vous ayez eu une aussi bonne idée ; et je serai le premier à jouir de tout ce que vous y aurez mis de saveur rustique, de vrai goût de fromage.

En réfléchissant, je crois comprendre le sens de ce que vous me disiez à propos du positivisme. Oui, j'ai *traversé* en effet, même celui de Spencer. Je dois dire qu'il y a au moins deux ans que c'est fait. Je viens de faire encore un assez grand pas aujourd'hui même ; que n'ai-je le temps d'en causer avec vous ! Mais ce qui me navre, c'est que tout cela ce sont des progrès dans l'intelligence beaucoup plus que dans le cœur ; des lueurs que je vois là-haut, bien haut, tandis que moi je suis tout au fond d'un abîme, abîme de misère morale. J'ai tout, absolument tout à refaire en moi pour être l'homme de mes idées ; d'autres sont déjà au bénéfice d'une éducation morale bonne et vraie, souvent aussi, de qualités héréditaires ; pour moi, je n'ai presque rien de ces bénéfices-là, rien que quelques qualités naturelles d'intelligence, grâce auxquelles je vois ma misère et tâche d'en sortir. Oh ! se refaire un cœur, un cœur dont la plupart des fibres sont faussées, c'est bien autre chose que de se refaire un cerveau ! Et, pour cela, être seul ! n'avoir pas chaque jour auprès de soi quelqu'un qui vous tienne la main et vous aide à marcher, à monter, qui vous empêche d'avoir de longues défaillances dans les-

quelles le travail des meilleurs jours se perd et qui laissent tout à recommencer ! Faible comme je suis, pour me maintenir à la hauteur et dans la fermeté, la noblesse, la délicatesse que je voudrais avoir, que j'ai dans la pensée à mes meilleures heures, il faudrait que je sois auprès de vous ou auprès d'un homme comme M. Reclus. Que ne puis-je vous voir l'un et l'autre plus souvent !

Mais voilà que je parlais encore en épanchements. Pardon. J'ai un tel besoin de verser des pensées, là, dans un cœur noble et élevé qui *me comprenne* ! — Je vous envoie le renseignement que vous me demandez. Il est écrit de la main même de M. Reclus. Son pays est un nid de protestants, son père est pasteur, un peu plus âgé que M. Vulliemin (Louis, l'historien), et courant encore les campagnes à cheval. Tous les enfants ont déraillé au plus large des idées libérales. La crise, chez Elisée, a dû être très douloureuse, autant que je le sais, car c'est un très sérieux *réfléchisseur*, un de ces hommes rares dont la vie est profondément logique, et qui, dans ses actes, laisse le moins possible à l'irréflexion. Il *aime immensément la nature*. Donnez, je vous prie, à ces mots toute la force possible...

Du même au même.

Vevey, le 7 mai 1879.

Cher ami, — j'allais vous écrire, lorsque je lis dans la *Gazette* la distinction dont vous honore l'Université de Bâle (le doctorat *honoris causa*) ; raison de plus de vite prendre la plume. Sans vouloir faire aucun tort à vos autres correspondants, je vous prie de croire qu'il en est peu qui vous félicitent aussi vivement et aussi sincèrement que moi. Et c'est cependant bien peu de chose que cette distinction au prix de celles que vous méritez. J'enrage vraiment, quand je vois combien la Suisse est lente à sentir de quelle lumière vous l'éclairez, et la France aveugle pour les grandeurs qui ne sont pas chez elle. Cherbuliez, lui, qui entend peut-être mieux ses intérêts, s'y est pris de la bonne manière pour se faire un nom, une auréole même. Et des talents graves, nobles, dignes, comme celui de Vinet, comme le vôtre, sont à peine connus d'un petit nombre ! Quand je dis talent, c'est très mal dire : il faut dire des âmes, des caractères, et voilà justement la raison de cette injustice : on applaudit le talent lorsqu'il sait faire les cabrioles à la mode. N'est-ce pas une des raisons qui parle le plus en faveur de l'existence d'une autre vie, que les grandeurs intellectuelles et morales si souvent méconnues ? D'ailleurs, je ne crois pas au jugement de la postérité. Il s'opère bien nécessairement une sorte de sélection naturelle des mérites véritables, mais

encore faut-il avoir été, de son vivant, au moins sous un certain jour. Croyez-vous, par exemple, qu'on sente jamais quel poète a été Juste Olivier ? Dans le canton de Vaud, à peine ; en France, le faible petit rayon qu'a jeté sur lui un moment son ami Sainte-Beuve n'a pas suffi ; le pauvre Olivier est rentré dans la nuit noire. Non, vraiment, si la vérité existe, si un jour la justice doit être, si la lumière, la lumière absolue, doit se réaliser, elles s'éteindront, toutes ces auréoles faites du gaz des boulevards de Paris. Mais que vous dis-je là que vous ne pensiez bien mieux que moi, vous qui savez marcher sans fléchir jamais, sans faire une concession au goût du jour, ni aux coteries ?...

Du même au même.

Vevey, le 15 juin 1879.

Les dernières lignes que j'ai reçues de vous auront bientôt cinq mois de date. Vous étonnerez-vous si je vous dis que j'éprouve une vive peine à rester si longtemps sans recevoir directement de vos nouvelles ? Je suis un enfant, moi ; j'ai besoin d'être assuré de temps en temps qu'on ne m'oublie pas tout à fait, sans quoi mon imagination se met en campagne, et Dieu sait que ce n'est pas pour me rassurer ! Ne me suis-je pas mis à songer que, depuis le temps que j'ai le bonheur de vous connaître, je vous ai débité tant de sottises et causé tant d'ennuis, qu'après tout, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que vous vous fussiez lassé de moi. Ce serait un des plus grands malheurs de ma vie ; j'aime mieux croire que ce n'est qu'un mauvais rêve. Si c'est en un, en effet, en me répondant, ne prenez pas même la peine d'en parler ; la seule vue de votre écriture l'aura dissipé.

Je serais injuste cependant de dire que je n'ai pas de récentes nouvelles de vous, puisque je sors de lire à la fois la nouvelle *Chrestomathie*¹ et le *Rayon bleu* (ce dernier morceau, l'une des perles des *Alpes suisses*, avait paru dans la *Bibliothèque Universelle*, de juin 1879). Rarement, au contraire, j'ai eu le bonheur de mieux pénétrer dans votre esprit et dans votre cœur. Ces deux lectures, bien que très diverses, m'ont également remué ; je ne sais laquelle j'ai fait avec le plus de fièvre. Quand je dis, d'après vous, le *Rayon bleu*, c'est l'*Uri-Rothstock* que j'entends : ce délicieux récit est l'âme de l'article. La poésie, cette fois, vous a joué un tour ; vous avez beau vouloir concentrer les pensées sur ce séduisant rayon bleu ; une fois parti avec vous dans la montagne, on l'oublie, et si bien, qu'on a de la peine à y repenser

¹ Tome II de la *Chrestomathie française d'Alexandre Vinet*, revue et augmentée (*Littérature de l'adolescence*, 12^e édition).

quand vous le rappelez. Comme les enfants, on dit involontairement : encore ! encore ! C'est-à-dire : magicien, laissez-là ce rayon bleu, il est charmant, mais vous nous en reparlerez une autre fois ; continuez de nous transporter en pleine montagne, de nous faire respirer cet air pur que vous seul savez reproduire avec des mots ! Je crois que si vous aviez ajouté dix pages encore sur le rayon bleu, on les aurait fort mal lues ; l'esprit, l'âme est ailleurs. Heureux ceux à qui la poésie joue de pareils tours !

Cependant j'ai réfléchi aussi au rayon bleu, après coup. Il m'avait souvent frappé, en diverses circonstances ; et tout récemment encore, j'admirais cette belle lumière bleue qui se répand sur les sabords du mont-Blanc et colore parfois vivement le canot suspendu de l'arrière... Ah ! que j'aurais voulu vous voir dans notre voiture ce printemps, tandis que nous suivions la route de Castellamare à Sorrente ! C'est là que vous l'auriez vu, le rayon bleu. Cette route enchanteresse suit le bord de la mer qu'elle domine le plus souvent de deux cents pieds, du haut de rochers à pic ; comme le long de la Riviera de Gênes, la côte s'en va festonnant toujours, et découpant une suite d'anses dans des golfes qui eux-mêmes ne sont que des festons de cet immense golfe de Naples. Mais ce qu'il y a de plus ici, c'est je ne sais quelle splendeur dans les eaux, quel éclat dans la lumière qui atteignent à des effets que je n'avais pas rêvés. A un des derniers contours de la route, en nous retournant, ayant le soleil à dos, les eaux, à nos pieds, avaient par places comme des flamboiements d'un bleu céruléen si intense que je ne saurais le comparer à rien, si ce n'est à certains feux de Bengale. C'était absolument féérique. Je n'ai rien vu sur nos glaciers, ni sur nos lacs, en fait de bleu, qui approchât de ces flammes. Il y a évidemment là des phénomènes peu étudiés encore, et je crois que la polarisation y joue un très grand rôle ; s'il en est ainsi, ce ne sera pas chose facile que de les exposer au public quand on les aura tirés au clair. Cette polarisation est comme une mer à boire pour bien des gens.

En voilà trop, pour aujourd'hui ; j'attends votre permission pour vous parler en détail de la *Chrestomathie* et vous communiquer les remarques que j'ai faites en la lisant...

De Rambert à Javelle.

Fluntern, le 19 juin 1879.

Y a-t-il effectivement cinq mois que je ne vous ai pas écrit ? Cela me semble impossible... Rentré à Zurich, le jeudi 10 avril, je me suis vu jeté dans un tourbillon d'occupations. C'était à ne pas respirer. C'est de ce moment-là que je m'envisage comme ne vous ayant pas écrit, ce qui fait que je compte deux mois au lieu de cinq. Mais, comme je vous le disais, j'ai été bousculé

et n'ai retrouvé un peu de liberté d'esprit que depuis quelques jours. Malgré cela, je vous eusse probablement lancé quelque billet sans ces vers à M^{me} Ormond (*San Remo*), que je vous avais promis et que je vous envoie; il fallait les copier! C'est l'excuse. Ils me rappellent que j'ai eu les mêmes impressions que vous dans le peu que j'ai vu de l'Italie. Le plus beau souvenir que j'aie rapporté de la Méditerranée est moins le bleu que le flamboiement de la mer. Ces reflets, ces sillons lumineux se succédant en nombre illimité lui donnent une profondeur de perspective que les mers du nord n'ont jamais offerte à mes regards. Il y a là une invitation à l'infini, tandis que sur les rives de l'Angleterre, avec ses brumes éternelles, ses pâles horizons, je n'ai jamais rencontré que l'image de l'infini, ce qui est fort différent... Je viens de passer au Righi les journées de dimanche et de lundi, et j'ai eu plus que jamais l'impression d'une lumière bleue flottante. Pour le moment, mon *Rayon bleu* est une espèce de nouvelle, que j'achève pour une série des *Alpes suisses* destinée à paraître cet automne¹. Je ne sais trop si cela me réussira. Il me semble que l'idée en est originale. Mais je me défie des idées originales depuis qu'on a si peu goûté ma pauvre *Marmotte*. Si vous aviez vu le mépris avec lequel mon libraire m'a parlé — reproduisant les jugements du public — de ce quelque chose qui n'a pas de nom, qui est de la philosophie et qui n'en est pas, de la nouvelle et n'en est pas, de la marmotte et n'en est pas, vous auriez eu pitié de moi. Le fait est qu'il me faut maintenant une idée originale, et qui réussisse; autrement, l'œuvre tout entière en restera là, faute d'acheteurs en nombre suffisant pour en permettre la continuation. C'est l'éternelle histoire! Mon libraire prétend déjà qu'il fait un sacrifice en risquant la sixième série.

Mais voilà assez causé de moi et de ma pauvre littérature, et de tous les ennuis qui s'y rattachent... Parlez-moi un peu de vous, et de vos projets de cet été, et de vos travaux, heureux garçon qui pouvez vous envoler ainsi en Sicile! Moi, j'en suis à me demander si je pourrai m'envoler à Corneaux (au-dessus de Clarens, près de Chamby) dans quelques semaines.

De Javelle à Rambert.

Vevey, le 26 juin 1879.

Votre dernière lettre datait bien du 24 janvier, mais laissons ce détail; il n'est que trop vrai qu'on n'a pas le temps de respirer, du train dont on est forcé de mener la vie. L'essentiel pour moi est que j'étais bien, en effet, en train de faire un mauvais rêve. Votre bonne lettre est venue m'en tirer; je vous en remercie,

¹ Cette sixième série n'a point paru; voir *Eugène Rambert*, op. cit., 399 et s.

ainsi que des beaux vers que vous vous êtes donné la peine d'y joindre. Je suis confus à la pensée du temps que je vous ai fait perdre pour les copier ; mais si vous saviez combien je suis heureux de les avoir, écrits de votre main ! Ce morceau est tout entier fort beau, quelques strophes sont admirables. Le vers y est, comme toujours, facile et limpide, et rend souvent un son qui vous est tout particulier. Dites-moi pourquoi je vous aurais tout de suite reconnu à celui-ci :

Nous avions le canot le plus léger du port.

Et à vingt autres... Ce qui n'est pas habituel en français, et que j'aimerais beaucoup voir se répandre dans notre littérature, c'est ce mélange de haute et noble poésie avec une simple familiarité, ainsi dans les dernières strophes. Coppée est simple ; je ne me rappelle pas l'avoir vu vraiment familier. Victor Hugo seul, dans *L'art d'être grand-père*, l'est par endroits.

La deuxième *Chrestomathie*, je l'ai dévorée encore tout humide de l'imprimerie. A mon humble avis, c'est le meilleur des trois volumes, c'est celui que je prendrais si j'en avais un à sauver. A lui seul, il est toute la littérature. On n'a qu'à en réunir les notes pour avoir la plus succincte et la meilleure philosophie des genres littéraires. Des centaines de traits y sont gravés au diamant. Il y a de ces jugements en trois mots dont la justesse me réjouit jusqu'aux moelles ; on a la même impression qu'à la vue d'un coup qui touche le centre parfait de la cible.

J'ai des heures amères où il me semble que notre américanisme n'est plus capable d'apprécier ces choses. Que de gens seront assez bêtes pour voir dans ces notices des notices quelconques ! Heureusement, qu'à Paris, l'Exposition a révélé la *Chrestomathie* à quelques bons juges. Ils verront cela. Auront-ils assez de largeur pour dire bien haut qu'il s'est fait hors de France quelques pages d'exquise littérature ?

Le choix des morceaux m'a paru très heureux et la distribution excellente. Je ne ferais que d'insignifiantes réserves, par exemple pour le fragment de Quinet sur la petite coquille qui lui dit l'âge du Jura ; j'y vois une mièvrerie qui me choque en un si grandiose sujet. Et quand on analyse ce passage et tant d'autres de la *Création*, on voit que les défauts de Quinet viennent surtout de ce qu'il est trop personnel et se mêle trop à la nature. Cet ouvrage, qui a tant de poésie, a, en proportion peu de grandeur... Si vous venez à Corneaux, j'espère bien que nous aurons le plaisir d'y causer un peu littérature, Sicile et autres choses.

(A suivre.)

Alexandre Manzoni

POUR L'HONORABLE GUIDO
MARANGINI, MILANAIS.

L'Italie a célébré le 22 mai dernier le cinquantième anniversaire de la mort d'Alexandre Manzoni.

L'auteur de la *Divine Comédie* mis à part, il n'y a pas de nom plus populaire que celui-là, ni de mémoire plus vénérée chez nos voisins d'outre-monts. Le hasard des dates a rapproché ces deux hommes. Les fêtes de 1921 en l'honneur du fier Florentin ont été plus solennelles, plus universelles que celles de cette année en faveur du noble Milanais ; mais les cœurs, nous ne craignons pas de l'affirmer, ont plus vibré pour Manzoni que pour Dante ; l'enthousiasme a été plus spontané, la connaissance plus complète. Combien d'orateurs qui ont été éloquents sur Dante et son époque, n'ont jamais eu le courage de lire la *Divine comédie* en entier ? Par contre, qu'on me cite un Italien cultivé qui ne fasse pas des *Promessi Sposi* son livre de chevet !

Le gibelin intransigeant et le doux gentilhomme romancier diffèrent profondément l'un de l'autre. Le premier vit non seulement dans l'exil le dernier tiers de ses années, non seulement il se fatigue à monter et descendre « l'escalier de l'étranger », mais il quitte ce monde à la fleur de l'âge, le cœur déchiré, sans connaître, dans toute son étendue, le succès de son poème et sans avoir vu la réalisation de son rêve d'unité pour sa patrie. Le second meurt presque nonagénaire, à l'ombre de son clocher, et au milieu de sa famille, après avoir assisté au triomphe de son œuvre et à la formation du royaume d'Italie, objet de ses vœux ardents.

Ils ne se ressemblent que sur deux points, la foi chrétienne, qu'ils ont aussi vivante qu'éclairée, et le fait qu'ils doivent l'immortalité à un seul livre. S'ils n'avaient pas produit la *Divine Comédie* et les *Fiancés*, on parlerait d'eux comme on parle de Brunetto Latini et de Filicaja.

Manzoni était né dans un milieu praticien. Sa mère, Giulia Beccaria, fille de Cesare Beccaria, l'auteur des *Délits* et des *Peines*, qui, le premier, combattit la peine de mort, et réussit à en inspirer l'horreur à ses compatriotes, avait épousé un homme beaucoup plus âgé qu'elle, Don Pietro Manzoni, gentilhomme lombard. Cette union ne fut pas heureuse. Après quelques années de vie commune avec son époux, Donna Giulia le quitta pour aller vivre à Paris, dans la maison d'un ami. Son jeune fils alla l'y rejoindre en 1805. Don Alessandro, alors dans sa vingtième année, était adonné au plaisir. Il ne trouva rien à redire au désordre moral qu'il découvrit dans la *société d'Autemil*, où fréquentait sa mère. Cette compagnie se composait de la marquise de Condorcet, veuve du fameux conventionnel, Destutt de Tracy, Cabanis, Volnay, pour ne citer que les plus illustres. On y était voltairien et sceptique achevé. Un seul homme, parmi tant d'épaves du XVIII^e siècle, n'avait pas de préjugés antireligieux : Claude Fauriel, italianisant averti et philosophe indulgent. Le jeune Manzoni se lia d'amitié avec lui et entendit de sa bouche cette affirmation que, de toutes les religions, le catholicisme satisfait le plus la raison et le sens moral.

En 1808, Don Alexandre demanda en mariage la fille d'un riche banquier genevois, Henriette Blondel. Elle avait seize ans. Malgré l'opposition de sa famille milanaise, qui redoutait pour lui cette petite calviniste de la bourgeoisie plutocratique, il conduisit à l'autel celle qui devait faire son bonheur pendant vingt-cinq ans et qu'il a toujours parée des épithètes les plus tendres.

Henriette avait l'âme religieuse, presque mystique. L'austérité de son calvinisme était mitigée par le sens du grand et du beau, l'amour de la poésie, la lecture des pères de l'Église. Aussi n'eut-elle pas de peine à accepter la foi romaine. Elle abjura tôt après son mariage ; et, d'accord avec Fauriel,

entreprit la conversion de son mari. Cette conversion ne fut pas difficile, étant donné que le jeune homme avait toujours eu la nostalgie de Dieu, même, et surtout au milieu de ses désordres et que son cœur inclinait naturellement à la tristesse qui mène au salut ; mais le changement n'eût peut-être pas été si profond, si un épisode tragique ne fût survenu dans sa vie.

Lors des fêtes données par l'Empereur à sa nouvelle épouse Marie-Louise en 1810, il se produisit une panique dans la foule rassemblée sur la place de la Concorde à Paris. Les nerfs d'Alexandre, déjà bien ébranlés par les écarts de sa première jeunesse, reçurent ce jour-là une violente secousse. Ce fut son pont de Neuilly. Dès lors, il réforma sa vie, renonça aux lectures licencieuses, se fit des amis parmi les prêtres. Sa femme devint la confidente de son âme, sa famille fut son seul refuge. Celui qui, enfant, avait vécu ballotté entre une mère et un père ennemis, et n'avait pas connu les joies du foyer, voulut être un mari sans reproche, le meilleur ami de ses enfants.

Sa première production littéraire qui compte sont les *Inni Sacri* (Hymnes sacrées) sur Noël, la *Passion*, la *Résurrection*, la *Pentecôte*, le *Nom de Marie*. Il s'y montre de la plus stricte orthodoxie, accepte la doctrine catholique intégrale avec la simplicité d'un enfant de chœur. On y sent un souffle puissant et pur, comme dans les psaumes de David.

Sa seconde œuvre est une ode sur la mort de Napoléon et s'appelle *Il cinque Maggio*. Si Lamartine n'avait pas écrit son *Bonaparte*, on dirait que le génie et les revers du grand capitaine n'ont jamais rien inspiré de plus sublime.

Cette même année 1821, Manzoni se mit à son grand roman *I Promessi Sposi*, qui devait lui demander trois années d'un travail suivi, et paraître en 1827. Le centenaire de cette œuvre admirable ne coïncide donc pas avec le cinquantième de la mort de l'écrivain, comme d'aucuns l'ont prétendu. Mais pouvait-on séparer l'auteur de son œuvre ?

Les *Promessi Sposi* ont été jetés par Manzoni d'un geste distrait sur le marché des lettres. Leur auteur n'a rien fait pour les lancer, ni démarches auprès des critiques influents,

ni manœuvres de commerçant avisé. Le livre rencontra tout de suite la plus grande faveur, et cela non seulement auprès des lettrés, mais auprès des lecteurs moyens et des étrangers.

Examinons quelles ont bien pu être les raisons de ce succès.

La personne de l'auteur y était pour quelque chose. Manzoni jouissait à Milan et dans toute l'Italie d'un prestige très grand à cause de sa qualité de petit-fils de Beccaria, et grâce à ses premières publications : les *Inni*, le *Cinque Maggio*, le *Comte de Carmagnole* et les *Adelchi*¹. Bien qu'il ne fût pas répandu dans le monde, qu'il ne remplît aucune fonction publique, ne fît partie d'aucun cénacle, chacun le connaissait. On regardait avec sensibilité son palais de la place Belgioioso. Les yeux le suivaient avec un intérêt affectueux dans ses promenades, qu'il faisait toujours en compagnie, car depuis la commotion nerveuse qu'il avait éprouvée en 1810, il ne sortait jamais seul. Son visage rayonnait de sympathie. On y lisait la pureté de ses mœurs, sa modestie et sa bonté, qui formaient autour de lui une auréole visible. Quoique de bonne naissance, il n'avait droit à aucun titre nobiliaire, mais les Milanais ne pouvaient admettre qu'un homme d'une nature si fine, d'une distinction si parfaite, ne fût pas titré, et l'appelaient « Monsieur le Comte ».

Cependant les *Promessi Sposi* avaient des mérites intrinsèques qui les recommandaient aux lecteurs les plus exigeants. Ils sont d'abord une merveille d'intérêt. Or, les récits bien charpentés, capables de vous tenir en haleine pendant cinq cents pages, et cela par d'autres moyens que le scandale, les récits qui unissent la plus haute valeur morale aux plus belles qualités de style et de vie, de force et d'observation, où étaient-ils dans la littérature italienne d'avant 1827 ? Alexandre Manzoni a créé le roman historique d'un coup, sans tâtonnements, mais aussi sans récidives, comme s'il avait donné toute sa substance et toute sa mesure dans ce livre unique, imité souvent depuis, jamais surpassé.

Il a eu tort, plus tard, de condamner le genre comme bâtard

¹ Nous ne mentionnons que pour mémoire l'*Epistola in versi* adressée à sa mère à l'occasion de la mort de son amant, Carlo Imbonati, épître dont le sujet est scabreux.

et susceptible d'erreurs grossières. Quand on travaille suivant sa formule, on ne fait pas fausse route. Les *Promessi Sposi* ont beau mettre en scène des personnages et raconter des épisodes du XVII^e siècle, ils sont de tous les temps par la vérité psychologique, l'enchaînement logique des effets et des causes, le rendu exact des mœurs, la sagesse des aphorismes, la justesse de ton, le pittoresque des proverbes. Manzoni, comme tout bon Italien, aime les proverbes. Son livre en est farci. Bien qu'il ait été inspiré par les œuvres de Walter Scott, on peut le dire italien dans l'essence autant que dans l'esprit. Voilà pourquoi les Transalpins l'ont en dilection. Manzoni est de ces écrivains dont Carducci dit « qu'ils sont classiques, parce qu'Italiens avant tout, *Italiani per eccellenza* ».

Une autre raison du succès des *Fiancés*, c'est le souffle de foi catholique qui les anime dans un pays où le catholicisme fait partie du caractère de la population et dans un temps où la religion était le plus en honneur que jamais ; c'est la part de mystère qu'on y trouve dans le rôle de l'*Innominato* et des *Untori*, la part de truculence dans la description de la peste de 1629.

Enfin Manzoni fait dans son roman le procès de la domination étrangère : les Autrichiens de 1827 y sont brimés sur le dos de l'Espagnol don Rodrigue ; les traverses de Renzo et de Lucia y symbolisent les souffrances du peuple lombard et le droit de ce peuple à la liberté.

Il n'y a peut-être pas, dans aucune littérature, une œuvre dont la faveur soit aussi constante que celle de cette histoire d'amour impérieux et populaire ; on ne se contente pas de la lire, on la relit, car elle est d'une structure si solide, d'une richesse si prodigue, qu'on y fait toujours de nouvelles trouvailles. Elle ne donne à personne, du premier coup, sa signification entière et ne dit pas les mêmes choses à tous les âges et à toutes les conditions. Ajoutez à cela que Manzoni n'a rien à redouter des jugements de la postérité, qu'on n'a trouvé dans sa vie d'homme aucune des mesquineries ou des turpitudes qui déshonorent les meilleurs d'entre nous, et vous comprendrez combien les lettrés italiens ont raison d'être fiers des *Fiancés* et de leur auteur.

Manzoni ne vieillit pas, parce qu'il ne porte pas la marque

de son temps. Il n'était romantique que de nom. Il n'a ni les outrances, ni le lyrisme « flamboyant » de cette école. On admire bien plutôt sa *naturalizza*, la simplicité de ses moyens et de son vocabulaire. Il ambitionne d'écrire aussi « toscan », que possible, prend chez lui, en qualité d'institutrice de ses enfants, une Florentine qui lui enseigne le parler des bords de l'Arno, va faire des séjours à Florence, recherche à Viareggio et ailleurs les gens de la bonne province. Il demande à tout instant : « Comment dit-on en Toscane ? » A mesure que les éditions des *Fiancés* se succèdent, elles sont d'une langue plus légère, plus limpide, plus franche.

Parmi les nombreux ouvrages parus à l'occasion du centenaire de Manzoni, il nous plaît de signaler les trois volumes que vient de publier, sous le titre général de *Manzoni intime*, le bon éditeur Ulrico Hoepli, de Milan :

Victoire et Mathilde Manzoni, mémoires de Vittoria Giorgini-Manzoni, fille du grand écrivain.

Trésor de lettres inédites, adressées par Manzoni à ses filles Victoire et Mathilde et à son gendre J.-B. Giorgini.

Quatre vingt quatorze lettres et Dix-sept notes inédites, adressées à sa seconde femme et à son beau-fils Etienne Stampa.

Les deux premiers volumes ont été confiés aux soins de M. Michele Scherillo. Le troisième à ceux de M. Giuseppe Gallavresi.

Nous les avons lus avec un vif plaisir. Ils donnent sur l'illustre romancier et sa famille une foule de détails intéressants. Les futures biographes de Manzoni, de Massimo d'Azeglio, de Giusti, de Rosmini et d'autres les consulteront avec profit. On y trouve une réfutation vigoureuse de Césaire Cantù, qui, dans ses *Reminiscenze*, a porté tant de jugements erronés sur Manzoni et son entourage. Le troisième volume, précédé d'une magistrale introduction due à la plume de M. Gallavresi, semble être une réhabilitation de Donna Teresa, seconde femme du romancier.

Manzoni, avons-nous dit, avait épousé, en premières noces une Genevoise, Henriette Blondel, qui lui donna neuf enfants. Henriette n'avait aucune expérience de la vie et ignorait tout d'un ménage. Elle accepta docilement les directions de

sa belle-mère. Donna Giulia s'était convertie en même temps que son fils et s'appelait avec contrition dans une lettre adressée à sa petite-fille Vittoria, « une vieille pécheresse ». Henriette, malgré son fin profil et ses cheveux ardents, n'était pas jolie ; mais elle avait un air de candeur et de pureté qui faisait dire à son mari : « Elle a conservé une âme de vierge dans les relations conjugales et la science maternelle. » Pour avoir voulu nourrir ses enfants elle-même, elle s'épuisa et mourut prématurément de la poitrine en 1833. Le goût de la mort s'installe dès lors dans la maison de Manzoni. Giulia, sa fille aînée, femme de Massimo d'Azeglio, la rejoint bientôt dans la tombe ; trois autres vies d'enfants sont fauchées en quelques années par la même maladie. Donna Giulia, mère du romancier, Massimo d'Azeglio, son gendre, sa seconde femme, Donna Teresa née Borri, partent aussi pour l'éternité. Et Manzoni s'avance vers toujours plus de douleur, toujours plus résigné à la volonté de Dieu. Enfin, brisé par le dernier coup, la mort de son cher fils Pietro, il s'écrie « Seigneur, laissez aller maintenant votre serviteur en paix. »

Un jour de mars 1873, sortant de l'église de Saint-Fidèle, il glissa sur l'escalier et alla donner lourdement de la tête contre la pierre. Il vécut cependant encore deux mois, car il ne délogea que le 22 mai, rassasié de jours et de deuils. Il avait alors 88 ans.

Manzoni avait toutes les vertus du chrétien greffées sur celles de l'honnête homme. Il remplissait de respect, avons-nous déjà dit, ceux qui l'approchaient. Verdi, qui alla le voir le 30 juin 1868, écrivait à une amie après cette visite : « Que pourrais-je vous dire de lui ? Comment définir la sensation très douce, neuve, produite en moi par la présence de ce saint, ainsi que vous l'appellez ? J'aurais voulu tomber à ses pieds, s'il était d'usage d'adorer les hommes ».

Le premier volume du *Manzoni intime* rapporte mille traits de sa bonne grâce, de sa modestie et de sa popularité. « Papa est adoré ici, écrit de Toscane en date du 12 juin 1845, sa fille Vittoria à son fils Pietro ; je ne suis pas dix minutes en compagnie que je n'entende résonner à mon oreille son nom vénéré. »

Un jour de mars 1860, l'écrivain sortait du Palais Madame, à Turin, flanqué de Cavour et de son gendre à lui, Jean-Baptiste Giordini. La foule qui était massée à la porte éclata en applaudissements et en cris d'enthousiasme. Aussitôt Manzoni, se tournant vers Cavour, se mit à battre des mains plus fort que tous, voulant ainsi montrer qu'il ne prenait pas l'ovation pour lui.

Le père de Renzo et de Lucia était catholique sans bigoterie. Quelques-uns s'étonnèrent qu'en dépit de sa piété bien connue il eût mis en scène dans le même livre un prêtre pusillanime et lâche comme Don Abbondio et un vénérable archevêque comme Frédéric Borromée. Il suivait en cela l'exemple de Dante, qui, bien que moine du tiers ordre de saint François, a jeté des papes et des prélats dans les tourments de son *Enfer* et a censuré l'Eglise.

En politique, il était libéral et vota pour « Rome capitale ». « Nous arrivâmes à Brusuglio (villa de Manzoni dans la province de Côme), les premiers jours de juin 1860, écrit sa fille Vittoria dans ses mémoires de famille ; et tôt après, papa alla avec mon mari à Turin prêter serment au Sénat. Il en revint plus patriote que jamais, et quand, en septembre, arriva la nouvelle de l'expédition des Romagnes, papa ne se sentit plus de joie : il pleurait, riait, battait des mains, s'écriait « Vive Garibaldi ! Vive Garibaldi ! » Personne ne l'avait jamais vu auparavant et ne le revit depuis dans un tel état d'exaltation joyeuse. Il était convaincu que la perte du pouvoir temporel était providentielle pour l'Eglise, laquelle, délivrée de toute préoccupation terrestre, aurait dès lors exercé avec plus de soins sa mission spirituelle et se serait mieux conformée à l'esprit de son divin Fondateur. Papa voyait-il juste ? Se trompait-il ? La postérité le dira.

» Quand, après 1870, il vit l'attitude intransigeante de Pie IX, à l'égard de l'Etat italien, il n'osa plus parler de ce sujet brûlant. Mais une chose est certaine, c'est que mon père ne fut jamais clérical. Il avait l'habitude de dire que les cléricaux s'inspirent rarement de l'Evangile du Christ. »

Le troisième volume du *Manzoni intime* se compose de lettres et de billets adressés par le grand homme à sa seconde

femme Donna Teresa, née Borri. Si Henriette Blondel avait plus de charme et de bonne grâce que de réelle beauté, Donna Teresa était plus belle que sympathique. Voici comment la juge sa belle-fille Vittoria : « Elle a toujours été préoccupée, et uniquement, de sa santé. Ses insomnies, ses inappétences étaient les seules choses qui l'intéressaient vraiment. Elle donnait une importance extraordinaire aux soins de sa personne et avait fini par créer autour d'elle une sorte de *cour*. Une seule, parmi ses servantes, savait la peigner sans lui faire mal ; une autre était l'unique qui sût faire son lit ; une troisième était préposée à lui administrer sa potion et à lui confectionner ses emplâtres... En somme, pour supporter l'état où elle avait réduit la maison Manzoni, il ne fallait rien moins que l'angélique patience de papa. »

Si quelques lignes plus loin, elle ajoute que Donna Teresa était, malgré ses misères, pleine de dignité et de bonté, elle le fait par diplomatie, pour atténuer ce que son opinion a de peu charitable. On sent qu'elle ne l'aime pas. Cesare Cantù ne l'aimait pas non plus, car il en dit un mal de mort dans ses fameuses *Reminiscenze*.

Les lettres, courtes pour la plupart, que Manzoni écrit à Donna Teresa, ne sont pas intéressantes par les sujets qu'elles traitent. On n'y trouve que des nouvelles de la santé de la dame, de menus renseignements sur la famille, des recommandations de faire des *trottate*, des promenades à pied ; mais l'âme exquise de l'écrivain transparaît dans ces détails journaliers, son amour des siens s'y affirme et s'y répand en effusions délicieuses. S'il est sincère, et tout nous commande de le croire tel, sa seconde femme avait une grande place dans son cœur.

Les lettres de Manzoni, disons-nous, sont courtes. Ses nerfs, qu'il avait souvent tendus comme des arcs, ne lui permettaient pas l'application qu'il faut pour faire de longues épîtres. Aussi sa correspondance est-elle lente et irrégulière. Il lui fallait une semaine pour écrire quatre pages. Il s'en excuse auprès de ses filles Vittoria et Mathilde, appelant paresse ce qui est une infirmité : « Priez le Seigneur, ô mes filles, qu'il me corrige, d'abord de tant de gros péchés, ensuite de

mon aversion pour l'encre. » Mais il a soin d'ajouter que sa « paresse est plus de la plume que du cœur. » « Vous devez savoir qu'enfant j'ai appris à lire avec beaucoup de plaisir ; c'était pour moi un amusement, et, de fait, je fis des progrès merveilleux. Mais quand il s'est agi d'écrire, j'ai éprouvé plus de difficulté, plus de fatigue que je ne saurais dire. Il m'est resté une grande sympathie pour la première opération et une vive répulsion pour la seconde. »

Il ne faut peut-être pas chercher d'autre explication du fait que Manzoni s'en soit tenu à un seul et unique roman. Consolons-nous, puis nous y trouvons « quella bellezza molle ad un tempo e maestosa che brillava nel sangue lombardo », et cette bonté « per la quale, voi altri Milanesi, siete nominati in tutto il mondo ».

HENRY AUBERT.

La recherche magnifique.

SEPTIÈME PARTIE¹

VII

La grande route entre El-bassan et Ochrida.

Assis sur le parapet du pont brisé, Benham, disserte sur la condition de l'Albanie et la politique de la péninsule balkanique.

— Nous voici à moins d'une semaine de Londres, dit-il, et voyez le genre de vie que mènent les hommes, quand l'armature de la civilisation fait défaut. Voyez comment cette magnifique contrée demeure inerte, ne connaissant rien que cette dérision misérable et hideuse de la vie humaine.

— Et cependant ils chantent, dit Amanda.

— Oui, reprit Benham soudain songeur, ils chantent. Je suppose que le chant est le présent suprême laissé à l'homme. Quand on ne possède plus rien au monde on peut encore s'asseoir sous le ciel et chanter. Les mineurs enfouis dans les mines, les matelots qui sombrent, chantent encore....

— Les paysans du Sussex ne chantent pas. Ceux d'ici ont des voix émouvantes.

— Ils chanteraient sans doute aussi bien s'ils étaient civilisés. Et si même ils ne chantaient plus, je ne m'en souciera pas. Le reste de leur vie n'est que cruauté, fange et misère. Voyez les femmes. Je ne puis oublier ce troupeau de créatures asservies qu'hier nous rencontrâmes portant de lourds fardeaux, portant même les vêtements des hommes et leurs pipes, pendant que leurs vauriens de frères et de maris se

¹ Pour les six premières parties, voir les numéros de janvier à juin.

traînaient indolemment par derrière. Rappelez-vous tous les infirmes, tous les hommes mutilés ; combien y en avait-il auxquels il manquait un nez ? Et tous les êtres rabougris ! Ils ressemblent à des écoliers malfaisants, qui ne savent faire que des méchancetés nuisibles. Voilà, continua-t-il, à quoi en arrivent les hommes quand il n'y a plus ni pouvoir, ni discipline, ni chef, ni responsabilité. C'est l'image d'un monde sans maître, la démocratie pure, l'homme à l'état de nature, le règne des violents, des bandits, des assassins, des querelleurs, la terre des femmes asservies, le pays des puces, des mouches, des égoûts à l'air libre et chiens furieux. En un mot, c'est ce que le sentimentalisme britannique appelle la noble condition de l'homme !

Il quitta le parapet, trop surexcité pour demeurer assis, et se mit à arpenter la route nerveusement.

— On s'étonne que personne ne vienne assainir ce pays ; on brûle de se mettre à l'œuvre, et on se rend compte alors, qu'avant de commencer ici, il faudrait d'abord se débarrasser des pédants et des fous, partisans du *Welt politik*, qui là-bas ne cessent de dresser des embûches les uns contre les autres. Ce pays-ci me met hors de moi. Je ne peux pas en découvrir le côté divertissant ou pittoresque. Tous ces gens ne voient rien de mieux à faire que de lutter tribu contre tribu, secte contre secte, paysan contre paysan. Et c'est comme cela que l'absurdité devient de plus en plus farouche, de plus en plus abjecte. Nous arriverons dans une région où le Serbe complote contre le Bulgare, et le Grec contre tous les deux, tandis que le Turc avec des indulgences et des cruautés spasmodiques, plane au-dessus de la mêlée. Ici, tout n'est que division et subdivision. Et il se trouve des insensés à Londres, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Rome pour prendre parti pour les uns ou les autres, comme si ces grossières tribus, ces ligues, ces superstitions représentaient rien de plus que la plus lamentable, la plus épaisse, la plus détestable ignorance. Un de ces fous se déclare pour les Albanais catholiques, l'autre découvre des héros dans les Serbes ; un autre parle du brave petit Monténégro, ou de la vigoureuse Bulgarie, ou de l'héroïque Turquie, alors qu'il n'y a pas dans

la péninsule balkanique tout entière un seul sentiment de nation ou de tribu, qui mérite de retenir une minute l'attention d'un homme sensé. On trouve dans ce pays des institutions analogues aux anneaux que les nègres se mettent dans le nez, ou aux sociétés secrètes de Chine, de pauvres imaginations enfantines et absurdes qui doivent disparaître. Et pourtant, il ne se rencontrera personne pour prêcher la seule paix possible, celle qu'assurera le grand état du monde, l'accord ouvert et loyal de tous les hommes sains de la terre, contre les éléments de désordre qui nous jettent dans des guerres ou dans des entreprises futiles. Et moi, moi qui porte la lumière, je suis ici à me promener tranquillement, à *vagabonder* !...

Il haussa les épaules et se mit à contempler d'un œil fixe le torrent qui s'engouffrait sous le pont.

— Vous êtes mûr pour Londres, cheetah, murmura Amanda doucement.

— D'une façon ou d'une autre, je veux me mettre à l'ouvrage, m'occuper de choses bien définies.

— Comment pourrons-nous revenir ? demanda-t-elle.

Elle dut répéter sa question.

— Nous pouvons continuer notre route. Derrière ces montagnes nous trouverons Ochrida, et un peu plus loin Presba. De là nous descendrons sur Monastir, où il nous sera facile de trouver un express qui nous ramènera au monde civilisé de notre temps.

VIII

Mais avant qu'ils aient pu revenir au monde civilisé de leur temps, la Macédoine devait leur présenter un spectacle plus tragique encore que l'Albanie.

Ils cheminaient à travers un bois de noyers illuminés de soleil, quand ils découvrirent la chose affreuse.

Ce qu'ils virent, d'abord, ressemblait à un homme endormi sur une couchette de gazon. Mais en vérité il reposait bien tranquille, sans lever la tête, sans faire un mouvement à leur passage ; sa main se posait sur l'herbe avec un geste raide,

et quand Benham se retourna pour le revoir, il étouffa un cri d'horreur. Car ce dormeur n'avait plus de visage, et les mouches avaient accompli sur lui leur sinistre besogne....

Benham saisit la bride du cheval d'Amanda, si bien qu'elle dut s'occuper de sa bête.

— En avant ! cria-t-il, en avant ! Voyez un village !

(Pourquoi diable n'avait-on pas enterré ce cadavre ? C'était hideux. Et cet imbécile de Giorgio qui s'était arrêté avec ses compagnons et commençait à discuter. Amanda pouvait se retourner !)

Des maisons se montraient maintenant entre les arbres. Benham accéléra le pas de son cheval, et cingla d'un coup de cravache celui d'Amanda....

Le singulier village, où tout était tranquille, où pas un chien n'aboyait.

Se pouvait-il qu'il existât dans ce pays un village sans chiens.

Alors ils découvrirent d'autres corps couchés çà et là. Une femme gisait au travers d'une porte. Près d'elle il y avait quelque chose de boueux qui peut-être avait été un enfant. Un peu plus loin six hommes étaient étendus sur le dos, en une rangée bien égale, le visage tourné vers le ciel.

— Cheetah ! cria Amanda d'une voix perçante, ils ont été assassinés ! On les a tués !

Benham s'arrêta auprès d'elle, et regarda stupidement devant lui.

— C'est une bande, dit-il. Ils ont fait de la propagande. Des Grecs, des Turcs ou des Bulgares.

— Mais leurs pieds et leurs mains sont liés ! Et *Grand Dieu ! Qu'est-ce qu'ils leur ont fait !...*

— Je veux tuer, cria Benham avec folie, Oh ! je veux tuer quelqu'un ! Venez, Amanda ! Ce spectacle brûle les yeux. Laissons cela ! Venez ! Venez ! Mais venez donc.

Le visage de la jeune femme était blanc. L'horreur emplissait ses prunelles. Elle obéit machinalement, et jeta un dernier coup d'œil sur ces cadavres....

Les pas de leurs chevaux sonnèrent dans un galop, sur le sol labouré d'ornières de la rue principale. Ils passèrent devant des maisons incendiées....

— Qu'est-ce donc qui pend à cet arbre ? cria Amanda.
Oh ! Oh !

— Pour Dieu, venez !...

Derrière eux, les autres suivaient, tremblants à pas précipités.

La lumière du soleil était devenue une lueur d'enfer. On respirait l'horreur. Devant l'âme de Benham, ces trophées diaboliques, boursoufflés et verts de mouches, se balançaient avec dérision, abolissant Dieu. Il n'avait plus qu'une seule pensée : fuir ! fuir loin de ce cauchemar !

Ils rencontrèrent un détachement de soldats turcs, huileux et en haillons, avec des souliers éculés et des faces jaunes ; ils grimpaient péniblement la route pierreuse pour regagner tardivement leur village. Amanda et Benham qui chevauchaient l'un derrière l'autre, dans un silence de mort, dépassèrent sans un geste cette colonne fatiguée ; mais ils entendirent le chef du détachement arrêter Giorgio et le questionner....

Puis Giorgio et les autres les rejoignirent avec fracas.

Giorgio avait l'esprit trop plein pour attendre qu'on l'interrogeât. Il parla avec vivacité, tandis que Benham demeurait silencieux.

La chose avait dû se passer hier. C'était des Bulgares, des traîtres. Ils avaient été convertis au patriarcat par les Grecs — ou, plutôt, par une bande grecque — et ils avaient trahi l'un des leurs. Alors une bande bulgare était descendue des montagnes pour les châtier. Il semble que les Bulgares se montrent particulièrement inexorables pour ceux de leur race qui deviennent des adeptes du patriarcat....

IX

Cette nuit-là ils couchèrent dans une petite chambre sale, chez un paysan de Resnia. Au milieu de la nuit, Amanda s'éveilla en sursaut : Benham était assis sur son lit et parlait à voix haute. Mais ce n'était pas à elle qu'il s'adressait, et sa voix avait un timbre étrange.

— Des mouches, disait-il, des mouches qui dansent dans le soleil !

Il se tut quelque temps, puis répéta les mêmes mots.

Et soudain il commença un long discours : « Oh les brutes ! les brutes ! les singes hideux avec des couteaux ! N'ont-ils aucun maître, aucun chef pour les préserver de pareilles horreurs ? Voilà la vie des hommes quand personne ne gouverne. Quand personne ne gouverne... Pas même soi... C'est parce que nous sommes oisifs, parce que nous gardons nos esprits nonchalants et nos volontés inertes que ces pauvres diables vivent dans un enfer. Voilà ce qui se produit ici, et partout où la main qui dirige, faiblit. En ce moment-ci ces atrocités se passent en Chine, en Perse, en Afrique.... La Russie chancelle. Et moi qui devrais servir la loi, moi qui devrais maintenir l'ordre, je me promène et je m'abandonne à l'amour !... Mon Dieu ! faites que je n'oublie jamais ! Faites que je n'oublie jamais ! Les mouches qui dansent dans le soleil ! Et le visage de cet homme ! Et ces six autres corps couchés !

» Empoignez ce barbare à la gorge !

» Et ces autres barbares débiles qui ont leur place aux affaires étrangères, et ceux qui peuplent la politique, au milieu des haines, des indolences et des folies, composent un même monde. Ils sont les mêmes que ceux d'ici. Les rancunes de Londres et les mutilations de Macédoine reviennent au même. Les larves qui rongent la face de ces hommes ici, et celles qui pourrissent leur esprit là-bas ! Qui pourrissent leur esprit. Qui pourrissent leur esprit...»

Aux oreilles d'Amanda ces paroles avaient l'incohérence du délire.

— Cheetah, cria-t-elle soudain, avec une intonation intermédiaire entre le reproche et la terreur.

L'ombre brusquement redevint muette. Benham ne bougeait plus.

Elle eut peur, et appela de nouveau :

— Cheetah !

— Qu'y a-t-il, Amanda ?

— Je m'imaginai.... Etes-vous bien portant ?

— Très bien portant.

— Mais, vous ne vous sentez pas malade ?

— Je suis un peu gêné par ce rhume que j'ai gagné à Ochrida, et je dois avoir un peu de fièvre. Mais, oui, je me sens bien.

— C'est que vous parliez tout haut, voyez-vous.

Un instant de silence.

— Je réfléchissais, dit-il.

— Vous parliez, je vous assure.

— Je suis désolé, répondit-il après un autre long silence.

X

Le lendemain matin, Benham se réveilla avec une tache rouge sur chaque pommette ; ses yeux étaient extrêmement brillants, il ne voulait aucune nourriture, et à la place de café il réclamait de l'eau.

A Monastir, il doit y avoir un médecin, dit-il. C'est une grande ville Monastir. Je verrai le médecin à Monastir. J'ai besoin d'un médecin.

Ils quittèrent le village à la fraîcheur, avant le lever du soleil. Le long des hautes collines ils chevauchèrent, tantôt à l'ombre des bois, et tantôt dans la clarté débordante du soleil. Benham cette fois marchait en tête, préoccupé, tendu, totalement insoucieux d'Amanda, comme un véritable étranger. Et elle le suivait de très près, pleine d'étonnement.

— Quand nous serons arrivés à Monastir, mon ami, murmura-t-elle entre ses dents, vous irez tout droit au lit, et nous verrons ce qu'il faudra vous faire.

— *Ammalato*, insinua Giorgio, sur un ton confidentiel, en se plaçant à ses côtés.

— *Medico in Monastir*, dit Amanda.

— *Si, molli medici, Monastir*, admit Giorgio.

Et puis inévitablement ils rencontrèrent des chiens, des molosses énormes, au poil blanc ; trois d'entre eux chargèrent en hurlant contre Benham ; tandis qu'un quatrième plus jeune et moins entreprenant courait tout le long du talus, aboyant avec frénésie, et faisant mine de descendre.

Le chevrier couché à l'ombre d'un rocher contemplait l'embarras de Benham avec une indolente malice.

— Brutes indisciplinées ! cria Benham, et, avant qu'Amanda

eût pu soupçonner ce qu'il allait faire, elle entendit un coup de revolver et vit un flocon de fumée bleue monter au-dessus de son épaule droite. Le premier chien roula dans la poussière et le chevrier bondit sur ses pieds. Il se mit à pousser des cris, tandis que son visage reflétait une expression mêlée de fureur et d'épouvante, car Benham, sans se soucier du fait que les autres chiens avaient fait demi-tour et s'enfuyaient, venait de tirer un second coup. Alors le chevrier saisit son fusil posé près de lui sur l'herbe. Giorgio cria de bruyantes injures, se préparant en même temps à tirer, tandis que le propriétaire du cheval et son groom remontaient au galop la pente rocailleuse, dans une intention bien nette de neutralité. Une charge de plomb passa à un mètre de Benham, et le chevrier se réfugia derrière un rocher. « *Avanti! Avanti!* » hurla Giorgio, en se tournant vers Amanda.

Elle comprit son intention, et aussitôt elle saisit la bride du cheval de son mari et ouvrit la retraite. Giorgio suivait de près, poussant devant lui les deux mules chargées de bagages.

— Je suis lassé des chiens, dit Benham, lassé à mort ! Tous les chiens sauvages doivent être tués dans le monde entier. J'en suis excédé.

Leur route les conduisit à travers un passage rocheux vers une longue côte en pleine campagne. Très loin sur la gauche ils virent le chevrier courir en poussant des clameurs, et d'autres gardiens de chèvres armés se montrèrent parmi les roches. Derrière eux, le propriétaire du cheval et son groom traversaient tête baissée la zone dangereuse.

— Il faut tuer tous les chiens ! Il faut tuer tous les chiens ! répétait Benham avec exaltation.

— A moins que ce ne soient de *bons* chiens, dit Amanda qui se maintenait à ses côtés et ne quittait pas de l'œil son revolver.

— A moins que ce ne soient de bons chiens pour tout le monde, reprit Benham.

Ils dévalèrent la côte dans un tohu-bohu poussiéreux de chevaux, de cavaliers et de mules. Le propriétaire du cheval, qui hurlait on ne sait quoi en albanais, tenta de les dépasser. Derrière lui son groom le pressait. Giorgio à l'arrière-garde avait détaché son rifle, et l'avait placé en travers de sa selle.

Dans le lointain ils entendirent une détonation, et une sorte de frisson dans l'air témoigna qu'une balle venait d'y passer. Ils escaladèrent une hauteur, et, brusquement apparue entre les branches, Monastir se montra : une large ville blanche, avec quantité de cyprès et de platanes, un fleuve sinueux semé de ponts de bois, des agglomérations de minarets blancs et roses, un cimetière sur une colline, et, complétant les baraquements des soldats, des groupes épars de tentes, semblables à une étrange moisson blanche.

Le visage affreusement pâle de Benham était maintenant inondé de sueur, et il vacillait sur sa selle. « Ceci n'est pas de la civilisation, Amanda. Ce n'est pas de la civilisation ! »

Puis soudain avec une gravité extraordinaire : « Oh ! je veux aller au lit ! Je veux un lit, un vrai lit avec des draps... »

Chevaucher à Monastir. c'est chevaucher dans un labyrinthe. Les rues ne conduisent nulle part en particulier. Du moins, c'est l'effet qu'elles produisirent sur Amanda et sur Benham. C'était comme si Monastir aussi avait la fièvre, et délirait légèrement. Mais, à la fin, ils découvrirent un hôtel, un hôtel tout à fait civilisé...

Le médecin de Monastir était un Arménien dont la prétention à parler l'anglais dépassait la capacité. De toute évidence, il l'avait étudié surtout dans les livres. Il possédait des lumières spéciales sur la façon de prononcer *ceci* et *cela* et était persuadé qu'une phrase anglaise devait se dire d'un seul trait. Il diagnostiqua la maladie de Benham en plusieurs langues, mais ne réussit pas à se faire comprendre d'Amanda. Il y avait entre toutes une formule à laquelle il s'attachait obstinément, parce que sans doute elle lui paraissait exprimer sa pensée avec une clarté aveuglante. Cela sonnait aux oreilles d'Amanda comme « *Roh, U! Jol,* » et il lui parut qu'il voulait lui annoncer par là que la fièvre de son mari aurait une issue fatale. Mais évidemment le médecin n'était pas convaincu qu'Amanda eût compris, car il revint le lendemain avec un singulier petit livre tout déchiré, un dictionnaire comparé de cinq ou six langues européennes.

Il feuilleta quelques pages, et désigna un mot à la jeune femme.

— *Roh — U! — Jol!* répéta-t-il avec reproche, presque avec amertume.

— Oh, *rougecle!* s'exclama-t-elle...

C'est ainsi que la fouguese lune de miel passa lentement à son zénith.

XI

Dès qu'ils le purent, Benham et sa femme descendirent vers Smyrne, et de là retournèrent péniblement en Italie par le chemin d'Uskub. Ils se remirent de leurs fatigues au meilleur hôtel de Locarno, dans la lumière dorée de novembre, et quelques jours seulement avant Noël, ils firent voile vers l'Angleterre.

Les plans de Benham étaient vastes, mais absolument imprécis. Quant à Amanda, elle n'avait pas tant des plans que des intentions....

CHAPITRE CINQUIÈME

LE PROCÈS DE LA JALOUSIE

I

Le désordre des papiers au milieu desquels un White fortement intéressé, mais aussi un peu perplexe, passa tant de nuits avant de mettre sur pied ce roman, prouve à n'en pas douter que Benham ne fit jamais aucun essai méthodique pour les rédiger ou les mettre en ordre, en vue d'une publication. Non seulement White se trouvait en présence de documents pleins de redites, où Benham avait repris d'anciennes idées pour les modifier à la lumière de faits nouveaux, avec une indifférence apparente pour ses précédents efforts, mais il découvrait aussi d'autres documents qui se contredisaient l'un l'autre, de nouveaux points de vue qui anéantissaient les anciens; il n'était pas jusqu'à la définition même du second obstacle à l'aristocratie, qui n'eût été elle

aussi abandonnée. Au début, cette seconde division portait comme mention : « le sexe » ; par endroit, ce titre subsistait encore ; aucune tentative n'avait été faite pour y substituer un autre ; mais un feuillet rédigé avec beaucoup de soin, raturé, surchargé de notes, témoignait que Benham n'était pas satisfait par ce terme trop brutal qui ne rendait pas ce qu'il avait dans l'esprit. Ce feuillet était attaché à un fragment autobiographique inachevé, une sorte de soliloque écrit, dans lequel Benham avait soumis sa vie conjugale à un minutieux examen.

« Ce fut seulement après avoir été marié pendant près d'un an, et avoir passé six mois à Londres, que j'envisageai franchement le conflit survenu entre le but que je m'étais proposé et les exigences, les nécessités immédiates de ma vie privée. Jusque-là, j'avais moins essayé de les concilier tous ensemble, que de servir chacun d'eux simultanément.... »

Ici l'autobiographie s'arrêtait court, et une petite note avait été intercalée.

« Je suppose, disait cette note, qu'un esprit fait comme le mien ne peut s'empêcher de toujours tendre vers la simplification, vers l'organisation d'une vie dirigée par une idée dominante, complexe peut-être dans son essence, mais réductible en dernière analyse à une formule simple et stable, laquelle idée dominante se révèle plus essentielle que tout au monde, capable de créer des actions, de les soutenir et de les justifier.

» Maintenant, l'homme qui domine en moi, c'est celui qui s'est donné pour but cette recherche d'une aristocratie ; et du point de vue de cette recherche, c'est mon devoir de subordonner toute autre considération à cette entreprise qui vise à dégager la notion d'une règle et d'une noblesse capables de s'imposer à la vie des hommes. Tel est mon moi aristocratique. Ce que pendant longtemps je n'ai pas compris, et qui désormais m'apparaît de plus en plus clairement, c'est d'abord que ce moi aristocratique est loin de constituer tout mon être, qu'il n'a rien à voir par exemple avec une douleur d'oreille ou de cœur, avec une cicatrice à la main ou à la mémoire, et, en second lieu, qu'il ne m'est pas abso-

lument personnel. Toute certitude que j'ai, sur la valeur de la science, toute volonté vers le bien, me viennent de ce moi ; mais si, du dehors, par le raisonnement, la démonstration ou le reproche de quelqu'un d'autre, m'arrivent aussi une connaissance claire, une volonté épurée, c'est comme si une partie de mon moi aristocratique venu de l'extérieur, faisait retour à ma personnalité. Combien de fois n'ai-je pas découvert ma propre pensée dans Prothero, après avoir été incapable de la trouver en moi-même ? C'est ce que je pourrais appeler, avec un peu de paradoxe, ma personnalité impersonnelle, cet être que je possède en commun avec tous les esprits scientifiques et aristocratiques, et c'est ce que je m'efforce de dégager des grandes entraves de l'humanité. Quand je soutiens une vérité, par pur souci de la vérité, bien qu'elle entraîne pour moi un dommage ou un ennui, à nouveau se manifeste cette incompatibilité entre mon moi aristocratique et le moi subi, confus, agglutiné de l'homme qui ne s'est pas analysé. Chacun des deux a des obligations différentes. Nos affections, qui sont un étrange composé de réactions physiques et d'associations émotives, nos engagements implicites envers certaines personnes, nos réflexes, notre orgueil et notre jalousie, tout ce que l'on pourrait appeler le côté dramatique d'une vie, peut se trouver en conflit avec la mission nettement perçue de notre être supérieur.... »

A cet endroit l'écriture changeait.

« La peur, les complaisances, la jalousie, tels sont les trois premiers obstacles qui arrêtent l'essor de l'âme humaine. Et le plus grave de tous est la jalousie, parce qu'elle peut se réclamer de l'orgueil. Par-dessus leurs cadavres, la vie aristocratique, telle que je la conçois, marche vers sa réalisation. Elle admet qu'on se garde sain et sauf pour la vérité, au lieu de se sacrifier avec romantisme pour un ami. Elle absout la vivisection, si par là quelque connaissance nouvelle peut être obtenue à jamais. Elle exalte ce Brutus qui tua ses fils. Elle interdit le culte des femmes, les cours d'amour, et tous ces vestiges de l'idée de chevalerie. Et elle ordonne de renoncer à bien des choses auxquelles un homme de

cœur ordinaire ne renoncerait pas. Ses ambitions s'élèvent au-dessus de tout cela. Sur le monde entier, elle fera régner la justice, l'ordre, une noble paix, et elle le fera sans indignation, sans ressentiment, sans fade tendresse, sans enthousiasme pour un être isolé, et sans reine de beauté. Elle est d'une qualité austère et froide qui commande parfois l'admiration, mais détermine rarement les affections des hommes. Si bien qu'on peut compter parmi ses plus grands titres de gloire, le fait d'avoir un cœur bardé d'airain...»

Cet étrange fragment finissait là, et il fut loisible à White de reprendre l'autobiographie interrompue.

II

Combien d'humeurs différentes, de passions, combien de nuits de désespoirs et de tempêtes de colère, combien de cruautés brusques et de surprenantes tendresses sont enfermées dans une histoire d'amour ! Et quel gaspillage aussi de choses exquises !

White prit en mains les dix ou douze feuillets écrits au crayon où Benham disait comment peu à peu l'antagonisme et les dissentiments s'étaient glissés entre Amanda et lui, et, comme il les prenait, il songea aux rires et aux heures joyeuses qu'ils avaient dû connaître ensemble, à la beauté de la jeune femme, aux griseries exquises de ses yeux, au vif incarnat de sa joue, aux lueurs de sa peau, aux éclairs d'esprit qui jaillissaient entre eux, à la douceur de leur découverte réciproque, aux sentiers peu connus qu'ils parcoururent dans les montagnes, aux lacs où ils avaient nagé côte à côte. Et maintenant, il n'en restait plus rien, plus rien au monde que ces pauvres feuillets jaunis, et peut-être aussi, enfouis au fond d'une seule mémoire, comme des choses oubliées dans un grenier, quelques souvenirs dédaignés et flétris....

Et même, ces feuillets où se retraçait leur histoire, c'était plus que n'en laisse d'ordinaire l'amour. White d'abord ne voulut pas les lire. Ils gisaient négligés sur ses genoux,

tandis que renversé dans un large fauteuil il s'abandonnait tout entier à une mélancolie très subtile et très noble....

Avec un soupir, il reprit le manuscrit et lut le récit desséché du malentendu intellectuel qui sépara les deux époux, et comment Benham à la fin décida d'abandonner sa femme et de partir seul pour cette longue recherche qu'il allait entreprendre, lorsqu'il la rencontra sur son chemin....

III

Amanda revint en Angleterre dans un prodigieux débordement de vitalité. La maladie de Benham, bien qu'elle n'eût duré que deux ou trois semaines, lui avait donné cette impression d'autorité et de commandement qu'instinctivement elle avait cherché à acquérir depuis son mariage. Elle profita de ce qu'à Locarno, Benham se montra quelque temps indolent et sans volonté, pour échafauder des plans brillants et très précis, relatifs à leur vie de Londres. Benham, lui, n'avait encore aucun projet, mais seulement une sensation de divergence, comme s'il était entraîné dans deux directions opposées par deux forces irrésistibles. Pour Amanda, il était clair qu'il avait besoin de s'occuper à quelque chose de très éminent, et elle ne voyait rien de mieux en ce genre qu'une carrière politique. Elle se rendait compte qu'il possédait une personnalité très forte, qu'il se détachait vigoureusement des autres hommes, si bien que son seul silence était expressif. Elle l'aimait follement et nourrissait pour lui, et à travers lui, des ambitions démesurées.

Londres aussi, la simple pensée de Londres la remplissait de désirs. Son âme avait soif de la grande ville. Londres lui apparaissait comme un énorme fruit savoureux qui attendait la morsure de ses jolies dents blanches ; Londres, c'était la ville presque assez immense pour donner à son avidité l'impression de la satiété. Elle se sentait attendue là-bas, et elle savait qu'elle y trouverait un appartement, des domestiques, une voiture, des magasins, le plaisir rare d'acheter et de posséder, l'opéra, les premières, les expositions de peinture, les grands dîners, les déjeuners brillants, la foule

qu'on domine dédaigneusement, leur équipage dans une multitude de splendides équipages, avec les curieux à l'entour qui se pressent pour admirer, à la lueur des lanternes, et enfin Amanda elle-même, dans un millier d'attitudes séduisantes et de toilettes variées. Elle avait connu l'amour ; ç'avait été — c'était encore — splendide ; mais elle se surprenait parfois à le subir comme une chose machinale, dans l'attente de ces splendeurs et de ces joies prochaines.

Elle savait bien à la vérité que des idées fermentaient dans le cerveau de Benham, mais elle était réaliste, et elle ne voyait pas pourquoi des idées devraient entraver une carrière. Les idées sont un rayonnement, l'aspect noble de l'esprit, on parle idée, mais rien de cela n'empêche que *le fait reste le fait*. Et bien qu'elle reconnût à Benham une certaine force personnelle de caractère, elle avait dans son amour pour lui, et dans la puissance de ses caresses sur lui, cette sorte d'assurance facile qui suppose un peu de mépris.

Et elle n'avait pas soupçonné que la minute où il comprendrait clairement qu'elle pouvait faire servir à volonté ces enivrements suprêmes pour le gouverner ou l'influencer, cette minute-là marquerait la fin de leur bonheur et de son empire sur lui. Son tempérament, qui était un assemblage frémissant d'appétits forts, ne pouvait pas suspecter sa désillusion grandissante, jusqu'à ce que brusquement elle l'aveuglât.

Maintenant que Londres la fascinait toute, Benham pouvait mieux l'observer. Au début, il n'y avait même pas songé ; ils étaient mutuellement éblouis. Il lui semblait extraordinaire aujourd'hui de constater à quel point il s'était refusé à rien voir. Et même alors, à maintes et maintes reprises, il eût été heureux d'abandonner ces observations et de reprendre avec elle la voluptueuse extase. Mais désormais d'autres préoccupations hantaient l'esprit d'Amanda...

Il éprouvait encore un immense plaisir à contempler son énergie ; il y avait quelque chose d'exquis dans sa façon de fondre sur les choses, même lorsque les objets qui l'attiraient étaient mesquins, vulgaires ou dangereux. Elle lui faisait comprendre et partager l'excitation d'une grande soirée à

l'Opéra, l'éclat et l'élégance d'un restaurant à la mode, les petites aventures piquantes d'une réception entre gens d'esprit de la même façon qu'elle lui avait déjà fait comprendre et aimer les chiens. Elle reprit le monde artistique où il l'avait laissé, et elle le convainquit de lenteur et de lourdeur d'esprit avant qu'il osât se révolter contre la multitude de ses admirations et de ses enthousiasmes.

Et parmi tous ces biens désirables qu'elle sut se concilier, il convient de citer au premier rang, la conquête de lady Marayne.

Elle avait décidé qu'à tout prix ce terrible silence hostile, et cet écart devaient finir. Benham ne comprit jamais très bien comment cela se passa. Un matin Amanda, vêtue d'une toilette à la fois charmante et modeste, s'était mise en route pour Desborough Street ; là elle s'était humiliée, et avait annoncé la venue possible (bien qu'après elle se trouva démentie) d'un petit-fils. Et elle avait su apprécier la petite lady Marayne avec tant de conviction et de sincérité, elle avait si vite reproduit son ton et ses manières, que son succès, bien que temporaire dans sa plénitude, fut immédiat. Si bien que dans l'après-midi Benham fut stupéfait, au-delà de toute mesure, par l'apparition inattendue de sa mère au milieu des meubles encore emballés et épars du nouvel appartement qu'Amanda avait choisi à Lancaster Gate. Il se trouvait dans le hall dont la porte avait été largement ouverte pour permettre de décharger d'un fourgon les caisses de mobilier. Sur le seuil elle apparut rayonnante, la plus exquise des miniatures. Rien n'annonçait qu'elle dût venir, sinon qu'elle était arrivée tel un papillon bleu qui brusquement se pose sur une fleur.

— Eh bien Poff ? s'écria-t-elle, fermant les yeux sur les abîmes ; que fais-tu maintenant, Poff ? Viens vite m'embrasser...

— Non, non, pas comme cela, ô le plus raide des fils...

Elle s'empara de ses oreilles, suivant le cérémonial d'autrefois, et lui baisa un œil.

— Mes compliments, mon cher petit Poff. Oh ! tous mes compliments bien sincères ! Je suis si contente !

Voyons, qu'est-ce que cela voulait dire ?

Et brusquement Amanda apparut sur le palier supérieur, assista à la rencontre avec un involontaire cri de joie, et se précipita vers eux les bras grands ouverts. Ce fut le premier soupçon qu'il eut de leur précédente entrevue, et pendant quelques minutes il resta abasourdi, stupide, tout à fait étranger à la situation, un Benham fort déconcerté....

IV

Au début, Amanda ne connaissait personne à Londres, à part une vague famille qui habitait le faubourg de Hampstead, et qu'elle n'avait pas la moindre envie de fréquenter ; et puis, très rapidement, elle sembla connaître une quantité de gens. De nouvelles relations lui vinrent par son cercle artistique ; lady Marayne lui en amena d'autres, et toutes firent tache d'huile. Les Benham formaient un jeune couple très brillant. On s'attendait à ce que Benham fît incessamment quelque chose de considérable ; quant à Amanda c'était une jeune femme éblouissante, intrépide, exquise à contempler, pleine d'entrain et de gaieté, et, si vous aviez occasion de vous entretenir avec elle, extraordinairement bien informée.

Il n'est pas jusqu'aux récits de ses récentes aventures en Albanie qui, non seulement intéressaient ses auditeurs ; mais concouraient encore à lui assurer cette saveur de courage personnel qui porte à son comble la fascination exercée par une jolie femme. Désormais, dans les intervalles de conversation, aux grands dîners, les gens demandaient. « Connaissez-vous Mrs Benham ? »

Pendant tout ce temps-là, Benham tenait à sa femme de longs discours.... Il faut pardonner à une jeune femme rieuse et fêtée, qui un an auparavant n'était qu'une adolescente aux jupes courtes, la tête remplie de lectures disparates, fiancée, ou sur le point de l'être, à Mr Rathbone-Sanders, si, au milieu de tous ses succès, elle ne saisissait pas parfaitement le sens des discours de son mari. Il lui semblait obsédé par le sentiment de sa responsabilité envers la civilisation, et par cette idée qu'il était un aristocrate. (Entre parenthèses, Amanda n'était pas très convaincue que sa prétention à faire partie de l'aristocratie fût tout à fait justifiée ; somme toute, sa mère était

d'origine bien provinciale ; mais si cela lui faisait plaisir, elle ne voyait pas grand mal à la chose, actuellement.) Clairement sa vocation était de se rallier au parti démocratique-tory, de poursuivre la réforme sociale, en entrant à la Chambre des lords, et en entretenant une intimité cordiale avec les plus ardents des jeunes pairs. Ce fut à regret, et très lentement, qu'elle se vit forcée d'abandonner cette solution si heureuse du problème. Dans leur nouvel appartement, elle se plut à reproduire l'ordonnance et le luxe du cabinet de travail de Finacue Street ; elle ne manquait jamais d'affirmer sa résolution inébranlable de renoncer à n'importe quelle antique obligation sociale, plutôt que de le gêner dans son *travail*, et avant de l'entraîner quelque part elle lui demandait gravement si son *travail* ne s'y opposait pas. D'ailleurs, pour le soulager le plus possible du fardeau de ses devoirs mondains, elle imagina de se donner des sigisbées. Choisir ces derniers parmi des hommes manifestement finis, enchaîner à son char des admirateurs soumis et sans espoir, lui apparaissait comme l'un des privilèges féminins les plus naturels et les plus raisonnables. Ils lui rendaient maints petits services utiles, jusqu'à ce qu'il plût à lord Cheetah de se soucier de ses droits. Voilà comment elle arrangeait les choses...

Mais à la fin, il lui parla sur un ton qu'elle ne put pas ignorer davantage. Il était visible qu'elle lui faisait perdre patience. Il eut en certaines occasions une nuance de rigidité nouvelle dans sa voix, et, sur son visage, une pâleur particulière qui se gravèrent profondément dans le souvenir d'Amanda.

A la vérité, il développait des arguments préparés à l'avance. Son but d'activité, disait-il, était de pénétrer la « vie collective du monde », et c'est une chose qu'on ne fait pas dans un bureau du West-End. Il semblait professer un souverain mépris pour l'un et l'autre parti de l'action politique anglaise. Par contre il nourrissait des idées baroques sur la possibilité de commencer par agir d'une façon plus fondamentale. Il tenait à comprendre cette « vie collective du monde », parce que par la suite il voulait aider à son organisation. (Oùt-on jamais pareille folie ?) Quoi qu'il en soit, le résultat pratique demeurerait assez grave. Il en était revenu à son vieux projet de parcourir la

terre. Certes, un peu plus tard ce voyage pourrait ne pas manquer de pittoresque, mais il fallait d'abord s'implanter à Londres, plus sûrement.

Et puis tout à coup, stupéfaite, puis incrédule, puis indignée, Amanda découvrit que Benham se proposait de se lancer, tout seul, dans cette recherche extravagante et vague, que tout le mal qu'elle s'était donnée pour lui créer à Londres une position sociale, il le comptait pour rien, et qu'enfin il en venait à envisager comme possible, une séparation entre eux...

— Voyons cheetah ! Pensez-vous sérieusement à laisser tout seul votre léopard sans tache ? Mais vous hurleriez de douleur dans la jungle solitaire.

— C'est fort possible. Néanmoins je dois partir.

— Alors je partirai avec vous.

— Non. — Il sembla peser les raisons d'Amanda. — Vous ne vous intéressez pas, vous, à cette recherche.

— Mais je vous assure que je m'y intéresse.

— Pas comme moi, en tout cas. Vous la transformeriez, très vite, en une charmante partie de plaisir. Vous n'acceptez pas d'envisager les choses à mon point de vue. Vous avez besoin de les romaniser. Le monde entier n'est pour vous qu'un spectacle, et envisagé sous cet angle je ne puis le souffrir, Je veux le pétrir dans mes mains.

— Mais alors, cheetah, c'est la séparation.

— Vous ferez votre vie ici ; et d'ailleurs je reviendrai.

— Mais, cheetah ! Comment pourrons-nous vivre séparés ?

— Nous sommes séparés, répliqua-t-il.

Les yeux de la jeune femme exprimèrent la plus intense stupéfaction. Puis son visage se plissa.

— Cheetah ! s'écria-t-elle d'une voix plaintive. Je vous aime. Qu'entendez-vous par là ?

Elle fit quelques pas en chancelant, aveuglée par les larmes, et elle vint s'abattre passionnément sur la poitrine de son mari, afin de pouvoir pleurer dans ses bras...

V

— Ne dites pas que nous sommes séparés, murmura-t-elle en approchant du sien son visage encore humide.

— Non. Nous sommes époux, répondit-il faiblement, et son bras l'enlaçait.

— Comment pourrions-nous vivre l'un sans l'autre ?

— Il ne répondit pas.

— Comment *pourrions-nous* ?

Il répéta tout haut cette fois :

— Amanda, je veux parcourir le monde.

Elle se désenlaça de son étreinte et se dressa toute droite près de lui.

— Que vais-je devenir ? lança-t-elle brusquement dans une passion de désespoir, tandis que vous serez à courir le monde ? Elle reprit lentement : si vous me laissez toute seule à Londres, si vous me faites cet affront de me laisser toute seule à Londres.... Si vous m'abandonnez, je ne vous le pardonnerai jamais, cheetah ! Jamais ! Et d'une voix presque haletante, comme si elle se parlait à elle-même : Jamais ! répéta-t-elle, de toute ma vie entière !

VI

Ce fut peu après cette scène qu'Amanda commença à parler d'enfants. Il n'y avait jamais rien d'involontaire dans la vie d'Amanda.

— Bientôt, dit-elle, il nous faudra penser aux enfants. Pas tout de suite encore, mais bientôt. C'est très bon de voyager toujours et de s'amuser, mais la vie n'est pas réelle tant qu'elle n'a pas d'enfants à sa base. Aucune femme n'est vraiment heureuse tant qu'elle n'est pas mère....

Et pendant, près d'une quinzaine, on ne reparla pas de ce fameux voyage.

Mais les enfants ne constituaient pas le seul sujet nouveau dans la conversation d'Amanda. Elle s'appliquait avec une ingénieuse subtilité à rappeler à son mari qu'il existait d'autres hommes que lui de par le monde, et elle prit soin de mettre

en lumière, aux yeux de Benham, les services inoffensifs de ses sigisbées. C'était pour la plupart des hommes beaucoup plus âgés que lui, de respectables chevaliers servants, dont il lui parut que nul mari sensé ne pouvait être jaloux. Ils avaient presque tous dépassé la quarantaine ; cependant l'un d'eux était de son âge. Il se nommait Sir Philip Easton ; un peu de sang espagnol coulait dans ses veines, et peut-être avait-il aussi un peu d'ardeur castillane ; il était visible qu'il se montrait fort amoureux d'Amanda et elle en parlait avec une très légère différence de ton qui mettait Benham mal à l'aise. Il avait honte de ses pensées. Easton semblait être un homme d'une très haute loyauté, si bien qu'Amanda pouvait se permettre avec lui une liberté qui aurait pu être imprudente avec des individus moins nobles. D'ailleurs, il possédait une faculté de compréhension et de sympathie presque féminine ; il savait réconforter Amanda quand elle se trouvait solitaire et abattue. Car Amanda avait arrangé sa vie d'une façon si méthodique, que, même au milieu du tourbillon d'une saison londonienne, elle trouvait de temps à autre une heure pour se sentir abattue et solitaire. En outre, il savait acheter avec largeur d'esprit et intelligence les tableaux des peintres supérieurs ; c'était là un des côtés du caractère d'Amanda qu'il comprenait, et auquel Benham ne s'intéressait pas....

— Amanda semble tout à fait entichée de ce grand garçon brun.... quel est son nom ?.... Sir Philip Easton ? dit un jour lady Marayne à son fils.

Benham tourna vers elle un regard légèrement hostile et ne répondit rien.

— Quand un homme prend une femme, il doit veiller sur elle, continua lady Marayne.

— Non, dit Benham après réflexion. Je n'ai pas l'intention de devenir un berger d'épouses.

— Un quoi ?

— Un berger d'épouses,... la même chose qu'un berger de chèvres.

— Dis donc, Poff, tu te montres quelquefois grossier à présent.

— En tout cas, c'est exactement ce que je veux dire. Je peux comprendre à la rigueur l'espèce d'intérêt curatorial qu'un Oriental éprouve à administrer tout un harem, mais quant à passer ma vie à garder une seule personne qui devrait être capable de se garder elle-même....

— Elle est très jeune.

— Du tout, elle est tout à fait adulte. D'ailleurs, je ne suis pas une bonne d'enfants morale.

— Si tu la laisses seule pour courir les aventures....

— Vous a-t-elle fait ses doléances, ma mère ?

— Eh, cela se comprend de reste !

— Oui, mais touchant mon voyage à l'étranger ?

— Elle m'en a dit quelques mots, mon petit Poff.

Lady Marayne s'aperçut soudain que derrière l'indifférence de Benham se cachait quelque chose de très sensible, de très vibrant, comme s'il s'était mis à penser intensément. Il pesa ses mots, avant de continuer :

— Si Amanda s'amuse à me faire peur, en me menaçant d'une sorte d'infidélité sous condition je ne vois pas en quoi cela doive modifier mes projets de vie....

VII

« Nul aristocrate n'a le droit d'être jaloux, écrivait Benham. S'il lui arrive d'avoir choisi une compagne qui ne comprenne pas ses rêves, ou ne le suive pas spontanément, il n'a pas le droit de s'attendre à ce qu'elle l'accompagne, et moins encore de l'y forcer. A quoi bon traîner après soi, vers un but inconnu, à travers les fondrières d'une pensée hostile, une volonté qui se refuse ? A quoi bon même entraîner dans sa course une compagne qui se met en route de bon cœur peut-être, mais ne possède pas un désir personnel de rechercher la vie noble et de la vivre ?

» Mais cela ne le dispense pas, lui, d'obéir à la voix qui l'appelle.... »

Ces mots, il les avait écrit très tôt dès le début de son examen du troisième obstacle. Déjà il avait compris et jugé Amanda. Le charme même de sa personne, la tiédeur, l'intimité et la magie de tout son être, le faisaient plus farou-

chement résolu de s'arracher à son emprise. Il avait su cacher, derrière le masque de ses silences, la lente et patiente étude qu'il faisait d'elle, tandis qu'insoucieuse elle s'occupait de leur installation à Londres. Aussi eut-elle l'impression d'une injustice révoltante commise à son égard, d'une manœuvre sournoise, d'un piège déloyal, quand elle se trouva en face de conclusions établies à l'avance. Benham à ce moment avait réglé jusqu'au détail de son expédition. Amanda continuerait à vivre à Londres, tout à fait selon ses projets. Il se réservait pour sa part une quarantaine de mille francs par an ; tout le reste, elle le dépenserait à sa guise, sans obligation ou contrôle d'aucune sorte. Il comptait demeurer absent un ou deux ans. Il était même possible qu'il ne voyageât pas seul. Il avait à Cambridge un ami qu'il déciderait peut-être à l'accompagner, un certain Prothero, professeur là-bas, et qui lui était particulièrement précieux pour l'aider à débrouiller ses pensées....

Pour Amanda, il devint absolument indispensable d'empêcher qu'aucun de ces projets n'aboutît.

Elle tenta d'abord d'exciter sa jalousie, mais son instinct très sûr l'avertit vite que ce manège ne réussissait qu'à endurcir le cœur de son mari. Elle comprit qu'il fallait faire appel à quelque chose de plus doux. Alors, froidement, avec calcul cette fois, elle essaya d'imiter et de reproduire la passion spontanée de leur lune de miel ; elle se rendit compte, pour la première fois, de l'intérêt qu'il y a pour une femme à avoir un enfant. « Il ne peut pas partir si j'attends un enfant, » pensa-t-elle. Seulement, cela signifiait la maladie, la souffrance, et Amanda avait pour la pensée de la maladie, chez elle ou dans les autres, le dégoût intense d'un être sain et jeune. Et pourtant mieux valait encore la maladie que l'humiliant aveu de la facilité avec laquelle son mari pouvait la quitter....

Elle possédait une merveilleuse faculté d'enthousiasme, et elle s'entreprit sur-le-champ à développer en elle un surprenant amour maternel, et à le communiquer à son mari. Sa crainte de la maladie disparut, tandis que s'augmentait son désir de maternité.

— Oui, disait Benham, je veux avoir des enfants ; mais cela même ne m'empêchera pas de parcourir le monde.

Elle discuta avec toute la subtilité de son esprit fin et pénétrant ; elle discuta avec opiniâtreté, avec persistance ; et puis vint une heure où, à son indicible surprise, elle cessa brusquement de discuter.

C'était un soir, au crépuscule. Elle se tenait dans l'ombre d'une fenêtre qui s'ouvrait sur le parc, si pleine de son désir qu'elle demeurait immobile, et comme oublieuse d'elle-même. Une toilette de soirée d'un vert très pâle faisait valoir la souplesse de son corps, au jet hardi, et les lignes fermes et pures de son cou et de ses épaules. Un peu de jour attardé attachait une rapide lueur aux pierres glauques qui luisaient vaguement dans l'obscurité douce de ses cheveux. Elle devait dîner chez lady Marayne, puis se rendre à l'Opéra ; et Benham avait promis, lui, de souper à la Chambre avec quelques jeunes libéraux qui lui avaient ménagé une rencontre avec deux Hindous d'un caractère très représentatif, venus du Bengale avec toutes sortes de griefs. Les deux époux n'avaient que peu d'instants à être ensemble. Elle lui demanda en compagnie de qui il devait souper, et il le lui apprit.

— Ils vont vous parler de l'Inde ?

— Oui.

Elle demeura un moment silencieuse. Son regard errait au milieu des grands arbres sombres. Puis elle se retourna vers lui.

— Pourquoi ne puis-je pas partir avec vous ? demandait-elle avec une passion soudaine. Pourquoi ne pourrais-je pas voir les choses que vous verrez ?

— Je vous l'ai dit : tout cela pour vous est sans intérêt, ou vous ne vous y intéresseriez qu'à cause de moi, et à travers moi. Et en quoi cela m'aiderait-il ? Je ne ferais que vous exposer mes idées prématurées. Ah ! si vous attachiez à cette recherche la même importance que moi, si vous vouliez savoir comme moi je veux savoir, ce serait différent. Mais ces choses ne vous apparaissent pas de la même façon. Ce n'est pas de de votre faute. Il se trouve que ce soit ainsi. D'autre part, on ne peut rien faire de bon avec un intérêt forcé, avec une mission imposée.

— Cheetah, demanda-t-elle, qu'est-ce donc que vous tenez si fort à connaître et dont je ne me soucie pas ?

— Je veux comprendre le monde. Je veux gouverner le monde.

— Mais, moi aussi.

— Non, Amanda. Vous voulez le posséder.

— N'est-ce pas la même chose ?

— Non, Vous êtes plus avide que moi, léopard noir, qui vous tenez debout, là, dans le crépuscule. Vous êtes plus forte que moi. Ignoriez-vous que vous étiez plus forte ? Quand je suis près de vous, vous l'emportez facilement, parce que vous êtes plus concentrée, plus précise, moins scrupuleuse. Quand vous marchez à mes côtés, vous me poussez hors de ma route. Vous m'avez donné la peur de vous. Et voilà pourquoi je ne veux pas partir avec vous, léopard noir. J'irai seul. Et ce n'est pas que je ne vous aime plus. Je vous aime trop. Ce n'est pas que vous ne soyez belle et merveilleuse....

— Et cependant, cheetah ! vous tenez plus à votre rêve qu'à moi !

Benham resta quelques instants pensif.

— Oui, dit-il.

— Mais qu'est-ce que vous désirez ? Je n'ai pas encore bien compris ?

Elle avait la voix altérée d'un être qui veut demeurer raisonnable en dépit de sa peine.

— Je devrais peut-être vous le dire.

— Oh ! oui, vous devriez !

— Je me demande si je saurai vous faire comprendre, dit-il très pensivement. Je vais vous paraître ridicule.

— Vous devez me le dire.

— Eh bien, je crois que mon désir est de devenir le roi du monde.

Elle se tenait parfaitement immobile, les yeux intensément fixés sur lui.

— Je ne sais pas comment vous faire comprendre. Amanda, vous rappelez-vous ces cadavres ? Vous les avez vu ces hommes mutilés, là-bas ?

— Oui, dit Amanda, je les ai vus.

— Eh bien ! Cela vous est-il indifférent que de telles choses puissent se produire ?

— Elles doivent se produire.

— Non ! Elles se produisent parce qu'il n'y a plus que des rois pitoyables. Elles arrivent parce que ces rois aiment leurs Amandas et ne se soucient plus de rien.

— Mais *vous*, que pouvez-vous faire, cheetah ?

— Très peu de chose. Mais je puis donner ma vie, et toute ma force. Je puis donner tout ce que je possède en moi.

— Mais comment ? Comment empêcherez-vous par exemple un massacre ?

— Je peux faire mon possible pour découvrir ce qu'il y a de mauvais dans ma civilisation, et la réformer.

— *Vous* ! tout seul !

— D'autres hommes travaillent comme moi. Et chaque être qui se consacre aide d'autres êtres à s'y consacrer, à leur tour. Voyez-vous.... Dans ce monde on peut s'éveiller une nuit et décider d'être un roi, et, sitôt qu'on l'a décidé, on est un roi. Cela ne vous paraît-il pas insensé ? N'importe, il est juste que vous connaissiez ma pensée, dussiez-vous me taxer de folie. Cette royauté, ce rêve de la nuit, c'est ma vie tout entière. C'est l'essence même de mon être. Infiniment plus même que vous. Infiniment plus que tout au monde. Je veux être roi sur cette terre. Un *roi*. Je ne suis pas fou.... Je vois le monde chancelant de désastre en désastre ; de sagesse, peu ; de règle, moins encore. Partout la folie, les préjugés, les entraves ; le bien se produit par hasard, le mal se ressaisit et l'égorge. Et voilà ma civilisation, et j'en suis responsable. Tout homme sur qui a lui cette révélation, est responsable. Dès que cette lumière vous éclaire, dès que vous prenez conscience de votre royauté, il n'est plus de repos, de paix, de plaisir, que dans le travail, le dévouement, l'effort suprême. Autant qu'il me sera possible, je gouvernerai ce monde qui est le mien. Je ne puis pas demeurer dans cette cité facile, je ne puis pas supporter sa béatitude, sa routine, son vernis et sa pourriture... Je ferai peu, peut-être ne ferai-je rien. Mais tout ce que je pourrai comprendre et faire, je le ferai. Rappelez-vous

ce beau pays sauvage que nous venons de voir, et la misérable bassesse, la saleté, les conflits atroces des vies qui s'y traînent... des tragédies, tragédies sans noblesse ! Songez aussi à l'immense laideur de notre pays, à la Russie qui passe du désordre au massacre, à la Chine, cet océan de vies, qui insensiblement marche à sa perte. Croyez-vous que ce soient là des choses qui se produisent seulement dans les journaux ? Ah, pour moi, du moins elles existent ailleurs ! Elles sont la souffrance et l'échec, les tortures, et le sang, et la poussière, et l'infinie détresse. Elles hantent mes jours et mes nuits. Même si ce que je tente est profondément absurde, j'y emploierai cependant le meilleur de mes forces. Je sens que *c'est* absurde. Je suis un fou, et ma mère et vous êtes des gens raisonnables... Et pourtant je poursuivrai ma route.... Peu m'importe que ce soit absurde. Je ne m'en soucie pas.

Il s'arrêta brusquement.

— Maintenant vous savez tout, Amanda. Ce n'est là qu'une vaine déclamation, peut-être. Il y a des heures où je sens que c'est déclamatoire. Et cependant pour moi, c'est le souffle même de la vie.... Vous savez tout.... Enfin, j'ai pu briser le silence et vous expliquer....

Il se tut avec quelque chose comme un sanglot, puis demeura immobile, cherchant anxieusement à pénétrer le mystère de son visage obscur. Elle se tenait silencieuse, sans un mouvement, silhouette merveilleuse dans le crépuscule ; son visage était une imprécision sous l'ombre de sa chevelure, avec ses yeux qui y creusaient deux grands trous d'ombre.

Benham tira sa montre et l'approcha très près, pour voir l'heure. Sa voix changea.

— Eh bien, Amanda, vous voyez qu'il ne faut pas trop provoquer un homme à faire des discours. Que cela vous serve de leçon. Nous voici tous les deux à causer, au lieu de nous rendre à nos rendez-vous respectifs. La voiture attend depuis dix minutes.

Une Amanda si parfaitement immobile était la plus déconcertante de toutes les Amandas....

Et voilà que soudain une exaltation étrange s'empara d'elle. En une seconde, elle abandonna tout complot, toute

ruse contre lui. Une grande vague d'émotion la balaya vers une résolution qui la surprit elle-même.

— Cheetah ! cria-t-elle, et le timbre même de sa voix était altéré, accordez-moi une chose : Restez avec moi jusqu'en juin !

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Elle répondit d'une voix si basse que c'était presque un soupir :

— Parce que ...maintenant... oh ! non, je ne veux plus vous retenir davantage... je n'essaie plus de vous garder.... Je veux seulement....

Elle vint tout près de lui, et plongea ses yeux dans ses yeux.

— Cheetah, murmura-t-elle d'une voix presque indistincte, ô cheetah ! Je n'avais pas compris. Mais, maintenant, je veux vous donner un enfant.

Il était confondu.

— Cher léopard ! dit-il.

— Non, répondit-elle, posant sa main sur ses épaules, et se pressant passionnément contre lui. Reine si je puis l'être de votre roi.

— Vous voulez me donner un enfant ! répéta-t-il profondément ému.

VIII

La conclusion à quoi s'arrêtèrent ce soir-là les agitateurs hindous, à l'issue du repas donné sous la Chambre des communes, fut que Benham était un visionnaire. Et le voisin de table d'Amanda, sir Sydney Umber, l'un de ces hommes qui savent que leurs jugements sont cités, demanda à son vis-à-vis sur un ton confidentiel :

— Quelle est donc cette magnifique jeune femme qui semble écouter des voix ?...

Il eut un petit rire contraint.

— Je crois, voyez-vous, qu'elle pourrait *un peu* avoir l'air de remarquer que son voisin de gauche lui parle....

IX

Quelques jours plus tard, Benham se rendait à Cambridge où Prothero maintenant était devenu membre de Trinity College, et chargé de cours.

En lisant le manuscrit de Benham, on se convainc que Prothero était en quelque sorte nécessaire à son esprit. C'est comme s'il comptait sur lui pour le maintenir dans la réalité. Il conservait toujours quelque défiance, même quand il s'abandonnait à cette enthousiaste idéalité qui constituait le fond même de son tempérament. Il avait l'étrange persuasion que ce goût trop élevé finirait par le trahir, que de l'exaltation il pourrait bien passer à quelque chose de plus beau, de plus noble encore, et sombrer finalement dans l'irréalité absolue. Il cherchait près de Prothero un refuge contre la fatuité et contre la terreur de sublimités du même ordre. D'ailleurs, Prothero, dans un nombre considérable de cas, savait voir, avec une vision singulièrement nette. Il possédait moins de maîtrise de soi que Benham, une moins grande probité d'intention, moins de concentration, et, par la vertu même de ses défauts, il ne manquait jamais de voir ce qu'il avait devant les yeux. Les choses s'imposaient inexorablement à lui. Benham, au contraire, quand les faits contredisaient trop brutalement ses projets, avait une manière à lui de devenir aveugle à leur évidence. Il rejetait toutes les vérités gênantes. Il remaniait son monde à sa fantaisie, et le faisait tel qu'il le voulait; Prothero, lui, acceptait le sien et enregistrait ce qui s'y passait. Benham en face de l'univers était une volonté, tandis que Prothero était une perception, et Amanda une activité troublante et vibrante. Et c'est parce qu'il avait conscience de cette profonde différence entre leurs deux natures que Benham désira d'emmener Prothero avec lui à travers le monde, comme une sorte de vision extérieure un peu comme cet œil que les Graü avaient l'habitude de se tendre l'un l'autre....

Après les rues animées et pleines de soleil de ce Cambridge du mois de mai, l'appartement de Prothero à la Trinity, avec ses fenêtres qu'emplissaient des perspectives gothiques et le ciel trempé d'un bleu léger, semblait rafraîchissant et calme. Une saveur spéciale de boursier y flottait, mêlée à l'arôme persistant d'innombrables déjeuners dont le souvenir subsistait encore. Prothero avait fermé sa porte à l'univers entier, et il s'était montré, après un certain temps, le

visage un peu boursoufflé, tâchant de découvrir d'un coup d'œil rancuneux qui dura une demi-seconde, quel pouvait bien être cet intrus. Peut-être dormait-il ? Peut-être s'occupait-il d'autre chose, sauf en tout cas des papiers d'examen qu'il faisait mine de compulsuer ? Les deux amis échangèrent quelques détails sur leur vie privée. Ils ne s'étaient pas vus depuis les quelques mois qui précédèrent le mariage de Benham. Les yeux de Benham, cependant, allaient du visage de son hôte à son appartement, puis revenaient se fixer sur Prothero, comme si ç'eût été là différents aspects du problème qu'il roulait dans sa tête, comme s'il y eût retrouvé l'humeur de Prothero, sa qualité grossière, sa saveur distinctive. Puis son œil fut attiré par un volumineux livre rouge, inconvenant, criard qui avait tout l'air d'avoir été jeté vivement sur le lit. La couverture portait comme titre : *La Vénus de gemmes et de marbre....*

Prothero suivit ce regard et rougit.

— Ils m'envoient toutes sortes d'invraisemblables bouquins, pour que j'en fasse le compte rendu, expliqua-t-il.

Et, subitement, il se mit à vitupérer contre le célibat.

La transition ne parut pas très claire à Benham. Il était préoccupé par la façon dont il présenterait à Prothero son grand projet. Pendant ce temps, Prothero prit pour ainsi dire le mors de la conversation aux dents, et s'emballa. Il débuta par des propos si choquants, que Benham, quoiqu'il en eût, se vit forcé d'y prêter attention.

— Au diable ces classiques incendiaires !

— Prothero, qu'est-ce qui te prend ?

— C'est le célibat, mon vieux Benham, qui me rend fou. Je ne peux plus le supporter davantage.

Il parut à Benham que, quelque part, très loin, dans un autre monde, une telle situation pouvait être croyable. Lui-même, dans sa propre vie — dieu, que cette époque lui paraissait maintenant lointaine et oubliée ! — n'avait-il pas traversé quelque chose qui ressemblait vaguement à ceci ?...

— Alors, tu vas te marier ?

— J'y suis bien obligé.

— Avec qui, Billy ?

— Je ne sais pas. Avec Vénus !

Son petit œil d'un brun rougeâtre croisa avec défi celui de Benham.

— Autant que je m'en rends compte, ce sera Vénus Anadyomène.

Un éclat de rire passa sur son visage, et le laissa plus en colère, plus impudent encore.

— En tout cas, c'est elle que je préfère. C'est la vérité pure. Mais, grand Dieu, j'ai l'impression que n'importe laquelle....

— Tut, tut ! fit Benham.

Prothero avait gagné la fenêtre. Il se retourna.

— Je ne *peux plus* me marier. Le mal est trop grand maintenant. J'ai perdu toute maîtrise en présence des femmes. Je ne peux plus les souffrir. Elles viennent vers vous attifées dans des toilettes ridicules, et pleines de babillages qui ne se rapportent à rien de sérieux....

Il observa l'attitude pensive de son ami.

— Je suis en train de détester les femmes, Benham. Je commence à comprendre maintenant l'acrimonie des vieilles filles à l'égard des hommes. Je commence à comprendre le manque d'indulgence des prêtres. Le perpétuel refus de reconnaître ces exigences. Pour toi qui a la chance d'être marié, une femme est un être comme un autre. Tu peux lui parler, l'aimer, l'admirer même, paisiblement. Tu n'as, toi, aucun grief contre elle....

Il se rassit brusquement.

Benham debout sur le tapis, devant le foyer vide, le considérait.

— Billy, tu n'y es plus. Que t'est-il arrivé ? Allons, secoue-toi un peu. Viens au grand air.

— Eh, comment le pourrais-je ?

— Facilement. Laisse là tout ce fatras, et viens faire une promenade avec moi.

— Cette journée est diablement chaude.

— Marchons tous les deux jusqu'à Grantchester.

— Si nous y allions en bateau, tu ramerais.

— Non, à pied.

— Il faut que je finisse ces feuilles.

— Tu y songeais bien tout à l'heure !

— Pourtant....

— Viens avec moi jusqu'à Grantchester, te dis-je. Cet état d'abattement où tu te trouves est affreux, et cependant ce n'est rien. Sors-en ! Je veux que tu m'accompagnes en Russie et dans le monde entier. Je me suis décidé à quitter ma femme, et...

— A quitter ta femme !

— Pourquoi pas ? Et j'accours ici, espérant te trouver le cerveau clair, et au lieu de ça je te trouve dans cet état écœurant. Non, jamais je n'ai rencontré dans ma vie animal plus sensuel, plus rouge, plus luisant et plus impudent que toi. Allons, un peu d'énergie, que diable ! Comment faut-il te parler ?

X

— Tu ramènes tout à ton niveau, disait Benham, comme ils se rendaient à Grantchester, au milieu de la chaleur.

— Je ramène tout à la vérité, répondit Prothero pantelant.

— La vérité ! Comme si la vérité consistait à être plein de vils appétits tandis que la discipline, au contraire, et l'entraînement constitueraient quelque chose de faux !

— D'artificiel, en tout cas, et qui engendre l'orgueil, Benham, l'orgueil démesuré d'un *prig*.

Pendant quelque temps il n'y eut plus entre eux que la chaleur du jour...

Les nobles sujets que Benham s'était proposé de discuter avec son ami, étaient relégués au second plan par le matérialisme passionné de Prothero.

— Note bien que je ne parle pas de l'amour, continua celui-ci, en demeurant délibérément outrageant. Je parle des nécessités physiques. C'est la première chose qui compte. A quoi bon édifier à grands frais des systèmes de moralité et de sentiment, avant de savoir ce qui est possible, physiquement....

— Mais comment peux-tu dissocier les nécessités physiques des nécessités morales ? Alors pourquoi ne pas se mettre à l'œuvre pour en trouver le moyen ?

Prothero ne pouvait pas supporter l'atmosphère de mystère, d'ignorance, d'émotivité qui enveloppait ces questions.

— Nous n'avons pas respecté les traditions de nos ancêtres quand il s'est agi de construire des ponts, de travailler les métaux, de guérir les maladies, ou d'étudier le mécanisme de notre intestin, pourquoi nous faudrait-il trembler d'horreur ou de crainte, et ne plus oser dire un mot, quand il s'agit de régler cette question fondamentale entre toutes ? Pourquoi faudrait-il, spécialement sur ce point, s'abandonner aux transports d'une sainte frayeur, et obéir sans discuter au régime traditionnel de suppressions, et à la sagesse des siècles ? La sagesse des siècles, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il. Songe un peu aux taudis où elle a pris naissance.... Les sages mangés de vermine des huttes de l'âge de pierre.... Les hommes vertueux qui erraient par le monde en roulant des yeux hagards, un fakir sous un arbre, un sheik juif, un Arabe épileptique.... La seule chose que je veuille réellement faire, c'est mon travail, reprit-il, en repartant à nouveau d'une manière inattendue. Voilà pourquoi toutes ces questions, ces désirs incessants, et le dégoût qu'ils m'inspirent, me mettent dans une si furieuse colère !...

XI

— Sur ce point, je suis de ton avis, cria Benham, réagissant avec peine contre le torrent impétueux des postulats de Prothero. Notre vrai but, c'est le travail.

Il s'attacha à cette idée et éleva la voix, de peur que Prothero ne reprit le fil de la conversation.

— Ce que tu appelles travail, et que j'appelle, moi, recherche de la vie noble, c'est justement ce qui enlève à ce problème toute sa simplicité grossière. Ah ! s'il s'agissait seulement de s'abandonner à ses instincts !... Tu es persuadé que c'est seulement une affaire d'abandon, de soumission naturelle.... Eh bien, ce n'est pas que cela. Il existe quelque chose d'autre, pour quoi nous devons vivre, quelque chose de beaucoup plus important. Et de très différent aussi, différent et contradictoire. Si différent qu'il détruit toutes ces considérations, étrangères à son essence... Je ne sais pas comment appeler

cette autre exigence ; c'est ce dont je veux m'éclaircir avec toi. Mais je sais qu'elle *existe*, je la sens dans ma moelle.... Et toi aussi, tu sais qu'elle existe....

XII

Ce fut seulement quand ils se trouvèrent assis à une petite table dans le verger de Grantchester, après leur repas, que Benham put tenir tête à Prothero et retrouver cette ampleur grandiose de vue qui avait si facilement séduit l'imagination d'Amanda.

Ce qu'il avait en tête, désormais, c'était une expédition en Russie. Quand enfin il put suffisamment fixer l'attention de Prothero, il développa un projet qu'il avait mûri à loisir depuis son voyage de noces.

Il avait découvert une nouvelle raison pour voyager. Il s'était avisé en effet que le dernier pays qu'on puisse juger clairement, c'est son propre pays. C'est un exercice aussi difficile que d'apercevoir le derrière de sa tête. Il est trop près de nous, il fait trop partie de notre être. Mais la Russie est une Angleterre où tout est plus grand, plus vivant, plus cru. C'est là une impression qu'on éprouve dès qu'on circule dans Saint-Pétersbourg. Saint-Pétersbourg, d'ailleurs, au bord de sa Néva, ressemble à un Londres moins civilisé sur une Tamise plus large ; ce sont toutes deux des villes visitées par les flots du large, et que hantent les mouettes, seules entre toutes les capitales de l'Europe. Edifices et bateaux y confondent leurs perspectives. Comme Londres, Saint-Pétersbourg regarde par-dessus la tête de son peuple, un empire sans limites où résonnent toutes les langues de la terre. Et puis, la Russie est un pays aristocratique, avec une classe moyenne, sans orgueil de classe ; elle possède une raideur et un amateurisme britanniques et un dédain tout britannique pour la logique et le souci du scrupuleux. La Russie, comme l'Angleterre, se tient à l'écart de l'empire catholique ; elle a une religion d'Etat, et l'opposition à cette religion n'est pas un attachement aux biens de ce monde, mais une dissidence. On pourrait établir une vingtaine de parallèles du même genre. Or, ce pays actuellement se trouve dans un état de désolation intolérable, qui

met à nu les principes élémentaires d'une grande organisation sociale. Lui aussi, il a sa guerre Sud-Africaine, à l'autre bout de la terre, et il subit une défaite certaine, au lieu d'une douteuse victoire....

— Il y a infiniment plus de liberté pour la vie privée en Russie qu'en Angleterre, remarqua Prothero un peu hors de propos.

Benham continua son discours sur la Russie....

Il émit cette affirmation que se rendre en Russie, visiter la Russie, essayer de saisir les grandes lignes du processus russe, était le devoir manifeste de toute intelligence responsable et libre d'agir à sa fantaisie. Voilà pourquoi il partait, et pour peu que Prothero désirât l'accompagner....

— Oui, dit Prothero, j'aimerais assez voir la Russie.

(*A suivre.*)

H.-G. WELLS.

Au Rigi

I

Par un soir lourd d'orage, se trouver au milieu de la foule grouillante, à la gare de l'Est, dans le quartier le plus enfiévré et le plus poussiéreux de Paris. Le lendemain matin, respirer l'air pur de l'Alpe, en ayant devant les yeux le panorama du Rigi. N'est-ce pas à croire que d'un coup de sa baguette, une fée vous a transporté aux pays des rêves ?

Il y a bien eu le voyage en express, l'apparition à l'aube, des monts boisés d'Alsace, les clochers rouges, les cascades, les ruisseaux argentés, à Bâle la douane, et de nouveau les campagnes vertes défilant comme en un kaléidoscope, un torrent, un village ; enveloppé d'une brume mauve un lac long et étroit où, entre les roseaux, des montagnes peu élevées se mirent ; à Lucerne, la précipitation pour ne pas manquer la correspondance du bateau, et emporté sur la blanche nef fendant les flots bleus, l'émerveillement de voir au-dessus du lac de Sarnen la chaîne bernoise, ligne diamantée dans un ciel bleu pâle.

Au flanc du Rigi la montée par le train à crémaillère ne dure, semble-t-il, qu'une minute, l'air a passé sur les vergers, les prés fleuris et les sous-bois moussus, il en apporte les senteurs exquises ; puis peu à peu il devient infiniment léger, vif et pur, il exhale un parfum balsamique, celui des sapins et des plantes alpestres. A mesure que l'on s'élève, les montagnes neigeuses de l'autre côté du lac apparaissent de plus en plus nombreuses, pour bientôt former autour du Rigi un demi-cercle étincelant.

Voici les cimes bernoises merveilleuses de pureté, les Alpes d'Unterwalden aux contours abrupts et les pics d'Uri veinés d'azur. En bas, le lac sommeille sous une pluie de lumière.

Ebloui par tant de magnificences, l'esprit voit le voyage s'estomper en un souvenir, qui ne semble plus qu'un rêve. Devant lui ces deux tableaux seuls subsistent : l'enfer parisien hier, ce matin le paradis.

II

Radicieuses, les trois chaînes blanches s'élancent vers le ciel ; aux pieds de leurs cinquante glaciers, le lac qui baigne Weggis a la teinte lumineuse des turquoises ; s'enfonçant vers l'Ober-

land, le lac de Sarnen reflète les hautes montagnes en des nuances vaporeuses de pervenche et de lilas ; le bras de Kussnacht, serti de vergers clairs, a le bleu vif des gentianes ; à sa droite le lac de Zoug, que le soleil inonde, repose en un calme enchanté et le ciel donne à ses eaux profondes une couleur de saphir clair.

Au delà de cette nappe bleue qui entoure le Rigi, la plaine sans bornes s'étend à l'infini. Des lacs s'égrènent sur sa robe verte, comme de longues opales mouvantes, et elle s'en va mourir là-bas, aux confins de la Bavière, sous un ciel d'azur, de nacre et d'or.

Ne pouvant soutenir longtemps la réverbération du soleil sur les neiges et sur les lacs, les yeux se reposent sur la verdure sombre des sapins, une brèche s'y creuse, lit d'une cascade desséchée descendant à pic jusqu'aux vergers de Weggis. Au fond de l'abîme les arbres fruitiers et les toits rouges apparaissent en une brume lointaine et ensoleillée.

Le regard se détache du gouffre pour fixer à nouveau les cimes. En un instant le spectacle a changé : de lourds nuages roulent, venant d'Engelberg ; ils voilent déjà la chaîne bernoise, obscurcissent celle d'Unterwalden et jettent une teinte violette sur le lac des Quatre Cantons. A l'orient les pics d'Uri brillent, par moments, de clartés étranges ; et à l'occident le soleil crible Lucerne et Zoug. Bientôt, les vents déchaînés portent la nuée jusqu'au dessus de la plaine. Une pluie violente éclate. Les éclairs illuminent le Stanserhorn de lueurs fantastiques. Le tonnerre répercute son bruit profond à travers la montagne. Les grands sapins où le vent s'engouffre sinistrement, se tordent. Tout autour du Rigi les nuages montent du lac comme une vapeur sombre.

Il est doux, alors, sous l'abri du Kanzli, de regarder paisiblement passer l'orage.

III

Couvert de pâturages, le Rigi est une très large montagne ; il ressemble à un château fort, qui aurait sept tours¹. Entre elles se creusent des vallées en miniatures, bordées de forêts et sillonnées de cours d'eau. Une large route plate pénètre ces vallons intérieurs. Maintes charrettes et luges montagnardes la suivent pour se rendre à la station Wolfertschen sur l'*Arth Rigi bahn* et croisent les troupeaux aux mille clochettes sonores. Des vaches broutent paisiblement, des cochons roses se roulent dans les ruisseaux marécageux, et des chèvres en des bonds désordonnés grimpent vers le Kulm ou descendent, au Klösterli.

¹ Le Kulm, le Kaltbad, le Schild, le Dossen, la Scheidegg, le Vitznauerstock, l'Hochfluh.

Le panorama des Alpes blanches a disparu derrière les replis gazonneux. A un tournant les arbres se font rares et, blotti entre les pentes fleuries comme en un entonnoir, le Klösterli laisse voir ses toits rouges. Dans le lointain, baignant la base orientale du Rigi, le lac de Lowerz apparaît ; les deux Mythen, à la roche rose étrangement crénelée, le dominant ; derrière eux, dans un azur diaphane les neiges du Glärnisch s'estompent, presque immatérielles. La brume bleue qui enveloppe mystérieusement tout ce tableau lui donne l'aspect d'une image des contes de fées.

Le Klösterli est un couvent de capucins, autour duquel se sont groupés quelques fermes, puis une école et des hôtels. Abrité entre le Dossen et le Kulm, le petit village est la seule partie du Rigi qui reste vivante en toutes saisons. A l'automne et au printemps le Kaltbad, le First, le Staffel, le Kulm et la Scheidegg ne conservent pas leurs hôtes, et les trains ne marchent pas ; il y a même peu de temps qu'ils fonctionnent en hiver et que les grands hôtels ouvrent pour les sports.

Le Rigi Klösterli garde toute l'année ses habitants, et qu'il pleuve ou qu'il neige, les petits gamins de la montagne y viennent toujours à l'école. Le Klösterli, c'est l'université du Rigi ! C'en est aussi l'église métropolitaine. A l'époque où séjournent les étrangers, le Kaltbad a un aumônier, mais pendant l'entre-saison, c'est seulement au couvent des capucins que les pâtres peuvent assister à l'office du dimanche, dans la chapelle sombre décorée à l'italienne, où se tient, tout entourée d'ex-voto, Notre-Dame des Neiges.

Un sentier grimpe du Klösterli au First ; il escalade à pic les pentes que les roses des Alpes et les arnicas empourprent et dorent. Le soir, à l'heure où le soleil de ses rayons obliques embrase ardemment les dômes d'herbe rase, tandis que vers Arth le crépuscule tombe déjà ; les « armaillis » en blouses brodées descendent ce chemin. Ils portent sur leur dos la boîte à lait traditionnelle et unissent leurs « ioulements » joyeux à l'angélus qu'ébranlent à travers l'Alpe les cloches du Klösterli.

IV

Une fraîcheur virginale s'épand sur l'Alpe en fleurs ; humez l'air léger, grimpez au flanc des pâturages ; le Schild vous offre ses vinaigrettes et le Dossen ses gentianes. Enfoncez-vous sous la voûte des mélèzes.

Les chaînes étincelantes se dissimulent un instant derrière les vallonnements ombreux ; à Unterstetten elles réapparaissent dans toute leur beauté. D'un côté les Mythen roses encadrent les neiges du Glärnisch ; de l'autre les pics immaculés se

ceignent à leur base de la verdure ondoyante que le Buochserhorn, le Stanserhorn à la flore si belle, le Seelishorn crénelé de roc blond et le Vitznauerstock boisé déroulent comme une ceinture de Sinople. Entre le Buochserhorn et le Stanserhorn, dressés comme deux pyramides aux pieds des Alpes bernoises, la vallée d'Engelberg se creuse. Au-dessus du lac, le Seelishorn semble rejoindre le Vitznauerstock, et, dans l'écartement de leurs cimes, les neiges d'Uri bleussent à l'horizon. Tout en bas dort l'eau céruléenne d'où le Burgenstock émerge comme un gros crocodile.

Une tiédeur embaumée monte du lac. Tout à côté de vous les orchis-vanillés et les trèfles incarnats exhalent leurs senteurs. Respirez longuement ; il n'y a rien de troublant dans les parfums alpestres, une sérénité vivifiante et pure émane du calice des fleurs.

Suspendu comme un balcon au flanc du rocher, le Felsenweg vous ramènera vers le Kaltbad. C'est un petit chemin taillé à pic sur le versant du Schild qui regarde les glaciers ; il est dominé par une muraille abrupte où s'agrippent les lys marta-gons ; sous lui se creuse le précipice profond de mille mètres, abîme où se déroulent en ondulations ensoleillées les bois, les vergers et les cascades jusqu'au bord du beau lac qui reflète Vitznau. Rien qu'un saut à faire pour se trouver dans le jardin enguirlandé de roses du Park-hôtel.

Le regard suit le sillage des bateaux sur la baie miroitante, puis se relève vers le ciel. Tandis qu'à droite et à gauche les cimes de l'Oberland et d'Uri s'estompent en une brume bleuâtre, les Alpes d'Unterwalden découpent hardiment dans une lumière vive leur relief tourmenté. Le Titlis dresse son nez blanc, le Brunistock est une agathe striée de neige ; brusquement en une saillie, le Blackenstock s'avance, comme un éclat de jais entre des diamants, et l'Urirostock rosit son granit au soleil.

V

Hier un grand vent brûlant, le föehn, dit-on, soufflait en tempête ; les sapins craquaient sous son étreinte, les tiges flexibles des trolles se courbaient au ras de l'herbe, et sur le lac, couleur d'émeraude, l'écume se marquait en longues raies blanches. Sur les cimes très pures, le soleil s'épandait radieux. Au soir seulement, quelques nuages vinrent voiler sa lumière oblique et le ciel rose, pourpre et violet rayé de longs serpents gris ressemblait à ceux que l'on voit peints par les primitifs italiens derrière des golgothas.

Ce matin, la vallée entière, lac, côte, forêts, collines et le Burgenstock lui-même disparus sous une mer de nuages n'exis-

tent plus pour le regard. Il semble que quelque génie les ait volés pendant la nuit. Emergeant au-dessus de l'océan nébuleux, les Alpes élancent leur tête blanche vers le ciel pur. A voir ces pics ensoleillés triomphant de la nuée, on les prendrait volontiers pour des fées qui feraient des nuages leur marche-pied.

Hélas, peu à peu la pluie monte de la vallée. Les vaches regardent, avec amertume, leurs pâturages s'humidifier, et bientôt le brouillard les enveloppe complètement. Les sapins, les rochers, le ciel disparaissent. La montagne n'existe plus, les sentiers font partie du nuage, et lorsqu'on y aperçoit la silhouette d'un être vivant, elle s'efface dans une vapeur sans nom et paraît un fantôme.

Le petit train qui monte de Vitznau semble suspendu dans les nuages. Par le temps brumeux, on pourrait croire ses compartiments vides d'amateurs pour la montée au Rigi ; il n'en est rien : l'agence Cook s'est chargée de les remplir ; ses clients ayant leurs places retenues à l'avance pour une date fixe, les excursions, quel que soit le temps, doivent être faites au jour marqué. Devant la gare, le train stoppe. Des têtes se penchent aux portières. Les bonnes femmes qui vendent des fleurs se précipitent pour vanter en un anglais germanisé le parfum de leurs bouquets.

Enveloppés de waterproof, des Anglais débarquent sur le Rigi. Transis, ils gagnent la salle à manger d'un hôtel, qu'ils quitteront dans deux heures pour retourner à Lucerne. Ils n'auront rien vu, ni même rien soupçonné des splendeurs que les neiges éternelles déploient autour de notre Alpe. Seulement à leurs amis de Londres, ils pourront dire qu'ils sont montés au Rigi.

Ce soir une lueur d'espérance perce à l'horizon. Les nuages se déchirent et laissent apparaître, par morceaux, flottant dans un chaos nébuleux, les golfes bleus sertis de verdure. Le brouillard s'évapore et dégage le ciel argenté. Le lac se colore d'améthyste ; un instant, un pâle rayon l'avait éclairé ; maintenant, le soleil réserve tous ses feux pour les sommets. Les cimes bernoises et d'Unterwalden s'enroulent en des nuages cuivrés, les pics d'Uri flottent dans une vapeur rose qu'ils transpercent de leur tête. Entre le Vitznauerstock vermeil et le Seelisberg noir, les pointes de l'Axenbergl et de la Fronalp sont violettes ; et sur le Dossen, la lumière pleut, aussi brillante qu'en un beau midi d'été. Sur la plaine, le soleil « ferme les branches d'or de son rouge éventail ». Et à l'Orient, la lune paraît, baignant d'une clarté froide le blanc Tödi.

VI

Quel émerveillement !... Sur les prairies et sur les sapins dégagés de brume, la neige en flocons moelleux tombe. Le tapis brillant dont elle recouvre les pentes est infiniment léger. Sous lui transparaissent les coloris des fleurs et quelques arnicas le percent de leur corolle vermeille. Les sapins découpent sur le ciel gris leurs grandes branches éplorées où pendent des étoiles de glace. Les nuages flottants laissent apercevoir, dans leurs déchirures, le Pilate aux fines aiguilles neigeuses, le Stanserhorn huppé d'hermine et le Seelishorn où une aubépine semble avoir secoué les frimas de ses fleurs. Le lac bleu apparaît par lambeaux et la plaine repose en une lumière incandescente.

L'atmosphère est d'une pureté enchanteresse ; l'air vif me pénètre et me grise. Entre deux traînées de nuage, le soleil me caresse d'un effluve doux. Sous ses rayons les neiges se fondent en longues cascades d'argent qui descendent au Klösterli. A tous les pas, les petites soldanelles mauves naissent, pour mourir à peine écloses.

Malgré le ciel noir, je me laisse prédire le beau temps par les bonnes vieilles de l'Alpe.

VII

A la fin d'une journée radieuse, un concert est donné sur la terrasse du Kurhaus au centre du demi-cercle resplendissant que forment autour du Rigi toutes les Alpes depuis la Blumlisalp jusqu'au Säntis. Les notes chaudes et les rythmes hardis vous bercent. Une beauté sereine émane de l'atmosphère. La vue est idéale. Souvent à la fin du jour, même lorsque le matin a été très pur, les nuages s'amoncellent et obscurcissent les cimes. Mais aujourd'hui, nous devons être dédommagés des brouillards passés et le ciel a gardé ce soir toute sa pureté ; il a une teinte dégradée, azur, mauve, rose clair. Les pics d'Uri se dessinent mollement dans une vapeur bleutée, la chaîne d'Unterwalden mêle à son aspect habituellement sauvage une douceur lumineuse ; quant aux Alpes bernoises elles sont reines. Dans l'éther diaphane leurs contours gracieux se détachent avec netteté et on peut distinguer chaque cime. Voici le très pur Finsteraarhorn, il ne se laisse voir que rarement.

Tu n'as pas comme Naples un tas de visiteurs,
Et des ciceronis pour tes entremetteurs ;
La neige tombe en paix sur tes épaules nues....

Avec ravissement je regarde sa tête fine s'élever vers les cieux. Près de lui se tiennent ses compagnons, le Schreckhorn, le Mittelhorn, le Wetterhorn dont je reconnais facilement la roche noire toute blanchie de neige au nord ; l'Eiger si mince et le Mönch, ce bon gros moine, qui n'a pas honte de dissimuler à demi notre merveilleuse Jungfrau derrière sa corpulente personne.

VIII

La nuit étoilée couvre encore la terre de ses rayons pâles, puis peu à peu un jour bleu, mauve, à peine rosé éclaire les sommets d'une lueur incertaine et froide ; tandis que le lac et la vallée dorment encore dans les ténèbres.

Tout à coup, jetant sur le Tödi une teinte de pourpre et d'or, et embrasant la tête rase du Dossen le soleil paraît.

Bientôt tous les pics se colorent d'incarnat. Chaque cime semble une rose : rose de France, rose d'Edimbourg, rose pâle, rose ardente, rose dorée. Et ce bouquet merveilleux a pour décor tout l'azur du ciel.

Mes yeux ne peuvent se détacher des Alpes bernoises qui restent empourprées les dernières et dont les formes harmonieuses et pures me séduisent infiniment. Cette chaîne délicate se tient au milieu de l'azur comme une apparition céleste. Son front touche au ciel et ses pieds sont baignés dans une brume bleue qui descend jusqu'au saphir des lacs. Au pur lever de soleil succède une matinée radieuse ; nous avons complètement oublié les mauvais jours de la saison.

Toute la nuit, les écoles et les excursionnistes, que le dimanche et le beau temps ont amenés sur le Rigi pour y assister au lever du soleil, ont mêlé leurs chants aux tintements légers des clochettes. Maintenant ils reviennent du Kulm et dans l'air cristallin, leurs voix justes et timbrées descendent en un doux murmure cadencé.

A demi ensevelie sous un éboulis rocheux, d'où jaillit la source froide qui a donné naissance au Kaltbad, la petite chapelle s'emplit. Eclatantes de fraîcheur, des femmes, les cheveux au vent, arrivent avec des fleurs à brassée, et leurs souliers à clous heurtent la dalle. Les hommes en culotte de sport, les manches retroussées et le col nu, ont la peau hâlée par le soleil et leurs visages sont empreints de cette joie sereine que donnent les promenades alpestres. Par terre, les arnicas et les trolles en grosses gerbes, roulent comme des flots d'or et, sous l'escalier qui monte à la tribune, les cannes à pic et les sacs de toile verte sont massés.

Deux heures après, au restaurant du Kurhaus, l'animation règne. Le directeur lui-même met la main à la pâte pour conten-

ter les clients qui affluent en grand nombre. Les pensionnaires habituels font ajouter des couverts pour leurs parents montés de Lucerne ou de Zug. Puis, dans tous les coins de la salle, de nouvelles tables se dressent. Il ne faudra par ménager le pain aux Français, ni le vin aux Hollandais, les hors-d'œuvre préparés sur la desserte seront fort appréciés des Allemands ; quant aux Anglaises en grands manteaux, qui se recoiffent dans le vestibule, elles ne mangeront que du jambon et des confitures. Par les grandes baies vitrées, on voit, arrivant pour le déjeuner, une bande de jolies Mexicaines aux dents nacrées et aux voix sonores. Elles viennent de Lucerne et portent des chapeaux : les pavots couronnent le tagal rouge, les pommes d'amour garnissent le crin mordoré et, autour d'un canotier havane, une plume s'arrondit ; c'est à en faire éclater de rire le bon vieux Rigi dont les habitants sont toujours nu-tête.

Toute la journée les promeneurs héréroclites se croisent dans les sentiers et suivant l'usage du Rigi se saluent par des « Gruss-gott ». Des alpinistes sac au dos semblent équipés pour conquérir le Cervin. Des « clubmen » en pantalons blancs escortent les Mexicaines. Des Anglaises courent après leur bande Cook. Quelques vieilles paysannes montées de la vallée en pèlerinage au Klösterli grimpent dans les pentes et emplissent de fleurs leurs cabas noirs.

Au dernier train, les pensionnaires du Rigi reconduisent tous ces passants d'une heure puis reviennent vers leurs hôtels.

Les clochettes des vaches tintinabulent, les oiseaux chantent un adieu au jour ; une vapeur enveloppe les lacs, les cimes blanchissent et, seule à recevoir le dernier baiser du soleil, la Jungfrau toute rose palpite sur un ciel d'outremer.

JACQUES DALEY.

Lettre de Paris.

Le mois de juin offre au chroniqueur une telle abondance de matière, une telle confusion de sujets, un tel « embarras du choix » que la plume lui tombe des mains et qu'un grand désir l'envahit d'aller passer aux champs ce mois si beau, quand il daigne être beau. C'est à quoi je n'ai pas manqué. Je voudrais vous dire les prés pleins de fleurs avant la fenaison, les roses aussi grandes que des pivoines, les gueules-de-loup pourpres, orangées et jaunes, les sauges bleues, les pieds-d'alouette bleus et roses ; le chant des merles qu'on n'admire pas assez, et le chant trop admiré des rossignols ; et, déjà, le parfum des lis et le parfum des tilleuls.

Mais j'ai promis de vous parler de bals. Il y en a eu de toutes sortes, privés et publics, dans les maisons et dans les hôtels, dans les ministères et dans les ambassades, au Bois et à l'Opéra. Il y en a eu des centaines : mais il n'y en a eu vraiment que deux : le bal de la comtesse de B. et le bal du Grand Prix.

Tous deux, cela va sans dire, furent costumés ; car la folie du costume sévit plus que jamais. D'où nous vient-elle, cette aimable folie où il entre aussi beaucoup de sagesse ? Le besoin de se travestir est commun à tous les hommes ; il est de tous les âges de l'humanité et de tous les âges de la vie. Les sauvages se déguisent avec des plumes de perroquet et des colliers de boîtes de sardines comme les enfants avec de vieux rideaux et des couronnes de carton ; les grandes personnes et les sociétés pollicées donnent des bals travestis : mais c'est tout un. Dès l'enfance nous sommes las de nous-mêmes ! Nous déplorons de n'avoir qu'une âme et qu'un visage. Qu'on nous permette donc, au moins pour une heure, de varier ce visage et peut-être cette âme, de faire croire aux autres et de nous faire croire à nous-mêmes que nous sommes différents. Rien de plus naturel que le goût du costume. Mais a-t-il jamais été plus répandu, plus vif, plus frénétique que de nos jours ? A-t-on jamais vu tant de fêtes costumées ? Car toutes les fêtes le sont plus ou moins : dans le monde même les femmes se déguisent ; leurs robes du soir sont souvent, trop souvent, des sortes de cos-

tumes : ah ! les vagues paniers, les esquisses de crinolines, les châles espagnols timides, les turbans qui sentent la modiste, les tuniques qui sentent la couturière ! Quel étrange carnaval !

Faut-il en retracer l'origine à l'immense succès du Ballet russe dans les dernières années d'avant-guerre ? Les Cléopâtres, les Schéhérazades, les Spectres de la rose, les Oiseaux de feu et les oiseaux d'Or descendirent — ou montèrent ? — des tréteaux du théâtre aux tréteaux des salons. En 1913, le bal persan de la comtesse de Chabrillan fut un peu plus qu'un simple événement mondain. Il exprima, en quelque sorte, le goût d'une époque : le costume triomphait de la robe, Worth cédait le pas à Poiret.

La guerre a été, à bien des égards, un événement beaucoup moins important qu'on ne pense. Du moins, n'a-t-elle pas rendu à l'humanité le sérieux qu'on l'accusait, peut-être un peu sottement, d'avoir perdu. A supposer même que ce fût possible, on ne voit pas trop ce que l'humanité gagnerait en devenant sérieuse. La guerre a interrompu pendant quatre ans le carnaval de l'Europe : il a repris de plus belle après l'armistice. Il fait rage encore. Mais, entre nous, je le crois près de se calmer. Déjà on danse moins ; et je ne serais nullement surpris que le dernier bal de l'Opéra marquât la fin de la costumomanie, comme il en marque la décadence.

Mais parlons d'abord du bal de la comtesse de B. Vous pensez bien qu'il ne faut en parler qu'à mi-voix, avec la discrétion qui convient aux choses du bel air. On peut chuchoter pourtant, parce que tout le monde le sait, que, dans la salle du festin, décorée par M. José-Maria Sert, selon le goût qui lui est cher, de grandes branches de corail, trois jeunes femmes, vivant surtout, représentaient un groupe de Saxe ; qu'on vit défiler les *Contes de Perrault*, les *Infantes de Velasquez*, les *Dieux de l'Olympe*¹, les *Héros de Racine* ; et que la fête se termina par un feu d'artifice blanc et or tiré dans le beau jardin du bel hôtel. En vain les chercheurs de fin du fin firent la grimace ; on ne parla que de ce bal pendant trois semaines à l'avance, et pendant bien trois jours après.

Au contraire, le bal de l'Opéra, le fameux bal du Grand Prix, l'ineffable bal chinois, hindou, persan, le bal qui devait effacer tous les bals, fut un four. Il n'est point de réclame qu'on n'eût faite, de trompette qu'on n'eût embouchée, de tambour qu'on n'eût fait patte. On promettait monts et merveilles. Mais ces monts furent de ceux qui accouchent

¹ On raconte qu'une très belle dame, mais mûrissante, tenait dans cette entrée le rôle de l'Amour.

— Vous savez, dit-elle à une amie, je dois représenter l'Amour.

— Ah ! ma chère, dépêchez-vous !

d'une souris. Une énorme, une pesante, une interminable souris ; mais, enfin, une pauvre souris grise et terne.

Malgré la splendeur de l'Opéra dont on comprend mieux chaque année, à mesure que le style s'en dégage, qu'il est une très belle œuvre d'architecture, malgré dix orchestres jouant tous en même temps, malgré des patronages princiers, malgré les fortunes dépensées en costumes et étalées en bijoux, malgré la présence, encore et toujours, de M^{lle} Cécile Sorel, un morne ennui flottait dans la salle, tandis que de languissantes « entrées », saluées parfois de quelques sifflets, se déroulaient sur l'immense escalier noir de la scène. On regrettait le bal de l'an dernier, la traîne de la Rubinstein, les *Feux d'artifice* du comte Etienne de Beaumont, l'apparition, parmi les jets-d'eau lumineux, de la marquise Casati, en Soleil, auquel venait rendre hommage l'Infant d'Espagne déguisé en étoile et descendant du ciel sur un praticable. La roche Tarpéienne est près du Capitole. L'illustre M. Domergue, ordonnateur de ces fêtes, avait triomphé l'an dernier ; oui, on peut dire que, malgré les airs *pincés* des *happy few* que rien ne contente, M. Domergue avait triomphé. Le bal de cette année marque la chute de M. Domergue et le déclin de son style. Car il y a un « style Domergue », une sorte de XVIII^e siècle vénitien affadé, modernisé, enjolivé par des femmes du monde et des couturières, un XVIII^e siècle auquel manque ce nerf, cette verve, cet entrain, ce « sens des époques » qui distinguaient certains ballets russes, le *Pavillon d'Armide*, par exemple, ou surtout ces incomparables *Femmes de bonne humeur*.

C'est pourquoi, sans doute, les organisateurs des *Fêtes merveilleuses* de Versailles avaient fait appel à M. Serge de Diaghilew. Pour un soir, le palais de Versailles a repris vie. Des carrosses — hélas, sans chevaux — ont, autour de la statue illuminée de Louis XIV, rempli la cour d'honneur des grilles à la Cour de marbre. Les lustres — hélas sans bougies — ont éclairé les salons et reflété leur lumière immobile au miroir des glaces et au miroir des parquets. Dans la Grande Galerie, sur une estrade à plusieurs gradins, on a représenté le *Mariage de l'Aurore*. Puis, un chanteur ayant entonné l'*Hymne au Soleil* de Rameau, Louis XIV lui-même est apparu au haut des gradins, drapé dans un grand manteau bleu bordé d'hermine, brodé de fleurs de lis, et porté par des négrillons, et l'on put croire que le roi était descendu du plafond magnifique où Lebrun a représenté l'histoire allégorique de Louis-le-Grand. Tandis que des feux d'artifice s'allumaient dans les jardins, le souper « des candélabres » fut servi dans la Galerie des Batailles ; et rien n'eût été plus beau si, par peur de l'incendie, on n'avait pas exigé que les bougies des candélabres fussent éteintes, et si le

champagne n'avait pas coûté cinq louis, ce qui parut un peu cher à des gens qui avaient déjà payé trois cents francs le droit d'assister à cette fête. On raconte qu'une dame, couverte de perles, mais qui n'avait pas de billet, voulut entrer dans la Galerie des Glaces au moment où commençait le ballet. Toutes les places étant prises, on fit mine de la renvoyer. Elle tendit alors six mille francs ; et on daigna lui permettre de pénétrer dans la Galerie. C'était une Américaine ; leur snobisme, toujours généreux, ne prend pas toujours des formes aussi aimables.

Mais cette fête, si belle qu'elle fût, cette fête trop réelle, trop réalisée, valait-elle la fête à demi-révée qui s'offrit ce soir-là aux yeux d'un voyageur venant de Tours en auto et qui ne s'attendait à rien ? Tout à coup, à un tournant de la route, il vit se dresser dans la nuit les deux grands escaliers sombres de l'Orangerie, et, plus haut, au sommet des terrasses, la façade du palais, éclairée vaguement par le reflet suprême de la fête mourant dans les jardins et percée de quelques hautes fenêtres encore illuminées ? Il crut entrer soudain dans un conte de Perrault : minuit venait de sonner ; Cendrillon avait quitté le bal ; le prince pleurait sur une pantoufle de verre.

Mais le mois de juin n'a pas eu seulement ses bals et ses fêtes. Il a eu aussi ses deuils. Le plus grand fut la mort de Pierre Loti. Cette mort échappe sans doute à la matière habituelle de ces lettres frivoles. Nul auteur ne fut moins frivole, moins « parisien » que Pierre Loti. Il n'avait aucun esprit dans le sens mesquin de ce mot. Au contraire, ses livres sont pleins de tout ce qu'il y a de plus grand, de plus auguste, de plus profond dans la destinée humaine. Faguet l'appelait avec raison : notre plus grand poète en prose. Il était vieux, il avait donné toute sa mesure, on ne pouvait plus en attendre de nouveaux chefs-d'œuvre. Pourtant sa mort nous a frappés plus douloureusement que toute autre. Il est donc mort à son tour, celui qui a tant redouté, tant célébré la mort, celui qui a vécu les yeux fixés sur la mort, et qui n'a compris et goûté la vie qu'en fonction de la mort. Il a rejoint Azyadé non pas parmi les ombres — il ne croyait même pas aux ombres — mais dans ce néant mystérieux, épouvantable et attirant qui dévore toutes choses, auquel rien n'échappe, ni les plus grands amours, ni les plus belles pensées. Les jeunes gens d'aujourd'hui ne peuvent pas savoir ce que la lecture de Pierre Loti fut pour les adolescents de ma génération. Qu'on me permette de citer, de mémoire, une phrase que j'ai lue quand j'avais dix-huit ans, que je n'ai jamais oubliée et qui me paraît une phrase typique de Loti, avec cette tristesse infinie et voluptueuse, cette cadence, ce nombre qui

ne sont qu'à lui : « Et la petite voix était flûtée et bizarre, surtout elle était triste, triste à faire pleurer, triste comme pour chanter sur une tombe la chanson des années évanouies, des étés morts... »

— Un autre deuil de ce mois de juin, ce fut la vente des bijoux, des objets d'art, des tableaux, des livres qui avaient appartenu à Sarah Bernhardt. Il a semblé que cette femme illustre mourait une seconde fois par la dispersion impie de ces reliques où se reflétait toute une vie. Et quelle vie ! Sarah Bernhardt a, en très grande artiste qu'elle fut, représenté une époque, incarné un art, formulé le goût de deux générations. Il importe assez peu qu'elle ait joué surtout de déplorables pièces, de Sardou ou de Rostand. Ses rôles n'étaient que des prétextes — souvent de mauvais prétextes — aux créations de son génie. Ce que j'ai dit de Loti est vrai d'elle aussi. On ne peut plus savoir ce qu'elle fut pour nous, pour nous-mêmes qui l'avons connue surtout à la plus triste époque de sa vie, vieille, engraisée, horriblement sanglée dans l'uniforme de l'Aiglon. Mais nous écoutions la voix d'or, la voix qu'elle avait apprise des sirènes ; et tout le reste était oublié.

Parmi les objets éparpillés aux vents de cette vente publique, je ne citerai que la couronne de Théodora : c'est un bijou de théâtre, mais exécuté avec autant de soin, de délicatesse, de minutie, qu'un bijou véritable. J'y trouve un parfait exemple de la période réaliste, un fruit de cet étrange mariage de l'art avec l'archéologie, un frère de *Salammbô* et d'*Hérodias*. Tout autre est l'esthétique du Ballet russe ou du Vieux-Colombier, l'esthétique du clinquant, de la toile peinte et du papier découpé. Couronne d'or ciselé ou diadème de carton, pourquoi préférer l'un à l'autre ? Celui-ci est d'aujourd'hui, celle-là est d'hier. Mais demain remettra tout en question.

F. ROGER-CORNAZ.

Chronique américaine

Y a-t-il surabondance d'instruction publique aux Etats-Unis ? — La disette de charbon. — Epilogue des élections : le rajeunissement du Sénat. — Une critique du monde officiel à Washington. — Le péril de la propagande bolchéviste et l'insuffisance du service de l'immigration.

Ya-t-il réellement pléthore d'instruction publique aux Etats-Unis ? La question semble bien étrange, dès le premier abord, car l'on peut se demander si une telle situation est de nature à se produire dans un pays quelconque. Toutefois, un éducateur doublé d'un philanthrope, d'une valeur incontestée, M. le docteur H. Pritchett, président de la *Carnegie foundation*, n'hésite pas à répondre par l'affirmative. Il se base principalement sur le fait, malheureusement trop certain, que les écoles primaires et les *High Schools* sont encombrées d'élèves, à tel point souvent qu'on y est obligé de diviser les enfants et étudiants en deux groupes, travaillant l'un le matin, l'autre l'après-midi. Il est vrai que beaucoup de gens déclarent que c'est là un bon signe pour le pays, d'avoir une aussi grande affluence d'élèves. Le docteur Pritchett pense différemment. Il fait remarquer que cet état de choses indique que les municipalités sont arrivées sans doute à la limite des sacrifices pécuniaires possibles en matière d'instruction publique. Le contribuable, déjà surchargé d'autres impôts, réclame vigoureusement contre l'élévation constante des *school taxes*. Notre expérience personnelle nous force à reconnaître une indifférence croissante du public à l'égard des institutions scolaires. Les cérémonies organisées pour stimuler l'intérêt des masses dans cette direction telles que les « jours de visite d'école », expositions de travaux d'élèves, « exercices » de fin d'année, n'ont plus qu'un bien maigre succès. Une idée, de plus en plus répandue, est que les écoles primaires ont dévié peu à peu de leur but primitif : trop de part est faite aux sports ; trop de temps consacré à l'étude de sujets sans utilité pratique immédiate ; trop peu donné à des matières susceptibles de préparer l'étudiant à ses

futurs devoirs de citoyen. Et, en ceci, l'on n'a pas tort. Quand nous voyons, par exemple, que l'Etat de Nebraska a attendu jusqu'à cette année pour rendre obligatoire dans les écoles l'étude de l'histoire, nous ne saurions blâmer les gens qui trouvent à redire à l'instruction publique. Il y a, d'autre part, une tendance lamentable des divers conseils d'éducation à multiplier les congés : des élections, une parade de sapeurs-pompiers locaux, une exposition agricole, etc., sont autant d'excuses pour renvoyer les élèves à la maison ; une grosse pluie, une chute de neige font décider de fermer les écoles, parce que l'on craint des refroidissements pour les enfants... lesquels en profitent pour traîner tout le jour par les rues humides, au lieu d'être au sec dans les salles de classe. Une détestable pratique est celle qui consiste à « allonger les congés » : ainsi, lorsqu'une fête tombe le jeudi, comme il n'y a jamais de classe le samedi, on supprime le vendredi, de façon à donner aux instituteurs et élèves, demeurant hors de la ville, du mercredi soir au lundi matin. C'est certainement très aimable, mais peu favorable à la discipline scolaire ; en fait, le corps enseignant est le premier à se plaindre de ces interruptions trop fréquentes, qui rendent difficile de tenir les enfants en main.

Mais le président de la fondation Carnegie ne se place pas à ce point de vue. Déclarant que l'on s'achemine vers une impasse, par suite de l'augmentation continuelle des dépenses scolaires, il pose en principe qu'on ne doit admettre aux écoles publiques que les enfants susceptibles de suivre une carrière pour laquelle l'instruction donnée dans ces établissements peut être utile. Le reste serait, de très bonne heure, rendu aux familles pour être mis en apprentissage ou employé aux travaux agricoles.

Bien entendu, ceci a soulevé des tempêtes de protestations. Un tel système, dit-on, est antidémocratique en tendant à constituer une « aristocratie intellectuelle... » mal déjà trop apparent dans les universités américaines. Peut-être. En tout cas, l'application en serait difficile. Il n'en est pas moins indéniable que l'on va trop loin, actuellement, en matière pédagogique, dans le sens opposé. Dans certaines écoles primaires, les langues vivantes étrangères ont été introduites, ce qui n'est qu'une coûteuse comédie. Dans nombre d'Etats, les enfants ne peuvent quitter l'école qu'à seize ans, mesure contraire aux intérêts des familles besogneuses. Et il est à peine nécessaire d'ajouter que l'on arrive ainsi à détourner les jeunes gens de leur voie naturelle : les garçons aspirent, en bloc, à devenir hommes de loi, médecins, ingénieurs, banquiers ; les filles à être maîtresses d'école, secrétaires privées, téléphonistes, etc. Ceux qui ne peuvent satisfaire leurs aspira-

tions sont aigris dès leur jeunesse. Il y a donc quelque chose à faire.

Toutefois, nous ne saurions dire que la gravité de cet état de choses préoccupe la grande masse de la nation. Celle-ci, en effet, doit faire face à des problèmes plus terre à terre, et surtout plus pressants. Dans la plupart des Etats de l'Union, l'hiver dernier a été un pénible temps d'épreuves, à cause de la rareté et de la cherté exorbitante du combustible. Pendant des mois, le charbon a été le principal sujet de conversation. On s'abordait en disant : « Avez-vous du charbon ? », au lieu du *How do you do* traditionnel. Et ce que cela a fait couler de flots d'encre ! sans aucun profit pour personne... Même aux pires moments de la guerre, la situation ne fut pas de beaucoup aussi mauvaise que pendant cet hiver. Le mal provient de deux causes très nettes : une double grève des mineurs et des ouvriers des ateliers des chemins de fer ; et la spéculation éhontée des *Coal Barons*, les nababs du charbon. Quoi qu'il en soit, il est inadmissible que la tonne d'anhracite, qui coûte à la mine deux dollars et demi, coûte jusqu'à vingt dollars au consommateur. Si quelque chose fait bien ressortir le vice de nos méthodes de distribution, c'est certainement un fait comme celui-là. La disette a été d'autant plus sensible que l'usage des produits de remplacement, tels que les briquettes, la tourbe, est pour ainsi dire inconnu ici. D'autre part, le chauffage central étant si répandu, il a été souvent difficile, sinon impossible, de se servir de charbon de terre, parce que les calorifères ne sont pas construits pour ce genre de combustible. Et comme corollaire à tout ceci, il y a eu une augmentation considérable du nombre des incendies, provenant de la manipulation de poêles portatifs, et aussi de l'emploi maladroit de la houille ou du bois. La résultante de cette situation est une campagne qui gagne constamment du terrain, en faveur de la « nationalisation » des mines de charbon et des voies de communication. Il est impossible, en tout cas, de comprendre pourquoi le gouvernement a montré autant d'apathie en la matière, et surtout comment on peut dores et déjà nous prédire un état de choses tout aussi détestable pour l'hiver prochain.

On ne saurait être surpris d'entendre des membres du parti *républicain* eux-mêmes dire que, si Roosevelt était président en ce moment, la question du combustible serait déjà réglée. Quant aux *démocrates*, naturellement, ils ont là un grief de plus contre M. Harding.

Ce dernier est arrivé maintenant au milieu de sa période de présidence. On est donc en droit de jeter un coup d'œil sur son administration. Celle-ci est plutôt terne, sous le rapport de la politique intérieure. Il a eu un certain succès dans les

questions extérieures ; mais l'honneur n'en revient-il pas à la collaboration de M. Hughes, un expert en matière d'affaires étrangères ? Après tout, il se peut que la deuxième partie de la présidence de M. Harding soit plus brillante que la première. Le fait ne serait pas sans précédent : on a constaté un revirement de ce genre sous l'administration même de Lincoln. Le nouveau Congrès, lui aussi, peut nous réserver des surprises par suite de l'élection de nouvelles personnalités en novembre dernier. Le 68^e Congrès, en effet, contiendra plus de membres opposés au parti au pouvoir, et plus d'adversaires de la prohibition des boissons alcooliques. Avec le défunt 67^e congrès, ont disparu nombre de figures familières de notre parlement. La plus populaire est celle de « l'oncle Joe », M. J. Cannon, qui a servi 46 ans à la Chambre. Dans toute sa carrière politique, il ne fut battu qu'une fois : et, de 1912 à 1914, il dut rester dans la retraite. Type du *political boss*, avec ses qualités agressives et ses multiples défauts, il fut le dernier de ces hommes connus sous le nom de « czars » du parti républicain. M. Cannon a été la première victime de la « révolte » des *Progressive-Insurgents*, laquelle amena, en 1921, un schisme au sein de ce bloc républicain réputé un et indivisible, schisme qui rendit possible l'avènement de Wilson, et qui constitue une date mémorable dans l'histoire du parlementarisme américain. Toutefois, l'éclipse de *Uncle Joe* ne dura pas longtemps : les électeurs, par la force de l'habitude sans doute, le renvoyèrent au Congrès de 1914. Parmi les vétérans *congressmen* blackboulés aux élections de 1922, sont des hommes dont la disparition est significative : Volstead, l'auteur du fameux « Act » qui établit la tempérance obligatoire aux Etats-Unis ; Mondell, député depuis 26 ans et leader des républicains de la Chambre ; le sénateur France, qui doit sa défaite à son admiration des Soviets de Russie ; le sénateur Pomerene, un vieux lutteur, en qui on voyait un candidat possible à la présidence ; trois autres sénateurs, intimes de M. Harding, etc. L'élitage pratiqué par les électeurs a été plus considérables au Sénat qu'à la Chambre, évidemment parce que celui-là a baissé singulièrement dans l'opinion publique depuis quelque temps. On a cru devoir rajeunir les Pères Conscrits : il n'est pas démontré que cela contribue beaucoup à modifier les tendances pluto-cratiques reprochées à cette assemblée.

Ce bouleversement a eu, soit dit en passant, un épilogue assez piquant. La femme de l'ex-sénateur Poindexter, vexée de l'échec de son mari, s'est vengée d'une façon aussi sensationnelle qu'étrange. Elle s'en prend, non aux électeurs de l'Etat du nord-ouest, auquel ce congressman appartenait, mais à la société officielle de Washington, dans des articles violents,

dont le retentissement a été considérable. Si nous en parlons ici, c'est que l'incident a fait ressortir un aspect tout spécial de la vie en Amérique. Washington est une cité uniquement officielle, à la différence des grandes capitales européennes. Elle est peuplée de fonctionnaires, de représentants des pays étrangers et de politiciens. Comme de juste, une telle ville renferme nombre de petites coteries ; et elle fut toujours un foyer d'intrigues, de jalousies plus ou moins mesquines, et de cancans innombrables. Toutefois, il est un sujet sur lequel l'on potinait tout bas, mais sans jamais atteindre le scandale : ce sont les petites douceurs que se passent les membres du Cabinet, les hauts fonctionnaires et leurs familles, aux frais du contribuable. Ces abus n'étaient pas dénoncés très haut, parce que les mauvaises langues ne savaient jamais si leur tour ne viendrait pas une fois de jouir des avantages en question. Or, ce sont là, surtout, les points détaillés sans pitié par M^{me} Poindexter. Elle montre l'emploi des automobiles de l'Etat par les femmes de ministres ; celui des yachts officiels pour des parties de plaisir privées ; les officiers de l'armée et de la marine chargés de toutes espèces de besognes d'un caractère décoratif, mais nullement militaire ; les fleurs coûteuses distribuées de tous côtés par le Ministère de l'Agriculture ; la fameuse musique de la Marine monopolisée par les familles des fonctionnaires de haut rang, etc. L'auteur ne craint pas de citer des noms ; son but paraît être surtout de démontrer qu'au lieu d'accuser le Sénat de tendances aristocratiques, on ferait mieux de s'attaquer d'abord aux pratiques « anti-américaines » du cénacle officiel.

Sans nul doute, il se passe à Washington des choses qui eussent été condamnées énergiquement par le grand patriote dont la capitale porte le nom. Cependant, est-il possible d'affirmer que la situation, dans cette cité, est très différente de celle dans les autres capitales ? Peut-être attire-t-elle tant d'attention, parce qu'à Washington tout le monde officiel vit et s'agite dans des limites beaucoup plus étroites : tout s'y sait très vite et s'y colporte facilement. Néanmoins, les « cou-lages » de divers ordres autour desquels se fait tant de bruit semblent être moins justifiables encore aux Etats-Unis que dans les autres contrées, pour deux raisons : d'abord, les hauts fonctionnaires de ce gouvernement sont suffisamment rémunérés pour pouvoir se procurer à leurs frais les objets ou les services qu'ils se procurent aujourd'hui gratis, c'est-à-dire aux frais des contribuables. En second lieu, les Etats-Unis font un tel étalage de leurs principes démocratiques et égalitaires que des procédés et des gaspillages de deniers publics comme ceux décrits par M^{me} Poindexter paraissent particulièrement choquants.

Ce n'est là qu'un petit fait divers. Mais il s'ajoute à bien d'autres montrant un relâchement déplorable dans le fonctionnement de nos institutions gouvernementales et administratives. Il y a quelques jours, un éminent conférencier, M. le docteur Baylis, disait : « La principale cause du mal dont souffre l'Amérique est que nous sommes trop occupés ; nous sommes devenus trop absorbés dans nos affaires privées pour donner assez d'attention à notre gouvernement. » Rien n'est plus vrai. L'homme d'affaires — et c'est l'énorme majorité — se précipite à son bureau le matin ; dévore au galop les en-têtes des articles de son journal ; sa participation à la vie de la nation ne va pas plus loin ; il rentre chez lui le soir trop fatigué pour entreprendre rien de sérieux. Le résultat est que la direction de nos affaires publiques est finalement tombée entre les mains de politiciens professionnels et d'individus dont une trop grande proportion sont incapables ou peu scrupuleux. C'est ainsi — ajoute le conférencier — que nous avons à Washington, à présent « la plus belle agglomération d'hommes de second ordre qu'on aie jamais vue assemblée ». Le mot est dur, mais il semble mérité.

A plusieurs reprises, l'on a examiné la crainte qu'une prolongation de cette situation ne favorise ici le développement du radicalisme qui, cela n'est un secret pour personne, est puissamment aidé par les Rouges de Russie. La tâche de ces derniers est facilitée d'une façon considérable par le manque de vigueur de nos lois sur l'immigration. De grands efforts sont faits en ce moment, il faut le dire, pour amener le Congrès à modifier celles-ci. On veut réduire le nombre annuel d'admissions de 358.000 à 185.000 ; relever le niveau des qualifications intellectuelles, etc. Cependant, rien de ce qui est proposé ne paraît ériger de barrière solide contre l'introduction en Amérique de la propagande soviétique.

GEORGE-NESTLER TRICOCHÉ.

Chronique scientifique.

A quoi sert la rate ? — Les périodes critiques dans la végétation, et la climatologie. — L'inuline et le diabète. — L'outillage agricole de l'homme préhistorique. — La Bauxite. — L'huile de faine. — Pour l'étude du squelette minéral des tissus et organes. — La lumière lunaire et la germination. — Un animal vert. — Publications nouvelles.

A quoi sert la rate ? Les physiologistes se le demandent depuis longtemps et sans grand succès. On a parlé d'un rôle dans la production des globules du sang, et de bien d'autres choses : mais toutes les interprétations proposées sont venues se heurter à ce fait bien connu que les animaux dératés se portent parfaitement bien et se passent à merveille de cet organe. C'est même là — d'après Huxley, à moins que ce ne soit Spencer, le type de la tragédie scientifique : la mise à mort d'une belle théorie par un mauvais petit fait de rien du tout. A l'homme aussi on a pu enlever la rate, et il ne s'en est pas moins bien porté. A quoi peut bien servir cet organe ? A rien d'essentiel, semble-t-il. Il ne remplirait aucune fonction qui ne pût être accomplie par quelque autre organe. Pourtant, un organe absolument inutile, cela paraît surprenant. L'esprit de l'homme veut croire que tout sert dans l'organisme. Il est vrai qu'on peut faire des objections valides, et indiquer des organes ou vestiges d'organes dont l'utilité paraît très douteuse. Mais la rate, elle, n'est pas un organe vestigiaire : elle est bien développée ; elle doit avoir une fonction. Tel est du moins l'avis de M. Ch. Richet, l'éminent physiologiste. Il a donc entrepris l'étude du problème et arrive à des conclusions intéressantes. « La rate, dit-il, n'est pas indispensable mais elle est dans certaines circonstances fort utiles. » Il apparaît que l'animal dératé — s'il ne court pas plus que l'animal pourvu de rate, contrairement au dicton — consomme davantage d'aliments, et a besoin d'en recevoir plus que l'animal normal. La résistance au jeûne est certainement affaiblie chez le dératé. Divers animaux ayant subi la splénectomie, depuis un certain temps et se portant parfaitement bien, ont été soumis au jeûne en même temps qu'un certain nombre de chiens normaux de même poids. Le jeûne a duré trente jours. Au bout de ce temps, il était mort un quart des dératés, mais pas un seul sujet normal.

A poids égal la dénutrition est plus rapide chez les animaux dératés. Ceux-ci ont besoin de recevoir plus d'aliments que les normaux, et la quantité qui suffit aux derniers ne suffit pas aux premiers. La rate assurerait une utilisation meilleure et plus complète, plus intégrale, des aliments. La rate serait donc un organe qui n'est pas indispensable quand les aliments sont abondants, mais qui devient utile quand la ration devient faible. « Parce que la rate n'est pas nécessaire, dit M. Ch. Richet ce n'est pas une raison pour dire qu'elle n'est pas utile. Elle est utile à la nutrition, probablement en réglant, et par conséquent en diminuant la dénutrition. » Après tout, on peut bien admettre qu'il y a des degrés d'utilité ou de nécessité divers des organes : tous ne sont pas également indispensables, en toute circonstance. Il y a des organismes mieux pourvus de moyens de défense à l'égard de certaines éventualités, mieux équipés dans la lutte pour l'existence : tous n'atteignent pas le même degré de perfection. C'est là un point de vue très admissible, et pouvant être justifié par des faits nombreux.

— Il est bien certain que pour le développement d'une plante, des facteurs divers sont nécessaires. Mais à y regarder de près il devient évident aussi qu'ils ne le sont pas tous simultanément. A tel moment, ce qui importe le plus pour que tout aille bien, c'est l'eau ; à un autre, c'est la chaleur. Il n'est nullement nécessaire qu'il y ait à toute période de développement, le maximum de chaleur et le maximum d'eau. Au contraire, à telle phase de la vie de la plante un excès d'eau est nuisible ; à telle autre, c'est l'excès de chaleur. Ce qu'il faut c'est l'optimum d'eau à un moment, et à un autre, l'optimum de chaleur ou de lumière. Il y a donc dans la vie de toute plante des périodes critiques, des périodes où elle a particulièrement besoin de certaines conditions données. L'aute de les rencontrer, elle périclité. L'étude de l'incidence de ces périodes a été faite pour les végétaux industriels, ceux dont l'humanité a le plus besoin. Il importe peu à celle-ci que les platanes ou les marronniers soient heureux, mais elle tient beaucoup à ce que le blé, par exemple, rencontre les conditions voulues aux moments voulus. On sait que le moment où il faut au blé le plus d'eau se présente avant et pendant l'épiage. C'est un moment d'assez longue durée : il dure un mois environ. Ce mois d'ailleurs tombe à des moments différents de l'année selon l'altitude, la latitude, etc. Dans le Puy-de-Dôme, d'après M. J. Beauverie, il est besoin, durant ce mois, d'une chute pluviale comprise entre 7 et 14 centimètres. Après cela, c'est la sécheresse qu'il faut. La plante n'a plus besoin d'eau : et même la présence de celle-ci est nuisible, en favorisant le développement des maladies cryptogamiques. On ne peut

certainement rien changer aux climats ; mais il est possible de réaliser une certaine adaptation en faisant choix pour la culture dans une région donnée, d'une variété ayant la propriété d'épier tard, ou bien tôt, mais de façon que l'épiaison se produise au moment où, normalement, il y a la chute pluviale requise. Dans la plupart des espèces végétales industrielles, il existe des variétés à caractères bien tranchés, tardives ou précoces : l'essentiel est de faire choix dans chaque milieu donné de la variété qui est le mieux appropriée au point de vue spécial dont il s'agit. C'est dans ce sens qu'il faut orienter les études ; il faut donner à chaque culture l'habitat où elle rencontre les conditions dont elle a le plus besoin pour donner un rendement optimum.

— On sait qu'il a été fait au Canada et en Angleterre des recherches ayant abouti à une constatation intéressante, à savoir que l'administration de l'inuline, de l'extrait d'une portion du pancréas des animaux, a une action très marquée sur le diabète. Si marquée, si puissante même, que les physiologistes ont refusé de mettre le produit dans le commerce, voulant au préalable se rendre compte des conditions dans lesquelles il est sage et prudent de faire usage du nouveau remède. Actuellement la période d'étude est achevée, et le *British medical journal* annonce que l'on peut se procurer de l'inuline pour en faire usage. Il est permis toutefois de se demander si l'emploi du remède pourra jamais se répandre beaucoup. Les autorités ont, en effet, décidé que si elles consentent à vendre de l'inuline préparée par leurs soins, ce ne peut être qu'aux hôpitaux et à ceux des médecins qui pourront prouver qu'ils sont outillés pour remplir une condition essentielle, pour entreprendre et pratiquer, systématiquement et souvent, l'évaluation du sucre dans le sang. L'inuline ne peut être employée qu'à la condition de se rendre compte des effets qu'elle produit sur la glycosurie, sans quoi les accidents les plus redoutables sont à craindre. On a l'impression que le mieux serait d'organiser des cliniques bien outillées où le contrôle pourrait être exercé de façon continue, et où l'on centraliserait les diabétiques. En fait, l'inuline exerce une action très puissante, et constitue un remède de maniement difficile, en raison des dangers auxquels il expose le malade. Mais elle agit très favorablement d'après ceux qui ont suivi les expériences ; la proportion du sucre dans le sang tombe rapidement, au moins pour un temps, et l'utilisation des graisses alimentaires est beaucoup meilleure. Mais une dose trop forte amène une réduction excessive du sucre dans le sang, et il peut en résulter des accidents très graves. Bref, remède puissant, très puissant même — car il tire le malade du coma diabétique

— mais dont on ne sait encore combien de temps il faut en faire usage, ni s'il donne une guérison durable. C'est dire que la question n'est pas réglée, et que la grande prudence dont usent les autorités est pleinement justifiée.

— Il est certain qu'à l'époque néolithique l'homme connaissait l'agriculture et la pratiquait : il avait élaboré l'art de solliciter la nature, de lui faire donner des aliments variés, au lieu de les attendre de sa fantaisie. N'attendant plus qu'elle lui donnât les cailles toutes rôties, il avait entrepris la chasse aux cailles et leur préparation. Mais on ignorait totalement le matériel agricole utilisé pour la préparation du sol, on se doutait bien qu'il fallait la chercher du côté du caillou et du bois, mais c'était tout. Aussi les trouvailles de M. L. Franchet dans la forêt de Montmorency, signalées à l'Académie des Sciences, présentent-elles un intérêt tout particulier pour l'histoire des origines de l'agriculture, de l'industrie fondamentale essentielle de l'humanité qui commence à se civiliser. Les premières remontent à 1886, époque où M. Franchet trouva à Piscop, à la lisière de la forêt, et à proximité du fort de Doimont aussi, plusieurs instruments modelés, en grès lustré, provenant d'ateliers locaux importants et présentant un faciès tout particulier. D'autres outils furent trouvés dans les mêmes parages en 1910 par le Dr Cutard, près de Saint-Leu ; et M. L. Griaux faisait de même en 1921, près de Chauvry. En 1922, MM. Franchet et Griaux décidèrent d'unir leurs efforts et d'entreprendre des fouilles nouvelles, méthodiquement. Leurs recherches aboutirent à la découverte de plusieurs ateliers. Ils trouvèrent un grand nombre d'instruments situés dans une couche archéologique intacte de soixante centimètres d'épaisseur, reposant sur le sable de Fontainebleau. A la base on trouve souvent des blocs de grès présentant des traces de travail humain, et aussi, sur le sable, des restes de nombreux foyers. Mais nuls objets polis ou attendant le polissage ; pas de pointes de flèches. Rien que des outils taillés de types jusqu'ici inconnus dont la signification serait restée ignorée si les auteurs n'avaient demandé des lumières à l'ethnographie ; s'ils n'avaient examiné les outils variés des diverses races humaines, utilisés de façon connue pour voir si certains de ceux-ci leur ressemblent et peuvent être considérés comme ayant servi les mêmes fins. Procédant par analogie, ils ont alors reconnu deux séries d'instruments : outils agricoles et outils à travailler le bois. Nous touchons là aux origines de l'agriculture et à celles des arts du bois à la fois.

Comme outils agricoles, MM. Franchet et Giraux reconnaissent trois catégories : des socs de charrue, des herses et des pies. Peut-être même existe-t-il des dents de herse, mais cela n'est

pas certain. Les socs sont de trois types : massifs à section triangulaire, socs à section quadrangulaire, socs plats. Ils sont très soigneusement taillés dans le grès et présentent des formes nettement appropriées à la destination qu'on leur suppose. Souvent ils sont volumineux, atteignant le poids de 10 kilos. Les houes sont triangulaires, carrées ou à tranchant arrondi, et les pics présentent des formes variées. Ce qui est intéressant, c'est de constater que ces instruments ont la forme de nos outils modernes ; la forme primitive s'est à peine modifiée, et l'homme préhistorique a d'emblée mis la main sur les dispositifs qui conviennent. Ce qui ferait plaisir à Rémy de Gourmont lequel a défendu la thèse très intéressante et défendable que l'homme a possédé dès l'origine toute l'intelligence qu'il possède actuellement, moins l'expérience bien entendu.

Les outils considérés comme servant à travailler le bois sont très variés ; les plus nombreux sont ceux qui ont dû servir à équarrir ou à percer ; ils sont de tailles diverses, les uns convenant au travail des grosses pièces de bois, les autres à celui des petits morceaux : les uns pour charpentier et les autres pour menuisier ou sculpteur. Avec cela, beaucoup de ciseaux, de tranchets primitifs, des racloirs, dont certains dentés, assimilables à la scie. L'âge de ces ateliers serait ancien : ils ne peuvent être postérieurs au Campignien.

Le site était favorable à la création de centres habités : la forêt donnait du gibier ; il y avait des sources ; à proximité, la Seine et l'Oise donnaient du poisson ; la situation élevée permettait de voir de loin, et la pierre était abondante. Aussi les ateliers étaient-ils étendus : il en est qui couvraient deux hectares. Ils se trouvaient aux points où affleurent les bancs de grès, sur toute la longueur de la forêt, sur les huit kilomètres séparant Béthemont à l'ouest, de Piscop et Domont à l'est.

— La Bauxite a pris une valeur considérable depuis que l'on sait en extraire l'aluminium. En trente ans, l'utilisation s'en est beaucoup accrue. C'est en France que celle-ci a d'abord été le plus considérable. En 1890, elle était de 21.000 tonnes : en 1913, de 309.000 tonnes, dont 258.000 pour le Var, 44.000 pour l'Hérault, 4.000 pour les Bouches-du-Rhône et 3.000 pour l'Ariège. Depuis, d'autres pays se sont avisés de l'existence de gisements nationaux aussitôt utilisés. En 1913 déjà, les Etats-Unis produisaient 13.000 tonnes ; l'Italie 27.000 et l'Angleterre 6.000.

L'aluminium est de plus en plus employé, comme métal, et d'autre part des composés divers de cet élément sont usités de façons diverses, pour la teinture, l'ignifugation, et de vingt autres façons variées. C'est une industrie qui se développe toujours plus.

— Pourquoi n'en irait-il pas de même d'une autre industrie, celle de l'huile de faîne. Le hêtre est l'olivier des régions tempérées et fraîches, et son fruit, la faîne, a été utilisé, comme source d'huile. On dit même que cette utilisation se faisait sur une assez grande échelle dans le nord et l'est de France. La seule forêt de Retz, près de Soissons, donnait assez de faînes pour fournir plus de 80.000 kilos d'huile, et l'exploitation n'a cessé qu'en 1869. C'est en septembre-octobre que sont récoltées les faînes. Celles-ci sont étalées sur des aires, pour sécher. On les remue chaque jour pour les aérer et pour éviter l'échauffement et la moisissure, et une fois sèches elles sont portées au moulin et écrasées.

Le rendement en huile varie selon le procédé d'extraction adopté. A froid, il n'est que de 16 ou 17 %, mais l'huile est de belle couleur et de bon goût. A chaud, on obtient 3 ou 4 % de plus, mais de moins bonne qualité, utilisable pourtant pour l'éclairage. Le mieux est de procéder à froid d'abord pour obtenir l'huile comestible ; on reprend ensuite les mares à l'eau chaude pour extraire l'huile d'éclairage et de savonnerie.

Le tourteau de faîne est utilisable pour l'alimentation du bétail et aussi comme combustible. On estime qu'un hêtre donne de 10 à 180 litres de faînes ; l'arbre d'un mètre de base fournit le minimum ; l'arbre de trois mètres de base arrive à donner 180 litres ! Un peuplement de hêtres de 80 ou 90 ans donne à l'hectare, 25 hectolitres de faînes ; un peuplement de 150 ans, 50 hectolitres. Et un hectolitre de faînes donne généralement 10 kilos d'huile. Dans les contrées où le hêtre est abondant, l'industrie de l'huile de faînes pourrait acquérir un développement.

— M. A. Policard, de Lyon, a imaginé une méthode ingénieuse de détection histochimique du fer contenu dans les tissus, et dans les différentes parties des tissus, en localisant exactement au point de vue topographique. Le procédé est bien simple et fournit une image précise du squelette minéral. Il consiste à pratiquer une coupe, selon les procédés habituels, dans le tissu ou organe à examiner, une coupe identique à celle que l'on fait pour l'examen microscopique. Celle-ci reste en place sur la lame porte-objet, qui est portée dans un petit four électrique. Du fait de la chaleur, les tissus sont calcinés sur place, mais ils restent *in situ* sous forme de cendres. On peut même les fixer, en chauffant un peu plus longtemps ; alors les cendres adhèrent au verre qui a subi un commencement de fusion ; elles ne peuvent se déplacer, et pourtant elles sont accessibles aux réactifs histochimiques qui font voir, alors, en quelles parties de la coupe sont localisés certains éléments. On le voit, le procédé est très simple, et il est

en même temps très ingénieux. L'étude chimique du squelette minéral constitué par les cendres restant *in situ* rendra certainement des services.

— La lune a-t-elle une action sur la germination des graines, par sa lumière ? C'est une question qu'a étudiée M. E. S. Simmens (*Rev. gén. des sciences*) Et il est apparu que la lumière lunaire a un effet appréciable ; la graine est plus active. La diastase est-elle cause de cet accroissement : est-elle elle-même plus active sous l'influence du rayon lunaire ? Il était aisé de faire l'expérience, et celle-ci eut lieu : de la graine de moutarde fut écrasée et pesée, puis additionnée d'eau, et exposée à la lumière lunaire, en partie : une autre restant à l'obscurité comme témoin. Le résultat fut très net : en mesurant la quantité de sucre produite, à l'aide de la liqueur de Fehling, on constata un accroissement d'activité, à la lumière, de 15 % environ. Mais la lumière de la lune présente une particularité : elle est en partie polarisée, comme la lumière réfléchie en général. La polarisation intervient-elle ? Il était facile de répondre à la question en étudiant sur la graine l'action de la lumière solaire, naturelle, et polarisée. Or il est certain que les graines exposées à la lumière polarisée ont présenté une activité beaucoup plus considérable. Le fait peut être contrôlé autrement : on ajoute de la diastase à une suspension d'amidon fraîche : on en porte une goutte sous trois microscopes, à la lumière polarisée, à la lumière ordinaire, et à l'obscurité. Or l'hydrolyse commence bien plus tôt à la lumière polarisée. L'action stimulante de cette dernière est donc indéniable.

— S'il y a beaucoup de plantes vertes, il y a bien peu d'animaux verts. Pourtant il y en a, et le chétoptère, — un gros ver habitant un fourreau — en est un exemple bien connu, au moins des naturalistes. La coloration verte du chétoptère est due à un pigment de l'épithélium intestinal auquel Ray Laukester a donné le nom de chétoptérine. D'où vient-il ? Se trouve-t-il dans de petites algues vertes qui vivraient en symbiose ou en parasitisme avec le ver ? Ou bien est-ce un pigment du genre de la chlorophylle des plantes ? De récentes recherches de M. Marc Romieu font voir que le pigment existe sur toute la longueur du tube digestif, contenu dans des cellules ciliées. Par divers caractères la chétoptérine diffère de la chlorophylle, mais par d'autres elle se confond avec celle-ci, et les réactions sont les mêmes. Pour M. Romieu c'est de la chlorophylle d'origine végétale qui a été adsorbée par les grains de sécrétion et d'excrétion des cellules intestinales. Cela ne peut beaucoup surprendre : le chétoptère vit d'algues vertes et de diatomés. Le spectre de la chétoptérine est presque

identique à celui de la chlorophylle de l'Ulve, ou laitue de mer. Si donc le chétopère est un animal vert, ce n'est pas parce qu'il s'y est élaboré de la chlorophylle, c'est simplement parce qu'il absorbe beaucoup de celle-ci et qu'il la retient, ce que ne fait pas la vache, sans quoi cet animal aussi pourrait être vert — à condition toutefois de ne pas reléguer ce pigment dans la cavité intestinale.

— Publications nouvelles. Voici d'abord pour les physiciens : *La théorie de la physique chez les physiciens contemporains*, par M. Abel Rey (2^e édition, F. Alcan). Il y est fait naturellement mention de la théorie nouvelle qui est exposée et discutée dans un chapitre additionnel. Cette œuvre s'adresse essentiellement au philosophe qui connaît la physique et au physicien qui ne méprise pas tout à fait la philosophie. M. H. Bonasse, lui, écrit pour les purs physiciens : c'est la physique qu'il enseigne et expose dans les applications pratiques comme dans sa partie théorique. Et aux nombreux ouvrages qu'il a déjà publiés, formant la *Bibliothèque scientifique de l'ingénieur et du physicien*, titre faisant bien voir la double orientation de l'auteur, il vient d'en ajouter deux autres : l'un intitulé *Interférences* (Delagrave) consacré à une question fort complexe et importante, à laquelle Fresnel, Newton, Michelson et bien d'autres ont apporté tant de faits curieux ; l'autre a pour titre *Dynamique générale*, et traite des problèmes de l'inertie, de la dynamique, de l'accélération, de la balistique intérieure, des percussions, etc. Tous deux sont édités par Delagrave et tous deux sont précédés de savoureuses préfaces où M. Bonasse donne son avis, cette fois, sur les certificats de licence, et sur le style scientifique. Les discours de M. Bonasse ne sont pas du tout académiques, et Buffon frémirait. Mais ils sont pleins de sens et de saveur. Encore pour les physiciens, et aussi les chimistes : *Les Isotopes*, de F. W. Aston (J. Hermann) ouvrage qu'il importait grandement de traduire de l'anglais, car il n'en est pas de plus autorisé sur la matière. La librairie Payot a eu l'excellente idée de publier une bibliothèque consacrée aux *Grands hommes de France*, savants, artistes, philosophes, écrivains, orateurs, etc. La matière ne manque pas.... Le premier volume qui ait paru est consacré à Gambetta : mieux eût valu que le second, consacré à Descartes, ouvrit la procession. Car il y a loin de l'un à l'autre. Ce *Descartes* est dû à M. Louis de Launay, et constitue plus encore une biographie qu'un exposé de l'œuvre scientifique et politique ; il est de lecture aisée, agréable, intéressante. Il faut grandement approuver le projet dont commence la réalisation. Ces petits volumes de cent et quelques pages coûtent trois francs et valent certainement plus. Les lecteurs de M. de Launay

auront certainement des notions très précises sur l'œuvre de l'éminent philosophe. Beaucoup d'autres biographies sont en préparation. Voici enfin, pour biologistes, anthropologistes et philosophes deux beaux volumes édités par la William and Wilkins Company, à Baltimore : les comptes rendus du second congrès de l'Eugénique récemment tenu à New-York. Ce premier volume a pour titre *Eugenics, Genetics and the family* ; le second, *Eugenics in sace and stats*. L'eugénique y est envisagée sous tous ses aspects avec toutes ses répercussions possibles pour l'individu, la famille, la race, l'Etat, et les cent et quelques mémoires qui sont publiés dans ces deux gros volumes constituent une véritable bibliothèque sur le sujet faisant voir où en est la pensée contemporaine sur la question, et la variété des points de vue d'où l'on peut considérer celle-ci. Lecture variée, substantielle, nourrissante, très suggestive.

HENRY DE VARIGNY.

Chronique politique.

Les rapports anglo-français et le conflit de la Ruhr. — La paix orientale. — Les suites de la révolution bulgare. — Le boycottage de la Suisse.

La politique continue à ne nous offrir que peu de satisfactions. Nous ne serions pourtant pas difficiles à contenter...

Le conflit de la Ruhr ne perd rien de son intensité, au contraire. Les troupes d'occupation se heurtent à une mauvaise volonté constante, le travail se réduit à peu de chose, les services publics doivent être en grande partie assurés par des gens du dehors ; c'est l'universelle résistance et si on veut bien encore l'appeler passive, elle sait utiliser des procédés singulièrement dangereux : à preuve l'attentat de Duisbourg qui a coûté la vie à une dizaine de soldats belges. Si, entre France et Allemagne, ce n'est pas l'état de guerre qui règne, c'est au moins l'obstination de la guerre : des deux côtés on s'accroche à ses positions, on déclare que rien ne les fera abandonner...

Il est donc naturel qu'avant de se remettre à traiter, le gouvernement de Paris demande à celui de Berlin de faire cesser la résistance. S'il ne l'obtient pas, si la France accepte d'entrer en composition tandis que le camp adverse ne fait qu'accentuer son effort, on aura l'impression en Allemagne d'une partie gagnée ; les souvenirs de la défaite s'affaibliront encore un peu plus ; et quand il s'agira de réaliser les engagements souscrits, le débiteur, assuré de l'impunité, ne pourra que réserver à son créancier des déceptions plus cruelles encore que toutes celles qu'il a déjà subies. C'est pour cela que, à la réception de la note allemande du 7 juin, le ministère Poincaré a demandé au cabinet britannique de se joindre à lui pour obtenir de M. Cuno qu'il donne des ordres nouveaux tendant à supprimer la résistance de la Ruhr.

Mais l'Angleterre est d'un autre avis. Depuis longtemps les journaux britanniques mènent campagne contre l'ambition et l'impérialisme français : ils affirment que le gouvernement de la république ne considère les réparations que comme un prétexte, que son but est de démembrer et d'annihiler l'Allemagne, sans parler des bénéfices fabuleux que la métallurgie française compte tirer d'une occupation permanente de la Ruhr. Sans doute, la grande majorité des contribuables britanniques n'accueillent qu'avec scepticisme ces affirmations dont tous les orateurs officiels, en deçà du détroit, proclament à qui mieux mieux l'inanité. Pourtant l'idée se fortifie peu à peu dans les masses qu'il y a quelque chose d'erroné dans les conceptions françaises, que l'occupation d'une partie du territoire allemand ne facilitera pas le paiement des réparations, qu'elle le rendra au contraire impossible. Et l'on admet aussi, sans que ce soit d'ailleurs prouvé, que la question du chômage en Angleterre est liée à la crise allemande, que l'une trouverait une prompt solution si l'on découvrait un remède à l'autre.

De sorte que le ministère Baldwin, au lieu de se ranger aux vues de M. Poincaré, lui a transmis un questionnaire pour lui faire définir exactement ce qu'il voulait, ce qu'il espérait. Ce geste n'a pas été accueilli avec une très vive satisfaction à Paris où l'on croyait s'être déjà suffisamment expliqué sur ces choses. Mais, la nation voisine ayant exprimé un désir en somme tout naturel, il y aurait eu mauvaise grâce à ne pas s'exécuter et on s'y est employé.

Le malheur est qu'une crise ministérielle provoquée en Belgique par la question des langues à l'université de Gand est venue ralentir l'opération. Pendant dix jours, le roi Albert s'est trouvé en face d'un gouvernement démissionnaire et quand M. Theunis s'est chargé de mettre sur pied la nouvelle combinaison, qui devait ressembler à l'autre comme un frère, il y a pris quelque temps. Si bien que l'opinion anglaise s'impatiente ; elle est mécon-

tente aussi de ce qu'à une note écrite le gouvernement français ait prétendu ne répondre que par des explications orales ; elle l'a accusé de vouloir éviter les formules précises. Et des journaux, même parmi ceux qui ne témoignent aucune hostilité à la nation « amie et alliée », ont annoncé que le ministère de Sa Majesté allait, à bref délai, reprendre sa liberté d'action, qu'il entrerait en pour-parlers avec l'Allemagne et lui demanderait le paiement annuel d'une somme exactement égale à celle que l'Angleterre s'était engagée à payer à l'Amérique. Et, pendant qu'on y était, la même presse a fait prévoir une action combinée de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis pour obtenir de la France le règlement de ses dettes de guerre.

Arrivée à ce degré, la campagne d'intimidation devenait manifestement absurde. Il est évident, pour tout être doué de bon sens, que la France ne peut faire face à ses obligations vis-à-vis de ses anciennes alliées que dans la mesure où elle-même sera rémunérée par l'Allemagne. Vouloir la pousser à bout, c'est la jeter dans les aventures. En réponse aux feuilles britanniques, les journaux parisiens se sont hâtés de déclarer que, si l'on donnait suite à ces intentions, les troupes de la république n'auraient plus qu'à exercer des prélèvements aux dépens de l'Allemagne, dans la Ruhr et au delà, autant que ce serait nécessaire.

Or la France possède aujourd'hui la plus forte armée de l'Europe et peut espérer conserver sa supériorité plusieurs années encore. Personne n'est en état de chasser ses soldats des régions qu'il leur plaira d'occuper. Peut-il vraiment être dans les intentions de l'Angleterre de l'obliger à se servir de sa force et de sa force seule ? Nous nous refusons à l'admettre, comme aussi il est évident que M. Poincaré doit se rendre compte du danger d'une action isolée, poussée à fond, qui exposerait son pays à l'hostilité de l'Europe entière et provoquerait dans un avenir prochain un conflit féroce dont on ne peut mesurer les conséquences.

Si l'Angleterre et la France sont séparées par des divergences momentanées, elles gardent en commun des intérêts essentiels. Les hommes qui les dirigent devraient, par un effort puissant, se mettre au-dessus des oppositions du jour pour ne considérer que leurs grands devoirs vis-à-vis de leurs nations et de l'humanité. Cela exigeait beaucoup de modération, de bonne volonté, de sagesse. Peut-on attendre pareille chose de M. Baldwin, de lord Curzon et de M. Poincaré ? Nous devrions savoir bientôt à quoi nous en tenir, car on annonce que l'entretien est entré dans une phase décisive. Il est vrai qu'on a déjà dit cela plus d'une fois.

— Alors que, grâce à de continuelles concessions de la part des Alliés, la Conférence de Lausanne paraissait avoir triomphé des principales difficultés, elle s'est trouvée arrêtée par trois questions sur lesquelles l'accord a paru impossible. L'une était celle

du paiement des coupons de la dette publique que les Turcs voulaient effectuer en francs-papier, tandis que les Alliés, conformément aux engagements anciens, réclamaient de l'or ; une autre avait trait aux bénéficiaires de concessions que le gouvernement d'Angora avait convoqués devant lui et auxquels il avait fait des conditions que la plupart estimaient impossibles ; la troisième était relative à l'évacuation de Constantinople que les Turcs voulaient immédiate, tandis que le camp adverse prétendait la garder pour la fin, comme le couronnement de l'œuvre.

Pendant des semaines les deux camps sont restés fixés sur leurs positions, des notes sans aménité étaient échangées : il semblait qu'on n'arriverait jamais à s'entendre. Puis une brusque détente est survenue et, comme on pouvait s'y attendre, c'est la France qui en a fait les principaux frais.

Pour le commun des mortels, il semble qu'il n'y ait eu là qu'une simple concession que le gouvernement de la république aurait consentie après tant d'autres. S'il avait tant tardé à la faire, c'est qu'elle lui était particulièrement douloureuse : la dette ottomane se trouvant en effet, pour les quatre cinquièmes, placée en France. Les initiés disent autre chose : ils parlent de démarches que le ministère Poincaré aurait poursuivies en Angleterre pour que les troupes britanniques restassent sur leurs positions, à Constantinople et sur la côte d'Asie, aussi longtemps que l'affaire des coupons ne serait pas réglée. Mais à Londres, où cette question ne présentait qu'un intérêt secondaire, on aurait fait la sourde oreille à moins que la France n'acceptât de prendre sa part des charges ce qui, étant donné le conflit de la Ruhr, était impossible.

Le gouvernement français est alors entré en composition. Il a accepté qu'il ne fût pas question dans le traité du régime de la dette publique, pas plus que du mode de paiement des coupons. La Turquie traitera directement avec les porteurs que leurs gouvernements soutiendront s'ils le jugent opportun. L'affaire des concessions est résolue de façon moins précise encore : il semble que les contrats qui ont été conclus avant le 29 octobre 1914 trouveront grâce devant le gouvernement ottoman, mais il s'agira de les faire concorder avec les nouvelles conditions de vie de l'État, ce qui pourra réserver des surprises. Seule la question de l'évacuation des territoires occupés est exactement réglée : elle commencera de s'effectuer dès que l'Assemblée d'Angora aura ratifié le traité et devra s'accomplir en six semaines.

De fait, à part ce dernier règlement qui donne pleine satisfaction aux Turcs, les difficultés sont momentanément écartées et non pas résolues. La fin est digne de l'œuvre. Aux discussions et conflits qui s'élèveront à propos de la protection des étrangers, du régime des Détroits et de tant d'autres choses encore, se join-

dront les réclamations des créanciers mal payés et les plaintes des concessionnaires lésés. Seules les minorités chrétiennes risquent de ne plus faire beaucoup parler d'elles, car tout porte à croire qu'elles sont en train de disparaître. Après quoi on annonce que la Turquie ne peut tarder beaucoup à faire son entrée dans la Société des Nations, ce qui remplit d'une joie extrême nombre de cœurs sincères et purs.

— La révolution de Bulgarie et la fin tragique de M. Stambouliski ouvrent une question de plus en Europe. Même en admettant que le nouveau gouvernement présidé par M. Zankof soit sincère quand il affirme son inébranlable volonté de respecter le traité de Neuilly, il n'est que trop évident qu'il aura grand'peine à mettre en pratique ces louables intentions, car les hommes qui l'inspirent sont ceux qui ne prennent pas leur parti du nouvel état de choses, ce sont les auteurs de l'attaque brusquée de 1913 et de l'entrée en guerre de 1915. Il a de plus pour alliées les bandes de l'Organisation macédonienne qui avaient résolu la chute et la mort du dictateur précisément parce qu'il prétendait les empêcher de se livrer de l'autre côté de la frontière à leurs exercices favoris. Comment, avec de tels éléments, que le faible président du Conseil ne pourra brider longtemps, la Bulgarie ne serait-elle pas un sujet d'inquiétude pour ses voisins ?

Mais si les puissances de l'Entente risquent d'avoir à faire face à une difficulté de plus, elles sont en partie responsables du mal. Le traité de Neuilly promettait à la Bulgarie un accès sur la mer Egée et, vu les incertitudes qui s'attachent au passage des Détroits que l'Europe, malgré tout, n'a pas su régler de façon définitive, cette clause avait pour le petit royaume une importance extrême. Or, s'il en a été souvent question dans les conférences qui se sont succédé depuis quelques années, personne n'a pris sérieusement à cœur de l'exécuter et, le temps s'écoulant, il devenait évident que les signataires du traité ne demandaient plus qu'à passer l'éponge sur leur engagement. De là un vif mécontentement en Bulgarie et de violents reproches contre l'homme qui, tout en se déclarant partisan de l'Entente, ne savait pas faire rendre justice à son pays. M. Stambouliski avait d'ailleurs à son passif d'autres défauts.

— La nouvelle que la république des Soviets et les « républiques sœurs », pour punir notre gouvernement de son inqualifiable attitude en face de l'assassinat du camarade Vorovsky, avaient décrété le boycottage de la Suisse a été accueillie par notre pays avec sérénité. Nous n'éprouvons de l'inquiétude que pour ceux de nos concitoyens qui sont encore en Russie et dont le sort dépend d'un gouvernement qui a toute sorte de moyens légaux et illégaux pour maltraiter ses victimes. Mais comme l'occasion a été offerte à tous, une fois ou l'autre, de rentrer dans leur pays, nous

ne pouvons demander au Conseil fédéral de se livrer en leur faveur à des négociations qui deviendraient immédiatement humiliantes. Au demeurant, le meurtrier de Vorovsky est entre les mains de la justice : l'affaire suit son cours ; et si la longueur de l'instruction étonne les esprits simplistes, on ne peut que leur recommander de la patience en face de ce qu'ils ne comprennent pas.

Lausanne, 10 juillet

ED. ROSSIER.

Correspondance

Monsieur le Directeur de la *Bibliothèque Universelle*

Lausanne.

Mon cher Directeur,

Vous avez bien voulu publier, à la veille de la votation du 3 juin, les quelques considérations que je vous avais envoyées à l'appui du projet de revision constitutionnelle auquel le peuple suisse a refusé son adhésion.

Je crois obéir à un devoir en vous demandant d'accueillir encore ces quelques lignes. Je ne voudrais pas laisser vos lecteurs, surtout ceux d'entre eux qui sont étrangers à la Suisse et qui ne seraient renseignés sur nos affaires publiques que par votre revue, sous l'unique impression du commentaire par lequel M. Ed. Rossier, votre distingué collaborateur, a terminé sa dernière *chronique politique*.

Je lis toujours avec attention et souvent avec plaisir ce que publie mon ancien et excellent collègue de l'Université de Lausanne. Il est utile et profitable aux hommes que les circonstances, plus que leur volonté, ont amenés à se consacrer aux affaires publiques, de connaître la pensée de ceux dont le rôle est d'observer et de juger. A une condition toutefois, c'est que le jugement soit basé sur une information suffisante. Et dans le cas particulier je ne puis m'empêcher de croire que

si M. Rossier avait examiné d'une façon plus approfondie la situation à laquelle il s'agissait de remédier, il fût arrivé à d'autres conclusions, et qu'il considérerait, avec l'auteur de ces lignes et avec tous ceux que préoccupe l'avenir du pays et de la race, la journée du 3 juin comme néfaste entre toutes.

M. Rossier se demande si l'institution d'un monopole fédéral était bien le vrai moyen d'atteindre le but poursuivi. Oublie-t-il que cette institution existe depuis trente-cinq ans, et que, de l'avis de Numa Droz lui-même, le monopole (dont il se déclarait en principe adversaire) était, au moment où il fut proposé, le seul système qui eût chance d'être adopté par le peuple suisse.

Ce monopole a été dénaturé, rendu inefficace et impuissant par le développement malsain de la distillation libre, développement que le projet de revision arrêtaient en soumettant, d'une part, à la régie la distillation des fruits à pépins, en imposant, d'autre part, la distillation des fruits à noyaux et des baies (raisins, etc.). Personne n'a indiqué et ne pouvait indiquer un autre moyen praticable de sortir de la situation lamentable dans laquelle nous nous trouvons et restons provisoirement, celle d'être le *seul pays civilisé* où l'alcool est produit et vendu librement, et pour la plus grande partie sans contribuer en rien à la couverture des dépenses publiques.

A ce propos M. Rossier déclare qu'il est toujours risqué de prétendre supprimer un abus en en profitant. Mais est-il préférable de laisser subsister et se développer l'abus sous la protection même de dispositions législatives qui ne jouent plus, tandis que quelques gros industriels en partagent les bénéfices avec les débitants de petits verres ? Et ne serait-il pas légitime et plus conforme à l'intérêt général que l'Etat tirât de la consommation de l'alcool une partie de ses ressources tout en contribuant à la diminuer sinon à la supprimer ? L'opposition qu'on veut créer entre « moralistes » et « fiscaux » est artificielle. En réalité, la réforme rejetée par le peuple aurait fait renchérir l'eau-de-vie ; y consacrant la même somme, le consommateur, celui surtout dont les ressources sont limitées, en aurait bu la moitié moins, ou une proportion plus faible encore. Et une partie de sa dépense, en allant au fisc des cantons et aux œuvres sociales, aurait sans doute trouvé un meilleur emploi que dans la caisse des distillateurs et des cabaretiers. Et si ces derniers n'ont pas, sans doute, mobilisé le total des opposants, il n'est pas prouvé qu'ils n'aient pas entraîné derrière eux le nombre de votants nécessaire pour majoriser ceux qui, plus conscients de l'avenir et de l'intérêt du pays, ont accepté le projet.

Enfin M. Rossier explique le vote du 3 juin par le fait que

l'autorité fédérale exécute mal les multiples besognes dont elle se charge. Je ne suis pas éloigné de partager cet avis, mais je me permettrai de corriger la formule de M. Rossier en le priant de bien vouloir parler des besognes « dont on la charge. » Et je n'ai pas besoin, je crois, de préciser à qui s'applique ce pronom indéfini.

Veillez, mon cher Directeur, croire aux meilleurs sentiments de votre dévoué

CHUARD.

Nous avons transmis la lettre de M. le conseiller fédéral Chuard à M. le professeur Rossier; il nous répond ce qui suit :

L'intéressante lettre de M. le conseiller fédéral Chuard complète la vigoureuse campagne qui a été menée en faveur de la réforme du régime des spiritueux. Jamais loi fédérale ne fut plus énergiquement soutenue. Les porte-parole de tous les partis réclamaient instamment l'extension du monopole. La réplique était presque nulle. Pourtant le projet a été repoussé à une majorité de 120.000 citoyens, au nombre desquels je ne me trouvais d'ailleurs pas.

Comme il est d'usage de prôner très haut l'esprit politique de notre peuple, il me paraît injuste d'invoquer, comme d'aucuns le font pour expliquer ce vote, une aberration momentanée. Il faut bien qu'il y ait eu autre chose.... Ce sont les raisons du refus que j'ai cherché à définir en quelques lignes à la fin de ma dernière chronique; et si j'ai signalé diverses déficiences de la loi, j'ai reconnu l'existence du mal qu'elle devait réprimer, comme aussi j'ai rendu hommage aux efforts des hommes qui l'ont défendue « avec autant d'éloquence que de conviction. »

J'ai trop de souvenirs communs avec M. le conseiller fédéral Chuard, j'ai pour lui trop d'estime et de respect pour me quereller avec lui à propos d'un pronom. Je sais d'autre part que le chef du Département de l'Intérieur ne désire aucunement compliquer la lourde tâche qu'il remplit de façon si distinguée. Mais M. Chuard n'est pas seul au Conseil fédéral et il n'en est pas membre depuis très longtemps. En évoquant nos souvenirs de guerre et d'après guerre, n'avons-nous pas le droit de dire que la Confédération se charge de multiples besognes ?

ED. ROSSIER.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

Tome CXII. — N° 332. Août 1923.

Rédaction et administration : Lausanne, 1, Rue de Bourg.

Prix de l'abonnement annuel : Fr. 20. — pour la Suisse.

Fr. 26. — pour l'Union postale.

Tous droits de traduction ou reproduction réservés. La « Bibliothèque Universelle » ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés et ne se charge pas de les renvoyer.

La littérature d'aujourd'hui dans la Suisse romande¹.

« Il est inutile de répéter ici qu'on simplifie et qu'on simplifie beaucoup. » Ainsi disait le plus vigoureux écrivain de ce pays, M. C.-F. Ramuz, définissant les principes de son œuvre et « la raison d'être » de notre littérature.

Autant qu'au chef d'école rédigeant un manifeste, cette nécessité de simplifier s'impose à celui qui entreprend (œuvre infiniment plus modeste mais plus ingrate) de décrire un mouvement contemporain, de rechercher comment notre littérature d'aujourd'hui est sortie de celle d'hier. Il faut simplifier, c'est-à-dire élaguer pour mettre l'ordre dans la confusion, renoncer à être complet. En ces matières, que les

¹ Cette étude a été composée d'abord pour deux conférences données à Lausanne, à l'Ecole Vinet, en décembre 1922. Je les retouche à la fin de mars 1923. Je ne crois pas devoir en modifier le mouvement et le ton, qui sont ceux de l'exposé oral.

critiques de nos journaux et revues ont appréciées au jour le jour, il faut renoncer à être personnel et neuf en restant équitable. L'équité certes m'importe plus que l'originalité. Il n'est pas, d'autre part, impossible de se montrer à la fois équitable et sincère.

J'espère y réussir, avec d'autant moins de peine que je ne nourris pas d'illusions sur le poids et les effets de mes jugements. Habitué à l'histoire littéraire, j'aborde ici, pour une fois, un sujet qui échappe à l'histoire et à ses méthodes. Les écrivains d'aujourd'hui s'offrent à la prise de la critique ; l'histoire s'arrête à ceux d'avant-hier ou d'hier. L'histoire littéraire est une science. La critique, tout objective et probe qu'elle s'efforce d'être, en définitive n'est qu'un divertissement de l'esprit, qu'une forme plus ou moins littéraire de la conversation. L'auteur de ces pages n'est donc pas un critique de profession (le professionnel acquiert une technique qui peut présenter quelque analogie avec les méthodes du savant). Il n'est qu'un lecteur qui cherche à mettre de l'ordre dans ses impressions pour les dominer et les retenir, et qui prend plaisir à les communiquer à d'autres lecteurs.

Si l'on m'en presse, je conviendrai cependant que ces réserves s'appliquent surtout à la seconde partie de mon étude, qui est une simple galerie de portraits esquissés, portraits contemporains, dirais-je, si l'autorité d'un fameux critique n'avait donné à ce titre un poids redoutable. La première partie, qu'on va lire, est d'une nature un peu différente ; elle est un moyen terme entre l'histoire littéraire et la critique ; elle dégage et dégrossit des matériaux pour les futurs historiens de nos lettres, les continuateurs des Philippe Godet et des Virgile Rossel. Peut-être se trouvera-t-il un Vandérem¹ suisse pour clamer que les contemporains sont pour moi lettre morte et pour me renvoyer à l'étude des morts illustres. Les clameurs de cette sorte ne sont pas inutiles, forçant à reviser certaines valeurs, mais elles ne tuent personne !

Les écrivains romands d'aujourd'hui, qu'on le remarque, ce ne sont pas tous les gens de plume vivant à l'heure présente dans la Suisse romande. Ce sont ceux d'une génération, de

¹ Fernand Vandérem, *Nos manuels d'histoire littéraire*, une brochure, 1922.

deux générations si l'on distingue les auteurs de vingt ans de ceux de quarante. Quelques vénérables survivants de la brigade plus ancienne, je les honore, je suis prêt à les préférer à beaucoup de nos jeunes, mais ils demeurent en dehors du champ qu'il a bien fallu délimiter. Les écrivains morts d'hier ou disparus il y a dix ans n'appartiennent d'ailleurs pas encore à l'histoire. Le recul de quelques années ne suffit pas. Henri Warnery (mort en 1902) nous reste presque aussi énigmatique que tel artiste vivant qui vient de cesser de produire, tant que nous n'avons pas de monographie, pas de recueil de ses lettres, pas de confidences sur la conception de ses œuvres.

Nos contemporains pourraient nous livrer les secrets de leur production. Il suffirait de leur faire visite, de les interroger le crayon à la main. Je m'en suis gardé. Si j'ai l'avantage de connaître l'un et l'autre de ceux dont je parlerai, j'ai eu grand soin d'oublier autant que possible leur personne au moment de juger leur œuvre. Cette étude est faite uniquement d'après les publications accessibles à tout le monde. Qu'on y réfléchisse ; on conviendra que, privé de renseignements inédits, personnels... et contradictoires, je m'assure, en compensation, l'indépendance sans laquelle ces pages n'auraient plus l'ombre d'intérêt.

Elles n'épuisent pas le sujet ; cette galerie d'écrivains est résolument incomplète, le choix en est arbitraire. On ne peut tout connaître, tout lire. Admirez-vous cette espèce d'hommes ou plutôt de monstres auxquels aucun livre n'échappe et qui sont toujours en état d'absorber ce qu'ils lisent ? Ceux qui savent tout d'un sujet sont de vivants répertoires ; ils ne sont plus capables d'opinion ni de sentiment.

Les auteurs que je passerai sous silence, il n'est pas dit que je les ignore. Il n'est pas assuré non plus que je me tais pour dissimuler une impression défavorable. La place m'est mesurée. Une revue littéraire ne s'ordonne pas comme un dessin géométrique. La ligne sinueuse du discours passe, on ne sait pourquoi, à l'écart de tel point où l'on pensait s'arrêter. Les imprévus de l'inspiration n'auraient-ils aucune part au travail du critique, et lui refuserait-on le bénéfice de toute fantaisie ?

I

Quelques-uns de mes lecteurs se souviennent peut-être du discours sur *l'Esprit littéraire dans la Suisse romande* qu'Edouard Rod fit lire au centenaire de la Société de Belles-Lettres, à Lausanne, en 1906¹. Ce morceau vigoureux produisit dans les eaux courantes et dans les marécages de notre monde intellectuel un interminable concert de protestations, d'approbations, de nobles répliques et de coassements. Il était en effet agressif et mal gracieux à souhait. L'illustre romancier vaudois, animé peut-être de quelque rancune à l'endroit de ses compatriotes, se comporta ce jour-là comme le chasseur qui foule un parterre fleuri. Il dit aux étudiants en fête beaucoup de fortes vérités mêlées d'un peu d'erreur. On ne put lui reprocher que d'avoir mal choisi son jour.

Cet écrivain, malgré ses succès parisiens, restait pesant. Il fallait qu'un conflit dramatique s'emparât de son esprit pour que son talent s'animât ; il était alors capable de produire cette belle tragédie racinienne de *Michel Teissier*, ce poème d'amour, le *Silence*, qui laisse dans l'âme du lecteur une résonance musicale et tragique... Donc, en son manifeste de 1906, Ed. Rod déclara que la littérature romande avait entre autres défauts, celui de ne pas exister ! A quoi un professeur répondit paraît-il dans un toast : « La littérature romande existe ; la preuve, c'est que M. Ch. Burnier l'enseigne à l'Université ! »

Cette boutade avait en somme grand'raison. La littérature romande est un fait, qu'on peut nier si on ne l'aperçoit pas, mais qu'on aperçoit si on ne refuse pas de se placer au juste point de vue. On peut ergoter à l'infini sur l'existence indépendante de cette littérature ; on ne s'en fait pas faute, car il n'y a pas de plus grands ergoteurs que ceux qui entourent nos écrivains pour accrocher un reflet de leur notoriété. Comme M. Charly Clerc dans ses *Lettres sur l'esprit romand* (1920), j'estime ces ergotages sans intérêt. Mais si nous sommes convaincus de l'existence d'une littérature romande qui ne

¹ Supplément de la *Gazette de Lausanne*, 6 juin 1906.

se confond pas avec les lettres de France, remarquez qu'il n'est pas aisé de tracer la limite entre elle et le vaste monde de la littérature française.

M. Paul Seippel, le plus pénétrant de nos critiques de la génération précédente, parce qu'il est un esprit complexe et qu'il a des convictions sans être dogmatique, répondit à Ed. Rod¹ : « Notre pays a donné naissance à une double lignée d'écrivains : les autochtones et les déracinés, ceux dont la réputation est demeurée essentiellement locale et ceux qui ont inscrit un nom, parfois glorieux, au Livre d'or des lettres françaises. » Et M. Seippel paraissait disposé à ne porter au compte de notre littérature que ces autochtones, en abandonnant à notre grande voisine tous nos grands écrivains, Rousseau, M^{me} de Staël, Benjamin Constant les beaux premiers. Soit. Je le trouve un peu généreux... Mais si cette distinction peut s'appliquer au classement de nos écrivains passés, M. Seippel conviendrait que, parmi nos contemporains, le départ est difficile à faire entre les autochtones et les déracinés.

Sans doute M. Claude Anet, l'auteur de *Quand la terre trembla* et autres beaux romans russes écrits pour les Parisiens, n'est pas un écrivain romand bien qu'il soit, on l'assure, natif de Morges, comme M. Morax, et qu'il s'appelle Schopfer de son vrai nom. Je crois cependant qu'il serait inscrit dans les cadres de notre littérature s'il avait eu soin d'offrir quelques morceaux à nos périodiques et surtout de soumettre ses ouvrages à nos critiques. Cet acte de volonté eût suffi. Il a suffi à M. Jacques Chenevière.

Sans doute MM. Ramuz et de Reynold sont des écrivains romands au premier chef, ils veulent l'être ; ils le sont par les sujets qu'ils choisissent, et par leur manière. Mais si la France les adoptait et les inscrivait sur son Livre d'or, cesseraient-ils d'être les ornements de notre littérature ? L'accueil que les grandes revues parisiennes font à M^{me} Noëlle Roger, à M. Benjamin Vallotton, la réception de ce dernier à l'Académie de Belgique, au même titre que M^{me} de Noailles, empêchent-ils ces écrivains d'être essentiellement de chez nous ?

¹ *Escarmouches* (1910), p. 76.

Le problème, simple en apparence, se montre fort compliqué quand on lui veut donner des solutions particulières. M. de Traz nous est venu de Paris à l'âge d'homme avec une formation toute française ; il s'est fait écrivain romand parce qu'il l'a voulu ; on le lui a du reste aigrement reproché dans certains de nos cénacles : on aurait mieux fait de nous féliciter de son adhésion. Certains de nos jeunes, nés sur notre terre, débutent dans nos périodiques, mais avec des qualités et une inspiration plus françaises que suisses. C'est le cas, par exemple, de M. Florian Delhorbe : il a donné récemment à la *Semaine littéraire*¹ un roman dont la conception ne m'a pas entièrement satisfait ; mais il est écrit d'un style si naturel, si habile à ménager la lumière et à enchaîner des images aisées que nous avons peine à reconnaître dans ce Lausannois de naissance le frère de nos écrivains gauches, laborieux, ou tendus.

Si l'on classait les écrivains d'après le style et que nous cédions à la France tous ceux qui écrivent comme des Français, nos cadres se videraient en partie et nos troupes iraient grossir la grande armée d'outre-Jura. Car, si le nombre des mauvais écrivains suisses ne diminue pas sensiblement, le nombre croît certainement de ceux qui manient la plume aussi bien qu'homme de France. La raison générale m'en paraît simple : nos cantons romands ont à peu près achevé d'oublier le patois ; le français se substitue graduellement dans nos familles au langage impropre et indigent dans lequel les enfants de notre pays ont si longtemps été nourris. Il reste encore beaucoup à faire. Ce progrès, comme tous les progrès, ne va pas sans péril. Car ne perdrons-nous pas notre caractère en oubliant notre langage ? Raffermer notre caractère en épurant nos moyens d'expression, voilà la tâche de nos lettrés et de nos maîtres. Notre jeune école l'a fort bien compris. *Mieux écrire et devenir plus parfaitement nous-mêmes*, voilà, si l'on ne veut pas tomber dans les complications et les contradictions, le programme des écrivains de la *Voile latine*, et des *Cahiers vaudois*.

Mais c'était déjà l'idéal d'un bon nombre de leurs prédé-

¹ *Jusqu'à vingt ans*, 1922. Ce n'est du reste pas l'ouvrage de début de M. Delhorbe.

cesseurs. Philippe Monnier n'a pas fait autre chose. Le regret-té Philippe Godet, guidé par son magnifique instinct, servi par cette forte nature dont les ressorts n'étaient gênés par aucune complication vaine, a réalisé, non sans labeur mais sans effort apparent, ce prodige d'être à la fois le plus neuchâtelois et le plus français de nos écrivains, d'exprimer ses convictions de patriote cantonal et municipal et de protestant du Jura suisse en maniant sans défaillance le pur style de Voltaire.

Ce tour de force, j'en suis convaincu, est plus facile à un Neuchâtelois qu'à un Genevois, plus facile à un Genevois qu'à un Vaudois. Relisez, pour comprendre les raisons de cette observation, les pages maîtresses de Philippe Godet sur les divers caractères des cantons romands, en tête de son *Histoire littéraire*. Que des Vaudois comme M. F. Roger-Cornaz, comme M. Delhorbe, écrivent le français avec élégance et pureté, cela se conçoit ; il en est de même de Genevois comme M. Ami Chantre, M. François Franzoni, M. Jacques Chenevière ; tous se sont mis à l'école française ; par instinct ou à la faveur de leur éducation, de leurs circonstances de famille, ils ont développé en eux la fibre littéraire française. Mais cultiver son caractère vaudois et devenir du même coup un pur écrivain français, c'était impossible au temps de Juste Olivier et d'Eugène Rambert ; c'était impossible au temps d'Henri Warnery : la beauté de son *Tristan sur les eaux*, que je tiens pour le poème le plus parfait qu'un Suisse romand ait jamais produit, n'empêchera pas son souvenir de rester confiné dans son pays natal ; cultiver son caractère vaudois et devenir un pur écrivain français est encore impossible à la génération de M. Ramuz. On voit bien qu'il ne s'agit pas ici de la correction de la langue ; l'incorrection de M. Ramuz est voulue, elle est un procédé d'artiste. D'autre part, les fautes de français que nos amateurs ont toujours reprochées à M. Vallotton n'ont pas empêché les Français de l'applaudir, avant même que Potterat ait manifesté sa francophilie. Il est vrai qu'on a fêté en lui l'écrivain régionaliste et qu'on ne l'a pas pris pour un Français.

Ces réflexions pourraient se développer à l'infini. Bien

qu'elles nous introduisent au vif de notre sujet, ne les poussons pas plus avant. Entreprenons sans plus attendre le chapitre d'histoire contemporaine qui doit précéder la revue des écrivains romands de l'heure présente.

A la fin de 1903, M. Ramuz (il avait vingt-cinq ans) publia son agréable idylle le *Petit village*. Edouard Rod et nos principaux écrivains reconnurent sans hésiter le talent de ce jeune confrère. Au printemps de 1904, M. Ramuz s'alliait avec un critique d'art genevois à l'esprit très mûr, M. Adrien Bovy et avec deux artistes de Genève pleins de fougue et de beaux desseins, MM. Cingria. Ils publiaient ensemble un volume, les *Pénates d'argile*.

Ces manifestations éveillaient l'intérêt d'un étudiant fribourgeois, auteur déjà de deux recueils de vers ; il venait de terminer ses semestres universitaires à Paris puis à Fribourg-en-Brisgau et cherchait en Italie un contrepois à l'influence allemande qu'il venait de subir, un aliment à sa pensée qui enfantait les théories littéraires et sociales avec une incroyable fécondité. M. Gonzague de Reynold, c'était lui, fit la connaissance de M. Alexandre Cingria, s'entendit avec les auteurs des *Pénates d'argile*¹ ; leur groupe se grossit de quelques adeptes, le graveur Maurice Baud, ancien familier de Verlaine à Paris, un jeune poète qui venait de publier son premier recueil, M. Henry Spiess. En octobre 1904, ces fervents promoteurs d'une renaissance de nos lettres publiaient le premier fascicule de la *Voile latine*, sous les auspices de la Section des lettres de la Société des arts de Genève.

La *Voile latine* résista six ans aux éléments ; il faut dire que le vent lui fut le plus souvent propice et que l'orage qui devait causer le naufrage final prit naissance dans le cercle même des auteurs de cette revue.

La collection en présente encore un vif attrait, pour qui s'intéresse à nos lettres et à la crise morale dont nous sortons à peine. Ses fondateurs y manifestent un tempérament magnifique, une jeunesse active et triomphante.

¹ Tous ces renseignements se trouvent dans les publications de M. de Reynold, par exemple, *Voile latine*, 1908, N° 3, 1910, N° 5, etc.

Alexandre s'armant pour la conquête du monde n'avait pas plus de foi dans son étoile, plus de ressources, plus d'ardeur combative que ces jeunes hommes résolus à la plus difficile des conquêtes : celle d'eux-mêmes et de leur propre pays. Ils ont réussi, autrement peut-être qu'ils le rêvaient. Plusieurs d'entre eux sont maintenant ce qu'étaient il y a dix-huit ans, au moment où la *Voile latine* se déployait comme une bannière, les Monnier, les Rod, les Vallette, les Godet : ils sont nos maîtres de l'heure.

Résumer ici les théories de la *Voile latine*, multiples et contradictoires, ce serait une laborieuse et longue entreprise. Vous en trouverez des exposés critiques, remarquables à des titres divers, dans les *Escarmouches* de M. Seippel, dans la *Feuille centrale de Zofingue* de 1914, sous la plume d'un jeune avocat à l'esprit lucide, M. H. Bonnard, mais surtout dans un volume dont je voudrais dire le mérite et le charme, l'*Apologie des jeunes* de M. J.-B. Bouvier (1915).

Parlant de la *Voile latine* dont il fut un des collaborateurs, M. Bouvier n'est pas impartial ; il apprécie avec sévérité, mais non sans justesse, les théories successives de l'helvétisme de M. de Reynold, qui changeait d'idées non par impuissance, mais à mesure que son enquête sur notre histoire sociale et littéraire et que la maturité croissante de son esprit lui montraient la fragilité de ses chimères juvéniles et lui proposaient des conclusions plus larges et plus sûres.

Mais M. Bouvier est vraiment injuste à l'endroit de M. Robert de Traz. On lui reprochait, semble-t-il, d'être monté en cours de route sur la barque grée par ses amis, d'avoir récolté, avec plus d'adresse que de capacité véritable, les fruits cultivés par d'autres. Que M. de Traz ait montré des qualités pratiques, qu'il ait manifesté rapidement un talent de chroniqueur et de journaliste littéraire, que ses premières œuvres soient portées par une souple volonté plutôt que par un robuste tempérament, j'en conviens volontiers. Mais ce n'était pas une raison pour lui refuser tout crédit. Les voies qui mènent à l'œuvre parfaite ne sont pas toutes rocailleuses, comme les chemins que parcourent les Confédérés barbares de M. de Reynold sous les plis des

bannières flammées, ou que marquent de leur pas appuyé les rustiques héros de M. Ramuz. Si les adversaires de M. de Traz sont de bonne foi, son dernier roman au moins a dû les convaincre de leur injuste erreur.

Quoi qu'il en soit, le recueil de critiques de M. Bouvier bien que faiblement composé est une œuvre délicate. Voilà un critique qui sait, rare talent, caractériser les auteurs dont il s'occupe, marquer les traits personnels de leur poésie comme de leur pensée ; il s'exprime avec une aisance fluide qui n'est pas une facilité molle ; il est nuancé, délicatement imagé, chaleureux avec mesure, capable de nobles emportements.

Les auteurs des *Pénates d'argile* inscrivaient comme sous-titre à leur livre : *Essai de littérature romande*. Sans prendre garde que, depuis Tœpffer jusqu'à leur voisin Ph. Monnier, la littérature à la fois artistique et romande avait produit plus d'une œuvre authentique, ils s'efforçaient de donner à leur tentative le fondement d'une tradition nationale et l'appui d'une poétique éprouvée par le temps mais réformée. Seulement, M. de Reynold croyait d'abord à l'existence d'une littérature suisse, tandis que M. Ramuz, dès le début, insistait sur nos différences cantonales et prétendait être un écrivain vaudois guidé par l'exemple des maîtres français.

« Je ne connais pas de Suisse, écrivait-il en 1906, je connais des Bernois, des Valaisans, des Vaudois.... Notre vrai patriotisme doit être un patriotisme de clocher.... C'est de la littérature française... que nous tirerons nos leçons.... Ce sont du reste celles de la France classique¹ ». La *Voile latine* prétendait en effet produire une renaissance classique ; il ne faut pas s'en étonner ; nos jeunes d'il y a vingt ans subissaient l'influence directe de la réaction qui se marquait en France et dans les autres États nos voisins : en politique, nationalisme et néo-monarchisme de l'*Action française* ; en littérature et en peinture, restauration classique au détriment du symbolisme décadent et de l'impressionnisme épuisé.

Bientôt M. de Reynold revenait de son illusion d'une littérature suisse unique et comprenait que la Suisse avait iné-

¹ *Voile latine*, t. II, p. 122.

luctablement autant de littératures que d'idiomes nationaux, mais il ne cessait pas de faire rentrer dans sa formule la *matière germanique*. Il est Fribourgeois. La cité de son enfance, le passé des familles patriciennes dont il est issu, lui montraient l'union féconde de l'élément germanique et de l'élément français, lui présentaient des manifestations sociales et artistiques faites d'esprit allemand et de forme latine. Il sentait revivre en lui cette tradition double. « Par mon père je suis un Burgonde, et par ma mère un Alémanne », s'écriait-il, du ton dont Vigny avait pu dire : « Homme du nord par mon père et du midi par ma mère, les nerfs vigoureux de l'un et le sang brûlant de l'autre se sont combinés de manière à me donner une nature impressionnable et forte ¹.... » L'helvétisme littéraire du XVIII^e siècle, qu'il remettait en lumière très opportunément, fournissait au jeune humaniste fribourgeois un argument historique et esthétique d'un certain prix. Les Alpes, les mœurs primitives de leurs habitants, le trésor de notre histoire politique et intellectuelle, la tradition de nos démocraties rustiques ou patriciennes, tous ces objets avaient fourni à l'esprit suisse un idéal commun dans la confusion du XVIII^e siècle. Dans le malaise moral du XX^e siècle à son début, nos jeunes artistes et patriotes ne pouvaient-ils pas demander aux mêmes doctrines, aux mêmes traditions de notre Suisse alpestre et germano-latine la satisfaction de leur besoin d'ordre ?

L'helvétisme littéraire du XVIII^e siècle est un fait, dont on peut discuter la signification, mais dont l'existence n'est pas contestable. Feuilletez le *Journal littéraire* rédigé à Lausanne par la chanoinesse de Polier et vous constaterez avec quelle ferveur inquiète les intellectuels vaudois, à la veille de la Révolution helvétique, demandaient secours et raison d'exister à la tradition artistique et sociale de la vieille Suisse allemande. Ce mouvement durait depuis quarante ans. Il était excellent d'en écrire l'histoire. Nous devons gratitude à M. de Reynold pour avoir consacré à ce sujet un peu méconnus les deux volumes, gonflés de faits et d'idées, de son *Histoire littéraire de la Suisse au XVIII^e siècle* (1909 et 1912). Mais si une his-

¹ *Voile latine*, 1910, p. 384. Cf. Dupuy, *Jeunesse des romantiques*, p. 146.

toire ordonnée par de grandes idées est toujours supérieure à une collection de faits et de dates, la domination de l'idée préconçue n'est pas un principe scientifique. Dans l'introduction de son second tome, M. de Reynold retrace, d'une manière attachante, les étapes de sa formation morale et intellectuelle ; il y esquisse l'histoire personnelle de ses doctrines sur la littérature et sur l'esprit suisses. C'est dire que les faits, réunis et composés par l'auteur avec une méthode parfaite et une rare puissance de travail, forment les arguments d'un manifeste, le matériel d'un arsenal, plutôt que les pièces d'une œuvre de science désintéressée. De fameux historiens, en d'autres temps, en ont agi de même.

Les auteurs de la *Voile latine*, j'entends ceux dont les œuvres comptent, étaient artistes et patriotes. Très différents les uns des autres, ils avaient bien peu d'idées communes ; mais, écrivait M. de Reynold, peu avant le naufrage de la revue « deux idées dominant pourtant de très haut toutes nos divergences : l'idée d'art et le fédéralisme ¹. »

Les idées sont impuissantes à contenir les divergences quand les personnalités s'opposent trop vivement et que la confiance juvénile se résout en frottements. Je suis mal informé des circonstances personnelles qui produisirent en 1910 la scission violente du groupe de la *Voile latine*. A peine si l'on sait encore, dans cette héroïque bagarre, qui donna des soufflets, et qui les reçut ! Peu nous importe. Mais nous remarquons que l'art et le patriotisme ne font pas forcément bon ménage. Il faut le tempérament d'un Reynold pour les concilier en une union productive. Dans les derniers numéros de la *Voile latine*, la préoccupation politique gagne du terrain, aux dépens de la création littéraire. C'était un signe des temps.

Les nationalismes européens devenaient de plus en plus actifs. Par une aberration singulière, l'*Action française* nous envoyait ses camelots, comme si le royalisme avait un sens dans nos frontières ! Mais le génie de la France rayonne. Et depuis un quart de siècle la mode parisienne, qu'il s'agisse des chapeaux, des formes littéraires ou des doctrines poli-

¹ T. VI (1910), p. 385.

tiques, nous parvient avec une rapidité croissante. C'est un grand changement dans notre vie intellectuelle. Les Edouard Rod et les Henri Warnery n'avaient pas connu dans leur jeunesse cette communication immédiate avec l'avant-garde littéraire de Paris. Aujourd'hui l'étudiant de Lausanne et de Neuchâtel porte sous le bras, en entrant à l'auditoire, les cahiers des cénacles les plus récents. Il applaudit M. Cotteau, demande volontiers son inspiration politique à l'*Action française* et considère Barrès et Maurras comme les patriarches de la pensée moderne. Ph. Godet s'en plaignait, avec sa vivacité coutumière, au jubilé de la *Semaine littéraire* ¹ et renvoyait nos éphèbes à Vinet... et autres penseurs de l'antiquité.

Je distingue, bien entendu, ces jeunes gens pressés de l'après-guerre des auteurs de la *Voile latine* et des revues qui la remplacèrent. Cependant MM. Cingria prêtaient une oreille complaisante aux sophismes de l'*Action française*, ils exagéraient leur latinité ; l'un d'eux déplorait la victoire des Suisses sur Charles-le-Téméraire, ce qui peut être inoffensif, et, ce qui l'est moins, paraissait regretter que les cantons romands ne fissent pas partie d'un royaume latin de Lotharingie ².

Tout en affirmant sa sympathie pour la tradition royaliste française, tout en critiquant les préventions d'Albert Bonnard contre le nationalisme français et contre le catholicisme, tout en affirmant à l'occasion que « notre matière latine... sommeille dans le protestantisme qui est la négation de la latinité ³ », M. de Reynold, campé sur son helvétisme comme sur un roc, répudiait ces dangereuses inclinations de son camarade Cingria. Robert de Traz faisait bloc avec lui. Il faut bien croire que la patrie et sa tradition intellectuelle importaient plus alors à l'écrivain fribourgeois que ses convictions catholiques ; en effet, tandis qu'il opposait à ses amis, éblouis par le mirage latin, un dernier manifeste intitulé le

¹ Voir le numéro spécial du 17 juin 1922, qui est un fidèle miroir de nos lettres.

² T. VI, (1910), n° 1 et 2.

³ T. III, 1907, n° 1, *Etude sur le classicisme alpestre de la Suisse allemande*.

Germanisme et nous, son allié de Traz lançait un vigou 70. article à l'éloge de *Notre tradition protestante*, qui mit le feu aux poudres et la galère sauta.

Aussitôt MM. de Reynold et de Traz renflouaient l'entreprise ; sous le titre des *Feuillets*, leur œuvre se poursuivit trois ans encore, de 1911 à 1913. Cette revue de « culture suisse » (la *Voile latine* avait déjà porté ce sous-titre à la fin de sa carrière) fut un organe littéraire, mais aussi et de plus en plus une publication politique.

Le malaise de la jeune génération croissait. Pour ceux qui n'étaient ni conseillers nationaux, ni directeurs d'hôtel, ni entrepreneurs de construction, pour ceux qui tenaient à l'indépendance morale de leur pays, qui ne se résignaient pas à le voir conquis par la spéculation de finance et par l'immigration étrangère, l'air de la Suisse devenait irrespirable depuis 1910. Les *Feuillets* exprimèrent ce malaise, que la *Voile latine* avait déjà dénoncé avant de sombrer. Les *Feuillets* devinrent le centre de ce mouvement de jeunes citoyens qui, après deux ans de travaux préparatoires, fondèrent, au début de 1914, la *Nouvelle société helvétique* « pour la dignité de la Suisse et pour sa sécurité. »

La théorie de l'helvétisme littéraire, commode parce qu'elle était une forme malléable dans laquelle trouvaient place des aspirations diverses, fournit une sorte de philosophie à ce mouvement ; politique par essence, il ne prit toute son efficacité que lorsque le feu de la guerre eut flambé les illusions esthétiques et les réminiscences littéraires qui l'alourdissaient en pensant l'embellir.

Pour moi, qui n'ai tenu aucun rôle dans les revues littéraires dont je viens de parler, si je n'avais pris au contraire une part, modeste mais active, à la fondation de la *Nouvelle société helvétique*, je dirais que cette union de patriotes idéalistes a rendu à la Suisse un service essentiel ; elle fut le point de ralliement de ceux qui empêchèrent notre pays de se perdre dans l'utilitaire au moment où cette faiblesse morale pouvait lui être fatale ; elle fut, dans la crise de la guerre, une des forces qui préservèrent notre patrie de la scission effective en deux moitiés hostiles.

Sous l'égide de R. de Traz et de G. de Reynold, professeurs d'énergie et de discipline civique ou militaire, de jeunes publicistes discutaient dans les *Feuillets* la réforme de notre Etat. M. William Martin, qu'il faut tenir pour une rare intelligence politique, une des plus capables de discerner et de construire, avait débuté à la *Voile latine* et collaborait aux *Feuillets*, en même temps qu'à nos grands quotidiens. Aussi bien, le débat gagnait la presse politique et le public¹. Certains de nos aînés, captifs de l'idéal de leur génération, accusaient ces jeunes gens inquiets de pessimisme injustifié, et leur affirmaient que tout était pour le mieux dans la meilleure des Suisses. Ils ont oublié, pour la plupart, de reconnaître la clairvoyance des jeunes pessimistes quand la guerre a fait éclater notre maladie civique....

Sans doute l'action patriotique nuit dans les *Feuillets* au culte de l'art. M. de Traz accueillit, avec une indulgence peut-être exagérée, les vers et les proses de débutants timides ou trop hardis. Il nous fit ainsi connaître au moins un talent charmant : vous souvenez-vous des petits tableaux vaudois de M. Charles Chinet, d'un pittoresque délicieux ? On raconte que M. Chinet s'est fait peintre. C'est grand dommage pour les lettres ! Quoi qu'en ait dit la rédaction des *Feuillets*, plusieurs des collaborateurs les plus distingués de la *Voile latine* avaient pris le parti de MM. Cingria. On ne put lire dans les *Feuillets* ni le nom de M. J.-B. Bouvier, ni celui de M. Adrien Bovy, qui n'écrivait plus guère il est vrai, ni celui de M. Maurice Baud, ni celui de M. René Morax, l'artisan de notre renaissance dramatique, ni enfin celui de M. Ramuz.

Je ne sais si M. Ramuz fut mêlé à l'échauffourée qui détruisit la *Voile latine*. Mais il est évident que son régionalisme, étroit autant que fécond, ne pouvait s'accommoder longtemps de l'helvétisme de ses camarades. Il est clair que son tempérament puissant, affirmé par une série d'œuvres de plus en plus mûres, ne pouvait se subordonner à des tempéraments moins puissants ou plus cérébraux ; et, s'il n'était pas homme à réunir un groupe, à fonder une école,

¹ Voir dans les *Feuillets* de mai 1911, un résumé de la polémique, avec l'indication des principaux articles.

il était naturel qu'un groupe se constituât autour de lui, à son ombre, pour ne pas dire dans sa lumière.

Ce groupement fonda les *Cahiers vaudois*, qui commencèrent de paraître en 1914, en avant-coureurs du printemps. J'ai vu le facteur apporter le premier cahier blanc dans un chalet de l'alpe vaudoise, à la lisière d'une forêt que fleurissaient les hépatiques. Et j'entends encore mon hôte, l'infortuné Charles de Rham, nous lire en dînant des passages imagés de ce manifeste de M. Ramuz... La guerre et ses difficultés économiques, fatales aux publications et aux écrivains, ont abrégé la carrière des *Cahiers vaudois*, mais leur ont épargné les lents dépérissements ou l'élégant suicide auquel s'était résolue la direction des *Feuillets*.

Les *Cahiers vaudois* ont été fondés contre la tendance des *Feuillets*, contre l'helvétisme littéraire et politique, contre le germanisme, contre l'appartenance morale à Berne et la doctrine esthétique que l'on peut tirer de Fribourg. Ils ont « tourné le dos »¹ aux affluents du Rhin, pour se pencher sur le Rhône seulement, sur le miroir du Léman qui est le Rhône élargi et dont les eaux, baignant les coteaux pierreux de la Provence, si ressemblants à ceux du Valais, vont se perdre dans le bleu de la vaste mer latine.

Adeptes convaincus de l'helvétisme politique, c'est-à-dire pour parler proprement du patriotisme suisse, j'ai déjà laissé entendre que l'helvétisme ne pouvait être durablement une bonne doctrine littéraire. M. de Reynold lui-même paraît s'en être détourné, après avoir, il est vrai, illustré cette théorie d'un ensemble d'œuvres originales. On n'a pas attendu son revirement pour apercevoir les limites du champ qu'il avait rouvert aux écrivains romands et dans lequel, depuis plus de cent ans, les Bridel, les Olivier, les Rambert, d'autres encore, ont trouvé des sujets à défaut d'un style.

Mais les théories que les *Cahiers vaudois* nous ont exposées ne nous satisfont pas davantage. C'est peut-être qu'aucune théorie littéraire n'est satisfaisante et que leur seule justification est d'expliquer après coup de belles œuvres ou

¹ C.-F. Ramuz, *Raison d'être*, 1^{er} *Cahier Vaudois*, p. 45-s.s. Cf. du même : *Le Chant de notre Rhône*, 1920.

d'aider à l'éclosion d'ouvrages que l'auteur porte en son cœur et dont son esprit prend la mesure par avance. Sans doute l'influence du pays sur l'homme n'est pas niable ; si l'étroite patrie ne façonne pas le talent de l'écrivain, elle modèle l'œuvre de l'artiste, lorsque celui-ci emprunte au milieu natal son sujet et sa manière, comme M. Ramuz et M. de Reynold se sont appliqués à le faire. Mais pousser plus avant la soumission de l'artiste au terroir est un leurre. Prétendre que l'écrivain libère son instinct entravé par une fausse tradition morale en se courbant sur la terre natale, qu'il conquiert ses moyens d'expression au contact de la vigne et des vigneron, que les inflexions des coteaux lui suggèrent les mouvements de son style, ce peuvent être d'agréables propos d'artistes enclins à déguiser en images plastiques des parcelles de vérité observée ; à réduire ces images en théories, on en ferait des fariboles.

Certes, il est malaisé au lecteur de formuler les doctrines des *Cahiers vaudois*. Peut-être leurs fondateurs n'ont-ils eu que des tendances, ce dont on les louerait. Cependant M. Ramuz, qui était la raison d'être principale, avec M. Morax, du groupement nouveau, rédigea un premier cahier qui, sous le titre de *Raison d'être*, semble vouloir doter la jeune école vaudoise d'une esthétique autochtone et lémanique. Il est vrai que M. Ramuz demanda tôt après, dans une lettre à ses amis, qu'on ne le considérât pas « comme un théoricien, comme un homme à principes (triste chose !) ». Il convint que des « raisons d'opportunité » l'avaient, avec d'autres mobiles plus profonds, engagé à écrire cette « injuste petite brochure. » Il déclara, et c'est parler d'or, « qu'il ne faut s'intéresser en art qu'à la seule personnalité. Or, elle est avant tout instinct. Le tempérament s'affirme où il veut, quand il veut, comme il veut. Il préexiste. Il n'a de théories que celles qu'il déduit (et souvent très tard, et parfois jamais) de ses propres expériences. Le milieu n'explique point le génie, il ne l'implique pas non plus. Le propre du génie est précisément de dépasser¹. »

¹ 4^e *Cahier vaudois*.

M. Ramuz est homme de grand sens ; il se connaît ; il nous a donné souvent, dans les journaux qu'il illustrait de ses réflexions¹, des fragments d'esthétique ; le désir de faire, comme tant de ses contemporains français, son art poétique, paraît l'avoir hanté ; mais, plus raisonnable que beaucoup de ses émules, il nous avertit de ne pas prendre au sérieux le théoricien qui ferait tort chez lui à l'artiste, s'il lui laissait prendre le pas.

M. Edmond Gilliard au contraire a la véritable vocation de l'esthéticien ; c'est la pente de son talent. Il s'y est livré dans les premiers *Cahiers vaudois*, dont il était directeur. M. Gilliard est l'esprit le plus original qui ait paru chez nous depuis vingt ans dans la critique. Il donna, il y a quelque dix ans, à la *Bibliothèque Universelle* des chroniques romandes qui charmèrent aussitôt les délicats, pour peu qu'ils eussent le goût d'une pensée finement balancée et dirigée vers la profondeur. Il me souvient d'avoir salué, en un article plein d'enthousiasme juvénile, de substantielles conférences de M. Gilliard à l'Ecole Vinet sur notre poésie vaudoise². Nous n'étions guère habitués à tant de pénétration et d'âpre indépendance. Cantonné dans ce petit domaine qui tient entre Juste Olivier, Vinet, et C.-F. Ramuz, M. Gilliard n'a cessé, semble-t-il, d'en sonder les profondeurs. Il en tire, non des semences prêtes à germer, non des gemmes colorées, mais des cristaux de sel, étincelants, aux arêtes dures, à la saveur amère. L'esthétique à l'usage des Vaudois qu'il a esquissée dans les *Cahiers* en de mordantes études, on lui pardonnerait son obscurité, en faveur de sa finesse et de sa concentration. Mais doit-on lui pardonner sa stérilité ? Une histoire de l'art, une explication de la beauté passée n'a pas le devoir d'être féconde ; mais une esthétique qui prétend préparer l'avenir se disqualifie, si elle ne fait qu'ajouter des gênes aux empêchements naturels du talent. Faut-il tant de précautions et de recherches pour libérer notre instinct, tant de préambules et de restrictions pour nous conseiller de vivre ? Quoi qu'il en soit, il est juste de recon-

¹ Voir ses *A propos de tout* dans la *Gazette de Lausanne*, 1912 s.s.

² *Gazette de Lausanne*, 5 janvier 1913.

naître le mérite d'un homme qu'on sent si désespérément sincère dans sa poursuite d'une amère quintessence.

L'autre directeur des *Cahiers*, M. Paul Budry, est un virtuose ; sa facilité, son brio, sa verve irrespectueuse éclatent dans sa critique d'art ; il réussit également dans le poème, dans le conte (avez-vous oublié ce conte saisissant du *Crucifix*?)¹. Il touche à tous les genres, prend avec une invraisemblable souplesse toutes les manières, écrivant un jour comme C.-F. Ramuz, le lendemain comme Jean Giraudoux, quand il est las d'écrire comme lui-même. C'est un beau tempérament, si l'on peut appeler tempérament un talent agile, mais qui ne produit aucune œuvre. Ses qualités sont parfaitement opposées à celles que MM. Gilliard et Ramuz préconisaient. Cela prouve, une fois encore, qu'il n'y a rien de plus trompeur que le programme d'une revue, que la tendance d'une école. Les *Cahiers vaudois*, comme tout périodique qui n'est pas rédigé entièrement par un seul homme, ont donné presque autant de préceptes divergents qu'ils ont publié d'œuvres différentes. Ils ont maudit l'helvétisme et, la guerre ayant éclaté, ils ont mangé beaucoup de Boche et quelques bouchées de Suisse allemand. C'était dans l'ordre. Cependant ils avaient tenu à inscrire et maintenir sur la liste de leurs collaborateurs M. de Reynold, qui, fidèle à son inspiration, écrivait force brochures (elles contiennent d'admirables pages) sur l'unité de la Suisse, sur le devoir suisse, sur notre indépendance intellectuelle.

Le grand mérite des *Cahiers vaudois*² n'est pas d'avoir eu telle attitude, plus agressive en somme que positive, il n'est pas d'avoir mordu quelques écrivains médiocres ou déclarés tels, ni d'avoir tiré quelque peu sur le lien helvétique pour voir s'il résisterait à l'épreuve de la guerre. Ce mérite est d'avoir publié des œuvres d'une valeur singulière, de

¹ *Semaine littéraire*, 1915.

² Rappelons que les *Cahiers vaudois* ont tout d'abord publié alternativement des fascicules blancs, dont chacun était consacré à une œuvre, suivant le principe des *Cahiers de la Quinzaine*, et des cahiers verts, qui donnaient des articles critiques. Dès la seconde année, on renonça aux cahiers verts, mais des feuilles critiques éphémères, *Spectateur vaudois*, *Petit Cahier*, tentèrent de les remplacer. Plus tard, au fort de la crise de l'édition causée par la guerre, les cahiers s'espacèrent et cessèrent de paraître régulièrement. — Le groupe des *Cahiers* s'est exprimé quelque temps dans la *Revue romande*, qui a fini dans d'autres eaux.

M. Ramuz, de M. Morax, de M. F. Chavannes, les premiers vers de M. Pierre Girard et de M. P.-L. Matthey, le premier ouvrage de M. Fl. Delhorbe, d'avoir parfois rendu la voix à M. A. Cingria, qui, à défaut de sentiment suisse, possède un style naturel et fertile en charmantes images¹.

M. René Morax a fondé le théâtre dans notre littérature. Il a réalisé, avec son frère le peintre Jean Morax, avec son ami le peintre Hugonnet et le compositeur Gustave Doret², des spectacles dramatiques d'un caractère artistique et populaire à la fois. Notre « renaissance » littéraire doit beaucoup à cet écrivain. Il a précédé la constitution de la *Voile latine*. La première *Nuit des Quatre temps*, ce sombre drame montagnard repris avec un si beau succès à Mézières, date de 1901. La *Dîme* fut jouée en 1903 : émouvant souvenir de notre adolescence. Avec sa capacité de renouvellement, M. Morax a évolué en même temps que notre jeune école se développait. Son *Tell*, d'une note très « helvétique » parut en 1914 à la veille de la guerre, en pleine lune de miel de la Nouvelle société helvétique. D'autant plus attaché au groupe des *Cahiers vaudois* que la guerre le mettait, semble-t-il, en vive opposition avec le germanisme, M. Morax, sans répudier pour autant son clair naturel, a suivi, jusqu'à un certain point, le mouvement qui éloignait ces artistes du public populaire et les poussait vers la littérature de cénacle. Le *Roi David*, représenté en 1921, a déconcerté les habitués de Mézières, surtout peut-être parce que le compositeur et l'un des peintres qui collaboraient à ce spectacle, ont donné dans des outrances que le texte n'exigeait point mais facilitait par son morcellement excessif.

Le théâtre du Jorat, ouvert en 1908, est un foyer d'art. Loué soit celui qui l'a fondé, loués soient ceux qui entretiennent la flamme ! Mais cette colline lumineuse est peu accessible aux amateurs qui, retenus loin du pays romand, ne roulent pas automobile. Je n'y ai pu voir qu'une partie des créations de M. Morax. Il ne suffit pas de les lire, malgré

¹ Voir son pamphlet : *La république de Genève*, 5^e Cahier vaudois, 1914.

² M. Morax a eu d'autres collaborateurs dans certains cas. Le compositeur du *Roi David* est M. A. Honegger ; M. A. Cingria s'est joint pour cette pièce aux deux peintres habituels des décors et costumes de Mézières.

l'intérêt du dialogue, malgré la forte technique de cette prose rythmée où foisonnent les vers, malgré le tour savoureux des sentences morales qui jalonnent le déroulement de ces actions légendaires ou rustiques. Doué d'un sens dramatique qui est chez nous un phénomène rare et neuf, M. Morax conçoit ses drames pour la scène ; il voit ses personnages mêmes suivant l'optique théâtrale : ces êtres qui, sur les pages du livre, paraissent des ombres colorées, prennent vie et caractère sur les planches. Un petit-neveu de Shakespeare, nourri dans un village vaudois, en vue du Léman et des Alpes, lecteur assidu de notre histoire, des légendes suisses et des saintes Ecritures, et curieux du progrès des arts contemporains, composerait les mêmes pièces que M. Morax. Celui-ci est en outre un conteur excellent, dans certains récits à demi-fantastiques, un évocateur sobrement lyrique de l'âme vaudoise¹.

Mal placé pour parler comme il le faudrait du répertoire de Mézières, je dois renoncer pour la même raison à caractériser l'art de M. *Fernand Chavannes*, qui a donné des spectacles auxquels je n'ai pas assisté. C'est un raffiné, qui paraît avoir subi le prestige de M. Ramuz plus encore que l'autorité de M. Morax. Néanmoins son dialogue dégage aux bons endroits un pathétique finement personnel, qui rachète des scènes d'une naïveté trop apprêtée. Je pense à ce *Mystère d'Abraham*, joué dans le chœur de l'église de Pully, par lequel M. Chavannes a réconcilié notre culte dépouillé d'images avec le spectacle dramatique. C'est un signe des temps ; il est à la louange de nos pasteurs autant qu'à l'honneur de M. Chavannes. En concevant son drame biblique, cet auteur a pu penser à cette réflexion de M. Ramuz dans la *Voile latine*, en 1906 : « La Bible n'est-elle pas notre vraie antiquité ? Tirons une fois quelques avantages du protestantisme. »

Peintres et musiciens collaborent naturellement à ces représentations. Et d'une manière plus générale, nos écrivains, comme leurs émules de France et de partout depuis le roman-

¹ Voir les collections de la *Bibliothèque Universelle*, de la *Semaine littéraire*, des *Cahiers vaudois*. — Le théâtre du Jorat monte un *Davel* de MM. Morax et Doret qui sera représenté avant que ces lignes paraissent. Epreuve intéressante que le retour au drame patriotique après une tentative moins populaire.

tisme et depuis Baudelaire, ont subi profondément, pour leur bien ou leur mal, l'influence des peintres qui se mêlent à leurs réunions. Un des auteurs des *Pénates d'argile*, M. Alexandre Cingria est peintre avant d'être écrivain ; le critique d'art A. Bovy publie dans ce petit recueil un entretien de peintres et de lettrés. Le peintre R. Auberjonois est un sujet continuel de sympathique curiosité pour ceux de la *Voile latine*. M. de Reynold admire Hodler, recherche l'autorité de ce rude génie, et le nomme, en 1910, « le plus puissant créateur d'ordre de ce temps. »

Aux *Cahiers vaudois*, la présence constante de peintres et musiciens aux goûts hardis est plus sensible encore. On tend à la synthèse des arts. Il y aurait beaucoup à dire sur M. Ramuz considéré comme peintre littéraire. Par delà ses amis du groupe des *Cahiers* il remonte à Cézanne, dont il a parlé avec dévotion, illustrant son panégyrique d'un tableau du maître d'Aix qui montre la frappante ressemblance des paysans provençaux et des campagnards vaudois.

Je sortirai moins peut-être de ma compétence, en relevant dans les *Cahiers vaudois* une surprenante inclination vers le catholicisme. Certain *Cahier pour le mois de Marie* avait pour prétexte, je crois, le passage à Lausanne de l'illustre Paul Claudel. Mais M. Budry ne s'abstint pas d'y insérer une « litanie » à la manière de Claudel, illustrée d'un bois de M. Henry Bischoff, qui est d'excellente imagerie catholique. Il est clair que cette dévotion à la madone, que ce lyrisme aux stations de la croix sont un caprice d'esthète plutôt qu'un acte de conversion. On se révolte contre l'oppression du moralisme protestant. On veut être latin et instinctif. On subit l'influence des chapelles littéraires de Paris qui s'édifient à l'ombre des sacristies. Tout naturellement on en vient au signe de croix, à la gémissement devant les images, pour le public et pour les amis, cela s'entend, non pas, je le suppose, dans le silence du cabinet.

La réaction contre le moralisme protestant ne date pas d'hier. La réforme calviniste a toujours eu ses libertins. Ph. Monnier, dans la *Genève de Tœpffer*, nous apprend que les cabinotiers de Saint-Gervais ne connaissent pas le sentiment

du péché, que la crainte du mal et de l'opinion ne gêne pas leur esprit frondeur. Cette liberté se retrouve chez les écrivains issus des quartiers bas de Genève, les chansonniers du Caveau, Tœpffer, ceux de cette lignée. Mais dès que le cabino-tier s'embourgeoise et paraît devant « les gens bien », il se croit tenu d'adopter leur attitude respectable, il se souvient du catéchisme. Rousseau, qui pense échapper à cette contrainte sociale, jette néanmoins le voile du moralisme sur ses erreurs de conduite. Ce réformateur devait bien cela à la tradition des réformateurs.

Il faut en venir à la génération de la *Voile latine* pour constater une protestation systématique contre les préjugés moraux qui entravent l'essor de l'artiste, contre la confusion du beau et du bien, contre la littérature moralisante. Ici encore nos jeunes avaient eu des précurseurs. M. Seippel avait dénoncé « la lèpre du scrupule protestant dont nous sommes gangrenés¹ » et Samuel Cornut faisait entendre la même plainte. Ph. Godet leur ripostait vertement et affirmait que le scrupule est « le ressort puissant » de notre vie morale². Il aurait pu montrer ce que l'intelligence et la pensée gagnent à cette discipline. Mais d'autre part, dans sa longue carrière de critique, notamment dans ses chroniques de la *Bibliothèque Universelle* de 1883 à 1911, il avait fait la guerre aux romans prêcheurs, à la littérature de bonnes intentions ; il avait proclamé qu'un *livre mal écrit n'est jamais un bon livre*.

La *Voile latine* exprime à toute occasion l'horreur du prêchi-prêcha de pasteur et d'institutrice, et les *Cahiers vaudois* de renchérir. C'est très bien.

Plus contestable est la théorie de M. Adrien Bovy et J.-B. Bouvier³ suivant laquelle le calvinisme, mal adapté à l'âme frondeuse de Genève, à l'âme païenne des Vaudois, serait la cause unique de l'inquiétude de nos jeunes gens, de leurs déchirements intimes et de leur stérilité artistique. Cette théorie repose sur des observations fort exactes, qu'il

¹ *Escarmouches*, p. 269.

² *Eloge du scrupule* 1910, recueilli dans *Pages d'hier et d'avant-hier* (1921).

³ A. Bovy, *Le protestantisme et la culture romande, Voile latine*, T. V, 1909, p. 48. — J. Bouvier, *l'Apologie des jeunes*. passim.

me serait facile de confirmer par plusieurs exemples. Mais on peut opposer à ces observations des observations contraires et non moins exactes. Le problème est infiniment complexe ; c'est un de ceux auxquels je regrette le plus de ne pouvoir donner ici le développement nécessaire. Je veux au moins indiquer mon sentiment.

Au lieu de déplorer, par exemple, l'impuissance du Vaudois Benjamin Constant, n'est-il pas plus juste de convenir que le sens de l'analyse lui a inspiré son *Adolphe* et ne l'a nullement empêché d'accomplir en outre une œuvre théorique et pratique de grande envergure ? Au lieu de verser un pleur sur le prétendu silence de Vinet¹, qui n'intéresse que certains points de théologie, n'est-il pas loyal de reconnaître que son scrupule a trempé sa critique, armé sa pensée et n'a pas diminué sa fécondité surhumaine !

On me répondra que Constant et que Vinet sont des penseurs et des critiques, non des poètes, et qu'il faut distinguer. Bien qu'il y ait une sorte de poésie dans la pensée et la parole de Vinet, bien que l'*Adolphe* soit une œuvre d'art littéraire et non une sèche conception intellectuelle, j'admets la distinction. Je reconnais — cela est évident — que notre mentalité est plus favorable au travail de la critique et de la pensée qu'au jeu de l'imagination et de la fantaisie. Je concède que certaine timidité morale, fréquente dans nos milieux calvinistes, gêne l'éclosion du tempérament et que des tempéraments assez forts pour supporter les nécessaires disciplines de l'art sont seuls capables de créer.

Mais notre jeune génération nous prouve, mieux encore que les précédentes, que des artistes peuvent se former sans révolte, ou par une révolte aisée, dans ces lieux fortifiés par

¹ Cette remarque ne vise pas M. Scippel, dont l'étude sur le *Silence de Vinet* 1908 (*Escarmouches*, p. 272), traite en connaissance de cause, avec tout le doigté nécessaire, ce sujet délicat : pourquoi Vinet n'a-t-il pas dit toute sa pensée sur quelques points du dogme chrétien ? La meilleure réponse à ce problème dont on exagère la portée par le fait même qu'on le formule, se trouve, à notre humble avis, dans l'étude de Ch. Secrétan sur *Vinet et la théologie*, *Revue chrétienne*, 1883. Aller au-delà de la conclusion de Secrétan (p. 343) est téméraire. Certains critiques (cf. art. cité de M. A. Bovy, et R. de Week, *La vie littéraire dans la Suisse française*, 1912) tirèrent de l'étude de M. Scippel des conséquences qu'elle ne comportait pas, au détriment de l'esprit protestant et de la mémoire de Vinet.

les réformateurs. Le public cultivé, qui progressivement se dégage du puritanisme, les comprend et de moins en moins les interroge sur leurs intentions morales.

Distinguer le penseur de l'artiste, le critique du créateur, dissiper la confusion qui, chez nous plus qu'ailleurs, s'établit entre le poète et le moraliste, c'est une nécessité pratique si l'on veut se diriger dans notre labyrinthe. Cela n'empêchera pas les réalisations intermédiaires, cela ne supprimera pas ces esprits qui sacrifient tour à tour à la poésie et à la critique, ces penseurs qui mettent l'art au service des idées.

Nos critiques, autrefois, ont négligé ces distinctions. C'est pour cette raison sans doute que l'on a si longtemps soutenu que nos écrivains étaient particulièrement destinés à mettre en communication la France, l'Italie et l'Allemagne, que leurs œuvres devaient jeter des ponts entre ces pays qui se connaissent et se comprennent mal. Ce programme convenait bien peu à la littérature d'imagination.

Convenait-il parfaitement à nos critiques ?

Certes je n'irai pas refuser l'esprit européen à Mme de Staël et à ses amis, à ceux de nos penseurs qui prolongent cette lignée, les Ch. Secrétan, les Rambert, les Amiel, les Félix Bovet. Marc Monnier, Ed. Rod, M. Virgile Rossel, M. Maurice Muret, se sont appliqués également à l'étude en français des littératures et des types étrangers. Leurs belles études ont enrichi l'intelligence française. C'est une besogne à laquelle les Suisses sont aptes. Mais ne nous exagérons pas l'importance de ce rôle. N'oublions pas que, de plus en plus, une élite de Français étudie l'étranger et se passe parfaitement pour cela de notre intermédiaire.

Avec Victor Cherbuliez et quelques autres, l'étude de mœurs cosmopolites pénètre l'œuvre d'imagination. Mais Mme de Staël dans *Corinne*, avait opéré ce mélange avant Cherbuliez et, tout disposé que je suis à considérer cette femme de lettres comme une Genevoise, je dois convenir que son cosmopolitisme littéraire avait eu des précurseurs en France même.

Le groupe de la *Voile latine* a protesté contre le rôle d'honnêtes courtiers que plusieurs de nos théoriciens de la génération précédente voulaient réserver aux écrivains

romands¹. Ceux-ci ont mieux à faire : qu'ils écrivent de belles œuvres. Il n'est pas besoin pour cela qu'ils s'inspirent de l'esprit européen.

Ils n'ont pas besoin non plus de rompre avec notre tradition protestante. Ce serait, sans aucun profit pour l'art, faire le jeu de l'anarchie d'esprit, qui travaille certains cénacles, ou du catholicisme, qui veille, s'insinue, offre ses séductions à ceux que le milieu natal ne satisfait pas et que l'anarchie rebute.

Le catholicisme enrichit nos lettres quand il produit des poètes, quand il nous donne par exemple un écrivain comme M. de Reynold, qui doit à son éducation catholique une tournure d'esprit particulière et peut-être son sens magnifique des images visuelles. Avec lui, Fribourg fait sa véritable entrée dans la Suisse française littéraire². Nous ne saurions trop nous réjouir de cette fortune.

Mais la religion romaine nous reprendrait plus qu'elle ne nous donne, elle nuirait à notre santé intellectuelle et à notre production artistique, si elle détournait de jeunes écrivains protestants de leur développement naturel et de leur destinée.

La renaissance catholique commence du reste à produire un effet contraire à celui que quelques conversions avaient fait craindre, elle suscite un réveil du libéralisme protestant. Mais cela dépasse mon propos qui est simplement d'explorer le champ de nos lettres.

PIERRE KOHLER.

(*A suivre.*)

¹ P. Seippel : *Escarmouches*, p. 44, 71 ; R. de Traz, *Foyer romand*, 1910.

² Fribourg avait produit le romantique Étienne Eggis (1830-1867) mais ce poète n'a pas laissé de lignée ni de tradition. — C'est un fait curieux que la Suisse française catholique ait tant tardé à produire des écrivains de valeur et que, même en tenant compte de la disproportion géographique, elle reste si inférieure à cet égard aux pays romands réformés. Pourquoi nos « jeunes » Genevois et Vaudois qui chargent la Réforme de tout péché contre l'esprit littéraire, ne tiennent-ils pas compte de ce fait évident qui suffit à ruiner leur thèse ? Mieux instruit et plus impartial, M. de Reynold déclarait (1912, *Hist. litt. de la Suisse au XVIII^e* T. II, Discours préliminaire, p. 44) : « Sans le protestantisme, il faut le reconnaître bien haut, nous n'aurions, ni Rousseau, ni Vinot, ni M^{me} de Staël, ni B. Constant, ni Pestalozzi, ni Jérémias Gotthelf ; l'Ecole suisse n'existerait pas, et nous devrions nous contenter de bien peu de chose : une production littéraire analogue à celle d'un grand duché de Luxembourg ». Voir cependant, p. 46, des réserves de M. de Reynold sur le protestantisme et l'esprit latin.

La malaria

et sa guérison par les rayons X.

Parmi les découvertes de la science ayant pour résultat de combattre le mal et d'améliorer les conditions d'existence des populations, il en est une toute récente, de la plus haute importance : *l'application des rayons X à la guérison de la malaria.*

Avant de donner quelques détails sur ce merveilleux procédé et de faire connaître les résultats positifs déjà obtenus, je me permettrai de présenter un court résumé sur l'origine de la malaria et les moyens employés jusqu'à ce jour pour combattre ce fléau qui, en Italie seulement, faisait jadis plus de vingt-mille victimes annuellement parmi la population rurale, et comptait plus de deux millions de cas, empêchant ainsi la culture rationnelle de centaines de mille hectares.

La malaria désole également le midi de la France, l'Espagne, la Grèce, l'Orient et de nombreuses contrées de l'Asie et de l'Afrique.

Elle existe depuis les temps les plus anciens. Rome avait son temple dédié à la *Dea febris* (déesse de la fièvre) et Horace, interrogé par un ami qui lui demande où il compte passer l'été, lui répond qu'il n'est pas assez fou pour rester à Rome et y prendre la fièvre.

Mais si la fièvre existait, elle était cependant beaucoup moins répandue qu'aujourd'hui. Les nombreuses villas qui couvraient la Campagne romaine, les opulentes cités étrusques situées dans la Maremme Toscane, les vingt-trois villes qui, selon Pline, occupaient le territoire volsque appelé aujourd'hui

les Marais Pontins, démontrent que là où il y avait une *culture intensive* la fièvre n'existait pas, ou du moins était rare. De nos jours, il n'y a pas de malaria dans les deux Riviera ; elle commence seulement après Pise pour cesser au cap Misène. Tous les environs de Naples, admirablement cultivés, en sont indemnes. Après Salerne, la fièvre reprend et Métapont, Sybaris, Cotrone, dont les noms rappellent une civilisation des plus avancées, où nous voyons Pythagore se promener avec ses nombreux élèves sous de frais ombrages, sont aujourd'hui des endroits pestilentiels.

Tout le monde était d'accord que la malaria — le mauvais air — était le résultat de l'abandon des cultures. Mais comment cette maladie était-elle engendrée, comment se communiquait-elle à l'homme ? Voilà ce que l'on ignorait.

On croyait que le germe en existait dans les terrains marécageux, et était transmis à l'homme par l'humidité, par la respiration et par l'eau.

L'Académie de médecine de Paris recommandait, pour en empêcher la propagation, la plantation de l'eucalyptus. Cette culture a été pratiquée dans la Campagne romaine sur une large échelle, autour des gares de chemin de fer, entre autres, et les résultats en ont été nuls.

Le Municipio de Rome amena à grands frais son excellente eau potable dans la Campagne. Les cas de typhus et d'autres maladies diminuèrent, mais pas ceux de la malaria ; et Celli par des expériences répétées, démontra que l'absorption des eaux les plus paludéennes de l'engendrait pas.

Enfin, il y a quelques années, le principe de la malaria fut découvert. Les observations de Laveran en Algérie, de Marchiafava, Celli, Bignami et Golgi à Rome, avaient démontré la présence, dans le sang des fiévreux, d'un parasite qui attaque les globules rouges. On en avait même distingué trois espèces nettement déterminées, correspondant aux trois espèces de fièvres existantes, et dont l'inoculation à un homme sain engendrait l'espèce de fièvre correspondante.

Mais il restait toujours à établir comment ce parasite était transmis à l'homme ! La découverte en fut faite lorsqu'on s'y attendait le moins.

Manson, en Angleterre, avait trouvé qu'un autre parasite, la *filaria*, était communiqué à l'homme par la piqure des cousins.

Des auteurs anciens avaient déjà soutenu que les cousins et d'autres insectes, en suçant le sang de l'homme, pouvaient bien propager des maladies ; et nous retrouvons l'existence de cette croyance parmi certaines populations rurales de l'Italie.

Empêché de faire lui-même des expériences, Manson chargea un ami, résidant aux Indes, le Dr Ross, de les faire pour son compte, et celui-ci démontra expérimentalement que la piqure du cousin, genre *Culex*, était la cause d'une espèce de malaria qui sévit chez les oiseaux.

Mais ses expériences sur la malaria de l'homme n'eurent pas de résultat.

Ce fut le professeur Grassi, de Rome, qui eut le mérite de résoudre le problème. Des observations répétées lui apprirent que les cousins habitant les endroits les plus infestés par la malaria sont différents des cousins habitant les endroits non malariques et que, par conséquent, l'étude devait porter sur deux espèces de *Culex* et surtout sur le genre *Anophèle*.

Aidé par de nombreux collègues appartenant à la Société pour l'étude de la malaria, qui venait de se constituer à Rome sur l'initiative du professeur Celli, et plus spécialement par les docteurs Bignami et Bastianelli, Grassi arriva à démontrer que la malaria était transmise à l'homme surtout par l'*Anopheles Claviger* et plus rarement par l'*Anopheles Bifurcatus* (commun seulement dans les bois marécageux). De nombreuses expériences faites à Rome avec des anophèles, auxquels on fit absorber le parasite de la malaria en leur faisant sucer le sang d'un févreux, puis avec lesquels, après évolution complète du parasite dans leur corps, on faisait piquer des personnes parfaitement saines et qui, au bout de peu de jours, étaient atteintes de la malaria, démontrèrent d'une manière irréfutable la transmission de cette maladie par l'anophèle ¹.

¹ Un étudiant en médecine de Londres, lequel n'avait jamais quitté l'Angleterre, voulut bien se laisser piquer par des anophèles porteurs du parasite de la malaria expédiés dans ce but de Rome. Au bout de quelques jours, il avait la malaria.

Ceci étant acquis, il restait cependant à prouver que la piqûre de l'anophèle est bien l'unique véhicule de la malaria. Ce fut encore Grassi qui eut le mérite de le démontrer, et cela de la manière la plus simple et la plus concluante.

Grassi se dit : « Si c'est la piqûre de l'anophèle qui donne la malaria, il devra suffire, pour se préserver de cette maladie dans un endroit malarique, de ne pas se faire piquer par cet insecte. » Pour démontrer ce fait, il choisit la maison d'un garde-voie, située près de l'étang de Maccarese, sur la ligne de Rome à Civita-Vecchia, et connue par sa situation malsaine. Après l'avoir débarrassée, par des fumigations, de tout insecte, Grassi plaça des toiles métalliques aux fenêtres et aux portes de l'immeuble, et pendant tout un mois, le plus mauvais de l'année, il vint y dormir toutes les nuits avec une famille romaine, composée du père, de la mère et de quelques enfants. Personne ne prit la fièvre !

Des expériences répétées l'année suivante sur différentes lignes, par des compagnies de chemin de fer, sur des maisons de garde-voie (où l'on constata que les habitants préservés des piqûres de cousins par des toiles métalliques ne prenaient pas la fièvre, tandis que ceux qui n'étaient pas garantis de ces piqûres devenaient malades), établirent définitivement que l'anophèle seul engendre la malaria et que, dans les endroits réputés les plus insalubres, l'homme peut habiter, s'il réussit à se préserver de la piqûre de cet insecte.

On connaît maintenant le mode d'existence et de reproduction de l'anophèle ; on sait qu'il ne peut pas vivre dans l'eau salée, ni dans l'eau courante, que les étangs agités par les vents, la brise marine, ne lui sont pas favorables, mais qu'il lui faut des mares tranquilles ayant des plantes aquatiques, où la larve puisse venir s'accrocher, des canaux embourbés où l'eau ne s'écoule que très lentement et dont les bords soient couverts de végétation paludéenne. Éliminer ces foyers de reproduction, c'est empêcher l'anophèle d'exister.

Grassi, auquel à juste titre la Société des Agriculteurs italiens a décerné son grand prix pour la découverte la plus importante concernant l'agriculture, nous a dit : « L'anophèle voilà l'ennemi ! » Et nous apprenant, en même temps,

comment vit et se perpétue ce fléau, il nous a enseigné les moyens de le combattre.

L'étude des anophèles nous a appris également ce fait de haute importance : que l'insecte naît indemne du parasite de la malaria, et que c'est l'homme seul qui le lui communique. En suçant le sang d'un fiévreux, l'anophèle absorbe le parasite qu'il inoculera à son tour à l'homme en le piquant.

Il est intéressant de noter que, seule, la femelle pique l'homme, dont le sang lui est nécessaire pour la production de ses œufs. Le mâle est inoffensif ; il se nourrit uniquement de substances végétales.

Ceci dit, voyons maintenant comment les habitants des contrées malariques peuvent se préserver de la malaria et s'en guérir.

On connaît trois moyens de combattre la malaria :

1. Détruire les cousins (anophèles).
2. Se protéger d'eux en munissant portes et fenêtres de toiles métalliques.
3. Faire usage des sels de quinine.

Destruction des cousins (anophèles). La première opération à faire est évidemment d'assainir une contrée malarique, en desséchant les marais, les étangs et toutes les flaques d'eau au bord desquels l'anophèle dépose ses œufs et où ses larves effectuent leur évolution.

Aux Etats-Unis d'Amérique, pour détruire les cousins infestant les bassins des villas et les étangs de faible étendue, on fit un large usage du pétrole : en recouvrant leurs eaux de ce liquide, les larves des cousins qui les habitent ne pouvant plus venir respirer à la surface sont asphyxiées.

Ce fait reconnu, de grands travaux d'assainissement, ayant pour base l'emploi du pétrole, furent exécutés. Un des premiers fut celui d'Ismailia (ville située entre le canal de Suez et le lac salé de Timsa), effectué par la compagnie du canal. Les dépressions de terrains qui entouraient cette ville furent comblées, les canaux d'écoulement des eaux approfondis, régularisés et « pétrolisés ». Les cousins disparurent, et, avec eux, la malaria.

La campagne entreprise à Cuba contre les moustiques fit époque. Le gouverneur américain de cette île, le général Wood, procéda, pour assainir la capitale de La Havane, à des travaux semblables. Les résultats furent extraordinaires : la fièvre jaune disparut en peu d'années. En 1897, cette maladie faisait encore 858 victimes ; en 1900, il y en eut seulement 323 et, en 1902, plus aucune.

Un autre exemple des plus remarquables fut la campagne contre les moustiques entreprise à Panama : la fameuse Compagnie française de Lesseps avait échoué dans ses essais du percement de l'isthme précisément à cause de la malaria et de la fièvre jaune qui firent plus de 50.000 victimes. Les Américains qui reprirent ces travaux se mirent énergiquement à la destruction des moustiques au moyen du pétrole. Pendant la seule année 1912, la consommation de ce liquide s'éleva, pour cet usage, à trois millions de litres. Aussi le succès fut-il éclatant : les terrains en bordure du canal de Panama furent complètement assainis.

Dans d'autres endroits, à Hong-Kong, à Port-Saïd, dans l'île Maurice, à la Nouvelle-Orléans et ailleurs encore, on obtint, au moyen du pétrole, la disparition complète de la malaria et de la fièvre jaune. Mais il s'agissait là de fortes et riches agglomérations de populations, possédant les moyens d'entreprendre ces luttes coûteuses. En Italie, où la malaria sévit sur de vastes étendues de terres presque inhabitées, semblable mode de procéder est impossible : Comment répandre du pétrole dans le territoire des Marais Pontins, qui comprend plus de 100.000 hectares et qui, sans compter les marais proprement dits, encore à dessécher, possède 80 kilomètres de fleuves et canaux navigables et des centaines de kilomètres de canaux secondaires servant à l'écoulement des eaux, où partout les moustiques foisonnent ?

Une autre recette américaine, impraticable ici, est l'introduction de poissons larviphages : même si chacun de ces poissons dévorait journellement autant de larves d'anophèles que le gouverneur des Soviets imprime de billets de banque, le résultat serait nul sur un territoire aussi étendu que les Marais Pontins.

Protection par les toiles métalliques. Après l'expérience relatée plus haut du professeur Grassi, qui prouva l'évidente utilité des toiles métalliques pour protéger les habitants d'une région malarique de la piqure des moustiques, en empêchant ceux-ci d'entrer dans les maisons, les administrations publiques s'empressèrent d'en doter tous leurs immeubles, et, en peu de temps, les gares et les maisons de garde-voie, les casernes des gendarmes et des douaniers, situées en zone malarique, furent toutes munies de toiles métalliques.

Grâce à cette mesure, unie à l'emploi obligatoire de la quinine, les cas de malaria subirent une diminution vraiment réjouissante que j'indiquerai plus loin.

Les grands propriétaires de la Campagne romaine, des Marais Pontins et d'autres régions imitèrent l'exemple des administrations publiques, et la plupart des fermes et des habitations d'ouvriers ruraux furent également garnies de toiles métalliques. Ici, toutefois, les résultats pratiques obtenus par cette mesure (fort coûteuse, soit dit en passant) furent presque nuls, car les habitants de ces maisons accueillirent mal cette innovation qui donne — il est juste de le reconnaître — à leurs demeures un caractère plutôt lugubre, un air de prison, comme ils le qualifient volontiers.

Les femmes surtout y furent contraires, car la toile métallique les empêche de jeter par la fenêtre les eaux ménagères et les débris de la cuisine, ainsi que cela s'est pratiqué de toute antiquité (rappelons nous des « *kjökkenmöddings* » du Danemark). Les châssis de toiles métalliques, placés aux portes à fermeture automatique, leur sont surtout antipathiques, car l'obligation de les ouvrir lorsqu'elles rentrent chargées de provisions, les dérangent et les ennuiant.

J'ai moi-même constaté le mauvais vouloir des paysans dans une ferme située près du lac de Paola, en pleine zone malarique, qui dépend de ma propriété de S. Felice Circeo, où j'avais muni portes et fenêtres de toiles métalliques dans toutes les règles. J'ai toujours trouvé la porte d'entrée tenue grande ouverte au moyen d'une pierre qui empêchait le fonctionnement de la fermeture automatique. Les raison-

nements, la prière, les menaces de renvoi même, ne servirent à rien ; et, ne pouvant, comme les administrations publiques, infliger des amendes, je dus finir par fermer les yeux et assister impassible à une dégradation lente mais constante et définitive de mes toiles métalliques.

C'est tout au plus si le paysan admet un grillage à la fenêtre de sa chambre à coucher, pour le préserver la nuit des nombreux cousins qui infestent la région.

La plus grande des difficultés rencontrées dans la lutte contre la malaria est l'apathie des paysans : non seulement ceux-ci repoussent les moyens de se défendre méthodiquement de la piqure des insectes, mais ils refusent de se soumettre, comme je l'expliquerai tout à l'heure, à la cure prophylactique au moyen de la quinine. Le paysan romain, ayant observé que les personnes bien nourries sont naturellement moins sujettes à la malaria, déclare que le meilleur préservatif est : « pane, vino e prosciutto » (pain, vin et jambon), c'est-à-dire une bonne nourriture, et refuse la quinine. Aussi arrivait-il que les boîtes de ce précieux spécifique, que la Croix-Rouge distribuait autrefois largement et gratuitement dans la Campagne romaine et les Marais Pontins, étaient tout bonnement échangées, chez les débitants de tabac, contre des cigares.

Les écuries constituent une précieuse défense contre la malaria, c'est-à-dire contre la piqure des cousins et surtout de l'anophèle. Dans les pays méridionaux, elles sont toujours ouvertes (tandis que les habitants tiennent les fenêtres de leurs maisons fermées) et servent ainsi de refuge aux insectes qui, de jour, ne volent guère et, par conséquent, ne piquent pas.

L'anophèle recherche toujours l'ombre, et c'est de nuit, particulièrement au crépuscule, qu'il va en quête de nourriture ; ayant à l'écurie les animaux « sous la main », si l'on peut employer cette expression, c'est d'eux que la femelle prélève le sang dont elle a besoin pour l'incubation de ses œufs. La présence de porcs, autour des huttes dans les contrées malariques, constitue ainsi un autre préservatif contre la fièvre.

La fumée est aussi un moyen efficace d'éloigner les cousins ¹; et, à ce propos, il se fit, dans la Campagne romaine, une curieuse constatation : les bergers et ouvriers de cette région habitaient, sous l'ancien régime, des cabanes faites avec des troncs d'arbres et recouvertes de chaume, qu'ils construisaient eux-mêmes. Depuis l'annexion de Rome à l'Italie, les propriétaires commencèrent à construire des maisons en pierre. Or, l'on remarqua avec étonnement que les habitants de ces maisons étaient beaucoup plus sujets à la fièvre que ceux qui continuaient à demeurer dans les cabanes. L'explication de ce fait, à première vue étrange, est que les cabanes, dans lesquelles le feu ne s'éteint jamais, sont toujours imprégnées de fumée, tandis que ce n'est pas le cas des maisons en pierre, dans lesquelles on n'allume de feu que dans les cuisines, où l'on ne dort pas.

Et à propos de cabanes, me sera-t-il permis de raconter ici comment, bien involontairement, je crois avoir découvert, il y a quelques années, la véritable origine du temple de Vesta et de sa forme.

J'avais lu, jadis, une docte dissertation d'un savant allemand, dans laquelle il cherchait à démontrer au moyen de raisonnements plutôt mystiques pourquoi le temple de Vesta était rond, tandis que ceux des autres divinités (les basiliques) étaient soit carrés, soit rectangulaires.

Peu de temps après avoir acheté le domaine de S. Felice, j'aperçus un jour, en parcourant le Mont de Circé, dans la cabane de mon chevrier, une belle jeune fille attisant le feu qui brûlait au milieu de la pièce. A cette vue une idée me traversa l'esprit : n'avais-je pas devant moi une réplique de la vestale, entretenant le feu éternel dans le temple de sa divinité ?

Aux temps préhistoriques, où allumer le feu constituait un problème ardu, il était d'un intérêt primordial de ne jamais le laisser s'éteindre. Aussi les bergers, en s'éloignant de leur hutte, y laissaient-ils, comme aujourd'hui encore mon chevrier, une enfant chargée d'alimenter le foyer.

¹ Tout le monde connaît les petits cones de pyrèthre (fidibus « zampironi » dans le nord de l'Italie) qu'on brûle dans les chambres à coucher pour éloigner les cousins.

Plus tard, lorsque se formèrent des groupements (comme celui qui habitait l'Aventin, où naquirent Rémus et Romulus), on dut trouver inutile de maintenir le feu dans chaque cabane et l'on se contenta de l'entretenir dans une seule, d'abord à tour de rôle, puis ensuite — ce système de changer chaque jour présentant évidemment des inconvénients — dans une cabane construite spécialement dans ce but par la communauté. La charge d'y entretenir le feu fut confiée à une jeune fille, probablement une enfant pas encore en état de travailler la terre, une vierge naturellement.

Les Romains, qui ne surent pas, comme les peuples sémitiques, s'élever à la conception d'un dieu unique, mais divinèrent les forces de la nature, considérèrent le feu (de même que tous les autres éléments) comme émanant d'une divinité qui prit le nom de Vesta. Puis les poètes donnèrent au feu entretenu dans la cabane publique — devenue le temple de Vesta — une origine sacrée, prétendant que celui-ci, désormais appelé « feu de Vesta », avait été apporté de Troie, par le pieux Enée.

Lorsque plus tard la cabane en bois fut remplacée par un temple en pierre, les Romains, toujours fidèles à la tradition, conservèrent à cet édifice la forme qu'avait cette cabane. Voilà, selon moi, la raison pour laquelle le temple de Vesta est rond.

Ceci dit, passons à l'usage des sels de quinine, et examinons-en les effets.

L'usage des sels de quinine. La médecine moderne possède, dans la quinine, un remède souverain pour la guérison de la malaria. Rappelons ici comment les Espagnols firent la découverte de ce précieux spécifique.

La fille d'un vice-roi de Lima étant atteinte d'une maladie rebelle aux traitements de ses médecins, sa nourrice indienne fit venir en cachette un sorcier indigène, qui lui fit boire la décoction de l'écorce d'un arbuste qui croissait dans les forêts du Pérou. L'illustre malade fut guérie et l'existence de la quinine révélée ainsi aux blancs.

Du Pérou, le remède passa en Espagne, pour se répandre

peu à peu dans toute l'Europe. Avec l'écorce du quinquina, on produisit le sulfate de quinine et, plus tard, d'autres sels de quinine, également employés avec efficacité contre les fièvres. Mais ces sels étaient chers ; la matière première faisait l'objet d'une vive spéculation, et le produit passait, avant d'arriver au consommateur, par une série de mains qui, toutes, prélevaient leur tribut ; enfin, les pharmaciens lui appliquant leur pourcentage habituel de bénéfice, la quinine finissait par devenir un remède accessible aux seuls malades riches.

Préoccupé de cet état de choses et reconnaissant l'absolue nécessité de mettre le sel de quinine à la portée de tout le monde, si l'on voulait combattre victorieusement la malaria, le professeur Celli, le savant directeur de l'Institut d'Hygiène de l'Université de Rome, député au Parlement italien — à l'apostolat duquel je suis heureux de rendre ici encore un hommage posthume — amena les Chambres à promulguer, en 1900, une loi chargeant le gouvernement de fabriquer les sels de quinine et de les vendre aux consommateurs, par l'entremise des pharmaciens et des bureaux de tabac, à un prix fixe qui ne devait dépasser que légèrement leur coût. Puis, au lieu de livrer aux consommateurs ces sels en poudre, ainsi que cela s'était pratiqué jusqu'alors, le professeur Celli eut l'heureuse idée de les leur distribuer sous forme de dragées, légèrement sucrées, du poids de 20 centigrammes l'une, que le patient avale sans la moindre difficulté. Ces dragées sont renfermées, au nombre de 10, dans de petits tubes de matière inaltérable qui se vendaient à l'origine au prix de 32 centimes pièce.

Persévérant dans son œuvre humanitaire. Celli fut, l'année suivante, l'auteur d'une seconde loi obligeant les administrations municipales à fournir gratuitement la quinine aux paysans et aux ouvriers atteints de fièvre, pour la durée entière de leur traitement. La même loi imposait cette mesure aux entrepreneurs de travaux publics.

Une autre loi, promulguée en 1904, obligeait les communes non seulement à distribuer gratuitement la quinine pour le traitement des paysans et ouvriers atteints de malaria, mais aussi celle nécessaire pour la cure préventive.

En effet, le professeur Gualdi, médecin en chef du Municipie de Rome, à la suite d'expériences faites en 1901 sur des ouvriers travaillant dans la Campagne romaine, avait constaté l'efficacité de la cure prophylactique des sels de quinine ; ce remède, même à des doses de 50 centigrammes par jour, était parfaitement supporté.

L'expérience fut répétée ensuite sur des ouvriers travaillant dans les domaines situés dans la vallée de l'Aniene : sur 238 personnes soumises à la cure prophylactique, 8 seulement, soit 3,36%, furent atteintes de la fièvre, tandis que sur 119 ouvriers qui ne la subirent pas, il y en eut 35 de malades, soit 38,5%.

Le moyen de combattre la malaria était donc trouvé. Cette découverte, l'une des plus importantes du siècle, au point de vue médical et agricole, allait permettre la culture des terrains malariques d'où, jusqu'à ce jour, les moustiques avaient chassé l'homme.

La lutte contre la malaria fut alors vigoureusement entreprise au moyen de la distribution de la quinine et de l'application des toiles métalliques.

Pour en faire connaître les heureux résultats, il me suffira d'indiquer le nombre des morts dues à la malaria pendant ces dernières années, et celui des cas de maladie parmi les catégories de personnes auxquelles la quinine a été libéralement distribuée :

Nombre de morts par la malaria en Italie :

En 1887	21.033 personnes
» 1900	15.865 »
» 1906	4.871 »
» 1909	3.533 »

Ouvriers agricoles de la Campagne romaine atteints de la malaria :

En 1900	31 %
» 1906	3,4 %

Employés des chemins de fer de l'Adriatique atteints de la malaria :

En 1900	69,92 %
» 1906	19,84 %

Douaniers atteints de la malaria :

En 1900	63,30 %
» 1906	7,31 %
» 1910	3,94 %

Ces résultats sont significatifs et démontrent que la malaria est domptée.

L'homme qui a su, comme l'on dit en Italie, « quininiser » convenablement son sang, c'est-à-dire l'imprégner suffisamment de quinine, est réfractaire à la malaria, car le parasite que l'anophèle lui inoculera n'aura plus la possibilité de se développer dans son sang, et alors l'insecte qui le piquera ne sera plus infecté.

De ce fait, il résulte que le jour où il n'y aura plus de malariques, l'anophèle qui, comme je l'ai indiqué plus haut, naît sans le germe de la malaria, ne pourra plus être infecté par l'homme et sera réduit au rôle d'un vulgaire cousin.

Mais si la malaria est scientifiquement vaincue, elle est, en pratique, bien loin encore d'avoir disparu. Il existe, il est vrai, quelques localités où la malaria étant peu répandue et les anophèles peu abondants, le mal a pu être extirpé, à la suite d'une lutte intelligente et consciencieuse. Mais en général le paysan est rebelle à la cure préventive. Il consent à prendre de la quinine lorsqu'il est atteint par le mal et encore pas toujours. Puis, la loi pour la distribution de la quinine a le grave tort — contre lequel j'ai à plusieurs reprises protesté — de mettre cette distribution à la charge des communes, quitte à celles-ci d'en répartir les frais sur les propriétaires de terres malariques.

Cette mesure qui, à première vue, semble équitable, est au fond souverainement injuste, car les ressortissants des petites communes rurales contractent généralement le mal en

allant travailler les terres malariques d'autres communes (la Campagne Romaine, les Marais Pontins, la Maremme Toscane), et les communes pour lesquelles l'obligation de distribuer la quinine constitue souvent une charge fort lourde, cherchent à s'en exonérer autant que faire se peut, en en distribuant le moins possible. En tout cas, elles s'abstiennent de toute propagande en faveur de la cure préventive que les ouvriers devraient tous faire lorsqu'ils s'en vont travailler dans des terres malariques.

Cette cure n'est ainsi pratiquée malheureusement que par les ouvriers des grands propriétaires terriens (et encore !) ou par le personnel dépendant d'administrations publiques. Aussi ne peut-on signaler, ces dernières années, de sensibles améliorations malgré les louables efforts de personnes dévouées et l'action méritoire de la Croix-Rouge, dont les représentants parcourent les contrées tout spécialement infestées par la malaria (Latium, Calabres, Sardaigne, Sicile) pour y distribuer la quinine et soigner les personnes atteintes du mal.

La guerre, entre autres maux, a amené aussi une recrudescence de la malaria, avec le seul avantage de nous fournir la preuve indiscutable que c'est bien l'homme qui infecte l'anophèle.

En effet, dans certaines contrées d'où la malaria avait disparu depuis plusieurs années, cette maladie fit sa réapparition dès le retour dans leurs foyers, de soldats qui avaient contracté ce mal en Albanie et sur les bords du Piave. La malaria y éclata parmi la population civile, preuve évidente que les soldats malariques avaient infecté à nouveau les cousins, lesquels à leur tour, par leur piqure, inoculèrent le parasite aux gens qui n'avaient jamais quitté la contrée.

Ce fut le cas de différentes localités de la province de Pise et de Livourne. Dans la petite commune de Stagno, où depuis plusieurs années la malaria n'existait plus, le 90 % de sa population en fut atteint l'année dernière. Un foyer menaçant de malaria fut ainsi créé dans la vaste zone marécageuse de Livourne, Pise et Lucques, qui jusqu'alors avait eu l'enviable privilège de ne pas connaître la malaria, malgré la présence de l'anophèle (paludisme sans malaria).

Du fait que le paysan reste réfractaire à la cure préventive de la quinine et à l'emploi des toiles métalliques, la malaria demeure donc stationnaire ; il continue d'exister des malariques qui, à leur tour, continuent à infecter les anophèles.

Le professeur Grassi, dont le zèle inlassable dans sa lutte contre la malaria a été justement récompensé par un fauteuil de sénateur, a déposé dernièrement au Sénat une motion dans laquelle il soutient qu'étant donné que le malarique est un être malfaisant, la société a le droit de l'empêcher de lui nuire et que, par conséquent, elle doit l'éloigner des régions malariques.

Au point de vue scientifique, cette mesure serait juste, mais elle est difficile à mettre en exécution. La société isole, il est vrai, le cholérique, le varioleux et d'autres êtres dangereux. Mais cela a lieu pour peu de temps : ou bien ces malades meurent après quelques jours, ou bien on les rend à leur famille guéris, après un laps de temps relativement court.

Tout autre est le cas d'une maladie chronique, dont la guérison, pour être définitive, exige souvent des années et une cure fort dispendieuse (haute montagne, suralimentation, etc.).

Le sénateur Grassi voudrait qu'on empêchât les ouvriers ayant en eux le germe de la malaria d'aller travailler dans les endroits où l'anophèle existe, afin de ne pas infecter cet insecte.

Mais comment mettre en pratique un semblable procédé ? Il y a des localités parfaitement saines, comme S. Felice Circeo, où néanmoins tous les ouvriers, pour avoir travaillé dans la plaine, ont en eux le germe de la malaria. Je devrais logiquement les refuser tous, pour l'exécution de certains travaux, et laisser ainsi des terres en friches. Et si chaque propriétaire adoptait ce procédé que deviendraient les familles de ces ouvriers ?

Le ministre compétent a donc répondu au sénateur Grassi qu'il étudierait cette question ; et je crois bien que la réponse viendra.... aux calendes grecques.

Après cet historique de la malaria et des moyens employés jusqu'à ce jour pour combattre cette terrible maladie, souvent hélas rebelle à tout traitement, passons à l'examen d'une récente découverte, grâce à laquelle des guérisons qui tiennent presque du miracle viennent d'être obtenues.

Station radiothérapique antimalarique de Terracina. Dès l'année 1917, le Dr Antonio Païs, médecin originaire de la Sardaigne (l'une des contrées du monde où la malaria fait le plus de victimes), avait reconnu que les rayons X, nuisibles à la cellule vivante aux doses ordinairement employées — la radiothérapie est précisément basée sur leur puissance destructive des tissus pathologiques — étaient aptes, distribués à petites doses, à exciter les fonctions cellulaires. Cette constatation engagea le Dr Païs à expérimenter l'action de l'énergie radiante pour la guérison de la malaria.

Le traitement par les rayons X part du principe que les cellules du cancer, des tumeurs et d'autres éléments pathologiques, étant plus sensibles que les tissus sains, peuvent être détruits avec des doses relativement petites que supportent aisément les cellules normales. Selon une heureuse expression, les rayons X agiraient comme un bistouri intelligent et invisible qui détruit la partie malade des tissus, tout en conservant leur partie saine.

Le Dr Païs avait constaté que, dans la malaria chronique, la rate et la moelle des os présentaient un aspect caractéristique révélant leur fatigue et leur épuisement. Il se dit qu'une excitation opportune, continue, mais en même temps modérée, aurait certainement pour effet de réveiller ces organes et d'en activer le fonctionnement ; que cette excitation pourrait ainsi rétablir la fonction normale des organes qui produisent le sang, créateur de la résistance organique.

L'organisme serait alors amené à réagir victorieusement contre le parasite de la malaria, ainsi que cela a lieu dans la guérison spontanée des malariques qui, parfois, réussissent d'eux-mêmes à vaincre le mal, sans l'aide de la quinine, et cela en vertu des moyens naturels de défense que le corps humain possède.

Guidé par ce principe, le Dr Païs fit en cinq ans plus de cinq mille observations qui confirmèrent entièrement son ingénieuse hypothèse : les rayons X révélèrent une action merveilleuse pour le traitement de cette maladie, spécialement dans les cas chroniques, où la quinine échoue, ainsi que chez les malariques gravement atteints dans l'activité productrice

du sang et chez ceux affectés de tumeurs à la rate ou se trouvant en état de cachéxie.

Ces beaux résultats eurent pour effet que le Dr Païs fut appelé par le professeur Grassi à venir continuer ses expériences de radiothérapie à la Station expérimentale antimalarique de Fiumicino (près de Rome) dirigée par cet illustre savant. Là, aussi, les résultats obtenus furent splendides. Souvent, déjà après une ou deux séances, la douleur à la rate diminuait puis disparaissait complètement peu à peu. La couleur terreuse des malades s'atténuait, et au bout de peu de jours le teint normal réapparaissait ; puis les accès de fièvre diminuaient et finissaient par disparaître complètement.

Ce furent les malades les plus atteints, ceux en état de cachéxie, qui ressentaient plus fortement l'effet bienfaisant des rayons X. Voici comment le professeur Grassi, dans une communication à l'Académie des Lincei, de Rome, décrit les succès obtenus par la radiothérapie à la Station expérimentale antimalarique de Fiumicino :

« Il reste acquis d'une manière indiscutable que, pour le traitement de la malaria chronique, ou cachéxie malarique (anémie profonde, rate plus ou moins volumineuse, faiblesse générale, symptômes qu'accompagne souvent une totale inaptitude de l'individu à tout travail et à toute fatigue, alors même qu'il n'a plus d'accès de fièvre), les rayons X employés opportunément, selon la méthode Païs, exercent une action régénératrice prononcée et rapide, que le vulgaire définirait de miraculeuse.

» Des résultats semblables n'ont été obtenus, avec les méthodes employées jusqu'à présent (traitement continu de la quinine avec arsenic et fer, cure climatérique et bonne nutrition) qu'après beaucoup de temps et pas toujours complètement, comme par exemple dans les cas de graves tumeurs de la rate. »

Et le professeur Grassi terminait son rapport en affirmant que la radiothérapie devrait maintenant être adoptée comme cure habituelle dans la lutte contre la malaria.

Aussi ce traitement est-il appelé à contribuer à la régénération économique des Marais Pontins, l'une des contrées

les plus belles et les plus fertiles, mais en même temps les plus désolées de l'Italie, que Jules César, Théodoric et même Napoléon tentèrent vainement d'assainir.

Sous les auspices du Banco di Roma, un jeune et entreprenant Lombard, le commandant Gino Clerici, a fondé une importante société anonyme « Le Bonifiche Pontine », société qui acheta de vastes étendues de terrain pour en opérer l'assainissement et la mise en valeur.

Cette société constatant qu'il ne suffisait pas d'assainir la terre mais que, pour pouvoir la mettre convenablement en valeur, il fallait en même temps que la population appelée à la travailler fût également assainie, provoqua la création de l' « Istituto Nazionale per il Risanamento antimalarico pontino », qui confia la charge de président au sénateur, Luigi Mangiagalli et dont Sa Majesté le Roi accepta le haut patronage. Cet institut créa, à Terracina, une station radiothérapique, dont la direction fut naturellement confiée au Dr Pais ; l'inauguration, à laquelle j'eus le plaisir d'assister, eut lieu en automne 1921.

Ses débuts furent toutefois difficiles : le public était méfiant, des bruits couraient sur les dangers irréparables auxquels les rayons X exposaient les malades... Une mère, enfin, osa amener son garçon de 12 ans qui avait été traité sans succès par différents sanatoriums antimalariques. Ce malheureux avait un teint cadavérique, une démarche lente et difficile due à un énorme ventre ballonné. Dans l'impossibilité d'adapter cet enfant à la rude vie des campagnards, ses parents l'avaient confié à un modeste tailleur, auprès duquel il passait ses journées inactif, presque immobile. Il se soumit sans difficulté au traitement radiothérapique et revint le lendemain et les jours suivants. Après la cinquième séance, il déclara spontanément qu'il éprouvait un réel sentiment de bien-être ; en effet, le poids de son ventre avait déjà diminué. Au bout de quelques semaines l'aspect de ce malheureux garçon avait complètement changé ; frappé jusque-là d'une sénilité précoce et monstrueuse, il renaissait à une vie nouvelle.

Ce fait fit aussitôt tomber la méfiance : le mois suivant de nombreux malariques descendaient des montagnes environ-

nant Terracina, pour se faire soigner à l'Institut, si bien que, dans le courant de juin 1922, environ 60 personnes y étaient traitées journellement. Les malades arrivent de Piperno, Sermoneta, Sonnino, Cisterna ; et les habitants de ces localités ont signé des pétitions pour demander qu'une station de radiothérapie soit également établie dans leurs communes.¹

Pour les cas aigus de malaria, à côté de la station radiothérapique, une station dite de « chininizzazione » (c'est-à-dire de traitement par la quinine) fut instituée car, certes, la radiothérapie ne doit pas remplacer la cure par la quinine ; ce remède, qu'on peut appeler divin, est, en effet, infaillible, surtout si son traitement est complété par l'arsenic, le fer, une alimentation riche et légère, et suivi d'une cure de haute montagne qui a une action régénératrice vraiment merveilleuse.

Mais la malaria est surtout une maladie des pauvres, et la haute montagne avec l'alimentation reconstituante n'est que rarement à la portée des malariques. Aussi la radiothérapie excitante, qu'on pourrait appeler la « cure artificielle de haute montagne », constitue-t-elle une véritable bénédiction.

Ce traitement représente le début d'une ère nouvelle pour les nombreuses populations qui, depuis des siècles, sont les innocentes victimes du terrible fléau.

JAMES AGUET.

¹ Celle de Cisterna a été ouverte l'automne dernier.

Une femme du XVII^e siècle, précurseur de la géologie minière contemporaine.

Il nous paraît intéressant de remettre en lumière la belle figure d'une Française du XVII^e siècle, laquelle joua sur le théâtre du monde un rôle assez important pour qu'on s'étonne de l'oubli complet fait sur son nom.

Cette figure trop peu connue, et pourtant si sympathique, est celle de Martine de Bertereau, baronne de Beausoleil. Martine de Bertereau naquit en France en l'an 1590. Elle était issue d'une famille noble du Berry dans laquelle, nous disent ses Mémoires, l'*Art des mines* — c'est-à-dire la géologie embryonnaire, telle qu'on la concevait et la pratiquait de son temps — était héréditaire. Or, tandis que la fillette, possédée déjà tout enfant par le désir de savoir, mordait avidement aux fruits de l'Arbre de la Science, celui que le Ciel destinait à devenir à la fois l'époux très aimé de son cœur et le guide et l'appui de sa jeune intelligence en attendant qu'elle devienne son inspiratrice, celui-là qui devait lui permettre de mettre en lumière ses singulières aptitudes géologiques, Jean du Chastelet, baron de Beausoleil, originaire, lui, du Brabant, était appelé en France par son compatriote Pierre de Beringhen, contrôleur-général des mines du royaume de France, à la fin du règne d'Henri IV.

Les Pays-Bas, dont Beausoleil était originaire, étaient depuis près de cent ans sous la domination espagnole. Or l'Espagne était alors, avec l'Allemagne, le seul pays d'Europe où la minéralogie eût atteint un certain développement. Il est probable que c'est au fait de l'influence espagnole sur son

pays que le jeune de Beausoleil devait d'être plus instruit que la plupart de ses contemporains en « l'Art des mines » et de s'être, tout jeune encore, attiré la réputation d'habile ingénieur minéralogiste.

Sans doute, à sa venue en France, ses recherches scientifiques le mirent-elles en rapport avec la famille de Bertereau, où les sciences étaient en honneur. Quoi qu'il en soit, dix ans plus tard, il quittait la France emmenant avec lui la jeune Martine, devenue M^{me} de Beausoleil, et, durant quinze années, il la fit voyager par le monde entier. C'est ainsi que les deux époux visitèrent les mines d'Allemagne, d'Espagne, d'Ecosse et de Hongrie ; qu'ils allèrent en Suède, en Italie, et même, poussés par leur inlassable curiosité de géologues, ils firent — chose rarissime au temps où ils vivaient — un voyage d'études scientifiques en Amérique.

Pendant ces années d'études en collaboration, l'élève — comme il arrive parfois — en vint bientôt à dépasser le maître. En effet, l'intelligence si vive et si ouverte de M^{me} de Beausoleil nous apparaît, dans les œuvres qui nous restent d'elle, comme plus intuitive, plus adaptable en même temps, et — le mot n'est pas trop fort — infiniment plus « moderne » que celle de son époux. Elle possède aussi une ténacité, un esprit de suite, qu'il est loin d'avoir au même degré. Et comme le féminisme intégral n'avait point encore paru sur terre à cette époque, M^{me} de Beausoleil, loin de songer à éclipser son mari, s'emploie au contraire à faire ressortir ses talents, à être sa collaboratrice tendre et dévouée et à le soutenir par sa vaillance et son indomptable énergie à l'heure où les déboires et la disgrâce les viennent assaillir.

Elle possédait à un degré rare cet alliage d'idéalisme et de sens pratique qui est un des traits caractéristiques des femmes de son pays. Patriote ardente, elle voulut faire bénéficier la France du savoir qu'elle et son mari avaient si laborieusement acquis. Bien que des souverains étrangers les appelassent auprès d'eux — l'empereur Ferdinand II avait nommé Beausoleil conseiller et commissaire des mines de Hongrie, l'archiduc Léopold l'avait créé général des mines du Tyrol et du Trentin, les ducs de Bavière, de Neubourg et de Trêves

lui avaient donné le même titre dans leurs duchés ; enfin un pape lui avait accordé semblable brevet dans les Etats romains — malgré l'appel de ces souverains et les charges à la fois honorifiques et lucratives qu'ils offraient aux époux, nous voyons, en 1626, M^{me} de Beausoleil s'adresser à Cinq-Mars, marquis d'Effiat, surintendant des mines et minières de France sous Louis XIII. Cinq-Mars accueillit sa demande et confia aux Beausoleil la mission de venir en France « faire ouvrir des mines, indiquer les minerais dont ils feraient découverte et en donner leur avis, afin que l'on statuât sur ce qu'il importait d'entreprendre dans l'intérêt du roi et de ses sujets. »

Ici, il est nécessaire d'ouvrir une parenthèse pour expliquer un fait qui étonne à première vue : c'est l'état dans lequel se trouvaient alors les mines en France. La « commission » du marquis d'Effiat à M. de Beausoleil en témoigne lorsqu'il écrit : « Notre intention estant de découvrir, faire valoir et tirer utilité au bien et à l'accroissement de l'Estat et du service de sa majesté de toutes les mines et minières de ce royaume *inutiles ou de peu de fruits jusqu'à présent...* »

Jetons un coup d'œil rapide sur l'histoire des mines en France, afin de nous rendre compte comment les choses en étaient venues là. Dans la France d'autrefois, comme dans toutes les anciennes monarchies, les mines étaient un droit de la souveraineté royale. C'est une des « régaies majeures » de la couronne que la propriété des mines de substance métallique.

Il est fait mention des mines pour la première fois sous la dynastie mérovingienne, en l'an 635 (règne de Dagobert I^{er}), par l'attribution de « huit milliers de plomb à percevoir tous les deux ans par l'abbaye de Saint-Denis. (Ce plomb provenait sans doute des mines de Sainte-Marie, en Lorraine, les plus anciennes de France.)

Puis, c'est sous la dynastie carlovingienne, durant le règne de Charlemagne, en 786, qu'on aperçoit les premières concessions de mines faites à des particuliers. Depuis cette date, il ressort que les rois de France n'ont accordé le droit de battre monnaie qu'à ceux de leurs barons qui exploitaient des mines

dans leur territoire. (Aussi remarque-t-on que, aussitôt après que les rois de France eurent enlevé à leurs barons la faculté d'avoir des monnaies, la juridiction des mines et des monnaies a été attribuée aux cours souveraines des mines et des monnaies.)

La géologie métallurgique ne peut guère exister sans le secours de la chimie, indispensable à la purification et à la séparation des métaux. Or, vers la fin du moyen âge, la chimie passionna les esprits, et avec la diffusion de la chimie, on vit fleurir en abondance les faux monnayeurs. Il fallut sévir et l'on édicta contre eux des peines sévères ; puis on en vint à cette absurdité d'interdire l'usage de la chimie : c'était presque condamner à mort la géologie métallurgique, aussi la voyons-nous végéter sous le règne de Charles V.

La féodalité et les abus seigneuriaux furent une nouvelle cause d'arrêt — et même de recul — pour l'exploitation des richesses minérales du sol. Les minerais, métaux et pierres précieuses qui en étaient extraits revenaient de droit non plus au roi, mais au seigneur (baron, comte ou vicomte) ayant juridiction sur la terre. L'or seul (fort rare d'ailleurs), revenait de droit au roi.

Pour réagir contre les abus féodaux, le roi Charles VI promulgua en 1415 une ordonnance sur les mines, accordant à tous ses sujets le droit de creuser et d'exploiter des mines, à condition qu'un dixième du produit de l'exploitation fût remis au trésor royal. Cette ordonnance exigeait des seigneurs des baronnies, comtés et vicomtés, qu'ils célassent à un prix raisonnable — le prix de la surface de terre qu'elles occupaient — les mines à ceux qui voulaient les exploiter. (Mais en dépit de cette ordonnance, les seigneurs entravèrent le plus qu'ils purent les recherches minières dont ils ne tiraient plus profit.)

Sous le roi Charles VII, nous voyons le célèbre argentier de la couronne, Jacques Cœur, obtenir le bail général des monnaies et des mines. Sous la direction de cet homme aussi savant qu'intègre, une ère de découvertes et de prospérité commença pour l'exploitation minière en France. Elle fut brusquement close par l'injuste disgrâce de l'argentier.

Louis XI fit d'intelligents efforts pour redonner de la vie

à l'exploitation minière du royaume. C'est ainsi qu'il abandonna pendant douze années le dixième du droit de régale, afin d'encourager ceux qui voulaient s'en occuper. Comme aussi il encouragea de toutes façons les mineurs (étrangers et français), les exemptant de tout espèce d'impôt et leur accordant divers privilèges.

Sous Henri II, un ambitieux, Jean-François de la Roque chevalier de Roberval, obtint du roi et de son conseil la concession de toutes les mines du royaume et le titre de surintendant des mines. Il abusa de sa charge, ne cherchant que son propre profit, et devint un véritable tyran. Il fut enfin révoqué, et, sous les règnes suivants, de nombreux surintendants des mines se succédèrent. Il ne paraît point que ces surintendants aient eu grand succès, nous dit Gobet, dans ses *Recherches historiques* ; l'ambition, l'avarice et l'intrigue des courtisans amenant des changements trop fréquents dans les chefs des mines.

Henri IV s'intéressa à la minéralogie. Ce fut sous son règne que le sieur Jean de Malus découvrit des mines dans les Pyrénées, et rédigea un mémoire intéressant sur ce sujet. Henri IV exempta les mines de soufre, salpêtre, fer, ocre, pétrole, charbon, craie, plâtre, pierre à bâtir, du droit du dixième. Il érigea de nouveau la charge de grand maître surintendant des mines. Nous voyons cette charge occupée par le marquis d'Effiat, lorsque M^{me} de Beausoleil sollicite pour son mari et pour elle la « commission d'examiner et rechercher les mines et minières sur le sol français ». Ayant obtenu du surintendant la commission désirée, les deux époux se mirent à l'œuvre, et la firent ratifier par les parlements de Bordeaux, de Toulouse, et de Provence. Puis ils fixèrent leur résidence à Morlaix, en Bretagne. C'est là que leur arriva, un an plus tard, une cruelle mésaventure. Le prévôt provincial de Bretagne, Latouche-Grippé, homme cupide et jaloux, pénétra chez eux en leur absence et fit main basse sur tout ce qu'ils possédaient de plus précieux : or, argent et bijoux, plans de mines, échantillons de minerais, instruments pour la recherche et les fouilles. Puis, pour couvrir ce vol d'une apparence de légalité, il accusa les Beausoleil de sorcel-

lerie. Grâce à la protection du marquis d'Effiat, ils se blanchirent aisément de cette accusation, mais ils ne purent obtenir du prévôt la restitution des objets dérobés, et il leur suscita tant d'ennuis en excitant contre eux les naïves populations des campagnes, qu'ils quittèrent la France, et se rendirent à l'appel de l'empereur Ferdinand II qui leur confiait la direction de ses mines de Hongrie.

Pourtant, l'ardente patriote qu'était Mme de Beausoleil avait en tête un plan grandiose qu'elle ne pouvait oublier : il ne s'agissait de rien moins que de donner au pays qui l'avait vu naître prospérité et richesse en lui fournissant les moyens d'exploiter les immenses richesses naturelles de son sol. Elle décida donc son époux à revenir en France, où le marquis d'Effiat les appelait à nouveau, et leur confiait des pouvoirs plus étendus encore que la première fois. Ils amenaient avec eux une escouade de soixante habiles mineurs hongrois et allemands. Durant dix ans, ils les entretenirent entièrement à leurs frais, tous les travaux qu'ils firent étant *absolument à leur charge*. C'est ainsi qu'ils dépensèrent trois cent mille écus (c'est-à-dire plus d'un million de francs de notre monnaie moderne) à la découverte de cent cinquante mines dont ils dressèrent les plans et analysèrent les produits (on en trouve l'énumération dans le singulier ouvrage de Mme de Beausoleil intitulé : *La restitution de Pluton*).

Il est à remarquer que plusieurs des mines découvertes et mises en commencement d'exploitation par les Beausoleil sont aujourd'hui au premier rang de la richesse minière de la France. D'ailleurs Gobet, ce minéralogiste si consciencieux et si érudit, dans la préface qu'il a mise en tête de leurs œuvres minéralogiques, assure qu'ayant vérifié longtemps après quelques-unes de ces indications (ce que personne ne s'était donné la peine de faire avec soin), il les trouva parfaitement exactes. L'abbé de Vallemont, dans sa *Physique occulte*, renchérit encore sur cette affirmation. Gosford, lorsqu'il réédite en 1751 les œuvres d'Alonzo Barba, l'auteur de *Métallurgie*, réédite en même temps les ouvrages de Mme de Beausoleil et en fait grand cas. Et, dans la préface de sa *Métallurgie*, il nous dit que le fameux chimiste Hellot (1685 à 1766), membre

de l'Académie des Sciences et essayeur en chef à la Monnaie, se sert des notices de M^{me} de Beausoleil sur les différentes mines.

Non contente de découvrir uniquement des mines, M^{me} de Beausoleil avait aussi remarqué et signalé plusieurs de ces sources d'eau minérales dont le centre de la France est si riche, et dont on ne songeait guère à profiter. C'est sans doute à l'acuité de son don d'observation, greffé sur l'expérience acquise au cours de ses voyages, que M^{me} de Beausoleil dut ses découvertes, bien plus qu'aux instruments astrologiques bizarres et affublés de noms pompeux dont elle dresse la liste en indiquant leur usage. Mais, sacrifiant aux préjugés de leur temps, les deux époux promenaient avec eux ces instruments et faisaient état de s'en servir. Jusqu'à quel point M^{me} de Beausoleil prenait-elle ces étranges outils au sérieux ? C'est ce que nous ne saurons jamais. Ce qui est certain, c'est qu'ils nuisirent aux deux époux, lorsqu'à diverses reprises on jeta sur eux l'accusation de sorcellerie.

Des œuvres écrites des Beausoleil, trois seulement sont parvenues jusqu'à nous. La première en date (1627) est le *Diorismus veræ philosophiæ de materia prima lapidis*, ou « Explication de la vraie philosophie concernant la matière première des minéraux », œuvre de M. de Beausoleil, écrite en un latin fleuri et élégant, mais qui ne mérite pas de retenir notre attention, car c'est de l'alchimie pure ; elle ne contient aucune observation personnelle, mais elle abonde en réminiscences des anciens auteurs latins, notamment de Virgile. Cet opuscule traite des métamorphoses de la matière en général, et cela le plus fantaisistement du monde.

La seconde en date (1632) émane de M^{me} de Beausoleil. Elle est écrite en français et est intitulée : *Véritable déclaration faite au roi et à nos seigneurs de son conseil des riches et inestimables trésors nouvellement découverts dans le Royaume*. C'est un assez court mais ardent plaidoyer en faveur de la mise en exploitation immédiate des mines de France. Il est suivi de notices détaillées sur les mines de la province de Bretagne.

La troisième œuvre, qui émane, elle aussi, de la plume de M^{me} de Beausoleil, est intitulée : *La restitution de Pluton à*

Mgr. le duc de Richelieu, et date de 1640. Ecrite dans le style un peu grandiloquent de l'époque, cette œuvre singulière, où l'auteur atteint, par instants, les plus hauts sommets de l'éloquence, est un monument d'énergie virile, d'idéalisme, et de patriotisme ardent. D'un coup d'œil magistral et quasi prophétique, M^{me} de Beausoleil embrasse le présent et l'avenir industriel de son pays. Elle y expose un plan d'administration minière élaboré avec maîtrise, proposant la création d'un conseil général d'ingénieurs ayant son siège fixe à Paris, et dont dépendrait un autre corps d'employés soigneusement instruits dans l'état des mines, et chargés exclusivement de ces travaux dans les provinces. Fort judicieusement, elle démontre que l'ignorance où l'on est de la richesse minière du pays provient de l'absence d'un corps régulier d'ingénieurs spécialistes en cette matière. (Cent cinquante ans plus tard, l'« Ecole des Mines » venait combler la lacune signalée par M^{me} de Beausoleil.)

La longue et curieuse dissertation scientifique qui remplit la plus grande partie de la *Restitution de Pluton* nous étonne et nous déroute à première vue. On est surpris d'y voir le vieux bagage alchimiste et astrologiste du moyen âge remis en honneur par un esprit si logique, si pratique et si clair. Mais souvenons-nous que M^{me} de Beausoleil, lisant couramment le latin, le grec et l'hébreu, l'esprit nourri des auteurs anciens, a lu sans doute la *Kabbale*, et que, forcément, elle s'en ressouvient par instants. Rappelons-nous surtout, qu'à cette aurore du XVII^e siècle, la géologie était encore dans les limbes et qu'elle ne devait naître complètement et prendre conscience d'elle-même que durant la seconde moitié du XVIII^e siècle, avec Hellot, Werner, Hutton, de Saussure et la pléiade de leurs disciples... Ce n'est donc point en nous plaçant au point de vue de la science pure que nous pouvons nous permettre d'appeler M^{me} de Beausoleil « un précurseur » — précurseur, elle ne le fut qu'au point de vue pratique où elle fait preuve d'un esprit si novateur et si étonnamment moderne qu'elle ne fut pas comprise par ses contemporains.

Au point de vue scientifique, cependant, nous l'appellerons

un « pionnier ». Car, après avoir parcouru l'œuvre, soit de ses prédécesseurs, soit de ses contemporains, soit de ceux qui vinrent après, tels que François Garraut, Gaston Duclou, Georges Agricola, Schluter, Jean de Malus, Swedenborg, Scipion de Gramond, Vargas, Alonzo Carillo, Hantin de Villars, etc., nous osons affirmer que l'esprit de M^{me} de Beausoleil était en avance d'un siècle sur son temps. Seul, son prédécesseur immédiat en date (qui, par un coïncidence singulière, mourait l'année même où M^{me} de Beausoleil vint au monde), le génial Bernard de Palissy avait eu, lui aussi, des intuitions géologiques aussi vraies, plus profondes encore...

Une partie des œuvres de M^{me} de Beausoleil n'est pas parvenue jusqu'à nous, et c'est dommage. Peut-être y eussions-nous appris comment elle eut une vague intuition du « plutonisme » cent ans avant que le génie de Hutton l'eût révélé au monde... Mais pour revenir à celles de ses œuvres qui subsistent encore, certes, il s'y trouve des énormités qui nous feraient sourire... Pourtant, à côté de ces énormités mêmes, il y a des notions fort sagaces, fruits d'une observation judicieuse. Car elle est — Bernard de Palissy toujours excepté — la première qui ait réalisé la nécessité du *contact direct avec la nature*. Elle essaie bravement de se dégager de la formule toute faite. Certes, elle est encore « livresque. » Elle l'est beaucoup trop, hélas ! quand, par exemple, sur la foi de certains minéralogistes contemporains qui ont l'aplomb d'affirmer les avoir vus, elle nous décrit les gnomes des mines de la Saxe... Mais, le plus souvent, elle cherche à se rendre compte par elle-même à observer les faits et à en dégager des idées.

Lorsqu'elle nous parle de la « génération des métaux et des pierres », elle note en passant le rôle considérable que joue en cela la filtration plus ou moins abondante des eaux dans les terrains, comme aussi celui, non moins important, de la chaleur provenant du centre de la terre. Et ce n'est qu'après avoir émis ces remarques fort sensées qu'elle s'égare dans les méandres d'une fumeuse astrologie...

Lorsqu'elle dresse la liste des sciences que devrait posséder à fond chaque minéralogiste — l'astrologie, l'architecture la

géométrie, l'optique, le dessin, la science hydraulique, la connaissance de plusieurs langues, un peu de médecine pratique, la botanique ou « cognoissance des herbes qui nous montrent le lieu des métaux et même des fontaines », la pyrotechnie ou science du feu, et l'« art du lapidaire pour parfaitement discerner les veines des mines, les fibres, les rognons et les speys qui se trouvent dans les icelles » — ne semble-t-il pas que, dans le langage de son temps, elle nous décrit le bagage scientifique exigé d'un de nos modernes ingénieurs-géologues ?

Les procédés qu'elle indique pour découvrir les sources, et connaître (très approximativement c'est vrai) la quantité et la qualité des eaux, sont — à part l'emploi d'un luxe d'instruments aujourd'hui périmés — le bon sens même, et dérivent de ce *contact direct avec la nature* vers lequel les lointains prédécesseurs des géologues modernes se sont si tardivement acheminés.

Enfin, si elle se livre à des dissertations un peu abraca-dabrantes au sujet de l'influence des astres sur la formation des minerais et des pierres précieuses, nous avons, certes, le droit d'en sourire. Mais il nous est permis aussi d'envisager cette astrologie comme la concrétisation excessive et poussée jusqu'à l'absurde d'une idée qui contient sa part de vérité — idée que les hommes de science du XIX^e siècle ont repoussée avec dédain et que ceux du XX^e siècle, plus ouverts, plus compréhensifs, affranchis du dogmatisme scientifique, ont reprise en l'envisageant sous la forme d'un point d'interrogation....

La restitution de Pluton est écrite sous la forme d'une longue supplique à Richelieu. Elle date de 1640, nous l'avons dit. C'est dire aussi qu'elle fut écrite après les dix années de travail désintéressé fourni par les deux époux à la France. Ils avaient ainsi dépensé une fortune princière, et voyaient leurs ressources diminuer. Ce n'est qu'à ce moment, c'est-à-dire forcés par la nécessité, qu'ils se décidèrent à demander qu'on leur accordât la concession de quelques-unes des mines par eux découvertes. Leurs prétentions étaient à la fois modestes et justes. Malheureusement, les Beausoleil comp-taient beaucoup d'ennemis. Leur désintéressement même

leur avait attiré le violent ressentiment de ceux qui eussent désiré participer par lucre à leur travail. On sema contre eux des bruits calomnieux, on les décria, et dans l'ombre une sorte de ligue s'organisa pour les perdre. Le travail des mines était mal vu des paysans ignorants qui y voyaient maléfices et sortilèges... On exploita habilement cette défiance pour les vouer à la vindicte populaire. En haut lieu, le caractère tout d'une pièce et un peu altier de M^{me} de Beausoleil ne lui avait pas concilié la faveur des personnages influents à la cour qui auraient pu la protéger et favoriser ses projets. Faut-il penser aussi que la protection de Cinq-Mars leur nuisit dans l'esprit de Richelieu ? — Un ennemi des Beausoleil fut-il chargé par Richelieu d'examiner le mémoire si touchant, si vibrant de sincérité, de la baronne, et lui en fit-il un rapport tendancieux et mensonger ? — Mystère. Mais on ne lui répondit jamais, et, deux ans plus tard, en 1642, sur l'ordre de Richelieu, M^{me} de Beausoleil fut emprisonnée à Vincennes et son mari à la Bastille, mesure cruelle qui séparait ces deux vieux époux si tendrement unis. Tous deux moururent en prison, peu d'années après, sans s'être revus et dans un complet dénuement...

La *grandeur* de cette vie consacrée tout entière à la réalisation d'un bel idéal et l'infortune dans laquelle elle sombra, forcent notre respect et nous obligent à nous incliner tous devant cette mémoire. Et si, parmi ceux qui liront ces lignes, il est des géologues, je leur dirai : « O vous qui êtes un peu les fils spirituels de Madame de Beausoleil — vous qui avez développé et complété sa pensée en arrachant aux entrailles de la terre et à l'immensité des espaces sidéraux une partie de leurs secrets qu'elle n'avait fait qu'entrevoir — donnez, donnez, je vous en prie, une pensée de reconnaissance émue à cette femme qui apporta, au prix d'inouïes difficultés, quelques-unes des premières pierres au magnifique édifice que vous et vos devanciers avez construit — à cette femme admirable qui vécut, souffrit et mourut pour cette cause qui est la vôtre. »

LOUISE DE TECHTERMANN.

Correspondance

Eugène Rambert - Emile Javelle

CINQUIÈME ET DERNIÈRE PARTIE¹

De Rambert à Javelle.

Fluntern, le 30 juin 1879.

... Il est vrai qu'il y a de l'attitude et de la mièvrerie, comme vous dites, chez Quinet, et que le morceau de la coquille n'en est point franc. Cependant c'est peut-être plus sincère chez lui que chez d'autres. Gleyre disait qu'il avait de la ballade dans le tour d'esprit ; et c'est juste, il en met dans la nature. Il fait chanter sa coquille, comme d'autres font chanter l'alouette, ou la *pernette* du bon Dieu, ou le hanneton. Il m'a semblé aussi qu'il y avait quelque chose de touchant, presque de sublime, bien propre à émouvoir les jeunes intelligences, dans la grandeur des enseignements qui résultent de l'absence ou de la présence de cet infime et obscur témoin des révolutions du passé.

... En fait d'*alpinerie*, je viens de passer ces trois derniers jours d'excessive chaleur au bord du Lac des Quatre-Cantons, en plein « rayon bleu ». Je me suis trouvé furieusement paresseux. Était-ce le printemps, la chaleur, une mauvaïse disposition particulière, ou bien dégringolais-je tout à fait ? Je n'en sais trop rien, mais si cela ne change pas, je n'irai guère loin cette année. Je n'étais pas précisément fatigué ; mais je m'asseyais et je restais là. Je reculais devant la moindre petite difficulté gymnastique. Je ne tarderai pas à faire une nouvelle expérience, pour voir si je ne suis plus qu'un vieux fer à cheval laissé par quelque rosse dans les ornières de la route. Pour la poésie, il y en a encore, et peut-être sera-ce quand je serai tout à fait poussif que je chanterai le mieux les montagnes.

... Vous ne me dites rien de votre travail, sinon que vous labourez toujours et que vous devenez tout à fait « bœuf » dans cette Béotie de Vevey. Je vous trouve bien difficile. Si je vous disais que, depuis vingt ans que je suis à Zurich, je n'y ai encore

¹ Pour les quatre premières parties, voir les numéros d'avril à juillet.

trouvé personne, à la lettre personne, avec qui je puisse aller causer un peu librement de ce qui me préoccupe en littérature, en poésie et dans tous les domaines aboutissants !

C'est pourtant la pure vérité, et je donnerais bien quelques beaux deniers comptants pour y avoir une fois par mois la société de quelques-uns des habitants de votre Béotie et pour me faire bœuf avec eux !...

De Javelle à Rambert.

Vevey, le 10 décembre 1879.

...J'ai lu maintenant les deux articles (sur *André Chénier*, dans la *Bibliothèque Universelle* de novembre et décembre 1879), regrettant seulement de ne pouvoir les lire ensemble et tout d'une traite, comme il aurait fallu. Le premier, l'article historique, a un mouvement qui en augmente et en soutient l'intérêt déjà si grand par lui-même. On a plaisir, en passant, à vous y voir traiter la famille Chénier comme elle le mérite.

Cet article captive comme un roman. Le second est un morceau savoureux pour quiconque aime la belle et bonne critique. On y sent grandir de page en page ce Chénier dont l'esprit se dégagait si magnifiquement de toutes les entraves. Je n'en reste pas moins convaincu que, même ayant le temps d'achever son *Hermès*, il serait venu un demi-siècle trop tôt. Pour de pareils sujets, en dépit des découvertes faites depuis trois siècles, la pensée s'était si peu élargie depuis Lucrèce ! Il y avait une croûte d'une assise géologique à briser ; et un homme, fût-il Chénier, n'y suffisait pas.

Il est visible que cet *Hermès* aurait porté en beaucoup trop d'endroits les traces de la vieille rhétorique, et tout d'abord dans la manière de saisir le sujet. Aujourd'hui, le moindre rimeur saurait préparer un moule bien plus hardi et bien plus digne du métal que Chénier y eût coulé.

En effet, on reste rêveur quand on se demande ce que serait cet homme dans notre temps qui aurait si grand besoin de lui. Il est intéressant de le rapprocher d'un Leconte de Lisle, produit caractéristique de notre époque, et né cependant comme ui aux pays du soleil, amant de la Grèce antique et tout plein d'une idée semblable à celle de l'*Hermès*. Mais il veut être impassible... et poète.

De Rambert à Javelle.

Fluntern, le 12 janvier 1880.

...J'ai passé deux jours à Lausanne et quatre à Genève, d'où j'ai dû partir le jour même où j'aurais fait la connaissance de Coppée. C'est du guignon. Me revoici à ma table de travail,

occupé, pour le moment, à répondre à une quantité de lettres qui m'attendaient. J'en distingue, dans le tas, une fort bonne de Sabatier, qui réduit ses critiques à rien ou à très peu de chose. Il continue cependant à faire peu de cas de la *Grève des forgerons* et, en général, de Coppée. Je crois que ce qu'il y a d'exagéré, à cet égard, dans son opinion, vient du milieu littéraire où il vit. Il est dans le clan Sully-Prudhomme. Vous savez que chacun a son clan et que la rivalité est grande, sinon entre les deux poètes, du moins entre leurs partisans. C'est surtout par le salon de M. Gaston Paris que Sabatier voit le monde littéraire de Paris, un salon d'hommes, ouvert tous les dimanches, de 2 à 5 h. Là vont les Boissier, les Renan, les Bréal, les Monod, etc. Tout un monde sérieux. Sully-Prudhomme en est aussi ; c'est le poète de la maison. Je trouve aussi dans le tas une fort aimable lettre de M. Egger (l'helléniste). Quant à M. Becq de Fouquières (l'éditeur de Chénier), nous avons été fort en correspondance. Il dit qu'il roule dans sa tête, depuis quelques années, les idées mêmes que j'ai exprimées. J'espère pouvoir publier cet article dans un recueil, ou petit volume de *Mélanges*. J'en profiterai pour le compléter. J'avais décidément trop de choses à dire, et des choses qui ne pouvaient pas être abrégées. J'ai dû, l'article se prolongeant outre mesure, faire des coupures fâcheuses.

Du même au même.

Fluntern, le 4 mai 1880.

...J'ai bombardé dernièrement la *Bibliothèque Universelle* d'articles sur les origines de la flore suisse. Ce n'est guère de votre gibier. A présent, je suis en plein paysage alpestre. Ce Calame (il préparait son volume sur *Alexandre Calame*, qui fut publié en 1884) est un riche sujet, mais délicat, surtout dans les conditions où je l'aborde. Mais Vinet, à tout prendre, ne l'était pas moins. Il faut s'élever à la tranquille objectivité, comme on dit en Germanie. Et notez que je n'y crois pas, à l'objectivité. Heureusement que n'y pas croire est la seule manière d'y atteindre, ou d'en avoir l'air. Elargir la personnalité : voilà l'unique secret....

Du même au même.

...J'ai appris bien des choses dans ce pays-là (la Hollande, d'où il revenait). J'espère y avoir enterré pour jamais ce qui pouvait me rester encore de préjugés conventionnels en matière de style et d'art. C'est là qu'il faut aller si l'on veut savoir ce que c'est que le naturel....

De Javelle à Rambert.

San Remo, le 31 décembre 1880.

...Pendant que votre avenir se dessine (Rambert allait rentrer à l'Académie de Lausanne), le mien plonge dans des brouillards quelque peu mélancoliques. Les nouvelles que vous avez de moi remontent à la période légendaire : voici de l'histoire, en peu de mots. J'ai assez bien supporté pendant quinze jours, en Corse, une chaleur qui accablait les naturels eux-mêmes. Mais, en revenant à Marseille, j'ai pris, dans un mauvais restaurant où le hasard nous a conduits, une indigestion aggravée par deux glaces imprudentes, et je suis parti ainsi pour un voyage fatigant jusqu'à Embrun où je voulais voir mon oncle.... Un peu remis, j'ai eu l'idée d'aller finir mes vacances au vert, à Zinal. Par malheur, des amis y sont arrivés, j'ai tenu à leur faire les honneurs du pays, à être leur guide au Pigne (de la Lée), et enfin au Besso. Cette dernière ascension m'a été fatale. Nous l'avons tentée par un chemin nouveau ; *les difficultés ont été les plus grandes que j'aie jamais rencontrées sur du rocher*, si bien que nous n'avons pu gagner le glacier Durand avant la nuit, une nuit absolument noire qui, le glacier tourné, nous a forcés à nous étendre tout simplement parmi les rocs de la moraine jusqu'au matin, après dix-huit heures de fatigue. C'était déjà une épreuve pour des gens bien portants.

Dès lors, je me suis senti très *chose*, avec des points, de l'oppression, etc. Rentré bientôt à Vevey, j'y vois Muret (le docteur) qui constate un catarrhe du sommet des deux poumons, quelque chose de traître et qu'il faut bien soigner. Mes leçons et un ou deux petits refroidissements supplémentaires combattant l'effet de la médication, je n'ai pas réussi à me relever avant l'hiver et l'on a jugé plus prudent de me le faire passer dans le Midi, quoi qu'il m'en coûte.

J'y suis donc. Depuis un mois, il y a une légère amélioration, mais pour un rien voilà une petite rechute. C'est qu'au fond tout l'organisme est très fatigué, et de toutes manières. Je dois l'avouer, je n'ai jamais eu de mesure en rien. Pour garder la santé, il faut savoir capitaliser ses forces : j'ai fait comme pour l'argent, je les ai toujours dépensées quand je les sentais en moi.

Ma manière de me reposer des leçons en allant coucher le samedi dans un chalet pour faire une grande ascension le dimanche n'était assurément pas la bonne. Je le vois, mais trop tard, Et puis, que voulez-vous ? C'était ma nature. Voilà que je parle à l'imparfait, comme si j'étais mort ; c'est que cet

état de démoralisation m'a ôté la confiance ; il me semble que c'est le commencement d'une fin lente. Ma raison qui fait la critique de cette idée et en voit la cause dans mon état maladif, ne peut cependant pas l'empêcher de jeter sur mes rêves d'avenir une certaine mélancolie....

Voyez comme les malades sont personnels ! Je ne vous parle que de moi, tandis que j'aurais mille autres choses à vous dire. J'aimerais bien vous avoir là, devant moi, et vous lire les derniers *oiseaux* (allusion aux *Oiseaux dans la nature*, de Rambert, avec illustrations de Paul Robert, 3 vol. in-fol., 1879-1880). Mais qui donc a fait une si pauvre notice dans la *Bibliothèque (Universelle)* ?

On oublie simplement de parler de ce texte dont certaines pages sont du Buffon, mais vivant, avec du Michelet, mais *rectifié* ; quelque chose s'approchant de bien près de cet idéal de la *poésie de la science* dont on dit souvent des choses si fausses et qu'on cherche où il n'est pas. Et la *Chrestomathie* de l'enfance ? Et la réédition des autres ? Où tout cela en est-il ? Vous devez être bien chargé avec tant de choses sur les bras, sans compter toutes celles que vous faites sans qu'on le sache, les poésies, par exemple.

En ce qui concerne mes travaux, si j'ose appeler travaux mes tatillonnages, ces six derniers mois ont été perdus. Ici, je n'ai rien pu faire que des lettres. Je vais tâcher du moins que ces trois mois passés autour du Vésuve, de Pompéi et de l'admirable musée de Naples soient trois mois de riche assimilation....

P.-S. J'oubliais de vous dire que des amis de Vevey m'avaient beaucoup poussé à postuler la place de précepteur auprès du khédive, au Caire, — 12,000 francs. — Pour ma part, j'y répugnais tout à fait. Je me suis laissé faire. Mais, bien que j'aie été *présenté en premier* sur près d'une centaine, on a choisi un M. M..., peut-être à cause de l'allemand. Vous voyez bien que je suis né pour manquer tous les cochés, sauf le dernier, que j'attraperai peut-être.

De Rambert à Javelle.

Fluntern, 2 et 3 janvier 1881.

Vous voyez, mon cher, combien nous sommes devenus étrangers l'un à l'autre. Je ne savais pas que vous fussiez en Italie, et je me flattais que ma lettre vous trouverait à Vevey, remis d'un état de fatigue que je croyais passager. Evidemment, comme vous en convenez vous-même, vous ne l'avez pas tout à fait volé. Vous vous êtes malmené outre mesure. Mais ce

n'est pas le moment de vous gronder, et il est plus à propos de vous souhaiter de beaux jours, un bon gîte et une bonne cure d'air napolitain. On peut se fatiguer dans les musées aussi bien qu'ailleurs, même plus qu'ailleurs. Et puis, il y a ce Vésuve dans le voisinage, qui m'inquiète. Musez, flânez, rêvez, dormez, mangez : apprenez à vivre d'une vie végétative, animale. Il faut se faire bête pour guérir promptement.

... Nous venons de passer les jours de fête les plus tranquilles du monde. Les enfants nous ont fait un arbre de Noël, à nous, leur père et leur mère, sans doute pour nous avertir que nous gravitons rapidement sur la pente qui reconduit à l'enfance. Voilà comment le monde se retourne à un certain âge. Pour moi, je ne demanderais pas mieux que de redevenir enfant, pourvu que ce fût sans les infirmités de la seconde enfance...

J'ai refusé à Tallichet tout concours pour cette année, sauf un article sur Leconte de Lisle, à qui je vais consacrer un discours public, que je suis obligé de faire ici dans les trois ou quatre semaines. Cela à part, il n'aura rien, ce qui s'appelle rien, et je suis décidé à me tenir de plus en plus à l'écart. Si je pouvais penser que la *Bibliothèque Universelle* dût réellement en souffrir, je passerais sur bien des choses ; mais au point où elle en est, elle marche et marchera avec ou sans moi, et je pourrai toujours la retrouver plus tard quand elle sera mieux dirigée. — Plusieurs journaux français ont parlé des *Oiseaux*. Vous aurez probablement vu, à San Remo, le grand article de Clément (Charles Clément, le biographe de Gleyre) dans les *Débats*. La *Revue des Deux-Mondes* a eu un petit compte rendu, élogieux, mais stupide au possible. Quand cette majestueuse revue est bête, elle l'est pour deux. Elle ne fait rien sans peser. Elle a des collaborateurs très distingués ; mais la besogne courante, dans ses bureaux, est faite par des gens qui sont au-dessous du médiocre. Je ne songe, en parlant ainsi, ni à de Mazade ni à Cherbuliez, cela va sans dire. Le *Temps* a eu quelques mots très aimables. Mais l'article qui m'a fait le plus plaisir a été celui d'un certain M. Drumont (Edouard), dans la *Liberté*. Il est tellement élogieux que j'ose à peine en parler. Il me met d'emblée à la hauteur de Michelet ; c'est un « chef-d'œuvre », dit-il. Et il insiste : « un adorable chef-d'œuvre ». Voilà de quoi repaître ma vanité d'auteur. Je sais qu'il en faut rabattre, et je ne me fais pas d'illusion, non plus, sur la portée de l'article, qui ne sera guère qu'un coup de fusil en l'air, sans écho. Néanmoins, il me fait plaisir, surtout à cause de la vivacité et de la naïveté avec lesquelles s'exprime l'étonnement de ce brave homme qui, sans en être averti, ignorant absolument les noms des auteurs, tombe sur un

chef-d'œuvre, comme il dit. Quant à la *Chrestomathie*, il n'y a rien de nouveau. On a fait une nouvelle réimpression du tome premier. Pour le moment, je suis absorbé dans le Calame, dont je voudrais bien causer avec vous. Ce sera pour plus tard. Voilà mes nouvelles littéraires. Tâchez que les vôtres continuent à répondre au programme que je vous recommande : mangez, dormez, musez ; ce sont les trois principes de la sagesse. Adieu, votre tout dévoué.

De Javelle à Rambert.

Vevey, le 10 juillet 1881.

... J'ai fait une belle rechute, pour avoir été surpris sans parapluie par une averse que Mathieu de la Drôme n'aurait certes pas prévue. D'abord, il s'est déclaré une nouvelle pleurésie, du côté droit cette fois ; puis, sans que j'aie fait aucun tort à mon médecin ni à mon apothicaire, je suis tombé de la pleurésie dans le rhumatisme, du rhumatisme dans le gastricisme, du gastricisme dans l'engorgement de la rate et du foie... En somme, je vais mieux maintenant et je m'apprête à aller voir si l'air de Zermatt peut activer le progrès qui paraît se faire...

De Rambert à Javelle.

Fluntern, le 18 juillet 1881.

Merci des nouvelles que m'a données votre lettre du 10 courant. J'ai été épouvanté en voyant défiler la série de vos maladies, chutes et rechutes. J'ai été plus épouvanté en entendant parler de Zermatt. Bon Dieu ! bon Dieu ! Vous n'y serez pas quinze jours que vous n'y ayez fait des sottises. Je vois ça. Aussi longtemps que vous serez à portée d'une montagne quelconque, je m'attendrai à recevoir de vous les nouvelles les plus déplorables, nouvelles d'accidents, de rechutes, de maladies graves : tout en un mot, la mort y compris. C'est mon sentiment, je ne vous le cache pas.

... J'expédie ces quelques lignes à Vevey. Si vous êtes à Zermatt, écrivez-moi et tâchez de pouvoir me dire que vous vous conduisez bien.

De Javelle à Rambert.

Vevey, le 31 août 1881.

... Peut-être l'écho vous aura-t-il dit que j'ai fait trois folies à Zermatt — cela ne pouvait être autrement, je n'aurais plus été moi, — trois folies bien modestes pourtant et auxquelles mon mulet a pris la plus grande part : le Riffelhorn, le Mettel-

horn et presque le Stockhorn. A vingt minutes de ce dernier, la sagesse m'est soudain revenue pour me montrer que j'allais dépasser la limite de mes forces. Somme toute, je suis revenu de Zermatt *beaucoup* mieux, en bonne voie de guérison, et surtout plus fort. Mais voici venir l'hiver, sérieuse épreuve. Je suis décidé, maintenant qu'il y a bon espoir, à être de la plus parfaite prudence.

Du même au même.

Vevey, le 1^{er} novembre 1881.

Que ma première action, aussitôt rentré, soit de vous remercier de tout mon cœur et de toute mon intelligence de l'admirable discours que vous nous avez fait (il s'agit du discours d'installation fait par Rambert, le 1^{er} novembre 1881, comme professeur de littérature française à l'Académie de Lausanne). Oui, vous avez été *admirable*, vous avez été grand, vraiment grand, en nous disant des choses simples, inattendues par leur simplicité même. Vous avez élevé les esprits et les cœurs. Il aurait fallu n'avoir rien dans l'âme pour ne pas être transporté. Nos applaudissements ont dû vous dire quelque chose de l'impression que vous nous avez faite ; je dis nous, car vous vous y êtes pris de telle manière que nous n'étions tous, connus et inconnus, qu'une seule âme en vous écoutant comme en applaudissant. Je n'ai entendu jusqu'ici que des accents de profonde admiration et, pour moi, je ne puis que répéter à la lettre et en appuyant sur chaque mot, ce que disait tout à l'heure le père Béraneck : « *C'est le plus beau discours que j'aie entendu de ma vie* ».

Certes, on attendait beaucoup de vous, moi surtout qui savais peut-être mieux que d'autres la grandeur de votre pensée ; mais vous avez dépassé tout ce qu'on attendait. Ces grandes pages resteront, avec quelques-unes des meilleures de Vinet, comme l'évangile littéraire du canton de Vaud. Combien je me réjouis d'avance de les lire à mes deux premières classes, car vous les publierez bientôt, n'est-ce pas ? Tout le monde le demande.

Oh ! heureux, trop heureux jeunes gens qui vont maintenant vous entendre chaque jour ! Que n'ai-je quinze ans pour aller me mettre sur les bancs de votre plus modeste auditoire, suivre tous vos cours et, une fois au bout, recommencer !

Je n'ai regretté qu'une chose, c'est que vous n'ayez pas pu dire : Cette clarté, cette limpidité coulante de la pensée, je l'ai acquise comme bien peu de Français dans ce siècle, vous tous qui m'avez lu vous le savez. On le sait heureusement, et c'est ce qui me console de cette omission qui serait injuste si elle n'était forcée.

Vous dirai-je encore combien j'ai été charmé de la manière excellente dont vous l'avez dit, ce discours ? Ce ton familier, et cependant si élevé, cette intelligence se glissant dans toutes les syllabes, dans toutes les lettres, en ont charmé bien d'autres que moi. Mais je vois que je tourne ma quatrième page et que je n'ai su vous dire que des platitudes. Me voilà bien Vaudois : j'ai dit bien gauchement, bien lourdement, ce que j'aurais voulu vous faire sentir comme un doux et subtil parfum d'admiration et d'enthousiaste amitié ; j'ai appuyé, ne sachant pas mieux dire. Pardonnez-moi. J'avais besoin d'exhaler quelque chose de tout ce que vous avez remué dans mon cœur aujourd'hui. Et si je pouvais maintenant vous parler pendant une heure encore, ce que je vous dirais, c'est combien je suis touché, confus, à la pensée que vous, si grand, si au-dessus de moi dans le chemin de l'idéal, vous vous êtes occupé de moi avec tant de patience et tant de bonté. Oh ! là-dessus, j'en ai gros sur le cœur depuis deux ou trois ans, et il est temps que je finisse...

Du même au même.

Vevey, le 11 novembre 1881.

L'autre jour, sous l'impression encore toute vive de votre beau discours, je vous ai écrit des choses qui ont dû vous faire sourire. C'est toujours ainsi ; le contact des belles choses me met tout en ébullition et la raison déménage pour plusieurs jours. Vous ne m'en voudrez pas d'avoir exprimé si maladroitement une admiration qui a du moins le mérite d'être bien sincère. Aujourd'hui que le calme est revenu, je voudrais vous reparler de ce discours avec sang-froid. Ce n'est pas qu'à son retour ma raison ait rien désavoué de ce que m'avait dit ma folie ; mais je voudrais tâcher de dessiner ma pensée en traits plus précis.

J'ai lu votre discours à ma première classe, assez mal pour diverses causes indépendantes de ma volonté, et cependant il a produit sur ces jeunes gens un grand effet. Des murmures d'admiration ont très bien marqué les plus beaux endroits, et à la fin, contrairement à tous les usages reçus dans nos classes, il y a eu un éclat spontané d'applaudissements. J'ai refait cette lecture pour moi seul, à tête reposée, et j'en suis sorti avec une impression qui, pour être différente de celle de l'audition, et moins empoignante, n'en était pas moins forte.

J'y perdais bien des nuances qu'il y avait dans le son de la voix, dans l'accent des paroles, mais j'en découvrais d'autres qui m'avaient échappé et j'embrassais mieux la construction de l'ensemble. Deux choses me frappent entre toutes dans ce

morceau, deux choses qui se retrouvent plus ou moins, mais toujours à un degré très élevé, dans vos œuvres et qui en font le principal mérite : l'idéal si haut qu'il fait entrevoir et l'amour sincère et si intelligent que vous avez pour la patrie vaudoise.

C'est cet idéal, surtout, qui m'a transporté, et qui me transporte toujours quand je lis quelque chose de vous. Si je puis trouver dans les littératures des créations plus saisissantes, de plus grandes magies poétiques, une verve plus puissante et plus concentrée, que sais-je ? Je ne trouve que chez vous cet idéal réunissant tous les moyens de la pensée moderne, la haute sévérité de la science nouvelle, la vue sincère et courageuse des faits qu'elle nous découvre, et en même temps l'amour, comme au bon vieux temps, l'amour d'une âme jeune encore, et forte, et pleine d'espérance parce que toute sa science n'a servi qu'à lui démontrer que l'idéal reste la première et la plus grande de toutes les réalités. Je me suis demandé l'effet que pourrait faire ce discours sur quelqu'un à qui cet idéal échapperait, car il doit échapper à plusieurs : il me paraît être plus entre les lignes que dans les mots.

Le meilleur serait enlevé, et cependant il resterait encore un de ces discours comme j'en souhaiterais à l'Académie des quarante : un entretien parfaitement naturel (et qui n'y prétend pas, comme ceux de Legouvé) dans un langage élevé. — Je ne m'arrête pas aux détails ; il y en a une foule de charmants, des traits de véritable esprit, de précieuses maximes. — Si j'avais des réserves à faire en quelque point, ce serait peut-être pour trouver que le plus difficile pour les Vaudois qui écrivent n'est pas d'arriver à écrire avec clarté ; beaucoup y parviennent, si on ne leur demande pas avec cela l'élégance ; mais c'est de ne jamais s'oublier, de ne laisser percer nulle part le fond naturel irrémédiablement, pour le présent du moins, entaché de germanisme. On lit un morceau, très clair, très pur, très français, et puis voilà qu'au bas d'une page, dans un coin perdu, sort une de ces traîtresses de fautes qu'on ne peut même pas attribuer à l'imprimeur, un des emplois singuliers de préposition, par exemple, qui révèle une manière étrangère de sentir le français. C'est un pur oubli chez plusieurs, mais je sais un de nos amis, entre autres, qui écrit des pages trop rares à mon gré et toujours remarquablement nettes, mais qui ne peut absolument pas se fier à lui-même pour *écheniller*. C'est cet excellent et si savant philologue Cart (William), pour ne pas le nommer.

Un autre détail encore. Il me semble que les : *ce qui, ce dont, c'est là*, sont plutôt du style moderne que du style vaudois. Ces tours abondent sous la plume de nos publicistes. Ils viennent à mon sens, du besoin que l'on a d'arrêter les yeux d'un public

qui ne sait presque plus lire, qui passe à grand galop sur les fines et discrètes nuances des XVII^e et XVIII^e siècles, et qu'il faut secouer par la manche toutes les fois que vient une pensée d'une certaine valeur. C'est l'américanisme universel, et je n'avais pas remarqué que, sous cette forme, il fût plus fréquent ici qu'ailleurs. Mais je finis...

Du même au même.

Vevey, le 23 février 1882.

... Je vous envoie mon programme (de conférences que Javelle se proposait de faire à Vevey). Ouvrez-le à un moment où vous aurez besoin de gaieté. Que dites-vous de ce mignon petit sujet : De la poésie en général et de la poésie française en particulier ? Ce qui revient à dire : de l'univers et de plusieurs autres choses semblables. Et le détail ? Mignonnes petites questions également ! et bien modestement annoncées !

Mais, tout en riant, vous aurez un peu pitié de votre humble et pauvre ami, qui ne rit pas, lui, en se voyant tout cela sur les bras. Vous mettrez ces titres sur le compte de l'*inertie* veveysanne (pour dire le mot le plus doux) qu'il faut amorcer : ce sont des tire-l'œil.

Je tâcherai tout simplement de dire deux ou trois choses que je crois très justes et qui sont la base de mon esthétique littéraire ; ce sont d'ailleurs articles de cathéchisme que nous croyons en commun, ce me semble : que, la foule immense des mauvais poètes étant mise de côté, il y a de vrais et grands poètes, et que c'est en eux qu'il faut chercher et étudier la vraie poésie. Que la poésie n'est point divagation, broderie, mais profonde et en même temps brillante vérité. Que les vers ne sont pas un langage de fantaisie, mais le langage *nécessaire* de la poésie ; qu'ils sont la forme la plus belle et la plus *libre* de la pensée. Que l'inspiration ne tire rien d'un cerveau où il n'y a rien, etc.

Priez pour moi, afin que je répande ces vérités, moins connues qu'on ne croit, avec la clarté et l'éloquence dont elles sont dignes...

De Rambert à Javelle.

Corneaux, sur Clarens, le 27 juillet 1882.

... Votre lettre (du 21 juillet, où Javelle se plaignait de sa santé) m'a fait une véritable peine. Cet état prolongé de souffrance, l'inefficacité des remèdes auxquels jusqu'à présent vous avez eu recours, et cette faiblesse qui augmente : tout indique

qu'il y a quelque chose de dérangé dans la machine, un organe sérieusement atteint... Je ne puis rien vous dire, sinon que vous devez être prudent, très prudent ; *traitez-vous en vieux* : voilà un triste conseil ; *traitez-vous en vieux*, c'est le moyen de redevenir jeune...

De Javelle à Rambert.

Saas-Fée, le 31 juillet 1882.

Votre bonne lettre m'est arrivée à Mattmark où j'ai poussé une pointe de deux jours ; elle est si pleine d'amitié qu'elle m'a fait plus de bien qu'aucun remède. Je vous en remercie. Je vais un peu mieux ; il me semble que les souffrances sont plus supportables et durent moins longtemps, enfin que le mal bat tout doucement en retraite. Singulière maladie, vraiment. Muret doit avoir eu raison de dire qu'aucun organe n'était atteint ; ce doit être nerveux, ou peut-être rhumatismal. Une chose étrange est que, les jours de course, je ne ressens absolument rien ; c'est dans les jours de farniente que je souffre le plus, ou au retour des promenades. De Mattmark nous sommes montés au Monte-Moro et au Joderhorn ; je n'ai pas souffert de toute la journée, si ce n'est le soir, au retour, dès que j'ai été assis sur le canapé ; d'ailleurs beaucoup moins qu'à l'ordinaire.

Malheureusement, ces courses qui paraissent une utile diversion sont encore trop fatigantes pour moi ; je ne puis guère m'en permettre plus d'une par semaine, et les petites promenades n'ont pas la même efficacité. J'espère pourtant que, si le progrès continue, je pourrai dans une huitaine me mettre sérieusement à mon travail de Neuchâtel (un travail que Javelle devait lire à la fête centrale du C. A. S.). En attendant, j'occupe mes bonnes heures à un travail de machine ; je recopie pour *l'Echo* un article¹ fait le mois passé sur la première ascension du Tour Noir. Ce n'est pas un *récit* ; j'y ai mis le moins possible de mes faits et gestes ; mais j'ai tâché de rendre quelques impressions et surtout l'impression originale et incomparable que m'a faite la chaîne du Mont-Blanc vue de là-haut. J'ai fait ce que j'ai pu pour que ce morceau sente la solitude, le rocher, les lieux vierges et le sauvage plaisir que l'on a à les parcourir. Vous me direz dans quelle mesure j'y ai réussi. C'est toujours de vous que j'attends ma seule récompense, quand j'ai pu arriver à dire quelque chose de passable ; peu m'importe ce que disent les autres...

¹ Ce morceau a été recueilli dans les *Souvenirs d'un alpiniste* ; c'est le plus émouvant des récits de Javelle.

C'est grand dommage que vous ne puissiez venir ici une de ces prochaines semaines ; je compte rester à Fée jusque vers le 15, et ç'aurait été pour moi un bonheur que de passer quelques journées tranquilles au sein des grandes Alpes avec vous. Ce Fée est décidément une des plus belles choses que je connaisse ; il m'a complètement gagné le cœur ; je retrouve ici comme un résumé de toutes les beautés que j'ai pu voir ailleurs ; je ne saurais aucun autre centre réunissant des caractères si divers, depuis les cimes nulles et mélancoliques de quelque petit vallon derrière l'Almagelhorn, jusqu'aux fières parois du Dom qui rappellent l'imposante grandeur du Mont-Blanc de Courmayeur. Il y a des coins du Dauphiné, même. Et tout cela est paisible encore, neuf, sinon tout à fait sauvage. Mon collègue M. Rey me dit que la flore est très riche et très intéressante...

De Rambert à Javelle.

Ouchy, le 28 février 1883.

M. et M^{me} Eugène Rambert prient M. Javelle de bien vouloir assister à une petite réunion littéraire et musicale, qui aura lieu chez eux dimanche prochain, le 4 mars, à trois heures après midi.

P.-S. Tout ce que M. Javelle pourrait nous donner pour enrichir notre petit menu sera accueilli d'enthousiasme. Serait-ce disposer de lui d'une manière indiscrete que de le prier, en outre, de nous lire les *Sphinx* de M^{lle} de Chambrier (on venait de publier dans une anthologie romande quelques poèmes signés Alice de Chambrier et qui furent une véritable révélation). C'est un morceau que vous devez dire fort bien, comme tant d'autres de genres fort divers. Mais il me semble que ce genre-là doit vous convenir particulièrement. Et puis, je tiens à rendre cet hommage au poète mort.

Une lettre de Javelle, datée du 1^{er} mars, une autre de Rambert, écrite le 19 du même mois, ni l'une ni l'autre ne faisant prévoir la brusque séparation ; puis, cette carte de la personne qui veillait auprès de Javelle (19 avril 1883) : « M. Javelle me prie de vous dire qu'il est beaucoup trop malade pour s'occuper de quoi que ce soit (Rambert lui avait demandé quelques échantillons de cristaux et quelques

photographies alpestres) et vous envoie ses meilleures salutations. » Cinq jours après, Javelle n'était plus.

L'auteur des *Souvenirs d'un alpiniste* avait de tout temps abusé de la montagne ; il ne sut point dominer sa passion des cimes à l'heure même où, les poumons malades, il semblait condamné au repos forcé. Quelques-uns de ses derniers messages à Eugène Rambert et les réponses de celui-ci nous ont renseignés tant sur les imprudences de l'un que sur les inquiétudes de l'autre. Après tout, serait-ce la peine de vivre si l'on ne vivait que pour ne pas mourir trop tôt ?

Rambert a rendu cet hommage à son ami, dans la notice biographique déjà citée : « Avare de son temps, il en devenait prodigue quand il s'agissait d'en consacrer une partie à l'amitié ou à quelque œuvre d'intérêt général. Les membres du Club alpin suisse en savent quelque chose. Ils n'ont pas eu de collègue plus actif... Dans sa situation de fortune — il n'avait que ce qu'il gagnait par ses leçons ou par ses articles, — Javelle devait être économe. Il l'était, en effet... Mais jamais homme ne songea moins à thésaurier. A peine avait-il quelque avance, qu'il cherchait le moyen de s'en défaire, en la plaçant en bons livres pour ses études, ou en beaux souvenirs de voyage, ou en offrandes sur l'autel de l'amitié. Il avait la religion de l'amitié ; il y portait la ferveur que d'autres portent dans l'amour. » C'était, par surcroît, un esprit fièrement stoïque. « Je n'ose plus rien espérer, avait-il dit une semaine avant son décès ; je ne veux rien regretter ; j'attends. » L'attente fut brève. Javelle n'avait pas trente-six ans.

Le 21 novembre 1886, une congestion cérébrale terrassait Eugène Rambert. La Suisse perdait l'une des intelligences les plus lucides, les plus fermes et les plus hautes qu'elle eût données à la littérature du XIX^e siècle.

VIRGILE ROSSEL.

La recherche magnifique.

HUITIÈME PARTIE ¹

XIII

Néanmoins, cet été-là, pendant toute la durée de leur voyage Benham ne parvint pas à affranchir Prothero de cette obsession d'appétits matériels. Elle formait la base de leur conversation au moment où le bateau hollandais, dépassant les destroyers en rade, les phares tournants et les feux de Harwich, gagna le large et plongea dans l'obscurité ondulante et douce de la mer du Nord ; et elle surgit à nouveau quand ils s'assirent dans l'express de Berlin, devant les gâteaux et le fromage qui constituent un déjeuner hollandais. Prothero remplit l'allée de la Victoire de ses plaintes contre la nature et la société, et vint distraire Benham dans sa contemplation de l'agriculture polonaise par ses déclamations pompeuses. Si bien que Benham, pendant toute cette période, jusqu'à ce que Prothero l'eût quitté, et que le spectacle énorme et tragique de la Russie en révolution eût complètement absorbé son esprit, Benham fut comme s'il pensait sur deux plans différents. D'une part, il réfléchissait aux vastes problèmes soulevés par cette masse de cent millions d'individus, chancelant sur le bord extrême de l'anarchie, et, de l'autre, il ne laissait pas de se sentir perplexe devant l'inattention fiévreuse de Prothero, en face des événements capitaux qui se déroulaient autour d'eux. Ce fut seulement lorsque la sérénité de sa propre vie privée commença d'être troublée par la désillusion, qu'il en vint à soupçonner l'étroite connexité qui existait entre ces deux systèmes de pensée. Prothero, cependant, ne se faisait pas faute de le lui indiquer clairement :

¹ Pour les sept premières parties, voir les numéros de janvier à juillet.

— Distract ! disait-il, évidemment, oui, je le suis. Et la véritable cause de ce désordre social dans lequel les gens d'ici se débattent, c'est que presque tous sont distraits comme moi. Personne ne songe vraiment aux vastes pensées qui te hantent. Chacun se soucie seulement des réalités proches qui le touchent.

— Mais ces bombes qu'ils ont jetées hier ? Ces cosaques, et ce régime du knout ?

— De pures vétilles. Des gestes d'inattention. Si chacun s'occupait de la chose publique, crois tu qu'il y aurait besoin de bombes ?

Il poursuivit son avantage.

— C'est une sottise de supposer que les gens songent à la politique, parce qu'ils y sont plongés. Autant dire tout de suite que les passagers d'un transatlantique comprennent les machines, et les soldats, la stratégie. Avant que les hommes aient le loisir de songer à demain, il faut qu'ils se préoccupent d'aujourd'hui ; avant de penser aux autres, ils doivent eux-mêmes être à l'abri. La première chose, c'est la nourriture, les soucis privés et économiques de chacun. Tant qu'on n'est pas tranquille soi-même, peut-on s'intéresser aux autres humains, à l'année prochaine, ou à l'ordre du monde, voyons, Benham, je te le demande ?

Tout de suite, il illustra sa théorie par un exemple.

— Nous voici à Varsovie, moins d'un mois après qu'on y a jeté les bombes, et que les cosaques ont chargé. Les fenêtres ne sont pas encore réparées ; on n'a pas encore refait les portes brisées. Sur certaines maisons, il reste des taches de sang. Il y a des centaines de gens à la citadelle, ou dans la prison ukrainienne et ce matin même on a exécuté des condamnés. Eh bien, est-ce que cela a plus d'importance qu'un remous, dans la vie réelle de la ville ? Remarque la cohue des chalands dans les magasins, la foule qui encombre les rues, les hommes dans les cafés, qui dévisagent les femmes qui passent. Ils sont tous repris par leurs petites affaires. Ils ont juste levé les yeux au passage des cosaques et se sont un peu écartés quand les balles ont sifflé...

Et lorsque les rues de Moscou furent mises en émoi, à la

suite de la grotesque et surprenante aventure des mutins de Potemkin, le brave Prothero traversait la crise passionnelle qui le sépara de Benham et le renvoya, changé, à Cambridge,

Avant même d'atteindre Moscou, Benham s'était habitué à ne plus compter sur Prothero. Dépasant sa personnalité, il étudiait l'agitation tumultueuse de la Russie, semblable maintenant à une mer qui moutonne sous les ténèbres grandissantes d'une tempête prochaine.

Tous ceux avec qui Benham s'entretenait, considéraient l'éclatement de la révolution comme une question de jours, tout au plus de semaines. Ils se montraient toujours disposés à répondre à toutes les questions que Benham pouvait leur poser, sauf pourtant à celle-ci : « Et après la révolution, que se passera-t-il ?... » Alors ils agitaient leurs mains, et par des gestes rassurants et vagues se dispensaient d'exprimer leur opinion.

Benham était tout entier absorbé dans l'effort de comprendre cette ruée universelle et sinistre vers un inévitable conflit. Il essayait d'imaginer un enchaînement — si tant est que cet enchaînement fût unique et le même pour tous — qui expliquât des émeutes à Lodz, des combats à Libau, un désordre sauvage à Odessa, des luttes lointaines et homériques en Mandchourie, et les manœuvres obscures d'une malheureuse flotte perdue quelque part dans les mers de l'Inde, et qui s'acheminait lourdement vers son destin ; il s'efforçait d'en pénétrer le sens rationnel, de comprendre vers quoi il tendait. Il luttait vaillamment contre les obscurités de la langue dans laquelle, autour de lui, on discutait ces questions — langue difficile entre toutes, exigeant une nouvelle combinaison d'images visuelles, par suite de son étrange alphabet. Faut-il dès lors s'étonner beaucoup s'il ne se rendit pas compte tout de suite que Prothero était engagé, lui, dans une tout autre affaire ?

Ils étaient descendus au grand Bazar Cosmopolite, dans le square du Théâtre. A travers les portes ouvertes par des hommes au regard de fou, portant des plumes de paon autour de leur casquette, entraient les amis de Benham ou les guides, qui le conduisaient ici ou là, et lui faisaient visiter la ville.

Au début, Prothero ne manquait jamais d'accompagner Benham, puis il commença à imaginer des prétextes. Il restait à l'hôtel, et, quand Benham revenait, il avait disparu. D'aventure, Benham interrogeait-il le portier, son ignorance était profonde....

Une nuit, on ne put réussir à découvrir Prothero nulle part, et Benham qui aurait voulu discuter avec lui un projet de départ immédiat pour Kieff et Odessa, se sentit inquiet.

— A Moscou, on veille très tard, lui dit son ami l'étudiant. Vous n'avez aucune raison de vous alarmer, avant quatre ou cinq heures du matin, il sera bien assez tôt alors d'être inquiet... bien assez tôt. Il se peut que votre camarade soit... très près d'ici.

Quand, le matin suivant, Benham entra dans la chambre de Prothero, il le trouva endormi et fort irritable.

— Je ne me fiche pas mal, moi. si tu rentres en retard, lui dit cet aimable garçon, en se dressant sur son séant, la figure échauffée et pleine de ressentiment. Je ne suis pas né d'hier, je pense !

— Je voulais te parler d'un projet que j'ai formé de quitter Moscou, pour...

— Je ne veux pas quitter Moscou.

— Mais, pour Odessa... Odessa est en ce moment le grand centre d'intérêt.

— Je veux rester à Moscou.

Benham parut à court d'argument.

Prothero remonta ses jambes et appuya ses coudes sur ses genoux.

— Je ne veux pas quitter Moscou, répéta-t-il, et je ne le quitterai pas.

— Mais n'avions-nous pas décidé....

Prothero l'interrompit :

— Toi, peut-être. Mais pas moi. Nous ne poursuivons pas le même but. Ce qui t'intéresse, Benham, ne m'intéresse pas. Moi, j'ai trouvé autre chose.

Il avait une extraordinaire expression de défi.

— J'entends, continua-t-il, mettre les choses sur un pied différent. Aussi bien, puisque tu as commencé l'explication,

allons jusqu'au bout. Tu as eu la bonté de m'amener ici.... Il était plus ou moins sous-entendu que nous travaillerions ensemble.... Cela n'est pas.... En un mot, comme en dix, Benham, je vais te rembourser le prix de mon voyage, et vivre comme il me plaît... séparément.

Il y avait dans sa voix et dans son regard une véhémence dont Benham ne l'aurait pas cru capable.

Quelques particularités qu'il avait négligées dans le tumulte des autres affaires, lui revinrent brusquement à l'esprit, si brusquement que, pendant un moment il eut envie de rire. Il se tourna vers la fenêtre, choisit soigneusement son chemin parmi les vêtements de Prothero jetés en désordre sur le plancher, et pendant quelque temps se mit à contempler le square, avec ses rames de tramways, qui accouraient du fond de l'horizon, se croisaient et disparaissaient, et la longue file des *Izvoshtchiks* aux habits bleus. Puis il se retourna.

— Billy, dit-il, n'est-ce pas toi que j'ai aperçu l'autre soir, en voiture, dans la direction de l'Hermitage ?

— C'est bien moi, dit Prothero, qui ajouta : tu y es.

— Tu étais avec une dame.

— Elle est bien véritablement une *dame*, riposta Prothero, si vivement ému que son visage se contracta, comme s'il allait pleurer.

— Est-ce une Russe ?

— Sa mère était Anglaise. Oh ! tu n'as pas besoin de rester là planté devant moi, à me regarder avec une infernale ironie ! C'est... c'est une femme, un être de tendresse, et de....

Il avait le cœur trop plein pour continuer.

— Mon vieux Billy, fit Benham affligé, je n'avais pas l'intention d'être ironique, je t'assure.

Prothero s'était un peu remis.

— Il vaut autant que tu saches tout. Elle... eh bien. elle est une des femmes qui vivent dans cet hôtel.

— Qui vivent dans cet hôtel ?

— Oui, au quatrième étage. Ignorais-tu ce détail ? C'est l'habitude, dans la plupart de ces immenses hôtels russes. Elles descendent après le dîner et le souper, et elles s'asseyent

en attendant.... Oh ! je m'en fiche ! je m'en fiche comme d'une guigne ! Elle a été bonne pour moi ; et... et je l'aime. Naturellement, tu ne peux pas comprendre ! Je resterai à Moscou. Je la ramènerai avec moi en Angleterre. Benham, je ne peux pas vivre sans elle ! Et c'est le moment que tu choisis pour venir m'assommer avec ton sacré Odessa !

Benham s'assit sur une chaise au milieu de la chambre, et se mit à considérer son ami avec des yeux ronds. Il avait enfoncé les mains dans ses poches, et il resta quelques minutes sans rien dire.

— Billy, commença-t-il enfin. Puis il s'arrêta. Billy, dans ce pays, somme toute, on éprouve le besoin d'employer le langage des Russes. Mon pauvre vieux, je ne suis ni ton père, ni ton juge. J'ai pour toi une tendresse stupide. Ce n'est pas mon affaire de déterminer ce qui est bon ou mauvais pour toi. Si tu veux rester à Moscou, reste à Moscou ; mais restes-y comme mon hôte....

Il s'arrêta encore, et continua de regarder son ami avec stupeur, pendant quelque temps.

— Je ne savais pas, dit Billy en sanglotant, oh ! je ne savais pas qu'on pouvait tant aimer quelqu'un....

Benham se leva. Jamais jusqu'à ce jour il n'avait trouvé Prothero aussi attirant... et aussi abominable.

— Je me rendrai seul à Odessa, Billy ; et j'arrangerai tout ici pour le mieux avant de partir....

Il ferma la porte derrière lui, et se dirigea vers sa chambre, dans un état de profonde méditation...

Un peu plus tard, Prothero vint l'y rejoindre, avec un désir vague et intempestif d'expliquer ce qui, si clairement, n'avait pas besoin d'explication. Il se promenait à travers la chambre, cherchant les moyens de présenter la chose, pendant que Benham faisait ses malles.

Par quelque prodige inexplicable, le caractère hérissé de Prothero semblait s'être transformé en quelque chose de souple et de doux.

— J'aimerais bien que tu prennes seulement un train du soir, et que tu restes déjeuner avec nous ; tu la verrais. Ce n'est pas une femme ordinaire. Elle est différente.

Benham révéla des abîmes de sagesse :

— Billy, dit-il, aucune femme n'est une femme ordinaire. Elles sont toutes différentes.... »

XIV

L'aventure de Prothero parut d'abord être la chose du monde la plus étrangère à la recherche magnifique. Tandis que Benham quittait Moscou et y revenait, voyageait ici et là, et s'enfonçait chaque jour davantage dans l'inextricable fouillis du mouvement révolutionnaire russe, Prothero demeurait insensible à tous ces grands événements, perdu comme il l'était dans le développement de sa situation personnelle. Il ne servait en rien la pensée de Benham, à qui il n'apportait que des motifs de découragement. Car il s'obstinait à prétendre que l'immense détresse, la transformation de la vie nationale russe continuait à se produire, parce que c'était là une matière d'indifférence générale.

— Je ne puis que te répéter ce que je t'ai déjà dit, à savoir que personne ici ne se préoccupe des événements. Parce que Moscou et la Russie tout entière sont pour nous au premier plan, tu t'imagines que tout le monde doive en être affecté. Personne en fait ne s'y intéresse. Personne ne se soucie de ce qui adviendra. Même les gens qui écrivent dans les journaux des articles sur ce sujet, ou donnent des conférences dans des réunions publiques, n'y attachent pas d'importance. Ils songent à leurs dîners, à leurs habits, à leur argent, à leurs femmes. Ils n'ont qu'une hâte, c'est de rentrer chez eux....

C'était là l'excuse qu'il se donnait.

Manifestement, c'était une excuse.

Son aventure sentimentale avait donné naissance à de remarquables complications de jalousie, et à des desseins contradictoires que Benham jugea totalement incompréhensibles. C'est qu'en ces jours-là, tout paraissait très simple à Benham dans le jeu de l'amour. L'aristocrate était tenu d'aimer dans l'idéal ; un point c'est tout. Ainsi, il avait le devoir d'aimer Amanda. Elle et lui étaient redevenus très

profondément amoureux l'un de l'autre, beaucoup plus amoureux, croyait-il, qu'ils ne l'avaient jamais été jusqu'alors. Ils s'écrivaient de folles lettres d'amour, et jouissaient avec raffinement d'une séparation qui était presque une volupté. Elle trouva dans la nécessité d'avoir à témoigner par lettre sa soumission à son mari, et au sort naturel des femmes, un ravissant emploi de ses étonnantes facultés d'expression. La vie désormais s'orientait merveilleuse, vers l'époque solennelle où il y aurait un enfant de cheetah dans le monde ; et en attendant cette époque, le cheetah parcourait le vaste univers, à la poursuite d'une noble proie. C'est dans ce style qu'elle lui écrivait. Toutes sortes de folies du même genre, tracées de sa large écriture carrée d'adolescente, partaient chaque jour de Londres pour la Russie, s'amoncelaient jusqu'à son retour dans la loge du portier, au Bazar Cosmopolite, le poursuivaient à travers les désordres de la Russie du sud-ouest, ou bien restaient à l'attendre dans les bureaux de poste mal choisis, qui le forçaient à se détourner inutilement de sa route ou même, parfois, se perdaient complètement. Peut-être constituèrent-elles pour de jeunes postiers en grève, désireux de s'instruire par eux-mêmes, de salutaires exercices de déchiffrement d'anglais manuscrit. Benham lui répondait de cinq façons différentes, qu'il l'aimait avec extravagance....

Il croyait, alors, avoir trouvé la solution et le remède à tous les conflits passionnels qui affligent le monde. C'était fort simple, en voici la formule : pratiquer l'amour héroïque dans ce qu'il a de plus élevé, et puis s'en aller tranquillement à ses affaires. Après cela, il semblait impossible de ne pas se sentir heureux, de ne pas porter la tête haute, et de ne pas répandre une bienveillance réconfortante sur ces multitudes misérables qui mijotent dans l'affliction et dans la haine, parce qu'elles n'ont pas su découvrir encore cette explication simple et sublime. Et Prothero lui-même était en train de se ranger à ce grand principe élémentaire ; car, dégagé de ses révoltes, et en général de toutes ses turpitudes physiques, il s'épanouissait dans l'amour. Pendant quelque temps, il est vrai, cette transformation fit de lui un compagnon assez inutile, mais c'était le simple pas de l'oie qui prépare la marche

trionphale. Une grande exaltation devait finalement en sortir. Benham avait eu un rapide aperçu de cette Anglo-Russe qui était une vraie dame, et qui différait tant de ses pareilles. Il l'avait entrevue une seconde ou deux, quand elle et Prothero l'avaient dépassée en voiture, et il en conserva l'impression d'une petite créature avec une figure très pâle et des cheveux très sombres sous une toque rouge ; plus pâle et plus petite, mais avec quelque chose en elle, une sorte de vivacité tranquille qui l'apparentait un peu avec Amanda. Après tout, si elle aimait le vieux Prothero.... Elle devait certainement l'aimer, ou bien comment aurait-elle pu lui inspirer une telle passion ? Il faudrait les attacher l'un à l'autre, songeait-il, et bientôt l'âme de Prothero se réveillerait et regarderait de nouveau le monde en face. Que lui importait le passé de cette femme.

A travers les balles perdues et les conflits sanglants, le long ennui d'une inquiétude trop prolongée, et les dangers physique d'un pays barbare sur le bord de la révolution, Benham marchait toujours, portant en dedans de lui son amour comme une lampe, qui projetait sa lueur sur l'état d'âme de son ami. Aussi était-il tout prêt à adopter la conduite la plus libérale et la plus sympathique, quand il revint à Moscou pour faire connaissance avec la jeune femme. Il avait l'intention d'aider Prothero à l'épouser et à la ramener à Cambridge.

Il finit peu à peu par comprendre, au milieu de ses préoccupations politiques, que des obstacles obscurs s'opposaient à cette solution si simple. Prothero hésitait ; la jeune femme manifestait des doutes.

Quand il la connut mieux, il lui trouva moins de ressemblance avec Amanda. Cette ressemblance portait surtout sur une similitude de teint. Elle avait un visage plus délicat que celui d'Amanda, un visage dont l'éclat juvénile s'était éteint. Mais elle ne possédait pas le brillant d'Amanda, et elle parlait la langue de sa mère avec un joli embarras, qui différait totalement du ton clair et décidé d'Amanda.

Elle lui expliqua brièvement ses raisons.

— Je ne conviendrai pas au genre de Cambridge, dit-elle, en jetant à la dérobée un regard sur Prothero.

— Franchement, Mr Benham, continua-t-elle avec le

sérieux d'une femme d'affaires, me voyez-vous à Cambridge ? Non, mais me voyez-vous à Cambridge ? Obligée de rentrer le soir à heure fixe, enfermée dans une petite *Datcha* ? Sans autre occupation que celle de l'amuser.

Et un autre jour que Prothero n'était pas là, elle s'exprima avec encore plus de netteté.

— Je partirais, si je sentais qu'il désire que je parte. Mais, je ne suis pas sûre d'être heureuse à Cambridge : je ne suis pas sûre d'être assez heureuse pour le rendre heureux. C'est un milieu très instruit, très intelligent, charmant, je le sais, mais ici, comprenez-vous, il se *passé toutes sortes de choses*, et à Cambridge, il ne se passe rien, on ne s'occupe que d'études. Il n'y a pas de révolution à Cambridge ; il n'y a pas même de coupables sur qui on puisse s'apitoyer.... Du reste, il avoue lui-même que les gens de Cambridge ont des idées spéciales. Il prétend que leurs idées sont libérales, mais très, très spéciales. et peut-être ne saurais-je pas toujours bien remplir mon rôle. Quelquefois, je me tiens assez mal, particulièrement quand on joue de la musique, ou lorsque je m'ennuie. Il dit que les gens de Cambridge sont si larges d'idées qu'ils ne se soucient pas le moins du monde de ce que vous pouvez être, mais qu'en même temps ils sont si pointilleux qu'ils sont terriblement anxieux de savoir comment vous êtes devenus ce que vous êtes, si bien qu'en fin de compte, cela revient exactement au même....

— Anna-Alexievna, dit Benham brusquement, aimez-vous Prothero ?

Son attitude s'efforça d'être scientifique.

— Il est très bon pour moi, et très généreux, trop généreux même. Il continue de m'envoyer de plus en plus d'argent, des centaines de roubles ? J'essaie de l'en empêcher.

— Avez-vous *jamais* aimé ?

— Naturellement ! Mais il y a beau temps que c'est fini ! C'est un peu comme si on éprouvait de l'appétit, un appétit très noble, exquis, et qu'après le dégoût survienne....

— Mais il est plein d'amour, lui.

— Qu'est-ce que l'amour ? dit Anna pensivement. Il est reconnaissant. Il est reconnaissant par nature.

Elle eut le sourire pâle d'une madone qui regarde son bambino.

— Et vous, n'aimez-vous rien au monde ?

— J'aime la Russie et la solitude, la solitude totale. Une fois morte, peut-être serai-je tout à fait seule. Alors rien ne me touchera plus, pas même mon corps....

Elle ajouta :

— Pourtant j'aurai du chagrin quand il s'en ira.

A la suite de cette conversation, Benham prit Prothero à part.

— Ton amie est vraiment étonnante. Au début, je puis te l'avouer franchement, elle ne me plaisait pas beaucoup. Je trouvais qu'elle avait l'air d'avoir « servi ». Elle buvait à table du vodka, elle était d'une gaieté peu naturelle, elle me semblait fausse. Tout cela c'était du préjugé, je la juge mieux maintenant. Elle réfléchit, elle est généreuse, elle est noble.

— Elle est tragique ! répliqua Prothero, comme si c'eût été la même chose.

Sa phrase suggérait qu'il voyait là une objection. Sa remarque suivante confirma cette impression.

— Voilà pourquoi, conclut-il, je ne peux pas l'emmener à Cambridge avec moi. Vois-tu, Benham, Anna n'est pas réellement féminine ; elle est humaine. J'entends par là qu'elle n'a pas de sexe. Elle ne peut plus être, désormais, ni une mère, ni une épouse. Nous avons parlé très franchement d'une vie éventuelle en Angleterre. Je lui ai expliqué ce que représentait un appartement à Cambridge... Ça ne la tente pas... En un sens, la vie a détruit la femme qui était en elle, et je m'aperçois maintenant que quand une femme a cessé d'être une femme, il n'y a plus pour elle de retour possible en arrière. Je pourrais faire toute une conférence sur Anna. Si on veut que les femmes soient des épouses et des mères de famille, des maîtresses de maison et des femmes du monde, je me rends compte qu'il faut les y préparer dès le premier âge, les mettre à l'abri, et ne jamais leur permettre de connaître les sombres hasards de la vie. Anna, elle, a dû faire seule son apprentissage, amèrement. Elle est bien *réellement* émancipée, et cette émancipation a

créé en elle une sorte de néant. Elle n'est plus une femme, et elle n'est pas un homme. Elle devrait être capable de se suffire à elle-même, comme un homme. Mais il m'est impossible de l'emmener à Cambridge. Et même cela vaut mieux pour elle.

Son regard embarrassé cherchait celui de Benham.

— Tu ne seras pas heureux à Cambridge tout seul, remarqua son ami.

— Oh ! diable, non ! Mais que puis-je faire ? J'avais bien songé à m'établir pour de bon à Moscou, dans l'enseignement.

Il s'arrêta :

— C'est impraticable. Ici je n'ai aucune valeur. Je ne gagnerais même pas de quoi la nourrir.

— Alors, vieux, que vas-tu faire ?

— Je n'en sais absolument rien, je te le répète ! Pour le moment je me laisse vivre. Demain nous allons à la campagne.

— Je ne comprends pas, fit Benham avec un geste de résignation. Il me semble que quand deux êtres s'aiment vraiment, eh bien, ils tiennent à tout prix à rester l'un près de l'autre. Que deviendra-t-elle si tu la laisses seule à Moscou ?

— Malédiction ! As-tu besoin de le demander ?

— Amène-la à Cambridge, Billy, et si Cambridge fait des façons, apprend à Cambridge la politesse.

Le visage de Prothero s'emplit d'une rage soudaine.

— Puisque je te dis qu'elle ne veut pas venir !

— Billy ! s'écria Benham, tu devrais l'amener à le désirer !

— Je ne peux pas.

— Quand un homme aime une femme, il peut l'amener à faire n'importe quoi.

— Mais je ne l'aime pas autant que cela ! lança Prothero en colère. Je te dis une fois pour toutes que je ne l'aime pas à ce point !

Il plongeait dans des abîmes plus profonds.

— Ce qui m'en empêche, c'est son passé ! A la fin, comprends-tu ? Ses souvenirs — elle doit en avoir des souvenirs ! — sont entre nous. C'est quelque chose de plus profond que la raison. On sent ça dans sa moelle, et dans ses os. Je crois qu'on peut faire n'importe quoi pour une femme qui n'est vraiment qu'à vous...

— Eh bien, fais-en une femme qui ne soit vraiment qu'à toi, proposa le théoricien de l'amour héroïque.

— Benham, je recule devant les actes, mais toi, tu recules devant les faits. Comment veux-tu qu'aucun homme puisse faire d'elle sa vraie femme, désormais ? Tu ne sembles pas comprendre la *moindre chose*. Elle ne peut plus être la femme de personne. Cet amour qui aurait pu exister entre nous, est disparu pour jamais.... C'est une affaire de nerfs. Il y a une cruauté dans la vie, et elle est bonne pour moi. Elle est si bonne, si bonne pour moi !...

Et, de nouveau, Prothero se mit à sangloter comme un enfant malheureux.

XV

La fin des amours de Prothero parvint à Benham sous forme de fragments de lettres. Lorsqu'en décembre il voulut revoir Anna-Alexievna, — il n'avait jamais su son nom de famille — il apprit qu'elle avait quitté le Bazar Cosmopolite peu après le départ de Prothero, et il ne put jamais savoir où elle était allée. Moscou et la Russie l'avaient engloutie.

Naturellement, Prothero et elle s'étaient séparés ; c'était prévu à l'avance. Mais la façon dont il rompit réussit dans chaque détail à heurter les idées de Benham. Il est certain qu'il rompit presque brutalement ; il semble que, de part et d'autre, on pleura peu. Vers la fin, ils avaient dû se quereller et les larmes ne vinrent qu'au moment des adieux. On eût dit que Prothero, après cette passion, fût heureux d'en finir. Puis, inévitablement, vint le regret, un regret qui s'accrut en raison de la distance.

Ce fut à Varsovie que Prothero éprouva réellement du chagrin. Il dut y attendre quelques heures qu'il passa à errer dans les rues pleines de monde, voyant des jeunes filles et des femmes heureuses au bras de leurs amoureux, sorties pour des promenades joyeuses, et pleines de délicieux secrets... des femmes et des jeunes filles qui, par instant, ressemblaient à Anna....

A Berlin, il s'arrêta une nuit, et décida presque de retour-

ner en arrière. « Mais désormais, écrivait-il, il y avait cette maudite frontière entre nous. »

C'était tout à fait dans le caractère de Prothero, songea Benham, de laisser cette « maudite frontière » prévaloir contre ses désirs.

Puis vint dans un griffonnage une confession passionnée, si passionnée même, qu'on eût dit que Prothero était transfiguré. « Je ne peux plus supporter cet état, écrivait-il ; non, tu ne peux pas avoir idée des possibilités de troubles émotifs qu'il peut contenir ! Dans le train — par bonheur j'étais seul — je me suis assis, et je me suis mis à réfléchir, et subitement je n'ai pu y tenir. J'ai commencé à pleurer, à sangloter, très fort, un véritable déluge de larmes. Un idiot d'Allemand vint se planter en face de moi dans le corridor et demeura stupidement à me regarder. Je fus obligé de descendre. C'est déshonorant, c'est monstrueux que nous soyons faits de la sorte.... Me voici échoué dans le Hanovre, sans autre occupation que de te mettre au courant de mes sentiments funèbres.... »

Après cela, évidemment, il ne restait plus à ce pauvre cœur brisé de Prothero qu'à s'en retourner, en traînant l'aile, à la Trinité, et à une existence d'éternels regrets. Mais, de nouveau, Benham comptait sans le matérialisme puissant de son ami. Prothero passa trois nuits à Paris.

« Il y a dans l'air de Paris une excitation étonnante, écrivait-il, une légèreté ! Je soupçonne l'action du gyps contenu dans le sous-sol, il doit se produire des radiations encore inconnues. Subitement, le monde vous apparaît cynique et illuminé.... Rien qui ressemble à ces émanations teutoniques pleurardes et sentimentales.... Et puis, Benham, j'ai trouvé une amie : une femme !

» Oh ! naturellement, tu vas encore ricaner et ironiser. Tu ne comprends rien à ces choses-là !... Et c'est pourtant si simple ! Nous nous sommes rencontrés par le plus étonnant des hasards. Je lui ai raconté toute l'histoire d'Anna. Elle a parfaitement compris, tout de suite. Pas une de ces femmes, soi-disant « respectables », n'auraient compris comme elle.... Au début je n'avais l'intention que de causer un peu avec elle....»

Benham froissa la lettre dans ses mains.

— Petite Anna-Alexievna, dit-il, vous étiez trop propre pour lui !

XVI

Benham eut une vision de Prothero retournant de ce long voyage en pays étranger, à la grisaille paisible de la Trinité, doucement, pensivement, avec un peu de tristesse, mais non sans une sorte de soulagement. Il le vit, ayant retrouvé, avec la robe et le bonnet carré, toute la dignité académique, échanger des bonjours et renouer des amitiés.

Le petit homme se plongeait à nouveau dans la société choisie de ces bénédictins discrets, de ces célibataires contraints, assis comme lui à la table d'honneur. Ils continuaient de manger, dans leur sagesse mûre, bien après que les étudiants s'étaient envolés, après quoi, ils se rendaient processionnellement à leur salle de réunion....

Là, tout en buvant leur vin, ils auraient d'amples matières de causerie.

Benham calcula ce que Prothero leur raconterait de son séjour à Moscou....

Il se mit à rire brusquement.

Et, sur cet éclat de rire, Prothero disparut de l'univers de Benham pour des années. Peut-être y eut-il entre eux d'autres lettres ? En tout cas, elles se perdirent dans les convulsions et le désordre d'un bureau de poste bouleversé par la révolution. Peut-être, aujourd'hui encore, dorment-elles desséchées et jaunies, dans quelque casier oublié de Kichinev, ou d'Eka-terinoslav....

XVII

Au mois de novembre, après une aventure dans le quartier marchand de Kieff, où il faillit trouver la mort, comme il traversait une crise sentimentale qui se répercutait dans sa correspondance avec Amanda, Benham se décida brusquement à retourner en Angleterre et vers sa femme. Il avait

le plus grand désir de la revoir ; et il voulait aussi mettre ordre à ses affaires. Il revint vers la Hongrie, et il envoyait des télégrammes comme des cris de joie, chaque fois que le train s'arrêtait assez longtemps pour le lui permettre. « Cher léopard, j'arrive, j'arrive ! » écrivait-il, annonçant son retour pour la quatrième fois. Ce devait être, dans son esprit, la plus courte des visites et la plus passionnée, le délassement mutuel de deux nobles amoureux, après quoi il repartirait pour la Russie.

Amanda était à Chexington ; c'est là qu'il la trouva, dans toute la majesté d'une maternité prochaine. Semblable à beaucoup d'autres gens, Benham avait été assez enclin à considérer jusqu'alors la maternité comme un fait commun et général, mais à Chexington il en vint à se la représenter comme une fonction rare et sacramentelle. Amanda était devenue vraiment très belle, mais sa beauté avait pris des tons calmes et amortis, son teint doré par le soleil s'était fondu en un éclat plus chaud d'un charme délicat ; son joli cou fragile, qui lui rappelait toujours la tige flexible d'une fleur, s'était arrondi, en des lignes plus molles, il y avait une lueur tendre au fond de ses prunelles, et elle marchait à pas lents, comme une victime vouée à un très solennel sacrifice. Elle dominait toute la scène. Et lady Marayne, avec un certain étonnement dans les yeux, et une tendance mal dissimulée à l'ironie, était la prêtresse mi-sympathique, mi-courroucée, dans l'immolation incomparable de sa belle-fille. Le motif de la maternité était partout dans l'air. Au chevet de son lit, Benham trouva — attention calculée d'Amanda — parmi d'autres livres exaltant la mission sacrée de la femme *L'âge de cristal* de Hudson, le plus merveilleux des ouvrages relatifs à l'enfance.

Tout le monde à Chexington semblait s'être groupé pour attendre l'événement. Une épidémie de troubles internes retenait bien, il est vrai, sir Godfrey au milieu de la société londonienne, mais, par compensation, Mrs Morris, la mère d'Amanda, avait loué un petit cottage au bord de la rivière, et les cousines Wilder l'occupaient avec elle. Toutes deux paraissaient enflammées de sentiments nobles et compliqués,

et toutes deux, Betty surtout, semblaient disposées à critiquer âprement l'attitude de Benham.

Il ne sut pas très bien tenir son rôle, au milieu de toutes ces exaltations, car il était revenu lui-même plein d'une exaltation toute différente.

D'ailleurs Amanda facilita cette méprise. Elle avait par moments l'air d'une prêtresse qui, dans le secret, dépouille ses ornements sacrés. C'est comme si elle déposait, pour lui, une attitude officielle, maintenue avec sincérité, nécessaire, mais parfois bien ennuyeuse ; comme si elle était heureuse de le mettre un peu dans la confidence, et de se détendre devant lui. Une Amanda diabolique subsistait encore dans cette Amanda majestueuse.

C'étaient là certains aspects de la jeune femme, qu'évidemment la chère Betty ne devait jamais connaître....

Mais l'Amanda véritable de cette visite de novembre, même dans ses humeurs les moins pontificales, ne ressemblait pas à cette Amanda de rêve qui l'avait fait accourir chez lui, à travers toute l'Europe. Elle se montrait par instant d'une gaieté folle. Ils firent deux ou trois promenades exquises dans les bois qui environnent Chexington. Cette année-là, la lumière dorée d'octobre avait reflué jusqu'en novembre, et sauf un tapis safran et vert étendu sous les marronniers, tous les arbres avaient encore leurs feuilles. Elle eut quelques saillies de son humeur libre d'autrefois. Et puis, soudain, entre eux se glissait quelque chose, quelque chose comme une ombre légère, quelque chose qu'il avait tout à fait oublié depuis qu'il s'absorbait dans son grand rêve de l'amour héroïque, quelque chose qui lui rappela les longues explications — inexpliquées jusqu'à ce jour — d'Amanda avec Mr Rathbone-Sanders, et le désespoir imprévu du vicaire sur le seuil du cottage.

L'après-midi de son arrivée à Chexington, Benham fut un peu surpris de voir sir Philip Easton sortir de la maison et traverser le jardin, avec cette familiarité que donne l'habitude. Dès que sir Philip l'aperçut, il eut un tressaillement aussitôt réprimé, et tout de suite il vint lui serrer la main, avec une aisance peu naturelle.

Benham crut comprendre que le jeune homme passait

son temps à pêcher, à lire, ou à jouer au cricket, dans le voisinage, ce qui lui parut un pauvre moyen d'employer ses vacances ; c'est bon pour des savants ou des hommes de lettres, de se reposer dans ce farniente ; mais un homme comme sir Philip aurait dû faire de l'aviation, ou voyager.

En outre, quand sir Philip abordait Amanda, Benham trouvait dans leur manière une nuance d'intimité un peu trop accentuée. Somme toute, sir Philip se montrait aussi très assidu auprès de lady Marayne. Elle l'appelait « Pip ! », et par la suite Amanda prit l'habitude de l'appeler « Pip ! » aussi à travers le court de tennis, et il lui disait « Amanda ». Quand les jeunes Wilder vinrent se joindre à eux pour faire une partie de tennis, il fut avec elles tout aussi fraternel....

Le jour suivant il resta à déjeuner.

Pendant le repas, Benham remarqua mieux l'expression profonde, l'intensité particulière qu'avaient ses yeux. Ils allaient d'Amanda à Benham, pleins d'une sollicitude à la fois tendre et peinée. Et il y avait dans la façon d'être d'Amanda une sorte d'enjouement un peu raide, une attitude impartiale, comme celle de quelqu'un qui hésite encore un peu à prendre parti, qui donnèrent à Benham la certitude intuitive que, ce même après-midi, Amanda parlerait privément au jeune homme, à la suite de quoi, celui-ci plierait bagage et quitterait Chexington, dans un état d'illumination intérieure. Mais avant qu'elle eût pu lui parler, il réussit à dire quelques mots à Benham.

Ils passèrent au fumoir, après dîner, pour allumer une cigarette, et il prit occasion d'un silence, pour commettre sa petite indiscretion.

— Mrs Benham semble se porter très bien, extraordinairement bien, ne trouvez-vous pas ? dit-il.

— Oui, dit Benham saisi, en effet. Elle se porte certainement très bien.

— Vous lui manquez terriblement, continua l'autre. Elle est dans un état où une femme ressent très vivement l'absence de son mari. Mais, naturellement, elle ne veut pas gêner votre travail....

Benham sentit que c'était fort aimable de la part du jeune

homme de prendre un intérêt aussi intime à cette question, mais, sous l'impulsion du moment, il ne trouva qu'un grognement pour l'en remercier.

— Cela ne vous contrarie pas, continua sir Philip, en reprenant haleine, comme si quelque appréhension lui avait coupé la respiration, cela ne vous contrarie pas que je lui apporte, de temps à autre, des livres, des fleurs et autres bagatelles ? Que je fasse mon possible pour lui rendre son existence, ici, un peu plus attrayante ? Ce n'est pas tout à fait ce qu'elle pourrait attendre... Elle est si remarquable !.... Je crois que c'est la femme la plus remarquable qui soit au monde.

Benham s'aperçut subitement que, bien loin d'être un aristocrate, dès qu'on abordait ces matières il devenait un sauvage primitif.

— Je ne doute nullement, répliqua-t-il, que ma femme n'ait toutes les raisons du monde pour vous être reconnaissante de vos attentions.

Pendant la pause qui suivit, Benham eut l'impression que sir Philip se préparait à passer à un sujet encore plus personnel. En ce cas, il se verrait forcé de renverser très doucement, mais d'une main très ferme, le vase plein de chrysanthèmes sur la tête du jeune homme, ou de le mettre à la porte avec un coup de pied magistral, et il ne pouvait chasser l'idée que sir Philip prendrait probablement tout cela d'une façon fort touchante. Il fouilla son esprit à la recherche de quelque phrase qui pût parer à cette éventualité.

— Avez-vous jamais été en Russie ? demanda-t-il hâtivement. C'est le pays le plus curieux, de toute l'Europe. Il m'est arrivé une aventure assez amusante près de Kieff, au cours d'un pogrom.

Et il noya l'incident dans un flot de détails....

Mais il n'était pas aussi facile de se débarrasser des petites remarques lancées par lady Marayne ; elles étaient si nombreuses que le ciel en était presque obscurci.....

XVIII

Sir Philip disparut brusquement de la scène, ainsi que Benham l'avait prévu.

Il en fit la remarque à sa femme trois jours plus tard.

— Je lui ai dit de partir. Il est assommant quand vous êtes là.... Mais, autrement, il est plutôt un grand réconfort, cheetah. Elle médita quelques secondes : et puis, c'est un homme *d'honneur*, ajouta-t-elle. C'est un ami sûr....

XIX

Ce fut à dater de cette visite que les notes sur l'amour se firent vraiment sérieuses. Les feuillets épars traitant de la parfaite convenance de l'amour héroïque pour l'aristocrate moderne, se terminaient brusquement ; à leur place, on trouvait la première esquisse d'une étude sur la jalousie. La note, écrite au crayon, sur du papier à en tête de Chexington, avait dû être griffonnée sur la couverture bossuée d'un livre. Un petit calcul, tendant à convertir 45° Réaumur, en 152 degrés Fabrenheit, placé dans un angle du feuillet, amena White à supposer que cet essai avait dû être rédigé dans la Mer Rouge. Mais, en fait, Benham avait composé cette note dans le couloir surchauffé d'un wagon, tandis qu'il se dirigeait vers Moscou, où la révolution était imminente....

« Je crois, écrivait-il, que j'ai été trop porté à diminuer l'importance de la jalousie.... Je voyais là quelque chose d'essentiellement méprisable, une tare que l'on dépouille aisément, dans le simple effort que l'on fait pour devenir un aristocrate. Mais, je m'en rends compte à présent, on ne s'en débarrasse pas aussi facilement....

» On veut savoir.... Peut-être cherche-t-on à en savoir trop.... Dans les périodes de fatigue, et spécialement d'insomnie, quand on laisse derrière soi tout ce qu'on aime, cette jalousie devient une torture déraisonnable....

» Et ce n'est pas seulement dans son action sur moi-même que je suis étonné par la violence de cette impulsion vile. Je vois, d'après l'aventure singulière de Prothero, quelle extrême importance revêtent chez un homme la jalousie et l'instinct de la propriété....

» Il n'y a pas de raison saine qui autorise un être humain à forcer un autre être humain à se réserver tout entier pour son seul usage....

» Il n'y a d'ailleurs aucune raison valable pour la plupart des mobiles humains....

» On le fait....

» Il y a dans la méfiance quelque chose de dégradant, à la fois pour celui dont on se méfie, et pour celui qui se méfie.... »

Après cela, selon toute apparence, l'atmosphère avait dû devenir trop suffocante pour que Benham put continuer.

XX

Benham ne revit pas Amanda avant la naissance de leur enfant. Il passa Noël à Moscou, observant l'éclosion de la révolution, les combats spasmodiques qu'elle entraîna, et comment, peu à peu, elle gagna de proche en proche. Il s'occupa d'une famille anglaise perdue et sans secours ; le père s'était égaré momentanément, tandis qu'il revenait de Bakou chez lui. Puis il remonta vers le sud, jusqu'à Rostov, et poussa une pointe à Astrakan. C'est là que réellement il commença ses voyages. Il résolut de se rendre aux Indes par Hérat, et, pour la première fois de sa vie, il s'enfonça à cheval dans une solitude entièrement dépourvue de lois et de règles. Il poursuivit obstinément sa route, pour la seule raison qu'il se trouvait disposé à reculer et qu'on lui faisait les plus fâcheux pronostics. Il fut bientôt coupé de tous les modes d'existence civilisée. Il apprit ce que c'est que d'être dévoré par les puces, meurtri par le contact de la selle, en proie à une faim et surtout à une soif ardentes. Hanté par la terreur de la fièvre, il s'attira d'étranges tourments

en absorbant pour les éviter de la quinine à haute dose. A partir de mars, on perdit sa trace, à Chexington, et il réapparut en mai, sous la forme d'un télégramme, parti de Karatchi, où il demandait des nouvelles. Il apprit qu'il était père d'un petit garçon et qu'Amanda se portait bien.

Il n'avait pas eu l'intention de rester si longtemps privé de communications avec le monde extérieur, et ce fut avec quelque remords qu'il se décida à retourner en Angleterre. Il trouva un second William Porphyry Benham régnant en maître à Chexington, et Amanda pleine d'une tendresse triomphante et passionnée — la Madone couronnée. A l'égard de William Porphyry il ne ressentait aucune émotion. William Porphyry était très rouge, très laid, de mauvaise humeur, à la fois impuissant et agressif ; c'était l'affaire d'une nourrice expérimentée. Le voir, c'était l'ignorer, et dissiper un rêve. Ce fut vers Amanda que, de nouveau, Benham se retourna.

Pendant quelques jours, il éprouva un grand plaisir à faire des actes d'adoration devant sa madone, et à prêter l'oreille aux flatteries familières par quoi elle traduisait son amour. Il était plus maigre et plus mûr, assurait-elle, plus sage aussi, si bien qu'elle prétendait avoir peur de lui...

Et soudain il découvrit avec stupeur qu'elle lui demandait de rester près d'elle. « Nous avons eu tous les deux nos aventures », dit-elle, ce qui le frappa comme une phrase extraordinaire.

Il dut bientôt, en dépit de son incrédulité opiniâtre, reconnaître que toutes ses conceptions d'amour héroïque et de fidélité, qu'il avait cru si bien admises entre eux, avaient disparu de son esprit. Elle avait absolument oublié ce moment de crépuscule, près de la fenêtre, qui lui avait paru, à lui, l'instant suprême, la véritable union de leurs vies. Il s'était évanoui de sa pensée, sans laisser de trace. Et lui, sur l'interprétation qu'il fit de cette minute unique, il l'avait aimée passionnément pendant un an. Elle était revenue aux mêmes idées, aux mêmes projets exactement, qui la possédaient lors de leur première installation à Londres. Elle voulait

une vie côte à côte dans le milieu social de Londres, elle exigeait sa présence, son attention, les évidences quotidiennes de l'amour. Tant que leur enfant n'était pas né, elle n'avait vu aucun mal à ce qu'il vagabondât à son gré, mais maintenant, c'était différent ; maintenant, il se devait de rester auprès d'elle.

Cette fois, il n'essaya plus de la convaincre. Il avait réglé ce point une fois pour toutes. Une apostrophe enflammée de lady Marayne, qui commençait par des supplications, et se terminait sur des railleries, n'eut même pas le pouvoir de le toucher. Désormais, derrière ces petites choses, il y avait l'Inde tout entière. Les immenses problèmes de l'Inde s'étaient emparés invinciblement de son imagination. Ayant vu la Russie, il désirait contre-balancer cette impression par une vision de l'Orient.

Il entrevit Easton, une fois seulement, à une fin de semaine à Chexington. Le jeune homme ne manifesta plus aucune disposition à lui faire des confidences sentimentales ; mais il semblait avoir quelque chose en tête. Amanda de son côté ne parla pas de lui. Benham sentait que c'était un jeune homme au-dessus de tout soupçon....

A partir de cette nouvelle séparation, l'essence même de la correspondance, entre ces deux grands fauves, commença de changer. A part la répétition des termes habituels de tendresse, ce ne furent plus des lettres d'amour, en aucun sens. Elles se rapportaient presque toutes au « petit léopard », et même sur ce sujet Benham sentit bientôt que l'enthousiasme diminuait. Une disposition nouvelle et surprenante apparut chez Amanda... la banalité. Son écriture même changea, comme si, subitement, elle eût perdu sa décision. Sa vivacité habituelle de style perdit son piquant. Avait-elle donc perdu toute son animation ? Était-elle souffrante secrètement ? Où donc s'était enfuie la splendeur de sa personnalité ? On aurait dit que son attention était distraite, que, chaque jour, quand elle écrivait, son esprit était occupé d'autre chose....

Brusquement, à la fin, il comprit. Un fait qu'il n'avait jamais envisagé, jamais supposé possible, en aucune façon,

lui fut soudain désigné par un millier de doigts indicateurs, et sans aucun doute possible, il le sentit *réel*....

Il a laissé un récit de cette minute, où il comprit tout.

« Une nuit, je m'éveillai en sursaut, et je demeurai immobile, et il me sembla n'avoir jamais vu Amanda jusque-là. En cet instant, je la vis distinctement, je la vis avec cette clarté implacable, qui parfois vous vient à l'aurore, une clarté crue, impitoyable, scientifique, qui n'a ni ombre, ni rayonnement....

» Mais bien sûr ! murmurai-je, et je me mis à m'habiller tout doucement.

» J'avais besoin de sortir de ma cabine trop personnelle, trop fermée, intolérable. J'avais besoin de sentir l'immensité du ciel. Je montai sur le tillac. Nous étions à la hauteur des côtes de Madras, et quand je songe à cette minute, il me revient en même temps l'arôme subtil des épices dans l'air, la ligne basse de la côte, le ruisseau clair et débordant de la lune indienne et le clapotis de l'eau sombre sur la carène du navire, et, par-dessus tout, la sensation d'une perte infinie, comme si le ciel sans limites qui enveloppait la terre, et se prolongeait au delà, jusqu'à la plus lointaine étoile, n'était plus qu'une cavité immense, d'où le bonheur avait fui....

» Naturellement, je l'avais perdue. Je le savais avec une absolue certitude. Je le savais, de par son tempérament instable, sa passion d'aventures, ses besoins. Je le savais par chaque lettre qu'elle m'avait écrite depuis trois mois. Je le savais par intuition. Elle m'avait été infidèle. Elle devait m'avoir été infidèle.

» Quel rêve avais-je donc fait, qu'il pouvait en être autrement ?.... »

XXI

« Maintenant, laissez-moi dire franchement quelle est mon opinion en pareille matière. Laissez-moi, au moins me montrer loyal avec moi-même, en dépit des contradictions, où a pu me jeter la violence de mes passions. J'ai toujours méprisé la jalousie....

» On ne peut parvenir à la vie aristocratique que par la destruction des quatre obstacles naturels. Ils se présentent à vous dans un certain ordre, et l'esprit de l'homme est armé de moins en moins efficacement contre eux. J'ai déjà parlé de la peur et de la lutte que j'ai dû soutenir contre elle. Je suis né peureux. Je suis physiquement lâche, et je ne trouve un peu de courage que quand j'ai pu appeler à mon secours la honte et la colère ; cependant, pour m'aider à surmonter la peur, j'ai eu avec moi tout le code des traditions humaines. Toutes les créatures, même les plus basses, même les plus abêties qui aient respiré l'air empoisonné d'un bouge, n'importe quel Hottentot, savent bien qu'ici l'instinct de l'homme est en défaut, que la peur est honteuse, et doit être vaincue. Toute la race est derrière nous. De même, il reçoit un appui séculaire, l'homme qui lutte contre le second obstacle, celui de l'indulgence corporelle. L'opinion universelle ne le condamne peut-être pas avec autant de force que le premier, on trouve toujours des gens pour s'amuser ou pour ricaner en face de cette faiblesse, mais la fierté de la masse s'insurge pourtant contre elle. Sur ce point, mon tempérament m'a été d'un précieux secours : je suis aisément dégoûté, je mange peu, je bois peu, et tout excès me cause une répugnance invincible.

» Je m'aperçois, qu'en pareille matière, je suis plus propre que la plupart des autres hommes, et propre plus facilement. Il se peut que, par compensation, cette propreté naturelle me fasse, plus aisément que d'autres, céder à une indignation et à une colère violentes.

» J'ai toujours méprisé les jaloux. Il y a sur la jalousie une flétrissure, moins forte que celle qui stigmatise la peur, mais encore très puissante. Assez curieusement, le mépris général qu'on a pour la jalousie est associé à cette idée que la jalousie existe sans cause, que c'est un soupçon sans fondement. Mais, si la jalousie s'appuie sur un motif sérieux, alors la tradition n'élève plus qu'une voix incertaine....

» Je me rends compte à présent, que, si je méprisais autant la jalousie, c'est que j'avais jugé impossible qu'Amanda pût aimer un autre homme que moi. La pensée qu'il pût en être

autrement m'était intolérable ; et je persistais à croire Amanda aussi difficile à satisfaire que moi, aussi fidèle que moi, conçue, en fait, sur mon propre modèle, et je négligeais systématiquement les indices les plus probants du contraire, jusqu'à cette minute tranquille sur l'Océan Indien, où silencieusement, avec lenteur, comme un cadavre qui remonte des profondeurs d'un lac, la certitude de mon amour mort, et de mon honneur à jamais perdu, émergea tristement à la surface de ma conscience.

» Alors j'eus l'impression qu'Amanda m'avait dupé abominablement, indignement.

» Mais maintenant, autant que j'en puis juger, il n'y a plus une seule obscurité dans cette question. Ce que j'exigeais d'Amanda était excessif, et je n'avais aucun droit à son amour ou à sa loyauté. Il faut que je me pénétre bien de cette pensée....

» La vie aristocratique, telle que je la conçois, doit forcément, sauf en quelques rares circonstances, être incompatible avec la vie du foyer. Mener cette existence, c'est accepter de voyager sans cesse, dans l'univers de la pensée, aussi bien que dans l'univers des faits, c'est accepter les aventures, l'agitation que fatalement la présence d'un compagnon inséparable gênera continuellement, c'est assumer des responsabilités qui ne s'accorderont pas avec le bien-être d'une famille.

» La femme ordinaire concentre tout sur elle-même ; elle ne connaît d'autre mission que de plaire, d'être belle, et d'illuminer la sphère où elle se meut ; sa place est tout naturellement au foyer. Elle exige d'un homme qu'il se dévoue tout entier à son bonheur, et elle considérera comme un déshonneur de n'y pas réussir. Le lui refuser, c'est lui faire une insulte, et comme j'ai fait cette insulte à Amanda... »

XXII

« Il est clair que les femmes aristocrates qui doivent concourir au remaniement du monde, auront, pour y parvenir, à surmonter des obstacles au moins aussi sérieux que ceux dont

l'esprit de l'homme aristocratique aura dû se libérer. Ces femmes devront, pour devenir des aristocrates, suivre une sorte d'instinct inné ; il faudra qu'une voix intérieure les éveille au sens de leur vie nouvelle, absolument comme des hommes. Il est inutile de faire de quelqu'un un aristocrate, s'il n'a pas une prédisposition native à la noblesse et à la règle. Elles auront, les femmes, à découvrir et à combattre exactement les mêmes obstacles que nous. La peur, d'abord, oui ; mais aussi l'indulgence physique, une indulgence d'une essence moins brutale, plus perfide, et surtout leur jalousie, leur instinct de propriété....

« Il est aussi naturel de désirer une compagne que de désirer manger ; mille et mille fois au cours de mon travail ou de mes vagabondages, j'ai songé à ce que serait une compagne, et je l'ai ardemment désirée. Une compagne, mais pas une possession. C'est un besoin d'une simplicité presque naïve. Si seulement on pouvait rencontrer une femme qui ne penserait qu'à vous, et avec vous ! Quand bien même elle serait à l'autre bout de la terre, et absorbée par mille occupations diverses...

» Qui ne penserait qu'à vous, ai-je dit. Je crois que la seconde formule, qui penserait *avec* vous, est la meilleure. La première est encore la demande égoïste et insatiable qui se fait jour de nouveau....

» L'homme est une créature conjugale. Il n'est pas bon de vivre seul. Mais pour se marier, il faut trouver une compagne..

» Naturellement, nous serions des amoureux passionnés, cela va de soi...

» Et cependant, nous ne serions pas des amoureux spécialisés dans notre amour, toujours aux petits soins, et à genoux l'un devant l'autre.

» En tout cas, c'était là une idée saine, bien que nous en ayons seulement fait un jeu.

» Désormais, ce besoin d'une compagne n'a plus, pour moi, de satisfaction possible. A quoi bon nourrir ce rêve ! La vie et la fortune se sont jouées de mon corps et de mon âme. Je suis marié, bien que ce soit à une ombre. J'ai aimé Amanda, et je l'aime encore ; non pas celle qui s'est donnée à sir Philip, mais l'Amanda en armure, l'Amanda de mes rêves.

Plus profondément que la raison, vivent en nous les sens, et particulièrement le sens de la beauté. Désormais, aucune compagne ne me plaira, si elle ne se présente avec la voix d'Amanda, avec son visage, avec ses gestes vifs et ses mains habiles.... »

XXIII

« Pourquoi suis-je si ingrat envers elle, qui m'a donné tant de bonheur ?

» Il y a entre nous, de merveilleux secrets — des secrets d'amour, plus merveilleux que tout au monde, pour lesquels l'esprit cherche en vain des images impossibles — images de soleil irradié à travers des pétales de fleurs sanglantes, de clair de lune défailant dans un jardin baigné d'arômes, de marbres blancs, luisant dans l'ombre, de musique lointaine et magnifique entendue dans le crépuscule, au milieu du calme des choses.

» Si, pour moi, c'était une déesse, avais-je le droit d'exiger qu'elle-même respectât cette divinité ? Pouvais-je m'indigner qu'elle n'attachât pas la même valeur que moi à ces ivresses qui avaient existé entre nous. Cela ne change pas un iota à ce qui a été. Quand elle me donna son amour, elle ne crut pas donner peu de chose. Mais elle a oublié, quand j'ai continué, moi, de me souvenir.... »

XXIV

Voilà ce que pouvait penser Benham, ce qu'il pouvait écrire.

Et pourtant, pendant des jours entiers, il fut possédé par la pensée de tuer Amanda, et de se tuer ensuite.

Il ne revint pas à Londres immédiatement. A Ceylan, seulement, il abandonna son travail et prit le chemin du retour. En arrivant à Colombo, il trouva un monceau de lettres, qui l'avaient attendu. Deux d'entre elles étaient parties le même jour. Elles avaient été jetées à la poste à

Londres, au cours d'une après-midi mouvementée. Il y avait eu entre lady Marayne et Amanda, une violente querelle. Les deux femmes, ardentes, échauffées, l'haleine courte, pleine de réparties fines, mais qui ne se rencontraient pas, s'étaient séparées, pour écrire chacune de son côté à Benham : les deux lettres respiraient l'atmosphère de cette entrevue brusquée. Lady Marayne disait les choses crûment ; Amanda, elle, généralisait, et donnait des explications. L'adoration de sir Philip pour elle, était une amitié amoureuse, d'une qualité très noble, et absolument pure. Est-ce que le courage et la loyauté n'existaient plus dans ce monde. Elle braverait tous les scandales suscités par la jalousie. Elle ne l'éloignerait même pas de sa présence. Loyalement, le cheetah pouvait avoir confiance en elle. Mais les faits impitoyables démasqués par lady Marayne, submergeaient toutes les explications d'Amanda. La dignité de la petite femme avait été blessée : « On s'est servi de moi, comme d'un paravent ! » écrivait-elle.

Ses phrases étaient saisissantes. Elle rapportait les paroles mêmes d'Amanda, paroles qu'elle avait surprises un soir à Chexington, dans le crépuscule. A coup sûr, elle n'inventait pas. Ces mots contenaient l'essence même d'Amanda l'amoureuse. Benham en était certain, comme s'il avait entendu le son de sa voix, comme s'il l'avait épiée et surprise, comme si elle s'était glissée près de lui, le frôlant de sa présence tiède. Il crut la voir là, devant lui, exaltée, la joue ardente, insoucieuse, l'Amanda aux cheveux épars des délices suprêmes !...

Toute la journée, ces paroles d'elle le poursuivirent ; toute la nuit elles flamboyèrent dans les ténèbres universelles. Il enfouit son visage dans ses oreillers, et une voix les murmura encore à son oreille.

Il arpenta sa chambre dans l'obscurité, pris de la folie de saccager et de détruire.

Alors, il s'échappa de la maison, et menaça de ses poings impuissants la sérénité scintillante des étoiles.

Il n'envoya aucun avis de son retour. En fait, il revenait sans but précis. Mais il voulait une fois encore se retrouver devant elle.

XXV

C'était avec Amanda seule qu'il avait affaire. A l'égard d'Easton, il éprouvait à peine de la colère. Easton n'existait pour lui qu'en tant qu'il avait plu à Amanda de le choisir.

Le plus fort sentiment qu'il lui inspirait, était du mépris. L'adoration que le jeune homme professait pour Amanda soulevait le dédain de Benham, et sa résolution de la servir à n'importe quel prix, de supporter à cause d'elle les plus sanglants outrages, son humilité, son respect et sa tendresse, son souci constant d'observer ses humeurs et de lui assurer une vie heureuse, paraissaient à Benham une trahison envers la dignité humaine. Sa rage contre Easton était celle d'un gréviste envers un *jaune*. Est-ce que toutes les femmes vont échoir aux hommes qui auront accepté le rôle de maîtres-esclaves, et de gardiens ? Mais Benham ne désirait pas seulement que les hommes fussent délivrés de leur perpétuel servage ; il voulait voir les femmes aussi renoncer à satisfaire leur besoin presque instinctif d'adorateurs.

Il avait toujours eu une tendance à traiter les femmes comme des êtres responsables. Jamais il ne les avait considérées comme des objets charmants dont on se joue, et qu'il faut conquérir de haute lutte. Aussi, en cet instant, c'est avec Amanda qu'il avait des comptes à régler, Amanda qui n'avait vaincu et asservi ses sens que pour le plonger dans cet intolérable abîme de honte et de fureur jalouse. Les forces qui désormais le ramenaient chez lui, étaient situées au-dessous du niveau de la raison et des idées ; c'était des forces organiques, pénétrées de haine et de désir, des violences profondes et primitives. A la vérité, il pensa fort peu, étendu sur sa couchette, ou sombrement isolé sur le pont ; son esprit demeurerait inerte, ravagé qu'il était par toutes sortes d'images atroces et exaspérantes, qui par moments le torturaient tellement, que ses muscles se contractaient, ses mains se refermaient convulsivement, tandis qu'il retenait dans sa gorge un grondement sauvage, le grondement menaçant de la bête.

Dans sa pensée, Amanda grandit jusqu'à obscurcir l'univers. Elle emplissait les cieux. Elle se penchait sur lui et le railait. Elle devint un mystère de passion et de sombre beauté. Elle était le péché du monde. On la respirait dans le souffle de l'océan. Elle avait pris l'importance des choses élémentaires....

Si bien que, quand enfin il se trouva devant elle, il fut stupéfait de voir qu'elle était une créature de dimension et de valeur communes, une jeune femme assez fatiguée, avec un visage pâle et terrifié, vêtue d'une toilette de coupe anormale, avec de vulgaires petites babioles d'or et d'émail autour des poignets et du cou.

Dans cette minute où il la revit, il oublia tout ce qui le ramenait à sa maison. Il la fixa avec stupeur, comme on fixe un étranger qu'on a salué par erreur comme un ami intime.

Car il comprit qu'elle n'était pas plus l'Amanda qu'il avait haïe et voulu tuer qu'elle ne fût jamais l'Amanda qu'il avait aimée si follement....

XXVI

Il les prit par surprise. Ç'avait été son intention de les surprendre. Telle est l'inélégance de la jalousie.

Il débarqua à Londres l'après-midi, et se logea dans un hôtel, près de Charing Cross et dans la soirée, vers dix heures, il fit son apparition à son logis de Lancaster Gate. Le sommelier manifesta un étonnement respectueux. Mrs Benham, dit-il, était au théâtre, avec sir Philip Easton, et d'autres gens encore, croyait-il. Il ne savait pas quand elle serait de retour. Peut-être souperait-elle en ville. Ses domestiques n'avaient pas l'habitude de rester à l'attendre.

Benham se dirigea vers son bureau, qui reproduisait l'agencement de son ancien appartement de Finacue Street, et s'assit devant le feu que le sommelier alluma pour lui. Après quoi il l'envoya se coucher, et tomba dans une méditation profonde.

Il était près de deux heures du matin, quand il entendit le bruit d'un passe dans la serrure. Aussitôt il sortit sur le palier.

La porte d'entrée était ouverte, et l'auto d'Easton attendait au-dehors. Amanda se tenait au milieu du vestibule. Elle prit, des mains d'Easton, ses gants et son éventail.

— Bonsoir, dit-elle. Je suis brisée.

— O ma divine ! murmura-t-il.

Elle s'abandonna à son étreinte accoutumée, puis tressaillit, son regard devint fixe, et elle s'arracha violemment de ses bras.

Debout, en haut des escaliers, Benham les regardait, le visage blanc et sans expression. Easton recula d'un pas. Pendant une minute, aucun des trois personnages ne parla, aucun des trois ne fit un mouvement. Puis, très doucement, Easton alla refermer la porte, qui laissait pénétrer les bruits de la rue.

Benham les contempla quelque temps, et, ce faisant, son esprit changea. Tout ce qu'il avait résolu de dire ou de faire, s'évanouit de sa pensée....

Il enfonça ses mains dans ses poches, et descendit vers eux. Quand il ne fut plus séparé d'eux que par cinq ou six marches, il parla :

— Veuillez vous asseoir un instant, dit-il avec un geste de la main, et il s'assit lui-même sur l'escalier. « *Asseyez-vous* », répéta-t-il, avec une colère soudaine, comme tous les deux restaient debout. Je sais tout. Veuillez donc vous asseoir, et causons.... Tout le monde est couché depuis longtemps. »

— Cheetah ! murmura la jeune femme, pourquoi êtes-vous revenu sans prévenir ?

Puis, sur son geste muet, elle s'assit à ses pieds.

— Je désirerais que vous vous asseyiez, Easton, reprit Benham, sur un ton de sauvagerie mal contenue.

— Pourquoi êtes-vous revenu ? répéta sir Easton, qui retrouva sa voix.

— *Asseyez-vous* ! cracha Benham, et Easton obéit à contre-cœur.

— Je suis revenu, leur répondit Benham, pour mettre

ordre à tout ceci. Sans cela pourquoi serais-je revenu ? Maintenant que je vous vois, je ne ressens pas beaucoup de colère contre vous. Mais cette aventure m'a désolé. Vous avez changé Amanda ; vous paraissez exténuée, et vos cheveux sont en désordre. C'est comme si quelque chose était survenu en vous, qui aurait fait de vous une étrangère.... Vous êtes amant et maîtresse. Rien de plus naturel et de plus simple, mais je veux sortir de cette situation malpropre. Je ne peux pas, moi, la souffrir. Ce n'était pas tout à fait mon intention au début ; mais je m'aperçois que j'ai changé. C'est étrange, mais au fond, j'éprouve de la pitié pour vous. Nous tous pauvres humains... oui, on a de fortes raisons pour avoir pour nous de la pitié. Nous sommes pleins de mauvais désirs, d'inquiétude, de rancunes, que nous ne voulons pas réprimer.... Que désirez-vous que je fasse pour vous deux ? Voulez-vous le divorce, Amanda ? C'est ce qu'il y aurait de plus normal et de plus propre ; n'est-ce pas votre avis ? Ou bien, reculeriez-vous devant le scandale ?

Amanda s'était blottie aux pieds de Benham, et attachait sur lui son long regard.

— Donnez-nous le divorce, dit sir Philip, en la regardant, comme s'il attendait une confirmation de sa part.

Elle secoua la tête.

— Je ne veux pas du divorce, répondit-elle.

— Alors, que voulez-vous ? demanda Benham avec une âpreté soudaine.

— Je ne veux pas du divorce, répéta-t-elle. Pourquoi, après ce long silence, revenez-vous ainsi, brusquement, sans avertir personne ?

— Parce qu'il m'a pris, subitement, l'envie d'agir ainsi, répondit-il, après une courte pause.

— Vous m'avez laissée seule pendant des mois.

— Oui, j'étais en colère, et c'était absurde. J'avais, je crois bien, l'intention de vous tuer, et maintenant que je vous vois, je me rends compte que mon seul désir est de vous aider à sortir de cette misère, puis de m'éloigner de vous. Vous devez souhaiter tous les deux d'être mariés... et vous devriez l'être.

— Je mourrais volontiers pour rendre Amanda heureuse, assura Easton.

— Votre devoir, il me semble, est au contraire de vivre, pour assurer son bonheur. Peut-être le trouverez-vous plus difficile que vous ne pensez, moins tragique, mais plus fatigant. Moi, pour ma part, je ne tiens ni à vivre, ni à mourir pour elle. — Amanda eut un mouvement brusque. — C'est extraordinaire la quantité de brouillards qu'un homme solitaire peut accumuler dans son cerveau. Si vous ne voulez pas du divorce, je suppose que les choses, alors, continueront d'aller comme elles vont.

— Je déteste l'état de chose actuel, dit Easton. Je déteste le mensonge et la fausseté de cette situation.

— Vous détesteriez le scandale tout autant, répliqua la jeune femme.

— Je me moquerais du scandale, si j'étais sûr qu'il ne vous atteignît pas.

— Ce serait en tout cas un désagrément passager, dit Benham. Vous auriez toutes les sympathies... c'est une chose si naturelle !... Les gens seraient heureux d'oublier très vite. Voyez pour ma mère.

— Non, fit Amanda, ce n'est pas aussi simple que cela. Elle sembla prendre une décision.

— Pip, dit-elle, je veux lui *parler seule à seul*.

Les yeux bruns du jeune homme s'emplirent d'incertitude et d'angoisse.

— Mais pourquoi ? demanda-t-il ?

— Je le veux.

— Mais c'est là une chose qui nous touche *tous les deux*.

— Pip, je veux lui parler, en particulier. Il y a quelque chose... quelque chose, que je ne veux pas lui dire devant vous....

Sir Philip se leva avec lenteur.

— Devrai-je attendre dehors ? demanda-t-il.

— Non, mon ami. Rentrez chez vous. Il y a certaines choses que vous devez me laisser.

Elle se leva à son tour, et se retourna vers lui, si bien que les deux époux faisaient maintenant face au jeune homme

Easton sentit un malaise étrange lutter contre sa résolution de se montrer splendide à tout prix. Il sentit — et cette impression inattendue le remplit d'un trouble profond — qu'il n'était plus désormais uni à Amanda ; l'emprise ancienne, plus fondamentale, plus puissante, annulait l'influence, récente et faible, qu'il avait pu s'assurer sur l'esprit et les sens de la jeune femme. Il fixa avec consternation la femme et le mari. Puis son romantisme quand même vint à son aide.

— J'aurai confiance en vous, commença-t-il, si vous m'ordonnez de partir

Amanda sembla mesurer l'étendue de son pouvoir sur lui.

Puis, elle posa la main sur son bras.

— Partez, mon ami, dit-elle. Partez.

Il eut un moment d'hésitation, d'angoisse ; et il parut à Benham qu'il se perdait dans un monde irréel, comme cela se passe dans une pièce, et il ne put ainsi remplir un vide, qui autrement n'aurait pas eu de sens pour lui.

Puis la porte se referma sur lui, et Amanda pâle, les cheveux en désordre, regarda son mari, silencieusement et intensément.

— *Eh bien ?* demanda Benham.

Elle tendit les bras vers lui.

— Oh, cheetah ! *Pourquoi* m'avez-vous quittée ?

H.-G. WELLS.

(*A suivre.*)

Lettre de Paris.

Autrefois la vie parisienne cessait après le Grand-Prix. On coiffait alors des chapeaux de paille et on s'en allait aux champs, à la mer ou aux eaux. Dans les quartiers qui se respectent, les maisons ne montraient plus au passant que des façades mortes, aux stores baissés comme des paupières. Les gens qui restaient en ville s'en cachaient soigneusement : « L'élégance, disait M^{me} de Girardin, n'exige pas que vous soyez à Bagnères ou à Bade, elle exige que vous ne soyez pas à Paris, et il y a un moyen de n'y pas être, c'est de n'y point paraître en y restant. Rien n'est plus facile : vous fermez vos jalousies, et l'on déclare à votre porte que vous êtes partie... Vous restez là trois mois pendant lesquels vous voyagez... Si vous rencontrez dans la rue un de vos parents, vous détournez la tête avec horreur. En vain il vous reconnaît et veut vous parler, vous ne lui répondez pas et vous continuez à être absent. S'il insiste, vous lui annoncez votre retour pour le mois prochain ; et, le mois suivant, en effet, vous reparaissez dans la capitale, un peu fatigué du voyage, mais riche de souvenirs et pas du tout bruni. Peut-être ne vous êtes-vous pas extrêmement amusé ; mais, du moins, vous êtes resté irréprochable comme élégance ! »

Tout cela est bien changé maintenant. Il y a des gens, des gens comme il faut, des gens qui pourraient aller dans leurs terres ou à Deauville, et qui préfèrent rester à Paris. « Rien, nous disent-ils, ne vaut Paris en été. On y vit à sa guise, en touriste, en étranger, en amateur. On visite, enfin, le Louvre et les Invalides, on se promène aux Champs-Élysées, on monte sur l'Arc-de-Triomphe ; on peut même aller lire un roman anglais sous les arbres du Luxembourg ; on ne rencontre personne de connaissance ; on est maître de son temps, on peut vivre à sa guise ; ce sont de vraies vacances, et cela vaut mieux que de continuer la vie de Paris dans un palace ou un château. »

Ainsi parlent beaucoup de philosophes. Ce goût de Paris en été est même devenu si fréquent, que quelques raffinés qui le partagent n'osent plus en convenir. Ils passent l'été à Paris, mais ils se gardent de le dire, par crainte non d'être inélégants, mais d'être d'une élégance trop facile.

Ce sont là jeux de princes. Sans aller aussi loin, il est certain qu'on s'efforce de prolonger la « saison » de Paris, de la faire durer presque autant que la saison de Londres. Il n'en est pas moins vrai que, dès la seconde semaine de juillet, une sorte de lassitude envahit la ville : on aspire au repos, ou, du moins, au changement. Les bals cessent, les goûters se font rares. La vie s'en va ailleurs.

Le grand événement de cette fin de saison fut le mariage de la princesse Geneviève d'Orléans, fille du duc de Vendôme, avec le comte de Chaponay. Pendant des jours et des semaines, tout Paris, tout un certain Paris fut en émoi. Aller ou ne pas aller à la réception ; être ou ne pas être à l'église ; être ou ne pas être assis, au lunch, à la table des princes ; mettre ou ne pas mettre de cartes chez les princes, — « Grand Dieu, ma chère amie, on ne met pas de cartes, on s'inscrit ! » — tout cela sembla de la plus extrême importance.

Ces unions entre demi-dieux et simples mortels deviennent de plus en plus fréquentes. Est-ce un signe de temps ? Marquent-elles la confusion des classes, l'oubli des distinctions sociales, l'abandon des antiques préjugés ? Elles sont depuis longtemps habituelles en Angleterre. La quatrième fille de la reine Victoria avait épousé le marquis de Lorne, devenu duc d'Argyll par la mort de son père ; la fille aînée du roi Edouard VII, le comte, puis duc de Fife. Tout récemment, la princesse Mary, fille unique du roi Georges s'est unie à lord Lascelles. Bien plus, contrairement à tous les usages courants dans la famille royale, le duc d'York a contracté une union officielle et non morganatique avec lady Elisabeth Bowes-Lyon. Ainsi, puisque le prince de Galles semble décidé à ne pas se marier, il est fort possible que le petit-fils d'un simple pair écossais monte un jour sur le trône d'Angleterre. Tout arrive dans cet étonnant pays. Mais, de ce côté-ci du détroit, la duchesse de Montpensier est sortie des rangs de la noblesse espagnole ; la princesse Sixte de Bourbon-Parme est née Larochehoucauld ; enfin, nous comptons deux altesses royales américaines, la duchesse d'Oporto et la princesse Christophore de Grèce.

Fondés souvent, n'en doutons pas, sur des convenances de fortune ou même des considérations politiques, approuvés en haut lieu, favorisés par des prétendants ou des chefs d'Etat, ces mariages n'en gardent pas moins quelque chose de romanesque. Désormais tous les rêves sont permis : toute belle jeune fille peut rêver le diadème, tout beau jeune homme, le lit d'une impératrice. Et la richesse ici vaut bien la beauté. En ce qui concerne la princesse Geneviève, on comprend assez

qu'une jeune altesse royale, jolie, élégante, civilisée, habituée à la vie de Paris, préfère un gentilhomme français à quelque fils cadet de roi nordique ou balkanique. Elle garde son titre, — le chef de la maison de France lui en a donné l'autorisation expresse, — son rang, ses prérogatives; on se lève quand elle se lève, on s'assied quand elle s'assied; les plus vieilles duchesses lui font la révérence; on l'appelle « Madame » d'un ton qui fait bien sentir que Madame est le féminin de Monseigneur; et, en même temps, elle reste dans le monde, elle habite Paris, elle s'habille chez Chanel, — sans offenser mortellement les couturières de Copenhague ou de Sofia, — elle est doublement princesse, princesse de sang et princesse du bel air; elle est à la fois déesse et mortelle; elle est abreuvée de champagne et de nectar; elle cumule les avantages de la terre et ceux de l'Olympe. C'est ce qui s'appelle avoir le beurre et l'argent du beurre.

Paulo minora canamus. J'aime beaucoup les fêtes du quatorze juillet. Rien de plus naïf, puéril, bon enfant : discours patriotiques et lanternes vénitiennes, *Marseillaises* et *Phi-Phi*, *Carmen* à l'Opéra-Comique et feux d'artifice à l'Hôtel-de-Ville, et, surtout, bals publics à tous les coins de rues, à tous les carrefours, sur toutes les places. On danse partout, tout le jour et toute la nuit, par trente-cinq degrés à l'ombre. Et quelles danses et aux sons de quelles musiques ! Devant ma porte, il y avait un jazz-band composé d'une guitare, d'un tambour et d'un accordéon. Il jouait les fox-trotts célèbres, mais à sa façon qui n'était nullement celle des *Acacias* ou du *Jardin de ma soeur*; et les petits bourgeois du quartier dansaient à leur façon, eux aussi, qui est, je pense, la façon de tous les temps et de tous les pays et qui consiste à tourner en rond, le plus vite possible, éperdûment, sans vain souci du rythme ou de la mesure. L'an dernier, on dansait ainsi dans l'antique rue de Seine aux sons de deux vieilles sourdes, enrhumées, criardes, mais délicieusement vieux Paris, vieille France, Javotte et Jeanneton. Cette année les vieilles et les vieilloux ont disparu; on les a remplacés par un piano mécanique d'un caractère tout autre, mais non pas, certes, sans caractère.

Si vraiment, comme le voulait Walter Pater, tous les arts tendent aux conditions de la musique, si leur but suprême est de rendre la matière presque indiscernable de la forme, y a-t-il un plus bel art que la pyrotechnie ? J'y pensais, l'autre soir, en contemplant, du Pont-Royal, les feux d'artifice du quatorze juillet. Quelle fantaisie illimitée, quelle liberté infinie dans cet art du feu qui ne dit rien, qui n'a rien à dire et ne veut rien dire, dont tout l'effort ne va qu'à enchanter, une minute,

nos regards en peignant dans le vide du ciel de curieuses, de délicates, d'éblouissantes, de vaines arabesques, aussitôt effacées, aussitôt remplacées par d'autres, non moins rapides, non moins vaines, non moins enchanteresses. La nature est oubliée, surpassée. C'est un monde nouveau et fantastique de formes et de couleurs. Les astres sont des fleurs, les fleurs des oiseaux. On admire un jet d'eau lumineux ; mais déjà il s'est transformé en panache de plumes, en cheveux de Bérénice ; et voici que la chevelure s'étire, s'effile, s'efface et meurt en laissant tomber dans le fleuve une longue traînée d'étoiles ; et les spectateurs s'écrient « Ah ! c'est le bouquet ! » Mais ce n'est pas le bouquet., car voici s'élever une immense gerbe d'épis d'or, d'où jaillissent des bleuets brillants comme des saphirs ; la gerbe éclate et s'effrite en poussière de diamant qui, l'espace d'une minute, remplit le ciel d'une neige éclatante, bientôt réduite à quelques flocons dont le dernier s'attarde et oscille, semblable à une immense perle, suspendue à un fil invisible ; et, soudain, la perle s'ouvre comme un œuf et laisse échapper une pluie de petites comètes multicolores. Et la rivière qui reflète ces prodiges ajoute encore à leur magie par la rencontre des deux éléments ennemis, par l'union paradoxale de l'onde et du feu.

F. ROGER-CORNAZ.

Chronique suisse allemande.

Une biographie d'Adolphe Frey. — Un roman inédit de Gotthelf. — « La faillite ou l'auberge à la mode nouvelle ». — L'histoire du protestantisme suisse au XVIII^e siècle, du professeur Wernle. — L'Annuaire de l'Association littéraire de Winterthour.

Tous les poètes n'ont pas la chance d'avoir leur biographie trois ans après leur mort. Cette bonne fortune vient d'échoir à Adolphe Frey qui a trouvé dans sa veuve une panégyriste enthousiaste¹. L'œuvre qu'elle consacre à son mari sera copieuse à en juger par le premier volume qui, s'arrêtant en 1898, lorsque Frey est nommé professeur de littérature alle-

¹ *Adolf Frey. Sein Leben und Schaffen, erzählt von Lina Frey. Erster Band, Leipzig, H. Haesel, Verlag. 1923.*

mande à l'Université de Zurich, ne comprend pas moins de trois cent cinquante pages d'impression serrée. J'avoue même qu'en ouvrant le volume j'ai craint de me trouver en face d'une de ces biographies dont Macaulay disait qu'elles sont manufacturées en vertu d'un contrat par lequel la famille s'engage à fournir les papiers et le biographe des éloges.

Mais je ne tardais pas à voir que je me trompais : sans doute il y a dans le livre une profusion de détails qui n'offrent pas tous un intérêt très vif et l'admiration qui s'y étale paraît parfois ingénue, mais M^{me} Frey a mis tant de ferveur à recueillir ses documents, elle nous donne des lettres si intéressantes d'Adolphe Frey et de ses amis, qu'on finit par trouver un grand charme au volume. Ce que j'y goûte surtout, ce sont les portraits des gens avec qui Adolphe Frey fut en relation, et les tableaux des milieux dans lesquels il évolua, celui de son père, en particulier, cet admirable Jacob Frey qui traîna toute sa vie le boulet du journalisme, et qui put pourtant arracher à cette existence de forçat des lettres quelques exquis romans dont les contemporains malheureusement ne surent pas apprécier la valeur. De manière très vivante aussi sont peints, par des lettres, les séjours qu'Adolphe Frey fit à Berne, Zurich, Leipzig et Berlin pendant des années d'études où il se révéla déjà poète et fit du journalisme. Nous le voyons ensuite professeur au gymnase cantonal d'Aarau, sa ville natale, où il publie des vers en dialecte, ses travaux sur Haller, Manuel, Salis de Seewis, sa *Danse des Morts*, ses œuvres dramatiques, des cantates et où il achève sa biographie de C.-F. Meyer, étude d'une merveilleuse plasticité, lumineuse et savamment ordonnée.

Le dernier chapitre du volume est consacré à « la personnalité d'Adolphe Frey » ; c'est le meilleur, et j'avoue que je ne l'ai pas lu sans émotion. Notre génération n'a pas toujours rendu toute justice à cet exquis poète et à cet impeccable ouvrier des lettres. M^{me} Frey a raison de dire qu'Adolphe Frey a sa place à côté des deux grands écrivains de la littérature suisse allemande contemporaine, Gottfried Keller et C.-F. Meyer. A ces noms, il convient d'ajouter celui de Carl Spitteler, notre grand poète, et il me plaît à ce propos de rappeler que lui aussi tenait en singulière estime le grand artiste qu'est Adolphe Frey. Il exprima ce sentiment dans une lettre ouverte au poète, à l'occasion de son soixantième anniversaire. « Nous nous sommes engagés en des voies différentes, lui écrivait-il, et nous avons regardé chacun à d'autres astres... Mais ce qui nous est resté de commun, c'est le sérieux dans la pratique de l'art et, par là, j'entends l'humilité, le renoncement à soi-

même, la fuite de toutes les tentations, même les plus séduisantes. Vous n'avez jamais consenti à livrer à la publicité une œuvre sans l'avoir soumise à fond au tribunal de votre conscience. C'est la raison pour laquelle, parmi tous nos confrères, il n'en est point que je puisse, à votre égal, nommer confrère dans le sens étroit du mot, et c'est dans ce sens que, avec mon admiration, j'exprime un cordial merci à l'artiste consciencieux et honnête que vous êtes. »

Le sentiment exprimé par Spitteler est celui de tous les écrivains de la jeune génération, entre autres Robert Faesi, Edouard Korrodi et Fritz Enderlin qui reconnaissent en Adolphe Frey leur maître. L'homme aussi exerça sur eux une grande séduction, car il avait une nature aristocratique et fine, abhorrait la vulgarité, aimait la nuance et fuyait les foules. Adolphe Frey, homme du monde accompli, était un brillant causeur. Sa femme nous dit que, dans la conversation, il dissertait peu, car il n'aimait pas les théories nébuleuses et s'attachait surtout aux faits ; peu mystique, il se déclarait protestant-zwinglien, d'esprit rationaliste. Très patriote, il n'avait aucun goût pour les idées internationalistes ; homme de clan, il avouait qu'il n'était pas « l'homme de plusieurs langues », car la vie suffisait à peine à approfondir l'idiome natal : de là sa préférence pour le dialecte argovien dans lequel il écrivit ses vers les plus expressifs. Homme de décision prompte et claire, Adolphe Frey avait le goût de la forme nette et plastique ; il n'y a pas de plus parfait styliste que lui dans les lettres suisses allemandes.

Quant à l'homme, il était exquis : jamais excité et impatient, il travaillait avec lenteur et persévérance ; ayant des sentiments très délicats, il se plaisait surtout dans la société des femmes qui appréciaient sa courtoisie et sa politesse.

On voit que ce portrait tracé par M^{me} Frey, à la fin de son volume est très séduisant. Nous nous réjouissons fort de lire bientôt la seconde partie de cette biographie qui nous fera connaître le professeur, admirable incitateur d'idées, qui visait moins à distribuer une science livresque qu'à faire sentir et goûter les beautés des œuvres littéraires. Et puis nous verrons enfin le grand écrivain que fut Adolphe Frey dans ses dernières œuvres avec ses romans *Demoiselle de Wattwyl* et *Bernard Hirzel*, ses belles études sur les peintres Koller, Bœcklin et Welti et son merveilleux petit livre *Schweizer Dichter* qui est une galerie de portraits littéraires remarquables par leur brièveté et leur plasticité.

— Le roman inédit de Gotthelf, *Monsieur Esaü*, dont j'annonçais la publication dans l'une de mes dernières chroniques,

vient de paraître dans la grande édition des œuvres du romancier entreprise par MM. Hunziker et Blöesch¹. On se souvient que, sur les conseils d'un sien cousin, le juge Carl Bitzius, Gotthelf avait mis son œuvre dans le tiroir sans l'achever. Le tableau satirique des mœurs politiques du temps qu'il y fait effrayait ce cousin qui voyait là une source d'ennuis pour son parent : il trouvait aussi qu'en sortant du monde qu'il connaissait bien, le monde des paysans, et en s'aventurant dans la peinture des mœurs politiques, il n'avait plus la vérité d'observation qui, seule, donne de la valeur à une œuvre. « Un intérieur comme celui du conseiller d'Etat Esaü, lui écrivait-il, n'existe que dans ton imagination. » D'autre part, il croyait que le romancier n'avait pas mieux réussi dans la peinture du monde conservateur, représenté par la famille d'un major de souche aristocratique. Gotthelf se rendit à ces raisons et abandonna son œuvre. M. Hunziker qui l'a retrouvée il y a douze ans, ne la trouve point si méprisante et il émet même l'opinion qu'elle peut se ranger parmi les œuvres les plus belles de l'écrivain ; il va même jusqu'à dire que, si Gotthelf l'avait terminée, elle serait sans doute son chef-d'œuvre. Après avoir lu *Monsieur Esaü* nous ne sommes pas loin de partager l'avis de M. Hunziker. Sans doute, on ne trouve pas dans ce roman une large peinture de la vie rustique comme on la voit dans les deux *Uli*, dans *Anne Babi* et dans *l'Ame et l'argent*, mais il y a d'autres qualités qui en font une œuvre tout à fait à part. On sait que Gotthelf a toujours beaucoup d'esprit et d'humour et qu'il excelle à trouver le comique des gens et des choses. Et bien, cette verve satirique est extraordinairement développée dans *Monsieur Esaü* et elle touche parfois au bouffon. Les drôleries abondent sous la plume du romancier, ainsi que les réflexions plaisantes sur les personnages. Ce don est assez rare chez nous pour que, lorsque nous le rencontrons, nous lui fassions bon accueil. Je n'exagère même pas quand je dis qu'en bien des pages de son œuvre, Gotthelf, pour le sens du comique, s'apparente à Molière, à Shakespeare et surtout à Dickens. Evidemment, le cousin Bitzius ne goûtait pas cet esprit : dépourvu, à ce qu'il semble, de sens artistique, il n'appréciait, dans les créations de Gotthelf, que la leçon morale qui s'y trouve. « Si, avec ton histoire de Dürsli, lui écrivait-il, tu n'avais fait rentrer dans le devoir qu'un seul père de famille de conduite légère, quel gain n'est-ce pas, en comparaison des rires que tu excites avec tes scènes bouffonnes, dépourvues de valeur. » Il dit aussi :

¹ Jeremia Gotthelf. *Sämtliche Werke* in 24 Bänden 1^{er} und zweiter Ergänzungsband, bearbeitet von Rudolf Hunziker und Hans Blöesch *Der Herr Esaü* 2 Teile. Im Eugen Rentsch Verlag. Erlenbach-Zürich.

« Ton livre est trop satirique, c'est une farce ; tu te moques des gens ; tu te laisses aller à ta verve ; tu feras rire ; on admirera ton talent en bien des parties, mais tu ne contribueras pas à travailler au bien du peuple... au nom du ciel n'oublie pas que tu es pasteur de Lützuelflüh. »

On frémit en pensant que ces pieux conseils auraient pu inciter Gotthelf à détruire son œuvre. Heureusement qu'il n'en fit rien. Il se contenta de la mettre de côté et il faut féliciter M. Hunziker de l'avoir fait connaître. On y trouve en effet des scènes admirables qui sont parmi les meilleures que Gotthelf ait inventées, par exemple, la visite de Jacob, fils d'Esau à la ferme de Sime Sæmeli; la description si amusante du tir fédéral de Coire où la verve bouffonne de Gotthelf se donne libre carrière, ou encore la partie de danse à la campagne, si pleine de drôlerie. Comme toujours, dans sa satire, Gotthelf veut flageller les mœurs nouvelles, la politique radicale qu'il abhorre et qu'il incarne en M. Esau. Du reste, s'il renonce à ce récit il n'entend pourtant point lâcher la partie, et bientôt il va reprendre le thème dans un autre roman *La faillite*. Cette fois-ci c'est « la colère patriotique », comme il dit, qui lui met la plume à la main et c'est « entre deux expéditions de corps-francs » qu'il écrit son livre. Les événements, du reste, l'émeuvent moins que le mauvais esprit qui les a rendus possibles. « Il y a quelque chose de plus redoutable que les jésuites, écrit-il, ce sont les vilaines mœurs qui s'infiltrèrent dans le peuple et qui le corrompent ». C'est ces mœurs qu'il va attaquer ou, comme il s'exprime « qu'il va traquer dans leurs repaires », les cabarets, « où l'agitation est fomentée et entretenue par des hommes d'affaires faméliques, des commerçants aux abois et des voyageurs de commerce, entièrement dénués de principes. »

Chose curieuse, ce roman *La faillite ou Le cabaret à la nouvelle mode*, n'avait pas été réimprimé. Publié à Soleure, en 1845, il figura aussi dans l'édition allemande de Gotthelf, mais ensuite il disparut. Remercions donc M. Hunziker de le faire figurer dans son édition de Gotthelf, ce qui nous fournit l'occasion d'en dire deux mots¹. Sa valeur littéraire est grande et l'on y trouve la même veine satirique que dans *Monsieur Esau*. Le roman, au fond, se compose de deux grands tableaux, un enterrement et une vente forcée. On apprend au cours de cet enterrement et de cette vente que le failli, un cabaretier, a précipité sa famille dans l'abîme et, chemin faisant, nous est faite l'histoire de toute cette famille et de tous les gens qui

¹ *Der Geldstag oder die Wirtschaft nach der neuen Mode*. Achter Band der *Sämliche Werke*, bearbeitet von Rudolf Hunziker und Eduard Bähler. Im Eugen Rentsch Verlag. Erlenbach-Zürich, 1923.

fréquentaient le cabaret. Les portraits sont très haut en couleur et la verve de Gotthelf s'exerce sur tout ce monde de faibles ou de tarés. « C'est de la peinture hollandaise, » dit avec réprobation le cousin Bitzius qui aurait voulu que l'écrivain fît un roman d'édification. « L'histoire doit rester la chose principale », dit-il. Evidemment, ce bon juge peu artiste ne goûtait point la verve joyeuse avec laquelle Gotthelf flagelle « ces farceurs illustres et vénérés de politiciens, grosses outres gonflées de fourberies et d'usures, sangsues du peuple crédule et bon. » Sa joie est grande de démasquer ces scélérats qu'il appelle « la lie du radicalisme ». « Depuis longtemps, écrit-il, j'éprouvais l'impérieux besoin de jeter une lumière vive et crue sur ces cloaques. »

Ce sujet, si bien dans les cordes de Gotthelf, l'a inspiré de façon merveilleuse, et nulle part dans ses œuvres, on ne trouve une telle verve, une telle abondance du verbe ; l'auteur devient véritablement créateur de langage, et ses mots sont singulièrement vivants et expressifs.

Ce roman si remarquable avait pourtant besoin d'être revu avec soin, car Gotthelf peu soucieux de la pureté de la langue et même de la syntaxe, laissait souvent aux protes le soin de corriger les épreuves de ses livres. Les fautes sont particulièrement nombreuses dans la *Paillile* qui fut mal imprimée à Soleure, en 1845. L'édition allemande en corrigea quelques-unes, mais un travail approfondi de revision s'imposait. M. Hunziker l'a entrepris avec beaucoup d'abnégation : il nous rend le texte de Gotthelf qu'il a recomposé selon la bonne méthode critique et philologique. Tous les érudits et les lettrés lui sauront gré du travail auquel, avec ses distingués collaborateurs, il s'est astreint, pour nous donner un Gotthelf authentique et définitif.

— Le professeur Paul Wernle, de l'Université de Bâle, auteur d'importants ouvrages sur les débuts du christianisme et sur la Réforme a conunencé la publication d'une grande histoire du *Protestantisme en Suisse au XVIII^e siècle* qui ne comprendra pas moins de quatre volumes. Le premier, qui vient de paraître, est consacré au *Christianisme d'Etat réformé et ses ramifications (Piétisme et orthodoxie rationnelle)*¹. On ne peut trouver exposé plus vivant et mieux ordonné ; les détails sont nombreux, mais M. Wernle a l'esprit si clair, sait si bien mettre en relief l'essentiel, que l'on lit son ouvrage avec un intérêt croissant et un vif plaisir. Nous avons surtout apprécié la manière large avec laquelle il examine les grands mouvements religieux et

¹ *Das reformierte Staatskirchentum und seine Ausläufer (Piétismus und vernünftige Orthodoxie)*. Verlag von J.-C.-B. Mohr (Paul Siebeck), in Tübingen, 1923.

son art de tracer les portraits des protagonistes de ces mouvements. Ces portraits sont nombreux, mais quelques mots suffisent à M. Wernle pour peindre un personnage. Voilà de la grande histoire comme on la fait rarement dans notre pays.

L'intention de l'auteur était d'abord d'écrire une histoire du protestantisme suisse contemporain en prenant, comme point de départ, l'époque de l'Helvétique, mais, en s'enfonçant dans son sujet, M. Wernle ne tarda pas à voir que pour se faire une juste idée du mouvement religieux d'aujourd'hui, il était nécessaire de remonter plus haut dans le passé, jusqu'au début du XVIII^e siècle. En effet, ce siècle que l'on représente volontiers comme une époque de sécheresse spirituelle, fut au contraire tout pénétré d'esprit mystique et c'est là qu'on doit voir la source des grands mouvements religieux du XIX^e siècle, particulièrement le Réveil, qui infusa une vie nouvelle au protestantisme en tous pays.

Le grand tableau que M. Wernle trace des Eglises d'Etat réformées en Suisse est fort remarquable : on y voit que si ces Eglises ne formaient point une unité, du moins avaient-elles par l'uniformité de leurs croyances et de leurs organisations quelque chose de commun qui rendait facile leur union. Cette union, plus réelle qu'on ne le croit, se manifeste par des correspondances entre les autorités ecclésiastiques, des réunions intercantionales où l'on discute des questions d'un intérêt commun, par l'intérêt que dans toutes les Eglises on porte aux coreligionnaires étrangers, surtout lorsqu'ils sont persécutés. On organise des collectes, on leur fournit des secours et, exilés, on les accueille en Suisse.

Il est intéressant aussi de voir dans le livre de M. Wernle comment on formait alors les ecclésiastiques dans les différents cantons : les uns allaient étudier à l'Université de Bâle ou dans des universités étrangères, les autres dans les écoles de théologie du pays, Berne, Zurich, Schaffhouse, Neuchâtel, Lausanne et Genève. D'autres détails intéressants nous sont donnés sur l'enseignement religieux, la liturgie et l'organisation du culte, le catéchisme, les sacrements, la manière dont la cure d'âme se pratiquait en différents lieux, et les peines disciplinaires imposées aux ecclésiastiques délinquants. Sans doute, cette Eglise suisse dans ses formes diverses, paraît un peu rigide et momifiée : cependant on voit apparaître les souffles religieux qui vont la vivifier : le piétisme cévenol, le quétisme de M^{me} Guyon et le magnifique mouvement de Zinzendorf et des Frères moraves.

La partie de l'ouvrage de M. Wernle qui traite de ce mouve-

ment piétiste est sans doute la plus intéressante, et je ne saurais en faire de plus bel éloge qu'en bien des pages il m'a rappelé le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, par le talent de mettre en relief l'élément humain des sentiments religieux. Il y a là, comme le remarque M. Wernle lui-même, une force spirituelle que l'historien profane ne saurait négliger, et nous nous associons à l'espoir qu'il émet que son travail « comblera une lacune importante dans la connaissance du passé suisse, et contribuera à amener l'historien de l'avenir à prendre au sérieux les choses sérieuses, s'il ne veut pas que l'histoire perde le contact nécessaire avec les forces fondamentales de la vie du peuple. »

— J'ai eu souvent l'occasion de signaler ici l'*Annuaire de la Société littéraire de Winterthour* qui contient toujours des travaux intéressants : celui de cette année est particulièrement attrayant¹ : il renferme une fort bonne étude de M. Jacob Bosshart sur feu le conseiller fédéral Louis Forrer ; des vers de Gustave Gamper, Marie Bretscher, Max Geilinger, Julie Weidenmann, Hans Kägi et Karl Sax ; une notice d'Alfred Ziegler, sur les agrandissements successifs de Winterthour depuis le moyen âge : la narration d'une visite à Gerhart Hauptmann, par Hans Reinhart ; des pages très pénétrantes de M. Rodolphe Hunziker sur M^{me} Elsa von Albertini-Binder. Cette jeune personne, remarquable par ses dons intellectuels et ses qualités de cœur, professa quelques années à l'Ecole supérieure des jeunes filles à Winterthour, puis vint se fixer à Lausanne, après son mariage avec un médecin. Peu de temps après, elle mourait accidentellement d'une manière tragique. D'une main délicate, M. Hunziker a su dessiner un portrait très fin de cette nature d'élite.

ANTOINE GUILLAND.

¹ *Jahrbuch der literarischen Vereinigung Winterthour*, 1923. Mit acht Bildern. Winterthour, Verlag von A. Vogel.

Chronique scientifique.

La vie dans le vide ; nouvelles expériences. — La vie des graines : vie suspendue ou vie ralentie. — La conservation des graines en gaz inertes ou dans le vide. — L'utilisation du vent : projets britanniques. — Un atlas préhistorique. — L'origine des nitrates du Chili. — L'œdème aigu des poumons. — Une sensibilité nouvelle du tact. — Plaies atones et rayons ultra-violet. — Publications nouvelles.

MM. P.-A. et P. Dangeard, continuant leurs observations sur les vitalités des feuilles d'*aucuba* conservées dans le vide selon les indications de M. Maquenne, [ont constaté qu'un an après le début de l'expérience, à la fin de mai 1923, toutes les cellules restent vivantes, comme elles l'étaient après 6 mois : aucune différence ne se révèle entre les feuilles dans le vide et celles qui sont en place. Aucune, sauf celle-ci : les feuilles en place sont arrivées au terme de leur existence, se sont desséchées et sont tombées, au lieu que, dans le vide, elles ont continué à vivre. Leur vitalité reste entière. « La feuille n'a aucunement souffert d'être isolée de son rameau ; elle mène depuis un an une vie indépendante sans qu'aucune de ses fonctions soit entravée ou ralentie ; cette vie indépendante a été avantageuse pour elle au point de vue de sa longévité et de sa vitalité, puisque les feuilles du même âge restées sur l'arbre commencent depuis plusieurs semaines à se dessécher et à tomber sur le sol ; les deux tubes qui restent en expérience permettront de se rendre compte des limites extrêmes de cette longévité ainsi prolongée dans des conditions artificielles. » C'est en effet une circonstance fort intéressante que la longévité supérieure à la normale de la feuille isolée.

Il apparaît, en outre, que le vide n'est pas indispensable au succès de l'expérience : « Il suffit d'après nos constatations s'étendant sur une période de 7 mois, d'une atmosphère confinée, pourvu que la feuille soit mise à l'abri de la dessiccation, au moyen de quelques gouttes d'eau déposées au fond des tubes en observation. » En outre, il n'est nullement nécessaire que

les feuilles soient entières : un morceau de feuille survit de même, et peut-être en serait-il pareillement si, au lieu d'un fragment de feuille, on utilisait un petit groupe de cellules, peut-être même une cellule unique.

Ne conviendrait-il pas de rapprocher des faits énoncés cet autre, bien connu, de la survie et de la reprise, de l'enracinement de boutures conservées non dans le vide, mais dans l'atmosphère humide et confinée, tranquille aussi, qui convient si bien dans le cas de l'*aucuba* ?

— A propos de physiologie végétale, signalons deux notes récemment présentées à l'Académie des Sciences, sur la conservation des graines dans les gaz inertes pour en prolonger la durée de vie.

Bon nombre de graines, dit M. J. Houdas, perdent vite leur faculté germinative à l'air, par suite de l'altération, par celui-ci, d'huiles fixes ou essentielles ou d'autres éléments. Il faut alors semer ces graines très vite, ou les mettre en stratification et on ne peut guère les envoyer au loin pour acclimater ailleurs l'espèce. La *Gerbera Jamesoni* est dans ce cas : au bout de quelques semaines, impossible d'obtenir une seule germination. Comme la graine dépourvue d'albumine contient de l'allurone et de l'huile, il est logique de penser que leur altération est due, en partie au moins, à l'action oxydante de l'oxygène de l'air d'où il suit qu'on serait en droit d'espérer éviter l'oxydation en conservant la graine dans un gaz inerte. L'expérience confirme la prévision. La conservation dans l'hydrogène ou l'acide carbonique prolonge beaucoup la durée de l'aptitude germinatrice. Après 8 mois au gaz inerte, le pouvoir germinateur (de 95 %) est le même qu'aussitôt après la maturation du fruit. Ce résultat a engagé M. Houdas à prolonger l'expérience pendant des années et il a constaté que la conservation en gaz inerte permet d'obtenir un taux de germination qui reste à peu près le même qu'au début, pendant 5, 10 et 11 ans (90 à 95 en moyenne). L'hydrogène donne des résultats plus satisfaisants que l'acide carbonique avec lequel le taux de germination se tient entre 85 et 90, au lieu de 90-95. Ces résultats ont une importance pratique : la méthode permet d'envoyer au loin des graines à durée germinative très faible, et d'obtenir la germination en pays éloigné malgré le temps que prend le voyage.

Il y a d'ailleurs un autre moyen d'obtenir le même résultat : c'est celui qu'a employé M. A. Guillaumin, en conservant les graines non plus dans un gaz inerte, mais dans le vide. Les recherches de Romanes, Laurent, Maquenne, P. Becquerel, ont montré que le séjour dans le vide prolonge la durée du

pouvoir germinatif de très nombreuses graines. Celles de M. Guillaumin ont fait voir que les graines conservées dans le vide ont une meilleure germination, et plus prolongée, que les graines conservées à l'air. Il y a donc accord, entre les deux expérimentateurs ; un point de théorie reste en suspens, toutefois, y a-t-il suspension, arrêt de la vie, ou bien vie anaérobie intracellulaire ? On sait que pour M. P. Becquerel, avec la dessiccation absolue, obtenue en opérant dans le vide, avec la baryte caustique anhydre, pendant au moins 3 mois, à la température de 45, c'est la suspension, l'arrêt temporaire des phénomènes vitaux, qui se produirait.

— La question de l'utilisation du vent est fort à l'ordre du jour. Il convient de signaler le fait que le Ministère de l'Agriculture britannique étudie depuis un an au moins le moyen de procurer aux districts agricoles du courant électrique à bon marché, par l'utilisation du vent. Il envisage l'établissement d'édifices bas avec ailes larges sur chacun des côtés placés sur les sommets des collines. Les ailes ne tournent pas dans la verticale comme celles du moulin à vent ordinaire, mais horizontalement, comme si elles étaient fixées à un cabestan. Que vaut le projet ? Seule l'expérience le fera voir.

Mais bien évidemment pour arriver à des résultats utiles, il faut que l'on trouve un moyen pratique d'emmagasiner l'énergie. La production d'énergie sera forcément discontinuë : elle se fera quand elle pourra. Le consommateur, lui, voudra l'avoir à sa disposition aux moments où cela lui conviendra, ce qui est tout autre chose.

Trouvera-t-on l'accumulateur rêvé, mais qui se dérobe toujours ? Ou bien emploiera-t-on l'énergie produite de façon intermittente à pomper de l'eau à une certaine hauteur, laquelle eau, aux heures où il sera besoin de courant, produira celui-ci en agissant sur des turbines. Il y a plusieurs solutions possibles au problème, plusieurs manières de convertir une production intermittente en une production se faisant de façon continue d'un moment donné à un autre. Les vents représentent une réserve d'énergie considérable. L'essentiel est de pouvoir emmagasiner leur production intermittente. Ce jour-là, en écoutant souffler le vent la nuit, chacun se dira : « Bonne affaire : le vent me prépare pour demain, chaleur, lumière et force motrice ». Et on lui trouvera de la vertu.

— On envisage à l'École d'anthropologie de Paris la confection d'un atlas préhistorique dont on commence à réunir les matériaux. L'Atlas, nous est-il dit par *Savoir*, un journal scientifique hebdomadaire de plus en plus apprécié, comporterait d'abord une partie physique, la situation physique du globe à

la fin du pliocène : mers, côtes, volcans, faune et flore avec leurs variétés régionales ; puis une série de cartes représentant les grands événements du quaternaire, variations des rivages, extensions glaciaires, déplacements de faune, carte des différentes époques du Renne ; reconstitution de la flore, de ses variétés et de ses déplacements ; étude des variations des éléments, y compris des directions du vent, d'après l'orientation des dunes, des dégâts de cendres volcaniques et de lacs. Une seconde partie se rapporterait à la géographie humaine, avec carte de l'extension des différents outillages, montrant les zones où tel outil caractéristique ou bien telle forme d'art fait défaut ; cartes successives ou séparées montrant les modifications dans le type de peuplement (type dispersé de l'acheulischelléen ; type condensé en localités ramassées et privilégiées ; cartes de la densité relative de la population, des formes de genre de vie (alpin, littoral, lacustre, etc.), carte des faits de commerce, des transports de silex dans les régions granitiques, etc. MM. Capitan et Deffontaines demandent à tous leur collaboration, et l'indication de la question qu'ils seraient disposés à élucider. Chaque carte portera le nom de celui qui l'a dressée. Une première répartition de travail a été opérée, mais il reste encore à en distribuer. La Sous-Section de l'Atlas préhistorique a son siège à l'École d'Anthropologie, 15, rue de l'École de Médecine, à Paris.

— Quelle est l'origine des gisements des nitrates du Chili ? Les opinions varient : de façon générale, on les considère comme dus à des accumulations d'excréments et de cadavres d'animaux décomposés. On a encore songé à des accumulations de varech et d'algues, car on trouve toujours de l'iode dans la *caliche*, ou salpêtre brut constituant la matière première d'où l'on tire le nitrate. Dans un récent travail présenté à l'Académie des Sciences, M. J. Stoklasa donne une opinion très différente. L'azote des gisements du Chili provient pour lui de volcans. Des masses énormes d'azote ammoniacal, rejetées par les volcans qui sont abondants dans la région chilienne ont été nitrifiées par action biochimique, selon le procédé indiqué par Muntz, et la nitrification a été rapide en raison de la radioactivité du milieu. L'expérience montre en effet que la radioactivité a une force active sur la nitrification. En présence d'air radioactif la nitrification est de 79 % en 20 jours, au lieu de 26 % en air non radiocatif.

La quantité d'azote ammoniacal rejeté par la dernière éruption du Vésuve a dû être d'environ 5 millions de quintaux d'azote ammoniacal. Les produits volcaniques sont radioactifs alors que les dépôts marins ne le sont que très peu.

M. Stoklasa a comparé l'action, sur des cultures, de divers nitrates : nitrates chimiquement purs, nitrate synthétique, et nitrate du Chili : à quantité d'azote équivalente, naturellement, le nitrate du Chili est le meilleur engrais que les autres produits. L'iode peut y être pour quelque chose, mais la radioactivité, qui persiste, du nitrate du Chili, compte pour plus encore.

Il y a une grande ressemblance, une analogie frappante, entre la composition de la caliche supposée exempte de nitrates, et les produits vomis par le Vésuve ou l'Etna. Le chlorure d'ammonium est abondant dans la lave en ignition ; il constitue des dépôts à la surface des laves encore chaudes, accompagné d'autres chlorures et de sulfates de métaux alcalins. S'il en est ainsi, pourquoi ne trouve-t-on pas de la caliche autour du Vésuve ? On aimerait le savoir et il serait désirable qu'on pût amener les volcans en général à nous approvisionner de nitrates.

— L'œdème aigu des poumons constitue un accident tragique, un des plus impressionnants par sa promptitude et sa gravité. Un exemple célèbre est celui de Charcot qui, en voyage, est pris d'un accès soudain de suffocation. Puis une mousse abondante lui monte aux lèvres et au nez, et en une demi-heure, la mort survient. Il y a eu œdème des poumons, dû évidemment à un engorgement vasculaire de la région pulmonaire.

L'accident est très subit, et d'une grande gravité. Un médecin de paquebot britannique en a observé et traité un cas. C'est en mer. A minuit le médecin est appelé d'urgence auprès d'un passager pris subitement de malaise. Jusque-là, celui-ci se portait parfaitement bien. Maintenant il étouffe, se débat et par la bouche et le nez rend une abondante écume. C'est la première fois que cela lui arrive. La situation empire de minute en minute, et ne peut se prolonger. Avec une louable décision, le médecin court chercher une lancette. A son retour, le malade est renversé, épuisé, mais encore conscient. Saignée immédiate et abondante, le sang est très noir. Elle n'est pas achevée que la détente s'est produite. La dyspnée cesse, l'expectoration aussi, le poulx, le cœur, le moral, tout s'améliore rapidement ; le malade est hors d'affaire. Et le médecin conclut qu'en pareil cas (l'expectoration mousseuse est symptomatique à elle seule) rien ne vaut la saignée. Elle est en tout cas très logique.

— Si l'on pose sur la peau de la main de petites plaques, de poids rigoureusement égaux, de métaux différents, hors de la vue du sujet, on constate que souvent, certaines sont estimées plus lourdes que d'autres. Pour M. Charles Henry, il y a là un exemple d'une sensibilité nouvelle du tact. Un sujet

peut être plus sensible à la vitesse de la vibration atomique qu'à la durée de vibration de l'unité de masse qui est la durée de vibration lumineuse absolue. M. Jules Courtier a fait l'expérience sur un certain nombre de sujets et a constaté qu'il y a des sujets plus sensibles à la durée des vibrations atomiques, et d'autres, à la vitesse de celles-ci : sur 19 sujets, M. J. Courtier en a rencontré 5 du type indifférent, qui ne discernent aucune inégalité, aucune dissemblance entre 2 poids égaux de métaux différents (1 gramme) posés sur la paume de la main. Il en a rencontré 7 du type instable, qui se laissent impressionner tantôt plus par la vitesse, tantôt plus par la durée. Mais parmi les autres, les uns sont toujours impressionnés plus par un des caractères : et d'autres par l'autre. Des sujets, plus sensibles à la vitesse signalent des sensations spéciales accompagnant celle de poids plus élevé : l'un accuse avec la plaque de carbone un chatouillement énervant ; l'autre dit le plomb « agrippant » ; un troisième éprouve avec l'étain des fourmillements. Il est intéressant de constater que les propriétés atomiques de la matière ont une action, et de posséder un moyen de doser une complexité inégale de la sensibilité.

— Les rayonnements les plus divers sont utilisés en thérapeutique, et souvent avec succès. MM. Max Ménard, et Saidman, tous deux radiologistes, ont traité toute une série de malades atteints de plaies superficielles résultant d'opérations chirurgicales ou bien de traumatismes et qui n'arrivaient pas à guérir. Tout chirurgien connaît les plaies qui s'éternisent, plaies atones, sans réaction, sans vie. Il les traite des façons les plus variées, et elles résistent : elles persistent avec une obstination désespérante. Ces plaies, d'après MM. Ménard et Saidman, se trouvent fort bien de l'exposition aux rayons ultra-violet. En un temps très court, la cicatrisation se produit : elle a été complète pour une irradiation totale de la durée de 25 minutes ; en d'autres cas, il a fallu 1 heure, 2 heures ou 2 heures 30. La cure solaire en fait autant, objectera-t-on ? Moins rapidement, répondent les deux praticiens.

— Publications nouvelles. A signaler *Les défenses de l'organisme*, par M. F. d'Hérelle (Flammarion) : le distingué bactériologiste dont le nom est bien connu, grâce à ses travaux sur le bactériophage, donne dans un volume un exposé critique des méthodes de défense employées par l'organisme pour résister aux causes de destruction qui l'assaillent sans cesse. Quels sont les moyens de défense, quelles sont leur origine, comment l'organisme se défend-il contre les agents inanimés, contre les colloïdes, contre les cristalloïdes, contre les agents animés, les microbes ; enfin qu'est-ce que l'immunité et à

quoil tient-elle ? On voit avec plaisir que M. d'Hérelle ne donne pas dans les exagérations de Metchnikoff avec sa phagocytiose. Il va de soi qu'il donne un long exposé de tout ce qui concerne le bactériophage. Ouvrage très intéressant et nourri, qui intéressera le grand public tout autant que le médecin. M. L. Blaringhem a publié un *Pasteur et le Transformisme* plein d'intérêt (Masson). Sans doute, Pasteur n'a jamais entrepris l'étude du transformisme : mais il l'a pratiqué et réalisé. La variation de virulence de bactéries, qu'est-ce si ce n'est du transformisme ? M. Blaringhem a eu parfaitement raison de montrer la portée qu'ont les travaux de Pasteur pour la doctrine transformiste, et nul n'était plus qualifié que lui pour ce faire.

Dans la collection intitulée *Encyclopédie Leauté* (Masson, et Gauthier-Villars), voici deux ouvrages de technologie répondant bien aux préoccupations d'économie qui, enfin, s'emparent des esprits : *Les économies de combustibles, Conduite rationnelle des foyers*, par M. Pierre Appell, et *l'Eclairage, solutions modernes des problèmes d'éclairage industriel*, par M. T. Dormois. Il est stupide de gaspiller la chaleur ou la lumière, du moment où elles coûtent à produire ; il faut trouver le moyen d'utiliser celles-ci au maximum, et de les produire avec le moins de frais. Les technologistes verront par ces deux ouvrages comment se présentent les problèmes et quelles solutions on en a données.

HENRY DE VARIGNY.

Chronique politique.

Le traité de Lausanne. — Encore les réparations : France et Angleterre.
— M. Mussolini et la nouvelle loi électorale. — Aux Etats-Unis : d'un président à l'autre.

Cette fois la Conférence de Lausanne est bien finie. Le traité entre les Alliés et la Turquie a été signé le 24 juillet dans une séance solennelle présidée par M. Scheurer, président de la Confédération suisse, qui, comme il seyait en semblable occasion, a prononcé un petit discours que terminaient ces mots : « Puisse cette journée apparaître aux peuples comme une source de bonheur et de bénédiction ! » Y a-t-il une chance quelconque pour que ce vœu se réalise ?

Le traité de Lausanne met fin à une guerre désastreuse entre

Turcs et Grecs ; c'est là son grand mérite. Pour le reste, il ne semble pas que les peuples de l'avenir doivent s'y intéresser beaucoup ; car il ne s'occupe d'eux que fort peu : à preuve les minorités chrétiennes qu'il abandonne, ou à peu de chose près, au bon plaisir de leurs maîtres. Le traité est l'œuvre de diplomates et non de philanthropes ; il résout des questions politiques commerciales, financières, juridiques, mais ne s'embarrasse pas de préoccupations humanitaires.

Si encore cette paix tant désirée réglait les grosses difficultés orientales ! Mais nous ne voyons rien de semblable. Le seul point important sur lequel la volonté de l'Europe semble avoir prévalu est la liberté des Détroits, en guerre comme en paix, que les Turcs ont acceptée ; mais comme ils l'avaient toujours admise dans leur programme, comme ils l'ont au préalable entourée de restrictions nombreuses et ont pris soin de se faire reconnaître la souveraineté des terres et des mers, il ne semble pas que cette concession platonique doive jamais les embarrasser beaucoup. En dehors de cela, toutes les questions en litige : le régime des minorités, les frontières, le statut des étrangers, le traitement des concessionnaires, etc. ont été réglées comme les Turcs le voulaient ou peu s'en faut. Les affaires sur lesquelles on n'a pu s'entendre, la possession de Mossoul, le mode de paiement des coupons... ont été laissées en dehors du protocole.

Etrange traité, qui n'est qu'une longue capitulation de l'Europe ! D'un côté se trouvaient les délégués de puissances formidablement armées, dont les gros vaisseaux croisaient sur le Bosphore et la Marmara, qui occupaient Constantinople et pouvaient envoyer là-bas des soldats en nombre indéfini, qui possédaient les capitaux dont le nouvel Etat d'Angora ne peut se passer beaucoup plus longtemps ; de l'autre, les représentants d'une nation de huit millions d'âmes au plus, épuisée, ruinée par dix ans de guerre, incapable d'utiliser par ses seuls moyens les ressources qui lui restent encore. Et c'est le petit pays qui, en ne cessant d'affirmer sa volonté obstinée, l'a emporté sur la grande coalition incertaine et divisée et a forcé la chrétienté de souscrire à un acte qui lui faisait perdre tous les avantages que lui avait valus un effort séculaire.

Après quoi la valeur d'un traité ne vient pas seulement de ses clauses, mais de la manière dont il est appliqué. Si le nouvel Etat turc, qui a modifié ses institutions politiques, pouvait transformer son esprit, répudier le fanatisme sous toutes ses formes, respecter les droits de quiconque, appliquer une justice éclairée et égale pour tous, il est certain que, moyennant la renonciation à toute sorte d'illusions et d'espairs,

une vie de travail et de paix pourrait s'ouvrir pour le proche Orient sur la base des accords de Lausanne. En sera-t-il bien ainsi ?

Au traité avec les puissances de l'Entente s'est ajoutée une convention entre la Turquie et les Etats-Unis. Les journaux en ont reproduit les dispositions essentielles et n'ont pas manqué de citer les discours de congratulation que les grands chefs ont prononcés. Ils ont été par contre très discrets quant aux arrangements commerciaux qui ont fait, paraît-il, le principal objet de la discussion ; et c'est ce qui nous aurait intéressés le plus.

— L'affaire de la Ruhr s'est élargie, ce qui ne signifie pas qu'elle ait avancé.

Rien de nouveau sur le terrain même. La résistance dite passive continue, le sabotage se donne large cours, les policiers et soldats arrêtent des suspects, les tribunaux prononcent des peines. Toutes choses depuis longtemps connues... La quantité de charbon dirigée sur la France et la Belgique n'augmente pas : sous ce rapport l'expérience est faite. Mais l'Allemagne est atteinte durement ; les marks qui, au nombre d'un million ne représentent plus guère qu'un franc suisse, cessent d'avoir un pouvoir d'achat même à l'intérieur. L'impôt ne produit pas le cinq pour cent des dépenses du Reich. C'est la catastrophe.

Le chancelier Cuno ne paraît pas se préoccuper outre mesure de cette situation effrayante. Il rend l'étranger responsable de tous les maux qu'endure la nation et parle encore d'assurer une valeur au signe monétaire en restreignant l'émission du papier-monnaie. Ce qui est absurde... La nation semble avoir perdu toute confiance en un régime qui achève de lui rendre la vie impossible. Elle en veut à son gouvernement ; mais elle en veut beaucoup plus à l'ennemi héréditaire qui la tient sous son talon. Sa force de résistance n'est pas tout à fait brisée : elle met son espoir dans une intervention de l'Angleterre. Mais cela presse.

C'est ici que l'affaire se complique. Le gouvernement de Londres, médiocrement satisfait de la réponse franco-belge à son questionnaire, a annoncé qu'il allait reprendre une attitude active dans l'affaire des réparations. Il a envoyé aux puissances alliées et associées un projet de réponse aux propositions allemandes contenues dans la note du 7 juin, et donné à entendre que, si Paris et Bruxelles n'étaient pas disposés à marcher avec lui, il irait de l'avant tout seul.

De nouveau les ministres des deux Etats alliés se sont mis en peine de répondre. Ils ne sont pas arrivés à trouver une

formule commune ; car, s'ils sont d'accord pour n'engager des pourparlers avec l'Allemagne qu'après l'abandon de la résistance passive dans la Ruhr, ils diffèrent d'avis sur quelques autres points : M. Poincaré se montrant plus raide et M. Theunis plus conciliant... Mais, dans l'ensemble, les deux notes concordaient assez bien : elles exposaient de façon exacte les plaintes et revendications des deux gouvernements ; elles s'attardaient peu, en revanche, sur le projet de réponse à l'Allemagne du ministère anglais, qui, manifestement, était considéré comme inacceptable.

Là-dessus M. Baldwin et lord Curzon ont fait une singulière déclaration, l'un à la Chambre des communes, l'autre à la Chambre haute. Ils ont déploré l'attitude des alliés continuentaux, réprouvé l'occupation de la Ruhr, constaté qu'il n'était pas possible de rédiger une réponse commune au gouvernement du Reich ; mais ils n'ont pas dit ce qu'ils avaient l'intention de faire, évidemment parce qu'ils ne le savaient pas. Ils se sont bornés à annoncer la publication à brève échéance des pièces relatives à cette mauvaise affaire, menace plutôt anodine que la France et la Belgique se sont hâtées de prévenir en publiant les notes qu'elles avaient envoyées à Londres.

Où va-t-on avec cela ? Nul ne le sait. Il semble bien que M. Poincaré, qui a vainement demandé à la Grande-Bretagne de s'unir à lui pour imposer à l'Allemagne la cessation de la résistance passive, compte atteindre ce but par ses propres moyens et qu'il ne croit pas opportun, à l'heure actuelle, de faire d'importantes concessions pour obtenir du gouvernement d'outre-Manche un appui qui, jusqu'ici, ne s'est point révélé efficace. Il semble aussi, et ceci est encore plus grave, que le ministère britannique, qui déclare impossible une collaboration entre alliés sans être capable lui-même de proposer aucun plan, assiste sans trop de déplaisir à la débâcle économique du continent qu'il ne fait rien pour enrayer.

Mais ce qui nous apparaît alors, c'est la lutte au couteau entre la France et l'Allemagne, c'est le désordre devenant la loi de la vieille Europe... Souhaitons qu'il n'en soit pas ainsi. M. Poincaré, s'il est justifié à réclamer de l'Allemagne les réparations sans lesquelles la France ne peut vivre, pèche manifestement par trop d'entêtement : il se laisse guider par la logique qui peut être mauvaise conseillère dans le maniement des hommes. M. Baldwin a sans doute de bonnes intentions et croit servir les intérêts de son pays, mais il est incapable de rompre avec l'influence des gros financiers de la Cité qui ont déjà égaré M. Lloyd George ; et la Grande-Bretagne comme l'Europe attendaient tout autre chose de lui. Le salut ne peut

venir que des peuples qui, des deux côtés du détroit, sont profondément persuadés, tout en récriminant volontiers, que la reconstruction du vieux monde ne peut se faire que par l'union active des deux pays. Il est pourtant singulier que, en notre temps de démocratie, on parle sans cesse de la volonté des masses et que les gouvernements y obéissent si peu.

— La Chambre italienne a accepté le projet de réforme électorale de M. Mussolini. Les orateurs illustres des anciens groupes s'inclinent devant le jeune dictateur. Le parti populaire lui-même, le seul qui fût capable de lui faire opposition, a momentanément écarté son chef, Don Sturzo, et se déclare prêt à collaborer avec les fascistes. Une période de calme intérieur paraît donc s'ouvrir ; l'Italie s'abandonne à un homme qui a déployé de remarquables capacités d'énergie et d'organisation et ne pourra manquer de faire une œuvre utile au pays. Mais sa manière n'implique-t-elle pas quelque danger ?

Le régime électoral réclamé par M. Mussolini est étrange. Le pays, pour faciliter les opérations, est divisé en vingt arrondissements, mais il ne forme qu'un collège unique. Le parti qui, dans l'ensemble du royaume, groupera le plus grand nombre de suffrages se verra attribuer les deux tiers des mandats ; le tiers restant sera abandonné aux autres groupes d'après une règle proportionnelle. Avec cela le gouvernement sera assuré d'une majorité compacte ; il pourra faire de grandes choses. Mais qu'arrivera-t-il s'il abuse de sa puissance ? N'agira-t-il pas à sa fantaisie sans frein aucun ? Car il est évident que le maître du pouvoir formera lui-même son parlement et que ses candidats, une fois élus, n'oseront pas lui rompre en visière. Si l'on ajoute à cela que la presse va être soumise à un régime extrêmement sévère, que pour réprimer ses élans les préfets disposeront d'une autorité presque absolue, on se demande ce qui restera du vieux système représentatif et libéral au nom duquel l'Italie s'est faite et qui lui a donné force et renom.

Nombre de fois, et dans cette revue même, j'ai exprimé le désir que la nation italienne eût à sa tête un homme énergique qui sût rétablir l'ordre à l'intérieur et rendre au pays l'influence à laquelle il a droit en Europe. Manifestement M. Mussolini est cet homme : je ne puis que m'en réjouir. Pourtant je ressens quelque inquiétude et j'éprouve comme une vague tristesse à la pensée que, pour remettre d'aplomb un peuple moderne, il faille rompre avec certains principes, renier diverses traditions. Cavour avait procédé autrement.

— La mort presque subite du président Harding a fait aux Etats-Unis une impression profonde. L'Europe a été moins

touchée parce qu'elle s'occupait peu du défunt qui s'occupait peu d'elle. Elu par les républicains qui reprochaient à M. Wilson de jeter le pays dans des difficultés internationales et d'abuser du régime personnel, il pratiquait une politique de recueillement et n'avait garde de rompre avec son parti. Cela lui a valu le reproche de manquer de décision et de laisser aller les choses : ce qui était injuste, car il ne faisait qu'appliquer son programme.

M. Harding a convoqué la Conférence de Washington qui lui a permis, à défaut d'autres résultats, de rompre élégamment l'alliance anglo-japonaise et de limiter dans une certaine mesure, les armements navals. Il s'est efforcé de persuader à son pays de se faire représenter à la Cour de justice internationale et ceux qui l'ont connu déclarent que, malgré les oppositions, il aurait fini par exécuter son projet. Aurait-il, si, comme c'était probable, les électeurs et électrices de la grande république avaient renouvelé son mandat, révélé au début de sa seconde présidence, comme M. Wilson, une énergie inattendue ? C'est possible ; mais la mort est venue.

Du nouveau président, M. Calvin Coolidge, nous ne savons presque rien. Respectueux de la constitution, il n'a pas eu, étant vice-président, l'occasion d'affirmer une volonté ; il est, de plus, étonnamment silencieux. Mais l'attente ne saurait se prolonger beaucoup ; la campagne électorale va s'ouvrir : il parlera.

Lausanne, 9 août 1923.

ED. ROSSIER.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

Tome CXI. — N° 333. Septembre 1923.

Rédaction et administration : Lausanne, 1, Rue de Bourg.

Prix de l'abonnement annuel : Fr. 20. — pour la Suisse.

Fr. 26. — pour l'Union postale.

Tous droits de traduction ou reproduction réservés. La « Bibliothèque Universelle » ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés et ne se charge pas de les renvoyer.

Les finances de la France en 1923.

I. LE BUDGET DE 1923

C'est le 1^{er} juillet 1923 que la Chambre et le Sénat se sont mis d'accord pour équilibrer le budget ordinaire de la France, après neuf mois de laborieuses discussions.

Le Ministre des Finances, M. de Lasteyrie, avait en effet déposé, dès le mois d'octobre 1922, son projet de budget, qui accusait alors un déficit d'environ 3 milliards 800 millions, correspondant aux avances que la France avait faites pour le compte de l'Allemagne. M. de Lasteyrie proposait de combler ce déficit par un emprunt. Il estimait, en effet, « qu'en présence de la crise économique actuelle, il eût été très imprudent de demander au pays déjà accablé un effort fiscal supplémentaire ».

Mais le Ministre se heurta à l'opposition de la Commission de la Chambre, très émue de présenter un budget ordinaire

en déficit, et à la volonté formelle de la Commission des finances du Sénat de n'examiner le budget voté par la Chambre qu'une fois celui-ci en équilibre.

C'est alors que M. de Lasteyrie se ravisa et déposa au début de janvier un nouveau projet augmentant de 20 % tous les impôts existants pour procurer au Trésor les 4 milliards dont il avait besoin... Mais à peine l'idée des « deux décimes » était-elle lancée, qu'elle soulevait non plus seulement dans les milieux parlementaires, mais aussi dans les cercles industriels et commerciaux, une hostilité plus vive et plus redoutable encore que le projet primitif ! Le Ministre dut y renoncer.

Pendant ce temps, la Commission des Finances de la Chambre, tout heureuse de voir le ministre des Finances renoncer aux emprunts, cherchait de son côté les moyens d'équilibrer le budget. O surprise agréable ! On s'apercevait que le déficit n'était point si important qu'on l'avait tout d'abord pensé.

On prévoyait en effet 500 millions de recettes pour le remboursement par les compagnies de chemins de fer du matériel roulant cédé par l'Etat ; 900 millions de plus-value à venir des contributions directes ; 820 millions inscrits pour ordre au budget général au titre des « Paiements en rentes de la contribution sur les bénéfices de guerre », somme inscrite aux dépenses alors qu'il s'agissait d'un véritable amortissement de la dette publique. Enfin, la Commission admettait le relèvement de diverses taxes, droit d'enregistrement, voitures automobiles, etc., dont elle escomptait 475 millions environ, et elle mettait tout son espoir dans l'institution d'un carnet de coupons destiné à empêcher les fraudes sur les valeurs mobilières et susceptible de rapporter 925 millions.

Mais, à son tour, M. de Lasteyrie critiquait les projets de la Commission des Finances. D'après lui, l'institution du carnet de coupons allait porter la plus grave atteinte au crédit public et favoriser l'évasion des capitaux. De plus, il faudrait au moins un an pour l'établir ; c'est donc en vain qu'on en attendrait, pour 1923, une rentrée d'impôts...

Tout de même devant l'opposition générale, le ministre

renonçait à ses deux décimes et il se contentait d'augmenter d'un décime la plupart des contributions et de deux décimes seulement quelques-unes ; ainsi il trouvait le milliard 500 millions qui lui était nécessaire, le déficit ne s'élevant plus qu'à ce chiffre d'après les nouveaux calculs.

C'est au milieu de ces revirements et de ces hésitations, que le débat s'ouvrit à la Chambre de nouveau en février. Mais, à leur tour, divers parlementaires allaient apporter des remèdes variés : les uns des emprunts à lots, les autres la transmission par voie d'endossement obligatoire des titres au porteur ; on se rappelle comment M. Loucheur s'étant associé à cette dernière proposition, qui émanait de M. Auriol, celle-ci fut prise en considération par la Chambre. On se rappelle aussi que M. de Lasteyrie la combattit de toutes ses forces, et posant la question de confiance la fit repousser.

M. Emmanuel Brousse, député, profite du désarroi général pour déposer sa proposition tendant à équilibrer le déficit du budget par l'émission de *Bons du Trésor*. Elle fut votée, et ce vote supprima du même coup les articles du projet de la Commission des Finances de 1 à 7 et de 10 à 25.

Le budget fut alors envoyé au Sénat, mais la Commission des Finances de la Chambre Haute décida de chercher à obtenir à tout prix l'équilibre.

Tout d'abord elle entreprit d'appliquer à la partie *Dépenses* un traitement énergique d'économies. Elle décida de n'accorder aux administrations que les crédits indispensables, en tenant compte des sommes disponibles révélées par les rapports du contrôle des dépenses engagées. En effet, si la loi du 10 août 1922 qui a codifié le contrôle des dépenses engagées, n'est pas encore entrée tout à fait dans la pratique, elle a cependant produit déjà d'assez heureux effets, puisque dans chaque ministère un rapport a pu être dressé pour établir les disponibilités accusées en fin d'exercice, par les engagements ou les dégagements de dépenses. Ce rapport, scrupuleusement étudié pour chaque budget ministériel, permit de reviser les dépenses administratives, non plus arbitrairement, mais d'après l'écart réel entre les dépenses faites dans l'exercice précédent et les prévisions budgétaires pour

l'exercice actuel ; on fixa ainsi les dépenses totales à 22 milliards 154 millions.

En même temps, les résultats favorables du rendement des impôts qui, depuis le commencement de l'année, se traduisaient par de sérieux excédents de recettes, apportaient à la Commission sénatoriale des éléments qu'elle ne devait naturellement pas laisser échapper.

La Commission des Finances du Sénat décida donc d'abandonner la règle tutélaire de la pénultième année. C'est en effet un vieux principe, en matière budgétaire, que les rendements des recettes doivent être évalués en tenant compte des résultats de l'avant-dernier exercice.

Mais la Commission des Finances estima que cette règle n'avait été créée qu'à défaut d'une estimation plus rapprochée des faits, lorsque l'Administration des finances est obligée d'établir le budget d'un exercice plusieurs mois avant le commencement de cet exercice et qu'elle n'a, par conséquent, à sa disposition que les chiffres complets de l'avant-dernier exercice. Elle déclara que c'était là un « pis aller » un « expédient de calculs » qui, appliqué à un budget, dont cinq mois s'étaient écoulés et dont les produits financiers étaient connus pour plus de quatre mois, aurait équivalu à une véritable absurdité.

Ainsi, tandis que d'après les calculs du projet de budget gouvernemental, les évaluations de recettes s'élevaient à 19.285 millions et d'après les calculs de la Chambre à 20.281 millions, elles furent fixées par la Commission des Finances du Sénat à 23.051 millions.

Ainsi le budget envoyé par le Sénat à la Chambre comportait en définitive 23 milliards 051 millions de recettes contre 22 milliards 154 millions de dépenses. Brusquement le déficit de trois milliards s'était transformé en un excédent de recettes de 896 millions !

Le budget est de nouveau mis sur le chantier par la Commission des Finances de la Chambre. Celle-ci rétablit un milliard 100 millions des crédits supprimés par le Sénat. Et le budget est voté finalement avec 23 milliards 402 millions de dépenses équilibrées par 23 milliards 437 millions de recettes...

A quoi a donc abouti en définitive le travail formidable auquel se sont livrées pendant six mois les Commissions des Finances du Parlement ? On peut dire qu'il n'a donné aucun résultat, sinon de laisser subsister en France pendant six mois le régime ruineux des douzièmes provisoires.

Au cours de ces six mois, on n'a ni créé de nouvelles recettes, ni cherché à améliorer le rendement des impôts existants : on s'est contenté, en somme, d'évaluer, en tenant compte des résultats actuels et non des résultats de l'avant-dernier exercice, le rendement des recettes fiscales. C'est ainsi qu'on a comblé le déficit du budget.

Par contre, bien loin d'avoir diminué les dépenses arrêtées en octobre par le Ministre des Finances, on les a au contraire augmentées. Elles ont été élevées en définitive à 23 milliards 402 millions tandis qu'elles figuraient dans le projet de M. de Lasteyrie pour 23 milliards 179 millions !

Que d'efforts dépensés en pure perte !

II. L'ÉQUILIBRE DU BUDGET FRANÇAIS EST-IL RÉEL ?

Le Budget de la France se trouve donc en équilibre. Ce résultat est tout à l'honneur de la nation française. Il ne faut pas oublier, en effet, que parmi les dépenses figurent 3 milliards et demi qui correspondent aux arrérages de la dette contractée par la France pour la réparation de ses régions dévastées.

De même, comparé à ses aînés depuis l'armistice, le budget français de 1923 marque un nouveau progrès vers le retour à une balance normale. Le budget de 1920 était en déficit de 9 milliards ; celui de 1921 de 6 milliards ; celui de 1922 de 3 milliards.

Toutefois, si le résultat obtenu en 1923 est plus encourageant, il ne faudrait pas, malgré tout, témoigner d'un optimisme exagéré. En effet, parmi les recettes prévues en 1923, il faut compter 125 millions de stocks, 500 millions versés par les compagnies de Chemins de fer en remboursement du matériel cédé par l'Etat, 2 milliards produits

par la contribution extraordinaire sur les bénéfices de guerre. Or, certaines de ces recettes ne se retrouveront plus, en 1924, ou se retrouveront fort diminuées !

D'autre part, le Parlement a reçu *déjà* un cahier des crédits supplémentaires de plus de 2 milliards pour 1922... Il faudra donc se procurer quatre milliards de plus l'année prochaine.

La progression du rendement des impôts ordinaires permettra-t-elle de les trouver ? Il est permis d'en douter...

C'est pour éviter de résoudre cette grave difficulté, — à la veille des élections de mai 1924 — que le Parlement a voté « le budget biennal ». Par une disposition spéciale, il a décidé en effet, que le budget de 1923 serait valable pour 1924. Mais cette disposition ne s'applique qu'au budget des dépenses. Pour les recettes, au contraire, le Parlement sera appelé à les voter avant la fin de l'année. Il faudra bien alors qu'il se prononce sur un déficit que rien ne permettra de dissimuler.

Remarquons, d'ailleurs, que ce déficit est dû à la carence allemande dans le problème des réparations. La France a avancé pour le compte de l'Allemagne près de cent milliards, qui représentent environ, à un taux d'intérêt de 5 % les cinq milliards de déficit de notre budget ordinaire. Si elle n'avait pas été obligée de faire cet effort, on peut dire que la situation du budget ordinaire de la France, comparé à celui des autres nations, se présenterait sous un jour très favorable.

La France se classe, en effet, au point de vue de l'équilibre budgétaire, entre les nations anglo-saxonnes et les nations continentales d'Europe. Sans doute, n'atteint-elle pas encore les excédents du budget américain et du budget anglais.

Mais, rapproché des budgets belge, italien, espagnol ou de l'Europe centrale, le budget de la France témoigne de l'heureux effort fiscal accompli depuis l'armistice. La circulation monétaire française a été resserrée depuis le 30 septembre 1920, où elle avait atteint le point culminant de 39 milliards 208 millions de billets de banque et elle n'est plus aujourd'hui que de 36 milliards 740 millions.

Donc la situation financière générale de la France dans

le monde n'apparaît vraiment inférieure qu'à celle des Etats-Unis d'Amérique et de la Grande-Bretagne. Seuls, les budgets de ces deux Etats accusent un excédent considérable affecté à l'amortissement de la dette publique.

Au Canada, en Finlande et en Suède, le chiffre de la dette est demeuré presque constant au cours des trois dernières années et toutes les sommes obtenues au moyen de l'emprunt ont été exclusivement consacrées à des constructions nouvelles. L'augmentation que l'on constate dans la dette publique de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, de l'Afrique du Sud et du Japon, est due presque entièrement à des dépenses de capital. L'équilibre n'est pas encore complet en Norvège, aux Pays-Bas et dans l'Inde, mais les recettes et les dépenses sont tout près d'être équilibrées.

S'il n'en est pas de même en Italie et en Belgique, c'est à cause des dépenses consacrées à la reconstitution des régions dévastées par la guerre. La situation est analogue en France, où le budget ordinaire se ressent du secours constant qu'il doit apporter au « budget spécial des dépenses recouvrables »

III. LE BUDGET DES DÉPENSES RECOUVRABLES

Il ne faut pas oublier, en effet, qu'à côté de son budget ordinaire, la France a un budget « des dépenses recouvrables » (pensions et régions libérées), ainsi qualifié parce qu'en vertu du Traité de Versailles, la charge devait, en définitive, en être supportée par l'Allemagne.

Or, jusqu'au 31 décembre 1922, la France a dépensé pour ses pensions 31 milliards environ, pour la réparation des dommages causés aux biens 54 milliards, soit 85 milliards, auxquels il faut ajouter l'intérêt des emprunts contractés pour les payer ; 12 milliards environ. Ainsi, la France s'était fait, au 31 décembre 1922, pour 97 milliards le « banquier » de l'Allemagne.

Sous quelles formes et suivant quelles modalités ont été effectuées ces avances de la France à l'Allemagne ?

Pour 26 milliards environ, elles l'ont été au moyen d'emprunts du Crédit National et d'obligations sexennales. Le reste, soit 72 milliards, a été prélevé sur les ressources générales de la Trésorerie qu'alimentent spécialement les émissions d'emprunts consolidés et de bons de la défense nationale.

Que représente, pour l'avenir, la charge des pensions et des régions libérées ?

La charge des pensions est évaluée, pour 1923, à 2 milliards 286 millions ; pour 1926, à 2 milliards 480 millions ; pour 1934 à 2 milliards ; pour 1945 à 1300 millions, pour 1984 à 18 millions. Au taux de 5 % la valeur actuelle des pensions à payer, à partir du 1^{er} janvier 1923, peut être fixée à environ 33 milliards.

Au contraire, pour la prospérité même du pays, la réparation des dommages aux biens doit être réalisée plus rapidement. Les dommages restant à payer sont estimés, par le Ministre des Finances, à un total de 47 milliards, dont 6 milliards pour les dommages industriels, 13 milliards pour les dommages agricoles et 27 milliards pour tous les autres dommages.

Ces 47 milliards devront être réglés aux sinistrés d'ici le 1^{er} janvier 1930, à raison de 12 milliards en 1923, 12 milliards en 1924, 10 milliards en 1925, 5 milliards en 1926, 3 milliards en 1927, 2 milliards en 1928, 2 milliards en 1929, et un milliard en 1930, si l'on en croit les prévisions du Ministre des Régions libérées.

Pour l'année 1923, les crédits accordés au gouvernement pour les dépenses recouvrables s'élèvent à un total de 13 milliards 400 millions de francs environ. En l'absence de recouvrements sur l'Allemagne, il faudra recourir à l'emprunt pour la presque totalité de la dépense.

La dette de la France qui atteignait, au 1^{er} janvier 1923, le chiffre considérable de 400 milliards (en tenant compte, il est vrai, de sa dette vis-à-vis des Etats-Unis et de l'Angleterre, calculée au cours du change), se trouvera donc augmentée cette année encore d'une quinzaine de milliards.

CONCLUSION

LE PAIEMENT DES RÉPARATIONS DOMINE LES FINANCES DE LA FRANCE

Cette rapide étude explique pourquoi la France attache un si grand prix à la solution du problème des réparations.

C'est parce qu'elle a été amenée à avancer déjà 100 milliards à l'Allemagne, et qu'elle a encore 80 milliards à fournir, qu'elle ne peut aujourd'hui équilibrer son budget ordinaire qu'avec les plus grandes difficultés. « Les Réparations » ont donc pour la France une importance capitale.

Certes, on peut regretter qu'en 1919, au moment où M. de Brockdorff-Rantzau offrait de fixer la dette allemande au chiffre forfaitaire de cent milliards de marks or, les Alliés n'aient pas accepté cette proposition. On peut déplorer aussi que les Alliés n'aient pas pu davantage se mettre d'accord sur un plan positif de réparations et d'annulation des dettes interalliées.

Mais, l'heure n'est pas aux regrets superflus. La France, épuisée par cinq années de guerre et la dévastation de ses douze plus riches départements, ne peut pas, sans aide, et alors qu'elle doit supporter le fardeau d'une dette de trois cent milliards, avancer pour le compte de l'Allemagne deux cents milliards de plus. Dans quelle situation se trouverait-elle vis-à-vis de l'Allemagne, qui, par suite de la dévalorisation du mark, n'a plus de dette intérieure ?

C'est en vain que la France est représentée par la propagande germanophile comme la nation qui empêche, en Europe, la reprise de la vie économique.

Il faut que l'Europe comprenne que sa reconstruction restera impossible, tant que la France, par suite de la carence allemande, sera au bord de la faillite.

GEORGES BONNET.

Comment voient les aveugles.

Sous le titre de « Cécité mentale », j'ai développé dans la *Bibliothèque Universelle* de décembre 1909 une série d'observations montrant qu'une personne douée de bons yeux peut, en certaines conditions, se comporter comme un aveugle parce qu'elle n'a pas appris à voir ou qu'elle n'est plus en état de comprendre par la vision les objets sur lesquels se porte son regard.

A ces aveugles de l'esprit, je voudrais opposer aujourd'hui certains aveugles des yeux dont l'esprit est au contraire si lucide qu'on a peine à croire qu'ils soient privés de vision. A ce propos, nous aurons à étudier deux ordres de faits : d'une part, la persistance des souvenirs visuels après le développement d'une cécité complète ; d'autre part, l'utilisation d'autres sens que la vision par les aveugles qui n'ont pas de souvenirs visuels, ou qui n'en peuvent faire un usage suffisant pour s'orienter et se diriger en chemin.

La vision — il ne faut pas l'oublier -- n'est point seulement une fonction de l'organe périphérique que constituent nos yeux : elle dépend aussi, dans une large mesure, du fonctionnement d'un organe central représenté par une partie de notre cerveau et qui la met en connexion intime avec toutes les autres manifestations de notre intelligence. La vision cérébrale est développée et entretenue par la vision de nos yeux ; elle débute chez le petit enfant par l'accumulation d'une série d'images visuelles souvent mal définies et parfois mal interprétées, mais qui, se complétant et s'enchaînant, finissent par dépasser le cadre des choses réellement vues, comme en fait preuve l'imagination des romanciers et des poètes quand ils décrivent des scènes dont ils n'ont pas été les témoins ou des contrées qu'ils n'ont jamais visitées.

Déjà, dans leurs rêves, l'enfant ou l'adulte le moins doué de fantaisie arrivent à voir des choses que leurs yeux ne leur ont point montrées, et de cette représentation purement cérébrale nous pouvons même garder un souvenir assez précis comme s'il s'agissait d'objets réellement vus. A tout instant de la journée, nos souvenirs visuels viennent à l'aide de notre vision proprement dite pour la compléter, la rectifier. parfois même pour la remplacer. Quand nous cheminons dans les rues d'une ville qui nous est familière, que nous tournons tantôt à droite, tantôt à gauche à des carrefours, nous sommes dirigés moins par nos yeux que par la mémoire visuelle qui nous retrace la disposition des rues et le plan de la ville ; cela est si vrai que nous pourrions faire le même chemin dans une obscurité profonde, de même qu'il nous est possible de nous mouvoir les yeux fermés dans notre appartement, de passer d'une chambre à l'autre et d'y trouver chaque meuble à la place que nous lui connaissons.

La mémoire visuelle, qui, au reste, ne se trouve pas développée au même degré chez toutes les personnes, constitue chez quelques-unes d'entre elles le principal élément de leur intelligence. Il en est qui traduisent par des images visuelles tous les faits de l'histoire et tous les événements qui leur ont été retracés ; pour qui le calcul mental est une série d'opérations qu'elles se représentent dans leur esprit comme si elles les voyaient inscrites sur le tableau noir ; qui ne se rappellent les dates et les heures qu'en les revoyant mentalement dans un calendrier ou sur un cadran d'horloge, comme aussi beaucoup d'orateurs prononcent leurs discours et beaucoup d'écoliers récitent leurs leçons en les lisant, pour ainsi dire, ligne après ligne et page après page dans leur esprit, grâce au souvenir visuel qu'ils ont de leur texte. A volonté, nous pouvons revoir les détails du chemin que nous avons parcouru ou les péripéties d'une excursion, et nous nous efforçons de nous représenter de la même façon le voyage que nous décrit un ami.

Pour que cette vision cérébrale puisse prendre naissance et se développer, il est essentiel que l'occasion lui en soit fournie dès les premières années de la vie. Si dans cette

période importante, par suite d'une malformation congénitale ou d'une maladie accidentelle comme l'ophtalmie des nouveau-nés, les yeux se sont trouvés hors d'état de fonctionner, le cerveau, n'ayant pas appris à enregistrer des images visuelles, demeure fermé à cette éducation spéciale : c'est ce que nous apprennent les expériences faites avec des aveugles-nés qui, ayant été opérés de cataracte à l'âge de 10, 15 ou 20 ans, sont demeurés pratiquement des non-voyants, en dépit de la possibilité rendue à leurs yeux de percevoir sur leur rétine des images optiquement très suffisantes pour une vision moyenne.

La vision cérébrale peut donc n'avoir pas été acquise. Une fois acquise, peut-elle être perdue ? Sans doute, et j'ai rapporté autrefois de nombreux exemples de personnes qui, à la suite d'une attaque partielle, n'arrivaient plus à voir ou à comprendre mentalement ce que leurs yeux apercevaient encore fort bien.

Certains faits cliniques montrent aussi que l'oubli de la vision se produit parfois lorsque la suppression des fonctions oculaires a lieu chez de jeunes enfants et persiste pendant plusieurs semaines ou plusieurs mois. Pareille observation a été faite entre autres chez de petits malades qui, souffrant d'inflammation de la cornée, étaient demeurés pendant quelques semaines incapables d'ouvrir leurs yeux par suite d'une crampe des paupières ; après la guérison des lésions oculaires, et en dépit du fait que la transparence de l'œil ne semblait pas avoir grandement souffert, ces enfants se comportaient comme des aveugles, au point de paraître incapables de distinguer le jour de la nuit, ou de se diriger même dans un local bien éclairé. En quelques circonstances, il leur fallut plusieurs mois pour apprendre à reconnaître par la vue des objets qui leur avaient été familiers, mais, en général, une fois les premiers progrès accomplis, l'éducation visuelle se faisait beaucoup plus rapide que chez les aveugles-nés, et certains souvenirs, qui paraissaient entièrement perdus, pouvaient se réveiller.

On connaît également quelques cas d'enfants qui, ayant été atteints de cataracte à l'âge de 3, de 5 ou 6 ans, se trou-

vèrent avoir désappris l'usage de la vision dont ils avaient joui jusqu'alors. La plus curieuse de ces observations nous est décrite par le professeur Axenfeld, de Fribourg-en-B. : une fillette ayant été atteinte vers 5 $\frac{1}{2}$ ou 6 ans d'une inflammation oculaire suivie de cataracte, fut opérée avec succès à 7 $\frac{1}{4}$ ans, mais pendant les premiers jours elle se montra tout à fait indifférente à la vision qu'elle avait retrouvée, et se comporta vis-à-vis de son entourage comme si elle n'avait jamais possédé l'usage de ses yeux ; elle ne cherchait pas à saisir les objets qu'on lui présentait et ne se dirigeait dans la chambre qu'en tâtonnant ; elle paraissait avoir entièrement perdu le sens de l'orientation et n'avoir presque point conservé de souvenirs visuels d'avant sa maladie ; il lui fallut apprendre à reconnaître par la vue la forme et la dimension des objets les plus usuels ou le visage de ses parents, à compter sans se servir du toucher et à ne pas faire d'erreurs grossières dans l'estimation des distances. Chez cette fillette, l'effort cérébral que demandait l'éducation à refaire, se traduisait rapidement par des phénomènes de fatigue tout pareils à ceux qu'on observe, dans les mêmes conditions, chez des aveugles-nés qui, pour la première fois, apprennent à voir.

En complément de ces observations d'oubli puis de retour de la vision, il m'a paru intéressant de rechercher dans quelles limites la vision cérébrale pouvait se conserver en dépit de la cécité définitive survenue à un âge plus ou moins avancé. A cet effet, j'ai fait parmi les pensionnaires de l'*Asile des Aveugles de Lausanne* une enquête sur la persistance des souvenirs visuels.¹

¹ L'Asile des Aveugles de Lausanne, qui est la seule institution de ce genre dans la Suisse romande, est dû à la généreuse initiative de M^{lle} DE CERJAT et de M. HALDIMAND en 1842. Il comprend, outre l'hôpital ophthalmique, qui eut pour premier médecin le D^r RECORDON, puis le D^r MARO DUFOUR, un institut où sont éduqués les jeunes aveugles pendant l'âge scolaire, un atelier de vannerie et broserie, complété par l'*Asile Gabrielle Dufour*, où sont logés les hommes aveugles, enfin l'*Asile Recordon*, qui offre à la fois le logement, une vie de famille et des occasions de travail aux jeunes femmes aveugles. Ces diverses fondations ne peuvent se soutenir que par des dons volontaires dont le nombre et l'importance ont bien malheureusement diminué depuis la guerre.

Un petit nombre de sujets seulement offraient des conditions favorables à nos recherches, car il fallait éliminer en premier lieu tous ceux dont la cécité était congénitale ou s'était produite dans les premiers jours de la vie ; en second lieu tous ceux qui, ayant perdu la vue à un âge plus avancé, mais par une maladie datant de l'enfance, n'avaient jamais possédé une vision assez bonne pour que l'expérience qu'ils en avaient pu faire ait été suffisante ; il fallait délaissier en troisième lieu le groupe fort nombreux de tous ceux qui étaient devenus aveugles trop récemment pour que la persistance de leurs souvenirs visuels pût en aucune façon nous étonner.

Ma première constatation est celle-ci : c'est qu'un sujet devenu aveugle avant 3 ans révolus est dans une situation qui, dans la règle, ne diffère pas de celle d'un aveugle-né. Une jeune fille de 16 ans dont j'avais eu le chagrin de voir les deux yeux détruits par l'effet d'une diphtérie quand elle avait $2\frac{1}{4}$ ans, m'a affirmé n'avoir plus aucun souvenir du temps de sa vision. Même fait chez un homme de 60 ans qui, à l'âge de $2\frac{1}{2}$ ans, a subi, par suite d'une méningite, une atrophie des nerfs optiques au point de ne plus être en état de percevoir autre chose qu'une vague sensation de lumière : c'est uniquement par le dire de ses parents qu'il sait avoir été capable autrefois de trouver son chemin à l'aide de ses yeux et de discerner avec l'intelligence de son âge les objets qui l'entouraient.

Ces deux exemples confirment l'auto-observation de M. Pierre Villey, un homme de lettres dont je reparlerai, et qui perdit la vision à quatre ans et demi : il ne lui est resté qu'une seule réminiscence visuelle sous la forme d'une image représentant le sacrifice d'Abraham dans une Histoire sainte illustrée !

Une aveugle de 31 ans, qui a perdu la vue par la petite vérole à l'âge de 6 ans, m'a donné des renseignements contrastant déjà fort avec les précédents : elle a le souvenir encore net de la ferme qu'elle habitait avec ses parents, et peut se représenter à volonté la forme des animaux domestiques ainsi que l'aspect des prés et des arbres

en fleurs. Elle peut revoir mentalement la figure de son père, et, quand elle fait la connaissance d'une personne nouvelle, elle cherche à se la représenter visuellement en se faisant décrire la couleur de ses cheveux ou de ses yeux, la forme de sa barbe ou de sa moustache, etc. En revanche, certains objets qu'elle n'avait jamais vus de près comme enfant, ne révèlent en elle aucune impression définie : ainsi elle ne pourrait se figurer l'aspect d'une locomotive, et quand on lui parle d'un train, elle se le représente toujours comme elle l'a vu autrefois, c'est-à-dire à une grande distance. Je lui ai demandé si elle pourrait me dessiner l'un des objets dont elle se rappelle l'aspect visuel : « Non, m'a-t-elle dit, car je n'ai jamais su dessiner. » Alors je lui ai pris la main et lui ai fait tracer les contours d'une maison de la même façon que l'on guide un enfant qui ne sait pas écrire ; l'aveugle a reconnu aussitôt qu'il s'agissait d'une maison avec une porte et deux fenêtres. Le dessin d'une échelle fut de même aussitôt discerné et l'aveugle fut capable de le répéter toute seule avec assez de correction. Quand sa main, guidée par la mienne, fit le croquis d'une poule, les pattes seules en furent reconnues pour ce qu'elles étaient.

Les plus intéressants sujets d'observation m'ont été fournis par trois adultes, dont l'un, âgé de 51 ans, a perdu progressivement la vue dans sa 10^e année, dont le second, âgé actuellement de 68 ans, fut frappé de cécité à 12 ans à la suite d'une chute sur la tête, tandis que le troisième, se trouvant borgne dès sa première enfance, eut le malheur à l'âge de 13 ans, soit il y a cinquante ans, d'avoir son dernier œil perforé par un trait d'arbalète. Leurs souvenirs à tous trois ont encore une remarquable précision ; ils se représentent fort bien les rues et la composition du village où ils ont été élevés, mais où ils ne sont pas retournés depuis leur cécité, et la description qu'ils en peuvent faire étonne par son exactitude les membres de leur famille. Ils ont plaisir à songer à ces lieux connus de leur enfance et à les repasser dans leur souvenir avec les détails du paysage sans excepter, affirment-ils, la perspective et le coloris.

C'est ainsi qu'ils peuvent à volonté revoir l'aspect des mon-

tagues qu'un aveugle-né est tout à fait incapable de se représenter, et l'un d'eux a spontanément mentionné le fait qu'il se rappelle fort bien qu'étant petit berger, il voyait sur les hauteurs voisines d'autres bergers que l'éloignement faisait paraître tout petits ; or cette relation de la grandeur des objets avec la distance est une notion presque incompréhensible à l'aveugle-né.

Non seulement mes trois informateurs se souviennent de la différence de couleurs qui distingue une rose, une violette ou une marguerite, mais ils trouvent encore un véritable plaisir à y songer ; bien loin de redouter qu'on leur parle de tant de choses qu'ils ne peuvent plus voir, ils aiment à prendre pour compagnons de promenade des enfants dont les remarques ingénues leur permettent de se représenter les détails du chemin.

Celui de ces aveugles dont les yeux n'ont plus, depuis 56 années, aucune sensation de lumière, se rappelle cependant l'aspect du soleil, de la lune et des étoiles ; il peut revoir à volonté le visage de son père ou de sa mère et s'efforce encore de se représenter visuellement « d'après leur parler » la physionomie des personnes qui lui adressent la parole. De même, il croit pouvoir se faire une représentation assez exacte d'objets qu'il n'a jamais vus, comme un avion dans les airs ; cette dernière figuration lui est devenue possible, affirme-t-il, depuis qu'il a eu l'occasion de toucher de ses mains un petit modèle d'avion. En revanche, il a conservé de son enfance certaines impressions visuelles fautives qu'il n'avait pas eu le temps de rectifier : c'est ainsi qu'il se souvient d'avoir distingué de son village (Apples) la voilure d'une barque au loin sur le lac Léman, mais, vue ainsi de la hauteur sur la surface de l'eau, cette barque avait fait au garçonnet l'impression d'être « collée contre une paroi bleue » et cette erreur de perspective a persisté sans changement dans son souvenir.

J'ai voulu éprouver chez les deux autres aveugles l'exactitude des souvenirs visuels qu'ils disaient avoir conservés. Dans ce but, leur mettant un crayon dans la main, je les priai

de me dessiner, non pas des objets usuels tels qu'une chaise ou une échelle dont tout aveugle doit bien connaître la forme, mais, au contraire, des objets dont ils ne pouvaient avoir acquis nulle connaissance à l'aide de leur toucher. Le premier me fit alors un croquis bien reconnaissable de l'une des cibles qu'il se souvenait avoir vues au stand de son village (*fig. 1*), et de plus un dessin un peu maladroit, il est vrai, mais somme toute assez juste, du clocher de ce même village avec son cadran d'horloge et le coq qui le surmontait (*fig. 2*).

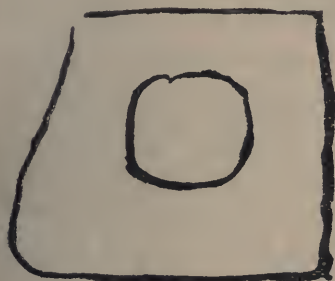


Fig. 1.
Cible.



Fig. 2.
Clocher d'église
avec coq et cadran.

Le second m'offrit spontanément de me dessiner un train avec son panache de fumée, tel qu'il se souvenait en avoir vu de loin entrer dans un tunnel puis réapparaître de l'autre côté. « Un panache de fumée, observa-t-il très justement, est une chose dont je ne puis avoir aucun souvenir tactile, » et, après avoir dessiné une locomotive, dont la forme à tout prendre pouvait lui être connue par un modèle réduit qu'il aurait eu en mains, il rendit sur le papier, avec beaucoup d'assurance, des volutes de fumée, denses à leur sortie de la cheminée, puis

s'étalant et devenant plus diffuses au fur et à mesure qu'elles s'élevaient (*fig. 3*). La réminiscence visuelle était ici évidente.

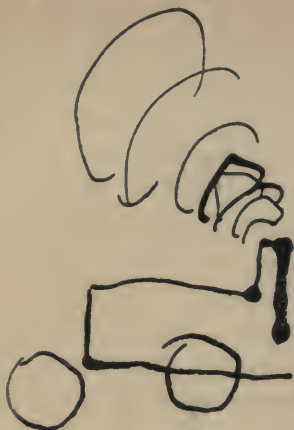


Fig. 3. — Locomotive avec son panache de fumée.

Moins probantes sont d'autres expériences auxquelles se prêta le même aveugle : ainsi, lorsqu'il surmonta d'une croix le triangle qui devait représenter le clocher du village catholique des Bois, et d'un coq la représentation analogue du clocher de la Chaux-de-Fonds, il me parut qu'il y avait là plus de raisonnement que de souvenirs visuels ; même impression touchant un ovale quelque peu irrégulier qui devait rappeler les contours du lac des Brenets et que surmontaient une série de pyramides destinées à représenter en perspective les montagnes situées au delà (*fig. 4*). J'attacherais plus d'importance à un dernier dessin qui me fut spontanément proposé et dont le sujet était la cloche d'une église comme on la voit au travers de l'ouverture d'un clocher (*fig. 5*).

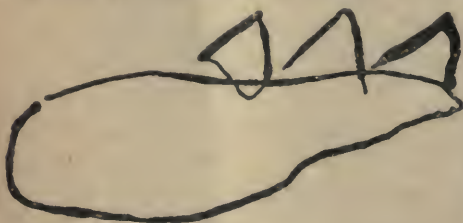


Fig. 4.

Croquis d'un lac avec chaîne de montagne.

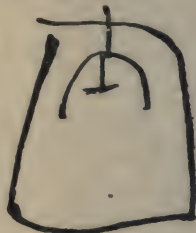


Fig. 5.

Cloche vue au travers de l'ouverture d'un clocher.

Chez ces deux hommes qui, depuis 40 et 50 ans, n'enmagasinent plus aucune impression visuelle et se trouvent dans ce domaine réduits à leurs souvenirs d'enfance, l'effacement de ces souvenirs anciens ne s'est guère manifesté jusqu'ici que dans le domaine des rêves : en effet, dans les premières années qui suivirent leur cécité, ils ne rêvaient jamais qu'ils étaient aveugles. Tous leurs rêves étaient des rêves *vus* ; depuis une dizaine d'années environ ce caractère se modifie : nos deux aveugles rêvent actuellement de leurs occupations présentes, et ce sont par conséquent surtout des choses senties ou entendues. Quand il leur arrive de se revoir de nouveau dans leur village, ils ne rêvent alors plus tant qu'ils voient, mais bien plutôt qu'ils *cherchent à voir*, les images leur restant indistinctes, et cet effort de vision est pour eux si grand que ce genre de rêve leur cause maintenant une fatigue toute spéciale. Je constate néanmoins, par ces exemples, que loin d'être effacés par une longue période de cécité, les souvenirs visuels semblent rester plus vivaces chez un aveugle que chez un voyant, car je crois qu'il en est peu d'entre nous qui se trouvent souvent reportés par leurs rêves à l'époque où ils avaient dix ou douze ans.

Que les souvenirs des choses vues soient demeurés très vivants chez tous ceux qui ont eu l'emploi de leurs yeux jusqu'à 16, 20 ou 25 ans, c'est-à-dire jusqu'à l'achèvement de leur développement physique, c'est ce que la suite de mon enquête a confirmé et il n'y a rien là qui doive nous surprendre. Un fait cependant me paraît intéressant à relever chez les aveugles de cette dernière catégorie : c'est que non seulement ils se servent de leurs souvenirs visuels pour revoir les choses qu'ils ont vues autrefois, mais qu'ils les utilisent encore présentement pour se figurer des choses qu'ils ne peuvent plus voir. Quand ils ont été conduits dans une localité étrangère ou dans un quartier nouveau de la ville qu'ils habitent, c'est une sorte de vision mentale qu'ils en conservent, d'une façon fort semblable à celle d'un voyant, mais très différente de celle d'un aveugle-né qui, lui, ne garde que le souvenir de la longueur du chemin qu'il a fait dans telle ou telle direc-

tion, du nombre de fois qu'il a dû tourner à droite ou tourner à gauche, de l'inclinaison des rues montantes ou descendantes, de la nature du sol, pavé ou macadam, et de la résonance différente de ses pas dans des rues étroites ou dans des espaces ouverts. L'aveugle de date récente enregistre bien aussi ces sensations tactiles et auditives, et leur prête une importance plus grande que ne le feraient des voyants, mais, comme ces derniers, il peut les traduire en une impression visuelle sous la forme d'un plan d'ensemble qu'il saurait retracer par le crayon.

Même travail de représentation mentale quand il ne s'agit plus d'un chemin parcouru, mais d'un simple récit entendu, l'aveugle essayant de se représenter comme nous la physiologie des héros de ce récit ou l'aspect des localités qu'ils habitent. Lors du tremblement de terre de Messine, l'un d'eux m'a dit avoir la vision mentale des maisons écroulées, des décombres amoncelés et de tous les autres détails qu'ont rapportés les journaux : ainsi la seule différence qui doit exister entre la façon dont il s'est représenté cette catastrophe et l'idée que nous nous en faisons aujourd'hui, repose sur le fait que nous avons eu, nous, l'occasion de voir après coup de nombreuses photographies des lieux, tandis que l'aveugle n'a pas eu ce moyen pour rectifier la première impression qu'il s'en était faite.

Ces constatations nous amènent à la conclusion que voici : c'est que si d'un côté la cécité doit sembler plus pénible à celui qui, ayant joui de la faculté de voir, se rend compte de ce qu'il a perdu, il faut admettre d'autre part que le déficit est encore plus grand pour celui qui, n'ayant jamais possédé l'usage de ses yeux, surprend dans la conversation de son entourage une multitude de faits que son esprit est incapable de concevoir et qui sont aussi inabordables à ses sens que le sont pour nous les notions de l'infini et de l'éternité : ce que les voyants peuvent bien entendre par la perspective, en quoi les objets opaques diffèrent des objets transparents, quelle peut être l'impression différente que font aux yeux les diverses couleurs, comment une photographie dont la surface ne représente aucun relief peut nous faire reconnaître

les détails d'un visage, comment un peintre peut même arriver à transporter sur une toile les splendeurs d'un coucher de soleil..., tout cela préoccupe l'aveugle-né comme autant de problèmes insolubles, et lui fait sentir combien il est étranger à la mentalité de ses amis et de sa propre famille.

Mais si sa mentalité à lui est différente, elle n'est pas nécessairement d'essence inférieure ; s'il y a des interprétations qui échappent à l'aveugle, il en est d'autres où il acquiert une supériorité certaine : c'est tout au moins ce que nous affirme un rédacteur du *Messenger suisse des aveugles* ; tandis que le clairvoyant juge son interlocuteur principalement d'après son physique, l'aveugle qui n'a jamais vu, nous dit M. Guillod, ne s'intéresse que d'une façon très secondaire au dehors d'une personne ; ce qu'il désire connaître, c'est sa personnalité morale, et, n'étant pas influencé par les considérations extérieures, il évitera presque toujours un jugement superficiel : « Son imagination, constamment astreinte à l'exacte observation, sa pensée libre des distractions extérieures, lui permettra une réelle visualité intérieure. Voilà pourquoi (je continue à citer l'auteur aveugle), voilà pourquoi en parlant des personnes et des choses, l'aveugle peut dire qu'il les voit, surprenant ainsi ceux qui s'imaginent qu'il ne peut que toucher et entendre. »

L'exacte observation dont il vient d'être fait mention et qui, chez le non-voyant, doit remplacer, voire même dépasser en précision celle que nous permet le sens de la vue, à quel sens, à quelle faculté spéciale l'aveugle en est-il redevable ? C'est le problème que je voudrais encore envisager ici.

On a beaucoup discuté sur la question de savoir si la perte de la vue a pour effet un développement compensateur des autres sens comme le toucher, l'ouïe et l'odorat. Des exagérations manifestes ont été commises sur ce point, et certains récits touchant des aveugles doués de facultés surnaturelles en remplacement du sens qui leur manquait semblent tenir tout simplement de la légende. En certaines contrées, paraît-il, on attribue même aux aveugles le don de double vue, c'est-à-dire « qu'en échange d'une vue dans l'espace, une

vue dans l'avenir, beaucoup plus précieuse, leur aurait été donnée », et certains d'entre eux tirent parti de cette croyance populaire en exerçant avec fruit le métier de diseur de bonne aventure.¹

En fait, les recherches méthodiques ont montré qu'il n'existe pas de différence notable entre la sensibilité tactile, auditive ou olfactive des aveugles et des voyants. Quelques expérimentateurs, entre autres le professeur Marc Dufour, ont bien noté chez des aveugles une acuité auditive un peu meilleure que chez des voyants, et surtout une plus grande facilité à localiser la direction des sons, mais cette supériorité ne leur a pas paru dépasser ce que peut expliquer une plus grande attention prêtée aux phénomènes auditifs. D'autres séries d'expériences ont donné au contraire pour l'acuité sensorielle des aveugles des moyennes inférieures à la normale, ce qui résulte probablement du fait que, la cécité étant fréquemment associée à des anomalies de développement, il eût fallu, pour établir des moyennes comparables, éliminer les sujets nettement anormaux.

En somme, ce n'est pas par une plus grande sensibilité de son toucher, mais bien plutôt par l'exercice et l'attention que l'aveugle parvient à déchiffrer du bout des doigts les caractères en relief de l'alphabet Braille, en percevant jusqu'à 2.000 et 2.500 points à la minute avec assez de netteté pour en construire des lettres, des mots et des phrases, tandis que l'index d'un clairvoyant inexpérimenté distingue à grand peine le nombre de points dont une lettre est composée. (Pour ceux de mes lecteurs qui ne connaîtraient pas l'alphabet Braille, je rappelle que chaque lettre est composée de 1 à 6 points disposés dans un rectangle à la façon de ceux du jeu de domino.) Ce qui prouve que cette habileté n'est pas spéciale à l'aveugle, c'est que les clairvoyants peuvent l'acquérir tout aussi bien, à la seule condition d'y consacrer le temps et le soin nécessaires.

Pour M. Pierre Villey, un universitaire aveugle auquel nous devons une intéressante étude sur ses compagnons d'infortune, la faculté qui permet aux sensations tactiles

¹ Cité d'après *Le Monde des aveugles*, par Pierre Villey. Paris, 1914.

de l'aveugle de suppléer dans une certaine mesure les sensations visuelles se réduit à trois particularités : l'art de toucher, une faculté plus grande d'associer des éléments psychiques avec les sensations tactiles et une mémoire plus développée de ces impressions. L'aveugle ne perçoit rien par le toucher que le clairvoyant ne puisse percevoir de même, mais c'est du toucher qu'il attend des informations que l'œil donne aux autres plus aisément et plus sûrement. Pour distinguer une pièce de monnaie des pièces d'autre valeur ou d'autre frappe, il a besoin d'en observer les moindres caractères tactiles auxquels le voyant n'aurait que faire d'attacher son attention ; il demande même au toucher des renseignements que l'œil seul semble devoir fournir : c'est à la chaleur de l'ampoule qu'il juge si l'électricité est allumée, et, d'après le grain des laines qu'elle emploie, la tricoteuse aveugle en distingue les couleurs et les assortit dans son travail.

Les données du toucher sont ainsi utilisées en de multiples associations : aussi, tiennent-elles une grande place dans la mémoire de l'aveugle. Aux souvenirs visuels qui jouent un rôle si important dans l'intelligence du voyant ou de l'aveugle qui a vu, les *souvenirs tactiles* suppléent en grande partie chez les aveugles de naissance. L'un de ceux-ci, doué d'une aptitude remarquable pour le calcul mental, touchait ses chiffres en calculant comme d'autres les voient ou les entendent ; en faisant une opération il tenait avec la main droite les doigts de la main gauche les uns après les autres : un représentait pour lui les centaines, un autre les dizaines, un autre les unités. L'image visuelle qui nous est habituelle dans le calcul mental était pour lui représentée par une image tactile.

C'est une représentation tactile également que l'aveugle se fait de sa partie d'échecs et de la position qu'y occupe chacun de ses pions, tandis que c'est par une représentation visuelle que nous sommes capables, nous les voyants, d'exécuter de tête, avec un camarade, une partie de dames ou de forteresse. Ces exemples pourraient être multipliés à l'infini.

Il est à remarquer cependant que les images tactiles sont

souvent plus complexes que celles qui résulteraient uniquement du toucher ; chez les aveugles qui ont vu, elles se combinent avec des réminiscences visuelles : on connaît même le cas d'un professeur à l'Institution nationale des Jeunes aveugles de Paris qui, ayant perdu complètement la vue à l'âge de sept ans, avait conservé des couleurs un souvenir si vivace qu'il était incapable de se représenter autrement que colorées les lettres de l'alphabet Braille déchiffrées par ses doigts. Cet étrange exemple de « toucher coloré » est curieux à mettre en parallèle avec les phénomènes connus d'audition colorée. Plus naturelles sont les associations qui permettent à l'aveugle de se représenter mentalement, avec sa forme et ses dimensions, la totalité d'un meuble familier, ou même d'un objet bien plus grand, tel qu'un arbre ou une maison dont il ne touche qu'une partie. A ces images tactiles complétées par une certaine expérience de la notion d'espace, M. Pierre Villey donne le nom d'*images spatiales* et, tout en reconnaissant qu'elles sont impuissantes à donner une conception des espaces très étendus, comme d'un pays tout entier ou d'une chaîne de montagnes que l'aveugle connaît seulement par le toucher des cartes en relief, il estime que ces images spatiales constituent une véritable *vue tactile* ; le mot « vue » est, à son avis, le seul qui rende ces représentations mentales du non-voyant, parce qu'à l'instar des images visuelles elles sont unes et multiples à la fois, perçues tout entières mais jusque dans leur détail par l'œil d'une vision intérieure.

Des remarques analogues à celles qui regardent le toucher peuvent être faites dans le domaine de l'audition. Sans que son ouïe ait une finesse supérieure à la normale, l'aveugle observe et utilise des impressions sonores que le clairvoyant perçoit aussi mais qu'il néglige. C'est ainsi que pour apprécier les dimensions d'une salle, il écoute le bruit de ses pas sur le plancher et leur répercussion sur les parois. Selon que sa cécité est de date récente ou ancienne, ces sensations auditives éveillent en lui ou bien remplacent dans son esprit l'image visuelle de la salle. C'est par une transformation semblable d'impressions auditives en représentation visuelle

que de jeunes élèves de notre asile jugeaient, au son de sa voix, que telle personne devait avoir « bonne façon ».

Plus encore que l'habileté de l'aveugle à déchiffrer l'écriture en relief, à plaquer des accords sur le piano ou à suivre avec ses doigts sa partie d'échecs, nous admirons sa facilité à cheminer sans se heurter aux obstacles. Le classique chien de l'aveugle n'est pour lui plus d'usage : une simple canne lui permet de suivre le bord d'un trottoir ou de vérifier la distance qui le sépare d'un mur. Si vous marchez à sa rencontre, c'est lui qui le premier déviara ses pas pour éviter une collision et si vous l'observez au moment où sur sa route il va rencontrer un obstacle inattendu, par exemple une voiture immobile sur la chaussée, vous le verrez s'arrêter brusquement à un mètre ou deux de cet obstacle, puis faire le détour voulu pour l'éviter. Continuez à le suivre des yeux : arrivé à l'extrémité de la rue, il va tourner délibérément à droite, traverser la chaussée, et gagner le trottoir opposé, puis, reprenant une direction nouvelle, il ira droit devant soi jusqu'au moment où, arrivé à destination, il pénétrera dans une allée sans autre précaution que d'en frôler l'entrée avec son bâton. Cet aveugle a si bien l'air d'un voyant que, sans ses yeux fermés ou les grosses lunettes noires qui les dissimulent, vous n'auriez pas remarqué son infirmité.

Quels sont les facteurs de cette vision apparente chez celui qui ne perçoit plus la lumière du jour ? Ces facteurs sont multiples et leur importance relative est malaisée à établir, car elle paraît varier entre de larges limites d'un cas à l'autre. Le souvenir visuel des lieux qui leur sont familiers est certainement pour les aveugles de date récente un précieux adjuvant, mais il ne saurait suffire ; nous en avons tous fait l'expérience, je le pense, lorsque, cheminant de nuit sur une route bien connue, nous avons essayé, en fermant les yeux, de nous représenter de moment en moment, quelle partie du trajet nous avions parcourue et quel était l'endroit exact où nous nous trouvions. Semblables essais comportent de grosses erreurs, en ce sens que l'on s'imagine toujours trop tôt être arrivé à destination et que l'on cherche une voie

latérale ou l'entrée d'une maison bien longtemps avant d'y être parvenu.

L'aveugle, qu'il ait le souvenir visuel de la topographie ou qu'il ne l'ait pas, fait appel essentiellement à la mémoire musculaire pour reconnaître son chemin. Mieux que le voyant, il se souvient, non seulement de la nature du terrain que lui ont fait reconnaître les impressions tactiles de son pied (pavé, sable, macadam), mais aussi des déclivités du sol, de la convexité de telle chaussée, de l'inclinaison de telle rue montante ou descendante ; toutefois, à elles seules, ces indications sont insuffisantes, et les aveugles reconnaissent eux-mêmes qu'à moins de compter leurs pas, il leur arrive de se tromper comme nous dans l'estimation des distances ; lorsqu'ils traversent une place où manquent pour eux les points de repère, le sens de la direction leur fait également défaut : ils ont, à conserver la ligne droite en marchant, la même difficulté que nous-mêmes lorsque nous fermons volontairement les yeux ou que nous cheminons par un épais brouillard. L'orientation de l'aveugle a besoin d'être alors complétée par des impressions auditives, des impressions olfactives, des impressions cutanées de nature surtout thermique et par des sensations moins précises relevant de ce que l'on appelle « le sens des obstacles ».

Dans les espaces ouverts, l'ouïe est le principal suppléant de la vision : ce ne sont pas seulement les bruits continus comme celui d'une fontaine, ou fréquemment répétés comme le passage des voitures de tramway ou des chars dans une artère fréquentée, qui servent à orienter l'aveugle, mais aussi les bruits occasionnels provoqués par sa propre marche : la résonance de ses pas n'est pas la même sur le pavé que sur le macadam ou l'asphalte, dans une rue étroite ou sur une grande place, le long d'un mur, d'une barrière ou d'une allée d'arbres. Ces impressions auditives, plus subtiles mais non moins caractéristiques que celles qui nous font reconnaître en voyageant dans un train de nuit s'il roule sur un pont, dans une tranchée ou à travers un tunnel, ces sonorités auxquelles nous attachons moins d'attention que l'aveugle, sont pour lui une source d'informations d'autant plus utiles

qu'il peut les reproduire à volonté en frappant le sol de son pied ou de sa canne ; mais elles peuvent lui faire défaut d'un jour à l'autre, car, après une abondante chute de neige, la résonance des pas se trouve abolie ou tout au moins fortement assourdie. Les aveugles savent qu'en pareil cas l'orientation leur devient plus difficile ; ils peuvent alors suppléer au bruit de leurs pas en battant des mains ou en faisant claquer leurs doigts ; la résonance de leur voix leur rend aussi le même service qu'au touriste surpris par le brouillard sur un col de montagne et qui s'oriente d'après l'écho renvoyé par les parois de rochers. Dans une plaine uniforme où les résonances sont nulles, comme aussi dans la rue tapageuse où elles sont couvertes par des bruits multiples, les renseignements fournis par l'audition sont à nouveau très amoindris. La plus faible indication reste toutefois utilisable pour l'aveugle attentif : l'un d'eux m'a cité le fait qu'en nageant dans le lac il a réussi plusieurs fois, par le claquement de sa langue, à déterminer l'emplacement d'une bouée distante de plusieurs dizaines de mètres.

Quand la perte de l'ouïe s'ajoute à la perte de la vue (et ce cas n'est malheureusement pas rare), la faculté d'orientation en est gravement atteinte. Néanmoins, certains sons graves que l'oreille ne reçoit plus peuvent être encore perçus sous la forme de trépidations, et l'on connaît des aveugles-sourds dont la marche au travers d'une ville avait encore une sûreté remarquable. C'est alors l'odorat qui assume le rôle abandonné par l'ouïe : le parfum des fleurs dans un jardin, la senteur de l'herbe fraîche ou du foin sur les bords de la route ; l'odeur caractéristique d'une pharmacie, d'un café, d'une boucherie, s'il s'agit de longer la rue d'une ville, sont pour l'aveugle-sourd des indications plus précieuses encore que pour l'aveugle entendant.

La *sensibilité cutanée* fournit encore au non-voyant une série d'informations utiles : c'est une sensation de courant d'air au débouché d'une ruelle sur une place ouverte, ou bien au passage d'un pont ; c'est la fraîcheur d'une allée d'arbres ou de l'ombre projetée par une rangée

de maisons, puis les rayons du soleil au premier carrefour. Toutes les parties du corps exposées à l'air libre participent à ces impressions. « En été, me disait l'un de nos aveugles, on se dirige mieux qu'en hiver, parce qu'on garde souvent la tête découverte ; moins on est vêtu, plus les sensations sont nettes. Tenir nos mains dans nos poches diminue déjà nos moyens. »

Ainsi, tous les sens demeurés aux aveugles, à l'exception peut-être du goût (qui du reste se confond en partie avec l'odorat), contribuent à remplacer pour lui la vue en lui apportant les éléments d'une figuration mentale des choses et des lieux fort analogue à celle dont sont capables les voyants. Tous ces apports se combinent en une synthèse harmonique. L'aveugle n'est pas guidé dans sa marche par une simple succession d'impressions : une représentation d'ensemble dirige ses pas. Il porte en lui la carte des lieux qu'il traverse (Pierre Villey). Tous les obstacles, les points de repère et les particularités de la route y sont consignés.

Mais cette figuration des détails topographiques n'est possible que pour un chemin déjà parcouru et soigneusement étudié. Elle est trop complexe pour s'improviser comme une promenade dans une localité nouvelle dont un voyant a le plan sous les yeux. Le plan d'une ville ne permet pas de prévoir toutes les particularités acoustiques, à peine les différences thermiques ou les déclivités qui peuvent y faciliter l'orientation. L'aveugle retrouve donc une grande infériorité dans une localité inconnue, comme aussi sur une route qui lui est familière mais où surgissent des obstacles imprévus. Toutefois, là encore, sa dépendance n'est pas telle que l'on pourrait supposer : preuve en soit l'exemple déjà cité d'un aveugle qui se trouve à l'improviste en présence d'une voiture encombrant la chaussée et qui, avant d'être arrivé en contact avec elle, se détourne pour l'éviter. Par quel sens a-t-il été averti ? S'il se fût agi d'un attelage, l'odeur du cheval ou le piaffement de ses pieds auraient pu trahir sa présence : or, j'ai vu l'aveugle se détourner d'une automobile parfaitement silencieuse ; sa masse supportée par les roues à un demi-mètre au-dessus du sol semblait peu faite pour réper-

couter le bruit des pas ; la résonance des deux rangées de maisons à droite et à gauche devait être bien plus marquée.

En fait, il s'agit là d'un problème qui a déjà beaucoup préoccupé les physiologistes en faisant même supposer l'existence chez l'aveugle d'un sixième sens que l'on a nommé « sens des obstacles ». Il semble ressortir toutefois d'expériences minutieuses que ce sixième sens ne se superpose pas aux sens déjà connus, mais qu'il dérive d'impressions complexes aussi bien auditives que tactiles et peut-être aussi thermiques. Au reste, il n'est pas également manifeste chez tous les aveugles, et chez tel d'entre eux il varie selon les dispositions du moment : une fatigue, un mal de tête, une préoccupation peuvent le réduire fortement ; d'autre part, il se retrouve aussi chez les clairvoyants à condition qu'ils y prêtent une attention suffisante, mais la plupart d'entre eux n'en ont pas conscience en présence des renseignements bien plus précis qu'ils reçoivent de la vision.

Le rôle de l'ouïe dans la perception à distance des obstacles est très diversement apprécié par les expérimentateurs : les uns le tiennent pour à peu près nul par le fait que la surdité ou l'occlusion des oreilles ne leur a pas semblé diminuer la sensibilité de l'aveugle ; d'autres, sur la base de constatations opposées, considèrent au contraire ce rôle de l'ouïe comme prépondérant. Les aveugles eux-mêmes, quand on les interroge sur ce point, ne sont pas tous du même avis.

Le professeur Marc Dufour racontait qu'ayant observé un jour une jeune aveugle qui descendait en courant les marches d'un perron devant lequel un char était arrêté, il la vit se rejeter brusquement en arrière, avant même d'avoir heurté cet obstacle ; il s'enquit alors auprès de l'enfant de ce qui avait bien pu l'avertir du danger de heurt : « L'air était trop plein, » lui répondit l'aveugle. L'un des familiers de notre asile, M. Ketterer, m'a précisé comme suit cette sensation de plénitude : « Il s'étend sur notre visage comme un voile très fin pareil à ce qu'un voyant éprouve lui-même quand il s'approche d'une lessive pendue au travers de son chemin : il ne lui arrive pas de se heurter à cet obstacle sans l'avoir pressenti ; or, ce qui dans cet exemple pourrait être dû à

l'odeur ou à la fraîcheur du linge mouillé, tient pour nous à des causes différentes, car nous pressentons la présence d'un linge tendu devant nous même s'il est sec et n'a pas d'odeur. »

Les aveugles s'accordent, au reste, à localiser leurs sensations, non point dans les oreilles mais à la face, tout spécialement au front et sur les tempes, plus faiblement à la nuque, et, chose curieuse, ils ne les ressentent pas au niveau des mains. Si on leur couvre d'étoffe la partie supérieure du visage, leur sensibilité s'en trouve diminuée et cela d'autant plus que le revêtement du front est plus épais ; un bandeau semblable appliqué sur la partie inférieure de la face est loin d'avoir le même effet.

Mon confrère, le professeur Wölfflin, de Bâle, qui a fait de nombreuses expériences à ce sujet, a constaté, d'accord avec d'autres expérimentateurs, que la température du milieu ambiant influe sur la perception à distance des obstacles, en ce sens que la chaleur la facilite tandis que le froid la diminue ; l'acuité auditive, elle, n'est pas modifiée par ces facteurs. Il ne s'agit, du reste, pas de radiations thermiques agissant sur la peau, car la présence d'un poêle est pressentie comme obstacle bien avant que sa chaleur rayonnante ait été perçue, et des objets sans radiations calorifiques, tels que des écrans de feutre, de carton, ou des plaques de verre, sont tout aussi bien pressentis. Il ne peut être question non plus d'une résonance acoustique produite par ces écrans, car leur présence est reconnue lors même qu'ils sont suspendus à près d'un mètre au-dessus du sol, au milieu d'une salle dont les parois seraient elles-mêmes bien plus sonores. Au reste, il n'est pas nécessaire que le sujet en expérience se déplace dans la direction de l'obstacle ; il le sent aussi lorsque c'est l'écran que l'on approche de son visage, et la sensation se prolonge, s'accroît même un moment, après que tout mouvement de rapprochement a cessé.

Le Dr Javal, un oculiste qui fut atteint lui-même de cécité, suppose que la perception à distance des obstacles est due à des radiations obscures d'une nature encore inconnue. M. Pierre Villey, tout en donnant le rôle principal à des sensations auditives inconscientes, estime qu'il pourrait s'agir

aussi de phénomènes de pression. Il raconte avoir promené devant les casiers de sa bibliothèque un de ses compagnons aveugles qui, à chaque saillie du meuble, était capable d'en désigner l'emplacement : « Ici, disait-il, le voile s'épaissit ; à la muraille succède une forte saillie. » Ainsi la perception à distance, manifeste surtout quand l'aveugle fait face à l'obstacle, lui sert encore à reconnaître les accidents d'un mur le long duquel il chemine : il en comptera les portes et les fenêtres, à condition qu'elles soient en retrait de quelques centimètres, et, par le même phénomène, il dénombrera plus loin les arbres qui bordent la route. Ce sont là des faits peu connus et qui, à des témoins non avertis, pourraient faire croire à une supercherie de la part de l'aveugle : comment cet homme qui prétend ne pas voir est-il en état de trouver son chemin et d'en éviter les obstacles, non point « à tâtons » comme le dit un de nos romanciers, mais avec une assurance qui égale presque celle des clairvoyants, tout au moins celle des clairvoyants distraits ? L'explication de ce mystère est simplement que l'aveugle voit par sa mémoire, par son intelligence, par son attention, par la concentration de tous ses autres sens, ce qu'il ne peut voir par ses yeux.

A cette énumération, il convient d'ajouter que l'aveugle voit aussi par son âme ou par son cœur. Ce qui est caché à ses yeux, il arrive souvent à le pressentir avec une délicatesse de sentiments dont bien des voyants se montrent incapables et dont je ne veux pour preuve que les lignes suivantes, écrites par le doyen des pensionnaires de notre asile de Lausanne¹ :

« Je suis complètement aveugle depuis l'âge de 15 mois, et n'ai, par conséquent, aucun souvenir visuel... eh bien, j'affirme que j'ai pour la nature un amour très grand ; que c'est à elle que je dois mes jouissances les plus pures, les plus profondes. Je sais qu'un grand nombre de ses beautés me sont cachées, mais j'en sens aussi un plus grand nombre, de magnifiques et de merveilleuses...

» Pour que j'éprouve de la nature un réel plaisir, il faut évidemment que celle-ci réunisse certaines conditions qui ne sont pas indispensables à un clairvoyant : il faut avant tout qu'elle soit vivante, animée, parfumée, puisque c'est par l'ouïe et l'odorat surtout que je puis

¹ *Le sentiment de la nature chez un aveugle*, par M. Neyroud. — *Messenger suisse des aveugles*, N° 4, septembre 1922.

communiquer avec elle... J'aime donc les environs de notre beau lac, notre pittoresque campagne vaudoise, les charmantes collines et les ombreuses forêts du Jorat. Je jouis de notre douce campagne, surtout en automne et au printemps. J'aime me promener à travers les prés, le long des sentiers que bordent des haies. L'herbe fraîche, sous nos pieds, forme un moelleux tapis. On respire avec délice les senteurs printanières, les oiseaux ont l'air affairés et joyeux... de loin en loin un ruisseau murmure doucement. Toutes ces choses si délicieuses et si fraîches nous communiquent une intense joie de vivre.

» Le lac non plus ne m'est pas indifférent. Oui, je l'aime, notre beau lac ! Je lui dois aussi des jouissances très vives et très poétiques. Je ne l'aime guère le long du quai d'Ouchy : il y a décidément trop de géométrie, il y a surtout trop de monde, trop de bruit ; j'aime beaucoup mieux la plage de Vidy : l'art niveleur des ingénieurs et des architectes n'a pas encore osé profaner cette rive. C'est là que j'ai éprouvé les plus fortes émotions en écoutant gronder le lac en courroux : d'aussi loin que l'oreille peut saisir, on entend ses ondes s'agiter, c'est un murmure grandiose de vagues s'entre-choquant. Ces vagues s'approchent toujours plus tumultueuses et bouillonnantes, toujours suivies par d'autres, puis viennent se briser avec fracas sur la plage. Que ce spectacle est émouvant !... Je ne te vois pas, mon beau lac, mais je sens que tu es grand, que tu es beau !

» J'ai une impression très nette des lieux que je traverse. Il y a déjà longtemps de cela, je fis une promenade de Montreux à Noville. C'était en automne, il faisait bon marcher. De Veytaux à Villeneuve, je me sentais envahir par un profond sentiment de majesté et de grandeur ; sans doute, le lac dont j'entendais les vagues clapoter sur le rivage à ma droite, le bruit de mes pas qui résonnaient contre les pentes roides de la montagne, le voisinage de l'antique château de Chillon et ses souvenirs historiques contribuaient sûrement à éveiller en moi cette impression, et je sentais nettement que je parcourais une des plus belles contrées de mon pays. Nous dépassons le bourg de Villeneuve. Quel contraste ! Sur la route de Noville, un sentiment de tristesse et de mélancolie s'empare de moi ; l'odeur fade des marais et des eaux stagnantes, la route plate et monotone, un silence étrange, toutes ces choses influençaient tristement mon cœur... Lorsque j'entends des clairvoyants discuter sur les lieux que je connais, je me rends compte que mes impressions personnelles sont assez justes. Je peux donc comme tout le monde, aimer et comprendre mon pays. »

D^r J. GONIN,

Professeur à l'Université de Lausanne.

La disparition des armées.

La puissance militaire des pays s'incarne dans des organismes qui sont presque partout constitués de la même façon et présentent les mêmes caractères spécifiques. On admet, sans conteste aucune, que la discipline est indispensable pour transformer un troupeau d'hommes en une troupe; que cette discipline correspond à une hiérarchie; que, d'ailleurs, la subordination et l'échelonnement des grades ne suffisent pas, et qu'il est nécessaire d'instruire, d'éduquer, d'aguerrir les cadres et les soldats, ce qui exige un séjour plus ou moins prolongé dans des casernes ou des camps. Partout aussi on a jugé indispensable d'imposer à l'armée la pratique de rites protocolaires, une tenue déterminée, des insignes, des attributs et diverses autres manifestations extérieures qui affirment sa personnalité et lui confèrent une physionomie spéciale. On peut dire qu'une nation se sent d'autant mieux protégée que ses défenseurs ont été mieux instruits de leur métier, grâce à un long apprentissage, — sans pourtant que celui-ci soit poussé au delà du point de saturation, — que les chefs sont plus respectés de leurs subordonnés, que les uns ou les autres portent avec plus de correction et d'enthousiasme la livrée de la patrie.

Personne ne semble supposer, au moment où ce type est réalisé, et alors qu'on ne songe qu'à le maintenir, qu'il risque d'être aboli par l'évolution fatale du progrès. Et pourtant à y regarder de près, on en est amené à se demander s'il n'est pas menacé de ce sort, à bref délai, solution paradoxale assu-

rément, mais dans laquelle il y a peut-être une part de logique

Cherchons à nous en rendre compte, et, à cet effet, si vous voulez, faisons un rêve¹.

Demandons à notre imagination de nous reporter d'une quinzaine d'années en arrière. Nous voici à La Haye, le 15 juin 1907. A l'instigation de l'Angleterre, et sur l'invitation des Pays-Bas, les délégués de quarante-six puissances sont venus des divers points du globe pour étudier les mesures à prendre en vue de limiter les armements. A la surprise générale, le représentant de l'Allemagne déclare, dès le premier jour, que son gouvernement adhère de tout cœur à la proposition, et que même il n'attendra pas les décisions de la conférence pour licencier son armée de terre. « Je ne pense blesser aucun de vous, messieurs, dit-il, en faisant remarquer que nous occupons en Europe une place prédominante et que chaque jour notre puissance s'accroît sans que nous ayons à sortir notre épée du fourreau, sans même que nous ayons à porter la main à la poignée. » Il ajoute que, par contre, le Kaiser tenait à garder sa flotte de guerre, prétention qu'il justifie en ces termes :

Il me suffit de vous rappeler que nous sommes un peuple prolifique, et que la surabondance de notre natalité nous oblige à chercher des débouchés pour le surplus de notre population, trop à l'étroit dans les limites de l'Empire. Ces débouchés, ne pouvant pas les trouver en Europe, nous sommes bien obligés de les chercher au dehors : un peu en Asie, beaucoup en Afrique et en Amérique. Il faut donc que la route des mers soit ouverte à nos bâtiments, si nous voulons rester en communication avec ceux de nos enfants qui se seront expatriés. Ce n'est qu'avec la protection d'une puissante flotte de guerre que notre marine marchande pourra prendre le développement auquel nous aspirons. Il n'est personne, pensons-nous, qui ne se rende compte de la légitimité d'une telle ambition.

L'empereur allemand conforme ses actes aux engagements pris en son nom : il licencie son armée et adopte toutes les mesures que comporte cette décision, dès lors qu'elle est définitive : il liquide ses stocks de mobilisation ; il ferme

¹ Ce rêve, je l'ai déjà fait. (Voir *Le rétablissement de l'Empire d'Occident*, dans le *Mercur de France*.)

ses usines de guerre ; il annule toutes les commandes qu'il avait passées pour constituer des réserves de matériel ou des approvisionnements en munitions ou en vivres ; il vend à des peuplades sauvages les uniformes de ses soldats ; il se débarrasse, à vil prix, de toute son artillerie et de ses armes portatives au profit de petits Etats désireux de se constituer à bon compte une puissance militaire ; il aliène ses casernes, ses magasins, ses arsenaux, ses stands, ses terrains de manœuvre, ses champs de tir, ses polygones, ses camps d'instruction ; il démantèle ses forteresses, et des maisons s'élèvent là où se dressaient des remparts ; les fossés comblés sont transformés en promenade.

Les bénéfices réalisés de la sorte permettent de construire des avions de toutes sortes et à toutes fins, de toutes formes et de capacité variée. L'aérostation sportive et de plaisance a été mise à la mode par des concours et, grâce à la presse, complice du service de propagande. Des subventions, des primes, ont encouragé le développement de l'aérostation commerciale. On a créé des lignes aériennes de transport pour les voyageurs, pour les marchandises, pour les communications postales.

D'autre part, la science a profité, pour une part, des ressources que s'est procurées le Trésor ; les découvertes des savants sont largement rémunérées ; les laboratoires, richement dotés. C'en est fini des rêves de conquêtes territoriales ; il n'est plus question d'hégémonie. La nation s'occupe exclusivement de commerce, d'art, d'industrie, de sport, d'agriculture, de recherches scientifiques — en particulier dans le domaine de la chimie, de la médecine, de la biologie, de la physique : électricité, radiographie, etc.

La France a accueilli avec soulagement, mais non sans quelque scepticisme, la volte-face accomplie par ses voisins de l'est. Elle n'a garde de se relâcher de sa vigilance et d'imiter l'exemple qui lui est donné, car elle se méfie. Ce désarmement ne suffit pas à la rassurer. Elle n'arrive pas à croire que les Allemands aient pu renoncer à leurs desseins, à leurs convoitises, à leurs ambitions. Elle juge imprudent

de se fier aux apparences ; aussi conserve-t-elle le formidable appareil guerrier qu'elle entretient depuis 1870, dans l'attente des événements. Elle engloutit dans les dépenses militaires des sommes dont pourtant la vie de la nation aurait grand besoin. Mais elle s'y résigne avec l'espoir de s'assurer ainsi contre les dangers éventuels d'une agression ; elle pense garantir par ce moyen l'intégrité du territoire et l'honneur du pays.

Or, il se trouve qu'elle n'a qu'à se louer de ces précautions, si exagérées qu'elles aient pu paraître, lorsque survient un conflit avec le Kaiser. Une circonstance fortuite ou préméditée a amené une tension diplomatique, et, nous appuyant sur la force que nous donne notre puissance militaire, jugeant l'occasion propice pour reprendre l'Alsace et la Lorraine, comptant y réussir aisément et sans coup férir, puisque nous sommes armés et que notre adversaire ne l'est plus, nous adressons à celui-ci un ultimatum énergique. A une heure fixée, il faut que, tel jour, il ait cédé à nos exigences. Sinon, nous ferons prévaloir notre volonté par les armes. Et, pour appuyer la menace, nous mobilisons. Les réservistes sont rappelés. La réquisition fournit à l'armée les éléments qui lui manquent. Les transports de concentration sont préparés, sinon déjà entamés.

A l'expiration du délai fixé, aucune réponse n'est arrivée ; Aussitôt, la sanction suit. La déclaration de guerre est envoyée ; l'ambassadeur reçoit ses passeports.

Mais il n'a pas encore quitté son hôtel, que déjà des milliers d'avions survolent Paris, les grands centres industriels, les points où des troupes sont rassemblées, les gares principales, les nœuds importants de voies ferrées. L'Allemagne a fait main basse sur tous les moyens de transport aérien qu'elle possède. S'adressant au patriotisme des pilotes qu'une pratique quotidienne a formés, ayant excité leur ardeur par tous les stimulants dont elle dispose, — promesse de fortes récompenses tant pécuniaires qu'honorifiques à ceux qui s'acquitteront avec succès de la mission confiée à leur zèle, menace de peines sévères, afflictives ou infamantes, pour ceux qui manqueraient à leur devoir, — elle a chargé de missions multiples et variées cette masse de navigateurs de l'air.

D'autre part, si elle a commis la folie de tenter la fortune par des procédés aléatoires et qui n'ont pas fait leur preuve, elle a eu la sagesse de ne pas miser sur une seule carte. Des bombes incendiaires sont jetées sur les établissements qu'il importe de détruire. Des gaz asphyxiants ou somnifères ou vésicants, fabriqués secrètement et tenus en réserve, sont versés sur le personnel. Des vapeurs corrosives tombent dans les ateliers, les arsenaux, les salles d'armes, où elles détériorent les mécanismes et rongent le métal. Des émissions de microbes altèrent les stocks de vivres et les cours d'eau ou les puits. Des ondes, des rayons Y ou Z, des vibrations sonores¹, décomposent la poudre, la mélinite, les divers explosifs sur la force destructrice ou propulsive desquels notre armée comptait. Des contre-courants électriques, des fluides magnétiques interrompent les communications par le télégraphe ou le téléphone. Les organes centraux, les points vitaux, sont frappés les premiers. Les ministères d'où part le mouvement général, les garnisons, les lieux de concentration, sont inondés d'émanations délétères dont l'action est inattendue, dont la nature est inconnue, et contre lesquelles on n'est prémuni par rien.

Certes, la France peut compter sur la science de ses physiiciens, de ses chimistes, pour découvrir la cause inconnue de la nocivité de ces agents, de leur malfaisance ; l'ingéniosité de la race saura, d'abord, trouver le moyen de paralyser ces procédés déloyaux, puis d'y riposter. Mais d'ici là ?...

D'ici là, la mort, l'anesthésie, d'une part, la désagrégation des choses et les enrayages, d'autre part, auront accompli leur œuvre en empêchant que se produise l'impulsion nécessaire ou, si le moteur fonctionne, en arrêtant la marche du mécanisme actionné par lui. La terreur, d'ailleurs, se répandra dans la nation autant que dans l'armée. Et peut-être le pays capitulera-t-il avant même d'avoir songé à se défendre ou faute d'avoir su assez vite comment se défendre.

En tout cas, le temps employé à trouver, contre un coup aussi inattendu, la parade et la riposte appropriées, — temps

¹ On sait que certaines notes graves de la contrebasse font détoner la nitroglycérine.

d'autant plus long que la confiance dans l'armée aura été plus grande et qu'on aura consacré plus d'argent aux préparatifs militaires, en négligeant les études scientifiques et au préjudice du développement industriel, — ce temps permettra aux ennemis de compléter leur agression par la constitution d'un système défensif organisé à l'aide de la fortification. Détournées de leur destination pacifique et employées comme excavatrices, des machines agricoles creuseront des tranchées et des galeries souterraines dans lesquelles on installera la fabrication de ces produits toxiques auxquels on a recouru pour conférer la protection demandée auparavant à la puissance des projectiles, aux obus de l'artillerie, aux torpilles et aux bombes des mortiers, aux balles des fusils et des mitrailleuses.

Il se pourra donc, en fin de compte, que la victoire soit obtenue par quelques milliers d'hommes qui n'auront pas été subordonnés à plusieurs étages de chefs hiérarchisés, d'hommes qui n'auront jamais porté l'uniforme, ni « fait l'exercice », ni manié les armes, ni été contraints à l'immobilité sur les rangs, qui ne sauront pas reconnaître les grades, qui n'auront pas été initiés à la pratique des marques extérieures de respect.

Ces hommes seront tout simplement : d'une part, de hardis navigateurs aériens, habiles à conduire leurs appareils, et incités, ne fût-ce que par leur amour-propre ou leur civisme, par l'esprit de revanche ou de haine, à accomplir des prouesses sportives, — d'autre part, de consciencieux savants (physiciens, chimistes, bactériologistes) qui se seront patiemment penchés sur leurs alambics, sur leurs éprouvettes, sur leurs microscopes, -- enfin, des ingénieurs et des industriels qui auront su réaliser les conceptions de la science ou les intuitions du rêve.

Car tout ceci, rappelons-le, n'est que du rêve, de l'imagination. Et on est fondé à se demander si ces inventions à la Wells sont bonnes à autre chose qu'à servir de thème à quelque roman.

— Eh bien, non : il se peut qu'elles entrent, plus tôt qu'on

ne peut le supposer, dans le domaine de la réalité. C'est là sans doute une simple conjecture. Et il eût été tout naturel qu'on ne s'arrêtât pas à une telle hypothèse, avant 1914, et qu'on ne la prît pas en considération. Mais les faits ont parlé, depuis cette époque, et ils disent qu'on n'a plus le droit de se refuser à tenir compte d'éventualités de ce genre, si invraisemblables et extravagantes qu'elles paraissent. Il y a plus : on a le devoir de ne jamais les perdre de vue ; on serait coupable en y manquant : tout système militaire est marqué d'un vice rédhibitoire s'il écarte la possibilité d'une victoire remportée sans guerre ou, du moins, d'une guerre menée sans emploi d'armes à feu, sans intervention de soldats et d'officiers, sans impulsion directrice imprimée par les généraux. Nous sommes tenus de prévoir cette surprenante nouveauté à laquelle il n'est pas insensé de croire que la force des choses nous achemine.

On objectera que cette évolution exigera un certain délai, qu'il nous faut tenir compte de l'« échelle humaine » dont nous nous servons pour mesurer les phénomènes ; qu'ici l'étalon usité est une vie d'homme ; que, si l'arquebuse a fait son apparition en 1528 sur les champs de bataille, c'est plus d'un siècle et demi plus tard — vers 1700 — que le feu a commencé à prendre une réelle valeur au combat ; que, donc, plusieurs générations s'écouleront — ou du moins faut-il s'y attendre, — avant qu'une invention nouvelle entre dans la pratique.

Cette thèse est soutenable. Mais la thèse contraire ne l'est pas moins. Et, à l'exemple historique invoqué, on peut en opposer d'autres. Rappelons-nous, en particulier, ce qui s'est passé pour l'électricité.

Elle se manifesta aux Grecs dès leur plus lointaine antiquité. C'est vers l'an 600 avant Jésus-Christ que Thalès de Milet, ayant frotté de l'ambre, vit les particules légères voisines voler vers lui et y adhérer... Nul doute que, venu dans d'autres temps, il eût tiré de sa découverte d'admirables et d'innombrables conséquences.

En fait, il n'en tira rien. Il ne sortit rien de son expérience, de son vivant. Il n'en est rien sorti pendant toute l'antiquité.... Et ce que l'antiquité n'avait pas fait, il va sans dire que le moyen âge ne le fit pas davantage : on arriva jusqu'au seuil du XVII^e siècle sans que la question eût avancé d'un pas.

C'est seulement en l'an 1600, en effet, que parut le *Traité de l'aimant*, où Gilbert relate ses expériences et, tout d'abord, les modestes essais, les puérils essais, auxquels l'antiquité ni le moyen âge n'avaient songé. Il donne une liste de corps, — la résine, le soufre, le verre, etc. — qu'il avait reconnus susceptibles, aussi bien que l'ambre, de se charger d'« électricité ».

Si grand qu'ait été son mérite — et il fut, en effet, extrême — remarquons que ce qu'il fit, en l'espèce, est ce que le premier étudiant venu, aujourd'hui, se mettrait immédiatement en devoir de faire si l'électricité était encore à connaître et que l'expérience de Thalès fût mentionnée pour la première fois devant lui.

Nous en dirons autant de ce que fit Gilbert immédiatement après : constater que l'expérience réussissait mieux par temps sec que par temps humide, par vent du nord ou d'est que par vent du sud. Ce fut encore là un progrès important dans notre connaissance de l'électricité ; mais c'est ce que n'importe qui, imbu de nos idées modernes, aurait recherché à sa place. Voir ce que toutes les circonstances de l'expérience — et en particulier « le beau temps et la pluie, et le froid, et le chaud », — peuvent changer aux expériences, c'est l'A.B.C. du métier, et notre étudiant ne se ferait pas vis-à-vis de ses maîtres un titre de gloire d'avoir été jusque-là.

Il avait cependant fallu plus de deux mille ans pour y arriver¹.

A cette lenteur comparons la rapidité vertigineuse avec laquelle, de nos jours, les découvertes entrent dans la pratique. Autrefois, on mettait des siècles avant d'utiliser une invention. Aujourd'hui, on peut presque dire qu'elle est utilisée avant d'avoir été faite, tant on guette fébrilement son apparition, tant on prévoit profondément ses conséquences, tant on prépare avec minutie leur réalisation. Les prospecteurs n'ont pas encore situé le filon, qu'il y a des ingénieurs tout prêts à l'exploiter, ainsi que des capitalistes déjà décidés à créer une société pour cette exploitation : leur argent est là, attendant qu'on fasse un appel de fonds. Bref, les conditions ne sont plus ce qu'elles étaient dans l'antiquité, ce qu'elles étaient au moyen âge, ce qu'elles étaient hier. S'il a fallu quelque cent soixante douze ans à la poudre pour devenir l'élément prépondérant des batailles, rappelons-nous le temps que l'aviation a mis pour prendre place parmi les moyens de guerre

¹ *L'enseignement secondaire et l'esprit scientifique*, par M. Jacques Hadamard, de l'Académie des Sciences.

les plus puissants, et aussi la guerre chimique, et les chars d'assaut, et les engins de tranchée. Tout porte à penser que le mouvement ne fera que se précipiter ; il est sage de s'attendre à ce qu'il se précipite.

Est-ce à dire qu'il faille renoncer à la possession d'une armée puissante, capable d'agir efficacement au cas où cette conjecture hypothétique ne se réaliserait pas ? — Ce serait, en l'état actuel des choses, la pire des imprudences. Tout en envisageant ce qui pourra être, nous devons nous préoccupier avant tout de ce qui est. Si bien que nous sommes conduits à nous préparer à une éventualité qui se produira d'autant moins que nous nous y serons préparés davantage, alors que, par contre, il nous est à peu près impossible de nous préparer à l'éventualité qui se produira presque certainement ! Situation vraiment paradoxale, très contraire à celles dont nous avons l'habitude, et que, pour cette raison, notre esprit a grand'peine à admettre.

Mais, si on se décide à comprendre qu'on se trouve en présence d'une inéluctable nécessité, on en conclura que notre armée doit être constituée de façon à pouvoir disparaître petit à petit, lorsqu'on sera arrivé à la conviction de son inutilité. Il faut, au contraire, qu'elle présente une solide résistance. Seulement, il y a avantage à ce que, en même temps, elle soit soluble, si on peut s'exprimer ainsi.

Un moment vient, en effet, où insensiblement ce qui a valu cesse de valoir. L'histoire militaire nous le montre par de nombreux exemples. L'invention de la poudre, par exemple, n'a pas immédiatement supprimé les armes blanches. Les frondes, les flèches, les javelots, les piques, les glaives, n'ont été relégués que successivement dans les musées de vieilleries. Les cuirasses, également. Après avoir connu les formations massives, telles que la phalange, on en est venu à la tactique linéaire sur trois rangs, puis à l'ordre dispersé et à l'égailement en tirailleurs. Toutes les réformes se sont introduites plus ou moins lentement. Jamais on n'a eu le courage, — ou plutôt la témérité, l'imprudence, — de les opérer tout d'un coup. Avant de se hasarder à faire un pas de plus, on a commencé par s'assurer de la solidité du terrain sur lequel on

avait mis le pied. Rien de plus sage. Si, du jour où la mousqueterie a fait son apparition, on avait renoncé aux piquiers et aux archers, peut-être aurait-on été victorieux dans la guerre qui aurait suivi. Mais, si l'arme nouvelle n'avait pas répondu aux espoirs qu'on mettait en elle, n'était-il pas heureux qu'on eût gardé celles qui avaient fait leur preuve et sur lesquelles on savait pouvoir compter ?

Pourtant, on aurait été mal inspiré, on aurait même été coupable, si, à l'heure où se révélait la puissance de propulsion de la poudre dans les arquebuses et dans les bombardes, on avait répondu à la création de l'artillerie et du tir de l'infanterie par le développement des armes d'hast, si on avait consacré de grosses sommes à la fabrication de haches, de haliebardes, d'épieux, de framées, de rapières, de masses, de dagues, de poignards, de sabres. Les jours des armes blanches étaient comptés. Bien aveugle, qui n'aurait pas vu que l'ère des armes à feu commençait.

Bien aveugle aussi serait-on si on se refusait à concevoir que l'armée peut être appelée à prendre la forme chaotique et anarchique dont on a pu se faire une idée par l'esquisse fantaisiste que j'ai faite tout à l'heure, en imaginant une guerre chimérique dans laquelle on n'eût employé que des avions et des gaz délétères, sauf à s'en servir à doses massives.

Aussi bien, cette conception a-t-elle déjà un commencement de vie. L'idée essentielle en trouve sa réalisation — ou, tout au moins, une amorce de réalisation — dans l'armée allemande qui, à l'heure actuelle, a perdu sa forme grégaire. Ses éléments sont épars dans des organismes variés et plus ou moins indépendants, dont les uns ont une existence légale, dont d'autres sont simplement tolérés par le gouvernement : il en est qu'il combat, ou qu'il fait semblant de combattre ; il en est qu'il encourage ostensiblement. Les militaires qui en font partie portent des uniformes qui n'ont rien d'uniforme. Les chefs auxquels ils obéissent n'ont pas l'autorité qui correspond à leur rang dans la hiérarchie : Escherich, par exemple, est un simple capitaine. Cette armée trouve sa force dans l'unanimité de ses sentiments beaucoup plus que dans la règle mili-

taire. La loi, les moyens de coercition habituels, n'assurent ni son recrutement ni sa docilité. La discipline y est plus consentie qu'imposée. C'est en ce sens qu'on peut qualifier de chaotique et d'anarchique la puissance militaire de l'Allemagne actuelle. L'unité de pensée lui donne de l'ordre et de l'« archie » ; mais elle ne doit ni ceci ni cela aux institutions.

Bref, nous ne devons pas exclure l'idée d'une armée amorphe pas plus que nous ne devons repousser l'hypothèse de tout à l'heure, sous prétexte que ce serait folie de se lancer dans l'aventure d'une guerre dont la nature serait toute nouvelle. Il y a toujours à craindre la démence, non seulement de la part des hommes, mais encore de la part des nations. N'est-il pas inconcevable qu'il se soit trouvé des gens pour provoquer les hostilités en 1914 ?

Lieutenant-colonel EMILE MAYER.

La littérature d'aujourd'hui dans la Suisse romande.

SECONDE PARTIE ¹

II

Les fondateurs de la *Voile latine* prétendaient « renouveler, si possible, les lettres suisses par l'idée d'art, un retour au sol même et à ses plus anciennes traditions ². » C'est en raccourci le programme même de la Pléiade française de 1550. Cette analogie n'est pas fortuite. Cent traits montrent que M. de Reynold à ses débuts subit le prestige de Ronsard.

Nul doute que le groupe de la *Voile latine* a voulu produire chez nous une Renaissance. Au bout de dix ans, c'est-à-dire à la veille de la guerre, on pouvait croire que ces écrivains avaient au moins préparé cette rénovation, s'ils ne l'avaient pas encore accomplie, et que la Renaissance allait « se lever à l'appel de notre jeunesse. ³ »

La guerre est venue modifier les éléments de l'expérience. Au lieu de réaliser le classicisme qu'ils cherchaient, dès 1905, à l'instar d'une jeune école française, quelques artisans de notre littérature vivante se sont engagés dans des chemins de traverse qui ramènent aux erreurs du symbolisme décadent. Paris encore leur a fourni des guides, mais de mauvais guides, égarés par l'ébranlement de la guerre ; sans même

¹ Pour la première partie, voir le numéro d'août.

² Editorial du T. II, 1906, qui paraît rédigé par M. de Reynold.

³ J.-B. Bouvier, conclusion de l'*Apologie des jeunes*.

renoncer tous à prédire le réveil de l'art classique, ces écrivains prennent plutôt pour modèles des esthètes de l'Italie futuriste ou de l'Allemagne vaincue, ils écoutent mieux la leçon des agents intellectuels de la Russie décomposée qu'ils ne suivent l'enseignement de Racine, de Flaubert ou même d'André Gide.

Quoi qu'il en soit de cette Renaissance annoncée, réalisée par les uns puis compromise, je constate que le groupe de la *Voile latine*, scindé puis continué de la manière que nous avons vue par les *Cahiers vaudois*, présente vraiment les caractères d'une école littéraire. Toutes proportions réduites, bien entendu, ce mouvement offre des analogies avec les deux grandes renaissances littéraires françaises, celle de la Pléiade de 1550, celle des cénacles romantiques de 1820 à 1830.

Même besoin de lancer des manifestes, plus ambitieux qu'originaux, en même temps qu'on prépare des œuvres qui répondent imparfaitement à ces théories parce qu'on connaît mal son tempérament. Même artifice dans le groupement d'individualités différentes, qui divergeront et s'opposeront quand l'affectueuse illusion juvénile aura cédé aux impulsions nouvelles que l'action produit. Même besoin de réagir contre le goût dominant, tout en ménageant quelques auteurs vivants dans lesquels on pressent, et reconnaîtra après leur mort, les précurseurs de la réforme dont on s'attribue presque tout le mérite (Ph. Monnier). Même effort pour rattacher l'innovation à une tradition, pour lui trouver des modèles, des parrains dans une période ancienne. Mêmes influences des littératures contemporaines d'autres pays, influences dont on déclare les unes en ignorant les autres. Même évolution de l'idéal, mêmes regroupements, un cénacle remplaçant un premier cénacle dissous, reprenant une partie de ses idées et de son personnel et répudiant le reste. Même dévouement durable de tous à un principe au moins, l'idée d'art chère à la Pléiade, relativement nouvelle dans notre Suisse romande d'il y a vingt ans comme elle l'était dans la France de la Renaissance. Cependant ceux qui déburent après la création de l'école cherchent son appui, se rattachent

à l'un de ses organes, augmentent ainsi sa complexité et les chances de dispersion et de conversion.

L'école littéraire ainsi définie n'occupe pas seule la scène. Les survivants de la génération précédente, les concurrents qui vont leur chemin solitaire (je pense à M^{me} Noëlle Roger, à M. Benjamin Vallotton) peuvent avoir plus de part aux faveurs d'un public qui se défie des innovations. Puis les hommes de lettres ne sont pas les seuls artisans du mouvement intellectuel : il y a l'enseignement et la presse, dont les écrivains d'avant-garde disent volontiers pis que pendre... en attendant de s'asseoir, l'âge venu, dans des fauteuils de rédactions ou dans les chaires des professeurs.

Nos journaux depuis trente ans ont accompli un grand progrès : ils accueillent les écrivains. Le temps est bien passé où le directeur d'un de nos périodiques littéraires coupait court aux étincelantes chroniques italiennes de Philippe Monnier en lui écrivant que c'était là « de la vanité recouverte de fioritures.¹ » Nos quotidiens mêmes sont plus aimables que ne l'était jadis cette revue... Vous souvient-il du doux temps d'avant-guerre où notre *Gazette* nous apportait le dimanche... le *Touriste tombé* et d'autres savoureux morceaux de M. Ramuz, ou ces chroniques dans lesquelles le fin bon sens de M. F. Roger-Cornaz prenait, sous un domino à fanfreluches, l'apparence de la frivolité.

Moins de falbalas maintenant, moins de fin bon sens ou de forte saveur. Mais la faute n'est pas à nos journaux, si de nos conteurs le plus vigoureux a rompu le contact avec le grand public, si de nos chroniqueurs le plus élégant, par une élégance suprême de dandy, s'est enveloppé d'un long silence. A peine cependant avais-je tracé cette phrase que M. Roger-Cornaz reparaisait, dans la *Bibliothèque Universelle* puis dans la *Semaine littéraire*, et nous offrait en un vase précieux, comme une liqueur composée et chaude couverte d'une mousse irisée, les propos sereins et sans espoir d'un sage qui s'est établi dans sa seconde jeunesse.

¹ P. Seippel, *La presse littéraire... Journal de Genève*, 12 juin 1922.

Les penseurs du pays romand participent plus qu'ailleurs à la vie civique comme à la vie morale ; plus qu'ailleurs, ils devraient marquer d'une forte empreinte notre production littéraire. Plusieurs cependant tentent de mettre à la portée du public les objets de leur méditation, sans les avilir. L'un versifie vaillamment une épopée philosophique. Un autre est un critique d'une vue large, mobile, au trait vif, et frappe l'article de journal mieux que des rédacteurs de profession. Si j'avais le loisir de caractériser ici notre presse, j'admire-rais le talent qui s'y dépense, je louerais quelques beaux tempéraments, et je m'étonnerais que le sens politique, le sens de la responsabilité, demeurent, en moyenne, si inférieurs à la capacité technique¹.

La critique ne manquera jamais, au pays romand, de maîtres, d'ouvriers, d'apprentis. Elle répond trop à notre instinct. Pourquoi donc répéter à l'envi que la critique romande est nulle ? Elle est impossible, dit-on, parce que tous nos hommes de lettres se connaissent personnellement². Cela était juste, bien qu'autrefois Genève, Lausanne, Neuchâtel aient formé, beaucoup plus que maintenant, de petits centres isolés ; mais cela devient moins vrai à mesure que notre monde littéraire s'agrandit (serais-je le seul sauvage, parmi les amis des livres, à ne connaître que quelques-uns de nos écrivains ?) ; et je veux croire (vais-je perdre cette illusion ?) qu'il est possible de parler impartialement des auteurs que l'on connaît sans qu'ils se muent du coup en adversaires acharnés.

La critique, chez nous, ne va certes pas sans péril. Mais en est-il autrement à Paris ? On peut s'étonner toutefois que de jeunes écrivains, qui font rage contre les gênes de la tradition et revendiquent les franchises de la fantaisie créatrice, se rebellent avec violence contre la critique sincère

¹ Résolu en ce domaine à ne citer personne, parce que j'aurais trop à dire, à passer même sous silence tous les journalistes dont le vif talent s'exerce en d'autres genres, je rappelle cependant que M. Paul Du Bochet, ayant fait comme reporter la fameuse retraite de Serbie, a négligé, par dédain de la gloire, semble-t-il, de recueillir les pages superbes où il retraçait ces illustres faits, dans un journal romand et dans un quotidien français.

² Voir entre autres sur ce sujet, Ed. Rod, discours cité, et la réponse de M. Seippel, *Escarmouches*, p. 85 ss.

dès qu'ils en sentent l'épine, sous les fleurs ou sans fleur. Leur éducation littéraire est donc incomplète, puisqu'ils ne comprennent pas que la critique impartiale est une des conditions d'une vie littéraire normale et que le critique capable de manifester son opinion sans faiblesse concourt à la même émancipation que les poètes résolus à s'exprimer sans timidité. M. Alexis François est ce critique qui ne craint pas d'être sincère¹, de mettre l'épine sous les roses et parfois un bouquet de chardons. Il n'est pas le seul, dans notre pays critique.

Je rendrais hommage à l'école genevoise de psychologie, au groupe de penseurs qui rédigent la *Revue de théologie et de philosophie*, si je n'étais réduit à les admirer bien souvent sans les lire. Quant aux *Cahiers de jeunesse*, si sympathiques dans leur lutte contre les doctrines réactionnaires, ils auraient gagné parfois à être mieux écrits. La tradition libérale mériterait que l'on mît plus constamment à son service l'éloquence ou le style². Mon regret de ne pas entendre la métaphysique et de pratiquer si peu la psychologie est d'autant plus vif que j'aimerais demander aux travaux de notre brigade de penseurs des satisfactions que les chants de nos poètes ne suffisent pas à m'offrir. Malgré leur évidente vocation, nos écrivains en vers ne produisent pas des œuvres d'un art assez puissant, et notre soif de beauté en est réduite à chercher d'autres sources où se désaltérer. La relative faiblesse de notre poésie est-elle un mal incurable ? Tient-elle aux conditions d'existence de notre peuple, à son caractère ? Faut-il attendre peut-être que le français soit mieux devenu notre langue instinctive, pour que la terre romande produise enfin ce grand écrivain en vers qu'elle espère depuis un siècle et dont quelques grands prosateurs ne nous tiennent pas lieu ?...

M. Henry Spiess est le prince de notre jeune poésie. Les

¹ Voir sa « Vie en Suisse » de la *Semaine littéraire*, jusqu'au printemps 1923.

² Il ne suffit pas de bien penser pour se montrer bon apologiste. Mais je m'empresse d'ajouter que les *Cahiers de jeunesse*, qui paraissent désormais plus souvent, comprennent de mieux en mieux ce qu'ils doivent accorder à l'art de l'expression.

nouveaux rimeurs, ou faiseurs de rythmes, lui rendent hommage et lui offrent ce titre. Il le mérite par son entier dévouement à la poésie ; car, lui qui n'a guère publié qu'une mince plaquette de prose¹, il produit sans cesse des vers, avec cette fécondité qui seule s'impose au public et qui est, sinon toujours une preuve de talent, du moins une des conditions de la réputation littéraire. S'il suffisait d'un poème remarquable, d'un conte ou de quelques essais distingués pour qu'un lettré prît place au rang des écrivains, le Léman ne pourrait contenir les noms de tous les écrivains romands.

M. Spiess mérite de tenir le sceptre de notre poésie, par sa vocation impérieuse, par le don qu'il a de traduire tout ce qu'il ressent dans la musique des mots. Ne lui demandez pas des idées, des constructions, des récits, des tableaux ; à peine s'il vous fera des confidences précises. Il est, chez nous, le type de ces poètes procédant de Verlaine, qui accordent à la sensation tout ce que la poésie traditionnelle réservait au fait et à l'idée, et qui se passent de cette trame narrative, fondement du lyrisme français des classiques et des romantiques. Jamais un maître d'école ne demandera à ses élèves de lui résumer un poème de M. Spiess : et c'est tant mieux pour la poésie pure.

Il faudrait être bien habile pour analyser un de ces morceaux ; il faudrait être habile en musique. Je ne suis pas musicien ; je préfère la poésie plastique, qui présente des couleurs, des contours arrêtés, un relief, à la poésie qui n'est que mélodie, vibration sonore, glissement fluide et déroulement insaisissable. Tant mieux pour moi, s'il s'agit d'un poème de M. de Reynold ou de M. Franzoni. Tant pis, s'il s'agit de goûter le charme d'Henry Spiess. Son sens musical l'emporte absolument sur son sens visuel. Et cette musique n'est pas le concert de la nature, la plainte du vent dans la forêt, le clapotis de la vague. Ces motifs extérieurs, M. Spiess s'en sert, il est vrai, pour exprimer ses sensations, pour les extérioriser par les images indispensables à toute

¹ *Rodolphe*, silhouette genevoise.

poésie qui ne renonce pas à l'intelligible. Mais la musique du poète est essentiellement intime :

Le monde extérieur au mien n'existe pas,
Sinon quand je lui prête un instant ma pensée...¹

L'état d'âme habituel de M. Spiess est proprement musical. Il n'est pas cérébral, ce qui le garderait d'être poète ; il n'est pas passionné, ce qui lui inspirerait une poésie d'un tout autre souffle ; il n'est pas sentimental, véritablement, ni précisément sensuel. Il *n'est pas* : ce verbe *être* serait trop positif ; il ne *devient* pas, ce *devenir* serait trop progressif ; il oscille, comme le flot, il avance puis recule, il ne s'élève que pour retomber. Il passe du rire aux larmes, sans nous dire ses raisons ; il n'a pas de raisons qui se laissent formuler. Il désespère, il est brisé ; les chansons plaintives s'envolent de son luth en essaim de sombres papillons. Puis soudain, sans transition, il s'établit dans l'extase :

J'habite au sein du temple où j'ai part aux prodiges ² !

Un brusque rayon d'en haut frappe soudain ce mystique, au milieu de sa route circulaire qui touche périodiquement les deux termes extrêmes de l'abjection sensuelle et de la sainteté. Le voici qui s'écrie :

L'orgueil extasié de rejoindre mes dieux
Baigne mon front levé d'un nimbe qui flamboie ;
Et, cadencant les cris d'un chant victorieux,
Les bras ouverts, je marche au-devant de la joie ³ !

Cette félicité est de peu de durée. Instrument à sensations plutôt qu'organe à sentiments, ce poète est voué à la mélancolie de ceux que la sensation tyrannise. Il se l'avoue, il nous en fait la confidence ; il ne nous dissimule rien de son déséquilibre. Dans cette longue confession lyrique, d'une poignante sincérité, d'une admirable richesse de rythmes et de motifs, l'*Amour offensé*, il vous est loisible de découvrir sous les replis mélodiques, au milieu des retours et des détours du poète poursuivant le bonheur dans l'amour, la goutte de boue qui souille son cœur, qui ternit sa candeur enfantine.

¹ *Le Visage ambigu* (1915), p. 15.

² *Le Visage ambigu*, p. 43.

³ *Saison divine*, p. 130.

C'est un enfant mobile, prompt à s'éprendre, à se leurrer, prompt à s'effrayer, à se réfugier dans les bras de sa mère trop aimée,

Maman, qui m'as donné mieux que l'amour des femmes...¹

Il se sent incapable d'une vie active, normale :

La fatigue, l'anomalie,
L'inquiétude, le chagrin,
Le remords, le désir enfin
Poignent mon cœur, peuplent ma vie. ²

Les recueils de M. Spiess abondent en strophes qui semblent ainsi l'exprimer tout entier, mais son être fluide s'échappe, se brise, rejaillit comme la vague en mille gouttes sonores.

M. Spiess est parfaitement maître de son art. Il s'est très vite corrigé de ses premières gaucheries. Sa souplesse rythmique est une merveille. Il est bref, haletant, fuyant ; il peut être grave, plein, arrondir les grandes strophes. Il sait rimer ; il lui convient souvent de se contenter d'assonances. Cet homme sans volonté fait ce qu'il veut de ses vers. Il s'est de même rendu maître de ses maîtres ; il domine les très visibles influences qu'il subit. On a pu dire sans paradoxe que M. Spiess n'était jamais plus original que quand il imitait. Cet impulsif est passablement livresque. Pourquoi pas ? L'impulsion peut venir du livre aussi bien que du monde vivant. Successivement M. Spiess s'éprend de Maeterlink, de Rodenbach, de Verlaine qu'il pastiche presque, puis de Francis Jammes et de ce Paul Fort qu'il a exalté en de belles conférences. C'est peut-être à l'influence de ces deux derniers que nous devons son *Printemps* 1907, capricieux journal poétique, chronique intime en alexandrins, qui forme le centre du meilleur recueil de M. Spiess, *Attendre*.

La grande faiblesse de cette poésie presque constamment inspirée, de ces glissements, de ces élancements et retombées, de ces chansons toujours nouvelles mais que rien d'essentiel ne distingue, c'est la monotonie.

...ne plus trouver de route et voir autour de soi,
Neiger à l'infini de l'ombre et de la cendre ³ !

¹ *Saison divine*, p. 71.

² *Attendre*, p. 170.

³ *Attendre*, p. 219.

M. Spiess exprime ainsi parfaitement ce que ressent le lecteur cherchant un chemin dans le fourré de son œuvre abondante. Ce voyageur fatigué des jeux de la lumière et de l'ombre voit au crépuscule une neige cendrée tomber lentement puis en flocons pressés ; ce sont des plumes de ramier qu'une main surnaturelle fait tomber des portes du ciel ; cette averse grise et douce lasse ses yeux, alourdit ses membres, arrête sa marche ; le voyageur se laisse choir et, sur la couche soyeuse de plumes amoncelées, il s'endort et se met à rêver....

M. Spiess, par contraste et par la vertu de sa souplesse, sait être un charmant rimeur funambulesque ; voyez ses *Rimes d'audience*¹, lisez son badinage, le *Danseur et la corde*, dont la première partie est d'un si beau mouvement lyrique.

M. Spiess ne sait être que poète. Nos lettres romandes sont plus accoutumées à « ces poètes morts jeunes, à qui l'homme survit », à ces hommes qui recueillent avant de se convertir à l'action prosaïque les poèmes de leur jeunesse. Mais jadis ces *juvenilia* de nos étudiants étaient exécrables le plus souvent. Il arrive aujourd'hui que ces premiers recueils soient chargés de tant de promesses que nous sommes surpris et déçus quand ils ne sont pas suivis d'un second. Nous avons eu, hélas, dans la génération actuelle (c'est une fatale tradition) le poète mort à vingt-cinq ans, mort sans espoir de réveil, *Aloys Blondel*, qui nous a laissé l'exemple d'une âme fière et haute plutôt que le regret d'un talent encore incertain. Mais nous avons plusieurs hommes de lettres bien en vie qui ne se présentent pas de tenir les promesses de leur aube lyrique. Que M. *René de Weck* ne publie plus de vers et qu'il ait quitté la lyre pour la férule du critique, cela se conçoit : ses *Stèles votives* (1913) témoignent de plus de distinction que de souffle original².

Mais que M. *François Franzoni* abandonne la muse, cette

¹ 1903, édition augmentée 1917. *Le danseur...* paru en 1912 hors commerce, ainsi que plusieurs plaquettes, plus introuvables encore.

² M. de Weck est titulaire de la chronique suisse au *Mercur de France*. Voir son excellente brochure sur la *Vie littéraire dans la Suisse française*, Paris, 1912.

belle muse parnassienne, de taille ferme et noblement drapée qui lui a dicté son *Offrande à la vie* (1913), ce serait pour nous une sensible perte. Il pouvait nous donner mieux encore, assouplir son instrument, exprimer une douleur plus personnelle ; non pas que la forte tristesse d'une partie de son unique livre soit feinte, mais elle est contenue, enfermée dans une forme qui lui prête un son conventionnel. M. Franzoni, qui a l'esprit le plus rapide, le plus mobile, et qui est, phénomène si rare chez nous, un causeur étincelant, n'a pas fait du tout le livre qui l'exprime tout entier. Il a choisi des motifs, il a composé en artiste, en peintre et sculpteur, des pièces plastiques, d'un fort équilibre, d'une mouvement sûr. Son penchant paraissait être vers la poésie narrative ou épique, On le voit très bien mettre en vers des légendes historiques, enfermant des pensées, dissimulant une sensibilité très vive, sous l'enchaînement impassible des faits. Il a réussi du premier coup des pièces qui ne dépareraient pas l'anthologie des gens de goût. N'y reviendra-t-il pas ?¹

La *Vaine jeunesse* de M. Ami Chantre (1910) demande plus impérieusement encore une suite, qui se fait attendre depuis douze ans. Je serais bien étonné que chez ce lettré, d'un goût étroit, d'un esprit étroit mais singulièrement pénétrant dans le cercle où il s'enferme, le critique ait étouffé le poète². Son recueil est désolant pour les maîtres d'énergie. Il se refuse à la vie, il se refuse à l'espoir même :

Mon Dieu, délivrez-moi du malfaisant espoir !

Espérer, c'est doubler la souffrance soufferte.

Son attitude est négative. Ce n'est pas par un simple procédé de style qu'il commence ses pièces par des vers comme ceux-ci :

Je n'ai pas pris la route aux lourdes diligences.

.... O villes où jamais on ne s'arrêtera...

.... Les femmes qu'on n'a pas aimées,

Les livres que l'on n'a pas lus

^ Et les jours qu'on n'a pas vécus

Dansent la ronde des années

Autour de l'âme infortunée.

¹ M. Franzoni écrit, à l'occasion, une prose riche et souple, classique et personnelle. Voir, par exemple, l'introduction de sa *Pensée de Machiavel*, 1921,

² Voir dans la *Gazette de Lausanne* ses lettres sur « le théâtre à Paris. »

Et ce vers initial d'une fort belle pièce :

Les bateaux sur lesquels on ne s'embarque pas....

M. Chantrea connu « la compagne en robe noire », la Pauvreté. Il est « celui qu'on aime trop chez lui », « le petit trop choyé par sa mère » (lui aussi), pour qui l'exil est dur dans la ville étrangère. Il n'ose pas agir, pas aimer, pas s'étourdir dans la jouissance facile. Il doute de son talent et se persuade que

...le plus beau poème

Ne vaut pas le travail obscur d'un laboureur.

Cependant la muse ne l'abandonne pas à sa lamentation. L'inspiratrice sent comme nous que les tristesses de ce jeune homme peuvent être fort sincères mais doivent être apaisées ; elle lui rend la foi dans l'art, l'ivresse de la musique et du verbe, l'espérance en un mot. M. Chantrea, un peu embarrassé parfois dans la phraséologie symboliste, usait à l'ordinaire d'un style poétique aisé, harmonieux. Il se montre capable de dérouler sans accident une période en vers. Mérite non moins rare, il compose son recueil, qui est un tout organique et non pas un assemblage fortuit.

M. F. Roger-Cornaz, quand il lui plaisait d'être poète, conciliait la manière d'Henri de Régnier avec le sonnet parfait de Hérédia. Il ne se lassait pas d'incliner les roses sur la vasque... « au faible bruit du jet d'eau qui s'épanche », de moduler, au jardin des fêtes galantes, la musique des menuets et des pavanés. Nous ne nous lassions pas de son archaïsme ingénieux, de son affectation gracieuse, de sa désinvolture. D'autres sonnait pour nous des fanfares plus mâles, ces grâces musquées flattaient notre goût de l'élégance, notre vanité de rustiques qui ne s'attendaient pas à produire ni surtout à retenir ce poète de boudoir. Son *Trianon de porcelaine* (1911) renferme mieux que des vers d'une facture parfaite en un apparent négligé. Il dit la volupté, mais aussi le châtiement du voluptueux : la brièveté du plaisir, la vaine fuite des jours, l'horreur du tombeau. C'est sa façon, oh ! combien discrète et d'un sobre pathétique, de nous faire un peu de morale.

Dans ses nombreuses chroniques, ce genre où triomphait le pseudo-vicomte de Launay qu'il a réédité, M. Cornaz, tour à tour impertinent ou mélancolique avec une grâce légère, nous donnait des leçons de goût. Ne s'avisa-t-il pas de terminer sa naguère fameuse chronique du *Foyer romand* de 1911, qui commence par un charmant éloge du pays vaudois, en déclarant que le vers libre est plus démodé que Malherbe, que Victor Hugo reste plus grand que Verlaine et que « les jeunes esthètes ne doivent point mépriser Jean-Jacques Rousseau et Mme de Staël en les traitant de Suisses et même de « Suis-sards »...

M. Charly Clerc est critique plutôt que poète. Il est un intermédiaire entre ces deux genres, comme M. de Reynold est intermédiaire entre la poésie et l'histoire, comme M. Vallotton est un trait d'union entre l'art de conter et l'art de moraliser. Mais ne prétendons pas enfermer et définir M. Charly Clerc. Il est multiple et mobile comme la vie même. Il reverdit à mesure qu'il s'éloigne de la prime jeunesse ; il s'élance vers l'aurore qui point, fût-elle une aube grise et menaçante.

Dans son petit recueil poétique, *Les chemins et les demeures* (1920), vous lirez telle de ses pièces sans en discerner la ligne ni le thème ; subitement la signification morale s'en dégagera, vous saisira, vous serez soumis au magicien subtil, qui peut-être vous abandonnera l'instant d'après, repoussera votre adhésion, s'esquivera de votre prise, tant il est rapide, instable, en dépit de sa conviction, de son attachement à sa terre, de sa bonne volonté humaine et sociale. M. Charly Clerc est un écrivain inégal, parfois informe, mais capable d'une forme excellente. Il nous donnera, il a déjà donné, d'autres poèmes aussi beaux que celui qu'il a écrit *Pour le Vendredi-saint* 1918. Il est sensible et actif à la fois : son âme assouplie n'est pas de celles que les tensions contraires déchirent.

M. Pierre Girard, parmi nos poètes plus jeunes, est le mieux doué, et le moins discipliné. L'inspiration est sensible dans ses poèmes abondants comme est sensible le vent qui courbe les branches et nous touche au visage. Dans une forme moins châtiée, M. Girard traite les thèmes chers à Mme de Noailles.

Il imite aussi, semble-t-il, Francis Jammes, Henri de Régnier. Il n'est pas sans analogies avec M. Henry Spiess. Mais pour des êtres de cette nature, subir une influence c'est recevoir une inspiration. Les sources profondes de la poésie de M. Girard ne sont pas livresques. Il me semble qu'il doit beaucoup plus à deux manifestations de la vie contemporaine, l'une artistique, l'autre hygiénique : la danse rythmique de Jaques-Dalcroze... et le bain de soleil. M. Girard est, dans ses vers tout au moins, un adolescent qui danse nu sur une plage brûlée par un été torride. Ses évolutions, d'un rythme tour à tour alangui ou dionysiaque, font lever autour de lui et tourner, suivant le mouvement de sa danse, les images ardentes et colorées. C'est un flot de pourpre, d'ocre, de pétales de roses rouges, de feuilles d'or chauffées au soleil d'octobre. Ce danseur anime la nature, la recrée à son image et se confond en elle. Par le miracle de son imagination, les rives vertes et tempérées du Léman se métamorphosent en un jardin somptueux, défaillant sous l'ardeur d'un éternel été. Ce poète est un panthéiste visionnaire.

Il trouve de magnifiques images. Il sent « un dieu confiné dans sa forme vivante » puis il se dissout et se trouve « épars, divin, mélodieux ». Son sang « circule dans la terre » et revient en lui ; puis tout le pays vivant dont sa chair est sortie palpite autour de lui et « bat à son corps ainsi qu'une grande aile¹ ». Mais cette nature le domine. Les sensations gouvernent ce poète ; il ne les ordonne pas, ne les choisit pas ; il ne compose pas. Quand le vent chaud se lève, il tire des sons de cette lyre éolienne. Comme ils sont décevants, à la longue, ces chants où le souffle est tout, dont l'art est incomplet. On lit avec ravissement la *Flamme au soleil* (1915). On prend le *Parillon dans les vignes* (1917) comme une corbeille de beaux fruits inégalement mûrs. C'est à peine si l'on coupe (rigueur certes excessive) les dernières pages du *Visage tourné vers le zénith* (1921). fatigué que l'on est de ces évolutions sans règle, de ce talent insoucieux du choix et des limites.

M. Pierre-Louis Matthey enferme dans l'art abscons de

¹ *La flamme au soleil*, passim.

Mallarmé la sensualité tourmentée d'un fils de Baudelaire¹. Ce poète impénétrable est certainement au goût du jour, ou de la veille. Je le crois, malgré son apparent snobisme, très sincèrement pervers. La perversité n'est pas seulement un divertissement artificiel. Chez nous, elle avait jadis la pudeur ou l'hypocrisie de se dissimuler. Pour certains de nos jeunes, elle devient matière d'art. Je ne sais si l'art y a gagné ce que la tenue morale y perd. C'est selon.

M. Matthey n'est pas d'une obscurité constamment impénétrable. Parfois il laisse échapper un cri ; ou bien nous sentons dans l'ombre à travers laquelle il nous guide, comme le serrement de main désespéré d'un homme frappé à mort. Ce n'est certes pas d'un artiste indifférent. Quand la mode aura passé de l'obscurité satanique, peut-être cette trouble liqueur se décantera-t-elle. Nous aurions alors un poète d'une puissante originalité. A moins que ces ténèbres ne soient l'essence même de son âme, et que seuls quelques initiés aient à jamais le privilège d'y contempler le spectacle que nous ne faisons que pressentir.

M. René-Louis Piachaud est un poète libertin qui versifie avec une aisance un peu négligente ; il est aussi, à moins qu'ils ne soient deux à porter ce nom, un critique dramatique² d'une moralité stricte, qui se donne ou se donnait beaucoup de mal pour écrire la prose archaïque du grand siècle. Cette contradiction semble révéler un talent riche qui n'a pas fini de se découvrir. M. Piachaud avoue qu'il a été

Hélas, sept fois blessé par la littérature.

Malgré ce dommage il essaie, dans son recueil *Les jours se suivent* (1910)

.... de mettre en vers
De petits sentiments sincères
Et (sa) vie en images vraies.

Il n'y manque pas. Parfois il s'élève au-dessus de l'image familière et du récit d'aventures galantes contées avec une sensibilité gouailleuse. Avec une franchise cynique mais

¹ Seize à vingt, 1914, 7^e Cahier vaudois. — Semaines de passion, 1919. — Même sang, 1920.

² Dans le *Journal de Genève*.

profonde, il nous révèle son attitude à l'égard de sa mère et nous décrit, dans cette affection douloureuse et combattue, un de ces complexes de famille dont plusieurs de nos poètes se sont inspirés, au moment où l'école de psychologie analytique allait attirer l'attention sur ces phénomènes de la vie secrète¹. M. Piachaud manifeste en toute occasion son dévouement à la cause des bonnes lettres et de la haute culture ; il lui arrive même, ô merveille, de défendre les études supérieures contre ceux qui croient que manger du « pédant » est une fonction du poète. Il vient de nous donner une version du *Songe* de Shakespeare qui est une œuvre charmante en même temps qu'un tour de force. Résolu, comme il paraît l'être, à triompher dans la carrière des lettres, M. Piachaud ne peut manquer d'y marquer une trace brillante.

Caractériser le talent de M. de Reynold n'est pas, pour moi du moins, une entreprise aisée. Je vais l'essayer, sans partialité, en n'admettant dans son portrait que les traits les plus apparents de ses œuvres. Celles-ci nous montrent que M. de Reynold est un homme d'une vaste culture et d'une vive intelligence. Mais son esprit n'est pas de ceux qui, de premier mouvement, pénètrent et analysent ; il n'est pas, comme tant de Suisses calvinistes, psychologue et critique. Il est constructeur. Infatigablement, il construit. Qu'il s'agisse de réparer les murs de la maison natale, d'élever à nos frontières morales des fortifications ou de jeter au contraire des ponts entre des mondes antagonistes, qu'il s'agisse d'édifier une cité nouvelle pour l'humanité en marche ou de raffermir la Cité de Dieu, cet ordonnateur trace des plans et rassemble des ouvriers pour leur distribuer la besogne. C'est un esprit synthétique, formé aux méthodes scolastiques et qui se souvient constamment de saint Thomas d'Aquin. C'est pour lui qu'Alfred de Vigny semble avoir écrit : « Tout homme qui a des idées et ne les enchaîne pas dans un système entier est un homme incomplet ; il ne produira rien que de vague² ». C'est pour notre écrivain fribourgeois que le même Vigny disait encore, traçant le

¹ Cf. aussi Daniel Secrétan « La prière à mes parents ». 5^e Cahier vaudois de la 2^e série.

² Lettre à Lord X., en tête de la traduction d'*Othello*, 1829.

portrait idéal de l'écrivain : « Il a médité dans la retraite sa philosophie entière ; il la voit toute d'un coup d'œil ; il la tient dans sa main comme une chaîne, et peut dire à quelle pensée il va suspendre son premier anneau, à laquelle aboutira le dernier, et quelles œuvres pourront s'attacher à tous les autres dans l'avenir. Sa mémoire est riche, exacte...¹ » L'esprit de système ne va point sans péril, et ces chaînes, ces voies que l'on projette devant ses pas avec une décision rigide, n'empêchent pas, dans la réalité, de brusques tournants par lesquels le présent désavoue parfois le passé. Mais quittons Vigny et revenons à M. de Reynold.

Ce philosophe d'ancien régime est en même temps un moderne, très curieux des manifestations de l'art contemporain et doué par surcroît d'un sens visuel excellent. Il n'est pas musicien. Quelques-uns de ses poèmes ne supportent pas l'audition, et s'il a peut-être suivi, dans tel morceau des *Bannières flammées*, les rythmes compliqués de certaines hymnes de l'Eglise, notre oreille brusquée n'en découvre pas le motif conducteur. Pour cette raison on pourrait regretter que M. de Reynold ne soit pas resté plus fidèle aux vers réguliers. Cette année, dans une lecture publique, il nous en faisait entendre de très beaux, qu'il a récemment composés. Heureux retour de ce talent, toujours en recherche et en travail.

Je crois qu'il a voulu nous donner dans les *Bannières flammées* (1915) une somme de sa production poétique. Il a bien fait d'abandonner à l'oubli ses deux recueils trop juvéniles, *l'Age d'or* (1899) et *Au pays des aïeux* (1902). Mais il eût pu reprendre d'autres pièces encore des *Lauriers de l'armure* (1905) et ne pas condamner plusieurs charmants poèmes de facture régulière, qui dorment dans la *Voile latine* ou dans les *Feuillets*. Moins de rigueur dans le choix des poèmes anciens, moins de complaisance à l'égard des vastes morceaux rythmés que la guerre venait de lui inspirer, et l'auteur des *Bannières* nous aurait donné une œuvre bien forte.

Nous avons vu dans la première partie de cette étude

¹ Dernière nuit de travail, en tête de *Chatterton*, 1834.

quels sont les thèmes favoris de cet auteur. Sa poésie a les mêmes thèmes que ses ouvrages théoriques ; il traite les mêmes sujets dans ses poèmes, dans ses *Contes et légendes de la Suisse héroïque* (1914), dans ces paysages pittoresques et historiques qui s'intitulent *Cités et pays suisses*¹. L'œuvre de M. de Reynold manifeste une forte unité dans la diversité ; c'est l'unité que l'auteur porte en lui-même ou qu'il impose, non, semble-t-il, sans un incessant effort de volonté, aux éléments contradictoires qui constituent son *moi*.

Cet écrivain est sensible, instinctif : il le révèle dans maints petits morceaux capricieux dont il a grossi, par exemple, ses *Cités et pays suisses* ; il retrouve ainsi certaine veine de poésie populaire, très proche de celle que le romantisme allemand exploita, et qui est en somme la veine de la chanson rustique suisse allemande et gruyérienne.

Mais en même temps qu'un instinctif, M. de Reynold est, au contraire et plus encore, un volontaire et un cérébral. Il a l'air (rappelez-vous « la chaîne » de Vigny), il a l'air de s'être tracé dans sa première jeunesse un programme d'action littéraire, et d'écrire des poèmes parce qu'il l'a voulu, puis de conter des légendes parce qu'il se l'est proposé, de décrire son pays parce que cela doit être, et de donner à l'histoire littéraire les forces qu'il a réservées à cet usage. Bien entendu, j'exprime ainsi une impression, je ne rapporte pas un fait. Ce bel ensemble d'œuvres, toutes intéressantes, éveille chez le lecteur, à côté du plaisir artistique, le sentiment de quelque chose d'un peu trop concerté, d'un peu sec. Cela nous indique une analogie de plus entre M. de Reynold et certains hommes de la Renaissance, ces explorateurs du passé, qui prétendaient illustrer par des œuvres nouvelles les arts et les disciplines qu'ils retiraient de la nuit séculaire. Contemporain à quelques égards d'Erasme et de Ronsard, disciple d'Horace en quelques pièces, M. de Reynold, malgré certaines apparences et malgré la tendance de ses travaux de jeunesse, est beaucoup plutôt romantique que classique.

Il a le culte de la raison et la passion des constructions de

¹ Volumes, 1914, 1918, 1920.

bel équilibre ; mais il a surtout le don des images. Le temple qu'il édifie n'est pas un Parthénon, c'est une cathédrale gothique ; elle concourt tout entière à l'élancement de sa flèche, mais l'architecte ne manque pas de la munir de verrières hautes en couleurs ; il n'oublie aucun saint dans les niches ogivales, aucune gargouille à la façade. Cet écrivain est un peintre ; il excelle dans l'évocation historique, dans le tableau vivant. A cet égard, ses *Cités et pays suisses* sont un très précieux recueil. Adeptes d'une géographie humaine (influence du sol sur le peuplement et sur la vie sociale) il aime également le paysage pour lui-même et il le peint, soit avec une sorte de puissance brutale, soit, quand le modèle exige un traitement plus doux, avec des raffinements de coloriste ; à la manière de Bernardin de Saint-Pierre, il note un ciel « vert strié de vapeurs orange » ou un ciel « poudre de pastel ponctué de nuages duvet de ramier. »

Epris des grands spectacles de la nature et de l'histoire, si bien doué pour les représenter avec leurs couleurs et leur relief, M. de Reynold devait être tenté par le spectacle dramatique. La *Gloire qui chante* (1919), ce festival militaire qui a valu à ses auteurs une gloire populaire et des récompenses civiques, est d'un genre trop peu littéraire pour que l'écrivain qui en a lié les éléments multiples, ait pu donner dans cet ouvrage la mesure de son talent pour la scène. Cet essai, disons-le, ne faisait pas bien augurer des dons proprement dramatiques de M. de Reynold. Sa *Cité sur la montagne* (1922), n'a pas dissipé nos craintes. Cette pièce allégorique puis symbolique enferme dans un audacieux raccourci toute l'histoire d'une nation alpestre, sorte d'abstraction du peuple suisse. C'est un remarquable effort pour suggérer un monde par quelques visions. On devrait bien mettre à la scène ce triple tableau, mais y prendrait-il vie ? Les conceptions schématiques sont plus contraires au mouvement dramatique qu'à l'inspiration de l'épopée ou même du lyrisme. Le sens de l'être vivant est indispensable à qui veut animer une œuvre de théâtre. Le personnage de Montfort, ce Chatterton civique, que l'auteur doit avoir conçu avec amour, reste cependant une silhouette incertaine, parce qu'il manque de déve-

loppement vital, que son humanité demeure trop cérébrale.

Romantique par son lyrisme tendant à l'épique, par son don des images, par sa manière aussi d'aborder le drame, M. de Reynold l'est également par le choix de ses maîtres. Nous avons eu plus d'une occasion à son sujet de citer Vigny. Il s'abandonne parfois à sa facile abondance et tombe dans le verbalisme de Victor Hugo. Plus qu'avec le visionnaire de la *Légende des siècles*, son tempérament présente des analogies esthétiques et morales avec Chateaubriand, le grand maître de cette prose poétique qui exerce sur l'écrivain fribourgeois un attrait irrésistible : qu'il se livre à la poésie, qu'il conte l'histoire, qu'il compose un tableau, M. de Reynold aboutit le plus souvent au poème en prose. Par sa tendance religieuse et philosophique comme par la forme de son art, Claudel, ce puissant romantique, devait attirer M. de Reynold. Cette influence est fort sensible en certains morceaux et paraît dominer, par exemple, la dernière partie des *Bannières flammées*. Mais voici qu'il s'en est détourné¹. Son retour récent aux vers réguliers, serrés en petites pièces où des idées dissimulent leur abstraction sous de plastiques images, serait-il dû au prestige naissant de Paul Valéry ? Je n'en sais rien.

Aussi bien M. de Reynold, sur le chemin où sa ferme conviction le soutient, tandis que son inquiétude le stimule, est-il fort capable de se libérer des modèles trop impérieux. En tous ses ouvrages il est dès longtemps lui-même. Dans sa prose comme dans ses vers, dans ses écrits théoriques comme dans sa tentative de drame, l'auteur des *Cités et pays suisses* est un *imagier* littéraire, le plus grand que notre terre ait produit.

PIERRE KOHLER.

(*A suivre.*)

¹ « L'influence de Claudel qui déjà commence à dater » écrit M. de Reynold, *La Liberté* de Fribourg, 24 février 1923.

La recherche magnifique

NEUVIÈME PARTIE ¹

XXVII

Benham affecta d'ignorer le suppliant appel de ces bras tendus. Mais ils ramenèrent, dans un flot brusque, la colère animale qui l'avait fait revenir en Angleterre. Exciter en lui le désir, c'était désormais soulever une fureur plus puissante que le désir même. Il chercha les mots qui la cravacheraient.

— Je me demande, maintenant, pourquoi diable je suis revenu, commença-t-il.

— Il fallait que vous reveniez vers moi.

— J'aurais aussi bien pu traiter cette affaire par lettres.

— *Cheetah*, dit-elle doucement, et elle s'avança vers lui avec lenteur, se pencha vers son visage, et le regarda dans les yeux. Il fallait que vous reveniez voir votre léopard,... votre misérable léopard qui s'est roulé dans la boue, et qui pourtant est toujours vôtre.

— Le divorce vous arrangerait-il ? Comment allons-nous régler cette situation, Amanda ?

— *Cheetah*, je vais vous dire comment nous allons la régler.

Elle se laissa tomber sur une marche à ses pieds. Elle posa ses mains sur lui, avec une langueur calculée ; elle rejeta sa tête en une brusque secousse, si bien que le magnifique désordre de ses cheveux se fit un peu plus profond, et vint

¹ Pour les huit premières parties, voir les numéros de janvier à août.

poser sur ses genoux son menton tiède. Il y avait une longue supplication dans son regard.

— Cheetah, murmura-t-elle, vous allez pardonner.

Il demeura rigide, et la regarda bien en face.

— Amanda, dit-il enfin, vous seriez probablement surprise, si je vous repoussais du pied, loin de moi, et si je passais sur votre corps pour gagner la porte. Voilà pourtant ce que je songe à faire.

— Fais-le, répondit-elle, et l'étreinte de ses mains se fit plus étroite. O Cheetah ! Tue-moi ; j'aimerais mourir de ta main !

— Je n'ai aucune intention de vous tuer.

Ses pupilles se dilatèrent.

— Alors frappe-moi.

— Et je n'ai pas le moindre désir de sombrer dans vos bras.

Il repoussa le doux visage et les mains suppliantes, comme s'il allait se lever.

Elle l'étreignit à nouveau.

— Reste avec moi, implora-t-elle.

Il ne fit aucun effort pour se dégager. Il contempla la masse obscure de ces cheveux qui avaient jeté sur lui un enchantement divin, et le souvenir des délices anciennes fit qu'il en saisit une poignée, sans presque s'en apercevoir.

— Pauvre léopard, dit-il, nous autres hommes, nous sommes les êtres les plus compliqués qui soient. Je croyais vous haïr. Je vous hais. Je vous hais comme le poison. Et, d'un autre côté, je ne vous hais pas du tout.

Puis, brusquement, il fut debout.

Elle se leva d'un bond.

— Restez ici, cheetah, supplia-t-elle. Cette maison est la vôtre.... Et je suis votre femme.

Il se dirigea vers la porte d'entrée.

— Cheetah ! cria-t-elle une dernière fois, avec un accent de désespoir.

Il s'arrêta près de la porte.

— Amanda, je reviendrai demain. Je reviendrai demain matin, dans le Londres normal du grand jour, et nous conviendrons de ce qu'il faudra faire.

Il la fixa un instant et, à l'indicible surprise de la jeune femme, il souriait. Il ajouta, comme un homme qui constate un fait inattendu....

— Jamais dans ma vie, Amanda, je n'ai vu un être que j'aie eu moins envie de tuer.

XXVIII

White découvrit un fragment de manuscrit, qui avait dû être rédigé moins d'une semaine après l'entrevue suprême entre Benham et Amanda.

« Ce qui m'a le plus frappé dans Amanda, écrivait-il, ce fut son changement de mentalité. Autrefois, elle s'était toujours montrée sincère avec moi. Elle m'avait trompé sur les faits, mais jamais sur elle-même. Sa franchise personnelle et hardie était sa principale force, et voilà que cette franchise avait disparu. A mon retour, je me suis trouvé en face d'une actrice consommée, d'une femme qui prenait des poses et calculait des effets ; elle était devenue une façade, un être de faux-semblant, une Loreley. Et, derrière cette façade, je ne découvrais plus rien de personnel, rien que de la crainte, et cette faculté d'emprise que Dieu a donnée à n'importe quel être, quand il lui a donné des mains. Mais le léopard sans tache, si personnel, si humoristique, si volontaire avait disparu. Où était-il ? Je ne puis l'imaginer. Disparition surprenante ! Il s'est dégagé de l'espace et du temps, comme une âme disparue pour toujours.

» Quand je la revis au matin, elle s'était préparée pour une scène ; elle jouait un rôle épineux ; et pas une seconde elle ne fut naturelle....

» J'ai l'absolue persuasion qu'en agissant ainsi, en donnant son amour à vil prix, en feignant d'aimer quelqu'un qu'elle méprisait, elle s'est perdue sans retour. Il ne peut pas y avoir d'inégalité dans l'amour. Le doit et l'avoir doivent s'équilibrer. Il faut se montrer soi-même, sous peine de se livrer à une supercherie honteuse, à un usage bas de la vie ! Quand on aime un être de qualité inférieure, nos paroles prennent forcément le ton d'une condescendance ; il faut se dévoiler dans leurs phrases insuffisantes, faire étalage

d'intérêts faux, sentimentaliser. Et il est clair, qu'à moins de consentir à dépouiller tout ce qui fait la dignité de l'être, il faut laisser à l'écart, dans sa vie, ces gens qu'on ne peut toucher que par le sentiment. Mais Amanda — et en un sens, je l'aime un peu pour cela — ne pouvait laisser personne en paix. Si bien qu'elle ne cessait d'ourdir fiévreusement des relations ambiguës, jusqu'à ce qu'elle eût perdu, au milieu d'elles, le sens de sa personnalité. Elle continuera de le faire, jusqu'à la fin. Pour plaire à Easton, il lui a fallu adopter un romantisme exalté, totalement irréel, et elle s'est si bien accoutumée à ces poses, à ces attitudes, qu'elle en est venue à oublier ses gestes instinctifs. Elle n'a pas su les retrouver, elle n'a même pas su les réinventer. Par moments, entre nous, il y avait de fugitives lueurs de compréhension, comme si nous étions sur le point de redevenir nous-mêmes, comme autrefois. Mais ces lueurs n'étaient jamais que fugitives.... »

Et voilà tout ce que cet homme étonnant avait jugé à propos de faire connaître sur cette dernière entrevue avec sa femme.

Peut-être se montrait-il injuste envers elle. Il y avait peut-être, dans son désir de le reconquérir, une sincérité plus profonde qu'il ne le supposa. Visiblement, il croyait que, selon les circonstances, Amanda aurait essayé de reconquérir n'importe qui.

Elle avait revêtu, pour cette entrevue matinale, un peignoir de soie mauve et blanche, très souple, très seyant, et très intime. Ses cheveux sombres, qu'elle avait lavés et séchés, entouraient, d'un nuage mousseux, son fin visage. Elle n'avait qu'une seule pensée en tête : arriver à persuader Benham qu'ils étaient l'un et l'autre des amoureux inséparables, et elle ne se laissa pas détourner par son obstination farouche à vouloir toujours discuter les termes de leur séparation. Quand il lui demanda si un divorce l'arrangerait, elle lui proposa de jeter sir Philip par-dessus bord et de le bannir à jamais de sa vie, avec autant d'insouciance qu'une grande dame qui sacrifierait un caniche gênant à la paix de son ménage.

Benham passa par diverses phases, qui la déconcertèrent fort, et commencèrent à lui faire soupçonner que ses relations

avec Easton lui avaient gâté la main. Elle comprenait assez bien sa fureur première, et comment cette fureur s'était ensuite transformée en une extrême irritation. Mais elle fut absolument déconcertée par son rire ; car il éclata de rire brusquement.

— Vous savez, Amanda, je suis revenu à Londres dans une véritable démence tragique. Mais vraiment.... vous êtes un type !

Après quoi, avec une autorité absolue, il lui fit connaître ce qu'il avait résolu concernant leur avenir et celui de leur fils :

— Vous écarterez le divorce et le scandale. Je laisserai donc les choses dans l'état où elles sont. Je n'ai pas l'intention de me remarier. Mais vous feriez mieux, croyez-moi, d'adopter la seule vraie solution. Le monde oublie et pardonne vite, surtout quand il n'y a personne pour compliquer les choses... Après tout, peut-être y a-t-il du bon à cet arrangement. Nous pourrions ainsi, tous les deux, nous occuper de l'enfant. Vous serez bonne pour lui, et, quant à moi, j'aurai besoin de le voir. Oui, il vaut mieux pour le petit que nous ne divorçons pas. Je ne vous gênerai pas. Je m'en vais louer un petit appartement, en ville, et je tâcherai de ne pas revenir à Londres très souvent. D'ailleurs, quand je serai là, vous pourrez vous arranger pour aller à la campagne. Soyez réservée avec Easton, et si quelqu'un se permet de gloser à son propos, adressez-le moi. Après tout, c'est une affaire entre nous qui ne regarde personne. Quant aux questions d'intérêt, nous les réglerons comme par le passé. Je me fie à vous pour ne pas m'écraser sous le poids de dettes excessives. Et, bien entendu, s'il vous prend un jour le désir de vous remarier — pour avoir des enfants ou pour tout autre motif — nous pourrions divorcer alors, si tout le monde ignore notre conversation d'aujourd'hui.

Benham laissa tomber ces décisions, en petites phrases courtes, sèches, pendant qu'Amanda réunissait toutes ses forces pour l'appel suprême.

Ce fut un appel infructueux ; elle finit par se jeter sur le sol et s'accrocher désespérément à ses genoux. Il dut lutter

ridiculement, pour se dégager de son étreinte, et quand, enfin, il y réussit, elle retomba, abattue, sur le parquet, au milieu de ses cheveux épars.

Elle entendit la porte se fermer derrière lui, et elle demeura prostrée dans la même attitude, quand tout à coup, elle tressaillit. Elle venait d'entendre le bruit d'un pas sur le tapis. Il était revenu.... La porte se rouvrit. Il y eut un court silence; elle releva la tête, et rencontra le regard vide de la seconde femme de chambre. Il y a des instants, des suspensions dans le cours du temps, plutôt que des successions de minutes, où l'œil humain est plus expressif que n'importe quelle parole.

La femme de chambre balbutia une vague excuse, et s'enfuit avec un cliquetis de porte.

— *Malédiction !* fit Amanda.

Puis, lentement, elle se mit à genoux.

Pendant un long instant, elle demeura silencieuse, réfléchissant.

— C'est une pitié que d'être une femme, murmura-t-elle.

Elle se leva tout à fait, décrocha le récepteur du téléphone, et le conserva dans sa main, inattentive. Après un autre long silence, elle reprit :

— Cheetah ! O cheetah !... Je n'aurais pas *cru* cela de vous....

Alors, avec l'attitude indifférente et calme de quelqu'un qui accomplit un acte raisonnable, un peu vraiment comme une femme qui fait une malle, elle appela au téléphone sir Philip.

XXIX

La femme de chambre principale, chargée de l'administration du premier étage, au Westwood Hotel, rue Danebury, eut un singulier aperçu des sentiments intimes de Benham, le matin qui suivit cette mémorable journée.

Dès l'après-midi de son retour à Londres, Benham y avait retenu la chambre 27. Elle l'avait aperçu deux ou trois fois, et elle conservait l'impression d'un homme froid et correct, très grand, très pâle, la parole lente, enfin le dernier homme

au monde susceptible de se conduire avec violence, ou de causer quelque surprise à une femme de chambre. Le matin de son départ, elle fut avertie, par le garçon du premier, que le locataire de la chambre 26 s'était plaint d'un très grand tapage pendant la nuit ; presque en même temps Benham la fit appeler.

Il se tenait dans l'embrasure de la porte, dans une attitude qui ne permettait pas d'apprécier l'état de la chambre, derrière lui. Il était vêtu avec beaucoup de soin, et ses manières semblaient plus correctes et plus froides que jamais. Mais une de ses mains était enveloppée d'un bandage blanc.

— Je quitte l'hôtel ce matin, lui annonça-t-il. Maintenant je vais aller déjeuner. Il m'est arrivé quelques petits malheurs avec les meubles de cette chambre, et je me suis coupé la main. Vous voudrez bien prévenir le gérant, et veiller à ce qu'on porte les dégâts sur la note.... Je vous remercie.

Il sortit, laissant la femme de chambre contempler à son aise la situation.

Les bagages de Benham étaient faits, et la chambre donnait l'impression d'avoir été remise en ordre soigneusement et méthodiquement, après le passage d'un cyclone. Deux ou trois objets, que la femme de chambre aurait pu ne pas apercevoir facilement et oublier de mentionner, étaient clairement mis en évidence. Ainsi les draps, qu'il avait déchirés en cinq ou six lambeaux, reposaient l'un à côté de l'autre, sur le lit. La pendule de la cheminée avait été lancée avec violence dans le foyer et réduite en miettes. Toutes les glaces étaient en morceaux ; la lampe électrique qui se trouvait sur la table de nuit, avait dû être arrachée et précipitée furieusement contre tous les objets susceptibles d'être brisés. Un peu partout, dans toute la pièce, il y avait de larges flaqes rouges de sang.

La femme de chambre principale du premier se sentit incapable de supporter seule ce spectacle déconcertant, et elle appela à son aide son amie intime, la femme de chambre principale du troisième. Bientôt le garçon du premier se joignit à leur concile, et plusieurs servantes vinrent à leur tour manifester un intérêt respectueux sur la question. En

dernier lieu, ils en référèrent au gérant. Il était encore plongé dans la contemplation de cette scène de ravage, quand la retraite précipitée de ses subordonnés l'avertit du retour de Benham. Celui-ci fumait une cigarette, et son maintien paisible était tout à fait rassurant.

— J'ai eu une espèce de cauchemar, expliqua-t-il. Je suis sincèrement désolé d'avoir mis votre chambre hors d'usage pour quelque temps. Veuillez porter en compte le désagrément que cela vous occasionne, aussi bien que le dommage matériel.

XXX

« Un aristocrate ne peut pas être un amoureux.

» On ne peut pas s'atteler à la fois aux vastes problèmes de la vie, avec toutes leurs complexités, et à ceux qui intéressent la nature intime d'un autre être humain. Je n'entends pas dire cependant qu'un aristocrate ne doive pas aimer. On aime d'autant plus qu'on ne concentre pas son amour sur un seul être.

» Mais à moins de déposer tout son amour et toute sa vie, entre les mains d'une femme, je crois qu'il ne faut pas s'attendre à être aimé.

» Il faut qu'un aristocrate sache se passer d'un amour personnel trop intime.... »

Ces quelques phrases jetées au commencement d'une page cessaient subitement vers la moitié. C'était là un essai qui avait été abandonné. White considéra cette feuille comme la dernière qui eût rapport au second et au troisième obstacle. Le fait même qu'elle était incomplète rendait sa valeur plus significative....

Avec elle se terminait l'expérience sentimentale de Benham. A partir de ce moment, il se consacra tout entier à sa grande entreprise du monde. Désormais, le désir et la jalousie n'avaient plus le droit de faire dévier sa vie. De même que la peur, toutes ces choses devaient disparaître aussi vite que possible, ou être asservies, s'il ne parvenait pas à les abolir complètement. Les excitations du sang et de la pensée, qui

pouvaient le posséder après cette séparation, les défaillances que subit peut-être sa résolution, ne laissèrent pas la moindre trace sur le reste de sa recherche, qui fut toute consacrée à l'étude des haines des nations et des classes, de la guerre et de la paix, des perspectives éblouissantes que la science permet et des spéculations merveilleuses sur les possibilités futures de l'humanité.

XXXI

Benham, toutefois, ne quitta pas l'Angleterre, sans avoir eu une entrevue avec lady Marayne.

La petite femme accourut vers son fils dans un état surprenant d'angoisse et de colère. Jamais elle ne lui avait paru plus désespérément flottante et tiraillée. Et lorsque, pendant le temps d'un éclair, il lui sembla qu'en fait elle n'était ni flottante ni tiraillée, il se hâta de fermer les yeux à ce qui pouvait être une lueur de vérité.

— Que viens-tu faire en Angleterre, lui demanda-t-elle. Et surtout, Poff, que vas-tu décider ?

—

— Comment ? *Rien !...* Tu vas partir en laissant Amanda dans ta maison avec ta fortune et un amant ? Si c'est là ton intention, Poff, je me demande bien, par exemple, pourquoi tu es revenu. Et pourquoi l'as-tu épousée ? Tu aurais dû t'en douter. La fille d'un escroc ! Mais elle est toute pétrie de fausseté. Elle racontera son histoire à sa guise, quand tu seras parti, et elle en fera quelque chose de joli !

— Préférez-vous que je divorce, et que je fasse un scandale ?

— Je t'ai toujours supplié de ne pas la quitter. Si tu étais resté auprès d'elle, pour la garder comme c'est le devoir de tout homme, comme je t'en ai prié et conjuré ! Voyons, n'est-ce pas la vérité ? Est-ce que je ne t'ai pas prévenu ?...

— Enfin, *maintenant*, que dois-je faire ?

— Ah ! vous voilà bien, vous autres hommes ! Ça ne m'étonne pas de toi, Poff ! Vous vous mettez dans l'embarras, vous suivez vos passions, vos fantaisies et vos marottes, et

quand vous ne savez plus que faire, vous vous tournez vers votre mère ! Que veux-tu que je fasse, maintenant, Poff ? Ah ! si tu avais voulu m'écouter, au début !

Ses yeux arrondis continuaient la démonstration.

— Je le sais, mais, maintenant...

— Je t'ai prévenu, je t'ai prévenu. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour toi. Ce n'est pas que je n'aie pas vu clair dans son jeu, dès le premier jour où elle est venue me trouver, avec cette histoire d'enfant, inventée d'un bout à l'autre, et ses protestations de m'aimer comme une mère ! Mais j'ai fait ce que j'ai pu. J'ai pensé qu'il fallait tirer le meilleur parti possible d'une mauvaise situation. Et puis, brusquement, j'aurais dû remarquer qu'elle ne pouvait pas laisser Pip tranquille... Mais, pendant des semaines, je n'ai pas pu supposer, je n'aurais pas voulu supposer une pareille chose. Et qu'elle ait osé le faire sous mon nez, quelle impudence !

Sa voix s'altéra.

— Quel pitoyable, quel horrible gâchis ! continua t-elle.

Elle essuya une petite larme brillante, qui perlait au bord de ses paupières...

— C'est toujours la même chose. Vous nous traitez toutes de la même façon, vous autres hommes. Il n'y a pas un seul homme au monde qui mérite de posséder une femme. Nous faisons pour vous tout ce que nous pouvons. Nous nous évertuons à vous amuser, nous portons de jolies toilettes à cause de vous, et nous parlons pour vous plaire. Oh ! les braves petites femmes, douces et vaillantes, qu'il y a de par le monde ! Et pour nous remercier, vous fuyez loin de nous ! Il n'y a jamais eu une seule femme jusqu'ici qui ait su charmer un homme et accomplir tous ses caprices, et qui, après cela, ne l'ait pas perdu ! On a beau vous donner tout ce que vous pouvez désirer, dès que vous l'avez reçu, vous ne pensez plus qu'à partir !

Benham commença de soupçonner obscurément que les contrariétés de sa mère ne provenaient pas exclusivement de lui.

— En tout cas, en ce qui concerne Amanda... commença-t-il.

— Si tu avais convenablement veillé sur elle, les choses

auraient encore pu aller ; Pip était aussi sain qu'une cloche, avant qu'elle ne l'eût sourdement circonvenu.... Une femme aussi, ne peut pas rester indéfiniment à attendre, comme un parapluie dans un porte-manteau ! Il n'était qu'un enfant.... Mais, voilà, elle représentait pour lui une nouveauté. C'est parfaitement facile à comprendre. Elle a su le flatter.... Les hommes sont de tels imbéciles !

— Enfin, c'est inutile de me dire cela maintenant.

— Mais elle va gaspiller toute ta fortune, Poff ! Elle va t'accabler de dettes. Qu'est-ce qui l'en empêchera ? Surtout avec ce garçon qui va vivre à ses crochets ! Car, pratiquement, c'est à cela que ça revient.

— Alors, mère, que faut-il faire ?

— Je pense que tu ne partiras pas sans lui lier les mains, Poff. Tu devrais ne lui laisser que le strict nécessaire. Tu devrais t'arranger pour qu'elle ne puisse pas dépenser un centime sans ta permission, pas un centime ! Tu en as le devoir absolu.

— Je suis incapable de faire des choses comme celles-là.

— Mais tu n'as donc aucune dignité ? Tolérer la continuation d'un pareil état de choses, chez toi !

— Et si je ne sens pas que ma dignité soit en jeu ? Et je ne le sens pas !....

— Mais l'argent, Poff ? C'est moi qui te l'ai gagné, cet argent. Il m'appartenait !

Benham la regarda, perplexe.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Coupe-lui les vivres, grand niais ! Ote-lui les moyens de dépenser. Qu'elle reçoive son argent par l'entremise d'un homme d'affaires, et prévien-la que si elle revoit son amant, une seule fois !

Il réfléchit.

— Non, dit-il enfin, je ne puis pas faire cela.

— Poff ! s'écria-t-elle. Chaque fois que je te revois, tu ressembles davantage à ton père. Tu te montres absolument comme lui. Et tu possèdes le même air piteux, le même entêtement de *mule* ! la même fatuité solennelle ! Oh ! quelle invraisemblable progéniture une pauvre femme peut mettre

au monde ! Et tu ne feras rien pour empêcher cette honte. Je sais que tu ne feras rien. Tu supporteras tout, même d'être un époux bafoué ! Et elle, elle me dépassera en voiture ! Je la verrai devant moi, dans tous les théâtres, et tout cela à cause de cet argent qui aurait dû me rester ! Oh !... Oh !

Avec son petit mouchoir, elle tamponna l'un après l'autre ses yeux baignés de pleurs. Cependant, elle ne cessait de parler, de plus en plus vite, d'une façon de moins en moins cohérente, et toujours plus injurieuse. Pendant une brève accalmie, au milieu de cette tempête, Benham soupira profondément....

Ce soupir conduisit la scène à une fin pitoyable...

Pendant des semaines et des semaines, le souvenir de sa désolation vint poursuivre Benham et le tourmenter.

Il avait l'extraordinaire conviction que, pour quelque obscure raison, il était en faute, qu'il était à blâmer énergiquement pour l'avoir ainsi affligée, et qu'il lui était redevable..., en fait, il ne put jamais déterminer ce dont il lui était redevable.

Et cependant, au nom du ciel, quelle conduite devait-il tenir ?

Quelques-unes des phrases de sa mère le menèrent assez singulièrement à penser qu'il avait peut-être méconnu son père, qu'il était passé à côté d'abîmes de bonne volonté maladroite, et d'affinités confuses. Il fit un crochet pour aller le voir avant de repartir pour les Indes. Mais si Mr Benham père recélait dans son esprit un puits insoupçonné de tendresse, il l'avait bien soigneusement recouvert de planches. Sa pensée et son attention étaient tout entières consacrées à soutenir une violente discussion dans le *Monde des écoles*, à propos de la méthode heuristique. Quelque malappris s'était permis de manquer de respect à Martindale House, et la blessure s'était envenimée, jusqu'à devenir intolérable. Il sembla éprouver une sorte de soulagement à démontrer à son fils l'illogisme profond de son détracteur. Il se montra tout à fait inattentif aux invites indirectes et prudentes de Benham, à passer à une conversation plus intime. Il demeurait silencieux pendant que celui-ci parlait, puis, brusquement, il l'interrompait par des exclamations de ce genre :

« Ce qui me paraît le plus ridicule, le plus déraisonnable dans le second argument de cet individu si tant est qu'on puisse appeler cela un argument.... Un homme qui raisonne comme lui est voué aux rires et aux plaisanteries du public ! Si seulement la foule s'en rendait compte !... »

CHAPITRE SIXIÈME

LE NOUVEL HAROUN-AL-RASCHID

I

Benham continua de correspondre avec Amanda jusqu'à l'été de 1913. Parfois ils s'écrivaient froidement, parfois avec une chaude affection, parfois avec une amertume extrême. Quand il rencontra White à Johannesburg, pendant la grande période de grève de 1913, il venait de se mettre en route pour aller la revoir à Londres une dernière fois, afin de mettre leurs relations sur un pied nouveau et plus précis. C'est elle qui avait désiré cette entrevue.

Benham ressentait à son endroit un mécontentement immense et inexorable. Il était absolument convaincu que sa manière d'être et ses rapports avec elle ne s'accordaient avec aucune de ses notions préconçues d'aristocratie, et pourtant il ne parvenait pas à découvrir à quel moment il avait adopté une attitude qui manquait de dignité. Avec Amanda, il parvenait à une expérience complète de la vie. Comme tous les hommes, il s'était attendu à prendre la vie d'une certaine façon et la vie l'avait pris, comme elle prend tous les hommes, d'une façon très différente et tout à fait inattendue.... Il s'était préparé pour de nobles exploits, pour des succès et pour des échecs, et voilà que le fait dominant de sa vie privée était une exaspérante énigme. Il ne pouvait pas haïr Amanda ou la condamner dix minutes de suite, sans invoquer aussitôt une foule de circonstances

atténuantes ; il ne pouvait songer à elle avec indulgence ou affection, sans se sentir submergé au même moment par un flot de honte et de ressentiment, enfin, avec la meilleure volonté du monde, il ne parvenait pas à la chasser de son esprit.

Pendant les années qui avaient suivi leur séparation, il n'avait pas cessé d'être obsédé par son image. A vrai dire, il refusait de penser à elle, quand il pouvait s'en empêcher, mais souvent il était impuissant contre lui-même, et maintenant qu'il l'avait supprimée de sa vie, elle avait encore plus d'action sur lui qu'au temps où elle était à ses côtés. Cependant, il continuait de travailler. Son irritabilité nerveuse s'accrut, mais elle n'arrêta pas le développement assidu de sa recherche.

Bien avant sa séparation définitive d'avec Amanda, il s'était forgé une opinion et un système de conduite à l'égard des problèmes les plus intimes de l'existence. Ces problèmes, il les avait groupés sous la rubrique des trois premiers « obstacles. » Il avait résolu de s'affranchir de la peur, de la complaisance physique, et de cette préoccupation instinctive sur ce qui touche aux intérêts et à la dignité du moi, qu'il appela jalousie. Et, à part la terrible exception d'Amanda, il y était parvenu dans une très large mesure. Amanda, Amanda, Amanda!... Il s'attacha plus âprement à sa recherche, pour faire taire ce perpétuel carillon qui remplissait sa tête.

Se libérer de ses préoccupations personnelles n'était plus, désormais pour lui, qu'un simple prélude à l'œuvre fondamentale d'une vie d'homme, qui doit être d'étendre le champ de l'expérience humaine. La majeure partie de sa tâche devait consister à découvrir et à expliquer ces nobles visées qui doivent diriger et embrasser toutes les autres activités d'une vie vraiment aristocratique. Il avait fini par s'apercevoir qu'on ne peut pas être noble dans le vide, mais qu'on doit l'être en vue d'une fin. Faire de l'existence humaine, collectivement et dans l'individu, un tout plus large, plus beau, plus généreux, plus cohérent, qu'elle ne l'est aujourd'hui, lui apparaissait comme le but fondamental de toute noblesse. Il croyait de plus en plus fermement que la tendance à créer et à servir de grands desseins se retrouve un peu partout dans

le monde, mais qu'elle est paralysée par notre pensée précipitée, étroite et viciée, et que, pour anoblir vraiment la vie humaine, il s'agit moins de mettre sur pied quelque chose de neuf que de nous libérer d'une ancienne contrainte. Il groupa sous l'en-tête « préjugés », toutes ces forces qui paralysent l'action ou la ruinent, qui maintiennent les hommes dispersés, misérables et sans noblesse, et il fit de ces préjugés son quatrième obstacle, le plus important et le plus difficile à vaincre. Un des feuillets portait cette mention : « Préjugés ou divisions. » Il tenait pour assuré qu'une fois ces influences pernicieuses réprimées en soi-même et chez les autres, et dans la mesure même où cette répression se produirait, ce serait l'avènement de la vie nouvelle de notre race, du grand âge noble.

Aussi, il étudia avec grand soin la place que tenaient chez lui et chez les gens qui l'entouraient, les préjugés, les imaginations paralysantes, les déloyautés cachées et les défaillances malfaisantes. Les papiers contre lesquels White se débattit à Weshaven Street, étaient consacrés pour la plupart à différents aspects de cette lutte contre le « préjugé », qui parut à White la plus magnifique et, en même temps, la plus déraisonnable des entreprises. En fait, ce n'était rien moins qu'une enquête sur les causes des échecs et des désordres humains, susceptibles d'être enrayées... Et White comprit trop bien que le dernier endroit où Benham était capable de découvrir un préjugé, c'était au fond de son propre esprit...

Sous ce quatrième obstacle, il rangea un assortiment fort remarquable d'influences pernicieuses : haines de races, soupçons nationaux, mauvais côté du patriotisme, intolérance en matière de religion ou de société, toutes les conséquences de la confusion mentale, bref, toutes les divisions imaginables, sauf les différends purement personnels entre individus. Il voulut donner à ces désordres une explication métaphysique. « N'en doutons pas, écrivait-il quelque part, une très forte proportion des haines qui dressent les races les unes contre les autres est due aux sentiments incultes, mauvais par nature ; cependant la majeure partie provient d'une pensée mal organisée. » Par moment il inclinait à croire

qu'il faut attribuer la moitié du désordre social à une métaphysique défectueuse. Le chemin suivi par lui, on en conviendra, est assez peu ordinaire : il était parti de la chevalerie pour aboutir à la métaphysique ! Tout chevalier, selon lui, devait être un logicien, et la suprême bravoure est celle de l'esprit. On se le représente parvenant à cette conclusion, les sourcils froncés, et franchissant, avec une gravité équilibrée, les gouffres béants d'un pathétique outré à peu près comme il avait franchi autrefois la bisse vertigineuse...

« Les hommes ne savent pas penser, répétait-il en suivant le chemin de planches, le pire est qu'ils ne voudront pas le reconnaître. Les neuf dixièmes des guerres ont pour origine une équivoque. L'équivoque, voilà le péché et le déshonneur de l'esprit, et une pensée confuse est aussi ignoble qu'une conduite malpropre... Et infiniment plus désastreuse. »

Il reprenait à nouveau : « L'homme, je m'en aperçois, est un être qui poursuit des buts trop pratiques, et qui est trop enclin à l'action. C'est là notre plus grave sujet de trouble. Il adopte des conclusions toutes faites ou les élabore hâtivement. La vie est si courte qu'il préfère se tromper qu'attendre. Il n'a de foi et de patience qu'en lui seul. Il croit qu'il est un être, quand, en réalité, il n'est qu'un chaînon dans la suite des êtres, si bien qu'il se montre plus soucieux de se réaliser pleinement que d'atteindre le vrai. La dernière forme de sacrifice dont il soit capable, c'est ce sacrifice de l'esprit qui tolère que nos actions ne soient que partiellement accomplies, mais qui exige que la pensée aille au fond des choses. Il gâche sa pensée et signole sa réalisation, et, avant qu'il ne soit mort, ce qu'il a ébauché est abandonné déjà et recommencé par un autre homme, avec la même hâte égoïste... »

J'imagine qu'on peut voir une manifestation de l'ironie générale de la vie dans le fait que ces lignes aient été écrites par un homme qui franchissait l'étroite passerelle menant à des idées nouvelles, d'un pas que le vertige rendait hésitant, à moins qu'il n'eût Prothero pour l'entraîner en avant, et qui ne cessait, de jour en jour, d'agir avec la plus déplorable précipitation.

II

On peut découvrir une sorte de nécessité dans le chemin parcouru par Benham, depuis l'époque du sabre de bois et du petit chapeau sur l'oreille, depuis l'époque de sa honte précoce à la seule apparence d'une bassesse ou d'une poltronnerie, jusqu'à l'état de mégalomanie mentale, que représente la recherche magnifique dans son plein développement. Vers l'époque de son second voyage en Russie, les premières théories de Benham sur une aristocratie consciente et volontaire, s'élevant à la hauteur d'une responsabilité universelle, avaient déjà abouti à cette conception fantastique, qu'il était en quelque sorte un roi sans couronne, sur la terre. Être noble c'est être un aristocrate, c'est-à-dire un chef. D'où il résulte que l'aristocratie est une royauté multiple, et qu'être un aristocrate, c'est participer en même temps de la nature d'un philosophe et de celle d'un roi.

Cependant, il est manifeste que ceux qui, dans ce monde, détiennent l'autorité, sont loin d'être nobles, par ce seul fait, et que la plupart de nos modernes souverains, de piètre étoffe, d'âme mesquine, d'attitudes factices, soumis à toutes sortes de surveillances et de restrictions, sont bien peu dignes du titre de roi. Et pourtant, il *existe* une noblesse, il *existe* une royauté, ou cette terre n'est qu'un seau à poussière, et l'humanité qu'une sorte de lèpre à la surface d'une planète. De là, il n'y a qu'un pas, un pas facile, à cette idée dont la première manifestation frappa si fort l'imagination d'Amanda, à savoir qu'il y a une sorte de royauté vaste et volontaire, éparse dans le monde entier. Les aristocrates ne sont pas assis au haut bout de la table, les rois ne sont pas couronnés, ceux qui portent une couronne ne sont que des simulateurs et des fantoches dérisoires, des rois d'apparat pour la foule ; le roi véritable, le chef, c'est tout homme qui dépouille les passions naïves et l'intérêt privé de la vie ordinaire, pour se consacrer au service et au gouvernement du monde.

Ce rêve magnifique, ce rêve royal, devint de plus en plus essentiel pour Benham, à mesure que s'écoulait sa vie. Quand

il avait franchi la bisse, il n'était qu'un adolescent résolu à effectuer un acte de bravoure individuelle ; mais, lorsqu'il errait dans la jungle nocturne, il représentait toute l'humanité. Chaque année, il se considéra avec plus d'assurance, comme un homme consacré — comme sont consacrés les rois — sauf qu'il ne tenait son autorité que de lui-même, et qu'il était oint seulement dans son cœur. Si bien qu'à la fin, il devint en quelque sorte Haroun-al-Raschid, errant insoupçonné à travers le monde, parce que, dans la sécurité de son palais, il ne pouvait trouver le secret des désordres humains. Il cessa d'être une créature façonnée par les circonstances ; il devint un inconnu royal. Dans la dernière partie de sa recherche, le facteur personnel, l'analyse du moi, la discussion des motifs d'action, d'un point de vue privé, prennent de moins en moins d'importance. Il s'oublie lui-même dans l'exaltation de sa grandeur. De moins en moins, il se préoccupe de la rectitude particulière de ses actes. Dans ces ultimes pages, White rencontre un Benham nouveau, un Benham concentré, dédaigneux de lui-même, anxieux de découvrir, avec un détachement personnel de plus en plus grand, avec une sollicitude de plus en plus royale, pourquoi il existe des guerres, des massacres, des tyrannies et des persécutions, pourquoi nous permettons encore à la famine, à la maladie, aux bêtes de nous assaillir, et au besoin de rabougir et de rendre infirmes d'innombrables multitudes d'êtres, au milieu d'une abondance possible. Et quand il eut découvert la solution, il se résolut à appliquer simplement et gravement ses connaissances, dans la mesure où il les possédaient.

III

L'intellectualisme de Benham s'intensifia vers la fin. Sa définition du préjugé frappa White, comme étant la formule la plus philosophique qui dominât jamais l'esprit d'un homme.

« Le préjugé, écrivait-il, est cette incapacité générale de l'esprit humain à comprendre que, s'opposer sur un point, ce n'est pas s'opposer sur tous les points, erreur que vient fortifier et que rend neuve notre hostilité instinctive à l'égard

de tout de ce qui diffère de nous. Nous exagérons la valeur des classifications, et nous y faisons entrer une émotion mauvaise, en les appliquant à nos propres individualités. » Et, à la faveur de cette vaste formule, il se mit à étudier et à attaquer, de la façon la plus ingénieuse et la plus poussée, les préjugés de famille, de nation, de race, de classe, de profession, de guerre les tenant pour malfaisants, tant à un point de vue personnel qu'à un point de vue social.

« Réduire la peur, les appétits, la jalousie, disait-il, est pour un aristocrate sa besogne personnelle et sa discipline, comme pour un chevalier la revue des armes. Mais l'anéantissement des dissensions et des préjugés, sous toutes leurs formes, et dans toutes leurs manifestations, constitue son devoir véritable, l'œuvre commune de la chevalerie. Ce devoir, l'aristocrate le remplira de mille manières : l'un y parviendra par la persuasion, un autre par l'exemple, celui-ci en triomphant des influences qui restreignent la liberté de la parole et la diffusion du savoir, celui-là en se préparant pour une guerre destinée à briser une arrogance tyrannique. Toute littérature très imaginative, toute recherche scientifique, toute saine critique, toute construction excellente, toute manufacture profitable, toute politique sensée, toute honnêteté, et toute bonté raisonnée, contribuent à libérer l'homme de la fièvre et du désordre de notre civilisation contemporaine. »

Il devint évident pour White, que Benham, à mesure qu'il avançait dans cette importante partie de sa recherche, était de plus en plus persuadé qu'il ne poursuivait pas une aventure solitaire, mais qu'il travaillait côte à côte avec une foule immense d'autres êtres masqués, cachés, et que jadis il ne soupçonnait pas ; que ce grand rêve de son esprit était, sous des formes semblables, le grand rêve de milliers d'hommes.

Une large portion des documents que White, dans sa connaissance profonde de la patience du public, rejeta avec désespoir, comme incapables de « composer un livre », consistait en notes et discussions relatives aux observations de premier ordre, que Benham avait faites dans les différentes parties du monde. Il commença par la Russie qu'il visita pendant la période révolutionnaire de 1906 ; de là, il se rendit

à Odessa, puis, de ville en ville, passa en Bessarabie, puis à Kieff, où, pour la première fois, au cours d'un pogrom, il eut une révélation saisissante de ce que pouvait être le préjugé de race et de civilisation. Son examen de la situation politique et sociale russe semble l'avoir laissé beaucoup plus optimiste que ne l'était généralement la plupart des esprits libéraux, pendant l'époque de dépression qui suivit la révolution de 1906. Il concentra toute son attention sur l'antagonisme des races.

Les troubles de Swadeshi le conduisirent de Russie aux Indes. Là, dans un cadre entièrement différent, se manifestait un autre antagonisme de race et de civilisation, et, en l'étudiant, il y trouva un grand nombre d'éléments qui illuminèrent et corrigèrent ses impressions sur le mouvement russe. Tout un tiroir était occupé par les matériaux d'une enquête, fort complète et relativement achevée, sur les dissensions entre Hindous, dans le Bengale inférieur. Ici ce n'était plus seulement des conflits de race, mais aussi des conflits de civilisation, et il put exploiter fructueusement les différences qui existent entre individus de même race, mais de religion hindoue, chrétienne ou mahométane. Il compara le Bengale mahométan, avec le Bengale brahmanique, et aussi avec le mahométan du nord-ouest.

Toutefois, les observations faites par lui dans les Indes ne le satisfirent pas. Il trouva antipathique et gênante l'importance que possédaient, là-bas, les idées de caste. Quand il se sépara d'Amanda, pour la dernière fois, il se dirigea vers la Chine ; ce fut sa première visite à cet étrange pays, visite qui fut suivie de beaucoup d'autres, après quoi, il s'embarqua pour l'Amérique. White trouva un certain nombre de coupures de journaux américains exprimant, avec véhémence, des sentiments anti-japonais qui attendaient, dans un tiroir, que Benham y eût réfléchi ; et il était hors de doute qu'il n'eût apporté une attention très soutenue au développement de l'hostilité de la race « blanche » contre la race « jaune », sur ces rivages du Pacifique. Mais son intérêt principal, à cette époque, allait tout entier aux nègres. Il se rendit à Washington, et, de là, remonta vers le sud ; il visita Tuskegee et Atlanta, et gagna Haïti par un détour. Ce qui le poussait à voir Haïti,

c'était le livre impressionnant de Hesketh Pritchard : *Le pays où les noirs gouvernent les blancs*. Et, comme l'auteur de cet ouvrage, il put visiter ce merveilleux monument de la royauté, que constitue la forteresse cachée de La Ferrière, citadelle que bâtit, il y a un siècle, le « Napoléon Noir », l'empereur Christophe. Il s'y rendit, en compagnie d'un jeune démonstrateur américain de l'Université de Harward.

IV

Ce fut une excursion mémorable. Ils partirent du Cap Haïti, et, pendant un jour, ils chevauchèrent le long de sentes poussiéreuses et inégales, à travers une plaine couverte d'une végétation luxuriante, qui offrait le plus singulier mélange de jungle indisciplinée et de campagne surpeuplée. Ils traversèrent d'innombrables villages formés de huttes aux toits de chaume où leur passage souleva une animation pleine de curiosité et, dans ces huttes, grouillait une foule de petits négrellons nus ; cependant, ils eurent tout le temps l'impression de voyager dans un désert. Ils passèrent des rivières à gué ; ils durent, à plusieurs reprises, s'ouvrir un chemin à travers les épais buissons ; une fois ou deux, ils perdirent leur route. Et toujours devant eux, violet et morne, le grand pic montagneux, portant la forteresse de La Ferrière, sur sa crête, émergeait lentement de l'horizon, jusqu'à ce qu'il finît par dominer le paysage. Bien après la nuit close, ils se heurtèrent, bien plus qu'ils n'arrivèrent, au village groupé à ses pieds, où ils devaient passer la nuit. A la lueur fuligineuse d'une torche, ils furent interrogés par des soldats nègres, déguenillés, aux yeux inquisiteurs, et on les conduisit au milieu d'une foule fantastiquement éclairée par la clarté des feux, au commandant du poste, devant qui ils purent exposer, avec abondance, leur droit de pousser plus avant. Ils auraient pu se croire dans quelque coin perdu du Niger. Leurs papiers laborieusement mis en règle, avaient le seul tort, dont ils s'aperçurent à la longue, d'être examinés par un homme qui ne savait pas lire. Ils obtinrent gain de cause avec beaucoup de difficulté.

Mais enfin, ils obtinrent gain de cause, et sous la surveillance et la protection d'un nègre affamé et à demi-nu, habillé d'un képi et des souvenirs d'une culotte bleu de ciel, ils visitèrent l'un des plus remarquables monuments d'impérialisme que les hommes aient jamais édifié. Depuis longtemps avaient disparu les routes, les parcs, les perspectives, que cet empereur évanoui d'Haïti y avait autrefois ménagés. Et les trois hommes durent, pendant des heures, escalader des ravines et des sentiers à pic envahis par la jungle ; de temps en temps, ils traversaient les vestiges tortueux d'une route en ruines étouffée par les ronces qui jadis avait servi d'entrée majestueuse à la citadelle. Ils passèrent devant un palais abandonné, de dimensions royales, un palais, avec de larges terrasses, et les restes encore distincts de jardins, bien que de souples verdure eussent poussé entre les degrés des terrasses, et qu'on pût voir s'élancer de grands arbres, hors des fenêtres vides. C'est là que du haut d'un belvédère, dont la carcasse semblable à un crâne subsiste encore, Christophe, l'empereur noir, après quatorze années de pouvoir absolu, avait contemplé quelque temps, dans la plaine, à ses pieds, l'incendie de ses champs de canne à sucre, et qu'ayant appris l'abandon de sa garde, il était rentré dans sa forteresse pour se faire sauter la cervelle.

Il avait baptisé sa résidence « Sans-Souci », d'après le meilleur des modèles.

Mais il ne se servait jamais de la citadelle qui la dominait, et qui devait être son ultime défense. La défection de ses gardes la lui fit abandonner. Sa construction avait, paraît-il, coûté à Haïti, trois mille vies humaines. Cet empereur avait la magnifique prodigalité d'un vrai roi. Elle était extrêmement haute, cette citadelle, perdue dans une sauvagerie d'arbres et de buissons, et elle apparaissait à la fois si impressionnante et si grandiose, avec ses murs de trente pieds d'épaisseur, ses plates-formes encombrées de canons rongés par la rouille, ses salles de festins, en rotonde, les appartements du roi, ceux de la reine, ses remparts puissants et ses porches aux cintres énormes, qu'elle parut à Benham incarner plus complètement que tout ce qu'il avait pu imaginer et voir jusqu'ici dans le monde, la force et la fragilité de ce prodige d'histoire humaine

que représente la tyrannie d'un chef, le prosternement apeuré de multitudes devant un seul homme, et toute la vanité de gloires pareilles.

Au-dessous des remparts, dont le sommet disparaît sous les herbes de la jungle, les tamarins et les lianes fleuries, un précipice de deux mille pieds s'ouvre brusquement, à pic, tandis qu'en bas, vaste, verte et riche, s'étend une plaine peuplée, aux cultures diverses, que vient border au loin la mer violette, telle une muraille d'améthyste. C'est par-dessus ce précipice que Christophe avait l'habitude de lancer ses victimes ; et, sous cette même terrasse, il y avait autrefois des cachots en forme de bouteille, où des hommes déchi-quetés et pantelants, enfoncés dans l'étroit goulot, mouraient lentement de faim. C'est qu'ici, c'était son quartier général ; ici, il possédait ses chambres de torture, avec des instruments pour des cruautés innommables.

Benham, silencieux, songeait à l'écart. Toute pensée d'une cruauté délibérée était toujours pour lui une véritable torture physique. Il s'était assis, baigné dans la lumière rêveuse de cet après-midi ensoleillé, et il se débattait contre les images qui envahissaient son cerveau, images d'êtres hagards devant la mort, d'hommes poussés par la terreur, peinant dans une agonie de l'indignité d'une obéissance arrachée par la peur, images de spectres noirs rampant et se traînant à terre, et mépris pour une haine juste, qui se laissait écraser sous les coups et sous les tourments. Il voyait des yeux révoltés par l'horreur, et des lèvres convulsées par la torture ; il voyait les fuites lasses et désespérées devant la destruction orgueilleuse qui s'avavançait à larges pas ; il voyait de lamentables cadavres mutilés et piétinés avec rage, et il frissonnait dans tout son être....

Il haïssait Christophe, et tout ce qui fait les Christophes ; il haïssait l'orgueil ; mais bientôt il découvrit que ce n'est pas l'orgueil qui fait les Christophes, mais les bassesses.

Il existe, dans le fantastique composé humain, beaucoup plus profondément caché que cette illusion superficielle mais tenace, qu'un homme est un être individuel, égoïste, et distinct des autres êtres, un instinct d'action commune

et d'obéissance. Tout homme normal et sain réclame, parfois sans le savoir, une autorité royale, une direction définie pour sa petite vie particulière. Car au fond de son âme il sent, même s'il ne s'en rend pas très bien compte, que sa vie est particulière. Il sent la nécessité de la rattacher aux autres. Il obéit à la fermeté et à l'apparence de la force, comme un cheval obéit à la voix de son maître. On se révolte devant l'orgueil, devant la volonté frénétique et insensée de ce singe noir qui voulut jouer les empereurs, et on oublie l'universelle lâcheté qui l'a rendu possible. L'usurpation du pouvoir est un crime auquel les hommes sont portés par cette facilité qu'a la foule à se laisser conduire. Ce sont les nations soumises, qui font naître les tyrans, et ce qu'il faut apprendre aux hommes, ce n'est pas tant la modération dans les sphères supérieures, que le refus inflexible d'obéissance dans le peuple. S'il y a des rois, des tyrannies et des impérialismes, cela tient à ce que les hommes sont eux-mêmes dépourvus du caractère royal.

Alors, pendant qu'il était assis sur les remparts de La Ferrière, Benham rejeta de son esprit sa dernière indulgence pour les rois de ce monde et les Etats existants; et, pour la première fois, il révéla à un autre homme cette doctrine si longuement chérie de l'invisible roi, qui est le maître des destinées humaines, l'esprit de noblesse qui, un jour, prendra le sceptre et gouvernera la terre.... Alors, aux yeux du jeune Américain, dont l'âme américaine vibrait naïvement et fortement à toute émotion forte et simple, il prit, avec l'intense gravité de sa figure pâle et de ses yeux brûlants, toute la majesté d'un prophète....

— Telle est l'idée maîtresse de l'aristocratie, conclut-il.

— Jamais je n'ai entendu exprimer d'une façon plus parfaite l'essence fondamentale, la réalité profonde de la démocratie, répondit tout rêveur le jeune Américain.

V

Les documents de Benham sur la race et les distinctions raciales, donnèrent à White des aperçus tentants sur un cor-

tain nombre d'aventures pittoresques, dont Benham fut le héros. Un incident survenu à Kieff, lui avait d'abord révélé la réalité du facteur racial. Il s'était trouvé pris dans un pogrom.

« Jusque-là, j'avais été assez disposé à mésestimer et même à nier l'importance de la race. Je continue à croire encore qu'elle n'est pas un obstacle à la coopération sociale des hommes, sous sa forme la plus étendue, mais je distingue aujourd'hui, plus clairement, la difficulté qu'il y a pour un être humain à bannir de son esprit cette idée, qu'il n'est pas avant tout un Juif, un Teuton ou un Celte, mais un homme. Vous pouvez persuader en cinq minutes, à n'importe quel individu, qu'il appartient à une catégorie d'êtres spéciaux, élus et privilégiés ; mais, pour détruire cette conviction, il vous faudra toute une vie. Le cas le plus grave de haine de race est le cas de la race juive. Et pourtant, là encore, je suis convaincu qu'il faut attribuer à la Bible et au Talmud, et aux efforts de tous les inévitables champions professionnels, qui font métier d'exploiter ces haines de race, bien plus qu'à la différence réelle de leur sang, l'âpreté avec laquelle ce peuple demeure ligué contre l'humanité entière. »

White découvrit, entre les lignes de ces appréciations générales, de petites indications fort suggestives, qui, ajoutées aux confidences que Benham laissa échapper à Johannesburg, lui permirent de reconstituer l'incident de Kieff.

Benham était parti pour la campagne rendre visite à un ami, de l'autre côté du Dnieper. Comme ils revenaient tous les deux en voiture, le long des routes poussiéreuses, parmi des champs de blé et de tournesols, à travers de petits villages clairs, ils distinguèrent dans le soir bleu, sous la lune éblouissante, une lueur rouge et fumeuse qui semblait monter des maisons blanches et des arbres noirs. « Le pogrom est commencé », remarqua l'ami de Benham, et il témoigna quelque surprise, quand Benham résolut de terminer cette journée charmante, en allant voir ce qui suit le commencement d'un pogrom.

Il devait d'ailleurs éprouver plusieurs étonnements, avant que, plein de dégoût, il se décida enfin à laisser Benham à ses Juifs, et à retourner chez lui tout seul.

Car Benham, avec cette précipitation qui raillait si cruellement ses théories exaltées, passa vite de l'attitude de spectateur impartial, à une intervention active. Les deux hommes abandonnèrent leur voiture et s'enfoncèrent dans le dédale de ruelles sombres et déplaisantes, où les Juifs et les marchands avaient cherché un refuge.... La première intervention de Benham se produisit en faveur d'un misérable paquet humain, tassé et glapissant, qu'on traînait sur le sol en le bourrant de coups de pieds, au coin d'une rue. Le paquet se changea brusquement en un petit vieillard sordide qui s'enfuit avec une célérité incroyable, pendant que Benham haranguait les assaillants, dans un russe élémentaire. La haute taille de Benham, son visage de Gentil, ses habits soignés et l'autorité intense qui émanait de lui, impressionnèrent les agresseurs, qui s'éclipsèrent en murmurant des remarques qui étaient en partie des excuses. Mais l'ami de Benham fut révolté. Est-ce que c'était là leur affaire ?

Abandonné par lui, Benham se dirigea vers la lueur rouge des maisons incendiées.

Pendant quelque temps, il se contenta d'observer. Des silhouettes noires s'agitaient entre lui et le feu ; puis il essaya de se renseigner sur la nature exacte du conflit. On lui raconta que les Juifs avaient installé une procession religieuse ; l'un d'eux avait même craché sur une icône ; alors on avait mis le feu à la boutique d'un filou de Juif, et l'incendie avait gagné le groupe de maisons voisines. Et maintenant, disait le conteur, ils s'échappaient en courant, de l'autre côté des habitations enflammées, « comme des rats ». La foule était composée en majeure partie de la tourbe de la ville, avec çà et là quelques paysans. On les sentait malfaisants, mais indécis. Parmi eux, Benham distingua un bon nombre de soldats, et son étonnement fut extrême d'apercevoir un agent de ville, brillamment éclairé des pieds à la tête, qui considérait tranquillement le pillage d'un magasin encore respecté par les flammes.

Il interpella un groupe d'hommes qui venaient de découvrir deux Juives, se glissant dans les ténèbres, le long d'un mur. Sur ses vives remontrances, ils laissèrent les Juives

s'échapper. Sa colère contre le désordre augmentait de minute en minute...

Vers la fin de cette nuit-là, Benham se trouva être la figure centrale dans un parti de Juifs, qui contre-attaquaient une bande de gredins, dans une cour devenue le refuge d'une foule de fugitifs. Quelques jeunes Juifs avaient bien essayé un combat, un combat misérable et sans espoir par les fenêtres de la maison qui donnaient sur la cour ; mais il est douteux qu'ils eussent opposé une résistance bien efficace, sans la présence de cet étranger de haute taille et plein d'excitation, qui leur criait de brusques conseils, dans un russe pitoyablement massacré. Non pas qu'il apportât à leur secours des poings bien puissants, ou une stratégie bien subtile, mais il leur redonnait du cœur et semait l'indécision parmi leurs adversaires, en s'affirmant si nettement hostile à leurs agissements. Or, jamais personne n'aurait pu prendre Benham pour un Juif. Quand enfin, vers l'aurore, un gouverneur assez peu empressé fit sortir quelques patrouilles, et se mit à débarrasser les ruelles des émeutiers, Benham entouré d'une bande de Juifs gardait encore le portail d'entrée de la cour, derrière une barricade hâtive, mais suffisante, de meubles et de brouettes.

Le ghetto ne comprit rien à son intervention, personne ne pouvait rien y comprendre, mais il était évident qu'un visiteur précieux autant que rare était venu à leur secours, et il se vit supplié par de vieux Juifs crasseux, mais d'aspect fort intelligent, de rester avec eux pour les défendre, jusqu'à ce que leur sécurité fût assurée.

Ils ne pouvaient pas le comprendre, mais ils firent de leur mieux pour le distraire et lui exprimer leur reconnaissance. Ils parurent le considérer comme un représentant du gouvernement britannique, l'intervention des nations étrangères en leur faveur, est l'une de ces malheureuses idées fixes que nul Juif persécuté ne semble capable d'abandonner.

Benham, défatigué et entouré de soins, se trouva bientôt assis devant un feu de bois, dans une salle intérieure, alourdie par une forte odeur humaine, prêtant l'oreille à un discours tenu en un allemand déplorable, mais intelligible. Ce discours

traitait de la grandeur et des fautes du peuple juif, et celui qui le débitait était un homme d'âge moyen, à la longue barbe noire, aux yeux vifs bien que voilés sous de longs cils. Près de lui, un vieillard très âgé donnait le signal et la mesure des approbations. Quantité d'autres Juifs, dont plusieurs avaient aidé à tenir en respect les émeutiers dans la cour, encombraient l'appartement. Quelques-uns pouvaient suivre le discours et, de temps à autre, ratifiaient, en hébreu ou en russe, ce que disait l'orateur. D'autres écoutaient, les sourcils froncés, les lèvres en mouvement, avec une expression d'envie déque.

Ce discours, Benham l'avait provoqué. Car il se trouvait en cet instant au cœur même de la question juive, et il espérait recueillir des documents de premier ordre sur le mystère de cette grande haine. Il ne se souciait pas d'entendre raconter les outrages subis par eux ; là-dessus, il en savait assez ; mais il désirait comprendre ce qu'était l'irritation qui provoquait ces outrages.

Aussi écoutait-il avec grande attention. L'orateur s'étendit d'abord sur l'utilité des Juifs, et sur leur caractère inoffensif.

— Mais est-ce que parfois vous n'abusez pas un peu de la situation ? insinua Benham.

— Les Juifs sont plus habiles que les Russes. Devons-nous en porter la peine ?

Il continua d'exposer les qualités les plus positives de sa race. Et Benham, soudain, eut cette sensation désagréable que peut éprouver un Gentil devant qui on fait le procès de sa cause. Est-ce que l'humanité ne devait rien à Israël, pour lui avoir donné Philo, Aron ben Asher, Salomon Gabriel, Halévy, Mendelssohn, Heine, Meyerbeer, Rubinstein, Joachim, Zangwill ? La Grande-Bretagne n'avait-elle pas contracté une dette à l'égard de lord Beaconsfield, Montefiore, ou des Rothschild ? La France envers Fould, Gaudahaux, Oppert ? L'Allemagne, pour Furst, Steinschneider, Herxheimer, Lasker, Auerbach, Traube, Lazarus et Benfey ?...

Benham, sous l'influence de ces voix et de ces gestes pressants, dut admettre que ces noms renfermaient indubitablement la crème de l'humanité, mais n'était-il pas exact, pour

tant, que les Juifs pressuraient quelque peu ces peuples inférieurs, dont ils honoraient les territoires dans leur exil ?

L'homme à la barbe noire releva bravement le défi.

— Les Juifs sont des créanciers pleins de miséricorde, affirma-t-il. C'est leur génie propre de posséder et de régir. Quels administrateurs meilleurs que les Juifs, pourriez-vous trouver pour gérer la fortune des nations ? Et pour sauvegarder leur honneur ? Le rôle d'administrateur a toujours été celui des Juifs, depuis que Joseph l'a inauguré en Egypte...

Alors, d'une voix plus basse, il se mit à parler des défauts de la race des Gentils. Il avait à cœur de se montrer juste et magnanime, mais la vérité était la vérité. Les Russes chrétiens s'adonnaient à la boisson et à la paresse ; ils n'avaient aucun sens de la propriété ; et, sans l'intervention de lois iniques, les Juifs possèderaient aujourd'hui toute la Russie du sud....

Benham écoutait, fasciné.

— Cependant,... objecta-t-il.

Il n'y avait pas à discuter, c'était ainsi ; et, avec une confiance qui souleva quelques protestations parmi les assistants, l'apologiste de la cause juive se leva soudain, ouvrit un coffre-fort placé près de la cheminée, et en sortit une brassée de documents.

— Regardez ! clama-t-il. Sur toute l'étendue de la Russie du sud, vous trouveriez des papiers de ce genre !

Benham fut quelque temps avant de comprendre. Il fallut qu'on lui mît entre les mains une demi-douzaine de ces papiers. Des doigts avides les désignaient, et plusieurs voix se faisaient entendre en même temps. Ce qu'étaient ces documents ?... Des pièces illégales qui pourraient un jour devenir légales, des reconnaissances de prêts, des transactions secrètes qui, d'un moment à l'autre, pourraient mettre entre les mains des Juifs toutes les terres environnantes. La Russie méridionale, tout entière, était hypothéquée !...

— Est-il possible qu'il en soit ainsi ? demanda Benham qui, pour un temps, cessa d'écouter, et se mit pensivement à considérer le feu.

Puis il agita les papiers au-dessus de sa tête pour réclamer le silence, et, trébuchant, dans un allemand peu familier il

commença à discourir, en dépit des interruptions continues murmurées à voix basse par l'orateur juif.

— Tous les hommes sont frères, disait Benham. Ne se souvenaient-ils plus de Nathan-le-Sage ?

— Je me suis réclamé de lui, répondit vivement le Juif, se méprenant sur le sens. C'est un type créé dans une fiction.

— En tout cas, tous les hommes sont frères, tout de même, maintint Benham. Ils doivent se montrer pleins de pitié les uns à l'égard des autres, et se donner librement leurs biens. Ils doivent aussi prendre en considération les faiblesses de chaque individu. Les Juifs ont probablement raison d'hypothéquer et d'administrer le bien de chaque communauté où ils entrent ; sans doute, ils ont certains titres à prétendre qu'ils sont les plus aptes à ce métier, mais ils pourraient peut-être respecter, plus qu'ils ne le font, les sentiments et l'amour-propre des peuples hospitaliers qu'ils favorisent de leurs inappréciables activités.

Autour de Benham les visages reflétaient une certaine perplexité.

— *Ceci*, par exemple, dit-il en tapotant les papiers qu'il tenait à la main, ils n'en comprendront pas l'utilité dernière. Ce sera une source de colère et d'hostilités nouvelles. Parce que votre race possède au suprême degré le génie financier, il ne s'ensuit pas que vous deviez obéir toujours à ses inspirations, au détriment d'autres considérations...

Le malaise grandit.

Benham sentit qu'il devait se montrer plus général. Il continua, appuyant sur la fraternité des hommes, sur leur droit à des chances égales, à des privilèges égaux. Il sentit revenir la compréhension et la sympathie de ses auditeurs. « Voyez-vous, leur disait-il, il faut que vous vous montriez généreux. Oubliez les anciennes rancunes. Ne comprenez-vous pas que la vie doit recommencer sur de nouvelles bases ? »

Il était parfaitement convaincu qu'ils marchaient à sa suite. Les têtes s'inclinaient dans des gestes d'approbation, les lèvres et les admirables yeux noirs le suivaient dans sa lutte pénible contre les difficultés de cet idiome étranger.

— Libérez-vous, dit-il, et libérez le monde.

Applaudissements.

— Et pour cela, continua-t-il, revenant inconsciemment à sa langue maternelle, commençons par brûler ces *horribles* hypothèques !

Et d'un geste noble et dramatique, Benham jeta sa poignée de documents dans le feu. Les figures approbatives devinrent des masques d'horreur. Vingt mains se tendirent vers les précieux papiers, tandis qu'une clameur de désespoir et de colère emplissait la pièce. Quelqu'un, par derrière, le saisit à la gorge. « Ne le tuez pas ! cria soudain une voix. Il a combattu pour nous ! »

VI

Une heure plus tard, Benham revenait à son hôtel, dans un état lamentable, sans chapeau, les habits et le corps fort endommagés. Il y trouva son ami, engagé dans une conversation anxieuse avec le propriétaire de l'hôtel.

— Nous craignons qu'il ne vous fût arrivé un malheur, lui dit celui-ci.

— J'ai été un peu bousculé, admit Benham.

— Est-ce qu'on ne vous a pas griffé la joue ?

— C'est fort possible.

— Et déchiré votre habit ? Et vous semblez avoir reçu un coup un peu fort sur la nuque.

— C'est un malentendu assez compliqué, expliqua Benham. Oh ! pardon ! Ne touchez pas ce bras-là, voulez-vous ; il est assez sérieusement meurtri.

H.-G. WELLS.

(*La fin au prochain numéro.*)

Lettre romande

LA CRISE DE L'ÉDITION¹. — QUELQUES LIVRES.

C'est à Paris, aux environs de 1900, dans une famille de protestants français que, pour la première fois, je feuilletai des anciennes collections de cette revue. C'étaient des séries de la *Revue Suisse* et de la *Bibliothèque Universelle* avant, puis au moment de leur fusion. Un prospectus de l'année 1866 déclarait : « ...Jamais il n'a été plus indispensable pour les petits peuples de s'affirmer, de manifester une vie intellectuelle saine et active, de saisir la seule influence qui soit à leur portée : l'influence morale. Or nous ne possédons aucun meilleur moyen d'accomplir cette tâche qu'une publication, résultat des efforts et des travaux d'un grand nombre d'esprits. Déjà cette année nous avons pu nous convalncre qu'une revue suisse vraiment nationale se fait écouter au delà de nos frontières... » Rien d'étonnant à cela, car cette revue qui avait déclaré vouloir « marcher de pair à tous égards avec les publications périodiques les plus estimées du continent (prospectus de la *Revue Suisse*, Neuchâtel 1854) était fort intéressante. Des articles de critique, quelques ouvrages d'imagination, les bonnes pages de livres à paraître, enfin des chroniques politiques et scientifiques faisaient de chaque fascicule un ensemble bien organisé et riche, témoignant que ces revues étaient celles d'un pays dont la pensée était vivante, où l'on publiait de bons ouvrages, où une foi joyeuse dirigeait l'effort et promettait un avenir brillant.

On devine avec quelle émotion je prends la plume aujourd'hui pour dire, dans cette même revue, le marasme de l'édition romande, le mécontentement des auteurs et cet esprit de dénigrement de nous-mêmes et d'irritation envers les autres

¹ Nous remercions les nombreuses personnes qui ont bien voulu répondre à notre enquête sur la situation littéraire actuelle en Suisse romande. Nous exprimons plus particulièrement notre reconnaissance à M. Pierre Bovet auquel nous devons des données impartiales et précises sur l'état présent des affaires d'édition et à M. Georges-A. Bridel qui nous a fourni de précieux documents sur l'histoire de l'édition romande.

qui pourrait, si nous n'y mettons fin, compromettre à jamais notre existence.

Il faut reconnaître que nos auteurs ont des raisons de se plaindre. D'abord du peu d'appui que leur donne le public. Tout en épargnant nos vies, la guerre nous a éprouvés dans notre quotidienne aisance et a courbé nos fronts vers le souci des choses matérielles. Des gens qui autrefois lisaient, rêvaient, discutaient, méprisent aujourd'hui ces joies intellectuelles, distraction à l'usage des oisifs et des frivoles. Les quelques heureux dont la situation financière s'est au contraire améliorée ont abandonné les nobles traditions de leurs devanciers qui avaient à cœur de soutenir les choses de l'esprit. La jeunesse dont l'instinct est trop sûr pour tomber dans des erreurs aussi complètes n'a plus trouvé d'aînés pour partager et guider ses enthousiasmes. Elle a accepté sans grand discernement les maîtres qui s'offraient à elle, parés du prestige de la victoire. Sous plus d'un rapport, elle s'est enrichie à leur contact, mais de plus en plus elle témoigne d'une indifférence totale pour la vie du pays. Aussi l'écrivain qui, chez nous, a quelque chose à dire ne sait-il à qui s'adresser. Il faut qu'il soit assez fort pour créer dans la solitude et susciter par lui-même des esprits qui le comprennent. Les plus grands s'usent à cet effort démesuré. Que dire lorsque nous voyons un évocateur puissant, un « poète » qui continue la tradition vaudoise avec une sûreté et une innovation singulière, écouler telle de ses éditions romandes avec la plus irritante lenteur, tandis qu'un de ses écrits lancé par une maison parisienne connaît en quelques mois les tirages renouvelés ?

Cet abandon du public n'est pourtant pas le grief principal de nos écrivains. Beaucoup d'entre eux ne peuvent s'empêcher de croire que s'ils avaient des facilités matérielles à imprimer leurs ouvrages, ceux-ci connaîtraient le succès. Et ils s'en prennent à la mauvaise volonté des éditeurs. Car, enfin, ces librairies pleines d'ouvrages parisiens qui vont bourrer la poche et le crâne de nos étudiants, qui les détient ? Ces éditions de la N.R.F., de la *Revue des Jeunes*, de Grasset, qui les répand chez nous, sinon ce riche libraire qui est en même temps l'éditeur bourru dont le poète suisse n'a rien à espérer ? Une comparaison s'impose alors entre la difficulté qu'éprouvent nos gens de plume à imprimer la moindre brochure, et le succès, dans notre pays, d'ouvrages qui ne valent pas toujours mieux que les leurs.

Aussi de tous côtés les plaintes s'élèvent-elles et vont-elles jusqu'à dénoncer la malhonnêteté des éditeurs.

C'est un publiciste de Genève, critique de talent et poète à ses heures qui le premier éleva la voix. Il déclara à la session

de mai dernier de la Société des Ecrivains suisses, à Soleure, que la plupart des éditeurs romands n'acceptaient de lancer une œuvre que lorsque les frais d'impression en étaient assurés par l'auteur. « Celui, disait-il en substance, qui n'a pas d'argent, n'a d'autre ressource, s'il veut publier, que de s'adresser à ses amis pour constituer un fonds. Aussi est-ce avec grande satisfaction qu'on apprend en Suisse romande, la création de la Caisse de secours aux Ecrivains suisses. On voit aujourd'hui que les avances de celle-ci sont de peu d'aide à nos écrivains qui sont obligés de verser à leur éditeur toute la somme avancée. Le seul avantage qui résulte de la Caisse de secours en Suisse romande, c'est qu'au moins quelques bons ouvrages ont pu être édités. La Société des Ecrivains suisses ferait peut-être bien de rendre attentif le Conseil fédéral au danger qui menace la culture romande du fait des éditeurs. Peut-être une campagne de presse devrait-elle suivre ? Il est en tous cas nécessaire que les écrivains suisses français se constituent en société et sortent de leur individualisme.

Si M. Charly Clerc est seul à avoir le courage de proclamer publiquement cette opinion, il est loin d'être seul à la professer. Tel auteur m'écrit : « J'ai traité jusqu'ici avec deux éditeurs qui (pour autant que je connais l'édition) se sont comportés en vrais écumeurs. »

Tel autre me déclare : « La Suisse romande marche à sa ruine, et c'est la faute des éditeurs dont les exigences démesurées nous empêchent de publier quoi que ce soit ».

D'autres comparent mélancoliquement nos maisons à celles de la Suisse alémanique qui sont, paraît-il, bien plus généreuses.

Enfin, les esprits entreprenants s'émancipent de la tutelle détestée des éditeurs et escomptent déjà les gains qu'ils feront du fait de la coopérative d'édition qu'ils vont fonder.

Cette révolte se comprend. Il n'est pas douteux que plus de facilité matérielle susciterait la mise au jour d'œuvres importantes à notre culture, nous permettrait de continuer la tradition perdue des volumes de cours universitaires comme n'hésitaient pas à en publier les Vinet ou les Secrétan, des recueils de conférences comme ceux que jadis présentait Cherbuliez dans son charmant : *Idéal romanesque de la France*, ou Philippe Monnier dans sa *Genève de Tæpffer*, de ces livres d'histoire et de description régionales dont on peut faire dans notre pays une si riche collection : *Les Voyages en zig-zag*, *Le canton de Vaud*, *Les Alpes suisses*, *Mme de Charrière et ses amis*, *La Restauration à Genève*, *La vie vaudoise et la Révolution*, et combien d'autres que nous voudrions avoir la place de citer.

En effet nous ne publions plus aujourd'hui d'ouvrages de ce genre. C'est grand dommage et l'on nous assure que la faute en est bien aux éditeurs.

Interrogez ceux-ci. Leur défense est une suite de doléances plus lamentables encore et non moins justifiées que celles des auteurs.

Tout d'abord, ils s'en prennent à ces derniers, dont à leur yeux la quantité ne compense point la qualité. Ce sont gens fort exigeants, qui croient leurs écrits parfaits et veulent que l'éditeur soit du même avis. Nous faisons remarquer à un de nos lanceurs de livres qu'il aurait avantage à s'entourer d'intellectuels et à prendre parfois conseil de l'un d'eux, comme le font les meilleurs éditeurs de Paris ; il répondit : « Vous ne savez pas quelle imprudence ce serait. L'intellectuel romand est un monsieur qui a toujours un manuscrit en poche et n'attend que l'occasion de le glisser sous presse. Il faut tenir ces gens à distance si l'on veut rester maître chez soi. »

Cette indiscretion des auteurs n'est pas la pire misère de l'édition romande, car il est probable que cette branche d'activité est chez nous la plus atteinte par les difficultés économiques de l'heure présente.

Ne l'oublions pas, en même temps qu'il doit être un entrepreneur hardi, un homme de haute culture, un connaisseur au flair très sûr, l'éditeur est un commerçant comme les autres. Son commerce est basé sur la différence entre le prix de revient et le prix de vente de ses denrées, laquelle différence doit lui permettre d'amortir les avances que suppose toute entreprise, puis de gagner sa vie en se rémunérant pour sa peine et pour son travail.

Or, un examen impartial de la situation démontre que nos éditeurs se trouvent aujourd'hui acculés à une impasse redoutable.

D'une part, le prix de revient du livre est plus élevé chez nous que dans tous les pays voisins. Le taux du capital d'entreprise est considérable ; les frais généraux — loyer, personnel, tarif postaux et télégraphiques, éclairage, chauffage — ont beaucoup renchéri ; l'impression coûte plus en Suisse que partout ailleurs, et l'on n'ose pas s'en plaindre quand on a entendu les doléances des imprimeurs, enfin, grâce à l'imposition des papiers étrangers, le papier qui tendait à baisser maintient ses prix, et l'on ne peut s'en indigner sans encourir le blâme des fabricants suisses de papiers.

Tandis qu'ainsi tout contribue à la cherté du livre romand, les circonstances rendent sa vente impossible. Les pays à change

has lui sont fermés. Les ouvrages de pédagogie, de morale qui passaient en France et en Belgique ne s'y vendent plus ou s'y vendent à perte. En Suisse, le public préfère au livre romand le livre français moins cher et paré d'un prestige particulier. Dans plus d'un cas, le libraire qui fait de bonnes affaires sur le livre étranger le recommande, et il a raison ; on ne saurait assez répandre chez nous le bon livre français, mais il faudrait que sa vente fût conçue de manière à entraîner avec elle la vente du livre romand, non à l'empêcher. La critique aussi ne satisfait pas les éditeurs, et il se peut que l'attention donnée aux œuvres suisses dans nos journaux et périodiques soit insuffisante. Il ne faut pourtant pas confondre le rôle qui doit rester parfaitement libre de la critique avec celui du service de signalement des ouvrages qui incombe à l'éditeur.

Bref, il n'y a presque pas de livres parus depuis la guerre, en Suisse romande, qui n'ait coûté à son éditeur des sommes considérables. Parmi ces ouvrages publiés à perte, j'en sais qui sont de toute première qualité. Ces déficits ne sont pas compensés par la vente des ouvrages faits à compte d'auteurs. Ces derniers se vendent souvent mal, puisque c'est leur peu de valeur vénale qui les a fait refuser. Un éditeur nous écrit à ce sujet : « L'intérêt de l'éditeur n'est pas, comme le pensent tant d'écrivains, d'éditer le plus d'ouvrages possible à compte d'auteur. Plus il estimera pouvoir lancer d'ouvrages à ses propres frais, plus il aura de chances de vendre, parce qu'un livre dont il assume les risques matériels vaut toujours quelque chose. L'éditeur qui adopterait toutes les médiocrités pour la raison que ces médiocrités sont payées par leur auteur, cet éditeur-là serait voué à une ruine certaine et rapide ».

Ces fières paroles (dont il faut entendre les termes du point de vue commercial) sont-elles un démenti aux accusations relatives à des gains illicites faits par les maisons romandes sur la Caisse de secours aux Ecrivains suisses ? J'avoue être mal renseignée dans ce domaine spécial. Le seul contrat subventionné au courant duquel un hasard m'a mise est tel qu'il ne tombe pas sous le coup des accusations portées : L'éditeur ayant reçu 2.000 francs pour une édition tirée à 1.000 exemplaires s'engage à rembourser 2 francs par exemplaire vendu. La Société a récupéré au bout d'un an 80 francs. Ces chiffres parlent sans qu'on les commente. Je remarque seulement qu'au cas bien invraisemblable où l'éditeur s'en serait tiré avec une somme inférieure à 2.000 francs, il aurait avantage à ne pas vendre toute l'édition. La Société ne serait-elle pas plus avisée en se bornant à garantir la vente d'un nombre donné d'exemplaires en tant de mois, quitte à aider l'éditeur

à la propagande de lancement et à distribuer ensuite avec discernement les ouvrages garantis qui ne se seraient pas vendus. Elle ne courrait guère plus de risques que par ses contrats actuels et son secours prendrait l'air d'un honneur, tandis qu'il ressemble à une charité.

Il ressort de cette étude que non seulement les auteurs ne peuvent espérer aucune rémunération pour leurs ouvrages, mais encore qu'ils doivent s'attendre à ce que les éditeurs refusent, non sans raisons, de s'intéresser à autre chose qu'à des actualités sociales ou scolaires. Il n'existe à ma connaissance que fort peu d'éditeurs romands qui puissent n'être qu'éditeurs de livres. Les uns publient un journal ou un périodique dont le revenu régulier, abonnements et publicité, équilibre leurs finances ; plusieurs dirigent des imprimeries soutenues en grande partie par des commandes pour la réclame commerciale, la plupart enfin s'appuient sur une maison de librairie et provoquent ce cas curieux, fréquent aujourd'hui, où la vente rivale du livre français permet à l'édition romande de végéter quelque temps encore comme un luxe auquel on a peine à renoncer.

Ce luxe de conserver nos propres moyens d'édition est, à vrai dire, un des facteurs indispensables à notre existence. Nous ne saurions y renoncer sans renoncer à nous-mêmes et à nos plus vivantes traditions.

On sait la faveur que, dès ses débuts, l'imprimerie rencontra dans les villes suisses. Des études spéciales ont été publiées sur l'essor que prit cette industrie à Genève, à Lausanne, à Neuchâtel, à Yverdon, depuis la Réformation jusqu'à nos jours.

Avec l'arrivée de Calvin à Genève, l'adhésion de Neuchâtel aux idées protestantes, la fondation de la faculté de théologie de Lausanne, notre pays prit une valeur historique, devint une terre d'asile. Il fut la terre d'asile par excellence de la pensée libérale française et fut ainsi appelé à jouer un rôle que son exigüité et son parcellement semblaient lui interdire. Dès lors, l'importance de l'édition est considérable dans notre histoire. C'est à Neuchâtel que fut imprimée la première Bible française, celle d'Olivétan. Genève vit paraître les éditions françaises de l'Institution chrétienne. Cette ville en protégeant la Réforme, attira des imprimeurs qui étaient parmi les humanistes les plus distingués de la Renaissance : Robert, Henri, François et Paul Estienne. On doit à ce dernier de nombreuses éditions classiques de Pindare, Virgile, Horace, Pline, Euripide, Sophocle, Homère, etc.

Au cours du XVII^e siècle, les presses romandes restent au

service de la Réforme française, puis elles reprennent une activité nouvelle et de plus en plus considérable au cours du XVIII^e siècle ; nos imprimeurs ne se bornant plus à imprimer mais devenant, dans beaucoup de cas, les éditeurs responsables d'ouvrages fort importants. *L'Esprit des lois* est édité à Genève. La Société typographique de Neuchâtel, réputée pour l'édition des dix-neuf volumes de la *Description des arts et métiers* de Bertrand, fut ruinée par l'audace qu'elle eut de lancer, au mépris de la religion officielle, *Le système de la nature* de d'Holbach. Jérémie Vitel, imprimeur aux Verrières, passa des mois à la Bastille à cause des libelles français qu'il avait édités. Les éditions genevoises de Rousseau sont nombreuses et soignées. Le *Contrat social* eut son édition lausannoise, célèbre par l'habile dédicace qui en fut faite au jeune Bonaparte¹. Voltaire occupa presque à lui seul, durant des années, les presses de Cramer à Genève, tandis que, de Lausanne, Grasset lui volait *La Pucelle*, la faisant paraître pour son propre compte. Ce hardi Grasset avait travaillé auparavant chez Marc-Michel Bousquet, dont les éditions romandes parfois datées de « Palmyre » ou de « Londres », sont connues pour le soin avec lequel elles sont faites. Enfin, Samuel Fauche, de Neuchâtel, ayant repris les affaires de la Société typographique, imprime pour Diderot plusieurs tomes de l'*Encyclopédie*, paye à Mirabeau 150 louis pour le manuscrit de son ouvrage sur *Les lettres de cachet* et 100 louis pour un autre ouvrage intitulé *Erolika-biblion*. Son fils, Fauche-Borel devenu royaliste imprime et répand sur la France le texte de la *Déclaration de Pilnitz* concertée entre les deux frères de Louis XVI et les souverains étrangers, et qui fut le manifeste de la coalition. Le travail consciencieux de nos maisons les recommandait aussi pour des ouvrages spéciaux de sciences. C'est à Lausanne que fut publiée, en latin, la *Mécanique* d'Euler, tandis qu'un éditeur genevois lançait les œuvres mathématiques de Bernouilli.

Alors, l'avenir se préparant, on vit certains ouvrages suisses

¹ Voici cette dédicace :

« Au citoyen Bonaparte, général en chef de l'invincible armée d'Italie.

» Citoyen général,

« J'ai quelque pressentiment, dit Jean-Jacques Rousseau, dans son deuxième livre du *Contrat social* qu'un jour la petite île de Corse étonnera l'Europe ! »

« L'Europe demande aujourd'hui, citoyen général, quel est le lieu de votre naissance ?

» La Renommée répond à l'Europe : c'est l'île de Corse.

» Jo suis, citoyen général, l'un de vos admirateurs.

» Jean MOURER, libraire.

» Lausanne en Suisse, le 15 août 1797 ».

Ce Jean Mourer joua un certain rôle à Lausanne à l'époque de la Révolution ; son magasin était le rendez-vous des gens aux idées « avancées ».

se répandre avec les ouvrages français. *Le Voyage dans les Alpes* d'H.-B. de Saussure, *L'Education progressive* de M^{me} Necker, les romans de M^{me} de Charrière et de Samuel de Constant ne furent probablement pas nos moindres succès d'édition.

On aurait pu croire qu'après 1789, l'accession de la France aux idées libérales rendant inutile le recours à nos presses, les maisons suisses seraient ruinées. Loin de là. L'impression et l'édition ne cessent de prospérer chez nous au cours du XIX^e siècle, mais cette fois-ci grâce à des ouvrages sortis du pays même. Ces livres qui portaient les noms de Rodolphe Töpffer, d'Alexandre Vinet, de Charles Secrétan, d'Urbain et de Juste Olivier, de Marc et Philippe Monnier, d'Eugène Rambert, d'Henri Warnery, de Philippe Godet gagnèrent à la Suisse romande la place qu'elle occupe dans l'histoire de la pensée protestante au XIX^e siècle.

Quand la guerre éclata, cette activité ne s'était pas ralentie et de grands ouvrages étaient en cours d'édition. Citons : *Les Annales de Rousseau*, *Les nouvelles éditions Vinet*, le *Calvin*, de Paul Doumergue. Rappelons aussi que, de Lausanne, partirent au début de la guerre les deux ouvrages désormais classiques, sans lesquels on ne peut comprendre la situation européenne en 1914 : *J'accuse* et *La Belgique neutre et loyale*.

La grandeur de cette histoire nous crée la tâche d'en sauver les traditions, même au prix d'efforts considérables.

Ces efforts, dans quel domaine les tenter ?

Un maître dont l'activité s'est inlassablement dépensée au service de ce pays nous disait : « La reprise de l'édition romande n'est pas une affaire de gros sous. Sans doute, il y a une technique financière, mais, au-dessus et bien plus importante, il y a une technique spirituelle. »

Cette technique spirituelle est urgente à appliquer. Toute personne renseignée tombe d'accord que c'est avant tout et presque uniquement de l'entente désintéressée entre intellectuels que peut encore dépendre une reprise des affaires d'édition.

Le remède n'est donc un secret pour personne, mais nous n'avons pas encore eu le courage de l'accepter.

Si, faisant trêve aux rivalités individuelles et aux jalousies de clocher qui morcellent l'opinion, déroutent et lassent le public, nos écrivains s'entendaient pour désigner ce qui doit être sauvé du trésor commun et pour le soutenir du prestige de leur opinion, ces ouvrages seraient facilement imposés au commerce et au public.

On ne répétera jamais trop l'appel de M. Clerc à la Société

des Ecrivains suisses, invitant les auteurs romands à sortir de leur individualisme. Des centaines de livres publiés sans succès ne peuvent rien pour le rétablissement de notre équilibre littéraire. Il exige, au contraire, qu'on s'efforce de ne publier en ce moment que les très bons ouvrages, ceux qui ne doivent pas se perdre ou passer aux mains de l'éditeur étranger, et il exige que ces ouvrages soient lancés et soutenus par l'opinion intellectuelle unanime. A ce prix seulement, sera renouée la tradition de nos succès littéraires et remise en honneur la mode des livres publiés chez nous.

Si simple que paraisse cette mesure, elle est excessivement difficile à appliquer, car elle comporte de grands sacrifices de la part des auteurs et réclame l'initiative intelligente de quelques éditeurs de premier ordre. Des personnes compétentes pourraient s'ingénier à la rendre praticable. Serait-ce par des discussions dans la presse, par la création de comités de conseil aux éditeurs et de propagande effective, par des interventions de la Société des Ecrivains suisses, par l'établissement de concours ? Tous ces moyens peuvent être bons, tous peuvent aussi céder à l'esprit de clan ou aux suggestions de l'intérêt personnel. L'esprit souffle où il veut ; seul l'esprit dégagé des entraves de l'égoïsme et de la bassesse peut le reconnaître et l'aider à triompher. Ce qu'il nous faut, sous quelle forme que ce soit, c'est un mouvement généreux et spontané, assez unanime pour entraîner tout le public et vaincre du coup les forces économiques adverses.

Ce mouvement se fera, nous en sommes certains, car la cause que nous défendons est assez belle pour le susciter. En voulant sauver l'édition, nous défendons ce que nous avons de plus précieux : l'expression de notre conscience, cette vie intellectuelle et morale qui donne à un pays son caractère propre et sa raison d'être devant l'histoire.

Ces considérations sur le marasme de l'édition romande ont envahi une place qu'il eût été opportun de consacrer à plusieurs productions littéraires qui viennent aujourd'hui le plus heureusement du monde démentir nos plaintes.

Signalons d'abord deux élégants volumes de vers :

La Trêve de Dieu, par Charly Clerc (Concorde, Lausanne), dont l'accent d'une mélancolie pensive, simple parfois, parfois savante, présente un attrait fort varié. L'atmosphère de nostalgie vague y est entremêlée d'évocations livresques, de cris d'enfants, de souvenirs domestiques. Tel qu'il se présente, ce volume est bien de chez nous, et je sais plus d'un ami du poète

qui, le lisant à mi-voix le soir à la veillée familiale, en a goûté le charme tendre et léger.

Identités, par Maurice de Rameru (Budry, Paris), est d'une recherche plus patiente, plus fouillée, d'une forme poétique plus régulière aussi et s'inspire à des sources fort différentes. Les tableaux familiers y sont un peu raides, les épithètes trop voulues, mais on y aime le retour d'une pensée profonde, à plusieurs reprises heureusement exprimée : cette recherche unique, sans cesse recommencée, de la Vérité qui encadre d'une charpente philosophique ce recueil de petits poèmes détachés.

Le fascicule des *Cahiers de Jeunesse* consacré à la mémoire de Blaise Pascal a fait l'objet d'un tirage à part (Concorde Lausanne). Il faut s'en féliciter car, sous son format modeste, cette brochure est extrêmement riche. Elle contient, outre une belle introduction de M. Philippe Bridel : « Pourquoi nous célébrons le centenaire de Pascal », une vie de Pascal et des études sur les divers aspects de sa carrière. Ces études sont composées à l'aide d'un grand nombre de citations pascaliennes ordonnées en vue d'évoquer d'une manière particulièrement heureuse l'admirable et troublant génie qui, depuis trois siècles, semble continuer de grandir. Les noms qui signent les articles de ce recueil, le désignent à l'attention de la jeunesse studieuse. Outre celui de M. Ph. Bridel, ce sont ceux d'Arnold Reymond, de Willy Cuendet, de Philippe Daulte et de Jean de la Harpe.

La Société du Musée romand nous offre une charmante plaquette sur le *Château de la Sarraz*, éditée et fort bien illustrée par Boissonnas (Genève). Tous les amis du pays romand voudront posséder cette brochure.

Nous recommandons vivement à l'attention du public l'excellente collection d'actualités sociales que nous présentent les éditions Forum (Neuchâtel), en une série de brochures aux prix modiques. Voici les titres des plus récentes :

L. Ragaz : *La démocratie nouvelle*, brève étude qui démontre éloquemment que la régénération politique est soumise à une régénération morale.

H. Claparède-Spir : *Du principe d'autorité*.

H. Ch. : *Ce que tous les parents doivent savoir.*†

Dr Robert Châble : *Jusqu'au mariage*.

Maurice Vuilleumier : *Ils ne méritent pas la prison*, intéressante étude sur la conscience chrétienne et le service militaire.

C.-A. Cuénod : *Le mouvement des éclaireuses jugé par une mère*.

MARIANNE GAGNEBIN.

Lettre de Paris.

VILLÉGIATURES

Août. Paris se vide. Les marronniers ont perdu leurs dernières feuilles. Les tilleuls languissent. Les fleuristes n'offrent plus que des fleurs paysannes, des dahlias, des phlox. Les échos mondains du *Gaulois* rapportent de mornes déplacements de souverains et d'ambassadeurs, ou les fastes lointains de Deauville et de Dinard. La ville est en proie aux Américains. Il est temps de partir.

Partir ! Quelle chose grisante, bienfaisante, déchirante : rêve, attente, désir, espoir. Mais les autos vont nous gâter les départs. Partir en voiture, ce n'est point partir, c'est, tout au plus, s'en aller. Il faut partir en chemin de fer ; il faut entrer dans une de ces gares miraculeuses, magiques, une de « ces grandes usines où se fabriquent les voyages », comme dit Proust ; il faut acheter son voyage à un guichet, l'enfermer dans un portefeuille, l'emporter dans le wagon, et ne l'ouvrir qu'au moment où le train se met en marche. Alors seulement le voyage commence, selon toutes les règles de l'art.

D'abord des rues, des ponts de fer, des souterrains, puis des fortifications désaffectées, puis des banlieues merveilleuses, qu'on n'a jamais vues, qu'on ne reverra jamais ; puis un fleuve ; puis des champs, des bois, des châteaux, tout ce que vous voudrez. C'est le voyage. Cela ne ressemble à rien. On ne peut toucher, même du bout des doigts, ni aux arbres, ni aux maisons, ni aux poteaux du télégraphe. Les paysages semblent suscités par le train qui les traverse, pour le divertissement des voyageurs.

Partons. Mais la campagne, peut-être, ne vous tente pas encore, ni la mer, ni la montagne. Si nous allions passer huit jours à Londres ? Nous prendrons, à midi, ce joli train, si comme-il-faut, qui, au bout de quelques heures, se transforme en joli navire, pour se transformer de nouveau en un train plus joli encore, un train dont tous les wagons sont de petits salons d'acajou où l'on boit du thé devant des pots de fleurs — *marygolds* ou *sweet-peas* — et qui roule doucement à

travers les gazons d'un grand jardin planté d'arbres, de houblons, de villages vernis et de cathédrales rouges. Nous arriverons à Londres vers sept heures. Un taxi aimable nous amènera dans un petit hôtel de *Half Moon Street* où on nous donnera de mauvaises chambres ornées de chintz et de vaisselle verte, et où nous serons très flattés de partager une salle de bain avec lady Kathleen Smith et l'amiral sir Talbot Robinson. Nous revêtirons nos smokings devenus *dinner-jackets* ; nous coifferons nos hautes formes ; et, sans pardessus, nous irons manger des rognons grillés, des pommes de terre bouillies et des petits pois crus au grill du Berkeley. Après le dîner, il fera grand jour encore. Nous nous promènerons dans Piccadilly ; et je verrai, à la devanture d'une boutique, la cravate dont j'ai rêvé toute l'année.

Quand je suis allé à Londres pour la première fois, j'avais quinze ans. Cet âge est sans pitié. J'avais lu, en classe, passablement d'Homère et un peu de Sophocle. Je croyais au « miracle grec ». Je ne rêvais que beauté antique. Londres, pour moi, c'était le musée britannique, et le musée britannique, c'était les marbres du Parthénon. Je les vis. Tout un après-midi, je contemplai les membres mutilés des Immortelles glorieuses. Je les jugeai sublimes. Pouvais-je faire autrement ? Rien n'est plus stupide qu'un jeune homme de quinze ans s'il a le malheur d'être intelligent et sensible. Il se met l'esprit à la torture pour saisir ce qui lui échappe, pour aimer ce qui l'assomme. A quarante ans, on a plus de philosophie, et moins de courage. Je ne renouvellerai pas connaissance, cette année, avec l'auguste Bloomsbury et les *Elgin marbles*. Je m'en tiendrai aux tailleurs et aux chemisiers, à Savile Row, à Bond Street, à Burlington Arcade. Ne croyez pas que ce soient là des lieux méprisables. Georges Moore, dans son admiration pour le style pimpant et parfait de Stevenson, appelle l'illustre auteur « The best dressed young man that ever walked through Burlington Arcade » (le jeune homme le mieux habillé qui ait jamais traversé Burlington Arcade). Cette arcade, pour un étranger habitué aux horreurs des chemisiers continentaux, est une révélation, un chemin de Damas. Les écailles lui tombent des yeux. Il voit, il comprend enfin. Tout ce qu'il avait, sans trop y croire, imaginé de charmant, d'étrange, d'impossible, de fou, s'y trouve réuni dans de petites boutiques obscures et enchanteresses. L'extravagance et le bon goût s'y courtisent, s'y marient. Je présume que les vrais dandys regardent beaucoup de ces merveilles avec dédain ; mais nous !..... C'est comme chez les verriers de Venise ; on entre, et on voudrait tout acheter. Il faut un certain temps pour séparer l'ivraie du

bon grain. Et l'ivraie même n'est pas toujours sans attrait. J'ai le projet d'écrire un jour un petit livre sur les boutiques du West End, dans le goût du *Voyage en Italie* de Taine, mais plus compendieux. J'espère seulement m'entendre un peu mieux en cravates que Taine en tableaux.

Je n'oublierai jamais ma première visite chez Lock. C'est, comme vous savez, le plus célèbre chapelier du monde. M. Valery-Larbaud n'a garde de l'omettre dans la liste des fournisseurs qui habillaient le jeune milliardaire Barnabooth. Et M. Jean Cocteau lui consacre un des plus charmants passages de son *Grand Ecart*, ce recueil de « charmants passages » : « Tout le charbon de l'Angleterre a fait ce petit diamant. Derrière sa vitrine, on voit de très, très vieux couvre-chefs, des couvre-chefs d'un siècle, blancs de poussière. M. Lock ne les brosse jamais. Et, si lord Ribblesdale essaye son chapeau... alors, vous savez... c'est mag-ni-fique. »

C'est, en effet, dans la somptueuse Saint-James Street, une toute petite boutique dont le vernis s'écaille, n'ayant jamais été touché, je pense, depuis le temps des derniers Hanovre. La devanture contient ces quelques antiques couvre-chefs rongés des mites et fanés du soleil, et des livres de comptes où sont enregistrés, j'imagine, les commandes du prince Régent et du beau Brummell, de lord Melbourne et de lord Byron. On entre, assez intimidé par ces ruines augustes ; on est accueilli par d'étranges troglodytes en bras de chemise, de l'aspect le plus misérable. Mais quel ton, quelle déférence, quelle courtoisie ! On sent qu'il s'agit de se bien tenir, que c'est ici le temple du vrai goût, qu'on y est coiffé selon des règles immuables, que toutes les fantaisies de la mode continentale, les feutres aux trop larges ailes, les melons enfoncés jusqu'aux oreilles y seront non pas des objets de risée — le rire est indécent — mais des curiosités inconnues, sans intérêt, d'ailleurs, et bonnes tout au plus pour les habitants de la lune ou les Parisiens.

Ce matin, la boutique est envahie par des vieillards et des jeunes gens également tirés à quatre épingles, et portant au revers de leur *morning coat* des boutonnieres énormes d'œilletons ou de bleuets. Ils viennent faire repasser leurs chapeaux pour la dernière garden-party de la saison à Buckingham Palace. Un détachement de *Horse Guards* étincelants remonte Saint-James Street ; les jeunes gens et les vieux messieurs, rangés sur le seuil, saluent le drapeau qui passe !

Mais ceci n'est pas une lettre de Londres. Retournons donc à Paris. Comme, après Londres, Paris semble large, aéré, tout en surface, et sans profondeur : du taffetas après du velours. Maintenant les tilleuls mêmes sont dépouillés. Nous déjeunons

aux Champs-Élysées, sous un charmant arbre jaune, dans un assez joli paysage d'automne. Je songe aux lacs suisses encore entourés de verdure fraîche. Il faut repartir. J'irai rejoindre Sylvandre à L....

Il a dû y avoir un temps où L.... était affreux, chromo, carte postale, encrier, bois découpé. Alors on n'aimait que la Touraine et l'Ile-de-France, les languissantes rivières entre les peupliers et les saules. Mais vingt ans d'admiration pour les « paysages mesurés » donnent maintenant une nouvelle jeunesse et un regain de faveur aux sites romantiques. Après tant de faux vernis-martin, les cassettes en forme de chalets, les chamois sculptés, les porte-plume ornés d'edelweiss reprennent une sorte d'attrait. Allons passer quelques jours à L...

L... se compose de trois hôtels et d'un casino devant lequel on a disposé un quai planté, comme un jardin, d'arbres et de fleurs. Mais ces fleurs sont d'une espèce particulière, inconnue ailleurs et expressément réservée par les horticulteurs aux abords des hôtels de luxe. Ce sont d'étranges fleurs aux couleurs sombres ou ternes, sans fraîcheur et sans parfum, découpées dans de la flanelle rouge, brune, beige. Elles sont étroitement serrées dans des parterres qui forment des étoiles, des croissants, des rosaces, des arabesques, ou dans des corbeilles d'où émergent des bananiers nains et des palmiers de tôle peinte. Ne croyez pas que je me moque. Ces fleurs, sont le triomphe d'un style, d'un goût, d'une époque. Elles font le plus grand honneur à l'industrie hôtelière. Devant ces sages jardins, on a pratiqué, avec beaucoup d'art, un lac poétique, entouré de montagnes groupées en un pittoresque désordre. Le soir, le concierge du *Schweizerhof* tourne un commutateur : aussitôt les sommets se couvrent de diadèmes lumineux, et, du même coup, la lune s'éclaire au milieu du ciel, et le jazz italien du *National* attaque les blues de l'hiver dernier.

Pour les jours de pluie, on a organisé, derrière les hôtels, une charmante petite ville de maisons anciennes et de boutiques modernes avec une cathédrale, un musée historique, un pont couvert, une gare, une poste, et de vrais habitants.

On l'a souvent dit et il n'est pas défendu de le répéter : le grand charme des villégiatures c'est qu'on y est libre, détaché de tout, flottant sans racines comme une algue dans la mer. On y est ce personnage inconsistant et luxueux : un étranger. Ou, si on se lie, ce n'est que légèrement, par jeu, pour se donner, au départ, l'illusion d'une souffrance. On dit adieu à une chambre d'hôtel qui vous a été accueillante pendant quelques jours ; on murmure avec mélancolie : « Je ne reverrai plus le dessin

de ce rideau ! » On verse quelques larmes dans une tasse de thé ; on brise avec un soupir des amitiés éphémères qui semblent, un instant, précieuses.

C'est ainsi que je vous ai quittée, charmante Sylvie. Je vous avais rencontrée le premier soir, au bal du Palace. J'avais admiré votre beauté romaine, votre petite tête étroite aux cheveux tirés, vos longs yeux languissants, votre sourire triste et menu, et ce nez si fin, légèrement tronqué, qui vous fait ressembler davantage à une statue antique. Nous nous étions revus chaque jour.

Etiez-vous plus charmante le matin dans votre *sweater* citron, ou, le soir, brunie d'ocre et accablée sous le poids d'une tunique de perles ?

Nous ne nous parlions guère : vous saviez mal ma langue et je ne savais pas la vôtre ; mais vos yeux avaient toujours l'air d'écouter les miens.

Nous nous sommes quittés sur le débarcadère par le plus bel après-midi du monde. Et, la main dans la main, nous nous sommes jurés de nous retrouver bientôt. Et puis, du bateau qui vous emportait, vous m'avez regardé longtemps en agitant un petit mouchoir semblable à celui que je conserve en souvenir de vous. Malgré nos promesses, nous savions bien que nous ne nous reverrions pas dans dix jours à Venise, ni cet hiver à Rome. Nous savions que nous ne nous reverrions jamais. C'est pourquoi j'avais les yeux pleins de larmes. Adieu, charmante Sylvie. Demain nous n'y penserons plus !

F. ROGER-CORNAZ.

Chronique italienne.

Les pèlerins passionnés.— La sécurité instaurée en Italie par M. Mussolini.
— Le premier ministre passé au crible. — Le vote de confiance.
— Contre les jurons. — Un livre utile sur l'Italie.

Le flot des voyageurs a repris le chemin de l'Italie. Les artistes fervents, les amoureux que rien n'arrête n'avaient pas attendu cette année pour revenir. Ils étaient accourus dès 1919. Mais le gros des touristes n'a osé s'aventurer au delà des Alpes que depuis l'avènement du fascisme. On craignait toujours avant cela les grèves, les émeutes, la révolution. Depuis novembre 1922, le pays est tranquille, l'ordre rétabli, la loi respectée.

Aussi le printemps a-t-il peuplé d'étrangers les villes et les lieux célèbres de la Péninsule. En avril dernier, Venise, Florence, Rome et Naples n'avaient plus un lit disponible. On s'écrasait dans les églises et les musées. Il y avait foire dans les boutiques d'objets d'art et chez les photographes. Brogi ne savait où donner de la tête, Bemporad était sur les dents. Les hôteliers avaient le sourire. Des localités qui voient un étranger par semaine et somnolent le reste du temps, comme Ferrare et Ravenne, s'étaient réveillées à demi. L'unique auberge de Saint-Marin faisait des affaires fructueuses. Les mendiants de la minuscule république, bien résolus à ne pas manquer les bonnes occasions, subissaient stoïquement les fureurs du vent, qui, sur ce rocher nu, souffle toujours à décorner les bœufs.

Enfin, il y avait partout une ardeur de curiosité, une exaltation pour le beau, une fièvre joyeuse qui vous reportaient aux meilleures années d'avant-guerre.

Les touristes qui parcourent l'Italie depuis 1919 sont des Anglais, des Américains, des Suisses, des Italiens, des Hollandais, des Français. Chose digne de remarque, les Italiens se déplacent plus maintenant qu'autrefois et ne sont pas les visiteurs les moins empressés. J'aime à les rencontrer dans les galeries : ils regardent avec intelligence les choses qui les intéressent. On les sent chez eux. Leurs visages ont autant de

vie, leurs yeux autant d'éclat que ceux des portraits et des statues qu'ils admirent.

Quant aux autres pèlerins, ils ont leurs préférences, qui varient d'une nationalité à l'autre. Les vieilles demoiselles anglaises, parfois si facétieuses et si spirituelles, recherchent les lieux qui parlent le plus à l'âme, les sites les plus vantés par les connaisseurs. Et comme elles aiment leur chère Italie ! On les trouve à Pise, Florence, Sienne, Pérouse, Assise, où elles provoquent la création de pensions confortables et de tea-rooms. M. Anatole France ne s'est pas trompé en plaçant à Fiesole sa sympathique et falote Miss Bell du *Lys rouge*.

Un nombre respectable de commerçants français, qui avaient leurs cercles et leurs écoles, se groupaient autrefois dans les meilleurs quartiers de Naples. Ils se sont réduits à quelques-uns, et le temps n'est pas loin où ils auront disparu. Les touristes de cette nation ne séjournent guère, ils passent, et vont partout où résonne l'appel de la beauté : en Toscane, en Ombrie, à Rome, en Campanie, en Sicile, à Venise. Quelques-uns des plus beaux livres qu'ait inspirés la reine de l'Adriatique ont été écrits par des Français.

Les Scandinaves aiment les petites stations maritimes de l'Italie méridionale et de la Sicile. Les Suisses s'établissent de préférence à Gênes et à Naples. Les Allemands, à l'époque où il y avait des Allemands par le monde, se donnaient rendez-vous à Venise, Naples, Rome, Capri, Taormine. Capri était devenue une île allemande, comme le lac de Garde était une pièce d'eau allemande. Les positions les plus pittoresques des côtes liguriennes étaient couronnées de villas allemandes.

Les Américains sont répandus du haut en bas de la Péninsule : on en voit devant la fontaine de Trêve à Rome et aux Latomies de Syracuse ; à la Pinacothèque de Turin et à celle du Vatican ; dans les lieux où personne ne va, parce qu'il n'y a rien à y voir, comme Livourne et Civita-Vecchia, et dans les villes les plus courues, où convergent les artistes désargentés aussi bien que les bourgeois cossus.

Autrefois le mouvement touristique cessait en mai, à l'approche des chaleurs. Les mois de juin, juillet, août et septembre appartenaient aux professeurs, obligés de tirer parti de leurs vacances, et aux voyageurs disciplinés de Cook et autres agences anglo-saxonnes. Ces gens-là ne passaient pas pour intéressants aux yeux de la population. Les gardiens des musées n'en somnolaient pas moins dans un grand silence. Les marchands de cartes postales illustrées et de mosaïques à une lire ne les attendaient pas.

Depuis la guerre, on a changé tout cela. Il y a du monde partout, même pendant la canicule. Les villes ne sont plus mortes

entre midi et quatre heures de l'après-midi. On voit dans les rues, à ce moment-là, autre chose que des chiens et des Anglais, je vous assure. Les petits commerçants sont à leur poste. Les fonctionnaires des galeries n'ont plus le temps de dormir.

— Le monde des touristes apprécie comme il doit la sécurité instaurée par M. Mussolini. Les trains partent et arrivent à l'heure. On n'a plus à craindre d'être planté là, en pleine campagne, parce que le mécanicien refuse de voiturier des curés ou des députés populistes. Les contrôleurs sont polis avec les voyageurs. Les amendes arbitraires ont cessé. Un fasciste accompagne parfois le chef de train dans sa tournée. Les douaniers ont des égards. Les commis de l'octroi vous regardent passer avec un sourire indulgent.

Il y a quelque chose de changé en Italie depuis huit mois. La confiance brille sur les visages, l'ardeur au travail est revenue, les dépôts affluent dans les banques. Le bon peuple ne veut pas savoir autre chose. Il ne se demande pas si M. Mussolini a tort ou raison. Il le juge, non sur l'étiquette, mais sur les excellents résultats de son administration.

Les esprits plus avertis, les socialistes, les catholiques, les libéraux, pour qui les principes comptent, approuvent l'œuvre du premier ministre, tout en faisant des réserves sur son entourage fasciste. Il y a parmi les jeunes gens qui gravitent autour de M. Mussolini des *prepotenti* et des violents. Ils tentent de créer à côté du gouvernement légal, ou mieux au-dessus de lui, une oligarchie puissante et intolérante, qui se croit revenue au temps des Sforza et des Malatesta, des coups de force et des coups de tête. M. Misuri, député ombrien, a dénoncé à la Chambre, le 29 mai dernier, le péril que fait courir au pays cette milice indisciplinée. Il a pu le faire sans soulever d'orage, parce qu'il a rendu justice au Restaurateur du Royaume, à sa fermeté de main, à la sûreté de son coup d'œil ; mais, d'autre part, quand il a reproché à M. Mussolini de voir des ennemis dans tous ceux qui ne se rangent pas servilement à ses côtés, et qui ont conservé leur droit à la critique ; quand il l'a blâmé d'identifier l'Etat avec le fascisme, qu'il s'est écrié : « On peut servir l'Etat sans être fasciste », on sentait clairement que l'opinion générale était avec l'orateur. On ne l'a pas applaudi ; mais des confrères l'ont félicité, entre autres un sous-secrétaire d'Etat et l'honorable Paolucci, nationaliste, le héros de Pola et l'un des hommes les plus en vue d'Italie.

M. Mussolini n'avait pas attendu ce passage au crible pour s'apercevoir que tout n'est pas parfait dans son parti. Il a été impitoyable pour les turbulents, ceux qui pratiquent en

pleine paix les mœurs des temps de révolution. Le fascisme a subi, de par sa volonté, une rude crise d'épuration. Le droit de porter la chemise noire a été limité. On ne voit plus d'inutiles cortèges fascistes dans les rues. Le prestige du premier ministre n'en a pas été diminué, au contraire. Les beaux espoirs sont restés intacts ; M. Mussolini continuera à faire le bonheur de l'Italie, puisque la Chambre, malgré le réquisitoire de M. Misuri, lui a accordé, et cela à deux reprises et à une écrasante majorité, un vote de confiance. Cette confiance lui a permis de faire accepter au pouvoir législatif la réforme électorale et la loi sur la presse. La première ne tardera pas à le mettre aux prises avec les catholiques ; la seconde avec les libéraux. Les catholiques et les libéraux sont les deux bêtes noires du fascisme.

— On sait qu'après les guerres, les mœurs sont mauvaises, le langage cru, les jurons terribles. Les Italiens ont toujours été jureurs et blasphémateurs, non pas par impiété, mais par vivacité de sentiments. Les prédicateurs de carême finissent année après année, la série de leurs enseignements par une exhortation à ne pas jurer.

Or, le vent de régénération qui souffle sur l'Italie, depuis novembre dernier, a fait surgir dans ce pays une association contre la *bestemmia*. Cette association affiche dans les trains, dans les gares, partout, des avertissements comme ceux-ci : « Ne jurez pas ! Le blasphème dégrade l'homme ! Le juron est signe de mauvaise éducation ! » Vérone, d'où il semble que le mouvement soit parti, peint sur des murs blancs des lettres d'un demi-mètre et qui disent : « Le juron nous déshonore à l'étranger ! — L'homme qui jure ne raisonne pas, et l'homme qui raisonne ne jure pas. »

Le 13 mai a eu lieu, à Turin, le premier congrès de la ligue. On y chanta ce cantique :

*Dolce Italia, Italia diletta,
Che il Signor fè sì forte, sì bella,
La tua pura e gentile favella
Con bestemmie perché deturpar ?*

On se sépara après une cérémonie impressionnante.

La foule, plusieurs dizaines de mille personnes, était rassemblée sur la place du Château. A un moment donné, les yeux se levèrent et l'on vit, à un balcon du Palais Madame, l'uniforme gris du duc de Gênes, la robe blanche de la duchesse, la robe rouge du cardinal-archevêque et l'écharpe tricolore du maire. Un monsieur en redingote s'avança entre la robe blanche et la robe rouge et cria dans un porte-voix ces paroles :

« Par respect pour Dieu et pour toutes les religions, pour

l'amour de notre patrie et de notre civilisation, pour le bon renom de notre peuple, nous promettons sur notre honneur de combattre le juron et le blasphème. Le promettez-vous aussi ? »

Un formidable *si* lui répondit ; les musiques attaquèrent un hymne religieux, dont la place immense chanta les paroles de ses milliers de voix. Quand la musique se tut, le cardinal, le visage inondé de larmes, leva la main pour bénir son troupeau, plus nombreux, plus ému qu'à la cathédrale.

— Il a paru en France, à la fin de 1922 et dans les premiers mois de cette année, plusieurs livres intéressants sur la Péninsule. Celui de M. Henri Bergmann, intitulé simplement *l'Italie* (Rieder, Paris), n'est pas le moins utile. Les Italiens l'apprécient, parce qu'il parle de leur pays en l'appelant une grande puissance, qu'il n'insiste pas sur le rôle de la France dans leur *Risorgimento*, qu'il cite Guglielmo Marconi sans ajouter aussitôt que la télégraphie sans fil n'est pas de son invention. C'est là un mérite aux yeux des nationalistes italiens si susceptibles, si chatouilleux pour tout ce qui touche à la grandeur de leur patrie. Heureusement que M. Bergmann en a d'autres et de plus éclatants.

Nous vanterons d'abord sa franchise et son manque de préjugés. Il va dare, dare, dit ouvertement ce que les statistiques lui ont révélé. D'autre part, il ne prend pas avec les Italiens de grands airs de supériorité ; il enveloppe la vérité de bienveillance, pour la faire accepter. On sent qu'il connaît les transalpins et qu'il les aime. Or aimer, c'est-comprendre.

M. Bergmann affirme qu'il faut juger l'Italie « non en comparant son état actuel avec celui d'autres peuples, mais sa situation d'aujourd'hui avec celle d'il y a soixante ans, et qu'on ne peut alors s'empêcher d'être pénétré d'admiration pour la grande œuvre accomplie en si peu de temps. »

« De ces progrès, dit-il encore, les Italiens ont conscience. Ils en sont fiers. Ils veulent les continuer, et nul peuple en Europe, on peut même dire dans le monde, n'est davantage, et plus passionnément, tendu vers l'avenir. »

Voilà le ton du livre. L'auteur envisage non « la terre des morts », mais l'Italie vivante et créatrice d'aujourd'hui. Après un résumé historique substantiel, il étudie la géographie du pays, ses institutions, son commerce, son industrie, sa vie intellectuelle, sa presse. Ces six chapitres, bien que bourrés de faits et d'idées, paraissent courts. On désire en savoir davantage. C'est net, clair, précis, rapide, léger et cossu en même temps.

« Milan, dit M. Bergmann, est la capitale économique et

morale de l'Italie. Elle doit son importance aux routes qui y convergent (notamment le Simplon et le Gothard) ; à la tradition historique qui en fait la capitale de la Lombardie, la plus riche province d'Italie ; au développement de l'industrie, surtout à celle de la soie. Son influence n'est plus seulement régionale : l'intelligence, le travail et les capitaux milanais fécondent l'Italie tout entière. »

L'émigration italienne est européenne et temporaire, ou bien transocéanique et définitive. Les septentrionaux, Lombards, Piémontais, Vénitiens, s'expatrient pour peu de temps, surtout en France et en Suisse. Ceux du Midi prennent le chemin de l'Amérique, d'où beaucoup ne reviennent pas. Il y a à l'étranger six millions d'Italiens.

On ignore généralement en France que nos voisins d'au delà des Alpes pratiquent la coéducation des sexes. S'il est un pays où elle semble devoir être dangereuse, c'est bien l'Italie. Or l'expérience est toute à l'honneur de la jeunesse transalpine. Il y a dans les écoles secondaires quatre fois plus de garçons que de filles.

Sur quarante millions d'habitants, la Péninsule compte 60 000 protestants et 40 000 juifs. Les juifs y ont peu d'importance économique, et l'antisémitisme n'y existe pas.

Le climat de l'Italie mérite sa réputation littéraire et artistique ; il représente pour le pays une valeur réelle.

L'ivrognerie, prétend notre auteur, n'existe pas sous ce beau ciel. Il a raison en ce sens que les pochards ne courent pas les rues ; mais les ivrognes ne manquent pas, surtout parmi les vieillards. Il aurait pu ajouter que les abstinents sont légion dans le midi, où les mères font souvent, pour le compte de leurs nouveau-nés, le vœu que le vin ne touchera pas leurs lèvres.

Un tiers du sol italien se compose de terres très fertiles. Un autre tiers est médiocrement cultivable. La troisième partie est aride. Ce pays, où les étalages des marchands des quatre saisons réjouissent les yeux, où les rues sont parfumées de pêches, de prunes, d'oranges et de figues, importe plus de produits agricoles qu'il n'en exporte.

J'aurais voulu trouver, en outre, dans le précieux livre de M. Bergmann, quelques renseignements sur la mise en valeur de l'*Agro romano*, et l'utilisation des gros vins italiens du midi pour faire, grâce à de savants coupages, des vins de Bordeaux et de Bourgogne...

Mais peut-être n'est-il pas équitable de demander à un auteur autre chose que ce qu'il a voulu donner.

HENRY AUBERT.

Chronique scientifique

Le pétrole obtenu par catalyse des huiles végétales — La vaccination contre la rougeole. — Le rendement énergétique des réactions biologiques et la température — Pourquoi les cerises rougissent. — L'insuline et le diabète. — Publications nouvelles.

La catalyse qui a permis bon nombre d'opérations chimiques fort intéressantes, entre les mains expertes de M. P. Sabatier et de l'abbé Senderens, a, on le sait, fourni à M. A. Mialhe un moyen curieux de préparation synthétique du pétrole aux dépens des huiles végétales. M. Mialhe prépare l'éther, l'essence, le pétrole lampant en décomposant les huiles végétales par pyrogénéation catalytique, puis en hydrogénant les produits formés. Mais on n'obtient pas dans cette transformation des huiles lourdes ni des huiles de graissage. M. Mialhe a voulu les obtenir aussi. De là ses récentes recherches.

Les produits de la pyrogénéation catalytique des huiles végétales, animales consistent, pour la majeure partie, en carbures éthyléniques. Leur couleur est jaune, et leur odeur forte. Ces corps ont la propriété de se polymériser sous l'influence du chlorure de zinc, par exemple; on les transforme, à chaud, et, avec le temps, en produits distillant au-dessus de 330° C. et très visqueux. En même temps, fait inattendu, les huiles non polymérisées qui restent et distillent de 240° à 280° C, ont perdu leur couleur et leur odeur; elles sont incolores et fluorescentes. Est-ce que le chlorure de zinc fondu pourrait, par déshydratation des huiles végétales, amener leur dislocation à chaud par simple *cracking* à la pression ordinaire et conduire à du pétrole? L'expérience a été aussitôt faite et a fourni une huile qui constitue un véritable pétrole, de même nature que l'américain, en partant de l'huile de colza, et des huiles visqueuses, utilisables comme lubrifiantes. De la sorte, on arrive à presque tous les constituants du pétrole naturel. Il reste un résidu de coke léger, imprégné d'huiles lourdes. Le chlorure de zinc est régénéré par dissolution dans l'eau.

— Micux vaudrait évidemment posséder la vaccination contre la tuberculose ; mais celle de la rougeole peut avoir son intérêt. MM. Nicolle et Conseil ont publié sur ce sujet un travail intéressant.

La rougeole est un mal incommode : il est très contagieux, et ses complications sont graves surtout à l'hôpital. Il serait avantageux de le faire prendre à l'enfant sous des conditions permettant d'éviter les complications. MM. Nicolle et Conseil ont employé plusieurs moyens d'inoculation, et se sont arrêtés à celui qui consiste à inoculer du sérum de convalescents. Ce sérum doit être recueilli du 6^e au 10^e jour de l'apyrexie, au moyen d'aiguilles vaselinées. A la glacière il conserve ses propriétés préventives deux ans au moins. Au besoin, on peut substituer au sérum le sang complet, citraté ou non. Que dure l'immunité conférée par le sérum ? En tous cas, elle est de quelques semaines et protège l'enfant contre la contagion immédiate (hospitalière ou familiale). La sérovaccination (inoculation du sérum d'abord, puis, 24 heures après, de sang de rougeoleux) est peut-être plus efficace.

Les auteurs donnent quelques renseignements sur la durée de la période contagieuse (jugée par la durée de la virulence du sang). Le virus existe dès la fièvre, avant l'éruption, et le sang est encore virulent après la chute thermique. Généralement on admet que la rougeole ne récidive pas. C'est une erreur. Le mal a pu être réinoculé à des sujets ayant été atteints de celui-ci depuis 2 ans et plus. Mais la seconde atteinte peut être très bénigne. Le virus semble se conserver dans l'organisme. Pourtant on n'a pu mettre en évidence, jusqu'ici, la présence du virus morbillieux dans le sang des personnes guéries ne réagissant pas à une inoculation nouvelle. Mais on sait que le sang des cobayes présentant une immunité naturelle à l'égard du virus exanthématique est cependant virulent pendant la période correspondant à la fièvre qu'ils ne manifestent pas à la suite de la réinoculation. L'immunité acquise et la naturelle ne sont pas identiques ; néanmoins les infections inapparentes soupçonnées jouent sans doute un rôle dans la conservation des deux virus et dans la contagion.

— Le rendement énergétique des réactions biologiques est-il influencé par la température ? Il semble que non. En effet le coefficient d'utilisation dans le développement du *Proteus vulgaris* est, d'après Rubner, sensiblement le même à 14° C et à 36° C. D'autre part, d'après Terroine et Wurmser, lors de la multiplication de l'*aspergillus niger*, la seule source d'énergie offerte étant le glucose, le coefficient est identique à 22°, 29°, 36° et 38°, c'est-à-dire à l'intérieur de températures compa-

tibles avec le développement de l'organisme. Enfin, d'après Hill, le rendement énergétique de la contraction musculaire paraît indépendant de la température.

Il en serait de même pour le rendement énergétique dans la germination d'après Terroine, Bonnet et Jaessel. L'expérience fait voir en effet que si la température agit bien, comme on le sait, sur la vitesse du développement, elle n'exerce par contre, rigoureusement, aucune influence sur le rendement énergétique du processus de la germination. On fait germer des graines d'une même espèce à deux températures assez différentes — la différence allant jusqu'au double et au triple, et on détermine le rendement énergétique après des temps variés — selon une technique qui sera exposée — et on constate qu'à tout âge, aux deux températures choisies, le rendement énergétique pour l'arachide oscille de 51 à 56 (54 en moyenne) et pour la lentille de 60 à 65 (62,5 en moyenne). C'est là une confirmation de la loi posée par Terroine et Wurmser d'après laquelle « l'énergie utilisable des réactions impliquées dans les phénomènes biologiques ne varie pas sensiblement dans l'intervalle de température compatible avec la vie. »

— Pourquoi les cerises rougissent-elles ? Est-ce la lumière qui agit, ou la température ? Il faudrait, pour répondre, faire le départ entre l'une et l'autre. C'est ce qu'a fait expérimentalement M. F. Obaton, en utilisant une étuve à paroi double où l'on met de la glace. Une couche épaisse de sciure de bois assure un isolement suffisant de l'air ambiant. D'autre part, il est fait usage d'une caisse obscure maintenue à la température de l'air ambiant par une circulation continuelle d'air. D'un côté, on a donc un milieu lumineux à température basse (variant de 4° à 7°) de l'autre, un milieu obscur, mais chaud. Dans la glacière pend une branche de cerisier non séparée de l'arbre : un groupe de cerises est à nu près de la vitre ; un autre est entouré de papier noir. Ici donc on a des cerises au froid, les unes à la lumière, les autres à l'obscurité. Enfin il y a un groupe de cerises témoins. Au début de l'expérience les 4 groupes sont au même degré de coloration jaune-rouge.

Au bout de 10 jours, les témoins ont atteint le rougissement maximum, puis viennent, dans l'ordre décroissant de coloration, les cerises à l'obscurité, puis les cerises à la lumière et au froid, tandis que les cerises au froid et à l'obscurité sont aussi rouges que ces dernières. La lumière paraît n'avoir aucune action directe sur le rougissement : c'est la chaleur qui compte. Comment agit-elle ? En déterminant une respiration plus active comme l'indiquent les mesures de respiration. Et par cette respiration plus active s'opère une fixation

d'oxygène supérieure. En somme, le rougissement dépend de la température ; la lumière n'exerce aucune action directe, et la cerise rougit par fixation, par respiration plus active.

— Il faut revenir sur la question du traitement du diabète par l'insuline. Des travaux déjà anciens ont fait admettre une sécrétion interne du pancréas, indispensable au métabolisme des sucres, ce qui conduisit il y a près de vingt ans Rennie et Fraser à utiliser l'extrait des ilots de Langerhans du pancréas des poissons, situés à côté de celui-ci plutôt qu'à son intérieur. Ce que Banting, Best, Macleod, Collip, ont apporté de nouveau, c'est qu'on peut extraire du pancréas un principe actif, l'insuline, provenant des ilots de Langerhans, qui provoque une hypoglycémie marquée chez l'animal normal, et une diminution marquée de l'hyperglycémie et de la glycosurie chez le chien privé de pancréas. Employée à traiter le diabète, l'insuline a donné de très bons résultats, en réduisant l'hyperglycémie, la glycosurie et l'acétonurie. MM. Desgrez, Bierry et Rathery ont vérifié les expériences des Canadiens et Anglais. Ils ont prouvé qu'en effet l'insuline a une action marquée, très marquée même, mais de courte durée. Cette action toutefois est précieuse en cas d'acétonurie grave. Mais le médicament, en raison de sa puissance, est de ceux qu'il faut employer avec prudence et à bon escient. Et il ne faut pas croire qu'avec quelques jours de traitement à l'insuline, on va guérir un diabète qui a mis des années à s'établir...

— Publications nouvelles. Voici d'abord un très intéressant ouvrage du voyageur V. Stefansson, *The Northward course of the Empire* (Harrap, Londres). En deux mots la thèse du volume est que l'humanité a eu de tout temps un préjugé contre le nord. Du temps des Grecs et des Romains, la Gaule, la Grande-Bretagne passaient pour des contrées inhabitables, bonnes pour des sauvages : l'idéal étant alors de vivre avec le moindre effort. Peu à peu les idées ont changé et des populations plus énergiques ont montré au méridional fainéant qu'on vit parfaitement bien dans les contrées en question. Elles leur ont aussi arraché le spectre de la puissance, et la fortune, et, de plus en plus, cela a été le nord qui a été laborieux, créateur, et utilisateur de ressources. Mais, dit notre auteur, cette colonisation du nord ne doit pas s'arrêter là. Nos populations septentrionales, plus énergiques, plus entreprenantes, plus laborieuses, ont un champ considérable à exploiter, les immenses paturages sub-arctiques en Europe et Asie et en Amérique, qu'il faut exploiter en y développant l'élevage du renne et du bœuf musqué comme viande de boucherie. Il n'y a rien d'autre à faire de ces terres immenses, et il faut laisser le plus d'étendue possible

dans les régions tempérées à la culture des plantes alimentaires. Que les méridionaux développent et exploitent les tropiques : aux septentrionaux à approvisionner l'hémisphère nord en viande. Le renne se mange couramment en Suède et dans l'Alaska. Livre des plus intéressants rempli de renseignements très variés, et qu'on lit avec grand plaisir.

Voici d'autre part une série de volumes publiés par Watts et Co, à Londres, pour la *Rationalist Press Association*, comprenant une série d'histoires de la science, le plus souvent rédigées par des personnes exceptionnellement compétentes, destinées à exposer à grands traits l'histoire des principales sciences, de l'antiquité au temps présent. C'est l'*History of Science series* dont existent déjà 13 volumes, à 2 shilling chacun (160 pages en moyenne par volume), ce sont les suivants : *Astronomy* (G. Forbes) ; *Chemistry* (Thorpe) ; *Geography* (Scott Keltie) ; *Biology* (Miall) ; *Anthropology* (Hadden) ; *Psychology* (2 volumes J. M. Baldwin) ; *Philosophy* (2 volumes, Benn) ; *Old Testament Criticism* (A. Duff) ; *New Testament Criticism* (Contybeare). Ce sont des ouvrages de science rationalistes, précis, indépendants de toutes préoccupations théologiques, extrêmement bien compris et bien faits. De leur lecture on tire une vue d'ensemble, et beaucoup de précisions. Et on est frappé de voir combien, dans certains domaines, les anciens avaient été loin, et quel silence ensuite s'est établi pendant quinze siècles. Assurément l'humanité a dormi pendant un temps fort long. L'*History of science series* est une excellente publication.

HENRY DE VARIGNY.

Chronique politique.

L'assemblée nationale d'Angora. — L'affaire de la Ruhr, les relations franco-anglaises et le nouveau chancelier allemand. — Le conflit italo-grec.

A la paix de Lausanne a succédé l'ouverture de l'assemblée nationale turque à Angora, c'est-à-dire qu'après la période combative vient la période constructive. Cette assemblée élue par les soins de Mustapha Kemal ne pouvait que lui être dévouée : elle l'a nommé président à l'unanimité, entouré d'honneurs, réservant toutefois des acclamations pour Ismet pacha qui a bien mérité de son pays dans la paix comme dans la guerre. La ratification du traité a provoqué des oppositions ; les Turcs n'en ont pas encore assez : leur appétit croissant avec le succès, ils supportent mal la pensée que des frères de race continuent à vivre sous un joug étranger. L'affaire a pourtant été liquidée sans trop de difficultés. Puis on s'est mis à discuter sur le fonctionnement de l'Etat ; car le système en vigueur jusqu'ici, celui d'après lequel l'assemblée détient tous les pouvoirs et ne les délègue que temporairement à des commissaires qui sont de simples agents d'exécution et doivent lui rendre compte de tous leurs gestes, se révèle inopérant. Il faudrait, pour continuer de l'appliquer, que le parlement fût sans cesse en séance, ce qui est impossible. Alors il s'agit de créer de véritables ministères, comme dans un Etat parlementaire moderne : c'est à quoi l'on s'emploie à Angora.

La nation turque dominée par des traditions, imbue de préjugés, sectatrice d'une religion étroite et formaliste, réussira-t-elle à se reconstituer sur des bases toutes nouvelles ? L'avenir le dira. En attendant, le spectacle de ses efforts ne manque pas d'intérêt. Il est seulement déplorable que cette régénération d'un Etat implique l'anéantissement moral et matériel de minorités ethniques et religieuses qui méritaient, autant que n'importe quel autre peuple, leur place à la lumière. Mais il dépendait de l'Europe de les protéger : ce sera pour elle un éternel déshonneur de les avoir abandonnées.

— Dans la Ruhr, la situation varie peu. Pourtant, au dire de ceux qui reviennent de là-bas, l'organisation franco-belge est en progrès ; elle tire un plus grand parti des ressources

du pays ; la résistance faiblit. Le camp allié annonce une victoire prochaine. A la vérité, pareille chose s'est produite souvent déjà depuis tantôt huit mois.

Au dehors aussi, on a dit plus d'une fois que l'affaire des réparations était entrée dans la phase décisive ; mais nous ne voyons rien de pareil s'accomplir. Il est vrai qu'à défaut d'actes nous avons sur le sujet une très intéressante littérature. Le ministère anglais a repris, dans l'éternelle question, exactement la même attitude que M. Lloyd George, ce qu'expliquent la permanence de lord Curzon au pouvoir et l'action des financiers de la Cité. Il tend à remettre l'Allemagne d'aplomb et en veut à la France de retarder ce résultat par ses exigences. La note qu'à la date du 11 août le *Foreign Office* a envoyée à Paris et à Bruxelles n'est inspirée d'aucune bienveillance. Elle condamne, comme contraire aux traités, l'occupation de la Ruhr, renouvelle la proposition de constituer une commission internationale d'experts pour évaluer la capacité de paiement du Reich, fixe la somme que l'Angleterre entend recevoir de ses débiteurs étrangers et dit un certain nombre de choses désagréables à la France et à la Belgique.

A quoi M. Poincaré a répondu de sa meilleure encre, démontrant qu'il était impossible à son gouvernement de se mettre à payer l'Angleterre avant d'avoir reçu des réparations de l'Allemagne, prouvant que le Reich était dans son tort et qu'il ne pouvait être question de négocier avec lui aussi longtemps qu'il n'aurait pas mis fin à sa résistance, affirmant la modération de la France en même temps que son droit et déclarant qu'elle ne quitterait pas la Ruhr qu'on ne lui eût payé ce qui lui était dû, défendant l'autorité de la Commission des réparations et refusant de la laisser déposséder au profit d'experts internationaux.

Après quoi l'affaire en est restée là. Si la note de lord Curzon avait fait une mauvaise impression en France, celle de M. Poincaré n'a aucunement convaincu les Anglais, pas plus que le document belge qui a suivi. Ce qui prouve que cette politique à ciel ouvert, ce système de notes publiques qui tendent à créer des mouvements d'opinion avant que les hommes du métier aient eu le temps de délibérer, est tout à fait mauvais. Mieux aurait valu laisser agir les diplomates. Actuellement, la plupart des ministres britanniques sont en vacances, ce qui, heureusement, arrête la polémique. Mais rien ne fait supposer que l'un ou l'autre des camps soit prêt à abandonner ses positions. Et c'est dommage ; car si les hommes d'Etat anglais et français, par leurs âpres discussions, ont conduit les choses jusque tout près de la rupture, les gens de sens rassis

constatent que les sommes auxquelles les deux gouvernements bornent maintenant leurs prétentions ne sont plus inconciliables : elles se rapprochent singulièrement des chiffres que M. Bonar Law indiquait dans son plan du mois de janvier dernier ; ce fameux plan qui a été si lestement déclaré inapplicable, alors qu'il aurait mérité plus de considération. Avec de la bonne volonté on pourrait donc se mettre d'accord.

Est-ce l'occupation de la Ruhr qui a provoqué la détresse de l'Allemagne ?... Il est certain que, privée de cette région, la plus riche de toutes, elle devait modifier ses formes de vie, éteindre une partie de ses fourneaux, diminuer le nombre de ses usines, rendre une place plus grande à l'agriculture : ce qu'elle n'a pas fait. D'autre part, la nécessité d'entretenir les ouvriers en grève et les fonctionnaires expulsés des territoires envahis a provoqué des dilapidations énormes. Mais il y a beaucoup plus que cela. Depuis des années le Reich a dépensé sans compter ; sa politique financière a été folle. Qu'il ait cherché sciemment à déprécier sa monnaie pour échapper à ses charges, c'est ce qui semble évident à tous les gens non prévenus. Mais le résultat a dépassé son attente : maintenant le rendement des impôts ne représente plus guère que le deux ou trois pour cent des dépenses publiques ; le billet d'un million de marks vaut quinze ou seize centimes suisses ; le papier de l'Etat est à tel point déprécié qu'à l'intérieur même il cesse d'avoir une valeur d'achat. C'est la catastrophe.

Le chancelier Cuno n'a rien négligé pour précipiter la déroute. Sans doute les pangermanistes gardent-ils dans leur cœur une vive tendresse pour ce personnage ; mais l'histoire lui sera sévère, car il a fait le plus grand mal à son pays. Uniquement préoccupé de prêcher la résistance, il a, au dedans, laissé aller les choses comme elles voulaient ; il n'a cherché à réagir, ni contre les tendances communistes de la Saxe, ni contre le séparatisme de la Bavière ; il a permis aux partis de préparer leurs armes, à la misère de s'étendre sur la nation. Toute son énergie se dépensait en de patriotiques discours ; tout son espoir reposait sur une intervention étrangère. Mais des paroles ne nourrissent point un peuple et l'Angleterre, sur laquelle M. Cuno comptait pour obliger les Français à évacuer la Ruhr, n'était aucunement disposée à user des grands moyens pour rendre service à l'Allemagne. Le gouvernement s'est effondré dans l'impuissance et l'universelle détresse.

M. Stresemann qui a repris le pouvoir des mains maladroites de son prédécesseur a devant lui une tâche redoutable : il s'agit de relever la confiance, de recréer des finances, de rendre du prestige à l'Etat. Le nouveau chancelier ne manque pas

d'énergie ; il dispose au Reichstag d'une majorité ; il a pour lui tous les loyaux Allemands qui le considèrent comme la ressource suprême. Il a commencé son œuvre en intensifiant l'impôt et en édictant des mesures draconiennes contre ceux qui cherchent à dissimuler des devises étrangères. Mais la condition préalable de tout relèvement, c'est de disposer de la Ruhr.... M. Stresemann, dans son discours-programme, a annoncé qu'il ne capitulerait pas. Il cherche des moyens-termes, donne des coups de sonde : visiblement il n'a pas encore fixé sa ligne de conduite. Pourtant on s'est mis à discuter et c'est déjà quelque chose.

— Le conflit italo-grec qui, pendant quinze jours, a absorbé l'attention a provoqué une très vive surprise en même temps que la plus pénible impression. Car il n'est pas habituel qu'un meurtre, si abominable soit-il, produise une brusque rupture entre deux pays, évoque le danger de guerre et ébranle les bases sur lesquelles on croyait que reposait l'ordre international.

Sans doute, l'indignation qui s'est répandue en Italie à la nouvelle du lâche assassinat du général Tellini et de ses compagnons n'était que trop justifiée. Même sans admettre toutes les accusations que les agences romaines ont portées contre les organisations helléniques et le colonel Botzaris en particulier, il est parfaitement anormal qu'une commission internationale se trouve abandonnée sans escorte, en pleine forêt, dans une contrée infestée de bandits ; et la violente campagne que la presse d'Athènes avait menée contre l'activité des commissaires autorisait toutes les hypothèses, tous les soupçons. Il est naturel aussi que M. Mussolini dont ses concitoyens attendaient de grandes choses, qui avait annoncé, en maint discours, qu'il saurait défendre l'honneur de l'Italie jusqu'aux extrémités de la terre, ait saisi cette occasion pour montrer sa vigueur. Mais, à côté de cela, que de sujets d'étonnement dans cette affaire et que de déceptions !

Il n'est pas d'usage de commencer une conversation diplomatique par un ultimatum et encore moins, parce qu'une satisfaction complète n'a pas été immédiatement obtenue, de faire, sans trêve aucune, parler le canon. Le bombardement de Corfou est un acte de guerre et, si haut qu'il parle, le président du Conseil italien ne peut empêcher l'opinion publique de croire que si, au lieu d'avoir affaire à un pays épuisé et ruiné, il s'était trouvé en face d'une grande puissance, il se serait montré plus prudent. Il s'agit donc d'un abus de force, de l'acte d'un Etat bien armé vis-à-vis d'un autre désarmé ; l'histoire a enregistré nombre de cas semblables ; mais on

espérait que, dans la situation actuelle de l'Europe civilisée, ces choses ne se passeraient plus.

Car la Société des nations est là. Dans bien des circonstances, on a réclamé son concours quand elle n'était pas outillée pour agir ; on l'a fait intervenir, par exemple, pour subvenir à l'insuffisance des diplomates, dans des règlements de l'après-guerre, alors qu'on aurait dû la mettre en face d'une Europe reconstituée et pacifiée par les traités.... Mais cette fois le litige était de sa compétence. Les articles 12, 13 et 15 du pacte, en effet, indiquent minutieusement la procédure à suivre au cas où deux Etats, membres de la Société, se trouvent en querelle ; et c'est justement pour résoudre les différends à l'amiable et chasser bien loin tout danger de guerre que cette institution a été créée.

L'appel du Gouvernement grec au Conseil de la Société des nations est donc très naturel. Le refus de M. Mussolini de reconnaître sa compétence l'est moins. Qu'a-t-il dit en somme ? Que l'honneur et le prestige de l'Italie lui interdisaient d'admettre un tiers dans le redressement de ses torts.... Mais le pacte n'admet rien de pareil et s'il ne peut être invoqué dans des cas aigus on ne voit plus bien à quoi il doit servir.

Le Conseil de la Société des nations s'est trouvé dans une situation fort délicate : s'il se déclarait compétent et prétendait prononcer un jugement dans l'affaire, il provoquait une sécession de l'Italie qui pouvait en entraîner d'autres et désorganiser tout le système ; s'il refusait d'intervenir dans le conflit comme n'étant pas qualifié pour cela, il prononçait sa propre déchéance et encourait la déconsidération. Cruelle énigme ! Le Conseil a longuement discuté sans aboutir à une solution précise.

Le salut est venu d'autre part. La Conférence des ambassadeurs, au nom de laquelle agissaient les commissions chargées de délimiter les frontières de l'Epire, avait, sitôt le meurtre commis, envoyé à Athènes une note à laquelle le gouvernement hellénique avait répondu en admettant qu'une enquête fût faite sous ses auspices et en acceptant par avance les conditions qu'il lui plairait d'imposer. Dans une seconde note, la Conférence a fixé les satisfactions que la Grèce devait accorder immédiatement, tout en organisant une commission chargée d'établir les responsabilités du meurtre. M. Mussolini reconnaît cette instance, car il aurait mauvaise grâce à agir autrement et comme tout fait supposer que le gouvernement d'Athènes ne demandera pas mieux que de se soumettre, l'affaire est en voie d'apaisement. Pourtant de grosses questions restent ouvertes.

Entre le Conseil de la Société des nations et la Conférence des ambassadeurs, les rapports ont été courtois, un échange de lettres a eu lieu. Mais quelle est la relation entre ces deux pouvoirs ? M. Mussolini qui récusé l'autorité de l'un, admet la compétence de l'autre, à condition que toutes les satisfactions qu'il réclame lui soient accordées. Cela signifie-t-il que le Conseil abdique ? Prétend-il au contraire que la Conférence n'agit qu'en vertu d'un mandat de sa part ? Nous ne savons.... Il y a là une affaire dont l'Assemblée des nations qui siège actuellement à Genève ferait bien de s'occuper immédiatement ; à moins qu'on la laisse trancher par la Cour suprême de la Haye, ce qui serait, me semble-t-il, intervertir les rôles.

Et l'évacuation de Corfou ?.. Aura-t-elle lieu dès que la Grèce se sera soumise au verdict ? Sera-t-elle retardée jusqu'à l'issue de l'enquête ? Se prolongera-t-elle indéfiniment sous un prétexte ou sous un autre ?...

Après quoi il faut reconnaître que ce conflit, qui n'est d'ailleurs pas apaisé, est parfaitement décourageant. Il a révélé, dans l'opinion publique, un trouble profond : les uns, qui pouvaient craindre d'être les victimes d'une semblable explosion de colère, condamnant le geste de l'Italie ; les autres, qui avaient besoin de son appui, l'approuvant dans ses violences. Il montre que la paix de l'Europe et du monde reste, comme autrefois, à la merci d'un incident. Que sont devenus les beaux rêves qui nous berçaient il y a si peu d'années encore ?

Lausanne, 9 septembre.

ED. ROSSIER.

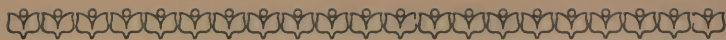


Table des matières

CONTENUES DANS LE TOME CENT ONZIÈME

JUILLET-SEPTEMBRE 1923. — Nos 331-333

	Pages
NECKER, MIRABEAU ET LES GENEVOIS DE LA RÉVOLUTION, par <i>F. de Cruc</i> , professeur à l'Université de Genève	1
LA FIN DU DICTATEUR. LÉNINE : sa vie, son œuvre, par <i>Serge Persky</i>	18
CORRESPONDANCE EUGÈNE RAMBERT - EMILE JAVELLE.	
Quatrième partie	33
Cinquième et dernière partie	185
ALEXANDRE MANZONI, par <i>Henry Aubert</i>	49
LA RECHERCHE MAGNIFIQUE. Roman, par <i>H.-G. Wells</i> .	
Septième partie	59
Huitième partie	199
Neuvième partie	319
AU RIGI, par <i>Jacques Daley</i>	94
LA LITTÉRATURE D'AUJOURD'HUI DANS LA SUISSE ROMANDE, par <i>Pierre Kohler</i> .	
Première partie	129
Seconde partie	300
LA MALARIA ET SA GUÉRISON PAR LES RAYONS X, par <i>James Aguet</i> .	155
UNE FEMME DU XVII ^e SIÈCLE, par <i>Louise de Techtermann</i>	174
LES FINANCES DE LA FRANCE EN 1923, par <i>Georges Bonnet</i>	257
COMMENT VOIENT LES AVEUGLES, par le Dr <i>J. Gonin</i> , professeur à l'Université de Lausanne	266
LA DISPARITION DES ARMÉES, par le Lieutenant-Colonel <i>Emile Mayer</i>	289

	Pages
LETTRE ROMANDE, par <i>Marianne Gagnebin</i>	350
LETTRE DE PARIS, par <i>F. Roger-Cornaz</i> .	
Juillet	102
Août	234
Septembre	360
CHRONIQUE ITALIENNE, par <i>Henry Aubert</i> .	
Septembre .— Les pèlerins passionnés. — La sécurité instaurée en Italie par M. Mussolini. — Le premier ministre passé au crible. — Le vote de confiance. — Contre les jurons. — Un livre utile sur l'Italie	365
CHRONIQUE AMÉRICAINE, par <i>G.-N. Tricoche</i> .	
Juillet . — Y a-t-il surabondance d'instruction publique aux Etats-Unis ? — La disette de charbon. — Epilogue des élections : le rajeunissement du Sénat. — Une critique du monde officiel à Washington. — Le péril de la propagande bolchéviste et l'insuffisance du service de l'immigration.	107
CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE, par <i>A. Guillard</i> .	
Août . — Une biographie d'Adolphe Frey. — Un roman inédit de Gotthelf. — « La faillite ou l'auberge à la mode nouvelle ». — L'histoire du protestantisme suisse au XVIII ^e siècle, du professeur Wernle. — L'Annuaire de l'Association littéraire de Winterthour	237
CHRONIQUE SCIENTIFIQUE, par <i>Henry de Varigny</i> .	
Juillet . — A quoi sert la rate ? — Les périodes critiques dans la végétation, et la climatologie. — L'insuline et le diabète. — L'outillage agricole de l'homme préhistorique. — La Bauxite. — L'huile de faine. — Pour l'étude du squelette minéral des tissus et organes. — La lumière lunaire et la germination. — Un animal vert. — Publications nouvelles	113
Août . — La vie dans le vide ; nouvelles expériences. — La vie des graines : vie suspendue ou vie ralentie. — La conservation des graines en gaz inertes ou dans le vide. — L'utilisation du vent : projets britanniques. — Un atlas préhistorique. — L'origine des nitrates du Chili. — L'œdème aigu des poumons. — Une sensibilité nouvelle du tact. — Plaies atones et rayons ultra-violets. — Publications nouvelles	245
Septembre . — Le pétrole obtenu par catalyse des huiles végétales. — La vaccination contre la rougeole. — Le rendement énergétique des réactions biologiques et la température. — Pourquoi les cerises rougissent. — L'insuline et le diabète. — Publications nouvelles	371

	Pages
CHRONIQUES POLITIQUES, par <i>Edm. Rossier</i> .	
Juillet. — Les rapports anglo-français et le conflit de la Ruhr. — La paix orientale. — Les suites de la révolution bulgare. — Le boycotage de la Suisse	121
Août. — Le traité de Lausanne. — Encore les réparations : France et Angleterre. — M. Mussolini et la nouvelle loi électorale. — Aux Etats-Unis : d'un président à l'autre	251
Septembre. — L'assemblée nationale d'Angora. — L'affaire de la Ruhr, les relations franco-anglaises et le nouveau chancelier allemand. — Le conflit italo-grec	376
CORRESPONDANCE, par <i>Ernest Chuard</i>	126

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

Tome CXII. — N° 334. Octobre 1923.

Rédaction et administration : Lausanne, 1, Rue de Bourg.

Prix de l'abonnement annuel : Fr. 20. — pour la Suisse.

Fr. 26. — pour l'Union postale.

Tous droits de traduction ou reproduction réservés. La « Bibliothèque Universelle » ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés et ne se charge pas de les renvoyer.

Les minutes de Jean-Jacques Rousseau.

Les lettres de Jean-Jacques Rousseau nous ont été conservées, comme le savent tous les spécialistes, de trois manières différentes : par les originaux autographes, par les copies autographes ou non, enfin par les minutes de l'auteur. Ces trois espèces de documents sont abondamment représentées dans le riche dépôt de la Bibliothèque de Neuchâtel. Dans le nombre, les minutes ne sont pas les moins précieuses. Griffonnées sur des cahiers, elles sont souvent les seules traces qui nous soient restées de beaucoup de messages, qui, sans cela, ne nous seraient jamais parvenus. Les premiers éditeurs de la correspondance de Rousseau, en l'espèce ses amis Du Peyrou, Girardin et Moulton, les ont déjà largement utilisées en 1782 et 1789. Leur travail toutefois est demeuré fort incomplet, soit que le copiste ait négligé tel ou tel document, soit qu'il ait reculé devant la difficulté du déchiffrement. Le fait est que certaines minutes ne se livrent passans résistance à l'ardente curiosité du chartiste. On s'y abîme les yeux, des journées entières, sur des mots difficiles à lire. Ce n'est pas une raison pour écarter ces textes, au contraire. Et l'on

verra par les spécimens que nous donnons plus loin, qu'il s'y trouve des documents de la plus grande importance et d'une beauté comparable aux écrits les plus éloquents du citoyen de Genève. C'est notamment le cas des deux lettres à Jacques Vieusseux, qui ont échappé aux regards d'historiens aussi avertis qu'Edouard Rod et Gaspard Vallette. Elles furent écrites plus ou moins en conclusion de la longue crise politique qui, de 1763 à 1765 principalement, a ébranlé les assises de la République de Genève. Cette crise se termine par la retraite de Rousseau. Mais, en somme, celui-ci ne s'y est pas décidé sans lâcher auparavant quelques belles ruades à ses adversaires de l'aristocratie genevoise. La fameuse *Déclaration de Nos Magnifiques et Très Honorés Seigneurs Syndics et Conseil* (12 février 1765), en particulier, qui devait, pour les *Lettres de la Montagne*, « remplacer le bûcher » (Vallette), a provoqué chez sa victime une réaction restée ignorée jusqu'à ce jour, d'autant plus que la lettre ne paraît pas avoir jamais été envoyée. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher les causes de cette abstention finale. Elles sont diverses apparemment et tiennent pour une bonne part aux événements de la vie privée du philosophe. Quoi qu'il en soit, pour estimer à sa juste valeur cet effet surprenant de la colère de Rousseau, rien ne vaut cette phrase en partie inédite d'une lettre contemporaine, écrite le 10 février 1765 à M^{me} Latour de Franqueville : « *Dans les lettres faites pour être montrées, je me soutiens mieux, mais je ne cache point ma faiblesse en vous écrivant* ». La dernière lettre à Jacques Vieusseux, en définitive, ne fut pas montrée; mais on voit bien, en la lisant, qu'elle avait été rédigée pour l'être. Ainsi, le philosophe était-il encore à cette époque ballotté entre l'énergie combative et la dépression sentimentale. Le lion blessé des *Lettres de la Montagne* se retirait dans sa tanière; mais ses rugissements continuaient à retentir tout au fond.

ALEXIS FRANÇOIS,

Professeur à l'Université de Genève.

A Alexandre Deleyre¹.

[Octobre 1757.]

J'apprends des merveilles de ce qui se dit de moi chez M. d'Holbach²; on m'en a tant rapporté que j'ai peine à le croire. N'est-il pas plaisant que ces gens qui sont si bons se donnent tant de tourment pour nuire à un pauvre solitaire, infirme, fort méchant sans doute, mais qui ne fit jamais le moindre mal à personne.

Je trouve tous ces doux philosophes presque aussi bienfaisants que le bourreau de Don Carlos : *Paix, Monseigneur*, lui disait-il en l'étranglant, *tout ce qu'on en fait n'est que pour votre bien*.

Quoi, ces gens si bons, si honnêtes ? La bonté consiste donc à faire du mal aux gens dont on n'en a point reçu, à ses anciens amis dont on n'a point été offensé ? Certes, je ne m'étonne plus d'être si méchant et commence à m'en consoler.

A Perdriau³.

[1758.]

...A l'égard de nos Dames qui ont reçu une si merveilleuse éducation, je n'ai pas besoin de les voir de plus près. Je les vois d'ici : elles sont charmantes. Elles ne médisent pas, vraiment, je le crois. On ne médit pas non plus à Paris. Le moyen de médire de quelque chose quand on ne voit plus de mal à rien.

A...

[Août 1763.]

J'apprends, Monsieur, que dans une édition contrefaite du *Contrat social*, on a mis sous mon nom une lettre que je n'ai point écrite et que je n'ai jamais vue⁴. J'apprends de plus qu'on fait courir aussi sous mon nom des lettres manuscrites⁵ ou supposées en entier, ou falsifiées et défigurées que j'écrivis,

¹ Littérateur de la Société des Encyclopédistes.

² Le baron d'Holbach, ami de Diderot, d'Alembert, Grimm, etc.

³ Jean Perdriau, ministre du Saint-Evangile, à Genève, qui, en accusant réception à Rousseau, le 15 novembre 1758, de sa *Lettre à d'Alembert*, avait vanté la bonne éducation des dames genevoises.

⁴ *Du Contrat social... édition sans cartons à laquelle on a ajouté une lettre de l'auteur au seul ami qui lui reste dans ce monde*, Amsterdam, Rey, 1762, in-12.

⁵ Cf. la lettre au libraire Duchesno du 21 août 1763.

une entre autre, il y a quelques mois à M. de Montmolin mon pasteur¹. On a la bonté de me faire dire dans un endroit que mon motif à professer la Religion est *le pouvoir qu'ont les esprits de ma sorte d'édifier et de scandaliser*, et dans un autre que je désire participer à la communion des fidèles *plus* pour leur édification que pour mon propre avantage. Impertinences qu'assurément je n'ai jamais dites ni écrites. Mais les falsifications ne coûtent pas plus que les calomnies et n'effrayent pas plus la probité de mes ennemis. Aussi ont-ils eu grand soin de prévenir d'avance mes protestations en s'emparant de tous les journaux, de toutes les gazettes, en ne laissant nul asile à la vérité dans aucun des papiers publics. Voyez, Monsieur, je vous prie, si elle n'aurait pas plus de crédit dans votre pays que dans les autres, s'il ne serait pas possible au moins de faire entendre que les écrits imprimés ou manuscrits qui courent le public, ont passé par trop de mains en sortant des miennes pour n'être pas suspects et que des gens qui ont tant d'émissaires, d'activité, tant de manège et si peu de scrupule, ont bien de l'avantage sur un pauvre solitaire qui n'a ni partisans ni cabales et qui ne sait rien du mal qu'on lui fait dans le monde que quand il n'est plus temps d'y remédier. Désavouez en particulier de ma part, je vous prie, la lettre et les passages ci-dessus mentionnés. Je me flatte que ces déclarations auront quelque poids chez les gens équitables. Comme on ne m'a point vu cacher mes écrits sous le voile de l'anonyme, ni les renier, quelque danger qu'il y eût à les reconnaître, quand je désavoue ceux que je n'ai point faits, je crois avoir mérité d'être cru.

Aux directeurs des Postes, à Paris.

[Môtiers, le... 1763.]

Je suis forcé, Messieurs, par ma situation de vous importuner d'une petite représentation bien légère, quant aux affaires des postes, mais bien considérable pour moi que tous les désœuvrés du royaume accablent de leurs lettres et quelquefois de leurs injures.

Les lettres de Paris qu'on affranchit me viennent en droiture par Besançon et Pontarlier et ne coûtent que 10 ou 12 sols à ceux qui les affranchissent. Mais beaucoup de gens n'affranchissent pas, et leurs lettres, au lieu de venir de même en droiture, font un tel circuit qu'elles me viennent par Neuchâtel dont c'est ici le chemin par la France, et me coûtent un port double de ce qu'on aurait payé à Paris pour les affranchir.

¹ Lottro du 24 août 1762 au pasteur de Môtiers.

Or ce port que je paie au bureau de Neuchâtel, est au profit des postes de Suisse, au lieu que si ces lettres m'étaient venues par Pontarlier, j'aurais moins payé, mais au profit des postes de France. Je ne comprends donc pas pourquoi au lieu de cette marche si simple qui ferait le profit de la ferme et le mien, il plaît à Messieurs vos commis de faire ainsi voyager mes lettres par le royaume, afin qu'elles m'arrivent plus tard, qu'elles me coûtent de plus gros ports, et que ces ports soient perdus pour la ferme.

Si vous daignez, Messieurs, faire corriger cette petite irrégularité et ordonner que toutes mes lettres, franchises ou non, me viennent en droiture, ou que celles qui ne sont pas franchises soient laissées au rebut au bureau de Paris, en me soulageant d'un fardeau que les indiscrets ne laissent pas de me rendre onéreux, loin de causer le moindre préjudice à la ferme, vous en feriez l'avantage, si l'on pouvait compter pour tel un aussi petit objet : mais toujours vous ferez une chose équitable, et c'est à ce seul titre que j'ose vous le demander, vous suppliant, Messieurs, d'agréer mes salutations et mon respect.

[P. S.] Je joins ici deux suscriptions de lettres venues ainsi par Neuchâtel. J'en pourrais mettre cent pareilles, car il n'y a presque pas de semaine qu'il ne m'en vienne ainsi et souvent plusieurs à la fois.

A Jacques Burnand¹.

[28 mars 1763.]

Je voudrais, Monsieur, pouvoir répondre avec connaissance de cause à la lettre dont vous m'avez honoré le 25 de ce mois ; mais ne sachant ce que c'est que les citations dont vous me parlez, je ne puis que vous avouer mon ignorance. Du reste, Monsieur, je croyais vous avoir prévenu que je ne me portais point pour le défenseur du prêtre Savoyard. S'il s'est trompé, chacun peut le corriger, l'attaquer, le censurer et critiquer à son aise ; je trouve fort bon tout cela. Quant à moi, j'ai dit tout ce que j'avais à dire ; je n'ai plus d'éclaircissements à donner ; je n'ai point d'aveux à faire, et je ne veux amasser des charbons de feu sur la tête de personne. Quant aux criailleries dont vous me parlez², je les mets au pis en me bouchant les oreilles. J'ai toujours cru qu'il fallait laisser aboyer les chiens et les prêtres. Il faut que chacun fasse son métier³.

¹ De Moudon, qui avait reproché à l'auteur de la *Profession de foi du vicaire savoyard* de troubler les âmes paisibles contrairement à une maxime du vicaire même.

² « Tout le monde trouve comme moi qu'il y a beaucoup de choses contre la religion, non pas naturelle, mais chrétienne. »

³ Ce texte a été remplacé par un autre, moins oxaspéré, qui figuré dans la correspondance générale.

A Jacques Vieuksseux¹.

[7 février 1765.]

Je suis sûr, Monsieur, que mon ouvrage est actuellement brûlé à Genève², à l'imita[tio]n de la Haye. M. Rey³ me marque qu'il l'a été par les ardentes menées du ministre Chais et de l'inquisiteur Voltaire. La situation où je me trouve est trop violente pour me laisser la liberté de bien raisonner ni sur vos affaires ni sur les miennes. Cependant, il me paraît que votre projet de représentation⁴ est non seulement excellent, mais nécessaire à exécuter dans la circonstance présente, afin de prouver à toute l'Europe que [vous] n'êtes ni des brouillons ni des emportés et que vous n'avez épargné ni soins ni démarches pour parvenir à la réconciliation. Vous avez le plus beau sujet qu'il soit possible de traiter. Sans sortir de la gravité convenable, vous pouvez faire, par cet écrit, la sensation la plus forte sur les gens équitables et désintéressés, et c'est à quoi vous devez toujours tendre. Car il me paraît certain que vous n'obtiendrez rien du Conseil et qu'il faut disposer de loin toutes vos batteries pour l'avenir, afin que si les médiateurs⁵ veulent vous écraser, du moins ils en aient honte.

Résumez vos raisons avec force, montrez-vous inébranlables et fermes, mais en même temps percés de douleur de leur injuste inflexibilité. Gémissiez des dangers de la patrie, de l'aveuglement d'un magistrat qui, pour un faux point d'honneur, ne veut écouter rien de ce qui est juste ; montrez le plus tendre respect pour eux, le plus ardent désir de leur rendre votre confiance ; soyez touchés, navrés ; émouvez, s'il se peut, leurs entrailles en faisant parler les vôtres ; montrez avec effroi le péril d'un état qu'ils devraient rendre heureux, combien vous voulez sacrifier à la paix sitôt qu'il ne s'agit pas de votre liberté. Faites leur sentir adroitement les conséquences de la démarche à laquelle ils vont vous réduire, non seulem[en]t pour la liberté, mais pour leur propre autorité qui, dépendant de la bonne volonté d'un ministre, peut leur échapper quand ils y penseront le moins. En un mot, soyez attendris, pathétiques ! Songez

¹ Cette première lettre à Jacques Vieuksseux était prête à l'impression, lorsqu'elle a paru dans la Revue de Paris. Nous la donnons quand même, vu l'intérêt qu'elle offre. (Réd.). Jacques Vieuksseux, l'un des chefs les plus actifs du parti des « représentants », né en 1721. Son petit-fils, Jean-Pierre Vieuksseux, fut le fondateur de l'Anthologie italienne. — Cette lettre répond à une lettre de J. Vieuksseux du 2 février.

² Erreur. Les *Lettres de la Montagne* n'ont jamais été brûlées à Genève.

³ Marc-Michel Rey, l'imprimeur des *Lettres de la Montagne* à Amsterdam.

⁴ Cette « représentation » était renuise le jour même, 7 février, par les Bourgeois au Petit Conseil de Genève.

⁵ La France et les cantons suisses.

que votre représentation sera pour vous un manifeste et qu'il faut vous justifier, cette pièce à la main, aux yeux de toute l'Europe, de l'accusation d'être des séditeux. C'est un bien beau morceau, Messieurs, que vous pouvez faire, si vous vous pénétrez bien de votre sujet. Je voudrais bien que quelqu'un à qui je pense vous prêtât un peu sa plume : c'est l'homme avec [qui] notre ami m'a raccommo^{dé}¹. Mais malheureusement il part pour le Languedoc.

J'oserai croire qu'il est convenable et pour vous et pour moi que vous ne dédaigniez pas de toucher un mot de moi dans ces circonstances, non pour rien demander en ma faveur, mais pour vous ressentir seulement de ma disgrâce. C'est ce que j'ai fait pour vous qui m'attire tous mes malheurs. L'Europe entière ne l'ignore pas ; elle ne doit pas croire que vous m'abandonnez à leurs outrages. Cependant, comme il est aisé d'en dire trop ou trop peu, permettez que je vous marque ici la phrase que selon moi vous pourriez employer sans vous compromettre. Vous comprendrez aisément à la suite de quoi elle doit venir :

Et quoique toutes leurs démarches supérieures à tout intérêt particulier n'aient pour but que l'exacte observation des lois, ils se croiraient inexcusables de ne pas s'intéresser au sort d'un homme infortuné, plein de zèle pour la patrie, qui peut avoir commis des erreurs, mais qui ne mérite assurément ni par ses sentiments ni par sa conduite les traitements qu'il a reçus dans son pays.

C'est moi-même, M[onsieur], qui ai fait imprimer à Paris la pièce intitulée *Sentiment des Citoyens*². Vous n'avez pas cru que les notes fussent de ma main, sans doute à cause de leur modération. Cela me prouve que vous ne me connaissez pas encore. Si ce libelle eût été fait contre un autre, soyez sûr que je n'aurais pas pris ce ton-là. Je n'ai aucune part aux envois pour Genève et je n'imagine pas même qui peut les avoir faits. L'ouvrage est certainement de M. Vernes³, ou d'une main extrêmement adroite qui a voulu qu'on le crût de lui et je vous avoue que ce que vous me marquez du refus qu'on lui a fait⁴, fortifie

¹ Paul Moultoy, de Montpellier, ministre du Saint-Evangile à Genève, avec qui Rousseau venait de se remettre, grâce à F. H. d'Ivernois, après une brouille de quelques mois.

² Pamphlet de Voltaire, imprimé à Genève par les Cramer au mois de décembre 1764, réimprimé peu après par Duchesne, à Paris, avec des notes de Rousseau. Voltaire y dénonçait les tares de la vie de Rousseau, sa liaison avec Thérèse et l'abandon de ses enfants.

³ Cette attribution au ministre Jacob Vernes a été reconnue plus tard erronée. Vernes s'en est défendu tout de suite avec beaucoup de vigueur sans réussir à dissiper les soupçons de Rousseau.

⁴ Refus des scolarches d'insérer dans la *Feuille d'Avis* un désaveu de Vernes.

un peu ce dernier soupçon en même temps qu'il explique la lettre honnête qu'il m'a écrite et à laquelle j'ai répondu encore plus honnêtement. J'ai été jusqu'ici aussi sûr qu'il était l'auteur de la pièce que si je la lui avais vu écrire. Si jamais il était prouvé que je me suis trompé, je confesserais mon tort avec franchise, car quand on a fait des fautes, on ne doit pas rougir de les réparer. Serait-il donc si impossible de vérifier la chose ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que tout Genève a été témoin des fureurs de M. Vernes, et ces mêmes fureurs sont dans cet écrit. Vous m'obligeriez de me ramasser quelques faits précis sur tout cela. Vous pouvez me les envoyer sans signer ni vous compromettre et vous devez être sûr que si jamais j'en fais usage, on ne saura point de qui je les tiens.

On m'a envoyé dans une lettre anonyme, un extrait d'une prétendue lettre de l'abbé de Mably que je suis très sûr n'être pas de lui ¹. Je pense qu'on aura fabriqué cet extrait pour être lu en Deux-Cents. Je ne connais rien de si facile à duper sur ces choses-là que les Genevois. Dans quinze jours, je compte avoir la preuve de cette fausseté. Je me doute qu'elle est fabriquée, car je sais qu'à Paris l'abbé de Mably voyait beaucoup M^{me} Saladin².

P. S. Je n'ai pas le temps à beaucoup près de lire quant à présent la *Solution générale*³. J'en ai rapidement parcouru quelques pages. Je ne vois pas clairement le vrai but de l'auteur qu'il cache peut-être. Il me paraît qu'en général ce but vous est plus avantageux que contraire. J'oserais décider seulement d'une chose, c'est qu'il est bien difficile d'avoir plus d'esprit que l'auteur. Il écrit mal peut-être parce qu'il écrit avec trop d'esprit. Il faut en avoir beaucoup pour le suivre.

Qu'est devenu Vrai-disant ? Il me semble qu'il laisse furieusement bavarder Prévenu sans lui répondre. Voici le temps de lui bien fermer la gueule. Je ne sais quelle est la distribution de l'auteur. Mais conseillez-lui de diviser ses sujets en plusieurs dialogues, de les faire courts et de les terminer tous par un trait vif dans la pensée et simple dans l'expression. Il faudrait que ce fût quelquefois Prévenu qui parlât le dernier. Mais cela demande bien de l'art, car il ne doit jamais se rendre ⁴.

Voici, Monsieur, la dernière lettre que vous recevrez de moi

¹ Elle était cependant de l'abbé de Mably, et critiquait violemment l'auteur des *Lettres de la Montagne*.

² Destinataire de la lettre de l'abbé de Mably du 12 janvier 1765.

³ *La Solution générale ou lettres à M. Covelle le fils*, de l'avocat Théodore Rilliet, brochure de 156 pages, parue le 1^{er} février 1765.

⁴ Il y a dans les lignes qui précèdent une allusion à quelque écrit satirique de l'époque. C'était une des principales armes des partis en présence.

sur vos affaires. J'ai fait tout ce qu'on a désiré. En remplissant mes devoirs avec zèle, j'ai suivi les affections de mon cœur. Je ne me plains point des maux qu'il m'attire. Mais j'en ai assez. De grâce laissez-moi mourir en paix.

A Jacques Vieusseux.

[Entre le 18 et le 24 février 1765.]

J'ai reçu, Monsieur, la pièce intitulée *Déclaration de nos Magnifiques et très Honorés Seigneurs*¹ donnée le 12 février, et je suppose que cette pièce est controuvée et fabriquée par quelque mauvais plaisant, qui a voulu très indécemment se moquer du petit Conseil de Genève, ou que si elle est réellement émanée du Conseil dans un de ces moments de passion qui transportent quelquefois les plus sages, c'est un écrit tout à fait hors d'œuvre et qui n'ayant nul trait aux Représentations remises le 7 février par la généralité des Citoyens et Bourgeois, ne dispense point du tout le Conseil de la réponse qu'il est obligé par la loi de faire à ces représentations. Ainsi vous devez croire que cette réponse vous sera enfin remise puisque vous êtes en droit de l'exiger.

Je ne suis pas surpris de ne voir dans cette déclaration prétendue qu'une déclamation contre mon livre et contre moi. Dans mes lettres² et dans vos réponses³, nous avons raisonné posément clairement. Nous n'avons rien avancé sans preuve et nous ne nous sommes permis de dire que ce que nous avions à prouver : car enfin pour prouver qu'une injustice est une injustice, et qu'une violence est une violence, il faut bien le dire, et ce qu'on ne nous pardonnera pas n'est pas tant de l'avoir dit que de l'avoir prouvé. Mais pour répondre à ces deux ouvrages, il faut suivre la méthode contraire, beaucoup dire et ne rien prouver. C'est aussi ce qu'on a fait.

Je ne suis pas plus surpris qu'on me mette toujours en avant la religion dans cette affaire pour couvrir la transgression des lois. Les coups que je veux porter à la sainte Religion, à la sainte Réformation sont des sacrilèges qu'on ne saurait assez

¹ *Déclaration de Nos Magnifiques et Très Honorés Seigneurs, Syndics et Conseil* donnée le 12 février 1765, et signée du secrétaire d'Etat Pierre Lullin, in-12 de 12 pages. Ce document, qui ménageait les Bourgeois, était principalement dirigé contre Rousseau. La « représentation » du 7 février y était, à tort, représentée comme un acquiescement à la politique du Conseil.

² Les *Lettres de la Montagne* parues en décembre 1764.

³ La *Réponse aux Lettres écrites de la campagne*, œuvre des « représentants », parue le 1^{er} janvier 1765.

punir. Et dans une action si sainte, on est louable d'avoir sacrifié la loi à la foi.

Tout cela est fort bien. Mais ce qui me surprend dans cette déclaration, c'est de voir qu'on parle des expressions de respect dont les Citoyens et Bourgeois ont convenablement accompagné leurs demandes sans parler de ces demandes. C'est comme si vous me demandiez par écrit le paiement d'une dette et que je me contentasse, en réponse, de vous remercier d'avoir bien voulu vous dire mon très humble serviteur.

Ce qui me surprend bien davantage à la première et même la seconde lecture du pénultième alinéa, [c'est] d'y voir féliciter les mêmes Citoyens et Bourgeois de leur patience vraiment chrétienne (il faut avouer que ce n'était pas tout à fait à tort) et des sacrifices qu'ils faisaient de leurs injures personnelles et de l'intérêt qu'ils prenaient aux outrages faits aux Conseils, tout cela comme si les Citoyens et Bourgeois étaient venus dans une représentation porter des plaintes contre moi-même. Tout cela m'a paru si étrange, si inconcevable que j'ai relu ces deux alinéas pour la troisième fois avec toute l'attention possible et enfin j'ai découvert que je m'étais trompé dans l'application et que ce que je croyais être dit des Citoyens et Bourgeois, l'était des ministres. Cependant comme je ne doute pas que bien des lecteurs ne tombent dans la même erreur à la première et, pour la plupart, à l'unique lecture, il me paraît fort étonnant que des magistrats qui savent si bien écrire et qui ont là-dessus de si bons conseils tombent dans des équivoques pareilles. Je vous transcris ici, Monsieur, ces deux alinéas, afin que vous en jugiez par vous-même.

« Enfin¹ la Providence a daigné dissiper ce sombre nuage.
 » Que l'ennemi de notre bonheur cherche à décréditer les
 » témoignages que le Conseil s'était rendus à lui-même: ils ont
 » été hautement justifiés. Les Citoyens et Bourgeois, instruits
 » de la détermination du Conseil, sont accourus confirmer les
 » assurances qu'ils avaient données en 1763 *de leur reconnaissance envers les pères de la patrie*. Ils sont venus déclarer
 » publiquement à Messieurs les Syndics *qu'ils honoraient le*
 » *Conseil, et qu'ils regardaient chacun de ses membres comme*
 » *dignes de toute leur estime, de tout leur respect et de toute leur*
 » *confiance*. Et ces démonstrations de leurs sentimens, précieuses
 » en elles-mêmes, ont reçu un nouveau prix de l'effusion du cœur
 » qui les a accompagnées.

» Les coups qu'une main accoutumée à ne rien respecter, a
 » tenté de porter à la Religion, les flétrissures qu'elle voudrait

¹ La place des alinéas est laissée en blanc dans la minute. Nous les reproduisons d'après la *Déclaration* imprimée.

» imprimer à notre Sainte Réformation, les fausses et indignes
» couleurs sous lesquelles elle n'a pas craint de représenter ses
» ministres, les ont accablés de douleur, mais n'ont pas épuisé
» leur patience vraiment chrétienne. Sacrifiant leurs injures
» personnelles, résolus de n'opposer aux attaques faites à la
» Religion qu'un redoublement de zèle pour la défendre, leur
» but principal, en venant auprès du Conseil, a été de verser
» dans son sein la douleur qu'ils ressentirent des calomnies dont
» on avait voulu noircir son administration, ainsi que les
» outrages faits au magnifique Conseil des Deux-Cents. Et les
» protestations qu'ils lui ont exprimées de *leur reconnaissance*,
» *de leur respect et de leur confiance*, ont été pour le Conseil un
» nouveau sujet de consolation et de joie. »]

Vous m'avouerez, quant aux Citoyens et Bourgeois, Monsieur, qu'il est assez singulier que le Conseil prenne acte contre moi d'une démarche faite en ma faveur.

Quant aux ministres c'est autre chose ; j'ignore ce qu'ils ont dit en Conseil, mais ils étaient offensés ; il était si naturel qu'ils se plaignissent que, quand ils l'auraient fait, je ne leur en saurais aucun mauvais gré. Les ministres de Genève ont eu des torts avec moi, cela est certain. Ils en ont eu de plus d'une espèce ; mais en les leur reprochant si durement, j'ai passé à mon tour les bornes de la modération et même de la justice, leurs torts sont plus qu'effacés par les miens et je leur dois des excuses publiques que je leur fais de tout mon cœur et avec le plus vrai respect. Je reconnais que, dans tout ce qui me regarde, ils n'ont démenti par aucune démarche publique le caractère de tolérance et de douceur dont je les avais loués. Si, dans quelques circonstances, ils se sont livrés à l'animosité des magistrats, je crois qu'ils l'ont bien plus fait par condescendance pour eux que par haine contre moi, et je leur dois peut-être plus de reconnaissance pour ce qu'ils n'ont pas voulu faire que de reproches pour ce qu'ils ont fait.

Quoique je regrette beaucoup les liaisons que j'eus autrefois dans leur corps, elles sont rompues et il n'y a pas d'apparence qu'il s'en renoue jamais d'autres. Ainsi la démarche que je fais n'est point sollicitée ; elle n'est point non plus l'ouvrage de la nécessité. Je vis, grâce au ciel, dans un état dont le clergé, suivant l'esprit de la Réformation, ne tient pas moins à la charité qu'à l'orthodoxie et, s'il est sévère aux enseignement des pasteurs, [sait] être tolérant aux opinions des fidèles.

Pour vos magistrats, quel respect je leur portais tant qu'ils furent les miens ! Depuis qu'ils ont rompu les liens qui m'attachaient à la patrie ils sont devenus mes égaux ; ils se mettent même au-dessous de moi par les outrages dont ils m'accablent,

puisqu'ils me donnent le droit de leur faire grâce lorsque je cesserai de les leur reprocher .

Appelé par mes malheurs et par vos dangers à défendre ma cause et la vôtre, je ne me suis prévalu de l'égalité qu'avaient mis ces Messieurs entre eux et moi [que] pour parler avec simplicité, pour nommer les choses par leur nom, pour leur rendre sans égards la justice qui leur était due. Ils appellent cela les accabler d'imputations atroces ; j'en suis fâché, mais assurément ce n'est pas ma faute.

L'ardente haine dont mon cœur brûle pour l'injustice, pour la violence et pour la méchanceté ne m'a jamais permis d'en parler de sang-froid. Je n'ai qu'un ton qui doit paraître fort dur, car il est fort véridique ; mais je l'ai plus employé pour les intérêts d'autrui que pour les miens. Je n'ai jamais traité les hommes avec moins de ménagement qu'avant que j'eusse à m'en plaindre. J'ai parlé des vices de mon siècle avec tout le mépris qu'ils méritent ; j'ai mis à défendre la vertu toute la fierté qu'inspire une si belle cause. Quand je parlais en faveur du peuple, quand je plaçais la cause des malheureux, l'intérêt qui m'inspirait était d'autant plus grand, d'autant plus magnanime et plus noble que cet intérêt n'est pas le mien. La dignité de la fonction que je remplissais, élevait mon âme et quelquefois mon style. Je parlais avec toute la force du sentiment dont j'étais animé.

Depuis que je suis tombé moi-même dans la classe des opprimés dont j'avais pris la défense, il a fallu changer de ton. C'est ce que j'ai fait. L'humiliation de mon état n'a point, il est vrai, gagné mon âme et je ne me suis point avili devant mes persécuteurs, parce que je ne l'étais point à mes propres yeux.

Du reste, je ne me suis ni fâché ni échauffé ; j'ai raisonné clairement et simplement autant qu'il m'a été possible ; j'ai rapporté les faits, j'ai cité les lois ; j'ai examiné si elles avaient été suivies ou violées, et puis j'ai conclu.

J'ai fait plus : de peur que la passion ne m'aveuglât sur nos affaires, j'ai séparé ma cause de la vôtre. Traitant de l'état présent de votre gouvernement, je me suis si parfaitement oublié que je n'ai pas même parlé de moi dans ces trois lettres¹, hors quatre lignes qu'on peut retrancher sans qu'il y paraisse et sans affaiblir en aucune sorte votre raisonnement.

J'ai tiré de vos lois l'exposition de votre constitution présente;

¹ Les trois dernières *Lettres de la Montagne* consacrées à l'état civil de Genève. Ici Rousseau semble répondre à la lettre de l'abbé de Mably du 12 janvier 1765 à M^{me} Saladin : « Je sais bien que les trois dernières lettres dans lesquelles Rousseau attaque votre gouvernement ne sont remplies que de déclamations et de mauvais raisonnements ».

j'ai tiré des faits la preuve qu'on voulait la détruire ; j'ai fait voir ce que la loi vous permettait et vous prescrivait même, selon vos serments, de faire pour la défendre. J'ai marqué avec le plus grand soin les bornes sacrées que vous ne devez jamais passer. Si mon cœur a quelquefois animé ma plume, c'est surtout dans l'exhortation de tout sacrifier à la paix, jusqu'à la liberté même, et l'on voit bien que c'est de cette disposition pacifique qu'on tire aujourd'hui parti contre vous ; mais n'importe : il vaut mieux souffrir l'injustice que la commettre.

Il est impossible de moins outrer les choses, de raisonner plus modérément, et, j'ose le dire, plus sensément que je l'ai fait dans ces trois lettres. L'exposé de votre administration est exactement le même, ni plus ni moins, que j'ai fait tacitement [dans] *le Contrat Social*, lorsque je ne pouvais être animé que du seul amour de la patrie ; toute la différence est que dans l'un de ces écrits il est en principe et que dans l'autre il est en exemple ; dans l'un, je disais ce qu'il était à craindre que les chefs ne fissent ; dans l'autre j'ai dit ce qu'ils ont fait.

Cependant, me voilà devenu, je ne sais comment, un furieux, un ennemi dévoré de l'esprit de vengeance, un boutefeu, un Catilina, un Gracchus, un Erostrate¹ ; et vous, Messieurs, vous êtes.....² entendons-nous, expliquons-nous encore cette fois. Voilà, dans une démocratie, la généralité des citoyens, c'est-à-dire le souverain même, qui vient, toutes les lois à la main, se plaindre des nombreuses infractions que le magistrat fait à ces mêmes lois ; on articule des infractions ; on les démontrera l'une après l'autre, on les nombrera par une, deux, trois, quatre, vingt, cent, etc. On demande avec respect, non la réparation des infractions passées, mais la promesse de n'en plus faire de semblables. Hé bien, Messieurs, ceux qui font ainsi sont des séditeux, des mutins, des rebelles dignes des plus grands châtimens.

Voilà de l'autre [côté] un petit corps de magistrats — non souverains, mais officiers du souverain — au surplus maître des troupes et de toute la force publique, qui, sans daigner donner à l'Etat la moindre satisfaction sur aucun de ses griefs, se contente, pour toute réponse d'invectiver contre ceux qui les ont recueillis [et] de vanter sa propre administration, protestant (?) qu'elle est compassée sur les lois, sur la justice, qu'elle ne respire que la douceur paternelle.

¹ Ces termes sont empruntés à la lettre de l'abbé de Mably : « Mais cet homme finit par être une espèce de conjuré. Est-ce Erostrate qui veut brûler le temple d'Ephèse ? Est-ce un Gracchus ?... ».

² Il faudrait ajouter, d'après la lettre de l'abbé de Mably : *des têtes échauffées et qui ne savent pas juger et goûter leur bonheur.*

Dès là, ceux-ci, de violateurs de lois qu'ils paraissent être sur les plus évidentes démonstrations, deviennent, sur leur parole, les juges les plus intègres et les pères de la patrie qui, daignant pardonner aux enfants, veulent bien continuer de les gouverner avec la même équité. Il me paraît que tout cela s'arrange de cette manière très clairement dans toutes les têtes, excepté la mienne. Qu'on est à plaindre d'avoir un cerveau si bizarrement organisé ! Quand, dans cette singulière pièce, le Conseil déclare qu'il regarde et regardera toujours les Citoyens comme ses enfants, je crois lire comme des enfants.

Vos réponses aux *Lettres écrites de la campagne* demeureront, selon moi, sans réplique, parce qu'il n'y est pas parlé de religion. Mais quant aux *Lettres écrites de la montagne*, il n'en sera pas de même, surtout pour les trois dernières. On les réfutera très clairement par les miracles ; car comment un homme qui ne se connaît pas en miracles, peut-il se connaître aux affaires d'Etat ? Or, qu'ils s'arment donc à leur gré de miracles, ils en feront un fort grand s'ils trouvent dans ces trois lettres un seul fait qui ne soit pas vrai, un seul raisonnement sophistique, une seule invective à pure perte, une seule ligne de déclamation et un seul mot qui porte atteinte à aucune loi¹.

Quant à la Représentation du 7, j'ignore si l'on y répondra. On le doit sans doute ; mais sur quoi peut-on compter de la part de qui se met au-dessus des lois et n'a que sa volonté pour règle. Mais qu'on y réponde ou non, fidèles à votre serment, vous avez acquitté votre dette envers la patrie ; vous êtes au terme qu'il n'est plus permis de passer. Votre authentique réunion a fait parler l'Etat par vos bouches ; il ne vous appartient pas de le faire agir. Retirez-vous, dignes citoyens, vos devoirs sont remplis. C'est au Ciel à faire le reste.

A Pomaret².

Le 21 février 1765.

Je ne vois rien de vous, Monsieur, qui ne me confirme dans les sentiments d'estime et de respect que je vous ai voués, et la lettre dont vous m'avez honoré le 16 janvier y ajoute ceux de la reconnaissance. Vos bontés, Monsieur, sont une précieuse consolation pour moi dans mes misères, et j'ai bien des raisons de vous savoir gré d'oser parler en faveur de la tolérance dont nos contemporains et nos frères mêmes sont si éloignés. Mon seul crime est de l'avoir prêchée, et vous voyez comment je

¹ Encore ici la réponse s'adresse à l'abbé de Mably.

² Le ministre Jean Gal-Pomaret, pasteur dans les Cévennes, auteur de la *Lettre à Messieurs les évêques de France*, qu'il avait soumise à Rousseau, espérant obtenir son concours pour la défense des protestants persécutés.

suis traité. Puissiez-vous, digne pasteur, être plus heureux que moi. Joignez l'exemple au précepte ; tolérez mes erreurs, plaignez mes malheurs, accordez-moi votre bienveillance, je tâcherai de la mériter.

A J. L. Pourtalès¹.

Voici, Monsieur, une réponse que je vous supplie de bien vouloir faire passer à M. Pomaret. Sa lettre m'a rempli l'âme de consolation très douce au moment où j'en avais le plus grand besoin. Ménagez-moi, Monsieur, la continuation de ses bontés ; honorez-moi toujours des vôtres. Le parti que je prends de sortir tout à fait de la scène publique, me mettra plus en état dans la suite de cultiver en paix l'amitié des gens de bien.

A M. de Cerjeat².

[Première version.]

[Wootton] 18 janvier 1767.

Vos obligeantes offres, Monsieur, méritent et obtiennent toute ma reconnaissance tant envers vous qu'envers M. Du Peyrou³ à qui j'ai l'honneur d'être connu et bien voulu de vous. Ma situation est encore trop précaire pour que je puisse me décider promptement sur rien et même je ne quitterais pas sans regret une hospitalité aussi douce que je la trouve chez M. Davenport⁴ ; mais les avantages que j'aurais de plus auprès de vous me laisseront toujours le désir de m'en prévaloir et si vous conservez la bonne volonté que vous m'avez marquée, je ne renonce pas au plaisir d'en profiter. En attendant, si vous vouliez bien, à vos moments perdus, me donner quelque petite description de votre demeure, du logement que j'y pourrais occuper, de la manière dont j'y pourrais vivre, me marquer si c'est ville ou campagne, si le sol est plaine ou montagne, si l'on y vit à bon marché, si, sans savoir la langue, j'y pourrais tenir mon petit ménage, si vous avez beaucoup de voisins désœuvrés, s'il faudrait continuer d'être à la merci de domestiques anglais, sorte de gens dont je n'avais pas même l'idée ; quelques détails sur tout cela ne me seraient pas inutiles. Je ne crois pas votre paroisse fort éloignée de celle-ci. Savez-vous à peu

¹ Minute jointe à la précédente. C'est par l'intermédiaire de Pourtalès que Gal-Pomaret s'était adressé pour la première fois à Rousseau le 4 mai 1764.

² Suisse établi à Louth en Lincolnshire. Il venait d'inviter Rousseau à se fixer chez lui.

³ Alexandre Du Peyrou (1729-1794), bourgeois de Neuchâtel, ami et confident de Rousseau.

⁴ Richard Davenport (1705-1771), hôte de Rousseau à Wootton.

près la distance ? Trouverais-je aisément des voitures pour transporter avec moi ma gouvernante et mon petit bagage ? Toutes ces questions que vous m'avez permis de vous faire ont pour objet de me déterminer dans l'occasion avec connaissance de cause. Mais soit que je profite ou non de votre invitation, j'en serai reconnaissant toute ma vie, et si j'obtiens de vous un peu des bontés dont m'honore M. Du Peyrou, notre ami commun, j'aurai toujours le désir sincère d'être à portée de les motiver.

Recevez, Monsieur, je vous supplie, mes très humbles salutations.

[Seconde version.¹]

L'offre obligeante, Monsieur, que vous avez la bonté de me faire mérite toute ma reconnaissance et toute mon attention. Mais avant que d'entrer là-dessus dans les explications nécessaires, il m'importerait de m'assurer avec vous une communication où le secret et la sûreté se trouvassent également, et malheureusement, n'ayant ici personne de confiance et n'entendant point la langue, je n'ai nul moyen de mon côté d'assurer cette communication. J'ai lieu de croire que la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire a passé par Londres. C'est un tour bien grand pour deux provinces aussi voisines. N'y aurait-il point de traverse plus directe. Mes lettres sujettes à passer par beaucoup de mains vont et viennent avec peu d'exactitude. Que ne suis-je en état de vous aller voir ? Ce serait la manière la plus sûre et la plus courte de s'expliquer. Mais cela m'est impossible pour mille raisons. Si dans quelqu'un de vos voyages de Londres ou de quelque manière que ce fût, je pouvais, Monsieur, avoir avec vous une entrevue ou du moins vous envoyer par des mains sûres ce qui doit passer dans celles de notre ami², je serais tiré d'une grande perplexité. Comme au surplus rien ne presse, j'aime mieux attendre les éclaircissements nécessaires et les occasions sûres que d'exposer mal à propos mon dépôt et mon projet. En attendant, la part que vous voulez bien prendre aux bontés dont m'honore M. Du Peyrou, vous en donne une bien assurée aux sentiments dont je suis pénétré pour lui, et soit que je profite ou non de vos offres, j'en serai toute ma vie obligé à mon ami qui me les procure et à son ami qui me les fait. Recevez, Monsieur, je vous supplie, mes très humbles salutations.

[P. S.] J'envoie cette lettre à Ashburn, en doute si elle vous parviendra. Si elle a ce bonheur et que je l'apprenne, je compterai du moins sur la libre communication.

J. J. ROUSSEAU.

¹ Plus méfiant.

² Des manuscrits copiés par Rousseau en Angleterre. Voyez sa lettre à Saliand du 28 février (lisez : 18 janvier) 1769.

La population noire aux Etats-Unis.

« Vers la fin d'août 1619, il arriva à Jamestown¹ une frégate hollandaise qui nous vendit vingt Nègres », raconte Master John Rolfe, colon, dans son *Journal*.

Petit commencement d'un énorme mouvement commercial qui ne s'arrêta guère que quelques années avant la guerre de Sécession et auquel est due la présence, à l'heure actuelle, de plus de dix millions de Noirs aux Etats-Unis. Emouvante et barbare transplantation de toute une race d'un continent à l'autre, comme l'histoire humaine en connaît peu d'aussi dramatiques !

Les Nègres ainsi transportés en Amérique — par petits paquets au XVII^e siècle, par gros convois au XVIII^e — n'appartenaient pas aux mêmes tribus, ne parlaient pas la même langue, et leur type physique présentait les variations les plus considérables. Ils venaient de tous les coins de l'Afrique : du Sénégal et de la Nigéria, du Soudan et du Congo, et provenaient de tous les groupes et sous-groupes ethniques : Diola de la basse Gambie, Balantes de la Guinée portugaise, Timné du Sierra-Leone, Bassari du Fouta-Diallon, Kissi du Libéria, etc.

L'actuelle population noire aux Etats-Unis est donc un mélange de ces différentes populations africaines — Bantou, soudanaises, ouest-africaines, et, même, çà et là négrières — avec quelques traces de sang arabe, berbère et sémitique. A son tour, ce mélange a été modifié par trois siècles de concu-

¹ Sur la James River, Virginie.

binage entre Américains blancs et femmes de couleur, à telles enseignes qu'un cinquième au moins de la population dite noire est en réalité métissé, ou, comme disaient nos ancêtres, sang-mêlé.

La plupart des vaisseaux négriers prenaient charge de leur sinistre fret humain en un nombre relativement limité de points côtiers fixes, le long de la Côte des Graines, de la Côte d'Ivoire, de la Côte d'Or, de la Côte des Esclaves. Le déchet était énorme, car, pour chaque créature noire capturée saine et sauve, il en fallait tuer, estropier, ou faire périr de faim, de privations ou de maladies pour le moins quatre ou cinq. Bien des guerres intertribales semblent avoir eu pour principal motif l'acquisition d'un lucratif bétail humain.

La mortalité à fond de cale était considérable : au moins vingt-cinq pour cent en moyenne. Mais le commerce restait très rémunérateur, car les prix étaient bons et les vivants amortissaient largement la perte des morts. Vers 1700 les adultes robustes se vendaient de \$ 125 à \$ 200. Le prix d'une Nègresse était à peu près le même, car, si l'homme fournissait plus de travail, la femme avait pour elle de pouvoir enfanter pour le compte de son maître. En deux ans, normalement, l'acheteur américain se remboursait de sa dépense par le travail de son esclave.

De 1760 à 1800 toutes sortes d'inventions mécaniques dues à Arkwright, à Hargreaves, à Watt, à Whitney vinrent donner une impulsion formidable à la culture du coton dans les Etats du Sud. L'esclave qui ne valait que \$ 300 en 1792 en valut 450 en 1800. Et le prix continua de monter, jusqu'à atteindre \$ 1200 et même \$ 1500 au milieu du XIX^e siècle. Comme il y avait aux Etats-Unis tout près de quatre millions d'esclaves en 1860, on conçoit la richesse que représentait ce capital humain pour les planteurs du Sud, et le peu d'empressement qu'ils manifestaient à s'en dessaisir, malgré la pression des abolitionnistes du Nord, malgré le plaidoyer de Mrs Harriet Beecher Stowe dans *La case de l'oncle Tom* (1852).

Le mouvement abolitionniste, on le sait, commença sérieusement avec le progrès des idées libérales au XVIII^e siècle, mais c'est à partir de 1830 qu'il devint assez puissant pour

influencer fortement la vie politique de la nation américaine. A cette date, l'abolition avait déjà été réalisée ou amorcée dans la plupart des Etats du Nord. Les décades suivantes ne firent que fortifier la position des abolitionnistes. Leur élu, Lincoln, ayant été nommé président en 1860, la crise se précipita, les Etats du Sud firent sécession et se groupèrent en une confédération indépendante de Washington, avec Richmond pour capitale et Davis pour président. La guerre civile, atroce et sanguinaire, était déchaînée.

Le 22 septembre 1862, Lincoln annonça officiellement que tous les esclaves dans les Etats encore rebelles seraient proclamés libres à la date du 1^{er} janvier 1863. Et en effet, le 1^{er} janvier 1863, le grand message émancipateur fut partout lancé :

Le premier jour de janvier, année de notre Seigneur 1863, toutes les personnes retenues comme esclaves dans tout Etat, ou partie d'Etat dont les habitants seront alors en rébellion contre les Etats-Unis, seront, alors, désormais et à jamais libres...

Trois ans plus tard, lorsque la guerre de Sécession se fut terminée par la victoire des armées du Nord et que les Etats rebelles : Arkansas, Texas, Louisiane, Mississipi, Alabama, Floride, Géorgie, Caroline-du-Sud, Caroline-du-Nord et Virginie se furent rendus à merci, un treizième amendement à la constitution, adopté le 18 décembre 1865, vint régler définitivement la situation des Nègres aux Etats-Unis :

Ni l'esclavage, ni aucune forme de servitude involontaire, excepté en châtiment d'un crime dont l'accusé aura été dûment reconnu coupable, ne pourront exister aux Etats-Unis, ni en aucun lieu sujet à leur juridiction.

Puis un quatorzième et un quinzième amendements parachèveront l'œuvre d'émancipation.

Aux termes du quatorzième (ratifié le 28 juillet 1868) :

Toutes personnes nées aux Etats-Unis ou naturalisées sont citoyens des Etats-Unis et de l'Etat où ils résident. Aucun Etat ne passera de lois de nature à limiter les privilèges ou

immunités des citoyens des Etats-Unis. Et aucun Etat ne privera qui que ce soit de la vie, de la liberté ou de sa propriété sans que la loi ait dûment suivi son cours.

Les représentants seront répartis entre les différents Etats proportionnellement au nombre total des habitants de chaque Etat, les Indiens non imposés étant exclus. Mais si le droit de voter aux élections est refusé à quiconque parmi les habitants mâles d'un Etat âgés de vingt-et-un ans et citoyens des Etats-Unis, ou que ce droit de vote soit limité, pour toute autre raison que pour participation à une révolte ou tout autre crime, la base de la représentation dans cet Etat sera réduite proportionnellement au nombre de ces citoyens mâles.

Aux termes du quinzième amendement (ratifié le 30 mars 1870) :

Le droit de vote des citoyens des Etats-Unis ne sera supprimé ou limité par les Etats-Unis ou par un Etat sous aucun prétexte de race, de couleur ou de servitude antérieure.

Au demi-million de Noirs, affranchis dès avant la guerre, il venait donc s'en ajouter quatre millions, dont les bras et le vote étaient la seule fortune. Qu'en allait-on faire ? Car ces mesures d'émancipation, si justes fussent-elles, ne suffisaient pas à assurer aux Noirs du pain, à plus forte raison un gagne-pain et un toit. Qu'on se représente cette multitude dénuée de tout dans un pays saccagé par plusieurs années de guerre et d'anarchie au cours desquelles des armées aux immenses effectifs avaient « vécu sur le pays », et l'on aura quelque idée de la gravité du problème qui se posa alors.

Le *Freedmen's Bureau* (Bureau des Affranchis) fut l'organisation, à la fois militaire et philanthropique, qui fut chargée de venir au secours des réfugiés et des sans-foyer, dont on estime qu'au moins un million dépendaient entièrement du gouvernement fédéral pour leur subsistance. Créé par acte du 3 mars 1865, il cessa d'exister le 1^{er} janvier 1869, après avoir rendu de précieux services, et notamment fondé plus de quatre mille écoles pour Nègres. Mais ses pouvoirs n'étaient pas suffisants, ou il ne fut pas suffisamment soutenu à Washington, car la mesure qu'il convenait de prendre, qu'il eût

été facile de prendre, et qui du reste avait été promise en haut lieu, ne fut jamais décidée : il était, en effet, logique, sage et économique de donner aux Noirs affranchis un lopin de terre, « quarante acres et une mule », selon la formule courante à l'époque. La terre était là. Aujourd'hui encore, après un demi-siècle de progrès agricole, c'est tout au plus si la moitié des terres arables sont cultivées dans le Sud. Mais on trouva plus simple de ne rien donner aux nouveaux citoyens. La nation se borna à leur procurer du « travail ». On fit d'eux les plus misérables des salariés, les ravalant d'une main à un niveau assez voisin de l'esclavage, cependant qu'on leur donnait de l'autre le droit de vote, qu'ils étaient encore incapables d'exercer intelligemment, et qu'il eût sans doute été bon de ne leur accorder que par étapes. Fautes capitales, que paient chèrement aujourd'hui Blancs et Noirs !

Ce qui devait arriver arriva. Les Blancs des Etats du Sud ne tardèrent pas à conjuguer tous leurs efforts pour ressaisir le pouvoir politique qui leur avait échappé le jour où les Noirs avaient obtenu le droit de vote. Ils profitèrent de la période trouble qui suivit la guerre de Sécession, de la maladresse, de l'ignorance ou de la vénalité des Nègres, pour regagner le terrain perdu. Ne reculant devant aucun moyen d'intimidation, pas même la corde et la torche incendiaire (c'est l'époque où le « Ku Klux Klan » exerça ses plus terrifiants sévices nocturnes), ils eurent vite fait de « remettre les Noirs à leur place », et notamment de les frustrer de leurs droits politiques.

Jusqu'après 1880, les moyens les plus communément employés pour annuler les votes noirs, ou les empêcher, consistèrent à détruire purement et simplement les bulletins de vote des Nègres ou à procéder à des arrestations en masse, la veille des élections, ou encore à établir les salles de vote dans des lieux secrets connus des seuls Blancs.

A partir de 1890, les divers Etats du Sud, se sentant assez forts, se sont mis en devoir de restreindre légalement le droit de suffrage des Nègres, par l'adoption d'amendements constitutionnels qui violent naturellement — sinon dans la lettre, du moins dans l'esprit — les amendements XIV et XV de la Constitution fédérale.

Ces amendements « blancs comme lys » ont été adoptés par les Etats du Sud dans l'ordre suivant : Mississipi, 1890 ; Caroline-du-Sud, 1895 ; Louisiane, 1898 ; Caroline-du-Nord, 1900 ; Alabama, 1901 ; Virginie, 1901 ; Géorgie, 1908 ; Oklahoma, 1910.

En substance, ces lois limitatives prévoient que tout citoyen, pour obtenir sa carte d'électeur, doit avoir intégralement payé ses contributions, notamment la *poll-tax*, qu'il doit posséder un minimum de biens meubles ou immeubles (\$ 300 ou 40 acres), et qu'il doit savoir lire ou écrire la Constitution des Etats-Unis en anglais, ou, à défaut, « la comprendre et en donner une interprétation raisonnable » si on la lui lit. Les examinateurs sont naturellement tous Blancs et ils peuvent éliminer qui ils veulent. Une clause additionnelle, la clause dite « du grand-père » permet de faire passer entre les mailles de ce réseau serré tous les Blancs illettrés : elle autorise, en effet, quiconque n'a pu satisfaire aux conditions de propriété ou d'instruction à obtenir automatiquement le droit de vote s'il était électeur en 1867, ou s'il est ancien soldat, ou s'il est le descendant direct de l'un ou de l'autre.

L'électeur nègre ne compte donc guère dans le Sud, tandis qu'il est un important facteur politique dans le Nord. Quant aux femmes noires, auxquelles le XIX^e amendement, voté en 1920, a conféré le vote tout comme aux femmes blanches, leurs droits politiques ne pouvaient guère qu'être semblablement méconnus dans le Sud. Et c'est ce qui est arrivé jusqu'à présent. Mais l'humiliation est moindre, car certaines femmes blanches de ces mêmes Etats se plaignent d'être, elles aussi, écartées des urnes par de fallacieuses interprétations des lois électorales d'Etat.

Au point de vue légal, le Noir se voit encore flétri par deux dispositions fort importantes : dans les Etats du Sud, des lois dites populairement *Jim Crow laws*¹, votées entre 1881 et 1907, prévoient que les « personnes d'ascendance africaine » d'un côté, et les Blancs de l'autre, occuperont des sièges, compartiments ou voitures séparés dans les chemins de fer et

¹ *Crow* signifie corneille en anglais.

les tramways. D'autres lois exigent aussi la séparation des races dans les *public schools* du Sud.

D'autre part, vingt-neuf Etats (dont ceux du Midi) sur quarante-huit interdisent formellement les mariages entre Blancs et Noirs, en incluant parmi les Noirs les quarterons, et même les octavons. Certains condamnent aussi comme illégal et punissable d'une amende et d'emprisonnement le concubinage entre homme et femme de races différentes.

A cela se bornent les mesures législatives spécialement votées dans certains Etats pour y maintenir l'inégalité ou la séparation « sociale » entre les races blanche et noire.

Mais, en fait, soit par une sorte de convention tacite, traditionnelle, due au préjugé que nourrit la race blanche contre la race noire, soit par le jeu de circonstances qu'il devrait, semble-t-il, être possible de prévenir, le Nègre est handicapé dans la vie sociale et économique, ravalé à une position inférieure, et parfois délibérément opprimé de cent autres manières dont les principales sont les suivantes :

D'abord il subsiste encore dans les campagnes, au bord du Mississipi, des reliquats d'esclavage à peine déguisé, connus sous le nom de *péonage*. Le *péon* est une manière de métayer auquel le propriétaire blanc loue une terre et une cabane et avance la nourriture et toute chose dont il a besoin, à charge pour le Noir de donner le travail de ses bras et de payer en coton à la récolte. Dans maint district, en effet, le coton est l'unique monnaie — monnaie dont seul le Blanc fait et connaît le prix. Il est donc facile au propriétaire de maintenir son métayer dans un perpétuel état d'insolvabilité, d'autant que le compte annuel, ou semi-annuel n'est généralement pas une liste détaillée « doit et avoir », mais un simple bout de papier portant cette laconique mention : « John Brown doit encore tant et tant. » Si le nègre se met en tête de réclamer ou fait seulement mine d'appeler la justice, il est souvent fait recours à l'intimidation et à la violence. Et d'ailleurs, les jurys étant à l'ordinaire composés de Blancs, on conçoit qu'il soit difficile au plaignant d'obtenir justice. Que si le Noir endetté s'avise de s'enfuir, on peut généralement compter sur le shérif pour rattraper le fugitif et le ramener à la plantation.

Il est encore dans le Sud une autre forme, peut-être pire, de servage. Parfois, au bord de la route, on voit des groupes de Noirs vêtus de coutil à raies jaunes, qui travaillent ensemble surveillés par un Blanc armé. Quand ils marchent, on entend un bruit de chaînes. C'est ce qu'on appelle le *chain-gang*. Au lieu de garder en prison les prisonniers de droit commun, on les fait travailler ainsi, ce qui assure de la main-d'œuvre au rabais. Et comme le magistrat préposé touche par prisonnier une indemnité sensiblement supérieure à ce que le forçat lui coûte à entretenir, la tentation est forte de mesurer largement les jours de prison.

La loi de Lynch est un autre terrible instrument d'oppression. Elle consiste à arracher à la justice, ou à saisir en liberté tout Nègre accusé ou soupçonné — à tort ou à raison — d'avoir violé une Blanche, ou d'avoir tenté de la violer, ou d'avoir eu avec elle des rapports intimes, ou parfois de l'avoir seulement suivie ou regardée. La foule, saisie de cette sorte de délire puritain qui veut châtier l'amour ou son ombre, est alors capable de cruautés égalant en horreur tout ce que l'Espagne catholique a pu inventer aux jours sombres de l'Inquisition. La corde ne suffit plus, ni les balles de revolver ; il faut alors le bûcher et la torture au fer rouge. Il est d'ailleurs de règle que les bourreaux ne soient pas inquiétés par la justice¹.

La loi de Lynch est encore appliquée au Nègre coupable d'avoir tué, ou tenté de tuer un Blanc, le Blanc fût-il l'agresseur. Elle est une manière d'avertissement aux Nègres d'un district : « Restez à votre place. » Elle est censée purifier une atmosphère de tension entre les races. Elle ne purifie naturellement rien du tout, pas plus qu'elle ne prévient le crime, car la cruauté de la loi n'a jamais suffi à prévenir le crime. Elle a pour principal résultat de mettre la rage au cœur des Noirs et de jeter en panique toute une région :

Chaque fois qu'un lynchage est perpétré dans une communauté du Sud, dit Carl Sandburg, le poète américain, dans l'un

¹ Aussi la presse noire a-t-elle célébré comme un événement considérable l'arrestation récente, puis la condamnation sévère, à Oklahoma City, de trois des lyncheurs du Nègre Jake Brooks.

des articles qu'il écrivit en juillet 1919 sur le problème des races à Chicago¹, vous pouvez être sûrs que des Noirs de cette communauté débarqueront à Chicago dans la semaine qui suit. Cela est arrivé si souvent que dès que le journal annonce une pendaison ou une exécution par le feu dans quelque ville du Texas ou du Mississippi, la *Chicago Urban League* s'apprête à souhaiter la bienvenue à des réfugiés en provenance des environs immédiats du lieu du supplice.

Le retentissement de ces lynchages est naturellement énorme dans tout le monde noir, surtout depuis que la presse nègre a acquis une réelle importance, comme c'est le cas depuis une dizaine d'années.

Il convient de faire observer que parmi les Noirs suppliciés, il y a chaque année deux ou trois femmes, et que les Blancs n'échappent pas toujours au lynchage. En 1914 par exemple, sur 52 personnes lynchées, 3 étaient des Blancs. Mais il n'en reste pas moins vrai que le lynchage est une institution avant tout dirigée contre les Noirs, et qu'il se pratique surtout dans le Sud.

Comparées à ces sévices, les autres « inégalités sociales » dont souffre le Nègre aux Etats-Unis paraissent peu de chose, mais elles sont presque aussi humiliantes, car elles font de lui une sorte de paria dont l'infériorité est reconnue comme un postulat, et elles ont entre autres effets celui de lui rendre terriblement difficile l'ascension vers le progrès.

Dans le domaine du travail, les Noirs se voient réserver les tâches les plus dures, les plus sales et les plus mal rétribuées. Ils ne trouvent guère à se placer que comme *unskilled laborers* ; garçons dans les wagons Pullman et les restaurants, liftboys dans les hôtels, manœuvres, porteurs dans les gares, dockers dans les ports, balayeurs, charretiers ou cireurs de chaussures, etc. A eux tous les *jobs* intermittents. A Kansas City, par exemple, en 1912, chaque Noir a chômé en moyenne dix-sept semaines, c'est-à-dire quatre mois de l'année. Ils ne savent pas s'organiser en syndicats, et les grands syndicats blancs les ont exclus jusque tout récemment. Aussi est-ce à eux

¹ Série d'articles réimprimés sous le titre : *The Chicago Race Riots*, New-York, 1919.

par excellence que le patronat a recours comme « jaunes », pour « briser les grèves ». C'est eux qu'en temps de chômage on renvoie les premiers de l'usine. C'est eux qu'on oublie parfois quand les salaires montent sur toute la ligne, et il leur faut alors de gros efforts et d'infinies sollicitations pour que l'omission soit réparée. Quand baissent les salaires, c'est eux sur qui l'on tente d'abord l'expérience.

En matière d'hygiène, le Noir est aussi désavantagé. Dans les villes, notamment, il est confiné dans les quartiers les plus vieux et les plus délabrés, où le tout à l'égout et la chasse d'eau sont trop souvent inconnus, et où la municipalité se soucie peu d'exécuter des travaux de voirie, ou même de maintenir la propreté la plus élémentaire. Souvent il n'y a pas d'eau dans l'habitation, et il la faut chercher à quelque distance, dans la cour, car le propriétaire sait que, le chômage aidant, le Noir n'a parfois pas de quoi se chauffer en hiver, et il s'abstient d'installer la tuyauterie que la gelée ferait éclater chaque année.

D'autre part, la pauvreté du Noir ne lui permet pas de louer un nombre de chambres suffisant pour sa famille, ou l'oblige, s'il occupe un appartement de dimensions adéquates, à sous-louer une ou deux pièces. Il en résulte des entassements humains où la tuberculose trouve ses victimes toutes désignées.

Pour prendre un exemple, en 1912, année normale où il n'y a eu ni épidémies ni phénomènes démographiques extraordinaires, il y avait à Kansas City 25.000 Noirs et 225.000 Blancs. La mortalité pour l'année fut de 15.50 pour mille pour les Blancs et de 31.20 pour mille pour les Noirs.

Au point de vue de l'instruction publique, les Noirs ne sont pas plus favorisés. Des statistiques — établies il est vrai par des Noirs — tendent à prouver que dans certains Etats du Sud, les sommes annuelles prévues pour l'instruction des Blancs et celles prévues pour l'instruction des Noirs sont dans le rapport de \$ 10 à \$ 1.6, et que dans aucun Etat la juste proportion, basée sur les chiffres respectifs des deux populations, n'est atteinte. Et il est en effet exact que la période de scolarité est beaucoup trop courte pour les écoles communales

noires du Sud : quatre ou cinq mois tout au plus ; que les instituteurs et les institutrices noirs sont plus mal payés que les Blancs ; que les écoles professionnelles pour Noirs — malgré l'excellence de Tuskegee et de Hampton — sont insuffisantes, du moins en nombre. Mais il faut songer que le total des Noirs susceptibles d'étudier dans un collège ou une université est encore infime, ce qui, en tout état de cause, allège d'autant le budget de l'enseignement noir. Du reste les Nègres sont admis dans les grandes universités du Nord telles que Harvard, Chicago ou Ann Arbor.

Devant les tribunaux, les gens de couleur sont également en état marqué d'infériorité, particulièrement dans le Sud, où juges et jurés sont souvent, consciemment ou non, plus sévères pour eux. Un phénomène curieux confirme ce traitement de défaveur auquel est soumis l'« Africain » par rapport au « Caucasien » : il est surprenant de constater combien peu d'étudiants de l'élite noire étudient le droit, alors qu'un grand nombre font leur médecine ou se préparent au ministère. Une raison assez simple de cette anomalie est que les avocats noirs, dont les clients sont naturellement des Noirs, ont la réputation de perdre plus de procès qu'ils n'en gagnent, non pas tant faute de talent ou d'expérience professionnelle que du fait de la partialité des juges pour le Blanc, lorsque le différend est entre Blanc et Noir. D'où cette indifférence de la race pour le barreau, et sa préférence pour des défenseurs blancs. C'est dire que le métier d'avocat ne nourrit souvent pas son homme lorsque ce dernier a les cheveux crépus.

Il serait vain de prétendre citer toutes les petites occasions de la vie qui rappellent à chaque instant au Noir, dans le Sud, qu'il est « derrière le voile », pour nous servir de la poétique expression d'un des leaders de la race, le Dr Du Bois. Mentionnons seulement que jamais, au sud de la ligne Mason et Dixon, qui sépare le Nord du Midi, le Blanc n'appellera un Noir « Monsieur » ni une Nègresse « Madame ». La veuve noire la plus respectable ne sera que *Sarah Jones* dans l'annuaire du téléphone, et encore son nom sera-t-il précédé d'un astérisque, pour bien marquer la couleur de sa peau. De même un Nègre ne peut voyager dans un wagon-lit, ni déjeuner dans un wagon-

restaurant, pas plus qu'il ne peut avoir accès aux meilleurs sièges dans un théâtre. Il est même de certaines marques d'automobile qu'on refuse de lui vendre, car cela discréditerait la marque, et en ferait tomber la vente, de le voir aller à son bureau dans une limousine réputée « exclusive » !

Telles étaient à peu près, dans les différents Etats de l'Union, d'une part la situation légale, d'autre part la situation de fait des descendants d'Africains, lorsque éclata la guerre en 1914. Ils se trouvaient incontestablement mieux traités dans le Nord que dans le Sud, malgré la conviction des Géorgiens et des Virginiens blancs qu'eux seuls savent comprendre le Nègre et le rendre heureux. Car, dans le Nord, les salaires étaient meilleurs et les droits, civils et politiques, moins illusoires. Puis, surtout, les descendants des abolitionnistes du Massachusetts et de la Pensylvanie, les républicains de l'Ohio, les *businessmen* de l'Illinois n'avaient pas ce mépris inné, affiché pour le *nigger*¹ qui blesse si dangereusement l'amour-propre noir dans le Sud.

LES NÈGRES AUX ETATS-UNIS, LA GUERRE ET L'APRÈS-GUERRE

La guerre de 1914-18 a donné au monde une secousse telle que les effets s'en sont propagés jusqu'aux méridiens les plus distants de celui de Greenwich. C'est ainsi qu'il n'est pas jusqu'au dernier des Noirs, accroupi dans sa « cabane de poteaux » en Géorgie, ou récoltant le coton dans la plantation louisianaise la plus reculée, qui n'en ait senti le souffle passer.

C'est, en effet, la guerre qui a provoqué l'un des événements saillants de l'histoire des Nègres aux Etats-Unis depuis qu'ils sont libres : la migration du Sud au Nord d'un demi-million de Noirs entre 1915 et 1920. Et c'est cette migration en masse qui a elle-même indirectement causé les conflits aigus entre races dont les années 1917-1921 ont été ensanglantées à East Saint-Louis et à Washington, à Chicago et à Omaha. Et ce

¹ Appellation péjorative des Nègres en anglais.

sont ces batailles de rues qui ont si bien forcé à réfléchir maint et maint Américain jusque-là indifférent ou apathique, qu'à aucun moment de l'histoire des Etats-Unis la « question noire » n'a sans doute été abordée avec plus de franchise et de mutuelle volonté d'apaisement.

Ce curieux phénomène migratoire, qui a transporté d'un Etat à l'autre des familles entières par milliers, ne doit pas être considéré comme entièrement nouveau dans les annales des Etats-Unis. En 1879 déjà, après tous les excès de la période dite de « Reconstruction », un fort appel de main-d'œuvre noire s'était produit vers le Kansas, et plus tard en 1888-89, vers l'Arkansas et le Texas. Mais jamais encore le mouvement n'avait été si général. Jamais surtout il n'avait entraîné tant de changements dans les conditions d'existence et jusque dans la mentalité et les aspirations de la race tout entière.

En 1914-1915, on s'en souvient, la guerre eut pour conséquence immédiate de plonger les Etats-Unis dans un marasme économique profond. Ce premier hiver fut un hiver de chômage industriel et de misère agricole. Mais dès le printemps de 1915 les commandes anglaises et françaises commencèrent à affluer aux usines de la Nouvelle-Angleterre, de la Pensylvanie et du Middle-West. Le relèvement industriel fut presque instantané. Les usines ne tardèrent pas à s'agrandir. Il y eut un fort appel de main-d'œuvre, qui ne fit que s'intensifier en 1916-1917. D'autre part, l'immigration qui, chacune des années précédentes, avait jeté en Amérique plus d'un million d'Européens, s'était à peu près arrêtée. Le seul réservoir de main-d'œuvre qui restât était le prolétariat agricole noir dans les Etats du Sud. C'est donc lui qu'on sollicita.

Et on ne le sollicita pas en vain, car toutes les conditions étaient comme par miracle réalisées pour lui faire entrevoir le Nord comme « la Terre Promise », « la Maison de Refuge », « l'Arche de Salut ».

D'abord, de tout temps, le Noir du Sud, quelque attaché qu'il fût à son coin natal, avait guetté les occasions de fuir vers le Nord, où plus de liberté et de dignité humaine l'attendaient, car il gardait un secret et profond ressentiment de la

situation dégradante qui lui était faite de part et d'autre du bas Mississippi. Mais ces occasions ne s'étaient guère présentées : la concurrence de l'immigré blanc était âpre, et c'est à lui que les « agences de travail » réservaient de préférence l'ouvrage disponible. Le Nord était donc, en pratique et normalement, inhospitalier au Nègre.

Or, du jour au lendemain, il cessa d'être. Il promit de beaux salaires, et paya sans barguigner les salaires promis, au moment même où le *boll weevil*, ce terrible ravageur, s'attaquait aux plantations de coton de la Louisiane, du Mississippi, de l'Alabama, de la Géorgie et de la Floride, diminuant fortement le rendement des récoltes 1915 et 1916, et menaçant de jeter la perturbation dans l'agriculture pour toute l'année suivante. La baisse sur le coton et les terribles inondations de l'été de 1915 contribuèrent encore à aggraver la situation. L'habitude d'hypothéquer la récolte à venir avant qu'elle ne soit engrangée fut fatale à beaucoup de planteurs qui subirent de grosses pertes et furent amenés à congédier les fermiers noirs qu'ils ne pouvaient nourrir jusqu'à la récolte suivante. De plus, le coton se vendant mal, la surface arable plantée en coton fut naturellement réduite, pour que place soit faite au maïs et autres céréales. Or, le maïs n'exige qu'un quart ou un cinquième de la main-d'œuvre requise par le coton, et le résultat fut que le Noir eut encore plus de peine à trouver du travail sur place.

D'ailleurs, sur place, à supposer qu'il trouvât à se louer, il ne gagnait encore, en 1915, que 75 cents par jour comme garçon de ferme. Les servantes et femmes de ménage ne recevaient guère que de \$ 1,50 à \$ 3 par semaine. Or, dans le Nord, elles gagnaient presque cela par jour. Quant aux ouvriers qui se faisaient \$ 1,10 et \$ 1,15 dans le Sud, ils gagnaient d'emblée \$ 2,50 et \$ 3,75 pour une même journée de travail dans le Nord.

Aussi ce fut la ruée. Les plus entreprenants partirent les premiers. Leurs lettres enthousiastes, lues en groupe chez le coiffeur ou l'épicier, déterminèrent les hésitants, enfièvreèrent les plus casaniers. On ne prenait que quelques jours pour régler ses affaires, vendre son petit lopin ou liquider, à perte,

son bail. Des villages entiers se vidèrent. Les trains étaient pris d'assaut, ceux surtout où l'on ne payait pas, car les compagnies de chemins de fer, *Pennsylvania Lines* ou *Illinois Central*, offraient le voyage à qui désiraient s'embaucher dans leurs équipes.

Sans doute, le mouvement fut aidé et accéléré par les agents, beaux parleurs et bons prometteurs, qu'envoyèrent dans le Midi les bureaux de placement du Nord. Mais il semble que ce soit surtout le *Chicago Defender*, hebdomadaire nègre militant de Chicago, qui ait poussé à l'exode et levé les doutes du plus grand nombre. Il eut dans tous les Etats du Sud un prestige inouï, et son tirage, qui n'était, avant la « fièvre », que de 50.000, fut de 125.000 en 1918.

Il y eut, semble-t-il, deux grands courants migratoires. En règle générale, les Etats riverains de l'Océan Atlantique envoyèrent leur contingent d'émigrants vers le Nord-Est, en suivant la côte, tandis que les émigrants originaires des Etats riverains du Golfe du Mexique ou proches du Mississipi, remontaient la vallée du grand fleuve jusque vers la région des Lacs.

Les villes furent presque seules à absorber tout cet afflux humain : Hartford dans le Connecticut, New-York, Philadelphie, Pittsburgh, Saint-Louis, Chicago, Detroit, Cleveland, Omaha, etc. Il y avait à Chicago, avant la guerre, quelque 45.000 Nègres ; il y en a maintenant 109.000, ce qui représente une augmentation de 148,5 % depuis 1910 (cependant que la population blanche n'a augmenté que de 20 % dans le même laps de temps). New-York, qui n'avait que 91.000 Nègres avant la guerre, en a maintenant 153.000, ce qui représente une augmentation de 67 % pendant la dernière décade. Pendant la même période, la population noire de Saint-Louis a augmenté de 58 %, celle de Cincinnati de 51 %, celle de Dayton (Ohio) de 86 %, celle de Boston de 20 %.

Les Blancs, dans le Sud, alarmés d'assez bonne heure par les proportions qu'assumait cet exode, n'ont certes pas négligé leurs efforts pour l'entraver. Ils ont d'abord essayé de la persuasion, dépeignant le climat du Nord comme mortel au Nègre. Puis, s'étant eux-mêmes persuadés qu'ils ne dissua-

daient personne, ils ont cherché à interdire l'accès de leurs Etats aux recruteurs de main-d'œuvre venus du Nord, en leur faisant payer leur licence à des taux exorbitants (jusqu'à \$ 25.000). Beaucoup furent condamnés à de grosses amendes, ou même emprisonnés. Quant aux Nègres qui s'apprêtaient à prendre le train, la police n'hésita pas en plus d'une occasion, à Savannah par exemple, à les arrêter en bloc et à les incarcérer pour vagabondage (*loitering*).

Mais aucun de ces procédés ne réussissait. Ceux qui voulaient partir trouvaient tout de même le moyen de partir. Au contraire, ces procédés violents semblaient plutôt accélérer le mouvement.

Finalement, les Blancs prirent peur. Le travailleur noir était à la base même de la prospérité du Sud. « Plus de Noirs, plus de coton », cela semblait presque certain. Cette frayeur salubre porta conseil. On augmenta les salaires timidement d'abord, de 10 et 25 %, puis, quand il le fallut, délibérément de 100 %. Des meetings s'organisèrent, pour discuter des moyens les plus propres à retenir les ouvriers agricoles noirs dans le Sud. Des améliorations radicales furent apportées au sort de la race méprisée, auxquelles nul n'eût sérieusement songé quelques années auparavant. Dans le comté de Bolivar (Mississippi), on trouva du jour au lendemain \$ 25.000 pour fonder une école d'agriculture pour Noirs. Partout des campagnes s'organisèrent pour mettre fin à la coutume enracinée de subtiliser aux Noirs une partie du salaire de leur travail. Un planteur alla jusqu'à acheter 28 automobiles Ford qu'il revendit à ses fermiers avec toutes facilités de paiement, dans l'espoir qu'ils seraient contents et lui resteraient. Les tribunaux eurent tendance à se montrer plus justes, les journaux moins agressifs vis-à-vis des Noirs. Puis, en 1917-1918, le gouvernement fédéral se mit à bâtir dans le Sud de gigantesques cantonnements et d'immenses usines, avec de la main-d'œuvre locale. Les salaires du Nord furent ainsi introduits dans le Sud, et la coalition de tous ces facteurs tendit à ralentir l'exode, qui est à peu près arrêté depuis 1920.

Mais il reste acquis que la carte des races aux Etats-Unis a étrangement changé en l'espace de quelques années. La

population urbaine noire dans le Nord s'est accrue prodigieusement vite aux dépens de la population rurale noire dans le Sud. Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que ce phénomène ne se soit pas passé sans chocs ni heurts, rien d'étonnant non plus à ce que la physionomie et la mentalité du monde noir en soient profondément altérées.

Jusqu'au 6 avril 1917, les Etats-Unis n'ont pas participé à la guerre, qui n'a pu exercer sur la condition économique des Noirs qu'un effet indirect. Mais le moment vint où le président Wilson appela tout son peuple aux armes. Tout son peuple, c'était aussi les Noirs. Et en effet 380.000 d'entre eux furent mobilisés, ou durent se tenir prêts à l'être. Sur ce total, plus de 100.000 furent envoyés en France, dont 42.000 furent des combattants proprement dits.

Il y avait peut-être quelque contradiction à envoyer mourir en France, pour les Etats-Unis et la démocratie, des hommes auxquels on refusait, chez eux, le droit de vote, ou celui d'être jugés avant d'être exécutés. Il semble que plus d'un Nègre ne fut pas sans s'en apercevoir, et réfléchir. Tous les témoignages noirs, et ceux d'aussi judicieux observateurs de l'âme noire que Stephen Graham et Herbert Seligmann¹ sont unanimes à reconnaître que l'attitude des officiers et soldats français, et des femmes françaises, vis-à-vis des soldats noirs d'Amérique a fait sur eux une profonde et durable impression. Méprisés ou insultés par leurs égaux ou inférieurs hiérarchiques blancs, qui s'abstenaient ostensiblement de les saluer, les officiers noirs surent gré à leurs camarades français de les traiter exactement comme ils auraient traité des camarades blancs de même grade, et notamment de les admettre à l'occasion à leur table. Les soldats noirs furent surpris d'être traités tout comme des militaires blancs par la population des villes ou villages de l'arrière, et stupéfaits de voir que les femmes n'hésitaient pas à bavarder avec eux en public, par mots ou par signes.

¹ Dans leurs livres respectifs, *Children of the Slaves*, London, 1920 et *The Negro faces America*, New-York, 1920.

Officiers et soldats, enfin, surent un gré infini aux autorités militaires françaises d'avoir conféré la croix de guerre à quatre régiments noirs, car ils étaient humiliés d'avoir été en majorité utilisés à d'ingrâtes besognes d'arrière, et surtout ils en voulaient à leurs compatriotes blancs d'avoir répandu toutes sortes de bruits plus ou moins malveillants sur leur lâcheté en campagne, leur inaptitude à subir les bombardements modernes, et leur indiscipline.

Cette attestation, émanant d'un pays de vieille culture blanche, qu'ils n'étaient pas des sauvages qu'on brime, bons tout au plus à faire des domestiques, mais des hommes égaux parmi d'autres hommes, cette enfantine reconnaissance envers la France, cette intime satisfaction d'amour-propre qu'ils ressentaient dans leurs âmes de Noirs, tout cela, plus de 100.000 soldats noirs le rapportèrent avec eux aux Etats-Unis, et la conscience noire en fut ébranlée tout entière. Au fur et à mesure que le séjour en France devint du passé plus lointain, la comparaison entre le passé et le présent se fit plus insistante et plus rancunière. Car l'accueil fait par le Sud à ses régiments noirs fut froid, dédaigneux, parfois presque hostile. Les Blancs firent vite sentir aux démobilisés qu'ils revenaient *John Brown* comme devant, que la démocratie victorieusement défendue n'était pas pour eux, et que plus tôt ils se débarrasseraient des « sottises notions » acquises en Europe, mieux cela vaudrait pour eux. Démobilisés, les Noirs eurent assez souvent de la peine à trouver du travail. Il y eut des mécontents. Quel rôle ils jouèrent dans les sanglantes échauffourées de 1919-1921, il est impossible de le préciser. Mais il semble très probable qu'ils y jouèrent un rôle.

Les combats de races (*race-riots*) ne sont pas chose nouvelle dans les villes des Etats-Unis. Il suffit de se remémorer les graves incidents d'Atlanta, en 1906, au cours desquels une partie de la ville fut brûlée. Mais, de 1917 à 1921, et tout particulièrement en 1919, ils se multiplièrent, firent un si grand nombre de victimes, et eurent un tel retentissement en Amérique et au delà, que la « question noire » s'est posée

aux esprits avec une acuité singulièrement accrue. Voici les faits :

Les premières rixes importantes eurent lieu à East Saint-Louis (Illinois) du 27 au 30 mai, puis du 1^{er} au 3 juillet 1917. Les ouvriers des *Aluminium Ore Works* s'étaient mis en grève, malgré que l'usine fût usine de guerre et travaillât pour le gouvernement. Aussitôt, la direction, profitant de l'exode noir, avait dirigé un important contingent de Nègres sur East Saint-Louis, où on les avait employés comme *strikebreakers* (briseurs de grève). L'hostilité latente entre grévistes et « jaunes », c'est-à-dire entre Blancs et Noirs, se manifesta vite dans la rue : on s'insulta dans les tramways. Les Blancs firent des avanies aux Nègres qui continuaient à débarquer à East Saint-Louis en fort grand nombre. Il n'y eut qu'un Noir tué dans l'émeute de mai, mais le 1^{er} juillet, ce fut plus grave : ce soir-là une automobile chargée de *joy-riders* passa à toute vitesse à travers un quartier nègre en lâchant des bordées de coups de fusil et de revolver à droite et à gauche, au hasard. Une seconde auto suivit, chargée de policemen et de détectives. Les Noirs, prenant la police pour d'autres *joy-riders*, firent feu, tuant un agent et en blessant un autre. Ce fut alors un jeu de massacre. Les Blancs cernèrent le quartier noir et brûlèrent plus de trois cents logis. La police fut impuissante ou laissa faire. Une quarantaine de Nègres furent tués, sans compter les brûlés-vifs.

L'émeute de Houston (Texas), le 23 août 1917, revêtit un caractère tout différent. Il y avait eu des frottements entre la police militaire d'un régiment noir, à Houston, et la police municipale. Puis, un jour, un soldat nègre portant le brassard connu : M. P. (*Military police*) avait été arrêté et houspillé par un agent de la police municipale. La rumeur parvint au camp voisin qu'il avait été assassiné. Aussitôt, obéissant à une soudaine impulsion, deux compagnies noires prirent leurs armes et partirent pour la ville afin de venger leur camarade. La fusillade se déclencha à la lisière de la ville. Il y eut une vingtaine de morts. Mais l'épilogue ne se joua que le 12 décembre suivant, date à laquelle treize des mutins noirs furent pendus par la justice militaire. Cette exécution souleva dans

tout le monde noir une incroyable émotion, dont témoigne, et que contribua à propager le beau poème de Grinké :

Elle les a pendus, ses treize soldats noirs,
Elle les a pendus, pour mutinerie et meurtre...

Deux autres émeutes de moindre importance, à Chester et à Philadelphie, en Pensylvanie, vers la fin de juillet 1918, se déroulèrent encore pendant la guerre. Mais c'est l'année suivante, juste après la démobilisation, que les désordres se généralisèrent et s'aggravèrent.

Pendant tout l'été 1919, les journaux furent pleins de nouvelles si alarmantes que beaucoup purent se demander si vraiment l'on n'était pas à la veille d'une guerre générale entre Blancs et Noirs. Washington donna le signal les 20 et 21 juillet 1919. Huit jours après, Chicago suivit (27, 28, 29 juillet), puis ce furent Knoxville (30 et 31 août), Omaha (28 septembre), et Elaine (Arkansas), dans les premiers jours d'octobre. L'année 1920 se passa en somme tranquillement, mais il y eut un brutal réveil en 1921, lors des terribles batailles de Tulsa (Oklahoma).

Les procédés de combat, comme aussi les incidents qui mirent le feu aux poudres, varièrent considérablement de ville à ville. Parfois l'hôtel de ville et ses abords furent le théâtre des hostilités, comme à Omaha. Parfois, au contraire, la cité nègre fut l'objectif des Blancs, qui se mirent en devoir d'y mettre le feu, sans autre forme de procès, comme à Tulsa.

Toutefois, les émeutes de Chicago (fin juillet 1919) donnent peut-être le mieux l'idée de la manière dont les choses se passent habituellement dans une ville des Etats-Unis, lorsque les races en viennent aux mains. Voici comment les a décrites un témoin oculaire :

« Le dimanche 27 juillet, jour de forte chaleur, comme la foule des baigneurs se pressait l'après-midi sur la plage de la vingt-neuvième rue — Blancs d'un côté, Noirs de l'autre — un jeune Nègre de dix-sept ans, nommé Eugène Williams, se hissa sur un radeau, et, soit qu'il le fit exprès, soit qu'un

courant l'entraînât, dériva du côté où Blancs et Blanches prenaient leurs ébats. Il n'en fallut pas davantage pour qu'un jeune Blanc de vingt-trois ans, Georges Stauber, lui lançât une pierre qui le fit chavirer et entraîna sa mort. Ce fut aussitôt une mêlée sanglante. La nuit venue, la chasse à l'homme commença : elle devait durer plus de trois jours. Tous les apaches — on dit à Chicago les *hoodlums* — se mirent avec enthousiasme de la partie. En dépit de la loi Sadler, habituellement assez mal appliquée, qui prohibe le port d'armes, les revolvers, les fusils, et même les mitrailleuses se trouvèrent en abondance. Les Noirs tiraient indistinctement sur tous les Blancs qui passaient dans les rues. Les Blancs déchargeaient leurs armes sur les Noirs qui s'aventuraient dans les leurs. On tirait des fenêtres sur les passants, on les visait de derrière les herbes et les tableaux-annonces qui parent les nombreux lots non bâtis de leurs flamboiements familiers — *Yucatan Gum* ou *Hydrox Ice-Cream* — ; les piétons tiraient sur les autos et les trains du métropolitain aérien, cependant que des jeunes gens masqués, filant eux-mêmes en auto à toute vitesse, déchargeaient leurs revolvers automatiques dans les fenêtres et les devantures. L'un des principaux sports des deux premiers jours consista de part et d'autre à arrêter les tramways : là où les Blancs étaient en majorité, ils en extrayaient les Noirs et les houspillaient ou les assommaient, cependant que les Noirs, dans leur quartier, faisaient subir le même sort aux Blancs qui s'y risquaient. Fort à propos survint une grève des employés de tramways, qui mit fin à ce jeu assez brutal.

» On ne fut pas en peine d'en trouver un meilleur. Comme par enchantement des incendies se déclarèrent un peu partout, mais principalement du côté de la quarante-cinquième rue, dans un quartier noir partiellement habité par des Lithuaniens et des Polonais. Plus d'une centaine de maisons furent partiellement ou totalement incendiées, et naturellement on tira sur les pompiers. Naturellement aussi, les manchettes énormes des journaux commencèrent par annoncer : « Des bandits nègres terrorisent la ville » -- « Les Nègres soupçonnés d'être les incendiaires ». On raconta même, et on imprima

en toutes lettres, que certains témoins avaient vu des Nègres en automobile mettre le feu avec des torches et s'enfuir. Ce ne fut qu'assez longtemps après que le *State Fire Marshall* fournit des preuves concluantes : les incendies n'avaient pas été provoqués par des Noirs, mais par des Blancs !

» La police, numériquement insuffisante, réagit mollement surtout au début. Là où elle sévit, elle sévit surtout, comme de coutume, contre les Noirs, leur donnant ainsi l'impression qu'ils n'étaient pas défendus, et leur suggérant fatalement de prendre leur défense en mains propres. Force fut bientôt d'appeler la troupe — composée en grande partie de milice. On prit même le parti d'isoler entièrement le quartier nègre à l'aide d'un cordon de sentinelles. Ce n'est que dans les premiers jours d'août que le calme fut complètement rétabli.

» Plus de trente personnes avaient été tuées, plus de quatre cents blessées. Ce sont du moins les chiffres donnés par la police à la presse ; mais, comme toujours en cas pareil, les gens bien informés confièrent à leurs amis et connaissance que l'on cachait la vérité, et que les chiffres réels étaient bien plus élevés¹. »

Tels sont les événements significatifs qui se sont déroulés aux Etats-Unis au moment même où des rixes éclataient aussi entre Blancs et Noirs dans l'Afrique du Sud, au moment où les Egyptiens en Egypte, Arabes en Mésopotamie et en Cilicie, Hindous aux Indes, Irlandais en Irlande, Coréens en Corée passaient par de véritables crises de réveil national et se révoltaient plus ou moins ouvertement contre des dominations étrangères de plus en plus mal supportées. La tentation est forte de voir dans cette série d'émeutes raciales aux Etats-Unis la manifestation d'un même phénomène.

FRANCK L. SCHÖELL,

Agrégé de l'Université,

ancien professeur à l'Université de Chicago.

¹ Franck L. Schœll, *La « Ceinture Noire » de Chicago*, *Revue de Paris* 15 mars 1920.

La littérature d'aujourd'hui dans la Suisse romande.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE¹

III

Ma rapide revue de nos écrivains ne doit nullement être, je le répète, un catalogue complet, moins encore un palmarès ; je n'ai aucune qualité pour décerner des récompenses ou pour assigner des places dans un Panthéon littéraire ou national ! Ce n'est donc pas par acquit de conscience que j'inscris ici quelques noms, suivis à peine d'une étude esquissée. Mais M. *Jean Violette* a été le chef d'un cénacle de poètes genevois, le « groupe de la Violette », qui ne méritait ce titre ni par la modestie, ni par la fadeur, quoique ces fervents de la petite fleur bleue nous aient offert parfois quelques fadaises². Comme chef d'un groupe poétique auquel M. H. Spiess s'est rattaché peu ou prou, dont faisait partie M. R.-L. Piachaud quand il se dissimulait encore sous le double masque de l'ironie et du pseudonyme³, M. Violette a droit à une mention au tableau de nos lettres ; il la mérite surtout par son sentiment délicat d'élégiaque⁴. Poète à ses heures, M. *Henri de Ziegler* est un lettré de beaucoup de goût, fervent des lettres italiennes, grand voyageur qui conte ses voyages avec une discrète originalité⁵.

Je pense que nous pouvons attendre des œuvres vivantes de M. *Henri Naef* qui, dans deux petits volumes qu'il a

¹ Pour les deux premières parties, voir les numéros d'août et septembre.

² Voir *Le livre des dix*, 1912.

³ Marcel Abaire : *Sous un masque d'ironie*, 1914.

⁴ *Le roseau sonore*, aux *Cahiers vaudois*, 1915, *Tabliers bleus et tabliers noirs*, 1922.

⁵ *Nostalgies et conquêtes*, 1922.

publiés avant d'entreprendre des travaux d'histoire¹, a réalisé une curieuse alliance du moralisme chrétien et du sensualisme d'un homme de la nature. Il y manifestait plus de tempérament que d'art. — Tout au contraire, M. *Albert Rheinwald* est un laborieux ajusteur de phrases. Ce lettré genevois au goût étroit et pur développe en périodes rythmées avec une harmonieuse science deux thèmes qu'il croit conciliables, le génie des classiques français et la beauté du paysage genevois².

Le Neuchâtelois distingué n'est pas toujours remarquable par la vivacité critique, par la lucidité scientifique ou par l'art de conduire son esprit et sa vie. Neuchâtel nous a donné peut-être le plus grand mystique que le pays romand calviniste ait vu naître depuis longtemps. Ce pasteur *Pierre Jeannet*, adorateur de Dieu dans la nature, dans toutes les petites plantes et bêtes de cette vallée de larmes que sa vue transfigurait en céleste royaume, a tenté de faire passer dans ses phrases, écrites à la hâte, toutes les merveilles perçues par son esprit et conçues par son cœur. « Un artiste et un saint; mais beaucoup plus saint qu'artiste, parce que, dans le domaine de la sainteté, il n'y a que la pratique qui donne le métier et qu'une fois engagé dans cette pratique, il ne reste plus de temps pour faire autre chose.³ » Voilà peut-être pourquoi cet homme merveilleux n'a laissé dans nos lettres qu'un si faible sillon.

L'admirable et inquiétante république théocratique qui nous a donné par action directe le poète des *Bannières flammées*, a produit par réaction inattendue le savoureux conteur de la *Bibliothèque de Sauvives*⁴, M. *Léon Savary*. Il ne doit pas être en odeur de sainteté au seuil de la sacristie, cet irrévérencieux écrivain, qui en a rapporté l'onction dont il adoucit la pointe de son style. Nous sommes curieux de ses œuvres suivantes; il nous a mis en goût.

¹ *Fils de leur sol*, 1915; *Le voyage vers la grande lumière*, 1916.

² *La lumière sur les terrasses*, (1917); *Pascal* (1920); *Equilibres* (1922).

³ G. Berguer, préface aux œuvres posthumes de P. Jeannet (1883 à 1920), où l'on trouve une liste de ses écrits. Cf. 3^e *Cahier de jeunesse*, 1920.

⁴ Le morceau principal de : *Au seuil de la sacristie*, 1921.

⁵ *Leurs lys et leurs roses*, 1903, etc.

Le roman partout règne en maître. Même M. William Ritter a fait des romans. La *Voile latine* avait rendu un juste hommage à cet auteur bizarre que nous tenons injustement dans un demi-oubli. On a pu dire que c'est peut-être chez lui qu'il faut chercher « parmi d'insondables obscurités et d'énormes niaiseries, les seules pages géniales écrites, depuis Jean-Jacques par un Suisse romand ¹ ». Ce critique d'art, romancier par occasion seulement, me donne prétexte à louer le plus beau morceau de critique d'art qui ait paru récemment chez nous, le plus profond et le mieux écrit, l'étude sur *Hodler* (1921) de M. Pierre Godet où brille comme une perle une théorie plausible du goût. Mais venons à nos romanciers.

M. J.-P. Porret s'est retiré de la carrière après trois romans dont le dernier, *Mini Lalouet* (1912), montre à plein son désir et sa capacité d'être le Balzac de la Suisse romande². Cette fiction prosaïque était d'un intérêt puissant. Aucun de nos romanciers, sauf Rod, n'avait su charpenter si fortement l'intrigue, aucun n'a ainsi marqué la déformation des âmes sous la prise des affaires d'argent.

Je regrette de n'avoir pu vous parler de M. Benjamin Vallotton il y a trois ans. Je venais de lire avec un plaisir sans réserve ce roman savoyard du temps de guerre qui est son chef-d'œuvre, *Ceux de Barivier* (1919). M. Vallotton nous a donné depuis *Achille & Cie* ! Sans doute ce n'est qu'une charge, improvisée pour ne pas décevoir les lecteurs qui attendent leur roman de M. Vallotton avec la première neige. Mais pensant caricaturer les nouveaux riches, qu'il a évidemment peu fréquentés, M. Vallotton nous a livré la parodie de son propre talent. C'est un jeu périlleux. Il faut que notre conteur soit bien sûr de lui-même et de son public pour s'aventurer ainsi. Oublions *Achille* et sa grimace, oublions ce livre où tous les défauts de l'auteur s'évalent et demandons à d'autres de ses récits le spectacle de ses grandes qualités.

M. Vallotton est un écrivain populaire. Nos esthètes le

¹ R. de Weck, *La vie littéraire dans la Suisse française*, p. 37.

² Cf. l'*Echelle*, 1904 ; *Sous le masque*, 1910.

lui reprochent. Je l'en félicite et j'en félicite notre peuple. Puisque la fatalité veut que, dans les pays français tout au moins, les artistes littéraires restent inaccessibles au public qui n'est ni lettré ni artiste, il est nécessaire, il est excellent que des écrivains bien doués comblent ce fossé dans une certaine mesure et jettent une passerelle entre le bord où se tiennent campagnards et petits bourgeois et le plateau où siègent les délicats.

Bien doué, M. Vallotton l'est à n'en pas douter. Ses dons sont ceux qui, s'ils ne suffisent pas à faire les écrivains excellents, ne sauraient manquer cependant aux grands romanciers. Il est né conteur. C'est une fortune rare et qui ne s'acquiert pas. Il possède la verve et ce mouvement de la plume qui fait si cruellement défaut à beaucoup de nos gens de lettres. Ces qualités que nous goûtons chez des Français, comme Daudet par exemple, ou Pierre Mille, pourquoi refuserions-nous de les apprécier chez notre concitoyen ?

Ceux qui blâment le moralisme indiscret de M. Vallotton se rendent-ils compte qu'il est à bien des égards rabelaisien ? Il est vrai qu'il manque à ses bombances pantagruéliques, à ses réjouissances populaires, un élément essentiel du matérialisme de Rabelais. Il refuse au sexe ce qu'il accorde libéralement à la gueule et à la panse. On goinfre et se gonfle au pays de Potterat, mais pour la paillardise on s'en cache. Et s'il arrive à un personnage de M. Vallotton de se risquer à la galanterie, son père spirituel de le désavouer et de monter sur une futaille allégée par les libations pour lui rappeler, du haut de cette chaire, sa dignité d'homme et de citoyen. A propos d'*Achille*, M. Charly Clerc remarquait¹ que c'est la spécialité de cet écrivain et le secret de son influence « que de réunir en un seul personnage la verve, le bon sens et l'esprit évangélique. Au moment où la prédication va se faire trop sentir, la drôlerie surgit qui la fait accepter. Quand le comique devient trop gras, quelqu'un lève le doigt vers le ciel ou vers la cure. Je songe toujours, continuait M. Clerc, en lisant Vallotton, au mot irrévérencieux de Gaspard Vallette sur l'hymno-

logie vaudoise : « Chez les Vaudois, c'est toujours le bon Dieu qui fait sauter le dernier bouchon. »

Il faut lire les *Potterat*, les *Famille Profit*, comme ils ont été écrits, vite et pour se détendre après la besogne sérieuse. Il ne faut pas leur opposer des préventions graves ni une critique vétilleuse. M. Vallotton n'est pas un critique, n'est pas un penseur ; il échoue dans les sujets d'analyse, de dissertation, il ne sait pas prendre un homme par le dedans ou par le cerveau. Voyez comme il est incapable, dans les *Racines*, (1915), de peindre la crise d'esprit et d'âme d'un adolescent qui s'instruit en même temps qu'il déchire sa chrysalide. Mais voyez, dans les mêmes *Racines*, comme il campe les personnages simples et avec quel talent il évoque les milieux campagnards et d'humble bourgeoisie, avec une égale science des traits essentiels et des petits détails caractéristiques. Peindre les hommes par le dehors, ce n'est pas un défaut chez un conteur, pas plus chez M. Vallotton que chez ce grand artiste vaudois dont nous parlerons, mais dont je ne prononce pas le nom ici, parce qu'on a fait assez de tort à l'un et à l'autre en les mettant sans cesse en parallèle.

Potterat est un type qui restera, type médiocre je veux bien, plus amusant que riche, mais d'une indiscutable vérité ; créer un type, ce peut être l'œuvre d'un artiste inférieur mais non d'un faible écrivain. Jouissons de cette belle force pendant qu'elle agit encore ; par acquit de conscience littéraire, souhaitons qu'elle se discipline et qu'elle épure son expression, moyennant quoi nous partagerons la joie que tant d'honnêtes gens éprouvent chaque année à suspendre au sapin de Noël, parmi les pains d'anis et les noix dorées, le dernier fruit de M. Vallotton.

Si vous trouvez une femme de vos amies les yeux rouges, le visage en pleurs, peut-être vient-elle simplement de lire un des premiers récits de M^{me} Noëlle Roger, ces *Larmes d'enfant*, par exemple, dont l'effet est infaillible sur les cœurs tendres. On pardonne à l'auteur cet abus de sentimentalité en songeant qu'elle était une fort jeune personne quand elle faisait ainsi, au grand dam de nos yeux et de nos nerfs, mourir les enfants

incompris ; on lui rend cette justice qu'elle racheta dès ses débuts l'excès de sa sensibilité par un effort pour écrire d'un style sobre. Sensible et volontaire, impulsive et mesurée, attirée par l'apostolat social, par l'action charitable dans les cités de la misère et dans les salles d'hôpital, mais attachée aux prérogatives de l'existence confortable et délicate, M^{me} Roger tire bon parti pour ses livres de ces contradictions intimes.

Elle est fille d'un éminent rousseauiste genevois qui vient de mourir. Il paraît qu'elle apprit de bonne heure, au foyer natal, à aimer Rousseau qu'on lui faisait lire et dont l'influence se marque à certains traits de son inspiration¹. M^{me} Roger est la femme d'un anthropologiste et préhistorien. Avec lui elle a exploré les rives de la Mer Noire où les peuples et les races se mêlent sans se confondre. Avec lui, elle a séjourné dans le Périgord, au bord de la Dronne languissante. Ces théâtres divers d'études et de fouilles ont fourni à notre romancière le paysage de plusieurs de ses fictions. M^{me} Roger a entendu l'appel d'Isaac Rousseau : « Aime ton pays ! » Elle a l'esprit civique, et nous en a donné plus d'une preuve utile au milieu de nos dissensions de la guerre. Elle a le goût de la nature et l'amour des Alpes. Amie de la science mais ennemie de l'intellectualisme, elle étudie le cœur humain sans le disséquer par une dure analyse. Charitable, elle ne se penche pas seulement sur les misérables, elle s'incline devant la puissance divine et paraît hantée, sinon par la personne du moins par le rôle du Messie².

Je ne résumerai pas les deux œuvres de M^{me} Roger qui me paraissent le plus assurées contre l'oubli, mangeur de livres. La première est un roman psychologique paru il y a dix ans *De l'un à l'autre amour* ; ce conflit entre l'amour de Dieu et l'humaine passion est retracé avec une force sobre, une noblesse qui n'est pas exempte d'une ombre de convention. « C'est, comme dit l'ouvrier, de l'ouvrage bien faite. » Cet éloge conviendrait à beaucoup d'autres de ces nombreux volumes. Le métier est probe. La manière est ferme et d'une simple élégance. Il n'y manque presque rien pour que ce soit un style.

¹ Voir l'article documenté d'A. Cahuet, *Illustration*, 12 août 1922.

² *Sculpteur de Christ, etc.*

La fortune a souri à la dernière audace de M^{me} N. Roger qui, se dépassant d'un hardi coup d'aile, vient d'imaginer une aventure grandiose ¹. La vogue du roman d'aventures ou d'hypothèse scientifique ne pouvait manquer de toucher nos écrivains. M. Jacques Chenevière s'était avisé le premier, je crois, de tendre sa jeune voile à ce vent nouveau. Son *Ile déserte* n'est cependant qu'un agréable divertissement de lettré de bonne compagnie. Elle a eu l'infortune de surgir des flots de la production contemporaine trop peu de temps avant la *Suzanne* de M. Giraudoux, qui restera pour nous le véritable roman fantaisiste de l'île déserte.

M. Giraudoux est Français de France. Mais M. Chenevière, tout bon citoyen genevois qu'il peut être, est si parisien dans sa manière d'écrire qu'il n'échappe pas à la comparaison avec les fins stylistes de Paris. On sent qu'il a fait beaucoup de vers harmonieux avant d'écrire de la prose. Sa finesse est exquise et l'on pourrait détacher de ses livres des phrases comme on collectionne des bijoux. Mais trop de finesse nuit à la force. Il faut choisir. M. Chenevière, dans son récent roman d'hypothèse *Jouvence ou la Chimère* (1922) n'a pas assez choisi entre la peinture délicate du cœur féminin et des mœurs mondaines, où il excelle, et les nécessités du conte philosophique, qui exige une tout autre allure. Il est ingénieux et lent quand il faudrait un mouvement rapide, un raccourci mordant. Ce qui n'empêche pas M. Chenevière d'être un des sympathiques espoirs du roman français contemporain.

Plus mûre, M^{me} Roger touche au sommet. Je crois qu'il faudrait une puissance qui lui manque, un génie auquel elle ne prétend pas, pour tirer un chef-d'œuvre de la fiction d'un nouveau déluge. Mais les ressources de sa sensibilité, de son intelligence et de son métier ont concouru avec un rare bonheur à cette œuvre originale et saisissante. Il est incroyable que tant d'éléments divers : données de la science cosmique et de la préhistoire, amour des Alpes, étude sociale, robinsonnade, drame de famille, roman d'amour, apostolat d'un messie

¹ *Le nouveau déluge*, 1922.

scandinave, désir de satisfaire les Français, patriotisme suisse, se concilient et se composent avec une si souple aisance. Sans doute, M^{me} Roger reste sentimentale et nous tire des larmes en sacrifiant deux enfants sous les yeux de leur famille ; sans doute quelques invraisemblances épisodiques nous rappellent chemin faisant l'invraisemblance de la donnée. Pour être un peu mêlée notre satisfaction est à peine moins vive. Qui aurait cru que l'auteur du *Docteur Germaine* et de *Nos mensonges* s'établirait à cette dramatique altitude ?

L'année 1922 qui nous a donné *Le nouveau déluge* a bien été pour « le roman romand » un an de grâce puisque nous lui devons également la belle œuvre de M. *Robert de Traz, Fiançailles*.

Dans son premier livre, il y a quinze ans, M. de Traz, malgré son équilibre naturel, se montrait agité par des souffles contraires ; il était simple et contourné, ingénu et déniaisé, méditatif et homme d'action.

L'homme d'action est ce lieutenant d'infanterie qui a muni nos milices d'un agréable et lucide bréviaire, *L'homme dans le rang* (1913). Le méditatif s'est promptement développé en un habile praticien de l'analyse psychologique, ouvrier qui vient de conquérir son brevet de grande maîtrise dans le genre qui lui convient. M. de Traz ne s'est peut-être pas réalisé ainsi sans quelque sacrifice. Ses premiers romans, *Vivre* (1910), *les Désirs du cœur* (1912), pouvaient donner l'espoir d'une prose élégiaque, d'un lyrisme du cœur ; l'auteur a refoulé cette veine, qui n'était pas la plus vigoureuse de son talent.

L'ingénu du *Temps de la jeunesse* (1908) s'attardait à décrire sa chambre comme un écolier romantique ou comme une pensionnaire. Elle était garnie de livres. « Je ne connais guère les hommes qu'à travers la littérature... » confessait M. de Traz, qui a fait à cet égard de singuliers progrès. Sur les rayons de sa bibliothèque, il distinguait « le troupeau inquiet et passionné des analystes » au milieu duquel, côte à côte, Julien Sorel, Adolphe, Dominique, Amiel.

Relever dans le premier roman de M. de Traz, *Vivre*, quelques analogies de conception ou d'atmosphère avec le *Domi-*

nique de Fromentin serait peut-être un rapprochement trop ingénieux. Mais il est naturel de montrer que les autres auteurs préférés du temps de la jeunesse sont devenus les maîtres de ce viril écrivain.

M. de Traz a consacré récemment au Genevois Amiel une pénétrante étude¹; le seul défaut de ce ferme et brillant morceau ce sont quelques atteintes de cette obscurité philosophique où nos écrivains s'enfoncent, à l'exemple de la jeune génération française, et qui tend à remplacer dans les lettres romandes, sans grand profit pour nous, le patois de Chanaan. M. de Traz, à l'ordinaire, est un esprit lucide essentiellement; ses complications mêmes ou ce qu'il lui plaît d'en montrer sont claires comme neige au soleil en comparaison des complexités confuses que nous laissent entrevoir les *Cahiers vaudois*. En fait de complications il préfère éclairer celles d'autrui; jamais projecteur ne fouilla plus impitoyablement les réduits et les angles morts des fortifications adverses.

Donc M. de Traz procède des grands fouilleurs d'âmes. Le Stendhal de Julien Sorel l'a visiblement préparé à concevoir et agencer la *Puritaine et l'amour* (1917). Mais il a trop manifesté dans ce roman la prédominance de sa volonté sur son inspiration et de son intelligence sur sa sensibilité; si bien qu'en ce sujet délicat, malgré la force de son observation et l'adresse de son style, il paraît manquer un peu de la délicatesse qui rendrait ce drame non seulement sympathique mais entièrement vraisemblable. Puis, après cette tentative hardie, il est remonté à ce maître plus pur, plus pénétrant dans l'étroite enceinte choisie, ce Vaudois qui a tiré de notre molle richesse le cristal qu'une clairvoyante concentration peut en extraire, l'auteur d'*Adolphe* et du *Journal*, Benjamin Constant. M. de Traz a composé pour *Adolphe*² une préface qui est une réussite parfaite, plus réussie d'ailleurs comme morceau littéraire qu'à l'égard de la fidélité historique. Puis il mit en œuvre ce que Constant pouvait lui enseigner et c'est le roman des *Fiançailles*.

Si on est propre à goûter un talent de cette nature, on sort

¹ *Revue de Paris*, 15 septembre 1921.

² Dans la Collection helvétique, 1920.

de la lecture de ce livre comme déchiré par l'analyse et transpercé de mille aiguilles. Le lecteur ne croit pas ressembler par des traits particuliers aux pitoyables personnages de cette cruelle étude. Cependant il ne peut se défendre de la sensation qu'une intelligence effrayante fouille son être intime, en expliquant ces êtres imaginaires.

Fiançailles se passe à Neuchâtel et à Bienne. La vraisemblance de ces villes y est exprimée en traits fermes. Mais il est évident que l'auteur n'a pas prétendu nous donner un roman de mœurs neuchâteloises. Le milieu ne lui fournit qu'une toile de fond. A le bien prendre, ce Neuchâtel de *Fiançailles* n'a pas beaucoup plus d'importance que la Pologne et l'Allemagne n'en ont pour le roman d'*Adolphe*. Ces petits drames du cœur prennent tout leur relief dans un décor simplifié et conventionnel. Il est vrai que les mœurs de notre milieu romand fournissent des éléments à la donnée de ce conflit, mais ce sont des traits moraux et non pittoresques.

Fiançailles a des faiblesses évidemment ; un des protagonistes, le professeur Prudon, pour ne rien dire de son fantôme de femme qui larmoise dans la pénombre, est d'abord plus caricatural que vivant ; et quand il s'anime en participant au drame qui désunit les amoureux trop longtemps fiancés, l'auteur lui prête, au lieu d'une évolution plausible, une brusque volte-face, qui est la seule mais grave invraisemblance morale du roman. On pourrait taquiner M. de Traz en lui montrant des erreurs de détail. Il est un peu trop grand bourgeois pour représenter au naturel la gêne d'une famille modeste et ruinée ; l'unique servante des demoiselles Langin n'est pas, comme il le pense, une preuve de dénuement, elle est un luxe invraisemblable, et Denise, au lieu de faire les chambres, a beaucoup de loisir pour rêver et pour caresser sa chatte Minouche. Mais ce sont des vétilles. L'ensemble est d'une force singulière, d'un mouvement auquel on ne résiste pas. L'admiration atteint son comble quand, par l'habileté de la composition, tous les fils de l'intrigue se nouent dans quelques scènes d'une forte plénitude ; le pathétique jusqu'alors contenu se dégage, et l'émotion remplace enfin

dans le cœur du lecteur l'inquiétude qui le comblait. Denise Langin, acculée au suicide, entendant de sa fenêtre la rumeur qui entoure la naissance de l'enfant de son séducteur et se reprenant à la vie par la révélation de cette féconde souffrance, cette scène conduite avec une si simple puissance restera, ou je me trompe fort, une des réussites capitales d'un romancier de chez nous. Si ces prédictions étaient moins hasardeuses, je mettrais *Fiançailles*, avec trois ou quatre récits de M. Ramuz, au nombre des ouvrages excellents sur lesquels le temps ne mord pas.

Le développement du talent de M. C.-F. Ramuz a confirmé le jugement que portait sur lui, dès 1908, l'intelligent critique qu'est M. de Traz¹ : il voyait dans l'auteur de *Jean-Luc* non point un réaliste, comme ses deux premiers romans l'avaient fait croire à plusieurs, mais un lyrique qui se refrénait constamment et qui, pour mieux contenir ce qu'il y a de plus fort et de plus ardent en lui, s'imposait de décrire avec objectivité le détail des choses.

Il paraît que le poète Paul Fort avait surnommé M. Ramuz « le grand lyrique sous-cutané ». Nul doute que, depuis le *Règne de l'esprit malin* publié à la veille de la guerre par le *Mercur de France*², le lyrisme de M. Ramuz n'ait pris une part prépondérante à la conception de ses œuvres. On s'en félicite quand il s'agit par exemple du *Grand Printemps* (1917), cette méditation poétique qui serait notre plus beau livre de guerre si la dernière partie n'en sacrifiait à un humanitarisme de fâcheux aloi. M. Ramuz, qui a commencé par l'idylle en vers du *Petit Village* et par les harmonieux poèmes en prose des *Pénates d'argile* n'a cessé d'écrire de petits morceaux lyriques, dont ce semeur prodigue n'a recueilli que quelques-uns. Mais son lyrisme ne se satisfait pas de s'exprimer directement. C'est lui, je m'assure, qui imprime une bizarrerie croissante à des œuvres qui méritent de moins en moins leur sous-titre de romans. Comme les passions refoulées en nous

¹ *Voile latine*, T. IV, p. 205.

² Juin-juillet 1914.

par la censure morale et qui trouvent des voies détournées pour se manifester quand même, ne serait-ce pas ce *moi*, refréné par un poète timide et volontaire, qui se venge de la contrainte subie et vient éparpiller, en un désordre concerté, les débris de la belle surface qu'il a mise en pièces ? Les *Signes parmi nous* et *Présence de la mort*, comparés à ce *Samuel Belet* d'une si ferme composition, c'est le chaos succédant au monde organisé. Un chaos tout étincelant certes de beautés fragmentaires ; des morceaux puissants ou délicieux alternent avec des pages inintelligibles ou rebutantes, sans même concourir toujours à composer l'atmosphère particulière qui reste le seul facteur d'unité de ces récents volumes de M. Ramuz. Ces œuvres si laborieuses paraissent rêvées plutôt que réalisées ; vous voyez qu'on en revient, par un sentier détourné, à la vieille erreur des écrivains romands, la prédominance de l'intention sur la réalisation...

Mais cherchons à dessiner l'enchaînement de l'œuvre de M. Ramuz, la manière dont ses vingt et quelques volumes se sont succédé en moins de vingt ans. Ils sont toujours nouveaux, car la variété de cet écrivain égale sa fécondité ; cependant, comme il arrive souvent aux auteurs d'une production puissante, ces ouvrages reprennent et développent des thèmes indiqués par les ouvrages précédents.

*Aline*¹ est un début singulièrement mûr, mais d'un souffle un peu court et d'un art encore sommaire. *Les circonstances de la vie* (1907) ne furent sans doute pour M. Ramuz qu'un exercice, une gamme pour se faire la main ; cette concession au roman naturaliste serait une réussite, si le tempérament de l'auteur n'était aux antipodes de cette forme d'art. Avec *Jean-Luc persécuté* (1908), préparé par le *Village dans la montagne*, M. Ramuz attaque sa veine valaisanne, la montagne catholique où le fantastique se dégage aisément de la réalité humaine. Il reprend cette veine heureuse dans le *Feu à Cheyseron*², qui accentue le lyrisme tour à tour idyllique et terrifiant. Cependant il avait fait, comme tout romancier, le

¹ 1905. Récemment repris dans la collection populaire du *Roman romand*, heureux événement pour les bonnes lettres.

² Dans la *Bibliothèque Universelle*, 1912, vol. 1 et 2.

roman de sa jeunesse et de sa formation : c'est *Aimé Pache, peintre vaudois* (1911). Le monde de nos messieurs de village, dans leur aisance matérielle et leur étroitesse morale, s'y trouve mis en vigoureux contraste avec le milieu des artistes du quartier Montparnasse.

Un pas encore et M. Ramuz touche à la grande maîtrise. L'œuvre dans laquelle ses dons s'expriment avec le plus heureux équilibre, c'est la *Vie de Samuel Belet* (1913). La peinture des paysages vaudois, la représentation des milieux rustiques et de la petite bourgeoisie, le dessin des personnages, le souffle des passions non pas analysées mais rendues sensibles dans leur puissance comme dans leurs manifestations délicates, l'évocation des collectivités et la personnalité de l'individu central, le goût de l'aventure et l'amour du foyer, l'égoïsme brutal et la pitié la plus tendre pour les faibles, tous ces éléments se composent en un chef-d'œuvre.

Je n'ai pas à rechercher les maîtres littéraires de M. Ramuz. Son style, auquel on s'habitue si facilement quand il est le vêtement d'une œuvre belle, cette « forme qui fut maladroite, un peu rude et hésitante comme cela même qu'il voulait peindre »¹, d'autres ont dit ce qu'elle doit à des écrivains comme Charles-Louis Philippe et, peut-être, Francis Jammes et Péguy. Ce qu'elle doit au langage de la Bible, que M. Ramuz tient pour le vrai classique du peuple vaudois réformé, chacun peut s'en rendre compte. Mais je veux marquer une analogie de *Samuel Belet* avec la manière de Flaubert, que M. Ramuz doit avoir pratiqué, dans sa première période. Vous connaissez ce mouvement continu et régulier de la prose de Flaubert, que Marcel Proust comparait naguère à celui d'un trottoir roulant. Vous retrouvez cet enchaînement sans arrêt et comme inexorable dans la prose de *Samuel Belet*.

Puis M. Ramuz s'abandonne à son sens du merveilleux ; il réalise l'enfer dans un village valaisan, un de ces petits mondes alpestres qui s'intéressent peu à la vallée béante et qui ignorent la haute montagne des alpinistes. C'est le *Règne de l'esprit malin*². A peu près au même moment, il reprend la riche matiè-

¹ *Petit village*, avant-propos.

² 1914, publié en volume en 1917.

re morale du milieu rustique vaudois ; il la localise dans une vallée de nos Alpes et dans un épisode de notre histoire : la prise des Ormonts fidèles aux Bernois par les Révolutionnaires et le combat du col de la Croix ; changeant les noms de lieu pour ne pas contraindre peut-être sa fantaisie par un cadre trop exact, M. Ramuz nous donne ce magnifique récit historique et lyrique à la fois, la *Guerre dans le Haut-Pays* (1915). Il y dessine d'inoubliables silhouettes de piétistes au col roide et retrace, en psychologue pénétrant, le dramatique conflit d'un fils et d'un père tyran.

Cependant cette œuvre, comme l'*Esprit malin*, renferme un germe inquiétant. La jeune héroïne Félicie Bonzon est une nerveuse, une hystérique. La petite guérisseuse, Marie Grin, pitoyable héroïne de la *Guérison des maladies* (1917), est une malade du même ordre. Tout le récit qu'elle domine se ressent de son étrange influence. Dans l'atmosphère hallucinante de cette œuvre, faite des vapeurs du vin de Lavaux et des lueurs d'un mysticisme enfantin, il faut perdre toute habitude d'esprit rationnel, tout sens commun, pour ne pas y perdre le souffle. M. Ramuz développe là une de ses belles capacités, celle d'animer la collectivité, de peindre la foule, de prendre le groupe comme personnage expressif. Il charge tous les comparaisons de l'histoire de traduire en paroles les impulsions de la sentimentalité populaire ou d'exprimer les réflexions de l'auteur. Grâce à une forme hardie de discours indirect propre à M. Ramuz, on ne sait pas toujours quel personnage parle.

Ce collectivisme, cet unanimisme, qui n'a rien de commun, évidemment, avec celui de Jules Romains, domine de plus en plus les ouvrages de M. Ramuz. Ce n'est pas seulement le trouble collectif de l'après-guerre, le drame impersonnel de la grippe et de la révolte sociale qui l'ont contraint de donner la forme collective aux *Signes parmi nous* (1919), à *Présence de la mort* (1922). C'est une tendance ancienne du lyrisme de M. Ramuz. Peut-être l'a-t-il fortifiée dans le commerce des romanciers russes, comme le *Grand Printemps* semble nous le confier. Mais quoi qu'on en ait pensé aux *Cahiers vaudois*, alors que la révolution russe n'avait pas encore pris figure scélérate, l'âme slave n'est pas la grande sœur de l'âme vau-

doise. Il ne suffit pas de mettre à un soldat un képi fédéral et de le poser sur la route « entre Denges et Dénézy¹, » pour qu'une légende russe devienne un drame de chez nous. Et saluer « la venue du peuple poète, c'est-à-dire de tous en un ² » est une aventure bien périlleuse quand l'individu par la plume duquel tous vont s'exprimer est un artiste aussi personnel que M. Ramuz, aussi incapable par ses hautes qualités comme par ses bizarreries de se mettre à la portée du peuple³.

J'ai déjà relevé la composition étrange, toute en coupures et alternances, à laquelle aboutit, dans son collectivisme très personnel, notre écrivain le plus original. Il faut cependant mettre à part, dans cette récente période, la *Terre du ciel* (1921), qui est un tableau déroulé avec suite. Cela se tient ; c'est une peinture saisissante, une enluminure sur un coffret rustique, telle que la pourrait faire Pierre Chemin, le menuisier-peintre du village des bienheureux. Mais c'est un coffret vide ; vide de l'opulente matière humaine qui déborde des romans du meilleur Ramuz. Si celui-ci se tenait à la manière de conter qu'il a essayée dans l'*Esprit malin* remanié (1921) et dans *Terre du ciel*, on serait tenté de lui appliquer ce mot de son *Aimé Pache* : « Ainsi autour de lui l'apparence des choses sans cesse allait s'élargissant, mais il n'avait rien à y mettre. »

Le style de M. Ramuz, qui a rebuté dans les commencements des lecteurs routiniers, peu curieux ou trop délicats, n'est pas resté pareil à lui-même. Sa manière, un peu apaisée dans *Samuel Belet*, où le héros écrit exactement la langue correcte et laborieuse de l'autodidacte qu'il est, va s'exaspérant depuis l'*Esprit malin* jusqu'à la *Salutation paysanne* (1921). Ce petit recueil renferme, à côté de très beaux morceaux, les pages les plus déconcertantes qu'un maître écrivain ait pu tracer. M. Ramuz a le mérite de nous livrer un des secrets de cette dissociation de la pensée et de l'expression : « Et nous, d'ailleurs, qu'est-ce qu'on est ? Il y a bien quatre ou cinq parties

¹ *Histoire du soldat*, 1918.

² *Grand printemps*.

³ Certains auditeurs nous disent cependant que M. Ramuz a remporté un véritable succès populaire, le premier de sa carrière, en lisant à Cully, le 24 avril dernier, son *Hommage à Davel*. Puisse cet auteur revêtir, plus d'une fois encore, l'autorité d'un poète national.

de vous, qui sont en vous ; chacun va de son côté. Votre barbe pousse sans vous. Votre estomac a faim sans vous. Vos pieds s'arrêtent de marcher sans vous¹ ». C'est toute une psychologie; fausse, du reste, puisque l'individu normal possède la faculté de coordonner les sensations des diverses parties qui vivent dans son corps et dans son âme.

Cette analyse de l'être, cette dissociation des facultés élémentaires, c'est un terme que M. Ramuz ne peut guère dépasser dans son développement, c'est un aboutissement dont il semble qu'il soit déjà revenu². Mais de cette tentative il ne manquera pas de retirer, de conserver quelque procédé. Dans plusieurs pages de son dernier volume, cette *Séparation des races*³ qui vient de paraître au moment où je revois cette trop sommaire étude, l'auteur entrecoupe un récit par des phrases détachées d'un tableau différent, superposant ainsi par stratification les éléments des deux séries de représentations qu'il veut associer dans l'esprit du lecteur. C'est une variante de la composition par alternance et interférence des *Signes parmi nous* et *Présence de la mort*. Il est loisible d'admettre, avec plusieurs critiques⁴, que notre romancier rustique, évidemment préoccupé par les problèmes et innovations de la culture contemporaine qu'il a évoqués en de puissants raccourcis dans *Présence de la mort*, emprunte au cinématographe ce système de tableaux entrecoupés. La page littéraire peut-elle s'accommoder de ces procédés nécessaires à l'écran ? Je n'en suis pas convaincu. Une plus longue expérience nous répondra. Remarquons du reste que M. Ramuz, s'il reprend à son compte une conception technique du cinéma, se garde d'en imiter la rapidité trépidante.

Plus brefs et simplifiés, plus concis et dépouillés, ses livres nouveaux ne ressemblent pas à des films, ils se rapprochent bien plutôt de la gravure sur bois. Pour vous en convaincre, comparez avec le *Feu à Cheyseron* cette *Séparation des races*

¹ *Salutation* ..., p. 39.

² Voir sur les œuvres de M. Ramuz dans sa dernière période, de pénétrants articles de M. Emmanuel Buenzod dans la *Gazette de Lausanne*, du 13 juillet 1919, du 12 juin 1921, du 14 janvier 1923.

³ p. 74 à 78.

⁴ M. A. François, *Semaine littéraire*, décembre 1922, M. E. Buenzod, *art. cité*.

qui en est un remaniement. Vous verrez comme la recherche du style, du *caractère*, impose à l'auteur un ensemble de sacrifices ; tout ce qui est ornement, bourgeon verdoyant, gracieuse fleur, tout ce qui est hors-d'œuvre pittoresque, dramatique extérieur, est retranché par cette serpe impitoyable. Elle taille, à même la poutre de bois noirci, cette image à gros traits rudement expressifs. Le charme jeune et luxuriant du conte primitif ne s'y retrouve point. Mais cette première œuvre paraît conventionnelle et puérile quand on cherche à la relire ayant au palais la rude saveur de la seconde.

En dissociant naguère, dans quelques morceaux, les éléments de l'être humain, M. Ramuz portait une main hardie sur la pièce la plus ferme de son système. Car à l'ordinaire il attribue à la personne centrale, plus ou moins confondue avec le conteur lui-même, une importance primordiale, une fonction unique et impérieuse. C'est encore une manifestation du lyrisme personnel de M. Ramuz que cette place réservée à la personnalité lyrique. L'auteur des *Signes*, de la *Salutation*, de *Présence...*, ou l'être qu'il campe au centre de la scène, j'allais dire au foyer visuel, ne se borne pas à percevoir le spectacle du monde, il le détermine : il crée le jour, il crée le paysage, qui n'est tiré du néant que par l'œil dirigé sur lui¹. Cette assimilation hardie de la vision, de l'invention des images, et de la création du monde paraît attester chez l'auteur une obsession des sensations visuelles. Son imagination poétique prend l'intensité impérieuse d'une hallucination.

Cela nous explique pourquoi les tentatives les plus osées de M. Ramuz ressemblent si fort à celles des peintres ultra-modernes, les cubistes et post-cubistes, et à celles de certains écrivains français qui se rattachent aux mêmes ateliers. M. Ramuz paraît ne s'être que trop mis à leur école.

Il voit en peintre, et non plus en écrivain, quand le lac et la mer deviennent pour lui des surfaces verticales, des pentes que les bateaux remontent, quand le chemineau couché s'amuse à faire des expériences d'optique en masquant le paysage avec son pied² ; il est peintre quand il déclare (et l'on trouve dans

¹ *Salutation paysanne* (Création du jour), *Présence de la mort*, p. 69, 155.

² *Signes parmi nous*.

ses derniers romans des notations analogues à chaque page) : « Marquons encore les choses ici, puisque c'est un tableau d'elles qu'on cherche à faire et noter dans l'espace la place que chacune occupe, avant d'y inscrire leurs déplacements² ».

Une conséquence encore de l'imagination picturale et de l'individualisme lyrique de M. Ramuz, c'est sa conception des personnages, et non seulement dans ses plus récents livres. Aimé Pache, Samuel Belet, paraissent jusqu'à un certain point inventés à la ressemblance de l'auteur ; malgré ce qu'il semble avoir mis en eux de sa propre âme, ils restent à peine expliqués. A l'ordinaire, M. Ramuz explique bien moins encore ses héros. Il se refuse à les pénétrer. Il les traite à peu près comme les objets du paysage, comme s'il ne faisait que les voir, comme si son intelligence raisonnante abdiquait totalement et n'intervenait en rien dans le travail de ses yeux. Le personnage est tout d'une pièce ; « mené du dedans »³, il n'évolue pas, il cède comme à l'action d'un ressort et son attitude morale, semblable à celle de son corps, se modifie par brusque volte-face. « C'est ainsi que les hommes changent ; est-ce qu'on connaît jamais leur cœur ? »⁴ Tout au plus se rendent-ils compte, ces êtres frustes, d'un certain dualisme interne. « Il me semble que je suis double : il y a comme une moitié de moi qui construit et l'autre moitié qui détruit, » s'écrie un des personnages les plus complexes de M. Ramuz, le héros de la *Guerre dans le Haut-Pays*. Ils ne vont pas au delà de ce simple antagonisme intime. Cependant la puissance poétique de M. Ramuz est telle que ses moyens rudimentaires lui permettent, en tout sujet, des évocations capables de toucher nos fibres les plus secrètes et de nous bouleverser. Rien de poignant comme quelques-uns des tableaux de *Présence de la mort*, qui feraient presque oublier la confusion décevante de l'ensemble.

Si le style, toujours engagé dans la recherche de l'expression fruste, revenait un peu de sa manière excessive, si la composition restait ferme et unie, comme dans la récente *Séparation des races* où l'auteur réintègre la forte matière humaine de ses

¹ *Signes parmi nous*, p. 37 ; cf. *Présence...*, p. 51, 138, etc.

² *Aimé Pache*, p. 287.

³ *Guerre dans le Haut-Pays*, p. 99.

œuvres les plus heureuses, M. Ramuz serait sorti, à notre soulagement et pour notre joie, de la dépression où il nous paraissait chercher son sentier depuis quelques années. Qui veut passer d'un sommet à un sommet plus ardu, mais aussi lumineux, peut être contraint de descendre dans un couloir obscur.

Quoi qu'il advienne toutefois, on pourra certainement appliquer à M. Ramuz, si laborieux dans sa recherche et désintéressé dans son intransigeance, ce mot du journal d'Aimé Pache: «... je peux avoir cherché en tous sens, mais j'ai une justice à me rendre, c'est que j'ai été sincère toujours. »

Cette pathétique sincérité, autant que son attachement à la terre lémanique, qu'il transfigure sans cesser de vouloir en donner des images exactes, insèrent M. Ramuz dans la lignée des écrivains vaudois. Il appartient à notre tradition par des traits fondamentaux de son talent.

Quand son contrôle se porte sur la forme et qu'il cesse de contraindre son cœur, M. Ramuz devient sentimental à la vaudoise ; il l'est du reste avec une réserve exquise. Il a le fatalisme de nos paysans, et répète sans cesse qu'« on est mené », qu'« on est comme un morceau de bois dans le torrent¹ » ou qu'il « ne faut pas vouloir être au-dessus des choses, il faut être dedans². » Il n'a guère peut-être de croyances religieuses, mais son âme est mystique et paraît vivre sous l'influence des « signes » prophétiques et dans la contemplation de l'Apocalypse. Il ne prêche pas, à moins qu'il ne s'identifie avec Grin, l'ivrogne biblique, et avec Caille, le colporteur de traités, lequel ressuscite dans notre jeune école l'authentique patois de Chanaan. Mais s'il est sévère pour pasteurs et curés, qui ne paraissent guère dans ses récits qu'en posture désavantageuse, s'il ne moralise peut-être que pour exprimer la permanence du biblisme dans notre âme populaire, M. Ramuz est par ailleurs d'une tenue morale impeccable. Voyez avec quel sentiment de la décence il compose le tableau d'une orgie sacrilège. Voyez avec quelle indéfectible pudeur il traite les choses

¹ *Guerre dans le Haut-Pays*, p. 172.

² *Adieu à beaucoup de personnages*, p. 131 (1914), dans le magnifique morceau intitulé déjà *Présence de la mort*.

de l'amour, sans jamais risquer une touche lascive. On pourrait du reste, si l'on y tenait, demander un enseignement de bonnes mœurs à certains volumes de M. Ramuz. L'impitoyable dénouement d'*Aline* est propre à inspirer l'horreur du péché et l'on conçoit un pasteur de campagne qui recommanderait ce livre à son catéchisme de garçons ! Quant à Samuel Belet, il est si charitable et d'une si scrupuleuse délicatesse en quelques épisodes de son existence brisée que la lecture de sa vie est une édification.

Vraiment, malgré leur forte originalité, les quelques chefs-d'œuvre de M. Ramuz prennent dans la courbe de la littérature vaudoise (morale, romanesque et poétique) une place naturelle ; ils y figurent un sommet qui achève la ligne harmonieuse de notre chaîne.¹... J'en ai découvert l'autre jour une preuve de plus, une confirmation inattendue à la conviction que j'en avais. On peut appliquer à M. Ramuz, en modifiant à peine quelques mots, le jugement par lequel Philippe Godet conclut et résume une étude sur Juste Olivier² !

PIERRE KOHLER.

¹ Que M. Ramuz se rattache à la tradition suisse, et non seulement vaudoise, on le ferait sentir en rappelant ce mot de Carl Spitteler, au sujet de C.-F. Meyer, que le trait fondamental de l'écrivain suisse est l'extrême pudeur qu'il ressent à révéler son moi.

² *Histoire littéraire de la Suisse française* (1890) p. 518 : « ...poésie naïve et pourtant raffinée, rêveuse et subtile, franchement rustique, mais aussi recherchée, préférant l'expression détournée à l'expression directe, parfois volontairement obscure... greffant trop d'art et d'arrière-pensées sur le fond d'une inspiration toute locale, mais toujours sincère, toujours émue, grave jusque dans les caprices d'enfant où elle s'abandonne, et hantée par le sentiment de l'infini. »

A l'école des maîtres-maçons et tailleurs de pierre romans¹.

J'ai lieu de craindre que le sujet de cet entretien vous paraisse d'un intérêt bien lointain et spécial. Mais un objet même très ancien, par le seul fait qu'il existe, tient une place dans le milieu où nous vivons. Il appartient donc à ce milieu et doit y avoir une fonction.

Je pense qu'une œuvre d'architecture ne peut pas faire exception à cette règle. J'ai donc cherché un point de vue parmi nous, dans le présent, pour juger le travail accompli chez nous par les maîtres-maçons et tailleurs de pierre romans. Je crois y avoir trouvé un enseignement d'une valeur très actuelle.

Je voudrais, tout d'abord, vous faire partager mon point de vue.

Je résume les constatations et déductions qui m'y ont amené.

La révolution française entreprit la destruction et le pillage des monuments de l'art médiéval qui symbolisaient, pour elle, l'oppression religieuse et politique. Mais, par une étrange contradiction, elle permit, elle toléra plutôt, qu'un Alexandre Lenoir créât le premier musée des monuments français.

Les romantiques exaltèrent plus tard, dans ces mêmes monuments, les fiers ou pieux témoins d'un passé glorieux, touchant, mystérieux.

Deux causes qui semblent avoir peu de rapports entre elles devaient aboutir au même effet.

¹ Causerie faite à l'assemblée générale du Musée romand le 30 juin 1923 à La Sarraz.

D'une part, le fanatisme révolutionnaire, en n'exceptant pas de sa haine et de ses rancunes l'art d'autres temps, auquel il prêtait un caractère hostile, suscita la réaction qui devait faire de l'art dit historique une chose intangible.

D'autre part, l'engouement sentimental que la littérature romantique provoqua pour le moyen âge, à peine révélé et sur lequel planait un mystère que l'imagination poétique se plut à entretenir, a créé, pour longtemps, autour des cathédrales, des cloîtres et des ruines féodales une atmosphère particulière, une brume de rêve, peu favorable au jugement critique.

Le classement et la protection officielle des monuments historiques, dont je reconnais toute l'utilité, en imposant ceux-ci au respect démocratique, peu clairvoyant, ont introduit une notion fausse et dangereuse : celle qu'une œuvre d'art peut, de par son ancienneté, acquérir hors du temps et du milieu où nous sommes placés pour la considérer, une valeur immuable, cotée dans l'histoire. D'où scission arbitraire dans l'art, canonisé en son passé et voué, au présent, à toute l'incertitude et à l'instabilité des jugements humains.

Puis toute une littérature, avec beaucoup d'érudition et non moins d'imagination, a fait parler les pierres des vieux édifices. Elles ont donné bien des leçons aux vivants, aux artistes surtout, leur prêchant une sagesse, un idéal de perfection dont seul le passé possédait le secret. D'où scission encore, dans l'art qui se serait détaché de son idéal à un moment donné et ne saurait le retrouver qu'en s'isolant du présent.

A propos de la conservation des monuments historiques en France, M. Paul Léon dit ceci : « Jusqu'à la Renaissance, l'art, suivant les transformations sociales, s'appliquait à servir les nouveaux besoins.... La Renaissance, en établissant comme un dogme la perfection de l'Antique, fit de l'architecture non plus un art de création, mais un art d'imitation. »

Ajoutez à l'antiquité tout le moyen âge et étendez à celui-ci le dogme de la perfection ; ôtez, d'autre part, cette foi absolue que les architectes de la Renaissance avaient en leur dogme,

vous aurez ainsi idée du désarroi dans lequel furent plongés les architectes-copistes de la fin du XIX^e siècle.

Mais l'art évolue dans le temps, d'un cours régulier et continu. Toutes les classifications de styles sont pour lui de fragiles barrages. On ne le fait pas remonter à sa source. C'est lui qui nous apporte de cette source et de tous les points où il a passé, la suite ininterrompue de ses créations. L'œuvre d'un maçon roman et celle d'un architecte moderne se présentent ainsi à nous simultanément et demandent que nous les jugions simultanément dans le présent. Pour cela, il faut que nous soyons nous-mêmes pleinement de notre temps.

Il n'est d'année qu'on ne restaure une ou deux vieilles églises dans le canton de Vaud. C'est qu'il en est riche. Il n'y a pas une région de Suisse où l'on puisse se faire une idée plus complète du développement de l'architecture religieuse du X^e au XVI^e siècle. En cette période de six cents ans, la plupart des églises qui couvrent encore notre sol furent construites, en un effort continu que soutinrent tour à tour ou simultanément, monastères, évêques, nobles laïques.

Mais l'élan merveilleux, par lequel s'est affirmé en même temps la foi en une religion triomphante et la foi en un art qui renaissait libre et conscient de ses destinées, fut donné du X^e au XII^e siècle. Il partit de France et déferla comme une vague par-dessus le Jura, déposant l'une après l'autre, sur notre terre vaudoise, de vastes basiliques voûtées là où n'existaient encore que d'étroites et assez pauvres chapelles. Ce fut le bienfaisant contre-coup des invasions barbares, l'invasion pacifique et civilisatrice des monastères qui ramenait tout ce qui avait survécu de l'art romain, invincible en ses ruines. Ce fut mieux encore, l'essor d'un art jeune, jeune en ses aspirations, jeune en ses moyens, pieusement naïf et confiant jusqu'à la témérité. Jeune jusqu'au bout, l'art roman n'a pas connu de décadence, il s'est perdu dans l'épanouissement du style français, dit gothique, qui lui a fait une apothéose. Mais il n'en a pas été le simple précurseur, comme on le croit volontiers. C'est par lui que l'architecture romaine qui avait semé de ses monuments toutes les pro-

vinces de la Gaule, prit racine en chacune d'elles, développant des souches puissantes. Ces souches allaient puiser dans des sols divers leur sève, produire des fruits ayant une saveur de terroir très marquée.

L'architecture chrétienne est formée au XII^e siècle, elle dispose de ses éléments essentiels et caractéristiques. Elle porte en elle ce principe d'universalité qui est celui de la religion qu'elle sert, *une* dans son esprit, *diverse* en ses formes attirantes adaptées aux lieux et aux populations.

Romainmôtier, Payerne, Grandson, Bonmont, Saint-Sulpice, à chacun de ces noms de notre pays, répond un nom de France : Cluny, Chaise-Dieu, Clairvaux, Molesmes. La Bourgogne et l'Auvergne, régions qui ont leurs titres de haute et ancienne noblesse en art, nous ont envoyé des maîtres d'œuvre, des ouvriers peut-être.

Je considérerai, comme je l'ai dit, l'œuvre qu'ils ont accomplie chez nous sous son aspect actuel, en me servant le moins possible de la perspective de l'histoire dont l'horizon et le point de vue sont mobiles dans le temps et sont de pures abstractions dans l'espace. La valeur de nos vieux monuments a été suffisamment établie en fonction du temps et pas assez en fonction de l'art qu'ils révèlent, et qui peut seul leur donner une valeur constante. Leur beauté sera leur raison d'être en tous les temps et, à cette raison, s'ajoute, pour les églises, une destination actuelle, tant qu'il y a un culte chrétien à abriter.

Certes cette destination n'est plus, pour nos grandes abbaciales romanes, celle que leur réservaient leurs constructeurs. Elles appellent encore trop visiblement le cadre et le décor qui leur ont été ôtés. Le cadre qui s'est reformé est trop vaste ou trop étroit et n'a plus de rapport avec elles. Là où ce rapport existe encore, comme à Romainmôtier, il est tout superficiel ; il réside dans un groupement pittoresque qui n'est qu'un mirage du passé. La disproportion est trop évidente entre une grande église faite pour accueillir des foules et un bourg de quelques centaines de feux, qu'aucune nécessité présente ne semble retenir en un vallon reculé du Jura.

A Grandson, dans la rue haute, honnêtement commerçante, paisiblement bourgeoise, l'église, mise de côté, reste accolée aux maisons qui dessinent la place déserte du cloître.

Que dire de Payerne, où l'outrageante et trop démocratique utilisation de la vénérable abbatale se trahit au premier regard ; et de Bonmont, où un portail du plus pur et du plus noble style bourguignon ouvre sur les champs et donne accès à la grange qu'est devenue l'église.

Saint-Sulpice, privé de sa nef, n'est plus qu'un tronçon d'église ; le joli clocher semble n'avoir d'autre fonction que de marquer sa silhouette trapue dans un paysage devenu classique.

Romainmôtier ! Comme la longue église sombre et vide a l'air désœuvré. On voit qu'on a tout fait pour l'égayer ; on y a mis un soin délicat, du tact ; on a cherché tout ce qui pouvait lui convenir le mieux, de par son passé et ses habitudes séculaires. Elle a repris un peu de ses couleurs et semble s'être faite belle pour une fête, une fête qui ne vient pas... ! Qui empêchera que par toutes ses formes de pierre elle appelle une fonction qu'on ne saurait lui rendre.

Nous trouvons naturel qu'un édifice destiné à être une église au X^e ou XI^e siècle évoque, actuellement pour nous, une idée religieuse si intimement liée à son architecture que nous ne pouvons l'en détacher ? Il y aurait là de quoi nous étonner. Je ne vois pas qu'une forme architecturale, avant tout constructive, puisse avoir rien de spécifiquement religieux. Et cependant celles qu'ont créées les maîtres-maçons romans, dans leurs églises, constituent encore actuellement les éléments caractéristiques de l'architecture religieuse. Elles s'imposent à tel point aux architectes qu'ils les appliquent non seulement aux églises catholiques, où elles trouvent une justification dans des rites, mais aux temples protestants. Comment expliquer cela ? Il faut admettre qu'une pensée religieuse et un sentiment artistique se sont rencontrés une fois en une forme qui a été leur expression commune. Cette forme a pu se réaliser simultanément en des milliers d'églises parce qu'une vaste communauté de moines et d'ouvriers

fut animée, un temps, d'une même pensée et d'un même sentiment.

C'est là le miracle de l'art roman au XII^e siècle.

Ce miracle ne s'est pas encore produit entièrement à Romainmôtier, bien que les maîtres d'œuvre qui dirigèrent la construction de l'abbatiale au XI^e siècle, de son narthex au XII^e siècle, aient su donner à leur rude architecture une calme unité qui prédispose au recueillement.

Ces maîtres d'œuvre, frères convers ou laïques, se révèlent surtout maîtres-maçons. Ils ont appris leur art dans les nombreux chantiers dont l'abbaye de Cluny couvre déjà la Bourgogne, la Champagne, la Franche-Comté. Leur science ne peut être qu'expérimentale. Ils cherchent à employer les méthodes, les procédés de construction qu'ils ont appliqués ou vu appliquer ailleurs et, s'ils les modifient, c'est que des nécessités locales les y contraignent. Ils se perfectionnent ainsi et s'assouplissent dans la pratique de leur métier.

Nous avons affaire à des constructeurs prudents et réfléchis qui ont mesuré leur savoir, mais qui ne peuvent se confiner en une routine. Ils sont aux prises, chaque jour, avec des difficultés qui les obligent à se lancer dans l'inconnu. Un problème, surtout, les préoccupe ; sa solution les rendra maîtres de leur art. Ils le retrouvent dans chaque construction. La voûte, lourde, inerte, sans structure organique, écrase les piliers, écarte les murs de sa poussée lente et irrésistible. Comment vaincre la passivité de la matière que l'on veut suspendre sur le vide, définir les lois encore obscures auxquelles elle obéit, se servir de ces lois pour transformer l'inertie en une force active qui soit dans l'édifice un élément de vie, faire entrer cette force en une forme qui soit un élément de beauté ?

Voilà la lutte que sont venus engager chez nous, dans le vallon solitaire du Nozon, les maîtres-maçons romans. Les traces émouvantes de cette lutte apparaissent dans ce qui subsiste de leur œuvre.

Quelles ont été leurs ressources, leurs moyens d'exécution ?

Ils avaient sans doute un plan tout tracé ; bien des indices,

tirés de comparaisons, peuvent le faire supposer. Ils l'ont adapté au lieu et l'ont reporté avec un soin minutieux sur le terrain. Ce plan nous a été rendu par des relevés et il est d'une remarquable régularité. On peut constater de légères déviations dans la construction, des faux-aplombs. Les murs ne se coupent pas tous à l'équerre, la symétrie, bien que cherchée, n'est pas absolue.

Soit que nous nous attendrissions sur ces erreurs considérées comme des maladresses touchantes ou des fantaisies pittoresques, soit que nous les jugions sévèrement comme des négligences grossières, nous avons tort. Si nous relevions au centimètre près, comme le font les archéologues, les plans de quelques constructions récentes, à la campagne et même à la ville, nous verrions que les maçons d'aujourd'hui interprètent encore quelquefois avec désinvolture les tracés et les cotes des architectes. Leur tâche est pourtant assez délimitée et simplifiée. Le gypcier, dont la spécialité est plus marquée encore, ne réussit pas toujours à élever un galandage de quelques mètres carrés sans faux-aplomb et il en agrmente souvent la surface de dépressions et de saillies que nous trouvons dépourvues de fantaisie.

Nous avons mieux à faire qu'à noter les défaillances des ouvriers du XI^e siècle, les hésitations des maîtres d'œuvre qui les dirigeaient. Ceux-ci, nous le savons, voyageaient beaucoup, appelés qu'ils étaient d'un monastère à l'autre. C'est peu probable qu'ils aient pu emmener avec eux une équipe complète d'ouvriers instruits et exercés. Au hasard des lieux, des climats, des matériaux, s'ajoutait sans doute pour ces courageux chefs d'entreprises le hasard de la main d'œuvre qu'ils recrutaient où qu'on leur fournissait.

Nous ignorons presque tout des conditions de travail des ouvriers du bâtiment avant le XIII^e siècle. Les maçons travaillaient à la tâche et le maître d'œuvre ne les dirigeait pas seulement, il collaborait effectivement à la construction. C'est lui-même qui traçait la coupe des pierres, qui les appareillait. Il était « appareilleur » et dans ce titre, vrai titre de noblesse, se résumait toute la science et les hautes traditions de l'art de bâtir.

Le fait que plusieurs maçons pouvaient prendre à tâche ou à forfait, chacun une partie de la construction, explique suffisamment les irrégularités et les différences d'exécution que nous constatons dans la plupart des édifices du début du moyen âge.

Les églises romanes sont le résultat d'un *effort collectif*, groupement d'efforts individuels qui se marquent tous dans l'œuvre commune. Les monuments romains expriment aussi *l'effort collectif*, mais nous ne distinguons plus dans leur masse homogène et colossale les apports individuels. C'est la force du nombre inconscient soumis à l'unité d'une loi, presque d'une formule. Chez les constructeurs romans, ce sont des *unités conscientes* qui font nombre et se donnent spontanément une loi. C'est une autre force, plus durable. On peut la disperser, mais on ne la détruit pas.

La discipline chrétienne des monastères bénédictins qui s'alliait, chez les Cisterciens, à une organisation assez démocratique, a donc permis à une autre discipline de se former : celle des arts. Large et souple, au début, localisée en des écoles régionales, elle ne se généralise et se cristallise qu'au XIII^e siècle.

Tout l'art monastique du X^e au XII^e siècle est fait de religion et de discipline... Ces deux mots restent un programme pour l'art de tous les temps.

Pourquoi la religion, aujourd'hui, semble-t-elle craindre les artistes et pourquoi leur fournit-elle si rarement l'occasion de se faire une discipline en travaillant dans ses églises ?

Mais revenons à nos maçons.

Nous les avons laissés à Romainmôtier.

Nous jetterons un dernier coup d'œil à leur travail. Ils ont créé le corps de pierre d'une église. Nous le voyons complet. Tous ses membres sont en place et il ne leur manque qu'une structure organique. Les piliers obèses supportent passivement les arcs épais qui se sont affaissés. Les voûtes arrondissent sans souplesse leur échine massive. Pourtant, une chose est réalisée : c'est le volume. Le volume intérieur puissamment délimité, dans la nef, par les hautes parois unies, les

deux files d'arcades qui ouvrent sur les bas-côtés et, dans le transept, par les demi-cylindres des voûtes en berceau, la coupole sphérique de la croisée ; le *volume extérieur*, les plans verticaux des murs, les plans inclinés des toitures, qui moulent fidèlement la forme allongée un peu sèche, de la basilique... le narthex à deux étages auquel la tour trapue, épaulée par les pignons triangulaires du transept, fait pendant. Architecture massive et fruste, mais aux formes pleines et franches. Elle ne dispose que d'un élément constructif : *le mur*, le mur presque plein ; d'un seul élément décoratif les bandes murales reliées par des arcatures. Elle produit cependant un effet de calme et austère grandeur. Elle se concentre sur le saint mystère qu'elle renferme, n'appelle rien du dehors.

Nous retrouvons, à Payerne, cette même architecture. Elle a évolué. Elle est plus savante, sûre de ses méthodes, consciente de ses effets. L'irrégularité du plan ne résulte pas du tracé primitif, mais d'interruptions et de reprises de l'œuvre, de remaniements successifs. Les vicissitudes d'une longue vie déforment le corps des églises comme celui des vivants.

Le plancher qui divise l'intérieur en deux étages empêche qu'on mesure la grandeur et les proportions du volume. C'est d'autant plus regrettable que le chœur et l'abside sont en harmonie de style avec la nef. L'ensemble serait d'une belle unité.

Il faut se contenter de regarder de trop près les voûtes grises et poussiéreuses, le haut des parois pleines et nues. L'impression produite est celle d'un tunnel.

Le tailleur de pierre est intervenu aux côtés du maçon. Il a appareillé soigneusement les arcs doubleaux de la voûte en berceau, les piliers qui y correspondent, créant une ossature plus rassurante que satisfaisante à l'œil.

La ronde des petites colonnettes de l'abside aux fûts maigres, accouplés sous leurs doubles chapiteaux engoncés en une forme raide et sèche, anime cependant d'un mouvement gracieux l'architecture austère de cet intérieur dé-

pouillé. Malgré la clarté froide qui tombe des fenêtres, élargies sans souci de l'équilibre des pleins et des vides, malgré la panoplie guerrière qui s'étale outrageusement sur la voûte en cul-de-four, l'abside se recueille en une seule pensée et la concentre sur une place vide : l'autel.

Eglise jadis, aujourd'hui arsenal, caserne, entrepôt... que sais-je ? Eglise toujours !

Quel champ merveilleux ce serait pour un peintre !

Affirmant par maints traits son indépendance un peu hautaine, l'église du prieuré de Grandson se pose en fille d'Auvergne. Maçons, tailleurs de pierre, sculpteurs ont été assidus auprès d'elle.

La voûte unie de la nef est posée hardiment sur deux rangées d'arcades assez légères portées par des colonnes isolées. Les maîtres-maçons auvergnats ont enseigné ici leur méthode déjà savante qui consiste à contrebuter la poussée d'un berceau central par deux demi-berceaux opposés, établis sur les bas côtés. Et leur science se révèle aussi dans la construction du transept et de la coupole sur la croisée. Ils ont su allier à leur architecture toute logique, et simple de ce fait, une décoration qui dépasse en richesse et en intérêt ce que nous voyons dans nos autres églises romanes. C'est celle des chapiteaux de la nef, qui nous apporte tous les motifs chers aux sculpteurs du XII^e siècle. Qu'ils soient d'inspiration romaine ou d'une composition originale qui s'alimente d'une faune variée et fantastique, qu'ils soient gentiment historiés pour nous transmettre les leçons d'une éternelle sagesse, plusieurs de ces chapiteaux, exécutés d'une main très sûre, dénotent le goût affiné d'un maître français.

Bonmont, la solitaire, l'abandonnée, sobre jusqu'à la pauvreté en son architecture, d'une conception si raisonnée, d'une exécution si exacte, Bonmont se pare, par une fantaisie assez rare dans les églises cisterciennes, d'un beau portail à archivoltes et à colonnettes. Il est dû à l'intervention d'un habile praticien. On croirait que le sentiment décoratif du maître d'œuvre, trop comprimé par la règle austère imposée

dans les constructions de l'ordre cistercien, a voulu se donner libre cours sur un point. Mais là encore ce sentiment reste très contenu.

Le portail qui s'ouvre dans une façade absolument nue, l'emplit. Nous constatons le sens de la mesure, le goût qui ont guidé les constructeurs romans dans l'emploi de la décoration. Pour eux le mur est resté toujours un élément essentiel de l'architecture. Il est le plan qui détermine le volume, le volume qu'il faut savoir montrer dans la pureté de sa forme et toute sa grandeur. La décoration, soit qu'elle souligne la fonction organique du mur, soit qu'elle cherche à en animer la surface, ne rompt jamais celle-ci, ne s'en détache pas. Et surtout, elle sait se limiter, se concentrer, intensifier ses effets par le contraste des surfaces nues habilement réparties.

A Bonmont, le problème de la construction des voûtes est parfaitement résolu. L'équilibre n'existe pas seulement dans les éléments constitutifs, murs et voûtes, il est aussi dans le volume qu'ils enferment. De la simple harmonie des formes constructives, dépouillées de toute décoration, se dégage une sérénité telle que, dans cet édifice encombré de foin, de chars et de tout l'outillage d'un train de campagne, on se sent encore dans un lieu de prière.

On pense, en quittant Bonmont, à la signature d'un artiste roman, relevée à Toulouse : « *Gilbertus vir non incertus* » que M. Enlart traduit par : « Gilbert qui sait ce qu'il fait », ou « Gilbert qui n'est pas le premier venu. » Sans doute cet artiste pouvait-il être fier, sans orgueil.

Il est temps que je conclue.

Plus hardis dans leur foi que ne l'ont été, dans leur science, les maîtres d'œuvres du XIII^e siècle, les maçons et tailleurs de pierre romans ont créé l'église voûtée qui devait braver les siècles et ils lui ont donné une forme qui est en art, si ce n'est la plus forte, du moins la plus pure expression du sentiment religieux chrétien.

Cette forme n'est pas définitive, elle ne nous a pas été transmise pour que nous la copions.

L'œuvre des maîtres romans ne subsiste pas seulement matériellement, mais immatériellement dans des principes créateurs qui dépassent un temps, un art, qui seront toujours le levier de tout art. Cette œuvre est restée *jeune* et *près de tout ce qui est jeune*. Elle n'est pas achevée,... elle n'est pas arrêtée.

L'architecture gothique a fini par se limiter elle-même en sa propre perfection. Elle a pris à la tradition romane un principe constructif : la voûte portée sur des piliers. Elle l'a dégagé, isolé, développé, avec une logique inflexible jusqu'à *l'absolu*. Elle a érigé le vertigineux squelette de pierre des cathédrales et l'a paré de dentelles. Le mur qui n'avait plus, pour elle, fonction de support est devenu un remplissage et puis a disparu. Elle n'a pas vu en lui cette masse vivante, et active aussi, qui, comme la chair, garnit l'ossature, donne à l'édifice ses formes pleines, son volume.

Les romains, ces maçons par excellence, ont su tirer du mur des effets d'une puissance et d'une beauté insurpassables. La Renaissance en a eu peur et elle nous a appris à l'habiller, à le travestir souvent.

L'architecture chrétienne, du XII^e siècle, se rattache moins superficiellement peut-être que celle de la Renaissance aux grandes traditions constructives de l'antiquité. Elle n'a pu les développer toutes. Mais elle a fait siennes celles qu'elle nous transmet, rajeunies et plus lumineusement vraies de la joie d'avoir été retrouvées.

Les maîtres d'œuvre romans ont appris vraiment tout ce qu'ils pouvaient apprendre tandis que nous, nous croyons trop savoir. Ce qui se dégage encore de leurs œuvres, même les plus imparfaites, n'est-ce pas cette *joie d'apprendre* qu'ils ont apportée à leur réalisation ?

Louons notre démocratie d'avoir classé au rang de ses monuments historiques les églises que nous avons héritées des monastères bénédictins. Celles-ci demandent cependant plus qu'une protection officielle, plus qu'une restauration qui est une sorte d'embaumement. Elles ne sont pas mortes. Pour moi, je ne puis passer auprès d'elles sans entendre leur appel à la vie, sans désirer qu'elles s'ouvrent de nouveau à toute la vie.

On reproche à nos artistes de manquer d'inspiration religieuse ? Qu'on leur permette pour commencer de la chercher, cette inspiration, dans l'art même (car elle ne saurait lui être étrangère) et hors des conventions historiques. Et, surtout, qu'on leur ouvre largement toutes les églises. Le milieu agira sur eux.

Les sanctuaires chrétiens n'ont-ils pas été, pour ainsi dire, moulés sur une seule pensée, une foi ardente n'a-t-elle pas mis son souffle en eux ?

Notre art peut se refondre dans le beau moule de pierre, construit par les maîtres-maçons romans et prendre ainsi conscience de sa plus haute mission, de sa vraie portée religieuse.

Quand nous aurons « restauré » toutes nos églises, nous en serons à un point mort et, peut-être, comprendrons-nous alors que tout est à faire.

FRÉD. GILLIARD,
architecte.

La recherche magnifique.

DIXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE¹

VII

Benham conta l'aventure à White sous forme de moquerie contre lui-même.

« Je me rends compte, maintenant, qu'évidemment ils ne pouvaient pas comprendre mon point de vue...

» Je ne suis pas très sûr qu'ils aient pu suivre mon allemand...

» C'est très bizarre ; je me vois encore disant : brûlons ces hypothèques, et je suis à peu près certain qu'à ce moment-là, j'ignorais le mot allemand traduisant hypothèque... »

Ce ne fut pas la seule occasion dans laquelle il fut impossible aux spectateurs de comprendre entièrement les mobiles des actes de Benham. Ses élans aristocratiques étaient toujours prêts à s'accorder avec ses notions égalitaires et, de moment en moment, White se convainquit davantage que ses fureurs blanches avaient stupéfié à l'extrême ceux qui étaient l'objet de ses observations désintéressées. Ses investigations dans Haïti s'étaient brusquement terminées sur une affaire avec un agent de police indigène qui avait nécessité l'intervention du consul britannique. Elle s'était déclenchée avec cette soudaineté qui, trop souvent, caractérisait la conduite de Benham, par le fait que celui-ci assaillit l'agent de police. Cette scène se passait dans la rue principale de Cap Haïtien ; l'agent de police avait frappé à la tête un infortuné jeune homme d'un coup de cette matraque de bois, pesamment emmanchée, qui constitue à Haïti l'instrument normal de l'ordre. Ce coup était un argument dans une discussion dans laquelle une dame volumineuse et loquace, au teint

¹ Pour les neuf premières parties, voir les numéros de janvier à septembre.

d'acajou, la tête emprisonnée dans un foulard bleu, jouait un rôle apparent : mais il parut à Benham être totalement injustifié.

L'indignation que, depuis l'instant de son arrivée à Port-au-Prince, Benham nourrissait contre les agents de police nègres, put se donner libre cours. Il bondit en avant, en poussant cette sorte de clameur qu'on lance à un chien et renversa l'agent de police à terre, d'un coup de la lourde canne, que l'atmosphère sociale particulière d'Haïti l'avait disposé à porter. D'après le code local, son coup devait être assez quelconque, mais l'effet moral de sa pâleur indignée et le caractère de domination que lui donnait sa haute taille, en de pareilles occasions, était toujours considérable. Malheureusement ces particularités n'eurent aucun succès près d'un second policier noir, qui s'approchait par derrière de la mêlée ; il abattit Benham d'un coup sur l'épaule, qu'il destinait à la tête, et, avec l'aide de son collègue, il le maîtrisa, tandis que le jeune homme et la femme s'éclipsaient.

Les deux représentants de l'autorité traînèrent au violon Benham qui ne cessait de protester avec la dernière violence, et c'est seulement là, qu'à la lueur de l'intelligence supérieure d'un officier supérieur également, ils commencèrent à réaliser la grave circonstance de sa nationalité britannique.

Le souvenir de la destruction de la flotte haïtienne par un croiseur allemand, était encore vivant à Port-au-Prince, et ce fut à cette heureuse chance que Benham dut d'être relâché après deux jours de fureur, deux jours d'expériences extrêmement insalubres et de méditation profonde sur sa précipitation indigne d'un philosophe, et bien qu'il eût refusé net de dédommager l'agent frappé par lui.

Plusieurs menus incidents du même ordre diversifièrent ses enquêtes sur la situation hindoue. Ils dérivèrent presque tous de son exaspération trop prompte à s'exciter, dès qu'on touchait à sa doctrine tant chérie de la confraternité des hommes. A la fin même il souleva un incident plus sérieux qui l'entraîna dans des difficultés et détermina les clabauderies des journaux et des controverses passionnées.

L'Inde produisit sur l'esprit de Benham un singulier mé-

lange d'attraction et de déplaisir. Il était attiré par la tendance intellectualiste des Hindous et par leur horreur pour la brutalité, mais il était exaspéré par leur esprit de caste qui divisait le vaste territoire de l'Inde en un millier de petites sociétés futilles, chacune se tenant à l'écart des autres, et toutes hostiles entre elles. « Je suis venu pour voir l'Inde, écrivait-il, et l'Inde n'existe pas. Il y a un nombre infini d'Indes, et chacune va de son côté, le menton en l'air, dans un calme mépris pour tout ce qui lui est étranger. »

Ses aventures hindoues et sa grande controverse publique, sur les castes, commencèrent par une terrible altercation avec un fonctionnaire du service civil qui avait forcé un gentleman hindou à quitter son compartiment de première classe, et elles atteignirent leur point culminant dans un tumulte déshonorant qu'il souleva à Bénarès, à propos d'un derviche brun, accroupi, qui avait rejeté loin de lui, avec dégoût, le petit bol de cuivre contenant sa nourriture, parce que l'âme de Benham était tombée dessus.

« Intolérable comédien ! » s'écria Benham, et passant brusquement à un mode de violence tout à fait inadéquante, il ajouta : « Pardieu ! Vous le *mangerez* ! »

VIII

Benham nourrissait, à l'égard des dissensions et des antagonismes entre les hommes, une haine si profonde qu'elle en était presque instinctive. Mais il avait aussi une raison très solide pour justifier cette attitude hostile que lui inspiraient les étonnantes ruptures de bonne entente entre les êtres, dans le sentiment qu'il avait des dangers croissants entraînés par elles. De tout temps, elles avaient amené des conflits, des inimitiés, des malheurs et l'anéantissement progressif de la dignité humaine, mais les nouvelles conditions de vie produites par la science moderne, les faisaient cent fois plus dangereuses encore. Il était persuadé que la malignité et les horreurs de la guerre devenaient de plus en plus terribles à chaque décade, et que le jeu libre des préjugés nationaux, ajouté à cette ambition stupide et rapace qui semble être

inséparable de l'idée de monarchie, précipiterait fatalement la catastrophe, à moins qu'une véritable aristocratie internationale ne pût s'organiser pour la prévenir.

Dans le tiroir étiqueté « politique », White trouva un feuillet portant comme titre « La bête de métal ». C'est là le témoignage que, pendant un temps, Benham fut hanté par la pensée des armements sans cesse augmentés qui, à cette époque, possédaient toutes les nations d'Europe. Il avait visité Essen, où il avait rencontré un Allemand qui s'était vanté des zeppelins et des énormes canons avec lesquels, bientôt, ils anéantiraient la pauvre flotte britannique épuisée, et s'ouvriraient jusqu'à Londres une voie impériale.

« Je ne puis dormir, raconte-t-il, par la faute de cet homme, des ses paroles, et de la haine qui y perçait. Il m'angoissa, parce qu'il me semblait, non pas un cas particulier, mais une disposition générale. Je sentais que la science engendrait un essaim empoisonné, un nid de dragons noirs. Ils surveillaient, accroupis comme des bêtes qui attendent leur heure, claquemurés dans des forts, terrés dans des arsenaux, chaperonnés dans des bâches, comme des faucons.... Je n'y avais pas beaucoup songé, auparavant ; et, cependant, ils étaient là, se réservant pour le jour où quelque dément, comme ce singe en redingote, tout pétri de haine et de rage, et des millions d'autres déments de son espèce, jugent l'instant favorable de les lancer sur le monde. Et cela, par haine pure, par nationalisme, par faction!...

Puis il étudiait la question du déchaînement de ces monstres métalliques, les abreuverait-on de sang un jour ?

» Les hommes de ma génération ont été élevés dans la terreur d'une grande guerre qui n'éclate jamais. Depuis quarante ans nous l'attendons en vain, si bien que c'est avec une nuance d'incrédulité qu'on se dit en soi-même : « Après tout, cette guerre pourrait éclater ; mais y a-t-il vraiment possibilité qu'elle éclate ? »

Il continuait, spéculant sur les chances probables qu'aurait eu une telle guerre de ravager à nouveau l'Europe occidentale. Et White se convainquit que Benham avait fort à cœur de se persuader qu'elle ne pouvait pas se produire. Cette idée

lui était trop désagréable. Ceci avait été écrit en 1910. Ce fut en octobre 1914 que White, qui peinait encore sur les relations laborieuses et imprécises de la vie et de la pensée de Benham qu'il avait récemment publiées, trouva ces notes instructives. Benham concluait que le bon sens du monde saurait écarter ce danger, jusqu'à ce que la raison pût prendre « la direction des choses ».

« Il est déraisonnable que ce danger monstrueux assombrisse toute l'Europe, parce qu'une vanité grosse de menaces s'est infiltrée dans le sang d'un peuple, parce que quelques idées rudimentaires continuent d'avoir cours sans qu'on les arrête... Personne ne s'aperçoit donc du mal que fera cette bête métallique, le jour où on l'aura déchaînée ? Elle anéantira les villes ; elle dévorera les nations... »

White lisait ceci le 9 octobre 1914. A ses pieds, un journal du soir tout froissé étalait ces en-têtes étonnés : « Une pluie de bombes incendiaires. Anvers en flammes. » Une autre proclamait, faussement d'ailleurs, ce communiqué impressionnant : « Six zeppelins jettent des bombes sur la ville condamnée. »

White avait acheté toutes les feuilles du soir, les avait lues et relues, avait compulsé des cartes, et s'était acharné à résoudre des problèmes stratégiques sur lesquels il ne possédait pas les moindres données, ainsi que chacun le faisait alors, avant qu'il se sentît capable de continuer la lecture des papiers de Benham.

En parcourant avec un esprit hanté par des visions de guerre ces assurances de paix, il eut l'impression de trouver une fleur écrasée et flétrie, gage d'amour d'une jeune fille, entre les pages lacérées, roussies, maculées de sang, d'un livre ramassé au milieu d'un butin après le pillage et le meurtre...

IX

Une part considérable de l'étude consacrée par Benham au quatrième obstacle se rapportait à ce qu'il appelait les préjugés de la position sociale. Cette simple portion s'était manifestement amplifiée, jusqu'à devenir une vaste dissertation sur la psychologie de l'organisation économique...

C'était par une évolution très lente qu'il en était venu à comprendre le rôle important joué par les antagonismes économiques et les haines de classe, dans la désorganisation des affaires humaines. Cette ignorance était le résultat tout simple des circonstances sociales particulières dans lesquelles il se trouvait. La plupart des gens nés dans l'opulence considèrent le système industriel en vigueur à l'heure actuelle, comme la méthode normale du développement des choses ; et c'est avec une certaine répugnance, et par de très réels efforts de sympathie et de désintéressement qu'ils parviennent à comprendre que ce système est naturel, en ce sens seulement qu'il s'est imposé, et qu'il dure, et est nécessaire, du fait seul que personne n'est assez fort ou assez adroit pour le modifier. L'expérience qu'ils en font est fort satisfaisante. D'un autre côté, plus on est riche, plus les perspectives sont vastes, et plus on est prompt à concevoir les risques et les dangers qu'entraînent des dissensions internationales. Les voyages et les conversations avec les étrangers vous ouvrent les yeux sur toutes sortes de possibilités d'agressions ; du même coup, l'histoire et ses avertissements deviennent compréhensibles. Il est dans la nature des choses que les socialistes et les partis ouvriers diminuent inconsciemment l'importance des obligations et des nécessités internationales, et qu'en revanche les autocraties et ploutocraties se montrent indifférentes et furieuses pour tout ce qui a trait à la réforme sociale.

Mais Benham, lui, parvint à comprendre ce conflit plus grave entre ouvrier et patron, prolétaire et capitaliste, entre le peuple rancunier et le groupe hardi des risqueurs d'affaires, entre le labeur effectué de mauvais gré, et la chance imméritée. C'est un conflit infiniment plus profond et plus délicat que n'importe quel autre. « Je puis prévoir une époque où les haines nationales et raciales les plus vives seront si affaiblies qu'elles ne constitueront plus de source appréciable d'obstacles et de désordre pour les hommes, mais je ne puis imaginer une période, parce que je ne découvre aucun moyen possible de conciliation, où il cessera de se produire de terribles frottements entre les employeurs, ceux qui dirigent

une action collective, et ceux dont l'humble rôle est de constituer l'armée obscure de l'industrialisme. Cette restriction provient en grande partie, je dois le reconnaître, de mon ignorance touchant cette organisation spéciale. Très probablement la rancune et la défiance de la masse, l'égoïsme et la malhonnêteté des quelques privilégiés ne sont pas si profondément marqués, ni si nécessaires qu'ils le paraissent ; et si en temps de guerre les hommes sont capables de montrer une obéissance joyeuse et une autorité mesurée, il n'y a pas de raison pour que, finalement, ils n'y parviennent pas en temps de paix. Toutefois, je ne distingue pas les éléments des méthodes à employer pour amener cet heureux état de choses.

» Si je devais avouer cet embarras à un travailleur intelligent, je sais ce que tout de suite il me répondrait : « C'est l'affaire du socialisme. » Mais le socialisme n'est pas plus une solution à ce problème que l'envie de manger n'en est une, pour un homme, mourant de faim au milieu d'un désert. Naturellement, tout être doué de quelque raison souhaite le socialisme, c'est-à-dire que chacun souhaite voir tous les efforts humains concourir à un bien commun et à une fin commune, mais, mis en face de questions pratiques, le socialisme trahit une profonde insuffisance de solutions également pratiques. »

Alors, pour conjurer ces difficultés sociales d'une si fondamentale importance, il recourait à sa panacée universelle. Tous les chemins, toutes les enquêtes le ramenaient à sa conception primitive d'une aristocratie consciente, prête au sacrifice, cherchant à voir clair en elle-même, bien que se dissimulant loin de tous les regards, incapable de s'abriter derrière sa classe ou sa propre personnalité, comme étant la nécessité suprême, tant pour l'humanité que pour l'individu.

X

Ce fut la crise du travail dans le Transvaal qui amena la rencontre des deux anciens camarades de classe. White s'était mis en route pour Zimbabwe. Une affaire sentimen-

tale d'une intensité peu commune l'avait poussé à chercher des consolations dans des paysages étranges, et dans le spectacle de mystérieuses désolations. Il eut l'impression que Zimbabwe l'appelait. Benham, lui, s'était rendu dans le Sud-Africain, pour se documenter sur la question de l'immigration hindoue, et il se disposait maintenant à aller rejoindre Amanda à Londres pour une dernière entrevue. Ni l'un ni l'autre n'avaient prêté grande attention à la tempête sociale qui s'amassait sur le Rand, jusqu'à ce qu'elle éclatât sur eux. Les journaux avaient consacré quelques paragraphes à une dispute relative à un point de protocole syndical, une question de reconnaissance des fonctionnaires trade-unionistes ; la chose leur avait paru technique à tous les deux, et voilà que soudain un mécontentement qui couvait depuis longtemps, se fit jour, brusquement, dans le tumulte et les violences ; on brûla des maisons et des meubles, on attaqua des mines, on essaya même de faire sauter des trains à la dynamite. White resta à Johannesburg, parce qu'il ne se souciait pas de demeurer échoué en pleine campagne, par suite de la grève des chemins de fer, ce qui était fort à craindre. Quant à Benham, il resta également, parce qu'il se rendait à Londres à contre-cœur, et il n'était pas fâché d'avoir une raison pour retarder son départ de quelques jours. Les deux hommes se trouvèrent occuper des tables voisines au Sherborough Hotel, et White le premier reconnut son ami. Ils vinrent l'un vers l'autre avec une chaleur et une promptitude d'intimité, qu'aucun des deux n'eût manifestées à Londres.

White n'avait pas revu Benham depuis sa période mondaine avec Amanda à Lancaster, et il fut frappé du changement que ces quelques années avaient apporté en lui. Le contraste saisissant entre la teinte sombre de ses cheveux et la pâleur de son visage s'était encore accentué ; sa peau était plus mate, ses traits semblaient plus accusés, et l'expression de sa physionomie plus intense. Ses yeux très enfoncés sous les sourcils brillaient d'un feu profond. Il avait eu la fièvre jaune dans les Indes Occidentales, et il semblait que ce fût là les traces laissées par cette maladie. Il était beau-

coup plus indifférent aux gens qui l'entouraient, moins accessible aux menus incidents de la vie, plus absorbé par les pensées intérieures. Il accueillit White avec une confiance dont celui-ci devait un jour se rappeler le pathétique.

— Cela fait du bien de rencontrer un vieil ami, dit Benham. J'en ai perdu beaucoup, et je ne cherche pas à en faire de nouveaux. Je vis trop seul, et je ne suis pas les mêmes chemins que tout le monde....

Quel chemin suivait-il ? Ce fut à ce moment-là que White entendit parler pour la première fois de la recherche magnétique. Il manifesta le désir de savoir à quoi Benham s'occupait, et Benham, après avoir tenté d'expliquer, partiellement et de façon fort peu satisfaisante, l'intérêt qu'il portait aux Hindous révoltés, se décida à des explications plus vastes. « Naturellement cet intérêt se rapportait à un travail beaucoup plus important, » expliqua-t-il. En fait, il écrivait un livre, « un livre de proportions anormales ». Il riait avec un peu de timidité. Ce livre touchait « à tout ! » Il traitait de la vie qu'il faut mener et de celle qu'il convient de fuir ; il s'occupait de « l'aristocratie » et de « toutes sortes de choses. » White se montrait toujours très curieux de connaître les livres des autres. Stimulé par cet encouragement, Benham devint sérieux et plus explicite, et, parler de son livre, ce fut bien vite parler de lui-même. Il finit par en dire beaucoup à White, de différentes façons, parfois avec intention, parfois par mégarde. Il arrive souvent que les rencontres de hasard, les intimités du train ou de la table d'hôte conduisent les hommes à exposer leurs plus intimes pensées avec une franchise rude, qu'ils ne se permettraient pas avec des amis de chaque jour.

Ils parlèrent, somme toute, bien peu du mouvement travailliste qui se produisait à Johannesburg, si l'on considère que la question était brûlante. Mais les vastes considérations de la recherche magnétique avec sa superbe indifférence pour les contingences immédiates, sa patience profonde et ses espérances formidables, formaient dans la mémoire de White un contraste remarquable avec l'amertume, l'étroitesse, l'animosité des événements qui se passaient autour

d'eux. Pour lui, le souvenir de cette première discussion sur ce livre prodigieux et incohérent, en quoi s'épanouissait la vie de Benham, et qu'en fin de compte il était destiné à résumer brièvement, demeure intimement lié à une série de petits tableaux très vivants : visions d'individus se pressant en foule, à bicyclette ou à pied, sous un ciel où s'attardait le crépuscule vers des centres en rumeur ; visions de désordres, d'éclairs foudroyants, soudain perçus dans la distance ; galops étouffés de troupes, la nuit, à travers les larges rues poussiéreuses ; visions de groupes d'hommes stationnant sur les places et interrogeant du regard les larges avenues droites, qui se terminaient par des bâtiments trapus en fer galvanisé, surplombés par des cheminées énormes. Un jour, au premier plan du tableau, il y avait un corps de troupes blanches en marche, au second plan un barrage compliqué en fils de fer, et, derrière ce barrage, des kaffirs massés en grand nombre observaient les troupes blanches et causaient entre eux avec animation.

« Ce qui se passe ici, en somme, n'est guère plus qu'un temps d'arrêt dans une machine », finit par observer Benham, qui s'en retourna sans plus vers ses vastes préoccupations...

Mais White qui n'avait pas vu autant de désordre jusqu'alors, estima, à part lui, que c'était un peu plus grave que cela. Aussi ne cessa-t-il de surveiller, du coin de l'œil, cet arrière-plan si mouvementé, pendant que Benham continuait à discourir.

Et même à un moment donné, quand les fusils crépitèrent, je crois bien que pendant une minute il réserva à cet arrière-plan la meilleure part de son attention....

XI

Ce fut seulement quand il put fouiller à loisir dans la liasse des documents laissés par son ami, que la valeur entière de plusieurs choses dites par Benham durant leurs dernières conversations, lui fut révélée. Ces documents s'ajoutaient

aux souvenirs de leurs longues causeries, comme un commentaire à un texte. Beaucoup des paroles de Benham reproduisaient si exactement l'essence des documents personnels où il avait d'abord mûri ses idées, que White se trouva dans la presque impossibilité de dégager ce qu'il avait appris à Johannesburg, du compte rendu plus développé contenu dans ces manuscrits. Les deux impressions se fondaient dans son esprit, pendant qu'il lisait, et le texte écrit prenait le son de la voix de Benham ; il donnait un sens aux allusions et aux phrases tronquées que White n'avait pas toujours pu comprendre dans leurs conversations.

Mais plusieurs points dont Benham s'était abstenu de parler, laissèrent, par le simple fait de leur absence remarquée, une certaine trace dans les souvenirs de White. A diverses reprises, Benham après avoir beaucoup parlé, se taisait brusquement, comme le font les hommes qui s'efforcent de ne pas trahir une préoccupation secrète. Il ne parlait jamais d'Amanda, ni des femmes en général ; il ne s'entretenait pas volontiers de Prothero, et, par une autre singularité, il revint une dizaine de fois à cette idée qu'il était un *prig*. Il semblait se défendre contre quelque accusation intérieure, quelque doute invincible touchant la valeur de l'aventure à laquelle il avait consacré sa vie. Ces demi-confidences et ces restrictions excitèrent à l'extrême les intuitions rapides de White, qui finit par se rapprocher de la vérité, beaucoup plus que Benham ne le soupçonnât jamais....

Au début, après avoir abandonné Amanda à Londres, Benham s'était loyalement félicité de sa conduite à son égard. Elle l'avait trahi et il avait agi, il le sentait, avec dignité et maîtrise de soi. Il ne doutait pas qu'il l'eût punie de façon très sensible, et ce fut seulement après avoir voyagé quelque temps en Chine avec Prothero, et à la lumière d'une ou deux phrases accidentelles dans les lettres qu'il recevait d'elle, qu'il commença de se demander s'il avait eu vraiment le droit de la punir. Une nuit à Shangaï il eut un rêve : Amanda lui apparut échevelée et tout en larmes ; son Amanda, qu'il sentait sienne intensément, lui disait que si elle était souillée, déshonorée et perdue à jamais, c'est parce

qu'il s'était éloigné d'elle.... Il s'éveilla avant d'avoir pu lui répondre, et pendant longtemps il fut plein de sentiments inexprimés qui tous tendaient à lui faire comprendre qu'étant donné sa trahison délibérée, l'attitude qu'elle adoptait maintenant était ridicule. Mais ce qu'il y avait de plus poignant, de plus troublant dans ce rêve, ce n'était pas tant la plainte d'Amanda, que l'atmosphère d'intimité insurmontable qui continuait d'exister entre eux, comme s'ils s'appartenaient encore, corps et âme, comme si rien de ce qui était survenu par la suite, n'avait pu détruire leur commune responsabilité, et l'intérêt commun de leur union, autrefois sans tache. Elle était atteinte et, nécessairement, il l'était aussi. Il commença à comprendre que son mariage avec Amanda était infiniment plus qu'un nœud conventionnel.

Mais aussitôt qu'il le comprit, il se mit à douter qu'elle le considérât de la même façon. Le ton de ses lettres variait beaucoup de l'une à l'autre, mais par moments elles étaient aussi réservées, aussi détachées que celles d'une pensionnaire à son cousin. Aussi Benham considéra-t-il comme une déloyauté indigne cette audace qu'elle avait de revenir ainsi hanter ses rêves, avec cette assurance et cette intimité perfides. Dans ses dernières lettres, elle commença de le sonder sur la possibilité d'un divorce, et ce point qu'il avait été tout disposé à lui concéder à Londres, le choquait maintenant comme une suggestion outrageante. Il lui écrivit pour lui en demander le pourquoi, et elle répondit d'une façon vague, exaspérante, qu'elle pensait que cela valait mieux. Mais, encore une fois, pourquoi cela valait-il mieux ? Il est intéressant de remarquer que, bien qu'habitué à cette idée qu'Easton était son amant, la seule pensée qu'elle demandait le divorce, pour se remarier sans aucun doute, le remplissait d'une jalousie furieuse. Elle lui demandait aussi d'assumer tout le blâme dans les débats. Et là encore il manqua de générosité. Il ne voulait pas y consentir. Pourquoi y consentirait-il ? En fait, il était bien loin d'être réconcilié avec le prix qu'il avait payé pour sa recherche magnifique ; il regrettait Amanda amèrement. Et ce regret, à l'en-

contre de toutes les lois normales de la vie, allait croissant de jour en jour, au lieu de s'atténuer progressivement.

Ce regret persistant et les controverses qu'il eut avec Prothero pendant leur voyage en Chine éveillèrent en lui une inquiétude touchant cette sorte de pose intellectuelle qu'il appelait sa condition de *prig*. Cette inquiétude, vraisemblablement, doit avoir affecté tout homme raisonnable et ayant conscience de sa valeur, qui s'est détourné de la vie normale, personnelle et passionnée, pour se consacrer au service de la religion, du bien public, ou à tout autre dévouement abstrait. Il est plus facile, de beaucoup, de demeurer fidèle à une amitié ou à un amour qu'à une cause, à une religion ou à un pays. Dans l'éblouissement du premier enthousiasme, ce noble idéal peut sembler aussi spontané, aussi intime qu'une poignée de main, mais, dans les ténèbres qui suivent l'éblouissement, il prend une apparence terrible d'irréel. C'était dans ces moments de doute que Benham ressentait plus profond le trouble des souvenirs d'Amanda et l'angoisse d'avoir peut-être à craindre que sa recherche magnifique ne fût qu'une pose, une prétentieuse querelle de mots. Prothero à la vérité suggérerait cette idée avec une si insinuante adresse, que par moment son rêve de noblesse semblait une insulte au soleil, aux rires insoucieux des enfants, à la joie éclatante du vin, au bonheur tiède de la vie. Alors Amanda émergeait du crépuscule et murmurait : « Evidemment, si tu avais pu te passer de moi !... N'étais-je pas la *vie* ? Maintenant, même, si tu daignais revenir !... Car je t'aimais chèrement et je continuai de t'aimer encore, cheetah, longtemps après que tu m'eusses abandonnée pour suivre tes chimères.... Chaque jour désormais je m'enfonce davantage dans le mensonge, et je perds les derniers lambeaux de dignité qui me restent. Je ne suis plus qu'un léopard souillé, perdu, honteux, moi qui, un jour, fut brillante et pure.... Tu pourrais encore revenir, cheetah, et peut-être pourrais-tu me sauver encore ! Si seulement tu voulais m'aimer !... »

A certaines heures, elle pouvait lui déchirer le cœur par de semblables paroles ; il retrouvait en elles le son même de

sa voix, une douceur que son oreille avait aimée. Mais bientôt elle n'était plus la seule à le faire souffrir. Quand elle l'avait plongé dans cette dolence du cœur, sa petite mère à son tour se dressait contre lui, touchante dans son indignation, avec ses grands yeux bleus diamantés de larmes ; puis son père grisonnant venait s'asseoir à ses côtés, et se plaignait aussi qu'il l'abandonnât ; et même la petite Mrs Skelmersdale réapparaissait, vaillante au milieu de ses pleurs, toute seule sur sa chaise, le regardant s'enfuir loin d'elle, à travers les jardins de Kensington.... En fait, tout ce qui de façon un peu intime l'avait attaché à la vie, pouvait en de certains moments refluer vers lui, par la porte du reproche, ouverte toute grande par Amanda, et le faire saigner douloureusement, en l'accusant de dureté et d'égoïsme. Il n'était pas jusqu'aux tout petits chats de son enfance, qui ne lui fissent revivre des minutes de rudesse, longuement déplorées. L'année qui précéda la mort de Prothero, Benham commença d'éprouver ces angoisses ; cette mort tragique vint leur donner une justification suprême. Il entendait toutes ces voix lui répéter : « Tu avais une dette envers nous ; lâchement tu l'as esquivée ; tu nous a trahis, tu nous devais une part de ta vie, de l'amour et des soins, et tu t'es sauvé loin de nous, en dérobant cette existence qui nous appartenait, pour vivre seul, dans des rêves sur le gouvernement du monde, et avec des fantômes vides de pouvoir et de destinée. Tout cela n'était qu'un jeu de l'esprit. Tu nous as sacrifiés aux subtilités de ton cerveau. Il n'existe pas de loi du monde, il n'en existe aucune du moins dont un homme comme toi puisse se rendre maître. La loi qui régit l'univers est le résultat fortuit d'un nombre incalculable de forces. Mais tu aurais pu rendre plus heureux chacun de nous : tu aurais pu nous épargner des désespoirs. Prothero est mort par ta faute. Bientôt ce sera le tour de ton père, de ta mère... d'Amanda, peut-être.... »

XII

L'expédition de Benham en Chine, où l'accompagna Prothero, fut une lutte continuelle entre sa résolution altière

de se forger à tout prix une conception de la vie noble, et l'affection invincible, la curieuse sympathie qu'il éprouvait pour le grossier matérialisme de ce petit professeur si attaché aux biens de ce monde, et si insensible aux invitations de la gloire. Benham avait beau insister pour que la vie fût dominée par de sublimes imaginations et une raison inexorable, Prothero ne se décidait pas à abandonner complètement les avantages matériels de l'existence. Prothero lui avait dit un jour : « Tu es l'avocat du cerveau, et moi je suis l'avocat du ventre. Seulement, nous nous respectons l'un l'autre ». Et une autre fois : « Tu redoutes les émotions, et tu te défiles des sensations. Moi, je leur ouvre toute grande la porte. Tu ne bois pas d'alcool, parce que tu as peur que cela ne te fasse pleurer ; moi, si je n'avais pas d'autre moyen de pleurer, je boirais de l'alcool. » Ce fut encore sous l'influence de Prothero qu'il abandonna l'intellectualisme hautain, les supériorités, les raffinements systématisés, les distinctions et les honneurs qui protègent chaque caste dans les Indes, pour se tourner vers la Chine, cet immense réservoir nauséabond tout débordant d'une multitude de petits bonshommes jaunes et plaisants.

Benham était simplement revenu vers Prothero après une période d'idéalisme exalté. Ce ne fut que par une évolution très lente qu'il se réconcilia avec l'idée d'une poursuite absolument solitaire de son rêve aristocratique. Il avait essayé pendant quelque temps, tandis qu'il parcourait le monde, de lier connaissance avec les penseurs avancés, les esprits libéraux qui semblaient lui promettre au moins une coopération morale et mentale. Mais il était assez difficile de déterminer quelle coopération intellectuelle restait possible entre eux, et si, réunis, il sortirait autre chose de leur bouche qu'une vague clameur. D'autre part, après avoir poursuivi Rabindranath Tagore, et l'avoir rencontré à Hampstead, il prit en horreur la perfection des manières et du raffinement, et il s'enfuit en toute hâte de cette sérénité sidérale vers la malpropreté féconde du plus déplorable des professeurs de la Trinity. Et Prothero accompagna Benham comme avocat, à la fois, et représentant de la richesse

luxuriante des bas-fonds de la vie, et comme l'adversaire déclaré de toute caste et des raffinements extrêmes de la fierté.

En théorie, Benham était dégoûté par le cynisme de Prothero. En fait, il ne l'était pas le moins du monde. Il y avait en Prothero un peu du moineau, du sansonnet, du terrier écossais.... Eux aussi sont au point de vue moral des créatures discutables et qui, cependant, ne dégoûtent pas....

Au bout de peu de temps, Prothero découvrit que la Chine avait cherché son Benham, il y a des siècles, et ne l'avait pas trouvé.

Qu'était-ce en somme que cet aristocrate de nouvelle date, sinon l'idéal même de Confucius, l'être supérieur, « le fils du roi ? » On retrouve là l'essence même de Benham, le principe d'examen personnel, de préparation individuelle sous le contrôle d'une vague théocratie. Il n'était pas jusqu'à la fausse modestie étudiée qui ne fût la même dans les deux rêves. Ici, interruption de Benham qui protesta contre cette supposition avec beaucoup de chaleur. Et cette idée confucianiste du fils du roi, maintint Prothero, a été la cause de l'inertie de la Chine.

— Mon idéal de noblesse n'est pas traditionnel, mais au contraire sujet aux progrès, rétorqua Benham. Après tout, le confucianisme a maintenu dans un état de cohésion un très vaste empire pacifique, plus longtemps que toute autre forme de politique. J'accepte ton confucianisme. Je ne vois pas la moindre objection à considérer la Chine comme plus proche du salut que n'importe quel autre pays. Change son objectif de sens, de telle sorte qu'elle se tourne vers l'avenir et non plus vers le passé, et elle représentera la plus belle culture politique et sociale du monde. C'est en fait ce vers quoi nous marchons. Mélange la culture chinoise avec le génie d'entreprise des Américains, et tu auras créé un nouveau guide pour l'humanité.

De ce point, Benham partit à la découverte. Quand un homme songe au passé, il fait tout converger vers lui : s'il pense à l'avenir, il sort de lui-même.

— Appelle-moi si tu veux un néo-confucianiste, sauf que

le cône de lumière irradierait de moi, au lieu de se concentrer sur moi...

— Avec ton cône tu me fais l'effet d'un éteignoir, lança Prothero.

— Tu sais bien que je veux parler d'un foyer, répliqua Benham. Mais maintenant toute ta pensée a pris la forme d'une caricature.... Non, tu n'es même plus capable de penser. Tu te bats les flancs pour aboutir...

Les deux amis continuèrent chacun de suivre leurs sentiers voisins et divergents. A travers les conversations occasionnelles et les notes de Benham, White eut, comme derrière un écran mouvant, quelques aperçus de ce que dut être cette existence bilatérale. Il voyait Benham engagé dans de graves conversations avec des mandarins à l'esprit ouvert, aux faces sérieuses, aux sourcils rasés, aux mouvements mesurés, qui étaient assis, les mains enfoncées dans leurs larges manches, et discouaient lentement, en un anglais très pur. Et, pendant ce temps-là, Prothero poursuivait de son côté des recherches d'une qualité plus violente et plus clandestine, avec des individus d'un caractère plus confidentiel. Et bientôt il commença de découvrir les mérites de l'opium...

Car enfin, si un homme a résolu de dépouiller tout orgueil et toute pose, et de chercher la solution du problème de la vie dans la satisfaction rationnelle de ses sens, au nom de quel principe se priverait-il d'opium ? L'opium est de l'art matérialisé. Il vous procure les sensations les plus fortes avec un minimum de fatigue, et si, au bout de quelque temps, son action diminue, il n'est besoin que d'augmenter la dose. Au milieu de ses aventures diverses, Benham fut cependant effleuré par un soupçon qui, très vite, devint une certitude...

Les vices anciens et raffinés de la vieille Chine enveloppaient Prothero d'une tunique souillée, mais parfumée, et Benham, trop tard, songea à le sauver. Alors, dans une vague de dégoût, il se détourna de lui.

— Voilà où l'on en vient, jeta-t-il dans une nausée, si l'on ne se garde pas orgueilleux et farouche !

— Mieux vaut encore ceci que de se montrer cruel envers les êtres, répliqua Prothero, parlant avec aisance et lucidité,

sous l'influence de la drogue infâme. Tu t'imagines être le seul explorateur de la vie, Benham ; mais pendant que tu gravis péniblement les sommets, moi je m'embarque sur l'une de ces maisons flottantes et je m'abandonne au courant... A toi les étoiles, à moi la musique et les lanternes peintes... Tu es le fils d'un petit professeur qui aimait à escalader les montagnes, et je suis, moi, un philosophe chinois, d'une école plus placide et plus mûre... Tu travailles à t'affranchir de la peur de la souffrance et, moi, je m'attache à m'affranchir de la peur des conséquences. Que sommes-nous tous les deux, sinon des enfants qui marchent en aveugle sous le manteau noir de leur Créateur.

— Et la propreté de la vie ! s'écria Benham.

— En attendant que je meure, répondit Prothero avec une intonation encore plus mauvaise, je prétends qu'on doit goûter aux bonnes choses.

XIII

White eut la vision d'une grande cité coupée d'étroites rues pleines de foule, tendues de hautes lisses, que venaient égayer des écriteaux verticaux peints au vermillon. Au flanc de la colline, il y avait une vaste maison, jolie et basse, au milieu d'un jardin semé de rocailles artificielles, peuplé d'animaux, d'hommes et de lanternes de porcelaine blanche ; ce grand jardin dominait la ville. C'était là que Benham, assis, s'entretenait avec son hôte, un homme drapé dans de merveilleuses soies, et qui conservait un langage subtil, jusque dans les difficultés des langues européennes. Prothero, cependant, n'était pas là ; il semblait enfoncé dans la corruption de la ville. Ville immense, en vérité, s'étendant pendant des lieues, le long des bords d'un large fleuve qui, nonchalant, s'étirait en trois branches étincelantes, formant des îles au milieu. Et sur ce fleuve fourmillaient, dans une course incessante, des bateaux où les gens vivaient, des bateaux où ils allaient chercher le plaisir, places publiques au mouillage, puis des jonques à la poupe relevée, des

vapeurs, des canots transbordeurs, des cargos, tout cela formait sur l'eau une autre ville, avec ses rues et ses chemins, une ville si vaste, si vaste que nul pays au monde, sauf la Chine, ne peut en montrer de semblable.

Or, tandis que Benham continuait sa paisible causerie dans le jardin en terrasse, survint un messenger, que White, pour une raison ou pour une autre, se représenta de façon saisissante. C'était un homme de haute taille dont les yeux avaient l'éclat d'une laque ; ses joues creuses laissaient saillir les mâchoires, et donnait avec la bouche, aux lèvres minces, l'apparence d'une tête de mort. Le bras qu'il sortit de sa robe jaune pour tendre à Benham le pli de Prothero, était maigre comme un bâton. C'est ainsi qu'il se détachait, dans l'imagination de White, contre le ciel brûlant de l'après-midi, les toits roussâtres et la brume bleue qui montait de la grande ville, étendue à ses pieds. Il le voyait, à une exception près, comme le personnage le plus distinct de l'histoire. Le message qu'il apportait était de la main même de Prothero, griffonné d'une écriture sans vigueur : « Remets cent dollars à cet homme. Je suis dans une situation terrible. »

Il convient de savoir que l'hôte de Benham l'avait récemment raillé sur le patronage que les Européens accordent à l'opium ; de plus, quelque chose dans ce message irrita l'indignation facile de Benham. Deux fois déjà, il avait reçu de pareilles demandes, et, somme toute, elles lui avaient paru déraisonnables. Il était confondu de voir que, pendant qu'il s'entretenait de la grande république universelle de l'avenir et de l'aristocratie secrète, se gouvernant par ses seules règles qui la rendrait possible, son ami entre tous, son compagnon choisi pût, si cruellement, le désavouer, en lui adressant cette honteuse requête et ce messenger de mauvais aloi. Il se sentit envahi par un flot d'amertume extrême.

— Non, dit-il, je ne paierai pas.

Et il était si plein de colère qu'il ne s'exprimait pas dans un langage compréhensible pour le messenger.

Son hôte intervint, et après quelques questions, lui représenta que l'affaire était sérieuse. Prothero, selon les apparences, avait dû jouer.

— Tant pis, répliqua Benham. Il est insensible à la honte. Qu'il se débrouille comme il pourra.

Cependant le messenger s'éloignait à contre-cœur.

Et à peine s'était-il éloigné que des doutes assaillirent Benham.

— Où est votre ami ? demanda le mandarin.

— Je n'en sais rien, répondit Benham.

— Mais ils vont le garder ! Ils peuvent lui faire n'importe quoi, quand ils découvriront qu'il a menti.

— Qu'il a menti ?

— Mais oui, en présumant de votre intervention....

— Arrêtez cet homme ! cria Benham, comprenant soudain sa méprise.

Mais quand les serviteurs se lancèrent à la poursuite du messenger pour l'arrêter, celui-ci se trompa sur leurs intentions et se précipitant par la porte grande ouverte du jardin, dévala à toute jambe la pente sinueuse.

— Arrêtez-le ! répéta Benham, qui se lança à son tour après lui, brusquement effrayé sur le sort de Prothero.

Les Chinois sont un peuple d'une grande curiosité, et parfois un petit caillou détermine une avalanche...

White s'occupa de rassembler toutes les causes de désordre qui, selon lui, durent empêcher Benham de rattraper le messenger de Prothero.

Pendant de longs mois, la ville avait été troublée de toutes les façons par l'esprit de rebellion des habitants du sud et les désordres soulevés par ceux du nord, et aussi par les rumeurs sans fin, les incessantes intrigues de la population. Les ridicules manœuvres des « puissances » européennes, les unes à l'égard des autres, le manque de tact des missionnaires, la disposition croissante chez les Chinois à répondre à la violence et à la force par la force et par la violence, avaient fomenté la possibilité d'une explosion.

La brusque résolution de Benham de se rendre tout de suite près de Prothero, fut comme une étincelle dans une poudrière. Ce grand étranger pâle, incompréhensible, qui fonçait par les rues étroites dans la direction des bateaux de fleurs amarrés dans la branche sud du fleuve, parut à plus

d'un citoyen vêtu de bleu la personnification du péril blanc. Derrière lui, venaient les serviteurs du riche mandarin de la colline ; mais à coup sûr ce devait être des traîtres, à la solde de cet étranger.

Avant que Benham ait eu le temps de comprendre ce qui se passait, il trouva vers le bateau de fleurs la route où il supposait qu'on détenait Prothero, barrée par une foule véhémente. S'expliquer était impossible ; il entra dans la mêlée.

Pendant trois jours ce combat continua autour du mystère de la disparition de Prothero.

Ce fut un combat compliqué, dans lequel bientôt furent entraînés les marchands de l'endroit, établis sur le bord du fleuve, et un détachement de troupes, exercées suivant les méthodes modernes, qui étaient cantonnées sur le haut fleuve. Ce fut un combat qu'on ne comprit jamais très bien. A la fin, on découvrit le corps de Prothero abandonné dans un terrain vague près d'un petit temple sur le bord de l'eau ; il avait été poignardé pendant son sommeil...

D'après les fragments de descriptions trouvés dans les tiroirs, White crut voir Benham pendant cette chasse acharnée de trois longs jours, à travers les étranges quartiers d'une ville chinoise, le long des étroites venelles, sur les ponts singuliers, de forme vénitiennes, sur les vastes emplacements des entrepôts vides, dans l'obscurité lourde d'encens des cours de temples, le long des planches qui conduisaient aux coques noires des barques mystérieuses, à bord des canots rapides qui se glissaient sans bruit parmi les bâtiments plus grands. Parfois Benham chassait seul et, parfois, d'autres hommes étaient avec lui. Tantôt des silhouettes sombres luttaient dans les ténèbres, se détachant sur le fond à demi éclairé des arrière-plans ; tantôt un essaim de faces jaunes et luisantes hurlaient et vociféraient à travers le papier déchiré des fenêtres... Enfin, terminant cette mêlée confuse, ce film cinématographique chinois, un dernier tableau apparaissait et s'immobilisait sur l'écran, un mur blanc inondé de soleil, brusquement révélé à un tournant de route, une impasse dallée et malpropre, et un corps convulsé et raidi, dont le visage, pour la première fois, était inexpressif...

XIV

Benham était assis devant une petite table, dans le fumoir du Sherborough Hotel, à Johannesburg, tandis qu'il racontait ce drame. White l'observait de son fauteuil ; et, tout en l'écoutant, il notait à nouveau l'intensité d'expression de son visage, l'ombre que projetaient ses sourcils, la pâleur de sa peau, et la lueur rouge de ses prunelles. Car elle existait encore, dans son regard, cette même lueur rouge ; elle brillait subitement quand Benham, après avoir fixé les ténèbres, regardait la lumière. Il était assis les bras croisés et, parfois, de sa main longue et fine, il effleurait vaguement les objets posés sur la table.

« Voyez-vous, disait-il, cette tragédie m'a laissé dans l'esprit comme une sorte d'horreur. Des choses comme celles-là s'enfoncent profondément dans ma pensée. L'image de Prothero est sans cesse devant mes yeux, et il faudra des années pour que cette cicatrice disparaisse de ma mémoire. Une fois déjà, à propos d'un cheval, j'ai connu le même genre d'angoisse. Et cette angoisse fait que toute circonstance me trouve impressionnable et douloureux. Cela passera naturellement, avec le temps, comme tous les autres maux qui affligent les hommes. On ne peut pas s'en guérir. Il faut s'y faire...

» Je le sais, White, j'aurais dû envoyer cet argent, mais pouvais-je savoir, alors, qu'il était si important de l'envoyer ?

» A ce moment-là, en l'envoyant, j'aurais eu l'impression de me faire le pourvoyeur de ses vices...

» Et puis, j'étais en colère. Je ne maîtriserai jamais complètement, je le crains, cette précipitation funeste. Elle me prend toujours par surprise. Avant même que le messenger eût disparu, je me repentai déjà...

» J'ai trahi sa confiance en moi. J'ai erré à travers le vaste monde, rêvant des rêves magnifiques, et trahissant tous ceux que j'aimais. Ma femme aussi.... »

Il s'interrompit une minute, croisa nerveusement les bras, et regarda durement devant lui, les lèvres serrées.

« Voyez-vous, White, murmura-t-il entre les dents, c'est là un des désagréments qu'il nous faut supporter. La vie est imparfaite. On ne peut rien faire de façon très complète. Et après tout ! — Il parlait d'une voix encore plus lente. — Je sais que je referais exactement les mêmes actes qui ont fait souffrir les miens, si c'était à recommencer. Je m'efforcerais d'accomplir ces actes sans blesser personne, mais n'importe comment, je les accomplirais. Parce que je suis tout pétri de remords, il ne s'ensuit pas, à tout prendre, que j'aie agi de façon coupable. Une bonne action n'est pas un calmant. Si j'avais pu m'arranger pour ne pas blesser tous ceux que j'ai blessés, c'eût été préférable, comme il serait préférable de gagner une bataille sans effusion de sang. Je me suis maladroitement conduit à leur égard, et ils ont souffert ; et moi, je souffre de leur souffrance, et cependant il me faut persévérer dans la voie que j'ai choisie. Nos erreurs sont des accidents, et s'il y a une chose évidente entre toutes, c'est que ce monde n'est pas assuré contre les accidents...

» Mais je donnerais n'importe quoi pour avoir envoyé cet argent à Prothero... Oh Dieu ! Je reste la nuit éveillé pendant des heures, songeant à ce messenger au moment où il disparaît... essayant de l'arrêter...

» Parce que je n'ai pas envoyé ces dollars, cinquante ou soixante personnes ont été tuées, et un grand nombre blessées... Voilà le résultat matériel. Mais peut-être cette horrible affaire m'inspirera-t-elle, à l'avenir, un peu d'indulgence pour la précipitation et l'étourderie de quelque autre insensé...

» Je n'y pouvais rien, White. Je n'y pouvais rien... Je vous le jure !...

» Et pendant ce temps-là, la chose importante, celle qui est extérieure à nous, progresse. Chaque être pense, apprend, apporte au fond commun sa petite contribution de savoir et d'expérience. L'esprit de la race continue son ascension vers la lumière et vers l'intelligence, en dépit des accidents de route ; en dépit des erreurs individuelles.

» Il serait d'ailleurs ridicule de croire qu'on rencontre la noblesse toute faite, en toute circonstance...

» Si l'on veut atteindre n'importe quel but lointain, il

faut s'attendre à pas mal de petits désastres. Elle grandit, grandit sans cesse, cette recherche que j'ai entreprise, et je crois en elle de plus en plus. Plus elle se fait exigeante, et plus je lui donne de moi. Quand j'étais un adolescent, je croyais pouvoir rencontrer mon rêve au détour du chemin. Je croyais qu'il me suffirait d'un an ou deux pour découvrir la vie aristocratique, telle qu'elle est, au point même où elle s'empare des êtres, et que, pendant le reste de mon existence, je pourrais la vivre noblement. Mais je ne suis qu'un homme parmi une multitude d'hommes ; chacun s'égarant quelque peu, chacun réalisant un peu de justice. Et la vie noble est bien loin, bien loin devant nous.... Nous travaillons à créer un nouveau mode d'existence pour l'humanité, une règle nouvelle, une nouvelle conscience. Et ce n'est pas une mince besogne. Des existences entières seront consacrées à édifier, d'autres à démolir et à rebâtir sur un nouveau plan. Il y aura des heures d'espoir et des heures de découragement, et un grand besoin d'une saine philosophie... Je comprends maintenant le pauvre petit ouvrier que je suis en cette formidable entreprise. Et tout ce qui me reste de vie, je l'emploierai à servir un pareil dessein... »

Il tourna vers son ami ses yeux sombres. Il parlait avec un enthousiasme farouche. « Je suis un anormal, je suis un fanatique, White. Mais je poursuis une vérité claire, une vérité meilleure que ne pourraient l'être toutes les aventures personnelles... »

Et soudain, il commença de dévoiler aux yeux de White, aussi clairement qu'il le put, la grande foi qui avait pris possession de sa pensée. Il parlait avec défi, avec l'énergie tendue d'un homme qui tremble, mais surmonte sa mauvaise honte. « Je vais vous dire quelle est ma croyance. »

Il lui raconta sa répulsion précoce pour la peur et la bassesse, et comment, peu à peu, sa conception du respect de lui-même s'était développée, élargie, compliquée, jusqu'au jour où il comprit qu'il n'existe pas d'honneur ni de fierté pour un homme, tant qu'il n'a pas voué sa vie à des fins qui le dépassent lui-même. Un aristocrate doit être loyal ; on l'a toujours exigé ; mais un aristocrate moderne doit aussi

être lucide. De là vient qu'il puisse dans le même temps réclamer une royauté et répudier tous les rois et tous les gouvernements actuels. Partant de là, Benham avait abouti à l'idée de cette vaste république universelle, qui était appelée à remplacer les petits royaumes querelleurs de notre âge, et à la conception d'une royauté cachée qui gouvernerait le monde, d'un invisible roi, qui est le monarque de la vérité, et de toute loyauté saine. « Tel sera, disait-il, le lien de notre ordre, de la chevalerie nouvelle, de l'aristocratie moderne qui, à la fin, doit dominer la terre. Voilà notre prince. Il existe en moi, en vous, il est en germe dans toute l'humanité. J'ai découvert cette vérité, je l'ai expérimentée, j'en ai vécu, et j'ai reconnu qu'extérieurement comme dans l'intime de soi-même, c'est la seule façon dont un homme doit vivre, sous peine d'être une créature sans valeur, ou un être vil. Je me suis déçu mille fois dans des graves et dans des petites circonstances, mais aucun échec ne dure si vous avez la foi. Et maintenant je veux enseigner au monde ce que j'ai appris, médité et expérimenté. »

XV

Les premières manifestations violentes qui signalèrent le début de la révolte du Rand, se firent sentir plutôt dans les faubourgs de Johannesburg, qu'au centre de la ville. Le « sabotage » s'attaquait tantôt à une mine, tantôt à une autre ; il se produisit des émeutes à Bénoni, de multiples agressions contre les briseurs de grève et la démolition d'un grand nombre de maisons. Ce fut seulement le 4 juillet que la suppression d'une réunion publique sur la place du marché, vint faire de Johannesburg le centre de la mêlée.

Benham et White étaient présents à ce marché-affaire confus et populeux, dans lequel un faible levain d'hommes actifs et résolus, souleva une multitude indécise de spectateurs déceimment vêtus. L'immense place était en rumeur, véritable marée humaine. Une plate-forme de fortune, improvisée sur un trolley, s'ouvrait péniblement un passage vers un angle de rue, au milieu d'une foule de chapeaux de

paille ; ça et là on discourait. Au début, on put croire que cette plate-forme servait de tribune à des soldats, puis on reconnut à n'en pas douter qu'elle était au pouvoir d'un groupe effervescent de leaders du travail, adornés de leurs rosettes rouges. Les soldats parurent avoir dit ce qu'ils avaient à dire, et ils s'éloignèrent. Comme ils passaient près de Benham, se frayant un chemin à travers la place, celui-ci les entendit répéter : « Nous les avons avertis ! » Un drapeau rouge, tel une remarque malencontreuse dans un salon, apparaissait par saccades, inexplicablement, derrière la plate-forme. Quelqu'un fut précipité en bas de cette plate-forme, ou peut-être tomba-t-il tout seul. On n'entendait rien de la harangue des orateurs, sauf un lointain bêlement...

Soudain, des clameurs s'élevèrent : la police, disait-on, allait charger. Un certain nombre de cavaliers envahirent la place. La foule commença une série de retraites précipitées qui permirent à la police à cheval de passer. Les agents se mirent à galoper au milieu de la multitude, dispersant les groupes. Ils étaient armés de lances, mais ils ne semblaient pas en faire usage. Il devint bientôt manifeste que leur seul but était la capture du trolley. Il y eut un faible combat, et le trolley conquis fut traîné à travers les spectateurs disséminés sur la place, vers l'angle opposé, pour être mis sous la protection d'une petite troupe impassible de cavalerie régulière. Alors, une surexcitation belliqueuse s'empara des assistants. Ils semblèrent attaquer vaguement la police, et la police parut vaguement les repousser et les disperser. A un moment donné, le toit d'un petit magasin d'un seul étage, devint le centre d'un vigoureux bombardement à coup de pierres.

Rien, d'ailleurs, qui ressemblât à une bataille. Tout simplement l'état normal d'incohérence de toute société avait pris un caractère exagéré et agressif. On supprimait un meeting et la police chargée de cette suppression se voyait assaillie et quelque peu lapidée. La plupart des personnes présentes étaient de simples spectateurs.

— Cela ne rime à rien, dit Benham. Et même s'ils le tenaient, leur meeting, à quoi cela aboutirait-il ? Je me demande pourquoi le gouvernement tient tant à l'empêcher.

Quelque temps encore on chargea, on se bouscula et on cria. De minute en minute, un homme parvenait à se hisser au-dessus de la foule et commençait un discours ; presque aussitôt il était renversé par un agent et la même comédie recommençait plus loin. A la fin, au milieu de cette confusion, une idée passa comme une brise sur un étang.

Les grévistes avaient décidé de se rendre au générateur d'électricité.

De cette décision, il résulta le premier mouvement un peu régulier de cette extraordinaire partie. Le générateur d'électricité était le centre de production de lumière et d'énergie de Johannesburg. Là, bien mieux que partout ailleurs, il leur serait possible d'exprimer leur désapprobation sur l'administration actuelle de la ville, et leur volonté de la contrecarrer et de l'amener à composition. Ils pourraient arrêter de là toutes sortes de services. Et, en tout cas, c'était une bonne réponse à la suppression du meeting.

Ce projet bien défini sembla enchanter tout le monde.

White et Benham suivirent la foule.

A l'intersection de deux rues, ils se virent soudain bloqués. La foule encore éparpillée devint très dense. A travers l'encombrement général s'avancait majestueusement un car électrique absolument intact et qui, même, ô miracle, possédait toutes ses glaces. Bientôt un autre le suivit, puis un troisième. Les grévistes, avec l'expression satisfaite de gens qui savent enfin ce qu'ils vont faire, escortaient les trams le long de la rue. Ils en prenaient un soin minutieux. Jamais il ne se rencontra moins de violence populaire dans une émeute. Ils marchaient, presque avec déférence, auprès des cars capturés, comme des hommes grossiers, honorés de la compagnie d'une vraie grande dame. Et comme White et Benham arrivaient au générateur, le prodige encore s'accentua. Les émeutiers s'étaient déjà emparés de la place, et y circulaient librement, sans y avoir causé le moindre dégât. Ils avaient arrêté les machines, mais ils ne les avaient pas mis hors d'état de servir. Ici, encore, la majorité des gens étaient de simples spectateurs, comme Benham et son ami.

« Mais c'est l'émeute la plus disciplinée que j'aie jamais

vue, s'exclama Benham. Que dis-je ! Ce n'est pas même une émeute ; c'est un bout de civilisation qui part à la dérive. Ici, comme à Moscou, le bateau s'en va au fil de l'eau, parce qu'il n'y a personne au gouvernail...

« O Dieu ! s'écria-t-il. Quand donc les hommes deviendront-ils des princes, et s'empareront-ils de la vie ? Quand donc s'éveillera-t-il en nous cet instinct de royauté et prendra-t-il en main les intérêts de la couronne ? Voyez cette ville, cette ville, où le bonheur est à la portée des doigts !... Où la prospérité éclate à chaque pas, où tout est renouveau, tiédeur, soleil !... Et au lieu de cela, non, l'amertume niaise, la fureur, la méchanceté et toutes les misères !... »

Puis, brusquement :

« Après tout, ce n'est pas notre affaire...

» C'est surprenant comme toute querelle humaine vous entraîne promptement à prendre parti dans un sens ou dans un autre. La vie n'est qu'une longue lutte contre les menus incidents. Je sens ici monter en moi une colère contre le gouvernement, en dépit de toute ma raison. J'ai comme un besoin ridicule d'aller faire des remontrances à quelqu'un. Je ne sais quelle impulsion déraisonnable me pousse à aller trouver lord Gladstone ou Botha, et à les forcer à se justifier. Quel bien cela ferait-il ? Ils se meuvent dans le cercle magique que tracent autour d'eux leurs propres insuffisances, l'un fonctionnaire, l'autre politicien !... Comment formuleraient-ils leur réponse : « Tout bien considéré....

» C'est toujours ma faiblesse, de me laisser si facilement entraîner dans les querelles des autres. C'est un défaut de nature dont je suis obligé sans cesse de me défier....

» Que résulte-t-il de tout cela ? Ces agitations me font penser à une lutte qui aurait lieu entre des terrassiers, dans un tunnel, pour fixer la position de l'étoile polaire. Cela ne nous intéresse pas.... Oh ! Dieu, non, ces querelles passent tellement au-dessous de nous ! Que nous importe une mêlée dans les ténèbres, quand notre mission, la mission de toutes les intelligences, le seul travail durable qui vaille d'être entrepris, est au contraire d'illuminer le monde !... Ici, les malveillances et les haines vont se donner libre cours ; puis

viendra la répression, puis l'oubli : puis la vie reprendra comme avant, un peu meilleure ou un peu plus mauvaise....

» White, je suis fatigué de cette ville, et de tous les lieux qui lui ressemblent. Je suis las d'entendre crier, de voir courir en tous sens les hommes, de les voir se battre et s'entre-tuer. Je suis écœuré de tous les désordres que soulève l'aventure humaine, qui ne révèle qu'un seul besoin au milieu d'une infinie multitude de maux. J'ai eu mon compte de guerres, de désaccords et de rivalités. Je comprends maintenant qu'un homme puisse en voir assez de la vie et de ses désordres, de ses désordres épuisants et contraires à la réalité des choses, de ses sottises, et de ses remords. Non !... Je veux désormais commencer à vivre des réalités que j'ai mises en lumière pour moi. Car seules elles sont les réalités ! Je veux me retirer dans quelque coin tranquille, où je pourrai tout à loisir polir les connaissances que j'ai acquises, classer le monceau de mes notes, et ne plus être troublé par ces misérables soucis d'une heure....

» Que dit cet enfant ? Ils brûlent les bureaux du *Star* ?... Bien, qu'ils continuent....»

Et comme pour accentuer encore son complet détachement, son aversion profonde pour les êtres qui passaient, furtifs, auprès d'eux, à travers la nuit, pour la lueur rouge qui s'allumait là-bas dans le ciel, pour les clameurs lointaines et les coups de revolver, et pour ces fuites précipitées le long des rues, il recommença de discourir sur l'aristocratie, et sur la création d'une grandeur et d'un esprit nouveau de sublimité chez l'homme. Il allait y consacrer tout le reste de sa vie. Il dirait ce qu'il savait, clairement et loyalement, et après lui d'autres hommes rediraient ces vérités avec éclat et magnificence. Il gagnerait à sa cause un homme ici, un autre là. L'invisible roi qui sommeille en chacun de nous se retrouverait et se rencontrerait un peu dans chaque chose, et, enfin, il viendrait un jour où les éléments nobles et beaux gouverneraient le monde, et où une malpropreté pareille à celle qui les environnait, semblerait aussi impossible aux humains qu'une cérémonie religieuse de l'âge de pierre....

Bientôt, ou seulement dans des siècles ?

Benham chercha une large mesure de temps.

« Avant, dit-il, que les étoiles du ciel aient changé de forme....

» Qu'importe que nous travaillions à une œuvre qui demande cent ans ou dix mille ans ? Nous ne verrons pas son triomphe, White. Nous la commençons trop tard ! Mais quand elle sera terminée, cette œuvre, toute chose arrivera assez vite. Quand on est sur le point de mourir, tout vous semble à la portée de la main. Et je sens tout proche ce monde plus grand que je ne verrai pas, comme on sent venir l'aurore, dans la dernière ombre de la nuit.... »

XVI

L'attaque du Rand Club se produisit au moment où White et Benham déjeunaient dans la salle à manger de l'hôtel Sherborough, le jour qui suivit l'incendie des bureaux du *Star*. La salle à manger de l'hôtel se trouvait au premier étage, et la fenêtre vénitienne s'ouvrait devant eux, sur une vérandah qui dominait une piazza. Ils devisaient tranquillement, lorsqu'ils perçurent un violent tumulte, en bas, dans la rue ; on criait, on courait de tous côtés, et bientôt vint un bruit de roues, suivi du lourd piétinement de soldats qui marchaient d'un pas pressé. White se leva pour aller voir. « Ils s'emparent de toutes les armes et munitions qui se trouvent chez les armuriers, annonça-t-il en se rasseyant. C'est invraisemblable qu'ils ne l'aient pas encore fait. »

Ils continuèrent leur repas, tout en s'entretenant de l'œuvre d'une mission médicale de Moukden, qui avait excité l'admiration de Benham....

Un revolver crépita dans la rue, et il y eut un bruit de verre brisé. Aussitôt après, plusieurs autres coups de feu se firent entendre. « Le bruit semble venir du grand club du coin, » remarqua Benham, qui passa à son tour dans la vérandah.

Toute la rue était en rumeur. Auprès du Rand Club, dans la route transversale, une foule considérable s'était amassée, et commençait à refluer sous la pression d'une poignée de soldats vêtus de kaki. Au bas de la rue, des gens regardaient

dans la direction du marché, et soudain un flot impétueux d'émeutiers déboucha à l'angle de la place : d'abord une écume d'individus isolés, puis une masse, une colonne marchant avec un semblant d'ordre, en agitant un drapeau. C'était une bien piètre colonne, mal disciplinée, escortée de chaque côté par une cohue de partisans et de curieux ; à sa tête deux hommes discutaient violemment. Ils semblaient différer d'opinion sur la direction à prendre. Brusquement l'un des deux frappa l'autre avec son poing d'un coup qui l'envoya rouler sur l'un des côtés de la rue, alors il se retourna triomphant vers les rangs suivants, en agitant ses bras en l'air. C'était un individu grand et mince, la tête et le cou nus, avec des cheveux gris et des yeux farouches. Il continua d'avancer, en gesticulant gauchement, et dépassa l'hôtel.

Et voilà qu'au haut de la rue, quelque chose arriva. L'attention de Benham y fut subitement attirée par une hésitation de la colonne en marche, par une sorte d'arrêt dans la respiration....

En une seconde, la chaussée au delà du club s'était entièrement dégarnie. Dans l'espace libre, une douzaine de soldats apparurent, mirent pied à terre méthodiquement, se placèrent sur une ligne seule, les fusils en joue. Les cavaliers qui se tenaient au coin du club avaient disparu, et la foule s'était dispersée devant ce danger nouveau. Brusquement les mille bruits de la rue s'éteignirent : chacun comprit la gravité de la situation.

Les soldats se disposaient à faire feu....

Les silhouettes brunes se mouvaient comme des automates et les fusils partirent tous à la fois....

Il y eut une ruée dans la foule, vers les portails et les rues de côté, puis une pause inquiète, le retour d'un certain nombre d'individus sur la chaussée, et finalement une clameur de dérision. Personne n'avait été touché. Les soldats avaient tiré en l'air !

— Mais c'est un jeu stupide, s'écria Benham. En ce cas pourquoi ont-ils tiré ?

A ce moment, le grand individu qui conduisait la foule se précipita au milieu de la rue. Sa colonne semblait assez disposée

à se mettre en marge de l'action, et il fallait à tout prix la rassurer. Il était désormais assez près pour que Benham pût voir son visage. Pendant quelque temps il parut anxieux et pensif. Puis il sembla prendre une décision. Il déboutonna son habit et l'ouvrit largement, comme s'il défiait les soldats. « Tirez ! hurla-t-il. Tirez, si vous l'osez ! »

Un petit mouvement uniforme des soldats lui répondit. On n'entendit pas ce que l'officier, un peu plus loin, leur commandait. L'habit de l'homme se mit à battre comme les ailes d'un coq victorieux devant son torse couvert d'une chemise sale, et sa voix rauque tremblait sous l'empire de la surexcitation : « Tirez, si vous l'osez ! Tirez, si vous l'osez ! Mais tirez donc ! »

De nouveau résonna la détonation métallique des carabines et, l'instant d'après, l'homme s'affaissa sur la route, tas informe de vêtements, transpercé de six balles. L'effet produit fut indescriptible. On aurait dit que ce corps se fût soudain dégonflé. On ne pouvait croire qu'un moment auparavant, cette chose eût été un homme, une personnalité, une intention hésitante et complexe.

« Grand Dieu ! s'écria Benham, mais c'est *atroce* !... »

Le tas de vêtements maintenant ne bougeait plus. La main rouge qui s'était tendue contre les soldats, n'eut pas une contraction.

Le silence de la foule se brisa brusquement en une confusion de bruits ; des femmes criaient, des hommes proféraient des blasphèmes ; quelques-uns s'enfuirent, d'autres cherchèrent quelque coin d'où ils pourraient voir encore ; d'autres, enfin, s'avancèrent à nouveau. « Tirez sur ce tas de pourceaux ! » cria quelqu'un. Pour la troisième fois une volée de balles passa au-dessus de la tête des émeutiers ; dans la route, un homme porteur d'un fusil s'arrêta, visa, et répondit au feu des soldats. « Prenez garde ! » cria White qui surveillait les soldats, et qu'on vit soudain se baisser. Celle-ci n'est pas tirée en l'air ! »

En effet, une autre décharge éparpillée suivit aussitôt, produisant un bruit semblable à celui que produirait un marteau de métal promené rapidement le long d'une plaque

de fer plissée ; mais cette fois des corps jonchaient la route. A moins de vingt mètres de là, un homme à la face blême tomba avec une malédiction et un sanglot, se releva désespérément, fit quelques pas en chancelant, perdant en abondance du sang par une large plaie au cou, puis il retomba et ne bougea plus. Un autre tomba gauchement sur le dos au milieu de la route, et il se mit à se tordre les mains de plus en plus vite, de plus en plus vite jusqu'à ce que soudain, avec une espèce de soupir, il les laissât retomber inertes à son côté. Un jeune homme vêtu de flanelle blanche et coiffé d'un chapeau de paille, courut, s'arrêta et recommença de courir. Il semblait tenir à deux mains contre son visage quelque chose de rouge et de singulier ; au dessus, on apercevait ses yeux égarés et anxieux. Le sang filtrait entre ses doigts. Il dépassa juste l'hôtel, trébucha, et tout d'un coup s'abattit tout de son long à l'angle opposé. La plus grande partie de la foule s'était déjà écoulée par les ruelles transversales, ou réfugiée dans les entrées des maisons. Mais on entendait encore des clameurs, et, sur la route, il restait un groupe d'hommes pleins de stupeur et de colère, et aussi une femme ou deux très irritées. Ils ne se battaient pas. A vrai dire, ils étaient désarmés ; mais s'ils avaient eu des fusils, nul doute qu'ils ne s'en fussent servis

« Mais tout ceci est profondément absurde ! ne répétait Benham, profondément absurde ! Ces soldats ne vont pourtant pas tirer à nouveau ! Il *faut* que cela finisse.

Il demeura immobile une minute, puis résolument se dirigea vers l'escalier qu'il descendit en toute hâte. « Juste ciel ! s'écria White. Qu'allez-vous faire ? »

Benham allait tout simplement arrêter cette émeute de la même manière qu'un homme arrêterait une pendule qui sonne à tort et à travers. Il allait l'arrêter, parce que ce conflit choquait le sentiment qu'il avait de la dignité humaine.

White hésita un moment, puis le suivit, en criant : « Benham ! »

Mais il n'y avait pas à essayer d'arrêter cette dernière impulsion du roi trop impatient qu'était Benham. Il bouscula un garçon allemand qui regardait dans la rue à travers les

portes vitrées, et il sortit comme un fou de l'hôtel. Avec un geste d'autorité suprême, il s'élança au milieu de la rue, levant une main, dans laquelle il tenait encore sa serviette, prête à la lancer comme une bombe. White crut fermement que Benham s'imaginait être capable de dominer la situation. Il criait quelque chose concernant « tous ces fous ! »

Haroun-al-Raschid dépouillait sa sublime indifférence pour les événements ordinaires de la vie....

Mais les carabines parlèrent encore une fois.

Benham sembla butter inopinément contre un obstacle invisible. Il tournoya sur lui-même et s'abattit sur les genoux, comme s'il s'asseyait. Il paraissait étonné.

Après un moment de franche terreur, White sortit de sa poche son mouchoir, l'éleva au-dessus de sa tête, comme un drapeau blanc, et quitta, en courant, la piazza de l'hôtel.

XVII

— Etes-vous blessé ? demanda-t-il, en se mettant à genoux près de son ami, en se faisant aussi petit que possible.... Benham !

Benham après un moment de réflexion perplexe, répondit d'une voix étrange... un murmure auquel s'ajoutait un sifflement.

— C'était stupide de ma part de me mêler de tout ceci. Ce n'était pas mon affaire. Il y a des torts des deux côtés. Et maintenant, je ne peux plus me relever. Je vais rester assis un moment pour me remettre. Peut-être, ai-je... oui, je dois avoir mon compte. Mais j'ai eu l'impression que ça venait du dedans.... Si je suis blessé.... *Suis-je blessé ?...* Voulez-vous vous occuper de mon livre, White ? C'est curieux. Une sorte de faiblesse.... Eh bien !...

— Je me charge de votre livre, dit White, qui regarda sa main, étonné de la sentir humide ; elle était rouge de sang. Alors il oublia sa propre sécurité et la nouvelle volée de balles qui sifflaient au-dessus de sa tête.

L'effet immédiat de ce sang fut qu'il s'engagea d'une façon plus formelle à propos du livre. Il fit à son ami une réelle

promesse, une promesse définitive. Par la suite il ne se rappela plus les mots dont il se servit, mais leur intention l'obligeait expressément. Il assura Benham qu'il s'emploierait tout entier à réaliser ses souhaits, quels qu'ils fussent. A partir de ce moment sa vie était sans réserve à la disposition de son ami....

White ne sut jamais si sa promesse avait été entendue. Benham avait cessé de parler après cet : « Eh bien ! »

Il regarda fixement devant lui avec une expression incertaine, comme un homme qui va se trouver mal, puis la seconde d'après tous ses muscles semblèrent se détendre, il eut un dernier frisson, sa tête chavira, et White ne tint plus entre ses bras qu'un corps inerte....

H.-G. WELLS.

Traduit de l'anglais, par M^{lle} LE BOUR'HIS.

Chronique des Beaux-Arts.

La X^{me} exposition des peintres et sculpteurs suisses. — Les arts mineurs et l'Exposition internationale de 1925, à Paris. — L'art de l'affiche en Suisse Romande.

Deux cent cinquante tableaux ont été accrochés pour la durée de septembre dans les confortables locaux de la Kunsthalle à Berne ; deux cent cinquante œuvres de tendances diverses (non compris vingt sculptures) qui, avec celles du Turnus, se piquent de représenter « ce qui se fait de mieux » dans la peinture suisse actuelle. L'exposition de Berne est réservée aux membres de la Société des peintres et sculpteurs qui groupe la presque totalité des artistes nationaux, à l'exception des dames qui en ont toujours été rigoureusement exclues. Je note en passant cette misogynie des peintres ; mais elle n'est point absolue, on peut m'en croire, et ne se manifeste guère au delà des cercles féminins (ou féministes) où l'on fait des tableaux comme et presque toujours plus mal que les hommes.

Les dames peintres ont cependant le droit de faire partie de la société, mais à titre de membres passifs seulement, ce qui leur permet de montrer leurs toiles à côté de celles de leurs collègues masculins aux expositions annuelles des peintres et sculpteurs. On peut voir qu'elles sont fort honorablement représentées dans les salles de la Kunsthalle bernoise.

Cette manifestation périodique des peintres suisses est devenue notre « Salon d'automne », encore qu'on ait pris la fâcheuse habitude de l'ouvrir un mois trop tôt, ce qui n'est pas fait pour lui amener un grand nombre de visiteurs. Il est certain, d'autre part, que le public ne s'intéresse plus aux grandes exhibitions de tableaux de chevalet ; et le « battage » qu'une mode ridicule nous pousse à faire le jour de l'ouverture ne réussit pas à donner le change. Au lendemain de ces vernisages à discours et à congratulations officielles, on peut, sans courir le risque d'être dérangé, s'offrir des rendez-vous galants dans des salles vides. Enfin, ces foires, où n'ont droit de cimaise que quelques privilégiés passés au crible, ne donnent qu'une

image réduite, sinon fausse, de l'état d'art actuel. Un tel Salon devrait être suivi de son complément : le Salon des refusés, nos expositions représentant peut-être moins l'art suisse pris dans son ensemble, que les tendances de quelques fortes personnalités. Je ne prétends nullement discuter le droit au parti pris ; il en est d'excellents, il en est de détestables ; mais il faut reconnaître que les juges — et ailleurs qu'en peinture — fussent-ils de droite ou de gauche, sont sujets aux mêmes errements. Le geste du peintre X., refusant chez nous une toile de Bieler, procède du même esprit — à rebours — que celui du Tartempion de l'Institut fermant à Cézanne l'entrée des Salons parisiens.

Mais il n'est pas dans mon programme de traiter aujourd'hui cette question fort complexe. L'exposition de Berne nettement réactionnaire confirmerait, s'il en était besoin, ma thèse initiale. On assure que plus de la moitié des envois ont dû être retournés à leurs auteurs ; nous voudrions voir les mêmes parois couvertes aujourd'hui par ces sacrifiés d'hier. N'y a-t-il là que de l'ivraie, et devons-nous, sans autre, considérer comme bon grain tout ce qu'on a cru devoir nous montrer après un savant triage ? Est-ce bien cet art-là, pauvre en recherches, aux trois quarts sentant la province et les formules désuètes qui est l'art suisse d'aujourd'hui ? Une réflexion douloureuse s'impose : nos peintres se sentent seuls, ils luttent dans le vide, ils *n'osent* plus, et peu à peu reviennent, avec la lâcheté de ceux qui souffrent, vers le faux goût du public. Sans succès du reste, l'Etat étant aujourd'hui le seul acheteur de tableaux. Un tel état de choses, s'il se prolonge, ne tendra qu'à compromettre pour longtemps la belle poussée d'art qui semble devoir sortir de la rude terre helvétique.

Signe des temps : les arts appliqués reprennent peu à peu leur place envahie trop longtemps par l'art de musée. On aurait bien tort de s'en plaindre ; et l'artiste qui se sentirait diminué en composant un décor, en brossant une affiche, ou en cherchant une belle forme (meuble ou vase) prouverait par là qu'il a usurpé son titre et qu'il s'est trompé en devenant peintre. Si l'art de nécropole a fait son temps, c'est qu'on se rend compte un peu partout qu'il faut le ramener au jour, et lui rendre la place qui lui appartient dans la vie. Tout artiste doit tendre à devenir un rouage utile de la communauté au même titre que l'artisan, l'ouvrier, ou l'homme des champs. Par un reste d'aberration romantique, les peintres ont méprisé tous les métiers divers où leur collaboration eût été non seulement utile, mais précieuse. Et les industriels peuvent se flatter

de le leur avoir bien rendu. Il semble qu'en Suisse le mot d'ordre soit de s'interdire toute participation artistique dans les arts et métiers indigènes. On se demande alors où vont, leurs études terminées, les nombreux élèves de nos écoles spéciales ? Nos broderies sont d'une banalité outrageante, nos papiers peints désuets, nos vitraux absurdes, et il faut feuilleter les catalogues de bannières et de vêtements sacerdotaux pour se rendre compte de l'extrême misère artistique où se complaisent les fabricants d'aujourd'hui. D'un côté, forces gaspillées par des artistes capables, de l'autre, efforts impuissants d'industriels rivés à leurs modèles indigents, mais, nulle part, le désir de se tendre la main.

Et voilà qu'industriels et artistes ont l'occasion, s'ils le veulent, de collaborer d'une façon intelligente et utile : la Suisse vient d'être officiellement conviée à Paris à l'Exposition internationale des arts et métiers. « Vingt mois nous séparent seulement de cette manifestation extraordinaire, a dit M. de Montenach à la tribune du Conseil des Etats, et j'ai l'impression qu'on ne fait pas encore, dans notre pays, l'effort voulu pour y prendre part, dans un rang digne des traditions de notre passé artistique. » Cet appel éloquent a été entendu, puisque l'autorité fédérale semble disposée à prêter son appui matériel, mais comme M. de Montenach, il n'est pas un de nous qui ne préférerait « une abstention complète à une participation pitreuse ». Il faut, si nous voulons aller à Paris, pouvoir réunir un ensemble d'œuvres inspirées de l'esprit moderne et marquées du sceau national. A défaut de quoi nous resterons définitivement aux yeux du monde des fabricants de boîtes à musique et des sculpteurs d'ours de Berne !

Les organisateurs, après avoir mis trop de temps à se décider, sont prêts à faire quelque chose ; ce n'est rien si les *créateurs* ne se mettent pas dès maintenant au travail. Mais il faut les y décider. Nous pensons à tous ceux qui œuvrent sans but dans le jour gris des ateliers déserts, aux peintres sans commandes qui se découragent, aux sculpteurs dont l'ébauche se fendille sous les linges secs. Nous voudrions les voir tous tendre leurs efforts vers des voies nouvelles, et apporter dans la vie même leurs talents gaspillés. Si la section suisse de 1925 pouvait amener à elle les meilleurs parmi ces ouvriers méconnus, on peut être certain qu'elle sortirait victorieuse de la grande épreuve internationale.

Il y a (s'en doute-t-on ?) un art suisse de l'affiche, et plusieurs parmi nos bons peintres sont devenus des lithographes notoires dont les œuvres sont cotées et recherchées au delà de nos

frontières. Mais il semble bien que la Suisse romande, depuis la mort de Forestier, contribue trop peu à ce réveil et qu'ici nous sommes fort en retard sur nos confédérés alémaniques.

Certes, le meilleur parmi nos « affichistes » romands, Courvoisier compte à son actif des planches d'une belle venue, encore que d'un dessin trop facile, mais que penser des dernières pauvretés qui s'étalèrent sur nos murs voici quelques semaines. Je n'ai pu voir ni la *Fête des narcisses à Montreux*, ni la *Fête de la Jeunesse et de la Joie*, mais j'ose dire que la seule vue de leurs affiches m'eût ôté tout désir de prendre part à ces réjouissances. Quel contraste entre ces spectacles qui furent de l'avis général de splendides manifestations de l'art le plus pur et les laideurs graphiques dont on s'est servi pour les faire connaître au public. On oublie trop que dans de telles entreprises tout se tient, et qu'il est vain de faire appel au sens artistique des foules si on néglige un des éléments essentiels de la propagande par le Beau. Et il faut reconnaître que cette fois les Comités responsables se sont montrés dans leur réclame inférieurs aux marchands de chaussures et aux fabricants de savons.

Que pouvons-nous attendre du Concours d'affiches pour le tourisme organisé par le Département de l'Intérieur ? Il sera intéressant de voir si les signes fâcheux de réaction entrevus chez les peintres à Berne, se retrouveront au même degré dans cet art populaire où l'invention, la fantaisie, et le sens décoratif peuvent se donner libre cours. Les envois seront jugés sous peu, on en fera sans doute une exposition, et j'aurai l'occasion d'y revenir.

EDMOND BILLE.

Chronique musicale.

Deux manifestations d'art ont dominé la vie musicale de la Suisse romande pendant l'été qui vient de se terminer : les représentations de *Davel* à Mézières et celle de la *Fête de la Jeunesse et de la Joie* à Genève. Toutes deux ont connu une extraordinaire faveur de la part du public et ont fourni un nombre considérable de représentations. Le résultat financier de l'une comme de l'autre est aussi satisfaisant que possible. L'été 1923 aura donc été encourageant au point de vue de notre art populaire.

Car c'est bien d'art populaire qu'il s'agit, lors même que les deux œuvres soient de caractère très différent. Le *Davel* de MM. René Morax et Doret est avant tout une œuvre de théâtre, où la parole et l'action jouent le rôle principal. La musique, bien qu'élément indispensable, passe ici au second plan. Le décor, les costumes ont une importance indiscutable ; ils contribuent pour une large part à la constitution du milieu, de l'atmosphère du drame. La musique est élément de liaison entre le temps et l'espace et crée de son côté l'atmosphère morale autour de l'action.

On a critiqué la façon dont M. René Morax a conçu son spectacle historique. La critique est facile et l'auteur aurait beau jeu de répondre que *Davel*, s'il a pour lui d'être un héros sympathique et populaire, est par contre un mauvais sujet de drame. Le rôle de la musique a été diversement apprécié aussi. Pour ma part, j'ai vivement regretté l'apothéose longue, bruyante et banale que le compositeur a cru devoir donner pour couronnement à l'émouvante scène de Vidy. J'ai trouvé aussi l'écriture des chœurs *a capella* contradictoire à l'esthétique d'un spectacle populaire. J'avais tort, sans doute, puisque une longue série de salles pleines s'est proclamée hautement satisfaite. *Davel* est peut-être le spectacle qui a amené au théâtre du Jorat le plus grand nombre de spectateurs. Ajoutons qu'une interprétation excellente, à laquelle ont collaboré les meilleures forces de la région, n'a pas été étrangère à ce succès mémorable. Les chanteurs sous la direction de M. Lang ont droit à des louanges toutes spéciales.

Car — et c'est par cela que le spectacle du Jorat s'apparente le plus à celui de Genève — à part le régisseur et quelques musiciens d'orchestre, ce sont des amateurs, des gens du pays qui ont porté tout le poids de la lourde entreprise. Le spectacle d'art populaire romand est une œuvre pour et par le peuple. De même que les Morax et Jaques-Dalcroze ont supprimé la rampe et renversé la barrière qui sépare la salle de la scène, il n'existe pas de barrière morale, pas de différence qualitative entre le spectateur et l'acteur. On, plus justement, il n'y a plus ni spectateurs ni acteurs, mais un seul peuple qui vibre à l'unisson. Dans le même sens, il n'y a plus de différence entre auteurs et exécutants, mais une collaboration intime, profonde, et c'est le phénomène qui fait de ces fêtes civiques quelque chose d'unique et de précieux.

La *Fête de la Jeunesse et de la Joie* n'a aucune prétention dramatique. Elle se rapproche par contre davantage de la conception idéale d'une fête civique. L'unité y est aussi plus complète, la fusion entre les divers éléments plus intime, grâce au fait que poète et musicien sont ici réunis en une seule personne. On sait en effet que si MM. Jacques Chenevière et Pierre Girard ont été les collaborateurs de M. Jaques-Dalcroze, le plan de l'ouvrage, son esquisse et même une bonne partie du texte sont de M. Jaques-Dalcroze seul. Celui-ci a conçu l'œuvre comme un bloc, l'invention scénique jaillissant de son cerveau inséparable de son vêtement musical et de sa réalisation plastique. Ici, le décor ne joue aucun rôle, il n'est qu'une division de l'espace en plans et compartiments ; le costume est aussi ramené à sa plus simple expression. L'affabulation se réduit à un certain nombre d'idées générales très simples. La musique, par contre, est suprême et dans un sens on peut dire qu'elle existe seule, car tout procède d'elle ; ce que l'on aperçoit sur la scène n'est que sa projection plastique, à divers degrés d'intensité. Le rôle de la lumière est analogue à celui du chœur et de l'orchestre ; il devrait figurer sur la partition grâce à une notation particulière à trouver.

Le résultat est un spectacle à la fois extrêmement artistique, atteignant à un raffinement d'art inconnu de la plupart des théâtres, et extrêmement populaire, ce qu'il doit à la qualité de la musique et à celle des exécutants. Ceux-ci avaient pour noyau une société d'amateurs, un chœur d'hommes, La *Lyre de Carouge*, renforcée d'un chœur de dames, d'un chœur d'enfants, d'une centaine de rythmiciennes dressées à l'Institut Jaques-Dalcroze, et de quelques solistes, professionnels ou amateurs. L'orchestre était recruté sur place et les représentations furent dirigées par l'auteur. Les jeux de lumière étaient

réglés par des artistes amis de M. Jaques-Dalcroze. Jusqu'au local : le Palais électoral transformé en salle de spectacle par une armée de charpentiers, qui contribua à donner à la manifestation le cachet qu'elle devait et voulait avoir. Le Palais électoral ne porte-t-il pas à son fronton une citation de la lettre à d'Alembert sur les spectacles, cette même lettre où Rousseau, perçant l'avenir d'un œil prophétique, a eu la vision des fêtes civiques que devait tenter de réaliser la Révolution et dont la *Fête de la Jeunesse et de la Joie* est un exemple typique ?

N'oublions pas de relever l'application pour la première fois complète des théories de l'auteur sur le rôle de la plastique dans l'interprétation d'une œuvre poético-musicale. Des scènes comme celles de la chasse aux illusions, du lac, des cloches du 1^{er} août, de la moisson, sont un apport vraiment nouveau et ouvrent des horizons jusqu'ici inconnus aux créateurs de l'avenir.

Avant de quitter Jaques-Dalcroze, signalons que le triomphe de sa *Fête de la Jeunesse et de la Joie* a été suivi pour lui d'une déception cruelle : talonné par la nécessité de réaliser des économies, le Département genevois de l'Instruction publique a rayé de son projet de budget l'enseignement de la rythmique à l'école publique. L'économie ainsi réalisée est de 1200 francs !

C'est pour réaliser cette réduction dérisoire que l'on arrête une expérience à peine commencée et qui donnait déjà les plus réjouissants résultats. L'importance de l'essai consistait dans le fait qu'il s'agissait du premier essai d'application de la méthode Jaques-Dalcroze à l'enseignement public. L'expérience était suivie avec intérêt par l'étranger, qui en attendait les résultats avant de se décider pour une mesure analogue. On comprend l'immense répercussion que peut avoir la malencontreuse décision du Conseil d'Etat de Genève.

Genève, siège de la Société des Nations, a pensé cette année qu'il convenait de faire quelque chose pour les délégations étrangères amenées par l'Assemblée de septembre. Outre les délégations, tout un petit monde afflue au bout du lac à l'occasion de l'Assemblée annuelle, en particulier une nuée de journalistes. Au lieu de l'inévitable fête de nuit avec son banal feu d'artifice, on a cherché à organiser des spectacles d'une valeur exceptionnelle. Ce ne fut pas encore très copieux comme menu, mais ce fut de choix. A l'avenir, on nous promet, sinon mieux, du moins davantage. Or donc, nous eûmes en septembre, cependant qu'au Casino municipal une revue à grand spectacle très réussie faisait salle comble sur salle comble, la visite du célèbre Opéra de Vienne sous la direction de l'éminent chef

d'orchestre Frank Schalk. Ce furent quatre soirées inoubliables : deux représentations de *Don Juan* et deux des *Noces de Figaro*, si parfaites de style, si exquisement musicales que nous redoutons, après ce voyage au paradis mozartique, de retomber lourdement sur la terre à la réouverture de notre saison régulière d'opéra. Ces quatre représentations et un concert firent encaisser en cinq jours 70.000 francs. Ce résultat incroyable a enhardi les timides, et l'on parle d'un retour de l'Opéra de Vienne au printemps, avec un répertoire composé de Wagner et de R. Strauss ; lors de cette deuxième visite, la célèbre compagnie jouerait en outre à Zurich, Bâle et Berne. Espérons que rien ne viendra empêcher la réalisation de ce rêve.

Nous avons aussi revu les Ballets russes de Diaghilew, mais pour ce qui est de l'Assemblée de la Société des Nations, ils sont venus comme moutarde après le dîner. L'Assemblée a clôturé sa session le 29 septembre et la première représentation des Ballets a eu lieu le 1^{er} octobre. Tant pis pour l'Assemblée, mais Genève n'a pas à se plaindre, car ce sont d'admirables spectacles de l'art le plus raffiné et qui, sous la baguette de M. Ernest Ansermet, prennent une valeur musicale exceptionnelle.

Si les Ballets russes sont venus si tard, cela tient essentiellement au fait que l'Orchestre de la Suisse romande ne pouvait reprendre son service plus tôt. C'est toujours la même histoire : l'absence d'un orchestre à Genève en été paralyse toute initiative artistique et rend l'organisation d'une vie de saison agréable pour les étrangers une impossibilité. Il faudra en venir à aborder le problème de face. Dans un délai qui n'est plus bien long le Casino municipal se verra privé de la ressource des petits jeux. Or ce Casino, propriété de la ville, ne maintient son exploitation qu'en organisant des spectacles extrêmement coûteux et qui, en somme, attirent la clientèle locale plus que la clientèle de passage. Sans la ressource des petits jeux, une pareille exploitation n'est possible qu'en creusant dans la caisse de la ville des trous formidables.

Ne serait-il pas plus habile de préparer dès maintenant une transformation ? L'effort porterait sur le maintien à Genève pendant toute l'année d'un excellent orchestre. Le Casino municipal supprimerait les spectacles d'un coût exorbitant et n'ouvrirait son théâtre qu'à de bonnes tournées de passage, avec vedettes. Il donnerait régulièrement des concerts classiques avec solistes et, surtout, il transformerait son immeuble en un lieu de rendez-vous luxueux, où les étrangers trouvent tout ce qu'ils peuvent désirer, salons de lecture richement

meublés, restaurant, bar, jeux de billard, dancing, etc., le tout agrémenté de musique légère à profusion.

Avec l'orchestre à disposition, il serait facile d'organiser des représentations de la Scala de Milan, de l'Opéra-Comique de Paris, et si les Ballets russes étaient à proximité, ils ne seraient pas dans l'impossibilité de venir, faute de musique.

Enfin, dernière considération qui n'est pas à dédaigner : si des forces locales, imitant l'exemple de la Lyre de Carouge, avaient l'idée de monter un de ces spectacles populaires qui sont ce que nous avons de mieux à offrir aux étrangers, elles n'en seraient pas empêchées par l'absence de l'orchestre, indispensable. Si bien que le mois de septembre à Genève pourrait aisément devenir une « season » d'un éclat éblouissant.

Nous ne savons pas encore ce que M. Barras nous prépare au Grand Théâtre. Nous ignorons de même ce que nous tient en réserve M. Fournier à la Comédie. Le théâtre sans musique ne rentre pas dans ma compétence, sans quoi je vous eusse parlé des remarquables spectacles que M. Lugné-Poë nous a apportés, notamment, de cette *Hedda Gabler* où le principal rôle était confié à M^{me} Pierat de la Comédie Française.

Nous savons déjà assez bien, par contre, ce que nous offrira l'Orchestre de la Suisse romande. Dans un programme que j'ai sous les yeux, je remarque nombre de choses intéressantes. Pour la première fois nous entendrons une œuvre de Manuel de Falla, un Espagnol dont Paris a récemment eu la révélation. Nous aurons en abondance les musiciens dernier bateau que M. Ansermet affectionne : les Milhaud, Strawinsky, Bartok, Prokofieff, Honegger, etc. Des Russes, cela va sans dire : Rimsky-Korsakow, Balakirew. Des Suisses aussi (sans parler d'Honegger déjà nommé) : Klose, Jaques-Dalcroze. De ce dernier nous entendrons l'œuvre que j'aime entre toutes : *Le Poème* pour violon et orchestre, joué par une violoniste anglaise dont on dit le plus grand bien, Miss Kennedy. Nous entendrons pour la seconde fois *Le Poème funèbre* de Chaix — un presque Suisse — qui fit si profonde sensation à la fête des Musiciens suisses. De Liszt, nous aurons deux poèmes symphoniques rarement donnés : *La Bataille des Huns*, déjà connue à Genève grâce à M. Ansermet, et *Hungaria*, qui sera, sauf erreur, une première audition.

Enfin, on nous promet la deuxième symphonie de Mahler, avec chœur et soli d'alto et de soprano, et deux auditions intégrales : celle du *Martyre de Saint-Sébastien*, de Debussy, et celle du *Sacre du Printemps*, de Strawinsky.

Ceci ne concerne que les concerts d'abonnement. Hors

série, nous aurons encore la Neuvième Symphonie de Beethoven et l'audition intégrale de l'*Or du Rhin*, de Wagner. La société de Chant sacré (direction Barblan) prépare la *Passion selon Saint Jean* ; la Société de musique symphonique (direction Paychère) *Armide*, de Gluck, et peut-être la *Flûte enchantée*, de Mozart ou la *Pénélope*, de Fauré. Un nouveau quatuor fondé par Lidus Klein annonce aussi d'intéressantes séances. M. William Montillet, qui l'an dernier donnait toute l'œuvre d'orgue de Bach, donnera cette année quatre séances consacrées aux précurseurs de Bach.

A l'étranger, signalons deux événements intéressants, où la Suisse a joué un certain rôle. Ce fut d'abord à Salzbourg la réunion de la Société internationale pour la musique contemporaine. Cette société, fondée en août 1922, a son siège central à Londres et des branches nationales en dix-huit pays. Un jury international où M. Ernest Ansermet est très écouté, élabore les programmes. Cette année, il y eut six concerts de musique de chambre. Parmi les auteurs joués, on remarque une large proportion de Tchèques. La Suisse était représentée à Salzbourg par O. Schoeck, Honegger ; l'Allemagne par Hindemith, Busoni, etc. ; la France par Ravel, A. Roussel, Milhaud, Poulenc, etc. ; l'Italie par Malipiero, Castelnuovo-Tedesco, etc.

Dans d'autres manifestations ultra-modernes, à Francfort-sur-le-Main et à Weimar, on a donné l'*Histoire du Soldat* de Ramuz, musique de Strawinsky, que les Lausannois n'ont certainement pas oubliée.

Mais nous étions partis de Mozart avec les représentations de l'Opéra de Vienne. Je vois que nous avons fait du chemin. Il est temps de s'arrêter.

ED. COMBE.

Chronique scientifique

La foudre et les arbres. — La périodicité des grands hivers. — La pêche miraculeuse. — La lueur antisolaire. — Le peuplement d'une rivière nouvelle. — Utilisation du gaz des fours à coke pour les synthèses de l'ammoniaque. — Un appel en faveur de *Scientia*.

— On a souvent dit que certaines essences d'arbres sont moins que d'autres frappées par la foudre. Est-ce bien exact ? M. V. Schaffers l'admet évidemment, puisqu'il cherche à expliquer le phénomène. Les essences immunisées devraient leur immunité à la forme pointue ou dentelée de la feuille, ou encore aux poils fins qui la recouvrent. Il se ferait par là une décharge préventive lente. S'il en est ainsi, on doit pouvoir constater et mesurer une différence de potentiel sur ces feuilles. C'est ce qu'a tenté M. Schaffers avec ce résultat que la théorie ne tient guère debout. Il compare et mesure les potentiels (sur trois feuilles pour chaque espèce), dans des conditions identiques, et, en regard, il indique la proportion des coups de foudre, par espèce, d'après une statistique étendue dressée en Belgique. Or, on constate de la sorte qu'il n'y a aucun rapport simple entre le potentiel de décharge silencieuse et la fréquence du coup de foudre. L'explication proposée est sans fondement, par conséquent.

A ce propos M. V. Schaffers énonce quelques propos qui, à certains paraîtront singulièrement hérétiques. « Ajoutons, dit-il, que l'herbe a donné dans les mêmes conditions un potentiel de décharge de — 2.490 volts ; c'est celui des plus fines pointes métalliques. D'autre part, les pointes durcies de paratonnerre ont donné de — 8.510 à — 9.810 volts. On peut en conclure que l'action préventive du paratonnerre, à laquelle beaucoup de personnes croient encore, doit également être abandonnée ; car si elle existait, elle serait tellement énergique sur les végétaux qu'elle rendrait tout orage impossible ». Encore un qui va se faire dire : « Tu traites de sornettes

mes croyances les plus chères ? » Hélas, combien de croyances se sont révélées n'être que sornettes ! L'homme devrait avoir enfin compris qu'il est souverainement imprudent d'édifier des dogmes, même en matière scientifique. Seules les approximations lui sont permises....

— Existe-t-il une périodicité en météorologie ? A en croire divers météorologistes, il y en aurait, et même plusieurs. On ne sait vraiment à laquelle entendre. D'après M. E. Roger, il en est une qui se confirmerait, celle des grands hivers annoncés par E. Renou en 1860. Renou avait trouvé une périodicité de quarante-et-un ans. De quarante-et-un ans, environ ; la chose est très approximative. Ainsi il y a eu froid considérable en 1810, 1813, 1814, 1820, 1823, 1827, 1829, 1830, 1838, 1841, 1845, 1847 : cela donne en moyenne 1830. Puis il a fait froid en 1854, 1855, 1860, 1861, 1871, 1872, 1880, 1881, 1888, 1891 : moyenne 1871, quarante-et-un ans après 1830. Encore une fois, c'est très « à peu près ».

— Toute légende, généralement, repose sur un certain fond de vérité ; dans tout miracle il y a quelque chose d'exact qui d'ailleurs enlève aussitôt le caractère miraculeux. La pêche miraculeuse du lac de Tibériade est un de ces miracles qui se reproduisent à volonté quand on s'est rendu compte des circonstances où ils se sont produits, et il se reproduit tous les jours, non seulement depuis près de deux mille ans, mais depuis que le lac est fréquenté par les pêcheurs.

En quoi consiste le miracle ? En ceci, que les pêcheurs ont tendu leurs filets sans rien prendre. Mais avis leur est donné par l'auteur du miracle que s'ils jettent leurs filets en un point précis qu'il leur indique, sur le côté droit de la barque, ils prendront autant de poisson qu'ils voudront. C'est ce qui a lieu, et les filets sont pleins à se rompre.

Que s'est-il passé ? C'est un naturaliste français. L. Lortet, qui l'a le premier indiqué, et raconté dans un mémoire publié en 1883, à la suite de voyages qu'il fit en Palestine en 1875 et 1880. Les poissons du lac de Tibériade ont coutume de vivre en bancs serrés, se tenant souvent à la surface de l'eau, ce qui fait que les grèbes et pélicans, qui sont abondants, trouvent facilement à se nourrir. Ces oiseaux présentent même une particularité : ils ont un goût spécial pour les yeux des chromis — car tel est le nom des poissons : *chromis tiberiadis* — et sont experts en l'art de les énucléer d'un coup de bec. Le plus souvent les poissons ne meurent pas de la blessure par où sont enlevés les deux yeux et les parties intermédiaires. Ils sont aveugles, mais continuent à vivre auprès de leurs congénères non encore estropiés.

Les bancs que forment les chromis sont souvent considérables, présentant plusieurs centaines de mètres dans tous les sens ; les poissons y sont serrés au point de se toucher. Leurs nageoires dorsales dépassent la surface de l'eau, celle-ci est par surcroît agitée par tous les poissons, et l'endroit où se trouve un banc est nettement visible pour qui sait observer : la surface présente l'aspect d'une étendue d'eau sur laquelle tomberait une forte averse.

La pêche miraculeuse se pratique tous les jours sans que personne y voie rien d'extraordinaire. Un Américain qui a étudié les pêches en Galilée, en 1909, raconte comment les choses se passent. Les pêcheurs sont guidés par un des leurs qui se tient sur un point élevé au bord de l'eau, d'où il peut voir mieux la surface. Instruit par l'expérience, il cherche la tache miroitante que forment les bancs de chromis, et il y envoie les pêcheurs qui s'empressent d'entourer les poissons d'un filet qu'ils ramènent vers le bord. Il n'y a rien de miraculeux dans l'affaire. Mais évidemment la légende a été racontée par un narrateur qui ne connaissait rien aux pêches et qui a vu quelque chose de surnaturel dans un fait essentiellement naturel.

— Chacun a entendu parler — s'il ne l'a directement observée — de la lueur antisolaire, ou *Gegenschein*. Pour ceux qui ne la connaissent pas, disons que la lueur antisolaire consiste, la nuit, par ciel pur, en une tache elliptique de dix ou vingt degrés d'étendue, faiblement illuminée, occupant sur la voûte céleste une région opposée à celle où, à ce moment, se trouve le soleil. Le phénomène a été signalé par Brorsen (1855) Backhouse (1868) et Bernard (1875). M. Th. Moreux l'a vue quelquefois, plus faible que la lumière zodiacale. Comment l'expliquer ? M. Moreux, dans une note à l'Académie des Sciences, rappelle l'interprétation de Gylden. Celui-ci a montré que si l'on plaçait une particule, un météore de masse négligeable sur le prolongement d'un secteur joignant le soleil à la terre, et à 1.500.000 kilomètres environ du centre de cette dernière, derrière elle, par conséquent, à l'opposé du soleil, cette particule resterait dans cette position et tournerait autour du soleil dans le même temps que la terre.

N'est-il pas permis d'imaginer, à la distance indiquée, un nuage non pas permanent peut-être, mais sans cesse renouvelé et désagrégé, formé de météores analogues à ceux qui constituent la lumière zodiacale, un nuage cosmique situé au delà de la longueur maxima du cône d'ombre de la terre (il n'excède jamais 1.400.000 kilomètres), dont les éléments sont fournis par des météores en circulation ? Ce nuage serait sans cesse illuminé, et ceci expliquerait la persistance de la lueur antisolaire.

Cette théorie est une des meilleures que l'on ait données, du phénomène. Mais l'abbé Moreux ne la trouve pas à l'abri de toute objection. Elle suppose beaucoup de météores pour alimenter le nuage. Et puis comment ces météores seraient-ils retenus et fixés au point neutre, avec la vitesse propre dont ils sont animés dans leur course ? Ne serait-il pas plus raisonnable de considérer le nuage comme alimenté non par des éléments venant de l'espace, mais par des substances émanant de notre planète ? Ces substances atmosphériques après avoir contribué aux lueurs aurorales, sous l'influence de la pression de radiation décriraient les génératrices d'un cône creux ayant son sommet à la distance indiquée par Gylden. Les planètes auraient une sorte de queue très ténue formée de gaz raréfiés, par où elles se rapprocheraient des comètes. On comprendrait aussi que les planètes perdent leur atmosphère, surtout celles qui sont proches du soleil ; comme font la plupart des satellites. Les planètes, les satellites perdraient de la matière, par conséquent, hypothèse qui a été déjà faite, et qui n'a rien de choquant pour la raison, bien qu'elle doive déplaire à ceux pour qui le monde présent est éternel et immuable ; opinion qui tend chaque jour à devenir moins défendable.

— M. L. G. Seurat a fait d'intéressantes observations sur la faune de pénétration d'une petite rivière de l'île de Djerba obtenue par forage de puits artésiens en 1893. Quels sont les hôtes de ces rivières dont l'eau est assez salée pour déplaire à l'homme mais que les animaux acceptent ? Evidemment ils ne peuvent être bien nombreux. Mais on y voit des muges : ce poisson de mer ne craint pas l'eau douce ou plutôt saumâtre. Des anguilles aussi : la montée se produit régulièrement à la saison voulue. C'est tout, comme vertébrés. Il y a un mollusque : la *Melania tuberculata*, en abondance, mais de petites dimensions. L'espèce est commune dans les rivières du continent et son introduction à Djerba doit être imputée aux oiseaux aquatiques. Le *Cardium edule* se tient à distance. Un seul crustacé, un *Sphaeroma*, sous les pierres. Aucun Amphipode dans la rivière même, mais sur ses bords beaucoup d'Orchesties, espèce franchement terrestre. Comme insectes aquatiques, un hydrophilide, le Chironome, la Libellule et l'Ephémère. Il vaudrait la peine d'opérer le recensement de la faune tous les cinquante ans pour voir si elle s'accroît. Il ne faut toutefois, pas, semble-t-il, s'attendre à de grands progrès ; la faune d'une grande rivière naturelle du continent, l'Oued Gabès n'est guère plus riche que celle du ruisseau d'Adjim étudié par M. Seurat, comprenant seulement quelques mollusques de plus, une crevette et quelques insectes aquatiques, en outre des espèces citées.

— Les fours à coke produisent beaucoup d'hydrogène, et il est regrettable de le laisser perdre. Car si l'atmosphère terrestre à sa limite supérieure paraît n'être faite que d'hydrogène, le fait n'a pour nous aucun intérêt pratique, en l'absence d'un moyen pratique de le faire descendre jusqu'au sol. Que peut-on faire de l'hydrogène des fours à coke ? M. G. Claude le répète depuis un certain temps : de l'ammoniaque, en empruntant à l'atmosphère l'azote nécessaire, et qui abonde. Mais il fallait trouver le moyen d'isoler l'hydrogène des fours à coke. M. Claude a commencé par étudier la méthode permettant d'extraire, l'hydrogène du gaz à l'eau. A la fin de 1921, il avait mis sur pied une installation traitant 500 mètres cubes de gaz d'eau et fournissant 230 mètres cubes d'hydrogène, qui servait à la fabrication de l'ammoniaque synthétique à Montereau. Ce fut là un premier pas.

Le cas du gaz des fours à coke était plus délicat. Outre l'hydrogène, il pouvait contenir beaucoup d'éléments encombrants ou même nuisibles, se condensant ou congelant à des températures très différentes. Quoi qu'il en soit, M. G. Claude imagina un dispositif qu'il appliqua aux mines de Béthune. Il était bon — c'est du dispositif qu'il s'agit — car il marcha parfaitement. L'inventeur avait prévu les difficultés et su les écarter par l'agencement de son appareil qui fonctionne depuis des semaines, même des mois, sans encombre. La quantité de gaz traité n'est pas très considérable : 850 mètres cubes à l'heure, et la pression de fonctionnement n'atteint pas 24 atmosphères. Celle-ci tombera à moins de 15 atmosphères avec les appareils en préparation qui traiteront 5.000 mètres cubes à l'heure (ce qui fera 20 tonnes d'ammoniaque par jour, 25.000 tonnes de sulfate par an).

L'azote s'obtient en brûlant de l'hydrogène dans de l'air : l'oxygène disparaît de celui-ci, il reste de l'azote, et ce gaz avec de l'hydrogène est hypercomprimé, le mélange étant ensuite purifié. La dépense d'énergie est de 2,5 kw-heure par kilo d'ammoniaque.

La méthode est simple, économique. Elle rend de grands services à l'industrie des fours à coke qui continuent à recevoir et utiliser les gaz les plus riches en pouvoir calorifique. Et elle donne un produit précieux à des prix industriels.

— A tous ceux de nos lecteurs qui s'intéressent aux questions générales d'ordre philosophique ou scientifique, vues de haut et de loin, et par des esprits variés, nous voudrions recommander la lecture d'une revue particulièrement intéressante, qui est *Scientia*. Publiée à Milan, par Eugenio Rignano, le philosophe et savant bien connu, rédigée en français (car les articles

publiés en anglais, ou en allemand sont traduits en français), *Scientia* est essentiellement une revue synthétique, et une revue internationale. Ses collaborateurs sont de tous les pays et tous excellents. Tout spécialiste y trouve des articles « de sa partie » ; mais il y trouve aussi des articles qui sont de la partie des autres, et qui le renseignent sur les courants de la pensée contemporaine dans les domaines voisins, qui tendent à le sortir de son territoire limité et à le faire pénétrer dans un autre, plus spacieux, plus panoramique aussi. Depuis dix-sept ans qu'existe *Scientia*, cette revue n'a fait que progresser. La collection en est très recherchée en librairie, et constitue une bibliothèque de grand prix. Au cours de la guerre, *Scientia* a beaucoup publié d'articles fort intéressants sur les côtés économiques du bouleversement mondial amené par un aliéné et un idiot ; actuellement elle fait paraître une série d'articles sur les aspects et conséquences de la relativité. Plus tard, ce sera autre chose, mais toujours *Scientia* constituera un organe de synthèse scientifique, présentant les idées nouvelles à mesure qu'elles s'élaborent et transforment. Car *Scientia*, par définition, est destinée à être éternelle : du moins tant qu'il existera une pensée humaine qui agite et se développe. Il va de soi que le jour où l'humanité ne sera plus qu'une vaste bête, tout en intestin et en physiologie, *Scientia* mourra, parce qu'inutile. Mais jusqu'à ce moment, ce sera un devoir de soutenir *Scientia*, parce que c'est un devoir, pour les civilisés qui pensent, d'entretenir la pensée, et d'en favoriser les foyers : après, quand la microcéphalie sera devenue la norme, rien n'importera, parce que rien ne sera. Que voulez-vous qu'une huître fasse de *Scientia* ?

HENRY DE VARIGNY.

Chronique politique.

Le conflit italo-grec et la Société des Nations. — La fin de la résistance passive dans la Ruhr ; agitations en Allemagne ; heurs et malheurs du chancelier Stresemann. — France et Angleterre : l'entrevue Baldwin-Poincaré et le discours de lord Curzon. — Le coup d'Etat militaire en Espagne.

Le conflit italo-grec est clos : c'est au moins ce qu'on dit dans toutes les chancelleries... La Conférence des ambassadeurs, après avoir proclamé l'étrange principe qu'un Etat est responsable des attentats et crimes politiques qui se commettent sur son territoire, a traité la Grèce en coupable et lui a imposé la plupart des réparations ou actes de contrition qu'avait exigés l'ultimatum italien. Ce qui a vivement inquiété les petits Etats que, dans des circonstances pareilles, un pareil jugement pourrait atteindre ; mais ce que le gouvernement d'Athènes, privé de moyens de résistance, n'a pu qu'accepter.

Cette affaire reste manifestement fort louche. On comprend mal que l'enquête entreprise sous les auspices de la Conférence et que les autorités grecques avaient promis de seconder de tout leur pouvoir n'ait donné jusqu'ici que des résultats insignifiants ; car il s'agissait, on doit s'en souvenir, d'un crime perpétré au grand jour auquel avaient pris part une douzaine au moins de conjurés dont les noms devaient être connus de centaines de gens. Comment se fait-il que toutes les bouches se ferment comme sur un mot d'ordre ? Est-ce peut-être que certaines complicités sont si haut placées que le gouvernement lui-même préfère qu'on n'en parle pas ?... Dans ce cas, l'attitude de M. Mussolini qui a prétendu, dès le début, traiter le conflit par des moyens spéciaux apparaîtrait moins provocante, comme aussi se justifierait la décision de la Conférence qui, sans plus tarder, a alloué à l'Italie les 50 millions de lire réclamés de la Grèce.

Mais la question est plus vaste que cela. Alors que tout était encore dans le trouble, quand il n'y avait que deux faits acquis : le massacre de Janina et le bombardement de Corfou, le gouvernement hellénique a fait appel au Conseil de la Société des Nations et M. Mussolini, en dépit d'articles formels du Pacte,

a refusé de reconnaître cette haute autorité. Précédent infiniment grave qui nous ramène au temps qu'on espérait dépassé où la force seule gouvernait le monde.

Comme on l'a abondamment fait remarquer, la Société des Nations ne s'est pas inclinée sous le coup : qu'elle y fût autorisée ou non, elle s'est occupée du conflit italo-grec et son influence s'est fait heureusement sentir. Est-il vraisemblable que la Conférence des ambassadeurs, dont la rapidité n'a jamais été la qualité dominante, eût déployé un pareil zèle à élaborer une solution bonne ou mauvaise si elle n'avait pas craint que l'Assemblée de Genève n'affirmât sa compétence dans l'affaire au risque d'ébranler les cadres de l'Europe actuelle ? Ne peut-on pas croire que M. Mussolini aurait évité de prendre des engagements précis quant à l'évacuation de Corfou s'il n'avait compris le danger d'engager un conflit avec la force d'opinion qui risquait de se prononcer contre lui ?

Il n'en est pas moins vrai que cette atteinte portée au prestige d'une institution dont le premier but est justement de prévenir les abus de la force ne peut avoir que de mauvaises conséquences. Toute la session de Genève en a été assombrie. Sans doute l'Assemblée a déployé une louable activité : elle a examiné le travail accompli depuis une année, discuté de modifications à ses statuts, accueilli parmi ses membres l'Irlande et l'Abyssinie, adopté un projet de traité de garantie mutuelle qui doit préparer le terrain à une réduction des armements et fait diverses autres choses fort intéressantes. Mais la question de compétence dans des conflits semblables à celui qui vient d'alarmer l'Europe n'a pas été tranchée. Le Conseil se réserve de prendre là-dessus l'avis d'un comité de juristes. Et il est peu rassurant de le voir chercher ainsi à gagner du temps et accepter que soient remis en question des pouvoirs que personne n'aurait songé à lui dénier voici quelques semaines encore.

— En Allemagne le chancelier Stresemann, à l'encontre de son prédécesseur, a préféré les actes aux paroles et, si dur que cela ait été à son orgueil, il a fait proclamer, par une ordonnance du président Ebert, la fin de la résistance « passive » dans la Ruhr. Là-dessus le bon public s'est attendu à l'ouverture immédiate de pourparlers qui précéderaient de peu un accord définitif sur la question des réparations. Mais il n'en a pas été ainsi. M. Poincaré a continué à dire, dans ses discours dominicaux, que la France n'abandonnerait pas son gage avant que l'Allemagne eût donné des preuves positives de sa bonne volonté à remplir ses obligations ; il a réclamé en premier lieu la reprise des livraisons de charbon suspendues dès le 13 janvier dernier.

Alors on pourrait commencer à converser et l'occupation militaire se transformerait peu à peu en une exploitation économique qui s'atténuerait graduellement au fur et à mesure des paiements. Mais ce changement même était d'exécution difficile et il n'était que trop évident que sur nombre de points on aurait grand-peine à s'entendre. Est-il possible, par exemple, à la régie franco-belge qui, après de laborieuses expériences, est parvenue à utiliser les voies ferrées de façon à peu près convenable de céder brusquement la place à l'ancien personnel alors que l'acheminement du charbon et l'entretien des troupes dépendent de l'exactitude des fonctionnaires et employés à remplir leur devoir ?

Il est arrivé, de par la fatalité maligne qui semble s'attacher à réduire à néant toutes les tentatives de rapprochement entre la France et l'Allemagne, que la discussion n'a même pas pu s'engager sur ces choses, car l'activité de M. Stresemann a bientôt été absorbée par d'autres tâches.

Le chancelier avait déclaré dans plus d'un discours que, si l'Allemagne renonçait à la résistance passive, c'est qu'elle y était forcée, épuisée qu'elle était par l'effort immense qu'elle soutenait depuis tantôt neuf mois. Mais il ajoutait qu'il ne pourrait ouvrir des pourparlers que sur la base de l'indépendance et de l'unité du Reich. Or il arrivait que, sans même que la France s'en mêlât, cette unité était compromise. Sans doute le danger ne paraît pas venir de la Saxe où, si inquiétante que soit l'alliance entre socialistes et communistes pour l'ordre établi, aucune velléité sécessionniste ne se manifeste. De même on peut croire, jusqu'à preuve du contraire, que les éparatisme rhénan n'est qu'un mouvement de surface qui, quelque peine que se donne la « police verte » pour le fortifier par ses brutalités, n'est point encore en passe d'entraîner les masses. Mais en Bavière la situation est plus grave

Dans ce pays, les tendances nationalistes et monarchiques sont arrivées à l'état aigu. Il est probable que la royauté aurait déjà été rétablie sans la crainte que provoquent les masses ouvrières de la Franconie qui restent républicaines et menacent d'une sécession. En attendant, le gouvernement a abandonné tous ses pouvoirs entre les mains de l'ancien président du Conseil von Kahr qui jouit d'une autorité dictatoriale. L'état de siège a été proclamé sur toute la contrée. Cette mesure est-elle destinée à préparer des changements politiques ? Ne tend-elle au contraire qu'à protéger l'ordre social contre l'extrême gauche et à prévenir des coup de main de l'extrême droite ? C'est ce que nous ne distinguons pas très bien. Mais l'attitude du nouveau « commissaire général » est suffisamment significa-

tive : il a promulgué une ordonnance aux termes de laquelle tout acte de trahison, c'est-à-dire toute collusion avec l'étranger peut entraîner la peine de mort et des orateurs officiels déclarent qu'il faut déchirer le traité de Versailles, cette charte d'esclavage, et ne le remplacer par rien. Visiblement la Bavière s'insurge contre les tendances conciliantes qui se sont manifestées à Berlin.

Pour sauvegarder l'unité de direction du Reich il faut à sa tête un homme énergique muni de pouvoirs quasi absolus. Cette autorité est d'autant plus nécessaire au chancelier que la situation financière est devenue tragique. Le mark-papier en est arrivé à ne valoir plus rien. Il faut créer un nouveau signe monétaire ; mais, pour lui donner une valeur réelle, il faut s'assurer de nouvelles ressources, arracher de l'argent à ceux qui en ont. Sans doute les lois d'impôt votées il y a quelques mois ne laissent rien à désirer en fait de sévérité ; elles confinent dans certains cas à la spoliation... Mais la grosse difficulté est de les appliquer, d'atteindre ceux qui, après avoir fait d'énormes fortunes, se sont habitués à dicter leur volonté à l'Etat. Aussi longtemps que ce résultat ne sera pas atteint, le Reich végétera dans la misère et l'impuissance.

On comprend donc que M. Stresemann ait réclamé, pour être en mesure d'accomplir sa tâche, des pouvoirs extraordinaires. Mais il s'est heurté à l'opposition des socialistes qui, l'entendant dire que le travail devait être intensifié dans l'Etat, ont compris que la journée de huit heures serait la première sacrifiée. Le chancelier sentant sa majorité s'effondrer a donné sa démission ; puis, chargé par le président Ebert de former un nouveau ministère, il a voulu passer outre aux formes constitutionnelles et créer une sorte de directoire indépendant des votes parlementaires. Mais la perspective d'une dictature n'a eu l'heur de plaire à aucun des groupes gouvernementaux. Ils ont tous envoyé des délégations au chancelier pour lui exprimer le mécontentement que leur inspiraient ses projets ; ils lui ont aussi donné à entendre que, s'il se conformait à leurs vœux, ils s'efforceraient à l'avenir de ne plus lui jouer des mauvais tours. De sorte que, basé sur la même coalition qui l'avait désavoué, s'est réformé un ministère identique, à deux personnalités près, à celui qui avait disparu. M. Stresemann persiste d'ailleurs à réclamer des pouvoirs plus étendus ; mais il les attend d'un vote du Reichstag.

Telles sont les choses qui, momentanément, ont fait passer au second plan la question des réparations ; elle ne peut manquer de reparaitre promptement au premier.

— Il est certain que les négociations avec l'Allemagne et

le règlement de l'éternelle affaire seraient grandement facilités si la France et l'Angleterre arrivaient à se mettre d'accord et à indiquer une même volonté. On a pu croire un instant que cette chimérique perspective allait devenir une réalité. L'entrevue Poincaré-Baldwin a eu certainement une influence apaisante ; elle a été suivie d'un communiqué qui disait que les deux ministres avaient été heureux d'établir leur commune manière de voir et de constater que sur aucun point il n'existait de divergence de principe qui pût compromettre la collaboration des deux pays. Ce qui était assez anodin car, si cette divergence avait existé, il n'appartenait pas aux chefs de gouvernement de le proclamer en face du grand public ; ce qui n'en a pas moins provoqué une joyeuse émotion, en Angleterre chez les journaux francophiles, en France dans presque toute la presse.

Mais le temps est passé où il suffisait d'une heure de conversation entre des hommes puissants pour changer toute l'orientation politique de grands Etats. Entre la France et l'Angleterre il n'y a pas d'opposition de principe, heureusement ! Mais les querelles de détails sont devenues si habituelles qu'il est maintenant fort difficile d'obtenir un franc accord sur quoi que ce soit ; et, sur les deux rives du canal, divers personnages politiques ou journalistes influents semblent avoir fait tout leur possible pour atteindre ce résultat déplorable.

La contre-partie du communiqué a été fournie par lord Curzon dans un discours qu'il a prononcé devant les délégués des Dominions qui, réunis une fois de plus en conférence à Londres, entendent s'occuper, non seulement de questions économiques et administratives, mais de la politique générale de l'empire. Le chef du *Foreign Office* a refait tout l'historique de la question des réparations, accentuant plutôt qu'atténuant les différends qui ont surgi entre les deux nations « amies et alliées » ; il a repris la thèse exposée dans la note du 11 août d'après laquelle l'occupation de la Ruhr est contraire aux traités et terminé en invitant la France à présenter des propositions. Comme on estime à Paris qu'on a, à plus d'une reprise, exposé noir sur blanc ce qu'on voulait et que, par surcroît, M. Poincaré le répète tous les dimanches, le langage du noble lord a fait une détestable impression ; et maintenant la presse française a repris ses attaques contre l'Angleterre, comme si M. Poincaré n'avait pas rencontré M. Baldwin, comme si le communiqué bienfaiteur n'avait jamais vu le jour.

Il faudra bien se mettre d'accord pourtant une fois ou l'autre ; car, aussi longtemps que ce ne sera pas le cas, la question des réparations ne se réglera pas. Malheureusement, chacun n'y

met pas de bonne volonté et le temps qui s'écoule ne facilite pas la tâche, au contraire.

— La révolte militaire qui, de Barcelone, a gagné Madrid va-t-elle transformer les destinées de l'Espagne ? On pourrait le croire en constatant le nombre de décrets que signe le général Primo di Rivera, triomphateur du jour, désigné par le roi comme chef du Directoire. Il s'agit de détruire les abus dans le pays du monde où il y en a le plus : le dictateur s'y emploie énergiquement. Malheureusement les gens qui connaissent l'Espagne nous disent qu'à côté des abus qu'on détruit il en existe d'autres auxquels le maître du pouvoir ne touchera pas, parce que ceux qui en profitent sont ses partisans et ses soutiens. On doit reconnaître aussi que les nombreux pronunciamientos qui se sont produits au cours du XIX^e siècle n'ont jamais embelli beaucoup le sort des pays ibériques. Mais la situation administrative, économique et sociale de l'Espagne était si mauvaise sous le régime des clientèles qui se succédaient au pouvoir avec la régularité d'un mouvement d'horloge que ce coup d'air du dehors, impuissant à la rendre pire, ne peut que l'améliorer ; et c'est déjà quelque chose.

Lausanne, 9 octobre.

ED. ROSSIER.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

Tome CXII. — N° 335. Novembre 1923.

Rédaction et administration : Lausanne, 1, Rue de Bourg.

Prix de l'abonnement annuel : Fr. 20. — pour la Suisse.

Fr. 26. — pour l'Union postale.

Tous droits de traduction ou reproduction réservés. La « Bibliothèque Universelle » ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés et ne se charge pas de les renvoyer.

Les livres poétiques de l'Ancien Testament.

LA POÉSIE HÉBRAÏQUE. — Les livres poétiques sont relativement nombreux dans l'Ancien Testament et la plupart peuvent être considérés comme les chefs-d'œuvre de la littérature hébraïque. Cette poésie est remarquable par son souffle, sa grandeur, son énergie, son originalité. Elle se distingue sans hésitation possible de la prose hébraïque, et cependant nous ignorons en quoi consiste la prosodie des Hébreux.

De nombreux travaux ont été publiés pour élucider cette question capitale. Mais toutes les tentatives pour saisir le secret métrique de cette poésie ont jusqu'à présent échoué, malgré le haut mérite des publications faites par des hébraïsants tels que Neubauer, Ley, Perles, H. Muller, etc.

Quelle que soit notre ignorance de ce qui constitue la métrique hébraïque, l'harmonie des vers hébreux est si sensible à l'oreille de l'hébraïsant, qu'en dehors de tout autre indice (ponctuation, accentuation), il séparera sans difficulté les hémistiches. Il n'a pas besoin pour le faire de tenir compte des accents imaginés par les rabbins du moyen âge, pour fixer la prononciation modulée et la césure des vers. L'Ancien Testament a de nombreuses pages en prose poétique (Jérémie, Ezéchiel, etc.) ; il est impossible à celui qui possède bien la langue hébraïque de les confondre avec les textes poétiques du recueil biblique.

La poésie hébraïque a une histoire, réduite dans l'Ancien Testament à quelques exemples, peu nombreux, d'un cycle poétique archaïque. Il reste quelques traces d'une antique poésie rimée qui rappelle le *redjez* arabe. Dans la métrique arabe, très développée et très compliquée (on y compte 16 mètres primitifs, sans parler des mètres secondaires issus des premiers), le *redjez* est le vers archaïque rimé, ayant un nombre de pieds déterminé (la quantité existe en arabe comme dans la poésie latine), dérivé du *sadj'* ou prose rimée qui l'a précédé dans l'antiquité arabe. Dans l'Ancien Testament, le « Chant de la source » (Nom. XXI, 17-19) est rimé (rime en *a* à chaque hémistiche, comme dans le *redjez*). On peut en citer d'autres exemples.

Quant à la structure même du vers hébreu, à l'époque classique (VIII^e siècle) et dans les siècles qui l'ont suivie, nous n'en connaissons que les caractères extérieurs : divisions en strophes, avec ou sans répétitions ou refrains, vers à deux, trois ou quatre hémistiches, etc. Parmi ces caractères, il en est deux plus particuliers à la poésie hébraïque : c'est la disposition alphabétique et ce qu'on a appelé le parallélisme.

La disposition dite alphabétique ne se rencontre que dans un petit nombre de morceaux. Ainsi le Psaume CXIX est divisé en strophes de huit vers, chaque série, et dans chaque série les huit vers, commençant par la même lettre de l'alphabet hébreu, les lettres se succédant dans l'ordre alphabétique. La 4^e lamentation a vingt-deux vers alphabétiques (l'alphabet hébreu a vingt-deux lettres) ; la 3^e a soixante-six vers

alphabétiques, chaque lettre étant répétée trois fois par groupe de trois vers.

Le parallélisme, qui affecte le style et la pensée, consiste dans la répétition synonymique ou antithétique de l'idée dans les deux hémistiches du vers, ou bien dans plusieurs vers consécutifs, ou à intervalle de plusieurs vers. Le lecteur n'aura qu'à lire, dans une bonne traduction moderne, par exemple le Psaume CXIV ou le chapitre X des Proverbes, pour se rendre compte du procédé. Ce sont là deux exemples très simples ; il y a des modes beaucoup plus compliqués de parallélisme.

Si nous ajoutons que les poètes usent, comme dans toutes les littératures, d'un langage spécial et d'expressions rares, inusités en prose, nous aurons dit à peu près tout ce que nous savons de certain sur l'art poétique de l'Ancien Testament.

LE LIVRE DES PSAUMES. — Le Psautier, en hébreu, a pour titre *Tehillim*¹, mot qui signifie *louanges, chants de louange*. C'est un terme très général qui correspond très bien au contenu de l'ouvrage.

Les cent cinquante psaumes du texte hébreu forment, en effet, un recueil des plus variés, quant au fond et quant à la forme de la pensée. On y trouve des hymnes, des cantiques, des élégies, des odes, des prières, des chants patriotiques, politiques (par exemple le Ps. II sur l'intronisation d'un roi), des poèmes didactiques, des psaumes de pénitence, des litanies liturgiques, etc. ; on y lit même un épithalame royal (Ps. XLV). La forme métrique en est très diverse : psaumes strophiques, alphabétiques, chants à répétitions ou à refrains, psaumes avec solos et chœurs. Tantôt le poète parle en son nom personnel et fait allusion à des circonstances spéciales de sa vie ; tantôt il prend la parole au nom d'Israël, qu'il personnifie, au nom des affligés ou d'un groupe particulier d'adorateurs. Dans quelques cas rares, il est question d'événements historiques (ruine de Jérusalem, déportation, exil,

¹ C'est ce mot que les Septante ont rendu par le grec *psalmoi* (psaumes) qui signifie « chants avec accompagnement d'instruments à cordes ».

comme dans le Ps. CXXXVII, par exemple) ; ou bien il est rappelé quelque circonstance de la vie d'un haut personnage, roi, dignitaire civil ou ecclésiastique (pour ce dernier cas, voir, par exemple, Ps. XLII, 5).

La collection du Psautier s'est formée très lentement. Il est certain qu'il y a des psaumes anciens et que plusieurs sont de David, mais le nombre en paraît restreint, et les rabbins, en en attribuant soixante-treize au grand roi, l'ont fait le plus souvent à tort : beaucoup de psaumes dits de David font, en effet, allusion à des événements très postérieurs à son règne (exil, etc.).

Rien n'est plus difficile que de déterminer les auteurs et les époques des psaumes : c'est une tâche presque impossible à remplir, et le nombre de ces petits poèmes dont l'âge a pu être approximativement fixé est très limité. On ne doit pas en être surpris ; les questions d'intégrité de texte, d'époque de composition et d'auteur se posent, en effet, pour chacun des 150 psaumes.

Il en est de même pour l'interprétation des nombreux termes d'ordre musical et d'ordre liturgique, que nous rencontrons dans les suscriptions des psaumes, indications d'âge très récent et qui ont en général très peu de valeur.

Ces chants religieux ayant joué un rôle très important dans le culte, et ayant été recopiés et chantés des milliers de fois, à travers les siècles de l'histoire d'Israël, il est évident que de profondes et nombreuses altérations de texte se sont produites, qui compliquent singulièrement l'étude critique du Psautier.

Tous ces faits sont d'autant plus regrettables que le Livre des Psaumes a une valeur religieuse et littéraire de premier ordre.

LES LAMENTATIONS. — Le titre de ce livre en hébreu consiste dans le premier mot du texte *Ecâh*, qui signifie *Comment ! Eh quoi !* Il ne comporte aucun nom d'auteur. Le titre de « lamentations » a été donné par les Septante (en grec *Thrénoi*). C'est la version grecque aussi qui, la première, a attribué à Jérémie cet ouvrage.

Le livre est formé de cinq élégies sur la ruine de Jérusalem. Dans la première, le poète se lamente sur la capitale réduite à la servitude, tandis que Juda est en exil. Dans la seconde, il pleure sur les ruines de Jérusalem et il fait un tableau saisissant de la catastrophe. Dans la troisième, l'auteur raconte ses souffrances personnelles : ses ennemis ont voulu le jeter dans une fosse, le lapider (v. 53) ; mais Dieu leur rendra l'œuvre de leurs mains (v. 64). Dans la quatrième, le poète sanglote sur la ruine du Temple. Dans les derniers jours du siège, la famine exerçait ses ravages ; des femmes même ont dévoré leurs enfants ! Sion expie ses péchés ; mais Edom, la maudite, sera punie à son tour (v. 21 s.)¹. Dans la cinquième, l'auteur dépeint le triste état du pays après la catastrophe et la misère des habitants qui y sont restés. Les chacals se promènent dans les décombres de la ville. Dieu sera-t-il toujours irrité contre son peuple (v. 22 et dernier) ?

Il y a incontestablement unité de sujet dans les cinq élégies. Est-ce à dire qu'elles soient d'un même auteur et que cet auteur soit Jérémie ?

L'unité, à vrai dire, est lâche et la gradation fait défaut. La quatrième élégie serait mieux placée après la deuxième et les lamentations 3 et 5 sont assez indépendantes du reste des poèmes.

Jérémie en est-il l'auteur, comme l'ont affirmé les Septante, trois siècles environ après la mort du prophète ? Les élégies sont d'un style très différent des discours de Jérémie ; le prophète écrit dans une prose poétique, les lamentations sont versifiées. Les quatre premières sont même des poèmes alphabétiques (l'ordre de l'alphabet n'est pas exactement le même dans la première et dans les lamentations 2, 3 et 4). Est-il probable que Jérémie, dont nous connaissons bien la vie et l'esprit, ait écrit ces émouvantes élégies en s'astreignant à l'ordre alphabétique ? On imagine difficilement ce prophète si profond, si patriote, faisant un effort tout professionnel de poète pour plier ses vers à un procédé qui rappelle nos

¹ Allusion aux incursions des Edomites, qui ont profité de la ruine de Jérusalem pour dévaster à leur tour le pays ravagé par les Babylo niens.

acrostiches, et cela sur les ruines fumantes encore de Jérusalem. Cela paraît bien peu probable.

Les Lamentations, sur l'époque de la composition desquelles il ne saurait y avoir aucun doute (586), sont de quatre auteurs différents, ayant écrit l'un la première élégie, un autre la deuxième et la quatrième, un autre la troisième, et un dernier la cinquième. Cette pluralité de poètes contemporains n'a rien de surprenant, étant donné la ruine de Jérusalem ; c'est le contraire qui aurait lieu d'étonner. Quand la nation est réduite à la servitude, quand la capitale et le sanctuaire sont détruits, aucun poète n'exerce le monopole de pleurer sur les ruines de la patrie.

LA POÉSIE ÉROTIQUE. — Deux petits poèmes représentent dans l'Ancien Testament la poésie érotique. Il y aurait lieu de s'étonner de leur présence dans le livre saint, si l'on ne savait que le plus important d'entre eux était interprété allégoriquement dans la synagogue ; quant à l'autre, que nous avons déjà signalé dans le psautier, il a dû la faveur d'entrer dans le recueil sacré à la personne royale dont il fait l'éloge : la tradition y voyait d'ailleurs une allusion au messie.

Le Psaume XLV est un épithalame présenté au roi par le poète (v. 2). Il débute par l'éloge du roi (v. 3-10), suivi de celui de la nouvelle épouse, tyrienne et fille de prince (v. 11-16), et se termine par l'évocation de la postérité glorieuse du roi, dont le souvenir vivra éternellement. Ce chant gracieux, dont le texte nous a été mal conservé, ne paraît pas ancien, mais rien ne permet d'en fixer l'époque.

Le Cantique des cantiques (titre qui, en hébreu signifie le plus beau des chants) est un poème d'amour que la tradition, à une époque reculée, a attribué à Salomon ; le nom du grand roi se trouve déjà dans la suscription du poème. C'est une œuvre lyrique de la plus haute valeur qui, même dans les traductions, qui altèrent toujours la grâce de l'original, a un charme incomparable.

Le sujet de ce chant célèbre est l'amour ; le poème est la peinture d'une ardente passion : tantôt c'est l'amoureux qui parle, tantôt la femme aimée et des chœurs viennent

à plusieurs reprises célébrer la puissance de l'amour. On sait combien ce poème, à toutes les époques, a été étudié, interprété, traduit, imité ; on a été jusqu'à le mettre sur la scène¹.

Les interprétations les plus diverses ont été données du Cantique des cantiques. Pendant de nombreux siècles, l'interprétation allégorique a été la seule admise, et elle a encore des partisans. Dans la synagogue, on y voyait la peinture de l'amour réciproque d'Israël pour son Dieu et de Dieu pour son peuple élu. Dans le christianisme, on y trouvait l'image de l'union du Christ avec l'Eglise : le Verbe divin est l'amant du Cantique, l'Eglise est la femme aimée. De nombreuses variantes de ces deux types classiques d'allégorisation du poème ont été imaginées par les exégètes juifs et chrétiens. Ces essais, dont plusieurs sont extraordinaires, avaient pour but d'expliquer, en se plaçant au point de vue mystique, la présence dans la Bible d'un ouvrage, en plus d'un passage scabreux dans l'interprétation littérale, qui a toujours eu des représentants au sein de l'Eglise.

On a cru résoudre les difficultés que présente le texte du Cantique (forme dialoguée, scènes diverses qui semblent nous transporter en des lieux différents, décousu même, et, incohérence relative du poème) en cherchant à y reconstruire une action dramatique. On y a vu tout un roman d'amour, joué par divers personnages (l'amoureux, l'amoureuse, le roi Salomon) et par les chœurs que nous avons signalés. C'est surtout en France que cette conception dramatique a trouvé les défenseurs les plus distingués (Renan, Albert Réville, Ed. Bruston, qui soutient encore cette thèse). Elle se heurtait cependant aux plus graves objections : insuffisance du poème au point de vue dramatique, nécessitant toutes sortes de suppositions (ceci est particulièrement visible dans la reconstitution scénique du Cantique par Renan), arrangements arbitraires des versets qui ne se prêtent pas à cette conception, etc. En réalité, c'était un moule tout fait qu'on imposait à

¹ On en a représenté une reconstitution scénique, fort belle, à Paris, sur un théâtre privé, il y a peu d'années : *Le Cantique des cantiques*, traduit littéralement et remis à la scène par Jean de Bonnefon, joué pour la première fois à Paris le 22 mai 1905. Illustrations de F. Kupka, in-fol. Paris, 1905.

une matière, qui n'avait pas de forme par elle-même, ou qui ne correspondait d'aucune manière à l'idée même du drame.

On explique aujourd'hui d'une façon très différente le Cantique des cantiques, qui nous apparaît dès lors, tel qu'il a dû être compris à l'époque où il a été composé. Le mérite de cette interprétation naturelle du poème revient à un orientaliste allemand Wetzstein, qui, le premier, pensa à rapprocher les strophes du Cantique des chants nuptiaux syriens, qu'on appelle *ouasf*. Ce mot arabe signifie *éloge*, *description louangeuse*. En Syrie, les noces, qui durent sept jours, sont célébrées par des chants et des danses : l'époux et l'épouse jouent les rôles de roi et de reine. Comme tels, ils reçoivent les hommages de leurs voisins ; l'époux a son cortège d'amis, l'épouse celui de ses compagnes. Dans les chants, la beauté de l'épouse est célébrée, les qualités de l'époux sont décrites et vantées. Une danse caractéristique est celle du sabre, exécutée par l'épouse, danse qui a sa signification morale : elle symbolise le respect qu'impose la femme, qui se garde de toute tentative inconsidérée à son égard. On retrouve dans le Cantique des cantiques la plupart des éléments qui constituent le fond et la forme des chants syriens. La conclusion à tirer de ce rapprochement, c'est que le Cantique est lui-même un chant nuptial, ou un recueil de chants nuptiaux. Les *ouasf* syriens remontent sans aucun doute à une haute antiquité ; on n'invente point de telles coutumes dans les temps modernes, encore moins à l'heure présente.

Quant à l'âge, ce poème, sous sa forme actuelle, ne paraît pas ancien. Nous y relevons, en effet, des mots d'origine étrangère, qui nous reportent soit à la période persane, soit à la période grecque de l'histoire d'Israël. Quant au nom de Salomon, comme auteur, il provient évidemment de la mention du grand roi au cours du poème. Nous ignorons quel poète a écrit ces vers charmants.

LA POÉSIE DIDACTIQUE. — La poésie didactique est souvent désignée sous le nom de poésie gnomique ou *khokmique* (de l'hébreu *khokmâh* sagesse). La pensée religieuse juive s'y

développe en dehors de la tradition ; c'est dire qu'elle a donné naissance aux livres les plus originaux de l'Ancien Testament, par le fond et par la forme. Ces livres sont : *Job*, *les Proverbes* et *l'Ecclésiaste*.

*Le Livre de Job*¹. — Ce livre célèbre, le plus remarquable de toute la Bible hébraïque par la force de la pensée et par la majesté et la variété du style (le poète est un maître dans l'art poétique), examine sous toutes ses faces le problème de la souffrance imméritée. Il le fait à propos de l'histoire de Job qui nous est racontée en prose dans le prologue (I et II) et dans l'épilogue (XLII, 7-17).

Job est un saint personnage, auquel la légende attribue toutes les vertus et accorde tous les biens de ce monde, et qui est frappé si injustement par la divinité qu'il tombe dans la plus effroyable misère. Mais au sein de la détresse la plus grande (il a perdu successivement sa fortune, ses enfants, sa santé), il demeure non seulement un croyant, mais ne cesse de bénir Dieu, en qui il ne saurait voir aucun mal. L'épilogue nous le montre rétabli par Dieu même dans sa prospérité passée.

C'est sur cette légende, bien connue dans le milieu israélite et que l'auteur a conservée entièrement sous sa forme haggadique² que le poème de Job a été composé. Le poète suppose que trois amis viennent visiter Job pour le plaindre et lui offrir les consolations de la religion et de l'expérience. Ce sont ces dialogues entre Job et ses trois amis qui permettent au penseur d'exposer toute sa pensée sur le problème de la douleur.

Des solutions différentes de l'énigme de la vie sont proposées. L'auteur repousse la doctrine traditionnelle des rétributions temporelles, en vertu de laquelle Dieu récompense ici-bas l'homme de bien et punit le méchant : les faits la contredisent.

Dans la légende, la souffrance imméritée est considérée comme une épreuve ; l'auteur tient cette réponse pour superficielle : elle ne fait qu'effleurer le sujet ; il ne s'y arrête pas.

¹ Ce livre a 42 chapitres.

² L'haggadâh est la légende pieuse dans le cercle judaïque.

La solution par la vie future semblerait s'offrir à lui : elle serait la consolation par excellence. Mais c'est une impossibilité. Dans la religion d'Israël, les croyances sur le lendemain de la mort étaient, comme on sait, très vagues et très obscures.

L'auteur ne donne aucune solution du problème. Convaincu de l'existence de Dieu, il nous peint son héros se courbant sous la volonté énigmatique et toute-puissante de la divinité.

Ces pensées profondes sont exprimées dans un langage imagé admirable, qui fait du Livre de Job le chef-d'œuvre de l'Ancien Testament. C'est une poésie d'une merveilleuse grandeur.

Le poème, dans lequel on constate la présence de quelques fragments déplacés, et l'insertion d'autres passages composés antérieurement, quo l'auteur paraît avoir utilisés pour ce grand ouvrage (par exemple la description grandiose, au chapitre XXVIII, du travail des mines, d'où l'on extrait les pierres et les métaux précieux, et la comparaison avec la sagesse, que l'on ne trouve nulle part, si ce n'est en Dieu), est très certainement d'un seul et même auteur, inconnu, et qui a dû vivre à une époque où la pensée religieuse, chez quelques représentants éminents d'Israël, avait atteint sa maturité. Les temps précédant immédiatement l'exil, ou peut-être mieux ceux qui l'ont immédiatement suivi, conviendraient comme époque pour la composition du grand poème.

Un pieux lecteur, qui a vécu plus tard, a cherché à corriger l'impression fâcheuse que la lecture du livre pouvait produire sur les fidèles de l'orthodoxie israélite. C'est lui qui a écrit les seules pages qu'on ne puisse vraiment attribuer au grand poète : le discours d'Elihou (XXXII-XXXVII), personnage nouveau, introduit à la fin du poème, qui, dans un langage prétentieux, dont la forme poétique est très différente de celle du poème et lui est très inférieure, condamne Job et ses amis et fait l'apologie du dogme classique.

Le poème de Job comprend donc les chapitres III à XXXI et XXXVII à XLII, 6.

*Les Proverbes*¹. — Le titre hébreu de ce livre est le pluriel du mot *mâchâl* qui signifie : comparaison, allégorie, parabole, maxime, proverbe, sentence. On trouve dans cet ouvrage, dont le contenu est très varié, que les divers sens du terme hébreu correspondent exactement au fond de la composition.

Les Proverbes ne forment pas à proprement parler ce qu'on appelle un livre. C'est une collection de maximes, de sentences et de fragments plus étendus, d'auteurs inconnus et on peut dire, de toutes les époques. Les questions d'auteur et d'époque ne se posent pas pour des recueils de ce genre, en quelque langue que ce soit, française ou arabe, par exemple, pour ne citer que deux peuples chez lesquels cette sorte de littérature a été particulièrement développée.

Si la forme est variée, le fonds ne l'est pas moins. On trouve parfois dans les Proverbes des maximes d'une sagesse terre-à-terre. Ce n'est point à dire que l'esprit de cet ouvrage ne soit excellent : la sagesse dont il est question est d'ordre tout pratique. Lisez, par exemple, le portrait de la femme adultère et du malheureux qui tombe dans ses pièges (VII), celui du paresseux et de la fourmi (VI, 6-11), celui de la femme vertueuse (XXXI, 10-31), etc. Il y a là des observations et une expérience de la vie de premier ordre. Sans doute cela manque d'idéal, mais c'est d'une saine morale pratique. Le fond, d'ailleurs, est religieux : la crainte de Dieu est proclamée le commencement et la base de la sagesse.

On chercherait en vain un ordre dans un ouvrage de ce genre : de là des répétitions, des suites de maximes sur les sujets les plus différents. Que nous ayons affaire à une collection, c'est ce que confirment les divisions du recueil, qui sont au nombre de huit.

1^o Une introduction (I-IX) : prologue qui débute par ces mots « Proverbes de Salomon, fils de David, roi d'Israël » (I, 1-6), l'épigraphe bien connue « la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse » (I, 7), puis des exhortations et des avertissements adressés par la Sagesse, personnifiée, aux jeunes gens.

¹ Ce livre est divisé en 31 chapitres.

2° Une collection de « Maximes de Salomon » (X-XXII, 16).

3° Un petit recueil de « Paroles des sages » (XXII, 17 ; XXIV, 22).

4° Un très bref recueil qui a pour titre « Ce qui suit vient encore des sages » (XXIV, 23-34).

5° Une seconde collection de « Proverbes de Salomon recueillis par les gens d'Ezéchias, roi de Juda » (XXV-XXIX).

6° Un court recueil intitulé « Paroles d'Agour » précédé d'un préambule (XXX).

7° Un très bref fragment ayant pour titre « Paroles du roi Lemouel (personnage inconnu), sentences par lesquelles sa mère l'instruisit » (XXXI, 1-9).

8° L'éloge de la femme vertueuse (XXXI, 10-31), que nous avons signalé plus haut.

Y a-t-il dans cette grande collection de *mâchâl* des proverbes de Salomon ? C'est possible, mais il est bien difficile de l'affirmer, quoique le nom du grand roi paraisse à trois reprises ; la première fois, il est vrai, il n'est mentionné que pour mettre le recueil tout entier sous l'égide d'un illustre protecteur.

*L'Ecclésiaste*¹. — Ce livre célèbre présente dès la première ligne un problème linguistique, dont on a proposé de multiples solutions. On lit au premier verset : « Paroles de *Kôhélet* (ce mot est le titre du livre en hébreu), fils de David, roi de Jérusalem. » Le terme *Kôhélet*, que les Septante ont traduit par le grec *Ekklesiastês* (avec le sens de *celui qui s'adresse à une assemblée*), est en hébreu du genre féminin et signifie « celle qui appelle, qui convoque ». Appliqué à un personnage masculin, le roi Salomon, auquel ce verset fait incontestablement allusion, ce mot ne peut être, à mon avis, qu'un adjectif qualifiant un substantif sous-entendu, à savoir « sagesse », appellation qui convient bien au grand roi, qui, dans la tradition sémitique (israélite, arabe, etc.) a toujours passé pour le prince sage par excellence. Je propose donc de traduire le premier verset : « Paroles de la sagesse populaire² »

¹ Ce livre a 12 chapitres. La division des versets n'est pas la même dans les deux derniers chapitres, dans certaines versions.

² Nous rendons ainsi le « qui s'adresse à l'assemblée ».

(c'est-à-dire du sage populaire) *Salomon*, fils de David, roi de Jérusalem. »

Le nom de Salomon, qui paraît au début du livre comme étant celui de l'auteur, ne saurait s'imposer à nous ; cette mention est sans aucune valeur. Dans le cours de l'ouvrage, en effet, Salomon se vante d'avoir été plus puissant que tous ses prédécesseurs à Jérusalem (II, 7ss) ; or il n'y a eu que David avant lui. Il parle avec mépris de ses successeurs (II, 18-19, IV, 15-16), ce qu'un Salomon historique n'aurait pu faire, ignorant les destinées futures de sa dynastie. Non dans l'Ecclésiaste, Salomon est un personnage qui tient beaucoup plus de la légende que de l'histoire.

Une autre difficulté réside dans la question de savoir en quoi consiste le caractère poétique de l'Ecclésiaste. Il est difficile de le déterminer. C'est plutôt de la prose rythmée que de la poésie proprement dite, bien que le parallélisme, si frappant dans les vers hébreux, y soit très sensible. Mais nous connaissons si mal, comme nous l'avons dit, l'art poétique hébreu, que nous sommes embarrassés pour résoudre ce nouveau problème.

L'Ecclésiaste paraît avoir été écrit par un même auteur ; seul l'épilogue (XII, 9-14 ou 11-16 dans quelques versions) est d'une autre main.

L'auteur affiche une expérience de la vie, qui l'a conduit à douter à peu près de tout. Il a vécu en grand seigneur, usant jusqu'à l'abus de toutes les jouissances que la fortune offre à ceux qui la possèdent. De cette existence mondaine il n'a récolté que la lassitude et le dégoût. Tout est vanité ; il n'est rien d'utile, même le travail. Rien de nouveau sous le soleil. L'homme est l'éternelle dupe : rechercher la sagesse, c'est poursuivre le vent, etc.

L'auteur de l'épilogue a jugé nécessaire, pour sauver le bon renom de l'auteur supposé, de conclure par ces mots : « Crains Dieu et garde ses commandements » (XII, 13), qui, joints au nom de Salomon, ont permis de conserver dans le Canon de l'Ancien Testament, ce livre intéressant qu'on est surpris d'y trouver.

Le style de l'Ecclésiaste est rempli d'expressions très

originales, que la traduction de Renan a rendues presque populaires. Mais ce style est plein de difficultés : on y relève 46 mots rares, 42 autres qu'on ne lit nulle autre part dans la Bible ; beaucoup de ces termes difficiles ne s'expliquent que par les langues qu'on a parlé en Palestine dans les derniers temps d'Israël.

Ces considérations d'ordre linguistique, jointes à certaines allusions, comme celle qui est faite au temple de la Restauration juive, celui du Ve siècle qui a subsisté jusqu'à la fin du I^{er} siècle av. J.-C. (IX, 2), et à l'esprit du livre, font penser que cet ouvrage est un des plus récents de la collection biblique ; il daterait du II^e siècle avant notre ère.

On a cru, non sans quelque apparence de raison, y trouver d'obscures allusions à la doctrine philosophique d'Héraclite.

EDOUARD MONTET,
Professeur de langues orientales
à l'Université de Genève.

Le pendant d'oreille.

Ma musique préférée, ce sont les airs de danse. Je n'y peux rien, c'est la faute de mon père, de ma mère, et avant tout de mon pays de montagnes. Comme le mal du pays est la maladie générale de la montagne, le goût pour la musique de danse, c'est la santé à la montagne. Les airs de danse sont pour le peuple des bergers ce que l'eau est pour le poisson ; seulement à l'inverse, ils lui entrent dans l'oreille et ressortent par la bouche en cris de joie. Mais, à moi, la musique de danse me va au cœur, et, comme l'écho maudit de la grotte rocheuse, mon âme renvoie à triple ses appels joyeux.

Je pouvais avoir neuf ans quand, un jour, la charmante fille d'un paysan montagnard eut son repas de noce dans notre auberge d'Adam et Eve. Je la connaissais bien, ayant été plus d'une fois dans la vallée supérieure un petit hôte bien vu, sous le toit bas de son chalet brun sombre. Et plus d'une fois j'avais entendu les garçons du village faire leur sarabande nocturne autour des tas de bois, comme si le diable lui-même en était. Et quoique ce ne fût pas le diable, mais des garçons endiablés de robuste stature, ils pouvaient bien en vouloir, si ce n'est aux âmes, du moins au corps des deux jeunes filles belles comme des statues, qui chaque soir chantaient en filant dans la chambre à boiseries.

La plus jeune, qui se mariait présentement, Annabethli, était ma préférée, car, dès qu'elle riait, c'était un lever de soleil et quand sa main caressait mes cheveux, c'était Noël.

Or, quand la noce battait son plein dans notre salle aux boiseries blanches, que les paysans commençaient à piaffer comme des chevaux après l'avoine, et que les femmes étaient en gaité comme des guêpes dans un pot de confiture, grand' mère m'envoya au lit.

— Maintenant, va te coucher, Meiredli, il est temps. Voistu ? On allume déjà les lampes.

Mais je ne prêtais aucune attention à l'exhortation de grand'mère, car le petit joueur d'accordéon, le valet du montagnard, venait de s'installer dans le coin du poêle.

— On va danser; venez, le valet d'Annabethli a déjà son accordéon sur les genoux.

— En vérité, dit grand'mère, il est grand temps pour les petits garçons de disparaître sous leurs couvertures. Allons, Meiredli, un peu lesté.

Je regardais étonné dans le coin du poêle.

— Pourquoi le joueur d'accordéon fait-il une mine si fâchée ? Autrement, ses dents riaient toujours.

Grand'mère jeta un regard interrogateur sur le valet de la montagne, puis elle dit à demi-voix :

— Tais-toi donc, bêta, il faut bien qu'il fasse la mine qu'il a. File, maintenant, « allez¹ » marche.

— Grand'mère.

— Eh bien ! qu'est-ce encore ?

— Grand'mère, pourquoi le joueur d'accordéon regarde-t-il tout le temps Annabethli ?

La bonne vieille jeta un regard étonné sur la mariée.

— Vite, vite, petit, dit-elle alors plus sérieusement, au lit.

J'étais déjà en haut, dans la chambre à coucher. Mais quand je fus en chemise, voici qu'au-dessous de moi se déchaîne une musique à me faire bondir au plafond et pousser des cris de joie jusqu'au ciel. Préalablement, je fis quelques culbutes sur le lourd édredon, riant aux éclats sans discontinuer. Mais tout à coup la maison fut ébranlée, et au piétinement, au vacarme qui se fit en bas, on eût dit que l'enclume de mon oncle, le forgeron, était montée de sa forge, et dirigeait la danse. Soudain, ce tapage s'arrêta, et il n'y eut plus au-dessous de moi que des rires dans un cliquetis de verres. Moi aussi je m'étais tranquilisé. Je m'étais glissé jusqu'à la porte et prêtais l'oreille vers le corridor. Personne au loin à la ronde ; de la cuisine seulement venaient des chocs de vaisselle et un sifflement. Mais de nouveau l'accordéon égaya toute la maison.

Alors je m'approchai doucement de l'escalier. A l'instant, je fus assis sur la rampe et filai à toute vitesse jusqu'au rez-

¹ En français dans l'original.

de-chaussée. Evitant la salle d'auberge, je me faufilai en hâte dans l'obscurité de la pièce attenante qui en était séparée par une cloison vitrée. D'abord je repris haleine, car la descente dans cette chambre de derrière s'était effectuée avec la rapidité de l'éclair. Puis j'écartai légèrement la draperie et plongeai mes regards curieux dans la salle suffisamment éclairée et pleine de fumée.

Ah ! quelle gaîté là-dedans ! Ce qu'on s'amusait à cette noce ! Mais le plus beau c'était l'accordéon. Quel son merveilleux il avait ! Il renfermait bien sûr les sept félicités dont grand'mère me parlait sans cesse. C'était à vous faire crier, à faire sortir des maisons les garçons qui courtisent. Cette musique me faisait constamment sautiller tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, dans un fou rire inextinguible. J'avais envie de sauter par le vitrage. Non, ce qu'ils se divertissaient !

Soudain, je remarquai, tout près de moi, le musicien, le valet du montagnard. Accroupi à côté du vitrage, dans le coin du poêle, il me tournait le dos, si bien que je voyais seulement sa nuque masquant à demi la vue de la salle. Mais, sur sa joue, un reflet doré me frappa. Et regardant mieux, je remarquai dans une touffe de cheveux frisés une jolie boucle d'oreille. A son jeu fou, elle oscillait deci-delà, comme si elle exécutait dans le secret de sa cachette une danse particulière. Je la considérai curieusement. Le jolipendant d'oreille ! Je ne pouvais me lasser de le voir. Une miniature d'écuelle à lait, suspendue à un mignon anneau d'or, frétillait inlassablement.

Le joueur tourna la tête à demi. Je me rejetai en arrière, effrayé. La méchante figure qu'il avait ! Encore bien plus fâchée qu'auparavant. Ayant des danses si guillerettes dans son accordéon, comment pouvait-il faire une mine si fâchée ? Et quand la jeune mariée passa devant lui en dansant, son regard se fit terrible. Mais je l'oubliai tout aussitôt, lui et sa physionomie, car Annabethli dansant avec le marié attirait tous mes regards. Quel homme de carrure grossière elle avait pris ! Et qu'il passait lourdement, comme s'il avait dansé sur deux échelas ! Pourquoi Annabethli ne cessait-elle de regarder à terre ? Pas moyen de voir son visage. Tout près de moi et

du musicien, elle passa en dansant le long du vitrage. Elle leva les yeux un instant. Je fus stupéfait. Annabethli, elle aussi, avait l'air fâchée, elle qui à la maison n'en finissait pas de rire, si bien que sa mère ne faisait que lui crier :

— Ne ris donc pas pour le moindre brimborion. En voilà une qui a toute la sainte journée son cadran au soleil.

Qu'avait-elle donc ? Son malotru de danseur devait lui avoir écrasé le pied, pour sûr. Quel pataud ! De nouveau, elle fixait le plancher, elle était loin. La danse finie, les convives reprirent leurs places à la longue table. Ils riaient, échangeaient des sentences et des toasts, portaient des santés dans leur allégresse de fête.

Le marié, en bonne humeur, était venu, son verre rempli à la main, au joueur d'accordéon blotti dans son coin.

— Tiens, Veriwysel, fais-moi raison. Tu nous fais sauter aujourd'hui comme jamais. Quand tu entonnes un air, ça vous lève de votre chaise comme le fœhn fait d'une plume d'oiseau. Par la grêle éternelle, tu as toute une kermesse dans ton accordéon, bois, Veriwysel, bois.

— J'ai déjà à boire, dit le musicien, sans regarder le gars debout devant lui.

— Fais-moi raison, insistait le marié et, sache-le, tu n'y perdras pas d'avoir fait pour moi un jeu si diablement beau.

« Pour toi ? » Ce fut dit à demi voix, péniblement, dans le coin du poêle, de sorte que je pus tout juste l'entendre. Mais le marié disait dans un éclat de rire :

— Si tu ne veux pas, tu l'as eu.

Parlant ainsi, il vidait son verre d'un trait et retournait à la table.

Poussant le rideau un peu plus loin, je pus voir le musicien se mordre les lèvres, la tête en feu. Mais tout à coup il saisit l'accordéon sur le froid tuyau du poêle, et il joua une danse qui m'aurait fait monter au plus haut sommet de sapin si j'eusse été un écureuil. Quelle musique ! Tous les murs me semblaient crier : « Réjouissez-vous. Réjouissez-vous. Réjouissez-vous ». Toute la terre me semblait n'être qu'un seul hourvari. Je me sentais pris comme par des tenailles, et tiré, entraîné, poussé comme si j'avais eu une avalanche derrière

moi. Je poussai la porte de la petite chambre, j'allai droit à la mariée assise au milieu de la table.

— Annabethli, dis-je, hardiment, je veux aussi danser une fois avec toi.

La jeune femme me regarda abasourdie. Mais un formidable éclat de rire retentit. Toute rougissante, elle me dit :

— Que veux-tu Meiredli ? Tu veux danser avec moi ?

— Oui, Annabethli.

Nouvel éclat de rire, comme quand un tombereau de pierres se décharge sur un talus. Annabethli se mit à sourire d'abord à peine, autour du petit nez retroussé, puis de tout son minois. Quelque part, dans la pourpre de ses joues, je vis briller un point d'or.

— Oui, oui, petit, dit-elle tout haut, je veux de tout cœur danser avec toi.

Elle se leva d'un bond, me prit les deux mains, et se mit aussitôt à tourner seule avec moi. Je bondissais comme un chevreau de quinze jours, cherchant tout de bon à exécuter de mon mieux avec ma partenaire la danse du pays. Et quand le joueur d'accordéon poussa un jodel irrésistible faisant couler son jeu comme une cascade au clair miroir, j'oubliai tout le monde, lançai un même jodel, criai : « Hourra ! Hourra ! » et voulus faire passer Annabethli sous mon bras. Un rire fou ébranla la salle. Mais soudain deux bras tendres m'entourèrent et je me trouvai sur le cœur affolé de la mariée, qui se mit à tourbillonner éperdument avec moi.

Alors je remarquai de nouveau la tache d'or brillante sur la joue d'Annabethli, et, à travers le fin tissu des cheveux, j'aperçus une mignonne boucle d'oreille. Elle ressemblait à la mouche dorée qui danse devant la vitre rougeoyante le soir. Comme elle brillait. Mes yeux ne la quittaient pas. Soudain je reconnus, étonné, que l'anneau retenait une minuscule écuelle, toute semblable à celle que le musicien portait à l'oreille.

— Annabethli, dis-je à mi-voix à ma farouche danseuse, à présent je sais pourquoi tu n'as qu'un pendant d'oreille.

Effrayée, Annabethli me regarda fixement. Sa danse se ralentit aussitôt.

— Que dis-tu, Meiredli ? Comment peux-tu voir que j'ai une seule boucle d'oreille ?

— Oh ! répondis-je, je l'ai bien vu quand même tu as tiré tes cheveux par-dessus. Hein, fis-je, pénétré de mon importance et riant de tout mon cœur, c'est que tu as donné l'autre pendant d'oreille au joueur d'accordéon.

— Jésus ! Dieu du ciel ! gémit la mariée, s'arrêtant oppressée.

La musique cessa, et un éclat de rire à la manière des vieux Suisses gronda de nouveau dans l'auberge.

— Petit, murmura en hâte Annabethli, tremblant de tout son corps, petit, oui, c'est vrai, j'ai donné l'autre anneau au musicien. Hein, Meiredli, tu n'en diras rien à personne.

Stupéfait, je considérais la danseuse si exubérante tout à l'heure. Elle était pâle comme la mort.

— Pourquoi donc le lui as-tu donné, Annabethli ?

Elle me laissa glisser à terre, en disant d'une voix faible et tremblante :

— Parce que, tu sais, petit, parce que..., il n'y a pas à dire, il sait terriblement bien jouer les danses. Mais n'est-ce pas que tu n'en diras rien à personne.

— Non, répondis-je dans un chuchotement, je ne le dirai à personne.

Annabethli, me soulevant de nouveau, me pressa contre elle à me faire perdre le souffle.

— Comment ! Meiredli, toi ici !

La mariée me lâcha, je glissai à terre. Grand'mère, rentrant de la cuisine, était devant moi. Elle me considérait de ses grands yeux étonnés.

— Qu'est-ce qui te prend, au nom du ciel, de descendre dans la salle, en chemise ?

Horrifié, j'examinai ma personne. En effet, j'étais en chemise au beau milieu de la noce. Un instant je fixai, effrayé, les yeux de grand'mère, puis j'effleurai d'un regard le visage d'Annabethli. Elle me souriait singulièrement, cherchant à arranger ses cheveux émancipés.

— Sacristain en chemise, sacristain en chemise ! dit grand'mère taquine.

Ce fut comme si j'avais touché le feu. Faisant un grand bond,

je me glissai hors de la salle avec la rapidité de l'éclair, courus à ma chambre et me couchai sous le lourd édredon. Ainsi je me tenais coi, tout ensueur, prêtant l'oreille à l'accordéon qui venait de reprendre son étrange chant fait d'allégresse et de nostalgie.

Soudain des pas se firent entendre dans la chambre, et quelqu'un souleva mon édredon. Grand'mère apparut près du lit à la faible clarté de la lune.

— Pourquoi te caches-tu sous les couvertures, Meiredli ? Tu transpires comme une motte de beurre en juillet.

— Grand'mère, demandai-je me dressant à demi, est-ce que les gens se sont moqués de moi ?

— Pour sûr, qu'ils se sont moqués de toi, un tel mioche qui, au lieu de dormir, s'en va au bal, en chemise !

— Grand'mère, est-ce que Annabethli s'est aussi moquée de moi ?

— Non, dit la bonne vieille gravement, aujourd'hui, la seule qui ne rie pas, c'est la mariée. Mais tiens, poursuivit-elle, en me mettant quelque chose dans la main, voilà une friandise qu'elle t'envoie pour que tu te souviennes toujours d'elle. Dis, Meiredli, pourquoi dois-tu te souvenir d'elle ?

— Je ne le dis pas, m'écriai-je, en m'enfonçant sous l'édredon.

Mais entendant grand'mère rire, tandis que ses pas furtifs se dirigeaient vers la porte, je soulevai l'édredon en criant :

— Grand'mère !

— Oui.

— Grand'mère, demain je veux aussi apprendre à jouer de l'accordéon.

— Et quoi encore ? dit grand'mère en ouvrant la porte, tu as déjà trop de choses en tête. Dors maintenant.

Doucement elle referma la porte derrière elle.

Mais moi, je me glissai sous mes couvertures, prêtant l'oreille à l'allégresse nostalgique de l'accordéon. Ses sons paraissaient reculer plus loin, se faisant plus doux, plus légers. Enfin il n'y eut plus qu'un murmure ténu, chantant et mystérieux, qui me semblait venir d'une mignonne écuelle d'or suspendue à quelque lobe d'oreille rose.

MEINRAD LIENERT

Traduit de l'allemand par J. Piaget.

La place de la Grèce dans l'histoire de l'art antique.

Après plus de deux mille ans, l'art grec s'impose encore à nous. Il a façonné notre mentalité esthétique. Nous l'admirons, nous pensons volontiers qu'il a seul atteint la perfection, qu'il est un miracle divin, et, sur l'Acropole, Renan rend un fervent hommage de foi esthétique à Pallas Athena.

Par Rome, le moyen âge où jamais son souvenir ne s'est entièrement effacé, bien que déformé, par la Renaissance, enfin par l'étude précise et scientifique qui se poursuit sans trêve depuis le XVIII^e siècle, son action rayonne sur le monde moderne.

Mais elle a commencé bien avant que Rome ne lui fût soumise. Dès que l'art grec est sorti de sa période de formation, puis pendant toute son existence, il domine ses contemporains étrangers de l'Égypte, de la Phénicie, de Carthage, de la Syrie, de la Perse, de l'Etrurie. Il apporte à l'Inde les thèmes hellénistiques de la divinité et Boudha revêt l'aspect d'un Apollon grec. Plus loin encore, l'Extrême-Orient en est tributaire par certains côtés.

Pourquoi cet art, partout où ses produits sont parvenus, a-t-il modifié les traditions indigènes, séculaires, amenant d'un bout à l'autre du monde antique Indiens et Gallo-Romains à la compréhension d'un idéal tout autre que le leur ? Est-ce un effet du hasard historique, de circonstances qui lui sont extérieures ? N'est-ce pas plutôt par ses qualités innées, par une éclatante supériorité esthétique ? Mais alors en quoi consiste-t-elle ?

Ce n'est pas une longue durée qui assure à la Grèce cette prédominance. Les prêtres de l'Égypte avaient raison de dire au voyageur hellénique : « Vous autres, Grecs, vous n'êtes que des enfants ». Ils songeaient que leur civilisation, comme celles de la Mésopotamie, avait derrière elle un passé millénaire, alors que la Grèce hellénique venait à peine de naître. Ne surgit-elle pas de ce grand bouleversement social qui met fin à la civilisation égéenne, vers le XII^e siècle avant notre ère, et, pendant longtemps, n'est-elle pas plongée dans la barbarie native, dans l'obscurité de ce qu'on a appelé le « moyen âge hellénique » ?

Combien informes ses premières manifestations artistiques ! Idoles du Dipylon, scènes de funérailles que le peintre attique trace vers le IX^e siècle au flanc des grands vases d'argile, dénotent un art dans l'enfance soumis à toutes les conventions des débutants. Aucune comparaison possible encore avec les images souvent fort belles que l'Égyptien taille depuis des milliers d'années, avec celles de la Chaldée de Tello, avec celles des Egéens prédécesseurs immédiats des Grecs sur leur propre sol, avec celles que l'Assyrien crée à ce même moment.

Parti de ces essais naïfs, l'artiste grec va cependant surpasser en un très court espace de temps ceux qu'il pouvait considérer comme ses maîtres. Vers le milieu du V^e siècle avant notre ère, il n'a plus guère à apprendre. Sa période d'éducation artistique est achevée, il possède sa technique et son idéal. Combien rapides ses progrès ! Combien rapide aussi l'évolution entière de la Grèce, puisqu'elle s'inscrit en quelque huit cents ans, du IX^e au I^{er} siècle, à peu près, c'est-à-dire de la barbarie primitive de l'époque « géométrique », jusqu'au moment où la veine créatrice est tarie, et où l'on s'épuise en vaines redites. Si la maturité est prompte, la décadence l'est aussi.

L'Égypte et l'Orient comptent au contraire leur vie artistique par milliers d'années. Les œuvres des premières dynasties, celles de l'Élam et de la Chaldée, sont aussi avancées que bien des siècles plus tard. Ces pays ont évolué eux aussi,

et l'on ne saurait plus admettre l'immobilité de l'art égyptien. Mais leur évolution n'a pas le même caractère qu'en Grèce : il y a changement sans doute, nuances de style suivant les époques, non pas progrès au sens habituel du mot, c'est-à-dire modification graduelle vers le mieux, par des essais qui aboutissent ensuite.

Il leur manque des conditions sociales et des dons naturels qui sont précisément départis aux Grecs. Ils demeurent soumis à des règles qui les régissent despotiquement jusqu'à leur fin. Dans sa première période, l'artiste grec les subit, lui aussi, parce qu'elles sont instinctives et qu'elles s'imposent à tous les arts naissants. Mais, une fois que sa vision et sa main se sont affermies, au lieu de les conserver, de les ériger même en principe absolu, il en comprend l'erreur, il s'en délivre, et, dès ce moment, il dépasse de loin ses rivaux ; il résout des problèmes qui avaient tout au plus effleuré leur esprit.

Par cette délivrance, la Grèce est le seul pays antique dont l'évolution artistique est entière, c'est-à-dire se poursuit avec une rigoureuse logique, passe par les phases normales qui découlent les unes des autres. Alors que l'Égypte et l'Orient restent figés dans la routine, elle parvient, une fois la période de formation close à la fin du VI^e siècle, à l'idéalisme du V^e, au réalisme naissant du IV^e, pour aboutir au réalisme intense des hellénistiques, et dès ce moment, c'est une oscillation entre ces deux modes d'interprétation de la nature, idéalisme et réalisme, recherche du général et de l'accident. Evolution qui est aussi celle de l'art chrétien, offrant de curieuses analogies avec l'antiquité grecque, et qui semble être une nécessité du rythme artistique.

Tous les arts antiques, quand ils présentent les traits nouveaux que nous allons signaler — compréhension esthétique du corps humain, de l'anatomie, de la draperie, acquisition du raccourci, de la perspective — en doivent la connaissance à la Grèce, incapables par eux-mêmes de progresser

au delà d'un point mort. C'est le clair reflet hellénique que nous percevons dans maint monument de l'Égypte saïte et ptolémaïque, de la Perse de Darius et de Xerxès, de l'Inde, d'un peu partout.

Mais la Grèce elle-même ne doit-elle pas beaucoup à l'étranger ? Héritages égéens, emprunts à l'Égypte, à la Mésopotamie, aux Hétéens, aux Phéniciens, acceptations de thèmes, de procédés techniques plus avancés, la Grèce reçoit de toutes parts. Toutefois, — et en cela se manifeste sa vitalité esthétique — tout ce qu'elle accepte, elle le transforme selon son génie propre, et elle tire de ses emprunts des effets insoupçonnés auparavant. Rhoecos et Théodoros de Samos vont chercher en Égypte vers 550 le procédé de la fonte en creux du bronze. Bien que le connaissant depuis des milliers d'années, les artistes égyptiens et mésopotamiens n'en perçoivent pas tous les avantages. Ils ne coulent pas de grandes figures légères, aux minces parois métalliques, que permet précisément le bronze creux ; ils ne comprennent pas que cette matière demande à être traitée selon ses propriétés spécifiques, qu'elle autorise des attitudes très libres et mouvementées, impossibles dans la pierre, et leurs images, quelle qu'en soit la matière, sont toutes conçues sur le même type. Le Grec, lui, pense directement dans le bronze, il adapte ses sujets au métal, il lui demande de grandes statues, et la statuaire en bronze est vraiment une création hellénique. « Tout ce que nous autres Grecs empruntons aux barbares, dit Platon, nous le transformons pour en faire quelque chose de plus beau. »

A quoi tient cette possibilité du progrès ? Tout d'abord au régime social de la Grèce. Les sociétés helléniques, oligarchiques ou démocratiques, indépendantes ou inféodées à une confédération, se ressemblent toutes. Elles sont petites, en comparaison des grands empires égyptiens ou orientaux ; elles sont libres, confiant leurs destinées à un groupe de citoyens, et non pas à un despote qui les régit selon son bon vouloir et les plie à ses caprices. De là des traits qui opposent

l'art de la Grèce à ceux de l'Orient, même à celui de la Grèce préhellénique.

Il n'y a pas d'art officiel, commandé par le prince et par sa cour, qui les flatte, exalte leur rang, leurs exploits, et, contraignant l'artiste à certaines conventions, limite son imagination. En Grèce, l'artiste est un citoyen comme les autres ; il participe à la vie publique, il exprime librement ses aspirations individuelles, et il n'est pas le docile porte-parole d'un chef ; il peut montrer sa personnalité esthétique. Il exprime aussi les aspirations de la vie nationale, de la cité patriotique et religieuse, l'âme collective. Liberté, spontanéité, individualisme, fraîcheur de l'inspiration, s'opposent à la contrainte et à la froideur officielle des arts monarchiques.

La grandeur des monarchies, leur pouvoir despotique entraînent le goût du colossal, du grandiose, du luxe. Temples et palais couvrent des espaces immenses, de multiples reliefs les ornent, dont l'unique sujet est le dieu, avec le roi son représentant sur terre. En Grèce, tout est restreint, cités et leurs ressources, particuliers et leurs fortunes, qui du reste se surveillent jalousement les uns les autres. Point d'édifices colossaux ; les statues dépassent rarement la grandeur naturelle ; pas de luxe exubérant. L'artiste ne se laisse pas entraîner à des effets tout matériels, ceux de la grandeur et de la richesse, mais, limité dans ses moyens, il cherche ce que ne donnent pas l'argent et le pouvoir, quelque chose de plus précieux, la beauté. Il demande à sa capacité esthétique ce que d'autres demandent à des moyens qui leur sont extérieurs, l'harmonie des lignes, des proportions, le rythme, la mesure, la sobriété, le plaisir visuel des formes. Ses qualités instinctives sont favorisées par le milieu social.

Pas davantage de contrainte religieuse. Sans doute l'art grec, dans sa période classique, est profondément croyant ; il sort la divinité comme la cité. Mais il n'est jamais son docile esclave, comme en Egypte, en Mésopotamie, où le dogme impose des formules immuables. Là, les thèmes se répètent inlassablement, les statues ont toutes des poses uniformes, parce que tout est nécessité par les rites, constitue un langage

non tant artistique que religieux. Y renoncer serait un sacrilège. La Grèce, elle, n'a jamais connu de théocratie, de caste toute puissante de prêtres, intervenant non seulement en politique, mais en art. Son esprit rationaliste n'a jamais sombré dans le mysticisme, il a au contraire progressé vers la libération du surnaturel, revendiquant dès le VI^e siècle les droits de la raison. Le conservatisme, la routine religieuse n'ont que de rares effets en Grèce. Les amphores panathénaïques gardent jusqu'au III^e siècle les types, le style, les procédés de la figure noire, créés au VI^e siècle, mais ce sont des produits autant industriels que religieux, que dirigent aussi des lois économiques. Jamais le vrai artiste ne se croit obligé de donner à ses divinités des apparences immuables ; au contraire, il cherche à les modifier par de nouveaux progrès ; chez lui, le sentiment esthétique l'emporte sur la nécessité du dogme. N'est-elle pas caractéristique la lutte que Périclès soutient contre la routine religieuse, et son triomphe n'est-il pas celui de l'art même, puisque nous lui devons la floraison attique de la seconde moitié du V^e siècle, et les chefs-d'œuvre de Phidias ?

Mais c'est surtout à ses dons innés que l'artiste grec doit sa supériorité.

Son esprit est positif. Son imagination ne quitte jamais la terre pour s'évader dans le monde des chimères, de la rêverie fantastique. Elle se meut toujours dans les limites de la réalité. Elle ne conçoit pas des ensembles visionnaires à la façon de l'Inde ; elle n'a pas le goût du mystère, de l'inconnu, de l'étrange. Sa mythologie même, loin d'être un prétexte à conceptions surhumaines, n'est qu'un décalque de la vie terrestre. Ce que le Grec aime par-dessus tout, c'est la clarté, la précision. Tout se détache nettement en son cerveau, comme les lignes même du paysage ; le vague lui est inconnu. Tout a des limites, est arrêté, fini. Le temple n'est pas un édifice complexe, comme ceux de l'Égypte et de la Mésopotamie, vrai dédale de cours, de pièces, d'escaliers, qui peuvent s'ajouter, se multiplier selon les besoins, sans que l'ordonnance lâche de la construction en souffre. Le plan du temple

grec est au contraire rigoureux, et ne peut admettre de modification, car il est une unité, une formule mathématique. L'Orient peut aimer les compositions qui se déroulent sur les murs, en longues frises, où les personnages se succèdent aussi longtemps que le champ le permet. Mais le cadre du fronton et de la métope, essentiellement grecs, ne permettent pas à l'imagination de l'artiste de vagabonder ; il l'oblige à raisonner sa composition, à composer logiquement.

Dans le décor des vases et des reliefs, même unité : commencement, milieu, fin, comme dans le drame attique. Dans l'ornement, pas d'entrelacs confus, enchevêtrés, dont s'accommode la rêverie celtique ou arabe.

Cet esprit rationnel ramène tout au vraisemblable. Il peut adopter quelques formes étranges de l'Orient : monstres unissant en multiples combinaisons le corps de l'homme et celui des animaux, mais à condition qu'elles deviennent acceptables à son bon sens ; celles qui sont inaptes sont petit à petit éliminées comme irrationnelles et inesthétiques. Le Centaure ionien, mauvaise fusion du corps humain et chevalin, se modifie, et le corps tout entier devient celui d'un cheval. Est-il possible en effet d'associer des jambes humaines à des pattes de cheval ? Comment ces membres disparates chemineraient-ils également ? Comment pourraient-ils courir, trotter, galoper de concert ? En architecture, tout est logique ; chaque membre témoigne de la fonction qu'il remplit. Les colonnes, l'architrave du temple dorique sont sans ornement, même sans couleur ; elles ne doivent pas, par un décor advençé, dissimuler leur vrai rôle, qui est de supporter les parties hautes. Ainsi encore, un mur nu plaît tout autant aux Grecs qu'un mur historié, parce qu'il révèle clairement sa fonction.

Un esprit pondéré, équilibré en tout. Il se manifeste dans l'amour de la symétrie. Elle est sans doute instinctive à l'homme, mais seuls les Grecs en font un principe esthétique conscient. Les vases du Dipylon montrent déjà ce désir d'équilibrer la composition, d'en balancer les éléments autour d'un motif central. Ce n'est plus la composition lâche et fuyante

de l'Orient. Dans le fronton, le décor est réparti dans les deux ailes, et chaque motif, chaque groupe, répondent à ceux de l'aile opposée. Dans le temple, chaque façade est à peu près la répétition de l'autre. L'édifice entier peut être partagé par une ligne médiane, à droite et à gauche de laquelle tout est pareil. Les métopes alternent avec les triglyphes. Et l'appareil accuse lui-même cette recherche de la répétition régulière, car, dans le mur dit « hellénique », les joints se contrarient d'une assise à l'autre.

Le sentiment de la mesure, du juste milieu, de la μέσότης. Jamais d'exagération, de disproportion. Rien de colossal, de démesuré, en architecture comme en sculpture. Rien d'outré, de contortionné dans les attitudes, même les plus violentes. Rien dans la musculature qui ne soit normal, sans faiblesse ni force excessives. Rien de forcené dans l'expression des sentiments. Les sculpteurs de Pergame et de Rhodes, épris de mouvement théâtral, d'anatomie emphatique, exagérant les gémissements, semblent contredire à cette règle ; ils dénotent par là qu'ils sont déjà contaminés par l'esprit de l'Orient. Et les montagnes de muscles qui couvrent l'Héraklès Farnèse sont vraisemblablement l'œuvre du copiste romain, plutôt que de Lysippe. De préférence, pas de matières précieuses, car la statuaire chryséléphantine n'est qu'une exception ; on évite aussi les matières trop ordinaires, l'humble argile, le stuc, qu'on laisse aux arts industriels.

Sobriété et simplicité, autre trait que l'on perçoit dès les origines. Elles peuvent paraître lourdes et gauches encore, les œuvres de l'archaïsme péloponésien, en comparaison de l'élégance ionienne. Mais le luxe, la minutie des coiffures, des bijoux, des broderies, des vêtements aux plis multiples, s'inspirent davantage de l'Asie que du véritable esprit hellénique. La sculpture dorienne frappe au contraire dès les débuts par sa simplicité un peu rude, sa sobriété dans les vêtements comme dans les coiffures. Cette tendance devient générale dès 500, après l'influence de l'ionisme ; elle inspire le rejet des détails inutiles aimés autrefois, en faveur d'une vision plus synthétique. Dès lors, le principe de l'esthé-

tique grecque est d'obtenir le plus grand effet avec les moyens les plus simples.

De la sincérité, et l'horreur des faux-fuyants, de l'illusion. On ne veut pas donner le change sur les matériaux. Les statues de bronze dorées ou argentées sont romaines ; les figurines de terre cuite dorées n'apparaissent pas avant l'époque hellénistique, alors que le goût classique a déjà fléchi. Mais on aime les matières nues, belles par elles-mêmes, marbre, bronze, et la mode des faux-marbres en architecture est gréco-romaine, non hellénique.

De la variété dans l'unité. Si semblable qu'il paraisse aux yeux d'un observateur superficiel, l'art grec est d'une infinie richesse de nuances. Le temple dorique se répète-t-il monotone d'un édifice à l'autre ? Les principes fondamentaux en sont, il est vrai, rigoureusement fixés. Mais l'indépendance de l'artiste se manifeste dans une quantité de détails laissés à son choix : nombre des colonnes en façade et sur les côtés, dimensions, entrecolonnements, répartition des métopes et des triglyphes, sujets décoratifs. Les palmettes sont un motif banal, mais il n'y en a jamais deux qui soient identiques ; dans la même bordure, il y a toujours de l'une à l'autre de légères différences. Jamais deux peintures de vases ne sont d'exactes copies, car des détails souvent minimes varient le thème. Combien multiples les combinaisons que les modeleurs de figurines obtiennent avec quelques moules, ajustant différemment les bras, les jambes, les têtes, les accessoires ! Le sculpteur répète les mêmes attitudes, par exemple celle de l'homme nu, debout, au repos ; mais d'une statue à l'autre, des différences dans la pose de la tête, le geste des bras, la coiffure, affirment la variété.

Par ces nuances, l'artiste évite la monotonie et la froideur. Il introduit dans la répétition un élément de variation, qui donne de la vie, de la personnalité et de la beauté. Les groupes des frontons se répètent tout d'abord identiques d'une aile à l'autre, jusqu'à ce qu'au Parthénon ils ne soient plus qu'analogues. Sur les métopes, le thème peut se dérouler longuement ; ce sont des Centaures aux prises avec des Lapi-

thes, mais chaque métope est autre par sa composition, son rythme, ses attitudes, le moment choisi de la lutte. La reproduction machinale est inconnue des Grecs, même dans l'art industriel ; elle est contraire à leur esprit.

Des nuances subtiles. On les voit au Parthénon. Strictement horizontales, les lignes du stylobate auraient paru à l'œil s'infléchir en leur milieu ; elles sont donc redressées en sens inverse, juste ce qu'il faut pour détruire l'illusion ; les colonnes ne sont pas absolument verticales, mais elles s'inclinent vers l'intérieur, afin d'éviter de paraître diverger ; les colonnes d'angle sont plus grosses, parce qu'isolées, mangées par la lumière, elles auraient paru plus frêles sans cette précaution. Par de menus détails de ce genre, l'artiste affirme non seulement son sens raffiné des nuances, mais son désir d'exprimer la souplesse et la variété de la vie, et non la rigueur géométrique.

Positif, l'artiste grec a le sens du réel ; il veut rendre les choses telles qu'elles sont. Le réalisme proprement dit, la représentation aiguë des accidents, sentiments, portraits, âges, races, ne paraît que tardivement. Mais alors même qu'ils sont traités par l'idéalisme du Ve siècle, les motifs sont empruntés à la réalité la plus simple, la plus terre à terre. Un enfant blessé au pied par une épine, alors qu'il courait dans le stade, a remporté la victoire malgré cet accident : c'est le Tireur d'épine du Capitole. Un gamin accroupi joue avec ses doigts de pied : c'est le petit serviteur du fronton d'Olympie. Un homme expulse d'un balai vigoureux le fumier d'une écurie : c'est Héraklès nettoyant les écuries d'Augias. Un jeune homme passe sa chemise ; c'est un éphèbe de la frise des Panathénées qui s'apprête au défilé. La vie réelle dans ses actes les plus humbles, inspire toujours l'artiste et c'est l'art qui l'ennoblit.

Dans le détail des formes, ce sens du réel conduit à une observation précise, qui fait rejeter les anciennes conventions, la routine, et permet le progrès : il attire le regard de l'artiste sur les attitudes, la musculature, la diaperie, et l'oblige à les rendre tels qu'ils sont.

Toutes ces qualités peuvent se résumer en une seule : l'artiste grec est doué d'un sens esthétique supérieur, qui transforme la réalité en vision de beauté, et, de cette beauté, il cherche à revêtir toutes les apparences matérielles. Voilà ce qui le distingue et lui assure la supériorité. En d'autres pays, ce sont souvent des œuvres fort belles, mais l'ensemble de la production n'a jamais cette unité esthétique; à côté de statues d'un puissant effet, ce sont des récipients grossiers, dont la forme est négligée et laide. En Grèce, les produits les plus communs témoignent de ce sens inné du beau, d'une recherche constante de l'harmonie des lignes, et nulle part l'art industriel n'a été autant à la hauteur de l'art proprement dit. Humbles produits des modeleurs, les statuettes de terre cuite sont souvent des chefs-d'œuvre de grâce, même de noblesse, sans comparaison avec les grossières figurines de la Phénicie ou de la Gaule. Le galbe des vases, on le veut aussi pur que possible, et après de longues études, on aboutit aux formes savantes des coupes antiques, des amphores, des œnochoés. En architecture, les proportions, les courbes du chapiteau, des colonnes, préoccupent l'architecte dès l'archaïsme, jusqu'aux édifices parfaits du temps de Périclès.

C'est ce secret instinct qui fait comprendre à l'artiste la beauté du corps humain, dans le repos ou le mouvement, celle de son rythme, de ses attitudes, de sa musculature, celle de la draperie, mille détails devant lesquels d'autres ont passé indifférents jusqu'à lui. C'est ce sens qui lui apprend la valeur esthétique des matières, du marbre blanc ou doré, du bronze sombre; qui l'arrête devant un mur nu, celui des Propylées, beau par sa seule simplicité et par la perfection de son travail, comme un vase sans décor est beau rien que par l'harmonie de ses lignes.

Voilà autant de traits qui différencient le Grec de ses rivaux en art, lesquels ne les présentent jamais en tel nombre et avec une telle intensité. Ils lui inspirent ses formes figurées, dirigent le choix des matériaux, des thèmes qu'il y transcrit, les problèmes qui l'intéressent de préférence, et cette réalisation accuse davantage encore le fossé qui le sépare des autres pays.

L'artiste commence par déterminer les matériaux qu'il veut travailler. Après le bois et la pierre tendre, faciles à sa main encore malhabile, il fixe définitivement son choix sur le marbre, en statuaire dès le premier quart du VI^e siècle, en architecture dès la fin de ce siècle. Le marbre devient la véritable matière, la plus digne des efforts artistiques. On lui demande la durée nécessaire à l'œuvre ; une dureté ni trop grande comme celle du granit, ni trop faible comme celle du calcaire ou de l'argile, mais suffisante pour que la forme puisse être fouillée avec précision et pour que la main s'affermisse sans se fatiguer. Mais on lui demande surtout la beauté : beauté de sa texture bien homogène, de son grain cristallin ; de sa surface unie sur laquelle se joue la lumière, de sa translucidité dans le Paros. Et mieux que tout autre matière, le marbre paraît apte à rendre la chair humaine, surtout la douceur du corps de la femme.

On choisit aussi le bronze, et les plus grands artistes grecs ont été des bronziers. Ce métal rend admirablement le corps masculin, dont il rappelle la chair brunie au soleil, dont il découpe nettement la silhouette virile, et il permet de fouiller mieux encore que dans le marbre les détails précis de la musculature.

Marbre et bronze deviennent en Grèce les deux principales matières de l'art, et leur choix est bien réfléchi, par souci de beauté, et d'une juste convenance de la matière au sujet. Ce sont là des qualités essentiellement helléniques. Jamais les autres pays de l'antiquité n'ont attaché une telle importance à leurs matériaux, et leurs œuvres, il les taillent indifféremment dans les granits, les porphyres, les diorites de l'Égypte et de la Chaldée, dans les mauvais calcaires de l'Etrurie ou de Chypre. Seule, la Grèce a compris que la matière a sa beauté par elle-même.

Quelles apparences l'artiste va-t-il réaliser ? La préoccupation presque exclusive de la pensée grecque est l'homme. Les Grecs ont éprouvé plus que tout autre peuple l'anthropomorphisme instinctif, et ils l'ont transformé en principe conscient de leur vie spirituelle et émotive. Pour eux, comme

pour le vieux Protagoras, « l'homme est la mesure de toute chose ». Les Egéens affectionnaient la nature, les fleurs, les arbres, les animaux marins et terrestres ; ils donnaient à leurs dieux aussi bien l'aspect d'un arbre, d'une pierre, d'un taureau, que celui d'un être humain. Les Grecs ramènent tout à l'homme qui, jadis confondu avec la nature, est maintenant placé sur un piédestal glorieux. Il va restreindre la vision grecque, la détournant des autres apparences naturelles ; paysages, plantes, fleurs, animaux eux-mêmes ne joueront dans l'art qu'un rôle très minime, toujours subordonné du reste à celui de l'homme.

Les dieux abandonnent les formes étranges que connaissaient les Egéens, et que maintinrent toujours les Egyptiens. Ils ne sont que des humains, agissant et sentant comme ceux-ci, seulement plus grands, plus forts, plus beaux si possible. Leur monde n'est pas fermé à l'artiste qui n'a pas besoin d'un puissant effort d'imagination pour y pénétrer ; car il y vit, les dieux étant des hommes auxquels il suffit de donner un nom divin. Mythologie et vie réelle se confondent. Il est souvent impossible de distinguer dans l'archaïsme du VI^e siècle un dieu d'un mortel : Kouroi et Corés sont indifféremment, selon les circonstances, dieux, fidèles, défunts, et l'art grec maintiendra toujours plus ou moins cette indétermination. Le Diadumène de Polyclète est-il un dieu, un héros, Achille, un athlète vainqueur ? Ces dieux descendent facilement sur terre, se mêlent aux occupations des hommes, une fois que le réalisme a triomphé. Aphrodite est une baigneuse, elle s'amuse avec Eros, elle se défend contre les attaques de Pan. Inversement, l'homme devient sans peine un dieu, un être héroïsé. De là, l'apparence d'un temple, qui est la maison personnelle du dieu, plus belle que celle d'un simple particulier, mais petite comme elle et non démesurée comme les sanctuaires de l'Égypte et de l'Orient ; de là, l'image qui incarne la divinité, le décor du temple, les rites du culte.

Et c'est ce corps humain, celui des adorants, des vainqueurs aux jeux nationaux, que l'on offre en hommage aux Immortels, en une foule de statues, de reliefs, dressés autour des temples, dans les villes, sur les tombes.

Les autres arts antiques s'en sont aussi inspirés. Ils ont montré les divinités sous forme humaine, et les hommes dans leurs diverses occupations. Mais ils l'ont fait dans un tout autre esprit. Images de dieux, de princes, de fidèles et de sujets qui les servent, de défunts, sont avant tout pour eux une nécessité religieuse et sociale, et la beauté corporelle, indépendamment de toute autre notion utile, ne les préoccupe guère. Au contraire, si l'artiste grec fait servir lui aussi ce corps à la glorification des dieux, des défunts, de la cité, il l'aime avant tout, pour lui-même, pour le plaisir émotif qu'il a à le voir debout, au repos ou dans l'action mouvementée, dans la variété de ses attitudes, dans le jeu de ses muscles, nu, ou couvert d'une draperie qui en fait valoir les formes. L'art grec a introduit la notion de la beauté corporelle ; il est l'apothéose du corps charnel ; et ses problèmes principaux sont ceux qui en dérivent, attitudes, rythmes, anatomie, draperie, groupements.

Le Grec, comme tous les hommes, a éprouvé les souffrances terrestres, l'amertume de la mort, la crainte de l'inconnu, et, dès les origines, sa littérature se fait l'écho de ces lamentations universelles. Mais pour lui la vie n'a jamais été une méditation de la mort. Vivant, il n'a jamais songé, comme les Egyptiens, à se préparer une demeure éternelle, et, comme les chrétiens, à considérer ce monde comme un passage vers l'au delà. Il a toujours pensé que mieux vaut être le dernier sur terre que le premier dans le séjour d'Hadès.

Aussi, ce corps humain, c'est en pleine santé, débordant de vie et de force, qu'il l'aime. Il repousse tout ce qui lui porte atteinte, en annonce la déchéance, tares physiques et mentales, vieillesse, maladie, laideur, infirmités. Ces accidents ne l'intéressent qu'à une époque récente, quand l'idéal aura résolument penché vers le réalisme.

La mort est cependant partout dans cet art, fauchant les guerriers sur les parois des temples, évoquée par les stèles funéraires. Mais elle n'a aucune horreur. Blessés et mourants s'affaissent doucement. Leur visage sourit même dans l'archaïsme du VI^e siècle ; il demeure serein au V^e siècle, ou à peine

contracté. Sur les stèles, le défunt semble vivant ; debout, il se livre aux multiples occupations de la vie journalière qu'il vient de quitter, jouant avec son chien, regardant encore le bijou dont il ne se parera plus. Aucune séparation brutale entre les morts et les survivants, pas de douleur exagérée. Parfois seulement, quand l'idéalisme aura fléchi, à partir du IV^e siècle, surprendra-t-on sur les visages quelque mélancolie. Sur la stèle de l'Ilissos, le chien de chasse semble flairer une piste, le petit esclave accroupi dort ou pleure ; mais le mort, bel athlète, ne s'émeut pas de ce rappel à son existence passée : bras croisés, songeur, le regard dirigé vers l'infini, il n'aperçoit même plus son père qui le contemple avec une douleur résignée.

Le gisant, étendu rigide sur sa tombe, n'est pas une conception de la plastique grecque, c'est l'Etrurie, Carthage qui en fournissent des prototypes à l'art chrétien. Le mort n'est même pas un « dormant » comme chez les Etrusques et les chrétiens. S'il est couché, ce n'est pas tant le dernier sommeil, sauf sur quelques peintures de vases. C'est pour participer au banquet funèbre, regardant sa femme assise à son chevet, et son esclave qui le sert.

Elle est rare, l'illustration de ce douloureux passage. C'est la vie d'ici-bas, la vie dans l'au delà, dans le séjour des dieux et des héros, où pénètre le défunt, devenu Hermès, Dionysos, Déméter.

Point de frayeurs infernales. Les damnés peinent à de rudes travaux dans les enfers. Ixion tourne sur sa roue enflammée, les Danaïdes remplissent sans trêve leur tonneau ; mais on ne voit jamais rôder autour des âmes les formes terrifiantes des démons étrusques, aux becs crochus d'oiseaux de proie, toute cette démonologie abjecte dont le christianisme a hérité.

La mort elle-même n'est pas le squelette auquel se complaît l'art chrétien, parfois un cadavre à moitié décomposé. Contraire aux idées grecques, le squelette n'apparaît pas avant l'époque gréco-romaine, et il trahit sans doute des influences étrangères. La mort a les apparences de la vie ; elle est un sommeil, et Hypnos, frère de Thanatos, l'aide sur les

lécythes funéraires à déposer dans sa tombe le défunt endormi.

Quelle attitude donner à ce beau corps vivant ? Une loi technique s'impose inflexible à tous les arts qui débutent, celle de la frontalité. Elle oblige le sculpteur à tailler sa statue pour être vue exclusivement de face, à rendre le corps rigide, si bien qu'un plan passant par le nez, la bouche, le nombril, déterminant donc deux moitiés symétriques, est rigoureusement vertical, sans flexion ni d'un côté ni de l'autre. La tête regarde droit devant elle, les pieds sont posés à plat sur le sol, les jambes et le torse sont raidis. Une attitude toujours semblable, sans vie réelle, sans mouvement, puisque celui-ci déterminerait une flexion ; aucune action possible ; aucune action commune avec d'autres êtres ; ce corps inerte doit rester isolé. La Grèce ne saurait échapper à cette loi générale ; elle s'y plie docilement jusqu'à la fin du VI^e siècle, et ce ne sont que quelques types toujours les mêmes, dont les plus habituels sont ceux du Kouros nu et de la Coré drapée. A ce moment, l'artiste grec en est au même point que ses confrères d'autres pays. Il n'est aucune statue de l'Égypte, de la Chaldée, de l'Assyrie, qui ne soit frontale ; jamais le sculpteur, dans la longue vie de ces arts, n'a cherché à rompre cette convention. Imposée par l'incapacité technique initiale, elle est devenue vraisemblablement voulue, élément respecté par tradition, dans les arts antiques autres que celui de la Grèce.

Le dessin ou le relief obéissent à d'autres conventions. La projection d'un corps en volume sur une surface plane détermine des déformations visuelles, des raccourcis. Incapable de les rendre, l'artiste primitif cherche tous les moyens possibles pour esquiver cette difficulté. De plus, son esprit logique se refuse à perpétuer ces altérations accidentelles. Il ne veut pas montrer la forme telle qu'elle paraît, mais bien telle qu'elle est en réalité. Dans une attitude, un mouvement, telle partie du corps peut être dissimulée par une autre, avoir ses dimensions réduites : ce serait frustrer la réalité que de copier ces changements. L'artiste primitif traduit donc chaque

partie dans sa forme intégrale, dans la position où elle se présente avec le plus de clarté, dans son plus grand développement. Compréhension plus claire, en même temps qu'exécution plus facile, voilà son désir.

Les têtes sont de profil, car le profil donne le contour le plus évident et supprime le raccourci du nez ; mais l'œil, pour être vu dans sa plus grande dimension, est de face, en amande. La poitrine développe de face ses pectoraux, sur des jambes de profil : n'est-ce pas ainsi qu'on suit le mieux le renflement des cuisses, le contour triangulaire du pied ? L'ensemble est un mélange d'éléments disparates, une jonction impossible en réalité. Il procède du même principe que le dessin d'architecture où l'artiste égyptien, encore celui du moyen âge, unissent les plans et les élévations.

S'il n'y a pas de raccourci, il n'y a pas davantage de perspective, de plans successifs, où les objets sont déformés en raison de leur éloignement des yeux du spectateur.

Raccourci, perspective n'existent dans aucun art antique autre que celui de la Grèce ; figés dans la routine, ils ont maintenu pendant toute leur existence ces conventions curieuses.

Vers 500 avant J.-C., l'artiste grec y renonce. Il suivait la même ornière que les autres arts ; il en sort maintenant pour s'engager dans la voie du progrès. Il comprend que ces formules sont schématiques ; qu'en réalité le corps ne conserve pas cette attitude de mannequin, et qu'il se ploie en une multitude de positions ; que, dans le dessin, un tel assemblage de parties hétérogènes est impossible. Son sens inné du réel, son observation devenue plus précise, sa main d'une technique affermie, l'incitent à rompre avec le passé.

La frontalité n'existe plus et la vie pénètre ces corps ankylosés : la tête se tourne à droite ou à gauche, le poids du corps porte sur une jambe et dégage l'autre qui est fléchie. Un tel changement entraîne des conséquences fécondes. Les corps vont se mouvoir en tout sens, dans le repos et dans l'action. C'est la variété infinie des attitudes, par suite, celle des sujets. C'est aussi la possibilité de composer de vrais groupes ; de mettre un lien intime entre leurs éléments qui

deviennent inséparables matériellement et spirituellement, au lieu de n'être que juxtaposés. C'est la possibilité d'étudier le mouvement juste, les modifications qu'il apporte à la musculature jadis inerte, sa répercussion sur tout l'être. Tout ceci, les autres arts de l'antiquité l'ont ignoré et ils ont ainsi ignoré la vie même. Gloire à l'artiste grec d'avoir brisé les moules rigides par une conquête difficile ! Mais cette conquête n'est pas éternelle. Quand la décadence commence, dès le III^e siècle de notre ère, on voit reparaître la frontalité ; les corps se raidissent de nouveau, et, jusqu'au XIII^e siècle chrétien, elle règnera en maîtresse absolue, comme autrefois dans l'archaïsme. Entre temps, et grâce à cette libération, l'art hellénique a su réaliser ses créations merveilleuses.

A peu près au même moment et pour les mêmes raisons, le dessin poursuit l'étude systématique du raccourci. Les timides essais du VI^e siècle, multipliés, aboutissent. Les corps projetés sur la surface plane des vases se tordent en tout sens, rendus dans leurs déformations réelles et non plus conventionnelles. L'artiste dispose d'un moyen d'expression qui demeure aussi pour lui un titre de gloire, car les autres arts antiques n'offrent dans ce genre que des essais naïfs et sans lendemain, n'ont jamais connu la précision du raccourci, si ce n'est quand ils ont subi l'influence hellénique.

C'est la perspective. Jadis les pieds des personnages placés les uns derrière les autres demeuraient sur la même ligne, leur taille ne diminuait pas avec la distance, les lignes ne convergeaient pas en s'éloignant du spectateur ; maintenant tous ces détails sont observés de plus en plus justement dans la peinture de vase qui se souvient des innovations polygnoteennes, et c'est de la Grèce que Rome connaîtra le rendu de l'espace dans ses peintures comme sur ses reliefs.

Qu'y a-t-il encore de caractéristique ? Il faut que le dessin ne réduise plus les corps à des silhouettes linéaires et plates, seulement déformées par leurs positions relatives, il faut qu'il en montre la rondeur, le volume, les altérations sous la lumière, les ombres, les reflets qu'ils déterminent ou qu'ils

reçoivent. Voilà ce dont aucun autre art antique ne se doute, et ce qui est toujours, comme le raccourci et la perspective, une tardive acquisition dans l'histoire de l'art. « Combien y a-t-il de personnages, dit le vieux Perrault, qui, de bon cœur, quitteraient le peintre de toute la peine qu'il se donne à composer son tableau et à dégrader les figures selon leur plan, mais surtout qui seraient bien aises qu'on ne fit point d'ombres dans les visages et particulièrement dans les portraits de gens qu'ils aiment ! » Peu d'exemples, et tout sporadiques, hors de Grèce. Le véritable sentiment du modelé dans les peintures d'animaux magdaléniens, témoigne d'un art qui n'est plus dans l'enfance. En Egypte, le réalisme si curieux du temps d'Akhounaten ombre le dos des figures, dirige un jet de lumière sur la cuisse d'une fillette. Mais la Grèce seule aborde nettement ce problème dès la peinture de figures rouge sévère du début du Ve siècle, et dès le milieu de ce siècle elle le résout. Les peintres savent, avec des ombres et des hâchures, faire tourner les figures, ils placent des ombres portées aux pieds des personnages ; ils cherchent les dégradations de la lumière provenant de la forme des objets, de la différence des plans, de l'interposition d'un corps entre la lumière et un autre corps. Les peintures romaines d'Herculanum et de Pompéi, les portraits du Fayoum, témoignent du chemin parcouru.

L'artiste grec a substitué donc aux conventions la claire vision de la réalité. Le corps humain lui apparaît, non pas soumis à des règles despotiques, mais tel qu'il est, et tel qu'il paraît être déformé par l'ambiance atmosphérique. Trois étapes qu'il parcourt rapidement, alors que ses confrères d'autres pays en demeurent à la première. Préoccupation toute moderne, puisque notre art vit encore de ces conquêtes de la statuaire et du dessin.

Ce n'est pas seulement la vérité et la variété des formes, c'est aussi leur harmonie que veut l'artiste. Cette étude le préoccupe surtout dès le début du Ve siècle, inaugurée, disaient les anciens, par Pythagoras de Rhegion. Rythme ou eurythmie,

les deux mots ont la même valeur : c'est l'expression esthétique que procure au spectateur l'exacte concordance des parties dans l'ensemble, leur accord parfait, déterminé par l'attitude, les gestes des bras et des jambes, la musculature exacte et adaptée au sujet, la juste relation entre le corps et la draperie. Le rythme peut varier d'une œuvre à une autre, être simple, comme celui des figures polycléteennes, ou complexe comme celui des œuvres lysippiques ; être tranquille chez Phidias ou mouvementé chez Myron ; mais il doit désormais exister, et il devient une des conditions indispensables de l'œuvre d'art. Cette recherche subtile du rythme, de la « symmetria », la trouve-t-on à l'étranger, où les artistes demeurent entravés par les schémas ? Elle est imposée au Grec, non seulement par son sentiment esthétique, mais comme une conséquence nécessaire de la rupture des conventions.

Ce corps humain, l'artiste le voit sous ses multiples aspects, dans les gymnases, dans les jeux nationaux et religieux, car il n'est pas de plus bel hommage que d'en offrir la vue à la divinité, alors qu'il se livre pour elle aux exercices qui en exaltent la beauté et la forme. Ces exercices gymniques, étroitement unis à la religion et au patriotisme, ont eu pour l'artiste une influence décisive, et ils ont donné à son art une orientation toute particulière.

Pour lutter, courir, sauter, le corps doit être délivré de la gêne des vêtements. Si les athlètes ont conservé dans les premiers temps le caleçon que portaient déjà les Egéens, bientôt ils le rejettent et ils se livrent dans leur totale nudité aux regards des spectateurs. Elle ne soulève aucune réprobation. Le Grec n'a jamais éprouvé de fausse honte à voir le corps humain dans son état de nature, et en cela il se distingue des autres peuples antiques qui tous, Egéens, Egyptiens, Chaldéens, Assyriens, Etrusques, évitent la nudité intégrale, ne l'emploient que dans des cas spéciaux, nudité d'humilité et d'humiliation, des fidèles qui se présentent faibles devant les dieux, des prisonniers désarmés devant leurs vainqueurs, des esclaves, des gens du commun.

Ce que le Grec introduit de nouveau dans l'art, c'est la

conception esthétique de la nudité. Jamais ailleurs, l'artiste qui dévoile accidentellement le corps, ne le fait pour le plaisir qu'il éprouve à en suivre les lignes, la silhouette, la musculature, mais uniquement parce que les sujets le nécessitent. Maintenant le Grec y trouve une émotion infinie de beauté, et, bien avant Cellini, il pense « que l'alpha et l'omega de tout art, c'est de savoir dessiner un homme ou une femme nus. » Réelle dans les exercices gymniques, la nudité devient idéale, donnée aux dieux et aux humains, parce qu'elle est belle, même quand les circonstances ne la nécessitent pas. Il ne faudrait pas croire en effet que les Grecs aient vécu ou combattu sans vêtements, comme les montrent les reliefs et les statues.

Petit à petit tous ces corps se dévoilent, même ceux qui étaient vêtus auparavant, et Hermès, Dionysos, rejettent avec le temps leurs draperies. La femme, vêtue au VI^e et encore au V^e siècle, sauf de rares exceptions, se présente volontiers sans aucun voile dès le IV^e siècle.

Voilà une acquisition dont nous sommes redevables aux Grecs, depuis que la Renaissance a renoué le lien avec l'antiquité. Quel artiste contemporain aurait songé à dénuder Voltaire ou Victor Hugo sans cette éducation séculaire ?

La nudité esthétique est si essentiellement grecque, que, partout où elle apparaît, on peut être certain qu'elle dénote une influence hellénique. Inversement, toutes les fois que l'art grec subit l'influence orientale, la nudité totale en reçoit des atteintes, et elle cherche à se dissimuler par quelque draperie. Imbus de traditions égéennes et asiatiques, les artistes ioniens ne l'aiment guère, et certains peintres de vases du V^e siècle dénotent par ce trait leur origine exotique. A la fin du monde antique, quand l'Orient triomphera avec le christianisme, des draperies intentionnelles, des feuillages, couvriront chastement le corps devenu objet de honte, et petit à petit l'art renoncera pour des siècles à l'idéal hellénique. Alors même que la Renaissance l'aura reconquis, n'y aura-t-il pas un perpétuel antagonisme entre la pensée chrétienne qui méprise le corps, organe de péché, et la pensée grecque qui l'exalte ? Les beaux nus de Michel Ange scandaliseront les fidèles et Ammanati

s'accusera d'avoir créé des œuvres d'art nues, donc impudiques.

Ce corps tant admiré est développé harmonieusement par les exercices corporels, par la gymnastique ; en lui aucune partie n'est désavantagée au profit d'une autre, mais il offre cet équilibre, cette juste mesure qui est un trait distinctif des productions artistiques de la Grèce. La tête elle-même ne tend pas à devenir prépondérante et à détruire cette harmonie, où tout contribue à l'expression générale ; elle n'attire pas les regards par une trop grande vivacité d'intelligence et de passion. Une vie intellectuelle, calme et pondérée, dans un corps souple et robuste, voilà l'idéal.

L'artiste grec est amené par cet amour corporel et par son sens du réel à noter comment ce corps est construit, comment les muscles s'insèrent, quelle en est la forme au repos et au mouvement, en un mot, à en rendre l'anatomie. Etude longue et difficile, encore pleine d'erreurs et de conventions jusqu'à la fin du VI^e siècle ! Mais dès le premier quart du V^e siècle, l'anatomie est exacte, et les dernières gaucheries disparaissent bientôt. Dès 450, l'artiste connaît le corps humain comme sa langue maternelle, et il ne pourra plus guère apporter que des nuances à son exécution.

C'est là encore un trait essentiellement hellénique. Peu habitués à voir le corps nu, n'ayant pas comme les Hellènes l'occasion de l'étudier dans les gymnases et les jeux, les autres peuples antiques ne se sont pas souciés de la vérité anatomique. Les statues égyptiennes en montrent la faiblesse ; celles de la Chaldée ne dénotent que de timides essais, sans lendemain ; celles de l'Assyrie sont conventionnelles, car ces muscles, gonflés comme des cordes dans des corps trapus, ne sont pas étudiés sur le vif, et ne sont guère plus qu'une convention pour évoquer la notion de force, de puissance. A Chypre, en Etrurie, ce sont des corps boursoflés, sans solide armature intérieure. Tout au plus les Egéens font-ils exception à la médiocrité générale, et l'acrobate en ivoire de Cnossos, les lutteurs sur le rhyton d'Haghia Triada, témoignent d'une recherche anatomique déjà élégante

et précise, dont les Grecs, leurs successeurs sur leur propre sol, ont pu faire leur profit.

Mais le corps est aussi vêtu, et le plus souvent. Le vêtement n'offrira-t-il pas à l'artiste grec la possibilité de nouvelles créations ? Les autres pays n'ont vu en lui qu'une étoffe pour dissimuler la nudité, pour réchauffer le corps, pour indiquer le rang social, en un mot un unique rôle utilitaire. Les Grecs seuls en ont compris la beauté et ils en ont fait, comme de la nudité, un élément indispensable de leur art, au point de supprimer même sa fonction originelle, qui est de couvrir le corps, pour ne plus retenir que sa fonction esthétique.

La draperie n'intéresse que médiocrement l'artiste oriental. Il fait du vêtement une masse rigide, pagne des Egyptiens ou robe des Chaldéens et des Assyriens, qu'on dirait en carton ; il en fait aussi un tissu irréllement transparent, qui colle au corps. Pas de plis, ou peu, et toujours schématiques, égratignant la matière, non pas creusés, sans épaisseur ; l'étoffe demeure inerte, elle ne se prête pas aux mouvements du corps, elle n'est pas agitée par le vent de la course ou par un souffle extérieur. Elle demeure, comme dans tous ces arts, conventionnelle.

Tout ce qui manque en eux, l'artiste grec l'innove, et, après les tâtonnements inévitables, il aboutit au V^e et au IV^e siècle à la perfection. Les plis raides et plats des Corés du VI^e siècle s'assouplissent, suivent des directions réelles dues à la pesanteur de l'étoffe et aux attitudes des corps ; ils se creusent, ont des parties profondes et des saillies ; les étoffes s'agitent au vent. L'artiste trouve dans cette draperie, rendue maintenant avec vérité, un puissant moyen d'expression esthétique. Il l'aime pour elle-même, pour la beauté de ses plis si divers ; il l'aime aussi parce qu'elle exalte le corps humain, qui se détache sur elle comme sur un fond, qui oppose ses chairs rondes et unies aux nombreux plissements, qui transparaît sous elle, tout en lui laissant sa vie propre. La draperie se spiritualise ; tourmentée, agitée, multipliant ses plis en tout sens, elle exprime l'action, et calme, verticale, traité en larges surfaces, le repos. Elle devient psychologique, révélant l'état d'âme du personnage : telle

figure de jeune fille n'est pas vêtue de même qu'une figure de matrone, l'une s'enveloppe dignement dans son himation, l'autre a une tunique légère et bouillonnante ; ailleurs, un éphèbe se dresse dans sa lourde chlamyde ; il y a des draperies tristes ou gaies, calmes ou passionnées comme les êtres qu'elles recouvrent.

Mais le corps humain en ses attitudes variées, nu ou drapé, est multiplié sur les fresques, les peintures de vases, les reliefs, les ensembles statuaire. Dans ces groupements, l'artiste grec témoigne de qualités ignorées ailleurs. Sur les reliefs et les peintures de l'Égypte et de la Mésopotamie, les personnages couvrent souvent des surfaces immenses, mais la composition est incertaine, l'artiste ne cherche pas à les associer, les balancer, les répartir selon certains principes logiques et esthétiques. Les frises orientales sont un défilé d'êtres qui passent devant le spectateur, tournés dans le même sens, arrêtés par les seules dimensions d'un bandeau à couvrir.

L'artiste grec procède autrement. Son esprit mathématique, ami de la clarté, de la mesure, ne peut admettre cette incertitude et cette absence d'unité dans l'ensemble. S'il accepte la frise continue, principe oriental que les Ioniens ont adopté et introduit en Grèce continentale, il ne se borne pas à la remplir au hasard, il la compose vraiment, cherchant les groupements, les combinaisons rythmiques les meilleures, et souvent, épris de symétrie, il y introduit un élément central vers lequel tout converge. Dans les peintures de vases, il oppose ou alterne les personnages, seuls, ou groupés deux à deux, trois par trois, en une multitude de combinaisons conscientes. C'est pourquoi il aime les cadres restreints et géométriques, qui lui facilitent cette recherche de l'unité. Si la métope du temple dorique, alternant avec les triglyphes verticaux, a ses origines dans le monde préhellénique, du moins son décor est une conception purement hellénique. Ce cadre rectangulaire impose à l'artiste l'obligation d'une composition étudiée et précise, mathématique, où le sujet s'adapte sans gêne au cadre, offre des lignes qui plaisent aux yeux en même temps qu'elles s'harmonisent avec celles de

l'édifice. Dès la fin du VI^e siècle, l'artiste grec a trouvé la meilleure solution, deux personnages qui s'opposent en une action violente, épisode d'une action plus vaste poursuivie sur le reste des métopes. Le décor du fronton triangulaire est tout aussi typique du génie grec, par sa soumission à la loi de symétrie : une figure centrale partage l'ensemble en deux moitiés égales, où les figures se correspondent et se balancent régulièrement.

Ce cadre n'est pas une gêne pour l'artiste, le sujet ne paraît pas imposé ou modifié par lui : aisées, naturelles, les attitudes découlent de l'action elle-même et ne sont pas déterminées par le plus ou moins de hauteur du champ à remplir. Si dans les premiers temps, par exemple dans les frontons du VI^e siècle, le cadre modifie les formes, plus rien ne subsiste au Parthénon de cette contrainte technique, et l'on ne se doute pas combien d'efforts ont été nécessaires pour réaliser ce difficile problème.

Métopes, zones circulaires, médaillon intérieur des coupes, champs des reliefs, nulle part l'artiste ne néglige la composition, toujours il se préoccupe de la façon dont il meublera l'espace : elle doit être logique, naturelle et belle. Opposez à ce souci la composition des reliefs étrusques, des vases à reliefs romains, où l'auteur associe au hasard des scènes disparates, et ne craint pas de couper brusquement un motif, par la seule raison que la place lui fait défaut pour l'achever.

Les Grecs ne se sont pas limités à ces problèmes de la vision des formes, des attitudes, des rythmes, de la musculature, de la draperie, du groupement. Ils ont pénétré au plus profond de l'âme humaine. Longtemps, il est vrai, ils l'ont négligée. L'archaïsme du VI^e siècle donne au visage des traits mornes, ou les éclaire d'un sourire, qui est une convention esthétique ou sociale, mais non l'expression d'une émotion vraie. L'idéalisme du V^e siècle repousse tout ce qui peut troubler l'harmonie du corps et de l'âme, et c'est sur les visages une égalité sereine. Mais, avec le VI^e siècle et surtout avec l'époque hellénistique, le réalisme a conquis ses droits, et dès lors la psychologie devient une des études préférées de l'artiste ; les visages reflètent toutes les nuances du sentiment, mélancolie

douce et rêveuse de Praxitèle, émotion douloureuse de Scopas, douleur exubérante des Pergaméniens, rires et pleurs.

Et c'est encore une des grandes conquêtes de l'art grec. Liés par les conventions sociales, religieuses, techniques, les autres arts antiques n'ont qu'incidemment et rarement cherché à rendre ce qui agite le cœur de l'homme ; les visages demeurent impassibles, si les différences individuelles et ethniques sont parfois rendues avec bonheur.

L'art de l'Égypte, de la Mésopotamie, de la Perse est impersonnel ; les individus qui l'ont créé n'ont pas assez d'originalité pour déceler un style qui leur soit propre. Leur personnalité se confond dans l'ensemble, parce qu'ils sont liés par la tradition, les règles de la vie sociale, la religion, les conventions techniques, et qu'il leur manque ce vif sentiment du réel, de l'observation précise, qui leur permettrait de rompre leurs chaînes pour être novateurs.

En Grèce, au contraire, dès que sont rejetées les vieilles conventions qui pesaient sur l'art du VI^e siècle, l'artiste se trouve seul en face de la réalité, et son originalité s'affirme. Jusqu'à ce moment, comme ailleurs, l'histoire de l'art grec était celle des ateliers, des villes, des régions ; maintenant elle devient celle des artistes, Pythagoras, Myron, Phidias, Polyclète qui ont un style à eux, l'imposent à leurs contemporains à leurs élèves, à la postérité. Ce rôle de l'individu dans la création artistique, n'est-ce pas quelque chose de nouveau ?

On a signalé brièvement les apports originaux de la Grèce dans l'histoire de l'art antique et on en a passé de nombreux sous silence. Peut-être, cependant, ce qu'on vient de dire permet de comprendre pourquoi l'art hellénique dépasse de loin ses rivaux ; pourquoi il devait fatalement, par ses qualités natives, s'imposer à tous ceux qui l'entouraient, conquérir Rome, élève des Etrusques et, après la fin du monde antique, demeurer le maître incontesté auprès de qui chacun vient s'instruire. Égypte, Chaldée, Assyrie, Perse, puis l'Inde, l'Extrême-Orient, peuvent à certains moments attirer l'attention de l'artiste moderne, raviver son imagination épuisée. lui

suggérer des motifs, même des procédés techniques, mais d'aucun d'eux l'artiste ne reçoit ce qui constitue le fond même de son art, son patrimoine artistique. C'est de la Grèce qu'il est toujours l'élève. Il lui doit cette vision exacte de la réalité, sans qu'aucune convention ne s'interpose entre elle et son œil ; cette acceptation de principes qui nous paraissent tout naturels maintenant, mais qui sont le fruit d'une longue étude, attitudes, mouvements, draperie, anatomie, nudité idéale ; cette connaissance de procédés techniques, tels que raccourci, perspective, modelé, vision atmosphérique, lois de la composition. Il lui doit surtout la vision esthétique, c'est-à-dire la transformation de la réalité en thèmes dont le principal intérêt réside dans leur beauté, dans l'émotion que l'artiste a ressentie, et qu'il s'est efforcé de communiquer à ses semblables.

W. DEONNA,
*Professeur à l'Université
de Genève.*

La tentation de Fra Bartolomeo.

NOUVELLE

Les deux dominicains, ayant achevé leur oraison, s'étaient relevés. Leurs robes blanches ondoyèrent à travers l'église, assombrie par cette grise matinée de printemps. Ils sortirent et, suivant le dédale des rues populeuses, ils gagnèrent le bord désert de l'Arno.

Ils marchaient en silence. Selon sa coutume, Fra Bartolomeo courbait son visage qu'une tristesse indébile vieillissait à vingt-neuf ans. Il allait, étranger à toutes les choses, et sa seule pensée l'occupait. Sante Pagnini, plus âgé, tournait vers lui ses yeux pleins de sollicitude et semblait craindre de parler.

Enfin il se décida :

— Sais-tu pourquoi je t'ai demandé de me suivre à l'église de la Badia ? demanda-t-il avec brusquerie.

— Ne voulais-tu pas me montrer la chapelle toute neuve de Bernardo del Bianco ? demanda Bartolomeo distraitement.

— Oui, dit Pagnini. Bernardo del Bianco est venu, hier encore, à Saint-Marc. Il désire placer dans sa chapelle un grand tableau, un saint Bernard en extase... que tu peindrais... toi, Bartolomeo...

Fra Bartolomeo tressaillit. Il s'arrêta et se tourna vers le fleuve gris qui roulait à deux pas ses flots pressés, éclaboussant la berge où les mille corolles closes des pâquerettes attendaient le soleil pour s'ouvrir.

— Je ne peins plus,... dit-il enfin brutalement.

Et il ajouta :

— Del Bianco le sait.

Son compagnon lui mit la main sur l'épaule et il plaidait avec douceur :

— Songe... quel beau sujet ! Saint Bernard à genoux et, sur son visage, toute la ferveur de sa prière, et la Vierge et les anges...

Pagnini continua longtemps d'une voix persuasive. Il représentait à son ami qu'une telle œuvre serait une œuvre de piété qui inciterait à la piété d'autres âmes. Bartolomeo la concevrait dans le même esprit qui l'animait, lui, Pagnini, lorsqu'il travaillait à sa traduction des livres sacrés. Et la chère besogne devient la meilleure consolation et dispense la paix aux cœurs les plus troublés.

Il se tut n'osant continuer. Ils demeuraient immobiles, l'un à côté de l'autre. Le regard de Fra Bartolomeo errait le long de la perspective fuyante de l'Arno, jusqu'aux montagnes lointaines, reposait sur une colline où les cyprès découpaient leurs silhouettes superposées, comme des aiguilles noires sur le fond bleuâtre des Apennins.

Sa pensée évoquait malgré lui les paysages familiers que Lippi et Sandro avaient tant aimé peindre, comme fond, à leurs tableaux : cette élégance des arbres grêles et cet espace, cette grandeur mesurée, ce calme du ciel et de l'eau.

Le soleil perça les brumes et une lumière diluée jouait sur les ondes grises, sur les petites maisons pressées de l'autre côté du fleuve, baignait tout le paysage d'une douceur caressante, qui montait de la terre, s'épanchait des collines et que l'on respirait avec l'air léger du matin.

Les traits de Bartolomeo se détendirent. Il sembla répondre au sourire de Florence, à cet appel voilé des lignes et des couleurs. Il fermait à demi ses yeux où luisait un désir refoulé que surprit son ami.

Alors Sante Pagnini continua :

— Savonarole, s'il était encore avec nous, te le dirait mieux que moi, toi seul peux devenir un peintre selon son esprit, qui peindrait, pour instruire des merveilles de la religion, les femmes et les ignorants qui ne savent pas lire.

Et il ajouta à mi-voix, citant une parole du martyr :

— Les figures représentées dans les églises sont les livres des enfants et des femmes.

Une contraction douloureuse plissa le front de Bartolomeo.

— Ah ! dit-il, comme si son ami lui eût fait mal.

Et il se remit à marcher, les yeux fixés sur le sol, sourd désormais à l'insidieux appel de Florence, et d'un pas si précipité que Sante Pagnini avait peine à le suivre.

Ils traversèrent les ruelles étroites, où leurs robes blanches étaient saluées par les passants. Au moment où ils atteignaient la porte grillée de Saint-Marc, Bartolomeo se tourna vers son compagnon :

— Dis à del Bianco que je ne peins plus, prononça-t-il.

— Allons ! soupira Pagnini, plus tard peut-être...

Le cloître déploya devant eux ses carrés d'herbe fleurie entre les fines colonnettes des arcades. Des buissons de roses allongeaient leur ombre fraîche autour du puits, et l'on apercevait d'autres arbres qui dépassaient le mur.

« La paix, songeait Pagnini avec tendresse, en regardant le visage troublé de son compagnon, où la trouverais-tu mieux qu'ici ? »

Ce jour-là, comme chaque jour, les vêpres étant terminées, Fra Bartolomeo traversa les jardins, monta l'escalier, suivit le long corridor et pénétra dans la dernière cellule, la cellule qui servait d'oratoire au duc Cosme, lorsqu'il venait à Saint-Marc, soixante ans auparavant, converser avec ses deux amis, l'Angelico et Antonio, l'archevêque.

Fra Bartolomeo s'agenouilla dès l'entrée. Sa prière était depuis longtemps finie, et il demeurait immobile, accablé de souvenirs.

Par l'étroite fenêtre, le vent tiède apportait les sonneries des cloches florentines et le parfum des giroflées.

A contre-jour, du haut en bas de la paroi, la fresque de l'Angelico s'éclairait à peine : le mage à longue barbe blanche, abattu devant l'Enfant, courbant vers les petits pieds nus, sa vieille tête adorante.

Fra Bartolomeo se releva enfin. Son regard se posa sur les chaises demeurées là, telles des reliques, en mémoire de ces entretiens ineffables, de ce passé qui transformait la cellule en un sanctuaire. Mais lui les vénérât à cause d'un souvenir

plus proche et plus intime. Tant de fois il était venu dans cette cellule avec le prieur de Saint-Marc, Savonarole, son maître et son ami ! Son ami...

Ils entraient religieusement, Savonarole lui faisait signe de s'asseoir près de lui. Ils se taisaient en regardant le visage de Marie, l'Enfant sur ses genoux, et cette contemplation était une muette prière. Savonarole commençait à parler. Bartolomeo, par instant, retrouve le timbre de cette voix qui s'est tue, et il ferme les yeux pour mieux la ressusciter en lui.

Il l'avait entendue un jour de sa jeunesse, alors que rêvant de chefs-d'œuvre, il travaillait dans la fièvre et l'enthousiasme. Et il avait tout quitté pour la suivre : la maison de son enfance, son père, son petit frère Piero, ses camarades, son art même. Il lui semblait que plus rien n'existât désormais hormis Savonarole, ses conférences, ses entretiens. Presque chaque jour les dominicains voyaient arriver à Saint-Marc le jeune homme anxieux, pris de timidités soudaines, s'enfuyant parfois, revenant, heureux s'il avait reconnu à travers les branches la robe du prieur. Et lorsque Savonarole accordait une entrevue, Bartolomeo demeurait muet, plus éperdu de joie et plus tremblant que lorsqu'il approchait autrefois les jeunes femmes qu'il croyait aimer.

Quel était donc le pouvoir surnaturel de cet homme qui anathématisait sans relâche tout ce qu'avait adoré l'artiste : les étoffes, les bijoux, la chair offerte des courtisanes et les corps nus des antiques, si beaux qu'ils mériteraient qu'on se mît à genoux pour les mieux aimer, les œuvres d'art dont la révélation avait jadis bouleversé le jeune homme, et la musique profane, et la douceur sensuelle des vers païens, et l'ivresse des fêtes splendides qui corrompent le peuple, toute la vie fastueuse de Florence...

Et Bartolomeo écoutait, acquiesçait sans révolte.

— Vois donc celui-ci, disait Savonarole, en indiquant la fresque de l'Angelico, il fut un plus grand peintre que vous tous, car il évoquait les âmes, que vos yeux, pervertis par la chair, ne savent plus discerner.

— Mais lui, murmurait Bartolomeo, il fut un saint et nous

ne sommes que des hommes. Comment exprimer avec nos moyens grossiers cette vie dont tu parles et qui nous dépasse à tel point que nous ne pouvons même pas l'imaginer ?

Savonarole inclinait son mince et ardent visage qui hantait les jours et les nuits du jeune homme. Ses yeux de flamme se mouillaient. Et sa voix se glissait comme une caresse attendue dans le cœur du disciple :

— Il faut d'abord la vivre.

Cette voix terrible qui foudroyait les multitudes, qui dénonçait le péché des plaisirs, et faisait tressaillir les cœurs de remords et d'effroi, comme elle devenait persuasive lorsqu'elle redisait les délices de la vie de l'Esprit ! Savonarole rencontrait pour les peindre des expressions plus douces que toute la douceur des jardins, plus tendres que toute la tendresse des vers amoureux. Et Bartolomeo, l'écoutant, tenait ses yeux fixés sur la Vierge penchée, le vieux mage, dont les attitudes vivantes révélaient des âmes. Et les figures de la fresque et les expressions de l'apôtre l'émouvaient d'un bonheur pareil, à tel point confondues, qu'aujourd'hui encore, en contemplant la peinture, Bartolomeo retrouve jusqu'à l'accent des mots.

Parfois ils se tenaient là, tout un groupe d'artistes, pressés autour du prier, dans le jardin, sous le buisson de roses.

Lorenzo di Credi et le grand Sandro Botticelli et les deux della Robbia et aussi un tout jeune homme, fantasque et sombre, les sourcils froncés, et qui, fixant sur Savonarole un regard d'attention intense, s'enfermait dans ses pensées, Michel-Ange.

« D'où vient la beauté ? leur demandait Savonarole ; si vous regardez bien, vous verrez qu'elle vient de l'âme.

» Il faut regarder le ciel et la terre, et, afin de contempler la beauté divine, il faut tirer cette beauté des choses corporelles en la spiritualisant le plus possible.

» Les merveilles du monde invisible surpassent à tel point le monde imparfait dont vous êtes épris que le cœur à qui elles sont révélées se détache à jamais de tout le reste. »

Les artistes écoutaient, recueillis, et, pour lui complaire, plusieurs d'entre eux jetèrent allègrement, sur le bûcher

allumé au milieu de la grande place, leurs œuvres condamnées.

Lorenzo et Bartolomeo brûlèrent ainsi leurs toiles de jeunesse où ils avaient mis le meilleur de leurs rêves et de leurs amours.

Le plus fervent de tous était Botticelli, vieillissant, toujours triste, et qui semblait traîner après lui, comme un fardeau, son long passé de gloire et d'amour... Les aventures de sa jeunesse étaient connues. On savait qu'il avait aimé les plaisirs avec une insatiable violence. Mais Bartolomeo comprenait à présent que le grand artiste n'avait cherché qu'à se divertir de cette tristesse pesant sur lui. La sensibilité exaspérée de Botticelli dénonçait le glas muet qui est dans toutes les choses. S'il s'exaltait devant un clair printemps florentin, il voyait aussitôt les pêcheurs défleuris et les pétales souillés jonchant le sol. La présence d'une troupe d'enfants lui mettait des larmes dans les yeux, car il assistait à toutes leurs souffrances futures et déjà préparées. Et ce qui l'apitoyait davantage, c'étaient les jeunes femmes dont il adorait la beauté. Il peignait des Vierges douloureuses et comme averties, qui semblaient écouter en elles la révélation tragique, et pressentaient le Calvaire. La présence de Savonarole, l'affirmation triomphante d'une vie qui persiste, apaisait son inquiétude. Et il demeurait là, pendant des heures, à l'écouter, le laissant anathématiser son art.

Le grand artiste baissa la tête, comme un enfant pris en faute, le jour où Savonarole, ayant maudit les peintres impies qui représentent la Madone en habits de courtisane, se tourna vers lui, d'un geste brusque, et, sévèrement, lui reprocha d'avoir donné à sa Vénus les mêmes traits qu'à ses Vierges. Blasphème, iniquité, marque indélébile de la corruption des temps ! Vénus, qui engendre toutes les concupiscences et tous les crimes, vous regarde avec les mêmes yeux que la Mère de Jésus !

Bartolomeo, épouvanté, entre les deux hommes, attendait une réplique du peintre, mais Sandro continuait à se taire. Il dit enfin :

— Je ne peindrai plus de Vénus...

Souvent, ils se promenaient tous les trois en causant sous les arcades du cloître, Savonarole entre les deux peintres, et les jeunes moines, de loin, enviaient les artistes. Un jour, devant la lunette où Fra Angelico a peint le Christ reçu par deux dominicains, Botticelli tout à coup s'arrêta, et, prenant Bartolomeo par les épaules, il fit face à l'apôtre, en murmurant :

— Voici, nous t'avons rencontré... nous t'attendions et tout de suite nous t'avons reconnu....

Mais Savonarole brusquement l'interrompt :

— Ne me compare point à Celui qui est incomparable.

Botticelli et Bartolomeo, en le quittant, s'en allaient ensemble à travers les rues de Florence dorées par le soleil couchant. Ils ne le voyaient point. Ils ne remarquaient plus les belles jeunes femmes qui les dépassaient en riant. Ils oubliaient qu'ils étaient peintres. Ils allaient, aveugles, absorbés, perdus dans leurs rêveries, écoutant dans leur cœur l'écho de la voix qu'ils aimaient. Et lorsqu'enfin ils se séparaient, l'un deux prononçait les paroles que l'autre avait sur les lèvres :

— Bientôt nous le reverrons...

Bartolomeo, debout dans la cellule de Cosme l'Ancien, frissonne, et tout à coup, échappant à l'évocation, il dit à voix haute :

— Quatre ans... quatre ans depuis que nous ne le voyons plus....

Brusquement la vision d'horreur le saisit.

Il y a au fond de sa mémoire de grands trous, mais des scènes et des paroles se détachent, si nettes et si cruelles qu'elles semblent autant de couteaux dans sa chair. Le siège du couvent, le bruit, la confusion, l'invasion de la plèbe exaspérée, le sang qui rougit tout à coup les dalles de l'église, les corps étendus et lui, Bartolomeo, obéissant à l'impulsion irrésistible de ses nerfs, fuyant, enjambant les blessés, foulant les morts, fuyant, et pour sauver sa vie, abandonnant son maître. Remords poignants qu'il traînera jusqu'à son dernier jour. Et puis, il se retrouve la nuit, honteux, désespéré, errant autour de la prison où Savonarole attend la condam-

nation. Il pleure, il brise ses ongles contre la pierre. Il ne le verra plus... Si, le jour du martyre... La grande place, la foule, le bûcher qui flamboie, et, lorsque la flamme baisse, le corps tout noir attaché à la croix calcinée, et le bras encore tendu pour bénir... Savonarole, Savonarole, le visage qui consolait, qui aimait, qui exaltait, cette main qui distribuait la force...

Lorsque Bartolomeo revint à lui, il était couché dans une cellule, à Saint-Marc, où des moines l'avaient rapporté.

Ah ! quelle vie fut la sienne, depuis ce jour !

L'image atroce le suit, l'éveille en sursaut, se présente dès qu'il reprend conscience après l'assoupissement, s'interpose entre lui et toutes les choses, apparaît, brusque ou sournoise, évoquée par une parole quelconque, et détruit son énergie, le replonge dans sa douleur.

Il prit l'habit. Deux ans il vécut à Prato, essayant de s'étourdir dans les dévotions, de s'abîmer dans la prière. Puis il revint à Saint-Marc, et il espérait, en retrouvant les souvenirs de Savonarole vivant, participer à cette paix qui émanait de lui comme une mystérieuse lumière.

Mais le monde des âmes s'est brusquement fermé. L'invisible est devenu sourd et muet. Les radieuses promesses de l'apôtre se sont éteintes avec sa voix, et l'image de la mort définitive occupe désormais tout l'horizon. Les semaines et les années coulent en vain... Bartolomeo n'a plus devant les yeux que la vision du supplice inutile : ce bras noirci tendu vers lui...

Bartolomeo marche à pas rapides d'un bout à l'autre de la cellule. Il s'arrête, appuie son front à la paroi froide, essaie de fixer son regard sur l'adorable enfant étendu devant lui.

Oui... il y a de certains mots qu'il ne peut plus supporter d'entendre, des syllabes qui lui causent une douleur physique. Une plaie est en lui qui ne peut se fermer...

Ah ! lui connaît maintenant les affres qui attendent Marie, lui aussi a passé au Golgotha... il a vu le supplice de l'aimé.

Sandro aurait pu les peindre plus troublées encore et plus blessées, ses Vierges averties. Le langage humain n'a pas de mots pour une telle douleur.

Fra Bartolomeo a cessé de marcher de long en large. Il s'est appuyé contre la fenêtre et plonge son visage dans l'air printanier. Il paraît s'éveiller d'un cauchemar. Le cloître est là, si tranquille. Le jardin est fleuri. Toutes les jacinthes sont ouvertes. Le ciel de mai déborde sur les toits, allège les ombres, baigne de tendresse l'étroit jardin. Cette robe blanche qui s'incline sur le gazon, c'est le nouveau prier, Lui aussi, ce matin même, disait à Fra Bartolomeo :

— Il faut reprendre votre travail, mon enfant, c'est le seul moyen de vous guérir. Peindre... Voyez, nous avons encore beaucoup de parois blanches !

Fra Bartolomeo soupire. Cette parole que tous lui redisent, répond à un désir qu'il sent renaître en lui, parfois, au fil des heures désemparées... Peindre...

Peindre, fixer ses regards sur les arbres, les fleurs, les collines, les êtres ; permettre à la séduction des choses, à la séduction des visages, de pénétrer en soi, et puis, de toute son énergie, de tout son savoir, de toute son intelligence, lutter pour coordonner les lignes, composer les masses, saisir les figures et les enserrer dans un trait impeccable, leur donner le relief et la vie... Lutte patiente, ardente, pleine d'angoisses et de délices, et où l'on s'abîme sans fin, où l'on oublie le temps, la douleur... tandis que s'enfuient les démons du doute et des regrets stériles.

Oui, cette tentation lui est venue, et il se la reproche comme une infidélité à son vœu. Quelle tentation ! Lorsque pendant douze années de jeunesse, on a voulu, rêvé, travaillé, et conquis peu à peu le métier ingrat et adoré, est-il possible de retrancher de sa vie tout cet effort et tout cet amour ?

Fra Bartolomeo, debout devant les radieuses figures, murmure comme une prière :

— Maître, guide-moi ! Dois-je suivre leurs conseils et mon penchant ? Maître, je ne peindrais que des madones et des saints !

Il ne s'attendait point à une réponse, et cependant il ne pouvait s'habituer à l'implacable silence qui glaçait son cœur désormais lorsqu'il parlait à l'absent.

Et il songeait :

— Non ! la vie de l'esprit ne m'a point attaché de liens assez forts. Je m'attarderais encore aux formes humaines, je me perdrais dans le monde visible... et je trahirais mon maître... une seconde fois.

Fra Bartolomeo, brusquement, sortit de la cellule dont il referma la porte.

Il se promenait à grand pas dans le cloître, les mains derrière le dos, les yeux à terre, tandis que les moines intimidés l'observaient de loin, connaissant sa peine, et respectant sa solitude.

Néanmoins l'un d'eux s'approcha :

— Fra Bartolomeo ! dit-il.

Bartolomeo sortit de sa rêverie. Et, devant les yeux, il reconnut la figure pâle et charmante de Fra Benedetto qui peu d'années auparavant, peintre mondain, faisait partie de la jeunesse dorée de Florence. Une femme l'entraîna à Sainte-Marie del Fiore un jour que Savonarole prêchait. Cette heure décida de sa vie. Il vint supplier l'apôtre de lui donner la robe dominicaine.

— Fra Bartolomeo, un jeune homme est venu pour te voir...

Bartolomeo sans l'entendre regardait les mains du jeune homme, ces longues mains que Savonarole avait condamnées à des travaux si durs... Elles avaient creusé la terre et enseveli les morts.

— Tu ne regrettes jamais ta vie ancienne ? demanda-t-il brusquement.

Benedetto surpris posa sur lui le regard tranquille de ses beaux yeux qu'une joie mystérieuse illumina tout à coup :

— Non, oh ! non...

— Et le souvenir de son martyre ne hante donc pas tes jours et tes nuits ?

Le jeune moine répondit avec simplicité :

— Ce fut une heure d'angoisse... je pense à son triomphe éternel.

Ils se turent et ils demeurèrent debout l'un en face de l'autre. Fra Bartolomeo soupirait profondément. Fra Benedetto reprit :

— Un jeune homme est venu pour te voir... celui-là même qui est venu hier, Raphaël Sanzio, je crois ; il t'attend dans le premier cloître.

Sanzio, un jeune peintre de passage à Florence... Il était venu à Saint-Marc et s'était pris pour Fra Bartolomeo d'une affection qui surprenait le moine et lui était douce.

Déjà Raphaël se hâtait à sa rencontre. Il avait l'air d'un adolescent avec son visage imberbe et allongé, sa taille mince, ses cheveux châtons qui retombaient sur son cou.

En abordant Bartolomeo il s'excusa : il se promenait dans Florence et il s'amusait à dessiner ; lorsqu'il avait passé près de Saint-Marc, il n'avait pu s'empêcher d'entrer.

Bartolomeo sourit mélancoliquement. Il revoyait les jours déjà lointains où, lui aussi, errait autour des mêmes cloîtres, irrésistiblement attiré.

Ils se promenaient tous deux sous les arcades.

— Oh ! disait Raphaël joyeux et pourtant timide. Si vous saviez ! J'ai vu des choses si belles ! Oh ! j'aime Florence. Et mon maître Pietro est bien heureux d'y vivre désormais ! Et il me renvoie à Pérouse achever des travaux...

Il parlait avec une volubilité passionnée. Florence ! Il avait vu les fresques de Masaccio aux Carmines. Et il en demeurerait bouleversé.

— Ah ! pourquoi est-il mort ! J'aurais voulu travailler avec lui !

Florence... rien qu'en se promenant dans la rue, il éprouvait le besoin de peindre. Les filles de Florence étaient plus jolies qu'ailleurs. La veille sur la Piazza, il avait suivi une jeune femme dont il aurait voulu faire une madone.

— Tais-toi, enfant, murmura Bartolomeo subitement rembruni.

Mais Raphaël, enthousiasmé, continua :

— Oh ! toutes les choses sont plus belles à Florence, les arbres, les collines, toutes les fleurs, toutes les roses... Tenez, avez-vous jamais vu des roses plus belles que celles-ci ?

Il entraîna Bartolomeo jusqu'au rosier de Damas au milieu du jardin. Un jet avait repoussé sur le vieux pied dévasté, piétiné par l'invasion criminelle, le soir terrible. Les domini-

cains l'avaient soigné avec une vénération persévérante. Et cette année il avait refleurì.

Dans un éclair, Bartolomeo revit le dernier matin où Savonarole s'était assis à sa place préférée dans l'ombre du rosier, alors si touffu et si haut. Les jeunes moines l'entouraient. Il leur montra l'exigu carré de verdure et de fleurs, étroitement circonscrit entre les arcades du promenoir, avec le seul espace du ciel au-dessus d'eux, et, parlant de leurs vies, il demanda qu'elles fussent silencieuses et fleuries de dévotions, agrandies par la contemplation continuelle de l'amour infini.

Les guirlandes de roses remuaient autour de l'austère figure. C'était peu de jours avant...

Ah ! oui, l'affreux anniversaire... Les roses fleuries avertissaient qu'il était proche.

Raphaël devina la vision d'horreur qui passait devant les yeux de son ami. Il s'était tu, interdit, puis doucement il murmura :

— Fra Bartolomeo, vous allez trop souvent vous enfermer là-haut, dans cette cellule, vous savez. Et vous en ressortez tout pâle avec la mort au fond des yeux. Vous vous faites du mal, Fra Bartolomeo, ajouta-t-il avec une timidité soudaine, et cela me chagrine...

Il ajouta comme une prière passionnée :

— Il faut vous remettre à peindre, Fra Bartolomeo.

Mais Bartolomeo, brusque, entraînait Raphaël dans le réfectoire, et il le fit asseoir sur le banc près de lui :

— Montre-moi ton album, dit-il.

— Oh ! ce sont des esquisses bien indignes de vous, murmura le jeune homme.

Et, penché vers son ami, il les feuilletait en les commentant avec une enfantine vivacité.

En face d'eux, sur toute une muraille, l'immense fresque de la Crucifixion s'éclairait dans la demi-lumière. Les trois corps blêmes des crucifiés se dressaient très haut sur le ciel foncé, couleur d'ocre. Et le groupe des apôtres et le groupe des saints agenouillés entouraient la mère au centre qui chancelait, frappée à mort, les bras étendus.

Ils n'entendirent point la porte s'ouvrir. Un homme entra. Il n'avait pas atteint la soixantaine et paraissait plus âgé. Sous les cheveux blanchis, son visage avait cet aspect dévasté des visages florissants qui ont subitement maigri.

Bartolomeo se leva.

— Bonjour Botticelli, dit-il.

Cependant Raphaël, ébloui, marchait à reculons.

— Sandro Botticelli, répétait-il à mi-voix comme s'il eût craint de s'éveiller d'un trop beau rêve, Sandro Botticelli !

— Un artiste qui a perdu son pouvoir, murmura Botticelli, très sombre.

Il s'assit et feuilleta machinalement l'album oublié sur la table. Tandis que Raphaël, tremblant et rougissant, ne pouvait détacher ses yeux du morose visage.

— Quelle facilité merveilleuse ! dit Sandro intéressé malgré lui. Et tu as vingt ans ? vingt-deux ans ?

— Dix-neuf ans, répliqua Raphaël un peu confus.

— Regarde Bartolomeo ceci !

Et le vieux peintre tendait à son ami une étude où l'on voyait un paysage de collines et de cyprès qui se fondaient dans le ciel lumineux, tandis qu'au premier plan des enfants jouaient parmi les fleurs.

— Oh ! dit brusquement Raphaël, l'autre jour, à San Miniato. Ces cyprès étaient beaux dans le soleil ! Quelquefois j'aime si fort un visage ou un arbre ou des fleurs qu'il me semble que leurs traits se fixent d'eux-mêmes sur le papier...

Il s'interrompit, devenu pourpre, comme s'il eût trahi sa plus chère pensée.

— Raphaël, dit doucement Botticelli, prends garde ! La sensibilité trop vive fait souffrir. La vie est cruelle aux cœurs trop tendres et trop délicats.

— Vous, Maître, dit soudain Raphaël debout devant Botticelli, vous...

Et sa voix timide exprimait ce *vous* avec une admiration telle qu'il semblait ne trouver aucune expression comparable. Et il acheva tout d'une haleine dans un élan d'enthousiasme :

— Oh ! peindre est plus beau que tout. Vous, Maître, vous êtes comme un dieu. Vous créez de la chair vivante, vous,

le maître des hommes, vous les disposez à votre gré plus beaux, plus éternels que les hommes véritables.

Etonnés, ils regardaient la figure enfantine qui, subitement, leur apparut grandie. De cette frêle silhouette, de ces traits charmants, une force joyeuse s'échappait, telle, que le petit Sanzio, un instant, leur sembla un homme aux énergies prêtes, aux mystérieux pouvoirs. Cette joie imposa silence à leur tristesse. Bartolomeo sentit avec terreur une partie de lui-même acquiesçante à ces paroles.

Mais il vit Botticelli se détourner vers la fresque de l'Angelico et il suivit son regard :

— Un saint est plus grand qu'un artiste, enfant, murmura le vieux peintre.

Raphaël, qui s'en allait, se retourna et s'écria :

— Fra Bartolomeo ne viendrez-vous pas voir le Triomphe demain ? On dit qu'il sera beau !

— Un Triomphe ? répliqua Sandro. Nous ne savons plus rien du monde.

— En l'honneur du nouveau Gonfalonier, poursuivit l'enfant avec volubilité. On représentera le printemps ! Oh ! vous, Maître, qui avez peint le printemps si ensorcellant et si tendre, pouvez-vous rester indifférent aujourd'hui ?

Botticelli répliqua :

— Savonarole a blâmé les Triomphes... Adieu, enfant.

Les deux hommes sortirent à leur tour. Botticelli prit le bras de Fra Bartolomeo.

Souvent ils se promenaient ainsi au déclin du jour. Leur chagrin était entre eux un lien plus fort que les liens d'amitié. Ils ne parlaient pas. La grande figure de Savonarole était entre eux.

Aujourd'hui, Bartolomeo marche comme dans un rêve. Il se cherche et ne se reconnaît plus. Il semble que les paroles, la présence de cet enfant de génie ont ressuscité en lui l'artiste qu'il était autrefois. Du fond de sa jeunesse la tentation de peindre revient, irrésistible. Il contemple les choses avec des yeux subitement dessillés. Il suit du regard

la démarche d'une jeune fille qui se détourne un peu pour lui sourire. Ce mouvement souple l'emplit d'allégresse. Et voici que toutes les formes s'animent : elles viennent à lui avec douceur, avec violence, les arbres, le fleuve, les maisons, les collines, les femmes... Il les contemple avec des yeux d'halluciné. Cependant, il se tait pour ne pas que son ami devine...

Comme tant d'autres jours, ils montaient à Fiesole. Ils longèrent un bois d'oliviers dont les troncs tourmentés encadraient un vaste lointain. Botticelli prit le bras de son compagnon.

— Regarde, dit-il, te souviens-tu ?

— Oui, murmura Bartolomeo.

Ils étaient venus là, naguère escortant Savonarole. Savonarole aimait à s'en aller dans la campagne, avec ses amis. Il s'asseyait sur l'herbe et, tandis que l'ombre jouait sur sa robe blanche, il les exhortait laissant ses yeux errer de colline en colline, et suivre la courbe argentée de l'Arno étincelant dans sa vallée élargie. Il leur parlait de l'Angelico qui s'était délecté comme eux de la beauté terrestre. Mais, pour lui, les splendeurs de la terre n'étaient que la révélation d'une beauté plus haute. Leurs voluptés ne lui suffisaient plus, impuissantes à retenir et à garder cette âme. Toute la tendresse du printemps et la grâce périssable des fleurs, comme il les avait saisies pour les répandre aux pieds du Christ ressuscité, dans le jardin délicieux où le Maître apparaîtrait à Madeleine éblouie !

Botticelli, pensif, se remémorait chaque mot de l'apôtre, et ces yeux, et cette figure dominatrice qui parfois rayonnait, telle une figure de bienheureux.

Bartolomeo s'exaltait contemplant, comme en un paysage nouveau, cette campagne onduleuse, ce cercle de collines, qui semblaient se refermer sur lui pour mieux le combler de douceur. Cette lumière déclinante, cette indicible caresse des rayons traînant sur les prairies, ce parfum trop suave de fleurs invisibles... Quelque chose se troublait et défaillait en lui, il éprouvait une joie aiguë qui lui faisait mal.

— Ah ! murmura-t-il, tandis que les paroles de l'apôtre

revenaient sur ses lèvres. Regardez le ciel et la terre...

Lorsqu'ils eurent gravi le coteau, ils s'arrêtèrent tous deux et s'assirent sur un mur bas. Bartolomeo contemplait à leurs pieds Florence étendue. Botticelli, les yeux fixés sur le sol, s'abandonnait à sa rêverie.

Des brumes soudaines voilaient le soleil couchant. Dans cette lumière atténuée, la ville se fondait en une longue tache pâle et rousse où les détails se noyaient, d'où ne ressortait que le dôme plus sombre de Sainte-Marie-des-Fleurs. La fuite des collines se perdait en une houle incertaine et bleuâtre, élargissant à l'infini l'horizon de Florence. Un souffle humide enveloppa les promeneurs.

Botticelli, frissonnant, s'enveloppa plus étroitement de son manteau.

Ils remontèrent jusqu'au couvent franciscain tout au sommet, et dont la façade basse et blanche buvait la dernière lumière. Un bois de cyprès dégringolait l'autre versant. On apercevait entre leurs troncs les maisons éparpillées de Fiesole. Le vent tourmentait les arbres rigides. Ils se penchaient, se redressaient, se démenaient en des attitudes humaines. Une harmonie s'exhalait d'eux, comme d'un orchestre géant de hautes flûtes noires.

Les deux hommes se promenèrent dans la cour dallée. Puis ils reprirent la route de Florence.

Une bande de ciel rouge s'allongeait au couchant, resserrée entre les nuages. La nuit tombante rétrécissait le cercle des collines autour de la ville. Des fumées légères montaient ; des sons de cloches passaient comme des anges invisibles et chantant. Bartolomeo regardait s'allumer une à une les lumières tremblantes.

— Sandro, fit-il tout à coup, je voudrais me remettre à peindre.

Son ami sursauta, s'éveilla lentement de sa rêverie, et dit au bout de quelques instants, comme si la phrase atteignait seulement son oreille :

— Peindre... Bartolomeo...

— Tu m'approuverais ? s'écria le moine, tu ne me trouverais pas un impie ?

Botticelli posa sur lui son long regard qui semblait toujours chercher au delà des formes apparentes.

— Frère, dit-il, il est naturel que tu te remettes à peindre...

Bartolomeo s'arrêta, les yeux à demi clos, étreint par une joie brusque et muette. Cette adhésion levait, il ne savait, quelle défense occulte qui pesait sur tout son être. Il sentait monter en lui, impétueusement, balayant ses pensées, sa raison, sa souffrance, tout un flot de sensations si longtemps refoulées : des lignes, des formes, de la lumière. Il se représentait des couleurs broyées sur la palette, des tons de chair, des nuances de ciel. Et il demeurerait tout étourdi, son cœur battait, sa main tremblait.

Il s'était remis à marcher. Et tout à coup, songeant à son silencieux compagnon, il demanda :

— Mais toi, Sandro, pourquoi m'approuves-tu, si toi tu renonces ?.. Toi, le plus grand... Tous te pressent et je sais que le duc t'avait prié lui-même. Alors pourquoi ?

Botticelli soupira profondément.

— Tu es jeune, toi, Bartolomeo... Mais moi... J'ai trop aimé la tendre, l'émouvante vie, les corps flexibles et délicats des femmes... et je continuerais à donner à Marie le visage de Vénus.

Sa voix exprimait un tel regret que Bartolomeo, ne trouvant point de consolation, se tut.

Sandro parlait à mi-voix, comme à lui-même. Il retrouvait, sans peut-être en avoir conscience, les paroles de Savonarole :

« Je vous ai mis dans un pré rempli de fleurs ; je vous ai laissés courir dans ce pré, cueillir des fleurs, jouir de tous les plaisirs selon votre fantaisie... Mais après avoir essayé de tout, vous n'avez pas trouvé la paix... »

Il y eut un long silence. Botticelli dit encore :

— Je suis vieux... Il me semble parfois que tout est mort en moi.

Son ami voulut l'interrompre, mais il poursuivit tristement :

— Nous n'étions pas prêts à nous passer de lui. Cette vie qu'il nous révéla, je la pressens, je la désire et je ne puis l'atteindre. L'Angelico a réalisé ce miracle de peindre le divin avec des corps humains. Mais moi...

Il s'interrompit.

Bartolomeo continuait à marcher en silence. Il regardait au-dessous d'eux les lumières de Florence palpiter dans la nuit. Elles s'alumaient une à une, à de longs intervalles. Elles elignotaient au vent. Et les espaces de ténèbres, entre elles, apparaissaient plus noirs.

Le lendemain, Fra Bartolomeo quitta Saint-Marc furtivement. Il allait assister au Triomphe comme on va commettre un péché irrésistible et délicieux.

La foule envahissait les rues. Il parvint à se glisser au premier rang.

Les chars symboliques tout jonchés de fleurs, déchaînaient à leur passage de longs applaudissements. On voyait, parmi les trophées de violettes que des adolescents portaient sur leurs épaules, des jeunes filles dont les écharpes flottantes onduaient au vent. Les suivantes du Printemps, en longues robes de gaze et les mains pleines de fleurs, entouraient le char doré traîné par huit chevaux blancs, où le Printemps, un éphèbe entièrement nu, se tenait au milieu des roses. A côté de lui se penchait la Jeunesse, une femme vêtue d'étoffes fluides et transparentes et, tout autour, des grappes d'enfants nus figuraient les amours.

Des clameurs éclataient parmi la foule. On battait des mains, on jetait des fleurs. La brise moulait sur des corps sans défaut les gazes au ton de chair.

Bartolomeo regardait, immobile et fasciné. De toutes ces silhouettes, de toutes ces couleurs envolées dans l'ardente lumière de mai, de toute cette jeunesse offerte, une joie venait à lui, s'emparait de son cœur, l'attachant à cette voluptueuse beauté. Un être nouveau s'échappait de lui-même, libéré des anathèmes de Savonarole, se délectait au spectacle païen. Il sentait grandir une tentation plus subtile, plus profonde que les tentations sensuelles, et plus tenace parce qu'elle est dans l'ordre de l'esprit...

A ses côtés, deux bourgeois florentins murmuraient en évoquant les fêtes du temps de Laurent-le-Magnifique. Ils vantaient surtout le Triomphe de Bacchus dont la splendeur avait, de l'avis du peuple entier, dépassé tous les autres

Triumphes. Ils rappelaient le cortège des Bacchantes échelonnées qui dansaient en chantant le thème :

Nous ne sommes pas sûrs du lendemain,
Jouissons aujourd'hui de la vie.

Alors une ivresse contagieuse s'empara de la foule. Le cortège terminé, on le recommença et des milliers de voix reprenaient le refrain. Ensuite il sembla que toute la ville eût perdu la raison, on dansait sur les places. On défonçait les tonneaux dans les rues. On ne pouvait plus se rassasier de plaisir. L'orgie se prolongea toute la nuit et les jours suivants.

Les deux partisans des Médicis trouvaient une amère satisfaction à rappeler ces jours de démence universelle.

Bartolomeo les écoutait, s'efforçant d'évoquer la voix terrible de son maître, déchaînée dans Sainte-Marie-des-Fleurs

« Suspendez les jeux, suspendez les bals, fermez les tavernes. C'est temps de sanglots et non de fête. »

Dans cette lutte inégale entre la ville affolée de volupté, et l'apôtre qui, durement, lui rappelait l'Evangile, Savonarole est mort... Et lui, Fra Bartolomeo, l'ami, le disciple du martyr est là qui fixe ses yeux en extase sur ces courtisanes demi-nues. Ne prend-il pas aujourd'hui parti contre son maître ? Et cependant ses pieds sont attachés au sol, ses yeux s'enivrent malgré lui-même, et il éprouve un plaisir effroyable qu'il ne peut surmonter.

Sur un char triomphal en forme de lyre, passait un groupe de prostituées dont les robes frissonnantes dessinaient les hanches et les seins, et qui jetaient des poignées de roses.

Pourquoi son regard, brusquement, élit-il une d'elles qui se tient là, penchée, et tend vers lui ses roses ? Pourquoi tressaille-t-il d'un bonheur inconnu ? En présence de ce radieux visage, voici que l'idée qui le hantait obscurément s'épanouit tout à coup. Ah ! peindre cette femme, toute nue sous ses gazes, dans la lumière du printemps, ainsi penchée, offrant ses roses... Quelle image de la jeunesse ! quel symbole de la beauté vivante qui ensorcelle et qui console ! A cette minute, il adore cette figure avec une telle violence que ses traits,

comme disait le petit Sanzio, se fixeront d'eux-mêmes sur la toile. Ne vivait-elle pas au fond de lui à son insu ? Ses yeux éblouis la retrouvent comme une joie merveilleuse et perdue...

Mais voici qu'elle s'incline davantage et, semblant le reconnaître, lui sourit, l'interpelle :

— Baccio della Porta !

Il tressaille en entendant son nom d'autrefois. Cette voix réveille un écho lointain, ce visage... Mais oui, il l'a dessiné naguère. Il se rappelle. Il se rappelle cette jeune fille de Savignano qui lui avait servi de modèle et qu'il avait aimée... Il la peignait en rêvant de faire d'elle une madone à cause de son visage d'un si pur ovale. Un jour, il la tenait entre ses bras, et elle se révéla une autre femme, une amoureuse de volupté qu'il adora quelques semaines.

— Baccio della Porta ! criait-elle.

Et les badauds se tournaient vers le moine.

— Veux-tu que je vienne demain poser pour la madone ?

Cependant la foule avait rompu le cortège et le char s'arrêta, comme échoué au milieu de ces masses humaines. La jeune femme, tournée vers Bartolomeo, lui parlait à mi-voix :

— Veux-tu ? Je viendrai... Te rappelles-tu ? Moi je n'ai jamais oublié... Le grand tableau que tu rêvais... Ta madone... ne veux-tu pas la finir ? Baccio della Porta ! As-tu donc oublié ?

Emprisonné par la foule, il ne pouvait fuir. Il n'osait répondre. Et il demeurait là, déchiré de joie et d'épouvante.

Lentement le char se remit en marche. Bartolomeo vit s'éloigner l'éblouissante évocatrice de sa jeunesse, le sourire, les mains tendues...

— Au revoir, Baccio della Porta ! Le jour que tu voudras...

Alors il s'enfuit par les petites rues désertes, tandis qu'au loin, sur la place, on entendait toujours le tumulte et les cris.

Fra Bartolomeo est enfermé dans sa cellule. Il a déployé devant lui une toile qu'il avait épargnée, le jour du grand autodafé : un visage lui sourit, un visage allongé, aux grands yeux doux, un cou mince, et des lèvres sensuelles, un sourire caressant qui se ressouvient tout en promettant...

Il la regarde... il la regarde. Oh ! ce n'est pas leur éphémère amour que la pure figure évoque en lui, c'est tout un beau rêve de jeunesse, plus pressant et plus cher, et qui est redevenu peu à peu son rêve d'aujourd'hui : peindre le printemps, la musique des lignes, l'allégresse des corps, les chairs palpitantes et fleuries, le bonheur de respirer, l'heure présente qui exorcise, la vie, ah ! la vie... S'échapper de cet évangile de douleur que Savonarole a si longtemps maintenu devant lui. Il n'a donc pas vécu pendant toutes ces années ? Il n'était plus lui-même. Quelle est donc cette force étrange et maléfique qui substitue une autre âme à votre être véritable ?

Il s'évade enfin. Il fera venir cette fille. Il fixera cette image qui lui est apparue tout à l'heure, au milieu des roses.

Penché sur la toile, il ne se rassasie pas de la contempler.

Et voici que cette étude de madone, qu'il avait rêvé de peindre, pure comme une vision céleste, évoque en lui des réminiscences précises et brutales. Cette nuit d'amour... Il se rappelle... A son triomphe se mêlait déjà une honte secrète. Comme il rejeta cette femme avec mépris...

Et, tout à coup, une ironie féroce s'empara de lui. Ah ! oui, c'est bien cela, la femme impure qui apparaît dans la vierge éveillée par le regard de l'homme. Et la figure choisie pour être celle de Marie devient un visage de volupté. Ah ! oui, l'éternel traquenard où se prend le pauvre cœur des hommes : le frère Lippi enlève une novice amoureuse qui pose pour lui des vierges tendres et tremblantes... Ah oui ! Vénus et la Vierge qui ont le même visage et vous regardent avec les mêmes yeux...

Peindre... vouloir posséder les formes avec les yeux, avec le cœur, avec les mains... comment donc ne pas vouloir les posséder avec tout son être et toute sa chair, avec toute sa chair sournoisement consentante ? Ce cœur si faible, lorsqu'il se tourne vers la beauté du monde, il s'y attache, y demeure et s'y perd, laissant mourir en lui toute la vie de l'esprit.

Et pour tout ceci Savonarole est mort, est mort en vain.

Violamment le moine mit en pièces la peinture. La toile

en se déchirant crissait dans ses doigts.. Il l'emporta comme une brassée de feuilles sèches jusque dans les cuisines.

— Tiens, dit-il au frère convers, voici pour ton feu.

Le clair de lune éclairait la place de la Seigneurie. Le vieux palais dressait sa façade rébarbative et son mince campanile semblait un gigantesque clou noir levé dans le ciel pâle.

La robe blanche de Fra Bartolomeo s'éclairait brusquement, et puis rentrait dans l'ombre.

Il est revenu sur cette place qu'il évitait toujours. Il a voulu, pour essayer de se défendre, pour implorer la protection de Savonarole, se replonger dans son chagrin, et, ce soir, c'est lui-même qui sollicite la vision d'horreur : Savonarole... la nuit du supplice. Lui, Bartolomeo, était là près d'un dominicain qui pleurait. La foule grondait autour d'eux. Et il voyait au-dessus des têtes l'horrible flamboiement. D'abord ce fut une autre victime, une autre robe blanche. Et il essayait vainement d'apercevoir derrière les bourreaux, au-dessous des huit juges immobiles sur l'estrade, Savonarole qui attendait. Il se fait un remous dans la foule. Est-ce lui ? Non, pas encore. Des bruits contradictoires circulent... Il semble à Bartolomeo éperdu qu'il assiste à plusieurs supplices de son maître. Mais non. Savonarole vient le dernier. Bartolomeo entend encore cette immense clameur. Tout s'anéantit autour de lui. D'un effort il se tient debout, il se cramponne à quelqu'un. Il regarde encore...

Bartolomeo reprend sa marche. L'obsession maudite l'a repris, tellement forte, qu'il essaie maintenant de la fuir. Il se frappe la poitrine, il parle à haute voix sur la place déserte. Et peu à peu il rentre dans l'angoisse de la minute présente.

Son chagrin l'avait porté si haut à la suite du mort, le détachant de toutes les choses, ne lui laissant trouver un refuge que dans la vie du cloître... Et voici que son chagrin ne le protège plus.

« Savonarole, Savonarole, appelait le moine en tendant ses mains désespérées, que faut-il que je fasse ? Tu m'as permis

de peindre... Mais as-tu senti combien la tentation de trop aimer la vie est irrésistible pour nous ? La volupté de voir les formes dans la lumière, la volupté de sentir la grâce des attitudes, nous mène par mille chemins secrets et délicieux jusqu'aux voluptés interdites... Celles qui sont la mort de l'esprit...

» Savonarole... toi qui marchais si droit sur ta route, sans hésiter jamais, tu n'as point connu cette détresse d'avoir deux hommes en toi, deux hommes différents qui luttent et se déchirent, deux besoins qui s'excluent, deux amours...

» Savonarole ! toi qui nous enivrais de l'Invisible, pourquoi m'abandonnes-tu maintenant que rien ne te sépare plus de ce monde où tu vivais déjà par la pensée ? Ah ! que la vie dont tu parlais s'affirme en moi avec une plénitude telle que toutes les ivresses de la terre m'apparaissent mornes et cessent de me tenter... Fais-moi sentir que le monde invisible se révèle chaque jour et qu'il existe une correspondance entre le besoin de nos âmes suppliantes et Celui à qui elles aspirent ! »

Les rares passants qui traversaient la place à cette heure tardive, voyant cette robe blanche dans la clarté, ce moine qui parlait à voix haute et qui pleurait, se demandaient s'il n'était pas fou.

Fra Bartolomeo acheva la nuit dans sa cellule en priant. Il éprouvait que sa prière ne retombait plus sur lui, mais qu'elle s'élevait, irrésistiblement attirée, et pénétrait dans une sphère sensible où elle l'entraînait peu à peu. Le sentiment de sa solitude s'évanouissait. Il reconnut une présence ineffable et auguste...

L'aube dessina l'étroit carré de la fenêtre, blanchit le mur, et la fresque de l'Angelico au-dessus de sa tête semblait participer à l'éveil du jour.

Les disciples dormaient sur la colline des Oliviers. Leurs traits las disaient l'immense fatigue de la journée. Au-dessus d'eux, on apercevait entre les arbres la figure du Christ agenouillé qui faisait sa suprême oraison.

Fra Bartolomeo, ayant relevé la tête, le contempla.

Une lumière nouvelle, fraîche et ardente à la fois, et qui

n'était pas celle du matin, illuminait toutes les choses et, à travers elles, illuminait la vie : la vie s'étendait devant lui simple et directe, comme un chemin barré d'ombre et de soleil, qui conduit sans incertitude au but marqué. Et les verdure qui l'ombrageaient, et les fleurs l'embaumant, et les figures errantes, ne prenaient leur valeur et leur éclat qu'en vertu de ce ciel invisible qui versait sur elles son rayonnement.

Il avait entendu la réponse si longtemps sollicitée. Il sera le peintre qu'avait rêvé Savonarole. Enfermé dans l'enceinte de ce cloître, il tiendra ses yeux fixés sur les images éternelles. Il ne sera pas infidèle à celui qu'il aimait.

Il rêva d'une Pieta dans laquelle il exprimerait toute sa propre douleur. La Vierge se pencherait sur le cadavre de son Fils et, dans ce geste, il mettra cette tendresse et cette pitié sans limite que lui a révélées sa souffrance.

Au fur et à mesure qu'elles lui seront dévoilées, il peindra les visions des saints, l'espérance des apôtres et le rayonnement des amours surhumaines.

Bartolomeo sortit dans le corridor.

Il se souvint que la cloche des matines s'était tue. Les moines étaient à l'église et les portes ouvertes des cellules laissaient voir les fresques de l'Angelico. Lentement Bartolomeo passa. Et il s'arrêtait sur chaque seuil.

Comme elles s'animaient dans la lumière du matin, le long des parois blanches, toutes les claires figures ! Comme elles s'affirmaient plus ferventes et plus intenses que les visages humains ! Et toute la vie impérieuse qui était en elles, toute l'impérieuse vie des âmes, lui apparut, éblouissante.

Dans le jardin fleuri, le Christ parle avec miséricorde à la Madeleine agenouillée.

Les saints en extase adorent la Vierge céleste qui s'incline pour recevoir la couronne.

Le vieux Siméon prend l'enfant dans ses bras et la Mère suit son geste avec une sollicitude alarmée.

Et voici le Christ sortant du tombeau, fixant sur vos yeux son regard qui fait passer en vous une bienheureuse certitude.

Et là-bas une jeune fille baisse son innocent visage et, doucement consentante, elle apprend qu'elle sera l'Elue.

Les nuances les plus délicates du sentiment, toutes les étapes de la vie de l'âme, la foi, le recueillement, la résignation, l'espérance, la contemplation, l'extase, la communion divine, un monde plus expressif, une vie plus ardente, furent révélés à celui-là qui était sans désir humain. C'est le détachement, c'est la pauvreté absolue qui permet d'entrevoir les plus hautes vérités.

Bartolomeo regardait les fresques avec des yeux nouveaux. Il eut tout à coup le sentiment que la splendeur de la vie présente et charnelle est une splendeur monotone, et que ceux qui s'en contentent rapetissent leur art volontairement, le circonscrivent et le privent d'espace.

Il songea que les plus grands étaient ceux qui avaient su pénétrer de douleur et d'inquiétude humaine l'impassible beauté. Mais le plus grand de tous demeurerait celui qui se servait des formes terrestres pour exprimer la vie de l'âme.

Bartolomeo, immobile, souriait aux figures adorables. Et tous les éléments contraires se fondaient dans son cœur en une merveilleuse harmonie.

Vacillant, éperdu, il descendit au réfectoire désert. Les bois dressaient très haut sur le ciel rouge les trois crucifiés. Le visage du Christ semblait déjà transfiguré par une sublime tendresse. Et la Vierge, les bras étendus, le visage noyé de douleur, chancelait en voyant mourir tout ce qui est humain dans son Fils, et ne pouvant encore le supporter.

Fra Bartolomeo tomba à genoux et s'écria comme s'il eût prié :

— Ah ! quel rêve ! quelle espérance ! Rendre l'Esprit sensible au cœur des hommes !

NOËLLE ROGER.

Quelques progrès tangibles en Chine.

Que se passe-t-il en Chine ? Des guerres civiles, des brigandages, des famines, des typhons. Voilà ce que nous apprennent les dépêches des journaux. Du moins, c'est tout ce que le public comprend des nouvelles se rapportant à la Chine, car, pour ce qui est de la politique, il s'agit de personnages dont on ne sait rien, sinon qu'ils ont des noms étranges.

Cela fait très peu de nouvelles, et presque toutes lamentables. On en conclut que tout en Chine va très mal, de mal en pis, qu'il n'y a aucun progrès, que c'est un pays où il faut bien se garder d'aller ou de faire des affaires. Mais cette conclusion n'est due qu'à l'insuffisance des renseignements sur lesquels elle s'appuie. Un pays dont le commerce total avec l'étranger a passé de 848 millions de taëls en 1910, l'année avant sa révolution, à 1 milliard 304 millions en 1920, tandis que la valeur de son unité monétaire passait de 2 shillings 4 pence à 6 shillings dans le même espace de temps¹, ce pays-là n'est pas près de sa ruine. Il doit donc y avoir quelque chose de faux dans la représentation qu'on se fait communément de la condition chaotique de la Chine.

Pour avoir une idée plus juste de la réalité, il convient de détourner son attention des événements purement militaires et politiques : à les regarder d'abord, on se laisse hypnotiser par eux et l'on ne peut plus percevoir correctement le reste de la situation. En Chine, cent fois plus qu'ailleurs, le gouvernement peut être pauvre et faible sans que le peuple le soit.

¹ Le taël a dès lors baissé à 3 shillings 2, ce qui est encore bien au-dessus du pair. Le change chinois est resté le plus haut du monde, plus haut que celui des États-Unis, de la Hollande ou de la Suisse. Le commerce total avec l'étranger a atteint, en 1921, 1 507 millions.

Et la révolution politique qui se poursuit si péniblement n'arrête pas les progrès dans tous les domaines.

Voici donc un récit très simple de quelques-unes des transformations réelles qui ont lieu dans la vie de tous les jours du peuple chinois. Et tout d'abord, qu'en est-il de l'accroissement de cette race à la vitalité extraordinaire ?

Si la république chinoise s'étend sur plus de onze millions de kilomètres carrés (tandis que l'Europe n'en occupe que dix millions), c'est grâce à l'inclusion des déserts et des steppes de la Mongolie et du Thibet. La surface de la Chine proprement dite, celle qui est habitée par une population parlant chinois et adonnée à l'agriculture, est beaucoup plus petite. On peut l'estimer à environ 4.500.000 kilomètres carrés, dont les deux tiers au moins sont montagneux. La fameuse plaine jaune, qui constitue la seule image que beaucoup de gens se font de la Chine, et les rizières du centre et du sud, n'occupent qu'une petite portion de l'ensemble. Et pourtant à peu près 400 millions d'hommes vivent sur ce territoire. Comment une population aussi vaste s'est-elle constituée ?

Une réponse complète à cette question impliquerait une étude de toute la géographie et l'histoire chinoises. Examinons seulement deux faits essentiels qui ont causé et permis cet accroissement prodigieux.

La famille est l'unité sociale suprême en Chine, et le culte de la famille ou culte des ancêtres est le fondement de la vie religieuse. Le devoir le plus sacré de chaque homme est d'avoir des fils qui, avec leur femme et leurs enfants, puissent rendre un culte à ses ancêtres. Pour s'assurer une descendance avec le plus de certitude possible, les parents marieront leurs fils dès qu'ils ont 16 ou 17 ans. Dans le cas de mariages aussi prématurés, il n'est pas même besoin d'une fécondité exceptionnelle pour que l'accroissement de la population se produise beaucoup plus rapidement que dans le cas de mariages tardifs. A supposer que chaque génération soit d'un quart seulement plus nombreuse que la précédente, si l'intervalle entre les générations est de 20 ans, l'augmentation au bout d'un siècle sera de 205 %. Tandis que si les mariages sont

tardifs et que l'intervalle moyen entre deux générations successives soit de 33 ans, l'augmentation sera seulement de 95 %. Ainsi, par le seul fait des mariages précoces, l'accroissement de la population en Chine est bien plus rapide qu'en Europe occidentale. A ce fait, s'ajoute naturellement cet autre que le nombre d'enfants est en général plus grand dans le cas d'un mariage précoce, puisque le temps pendant lequel ils peuvent naître est plus long.

La deuxième condition essentielle qui a permis la croissance du peuple chinois est son agriculture extrêmement rationnelle, bien qu'empirique. Les Chinois ont découvert, il y a bien des siècles, qu'un beaucoup plus grand nombre d'hommes peut vivre en mangeant des céréales et des légumes directement qu'en les mangeant sous forme de viande de porc, de bœuf ou de mouton. Les Chinois se procurent bien plus abondamment la graisse dont ils ont besoin en cultivant des graines dont ils tirent de l'huile végétale, qu'en élevant des vaches et en faisant du beurre avec leur lait. De nos jours, des expériences scientifiques ont donné pleinement raison aux Chinois. Un terrain qui fournit de la nourriture suffisant à 100 personnes s'il est planté de blé, n'en nourrit que 7 avec la viande des bœufs qu'on peut y élever, ou 11 avec celle des moutons. Si c'est du riz que l'on cultive, la même surface de terrain peut nourrir 131 personnes ; si ce sont des fèves ou autres légumineuses, 129. Avec des pommes de terre, on en nourrit 260, mais les Chinois ont trouvé mieux encore ; ils cultivent une pomme de terre douce, la patate, qui nourrit 482 hommes pour la même surface.

L'accroissement de la population dû en grande partie aux traditions familiales, et rendu possible par ce régime alimentaire si rationnel, a été restreint jusqu'ici par les famines, — dues soit à la sécheresse, soit aux inondations, — les épidémies et les guerres civiles. Il est très difficile de fixer des chiffres précis, mais il est certain qu'avec le système de transports si primitif qui a précédé l'introduction des chemins de fer, une disette régionale produisait de terribles ravages que les récoltes des régions voisines ne pouvaient pas soulager. Les communications étaient par contre parfaitement suffi-

santes pour transporter les épidémies. Enfin, à de beaucoup plus rares intervalles il est vrai, les guerres civiles pour la conquête du pays par une nouvelle dynastie ou, comme la terrible révolte des Taïping de 1840 à 1864, pour le renversement de la dynastie régnante, ont tué ou affamé les habitants de territoires considérables. Pour la révolte des Taïping, on estime les pertes en vies humaines à un chiffre variant de 10 à 20 millions.

Seulement, les progrès actuels de la Chine sont en train de beaucoup affaiblir l'effet de ces trois fléaux. L'intérêt humanitaire, et plus encore l'existence de moyens de transport permettant aux secours — et au commerce — d'atteindre les affamés, ont réduit presque à néant la mortalité due à la famine. Nous en avons eu un exemple très frappant dans la grande famine de 1920-21. Elle se produisit dans des régions traversées par d'excellentes lignes de chemins de fer, et la charité publique, soit en Chine, soit à l'étranger, en Amérique surtout, se dépensa d'une façon si généreuse que la famine put être combattue avec le plus grand succès.

La lutte contre les épidémies a aussi fait de grands progrès. L'épidémie la plus dangereuse est généralement la plus nouvelle, celle contre laquelle la population n'est pas encore immunisée. Pour la Chine, c'est la peste pneumonique, produite par le même microbe que la peste bubonique, mais qui s'attaque aux organes respiratoires et cause une mortalité de 100 % : pas un seul cas authentique de guérison n'a été constaté jusqu'ici. Un congrès international de savants fut convoqué après l'épidémie très meurtrière de 1910-1911 et organisa un système de prévention qui fonctionne sous la direction du docteur chinois Wu Lien-teh. Par la détermination du foyer permanent de la peste, qui se trouve parmi les marmottes de la Sibérie, par l'emploi de mesures très énergiques lorsque l'infection commence à s'étendre, et il faut le dire aussi, grâce au dévouement admirable des médecins chinois, toutes les invasions subséquentes du fléau ont pu être arrêtées. L'introduction de l'hygiène moderne contribuera aussi à accélérer l'augmentation de la population. Ce sera surtout le cas avec les principes d'hygiène infantile qui

diminueront les morts d'enfants en bas âge, très nombreuses jusqu'ici.

Quant aux guerres civiles, notre époque n'en permet plus de comparables à celles d'autrefois. Si le peuple chinois crie très fort contre le tort que les luttes entre généraux font à ses récoltes et à son commerce, il arrive rarement que les vies des civils soient en danger. Et même parmi les soldats, la mortalité n'est pas considérable : bien des patriotes que l'immensité de leur armée d'un million et demi d'hommes épouvante, voudraient que les généraux fussent moins soucieux de préserver la vie de leurs troupes et livrassent bataille plus souvent au lieu de se borner à d'habiles manœuvres...

Comme les recensements exacts sont une chose inconnue en Chine, et que les chiffres donnés par les historiens ou ceux dont se sert maintenant le gouvernement ne sont que des approximations¹, il est très difficile d'estimer la rapidité de l'accroissement de la population. Mais les Japonais ont fait des statistiques précises dans l'île de Formose et ont trouvé que les Chinois y doublient leur nombre en 33 ans. De même, dans le territoire occupé par les Japonais en Mandchourie, la population double en 31 années. Ce sont deux régions avancées au point de vue économique (chemins de fer et industrie) et hygiénique. Il y a toute raison de croire que le reste de la Chine ne tardera pas à progresser à la même allure. On peut donc dire qu'il faudra moins de 40 ans pour que la population de la Chine double, si les circonstances favorables d'à présent durent.

Mais à mesure que le développement d'une civilisation moderne combat les anciennes causes de dépopulation, l'introduction d'idéals et de façons de vivre modernes transforment les mœurs et amènent des obstacles nouveaux, aussi efficaces que la peste et la famine, à l'accroissement de la population. En voici un seul exemple : la Chine nouvelle ne veut pas de l'assujettissement des individus à la famille, maintenu en parti-

¹ Le dernier recensement officiel, en 1885, a donné le chiffre de 378 millions d'habitants, à part la Mandchourie, la Mongolie et le Thibet. En 1910, le ministère de l'intérieur a évalué la population totale à 343 millions. En 1920, l'administration des postes a évalué la population à 428 millions sans la Mongolie et le Thibet. Le chiffre usuel de 400 millions ne doit donc pas être très loin de la réalité.

culier par la coutume que les fils mariés restent sous le toit paternel. Cette vie commune assurait la solidarité familiale, mais elle gênait beaucoup, empêchait presque le développement de la personnalité des jeunes membres de la famille, des jeunes femmes surtout. Aussi n'y a-t-il aucun changement dans les mœurs auxquels les jeunes Chinois tiennent davantage qu'à l'introduction de l'usage qu'un nouveau marié quitte la maison paternelle et fonde son propre foyer. Cela n'a pas l'air de grand'chose, mais des conséquences infinies en résulteront. Pour ne parler que du point de vue de la population, les effets seront immédiats. Un jeune homme qui pouvait se marier à 17 ans, quand il continuait à vivre sous le toit de son père et à manger à sa table, devra attendre jusqu'à 25 et même 30 ans pour être capable de louer sa propre maison et d'entretenir un ménage séparé. Or nous avons vu qu'un pareil changement diminuerait d'une façon très marquée la vitesse d'augmentation de la population.

Mais cet effet de la civilisation moderne ne se fait sentir pour le moment et ne se fera sentir encore pendant longtemps que parmi une élite cultivée. En attendant, la population augmente tellement que toutes les ressources de la merveilleuse agriculture chinoise ne suffisent pas à la nourrir. Aussi se produit-il des mouvements de population fort importants au point de vue de la géographie humaine et auxquels on prête en général trop peu d'attention.

Les Chinois agriculteurs ont, de tout temps, été entourés de peuples qui ne sont pas encore arrivés au stade agricole. Ces nomades ont été en rapports constants avec les Chinois, rapports le plus souvent hostiles. Ils ont fréquemment envahi la Chine et lui ont pris des territoires. D'autres fois les Chinois plus forts réussissaient à empiéter sur les territoires des nomades. C'est ce qui est arrivé d'une façon continue à travers tout le XIX^e siècle et se produit encore aujourd'hui. La Mongolie et le Thibet n'ont qu'une population nomade extrêmement clairsemée et, sur les parties contiguës à la Chine qui sont propres à l'agriculture, les Chinois s'installent petit à petit. Les voyageurs disent que c'est très frappant de remarquer la transition brusque de la civilisation agricole au

nomadisme ; on voit, paraît-il, se marquant nettement sur le terrain, la ligne en deçà de laquelle le coq chante et le porc fouille et au delà de laquelle la vache et le cheval constituent la richesse principale de la population.

Cette extension des Chinois a abouti à une modification administrative qui intéresse la cartographie, mais qui n'est pas encore indiquée sur nos atlas. Pour faciliter l'absorption des nouveaux territoires mongols et thibétains, le président Yuan Che-kai décréta la formation de six nouvelles circonscriptions composées de parties du Thibet, de la Mongolie et des provinces chinoises avoisinantes. En même temps, trois autres provinces étaient considérablement agrandies aux dépens du Thibet et de la Mongolie. On voit le résultat pour les deux parties de la Chine qui sont absolument seules à avoir des velléités séparatistes : le Thibet qui hésite entre la Chine et l'Inde britannique, est réduit au tiers de son territoire, et la Mongolie, qui balance entre la Chine et la Russie, est aussi extrêmement diminuée. L'occupation en 1921 de ce qui est resté de la Mongolie par des troupes bolchévistes a bien prouvé la sagesse politique de cette mesure. Mais c'est l'importance de ce changement de frontière sur lequel il importe d'insister.

En même temps que l'extension de l'occupation chinoise à l'ouest et au nord, il s'est produit un des cas d'émigration les plus remarquables de l'époque moderne : l'établissement de millions de Chinois dans le Siam, la presqu'île de Malacca, les Indes hollandaises, Bornéo, et dans une certaine mesure les Philippines, les îles Hawaï et même la côte Pacifique des Etats-Unis et Cuba. Le fait que l'occupation de ces territoires n'est pas accompagnée de suzeraineté politique a pour résultat que l'on n'en parle pas souvent quand on décrit les phénomènes de colonisation moderne. Mais les quelques six millions de Chinois qui vivent dans ces colonies sont une grande force pour le développement économique de leur patrie. Presque tout le petit commerce, et une bonne partie du grand commerce, du sud-est de l'Asie est entre leurs mains. Parmi les Malais indolents, les Chinois travailleurs se distinguent. Non seulement ils aident à la prospérité commerciale de la

Chine, mais ils contribuent largement à son développement intellectuel : leurs esprits sont ouverts et favorables au progrès sous toutes ses formes. Ce sont ces Chinois d'outre-mer qui ont soutenu Sun Yat-sen et lui ont fourni les fonds pour sa propagande révolutionnaire. Il y a maintenant parmi eux plusieurs Mécènes qui fondent en Chine et dotent largement des écoles, même des universités.

L'excès de population a une autre conséquence de toute première importance : elle permet à la grande industrie de se développer sans nulle crainte de jamais manquer d'ouvriers, et rend possible une main d'œuvre très peu payée. C'est l'aspect sous lequel le « péril jaune » effraie le plus les Européens d'aujourd'hui : quelle concurrence terrible les coolies chinois, une fois dressés au maniement des machines, ne constitueront-ils pas pour l'industrie européenne ! Mais à quoi bon se laisser effrayer par des perspectives d'un avenir encore très lointain, alors que nous savons, instruits par la guerre et les transformations catastrophiques qui l'ont suivie, combien nos prévisions économiques sont incertaines ?

Pour que l'immense population de la Chine puisse se développer pleinement, il est de toute nécessité qu'elle dispose de bonnes communications. Un système complet de communications non seulement permettra aux différentes régions d'échanger leurs produits, mais rendra le pays plus homogène en unifiant sa langue et son gouvernement, et il l'ouvrira complètement aux relations commerciales, intellectuelles et autres avec l'étranger.

La vieille Chine était déjà remarquablement riche en communications. Quelques régions à l'est et au sud sont depuis longtemps sillonnées d'innombrables canaux qui servent aussi bien à l'irrigation qu'aux transports par eau. C'est un spectacle d'un charme bien spécial à la Chine que ces canaux bordés de prés toujours verts et parfois de beaux arbres, passant sous de vieux ponts en dos d'âne et baignant les maisons des villages. Dans le Nord, il y a moins de canaux, ce qui rend d'autant plus remarquable le Grand Canal, le canal impérial de 1 300 kilomètres, qui relie Hangchow, le

centre du système oriental de canaux, à Tungchow, le grenier à riz de l'empereur. Depuis l'apparition des chemins de fer, le Grand Canal a bien perdu de son importance, aussi l'a-t-on laissé s'ensabler à plusieurs endroits. Il y a eu un projet américain pour la remise en état du Grand Canal et le drainage d'un territoire marécageux qu'il traverse. Ce projet n'a pas abouti, pas plus d'ailleurs que les autres grands projets américains jusqu'ici, les représentants des Etats-Unis n'ayant pas encore pris assez de souplesse pour s'adapter aux coutumes chinoises en fait de contrats. Mais, parce que le Grand Canal ne porte plus à travers la plaine du Nord de la Chine le riz du tribut impérial, il ne faut pas s'imaginer que les autres canaux ne fonctionnent plus, tout au contraire. Dans les deux seules provinces du Kiangsou et du Tchekiang, il y a 38.000 kilomètres de canaux sur lesquels règne une circulation intense.

La Chine est admirablement desservie par un grand nombre de fleuves navigables et une côte riche en ports. De Pakhoi près du Tonkin, où les poissons volants sortent des eaux bleues et chaudes, les jonques suivent la côte jusqu'aux îles verdoyantes autour de Macao d'où elles remontent la rivière des Perles vers Canton. De là, elles peuvent remonter fort loin le Sikiang ou rivière de l'Ouest et ses affluents. De Canton à Shanghai, les ports sont fréquents et il y a plusieurs rivières navigables sur un parcours limité.

A Shanghai, les bateaux pénètrent dans l'immense Yangtzé qu'ils peuvent remonter sur 2 500 kilomètres. Et quelle variété dans cet immense voyage ! Entre Nankin et la mer, il y a bien des endroits où, du bateau au milieu du fleuve, l'une et l'autre rive sont invisibles. Au-dessus de Nankin, la rivière est encore très large, bordée de riches plaines, jusqu'à ce que près de Kiukiang elle traverse des montagnes. A mille kilomètres de la côte, alors qu'on se sent infiniment loin des grandes villes, on arrive à la métropole de Hankow, où débouche la rivière navigable du Han. Et ce n'est qu'à six cents kilomètres de Hankow que les montagnes causent des rapides rendant la navigation difficile. Mais ils ne la rendent pas impossible. Sur un chemin de hâlage, parmi les rocs qui

bordent le fleuve, les coolies tirent sur les câbles qui font franchir aux jonques les tourbillons les plus dangereux. Puis la rivière redevient tranquille et on aboutit à Chungking, à 2 200 kilomètres de la mer d'où on peut remonter plusieurs rivières qui, à leur tour, conduisent à un système de canaux très complet, desservant des points à presque 3 000 kilomètres de la mer, dans l'immense et riche province du Setchouan.

Au nord du Yantzé, les transports par eau sont moins faciles. Le Fleuve Jaune ne se prête que mal à la navigation, les ports sont peu nombreux le long de la côte, et le golfe du Tcheli est presque partout pris de glace plusieurs mois par an. Cependant ce genre de transports est encore considérable. Au nord comme au sud, il se fait la plupart du temps, et se faisait uniquement, naguère, par les pittoresques jonques aux bois sculptés et aux voiles blanches, brunes ou rougeâtres.

La vieille Chine se glorifiait d'un système de routes impériales rayonnant de Pékin jusqu'aux extrémités du pays. Elles étaient formées de dalles magnifiques. Mais maintenant que les routes ne sont plus entretenues, les dalles qui ont basculé ou qui se sont enfoncées les rendent à peu près impraticables. Les routes communes se passaient de tout empierrage ; à bien des endroits, dans la région du loess, les ornières ont, à travers les siècles, creusé le terrain jusqu'à une dizaine de mètres au-dessous de la surface, formant ainsi un profond cañon. Il faut dire que les chars chinois sont relativement lourds et que le cercle des roues est très étroit : les roues mordent mieux ainsi, mais elles usent en fort peu de temps les meilleures routes. Les chars sont tirés en général par des mules. Tandis que le cheval est l'animal des nomades méprisés et que l'âne est la bête de somme du pauvre, la mule est l'animal de race qui atteint des prix très élevés. Comme routes et canaux tendent à s'exclure mutuellement, il est évident que les routes ne sont fréquentes que dans le nord et l'ouest et, cela va sans dire, dans toutes les régions montagneuses.

Mais ce que l'on trouve partout, ce qui est la principale voie de communication dans la Chine moyenâgeuse, c'est le sentier, parfois rien de plus que le rebord séparant des champs de riz. Et sur le sentier, celui qui constitue la force motrice

essentielle à la vieille Chine : le coolie, soit poussant une brouette, soit portant sur son épaule, aux deux extrémités d'un bambou, des ballots ou des paniers. On trouve sur des vases grecs des dessins représentant des hommes portant leurs paquets de cette dernière manière. De sorte qu'on se demande si en cela comme en beaucoup d'autres choses, la Chine ne correspond pas autant à l'antiquité qu'à notre moyen âge.

Mais ce moyen âge et cette antiquité se trouvent maintenant envahis de tous côtés par les engins de transport modernes. Sous les arches en dos d'âne passent de petits vapeurs et les coups de piston des chaloupes à essence rompent la tranquillité des vieux canaux.

La navigation à vapeur s'est beaucoup développée ; sans parler des grandes lignes, surtout anglaises et japonaises, mais aussi françaises, italiennes, hollandaises, américaines, qui relient les grands ports de Hongkong et de Shanghai au reste du monde, il y a une flotte très considérable, en majeure partie anglaise, japonaise et chinoise, qui fait le cabotage le long des côtes, et par ses services de 2 700 kilomètres de Canton à Shanghai et de Shanghai à Tientsin acquiert une importance bien au-dessus du cabotage ordinaire. Les mêmes compagnies desservent le Yangtzé. Et c'est un des voyages les plus charmants que l'on puisse faire que de remonter, dans le confort parfait des bateaux modernes, ce fleuve si immense qu'il donne des impressions semblables à celles de la mer, ... excepté sa sensation la plus caractéristique et la plus pénible. Dans les ponts inférieurs s'entassent des foules de Chinois du peuple, fort heureux d'économiser du temps et de l'argent en profitant de ce nouveau mode de locomotion. Mais ce que l'on sent bien être la chose importante sur le bateau, c'est la cargaison aux besoins de laquelle tout se plie : l'escale dans un port se prolongera indéfiniment tant que la file de coolies haletants continue d'amener les ballots de toile serpillière de l'entrepôt au bateau ou inversement. Les grands paquebots remontent facilement le Yangtzé sur mille kilomètres jusqu'à Hankow, où ils peuvent donc arriver directement de Londres ou de New-York. Mais même à travers les rapides, les bateaux à vapeur passent. C'est une histoire

intéressante que celle des efforts faits pour établir ce service-là, à partir du capitaine qui, dit la légende, s'était assis sur sa soupape de sûreté pour que sa machine surmontât le terrible courant, jusqu'aux petits vapeurs très confortables dans lesquels le voyage se fait maintenant.

Tandis que la navigation à vapeur pouvait facilement essayer de s'établir en Chine, parce qu'il lui était aussi très facile de repartir, il a été particulièrement difficile et risqué d'établir les chemins de fer.

Avec leur persistance, incompréhensible aux Chinois alors très satisfaits d'eux-mêmes, à vouloir introduire à toute force des progrès dont les bénéficiaires ne se souciaient pas, des commerçants européens obtinrent vers 1875 une concession pour un petit chemin de fer de 15 kilomètres de la rive du Yangtzé à Shanghai. On raconte que, faute d'un terme plus exact en chinois, le contrat parlait d'un « chemin carrossable en fer ». La construction se fit en 1876 et 1877. Les autorités chinoises déclarèrent que le contrat avait été violé puisque, si ce chemin était bien en fer, il n'était certainement pas carrossable. Pour finir, soupçonnant — non sans raison — que ce petit commencement d'invasion par les machines de l'occident mènerait fort loin, et s'appuyant sur le ressentiment populaire dû à un accident mortel survenu à un passant, le gouverneur du district de Shanghai racheta la ligne et fit arracher tous les rails.

La première ligne de chemin de fer qui se soit maintenue jusqu'à aujourd'hui, fut bâtie pour l'exploitation des mines de charbon de Kaïping, au nord de Tientsin, en 1881. La ligne fut peu à peu prolongée jusqu'à Tientsin et Pékin, et dans l'autre direction jusqu'à Moukden.

Il y eut alors, au gouvernement, des hommes intelligents qui comprirent la valeur des chemins de fer, et, en 1894, une administration impériale des chemins de fer fut organisée. Ses plans de grande envergure furent malheureusement arrêtés par la guerre avec le Japon (1894-1895). Cette guerre révéla au monde la faiblesse du gouvernement chinois et les puissances s'empressèrent, la Russie en tête, de se faire octroyer des concessions de chemins de fer qui marqueraient les terri-

toires traversés comme leurs zones d'influence respectives. Les chemins de fer devenant ainsi l'instrument de la conquête par l'étranger, il n'est pas étonnant que le gouvernement et le peuple n'aient pas montré grand enthousiasme pour leur construction, qui n'avança que lentement.

En 1903, la ligne Pékin-Moukden, déjà mentionnée, fut enfin achevée ; en 1905 la ligne de 1 300 kilomètres reliant Pékin à Hankow au cœur du pays ; et en 1912 la ligne de Tientsin à Shanghai. Ces trois lignes sont encore maintenant de beaucoup les plus importantes. Il n'y aura guère que les lignes de Hankow au Setchouan et de Hankow à Canton (cette dernière en bonne voie d'achèvement) qui pourront leur être comparées.

Si, pour commencer, le peuple, encouragé par des mandarins soupçonneux des étrangers, avait eu des craintes superstitieuses à l'égard des chemins de fer, — craintes à peu près aussi bien fondées que celles de nos arrière-grands-parents vis-à-vis de la même invention, — il ne tarda pas à s'apercevoir des avantages du nouveau mode de transport. Aujourd'hui les wagons de troisième classe sont pour ainsi dire toujours bondés. Les distances étant très longues, les Chinois, gens pratiques, ont rendu le voyage fort confortable, même en troisième. Chacun peut avoir, pour quelques sous, sa théière dont l'eau bouillante est continuellement renouvelée ; des vendeurs de nourriture variée passent dans les wagons ; à chaque station des petits marchands vous vendent les spécialités de l'endroit — poulets dorés ou fruits splendides — et pour se rafraîchir et se laver le visage, on a des serviettes imbibées d'eau chaude. Voilà comment un bon Chinois se dépeindrait à lui-même les avantages d'un voyage moderne ; il faut dire que, pour un voyageur européen, l'impression dominante jusqu'au point peut-être d'étouffer toutes les autres serait celle de saleté, mais où a-t-on jamais vu du pittoresque humain sans saleté ? D'ailleurs, l'Européen en première ou en deuxième, où il se trouve avec de nombreux Chinois des classes aisées, n'aura pas à souffrir des odeurs populaires et il appréciera de pouvoir se faire apporter, sur une petite table devant son siège même, des mets européens ou chinois à son goût.

Pour la nuit, la banquette se transforme en couchette, pas toujours très tendre, il est vrai, mais plus confortable que la place unique dont jouit un voyageur dans nos trains, tout en étant infiniment meilleur marché que nos wagons-lits.

Si le transport des voyageurs est considérable, celui des marchandises est encore plus fructueux. Aussi les résultats de l'exploitation sont-ils excellents, du moins tant que des généraux batailleurs ne réquisitionnent pas tous les wagons pour leurs transports de troupes et d'approvisionnements, ce qui est malheureusement arrivé assez souvent ces dernières années, quoique jamais pendant de très longues périodes.

Ce bon rendement est dû en partie à ce que les frais de construction sont peu élevés. On raconte qu'un ingénieur occidental, visitant les travaux de construction d'une ligne importante, exprima son étonnement de ce que tous les matériaux pour le remblais fussent apportés à dos d'homme et qu'il n'y eût point de machine employée. Le directeur des travaux qui en avait exécuté de nombreux en Europe, lui répondit qu'il n'avait jamais construit un remblais de cette qualité aussi économiquement que celui-ci. Pourquoi employer des machines là où la main d'œuvre est bien meilleur marché et d'une abondance illimitée ?

La plupart des lignes de chemin de fer existantes ont été construites par des compagnies étrangères et à l'aide d'emprunts étrangers gagés sur la ligne. Tandis qu'au début les chemins de fer étaient considérés comme le premier pas vers la domination complète, économique sinon politique, d'une « sphère d'influence » par la nation construisant la ligne, le gouvernement chinois obtint des conditions plus favorables — la direction technique restant entre les mains d'Européens — à partir de 1897, avec le contrat belge pour le Pékin-Hankow.

Quand le succès des premières lignes fut bien établi, il y eut un enthousiasme général pour la construction de chemins de fer libres de toute attache politique avec l'étranger. Et ce fut cette ardeur même qui nuisit le plus à la cause. Les intérêts locaux se réveillèrent et les provinces voulurent établir à leur profit l'entreprise nouvelle. Les compagnies provin-

ciales qui se formèrent s'y prirent mal et beaucoup d'argent fut englouti pour rien. Le gouvernement national, soit pour sauver la situation, soit pour profiter d'une occasion d'augmenter son influence dans les provinces, se mit en demeure de reprendre les lignes provinciales. Les intérêts locaux, loin d'être reconnaissants, entrèrent dans une furie extrême et, — on ne le sait pas assez en Europe — ce fut la jalousie des provinces à l'égard du gouvernement impérial dans cette question des chemins de fer qui fit réussir la révolution de 1911, en donnant à la poignée de républicains qui avaient combiné un coup de main assez faible à Wuchang, le soutien du mécontentement général.

La révolution arrêta tous les plans, et quand la république se fut assez stabilisée pour que le gouvernement national songeât à les reprendre, cette fois sans opposition de la part des provinces, la guerre européenne tarit toutes les sources d'emprunt.

A part la ligne Hankow-Canton dont la construction s'est continuée lentement à travers ces années, il n'y a guère qu'une ligne de première importance qui ait été réalisée, le Pékin-Suiyüan. Son importance ne consiste pas seulement en ce qu'elle relie Pékin aux nouveaux territoires de la Mongolie colonisée, avec lesquels le commerce est tout de suite devenu très important, mais surtout en ce qu'elle a été établie entièrement par des ingénieurs chinois, et avec des capitaux fournis par le seul gouvernement chinois. Du point de vue technique, cette ligne est la plus remarquable de la Chine, à cause des fortes pentes et des tunnels qu'il a fallu établir pour la traversée des montagnes sur lesquelles court la Grande Muraille, entre la Chine proprement dite et la Mongolie.

Il y a en ce moment 10.963 kilomètres de chemins de fer en exploitation, ce qui ne fait que 1 kilomètre par 36.000 habitants. A ce taux, la Suisse aurait un peu plus de 100 kilomètres de chemins de fer !

Quant aux routes modernes, macadamées ou goudronnées, les Chinois n'ont commencé à s'y intéresser qu'avec la venue de l'automobile. Autour de chaque ville importante un petit réseau s'est assez vite formé. Une organisation s'est fondée pour la propagande en faveur de la route considérée surtout

comme complétant le chemin de fer en le reliant à tous les points des régions qu'il traverse. En 1920-1921, des milliers d'affamés ont été employés dans le nord à la construction de routes qui serviront, en facilitant les transports, à combattre les famines futures.

Entre les véhicules antiques et les modernes, il y a un hybride fort curieux et fort pratique : la rikcha, toute petite voiture à une place et à deux roues, tirée par un coolie qui court entre les brancards. Inventée par un missionnaire au Japon pour sa femme malade, la rikcha (appelée aussi, on ne sait pourquoi, pousse-pousse) devint rapidement le moyen de transport le plus commun dans tout l'Extrême-Orient. Il tua la chaise à porteurs, et se maintient en face du tramway électrique. Il est fort pénible de se faire traîner par un de ses semblables, et la rikcha devra disparaître devant les progrès de l'industrie et de la démocratie ; mais en attendant elle est un gagne-pain relativement profitable pour des milliers de coolies.

Le développement de la navigation et des chemins de fer a pour complément nécessaire celui des postes et des télégraphes.

L'histoire des postes chinoises se lit comme un roman. Le système de courriers impériaux qui avait duré trois mille ans, et de communications privées par l'intermédiaire de compagnies commerciales, a fait place, peu à peu, à un système moderne commencé en 1867, très prudemment et sur une petite échelle, par l'organisateur des douanes chinoises, sir Robert Hart, et reconnu officiellement en 1896. Le service postal conquiert rapidement la confiance et la faveur des populations, même dans les régions les plus écartées. En 1920 il y avait plus de 10.000 bureaux, un peu plus de 400 millions de lettres, cartes et journaux étaient transportés ¹ et l'équivalent de 250 millions de francs passait par le service des mandats.

Pour maintenir ce service, l'administration des postes ne

¹ Une lettre, carte ou journal par habitant ! (En Suisse, 173 par habitant en 1913.)

peut naturellement pas se contenter des chemins de fer et des bateaux à vapeur, bien qu'elle les utilise à fond ; elle a organisé un système de courriers qui parcourt les régions les plus sauvages et les plus périlleuses du pays, le plus souvent à pied, parfois à dos de cheval ou de chameau. La plus longue ligne de courriers du monde est celle qui dessert Tihwa dans le Turkestan chinois : elle mesure 6 500 kilomètres ! Malgré ces difficultés, le tarif est extrêmement bas. Pour 3 cents, c'est à dire 8 centimes, une lettre va d'un bout à l'autre de l'immense pays.

Il faut signaler que c'est un Français, T. Piry, qui a dirigé le superbe développement des postes de 1901 à 1915. Son successeur est M. Picard-Destelan, un Français également.

En 1914, la Chine s'est jointe à l'Union postale universelle. Au congrès de l'Union en 1920, elle réclama l'abolition des bureaux de poste maintenus sur territoire chinois par la France, l'Angleterre, les Etats-Unis et le Japon. Le Congrès de Washington décida leur suppression pour le 1^{er} janvier 1923.

Bien prématurément, le gouvernement chinois, poussé par les militaires, a voulu développer l'aviation. On a essayé d'en faire un usage commercial, et il y a eu quelques courriers portés par des aéroplanes. Mais comme cela ne répond pas à un vrai besoin, la chose est tombée pour le moment.

Quant aux télégraphes, qui ont été installés avec l'aide du Danemark surtout, ils ont aussi rapidement prospéré. En 1920, il y avait 75.000 kilomètres de lignes sur terre ferme, et plus de 170 millions de mots ont été transmis en 1919 dans le service interne seulement. Il est intéressant de noter que les caractères chinois étant idéographiques, c'est-à-dire du genre des hiéroglyphes égyptiens, ils ne peuvent se transmettre tels quels par le télégraphe. Il y a donc dans chaque bureau un code où, en regard de chaque mot usuel, se trouve un nombre de quatre chiffres au moyen duquel la dépêche est transmise. Pour les dépêches en langues étrangères, la transmission se fait naturellement sans qu'un code soit nécessaire.

Plusieurs stations de télégraphie sans fil ont été installées

par le gouvernement. Comme pour l'aviation, ce sont les militaires qui y ont poussé. Une concurrence assez vive s'est produite entre la compagnie anglaise Marconi, une compagnie japonaise et une américaine pour la construction et l'exploitation des stations. Pour le moment le gouvernement chinois en possède dix, à Pékin, Kalgan et Urga (en Mongolie), Tsinan, Tsingtao, Wuchang, Shanghai, Foochow et Canton. Le contrat Marconi prévoit l'installation de plusieurs postes permettant de communiquer avec Kashgar, au fond du Turkestan chinois.

(A suivre.)

PHILIPPE DE VARGAS,
professeur à Pékin.

Histoire d'un roman.

Dans le captivant volume de « souvenirs », *A writer's recollections*, publié peu de mois avant sa mort, M^{me} Humphry Ward, la célèbre romancière que l'Angleterre vient de perdre, retrace l'histoire de ce *Robert Elsmere* que de bons critiques, et elle-même, considérèrent toujours comme le meilleur de ses livres. En matière d'art, le succès auprès du grand public n'est pas, tant s'en faut, un critère infaillible ; d'aucuns soutiendront même que ce succès n'est pas compatible avec la valeur réelle d'une œuvre d'art. Cependant, si la vie est à tout prendre la qualité maîtresse d'un roman, celle qu'aucune autre ne remplace et qui les remplace toutes au besoin, on conviendra que *Robert Elsmere* est une manière de chef-d'œuvre. Avec quelle intensité en effet, avec quelle plénitude et avec quelle ardeur l'auteur n'a-t-il pas dû faire vivre ses personnages pour intéresser passionnément la grande masse des lecteurs à un conflit d'ordre théologique entre deux époux ! Car tel est bien, comme on sait, le sujet de ce roman qui connut un des succès les plus formidables de notre époque. Trois éditions se succédant en moins d'un mois ; pendant plusieurs mois, une édition de cinq mille volumes publiée régulièrement tous les quinze jours ; les articles de journaux, les lettres tombant comme grêle sur le bureau de l'éditeur ; M. Gladstone, M. Walter Pater y allant chacun d'un copieux article, tandis que Burne Jones, Huxley, Henry James,

cent autres envoyaient à l'auteur des félicitations enthousiastes... En Amérique, où tous les phénomènes se produisent sur une plus vaste échelle, c'était mieux encore. Depuis les temps héroïques de *la Case de l'Oncle Tom*, aucun livre n'avait connu pareille diffusion. Les employés de boutiques, les petites bonnes, les femmes élégantes, les lettrés, les professeurs, les étudiants, tout le monde lisait *Robert Elsmere*. Les libraires ne suffisant pas à la vente, les bazars débitaient des éditions à quatre cents le volume. Un savant américain déplorait cet engoûment prodigieux, qui, en ranimant l'intérêt pour les questions religieuses, retardait, selon lui, l'avènement du rationalisme...

Il y a de cela trente-cinq ans. Plusieurs siècles, diront quelques-uns, si incompréhensible leur paraîtra pareil phénomène. Mais ceux auxquels les difficultés matérielles et les lancinantes préoccupations du moment n'ont pas fait perdre le sens des problèmes de l'âme, ceux chez qui subsiste malgré tout le goût des questions désintéressées, ne dédaigneront pas de suivre la genèse de cette belle histoire, si noblement différente de celles que nous racontent la plupart des romanciers et des romancières d'aujourd'hui.

Donc, en ce temps lointain, M^{me} Humphry Ward, jeune femme de vingt-huit ans à peine, menait à Oxford, où son mari était professeur, une vie tranquille et laborieuse. Appartenant à une famille d'intellectuels, — elle était nièce de Mathew Arnold, — elle avait eu dès son adolescence un goût très vif pour les travaux de l'esprit. Deux ou trois essais de romans ne l'ayant guère satisfaite, et n'ayant pas non plus été encouragés par ses proches, elle s'était tournée du côté de l'histoire : depuis des années elle travaillait à des études très poussées sur l'ancienne Espagne. C'est à ce titre que le chanoine de Canterbury lui demanda de collaborer à un *Dictionnaire des biographies chrétiennes* dont il dirigeait la publication.

Pour écrire ces vies des chrétiens espagnols qui ont marqué dans l'histoire des premiers siècles de notre ère, il fallait connaître le latin, le bas latin des cinquième et sixième

siècles, et le latin savant du seizième et du dix-septième. De plus, il fallait pouvoir lire les ouvrages allemands qui traitaient le sujet. Or M^{me} Humphry Ward savait très peu d'allemand et encore moins de latin. Quel labeur en perspective ! Néanmoins, après quelques jours de perplexité, elle se décida à engager cette difficile partie et accepta la proposition.

Je fis le plongeon, écrit-elle, et j'ai toujours été reconnaissante au chanoine de Canterbury de m'y avoir poussée. Je me rappelle avec une joie profonde le travail intense, harassant parfois, de ces deux ou trois années. Ce travail modifia entièrement ma façon d'envisager les choses, et, bien que le temps ait emporté la majeure partie des connaissances acquises alors, il m'ouvrit de nouveaux horizons et me valut des sympathies, des amitiés que j'ai toujours conservées. En outre, chose étrange, ces études qui semblaient aux autres et à moi-même consacrer l'abandon de mes vains espoirs de romancière, me conduisirent précisément à écrire *Robert Elsmere*.

Car c'était, en dernière analyse, j'en suis convaincue, le besoin de l'artiste de traduire, d'interpréter les choses qui rendit ce travail si passionnant pour moi. Ces siècles lointains se mettaient à vivre sous mes yeux... Je voyais les évêques se rendant par les routes souvent couvertes de neige aux conciles de Séville et de Tolède; les moines créant des foyers de culture dans les lieux les plus retirés de la péninsule, conservant les précieux débris et les traditions éparses du monde classique... Passer des heures, des jours, sur les signatures d'un obscur concile, identifiant chaque nom dans la mesure du possible, attachant à chacun de ces noms un peu d'intérêt humain, si bien que petit à petit un tableau émergeait de l'ombre, — comme une chose morte qui eût ressuscité sous mes yeux — cela, c'était la joie ineffable et suprême...

Tout n'est en apparence que paix et tranquillité dans l'atmosphère qui enveloppe la jeune femme. En apparence seulement et quant aux choses extérieures : car le monde de la pensée, dans la cité universitaire, était en réalité, à cette époque, profondément troublé. La doctrine darwinienne faisait son chemin dans les esprits. Pusey dénonçait en chaire l'effet destructeur que cette doctrine, du moins telle qu'elle était comprise par le grand nombre, produisait sur la foi ; le collège de Balliol défendait les droits de la critique et de

l'histoire, celui de Christ Church l'autorité et le dogme. En France, Renan publiait ses *Origines*, et Strauss, en Allemagne, le dernier de ses ouvrages.

De tant de discussions passionnées, comme aussi de ses propres études, une question dont l'importance lui semblait primer toutes les autres, se dégageait pour la jeune femme : celle des sources, de la valeur du témoignage. Sur quoi reposait-il en réalité, ce bel et vaste édifice dont la civilisation et la religion primitives avaient fourni les matériaux, et qui apparaît aux hommes d'aujourd'hui éclairé d'une lumière si différente de celle qui l'illuminait aux yeux des hommes d'autrefois ? En d'autres termes, l'homme du troisième siècle comprenait-il, interprétait-il, rapportait-il les faits comme l'homme du seizième ou du dix-neuvième siècle ? La réponse n'est pas douteuse ; et de cette réponse, quelles conclusions faut-il tirer ?

De pareilles questions, n'est-il pas vrai, semblent de celles qui doivent être examinées dans la paix du cabinet de travail et non pas portées sur la place publique. Et M^{me} Humphry Ward n'eut sans doute jamais songé à les traiter sous forme de roman sans un incident qui, en éveillant chez elle une indignation généreuse, mit, comme on dit, le feu aux poudres.

A l'horizon de l'Angleterre intellectuelle et religieuse, dont Oxford est comme la citadelle, les nuées orageuses s'amoncelaient de plus en plus. Mathew Arnold venait de publier sa *Supernatural Religion* qui soulevait des discussions passionnées ; la nouvelle école de critique biblique dont Harnack était le chef voyait grandir chaque jour son influence et le nombre de ses adeptes, tandis que les prédicateurs, dans les chaires universitaires, tâchaient de faire cadrer « une science au rabais avec une intransigeante orthodoxie. »

C'est à ce moment que le Révérend John Wordsworth fut chargé du cours de philosophie religieuse donné chaque année à Oxford sous le nom de *Brampton lectures*. Il prit pour sujet de sa première conférence, « Le trouble actuel des idées religieuses », trouble qui avait pour cause le péché, affirmait sans ambages le prédicateur. « Ce qui nous empêche de croire, disait-il, ce sont les exigences de la loi religieuse,

jugées trop sévères par nos penchants naturels ou notre veulerie, les préjugés, le manque de ferveur, et surtout l'orgueil.»

Ces divers points furent traités avec force, raconte Madame Humphry Ward, et les malheureux sceptiques douchés avec une sévérité qui étonnerait fort aujourd'hui. De la galerie où j'étais assise dans un coin sombre, m'apparaissait en pleine lumière la belle figure ascétique du prédicateur, et, en écoutant tonner sa voix, je croyais voir groupés autour de lui ceux qu'il insultait sans le vouloir expressément peut-être, les savants, les penseurs comme Stanley, Jowett, Green de Balliol, mon oncle...

J'étouffais. Comment, comment faire comprendre à ce pays ce qui se passait dans son propre sein, sans qu'il s'en doutât ? Seule une œuvre d'imagination y réussirait... Une peinture de la vie actuelle... Une histoire très simple, mais qui donnerait le sentiment de la réalité, une histoire vivante... Montrer ce qu'étaient ces hommes attaqués par le prédicateur, retracer l'histoire de leur pensée, suivre l'effet de cette pensée sur leur vie...

Oui, mais c'était là œuvre de longue haleine, et en attendant l'exécution de ce vaste projet, il importait d'agir tout de suite. Rentrée chez elle, la jeune femme prit sa meilleure plume et écrivit d'un trait une brochure qui, publiée presque aussitôt sous ce titre *Incroyance et Pêché*, fut mise en bonne place dans la devanture d'une grande librairie.

Dès le premier jour, la vente marcha à souhait. Un succès positif se dessinait pour le petit livre, quand vint à passer par malheur devant la librairie un *clergiman* notoire, appartenant à l'ancienne école, celle que l'auteur prenait à partie. Acheter la brochure, faire remarquer au libraire, en le menaçant de poursuites, qu'aucun nom d'éditeur ne figurait sur la première page, omission contraire à la loi, fut l'affaire de quelques instants. Effrayé, le libraire fit aussitôt disparaître de sa devanture la brochure subversive, en écrivant à l'auteur une lettre d'explication qui ne diminua nullement la consternation et le chagrin de la jeune femme de voir ainsi brisé le bel élan du premier ouvrage qu'elle offrait au public.

Le triomphe du *clergiman*, toutefois, était plus apparent

que réel. Son geste autoritaire, en effet, avait bien pu supprimer une brochure, mais non pas détruire le germe d'où devait sortir un livre. Ce petit travail où étaient esquissés à grands traits deux types d'esprits opposés, celui qui ignore le doute ou lui a imposé silence, et celui qui se fraie au milieu des orages son chemin vers la Vérité, peut être considéré comme la première ébauche de *Robert Elsmere*.

Trois ans après les incidents que nous venons de rapporter, Edmond Schérer, dont M^{me} Humphry Ward avait fait la connaissance lors d'un voyage à Paris, lui envoya un exemplaire du *Journal intime* d'Amiel, tout récemment sorti de presse. Un tel livre ne pouvait manquer de parler à un tel esprit. M^{me} Humphry Ward entreprend aussitôt de le traduire. La tâche était aussi ardue qu'intéressante. Toutes les facultés de la traductrice, tout ce qu'elle possédait d'intelligence et de perspicacité était tendu à l'extrême dans cet effort pour rendre aussi fidèlement que possible d'aussi subtiles nuances de sentiment et de pensée. Par bonheur, M. Schérer et sa fille Jeanne — un esprit très distingué — vinrent à la rescousse, et le salon des Humphry Ward vit de nombreuses et belles séances de travail à trois, au cours desquelles mainte et mainte page du grand écrivain genevois fut analysée, décortiquée, reconstituée enfin sous la forme qui en rendait le mieux, pour le lecteur anglais, la signification profonde.

Rien de profitable, non seulement comme gymnastique intellectuelle, mais au point de vue d'un large développement de l'esprit, comme un tel travail accompli sous une telle direction. Quand il fut achevé, nul doute que la traductrice d'Amiel ne possédât une maturité de pensée et une souplesse d'intelligence qui allaient se retrouver dans l'exécution du grand roman qui serait l'œuvre essentielle de sa vie, celui où elle se mettrait elle-même tout entière, et auquel elle n'avait pas cessé de penser. Chemin faisant, elle avait en outre, peut-être inconsciemment, amassé des matériaux qui allaient bientôt trouver leur emploi : dans le futur roman, la figure de Langham, si attachante et si décevante à la fois, si intelligemment fouillée aussi, semble directement inspirée par le souvenir d'Amiel.

Toutefois, traiter sous forme de roman un pareil sujet

était chose fort malaisée, d'aucuns diraient même tout à fait impossible. Et pourtant cette forme s'imposait s'il s'agissait d'atteindre non seulement une élite intellectuelle, mais le grand public.

Il me semblait que les expériences d'ordre religieux, dit M^{me} Humphry Ward, en tant qu'elles affectent les êtres, des vies d'hommes et de femmes, peuvent parfaitement constituer la matière d'un roman. Le roman d'ailleurs est la plus souple comme la plus compréhensive des formes littéraires. Il ne relève que d'une seule et unique loi, l'obligation d'intéresser...

Il s'agit de capter l'attention, d'émouvoir le lecteur. Mais quand le sujet a deux aspects, l'un intellectuel et logique, l'autre poétique et émotionnel, il est fort difficile, on l'avouera, de tenir la balance égale, de ne pas laisser la raison éteindre le sentiment, ni le sentiment submerger la raison...

Je désirais montrer comment un homme de sentiments délicats et d'intelligence élevée, né dans un milieu religieux, en vient à rejeter l'orthodoxie à l'ordre du jour pour marcher seul dans un désert où il doit faire ses expériences personnelles, et reconstruire de fond en comble sa vie religieuse. Et je désirais placer auprès de lui une figure non moins belle et pure, incarnant l'idée d'un être attaché aux anciennes traditions, désireux de se laisser conduire. Imaginer le conflit qui doit forcément éclater entre deux êtres aussi différents, les répercussions de ce conflit sur leurs vies, surtout si ces deux êtres sont profondément attachés l'un à l'autre, tel était mon but.

Voici donc Robert et Catherine, tels que je les avais imaginés. Oui, mais il s'agissait de rendre Robert intelligible. Or, écrire un roman, c'est nécessairement faire une sorte de sténographie; aucune situation, aucun caractère ne peut être entièrement expliqué ou développé. Le lecteur est toujours censé suppléer à ce qui est passé sous silence, boucher les trous. L'effet produit dépend pour une grande part précisément de ce qui n'est pas dit, de cette collaboration inconsciente à laquelle l'auteur invite son lecteur. Aussi la suggestion, souvent, vaut-elle bien mieux que l'analyse.

Dans le cas de *Robert Elsmere*, la crise sentimentale et humaine, le roman, en un mot, était la conséquence d'un développement intellectuel. La suggestion, cet instrument par excellence du romancier, est ici d'un maniement bien plus difficile que lorsqu'il s'agit d'une expérience humaine ordinaire. Car la mise en œuvre consciente de l'intelligence, appliquée à l'ensemble des données de la vie, telles que la philosophie et l'histoire nous les fournissent,

n'est pas une expérience accessible à tous. Sous ses formes les plus avancées, elle n'appartient qu'à une très faible minorité.

Cependant, dans chaque génération, ces expériences faites par une minorité créent une atmosphère, un état d'esprit qui affecte le grand nombre, la multitude étrangère à de telles questions.

C'est ici que la suggestion doit entrer en jeu, c'est ici que la littérature, c'est-à-dire l'imagination, reprend ses droits, et que la fiction, cette autre forme de la poésie, selon le mot de Goëthe, voit un vaste domaine s'ouvrir devant elle.

Pour être mené à bien, ce travail, dont les lignes qui précèdent suffisent à faire comprendre l'extraordinaire difficulté, ne devait pas demander moins de trois années. Dix fois l'auteur crut son roman terminé, mais aussitôt lui apparaissait quelque défaut capital, qui lui démontrait la nécessité de récrire de fond en comble le premier, le second ou le troisième volume...

Après corrections et refonte d'innombrables épreuves, le livre parut enfin, accueilli par un succès immédiat et complet. qui prit dans les pays de langue anglaise, comme nous le disions au début, les proportions d'un véritable événement. Si, après un certain nombre d'années, ce succès, selon une loi constante, a paru s'épuiser, rien n'empêche de croire que cette éclipse ne sera pas définitive, et que le grand roman de M^{me} Humphry Ward, supérieurement intelligent, d'une inspiration si noble, si vivant surtout, pourra connaître un retour de faveur. Peu avant sa mort, Brunetière songeait à en publier une traduction dans la *Revue des deux mondes*. « Les questions soulevées dans ce livre, disait-il, commencent à peine à être d'actualité en France. L'idée maîtresse du roman force l'une après l'autre les portes des séminaires. Dans le public français, ou du moins dans une partie notable de ce public, l'intérêt s'éveille pour les questions traitées dans *Robert Elsmere*. »

Mais le roman était trop long pour un périodique, et l'idée fut abandonnée.

Trop d'événements et de trop considérables se sont succédé dès lors pour que l'intérêt qu'inspirent les questions de cet ordre ne soit pas momentanément assoupi. Néanmoins, pour

la grande masse des lecteurs, la discussion qui fait le centre de ce beau roman n'est pas close ; et le jour n'est pas éloigné peut-être où les représentants des générations nouvelles, jouissant de plus de calme que leurs devanciers, redécouvriront *Robert Elsmere*, tout étonnés d'y trouver l'écho toujours vibrant du grand débat qui se poursuivra sans doute longtemps encore entre l'intelligence critique et la conscience religieuse.

J. DE MESTRAL COMBREMONT.

Lettre romande.

SUR TROIS CONVERSIONS

Il y a quelques années, la conversion au catholicisme de trois étudiants en théologie de la Faculté de l'Université de Lausanne avait ému l'opinion publique. Le mouvement se propagea et atteignit d'autres classes sociales. Dès ces trois premières abjurations un étonnement se manifesta : comment de jeunes Vaudois, protestants, pouvaient-ils oublier leur origine au point d'aller chercher ailleurs la réponse à leurs aspirations ? La question a son importance ; dépassant le cas spécial des trois convertis, elle intéresse toute la situation où se trouvent les étudiants avant et après leur entrée à l'Université : jusqu'à quel point connaissent-ils la tradition romande ? S'ils la renient, savent-ils ce qu'ils renient ? Beaucoup de bons esprits furent et restent préoccupés par ce problème. Je serais heureux si, par l'examen de ces trois conversions, je pouvais leur fournir quelques données nouvelles.

On se souvient des faits principaux : En 1915, trois étudiants entrèrent en théologie. La littérature française contemporaine, de Huysmans à Claudel, le goût de la musique et des arts religieux inclina leur curiosité vers l'Eglise. Un converti, de quelques années plus âgé, devenu à son tour convertisseur, l'apprit et leur servit d'introducteur. Il y eut de poétiques visites à l'abbaye de Saint-Maurice, puis des cours sur la doctrine catholique dans la clinique de Bois-Cerf à Lausanne, entre temps des incursions dans les cantons de Fribourg et de la Suisse primitive, et enfin l'abjuration.

Ces faits sont naturellement susceptibles d'interprétations diverses. Il semble qu'on soit en droit d'attendre une grande lumière d'un livre et d'une brochure qui ont paru récemment. Un des étudiants convertis, M. Cherix, a rendu dans son *Arche d'Alliance*¹ un témoignage complet de son évolution intérieure et son ancien condisciple, M. le pasteur Lavanchy, se sentant comme personnellement atteint par les allégations peu flatteuses de M. Cherix sur le protestantisme en général et la

¹ Robert-Benoît Cherix : *L'Arche d'Alliance*. Paris. Perrin.

Faculté nationale en particulier, s'est efforcé de montrer dans sa brochure : *L'abjuration d'un étudiant en théologie*¹, l'envers de la médaille. On n'en peut cependant tirer grand chose pour notre propos, car M. Cherix semble s'être mépris sur ses véritables mobiles et M. Lavanchy me paraît les éclairer d'une façon trop incomplète.

M. Lavanchy a résisté à un entraînement passager vers le catholicisme. Il est resté protestant. Il lui semble impossible qu'il en puisse être autrement pour d'autres. Aussi tend-il à enlever aux convertis toute la valeur de leur conversion. Pour ce faire, il emploie des arguments de qualités différentes. C'est regrettable. A notre époque où il n'est plus possible de brûler ceux de nos semblables qui sont dans l'erreur, il ne nous reste pour les réduire que des raisons. Tâchons qu'elles soient excellentes, sans quoi, elles ne prendront pas la flamme.

Une thèse soutient *L'abjuration d'un étudiant en théologie* : les convertis n'ont pas vécu le protestantisme, avec cette conclusion implicite : s'ils l'avaient vécu, ils ne seraient pas convertis. Il est impossible de recourir à de pareilles considérations pour prouver quoi que ce soit. Car, pour les adeptes d'une religion, vivre cette religion signifie y participer de toutes les puissances de son être, y trouver le bonheur terrestre qu'elle permet et l'espoir du salut éternel. Qui a vécu une religion est bien rarement poussé à la quitter. Ainsi on aura toujours la ressource de dire à un converti, si avant qu'il ait pu s'engager dans la religion qu'il abjura, qu'il l'avait incomplètement vécue (c'est ce dont Luther et Calvin eux-mêmes furent accusés par la partie adverse), de même que le converti pourra toujours répondre que l'expérience qu'il vient de faire d'une religion nouvelle est pleinement concluante. C'est un argument qui repose sur des éléments trop subjectifs pour qu'on puisse s'en servir de part et d'autre.

M. Lavanchy cherche dans l'ignorance où étaient les convertis de la doctrine protestante une autre cause à leur conversion. Il y a sans doute du vrai, mais dans une faible mesure. Car, tout ignorants qu'ils fussent, ils avaient lu plusieurs de nos auteurs (à tort, un passage de l'*Arche*, pourrait faire croire le contraire). Ils fréquentaient le culte. Et M. Cherix répond d'avance au reproche que lui fait son ancien camarade d'avoir trop peu suivi les cours pour être à même de juger leur enseignement, en affirmant qu'il les avait suffisamment suivis pour se rendre compte dans quel esprit ils étaient donnés et que c'était précisément cet esprit qui le poussa ailleurs. D'autre

¹ Alexandre Lavanchy : *L'abjuration d'un étudiant en théologie*. Lausanne, Les Semailles.

part, le protestantisme n'entourait-il pas ces trois étudiants d'assez près pour qu'attirés ils fussent allés plus avant ? Cette ignorance ne prouve pas grand'chose. Il faudrait savoir pourquoi ils n'ont pas cherché à mieux connaître. C'est donc leurs aspirations mêmes qu'il faudrait analyser.

Enfin, M. Lavanchy s'est trop avancé en englobant dans le cas Cherix, celui de ses deux camarades et en concluant pour tous les trois : « qu'il ne faut pas faire appel à des raisons religieuses, morales ou intellectuelles pour expliquer la série des conversions dont Lausanne a été le théâtre. » Ces raisons éliminées, resteraient le snobisme ou l'intérêt. Or ces étudiants n'étaient ni snobs ni intéressés. Toute conversion sincère suppose des raisons religieuses, morales ou intellectuelles. Ces conversions furent sincères.

Trouverons-nous dans le livre de M. Cherix une explication plus satisfaisante de la cause qui produisit ce mouvement religieux ? Au premier abord on est impressionné. Tout un appareil théologique et philosophique est mis en œuvre. Le sous-titre porte : *Essai de synthèse sur le Christianisme*. Il n'y a pas que cela ; à côté d'une énumération des vérités catholiques, d'une réfutation par bourrasque du protestantisme et de toute la philosophie moderne, c'est le récit circonstancié d'une conversion. Mais on s'aperçoit vite que ce qui manque le plus c'est précisément une synthèse ; l'auteur a cousu bout à bout, non sans artifice trop apparent, des fragments de journal intime, des résumés de lectures, de conversations et de cours. Quel est alors l'intérêt que peut présenter cet assemblage ? Il n'est pas dans la crise ou dans l'évolution intérieures que l'on s'attend à trouver dans une conversion. Rien n'y parle au cœur. Il n'est pas dans l'examen et la réfutation de la doctrine protestante. M. Neeser n'a pas eu de peine à montrer dans son article de la *Semaine littéraire* à quel point cet examen était sommaire. Il n'est pas non plus dans l'exposé de la doctrine catholique. D'autres livres en parlent mieux. Où est-il alors ? Dans cet amour de la poésie ? Il ne me paraît pas que l'inspiration soit toujours heureuse. Dans cette « inquiétude constante pour le problème religieux », tendance qui avec une « dilection toujours plus vive pour la poésie » se partagea l'adolescence de l'auteur ? Mais il y a inquiétude et inquiétude. Celle-ci n'est pas tant de chercher à bien poser les problèmes, dans leur profondeur et leur complexité, que d'en trouver le plus rapidement possible une solution. Laquelle, du reste, lui est fournie par autrui. L'auteur se borne à l'accepter. La moindre explication d'ordinaire le satisfait. A ce propos, il me rappelle le professeur

Aronnax dans *Vingt mille lieues sous les mers*. Le capitaine Nemo, qui le tient captif dans les flancs de son sous-marin, serait heureux de le déconcerter par la vue des merveilles les plus insoupçonnées de la nature. Impossible. Tout au plus un léger saisissement au début. Il en est de même pour l'auteur de *l'Arche*. Les maîtres qui l'endoctrinent lui présentent les plus difficiles constructions de la raison et de la mystique; le néophyte s'étonne un peu, puis, quand il a compris l'enchaînement des idées, il trouve que c'est beau et vrai et enregistre. Si, par hasard, il se sent acculé dans une impasse, on lui en montre bien vite l'issue, comme le capitaine Nemo au professeur Aronnax, par un Arabian-Tunnel. Il y a dans un esprit de ce genre un indéniable mysticisme, comme chez Jules Verne du reste. *L'Arche d'Alliance* est à la religion ce que *Vingt mille lieues sous les mers* est à la science. L'auteur de *l'Arche* est bien un mystique mais un mystique particulier, un mystique formel si l'on peut dire. J'entends par là un homme qui éprouverait une satisfaction intérieure complète dans la connaissance verbale de la signification qu'une religion donne aux mystères de la vie, un homme qui goûterait une indescriptible volupté spirituelle devant la hiérarchie des valeurs élaborée par cette religion, et pour qui en étudier et reproduire la doctrine serait une nourriture suffisante. Il est évident que, plus une religion est systématique, plus elle peut se résoudre en dogmes et en rites, plus elle lui offrira de séductions. A ses yeux, le protestantisme est trop pauvre et le corps visible de l'Eglise est une surface rêvée pour son activité.

A cette conclusion, une réserve s'impose. Si ce que nous croyons peut être vrai psychologiquement, au point de vue religieux rien ne nous autorise à mettre en doute que ce même formalisme, dans la pensée et le sentiment, n'ait pu être le canal par où est entrée la grâce. N'importe quel vase peut contenir l'huile sacrée. Il n'en est pas moins vrai qu'à part certaines indications utiles, il n'y a pas grand'chose à retenir de *l'Arche* pour ce qui nous occupe : les conditions et la cause de ce mouvement religieux. L'auteur, en effet, en a pris une conscience trop déviée. Il me fait penser à un rameur, entraîné par l'irrésistible courant d'un fleuve, qui chercherait dans la structure de son canot et sa propre habileté à la manœuvre, les causes de sa descente vers la mer. S'il se trompe, il en n'est pas moins vrai que le courant existe.

C'est donc lui qu'il faut essayer de définir. Je m'y appliquerai. Mais auparavant quelques précisions sont nécessaires. L'auteur de *l'Arche* ne sera plus dorénavant seul en cause. Il

le sera même moins que ses deux camarades. Je me tiendrai cependant dans des généralités qui puissent les comprendre également tous trois, mais il faudrait faire pour l'auteur de *l'Arche* une traduction constante dans le sens formaliste indiqué plus haut. Le lecteur voudra bien ne pas y manquer. Les deux camarades de M. Cherix, qui sont aussi mes amis et me pardonneront cette confiance publique, ont obéi à des mobiles de même nature mais beaucoup plus purs. C'est pourquoi on ne peut les confondre tous les trois comme le voudrait M. Lavanchy. On ne peut non plus, comme fait aussi ce dernier, chercher une détermination importante à leur conversion dans des traits de caractère qui sont du reste justes pour à peu près tous les jeunes gens et dont ici la contre-partie se vérifie tout aussi bien. Ils étaient « agressifs » dit leur ancien condisciple. Sans doute, pourra-t-on répondre, devant qui leur déplaisait, mais, par ailleurs, pacifiques. Ils étaient « railleurs ? » oui, mais aussi respectueux ; « frondeurs, quelque peu extravagants ? » assurément, mais tout aussi désireux de ne pas errer toujours ; « convaincus de leur supériorité ? » auprès de ceux dont ils pensaient qu'ils n'avaient rien à apprendre, je l'accorde, mais modestes devant qui élargissait leur horizon. Non, à moins que d'aller très à fond, on ne peut invoquer des considérations de personne. Il vaut mieux s'en tenir aux grandes lignes et se demander simplement quels étaient pour les trois futurs convertis les conditions de leur vie intellectuelle et morale, et quelles étaient leurs aspirations.

On s'est donc souvent étonné que des jeunes gens élevés dans la tradition protestante aient pu chercher ailleurs. Mais la jeunesse est animée d'un double mouvement : l'admiration et le dénigrement. Pour qu'elle accepte une tradition non pas comme une chose caduque mais comme une chose vivante, il faut qu'elle rencontre un homme qui ait son respect, sa confiance et son admiration et qui, incarnant cette tradition, lui en communique le sens et lui fasse comprendre en quoi le passé peut agir sur l'avenir. Or, cet homme n'est pas venu vers ces jeunes théologiens, ou ils n'ont pas su le découvrir, ou encore, il ne parlait pas le seul langage qui leur fût compréhensible, car la jeunesse a son langage à soi qui admet avec peine le langage des aînés.

À défaut de cet homme, il y avait cette atmosphère intellectuelle et morale où baigne la famille, le collège et les alentours immédiats. Mais elle n'exerce chez nous qu'une faible pression. Depuis longtemps la sécurité règne sur le pays et la sécurité endort. En outre, Lausanne n'est plus ce qu'elle a été : une société reposant sur un certain fond d'idées com-

munes où les étudiants aspiraient à être reçus et dont les esprits distingués ne dédaignaient pas de relever le niveau, subissant à leur tour cette sorte de contrôle au nom du bon sens que ne manque pas d'effectuer tout groupement dont les membres se recrutent dans des catégories différentes. Ce terrain neutre où les élites se rencontrent n'existe plus. Les étudiants sont livrés à des maîtres spéciaux, à la compagnie de leurs camarades et à eux-mêmes. La plus intérieure de nos traditions — celle qui a son point de départ dans Vinet — a quelque chose de trop intime, de trop secret, parfois de trop incomplètement exprimé pour parler à une jeunesse livrée d'affirmations. Ceux qui ont recueilli le plus pur de son héritage mènent, me semble-t-il, une existence quelque peu retirée, préoccupés surtout de problèmes spirituels. Une revue — la meilleure de chez nous, la seule qui ait une direction et un programme — l'exprime, et qui en a goûté l'esprit ne s'en dessaisit guère. « Aucun étudiant de la Faculté libre ne s'est converti », m'écrit un de mes amis, ajoutant pour mon usage personnel : « ils sont indécrottables. »

Et combien de fois n'a-t-on pas justement relevé que, n'ayant pas de langue qui nous soit propre et la France possédant une littérature admirable, c'est de son côté que se dirigent volontiers les jeunes regards.

Ainsi, dans leurs incursions dans des domaines tout d'abord mystérieux, puis devenus très familiers et accueillants, il manqua toujours aux futurs convertis le contre-poids d'une tradition morale. Il leur manqua aussi quelque chose d'autre dont je m'explique moins bien l'absence : le sens critique. Il semble, en effet, que ce soit à son développement que concourent, à tout le moins, le collège et le gymnase. Mais soit que le sens critique qu'on cherchait à leur inculquer ait été de qualité inférieure et, partant, sans prise sur des esprits qui avaient le goût des valeurs morales, soit qu'ils y fussent décidément réfractaires, ils n'ont jamais possédé cette faculté de s'abstraire de soi, d'embrasser par le centre des sentiments et des idées opposés et de les comparer entre eux. Il est aussi à remarquer qu'exception faite pour M. Cherlx, qui s'est formé tout seul, donc sans contrôle extérieur, dans la serre chaude de son cerveau, les préoccupations proprement intellectuelles n'étaient pas au premier plan. Lorsque l'abbé Picard, au début de son cours, questionnait son jeune ami sur ce qu'il entendait par les termes qu'il employait, celui-ci était bien forcé de constater : « Voulant définir mon point de vue, je m'apercevais aussitôt que je n'avais pas d'idées claires. » Un jeune Français, sortant de philosophie, eût-il fait un pareil

aveu ? Quoi qu'il en soit, les préoccupations intellectuelles n'ont apparu que plus tard — M. Cherix toujours réservé — peu avant la conversion, lorsque le problème romain se posa avec toute son urgence. Et des catholiques furent leurs maîtres de logique.

En somme, les conditions où ils se trouvaient étaient sensiblement les mêmes que pour leur génération. Ils entrèrent en théologie. Ils étaient pleins d'ardeur. L'amitié n'avait que des sourires. La liberté était un chemin printanier. Les livres avaient de beaux et tendres mots aux résonnances intimes. Mais on sait aussi combien au lendemain des veilles trop prolongées le cœur se réveille inquiet. Cet univers qui était une fête, soudainement s'éteignait. Puis quelque chose qui ressemble à la grâce en rallumait les lumières. Il y a en tout un grand mystère. Comment posséder quelque chose qui ne s'éteigne pas ? « Le pivot de la vie religieuse, dit Boutroux, est l'intérêt que prend l'individu à sa destinée personnelle. » N'est-il pas légitime de chercher le mot de l'énigme là où nous portent nos aspirations ?

J'en isolerai de deux ordres différents, celles qui me paraissent les plus caractéristiques.

Il y avait tout d'abord le goût du surnaturel. Dans un excellent article paru dernièrement dans la *Revue de théologie et de philosophie*, M. Neeser distingue deux sortes de surnaturel. Le surnaturel physique qui serait propre au catholicisme et le surnaturel moral, au protestantisme. La cloison n'est-elle pas bien étanche ? Pour eux, le surnaturel physique, aussi bien que l'autre, avait l'évidence de la lumière. Leur âme était mystique et primitive. Saint François leur parlait comme aux oiseaux. Le surnaturel se retrouvait dans la littérature contemporaine. C'est pour cela qu'ils l'aimèrent. Mais ils en avaient eu l'intuition auparavant. C'est par là aussi que Ramuz les prit. Grâce à lui, le pays de Vaud fut baigné d'une surnaturelle clarté, non pas tant celle qui tombe du ciel que celle qui émane des choses elles-mêmes. Ce furent des promenades ; la prairie et le bois, le lac et la vigne ; des visites au philosophe solitaire pour qui les idées sont des objets palpables. Rien ne s'oppose au miracle, tout est miracle. Ils n'entendaient pas qu'on marchandât avec lui. Du moment qu'il a plu à Dieu de troubler par la Révélation l'ordre naturel des choses, pensaient-ils, du moment que cela est admis, pourquoi ne pas admettre tout le reste ? Certains leur disaient que peut-être le Christ n'était pas ressuscité en chair et en os, que peut-être même il n'était pas divin dans le sens absolu du terme, qu'il y avait des passages de la Bible interpolés.

Ils étaient orthodoxes. Un temps même, avec cette présomption dont parle M. Lavanchy — où la présomption me plaît ? chez les jeunes gens, dit Goethe — nos jeunes théologiens songèrent à des réformes possibles dans le sein même de l'Eglise nationale. Ils aimaient la musique et les parfums. Ils allèrent quelquefois entendre la messe. On l'apprit. On leur facilita discrètement les premiers pas.

Une autre tendance leur était commune : le besoin de certitude intellectuelle. Fait qui n'est pas si rare, ce besoin de certitude était lié en eux au sentiment de leur propre insuffisance. Ils avaient besoin de croire à la raison ; ils finirent par y croire. Mais ils doutaient d'eux-mêmes et de leur propre raison. Ils ne pensaient pas non plus pouvoir obtenir un résultat valable par la seule vertu de leur expérience personnelle. Comment atteindre tout seul la vérité ? Sous un certain aspect le protestant, s'il vit en communion avec la communauté, pense tout seul, interprète tout seul les données de l'Evangile. Ils se sentaient trop faibles pour cela. Aussi quand on leur parlait d'expérience personnelle — cette opération dont une des conditions requiert une grande lucidité d'esprit, jointe à une foi ardente et à une humilité complète pour que, le colloque avec le divin établi, rien ne le trouble — leur parlait-on de quelque chose qui avait peu de sens à leurs yeux et dont ils ne voulaient ni ne pouvaient endosser la responsabilité. Leur humilité, ils la mettaient à accepter qu'il y eût une raison en dehors et au-dessus d'eux, dont ils n'étaient pleinement éclairés que par intermittence. Ils en admettaient la réalité objective. On comprendra mieux sans doute leur état d'esprit si l'on considère, comme je le crois, que ce besoin de certitude ne se fit sentir que plus tard et qu'il fut comme la traduction intellectuelle de leur penchant mystique. Ils ne recherchèrent pas la certitude d'une manière désintéressée. Je l'ai déjà dit, les préoccupations purement intellectuelles leur avaient été longtemps étrangères. Mais peu à peu naquit comme la crainte que cet ordre où le cœur trouvait son contentement pût être contredit par celui de la raison. L'important était en premier lieu de boucher les trous par où pouvait entrer le courant froid du doute. Une âme éprise de réalités mystiques est portée à croire par analogie à la réalité de la raison. Peut-être mirent-ils à accepter le problème rationnel, comme il était posé par la philosophie catholique, une complaisance trop grande. Mais leur vague préparation antérieure n'opposait aucun refus. Alors, quand ils virent que, contrairement à leurs appréhensions, les théologiens avaient des arguments pour prouver que la raison pouvait contribuer à

établir les fondements de l'édifice qu'ils avaient appris à aimer, ils ne firent bientôt plus de difficulté à l'admettre et leur joie éclata. La cause était gagnée.

Du temps a passé, les positions prises sont maintenues. Que les convertis à leur tour convertissent, c'est dans l'ordre. Leur demander d'étudier plus à fond le protestantisme serait exorbitant, espérer qu'ils n'en parlent pas publiquement, comme M. Cherix dans l'*Arche*, d'une façon trop cavalière, serait un manque de psychologie. Mais ce serait aussi d'une pauvre tactique que de diminuer l'importance de ce mouvement religieux. Il y aurait sans doute mieux à faire. Il ne m'appartient pas de dire comment. Nos théologiens et nos moralistes sont mieux qualifiés. Je me bornerai à quelques questions générales.

Ces étudiants qui se sont convertis n'ont-ils pas suivi des aspirations bien légitimes ? Ces aspirations sont-elles incompatibles avec le protestantisme ? Eût-il été impossible de les satisfaire ? De leur montrer en quoi elles pouvaient troubler leur jugement, en quoi au contraire elles pouvaient l'éclairer ? N'y avait-il pas une belle pâte à pétrir ? S'y est-on efforcé ?

D'autre part, cette rupture dans la tradition, ont-ils été les seuls à en souffrir ? Leur sort n'est-il pas celui de toute la jeunesse qui sort du gymnase ? Fait paradoxal : ces étudiants qui seront docteurs, avocats, pharmaciens, ingénieurs, voire professeurs ignorent tout, ou à peu près, de la tradition du pays dont il est convenu qu'ils formeront l'élite. Plus encore, on ne leur a pas appris à aborder les problèmes philosophiques et ceci précisément à l'âge où l'on en est le plus naturellement curieux. Est-il si étonnant alors que certains étudiants subissent avec tant de facilité l'ascendant du premier venu qui leur en impose ?

La situation n'est pas la même en France. Assurément, depuis la séparation de l'Eglise et de l'Ecole, toutes sortes de questions n'y sont plus débattues. Mais l'enseignement philosophique est beaucoup plus poussé que chez nous. De plus, par le simple exposé de l'histoire de leur littérature, les jeunes français prennent contact avec un des facteurs importants de leur tradition nationale. Chez nous, notre tradition ne repose pas sur des œuvres littéraires. Elle est tout entière dans un certain esprit. Cet esprit est-il intransmissible ?

HENRI ROHRER.

Lettre de Paris.

Retour. — Duel. — Réflexions sur la violence. — Les *Mémoires* de Robert de Montesquiou.

On dormait enfin, on rêvait, peut-être. La porte s'entrouvre. Une voix crie du couloir : « Messieurs, nous arrivons dans quarante minutes. » On se lève en bougonnant, on tente de s'habiller. On soulève un store, et l'on voit, sous un ciel rose et gris, défiler des maisons roses et grises parmi des arbres bruns et jaunes. On traverse de petites gares qui ont des noms de catastrophes : Maisons-Alfort, Villeneuve-Saint-Georges. Comme la vie est décevante ! On part pour d'heureux voyages, pour des pays inconnus, pour de nouvelles existences ; et puis cela finit toujours, un matin d'automne, par Villeneuve-Saint-Georges. On songe à la première fois qu'on est arrivé à Paris, apparemment pour le conquérir ou pour visiter l'Exposition universelle, avec un naïf orgueil et un affreux regret de n'être pas resté chez soi ; ah ! que Maisons-Alfort semblait un nom mystérieux et terrible !

On arrive : tout est sale, les gants qu'on porte, le taxi qui vous mène, les pavés que lave en vain une pluie obstinée, frivole et citadine. Mais le temps est doux : nul vent ne souffle des montagnes ou de la mer. Les forêts, les prés, la nature entière est oubliée au profit des hommes. On va retrouver ses amis, aller au théâtre et au restaurant, visiter les bouquinistes et les antiquaires. On entre chez soi. Comme tout est hâtif, pâle, fané. On croyait avoir un salon rose ; et il est tout au plus gorge de pigeon. Il faut rajuster ses yeux, se remettre à cette gamme spéciale des couleurs, à ce règne universel du gris, à ce délicat empire de la poussière.

Mais on se laisse vite reprendre à ces curieux prestiges. Pourquoi clamer que la vraie saison de Paris, c'est le printemps ? C'est, bien plutôt, l'automne. Plus de faux beaux jours, de fausses feuilles vertes. Les vieux quartiers surtout, les vieilles demeures, les vieux jardins sont plus charmants dans toute leur nudité, ou vêtus seulement de brume et de

pénombre, et caressés, peut-être, d'un rayon trop pâle pour qu'on le croie descendu du soleil invisible.

On reprend la vie de Paris avec un goût d'autant plus vif qu'on l'avait un peu oubliée. Ces plaisirs, ces occupations qui nous lasseront vite, ont regagné, pour quelques semaines, une sorte de fraîcheur et de nouveauté. Pourquoi ne célèbre-t-on pas maintenant les grandes solennités artistiques et mondaines ? Ne les goûterait-on pas davantage au retour des champs ? Il est vrai que nous avons, à défaut du Salon tout court, le Salon de l'Automobile et le Salon d'Automne. Et les Ballets suédois remplacent, tant bien que mal, les Ballets russes. Mais tout cela n'a pas grand intérêt.

— L'hiver parisien n'en a pas moins brillamment débuté. Il a débuté par un de ces événements qui ne se produisaient plus, qu'on croyait désormais improbables, qui semblaient la marque des temps révolus, des époques gothiques. L'hiver a débuté par un duel, un duel « bien parisien », un duel entre un gentilhomme — étranger, il est vrai, mais « bien parisien » tout de même — et un directeur de théâtre. Rencontre piquante, ah ! trop piquante ! des arts avec le monde. Et, chose plus piquante encore, ce sont les arts qui ont triomphé. Le duc a été blessé par l'homme de théâtre. Ces gens-là ne doutent plus de rien ! Nous voilà bien loin du temps où le chevalier de Rohan refusait satisfaction à Voltaire et le faisait rouer de coups par ses laquais.

Tout le monde parle de cette affaire. Les journaux humoristiques en sont pleins. Et les deux parties y trouvent leur compte. Le directeur de théâtre joue à bureaux fermés¹ et la duchesse voit accourir « toute la terre » à ses fameux dimanches.

Mais tout le monde aussi rit sous cape. Pourquoi ? Le duel serait-il, comme toutes les choses en train de se démoder, devenu légèrement ridicule ? Serait-il un peu semblable à cette victoria bien attelée qui, traversant l'autre jour mon village, attirait sur le pas de leurs portes les paysans moqueurs que laisse indifférents le passage des plus luxueuses Rolls-Royce ? Un chroniqueur fait remarquer, non sans raison, que, du moins dans le monde des lettres, le duel est abandonné, parce qu'il est infiniment plus amusant et plus profitable d'échanger des injures que des coups, et que des invectives publiques, en première page d'un journal du matin, sont d'une bien meilleure réclame qu'une rencontre clandestine dans un terrain vague.

Pourtant notre époque n'est point contraire à la violence. Elle s'y adonne, au contraire, avec un certain bonheur. En

¹ Ceci est un peu exagéré ; mais enfin !...

toute chose la force semble triompher de l'esprit. La jeunesse qui, naguère, au déclin charmant de l'intelligent XIX^e siècle, se vouait aux arts, cultive maintenant les sports. Mais, justement, les sports ne sont pas favorables au duel ; ils mènent aux coups de poings plutôt qu'aux coups d'épée. On l'a bien vu en Angleterre où, depuis plus de cent ans le duel, comme le baise-main, est inconnu. Avec ses règles, ses finesse, ses arguties, son point d'honneur, toutes les nuances morales qui le colorent, le duel moderne est un jeu de l'esprit bien plutôt que des muscles. Il relève moins des sports que des arts. Dieu me garde d'en faire l'éloge. C'est, à tout prendre, un art assez stupide.

Un des hommes qui ont peut-être le mieux représenté cette fin de siècle que je rappelais, c'est le comte Robert de Montesquiou, mort en 1921 et dont les *Mémoires* ont paru cet été. Je me devais d'y revenir ici. Montesquiou fut éminemment une figure parisienne. Poète, romancier, essayiste, il a passé sa vie à désirer la gloire que donnent les muses. Il ne l'a pas obtenue. Il est mort en croyant que, du moins, la postérité lui ferait justice. Il se peut : la postérité a de curieux retours et d'étranges caprices. Et, au surplus, on ne peut refuser à Montesquiou un certain talent ; il y a de bonnes choses dans ses vers et même dans sa prose, quoique généralement aussi laide, folle, tarabiscotée que l'« écriture artiste » dont elle se réclame.

Mais, pour nous, l'intérêt de Montesquiou est beaucoup moins dans ce qu'il a fait que dans ce qu'il a été. Grand seigneur, homme de lettres, curieux d'art, passionné de meubles et de bibelots, ami de Sarah-Bernhardt, de Whistler, de Goncourt, de Gallé, de M^{me} Greffulhe, amant, à la fois, du Japon et de Versailles, père des hortensias bleus, des perles rouges et de M^{me} Desbordes-Valmore, il a été le représentant, le promoteur, et, en partie, le créateur de ce style baroque, complexe, impur et séduisant qu'on appelle déjà, qu'on appellera de plus en plus le style 1880. Les grandes aventures de sa vie semblent bien avoir été les installations de ses demeures successives, l'appartement du quai d'Orsay, celui de la rue Franklin, le Pavillon des Muses, le Palais rose. Voici comment il décrit sa première entrevue avec ce Palais enchanté qu'il croyait alors ne pouvoir jamais acquérir : « Je gardais le silence devant la grille composée d'autant de fois l'épée flamboyante du *Paradis perdu* qu'il y avait de barreaux... Je fus sur le point de jeter mon cœur par-dessus les épées flamboyantes... Je fis quelques pas, puis je me préparai à remonter dans ma voiture avec cette plénitude, à la fois, et cette mélancolie que laisse le bonheur, inemployé, d'un autre. »

Vous entendez bien qu'il s'agit d'une maison. Les meilleures pages des *Mémoires* sont peut-être celles où il décrit la première de ces demeures adorées. C'est un délice pour les curieux d'« intérieurs ». Et quelle aubaine pour les érudits à venir qui voudront se documenter sur le goût décoratif à la fin du XIX^e siècle ! On accédait à cet appartement par de longs couloirs étroits qui ressemblaient à un sentier dans une forêt, parce que les parois en étaient entièrement revêtues de tapisseries représentant des arbres et des feuillages ; aux trones de ces arbres étaient suspendus des instruments anciens, des guitermes, des luths, des violes, comme si des musiciens, « des chanteurs de Watteau et de Verlaine » eussent passé par là. Il y avait un salon d'or dédié au soleil et un salon d'argent dédié à la lune. Et la chambre à coucher, tendue de satin mauve n'était ornée que d'un seul grand kakémono représentant une branche de glycine.

Rien de plus démodé, de plus loin de nous. Mais n'était-ce pas charmant en son genre, et, en somme, plus spirituel et moins ennuyeux que nos éternels pastiches des styles consacrés ?

Mallarmé, un soir, visita ces lieux qui devaient lui plaire. Et ils lui plurent si bien qu'il alla tout courant en faire la description à Huysmans. Et Huysmans, incontinent, écrivit *A rebours*.

Mais Huysmans, n'avait pas le goût tapissier. Ses descriptions d'intérieur, dans *A rebours* ne sont qu'une assez grossière caricature des salons solaires et lunaires où, d'ailleurs, il ne pénétra jamais. Quant au héros du livre, le fameux Des Esseintes c'est une sorte d'idiot raffiné, fort différent, n'en doutons pas, de l'exquis Montesquiou. Mais le mal était fait. Désormais, pour le vulgaire, Montesquiou, ce fut Des Esseintes. Son rôle — et il s'en plaint assez ! — était de servir de modèle. Il avait peu à peu cessé d'être Des Esseintes, parce que Des Esseintes était oublié, quand, brusquement, au moment de terminer sa vie, il devint M. de Charlus.

On s'est beaucoup demandé qui Proust avait voulu peindre dans ses principaux personnages, qui étaient M^{me} de Guermantes, Swann, Odette de Crécy ou Saint-Loup. Mais on a toujours su que M. de Charlus c'était Robert de Montesquiou. Proust lui-même ne le niait que mollement. Bien qu'il y ait de grandes beautés dans le caractère de M. de Charlus, il ne pouvait être agréable de se savoir reconnu pour le modèle de ce personnage. On pensait que Montesquiou, qui avait la rancune tenace, se vengerait cruellement. Et cette vengeance devait être les *Mémoires* qu'on disait pleins de révélations

terrifiantes. On ajoutait même que le comte avait légué une forte somme à son exécuteur testamentaire pour soutenir les procès que ne manquerait pas de provoquer la publication de ces *Mémoires* vengeurs. On prévoyait un merveilleux tapage, un éclatant scandale ; on en riait, on en tremblait d'avance.

La déception a été grande, si grande qu'on va même jusqu'à dénier aux *Mémoires* tout espèce d'intérêt. Et l'intérêt, certes, n'en est point celui qu'on en attendait. Il n'en est pas moins grand pour être moins sensationnel et moins scandaleux, pour ne pas mettre en danger la réputation d'un quarteron de célébrités vivantes, pour ne rien nous apprendre sur la vie privée de Marcel Proust.

Cet intérêt, j'ai dit qu'il venait surtout de la personnalité même de Montesquiou. Il vient aussi de la place exceptionnelle que Montesquiou a occupée dans le monde et d'où il a pu, homme de grande naissance et d'assez grande fortune, regarder de haut les gens et les choses. Il n'y a pas trace chez lui de cet abaissement devant les éminences mondaines, de ce snobisme qui caractérise trop souvent les artistes et surtout les gens de lettres. Mais il y a un autre snobisme, infiniment plus aimable, qui est la platitude des gens du monde devant les grandeurs spirituelles. Montesquiou ne l'éprouve pas davantage, parce qu'il se sait lui-même beaucoup plus qu'un simple mondain. Il ignore l'eau bénite de cour, de quelque cour ou de quelque chapelle qu'elle provienne. Il voit des défauts et des petitesse dans les objets de sa plus vive admiration. Il n'épargne ni Sarah, ni M^{me} Greffulhe, ni Gabriele d'Annunzio, qu'il a pourtant presque adorés. Seul peut-être, parmi les personnages dont il parle, M. Anatole France s'en tire sans égratignure. C'est, sans doute, que Montesquiou l'a moins fréquenté que les autres. Je goûte beaucoup, après tant de portraits officiels, de panégyriques sans discernement, ce léger crayon de Pierre Loti : « Ce petit homme en caban gris, un peu fardé, juché sur « des patins très hauts » comme la reine de Saba, de Flaubert, et dont les gants retirés laissèrent apparaître des mains baguées d'idole. » Qu'en pense M. Claude Farrère ? Et ceci, sur une très fameuse poétesse, qu'il admire d'ailleurs : « Les divinités en appartement ne trouvent pas si aisément qu'on croit de divinités qui les visitent ; les autres divinités font comme elles, elles attendent aussi, et celles qui n'ont pas le courage de la solitude deviennent vite la proie des batraciens du Tout-Paris. L'idole de la rue Scheffer voit venir M^{me} L..., M. C..., M^{me} M..., l'une fait des commissions, l'autre fait des imitations et la troisième, des courbettes. »

Et pour terminer, ce petit tableau, qui serait charmant s'il

n'était pas déparé par tous les faux-brillants de l' « écriture artiste » : « Une nouveauté musicale venait d'éclorre à Paris, certaines valse de Strauss non pas jouées, mais chantées, qui plus est, par les chœurs mêmes du Conservatoire... Un public nombreux, quoique choisi avait été convié pour cette primeur, et la maîtresse de maison, debout près du grillage parfumé (qui dissimulait les musiciens), affectait cet air, d'avance édifié, qui dispose à écouter une belle œuvre. La démangeaison des langues, généralement plus forte que ces injonctions muettes, semblait, cette fois, non seulement s'y conformer, mais désirer, d'elle-même, faire place à la respectueuse attention, ce qui ne s'était jamais vu. Alors le suave chef d'orchestre intérimaire que se trouvait représenter cette dame exceptionnelle se tourna du côté de la grille, donna le signal, les voix s'élevèrent, les chants jaillirent à travers les roses, et... ce fut la seule chose que nous perçûmes des valse chantées de Strauss ; car, dans le même instant, notre belle amie s'était furieusement tournée vers ses invités, auxquels elle avait lancé cet ordre inoui : « Vous pouvez tous parler maintenant ! » Et ils avaient obéi avec un tel ensemble, qu'on n'aurait pas entendu Dieu tonner.

F. ROGER-CORNAZ.

Chronique allemande.

La dislocation du Reich. — Les causes morales du marasme actuel. — L'opinion de Guglielmo Ferrero. — La politique de Gustave Stresemann. — Allemagne unitaire et Allemagne fédéraliste. — L'Ecole de sagesse du comte Keyserling. — Une enquête sur la jeunesse allemande. — Quelques livres.

On ne sait que penser de la situation en Allemagne qui devient de plus en plus trouble. Quand le gâchis se terminera-t-il et comment prendra-t-il fin ? Qui peut se hasarder à le dire ? Le correspondant berlinois de la *Nouvelle Gazette de Zurich* qui n'est point pessimiste de nature et dont le calme, conservé dans les moments les plus critiques, a toujours été pour moi un étonnement, prononçait l'autre jour ces graves paroles : « L'édifice du Reich est ébranlé jusque dans ses fondements. Dans ses murs on entend craquer le ciment qui s'effrite et l'on voit, par surcroît, des Allemands, pris de folie, venir cogner de leurs crânes la maison qui vacille. »

Avec quels espoirs pourtant n'a-t-on pas salué, il y a quelques semaines, l'arrivée au pouvoir de Stresemann. On voyait en lui, avec raison, un des rares Allemands qui soient doués de clairvoyance. « Le but essentiel de ma politique, disait-il alors, est de sauvegarder l'unité de la patrie allemande. » C'est bien de cela, en effet, qu'il s'agit. S'il est une chose dont les Allemands sont fiers, c'est cette unité qu'ils ont conquise sur les champs de bataille et qui fut éminemment l'œuvre de Bismarck. Lorsque l'Empire s'écroula en 1918 à la suite de la défaite, une consolation restait aux vaincus, c'est que malgré des pertes territoriales douloureuses, l'unité du pays restait intacte. Bien mieux, la Constitution de Weimar, revenant à l'idéal du Parlement de Francfort, resserrait davantage encore cette unité et faisait presque disparaître toute trace de particularisme. Or, aujourd'hui, sous la poussée des événements, le particularisme renaît. A l'heure où j'écris, le mouvement séparatiste gagne du terrain en Rhénanie, sous le couvert de l'occupation alliée, et un double conflit met aux prises le gouvernement d'Empire avec la Bavière royaliste et la Saxe communiste. Stresemann réussira-t-il dans sa tâche

d'arrêter cette dislocation ? La chose paraît présentement bien difficile et il dépend, je crois, des Alliés de la rendre possible. On n'a peut-être pas assez en France et en Belgique soutenu cet homme qui, à force de persuasion et d'énergie, amena la grande majorité du Reichstag et tous les gouvernements confédérés à ratifier l'abandon de la résistance passive dans la Ruhr, qui essaya de renouer les négociations en vue d'un règlement qu'il voulait définitif du problème des réparations, et qui s'attela courageusement aux réformes économiques et financières qui pouvaient sauver son pays. N'a-t-il pas fait preuve aussi de qualités d'homme d'Etat lorsqu'en face de la Bavière récalcitrante et de la Saxe communiste enflévrée, il proclama l'état de siège et sévit contre les rebelles ?

En attendant que la crise se dénoue — et peut-être sera-t-elle dénouée au moment où paraîtra cette chronique — il vaut la peine de s'arrêter à cet homme pour essayer d'esquisser sa physionomie.

Clemenceau écrivait un jour : « N'oublions pas que la fatalité historique n'est que le produit d'un concours des énergies humaines et que, faisant leur propre sort, les peuples ont eu en partage celui qu'il ont su mériter ». Aucune parole ne s'applique davantage à l'Allemagne que nous avons sous les yeux. Cette Allemagne a déterminé elle-même son sort en essayant d'éluder les engagements du Traité de Versailles. F.-W. Foerster l'a répété avec persistance : « Notre grand mal est le manque d'honnêteté. » Si l'on avait écouté ce grand brave homme qui aujourd'hui n'ose rentrer dans son pays, sûr qu'on l'y assassinerait, l'Allemagne ferait une autre figure dans le monde. Que disait, en effet, Foerster à ses concitoyens ? « Ayez le courage de reconnaître vos fautes et expiez-les. Réparez et payez. » Sans doute les sommes imposées au Reich par les Alliés paraissaient énormes, mais, comme l'a dit un grand économiste neutre, « débitées par tranches espacées, elles ne dépassaient point la capacité du débiteur. » Les Allemands ont été bien mal inspirés en prêtant l'oreille aux fallacieuses paroles de Lloyd George qui ne songait qu'à la reprise des affaires avec l'Angleterre et, qui, par égoïsme, abandonnait la France à son sort. Un pays qui, comme on l'a dit, possède les plus belles mines de charbon du monde après celles des Etats-Unis, qui, par une économie agricole sagement conduite a pu mettre en valeur ses terrains de culture même les plus ingrats, qui a centralisé son industrie dans un seul district, la Ruhr, et en a fait un joyau plus beau que l'industrie américaine, qui a des voies navigables admirablement outillées et supérieures à celles qu'on voit dans le reste du monde, un tel pays, pouvait, malgré la perte de ses

colonies et de sa marine, trouver en lui-même tous les éléments de sa régénération. Son peuple, en effet, est actif et entreprenant et merveilleusement organisé pour le travail. Et à cela se joignait l'immense avantage d'avoir, au milieu de la catastrophe conservé un matériel intact, des mines qui pouvaient de suite travailler en plein rendement, une industrie florissante qui ne demandait qu'à reprendre sa marche ascendante ? Criminels sont les hommes qui ne l'ont pas compris ou qui par leur désir immodéré des richesses ont précipité leur nation dans l'abîme.

Une autre faute aussi des gouvernants allemands est de n'avoir pas compris que seule la démocratie loyalement acceptée et pratiquée pouvait sauver la nation. Le grand historien Guglielmo Ferrero l'a prouvé de façon lumineuse. « Ce qui avait fait, dit-il, la force de l'Allemagne dans le passé et contribué puissamment à son développement, au XIX^e siècle, c'est que l'ordre politique et l'équilibre moral y étaient assurés par l'heureuse combinaison de deux éléments historiques opposés : les traditions autoritaires des anciens régimes qui ont survécu à la Révolution et les forces d'initiative, d'innovation, de critique qui ont été libérées par les régimes de liberté. Les premières ayant disparu, c'était aux secondes à s'organiser, d'où il découlait que l'Allemagne devait s'organiser en démocratie. »

Le grand mérite de Stresemann est d'avoir vu cela et d'avoir tenté de le réaliser. Très avisé et fort intelligent, il a compris qu'il fallait radicalement liquider la guerre et entrer dans une ère de politique nouvelle. Il y avait mérite à cela, car Stresemann vient de loin. Ne fut-il pas, en effet, un national-libéral militant et plus tard un populiste impérialiste ? Mais il fut toujours aussi un opportuniste averti et depuis longtemps ses amis disaient de lui : « C'est l'homme de demain (*der kommende Mann*). » Déjà au milieu de la médiocrité du Reichstag impérial, il s'imposait comme le chef et par son habileté de tacticien parlementaire, il révélait l'homme qui saisit l'occasion et qui, dans toutes les circonstances décisives, sait prononcer le discours qui convient à la situation. Ce qu'on peut dire aussi, c'est que toujours il se montra homme moderne, dépourvu de préjugés, souple et capable de s'adapter aux circonstances.

Ces qualités se sont encore accrues depuis qu'il a pris la responsabilité du pouvoir. N'ayant jamais été lié par un programme uniforme, et la forme de l'Etat lui ayant toujours paru chose secondaire, il a pu, quoique monarchiste, accepter résolument la république, mettant les intérêts du pays au-dessus des intérêts de parti. Actuellement, toute sa politique est orientée sur ce fait : maintenir l'intégrité du Reich et la

formule qu'il a trouvée pour exprimer cette idée est des plus heureuses : « La vie ou la mort du peuple allemand, a-t-il dit, ne dépendent pas de ce qu'on aura à payer quelques milliards de plus ou de moins, mais de ce que le Rhin et la Ruhr seront conservés à l'Allemagne. »

Bien des gens, en dehors de l'Allemagne, souscriront à la pensée exprimée par Stresemann, car l'unité du Reich est nécessaire. L'intérêt de l'Europe et celui du monde demandent, en effet, que l'Allemagne ne succombe pas aux convulsions de l'anarchie, mais qu'elle reste un Etat puissant. Pourtant la forme sous laquelle cet Etat se présentera dans l'avenir n'est pas chose indifférente : à un Reich très centralisé, il est permis de préférer un Reich sous forme fédéraliste, lequel du reste, ne serait que l'accomplissement du rêve des libéraux de 1848 et qui de plus serait une garantie pour l'avenir. L'essentiel, en tous cas, est que l'Allemagne se démocratise et devienne une nation moderne, laborieuse comme auparavant, mais d'esprit libéral et pacifique. Certains indices montrent que l'opinion publique allemande s'oriente de ce côté et qu'on s'habitue peu à peu à l'idée d'une revision constitutionnelle, qui substituerait aux formes rigides dont s'inspirèrent les législateurs de Weimar, une conception plus souple du Reich, et nettement fédéraliste.

Ces idées ont été, on se le rappelle, défendues dès le lendemain de la Révolution de 1918 par quelques bons esprits en Allemagne, à la tête desquels il faut placer le professeur F.-W. Foerster. Celui-ci rappelait alors la belle campagne qu'avait menée en 1866 un courageux publiciste, Constantin Frantz, qui, à l'Allemagne bismarckienne centralisée, préférait une Allemagne fédéraliste, libérale et démocratique. C'est de cette Allemagne qui n'existe pas encore, mais qu'il appelle de ses vœux, que M. Foerster attend aujourd'hui le salut. Il l'a dit récemment devant le Conseil européen de la Dotation Carnegie. Examinant les conditions d'une réconciliation franco-allemande, il exposait que cette réconciliation, si nécessaire au rétablissement de l'Europe, n'est sincèrement désirée outre-Rhin que par deux éléments : d'une part, les groupes réellement républicains et démocratiques, ceux qui s'inspirent de la pensée d'un von Gerlach ; d'autre part, une fraction des catholiques. « Cette réconciliation, a ajouté M. Foerster, est impossible si nous ne réussissons pas à amener l'élite du peuple allemand à reconnaître l'essentielle et décisive responsabilité qui doit être attribuée à la politique allemande et à la mentalité allemande dans les origines de la guerre. »

Cette « mentalité allemande » est pour lui « celle qui a glorifié le vieux Dieu militaire allemand », « l'esprit matérialiste, égoïste et impérialiste de l'ère bismarckienne. » Or, il constate avec regret que cette mentalité que la guerre aurait dû détruire, subsiste encore dans une notable portion du peuple allemand et qu'elle fait des ravages dans la jeunesse. Comme le prouve le succès du roman de Rudolf Herzog, *Kameraden*, apologie toute crue de l'esprit *Junker* du vieux prussianisme d'antan. Que ce livre ait été écrit et qu'il ait trouvé un public, c'est un symptôme inquiétant. La psychose de guerre survit dans l'Allemagne d'aujourd'hui. Des milliers d'Allemands n'ont rien appris, rien oublié.

Les bons esprits d'outre-Rhin s'en inquiètent et s'efforcent de détourner la jeunesse du mal. J'ai déjà parlé de l'œuvre admirable accomplie par le comte Hermann Keyserling avec son *Ecole de la sagesse* à Darmstadt. Le noble comte veut libérer l'âme allemande du matérialisme qui l'infecte et la ramener à la haute sagesse de l'Orient asiatique. Les Germains, ces purs Aryens, se sont détournés au cours des siècles de la pensée qui a fait la noblesse de leur race. Les Carolingiens, les Othoniens ont commencé l'œuvre néfaste, qu'a achevée le Bismarckisme qui n'est pas autre chose qu'un Prussianisme monstrueux, « dont l'effet a été de rétrécir l'âme allemande. » Gobineau, j'imagine, aurait applaudi à ces paroles, s'il les avait entendues. On dit qu'une partie de la jeunesse allemande se range sous le drapeau de Keyserling. Mme Regina Zablonsky s'est livrée à une enquête dont elle a donné le résultat dans le numéro du 1^{er} octobre du *Mercur de France*. Elle nous dit qu'il y a une jeunesse allemande que la catastrophe qui a frappé le pays a amenée à réfléchir. Cette jeunesse a reconnu et condamné les défauts du mécanisme et le sens critique engourdi par la discipline se réveille en elle : elle examine à nouveau les doctrines qui paraissaient définitivement acquises. Cette tentative de rénovation se manifeste surtout dans les milieux intellectuels sortis de la bourgeoisie : ceux-ci veulent briser les moules traditionnels et répugnent à s'engager dans l'idéologie étatiste ; ils luttent pour une nouvelle *Weltanschauung*, c'est-à-dire pour une nouvelle manière de concevoir la vie. Ce sont les *Stürmer und Dränger* d'aujourd'hui qui montent à l'assaut des forteresses du passé et qui briguent l'honneur d'opérer la reconstruction de l'Allemagne.

Ce sont évidemment des idéalistes pleins de bonne volonté, mais je crains bien qu'ils méconnaissent les lois de la vie. « Notre âge est un âge de fer », aimait à dire Treitschke, qui sur ce point, se trouvait d'accord avec Voltaire, Joseph de

Maistre et Schopenhauer. Il y a des gens qui pensent que la conception pessimiste de l'univers n'est point mauvaise pour l'homme, puisqu'elle le force à agir. Reconnaissons pourtant que ces jeunes gens ont raison de dire que l'avenir d'un pays ne dépend pas de sa culture matérielle, mais de sa puissance intellectuelle et surtout morale. « *Kultur*, disent-ils, signifie « spiritualité. » En proclamant cette vérité, ils agiront de façon efficace sur l'âme des générations nouvelles, et cette constatation amène l'auteur de l'étude en question à conclure par ces mots : « Une notion qui autrefois germait dans l'esprit de quelques individus, en les mettant en opposition avec leur temps, à savoir l'idée que la direction dans laquelle le développement du peuple allemand était orientée depuis un siècle ne saurait conduire à un grand avenir humain, se trouve admise et proclamée par une génération tout entière. »

— On ne lit guère aujourd'hui les œuvres de E.-T. Hoffmann, cet étrange poète romantique dont Goethe disait : « C'est un malade qui a intoxiqué sa génération de rêveries nébuleuses et étranges. » Hoffmann, qui mourut à Berlin en 1822, à l'âge de 46 ans, d'une maladie de la moelle épinière, était un alcoolique et un neurasthénique qu'attiraient les côtés ténébreux et démoniaques de la nature humaine ; à cet égard, il offre une grande parenté avec Baudelaire qui ne cachait point son admiration pour lui. Les *Contes étranges* d'Edgar Poë ressemblent aussi fort aux *Contes fantastiques* d'Hoffmann. Il est à noter enfin que si Hoffmann fut peu apprécié en Allemagne par sa génération et la génération suivante, il rencontre une grande faveur auprès de certains écrivains français, Gérard de Nerval, Théophile Gautier, Champfleury, Barbey d'Aurevilly. La critique française aussi s'est montrée moins négative à son égard que la critique allemande et récemment des travaux remarquables sur le poète fantastique ont été écrits par des universitaires français, entre autres Marcel Brenilhac et M. Macaigne, bibliothécaire de l'Université de Lille. En Allemagne, la faveur est revenue à l'écrivain depuis quelques années : Hans von Müller a publié sa *Correspondance* et Richard de Schankal vient de faire paraître un excellent livre : *E.-T.-A. Hoffmann, son œuvre dépeinte d'après sa vie*¹. C'est le plus complet et le plus pénétrant livre qu'on ait encore écrit sur Hoffmann. M. von Schankal montre qu'il eut une grande influence sur certains écrivains allemands, Grabbe, Willibad Alexis, Wilhelm Hauff et Otto Ludwig. Antibourgeois et de vie irrégulière, son attitude

¹ E.-T.-A. Hoffmann. Sein Werk aus seinem Leben dargestellt mit drei Abbildungen und sechs Faksimilebeigaben. Zürich, Leipzig, Wien, Amalthea Verlag, 1923.

à l'égard du monde était celle d'un fantaisiste et d'un humoriste. Son imagination était riche et profonde et il avait une merveilleuse richesse d'invention. Musicien jusqu'aux moelles — Hoffmann est l'auteur de plusieurs compositions de valeur — il a une phrase musicale, extrêmement harmonieuse. « La littérature d'Hoffmann, dit M. von Schankal, fait l'effet d'un accompagnement musical : ce n'est pas la matière qui chez lui l'emporte, c'est le motif. On doit lire Hoffmann comme on joue du Beethoven, mélodieusement. »

On ne saurait mettre assez haut cette fine étude critique et psychologique, qui est l'œuvre d'un penseur et d'un artiste.

— M. Alfred Stern publie le neuvième volume de sa grande *Histoire d'Europe depuis les traités de Vienne jusqu'au traité de Francfort* : on y trouve l'exposé des grands faits politiques depuis 1860 jusqu'à 1866 : la seconde partie du règne de Napoléon III, le soulèvement polonais de 1863, la guerre du Danemark et la guerre austro-prussienne. Grâce à de nombreux documents d'archive, M. Stern renouvelle en bien des parties cette histoire, et l'on entrevoit par les dernières pages de son livre, qu'il nous réserve bien des surprises pour son dixième et dernier volume qui traitera de l'histoire de la guerre franco-allemande. Les archives de Vienne et de Berlin sont largement ouvertes aujourd'hui aux chercheurs et l'on peut prévoir que, comme dans ce volume, elles aideront M. Stern à éclaircir bien des points historiques et politiques qui sont encore obscurs.

ANTOINE GUILLAND.

Chronique politique.

La situation intérieure de l'Allemagne. — La question des réparations : France, Angleterre et Amérique. — Choses et autres. — Le décret du gouvernement français et les zones.

Au congrès de Paris, les hommes d'Etat qui voulaient du bien à l'Allemagne, M. Lloyd George en tête, ne cessaient de dire que, si on ne la ménageait pas, elle glisserait dans l'anarchie et s'effondrerait dans le néant ; ce qui était manifestement exagéré, car l'œuvre de Bismarck est solide et les Allemands livrés à eux-mêmes ne paraissent aucunement pressés de se fausser compagnie les uns aux autres.

De même ceux qui manifestent pour la nation germanique une profonde pitié pourraient, sans s'exposer à trop de remords, endurcir un peu leur cœur. Car le Reich, possédé de l'unique désir d'échapper à ses charges, a systématiquement déprécié sa monnaie ; et, tandis qu'il se livrait à des dépenses énormes, ne s'est pas préoccupé d'affecter une partie de ses ressources budgétaires au service de ses dettes de guerre ; ce qui, étant donné que ses armées avaient commis des ravages affreux et que ses créanciers n'entendaient pas lâcher prise, ne pouvait manquer de lui créer des difficultés.

Cela dit, il faut reconnaître que la situation actuelle de l'Allemagne est tragique. Sans doute elle n'est aucunement ruinée : on ne comprendrait pas comment un pays riche en matières premières, à la population nombreuse et active, dont le formidable outillage industriel est resté intact, aurait pu voir ses ressources s'évanouir en fumée dans l'espace de peu d'années... Mais un extraordinaire dénivèlement s'est accompli. La fortune a passé entre les mains d'une caste de grands industriels et brasseurs d'affaires qui refusent de consentir le moindre sacrifice pour la chose publique. Les ouvriers qui vivent au jour le jour, vu que la dépréciation constante de la monnaie a rendu l'épargne impossible, menacent et s'agitent dès que les salaires ne correspondent plus aux nécessités de l'existence. Les classes moyennes, réduites à la misère, subissent des privations de toutes sorte. Malgré une récolte de blé au-dessus

de l'ordinaire, l'alimentation devient de plus en plus difficile, car les paysans refusent d'échanger leurs produits contre du papier sans valeur.

Avec cela l'Etat se disloque. La république rhénane a été proclamée à Aix-la-Chapelle et chaque jour les dépêches nous annoncent de nouveaux agissements des séparatistes. En Saxe, la coalition des socialistes et des communistes a mis sur pied un gouvernement qui, dès ses premiers actes, s'est révélé un danger pour l'ordre social existant. La Bavière se conduit en pays indépendant. Une proclamation du commissaire von Kahr a déclaré qu'elle considérerait comme son devoir d'être le rempart du germanisme menacé. Le général von Lossow qui, coupable de désobéissance, avait été destitué par le gouvernement du Reich, a été maintenu dans ses fonctions par celui de Munich. Des troupes sont massées à la frontière de Thuringe prêtes à pousser vers la Prusse pour soutenir un coup de force des nationalistes. Et, l'autre jour encore, le prince Rupprecht se pavait dans les rues de la capitale bavaroise, entouré des membres du gouvernement et des grands chefs militaires, très applaudi par la foule, tandis que des orateurs officiels s'élevaient contre le mensonge de la culpabilité allemande et la calomnie des cruautés allemandes durant la guerre. On peut tout attendre de gens chauffés à ce degré-là.

Le chancelier Stresemann a lutté de son mieux contre les difficultés d'une situation presque sans issue. Il s'est préoccupé de faire réunir dans les caisses de l'Etat des devises étrangères et d'instituer une nouvelle monnaie qui ne risquât pas de se trouver dépréciée dès son apparition. Il s'est efforcé d'augmenter les ressources publiques en appliquant les lois fiscales votées sous le régime de son prédécesseur. Mais jusqu'à présent les résultats sont minces ; car, pour obliger ceux qui détiennent la fortune à abandonner une partie de leurs gains, il faudrait des moyens révolutionnaires et le chancelier n'ose engager une pareille lutte en dépit des pleins pouvoirs qu'il a possédés quelque temps.

En face de la république rhénane, le gouvernement de Berlin a observé une attitude passive et il a bien fait, car le mouvement n'est que superficiel. Partout les séparatistes procèdent de la même manière : ils s'emparent d'un édifice public et de là lancent des proclamations et des ordres qui n'émouvent que fort peu les populations. Les masses restent indifférentes ou hostiles. Il semble évident que, sans la présence des troupes d'occupation qui, tout en prétendant observer la neutralité, interviennent en cas de bagarre et protègent les agresseurs contre des retours offensifs, l'affaire serait déjà classée. C'était

au mois de janvier 1919 qu'il fallait créer une Rhénanie indépendante ; alors l'entreprise eût été facile. Mais d'autres considérations ont prévalu au Congrès de Paris et maintenant il est bien tard...

Dans l'intérieur du Reich la situation est plus grave et le chancelier ne paraît pas de taille à la dominer. Car M. Stresemann appartient au parti national-libéral qui, pour répondre aux exigences de la démocratie, est devenu le parti populaire ; tout en réclamant le soutien des socialistes, il répugne d'autant plus à entrer en lutte avec la droite que les difficultés de sa position l'ont convaincu de la nécessité d'un pouvoir fort et qu'il sent bien qu'une fois ou l'autre il faudra faire appel aux nationalistes. De sorte qu'en face des désobéissances il n'a pas été impartial. Tandis qu'il faisait entrer en Saxe des formations de la Reichswehr et destituait par un acte d'autorité le gouvernement de Dresde, il montrait en face des bravades beaucoup plus dangereuses de Munich une longanimité touchante et évitait toute mesure qui pût provoquer une rébellion complète. Cette différence de traitements n'a pas été du goût des socialistes parlementaires qui ont repris leur liberté d'action ; si bien qu'aujourd'hui la coalition gouvernementale est dissoute et que, quand le Reichstag se réunira, le chancelier n'aura plus de majorité.

Ainsi l'Allemagne, en plus de ses autres maux, n'a maintenant à sa tête qu'un ministère ébranlé qui, grâce à l'état de siège, se fait obéir tant bien que mal à coups de décrets, mais ne possède plus la force que les circonstances exigent et risque d'être balayé par la première bourrasque sans qu'on sache au monde par qui le remplacer.

— Il est évident que si M. Stresemann, à la suite de sa capitulation dans la Ruhr, avait pu entrer en pourparlers avec M. Poincaré, remettre à la disposition de l'Allemagne sa plus riche région minière et métallurgique et élaborer un règlement des réparations que le Reich aurait ou n'aurait pas appliqué, sa situation intérieure en eût été grandement fortifiée. Mais le président du Conseil français n'a mis aucune bonne volonté à lui faciliter la tâche. Il avait sans doute d'excellentes raisons pour se défier des avances de Berlin ; il savait que le chancelier n'avait renoncé à la lutte que faute de moyens de la poursuivre et qu'il ne cessait de dénoncer en public l'indigne violence qu'avait commise la France en envoyant des troupes au delà du Rhin ; il n'avait pas à attendre grand'chose du gouvernement du Reich qui, tout en manifestant le désir de recommencer ses livraisons en charbon, déclarait dans une note de chancellerie qu'il n'avait pas les moyens de les payer.

Pourtant on ne peut se défendre de l'idée qu'il aurait été habile de sa part de sortir de son attitude passive et d'exploiter l'occasion qui s'offrait à lui.

Car le gouvernement belge avait préparé un plan complet de paiement des réparations qui, sans exiger de l'Allemagne des sommes d'argent qu'elle était momentanément incapable de fournir, réclamait l'abandon d'une partie des produits de son sous-sol et de son industrie et établissait les moyens d'obtenir en fin de compte satisfaction dans l'ensemble. Ce plan est actuellement étudié par la Commission des réparations, mais le président du Conseil n'a jamais paru le prendre en considération et les journaux qu'il inspire en parlent avec quelque mépris. C'est dommage, car il aurait mieux valu indiquer à l'Allemagne ce qu'on exigeait d'elle que de répéter toujours, dans des discours d'ailleurs fort bien préparés, que la France a le droit pour elle, qu'elle sera exactement payée.

M. Poincaré paraît ne vouloir compter que sur la Ruhr où les autorités d'occupation ont conclu avec quelques grands industriels des accords qui assurent à la France une certaine quantité de charbon. Mais il serait téméraire de sa part de supposer que la possession de ce seul gage assurera à son pays les dédommagements qu'il réclame. Et, tandis que le temps s'écoulait, les plaintes incessantes de l'Allemagne ont fini par faire quelque impression ; car des gens qui depuis longtemps n'avaient pas bougé ont jugé le moment venu d'agir.

On peut sans doute s'étonner que l'Angleterre, qui avait observé une attitude de passivité boudoise aussi longtemps que la lutte était restée incertaine dans la Ruhr, se soit hâtée de solliciter l'intervention des Etats-Unis dès qu'on a pu attendre des résultats de la capitulation du Reich. C'est là un procédé peu amical à l'égard d'une nation « amie et alliée ». Mais il semble que M. Baldwin, qui ne demanderait pas mieux que de marcher d'accord avec la France, domine insuffisamment son ministère ; et l'on peut craindre d'autres manifestations encore de la rancune qu'entretient lord Curzon à l'endroit du quai d'Orsay. De même il est regrettable que le gouvernement de Washington, tout en acceptant de se faire représenter dans une commission chargée d'ouvrir une enquête sur les ressources de l'Allemagne, ait cru devoir stipuler que la question des dettes interalliées ne pourrait, dans aucun cas, être abordée dans ce haut cénacle : car, aussi longtemps que la guerre a duré, on était décidé en Amérique à faire tous les sacrifices à la cause commune et chacun sait qu'il n'est pas possible de résoudre le problème des réparations sans le lier à celui des dettes. Mais on est devenu singulièrement réaliste de l'autre

côté de l'eau et maintenant les grands chefs républicains se considèrent comme engagés d'honneur à rappeler sans cesse leurs devoirs à des débiteurs qui manifestement ne pourront jamais payer.

La proposition anglo-américaine qui replaçait l'affaire des réparations sur le terrain international n'a pu être fort agréable à M. Poincaré. Il n'a pas cru pouvoir la repousser, mais il a fait des réserves qui en diminuent singulièrement la portée : la Commission d'enquête deviendra un simple comité d'experts qui travaillera sous les auspices de la Commission des réparations : le montant de la dette allemande ne sera pas diminué ; le comité n'aura à s'occuper que des capacités actuelles du Reich ; il ne fera pas rentrer dans ses évaluations la contrée de la Ruhr qui est une terre à part... Vraiment c'est à se demander à quoi il pourra bien servir !

Le gouvernement américain acceptera-t-il l'enquête ainsi limitée ? C'est douteux. Pour le moment on discute et cela pourra durer quelque temps encore. Mais, tandis que le gouvernement de Paris accentue ses réserves, l'Angleterre, l'Italie, la Belgique elle-même se prononcent pour l'enquête large. La France s'isole : sa position vis-à-vis de l'Allemagne n'en deviendra que plus difficile... Ainsi, quoi qu'il arrive, en dépit des plus impressionnants changements de tableaux, la question des réparations reste intacte : c'est décourageant et c'est inquiétant aussi.

— Je ne puis qu'indiquer brièvement diverses autres choses qui se sont passées au cours de ces dernières semaines. Sans doute aurai-je l'occasion d'y revenir.

A Londres, la conférence impériale agit de grosses questions ; elle s'occupe de la politique générale, des rapports économiques des dominions avec la métropole, de la défense de l'Empire et de diverses autres affaires ; mais aucune décision précise n'est encore sortie de ses délibérations.

La république bolchéviste qui, dans l'intention d'assurer l'unité administrative dans les pays de sa mouvance, a changé son étiquette et s'appelle maintenant « l'Union des républiques socialistes des soviets de Russie », continue à faire les yeux doux aux capitaux étrangers et s'efforce par des moyens divers de prouver aux gens du dehors que chez elle règnent la paix et la charité : le procès de Lausanne où divers néophytes de la cause ont loué en fort bons termes un régime qu'ils avaient combattu, a donné d'utiles exemples du genre... Malheureusement le paradis soviétique n'est pas encore très rassurant ; l'existence y manque de douceur ; il continue d'être le théâtre d'arrestations en masse ; et, si quelques hommes politiques

ou journalistes en reviennent éblouis, ceux qui sont obligés d'y vivre en parlent sur un ton fort différent.

La Turquie sera désormais une république et elle aura pour capitale, non pas Constantinople, la ville superbe, mais le bourg anatolien d'Angora. Ainsi l'a voulu l'Assemblée nationale et de pareilles décisions, dont il ne sera possible d'apprécier la valeur que par les résultats, sont bien un peu hardies. Après quoi Mustapha Kemal a été tout naturellement élu président de la nouvelle république et il a lui-même désigné Ismet pacha comme chef du pouvoir exécutif. Ces choix s'imposaient : on n'en pouvait d'ailleurs faire de meilleurs. Attendons l'œuvre.

— Le décret publié à Paris par le *Journal Officiel*, d'après lequel la frontière douanière entre la France et la Suisse est reportée à la frontière territoriale à partir du 10 novembre, a provoqué dans notre pays une vive émotion. Peut-être une diplomatie plus vigilante aurait-elle pu nous éviter cette désagréable surprise, comme il est évident aussi qu'après la votation du 18 février il y aurait eu grand avantage à reprendre vivement cette affaire au lieu de la laisser traîner. Mais le geste du gouvernement français qui, sans avertissement aucun, règle unilatéralement une question qui, aux termes du traité de Versailles, aurait dû être résolue « d'un commun accord », n'en est pas plus défendable pour cela. Et quand il déclare que c'est sa sollicitude pour les populations zoniennes qui l'a obligé à cet acte et exprime la ferme confiance qu'il n'altérera en rien les bons rapports avec une nation amie, on ne peut s'empêcher de trouver cette phraséologie quelque peu suspecte.

L'échange de notes qui a suivi ne nous a rien appris de très nouveau. Il a cependant éclairé la question et abouti à ce résultat que la France qui, au début, paraissait ne rien vouloir entendre, déclare aujourd'hui qu'elle est disposée à soumettre l'affaire à un arbitrage si les négociations entre les deux pays n'aboutissent pas à un résultat satisfaisant. Mais le Conseil fédéral n'obtient pas que l'exécution du décret soit différée jusqu'à ce qu'une solution définitive ait été donnée à la question. Le débat continue.

Lausanne, 8 novembre.

ED. ROSSIER.

LES TISSUS NOUVEAUX

SOIERIES, RUBANS
LAINAGES, VELOURS

ECHANTILLONS PAR RETOUR

GRIEDER & C^{IE}, ZURICH

Maladies mentales et nerveuses

Château de CORCELLES s.Chavornay, VAUD (Suisse)

Maison fondée en 1880

POUR PERSONNES DES DEUX SEXES

Maison fondée en 1880

Auto à disposition - Téléphone 21

D^r W. MÆRHLEN, médecin de l'établissement.

Direction : Robert TSCHANTZ, propr.

Produits LIEBIG

EXTRAIT DE VIANDE
VIANDOX
CUBE OXO

auxiliaires pour la
cuisine, absolument
purs et naturels.

VOIR

les adresses utiles à la page 2
le Guide des Hôtels à la page 9

ADRESSES UTILES

LAUSANNE

PENSIONNATS DE JEUNES DEMOISELLES

M^{me} Maget et Matti, La Bourdonnière, Chamblandes.

M^{me} A. Vulliemin, Rochemont, Chailly. Vie de famille. Vaste jardin : tennis.

PENSIONNATS DE JEUNES GENS

M. le Dr phil. Auckenthaler, la Villa, Ouchy.

Lycée Jaccard, Chamblandes, Tram 10.

PENSION POUR JEUNES GENS. — M^{lle} Vulliemin-Vautier, Belles-Roches, 1.

ARCHITECTE. — H. et J.-H. Verrey, avenue Agassiz. Tél. 8785.

CLINIQUE. — Clinique du Dr Roux, avenue Tissot, 8.

ÉTUDES D'AVOCATS, NOTAIRES ET AGENTS D'AFFAIRES

Dr Kräyenbühl, avocat, 11, rue Haldimand.

M^{es} G. Pellis et R. Correven, avenue Agassiz, 1.

Ed. Moret, notaire, rue Saint-Pierre. Gérances diverses.

F. Spielman, notaire, 2, rue Pichard.

F. Michaud, notaire, 14, rue Haldimand.

Ad.-Henri Jaton, agent d'affaires.

J. Contini, agent d'affaires patenté, 3, rue Centrale. Téléphone 5285.

BANQUES

Banque Fédérale S.A. (Voir aux annonces.)

Comptoir d'Escompte de Genève, siège de Lausanne, rue du Lion-d'Or. Caisse ouv. 9 à 5 h.

Société de Banque Suisse, 11, Grand-Chêne.

Union de Banques suisses, place Saint-François.

Ecole Supérieure de commerce, Lausanne.

Ecole officielle. Cinq années d'études. Maturité commerciale. Commerce, banque, langues modernes, sténodactylographie. — Ouverture de l'année scolaire : mi-avril ; rentrée d'automne : 1^{er} septembre.

————— Pour renseignements, s'adresser au directeur Ad. Blaser —————

LAUSANNE (Suite)

VOYAGES ET PASSAGES MARITIMES :

Herrin & Cie Lausanne - Montreux - Paris, Agence de voyages, transports internationaux, déménagements, garde-meubles, entrepôts.
Agence en douane.

Agence Ecoffey S. A., Petit-Chêne 36. Billets circ. étrangers. Voyages outre-mer.

DIVERS

Librairie Payot et Cie, rue du Bourg. Tél. 8423.

Librairie Universitaire **Fr. Rouge et Cie**, rue Haldimand, 6.

Librairie **Th. Sack**, rue Centrale, 3. Tél. 8460.

Imprimerie **Hoirs de Ch. Krieg et Cie**. Spécialité de fournitures de bureaux et de dessin.

Reliure de reliure et de brochage **Vullemmin et Clerc**, ruelle Saint-François, 22 bis.

Confiserie	Maison NYFFENEGGER	Tél. 8403
THÉ	ROSSET-NYFFENEGGER, Pre	Rue de Bourg
Chocolats		17

Muller, Boulangerie-pâtisserie, 3, avenue d'Ouchy.

Veith & Cie, 15, rue de Bourg. Mercerie. Quincaillerie. Bonneterie. Laines et cotons.
Seul dépôt des sous-vêtements du Dr Jaeger.

Agence **Underwood** Machines à écrire, 4, place Bel Air.

Georges Michoud. Huiles. Benzine. Courroies. Place du Grand Saint-Jean.

Timbres Nouveau prix-courant général de plus de 50 pages indiquant le prix de 1215 séries, des albums et accessoires pour philatélistes. Envoi gratuit sur demande.
POSTE Ed. S. Estoppey, 1, avenue de Georgette, Lausanne.

Fell Fussli-Publicité, Petit-Chêne, 3. Tél. 4028.

Weber, constructeur, fabrique d'appareils de chauffage.

Rennaud et Margot, 15, place Saint-François. Articles pour fumeurs.

g. Failletaz, président de la Chambre de commerce.

Société de l'Ouvroir coopératif. (S.O.C.) Art. de sport. Magasin 26, rue de Bourg. Tél. 9905.

Meubles Perrenoud, Pépinet-Grand-Pont.

Marblan et Meylan. Combustible.

isteli et Baur. Quincaillerie, articles de décoration.

bert Mettler. Papiers en gros, Avenue Cecil, 1. (Entrepôt, gare du Flon).

Comptoir de bijouterie. Gravures. Réparations. M^{me} Lassueur, Bourg, 7, au 1^{er}.

HELIOGRAPHIE DUVAL

Fournitures, papiers héliographiques et calques.

Reproduction de plans. — Spécialité de tirage par procédé à sec.

Prix modérés. — 6, Petit Rocher, LAUSANNE — Téléphone 3483

LAUSANNE (suite)

M^{me} veuve X. KOST, gare du Flon. Fabrique de registres.

Installations sanitaires. Daniel Perret, 6, avenue de Béthusy.

GRANDE TEINTURERIE DE MORAT ET LYONNAISE DE LAUSANNE
RÉUNIES S. A.

Dactyle-Office 18, rue St-François. Tél. 94-49. Travaux et circulaires à l' machine. Fournitures s'y rattachant.

Sténo-Ecole Chappuis, 8, rue de Bourg. Comptabilité. Circulaires. Tél. 50-08.

Veuve Narbel. Pneus de toutes marques. Réparations générales du caoutchouc.

E. Wulliémox 16, place Saint-François vis-à-vis Banque cantonale.
Batiks. Poteries. Etoffes, Tissages.

CULLY. Henri Contesse. Vins fins de Lavaux en bouteilles et en fûts.

VEVEY

Pensionnat de demoiselles. M^{lle} Guillermet et Miss Chart, Beauregard, Corseaux.

Banque Fédérale, S. A.

E. Monod, notaire, 16, avenue de la Gare.

Librairie Payot et C^{ie}, rue d'Italie.

Grand Bazar R. Mack. Même maison à Montreux, avenue du Kursaal.

CLARENS, MONTREUX et TERRITET

Eau minérale médicale „ **Montreux** “ Alcaline Eau de table gazeuse ou non gazeuse

Indiquée dans les maladies de l'estomac, du foie, des reins et de la vessie.

Prospectus à la Société des Eaux Alcalines, Montreux.

Banque de Montreux Succursales : Bon Port, Territet. Aigle.

Em. et R. Maron, notaires, Montreux.

Librairie Payot et C^{ie}, Grand'Rue, Montreux.

Union de Banques suisses, ci-devant William Cuénod & C^{ie}.

Pharmacie Bühler, rue du Lac, Clarens.

POMMADE KÆLBERER



Contre les maladies de la peau, d'une efficacité surprenante dans les cas d'Eczémas, Dartres, Boutons, Herpès, Rougeurs, Démangeaisons, Eruptions diverses, Plaies variqueuses et hémorroïdes. rougeurs et exoriation de la peau des bébés.

Pot 2 fr. — DANS TOUTES LES PHARMACIES. DÉPOT GÉNÉRAL
PHARMACIE KÆLBERER, GENÈVE

Envoi franco contre remboursement dans toute la Suisse.



- SAINTE-CROIX.** **Machines parlantes et pièces à musique.** Hermann Thorens.
 — **Mermod frères S. A.** Horlogerie, machines parlantes et boussoles.
 — **Robert Lassueur.** Fabr. de petites machines pour le bois.
 — **Adrien Lador.** Fabr. de boîtes à musiques.
PAYERNE. **Guillermiaux.** Pensionnat de jeunes gens, tenu par C.-F. Jomini, instituteur.
 — **J. Frossard et C^{ie}.** Manufacture de cigares et tabacs.
MOUDON. **Meyer frères.** Manufacture de draps.
AVENCHES. **Jules Cuhat.** Imprimerie de la *Feuille d'Avis*.
ESTAVAYER-LE-LAC. **Pensionnat de demoiselles.** F. Schwaar-Vouga.
YVERDON. **Pensionnat de jeunes gens :** M. et M^{me} Ch. Vodoz, à la Villette.
ORBE. **Henri Giroud,** notaire.
ECHALLENS. **A Gentizon** agent d'affaire, patenté.
BIÈRE. **Louis Croisier,** notaire.
RENENS. **Armand Mercier,** notaire et géomètre officiel. 2, place de la Gare. Tél. 84-99.

GENÈVE

- Au Grand Passage,** rue du Marché. Bibliothèque circulante.
Thury et Amey. Atelier pour instruments de précision. 12, chemin des Sources.
Photographie Fréd. Boissonnas. Grand prix, Paris 1900.
Banque de Genève, rue du Commerce, 4.
M^e Alex. Moriaud, avocat, Tour-de-l'Île.
M^e John Renaud, avocat, 17, Croix-d'Or.
J.-A. Poncet, notaire, 42, rue du Rhône.
Union de Banques Suisses.
Comptoir d'Escompte de Genève. (Voir aux annonces.)
Meubles Perrenoud, 4, place des Alpes.
Sautier et Jaeger. Pianos, 12, Fusterie.
Syndicat pour l'importation et l'exportation des bois, 10, rue Tour-Maitresse.
Librairie Payot et C^{ie}, 2, place du Molard. **Librairie générale.** Cabinet de lecture français et anglais.

NEUCHÂTEL

- Poudre noire "Ekuma-Dentifrice"** du D^r Preiswerck.
Henri Baillod. Fers et quincaillerie. Articles de ménage.
C. Muller. Pianos et instruments.
L. F. Lambelet et C^{ie}. Combustibles, denrées coloniales.
Librairie-papeterie James Attinger. — Librairie centrale S. A.
Livrairie Delachaux et Niestlé, 4, rue de l'Hôpital.
Albert Georges, 5, rue de l'Hôpital. Fabrique de parapluies et ombrelles.
Meubles Perrenoud, 19 et 21, Faubourg du Lac.

FUMEZ

les produits de la Manufacture de Cigares et de Tabacs

J. FROSSARD & Co, Payerne

Maison suisse fondée en 1868.

LE LOCLE

Favre-Brandt et C^{ie}. Maisons à Yokohama et Osaka. Importation et exportation.

Gentil et C^{ie}. Fabrique de boîtes d'or.

Chocolats J. Klaus. Auto-noisette. Chocolats au lait, etc.

LA CHAUX-DE-FONDS

Buess et Gagnebin, Horlogerie de précision. Montres-Bijoux. Camées.

Henri Châtillon, Horlogerie, Montres platine, Joaillerie.

Clémence frères & Co. Horlogerie soignée. Montres, bijoux.

Eberhardt et C^{ie}. Fabricants d'horlogerie.

Louis Gaillard.

Emile Gander et Fils. Fabrique d'horlogerie. Montres en tous genres, or, argent, métal.

Vve de Louis Gœring. Paix, 33. Fabrique d'horlogerie. Comm. export.

D. Kenel-Bourquin. Fabrique d'horlogerie. Montres or, hommes, soignées.

Emile Geiser, succ. de Ch. Robert. Ressorts et fournitures d'horlogerie.

Mercerat et Pignet. Spéc. de vins fins en fûts et en bouteilles.

Union de Banques suisses.

Meubles Perrenoud, 65, rue de la Serre.

Selection Watch. C. Meyer-Grabner. Roskop soignés.

Stauffer Son & Co. Manufacture d'horlogerie. Spécialité de chronographes.

H. Linder. Droguerie industrielle et médicinale, anc. Boisot, pharmacien.

W. Hummel. Outillage de précision.

CHEZ LE BART. Fernand Kenel, de la Maison La Béroche S. A., Fabrique de fournitures d'horlogerie.

LES BRENETS. Oscar Buess. Fabrication de pain pour diabétiques.

CERNIER. Meubles Perrenoud. Siège central et usines.

LES VERRIÈRES. L. F. Lambelet et C^{ie}. Transports internationaux. Bois de construction.

COUVET. Pharmacie Bourquin.

TRAVERS. Ferdinand Krügel. Pierres fines pour l'horlogerie.

AUVERNIER. Paul Lozeron. Vins de Neuchâtel.

FRIBOURG

FRIBOURG. Fabrique de cartonnages, S. A.

— **Young England.** Les fils de Bernard Comte. Marchands-tailleurs.

— **Les fils de A. Chiffelle.** Ferronnerie-Quincaillerie.

— **R. Morier.** Machines à écrire. 21, rue de l'Hôpital.

— **Ch. Kern.** Bureau fiduciaire et agence de renseignements.

BULLE. J. et A. Glasson. Fers et métaux.

ROMONT. Louis Savoy, avocat et notaire.

Ecole supérieure de commerce, Neuchâtel.

Ecole officielle. Quatre années d'études. Classes spéciales pour demoiselles, pour élèves droguistes, pour l'étude des langues modernes. Ouverture de l'année scolaire mi-septembre. Cours préparatoires d'avril à juillet.

Ed. BERGER directeur

VALAIS

MARTIGNY. Banque coopérative suisse.

MONTHEY. Contat et C^{ie}. Verrerie fine et ordinaire en tous genres.

CHIPPIS et **SIERRE.** Léon Zufferey, avocat et notaire. Recouvrement.

ARGOVIE - BALE - LUCERNE - SAINT - GALL Zoug - Zurich

AARBOURG. Institut de jeunes gens Zuberbühler.

BADEN-LES-BAINS. Union de Banques suisses.

BALE. Ecole de commerce Widemann. Commerce et langues mod., 13, Kohlenberg.

— Union de Banques suisses.

MUTTENZ (Bâle-C.). Pensionnat Diana, pour jeunes filles. Etude approfondie de la langue allemande.

PRATTELN. (Bâle-C.). Château de Mayenfels, institut de langues et de commerce.

SISSACH. (Bâle-C.) Pensionnat de jeunes filles. M^{lle} Regenass.

Tanneck-Gelterkinden (Bâle-C.). Pensionnat de jeunes filles. M^{me} Schaub-Wackernagel.

SAINT-GALL. Institut D^r Schmidt. Préparation pour universités et commerce.

— Union de Banques suisses.

ZURICH. Union de Banques suisses.

HERISAU. Institut Steinegg pour jeunes gens. Prospectus.

TEUFEN. (Appenzell.) Institut de jeunes filles. Prof. Buser, directeur.

ZIHLSCHLACHT. (Thurgovie.) « Friedheim ». Maison pour névroses et maladies mentales.

BERNE

BERNE. Librairie Payot et C^{ie}, 16, Bundesgasse.

— Meubles Perrenoud, 8, Langstrasse.

— Charles Guinchard. Timbres-poste.

BERNE : Institut Humboldtianum

Ecole privée.

LAUPEN. Fabrique de cartonnages. Ruprecht et Jenzer.

Wabern Berne. Institut Grünau. Pensionnat de jeunes gens.

BIENNE. Baehni et C^{ie}. Machines pour boîtes de montres.

— Rollier frères. Fabrique de boîtes en argent.

— Courvoisier et fils. Acier en gros.

— L. Alfred Racine. Métaux en gros.

— Marc Mathey. Horlogerie en tous genres.

— Jaquet et Gyax. Horlogerie.

— W. Blum. Fabrique d'horlogerie.

Ecole de Commerce Widemann, Bâle

Ecole supérieure de commerce.
Cours semestriel préparatoire de
langue allemande.

Kohlenberg, 13

Entrée : mi-avril et mi-octobre. —
Prospectus par le Directeur :
René Widemann, D^r en droit.

COSMOS est la meilleure des bicyclettes Usine à BIENNE.

COURT. Russbach-Hänny et C^{ie}. Manufacture d'horlogerie.

SONVILLIER. M^e Emile Jacot, notaire et avocat.

ST-IMIER. Berna Watch Co. Horlogerie de confiance. Genres classique et sport.

— Louis Bandelier. Nickelage et argentage de mouvements.

— **EXCELSIOR PARK.** Fab. de compteurs et montres pour tous genres de sport.

— Longines. Montres de précision, chez les bons horlogers.

TAVANNES. Tavannes Watch et Co.

TRAMELAN. H. et E. Rossel. Horlogerie.

— Banque populaire suisse.

MALLERAY. Malleray Watch Co. Fabrique d'horlogerie.

MOUTIER. E. Frepp, avocat.

NOIRMONT. M^e E. Hofner, notaire.

VILLERET. Fabrique Minerva. Robert frères S. A.

ST-MORITZ. **Hôtel Eden** Hôtel de famille. Cuisine renommée.

PONTRESINA (GRISONS). Banque des Grisons.

TESSIN

BELLINZONE. Arnaldo Bolla, avocat et notaire.

— Guido Pedrazzi. Agent général de la *Winterthur* (accidents).

LOCARNO. Banque Populaire Suisse.

— Union de Banques Suisses.

LUGANO. Banque de la Suisse italienne

— Union de Banques suisses.



CHARLES GUINCHARD

Maison spéciale p. timbres suisses - **BERNE**

J'envoie à choix timbres de tous les pays aux
meilleures condit. Demandez mon prix-courant
de tous les timbres suisses. J'achète également
les vieux suisses et européens.

GUIDE DES HOTELS

VAUD

BEX. Grand-Hôtel des Salines. Hydrothérapie, électrothérapie G. Heinrich, directeur.

CHATEAU-D'ŒX

Hôtel Beau-Séjour. Ouvert toute l'année. Prix modérés.

Hôtel-Pension du Torrent. Ouvert toute l'année. Grand jardin ombragé.

Hôtel-Pension La Bruyère. Ouvert toute l'année. Grand jardin ombragé.

Pension Perce-Neige. M^{lle} C. Ehrat.

Pension Morier. Ouverte toute l'année. S. Rosat, propriétaire.

Hôtel de l'Ours. M. Saugy-Dupertius.

Hôtel-Pension Rosat. Ouvert toute l'année. Confort moderne. Situation unique.

GLAND. Sanatorium du Léman.

LAUSANNE

Beau-Rivage-Palace, Ouchy Parc superbe au bord du lac.
O. Egli, directeur.

Hôtel de France. Centre de la ville. Maison de famille.

Lausanne-Palace, 1^{er} ordre. A Steiner, directeur.

Hôtel Victoria, près de la gare. Dernier confort.

Hôtel-Pension Village suisse, Sauvabelin sur Lausanne.

Hôtel-Pension Windsor, Montriond. 1^{er} ordre. Grand jardin. Famille Martin et P. Barrière, prop.

M^{me} Cornioley, Pension-famille. Le Marronnier, 3, chemin Vinet.

Pension de famille (ex-Hôtel National) 14-16 av. de la Gare. C. Rochat-Christen.

LAVEY. Etablissement des bains. Méd. des bains. D^r Laurent Petitpierre.

CLARENS, MONTREUX et TERRITET

Montreux-Palace et Hôtel du Cygne, 1^{er} ordre.

Montreux.

Hôtel National.

Hôtel Mirabeau. M. Béranek.

Clarens.

Clinique D^r Widmer, Valmont, s./Territet. Sanat. pour troubles de digestion et nutrition.

SÉPEY (Ormonts). Hôtel Mont-d'Or et Buffet de la Gare.

ST-CERGUES. Grand Hôtel de l'Observatoire. 1^{er} ordre.

GENÈVE

Les Bergues. Hôtel 1^{er} ordre d'ancienne renommée.

Hôtel-Pension des Familles, 14, rue de Lausanne, en face de la Gare. Maison chrétienne.

Hôtel Richemont, au bord du lac. Maison de famille. 1^{er} rang. A.-R. Armleder, propriétaire.

Hôtel Victoria. Chauffage central. Prix modérés. Lumière électrique. Ascenseur. P. Schlenker.

VALAIS

Curhaus et Clinique Victoria, MontanaAffection des voies
respiratoires.

Médecin en chef : Dr F.-L. de Muralt.

MONTANA. Pension Regina. Perrin Frères.

— Hôtel Terminus. Restauration. Paul Koerner.

— Hôtel du Golf et des Sports.

ST-LUC. Hôtel Bella-Tola. Gabriel Pont, propr.**SIERRE.** Grand Hôtel Château-Bellevue.**VERMALA** sur Montana. Forest Hôtel.**VIÈGE.** Buffet de la Gare.**ZERMATT.** Hôtel Mont-Cervin. Seiler frères.

BERNE

ADELBODEN. Le Nevada Palace Hôtel. Richert frères.— Hôtel National. 1^{er} ordre. O. Schmidt, propr.**GSTAAD.** Royal Hôtel et Winter Palace.**KANDERSTEG.** Hôtel Schweizerhof. Ouvert toute l'année.

GRISONS

Arosa HOTEL EDEN· maison de famille. 1^{er} ordre. Position unique entre les deux lacs**Celerina Hôtel Cresta Palace**Maison de famille de 1^{er} ordre.
Dernier confort (près St-Moritz.)**Celerina-Solaria**Pensionnat pour jeunes filles. M^{lle} Brunner, directrice.**DAVOS-PLATZ.** Grand Hôtel et Belvédère.**KLOSTERS.** Hôtel Weisses Kreuz et Belvédère.

— Hôtel Silvretta et Kurhaus Klosters.

PONTRESINA. Hôtel Suisse-Schweizerhof.— **Rosatsch Hôtel** Nouvelle maison de 1^{er} ordre. 70 lits.**ST-MORITZ. Pension Bellavista**Maison de famille. 1^{er} ordre. Dernier confort
Meil. position. Excel. cuisine. Pens. 12 fr— **Hotel Eden** Hôtel de famille. Cuisine renommée.— **A. G. Kurhaus et Grand Hôtel des Bains.**— Hôtel Suisse (Schweizerhof), 1^{er} ordre. Spécialement pour familles.**St-Moritz-les-Bains****Grand Hôtel Neues Stahlbad.** Bains ferrugineux à l'acid
carbonique naturel. Bains de boue. Hydrothérapie dans la
maison. Régimes.**ST-MORITZ.** Hôtel Calonder. Maison de famille bien recommandée.— **Privat-Hôtel.** Ancienne maison de famille. Famille Badrutt, propr.— **Hôtel Margna**Maison de 1^{er} ordre, pur style grison. Recom.
Bains privés. Eau courante dans les chambres.

GRISONS (suite)

ST-MORITZ. Hôtel Waldhaus Situation unique au lac, la plus ensoleillée, été et hiver. 1^{er} ordre. 70 lits.

— **Grand Hôtel.** Hôtel de luxe des Alpes.

— **Hôtel Caspar Badrutt.** 1^{er} ordre. Cuisine renommée.

— **Hôtel Château.** Maison de famille. 1^{er} ordre. La plus belle situation.

St-Moritz-les-Bains Hôtel du Lac. Maison de 1^{er} ordre.
Ancienne réputation.

SCHULS-TARASP. Engadinerhof. J. Frei et famille, propr. gér.

Tarasp Grand Hôtel Kurhaus-Tarasp. Alt. 1200 m.

Vulpera-Tarasp Hôtels Waldhaus et Schweizerhof, 1^{er} ordre. Alt. 1270 m.

LUCERNE, ZURICH

VITZNAU-RIGHI. Les Hôtels A. Bon, Park Hôtel et Kurhaus, Vitznauerhof, à Vitznau.
Hôtel Righi-First. au Righi. Dir. Bon frères.

ZURICH. Grand-Hôtel Baur-en-ville. Paradeplatz, 1^{er} ordre. Prix modérés.

TESSIN

BELLINZONE. Hôtel Suisse et Métropole, à côté de la poste. A. Sorgesa propr.

CASTAGNOLA. Hôtel Villa St-Moritz. Grand jardin, H. Wyss, prop.

LOCARNO. Grand Hôtel Palace Meilleure situation dans vaste parc privé
Nouveau directeur, Ferd. Michel.

— **Hôtel Reber au lac** Seule maison dans grand parc au lac.

— **Hôtel Belvédère.** Plein midi. Dernier confort. Grand parc. Franzoni frères. Nou-
vel arrêt funiculaire vis-à-vis de l'Hôtel.

— **Esplanade-Locarno** Hôtel de famille renom. Sit. incomp. Tran-
quil. Abr. du vent et poussière. Plein soleil.

LUGANO. Grand Hôtel Splendide 1^{er} ordre. R. Fedele.

— **Hôtel Bristol.** E. Camenzind.

— **Hôtel Washington.** Grand jardin. Vue superbe sur le lac et les montagnes.

— **Llyod-Hôtel et National au Lac.** Clericetti, propr.

— **Hôtel-Pension Villa Minerva.** Grand parc. Vues splend. M^{me} Imer-Dittmann.

— **Hôtel Walter.** Face lac et débarcadère. 150 ch., 200 lits. J. Cereda, propr.

— **Hôtel St-Gotthard-Terminus.** J. Scheurer, propriétaire.

PARADISO. Hôtel du Lac. Maison confortable. Prix modérés.

— **Hôtel Eden.** Toutes les chambres avec vue sur le lac.

Monaco Hôtel Windsor. Gaillard et Fau, propriétaires. Monte-Carlo.

OUVRAGES REÇUS

- Le Mont Olympe (Thessalie).** Monographie par *Marcel Gurz*, ingénieur de la mission suisse auprès du gouvernement hellénique. — 1 vol. in 8°. avec panoramas, cartes et photographies. Paris et Neuchâtel, Attinger.
- Traité de métaphysique**, par *Charles Richet*. — 1 vol. in 8°. Paris, Alcan. Prix, 40 fr.
- Le secret de Joachim Ascalles**, par *Léon Savary*. — 1 vol. in 16. Genève, Editions Ciana. Prix, 3 fr. 75.
- Sur le roc**, par *Benjamin Vallotton*. — 1 vol. in 16. Lausanne, Rouge. Prix, 4 fr. 50.
- Contes tessinois (Racconti puerili)**, par *Francesco Chiesa*, traduits par *H. de Ziegler*. — 1 vol. in 16. Lausanne, La Concorde. Prix, 4 fr.
- Théodore Turrettini, 1845-1916**, par *Edouard Favre*. — 1 vol. in 16. Genève, Kündig.
- Comment j'ai nommé Foch et Pétain**, par *Paul Painlevé*. — 1 vol. in 16. Paris, Alcan. Prix, 12 fr.
- L'expérience italienne**, par *Maurice Pernot*. — 1 vol. in 16. Paris, Grasset. Prix, 6 fr. 75.
- Politique romaine et sentiment français**, par *Charles Loiseau*. — 1 vol. in 16. Paris, Collection Politeia, Grasset. Prix, 6 fr. 75.
- Du tsarisme au communisme**, par *Grégoire Alexinsky*. — 1 vol. in 16. Paris, Colin. Prix, 8 fr.
- La reine Victoria**, par *Lytton Strachey*, traduit par *F. Roger-Cornaz*. — 1 vol. in 16. Paris, Payot. Prix, 10 fr.
- Edgar Poë et les premiers symbolistes français**, par *Louis Seylaz*. — 1 vol. in 16. Lausanne, La Concorde.
- La discipline intérieure, d'après les techniques morales et d'après les psychothérapies**, par *Charles Baudouin* et le docteur *A. Lestchinski*. — 1 vol. in 16. Neuchâtel et Genève, Edition du Forum. Prix, 6 fr.
- Mathilda Wrede, l'enfer des prisonniers finlandais**, par *Ingeborg Maria Sick*. — 1 vol. in 8°. Paris et Neuchâtel, Attinger. Prix, 4 fr. 50.
- Face à la mort. Journal de Philippe Baucq**, par *Ambroise Got*. — 1 vol. in 16. Paris, Perrin. Prix, 7 fr.
- Le fils Chèbre**, par *Georges Imann*. — 1 vol. in 16. Paris, Collection le Roman, Grasset. Prix, 6 fr. 75.
- Madame ma femme**, roman par *Charles Oulmont*. — 1 vol. in 16. Paris, Edition du Siècle.
- Les cloches de chez nous**, par *M. Reynès-Monlaur*. — 1 vol. in 16. Paris, Plon. Prix, 7 fr.
- La jeune fille aux oiseaux**, par *Henry Bordeaux*, de l'Académie française. — 1 vol. in 16. Paris, Plon. Prix, 2 fr. 50.
- La plus folle des trois**, par *Roger Dombre*. — 1 vol. in 16. Paris, Colin. Prix, 7 fr.
- Monsieur de Cancaval**, par *Edouard Ducoté*. — 1 vol. in 16. Paris, Grasset. Prix, 6 fr. 75.
- Dans les montagnes rocheuses (Le pilote du ciel)**, 2^me édition par *Ralph Connor*, traduction de *Joseph Autier*. — 1 vol. in 16. Paris et Neuchâtel, Attinger.
- Chateaubriand. Mémoires d'outre-tombe. Les aventures du dernier des Abencerages**. Edition adaptée pour la jeunesse, par *M^{me} Carette née Bouvet*. — 1 vol. in 16. Paris, Plon. Prix, 5 fr.
- Libération**. Roman, par *F. L. Choisy*. — 1 vol. in 16. Genève, Jeheber.

FONDÉ EN 1908

Institut préalpin pour Jeunes Filles & Ecole :: nouvelle

Station climatique
Altitude : 870 m.

TEUFEN

C. d'Appenzell. Relié par
chemin de fer à St. Gall.

Enseignement primaire, secondaire et supérieur. Etudes commerciales. Succès remarquable dans les langues modernes, musique, etc. Vraie vie de famille. Nourriture excellente. Cultures hygiéniques. Séjour tonique et fortifiant recommandé surtout aux jeunes filles surmenées par l'école.

Domaine rural. Références de parents

Séjour d'été très favorable. Cours d'allemand

Dir. Prof. BUSER

LIBRAIRIE PAYOT & C^{IE}

LAUSANNE — VEVEY — MONTREUX — GENÈVE — BERNE

VENTE EN FRANCS FRANÇAIS

Les livres de provenance française peuvent être payés en
ARGENT FRANÇAIS

avec 10% de majoration pour frais de port (cette majoration est supprimée à partir de 300 fr. français), au moyen de billets de banque français ou de chèque sur Paris. Pour bénéficier de ces conditions et d'une ouverture de compte français, il suffit de nous envoyer fr. 50.— ou davantage en billets de banque français ou chèque sur Paris.

On peut aussi nous payer en argent suisse avec une bonification de change de

60 %

des prix de catalogues en France (décembre 1923).

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

Ecole des hautes études commerciales. Licence et doctorat ès sciences commerciales (6 subdivisions : 1. Banque et commerce. 2. Administration générale. 3. Transports. 4. Douanes. 5. Assurances. 6. Sciences consulaires) et diplôme d'expert-comptable.

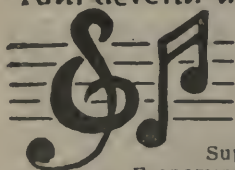
Pour de plus amples renseignements, s'adresser au Directeur de l'école, L. MORF, professeur.

Ecole des sciences sociales. Licence et doctorat ès sciences sociales (4 subdivisions : 1. Sciences sociales. 2. Sciences politiques. 3. Sciences pédagogiques. 4. Sciences consulaires).

Pour de plus amples renseignements, s'adresser au Directeur de l'école, M. MILLIoud, professeur.

Programme et règlements sont envoyés, sur demande, par la chancellerie de l'Université.

Pour devenir un parfait pianiste



**Cours
SINAT**

par Correspondance

Agréable, facile à suivre.

Supprime l'étude mécanique.

Economise les 3/4 du temps d'étude.

Donne son splendide, virtuosité, sûreté de jeu.

Enseigne ce que les leçons orales n'enseignent jamais.

Rend facile tout ce qui semblait difficile.

COURS SINAT D'HARMONIE (très recommandé)

pour composer, accompagner, improviser, analyser

EXPLIQUE TOUT, FAIT TOUT COMPRENDRE

Cours tous degrés : Violon, Solf., Chant Mandoline

Demandez très intéressant programme gratuit et f^o.

B. SINAT, 7, Beau-Séjour, Lausanne

LE MEILLEUR POUR TOUS

sont les

ZWIEBACKS

HYGIÉNIQUES

Singer Haute valeur nutritive.
Goût exquis, digestion facile

Ch. Singer, Bâle. Spécialités pour diabétiques.

Spécialité :

**Biscômes
de Berne**



Confiserie-Pâtisserie
J. Hächler, Berne

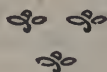
13, rue neuve, près la Gare.

ELECTRO-MATERIEL

Zurich I ::

Téléphone : SELNAU 48.01

Ad. télégr.: KILOWATT



Matériel complet

d'installation

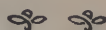
électrique :

Lumière

Force

Téléphone

Sonnerie



Magasins de vente :

ZURICH :

Stampfenbachstrasse, 73

BALE :

Dufourstrasse, 54

LAUSANNE :

Avenue du Tribunal Fédéral, 9

BERNE :

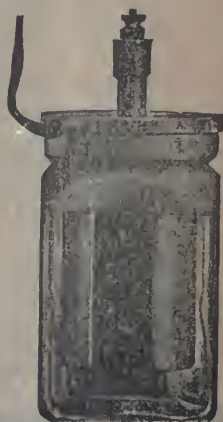
Effingerstrasse, 11

GENÈVE :

Rue du Stand, 40

LUGANO :

Via Carlo Cattaneo, 7



SOCIÉTÉ DE BANQUE SUISSE

★ LAUSANNE ★

SIÈGE : 11, Gd Chêne :: AGENCES : Place _____ St. François et Pl. Riponne	Toutes Opérations de BANQUE BOURSE CHANGE	Capital fr. : 120 millions :: Réserves fr. : 33 millions
--	---	--

Le Prieuré d'ETOY

— près Morges —

M^{lle} DU MONT reçoit chez elle quelques
 :: personnes désirant séjour tranquille ::
VACANCES, CONVALESCENCES
 :: :: :: **RÉGIMES** :: :: ::

- Superbe situation -
 Grand jardin abrité
 Confort, chauff. cen



Ouvert toute l'année
 - Téléphone N° 7 -

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

Tome CXII. — N° 336. Décembre 1923.

Rédaction et administration : Lausanne, 1, Rue de Bourg.

Prix de l'abonnement annuel : Fr. 20. — pour la Suisse.

Fr. 26. — pour l'Union postale.

Tous droits de traduction ou reproduction réservés. La « Bibliothèque Universelle » ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés et ne se charge pas de les renvoyer.

A nos lecteurs.

Au 1^{er} janvier 1924, la Bibliothèque Universelle et Revue Suisse entre dans sa 129^{me} année et maintient toujours vivante son rang de doyenne des revues de langue française. Elle est devenue une véritable institution nationale qui représente la Suisse devant les autres pays — et, à ce titre, ses amis voudront la soutenir plus nombreux encore — par tout ce qui est son honneur séculaire : largeur d'esprit, loyauté de pensée, dignité politique, sympathie humaine pour les causes justes, en un mot fidélité à toutes les idées libérales qui ont à la base de la civilisation moderne.

Les difficultés économiques de l'heure sont défavorables à toutes les entreprises, et surtout aux entreprises intellectuelles. Les prix d'impression ont augmenté dans des proportions formidables. Malgré cela, nous nous sommes imposé les plus grands sacrifices pour réduire, en 1923, à 20 fr. le prix d'abonnement. Ce prix reste le même en 1924.

La Bibliothèque Universelle et Revue Suisse a son cercle de lecteurs, dont beaucoup de fidèles abonnés. Elle sait qu'ils lui reviennent ; mais elle espère aussi qu'ils parleront encore davantage d'elles et feront de nouveaux abonnés.

Nous joignons donc à ce fascicule de décembre un bulletin de souscription que nos amis voudront bien présenter à ceux auxquels ils parlent de nous.

LA RÉDACTION.

La nouvelle édition du *Journal intime* d'Amiel.

C'est une bien grande joie que M. Bernard Bouvier a préparée à tous les admirateurs d'Amiel en publiant son édition du *Journal intime*. Je crois que rarement édition a mérité le titre de nouvelle autant que celle-ci, qui nous apporte, d'une œuvre déjà célèbre, un véritable renouvellement¹.

Renouvellement, d'abord, par les nombreux et très importants fragments inédits qui nous sont donnés. Parmi ces fragments, quelques-uns expriment des aspects déjà connus de la pensée d'Amiel, mais ils le font avec une telle profondeur, une telle intensité, un tel bonheur d'expression, qu'on se demande comment ils ont pu échapper au choix des premiers éditeurs. D'autres font résonner à nos oreilles un accent que nous n'avions pas encore entendu ; ils nous introduisent dans l'intimité douloureuse de cette grande âme, et nous aident à deviner son secret. Les premiers éditeurs avaient été surtout préoccupés de montrer le penseur qu'était Amiel. Nous voyons maintenant que ce penseur était un homme, et sa pensée même s'anime de toute la vie qui circule au-dessous d'elle et l'alimente. C'est avec une émotion poignante que nous suivons les péripéties du conflit tragique dans lequel Amiel était engagé : conflit entre la nécessité de vivre et d'agir, de telle manière, dans telles circonstances, et l'infinie aspiration d'une âme qui ne pouvait entrer dans aucune détermination particulière. Nous voyons combien Amiel a souffert du milieu dans lequel il était placé, où il ne trouvait que des barrières s'opposant au libre épanouissement de son génie. Hélas ! nous croyons que partout ailleurs il eût trouvé

¹ Henri-Frédéric Amiel, *Fragments d'un journal intime*. Edition nouvelle, par Bernard Bouvier ; 3 vol. ; Genève, Georg ; Paris, Crès.

de semblables barrières, car la liberté, telle qu'il la rêvait, n'est pas de ce monde. Mais nous voyons, en même temps, quel effort il a fait pour s'accommoder à toutes les circonstances qui le paralysaient. S'il y a, dans les pages nouvelles qu'on nous donne, des plaintes amères contre Genève, qui certes ne l'a pas compris de son vivant, on y sent aussi l'amour de la ville natale et l'inébranlable résolution de la servir fidèlement. Rien de plus émouvant que de voir Amiel, assoiffé d'infini, accomplir minutieusement toutes les tâches quotidiennes, et jouer humblement son petit rôle dans le drame immense dont il eût voulu n'être que le contemplateur. M. Bernard Bouvier n'est pas allé trop loin lorsqu'il a parlé, dans sa Préface, de l'héroïsme d'Amiel : oui, c'est bien une lutte héroïque qu'il a soutenue jusqu'à la fin. Un tourment qui l'a dévoré fut le désir sexuel. Il a pensé toute sa vie au mariage, mais n'a jamais pu s'y décider, s'en étant fait un idéal impossible à réaliser. Cependant il a cruellement souffert de la continence à laquelle il se condamnait. « Je crois, écrivait-il une année avant sa mort, que la malédiction de ma vie a été la question du sexe, tout ce qui se rattache à la pudeur, à la volupté. Elle a tourmenté mes jours et mes nuits, ma veille et mes rêves, mon enfance, ma jeunesse et ma maturité. » Parmi les fragments nouveaux, plusieurs se rapportent à cette question si troublante. Il était délicat, assurément, de lever le voile sur ce point-là. M. Bernard Bouvier l'a fait, avec discrétion, et nous croyons qu'il a eu raison de le faire, non pas seulement dans ce sens qu'ainsi nous comprenons mieux Amiel tout entier, mais encore parce que son exemple pourra servir d'avertissement. Lui-même a formulé très nettement la leçon qui s'en dégage : « En somme, dit-il, la fonction sexuelle est la plus terrible des redevances que nous ait imposées la nature. Et de toutes les manières d'échapper à cette servitude, la plus sûre, la seule bonne, c'est l'obéissance à sa loi. Le calme est dans l'usage, non dans la privation ou la mutilation. » Soyons enfin reconnaissants à M. Bernard Bouvier d'avoir reproduit intégralement toute la fin du *Journal intime*. L'approche de la mort donne une grandeur solennelle à ces dernières pages, qui nous permettent de suivre

le dialogue d'Amiel avec le Roi des épouvantements. Nous assistons au dépouillement suprême de cette âme, depuis si longtemps détachée de toutes choses, et nous l'accompagnons jusqu'au moment où elle se libère enfin de l'existence, pour aller dormir à jamais dans le néant divin.

Mais ce n'est pas seulement par l'adjonction de morceaux inédits que cette édition est nouvelle. C'est encore par la manière dont elle présente les morceaux déjà connus. Soucieux de ne rien publier qui pût altérer l'image idéale qu'ils s'étaient faite de leur ami, les premiers éditeurs avaient supprimé, dans les fragments choisis par eux, tout ce qui leur paraissait ne pas convenir au but qu'ils s'étaient proposé. M. Bernard Bouvier a restitué au *Journal* sa véritable physionomie, en nous donnant les fragments dans leur intégralité. Que l'on compare, par exemple, le fragment inscrit sous la date du 4 décembre 1863 avec le même, tel que nous l'avions jusqu'à présent : tandis que les premiers éditeurs avaient détaché, pour le mettre seul devant nos yeux, le passage de réflexion philosophique, nous voyons maintenant de quelle observation, banale en apparence, Amiel était parti, s'élevant de là sans effort aux considérations les plus hautes, et nous avons la démarche vivante de sa pensée. Lisez encore, dans le second volume de la nouvelle édition, les fragments de Schéveningue et d'Amsterdam, et voyez tout ce qu'ils ont gagné en coloration, en détails vifs et pittoresques. Mais les premiers éditeurs avaient pris des libertés encore plus graves. Non contents de mutiler certains fragments, non contents même de s'écarter parfois de l'ordre naturel en réunissant des morceaux écrits à des dates différentes, ils n'avaient pas craint de faire subir au texte des modifications, remplaçant telle expression, jugée trop forte, par une autre, plus conforme au ton de sérénité philosophique qui devait régner dans l'ouvrage. M. Bernard Bouvier nous donne, pour la première fois, un texte rigoureusement fidèle au manuscrit. Nous avons maintenant le vrai *Journal intime*, expression complète d'une âme tourmentée, d'où s'échappent parfois des cris de souffrance et de révolte, mais dont l'aspiration la plus profonde reste l'amour.

Dans sa Préface, M. Bernard Bouvier a défini la méthode qu'il s'était imposée, et il n'a pu s'empêcher de marquer sa divergence d'avec les premiers éditeurs. Mais il l'a fait avec une très grande discrétion. Rien n'eût été plus facile pour lui que d'accabler ses devanciers sous le poids de leurs pieuses erreurs, et de sortir triomphant d'une lutte inégale. Tout au contraire, il a montré combien la mémoire d'Amiel leur était redevable, et il n'a songé qu'à leur rendre un hommage éclatant. Vraiment, il nous a donné là une grande leçon de générosité. Toute sa Préface, d'ailleurs, est un modèle du genre. Sans doute, elle ne fait pas oublier celle de Scherer, qui voulait être une caractéristique générale de la pensée d'Amiel. Quel qu'ait été pourtant le mérite de cette belle étude, nous estimons que M. Bernard Bouvier a eu raison de ne pas la reproduire, car elle fait corps, pour ainsi dire, avec la première édition, et nous reporte au temps où les amis d'Amiel s'étonnaient de la disproportion entre les richesses du *Journal intime* et la stérilité que son auteur leur paraissait avoir manifestée de son vivant. Mais aujourd'hui que le *Journal* est consacré par l'admiration universelle, il ne demande plus qu'à être considéré en lui-même. C'est là ce que M. Bernard Bouvier nous invite à faire. Sa Préface est simplement l'histoire du *Journal intime*. Nous souhaitons qu'il l'étende bientôt jusqu'à nous donner une biographie complète d'Amiel. Cependant elle nous fait voir dès maintenant quelle place le *Journal* a tenue dans cette vie solitaire, et combien il en est la substance même. M. Bernard Bouvier a voulu simplement faire acte d'éditeur, en s'effaçant lui-même devant la pensée qu'il s'était donnée pour mission de nous présenter dans son entière vérité. « Tout mon effort, écrit-il, est au service de la pensée et de la volonté incertaines d'Amiel. » Nous croyons pouvoir dire que son effort, si probe et si loyal, a pleinement réussi. Grâce à lui, l'œuvre d'Amiel va prendre un nouvel essor ; elle ira dans toutes les parties du monde raconter aux hommes le tourment secret et l'apaisement d'une âme que n'a jamais satisfaite aucune possession particulière et qui n'a cessé de tendre à l'Absolu. Que le malheur et la grandeur d'Amiel nous apprennent à tous notre véritable destinée !

*
* *

Ce qui se dégage pour nous, avec une force nouvelle, du *Journal intime* tel que nous le possédons maintenant, c'est l'impression que le fond du génie d'Amiel a été le sentiment qu'il avait de l'esprit, dans sa réalité première, comme infinie virtualité. Nous ne voulons pas parler d'une vision purement spéculative, mais bien d'un sentiment, d'une conscience profonde, éclairant un domaine où d'habitude ne pénètre pas la lumière de la conscience. Amiel ressentait avec tant d'intensité la puissance qu'a l'esprit de dissoudre toute réalité finie, qu'il ne pouvait s'attacher à aucune forme de l'existence, pas même à celle qui constituait sa propre personnalité. De là sa faculté de « dépersonnalisation », l'étonnant pouvoir qu'il avait de se défaire de son individualité pour l'échanger contre une autre. Le philosophe grec Empédocle raconte de lui-même qu'il a été tour à tour jeune garçon, jeune fille, oiseau, poisson ; mais il entend que ces états différents ont été traversés au cours de plusieurs existences successives. C'est dans cette seule existence-ci qu'Amiel nous dit avoir été mère, jeune fille, animal, plante. Allant plus loin encore, il se dépouillait entièrement de toute individualité, et se replongeait dans l'Océan où ne subsiste plus aucune vie particulière. Qu'on lise l'admirable fragment inscrit sous la date du 31 août 1856, dont Scherer avait cité quelques passages dans sa Préface, mais qui nous est maintenant donné tout entier. Amiel y décrit l'inexprimable, la « réimplication » de l'âme, son retour à l'indétermination originelle, son absorption dans la fluidité de la puissance créatrice. Sous l'empire de cette évocation mystérieuse, nous laissons tomber tous les liens qui nous rattachent à l'existence, et nous descendons, vivants, dans l'abîme du repos éternel.

Cette intuition du fond de l'être, Amiel ne l'a eue sans doute, claire et distincte, qu'à certains moments privilégiés. Mais elle n'en a pas moins constitué, sous une forme enveloppée, la base même de sa conscience. Il avait sans cesse l'impression que les modes de son existence ne faisaient pas

corps avec son être véritable, et, quittant ces vêtements d'emprunt, il se plongeait dans le fleuve de l'être, d'où il émergeait, retrempé pour une vie nouvelle. Aussi bien recommençait-il sans cesse l'existence à partir du dénuement initial. « Je suis, écrit-il, un nouveau-né perpétuel. » Jamais il n'a pris au sérieux ce qu'il appelle le « préjugé de l'existence ». Aucune pesanteur ne l'attachait à la terre, nulle solidité n'entravait ses mouvements, son regard portait librement dans toutes les directions. Il était virtuel, plutôt que réel, prêt à entrer dans toutes les formes et à toutes les abandonner. C'est là ce qui le séparait profondément des autres hommes. Nous nous étonnons parfois de la lourde carapace que certains animaux traînent après eux ; mais les hommes, eux aussi, sont emprisonnés dans le contour arrêté de leur caractère et des circonstances dont ils dépendent, de telle sorte que leurs limites sont tracées inexorablement. Amiel le savait bien, et il savait aussi que cette étroitesse est nécessaire à l'action. Il n'a pas pu ne pas souffrir de cette différence, qui le mettait à part, comme s'il fût tombé du ciel sur la terre, étrange aérolithe provenant d'un monde inconnu. Dans un très beau fragment, daté du 29 août 1876 et totalement inconnu jusqu'à présent, il dépeint son isolement et son inaptitude à la vie. Mais, en même temps, il comprend la nécessité de renouveler le sacrifice par lequel l'être fut engendré, et il accepte le fini, comme la chair dans laquelle se réalise l'esprit divin, qui doit habiter parmi les hommes.

On conçoit donc qu'Amiel ait trouvé dans le *Journal intime* la seule forme qui pût convenir à sa pensée. Il répugnait instinctivement à la longue élaboration d'une œuvre, qui l'eût obligé de faire, entre les possibles, un choix qu'il eût ressenti comme une cruelle mutilation. Il a voulu tout exprimer de la foule des pensées qui naissaient en lui à chaque instant, et c'est cette expression totale, mobile et changeante comme le flux et le reflux de la conscience, que nous avons dans son *Journal*. Ces pages, qu'il écrivait au courant de la plume, sont l'écoulement fluide, avant toute gestation, avant toute solidification, de la pensée telle qu'elle jaillissait du fond de l'âme. C'était vraiment la substance même de son

être qui s'écoulait par là, comme le sang coule d'une blessure ouverte.

Il n'est pas étonnant qu'Amiel, dans sa tentative pour exprimer la richesse originelle de la pensée, ait été gêné par les mots du langage, qui apportent avec eux des contours bien tranchés. Il s'en est pris à la langue française, dont il se servait, et lui a reproché de ne savoir dépeindre que les choses toutes faites, et d'être incapable de rendre le devenir de l'être et ses métamorphoses. Nous ne pouvons admettre, assurément, cette critique, adressée à la langue la plus souple et la plus nuancée qui soit ; il serait d'ailleurs impertinent de rien ajouter à la réponse qu'y a faite Renan, avec l'autorité souveraine qui lui appartenait. Mais nous pouvons croire que le reproche d'Amiel tombe, en réalité, sur tout langage. Ainsi compris, il reprend sa vérité. Car il est vrai que le langage, qui est comme la réalité de la pensée, limite, fixe et distingue. Le poète ou le philosophe, qui veut saisir la vie des choses, doit lutter sans trêve contre cette inertie des mots. En les choisissant avec art, en les combinant entre eux d'une manière harmonieuse, il essaie de trouver le rythme et la coloration qui correspondent à sa sensibilité. Cela, Amiel l'a fait merveilleusement. Comme nous l'avons dit, il a exprimé l'inexprimable, et rien, dans aucune littérature, ne dépasse la beauté de quelques-unes de ses pages, où nous sentons le frémissement de la vie qui s'éveille et sourit à l'univers naissant.

Cette faculté qu'il avait de se déprendre de lui-même pour adopter l'une quelconque des formes de l'être, a fait d'Amiel un admirable critique. Car n'est-ce pas là ce qui constitue le vrai critique : la sympathie, le pouvoir de se désintéresser de soi-même pour entrer dans l'esprit des autres ? Amiel lui-même l'a pensé. Certains des nouveaux fragments que nous devons à M. Bernard Bouvier définissent l'esprit critique. Parlant de son « goût de totalité sphérique », Amiel dit que l'aisance avec laquelle il se met à tous les points de vue est le fait du critique philosophe. Le critique, ajoute-t-il, ne doit pas être restreint par sa propre individualité ; il doit être objectif, c'est-à-dire avoir « l'esprit de la chose ». Son rôle est plutôt de comprendre que de juger : celui qui juge a bien

des chances de n'émettre qu'une opinion personnelle, tandis que, pour comprendre, il faut sortir de soi-même et s'identifier avec les choses telles qu'elles sont. Ce n'est pas à dire, assurément, que le critique, selon Amiel, doive tout approuver. S'il comprend tout, il n'est la dupe de rien. Précisément parce qu'il n'est guidé par aucune préférence individuelle, il prend comme règle la vérité, c'est-à-dire l'accord de l'esprit avec la nature des choses, et c'est à cette règle immuable qu'il compare les productions de l'homme. Amiel appelle de ses vœux le véritable critique, « ouvert et indulgent mais incorruptible et infaillible », qui pourrait être, dans notre civilisation moderne, comme le grain de sel, qui donne de la saveur à tout le reste. Mais qui, mieux que lui-même, eût pu jouer ce rôle ? En fait, ses études sur Rousseau et sur M^{me} de Staël sont des modèles de critique large et compréhensive, et, dans le *Journal*, les pages abondent, où tel auteur, tel livre, sont caractérisés d'une manière juste et pénétrante, avec une parfaite clairvoyance. Amiel était le critique-né, capable de tout comprendre et de tout aimer, et de considérer toutes choses sous l'aspect de l'éternité.

Mais ce critique-là n'est autre que le philosophe, et c'est philosophe qu'Amiel a été par-dessus tout. Sans doute, il n'a pas construit de système rigide : cela eût été contraire à la tendance de son esprit. Mais on trouve partout, dans son œuvre, la trace de la pensée philosophique. Comment s'en étonner, si la philosophie est la science de l'esprit, et si personne n'a eu plus qu'Amiel la claire vision de l'esprit, comme étant la substance de toutes choses ? N'oublions pas, d'ailleurs, que le génie d'Amiel a été fécondé, pendant ses années d'études en Allemagne, par le grand souffle de philosophie qui venait de traverser ce pays. Amiel a respiré l'air de la pensée hégélienne, la plus vaste et la plus libre des temps modernes, et c'est d'elle qu'il a tenu la notion si profonde qu'il avait de l'esprit et de son universelle métamorphose. Mais cette notion, chez lui, est dégagée de l'obscurité qu'elle revêt trop souvent dans les systèmes germaniques : elle devient claire, et nous laisse apercevoir le fond de l'être à travers une eau transparente. Le contenu de toutes les grandes philoso-

phies idéalistes, depuis Platon, s'offre à nous, dans le *Journal intime*, de telle sorte que nous pouvons le saisir aisément. Amiel nous fait comprendre ce que nous avons ordinairement tant de peine à comprendre, que les choses matérielles et finies n'ont par elles-mêmes aucune réalité, et que la seule existence réelle est l'existence de l'esprit, dans sa libre infinité. Cette vérité, Amiel la présente dans toute son ampleur, sans aucune restriction. La pensée moderne a été presque toujours entravée par les dogmes de la théologie ; elle n'a guère pu s'en dégager qu'en rompant violemment avec la religion, erreur sans doute plus funeste encore. Amiel, lui, comprend la vérité de la religion, mais il échappe à l'étroitesse des formules théologiques. Sa pensée est la liberté même, c'est-à-dire la philosophie même. C'est dans le *Journal intime* que l'on trouve cette définition, si belle et si vraie, de la philosophie : « La philosophie, c'est la complète liberté de l'esprit. » Amiel a possédé la complète liberté de l'esprit, et c'est pourquoi son œuvre renferme la philosophie la plus profonde.

* * *

Il est bien remarquable, mais cela n'apparaît clairement qu'à la lumière des textes qui nous sont donnés maintenant pour la première fois, il est bien remarquable, dis-je, que la philosophie d'Amiel se trouve en harmonie avec la grande doctrine qui s'est produite de nos jours et qui a si rapidement conquis le monde. Nous ne voulons pas dire seulement, d'une manière générale, que la philosophie d'Amiel est déjà la philosophie de l'esprit dans son devenir incessant et sa fluidité, mais nous faisons allusion à certains points particuliers, qui montrent, d'une manière frappante, l'accord dont nous parlons. Cette idée, que M. Bergson devait développer avec une telle maîtrise, que la science positive est impuissante à parler des choses de l'âme, Amiel l'exprime très fortement. La science, dit-il dans un fragment nouveau, procède par analyse, par décomposition : mais le propre de la vie est justement la fusion de tous ces éléments dont la science ne nous montre que la poussière éparse. La vraie méthode de la philosophie

consiste à saisir l'objet dans son unité, par une puissance de sympathie qui nous identifie avec la chose même que nous voulons connaître. Nous trouvons dans le *Journal intime* cette définition toute bergsonienne : comprendre, c'est posséder l'objet par la sympathie, au lieu de le démembrer et de le désarticuler. Et, pour désigner cet acte de sympathie qui nous fait pénétrer au cœur des choses, Amiel, dans un passage inédit jusqu'à présent, emploie déjà le mot d'intuition. « L'intuition, dit-il, est en effet cette puissance sympathique qui devine l'âme des choses et qui vibre à l'unisson avec elle. » Plongeant en lui-même ce regard de l'intuition, Amiel aperçoit la conscience comme indépendante de la forme du temps, telle qu'elle s'applique au monde extérieur, avec ses divisions régulières. Ainsi la ressemblance se poursuit entre la pensée du *Journal intime* et les thèses célèbres des *Données immédiates de la conscience*. Amiel déclare, lui aussi, que c'est l'action qui nous insère dans le monde extérieur et nous fait tomber sous la loi du temps. Mais notre vie intérieure est libre de ces marques artificielles par lesquelles nous divisons le cours des événements : elle a lieu dans une région plus profonde que la région du temps, et s'enveloppe d'éternité. Car c'est là, d'après Amiel, le nom auguste qui convient à la vie profonde de la conscience. Ce que nous trouvons en nous-mêmes, par opposition à toutes les choses qui s'écoulent dans le temps, c'est l'être qui dure perpétuellement. Lorsque nous descendons dans notre réalité la plus intime, nous échappons à toute division, à toute succession. L'essence de l'esprit, c'est de se posséder toujours lui-même dans toute sa puissance, c'est d'être toujours tout entier : l'essence de l'esprit, c'est d'être éternel, et plus nous vivons de la vie de l'esprit, plus nous participons à l'éternité. « Devenir esprit, c'est entrer dans la vie éternelle. »

Cependant, au-dessous de la conscience, Amiel discerne le fond obscur dont la conscience émerge, et que l'on a tant étudié de nos jours sous le nom d'inconscient ou de subconscient. La conscience, dit-il, n'est pas primitive : elle devient, elle a son origine dans l'abîme de la pure spontanéité. La clarté de la conscience est une périphérie lumineuse s'échap-

pant d'un centre ténébreux. « Le milieu de notre conscience est inconscient, comme le noyau du soleil est obscur. » Au-dessous de l'intelligence et de la volonté, au-dessous même du sentiment, il y a l'instinct, qui manifeste la vie profonde de l'âme. Mais, au delà de toute manifestation, subsiste le mystère de notre être intime, mystère à jamais insondable. Sans doute Amiel ne va pas aussi loin que Leibnitz : il sait bien que la monade a des fenêtres, et qu'elle subit l'influence des autres monades. Mais il estime que cette influence ne s'étend qu'aux cercles extérieurs de la perception et de l'action : le centre reste impénétrable. La substance de notre vie est cachée, cachée au regard des autres hommes, cachée même à notre propre regard. Dieu seul voit jusqu'au fond de l'âme, et c'est lui seul qui recueille le silencieux trésor de nos émotions.

C'est de ce point de vue, en considérant le caractère autonome de chaque personnalité, qu'Amiel exprime son opinion sur l'art d'instruire. D'accord avec Socrate, il demande que cet art soit une maïeutique, qu'il se borne à extraire de l'âme ce qui était contenu dans ses profondeurs. La science ne peut pas être apportée de l'extérieur : apprendre aux autres, c'est leur donner ce qu'ils avaient déjà. Les seules vérités que nous puissions nous approprier sont celles qui correspondent à notre nature ; celles-là s'incorporent à la substance même de notre être, et possèdent cette puissance de mouvoir que nous appelons l'habitude. Cependant Amiel ne tombe pas dans les exagérations qui ont fleuri de nos jours. Il ne veut pas que l'étude soit confondue avec le jeu. De ce que l'enfant doit se développer conformément à sa propre nature, on ne doit pas tirer cette conséquence que l'application et le travail sont inutiles. Rien, au contraire, n'est plus sérieux, rien n'exige plus d'efforts, que ce développement, par lequel l'homme devient ce qu'il est.

Il était inévitable que l'attention d'Amiel, ainsi dirigée vers la base inconsciente de notre être, se portât sur le phénomène du rêve. La nouvelle édition nous donne au complet le fragment où, partant d'un rêve singulier qui l'avait vivement impressionné, il se livre à des considérations sur la nature du rêve en général. Le rêve, d'après Amiel, est un

élargissement de notre vie psychologique, qui nous fait apercevoir quelle limitation est le prix de la conscience. Il nous permet de franchir le cercle étroit qui borne la personnalité, et nous répand dans une vie universelle. Lorsque nous rêvons, nous ne sommes plus distincts des choses qui nous entourent : la vérité se montre, que le contemplateur et l'objet contemplé sont deux parties d'un tout unique, qui s'est divisé, mais dont l'unité subsiste invinciblement. Bien plus, le rêve a la puissance de résoudre l'opposition des contraires, de les fondre ensemble, d'unir ce qui s'exclut. — Aperçus remarquables, qui méritent d'être retenus. Sans doute, il était réservé aux psychologues de nos jours d'élaborer une nouvelle théorie du rêve, qui s'est montrée singulièrement féconde. M. Bernard Bouvier, d'ailleurs, remarque justement qu'Amiel emploie déjà le mot de « refoulement ». Mais nous croyons que la psychologie, sans rien abandonner de ses récentes conquêtes, devra s'inspirer des indications si profondes qui sont jetées, comme en passant, dans ces pages du *Journal intime*.

Si la conscience n'est point l'âme entière, les moments privilégiés de l'existence sont ceux où nous vivons par tout notre être. Lorsque nous ne faisons rien de particulier, lorsque nous ne sommes enfermés dans aucune pensée définie, il peut arriver que la conscience, se dépassant elle-même, goûte la substance de l'âme, dont elle est la fleur. Alors elle se dilate, elle s'ouvre, et se trouve en harmonie avec l'ensemble des choses. C'est là, d'après Amiel, l'état religieux, le plus haut point auquel l'homme puisse s'élever. Le dernier mot de la destinée humaine, c'est l'accord avec l'ordre universel.

Ainsi, toujours, le *Journal intime* nous ramène à la pensée de l'infini. C'est là ce qui fait sa grandeur et qui explique l'attrait si puissant qu'il exerce sur les âmes. L'homme a besoin qu'on le rappelle au souvenir de son origine ; il a besoin qu'on lui parle des choses éternelles. Amiel nous en parle d'une manière inoubliable, et sa voix, douce et persuasive, nous pénètre invinciblement et remue nos fibres les plus profondes. C'est pourquoi son livre ne cessera jamais d'être médité pieusement. « Pour moi, écrivait-il mélancoliquement,

si je n'ai dressé aucun monument qui éternise ma mémoire, si je n'ai rien fait pour le monde et la postérité, j'aurai peut-être laissé dans un certain nombre de cœurs, trace de mon passage ici-bas... » Qu'il se rassure dans l'au-delà ! Il a élevé un monument impérissable, et son nom sera toujours célébré. Surtout, ce n'est pas seulement dans quelques cœurs, c'est dans une multitude de cœurs qu'il aura laissé son empreinte. Grâce à M. Bernard Bouvier, son œuvre va recevoir une diffusion nouvelle, et le nombre sera de plus en plus grand des âmes qui lui devront la délivrance, aussi longtemps qu'il y aura des hommes, et qui se souviendront d'où ils viennent.

CHARLES WERNER,

Professeur à l'Université de Genève.

La lionne amoureuse.

Chaque fois que je rencontre mon ami Claude Des Clées je lui répète qu'il est un heureux mortel ; il en convient avec une bonne grâce non dénuée de fatuité : trente-six ans, jolie figure, aimable caractère, excellente santé et des rentes fort honnêtes. Orphelin, célibataire, sans profession, dépourvu d'ambition et même de snobisme, il se promène dans la vie comme dans un beau jardin créé pour sa délectation. Les arts, les lettres l'intéressent sans le passionner, il pratique les sports avec modération et cultive de belles relations de façon assez négligente. C'est un sage qui expose volontiers les préceptes peu rigoureux de sa philosophie avenante... et égoïste. Ayant beaucoup voyagé et fréquenté les milieux les plus divers, il ne tire d'autre profit de ses multiples expériences que le plaisir d'observer, de comparer, de raconter avec agrément. Son dilettantisme ne l'empêche pas d'être fidèle dans ses amitiés, généreux et serviable à l'occasion. On lui pardonne un bonheur qui paraît tout naturel et qui ne se dément pas ; en quatre années de guerre, Claude Des Clées n'a attrapé que deux fois la gale et plusieurs décorations étrangères au cours d'une mission dans les Balkans.

Je ne l'avais pas vu depuis plus de six mois, lorsque, par un petit bleu, il m'invita à dîner, pour le soir même, dans sa garçonnière de la rue Balzac. Après le repas copieux et raffiné :

— Tu n'as pas envie de sortir, hein ? me dit-il.

— Non ; d'autant moins que je devine une jolie histoire que tu mijotes à mon intention.

— On ne te cache rien. C'est un récit dont je te réserve la primeur, mon cher, et qui t'intéressera, je m'assure, en ta qualité de romancier psychologue. Je t'autorise même à en tirer un petit roman qui ne manquera ni de saveur ni d'originalité.

— Tu me fais venir l'eau à la bouche. Je t'écoute.

Je m'installai dans un vaste fauteuil au coin de la cheminée avec un choix de liqueurs et une provision de cigares à portée de la main. Je sais que Claude déteste qu'on l'interrompe ; il compose ses récits avec soin et se pique de tenir ses auditeurs sous le charme.

I

J'avais accoutumé avant la guerre de passer chaque hiver quelques semaines à Saint-Moritz. Le soleil, ce prodigieux magicien, fait de l'Engadine sous la neige une éblouissante féerie, un amoncellement d'indescriptibles splendeurs ; et j'aime le contraste si piquant de la vie luxueuse et mondaine des grands hôtels avec la liberté, la violence des sports, la grandeur, le recueillement de la nature. J'avais d'agréables relations dans la société cosmopolite qui villégiaturait à Saint-Moritz.

J'ai voulu y retourner cette année. En apparence, pas de changement. Le même fonctionnaire galonné du Bernina-Palace me reçut à la station avec le même sourire mercenaire. Je dédaignai le traîneau et m'acheminai à pied, heureux de boire l'air léger et froid, capiteux comme du champagne, d'entendre crisser sous mes semelles la neige gelée. L'arrivée à Saint-Moritz de nuit est quelque chose d'extraordinaire. On monte vers une cité fantastique qui entasse dans une buée lumineuse des constructions colossales ; soubassements cyclopéens, multiples étages de fenêtres éclairées, arcades, tours, dômes, clochers... on croit rêver. Le hall somptueux du Bernina tout marbre et or, prolonge cette illusion d'un décor d'opéra.

Le directeur, M. Matossi, manifesta un joyeux empressement.

— Quel plaisir, monsieur Des Clées, de vous revoir à Saint-Moritz ! Tous nos clients retrouvent le chemin de la montagne.

— Vous n'avez pas beaucoup de monde, je suppose ?

— Moi, je ne peux pas me plaindre, ça marche. Le Bernina-

Palace jouit d'une si bonne réputation qu'il se ressent à peine de la crise.

Tous les hôteliers s'efforcent de faire croire que les établissements rivaux sont presque vides, tandis que le leur regorge. En vérité, l'immense palace n'hébergeait qu'une centaine d'hôtes. La sportive Angleterre fournissait le plus gros contingent, puis l'Amérique, la Hollande, la Scandinavie,... les pays à change élevé. Il y avait un prince égyptien avec sa famille et sa suite, un couple français nouveau-riche, une tribu juive de Prague, un Grand d'Espagne, minuscule vieillard encadré d'une robuste infirmière et d'une danseuse russe ; que des inconnus, et personne dont à première vue je désirasse faire la connaissance. Je choisis une petite table dans un coin d'où je pouvais à mon aise observer les dîneurs dispersés dans la vaste salle à manger. Tous les messieurs en smoking ; les dames dénudées et constellées de bijoux. Les Anglaises exhibant des visages cuits par le soleil où les lunettes noires ont laissé une zone claire autour des yeux, des cous basanés et deux caps de peau brune sur la nacre de la gorge et du dos ; elles ont l'air grimées pour quelque clownerie.

Le second soir, le dîner étant commencé, je vis entrer deux dames convoyées par le maître d'hôtel. L'une, petite, blonde, potelée, fort élégante, s'avance d'une allure décidée. Ses yeux couleur noisette regardent à droite et à gauche avec hardiesse ; son sourire découvre les plus jolies dents du monde. L'autre, grande et svelte, glisse sur le parquet avec une modestie un peu effarouchée. Ses cheveux châtons couronnent son haut front blanc d'une natte épaisse, coiffure sévère mise jadis à la mode en Autriche par l'impératrice Elisabeth ; de gros yeux bleu pâle, un nez aquilin, des lèvres rouges, dédaigneuses, le menton proéminent... certes, elle n'est pas jolie, mais incontestablement racée, distinguée. Sa toilette noire, très simple, fait ressortir la matité des épaules ; elle joue nerveusement avec les perles d'un merveilleux sautoir. Les dames s'asseyent à une table proche de la mienne ; la petite blonde, plus âgée, a attendu que l'autre eût pris place ; au sommelier qui lui présente un plat, elle fait signe de servir en premier sa compagne qui ne proteste pas. Ces deux marques de respect me

renseignèrent sur la situation de mes voisines : la petite blonde est une suivante, une institutrice, une dame d'honneur probablement, car la grande doit être une personne de haut rang, une princesse, je suppose. Son maintien réservé, son air à la fois distant et timide révèlent un sang royal ; l'orgueil, la crainte des contacts vulgaires, l'éducation rigoureuse et isolée produisent ces manières hautaines et embarrassées. Elle ne répond que par quelques mots brefs, en français, au babil de sa dame d'honneur qui cause avec vivacité, mange avec appétit, regarde autour d'elle avec une souriante curiosité, semble décidée à jouir gaîment de tout. Au français, succèdent l'anglais et l'italien comiquement mélangés, sans accent caractéristique. Quelle est la nationalité de mes voisines ? Elles ne disent pas un mot d'allemand ; cette prudente abstention jointe à d'autres indices m'engage à les supposer Allemandes ou Autrichiennes. La petite blonde a tout à fait le type, la grâce d'une authentique Viennoise.

Essayer de deviner la race, la position sociale, la profession, les idiosyncrasies des gens rencontrés, est pour moi un des plaisirs les plus vifs du voyage, de la fréquentation d'une société cosmopolite ; j'ai acquis dans ce petit jeu une grande virtuosité. J'éprouve ensuite une intense satisfaction à vérifier la justesse de mes hypothèses.

Fruits, dessert ; le dîner est terminé. Les convives lentement passent dans le hall et les salons contigus. Je suis de près les deux dames. Parallèlement à nous s'avancent trois personnes, des Anglais ; un vieux couple plein de dignité et un jeune homme remarquablement beau. La grande dame que j'appelle *in petto* la « princesse » se trouve en même temps que lui à la porte. L'Anglais poliment s'efface pour la laisser passer. Je la vois pâlir, baisser les yeux, puis rougir jusqu'au front ; ses mains tremblent ; elle chancelle sous le coup d'une émotion violente. Sa compagne lui prend le bras, l'entraîne... elles s'échouent sur un divan dans un coin du hall. Le jeune homme ne paraît nullement troublé, pas même étonné ; il allume une cigarette d'un geste élégant, rejoint un groupe de compatriotes, se mêle à leur conversation. La princesse ne le quitte pas du regard, très pâle de nouveau, perdue dans une

sorte d'extase. Cette scène rapide et muette m'intrigua fort. J'eus, il m'en souvient, l'impression d'avoir assisté au fameux coup de foudre et je pensai aux paroles de Juliette après sa première rencontre avec Roméo : *Prodigious birth of love...*

L'Anglais se dirigea vers la salle de billard, puis disparut. La princesse, comme sortant d'un rêve, passa les mains sur son front, soupira. Sans dire un mot, elle se leva et, à pas lents, gagna le grand escalier suivie de sa dame d'honneur dont le visage poupin marquait un étonnement inquiet.

J'allai interroger le directeur qui, debout sur le seuil de son antre, surveillait le lucratif troupeau de ses pensionnaires.

— Je vous prie, dites-moi qui sont ces deux dames.

Matossi affecta un air important et mystérieux.

— Deux nobles Autrichiennes ; la comtesse Partheny et la baronne Schlitt.

— Vous les connaissez ? Elles sont déjà descendues au Bernina ?

— Non. La baronne a écrit la semaine dernière pour retenir un appartement : chambres et salon. Elles arrivent de Vienne, mais habitent un château en Styrie.

— Comtesse Partheny. Ce nom m'est tout à fait inconnu. Ne serait-ce pas un pseudonyme ?

Le directeur cligna de l'œil en plissant drôlement sa grosse face rasée :

— Français, né malin....

— Malin et discret. J'ai deviné en partie la vérité ; vous pouvez sans crainte satisfaire ma curiosité. La plus grande de ces dames est une princesse, une archiduchesse peut-être.... elle a le type habsbourgeois.

Matossi m'entraîna dans son repaire dont il ferma soigneusement la porte :

— C'est Son Altesse Royale et Impériale l'archiduchesse Valérie-Josèphe, une cousine du malheureux empereur Charles. Vous êtes le seul à qui je confie ce secret.

— Je vous promets de ne pas le divulguer. Possédez-vous l'*Almanach de Gotha*, ici ?

— Non, mais je puis vous donner quelques renseignements : l'archiduchesse est née en 1896, son père mourut de façon

mystérieuse il y a vingt ans, sa mère de chagrin en 1919, après l'internement dans un asile d'aliénés d'un de ses fils et le suicide de l'autre par désespoir d'amour, dit-on.

— Une famille tragique. Valérie-Josèphe n'est pas mariée ?

— Non, et pourtant elle jouit encore d'une belle fortune, semble-t-il. A part sa dame de compagnie, elle a amené deux femmes de chambre, une montagne de bagages. Avez-vous remarqué son collier de perles ? Le plus magnifique que j'aie jamais vu.

— Il faut bien qu'elle soit riche pour séjourner au Bernina-Palace.

— Je lui ai fait des prix très raisonnables, protesta le directeur. Tous les Habsbourg ne sont pas ruinés ; plusieurs d'entre eux ont su sauver une partie de leurs immenses biens. Désirez-vous être présenté à Son Altesse ? Je puis arranger l'affaire ; ces dames me témoignent une grande confiance.

Je déclinai les bons offices du complaisant hôtelier, tout en me promettant de faire, par mes propres moyens, la connaissance de l'archiduchesse ; la petite baronne Schlitt ne devait pas être d'un abord difficile.

— Donnez-moi encore un renseignement. Qui est ce jeune Anglais, très beau garçon, qui occupe avec ses parents la table placée sous le chamois empaillé dans la salle à manger ?

— Ah ! les Dobson. Ce sont de fidèles clients ; ils viennent ici chaque hiver depuis quatre ans et dépensent largement. Master Dobson est un riche marchand de la Cité ; le fils, Lionel, pratique tous les sports, se classe premier dans la plupart des championnats : tennis, hockey, patinage, skeleton... c'est un as ; très sympathique d'ailleurs. Engagé à dix-huit ans, deux mois avant l'armistice, il n'a combattu en France que pendant huit jours et ne pardonne pas aux Allemands d'avoir cessé la guerre si vite. En compensation, il risque chaque jour de se casser la tête en battant des records.

— Avec la figure qu'il a, il doit remporter des succès féminins.

— Je l'ignore, monsieur Des Clées, assura le gros Matossi avec une dignité comique. Le Bernina-Palace n'admet que des gens convenables. Pas plus tard que la semaine dernière,

j'ai expulsé une Américaine aux allures suspectes. J'exige de la tenue dans ma maison, aussi je n'ai qu'une clientèle de choix. Oh ! on n'est pas partout aussi scrupuleux... moi, j'estime qu'une bonne réputation est la plus efficace des réclames.

— Vous avez bien raison. Bonne nuit, sévère puritain, farouche gardien de la vertu !

Le directeur souriait de ma raillerie ; il savait bien que je n'étais pas dupe de ses déclarations rigoristes. Ce marchand de soupe ne manque pas de finesse ; les indigènes de l'Engadine joignent la malice italienne à la bonhomie helvétique.

II

Le lendemain, dès neuf heures, j'attendais dans le hall, en lisant les journaux, la sortie de l'archiduchesse et de la baronne, décidé à les suivre et à trouver le moyen de faire promptement leur connaissance. Lionel Dobson parut, équipé pour le bobsleigh. J'admirai sa magnifique prestance, son corps harmonieux d'athlète antique, sa beauté de jeune dieu ; grand, les épaules larges, les hanches étroites, les membres longs et musclés, il unissait la vigueur à la souplesse, l'énergie à la grâce. La tête plutôt petite marquait, par son port hautain, une assurance calme, une fierté qu'adoucissait heureusement l'expression avenante du visage éclairé de grands yeux limpides, ingénus. Les cheveux *auburn*, bouclés, encadrent un front bombé qui repose sur des arcades sourcilières d'un dessin olympien. Le nez, la bouche, le menton ne sont pas moins classiques. Aucun poil ne déshonore le modelé si ferme, les traits si purs qu'ils évoqueraient une statue de musée sans l'empêchement du teint hâlé et de la chaude animation vitale. Vraiment, ce jeune homme, marbre vivant était un splendide spécimen de la race, et je compris qu'une femme pût se pâmer d'admiration et tomber amoureuse au premier regard. Je devinai en lui le plus bel équilibre : une âme simple, un esprit droit, un caractère franc dans un corps sain, vigoureux, chaste.

Il ignorait, je l'aurais juré, aussi bien les complications sentimentales que les excès intellectuels.

Deux minutes après la sortie de Dobson, la baronne Schlitt descendit l'escalier, charmante dans un costume de sport verdâtre garni de cuir ; mais elle arborait à son petit chapeau de feutre une sorte de blaireau à barbe. Ce germanisme m'affligea. Elle feuilletta des revues, froissa des journaux, arpenta le tapis avec une évidente impatience. Une dame d'honneur doit pourtant avoir l'habitude d'attendre ! Je résolus de l'aborder en usant d'un banal stratagème qui m'avait réussi plus d'une fois. Je m'approche de la baronne et m'inclinant avec le plus avantageux respect :

— Je vous supplie, madame, d'excuser ma hardiesse... Mais je suis certain d'avoir déjà eu le privilège de vous rencontrer. Je ne me rappelle pas exactement en quelles circonstances... à Vienne, je crois..., probablement dans un bal d'ambassade. Mon nom est Claude Des Clées. Vous êtes de ces personnes qu'on n'oublie pas, ne les eût-on vues qu'une fois.

La baronne qui m'avait dévisagé avec surprise, sourit :

— Il se peut, monsieur. J'ai en effet habité Vienne pendant bien des années et je fréquentais la colonie française, mais je mentirais en affirmant vous reconnaître.

— Ne mentez pas, même pour m'être agréable ; ce serait un péché. Permettez-moi cependant de vous exprimer le plaisir que j'éprouve à retrouver ici, dans ce monde un peu vulgaire d'exotiques et de nouveaux riches, une authentique Viennoise ancien régime. Je conserve de la société viennoise si élégante, si aimable, si raffinée, le plus charmant souvenir.

— Hélas ! soupira-t-elle. Que reste-t-il de toute cette vie brillante, joyeuse ? L'Autriche agonise, sa capitale se meurt.

La conversation ainsi amorcée se déroula aisément ; réminiscences de la Kärtnerstrasse, du Prater, de l'Opéra, de Ronacher. Nous nous découvrîmes des amis communs ; nous ne fîmes que des allusions discrètes à la guerre, sujet sur lequel nous n'aurions pu nous entendre. Un « Baronne, je vous

prie », assez impérieux nous interrompit brusquement. L'archiduchesse ! Mon interlocutrice me congédia d'une rapide inclination de tête et se hâta vers sa maîtresse que je saluai profondément. Elle me répondit d'un petit mouvement sec et hautain. Son costume de sport était presque pareil à celui de sa compagne, y compris le ridicule blaireau. Ces dames sortirent et montèrent vers le village. Je me dirigeai du côté de la piste des bobsleighs, certain qu'elles finiraient par y aboutir ; c'est la grande attraction du matin à Saint-Moritz. Les spectateurs se massent le long de la piste qui, à travers un bois de mélèzes, descend vers Celerina ; un couloir de neige glacée établi par les ingénieurs, s'il vous plaît, et entretenu avec le plus grand soin ; les virages relevés, presque verticaux, atteignent plusieurs mètres de hauteur. La lourde luge de fer, chargée d'une demi-douzaine d'amateurs, dévale à l'allure vertigineuse d'un express. J'avoue humblement n'avoir jamais osé risquer mes os sur une de ces machines à accidents, mais je ne me lasse pas de regarder ces courses prodigieuses dans le décor étincelant des arbres givrés, sous l'averse lumineuse du soleil.

Lionel Dobson, chef d'une équipe, pilotait un bob que je vis passer deux fois. L'archiduchesse ne viendrait-elle pas ? J'étais impatient d'observer si l'émoi qui l'avait si profondément troublée la veille se reproduirait encore à l'apparition du bel Anglais. Enfin, j'aperçus sa haute silhouette sur la route et celle plus ronde de la baronne. Elles s'arrêtèrent un moment à regarder les départs, puis descendirent en longeant la piste. Elles marchaient sans peur, appuyées sur des cannes, plantant leurs souliers cloutés dans la neige durcie, amusées, excitées. Elles arrivèrent près de moi, cherchant une place contre le parapet qui domine le grand virage. Je cédai immédiatement la mienne à la baronne : « Mettez-vous ici, vous verrez très bien ». La dame d'honneur me remercia et fit avancer l'archiduchesse qui me gratifia d'un regard bienveillant. Nous nous tenions derrière elle qui poussait un cri de surprise chaque fois qu'un nouveau bob fonçait dans le couloir, gravissait la pente incurvée du contour, tous ses occupants penchés en dedans, le bras tendu. Suspendu par la force

centrifuge, il passait en coup de vent et nous jetait au visage une poussière glacée. On entrevoyait, le temps d'un éclair, des faces rouges, des bouches hurlantes, des chandails multicolores. Mme Schlitt trépignait d'enthousiasme, battait des mains, me demandait des explications techniques que je lui fournissais en feignant une grande compétence. Valérie-Josèphe se retourna, intéressée. Je lui fus présenté cérémonieusement. Elle ne me tendit pas la main, mais me sourit avec une timide condescendance en m'assurant que le temps était vraiment splendide et le soleil magnifique.

Des cris annoncent un bob. C'est celui de Dobson. Je reconnais le jeune Anglais, nu-tête, les mains crispées sur le volant, le regard ardent et fixe, les traits tendus, beau comme le dieu de la vitesse, le roi de l'espace. Valérie-Josèphe aussi l'a reconnu ; elle pâlit, se penche... le visage de Lionel passe à moins d'un mètre du sien. Elle dompte son émotion avec un effort visible ; son souffle haletant fait une petite buée dans l'air froid. Quittant le parapet de neige, elle s'éloigne de quelques pas :

— Je voudrais voir l'arrivée.

— C'est bien facile, dis-je. Il faut rejoindre la route. Permettez que je vous conduise.

Les deux dames marchent à mes côtés. La baronne bavarde, l'archiduchesse garde le silence et accélère à tel point son allure que sa compagne demande grâce :

— Je ne puis courir ainsi. Je perds mon vent, comme disait ma belle-mère.

Valérie-Josèphe lui jeta un regard de dédain et de colère sans ralentir sa course. Nous croisâmes les bobs qui remontaient, halés par de forts chevaux ; les lugeurs suivaient à pied ou, paresseux, se faisaient trimbaler. Lionel Dobson, superbement couché, le coude sur un coussin, fumait placidement une courte pipe. Une jeune fille rousse, assise à ses pieds, pelait une orange et s'amusait à le bombarder avec les morceaux d'écorce. L'archiduchesse fronça les sourcils, serra les mâchoires pour comprimer le tremblement de ses lèvres ; une expression de haine durcissait ses traits. « Déjà jalouse », pensai-je !

Nous continuâmes à descendre. La piste, dans la plaine, passe sous le pont du chemin de fer et se termine par une pente ascendante qui arrête peu à peu l'élan des luges ; un chronomètreur assis à une petite table enregistre les temps.

— Dans moins d'une demi-heure, dis-je, nous assisterons à l'arrivée des bobs que nous venons de croiser. Ils mettent une vingtaine de minutes pour remonter.

J'avais prévu que ce renseignement intéresserait Son Altesse qui daigna m'en demander d'autres sur les sports d'hiver pratiqués à Saint-Moritz. Je satisfis de mon mieux sa curiosité, parlai avec abondance du patinage, du ski, du hockey, du curling, du skeleton, des concours, des courses :

— Le champion habituel de la plupart de ces joutes est un jeune Anglais, Lionel Dobson. Nous l'avons rencontré tout à l'heure ; il était étendu sur son bob....

— Ah ! C'est lui ! s'écria Valérie-Josèphe étourdiment, non sans rougir. Le connaissez-vous ?

— Je ferai certainement bientôt sa connaissance ; il habite le Bernina-Palace.

— Vous me le présenterez, implora-t-elle avec une ferveur qui trahissait son sentiment.

— La comtesse Parthey s'intéresse passionnément aux sports, s'empressa de déclarer la Schlitt pour atténuer l'inconvenance de cette requête.

— Le plus vite possible, répliquai-je sans sourire. Lionel Dobson est presque une célébrité.

— Que savez-vous de lui ?

— Peu de chose. Il vient chaque hiver à Saint-Moritz avec ses parents.

— Il n'est pas marié ?

— Je ne crois pas. Je suis même certain que non.

L'archiduchesse parut soulagée. Elle n'osa pas continuer son interrogatoire ; prenant le bras de la baronne :

— Faisons quelques pas dans le village de Celerina ; il semble pittoresque.

Je ne les suivis pas puisqu'on ne m'y invitait pas et j'attendis leur retour en fumant une cigarette, assis sur un énorme fût de sapin écorcé.

Le destin me favorisait d'un spectacle de choix : l'amour naissant d'une descendante de Charles-Quint pour un jeune sportsman anglais. Le développement de cette idylle ne manquerait certes pas d'intérêt pour un observateur philosophe comme moi ; je prévoyais même que j'y jouerais un rôle utile, parallèlement à la sémillante baronne qui me paraissait plus disposée à tenir l'emploi d'une amie complaisante que celui d'une duègne sévère. Je m'applaudissais de ma chance et me promettais d'en tirer tout l'agrément possible.

Les deux dames revinrent ; nous causâmes un moment tout en surveillant la piste. Soudain un bob jaillit du bois comme une bête débusquée, dévala le couloir, fit quelques bonds allongés, gravit la pente et s'arrêta devant nous ayant épuisé sa force.

— Une minute cinquante-quatre secondes, cria le chronomètreur.

— *It is a record*. Hurrah ! hurlèrent les lugeurs enthousiasmés.

Ils entouraient leur pilote, lui serraient la main avec une vigueur britannique. L'archiduchesse s'approcha :

— *It was splendid*, dit-elle.

Dobson ne prit pas garde à cette timide félicitation ; il secouait comme un caniche sa tête poudrée de neige et tapait à grandes claques son chandail, ses *knickerbockers*.

— Ferez-vous encore une descente, demanda la baronne à la jeune fille rousse.

— Non, il est trop tard. *Tiffin*. C'est-à-dire déjeuner.

Un cheval fut attelé au bob ; toute l'équipe gagna la route. Nous suivîmes à quelques pas. J'épiais l'occasion d'aborder Lionel Dobson. Il s'arrêta pour bourrer sa pipe ; je lui offris du feu ; il me remercia avec une politesse encourageante dont je profitai aussitôt pour marcher à son côté en lui parlant des différentes marques de bobsleighs. L'archiduchesse et sa dame d'honneur cheminaient quelque douze mètres derrière nous ; je m'efforçai de diminuer cette distance, mais le jeune Anglais faisait de grandes enjambées régulières et implacables. Il fallait trouver un moyen d'amener le contact. Soudain je me retourne et remarque :

— Ces dames sont fatiguées. Ne pourrait-on leur donner une place sur le bob.

— *Aoh !* Certainement. Cocher ! *Stop.*

Valérie-Josèphe et sa compagne nous rejoignent. Je procède aux présentations.

— Monsieur Dobson a eu l'aimable pensée de mettre à votre disposition cet ambulant lit de repos. La montée est longue.

La baronne pousse des exclamations, remercie avec effusion ; l'archiduchesse, sans dire un mot, s'installe sur le coussin de cuir. Nous marchions à côté de la luge en causant. Valérie, toujours muette, couvait Lionel d'un regard intense, tellement éloquent que j'en éprouvais une gêne. Tout à coup elle accroche son bras :

— Asseyez-vous là, ordonne-t-elle d'une voix brève. Je le veux.

Dobson, visiblement étonné de ce geste et de cette injonction, obéit et se laissa aller à côté de Son Altesse qui ne lâcha sa manche que pour lui entourer le cou d'une écharpe qu'elle arracha sans façon à sa dame d'honneur. Celle-ci se hâta d'expliquer :

— Il fait très froid ; vous êtes en transpiration ; la comtesse a peur que vous ne preniez froid. Moi, je ne crains rien.

Lionel claqua des dents, trembla de tout son corps, s'emmitoufla jusqu'aux yeux et se mit à geindre comme un baby transi. Cette gaminerie sauva la situation ; nous éclatâmes de rire avec exagération. J'étais stupéfait du sans-gêne audacieux de Valérie-Josèphe. Elle commence bien ! De ce train-là, elle ira loin !

La baronne parlait avec vivacité pour cacher son embarras ; je lui donnais la réplique. L'archiduchesse médusée ne soufflait mot, souriait vaguement. Etrange créature ! Brusquement, comme nous arrivions en haut, elle demanda :

— Ferez-vous encore des descentes en bob, cet après-midi ?

— Non, répondit Dobson. Je ferai du ski sur les pentes de l'Alp Giop. C'est un terrain splendide. On monte par le funiculaire et l'on descend sur Suvretta-House pour le thé.

— J'adopte ce programme.

— La comtesse Partheny est une skieuse émérite, affirma la Schlitt. Moi, je culbute à tire-larigot.

— C'est un peu mon genre, avouai-je. Nous unirons nos infortunes en admirant les prouesses de monsieur Dobson et de votre amie.

— Ça colle ! s'écria Lionel qui émaillait son français de termes d'argot avec la même hardiesse que la baronne employait les gallicismes.

Au déjeuner, l'archiduchesse qui, la veille, tournait le dos à la salle, se plaça de façon à voir les convives et spécialement celui pour qui elle éprouvait un si puissant attrait. Cet amour soudain de l'Altesse pour le bel Anglais piquait fort ma curiosité. Je me promis d'en observer avec attention le développement ; je prévoyais des péripéties, des coups de théâtre. J'ignorais presque tout des protagonistes ; me joueraient-ils un drame ou une comédie ? J'avais rempli ce matin le rôle d'entremetteur ; je comptais me rendre utile, indispensable, par mon complaisant concours. Je serais le témoin averti d'une palpitante aventure qui enrichirait ma science de la psychologie amoureuse. J'en ai déjà étudié bien des chapitres, mais c'est une discipline inépuisable, la plus variée, la plus compliquée, la plus fertile en surprises. Les imbéciles professent qu'il n'y a que deux ou trois types d'amour. Quelle erreur ! Comme pour les maladies, chaque individu fournit un cas spécial qu'il faut étudier particulièrement.

Je surveillais mes deux sujets. Valérie-Josèphe mangeait peu, parlait moins encore. A chaque instant, son regard se fixait sur Lionel Dobson avec une insistance, une intensité significatives. Celui-ci, tout occupé qu'il fût par sa nourriture, finit par obéir au magnétisme puissant de cette volonté polarisée ; il tourna de notre côté ses grands yeux clairs et sourit en faisant un petit signe de tête. Les joues pâles de l'amoureuse s'empourprèrent, un éclair de joie illumina son visage sans beauté, ses mains tremblèrent si fort que son couteau et sa fourchette s'entre-choquèrent. Je remarquai que rien de tout cela n'échappait à l'observation de la dame d'honneur qui babillait et riait avec la plus naturelle aisance.

Elle surprit mon attention ; nous échangeâmes involontairement un coup d'œil d'intelligence qui nous rendit confus l'un et l'autre. Je baissai le nez sur mon assiette. Plus habile, la baronne m'adressa la parole :

— N'avez-vous pas, comme nous, une faim canine ? Je mange à fond de train.

— Gardez de l'appétit pour le pâté de chamois. C'est le triomphe du chef et le ravissement des gourmets.

— Je crains d'engraisser à ce régime, soupira la jolie Viennoise avec un effroi comique.

Je m'arrangeai à sortir de la salle à manger en même temps que Lionel. Il me présenta à ses parents, digne couple de vieux Anglais ; le mari, corpulent, teint de brique, moustache blanche, brusque et cordial ; la femme, belle encore malgré la couperose, parée comme une idole, placide et peu loquace. Ils m'invitèrent à prendre avec eux le café et les liqueurs dont le père Dobson se servit des rasades. Les deux Autrichiennes surveillaient notre groupe avec une attention à peine dissimulée et une impatience évidente de nos lenteurs.

— Je crois que ces dames nous attendent, dis-je à Lionel. Partons-nous ?

— Le funiculaire pour Cantarella est à deux heures. Il tira sa montre. Nous avons le temps.

La baronne s'approcha :

— Je ferai porter nos skis à la station.

Le jeune Anglais rit en secouant ses épaules d'athlète :

— Inutile. Je suis un peu là ! J'en ai chargé sur mon dos jusqu'à six paires.

Le trajet ne dure qu'une dizaine de minutes. Les pâturages qui dominent Saint-Moritz au nord forment un merveilleux terrain pour le skiing ; vastes champs de neige, ondulations, vallonnements, immenses pentes sans obstacles. Nous commençons par une descente dans une combe vierge de traces. Ce glissement moelleux, accéléré, sur la neige cristallisée, dans l'éblouissement du soleil, est une sensation enivrante qui atteint au plus voluptueux vertige. Le vent froid de la course fouette le sang, siffle aux oreilles, gonfle les poumons ; le corps affranchi de son poids bondit, fonce dans l'azur...

des ailes vous portent... on devient oiseau, séraphin ! La baronne tomba en soulevant un nuage de poudre brillante. Je l'aidai à se remettre d'aplomb, à s'épousseter. Elle riait aux éclats, appétissante comme une fraise roulée dans du sucre. Cependant Dobson, jarrets ployés, bras étendus, accomplissait une courbe impeccable suivi de près par Valérie-Josèphe. Ils s'arrêtèrent ensemble et, côte à côte, se mirent à gravir la pente opposée. Nous les vîmes se profiler sur le ciel, nimbés de lumière, puis disparaître soudain comme engloutis.

— Ils ne se soucient pas de nous, remarqua ma compagne en souriant avec malice. Ne m'abandonnez pas, monsieur Des Clées, j'aurais trop peur dans ces déserts !

Nous ne les aperçûmes plus que de loin ; ils dévalaient en se donnant la main, évoluaient avec une merveilleuse aisance, souples et gracieux comme un couple de mouettes.

— Ils s'entendent fort bien, observai-je avec intention. Master Dobson a trouvé une partenaire digne de lui ; la comtesse Partheny est une virtuose.

— Elle pratique le ski depuis plusieurs années. Nous habitons un château dans les montagnes où la neige dure quatre ou cinq mois.

La baronne ne demandait pas mieux que de causer, mais elle me parla beaucoup plus d'elle-même que de l'archiduchesse dont je compris qu'elle voulait respecter l'incognito ; je ne pouvais lui laisser entendre que je l'avais découvert ; ce manque de tact l'eût effarouchée. Thérèse Schlitt, née von Kammer, est la veuve d'un fonctionnaire au Ball-Platz, mort il y a une dizaine d'années. Je devinai que, dépourvue de rentes suffisantes, elle avait occupé dans diverses familles de la haute noblesse la position d'institutrice et de dame de compagnie. Assurément son titre, sa parfaite éducation, son naturel aimable, son caractère enjoué, lui avaient valu d'être traitée avec égards, justement appréciée. Une vraie Viennoise d'avant-guerre, sans pose aucune, avec tout ce que l'habitude du grand monde peut ajouter de finesse, de désinvolture, d'élégance aux qualités d'une femme intelligente, sociable, cultivée et artiste. Elle me parut d'esprit assez libre,

disposée à jouir le plus possible de la vie, encline même aux aventures. Je supposai que les récents et terribles événements qui avaient bouleversé son pays, jeté la société autrichienne dans la pauvreté, le désarroi, aboli tant de barrières, avaient débarrassé aussi la baronne Schlitt des préjugés, des scrupules, des étroitesse ordinaires aux coterie aristocratiques. Notre conversation prit un tour sentimental, glissa au flirt, ce qui n'était pas pour me déplaire. Outre l'agrément que j'en pourrais avoir, j'y vis le meilleur moyen de satisfaire ma curiosité de l'archiduchesse et de ses amours. Ceux-ci semblaient débiter favorablement. Lionel et Valérie avaient disparu de l'horizon, complètement échappé à notre surveillance. Thérèse Schlitt ne s'émut pas, assurant que nous les retrouverions à Suvretta-House. Ils nous attendaient en effet à l'orée d'un chemin qui descend vers Campfer. Ayant enlevé leurs skis, ils se reposaient. Dobson fumait sa courte pipe couché sur un tas de bûches et l'archiduchesse, assise à ses pieds, les mains croisées sur les genoux, le contemplait avec adoration.

— Vous avez eu une bonne après-midi de sport, chérie, dit la baronne.

— Oh! oui. C'était splendide! s'écria la jeune fille avec un enthousiasme qui nous fit sourire.

— Je n'ai jamais vu de femme skier aussi proprement, déclara l'Anglais.

Valérie-Josèphe rougit de plaisir, ravie du compliment.

— Nous avons bien mérité notre goûter. Allons le savourer.

Dobson rechaussa ses skis. Je lui fis observer que le sentier rapide, tortueux, glacé, était un vrai casse-cou. Il répliqua en riant que cette descente n'était pas « piquée des vers », qu'il s'en réjouissait *awfully* et qu'il ne la manquerait pas pour l'amour d'une reine.

— Je descendrai aussi en skis, affirma l'archiduchesse.

— Jamais de la vie! Je m'y oppose, intervint sa dame d'honneur. Je ne vous permettrai pas de courir cet affreux danger.

— Je veux, cria Valérie en frappant du pied.

— Je vous le défends.

— Je ne reçois pas d'ordres.

Dobson, sans attendre le résultat du conflit, fila comme une flèche. La baronne ne cédait pas, avec raison, au caprice de la jeune fille qui trépignait exaspérée et pleurait de rage. Pour couper court à cette scène pénible, je ramassai les trois paires de skis et me lançai dans le sentier. Les deux dames suivirent. Je les entendais échanger d'aigres paroles allemandes. L'archiduchesse, pensai-je, ne doit pas être de caractère commode, son sang habsbourgeois la rend impérieuse, autoritaire ; elle ne souffre pas qu'on lui résiste. Son tempérament semble prompt et violent. Eh ! Cela promet ! Dobson ne se doute pas de ce qui l'attend. J'assisterai peut-être à des choses intéressantes.

Suvretta-House est un hôtel qui, par le bon goût de son agencement, donne l'illusion d'une résidence particulière. Lionel avait retenu dans le hall une table devant une des grandes baies vitrées où les lacs, les montagnes et le ciel s'encadrent comme un tableau de maître. Le visage encore courroucé de Son Altesse s'illumina de joie lorsqu'elle s'assit à côté de l'Anglais. La baronne récupéra vite son habituelle bonne humeur. Elle inspectait les coupes de pâtisseries :

— Ces délicatesses ont bonne mine. Je vais manger une demi-douzaine de babas, j'en suis folle.

— Dommage qu'ils ne soient pas un péché, dis-je, selon le mot qu'Abel Hermant cite avec prédilection.

— Je fais le pari d'en absorber deux fois plus que vous, déclara Dobson.

Valérie-Josèphe goûtait les petits gâteaux avec des lèvres gourmandes et chargeait l'assiette de son voisin d'une pyramide d'échantillons qu'il engouffrait aussitôt en poussant des grognements voluptueux. Ces puérilités nous firent rire aux larmes ; on s'amuse de peu à la montagne. Lionel Dobson était un grand enfant pour qui on éprouvait immédiatement de la sympathie. Je le jugeai tout de suite simple, franc, le cœur sur la main, étranger aux subtilités intellectuelles et sentimentales. Parfaitement bien élevé d'ailleurs, et vrai gentleman sans ce snobisme et ce souci du *cant* qui rendent

souvent ses compatriotes insupportables. L'archiduchesse le dévorait des yeux, n'écoutait que lui ; tout en elle révélait un amour qu'elle ne songeait pas à dissimuler. Lionel semblait ne pas s'en apercevoir ; il manifestait une gaîté exubérante. C'était un plaisir de le voir et de l'entendre rire. Je débitai force bêtises pour exciter son hilarité communicative ; la baronne partait en fusées joyeuses, Valérie s'épanouissait brusquement en éclats brefs et stridents. Nous avions l'air de si bien nous divertir que les gens se tournaient vers nous avec envie.

L'orchestre jouait un fox-trott endiablé.

— Dansez-vous ? demanda Dobson à l'archiduchesse.

— Je ne sais que la valse et le quadrille, avoua-t-elle.

— Vous ne pouvez danser ici avec des souliers à clous, intervint Thérèse Schlitt.

— *Well !* Nous nous rattrapons ce soir au Bernina. Je vous apprendrai le fox-trott et le two-step en dix minutes.

— Les Anglais simplifient tout, même le tango, remarquai-je.

— J'apprendrai tout ce que vous voudrez, s'écria Valérie avec le plus naïf élan. Avec vous, je danserais douze heures sans fatigue ; j'irais jusqu'au bout du monde.

— Mais, ma chérie,... fit la baronne effarée de cette déclaration audacieuse. Ce diable de garçon est irrésistible, constata-t-elle d'un ton où la résignation l'emportait sur le scandale.

Nous louâmes un traîneau pour rentrer à Saint-Moritz. Nous étions très serrés dans cet étroit véhicule. Aucun de nous ne se plaignit ; je crois même que le trajet parut trop court.

III

Les jours suivants, nos relations si heureusement inaugurées se développèrent d'une façon de plus en plus agréable et intime. Nous formions une partie carrée ; les sports, les excursions, la vie mondaine des palaces nous offraient de nombreuses occasions d'être ensemble que nous ne laissions pas échapper ; l'archiduchesse les recherchait ouvertement.

Elle ne quittait pas Dobson, patinait, jouait au hockey, skiait avec lui ; elle se risquait même sur son bob, malgré la vive opposition de la baronne qui, impuissante contre le désir impérieux et l'obstination passionnée de Valérie, finit par consentir à tout. Elle favorisait avec une certaine complaisance le flirt des jeunes gens qui facilitait le nôtre. Je ne demandais pas mieux. Nous nous retrouvions tous les quatre à l'heure du thé dans une pâtisserie ou un hôtel de Saint-Moritz, Silvaplana, Pontresina, Samaden. Le soir, pendant que la danse sévissait, Thérèse Schlitt et moi faisions un bridge avec les parents Dobson qui, bien que ne parlant que l'anglais, fréquentaient peu leurs compatriotes. « Des gens que nous ignorerions complètement en Angleterre », déclaraient-ils. Ces gens d'ailleurs s'exprimaient tous de la même façon sur le compte les uns des autres. Ce mépris réciproque caractérise les sujets britanniques à l'étranger.

Le vieux Dobson ne jouait pas, il officiait avec une application et une gravité intimidantes qui ne l'empêchaient pas de se mettre en fureur à la moindre étourderie commise par son associé ou même son adversaire. Sa femme subissait l'algarade sans piper mot, la baronne se rebiffait et riait aux éclats. La partie terminée à mon grand soulagement — je perdais toujours et m'acquittais en livres sterling, seule devise acceptée — nous causions en sirotant du *whisky-and-soda*.

Les Dobson sont des exemplaires typiques de la bourgeoisie anglaise ; épris de respectabilité, religieux, loyalistes, farcis de principes solides et de préjugés agaçants. Ils n'estiment et n'aiment que ce qui existe et se fait dans leur île, incontestablement très supérieure au reste du monde : le roi et la politique, l'industrie et l'éducation, la moutarde et les puddings. Peu cultivés, d'esprit étroit, mais bons, honnêtes et exempts de vulgarité, malgré le sans-gêne brusque de monsieur et les parures prétentieuses de madame. Ils nourrissaient tous deux la plus touchante affection et la plus fervente admiration pour leur fils, *our boy*. « *Character is better than brains*, disait Dobson. Au collège, Lionel ne brillait pas dans ses études, mais il était le premier pour tous

les exercices de force ou d'adresse, et il n'a jamais menti. » Ses promesses sportives les ravissaient et ils ne se montraient pas peu fiers de ses succès mondains. La jeune fille rousse, Dolly Mack, de New-York, et une dizaine d'autres de nationalités diverses, mais également délurées, faisaient au bel Anglais une cour effrontée. Il ne paraissait pas s'en soucier beaucoup, blasé de ces hommages, de ces coquetteries, ou plutôt, je crois, trop innocent, trop modeste pour en tirer avantage. L'archiduchesse avait pour ce troupeau de rivales des regards de colère concentrée, des lèvres de triomphant mépris. Ses qualités sportives lui assuraient une avance précieuse en lui permettant d'accompagner partout Dobson ; elle faisait seule avec lui de longues excursions en skis dans les montagnes ; ils partaient souvent de bon matin pour toute la journée. Je m'étonnai que la baronne autorisât ces expéditions en tête-à-tête un peu dangereuses, me semblait-il, de plusieurs façons. Elle se moqua de mes inquiétudes, de mes scrupules qui n'avaient pas de raison d'être, affirmait-elle. Je crois qu'en réalité l'archiduchesse l'aurait vigoureusement rembarquée si elle avait hasardé des remontrances, et que la dame d'honneur, engagée par ses premières complaisances, ne pouvait que favoriser, bon gré mal gré, la tendre inclination qu'elle n'avait pas combattue au début.

Je me liai rapidement avec Thérèse Schlitt d'une bonne amitié, moitié camaraderie, moitié flirt. C'était vraiment une charmante compagne, sans pose, d'humeur gaie, de caractère facile, assez intelligente et instruite pour aborder avec aisance tous les sujets de conversation. Elle bavardait avec esprit, malice même, mais, en dépit de sa vivacité, jamais à tort et à travers ; la vie de cour lui avait sans doute inculqué une habile prudence qui décevait ma curiosité ; elle observait une fâcheuse réserve sur ce qui m'intéressait le plus. Je résolus de l'en faire sortir ; une fois j'appelai comme par mégarde la comtesse Partheny, l'archiduchesse. La baronne me dit sans feindre l'étonnement :

— Je pensais bien que vous aviez deviné.... quoique ce ne soit pas un secret que je vous aie confié, je vous demande instamment de le garder ; Son Altesse tient beaucoup à son incognito qui lui assure plus de liberté.

— Une liberté dont elle profite avantageusement.

— La pauvre enfant ! Elle a eu jusqu'à présent une vie si morne, si triste ! Elevée de six à dix-huit ans dans un couvent de Visitandines en Bavière, recluse depuis 1914 dans un château immense, lugubre et inconfortable en compagnie d'une mère malade et acariâtre. Ah ! ce n'était pas drôle ! Nous avons souvent pleuré ensemble. La guerre avait supprimé toutes relations mondaines, toutes distractions ; en quatre années nous ne sommes allées que deux fois à Vienne, pour des funérailles. L'archiduchesse douairière dont j'étais dame d'honneur est morte enfin d'une affection cardiaque après une longue et atroce agonie. Malgré son caractère altier, impérieux, pénible et tout ce qu'elle nous a fait souffrir, nous lui devons un fameux cierge pour sa clairvoyance ; elle a eu la précaution admirable de placer sa fortune en Suisse avant la débâcle. Sans cette intelligente opération que serions-nous devenues ? L'archiduchesse Valérie-Josèphe n'a pour proches parents qu'un frère à demi-fou ; ses innombrables cousins ne s'inquiètent guère d'elle ; chacun, dans l'écroulement d'un monde, ne pense qu'à soi et se tire d'affaire comme il peut. La plupart des Habsbourg se sont terrés dans leurs domaines, dans ce qui leur en reste ; quelques-uns sont dans la plus noire misère. Les plus courageux essaient de travailler, de gagner de l'argent, comme si une Altesse savait faire autre chose que d'en dépenser ! Une archiduchesse a publié des annonces matrimoniales dans les journaux américains... elle n'a d'ailleurs pas trouvé d'amateurs. Les Altesses Impériales indigentes ne sont pas d'un placement facile ; même autrefois, munies de la dot réglementaire de cinq cent mille couronnes et du collier donné par Sa Majesté, beaucoup coiffaient Saint-Catherine et entraient au couvent.

— Valérie-Josèphe évitera cette fâcheuse extrémité, puisqu'elle est riche.

— On ignore généralement cette alléchante circonstance. Aucun parti ne s'est présenté jusqu'à ce jour ; il est vrai que nous avons vécu si isolées...

— Elle se mariera bien une fois.

— *Chi lo sa?* Valérie-Josèphe est originale, bizarre parfois. Les Altesses n'ont pas les mêmes idées que le commun des mortels.

— Naturellement. Elle épousera, je suppose, un archiduc ou un prince allemand catholique; il y en a tant de disponibles!

— Ce serait raisonnable; j'y ai pensé. Je lui ai proposé l'année dernière d'inviter à Verdenberg un choix de petits-cousins pour la chasse, ou de faire une tournée dans diverses résidences, puisqu'on ne peut plus parler de cours. Elle a refusé avec obstination; elle éprouve cette peur des inconnus, cette crainte du monde particulières à sa famille.

— J'ai remarqué, en effet, cette espèce d'effarouchement, ce souci de maintenir les distances, cet orgueil ombrageux.

— Tout ce que j'ai pu obtenir, c'est ce séjour à Saint-Moritz sous le plus strict incognito.

— Je vois avec plaisir que la comtesse Partheny semble avoir de l'agrément en Engadine, et que son effroi du contact des humains souffre des exceptions, tout au moins une exception.

Thérèse Schlitt sourit :

— Cette exception confirme la règle, en somme. L'archiduchesse n'a aucune habitude du monde, de la société, qu'une idée assez vague des différences de classes, de certaines convenances essentielles. Elle manque totalement d'expérience. Il y a tant de choses qu'on ne peut apprendre qu'en vivant dans l'humanité! Nous faisons un voyage d'éducation. Cette villégiature hivernale dans un milieu cosmopolite et mélangé sera pour mon élève un apprentissage social.

— Plus complet peut-être que vous ne le désiriez!

— Ironie facile! Valérie-Josèphe s'est éprise du premier beau garçon rencontré. Je m'y attendais. Elle aurait pu tomber plus mal. Lionel Dobson est un parfait gentleman.

— D'accord. Mais ne craignez vous pas que votre programme éducatif ne soit largement dépassé? Il me semble qu'il ne s'agit pas d'un simple flirt, tout au moins de la part de Son Altesse... comment cela finira-t-il?

— Euh... nous verrons bien.

— Vous n'éprouvez pas un peu d'inquiétude?

— Une amourette sans conséquence! D'ailleurs, je la surveille de très près, Valérie-Josèphe m'ouvre son cœur, me fait ses confidences. Ne suis-je pas sa seule amie? Je n'ignore

rien de son petit roman qui n'est qu'une idylle sportive.

— Hum...

— Hum ! Quoi ? Vous voulez mieux savoir que moi !

— On se trompe si facilement dans ces évaluations-là ! Ne croyez-vous pas que l'archiduchesse aime pour de bon ?

— J'interviendrai quand il le faudra. Je vous dis que c'est moi qui tiens les fils et conduis l'action. Je ne manque pas d'expérience.

— Personne n'en doute.

Thérèse continua sans relever mon impertinence :

— Je ne pouvais rêver mieux pour... comment dire ?

— Une initiation.

— Le terme est trop fort... bref. Je ne pouvais pas rêver mieux que ce jeune Anglais de tout repos qui ne pense qu'aux sports avec toute la cervelle dont il dispose.

— En vérité, il n'est ni très intelligent, ni très instruit. Mais il possède d'autres séductions infiniment plus puissantes sur une jeune fille que les qualités intellectuelles et les accomplissements scolaires, séductions que Valérie-Josèphe subit dans toute leur force et qui risquent de la mener loin, plus loin que vous ne pensez.

— Je saurai mettre le holà. Elle écoute et suit mes conseils ; nous sommes de vraies amies.

— L'amitié ne tient guère devant l'amour, surtout l'amitié féminine.

— Votre psychologie est en défaut ; je ne puis tout vous expliquer, mais enfin vous admettrez que je connais l'archiduchesse, avec qui je vis depuis huit ans dans une complète intimité, mieux que vous qui raisonnez dans le vide, à tue-tête.

La baronne semblait très sûre de son fait, trop sûre. Elle jouait imprudemment avec le feu. Serait-elle capable de maîtriser l'incendie ? Nous causions souvent de ce sujet brûlant ; elle trouvait les meilleurs raisons pour justifier son indulgence et quand je tentais de lui montrer les dangers d'une trop complaisante légèreté, elle se moquait ironiquement de ma pusillanimité, voire de ma prudence. Il y avait en elle un goût très développé et bien féminin pour l'intrigue, les galanteries, les aventures amoureuses. Je renonçai à la

mettre en garde contre des périls qu'elle ne voulait pas imaginer ou que peut-être elle s'amusait à provoquer ; d'ailleurs le rôle ridicule du gardien de la vertu ne me convenait guère. Ma curiosité m'incitait au contraire à favoriser une idylle dont l'évolution m'intéressait fort.

Les récits, les confidences de Thérèse — elle me les faisait le soir dans sa chambre — complétaient heureusement mes observations personnelles. Je suivais pas à pas les progrès de la passion de Valérie-Josèphe, car il s'agissait bien d'une passion véritable qui l'emportait avec une ardeur naïve vers quelles désillusions ! Elle était ravie que Dobson l'aimât pour elle-même, sans connaître sa superbe origine, son rang, son titre réels. Cette situation de comédie ajoutait à son amour un charme romanesque et mystérieux. L'archiduchesse croyait ingénument que Lionel serait confondu, éperdu, quand elle lui dévoilerait la vérité. La baronne pensait de même. Erreur qui décelait leur ignorance du caractère anglais, entaché en effet de snobisme, mais bien davantage raidi par un orgueil national intransigeant.

Thérèse Schlitt me rapporta avec une indignation comique le dialogue savoureux de la révélation :

« — Vous ne m'interrogez jamais, avait commencé Valérie-Josèphe, sur ma famille, mes parents, ma vie passée...

» — Je ne suis pas curieux, répondit Dobson. Vous êtes une *charming girl*, avec qui j'ai grand plaisir à patiner, luger, danser, courir les montagnes. Je ne demande rien de plus. En voyage, à l'étranger, on rencontre toutes sortes de gens ; on fréquente ceux qui vous plaisent sans s'inquiéter de savoir qui ils sont, d'où ils viennent.

» — Il est pourtant parfois nécessaire de se renseigner. J'ai un peu de remords de vous avoir caché certaines choses... Je pense que je dois vous dire maintenant la vérité ; c'est un grand secret. Je ne suis pas la comtesse Partheny...

» — *Aoh !* Vous avez usurpé un titre ? Je sais que sur le continent cela se fait ; supercherie impossible en Angleterre. D'ailleurs, que m'importe...

» — Partheny est le nom d'une terre en Hongrie qui appartenait à ma mère ; je l'ai pris comme pseudonyme pour cacher

mon incognito. Je suis l'archiduchesse Valérie-Josèphe. »

— Vous ne savez pas ce qu'il a répliqué, s'écria la baronne ? Je vous le donne en mille :

« — *How funny!* Comme c'est drôle ! Une archiduchesse... avec une couronne.

» — Petite-nièce de l'empereur François-Joseph, cousine de l'empereur Charles, a expliqué Valérie.

» — L'ex-empereur Charles. *Poor boy!* Il n'était pas méchant...

» — Je descends en ligne directe de Charles-Quint et de Marie-Thérèse.

» — Charles-Quint ! Oui, on m'a parlé de lui au collège ; je n'ai jamais été fort en histoire. De Marie-Thérèse je me souviens qu'elle a été guillotinée. »

— C'est stupéfiant : reprit Thérèse Schlitt, ces Anglais sont d'une ignorance ! Valérie, avec une angélique patience a fait à Dobson un petit cours d'histoire. Il a déclaré que tout cela c'était bien vieux, sans aucun intérêt actuel, et que la dynastie des rois d'Angleterre primait sur toutes les familles régnantes.

Je ne pus m'empêcher de rire :

— Bref, Son Altesse Royale et Impériale a complètement raté son effet.

— Elle était assez mortifiée. Il y avait de quoi !

— Cette avanie agira comme une douche sur son ardeur.

— Non. Elle a déjà pardonné à Lionel sa naïve insolence.

— Eh, eh ! Symptôme grave. Sans le vouloir, il l'enferme chaque jour davantage. L'archiduchesse est prise, il me semble, bien prise.

— Mieux que je ne le croyais... Mais c'est elle qui mènera Dobson où elle voudra, à sa guise ou plutôt à la mienne.

— Peut-on demander jusqu'où ?

— Impertinent Français ! jusqu'où je jugerai bon, là !

(*A suivre.*)

CONSTANT SCHAUFELBERGER.

Une enquête linguistique en Suisse.

Le lecteur me permettra une comparaison.

On connaît les opérations nécessaires pour transformer un champ de blé en cet aliment indispensable que nous appelons « pain » : il faut couper le blé, le lier en gerbes, l'entasser dans la grange ; il faut le battre, il faut en moudre les grains ; et le grain devenu farine, on en pétrira la pâte qu'on cuira au four. Dans cette longue succession d'opérations il est facile de distinguer deux périodes : celle de la récolte des matériaux bruts (blé) et celle de l'élaboration de ces matériaux (farine, pâte, pain).

Pourquoi cette leçon d'économie domestique ? Parce qu'il en est exactement de même pour la science du langage. Le linguiste moderne est un ouvrier qui transforme les données du langage en résultats scientifiques.

La bonne récolte des matériaux est une chose plus importante qu'on ne croit. Ils sont la base de l'édifice scientifique. Si la base se trouve être défectueuse, l'édifice croulera tôt ou tard et le labeur accompli sera perdu.

S'agit-il, par exemple, d'enregistrer les faits de langage sous forme de dictionnaire, il y a deux méthodes à suivre. La plupart des dictionnaires ont été élaborés au moyen de textes imprimés, dont on a extrait et classé les mots et les locutions. Pour toutes les langues du passé, latin ou grec, ancien français ou vieux breton, c'est le seul procédé possible. Il en est autrement du langage vivant, parler littéraire ou populaire, patois ou argot. Ici, les conditions ne sont plus les mêmes. Toute langue parlée — il y a longtemps qu'on s'en est aperçu — est infiniment plus riche que les textes qui la

reproduisent ne le feraient supposer. Il importe, à tous les points de vue, de ne rien laisser se perdre. Car la langue n'est-elle pas la plus merveilleuse création de l'esprit humain ? N'est-elle pas le miroir le plus fidèle dans lequel se reflète l'âme d'un peuple ? N'est-elle pas le lien le plus sacré qui nous rattache à la mentalité de nos ancêtres ?

Comment faire pour recueillir les mots d'une langue vivante ? Problème inquiétant. Sans doute, on peut s'installer dans un café ou dans une salle d'attente, écouter ce qui se dit et noter dans son carnet ce qui frappe. C'est un procédé employé occasionnellement par tous les linguistes ; mais sans parler de toutes sortes d'inconvénients — dont le principal consiste à demander un temps énorme — cette façon d'agir ne vous donne que ce que le hasard de la conversation veut bien vous fournir. Quiconque vise à être complet, n'y trouvera jamais son compte. Il faut employer une autre méthode, celle de l'enquête systématique par questionnaires.

Comment, nous objectera-t-on, vous voulez faire une enquête sur notre façon de parler, c'est-à-dire sur ce qu'il y a de plus intime, de plus personnel, de plus variable en nous ? Tâchons de nous entendre. Dans tout langage, il y a lieu de distinguer une partie collective et une partie individuelle. Sans toujours nous en rendre compte, nous suivons, en parlant ou en écrivant, tantôt l'usage établi, tantôt l'inspiration du moment. Or, en matière de langue, l'usage établi peut être l'objet d'une enquête aussi bien que l'usage établi pour les costumes ou pour les remèdes populaires.

Comme le système du questionnaire vient d'être pratiqué en Suisse sur une grande échelle, nous allons essayer d'en exposer ici l'organisation et les résultats obtenus. Sans doute, l'idée du questionnaire au service de la linguistique n'a rien d'absolument nouveau. Ce qui est nouveau, c'est l'extension du questionnaire à tous les domaines de la vie, c'est l'ambition de vouloir atteindre tous les mots de la langue avec tous leurs emplois. Celui qui eut cette généreuse ambition fut M. Louis Gauchat, professeur à l'Université de Zurich, qui a le mérite d'avoir appliqué ce système pour la première fois aux patois de la Suisse romande.

Comment rédiger ces questionnaires, qui, forcément, devaient être appropriés au genre de vie et au tour d'esprit des patoisants ? Il fallait d'abord utiliser les ouvrages lexicographiques qui existaient déjà. La première opération fut le découpage de deux exemplaires du *Glossaire* du doyen Bridel, dont il s'agissait de coller sur des fiches tous les articles, afin de pouvoir les classer par ordre d'idée. On obtenait ainsi un fond provisoire de mots et de notions pouvant servir de base à l'enquête, quitte à le compléter, soit à l'aide de dictionnaires idéologiques, soit en consultant des ouvrages spéciaux. Il fallait faire le tour complet des idées. La première qualité du linguiste-lexicographe est d'avoir une curiosité universelle. Il doit s'intéresser à tout : aux soins du bétail et à la fabrication du fromage, aux secrets de la sage-femme et à tous les jeux d'enfants, à la construction de la charrue et au mécanisme du moulin, aux agréments d'un jeu de quilles et aux souffrances d'un malade. *Humani nihil a se alienum putat*. Rien ne lui reste étranger. Aucune science n'est aussi encyclopédique que la science du langage. Aussi les questionnaires du *Glossaire romand* constituent-ils un volume de plus de 200 pages.

Ce n'était pas tout d'avoir des questionnaires, il fallait trouver des patoisants disposés à y répondre. Comment les recruter ? Autre souci de la rédaction du *Glossaire*. Les bons connaisseurs du patois, ayant l'amour de leur langage et l'habitude de la plume, n'offrent pas leurs services, comme les garçons boulangers, par une annonce de journal. Un avis publié dans la presse romande n'avait pas donné un résultat satisfaisant. Les personnes favorablement disposées, ne sachant pas bien à quoi elles s'engageaient, hésitaient à s'inscrire. Il fallait donc se mettre en route, parcourir le pays, reconnaître le terrain. Ce fut en 1900 que les trois rédacteurs, MM. L. Gauchat, J. Jeanjaquet, professeur à l'Université de Neuchâtel, et l'auteur de ces lignes firent le tour des cantons romands à la recherche de correspondants.

Ainsi, à force de visites et de bonnes paroles d'encouragement, nous avons pu recueillir l'adhésion d'environ 200 patoisants, qui par suite de diverses circonstances — dont la las-

situde était la principale — se réduisirent à 80 correspondants bien qualifiés et dont plusieurs ont fait preuve de dispositions remarquables pour l'accomplissement de leur tâche. Ils se recrutaient dans tous les milieux : professeurs et instituteurs, curés et pasteurs, présidents de tribunal et notaires, pas mal de simples paysans intelligents et amoureux de leur langue, aussi quelques artisans, un imprimeur, un menuisier, un cordonnier, qui, interrogé sur sa langue, proférait les mots de son cher patois de Court avec autant de force et de fracas qu'il maniait son marteau. Les femmes ne manquaient pas non plus. L'une d'elles, la femme d'un forestier, lequel ruinait sa santé et sa famille par la boisson, trouvait un vrai réconfort à collaborer au *Glossaire* pour oublier ses malheurs domestiques.

Quel zèle déployé à notre intention et quels témoignages touchants d'attachement à notre œuvre ! Pour pouvoir répondre à nos questionnaires, un pasteur du Pays-d'Enhaut, ignorant lui-même le patois, ne s'est pas lassé, pendant une période de onze ans, d'aller consulter les vieilles femmes de sa paroisse. Ses fiches sont un modèle de conscience intelligente. Je rappelle aussi ce vieux chasseur de chamois de l'Etivaz qui, paralysé, écrivait d'une main tremblante es mots de sa langue avec une précision de mémoire merveilleuse, et j'évoque avec émotion ce brave instituteur de Vaulion qui, couché sur le dos, passait, nous écrivait-il, ses dernières heures à remplir les fiches du *Glossaire*.

Le labeur, modestement rétribué, a été considérable. Pendant la durée de onze années, 1900-1911, les correspondants ont reçu chaque mois deux questionnaires avec un carnet à souche de 100 fiches, pour inscrire les réponses, un seul mot patois sur une fiche. Ces envois se suivaient avec une ponctualité devenue proverbiale; on entendait dire dans le monde des patoisants : cela est régulier comme le *Glossaire*.¹

L'enquête ainsi conduite a fait ses preuves. Nous avons la satisfaction de voir le système imité, non seulement en

¹ On trouvera la liste complète de nos correspondants et autres collaborateurs dans L. Gauchat et J. Jeanjaques, *Bibliographie linguistique de la Suisse romande*, Neuchâtel 1912-1920, tome II, p. 203-222.

Suisse, par le *Vocabolario della Svizzera italiana*, à Lugano, et par le *Dizionari romantsch*, à Coire, mais aussi par des entreprises analogues en Bavière, en Autriche, en Catalogne et au Canada.

Il est temps de parler des résultats. Les réponses, arrivées au bureau du *Glossaire*, furent une révélation pour nous. Elles dépassaient en abondance toutes nos prévisions. On ne se doutait pas de cette variété de formes, de cette facilité de dérivation et surtout de cette énorme richesse du vocabulaire. Que de mots, usités depuis un temps immémorial, qui n'avaient jamais passé par la plume de qui que ce soit !

Essayons de faire voir l'importance de ces matériaux, d'abord au point de vue phonétique, puis à celui du lexique.

« La forme n'est rien, mais rien n'est sans la forme », a dit Francisque Sarcey. En effet, quoi qu'on en dise, la forme extérieure du mot restera la clef la plus sûre pour trouver son origine. Ce qui veut dire que, avant de se prononcer sur l'étymologie d'un mot patois, il faut connaître deux choses : 1^o toutes les habitudes de prononciation, appelées « lois phonétiques », qui sont propres à la région ou à la localité où le mot est signalé ; 2^o tous les multiples aspects phonétiques qu'offre le mot dans les différentes régions du pays. Ce sont ces deux éléments indispensables de recherche étymologique que nous a fournis notre enquête. Qu'il me soit permis d'illustrer par un exemple chacun de ces deux principes.

A Court, village du Jura bernois situé sur la Birse, « gonfler » se dit *ouotya*. Quelle forme bizarre ! Le problème de son origine paraît insoluble au premier abord. Pour le résoudre, il faut combiner une série d'équivalences que nous révèle l'examen de nos matériaux de la région. Commençons par la queue du mot. La terminaison *a* est celle des infinitifs de la première conjugaison : *tchanta* = chanter. Le groupe consonantique *ty* correspond à *fl* en français : *rontya* = ronfler, *tyame* = flamme, *tyœ* = fleur. La voyelle *o* représente en français : *otodre* = entendre, *ofan* = enfant ; et enfin un *o* initial a l'habitude, à Court, de se diphtonguer en *ouo* : *ouoch* = os, *ouoyi* = ouïr. En faisant à la forme *ouotya*

l'application de ces équivalences, on s'aperçoit qu'elle correspond, son par son, au mot français *enfler*. Ainsi la seule connaissance de la phonétique locale éclaircit d'un coup tout le mystère. Elle nous donne la certitude mathématique sur l'origine du mot.

Le deuxième exemple nous fera voir la nécessité de connaître les variantes géographiques du même mot. Dans les patois du Jura bernois le pis de la vache se dit *le livre*, que tel amateur d'étymologie ne manquera pas de rattacher à *livrer*, le pis étant le réservoir qui fournit ou *livre* le lait. Dans le parler neuchâtelois, au contraire, on l'appelle *l'ivre*, où l'on pourra être tenté de voir un rapport avec *ivre*, le pis étant gonflé de lait. Où est la vérité ? Elle n'est ni dans l'un ni dans l'autre de ces rapprochements fantaisistes ; car aussitôt qu'on examine les formes des cantons sud : *uvro* et *luro* dans celui de Fribourg, *ougro* et *oubro* dans le Valais oriental, on se rend compte que toute la Suisse romande a conservé le mot latin *uber* qui désignait précisément le pis de la vache, et que les divergences de forme sont dues à des évolutions phonétiques que seule une enquête systématique permet de mettre en lumière. Le tort de l'amateur était de lancer une hypothèse avant de connaître les données du problème.

Hâtons-nous d'arriver au résultat le plus surprenant de notre enquête : la richesse lexicale. On avait autrefois des idées naïves sur le lexique d'un langage rustique. Un linguiste, qui a joui d'une réputation universelle, *Max Müller*, a rapporté, sur la foi d'un pasteur de campagne anglais, que le vocabulaire d'un homme du peuple ne dépassait pas 300 mots¹. Affirmation cent fois démentie par toute enquête faite sur place. Il est facile d'en recueillir dix fois autant dans n'importe quel village patois. M^{me} Louise Odin, née Pilliod en a noté 12.000 dans son excellent dictionnaire du patois de Blonay. Or, l'enquête du *Glossaire* a réuni plus de 50.000 mots.

Multiplés sont les causes de cette richesse. Elle tient avant tout à la diversité extraordinaire du pays romand : diversité topographique, climatérique, économique, sociale et politique. A la vie rurale de la plaine, s'ajoute l'exploitation

¹ Max Müller, *Vorlesungen über die Wissenschaft der Sprache*, 1863, p. 223.

alpestre avec ses conditions particulières : mayens et haute montagne, jours de la montée, de la mi-été, de la « désalpe », hiérarchie du personnel chargé de l'exploitation des alpages, etc. Sur une grande partie du territoire, les habitants sont à la fois agriculteurs et vigneron, ce qui signifie que leur esprit de simple paysan s'est enrichi de tous les nombreux termes que réclament les soins de la vigne et ceux de la cave. Aux travaux et métiers usuels d'un village agricole viennent ou venaient se joindre, selon les régions, la culture du chanvre, la fabrication de la toile et le tressage de la paille, sans oublier les métiers moins répandus du boisselier, du vannier et du potier ; mentionnons en outre la navigation et la pêche, la chasse et le tir, ainsi que l'exploitation de la forêt à pentes rapides, l'installation de nombreuses scieries et, en Valais, l'irrigation artificielle par les *bisses*. Chaque domaine d'activité apporte un nouveau contingent de termes techniques¹.

Une autre source d'enrichissement lexical, particulière à la Suisse romande, ce sont les relations, plus ou moins intimes selon les régions, avec les confédérés de la Suisse allemande ou, en Valais, avec les Italiens du Piémont et de la Lombardie. J'ai pu constater que plus de 900 mots alémaniques se sont infiltrés dans les patois romands. Le mélange, dans notre population, de catholiques et de protestants a aussi donné naissance à plusieurs appellations plus ou moins désobligeantes. Bref, on trouvera rarement tant de diversité concentrée sur un si petit territoire. Au lieu de fatiguer le lecteur par de longues énumérations de mots, citons quelques chiffres pris au hasard. Dans l'ensemble des patois romands, on trouve 20 termes différents pour le fanon ou appendice charnu sous le cou des bœufs, 20 pour le tas de foin qu'on fait sur le pré pendant la fenaison, 23 pour la clôture et ses espèces, etc.

En plus de la diversité qui est dans les choses, il faut tenir compte de celle qui est dans l'esprit : la souplesse de l'ima-

¹ Plusieurs de ces domaines ont été étudiés au point de vue linguistique par MM. L. Gauchat (fromages, clochettes de vaches), W. Gerig (chanvre), L. Gignoux (vigne), G. Huber (traineau), J. Hunziker (maison), J. Jeanjaquet (flâau, « truaille »), Chr. Luchsinger (ustensiles du fromager), H. Schmidt (clôture), E. Tappolet (fenaison, pâture d'automne), etc. Pour les détails, v. la *Bibliographie linguistique* déjà citée, p. 134-157.

gination; l'amour de la nouveauté, le goût des propos plaisants ou railleurs. Pour illustrer ces dispositions d'esprit on n'a que l'embarras du choix.

Commençons par le plaisir en quelque sorte physique qui consiste à rendre une impression par une série appropriée de sons. Ainsi dans le domaine restreint des patois romands, l'idée de « manger goulûment » s'exprime par les onomatopées suivantes : *agafa*, *balufra*, *boufa*, *gafra*, *golufra*, *gruva*, *lufra*, *mourga*, *rafala*, *raoufa*, *rupa*, *tchafa*, *toulyè*, etc. Une belle série de formations plus ou moins fantaisistes, en face desquelles la langue littéraire paraît relativement pauvre en moyens expressifs, elle n'emploie guère que : *bâfrer*, *se bourrer*, *s'empiffrer*, *goïnfrer* et *se gorger*. La même impression d'abondance verbale se dégage en parcourant les longues listes des équivalents patois pour des idées telles que : barboter, gicler, ruisseler ; brouter, grignoter, sucer ; pleurer, hurler, ronfler, etc.

Étudions, en second lieu, quelques séries de termes au point de vue de leur origine psychologique. D'une étude que M. Gauchat a consacrée aux termes pour le fromage,¹ il ressort entre autres que, pour dénommer la précieuse substance que nous appelons « fromage », le paysan l'a envisagée à des points de vue très divers : tantôt d'une façon générale, comme produit de la vache, *fruit*, ou comme aliment qu'on mange avec le pain, *yinda* (du latin *vivenda* « nourriture », conservé dans ce sens en ancien français *viande* ; suivant la même évolution sémantique, l'allemand bernois appelle le fromage *spîs* = *Speise* « aliment »); tantôt le fromage a été désigné d'après certaines périodes de sa fabrication : soit au moment où le lait caillé devient compact (de là *pré* du latin *pressum*) et se présente dans la chaudière comme une masse amorphe (*motta*), soit au moment où la matière caséuse est façonnée par la forme, de là *fromage* et *frouma* s. m., dérivés du latin *forma*. Ainsi tel objet d'usage courant prend des noms différents selon les aspects qu'il présente.

A l'étude d'un aliment, joignons celle d'une boisson, l'eau-de-vie, dont les 35 noms, usités dans les patois romands,

¹ Voir *Bulletin du Glossaire*, 6 p. 14-21.

rappellent suffisamment le trop grand rôle, hélas, que cette boisson joue dans notre pays. Constatons d'abord qu'on aime à lui donner des noms étrangers ; viennent de l'allemand : *chnaps*, *brantevin* et *kratse* (all. suisse *Chratzer*, litt. « gratteur », parce qu'il gratte le cou), de l'italien : *kavouita* (forme abrégée de *acquavite*) et du provençal : *garzin* (forme altérée de *aigardin*, litt. « eau ardente »). Sans relever un nouvel aspect de la chose, ces emprunts proviennent du simple besoin qu'on a de varier l'expression. Par contre, les effets de l'eau-de-vie n'ont pas manqué de frapper l'imagination. Ce sont surtout deux qualités qui ont donné lieu à des créations nouvelles : celle de brûler, de là les termes *brûle-foie* et *tord-boyaux*, et celle de gratter, de là *fil de fer* et *fil d'archal* (litt. « fil de laiton »). Dans ce chapitre, le tragique touche au plaisant. Le buveur sentira-t-il toute la gravité qui s'exprime par les termes de *casse-poitrine* et de *fout-bas* ? Peut-être, mais aussitôt l'habitude reprenant le dessus, il videra sans broncher son verre de *diable* que lui a offert, en riant, le complaisant aubergiste.

Dans les deux séries de mots que nous venons de passer en revue, la pluralité des termes romands a pu être attribuée, en grande partie, aux aspects divers que présente la chose qu'ils désignent. Ce n'est pas là une condition indispensable de renouvellement lexical. Il a sa source la plus abondante dans ce que M. Ch. Bally appelle « intensité affective », c'est-à-dire dans les mouvements de l'âme dont s'inspire la parole humaine. La gaieté et la raillerie, la colère et l'indignation, ce sont autant de forces créatrices du langage.

Illustrons cette vérité d'abord par l'étude de quelques noms du printemps. Le printemps, la plus belle des saisons, celle que chante et que glorifie le poète, est de beaucoup la plus intéressante au point de vue linguistique. Les patois romands, à eux seuls, présentent une bonne douzaine de termes qui remplacent le mot *printemps*, peu usité. Relevons ici les termes vaudois *salyi* et *salyi-frou* (litt. « saillir-dehors », saillir au sens de sortir), les termes fribourgeois et valaisans *fori* et *jortin* (litt. « dehors-temps ») et le terme ajoulot *pètchi-fæ* (litt. « partir-dehors »). Partout on trouve l'idée de sortir

ou de départ. C'est que, pour le paysan, le printemps a une importance capitale : c'est l'époque de l'année, impatientement attendue, où, après les rigueurs de l'hiver, il peut enfin laisser repaître son bétail. Le lexique a été renouvelé ici par un sentiment de joie.

Passons à des dispositions moins réjouissantes. Innombrables sont les mots et les tournures qui expriment certains états fâcheux de l'espèce *homo sapiens* : l'ivresse et la folie, l'étourderie et la fainéantise, ou qui rappellent certains défauts, comme ceux d'être lourd, ignorant, stupide, ou bavard, que la malice de l'homme est toujours prête à relever chez ses semblables.

Tenons-nous-en à la bêtise pour le moment. La besogne ne nous manquera pas. Pour dire « c'est un imbécile », les patois romands ont environ cent soixante-dix termes, adjectifs et substantifs, à leur disposition, de plus une cinquantaine de périphrases et une vingtaine de comparaisons. Je me bornerai à indiquer quelques groupes : 1° On a recours à des prénoms fréquents qui s'emploient comme appellatifs : il est *Jean*, tu es bien *Joseph*, elle est un peu *Madelon*, oh ! que j'ai été *Jeanne* ! 2° La bonne foi naïve étant voisine de la bêtise, les expressions *simple*, *innocent*, à la *bonne*, *bon enfant*, s'emploient toutes au sens d'imbécile. 3° Ici encore les mots fantaisistes occupent une large place ; citons *bedan*, *bobè*, *dadou*, *daderidou*, *nyaf*, *nyanyou*, *nyobè*, *nyoko*, *tadyé*, etc., sans oublier *bedouma*, *kur*, *nouna*, *nyotse*, *toupi* qui s'appliquent exclusivement à la femme.

Veut-on forcer la note, les comparaisons les plus extravagantes se présentent en foule : « Il est bête comme une cruche, un pot, une pioche ; comme une botte de gerbes, une socque ; comme un char de foin », toujours des choses pesantes, qui ne bougent pas, qui attendent stupidement qu'on les prenne. Le comble de la bêtise s'exprime par : « Il est bête comme trente-six porcs », ou « il y comprend autant qu'un âne à sonner midi. »

Un des problèmes les plus délicats dont se préoccupent les rédacteurs du *Glossaire*, c'est celui de savoir ce qu'il y a d'original dans les matériaux très divers qui ont été confiés

à leurs soins. Cela n'est pas toujours facile à reconnaître. Il y a cependant des indices probants. Ainsi, dans la riche collection de termes pour « mourir », ¹ de provenance très variée, on peut déterminer ceux dont l'origine est certainement romande par le fait d'une indication géographique. On sait que le peuple ne craint nullement de parler de la mort sur un ton plaisant. Au lieu de dire vaguement : il a fait le grand voyage, un Valaisan dira : « Il est parti pour le pays d'Aoste », ou « il a passé la Gemmi » ou simplement « il a passé les glaciers ». Dans le même ordre d'idées, un habitant des Alpes Vaudoises dit : « Il a passé Cheville et Derbon. » Il s'agit là du Pas-de-Cheville, au pied des Diablerets, qui relie la région de Bex avec celle de Conthey en Valais, et du Val de Derbon, tout proche, qui débouche sur le grand Lac de Derborence. En ajoutant le nom de *Derbon*, mot patois pour la taupe, l'auteur de cette périphrase faisait sans doute allusion à la tournure commune, très répandue aussi en France, « aller dans le royaume des taupes », c'est-à-dire aller, être mis sous terre où vivent les taupes, ces vilains remueurs de terre dont le paysan se préoccupe beaucoup. Ajoutons qu'à la Montagne neuchâteloise, où il y a plusieurs *Chaux* (Chaux-de-Fonds, Chaux-du-Milieu, Chaux-d'Amin, etc.), on dit dans le même sens : « Il est allé au bas des Chaux ».

De cette façon on peut espérer, pour une bonne partie du lexique, faire le départ entre le patrimoine du pays romand et tout ce qui est venu s'y greffer à travers les siècles.

L'œuvre qui se propose cette noble tâche, à la fois scientifique et nationale, c'est le *Glossaire des patois de la Suisse romande*, dont le premier fascicule est sur le point de paraître. C'est là qu'on trouvera, enregistrés et triés, classés et commentés, les précieux résultats de notre enquête. Œuvre de savants, oui, mais qui a ses racines profondes dans la population dont elle décrit le langage, et dont la rédaction n'oubliera jamais qu'elle doit la partie essentielle de ses matériaux à la généreuse collaboration de ses correspondants.

E. TAPPOLET,

professeur à l'Université de Bâle.

¹ Publiés par M. Gauchat dans le *Bull. du Glossaire*, 14 p. 16-18.

A propos d'Amundsen.

On sait que le grand explorateur, le 21 juin dernier, comptait s'envoler de l'Alaska vers le Spitzberg, en passant par le Pôle Nord ou plutôt au-dessus de celui-ci. On n'ignore pas moins que ce projet a dû être abandonné, l'avion destiné à ce raid gigantesque n'ayant pas donné satisfaction, paraît-il.

Le grand public qui suit avec intérêt ces manifestations, d'un genre un peu théâtral et, faut-il le dire, affectant des allures qui sentent, parfois de façon assez déplaisante, la réclame, a ressenti quelque déception de voir Amundsen renoncer à une entreprise annoncée *urbi et orbi*, à grand tapage. Pour un peu, il aurait accusé l'explorateur d'avoir manqué de « cran ». Le découvreur du Pôle Sud, fort heureusement, est un homme réfléchi et de sang-froid qui a fait, amplement, ses preuves de courage. Il en a donné une de plus — et quelle — en renonçant au raid aérien projeté qui aurait, dans les conditions où il devait s'effectuer, inévitablement entraîné la mort de deux hommes, sans aucun profit pour la science. L'aéronaute suédois Andrée, qui, le 11 juillet 1897, quitta l'île des Danois — au nord-ouest du Spitzberg — monté sur le sphérique l'*Aigle* (Ernen) avec lequel il comptait, en vingt-quatre heures, atteindre le Pôle Nord, alors terre ou plutôt glace vierge, eût été bien inspiré de faire comme Amundsen. Craignant les moqueries du public, aiguillonné par la lourde ironie de certaine presse vraiment anthropophage qui parlait de *bluff*, l'infortuné Suédois, avec trois compagnons, fut littéralement envoyé à la mort. Parti par un temps défavorable — le vent ne tarda pas à tourner au sud-ouest ! — il disparut à tout jamais dans les brumes polaires et, aujourd'hui encore, on ignore ce qui est advenu de l'*Aigle* et de ses trois passagers. Il est probable, cependant, que le ballon

après un voyage plein de péripéties angoissantes, est allé s'abîmer dans les flots de l'Océan Glacial, quelque part entre le Groënland et la Scandinavie. On contait, à moment donné, que des Esquimaux, vaguant en nomades dans les vastes solitudes de l'archipel confinant à l'Amérique boréale, avaient trouvé les débris d'un ballon, de même que des armes et des instruments. Histoire qui se révéla fantaisiste et qui était d'ailleurs, de prime abord, bien peu vraisemblable.

Roald Amundsen, lui, comptait mettre à profit l'avion. Il est de toute évidence que les risques qu'il courait étaient moindres que ceux auxquels s'exposait son prédécesseur usant du sphérique. Andrée, à vrai dire, n'avait pas une chance sur mille d'accomplir son projet, vraiment insensé. L'explorateur norvégien, lui, pouvait réussir, encore que bien des dangers le guettaient. Notre compatriote l'aviateur Mittelholzer qui, au mois de juillet 1923, a accompli un beau vol, d'une durée de plus de sept heures, dans la région du Spitzberg, a décrit de fort éloquente façon les difficultés, voire les périls de toute sorte que doit vaincre l'aviateur dans ces parages où la navigation est des plus difficiles. Disons en passant que Mittelholzer — qui a ramené de là-bas des photographies d'un extraordinaire intérêt et un *film* unique en son genre jusqu'ici — faisait précisément partie d'une expédition destinée à aller à la rencontre d'Amundsen, arrivant de l'Alaska, sur un biplan métallique Junker monté aux Etats-Unis par l'ingénieur norvégien Larsen et piloté par un aviateur de Christiania, le lieutenant Omdal.

Arrivant de l'Alaska, ai-je dit. Amundsen, en effet, a passé une bonne partie de l'hiver 1922-1923 à Wainwright-Inlet, un point situé sur la côte de l'Alaska, à environ cent kilomètres à l'ouest de la Pointe Barrow, que mes lecteurs trouveront sur toutes les cartes. J'exposerai plus tard à la suite de quels événements l'explorateur, lâchant son navire le *Maud* avec lequel il comptait accomplir ce raid transarctique, vint s'installer aux bords de cette baie solitaire de l'Alaska septentrional, où les communications sont difficiles. La T.S.F., en effet, n'a pas encore pénétré jusque-là et, pour arriver à la baie de Kotzebue (d'où ils étaient transmis à Nome), les

messages d'Amundsen devaient être transportés par traîneaux attelés de chiens, qui mettaient trois semaines à faire le parcours. Ceci explique peut-être pourquoi l'on apprit si tardivement la résolution — courageuse autant que raisonnable, je le répète — de l'explorateur de renoncer, pour cette année du moins, à sa vaste entreprise. Ce retard causa d'ailleurs quelque humeur en Norvège où, en mai, l'on avait dirigé vers le Spitzberg une expédition destinée à se porter au secours d'Amundsen et à voler — littéralement — à sa recherche, le cas échéant.

A noter que le départ de l'avion emportant les deux voyageurs devait être signalé à Nome — d'où il eût été transmis plus loin par T.S.F. — grâce à un ingénieux système de feux, allumés au moment précis où le biplan quitterait Wainwright. Il fallait, en effet, que le détachement stationné à l'extrémité nord du Spitzberg fût avisé à temps de cet envol, pour pouvoir immédiatement pousser ses reconnaissances au large, ou plutôt, pour se porter à la rencontre du biplan, arrivant « de l'autre côté » de l'hémisphère. On se figure avec quelle anxiété fébrile ces gens auraient scruté l'horizon et l'angoisse qui les aurait envahis si l'avion portant Amundsen et Omdal, un jour et une nuit après son départ, n'était pas apparu, point noir sur l'horizon lointain !

Les deux hommes, en effet, comptaient accomplir l'immense parcours Alaska-Pôle Nord-Spitzberg — un trajet de 3500 kilomètres à vol d'oiseau — en vingt-six heures, soit en un peu plus d'un jour. Il est superflu, je pense, de rappeler ici qu'à cette époque de l'année, le soleil, dans les régions situées au delà du cercle polaire arctique (soit par 66 degrés de latitude nord) ne disparaît jamais à l'horizon, ce qui représente évidemment un grand avantage. De Wainwright, l'avion devait survoler, presque aussitôt, des parages parfaitement inconnus. Toute la vaste région à l'est et au nord-est de la mer de Beaufort, entre l'Alaska, la terre de Banks et le Pôle arctique, en effet, figure encore en blanc sur la carte et jamais personne n'y a pénétré. Les solitudes immenses s'étendant du Pôle au Spitzberg sont moins mystérieuses, encore que fort imparfaitement connues. Seuls

Nansen, lors de sa mémorable randonnée de 1895 — dérive du *Fram* — et cinq années plus tard, le duc des Abruzzes (expédition de la *Stella polare*) ou plutôt le capitaine Cagni sont parvenus au delà du 84^e degré. Le compte de ceux qui ont parcouru ces régions est vite fait, comme on le voit !

Il reste, on s'en rend compte, un immense champ à explorer et les deux aviateurs, survolant ces étendues où jamais l'homme ne pénétra, auraient pu faire, assurément, de belles découvertes. Y a-t-il, dans ces parages inconnus, des terres ou la banquise s'étend-elle à perte de vue ? Amundsen et son compagnon auraient peut-être pu nous le dire. Je mets « peut-être », parce que l'observation aérienne, dans ces régions, tout particulièrement, est difficile. Distinguer une terre, quand on marche à 110 à l'heure et à une certaine hauteur, est chose moins aisée que ne pourrait le croire le laïque.

Quoi qu'il en soit, le vol transarctique n'a pu être accompli. On prête à Amundsen l'intention de renouveler la tentative en 1924, avec un appareil mieux conditionné. Il faut, pour être au clair, attendre les explications de l'explorateur lui-même qui, au moment où ces lignes sont écrites, doit se trouver à Nome, son quartier général dans l'Alaska.

Le vol polaire, d'ailleurs, n'est, ou plutôt n'était qu'une péripétie, un épisode si l'on peut dire, d'une vaste entreprise. Ce n'est qu'en 1922, en effet, que Roald Amundsen décida d'accomplir par la voie des airs — et en un très bref espace de temps — un parcours que son navire, le *Maud*, devait mettre cinq ou même sept ans à parachever. Il convient, en effet, de ne pas oublier que l'expédition « transarctique » — ainsi qu'on l'a parfois fort justement dénommée — est depuis plus de cinq ans en route et qu'il lui en faudra probablement tout autant pour venir à bout de sa tâche, aujourd'hui en cours d'exécution. Le *Maud*, en effet, « dérive » en ce moment quelque part au nord-ouest de l'île Wrangel, en route pour le Spitzberg, *viâ* Pôle Nord !

Avant de donner quelques détails sur cette « dérive » du petit navire, comptant un équipage d'une douzaine d'hommes sous les ordres du capitaine Wisting — un de

ceux qui, le 14 décembre 1911, plantèrent au pôle antarctique, avec Amundsen, le pavillon norvégien ! — il sera peut-être utile de donner aux lecteurs quelques renseignements sur l'entreprise, vraiment gigantesque, projetée par l'explorateur norvégien et qui est, en quelque sorte, un pendant à la fameuse *British Imperial Transantarctic* du défunt Shackleton, dont j'ai parlé dans un précédent article. L'une et l'autre de ces expéditions ont été poursuivies par la malchance la plus noire, qui a mis en relief, du reste, les qualités d'admirable énergie de ceux qui les dirigeaient.

Amundsen qui, le premier, foula les glaces du pôle sud, rêvait de renouveler l'exploit de l'Américain Peary qui, en avril 1909, conquît le Pôle Nord. « L'homme des deux pôles », de plus, avait, au cours d'une mémorable croisière accomplie sur la minuscule *Gjøa* — de 1903 à 1906 — franchi ce « passage du Nord-Ouest » que le désastre de l'expédition Francklin, au milieu du siècle passé, a rendu si tristement célèbre. Il voulait, après Nordenskjöld, parcourir également cette « route asiatique » que l'on dénomme « passage du Nord-Est » et qui longe la côte nord de Sibérie, à travers des mers encombrées par les glaces dix mois sur douze et dont quelques-unes, comme celle de Kara, jouissent d'une tragique réputation.

Combinant ces diverses opérations, Amundsen, au début de 1918, avait arrêté son plan, que l'on serait presque tenté de qualifier de fantastique. Partant de la Norvège, il gagnerait le détroit de Béring, en franchissant le passage du Nord-Est. Celui-ci accompli, le *Maud* (un petit baleinier de 180 tonnes) devait se laisser prendre par la « dérive » qui l'emmènerait au Pôle Nord ou à proximité de celui-ci. L'explorateur avait même chargé à bord de son navire un petit aéro-baby, qui devait lui permettre une « excursion » rapide au point le plus septentrional du globe, si le *Maud* s'en rapprochait suffisamment. Du pôle, le navire, toujours dérivant au gré du courant, devait gagner la Terre de Grant, à l'ouest du Groënland. Des dépôts de vivres avaient été installés à cet effet aux environs du cap Columbia, d'où Peary partit pour sa définitive randonnée.

Tel était, dans ses grandes lignes, le projet primitif, bien modifié depuis. Disons tout de suite, pour n'y plus revenir, que le *Maud*, aujourd'hui, se propose d'atteindre le Spitzberg, ce qui réduit notablement la longueur du parcours, sans en diminuer du tout les risques. d'ailleurs. Le petit navire, pris par la « dérive » en août dernier, avance bien lentement et au train dont il marche, six ou sept années et peut-être davantage s'écouleront, avant que Wisting et ses compagnons aperçoivent, dans la brume, le cap Nord, extrémité septentrionale du Spitzberg. Le *Maud*, cependant, est pourvu d'une installation de T.S.F. devant permettre aux explorateurs de demeurer en contact avec le monde civilisé, avantage inestimable. Avantage moral surtout, car il est bien probable qu'on ne pourrait répondre en temps utile aux S.O.S. du navire, s'il se trouvait en détresse. Cela d'autant plus qu'on ignore sa position exacte. Pour une raison ou pour une autre, en effet, les installations radiotélégraphiques du *Maud* ne semblent pas fonctionner de façon satisfaisante. Les communications, fort espacées (la dernière, au moment où j'écris, remonte à plus de six mois en arrière !) arrivent brouillées, si bien que l'on ignore, comme je l'ai dit, le point de stationnement exact du navire. Il sera intéressant, pour la science, de savoir à quoi l'on peut attribuer ces perturbations, dues peut-être au magnétisme. On les mettait jusqu'ici, sur le compte de l'hiver polaire. Mais nous voici en août.... et les radios persistent à ne pas arriver. Le *Maud* serait-il englouti ?

Ceux de mes lecteurs qui sont tant soit peu au courant des explorations polaires auront remarqué, sans doute, l'affinité existant entre la tentative du *Maud* et celle du *Fram*, de 1893 à 1896. On sait que ce navire, portant Nansen (qui le quitta en avril 1895 pour accomplir avec Sverdrup, sa prodigieuse randonnée vers le pôle) s'était laissé prendre par le *drift*, par la dérive, ce courant polaire encore fort mal connu et portant de l'Est à l'Ouest. Nansen qui l'avait étudié, supposait que ce courant passait à proximité du pôle et il comptait s'en servir pour atteindre ce point géographique. On sait que son espérance fut trompée. Promené en zigzags compliqués et interminables — qui, plusieurs fois, le ramenè-

rent vers le sud — le *Fram* atteignit 84° de latitude nord et, après un voyage de trois ans, vient enfin retrouver la mer libre à proximité du Spitzberg.

L'expérience pouvait sembler concluante. Amundsen, cependant, estima qu'en se faisant prendre par la dérive plus à l'est, c'est-à-dire au large du détroit de Béring, son navire aurait plus de chances d'atteindre le Pôle. L'avenir nous dira si cette hypothèse était fondée.

Mais revenons-en à notre explorateur et à son aventureux voyage, durant les cinq années qui se sont écoulées depuis le 25 juin 1918. Ce jour là, en effet, — on était encore en pleine guerre ! — le *Maud* quittait le port de Christiania, pour accomplir la première partie du vaste — trop vaste ! — programme que s'était tracé l'explorateur et dont j'ai exposé plus haut les grandes lignes.

En 1878, le Suédois Eric Nordenskjöld, sur la *Vega*, avait franchi le « passage du Nord-Est » en moins de deux années et il s'en fallut de bien peu qu'il ne l'accomplît d'une traite, en moins de quatorze mois. C'est à deux cents kilomètres à l'ouest du cap Dechnef — extrémité orientale de l'Asie boréale — en effet, que le navire de l'expédition, le 28 septembre, fut emprisonné par les glaces. Touchant pour ainsi dire au but, Nordenskjöld fut obligé d'hiverner.

Amundsen, dont la chance, tant qu'il demeura dans l'Antarctique, fut proverbiale, comptait bien faire mieux encore que son unique prédécesseur. Le *Maud*, espérait-il, toucherait Nome — au sud du détroit de Béring — à la fin de l'été 1919, au plus tard.

Il fallut déchanter. Car lorsque le froid du premier hiver polaire, en octobre 1918, emprisonna le navire d'Amundsen sous les glaces, il s'en fallait de beaucoup qu'il fût en vue du détroit de Béring. En fait, le *Maud* avait franchi à peu près la moitié du « passage ». S'il avait réussi à traverser sans encombres la terrible mer de Kara, celle dite de Nordenskjöld, à l'est de la péninsule du Taymir, lui opposa d'infranchissables obstacles. Si bien qu'à mi-octobre, le *Maud* dut chercher refuge aux abords du cap Tchéliousskine — la pointe du Vieux-Monde qui s'avance le plus vers le nord ! — où s'effectua

le premier hivernage, dans des conditions assez pénibles. Ce fut du cap Tchéliousskine qu'Amundsen, au mois de décembre 1918, détacha deux hommes — Knudsen et Tessen — chargés de porter en Sibérie, dans une des stations situées au bord du Jénisséi, des nouvelles de l'expédition. Le courrier ainsi envoyé ne parvint jamais à destination. Selon toutes probabilités, les deux infortunés marins périrent misérablement dans la *toundra* s'étendant entre le cap et le Jénisséi, *toundra* désolée, marécageuse et stérile, en tout pareille à celle avoisinant le delta de la Léna et où périrent, en 1881, de Long et ses compagnons de la *Jeannette*. Un capitaine de navire anglais qui avait débarqué à Port-Dickson, à l'embouchure du Jénisséi, dit avoir retrouvé des traces de Knudsen et de Tessen. Mais on n'a jamais revu les deux messagers et les documents qu'ils portaient semblent définitivement perdus.

Au cours de cet hivernage qui se prolongea pendant près d'une année, le chef de l'expédition fut blessé par un ours, durant une chasse. La « guigne » féroce qui devait poursuivre cette expédition, déjà se manifestait.

Ce ne fut que le 12 septembre 1919, après plusieurs fausses alertes, que le *Maud* put se débarrasser de l'étreinte des glaces et reprendre son odyssée vers l'est, vers le détroit de Béring ; on comptait bien cette fois-ci, parachever le passage et se refaire dans un port de l'Alaska, avant d'aller, au large et dans les hautes latitudes, se faire prendre par la « dérive ».

Nouvelle déception. La saison était fort avancée. En septembre, en effet, le court été polaire touche à sa fin et le *Maud* disposait d'un mois à peine pour accomplir les 2000 kilomètres le séparant du détroit de Béring. Amundsen, d'ailleurs, reconnut bientôt qu'il fallait renoncer à franchir ou plutôt à compléter le « passage » cette année-là. Pour éviter trop grande perte de temps, il se décida alors à entreprendre, sans pousser plus loin vers l'est, la seconde partie de son programme, la dérive vers le pôle. Dans les parages de l'île Saint-Pierre — où la banquise avait une épaisseur de près de trois mètres — le *Maud*, arrêté par cette barrière infran-

chissable, se laissa emprisonner, par 73° de latitude nord. On amarra le navire à un énorme bloc de glace... et on attendit les événements. Nouvelle déconvenue : le *drift* portait au sud-est — et ce, à la vitesse d'un nœud et demi à l'heure — au lieu d'entraîner vers le nord, vers le pôle !

Dans ces conditions, il était inutile de poursuivre, et Amundsen se décida à chercher un nouveau lieu d'hivernage sur la côte de Sibérie. L'hiver, cependant, était survenu. Et ce fut dans la nuit noire, éclairée seulement de temps à autre par une aurore boréale que le *Maud* tâcha de gagner ses quartiers d'hiver. Après un voyage extraordinairement mouvementé, au cours duquel le navire faillit maintes fois être écrasé par les glaces, on réussit à atteindre l'île d'Eon, à quelque distance de l'embouchure de la Kolyma.

Nouvel hivernage et nouveaux déboires. Malchance inexorable. Comme entrée de jeu, Amundsen se casse la jambe. Si, cette fois-ci, les deux hommes que l'on dépêche, avec le courrier, vers l'intérieur, ne disparaissent pas, ils reviennent bredouilles. Le 11 novembre, en effet, ils regagnent le *Maud*, informant Amundsen que Nijni-Kolynsk d'où ils devaient expédier leur courrier était, du fait de la guerre, coupé de toute communication avec le monde civilisé. Depuis bientôt deux ans, l'univers est sans nouvelles de l'expédition !

Au début de l'été 1920, cependant, le *Maud* quitte l'île d'Eon. L'hivernage avait été mis à profit pour étudier les mœurs curieuses des Tchouktsches nomades, dont l'expédition avait trouvé un campement dans l'île. En novembre, ces gens, avec armes — des arcs et des flèches — et bagages... bien minces ! repassèrent, selon leur coutume, sur le continent où ils allaient rejoindre des congénères. Le Dr Sverdrup, le médecin du *Maud* (et un neveu du fameux capitaine Sverdrup) les accompagna et passa plus d'une demi-année au milieu de ces primitifs qu'il étudia au point de vue ethnographique.

Aux premiers jours de juillet 1920, le petit navire est en vue du cap Dechnef, enfin ! Et une semaine plus tard, il est à Nome, le port de l'Alaska, où on le reçoit en triomphe. Vingt-cinq mois s'étaient écoulés depuis que le navire avait quitté la Norvège, et la partie la plus difficile de la tâche

restait à exécuter. Cependant le « passage du Nord-Est » était franchi pour la seconde fois, à près de quarante années d'intervalle.

Le *Maud*, à vrai dire, est assez mal en point. Et l'équipage, qui en a assez, fait grève. Amundsen se voit à peu près abandonné et il est obligé de recourir aux services d'Esquimaux, marins de fortune. Son indomptable énergie, cependant, surmonte tous les obstacles. Il serait parti seul, s'il avait fallu. Car l'intrépide Norvégien entend accomplir son programme. Après le Pôle Sud, il entend fouler le Pôle Nord.

C'est donc avec un équipage réduit au strict minimum que l'explorateur, vers la fin de l'été, reprend la mer pour exécuter la seconde partie de son formidable programme, la dérive à travers le bassin arctique. Ici encore, de nouveau et toujours, la guigne la plus féroce. A peine le *Maud* a-t-il perdu de vue les côtes de l'Alaska qu'il se trouve arrêté, dans le détroit de Behring même, par des bancs de glace infranchissables. On était à la mi-août. Remarquons à ce propos qu'à Nome, de vieux navigateurs, connaissant la région, avaient vivement déconseillé le départ, tentant de persuader Amundsen qu'il valait mieux attendre à l'été 1921, quitte à perdre une année. L'explorateur eût été bien inspiré en écoutant ces conseils désintéressés, car, dès le 27 août, il était obligé de renoncer à sa tentative. Dans les parages du cap Serdze-Kamen, à une centaine de kilomètres au nord-ouest du Cap Dezhnev, en effet, le *Maud*, ce jour-là, fut drossé par une violente tempête sur la côte de Sibérie et ce fut miracle si le vaillant petit navire ne fut pas mis en pièces. Son hélice droite, cependant, s'était brisée sous le choc, et le *Maud* avait nombre d'avaries qui rendaient pour ainsi dire impossible toute tentative de poursuivre un voyage vers le nord. Les réparations faites tant bien que mal, cependant, on profita d'un chenal qui, le 9 octobre, s'ouvrit dans la banquise, pour s'efforcer de gagner les hautes latitudes. Mais il fallut bientôt renoncer et, dès fin octobre, le *Maud*, enserré par les glaces, commençait son troisième hivernage, en trois ans !

L'hiver se passa sans incidents notables. Le 27 mai 1921, Amundsen quitta son navire toujours emprisonné dans la

banquise et, en skis et en traîneau, gagna l'Alaska d'où il se rendit à Seattle. Quelques semaines plus tard, on voyait arriver à Nome le *Maud*, presque désarmé et si mal en point que le chef de l'expédition dut solliciter de son gouvernement une subvention de 300.000 couronnes pour remettre le navire en état de poursuivre son voyage. Car Amundsen, en dépit de tous les malheurs survenus, ne songeait nullement à renoncer à ses projets. Il irait au pôle, coûte que coûte et vaille que vaille !

Vint 1922. Au printemps, le *Maud*, réparé, était prêt à reprendre la mer pour aller tenter, une troisième fois, de se faire prendre par la « dérive ». Le navire était approvisionné pour sept ans et avait à bord, je l'ai dit, une installation de T. S. F.

Amundsen, cependant, était rentré en Europe (il passa quelques semaines à Christiania) et avait fait un séjour prolongé aux Etats-Unis. C'est là qu'il semble avoir conçu le projet de son *raid* aérien, dont il n'était point encore question en 1921. Franchir en vingt-six heures une distance que le *Maud* mettrait des années à parcourir était tentant, assurément. Aussi l'explorateur se laissa-t-il séduire.

Le 28 juin 1922, cependant, le *Maud* quittait Nome pour gagner le cap Dezhnev où il avait à embarquer du pemmican, préparé par les indigènes de la région, auxquels on avait passé commande. De là le navire se dirigea vers la petite station de Deering, dans le Kotzebue-Sound, où l'on débarqua le léger aéroplane Curtiss-Oriol, destiné à des reconnaissances, quand le *Maud* aurait pénétré dans la banquise. L'appareil devait subir quelques essais et, un des premiers jours de juillet, les Esquimaux de l'endroit, stupéfaits, assistèrent au premier vol qu'ils eussent contemplé de leur vie. Quand le pilote, leur montrant l'oiseau d'acier, issu des cales du *Maud*, leur avait annoncé qu'ils le verraient bientôt planer dans l'atmosphère, les braves congénères de Nancuk eurent un petit sourire ironique et supérieur. « On ne nous la fait pas !... » auraient-ils dit, si leur langage avait permis de s'exprimer en argot des boulevards. Ces incrédules, peu après, étaient convertis et, naturellement, ils attribuèrent la chose

aux pouvoirs surnaturels. L'aviateur Omdal, du coup, passa grand sorcier et il n'aurait tenu qu'à lui de devenir chef de la tribu habitant aux abords de la baie de Kotzebue !

Le grand aéroplane Junker-Larsen dont j'ai parlé et qui devait servir à exécuter le prodigieux *raid* transarctique, était resté à bord du *Maud* qui devait le transporter à la Pointe Barrow, d'où Amundsen, au début de l'été 1923, comptait prendre le départ. Après l'y avoir déposé, le petit navire devait, pour la quatrième — et définitive fois — s'enfoncer vers le nord, vers les régions inconnues où il devait se faire prendre par le *drift*. J'ai dit, au début de cet article, ce qui était advenu et mes lecteurs savent déjà qu'aujourd'hui, le *Maud* dérive quelque part au nord-ouest de l'île Wrangel, par 71 degrés de latitude nord, environ.

Le navire de l'expédition, cependant, n'eut pas à faire le voyage de Pointe Barrow. A Deering, en effet, Amundsen apprit qu'un schooner de Seattle, le *Holmes*, était quelque part au large, en route pour l'endroit où l'aéroplane devait prendre le départ. Il y avait là une belle occasion de gagner du temps et de permettre au *Maud* de cingler directement vers les hautes latitudes sans faire le détour, assez considérable, de la Pointe Barrow. Aussi leva-t-on l'ancre en toute hâte et, vingt-quatre heures plus tard, déjà, on eut la chance — une fois n'est pas coutume — de rallier le *Holmes*, en vue du Cap Hope (Espérance) le « coin » occidental de l'Amérique du Nord.

Les pourparlers ne furent pas longs. Une demi-heure après la rencontre, Amundsen, son pilote Omdal et le grand aéroplane passaient du *Maud* au *Holmes*. Et le 28 juillet 1922, à quatre heures du soir, le vaillant petit navire de l'expédition disparaissait vers le nord, emportant Wisting et ses compagnons. Simplement, on s'était serré la main en se disant « au revoir ». Quand sera-ce ?

La malchance, de nouveau, poursuivit Amundsen, avec lequel elle prit passage à bord du *Holmes*. Le 29 juillet déjà, le navire portant le grand aéroplane fut obligé de chercher, dans une petite baie, un refuge contre l'ouragan qui sévissait avec rage. Des cinq ancres qui retenaient le *Holmes*, trois

dérapèrent et le navire, drossé vers la côte rocheuse, n'échappa que par miracle au désastre. Avec un beau sang-froid, l'opérateur de cinéma qui accompagnait Roald Amundsen, « tourna » les péripéties de cette tragique journée. Cela a dû faire un beau film. Nous le montrera-t-on ?

Le *Holmes*, en fin de compte, n'atteignit pas sa destination. Le 14 août, alors que le bref été polaire courait vers sa fin, le navire n'était qu'à Wainwright-Inlet et il lui restait une centaine de kilomètres à parcourir avant d'atteindre, au milieu de mauvais temps continuel, la Pointe Barrow. Dans ces conditions, Amundsen, après avoir délibéré avec son pilote Omdal, estima plus sage d'établir sa base à Wainwright où il se fit débarquer et où, nous l'avons vu, il passa l'hiver 1922-23, en préparant sa randonnée aérienne, à laquelle il a dû renoncer.

Les quelques explications fournies ci-dessus, encore que très brèves, et fort incomplètes, auront peut-être suffi à donner aux lecteurs de la *Bibliothèque Universelle* une idée de ce qu'a été la vaste entreprise de l'explorateur norvégien. Au cours des multiples mécomptes qui l'ont assailli, lui et sa *Maud*, Roald Amundsen a montré qu'il savait dominer la mauvaise fortune et se rire des coups de la malchance.

A ce titre seul, l'histoire de ces cinq années d'expédition comporte une haute leçon de beau courage et de prodigieuse persévérance. Aussi valait-elle, je crois, la peine d'être brièvement contée.

RENÉ GOUZY.

Quelques progrès tangibles en Chine.

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE¹

Un premier article ayant donné une idée de la population, c'est-à-dire de la capacité de production et de consommation de la Chine, puis des communications, c'est-à-dire des moyens de faire venir ce qui se consomme et d'envoyer à d'autres ce qui se produit, il faut en venir à une esquisse nécessairement trop rapide et très superficielle de la situation commerciale et industrielle sous ses deux aspects : d'abord les besoins de consommation. et leurs conséquences dans l'importation, ensuite la production agricole, minière et industrielle et sa conséquence dans l'exportation. Se plaçant au point de vue des rapports de la Chine avec l'étranger, on laisse de côté ici le commerce intérieur.

La Chine produit avec une telle abondance qu'elle est plus que presque tout autre pays capable de se suffire à elle-même. Pays n'est au fond pas le mot juste ; il vaudrait mieux dire continent, et il est bien naturel que l'ensemble des contrées constituant la Chine se fournissent l'une à l'autre presque tout ce dont elles ont besoin. Cependant la Chine a eu quelque commerce extérieur depuis la plus haute antiquité. On peut dire que les tributs de ses vassaux ont été le début de ses importations. Les Khans des Huns lui envoyaient des chameaux, des chevaux et des chars ; la Corée, des perles, des zibelines et du bois. Soit par la route de terre traversant la Bactriane, soit par la route de mer aboutissant à l'Inde et aux ports de la Mer Rouge, il y eut, dès avant l'ère chrétienne,

¹ Pour la première partie, voir le numéro d'octobre.

un commerce actif entre l'Empire romain, c'est-à-dire surtout Antioche et Alexandrie, et la Chine. La Chine importait du verre, de l'amiante, des tissus et des broderies, des médecines et des pierres précieuses. Pendant le moyen âge, les relations avec l'Europe n'étant plus possibles, la Chine faisait venir des cotonnades et de la gaze, probablement de Mésopotamie, des épices et des parfums d'Arabie, de l'ivoire et des plumes de paon d'Inde et de Birmanie, des pierres précieuses de Ceylan, du bois de santal de Malaisie et des clous de girofle des Moluques. Les premiers commerçants étrangers à s'établir parmi les Chinois furent les Arabes qui fondèrent des comptoirs dans plusieurs ports sur la côte méridionale et développèrent un commerce florissant.

Malheureusement, les attaques des Mongols par terre et les incursions de pirates japonais amenèrent la Chine à adopter une politique d'exclusion qui s'accrut encore lorsque les Européens apparurent sur la scène au début du XVI^e siècle. Portugais, Espagnols, Hollandais et Anglais semblent avoir exporté de Chine beaucoup plus qu'ils n'y importèrent. Par terre, les Russes continuèrent à envoyer des fourrures.

Il y avait au fond bien peu de chose dont la Chine eût besoin que l'Ouest pût lui fournir. Ce ne fut qu'après l'invention des machines à filer et à tisser le coton à la fin du XVIII^e siècle, que l'Europe fut capable de faire une concurrence sérieuse à l'Orient dans les cotonnades. Jusqu'au début du XIX^e siècle encore, c'était plutôt la Chine qui en exportait sous la forme des célèbres nankins. En 1820, la Compagnie des Indes orientales n'importa en Chine que 4500 tonnes métriques de coton, 600 tonnes de fer, 840 tonnes de plomb (pour la fabrication des caisses à thé), 450 tonnes de poivre, 600 tonnes de bois de santal, 12.000 pièces de drap et 5000 pièces de cotonnade. Les autres maisons de commerce importaient à peu près les mêmes matières, avec en plus de l'opium. La Suisse envoyait des quantités considérables de la montre dite chinoise, parce qu'elle était fabriquée spécialement pour la Chine.¹

Les guerres avec l'Angleterre aboutirent au traité de

¹ Voir sur ce sujet fort intéressant le livre si documenté et admirablement illustré de M. Alfred Chapuis : *La montre chinoise*.

Nankin en 1842 par lequel Hongkong était cédé à l'Angleterre, et cinq ports, en particulier Shanghai, étaient ouverts aux commerçants étrangers. Les marchands européens s'enthousiasmèrent à la pensée de tout ce qu'ils allaient pouvoir vendre grâce à ces ports ouverts, et les Anglais à eux seuls importèrent pour 65 millions de francs en 1845. Il s'ensuivit une dépression commerciale, telle qu'il devait s'en produire encore plusieurs fois à cause d'idées exagérées des possibilités de la vente.

Cependant le peuple chinois apprenait de plus en plus à se servir d'objets étrangers, par exemple des allumettes, qu'on appelle encore « feu étranger », et de la lampe à pétrole. Mais en 1875, la plus importante des denrées importées était encore l'opium, suivi par les cotonnades et très au-dessous dans la liste par les lainages et quelques métaux. Un progrès très rapide fut accompli dans l'importation du pétrole : introduit en 1863, la Chine en acheta vingt millions de litres en 1879 et plus de cent millions en 1886, moment où l'on peut dire que l'emploi de l'huile végétale indigène pour l'éclairage a cessé sur un territoire assez étendu, en partie parce qu'une grande inondation du Yangtzé en 1884 avait détruit la récolte de graines oléagineuses. En 1911, l'importation était de un milliard de litres, et en deux ans, de 1918 à 1920, la valeur des importations de pétrole a presque exactement doublé.

A partir de 1880, les importations du Japon augmentèrent très rapidement. Encore au-dessous de 3 millions de taels en 1876, elles atteignirent 35 millions en 1899 et 247 millions en 1919. Le Japon envoya des cotonnades, souvent faites avec du coton chinois, et d'autres imitations de marchandises européennes, telles que les allumettes, le savon et les parapluies. Ainsi pour l'importation de produits occidentaux, le Japon est un très dangereux concurrent de l'Europe. Mais les Chinois sont unanimes à reconnaître que si les produits japonais sont bon marché et généralement bien présentés, ils sont fort au-dessous des européens pour la qualité.

Parmi les importations de moindre importance, il faut mentionner les appareils photographiques. La photographie

est entrée dans les mœurs chinoises d'une façon étonnante et il serait extrêmement mal porté de terminer une fête quelconque sans que les participants aient posé en groupe devant l'objectif.

Une brillante démonstration de ce que la réclame peut obtenir même en Chine a été fournie par l'introduction des cigarettes. La vieille Chine connaissait bien l'usage du tabac, mais c'était un tabac extrêmement faible et fumé dans de longues pipes n'ayant place que pour une petite boulette : après une ou deux bouffées, il fallait vider les cendres et remplir la pipe à nouveau. Était-il possible d'amener les Chinois à une transformation complète de leurs habitudes ? Une compagnie anglo-américaine entreprit de le prouver. Elle se donna pour but : que tout homme, femme et enfant en Chine prenne le goût de la cigarette. Elle fit une campagne préparatoire d'une grande envergure, répandant par tout le pays ses agents qui distribuaient gratis des cigarettes à tout le monde ; puis elle inonda le pays d'affiches fort habilement faites, qui maintenant encore sont sans rivales comme ornementation murale des villages et que l'on trouve dans les régions les plus reculées. Les affiches représentent très clairement la boîte, presque toujours de 10 cigarettes, pour laquelle il s'agit de faire de la réclame : parfois, c'est simplement un agrandissement énorme de la boîte avec une ou deux cigarettes sortant un peu. Il faut que le paysan qui ne peut pas lire le nom voie l'objet tel qu'il doit l'exiger du marchand. La compagnie a trouvé avantageux de lancer fréquemment sur le marché de nouveaux modèles de boîtes, tout en continuant la réclame pour les anciens modèles. Le succès a été prodigieux.

Un commerçant qui eut une bonne idée, ce fut celui qui lança en Chine les bouteilles Thermos. Elles eurent et ont encore une grande vogue. C'est que — fait que n'importe qui pouvait observer — les Chinois ne boivent rien de froid. Aussi une invention leur permettant de transporter leurs boissons tout en les conservant chaudes ne pouvait manquer de réussir auprès d'eux.

Dans ces dernières années l'électricité a été installée dans

beaucoup de villes et l'importation de lampes et autres appareils électriques a fait de très grands progrès.

Les automobiles, également, ont vite fait la conquête des fonctionnaires et des riches particuliers. C'est vers 1903 qu'elles firent leur apparition à Hongkong et à Shanghai. A partir de 1919, leur importation a beaucoup augmenté. En 1921 on estimait qu'il y avait en Chine 7000 voitures, concentrées dans la douzaine de villes possédant des routes modernes. Le goût chinois demande des autos peintes en couleurs vives et munies de rideaux de soie, de miroirs et d'autres accessoires de luxe.

De la Suisse, la Chine a continué à importer beaucoup de montres. Leur valeur en 1921 a été de huit millions de francs. La deuxième place dans nos exportations appartient avec six millions et demi à l'indigo chimique qui remplace de plus en plus l'indigo naturel avec lequel les neuf dixièmes des vêtements des Chinois sont teints. Puis viennent les machines pour un total d'environ cinq millions ; parmi ces machines, les plus importantes sont les dynamos électriques, celles à vapeur et les moteurs à gaz. Le lait condensé ne figure dans nos exportations que pour 350.000 francs et le chocolat que pour 174.000. La valeur totale des marchandises vendues à la Chine par la Suisse en 1921 a été de 22,7 millions de francs (3,1 millions en 1911). Il n'y a pas de raison pour que notre commerce avec la Chine ne se développe beaucoup plus. Jusqu'en 1918, il devait se placer sous la protection de la France, de l'Allemagne ou des Etats-Unis, ce qui entravait beaucoup son développement. Grâce au traité d'amitié enfin conclu avec la Chine en 1918, la Suisse a depuis 1921 un consul général à Shanghai. Quand il y aura une agence de banque suisse en Chine, grâce à laquelle les transactions financières seront beaucoup simplifiées, les principaux obstacles à l'essor des relations commerciales sino-suissees auront disparu.

Il faut pour réussir en Chine beaucoup de prudence, mais aussi la capacité de voir grand. Il s'agit de 400.000.000 de consommateurs, formant un groupe homogène ! Le mot du vieux diplomate Li Hung-Chang est toujours bon à répéter :

« Si vous réussissez à persuader aux Chinois d'allonger leur chemise d'un centimètre seulement, vous pouvez fonder plusieurs fabriques de cotonnades rien que pour suppléer aux nouveaux besoins ainsi créés. »

Il n'est pas possible de quitter le sujet des importations de la Chine sans toucher à la question de l'opium. On connaît la lutte acharnée menée par les meilleurs éléments du peuple chinois, et à laquelle le gouvernement mandchou prit une belle part, pour débarrasser le pays de ce fléau. En 1917, enfin, toute importation d'opium a pu être prohibée. Malheureusement la lutte n'est pas finie. D'une part, quand les généraux chinois se lancent dans une petite guerre et qu'ils ne peuvent pas se procurer de fonds autrement, ils forcent les paysans de leur territoire à planter des pavots, sur le produit desquels ils peuvent alors percevoir d'énormes impôts. D'autre part, si l'étranger n'envoie plus guère d'opium en Chine, d'autres stupéfiants sont envoyés en contrebande, qui sont encore bien plus nuisibles que l'opium. Il est navrant de remarquer sur les statistiques établies par la Société des Nations, que la Suisse exporte des quantités considérables de morphine, d'héroïne et de cocaïne, d'ordinaire par l'intermédiaire du Japon. En 1920, 2260 kilos de morphine ont été expédiés, à la connaissance de la Société des Nations, de Suisse au Japon, d'où ils ont probablement passé en contrebande en Chine. Or 2260 kilos font plus de 250 millions de doses ! Le chiffre établi par la Société des Nations est plus que confirmé par une grande fabrique suisse de produits chimiques qui estime notre exportation annuelle de morphine et d'héroïne à environ 5000 kilos, pour la fabrication desquels la Suisse importe de 40 à 50.000 kilos de morphine par an.

Deux attitudes sont possibles en face de cette situation. L'une a été représentée par un honorable chimiste de Zurich, qui a pu écrire à la *Semaine religieuse* de Genève (cité d'après le résumé de sa lettre dans le numéro du 5 août 1922) : « Si la Suisse occupe le deuxième rang sur la liste des nations qui exportent des opiacés, cela démontre la valeur de son industrie chimique, car la Suisse ne renvoie guère en Asie

l'opium même qu'elle en a tiré, elle y envoie les alcaloïdes qu'elle en a extraits, savoir de la morphine et de la codéine. C'est au gouvernement japonais à prendre des mesures pour que ces produits... ne tombent pas dans la main des personnes incompetentes qui en abusent. »

L'autre attitude consiste dans une action prompt et vigoureuse. Le premier pas doit être la ratification par la Suisse de la Convention de La Haye du 23 janvier 1912, par l'article 9 de laquelle les Etats signataires s'engagent à établir des lois et règlements pour restreindre à un usage légitime, c'est-à-dire médical, la fabrication, la vente et l'emploi de la morphine, la cocaïne et leurs sels dérivés. Cette convention a bien été signée par le ministre de Suisse en Hollande en décembre 1913, mais jusqu'en juin 1923 elle n'avait pas encore été ratifiée.¹ A ce moment, un mouvement en faveur de la ratification s'est produit dans les Chambres fédérales. Il faut espérer que l'intérêt enfin éveillé aboutira non seulement à la ratification de la Convention, mais aussi à l'adoption de règlements d'exécution énergiques qui fassent cesser entièrement cette honte pour notre pays.

Du point de vue de la production, la vieille Chine était une merveille si l'on tient compte de ses conditions de vie moyenâgeuses. Un immense pays où tous les climats favorables à l'agriculture se rencontrent, avec de grandes étendues de riches terres et presque partout beaucoup d'eau. Une flore naturelle plus abondante qu'en aucun autre pays tempéré, ce qui semble être dû à ce que la Chine a souffert moins que l'Europe et l'Amérique du Nord pendant les époques glaciaires. Une tradition agricole ininterrompue pendant probablement plus de 3000 ans, au cours desquels des méthodes empiriques mais fort sages se sont perfectionnées à loisir, telles que le choix des produits végétaux les plus nutritifs, l'emploi rationnel d'engrais naturels et de l'irrigation, l'élevage des animaux les plus économiques à nourrir : pores,

¹ Contrairement aux assertions des ennemis de la rectification, la convention a été ratifiée dès juillet 1914 par l'Angleterre, la France et les Pays-Bas. Dès lors, tous les pays d'Europe ont ratifié, sauf la Suisse (et peut-être le Luxembourg). La Turquie a ratifié ou promis de ratifier à la Conférence de Lausanne.

poules, canards, etc. Aussi le pays produit-il en abondance, en été, le riz, le maïs, les patates, de nombreuses variétés de fèves et autres légumineuses, la canne à sucre, le tabac et le coton. En hiver, poussent le froment, le chanvre, et des graines dont on tire de l'huile. Comme fruits, il y a l'orange, le citron, la pêche, l'abricot, la noix, la châtaigne, le kaki, le raisin, le jujube (semblable à la datte), la nêfle, la grenade, et, dans le midi, la banane, l'ananas, le lichi, le papave, etc. Mais excepté le thé, il ne semble pas que la vieille Chine ait exporté beaucoup de ses produits agricoles. Il paraît pourtant qu'un peu de camphre allait à Rome et plus tard du tabac en Russie.

La soie est un produit déjà à demi industriel. Cette industrie remonte à des temps fabuleux et l'exportation en fut faite dès l'antiquité. Mais après qu'en 1260 environ, le coton eut été introduit en Chine, la culture et la manufacture de la soie fut de plus en plus négligée au profit de la nouvelle matière textile plus économique. Ce fut la demande de l'Europe qui au XIX^e siècle causa une reprise de l'industrie, qui se poursuivit suivant les antiques procédés.

La deuxième grande industrie ancienne est celle de la porcelaine qui remonte au moins à l'année 900 de notre ère et qui resta sans rivale dans le monde entier jusqu'à ce qu'on réussît à l'imiter en Saxe. Parmi les autres exportations assez anciennes, on peut mentionner la laque du Sud et les tapis du Nord et de l'Ouest.

C'est bien dans le moyen âge complet que se trouve presque toute l'agriculture chinoise aujourd'hui encore. Les Chinois sont conscients de leurs succès dans ce domaine et les défauts de leurs procédés ne leur sont pas encore apparus. L'introduction des méthodes modernes n'en est donc qu'à son stage préliminaire, celui de la formation dans des écoles d'agronomie de jeunes Chinois qui répandront dans le pays les idées et les procédés nouveaux.

Une des premières choses à faire est de développer l'irrigation des terres du nord de la Chine — si riches, mais recevant trop peu de pluie — par exemple, par l'emploi de pompes à vapeur qui amèneraient à la surface l'eau abondante à une dizaine de mètres au-dessous du sol. L'entretien et la

création de forêts diminuera soit les sécheresses, soit les inondations dont les ravages sont fréquents et énormes, et impossibles à prévenir par la seule construction de digues : il en faudrait trop !

Un labourage plus profond, un choix de semences plus judicieux, des méthodes efficaces contre les insectes nuisibles et les maladies des plantes contribueront encore à augmenter la fertilité des champs. Et si ces méthodes perfectionnées sont aussi appliquées sur les grandes étendues de terres nouvelles que l'établissement des communications modernes rend accessibles, la Chine deviendra un des grands pays exportateurs de produits agricoles.

Déjà dans ces dernières années, sans qu'il y ait eu de modification dans les méthodes de cultivation, mais simplement parce que l'étranger s'est rendu compte des ressources existantes, les exportations de produits agricoles sont devenues considérables. Des maisons américaines ont établi de grands abattoirs de pores et de bœufs dans le centre de la Chine ; en 1921, 650 millions d'œufs ont été exportés de Chine sans compter plus d'un billion d'œufs dont le blanc et le jaune ont été exportés séparément sous forme liquide en barriques ou sous forme de poudre.

Le produit végétal qui se vend le plus à l'extérieur, c'est la fève, du moins la variété appelée soya. Elle croît principalement en Mandchourie. Plus d'un million de tonnes en ont été exportées en 1915. On s'en sert, en Europe et en Amérique, surtout pour en retirer l'huile qui s'emploie à la fabrication du savon, tandis que le résidu sert de fourrage pour le bétail. En 1920, l'exportation du soya atteignit à peu près le demi-milliard de francs, égalant presque celle de la soie.

Il faudrait mentionner aussi les autres huiles : celle d'arachide, employée à l'étranger pour la fabrication d'huile de salade et de margarine et dont l'exportation a déjà notablement amélioré la condition économique du Shantung et du Tcheli ; l'huile extraite de la noix de l'arbre *wu tung* (aleurites) employée pour la fabrication de vernis, parce qu'elle est celle qui sèche le plus vite ; l'huile de coton, l'huile de sésame, etc.

Lorsque les méthodes de transport auront été améliorées, que des machines seront employées pour l'extraction des huiles, et des raffineuses installées, l'industrie des huiles deviendra de toute première importance.

Par contre, il faut signaler que l'exportation du thé, après avoir atteint en 1886 le chiffre formidable de 130.000 tonnes, a presque continuellement diminué dès lors, surtout parce que l'Angleterre abandonne de plus en plus le thé chinois pour celui des Indes. La Russie était en train d'accroître beaucoup sa consommation du thé transporté comprimé sous forme de briques, souvent à dos de chameau, lorsque la révolution russe est venue arrêter complètement ses achats. Le seul espoir pour le rétablissement de l'exportation du thé est l'introduction de méthodes perfectionnées dans sa culture et sa préparation.

Avant d'en venir aux industries proprement dites, quelques mots des richesses minérales de la Chine.

On trouve du charbon dans toutes les parties de la Chine, surtout dans le Shansi et le Kansou. Le directeur de la carte géologique de la Chine a estimé que les réserves de charbon de la Chine sont de quarante à cinquante billions de tonnes, soit un tiers de celles de la Grande-Bretagne. (Il faut remarquer que ces chiffres sont beaucoup plus modestes que les estimations fabuleuses de Richthoffen et autres voyageurs.) Mais la vieille Chine n'a presque rien fait de ses richesses en charbon. Il a fallu la création des chemins de fer pour pouvoir commencer à développer l'extraction. Bien que des compagnies très importantes et très florissantes se soient déjà solidement établies, la production n'a atteint en 1920 que vingt-cinq millions de tonnes, tandis que la Grande-Bretagne en extrayait deux cent quatre-vingt millions et les Etats-Unis six cents millions. Aussi jusqu'à présent la Chine n'exporte-t-elle guère de charbon. Mais il n'y a pas de doute que la production n'aille en croissant très rapidement.

Pour le fer, on estime les réserves totales de la Chine à un billion de tonnes, soit un tiers de celles de la France avant la guerre ou un quart de celle des Etats-Unis. Il y a huit

fonderies construites ou en construction en Chine, mais tant que les facilités de transport ne seront pas augmentées, il n'est pas probable que cette industrie fasse beaucoup de progrès.

La moitié des ressources du monde en antimoine se trouve en Chine. L'emploi de l'antimoine dans la fabrication du matériel de guerre, en particulier des balles de shrapnel, fit beaucoup prospérer cette exportation pendant la guerre européenne. En temps de paix, l'antimoine s'emploie surtout pour la fonte des caractères d'imprimerie. Les mines d'étain de la Chine sont aussi très importantes.

Mais les deux principales industries de la Chine sont celles de la soie et du coton.

La production de la soie a constamment augmenté au cours du XIX^e siècle et la soie tient la première place dans la liste des exportations. Si sa production et sa vente à l'étranger ont continué leurs progrès, tandis que celles du thé diminuaient, c'est que d'énergiques mesures ont été prises. Une société internationale pour le développement de la sériculture en Chine, assistée par l'école d'agriculture de l'Université chrétienne de Nankin, et par l'Université chrétienne de Canton, a entrepris une étude de la culture du ver à soie et a trouvé que dans beaucoup de sections du pays, 85 pour cent des œufs provenaient de papillons malades et par conséquent produisaient des vers faibles dont beaucoup mouraient avant de devenir adultes, et le reste donnait des cocons et une soie de qualité inférieure. Les agences indiquées se sont mises à fournir des œufs sains. On aurait pu croire, et bien des critiques ne se sont pas fait faute de le dire, que les paysans se refuseraient absolument à accepter cette nouveauté-là. Il n'en fut rien. Les cultivateurs ne tardèrent pas à s'apercevoir que les cocons produits par ces nouveaux œufs étaient meilleurs et se vendaient plus cher. Aussi dans quelques-uns des endroits où les œufs garantis sains étaient distribués, la demande fut si enthousiaste qu'il y eut des émeutes et qu'on dut faire appel à la police pour organiser des queues, afin que tout le monde pût être servi. Le résultat est que dans les territoires où la graine sélectionnée est employée,

le nombre de papillons malades a été réduit à quinze pour cent. Avec le temps, il n'y a pas de doute que la maladie ne soit entièrement déracinée. On estime que cette simple mesure, exécutée jusqu'au bout, augmentera de trois à cinq fois la production actuelle.

Pour la filature de la soie, il s'est produit une transformation analogue. Les Etats-Unis consomment une énorme quantité de soie brute, mais les machines américaines perfectionnées ne peuvent plus employer les écheveaux chinois ordinaires, trop longs pour elles et insuffisamment uniformes. Malgré un chœur de prophéties affirmant que les fabricants chinois ne tiendraient aucun compte des propositions de changer leur tradition séculaire, un représentant de l'Association américaine des soieries vint visiter les filatures chinoises avec un film cinématographique représentant les nouvelles machines et leur fonctionnement, et montrant ainsi d'une façon frappante quels étaient les besoins de l'industrie américaine. Il fut si bien reçu et compris qu'en moins de cinq ans les filatures de Canton ont entièrement changé leurs méthodes : elles produisent maintenant l'écheveau normal américain. En conséquence, l'exportation de Canton a déjà doublé.

Quand cette transformation des filatures se sera étendue aux autres régions produisant de la soie, le tissage pourra se développer. Mais pour le moment il n'y a que très peu de fabriques modernes d'étoffes de soie, bien qu'il y en ait au moins une à Hangchow qui emploie des milliers d'ouvriers et qui financièrement réussit pleinement.

Quant au coton, on estime sa production totale à 4 ou 5 millions de balles, ce qui donnerait à la Chine le troisième rang parmi les nations productrices de coton. Mais l'exportation annuelle n'est que de 100.000 à 300.000 balles. C'est que le coton chinois, bien que très solide, est d'une fibre courte et crépue qui ne se prête pas à la fabrication d'un bon fil. L'école d'agriculture de l'Université chrétienne de Nankin et des associations de marchands et de fabricants intéressés, travaillent activement à accroître la longueur de la fibre par le sélectionnement des semences.

C'est dans la manufacture des fils et étoffes de coton que le plus grand progrès industriel de la Chine a été réalisé. Ici il importe de noter que, pendant les dix premières années, cette fabrication (par des Chinois) ne réussit pas, ce qui amena la plupart des gens à proclamer que la Chine ne deviendrait jamais une nation industrielle, les Chinois étant incapables de manier des capitaux considérables, de diriger un grand nombre d'ouvriers et d'employer des machines modernes.

Mais maintenant on voit des fabriques chinoises, au capital purement chinois, dirigées par des Chinois, avec des ouvriers chinois, tirant leur matière première de la Chine et vendant toutes leurs productions en Chine, qui paient un dividende de plus de 50 %. Il y a quatre-vingt-trois filatures de coton avec presque deux millions de broches. La production indigène de coton brut est insuffisante pour les besoins des fabriques et il faut en importer de grandes quantités. A son tour, la production indigène d'étoffes de coton est bien au-dessous de la consommation, et il faut y suppléer par l'importation. Il en résulte qu'on ne voit pour le moment pas de limites au développement futur de l'industrie du coton.

La variété des productions de la Chine et l'homogénéité de son peuple sur un immense territoire constituaient de grands encouragements à des échanges intenses. Aussi, de tout temps, la Chine a-t-elle eu une classe commerciale active et éveillée. Cependant le commerce n'a jamais pris l'ampleur qu'il aurait pu avoir, et c'est une des choses qui frappent le plus, quand on étudie l'ancien système social chinois, que le peu d'importance attachée aux commerçants. Dans la classification courante des couches sociales, les lettrés venaient tout d'abord, puis les agriculteurs, les artisans, et enfin les marchands.

Une des raisons pour lesquelles le commerce ne pouvait pas se développer était l'importance primordiale de la famille. Une entreprise commerciale était l'affaire d'une seule famille, ce qui assurait évidemment un intérêt personnel à l'affaire,

mais empêchait tout développement de grande envergure.

Puis ces différents petits commerces s'organisaient en corporations, avec beaucoup de caractères semblables à ceux de nos corporations du moyen âge, le principe fondamental étant la protection par les restrictions.

La vieille Chine possédait bien des banques, mais leur action était extrêmement limitée : tous les paiements se faisaient en argent métal, ou en bons immédiatement échangeables contre de l'argent, tous les comptes se réglait trois fois par an, et nos échafaudages modernes de crédit sont restés tout à fait inconnus à la Chine jusqu'à ces derniers temps.

Les échanges avec l'étranger, restreints du XVIII^e siècle à 1842 à la seule ville de Canton, se faisaient exclusivement, du côté chinois, par un petit nombre de marchands à demi fonctionnaires connus sous le nom de Hannistes. Quand l'Angleterre eut obligé la Chine à consentir à une plus grande liberté du commerce et que des maisons européennes purent s'établir sur territoire chinois, dans ce que l'on appelle les concessions étrangères, l'intermédiaire obligé fut le comprador, c'est-à-dire l'agent chinois de la maison étrangère, par lequel se font toutes les transactions et qui est encore aujourd'hui un très gros personnage.

Les débuts d'une des formes les plus caractéristiques du commerce moderne, la société anonyme, sont dus en Chine à l'initiative de quelques chrétiens. Frappés par le fait que c'était la méfiance entre groupements familiaux qui empêchait la collaboration de plusieurs capitaux pour l'établissement de plus grandes entreprises, ces quelques hommes décidèrent de fonder entre eux, et sur des principes chrétiens, le premier grand magasin à rayons de la Chine, auquel ils donnèrent le nom caractéristique de *Sincère*. Leur hardiesse eut à lutter contre de grosses difficultés et il sembla souvent que l'entreprise ne pourrait pas se soutenir. Dans leur zèle de progrès, ils voulurent tout de suite instituer le repos dominical : ils se virent obligés plus tard d'y renoncer. Malgré tout ils ont brillamment réussi. La compagnie fait beaucoup pour ses employés, pour leur instruction et leur récréation, et son

succès a été tel qu'il y a maintenant plusieurs maisons concurrentes.

Quand les méthodes nouvelles de commerce eurent été introduites dans un grand nombre de maisons, les vieilles corporations devinrent impossibles. Elles ont été remplacées par des Chambres de commerce qui semblent avoir un pouvoir considérable sur leurs membres. Elles constituent dans toutes les villes modernes l'organisme le plus influent ; ce sont elles que la population voit le plus volontiers parler et agir en son nom, et c'est sur elles que se fonde le plus d'espoir pour une participation plus active du peuple à la vie nationale, en particulier par le moyen d'interventions auprès des autorités politiques.

A partir de 1905, un assez grand nombre de banques modernes se sont fondées en Chine. Deux d'entre elles sont plus ou moins officielles, la Banque de Chine et la Banque des Communications, avec cent six et soixante-sept succursales respectivement. La plupart de ces banques semblent bien réussir et il s'en fonde de nouvelles chaque année. Une date très importante dans la transformation économique et politique de la Chine a été le 15 janvier 1921, quand les vingt-sept principales banques chinoises, organisées en un consortium, accordèrent au ministère des chemins de fer un prêt de six millions de dollars chinois (soit dix-huit millions de francs) pour l'achat de wagons exclusivement. Le point intéressant dans cet emprunt est que l'argent sera dépensé sous le strict contrôle des banquiers. C'est bien la première fois dans l'histoire de la Chine que les gouvernés exercent un contrôle effectif sur des actes du gouvernement, la tradition étant que si le gouvernement doit répondre autant que possible aux besoins du peuple, il n'a pas à admettre son ingérence dans la haute sphère de l'administration, où le vulgaire n'a rien à voir.

Les étrangers font leurs affaires par l'intermédiaire de leurs vingt-et-une banques, dont six sont japonaises, trois anglaises, y compris la très puissante Hongkong and Shanghai Bank, et deux françaises. L'une des françaises, la Banque Industrielle de Chine, est devenue célèbre par son

effondrement en 1921. Le gouvernement français a malheureusement mis bien longtemps à percevoir l'effet déplorable de ce premier krach parmi les banques européennes dans lesquelles le public chinois avait une confiance absolue. Malgré les fautes commises, la Banque Industrielle était un des meilleurs instruments de l'influence française en Extrême-Orient, et il faut espérer que sa remise sur pied sera prompte et complète.

Dans ces dernières années, plusieurs banques ont été fondées sur la base d'une coopération entre financiers européens et financiers chinois, ainsi une banque sino-italienne, une sino-norvégienne. Cet arrangement combine les avantages de l'extraterritorialité dont jouissent les étrangers et ceux de la connaissance du pays qu'ont les Chinois. C'est probablement sous cette forme-là qu'une banque suisse pourrait être établie le plus utilement.

Tous ces changements constituent une révolution économique de la Chine, mais cette révolution économique ne fait que commencer. Elle n'affecte encore qu'une très petite partie de l'immense territoire. Ce n'est qu'autour des ports principaux de la côte et des grands fleuves, et dans les plus grandes villes situées sur les chemins de fer que le XX^e siècle commence à s'établir. Dans tous le reste du pays, c'est bien encore le moyen âge ou l'antiquité qui règne.

A voir ainsi côte à côte l'ancien et le nouveau, on se rend mieux compte du saut incroyable que la transition de l'un à l'autre représente. L'évolution que l'Europe a accomplie en trois ou quatre cents ans, il faut que la Chine l'accomplisse en un demi-siècle ou qu'elle périclisse... Mais il est probable qu'elle ne périra pas et que nous aurons le spectacle, dans les années qui viennent d'une transformation fort dramatique.

Car ce n'est pas seulement dans le vêtement ou la façon de voyager, mais dans toutes les choses matérielles qui sont l'objet du commerce, que les effets de cette révolution économique se feront sentir.

A la vie calme et lente de la vieille Chine succède la vie intense, la hâte fébrile de nous modernes. A un système

social dans lequel la famille était tout, où la solidarité familiale étouffait sans doute, mais aussi protégeait et soutenait les individualités, va succéder la civilisation industrielle, où, pour répondre à l'appel des fabriques, les familles quittent les champs de leurs ancêtres, pis que cela, se dispersent, chacun ne pouvant désormais compter que sur soi-même, tout en devant faire face à des dangers économiques et moraux bien plus grands que tous ceux qui pouvaient exister auparavant.

Tandis que dans l'ancienne organisation commerciale et industrielle, les relations entre patrons, employés et ouvriers étaient toujours personnelles, la Chine doit se soumettre à l'organisation moderne, si impersonnelle et dure. Dans ces conditions, la vieille douceur chinoise, cette humanité qui fait le grand charme de l'ancienne Chine, mais qui se combine à la faiblesse et au laisser-aller, ne suffit plus. Il faut que les individus apprennent à résister, à lutter ; il faut des caractères forts, un individualisme de bon aloi. Pour cela l'éducation doit être entièrement transformée.

D'autre part, la création d'un système de communications un peu complet va faire disparaître l'esprit de clocher, — on pourrait dire : l'esprit de pagode — le provincialisme de la vieille Chine. Chaque province, dont les limites étaient déterminées par des raisons géographiques importantes, a, au fond, été jusqu'à présent un peu comme un pays séparé. Maintenant que la navigation à vapeur et les chemins de fer transportent les hommes et les choses rapidement et constamment d'une province à l'autre, l'intérêt aux choses nationales peut commencer à se développer.

Et puis, tandis que la vieille Chine se suffisait à elle-même et qu'elle en arriva à un isolement voulu, le gouvernement mandchou sentant non sans raison que sortir de l'isolement signifierait pour lui la ruine, la Chine nouvelle est en relations intenses avec le monde entier. Le premier effet a été — il ne faut pas s'en étonner — de donner conscience aux Chinois de leur vie nationale propre. Le nationalisme est l'état préliminaire de l'internationalisme. L'éducation nationaliste du peuple a été surtout faite par les boycotts des pays dont

ils avaient à se plaindre : par exemple le boycott du Japon ces dernières années.

Mais un peuple ne peut pas se passer d'un autre peuple, et les Chinois ont appris cette leçon. Le nouvel esprit mondial se développe le plus facilement dans la classe des commerçants où même les petits employés ont dû apprendre l'anglais et la géographie universelle ; les grands industriels et commerçants, eux, ont presque tous fait des études ou voyagé à l'étranger. Même parmi les ouvriers des fabriques, il y a plusieurs dizaines de milliers qui ont travaillé pendant la guerre en France dans les services auxiliaires des armées alliées. Ainsi le sens international est en train de se créer. En tous cas, les vieilles formes de la haine des étrangers, qui étaient dues surtout à l'ignorance, ont disparu à tout jamais.

Un grand danger qu'amène la transformation de la Chine, c'est la fièvre de l'argent. Ce que l'on possédait autrefois était surtout de la terre et l'on ne pouvait s'enrichir vite. Maintenant il y a toutes sortes de moyens de faire de l'argent rapidement. Les paysans, attirés par les salaires en argent liquide, consentent à travailler dans les fabriques à des prix beaucoup trop bas pour la vie des villes, et dans des conditions vraiment terribles. Et les industriels, tout étonnés de leur succès, réalisent des profits trop gros. Il n'est pas étonnant qu'il en résulte une agitation socialiste ou même bolchéviste parmi les ouvriers, en partie sous l'influence de ceux qui ont travaillé en France pendant la guerre.

Ainsi de quelque côté qu'on regarde, les idées et les idéals de la vieille Chine ne suffisent plus à la Chine nouvelle. La vieille morale, les vieilles religions, sont impuissantes devant l'envahissement de la vie moderne. La transformation économique rend inévitable une transformation intellectuelle, morale et religieuse qui, à son tour, renforcera les changements matériels.¹

PHILIPPE DE VARGAS,

Professeur à Pékin.

¹ Ce sujet a été traité dans mon travail paru dans le compte rendu des conférences de Sainte-Croix 1922 (La Concorde, Lausanne).

Autour d'une idylle.

NOUVELLE

I

Des scènes d'autrefois surgissent devant mes yeux... Et voici que m'apparaît l'originale et sympathique physionomie de Gaspard Vanuser, « le père Vanouse », comme on appelait le curieux bonhomme à Novelle, un village du haut Jura où il était venu, du fond de son Emmenthal, vingt ou trente ans plus tôt. On le surnommait aussi « le petit tambour ». Vous apprendrez pourquoi.

Ce dimanche-là, quelque temps après la guerre de soixante-dix, Gaspard Vanuser faisait de l'ordre dans son échoppe de menuisier rustique, tout en accablant de sages proverbes et de plus sages conseils un grand garçon à la taille d'athlète, au vif regard, aux joues pleines, au confiant sourire. La vaste pièce, assez mal éclairée par deux étroites fenêtres au verre poussiéreux, avait un air de musée. C'est que Vanuser a exercé à peu près tous les métiers, au cours d'une jeunesse nomade qui l'a conduit à travers toute l'Europe centrale avant de finir bourgeoisement dans un mariage avec une fille de Novelle rencontrée quelque part, en Alsace.

Il était charpentier, ébéniste, rhabilleur d'horloges et un peu mage, par surcroît ; on vantait même les cures merveilleuses dues à une tisane de sa façon. Il était encore tambour communal, « le petit tambour », précisément ; et, quoiqu'il eût conservé plus que de raison l'accent natal, il lisait si consciencieusement les avis officiels et autres à publier au son de la caisse, qu'on n'avait jamais songé à le remplacer.

Mince paquet de chairs plaquées sur de gros os qui saillaient partout, le front large, la face complètement rasée,

une crinière noire, que l'âge n'avait pu ni décolorer ni blanchir, se dressant en crête de coq sur la tête vieillie et fatiguée, le « père Vanouse » se promenait, les bras ballants, dans l'atelier encombré, et considérait souvent un portrait du général Dufour qui, dans son modeste cadre de bois bruni, pendait à l'une des parois. Mais une plainte sourde s'échappa de ses lèvres. Son genou avait donné contre un tas de planches entassées à la diable. Il gémit, dans ce patois jurassien qu'il parlait mieux que le français :

— *Câ adé où l'on oun mâ....*

Il n'acheva pas sa phrase, qui signifiait : « C'est toujours où l'on a mal qu'on se heurte. » Et il se tâta longuement.

— Ces sacrés rhumatismes ! poursuivit-il. Pas besoin de les chicaner.... Bah ! ça passera, comme tout passe....

Se rapprochant du grand garçon, qui s'était assis sur le malencontreux tas de planches et qui s'appêtait à subir patiemment l'assaut qu'il devinait, il lui pinça le menton et dit :

— Toi, mon neveu.... Ça devait sortir. Ecoute-moi !... Tu n'es pas ici depuis cinq semaines, et tu as déjà mis sens dessus dessous le cœur de Mareili.... Si tu te servais de ton rabet comme de ta langue, tu serais la perle des ouvriers. Sache-le, tu n'es que mon apprenti, et j'ai choisi mon gendre...

— Mais....

— Ta, ta, ta....

Retombant dans le dialecte de Novelle, il grogna :

— *An te prampe po in jô ; te l'é....* Oui, on ne te prendra pas pour un fou ; tu l'es. Vois-tu Mareili la femme d'un sans-le-sou tel que toi ? Elle est presque fiancée au fils du maire. Alors ?.... On mesure sa faim à sa bourse. Je te renvoie chez tes parents, dans ton trou de Heimenschwand, si tu ne m'obéis pas au doigt et à l'œil. Et ce sera « après la risatte lai pueratte », après les rires les pleurs. Enfonce-toi ça dans la caboche !

Il fallait que Sepp Vanuser, dont le père était un frère cadet du « petit tambour », eût singulièrement plu à l'unique enfant de Gaspard pour que celui-ci, sententieux mais débonnaire comme il l'était, y allât de ces reproches et de ces menaces.

Eh quoi ! toutes choses s'arrangeaient si bien ! Le fils du maire était si riche ! Mareili n'aurait pas demandé mieux que de l'épouser, avant l'arrivée de Sepp à Nouvelle. Voilà, elle n'avait plus sa mère pour la surveiller et la diriger. Or, un papa racorni, goutteux et maussade ne s'entend guère à démêler l'écheveau embrouillé qu'est une âme de demoiselle. Car Mareili est une demoiselle, qui est sortie en premier rang de l'école secondaire, qui a le goût de la toilette, et pour laquelle Gaspard Vanuser a diligemment amassé un magot plus qu'bonnête. Qu'il manque d'expérience dans les affaires de sentiment, il n'en a pas moins découvert le manège de cet enjôleur de Sepp. Ah ! les jeunes gens d'aujourd'hui sont plus malins que nous n'étions. Ils n'ont même pas un carnet d'épargne, ils ne sont pas même capables de gagner leur pain, qu'ils songent au jupon. Après tout, ce ne serait pas plus bête que cela de grignoter les économies du vieux en bécotant Mareili....

Sepp n'a point bronché. Evidemment, l'oncle Gaspard n'a pas tort de rabrouer son neveu. Est-ce qu'on entre dans une maison, est-ce qu'on y est accueilli comme un membre de la famille, pour aussitôt commencer une amourette avec la fille du maître ? On n'a rien, on n'est rien, et.... Non, Sepp n'a pas bronché. Cependant, il n'est pas rassuré du tout. Renoncer à Mareili ? Impossible. Elle-même ne voudrait pas. Attendre que tourne le vent ? A force de soumission, d'application au travail, mériter le trésor qu'on ne lui refusera plus ? Oh ! quelles ressources en lui d'énergie et d'espérance ! Comme il est décidé à tout pour conquérir la chère Mareili, qui sera sa fidèle complice !

Pour l'instant, il semble que Gaspard Vanuser ait soulagé sa colère. Profitons de l'aubaine et ne négligeons pas de flatter la toquade bien connue de l'oncle ! Il n'est qu'un moyen infailible de l'amadouer : l'amener gentiment à évoquer le glorieux épisode dont il fut le héros. Et Sepp de se plonger dans la contemplation du général Dufour qui parade, là, près de la croisée de gauche, sur son cheval de bataille. Il a feint si adroitement un élan d'admiration, que le père Vanouse l'interpelle d'une voix presque attendrie.

— Un gaillard, celui-là, hein ? Et je lui ai parlé, et il m'a parlé.

— Vous lui avez parlé ?

— Mais je t'ai raconté cette histoire ?

— Je ne crois pas, répond ce fin finaud de Sepp.

Un pieux mensonge ne charge la conscience de personne. Et l'oncle ne se doutera pas de l'innocent stratagème. Il a tant de fois narré la belle aventure, et à tant d'oreilles bénévoles ou résignées, qu'il ne compte plus. Redressant son maigre dos, il fourrage de la main sa sombre tignasse et se plante devant le portrait du général.

— Un gaillard, celui-là, répète-t-il en se rengorgeant.

Il continue :

— Un chef comme il n'y en a plus, comme il n'y en aura plus ! Herzog, respect pour lui ! Mais Dufour !... C'était à Gislikon.

— Gislikon ? interroge Sepp qui a son plan et qui tient à échauffer la yerve pour se concilier les grâces du père de Mareili.

— Naturellement, Gislikon, c'est de l'hébreu pour toi. Qu'est-ce qu'on vous apprend sur les bancs de vos classes meublées comme des palais ? Gislikon ! Là-bas, du côté de Lucerne. On marchait contre les catholiques. A cause des jésuites.... Le Sonderbund, parbleu ! Les deux armées étaient en présence et se mitraillaient furieusement : Dufour commandait la nôtre. Avec lui, victoire certaine. Pourtant, les autres se défendaient bien. Des Suisses, comme nous.... J'étais tambour, simple tapin. On ne recrute pas les tambours parmi les grands flandrins de ton espèce. J'avais une tête de moins que toi, mais des muscles que n'ont pas tes bras de laine. Comme je m'étais un peu perdu dans la bagarre....

— Vous vous étiez perdu ?

— Les balles sifflaient, le canon tonnait, le sang coulait.... Et ma foi, chacun pour soi, Dieu pour tous !... Je cherchais ma compagnie, quand j'aperçus une pièce embourbée que des artilleurs ne réussissaient pas à remettre d'aplomb. Ils avaient besoin d'un fier coup d'épaule. Je me débarrasse de ma caisse, j'enlève ma tunique, je retrousse mes manches.

Et allons-y ! Le renfort n'était pas de trop. Tout de suite, on a su qu'on ne s'époumonnerait plus pour le roi de Prusse. Un, deux, trois, hue ! Ça y était !... Un quart d'heure après, le canon était en batterie. C'est alors que passa le général Dufour. Etonné de voir un tambour dans l'artillerie, il me fait signe de m'avancer et me demande : « D'où es-tu ? » Salut militaire. Et moi, de répondre : « De Heimenschwand, dans l'Emmenthal. » Il me dévisage amicalement et me dit : « Un solide luron ! Ton nom ? » — « Gaspard Vanuser ». — « Bien. Je ne t'oublierai pas... Mais rejoins ton poste ! » — « Oui, si je retrouve mon capitaine ». — « Près de ce boqueteau, là... » D'ordre du général, j'étais caporal de tambour le même soir. Caporal, mon petit... Et voici mes galons.

Religieusement, il sortit d'une armoire des galons conservés dans une sorte d'écrin grossier, et qu'il étala sur un tonneau. Après un silence, il murmura :

— On m'en offrirait un monceau d'or, que je les donnerais pas.

Il les replaça dans leur cachette et ajouta :

— Ne t'ai-je pas montré déjà mon tambour de Gislikon ?

— Non.

— Un peu détendu, un peu usé. Une fameuse peau d'âne tout de même.

Et il retira du fond de l'armoire une lourde caisse, sur laquelle les baguettes étaient posées en croix. A part soi, il marmonna : « Tu battrais encore la charge, s'il le fallait. »

Ayant amoureusement palpé les vergettes, lentement serré les cordes, il se campa, les baguettes bien en mains, au milieu de l'échoppe.

— Ça t'amuserait, si j'essayais ?...

Un roulement endiablé. Puis, la martiale et dure mélodie de la *Bernermarsch* : plan, plan, rarataplan....

Soudain, il s'arrête, et, presque confus, il dit à Sepp :

— C'est dimanche... L'heure du sermon... Rentrons ça !...

On n'a pas trop de bons moments dans la vie, et j'ai eu un bon moment. Que je te dois, mon neveu. Et je n'ai pas l'habitude de ne pas payer mes dettes... Cet après-midi, une promenade en compagnie de Mareili... En es-tu ?

— Si j'en suis !

— Ah ! mais, je marcherai entre vous deux. Et pas d'œil-lades !... Mareili n'est pas pour toi. Compris ?

Gaspard Vanuser ne remarqua pas le sourire qui se jouait malicieusement sur les lèvres de Sepp.

II

Une accorte et jolie fille que Marie ou Mareili Vanuser. Brune comme son père, menue comme lui, mais plus fraîche que la fleur du pommier et plus saine que la bise du printemps. Et des yeux, si francs, si gais, si chauds, qu'Henri Vuille, le fils du maire, était fort excusable d'en avoir subi le charme sans aucun déplaisir. Sepp aussi, d'ailleurs. Et quelle active ménagère ! Bien qu'elle fût une « demoiselle », à en croire l'oncle Gaspard, elle n'avait pas voulu de domestique après la mort de la mère et elle tenait même, par surcroît, la modeste comptabilité paternelle.

Comme bien l'on pense, les avertissements comminatoires du « petit tambour » n'avaient pas refroidi l'affection de Sepp pour sa charmante cousine. Par exemple, on dissimulait de son mieux, lorsque Gaspard Vanuser paraissait en méfiance. De son côté, Mareili ne laissait point d'être une incomparable sainte Nitouche. Mais les souris ne dansaient pas, car le chat faisait bonne garde. Par malchance, l'oncle Gaspard était aussi casanier qu'il est possible de l'être. Ainsi, il avait réservé à Sepp toutes les commissions au village et toutes les courses dans les environs. Qu'il y eût une horloge à rapporter chez un fermier de la montagne, des meubles réparés à livrer dans la localité, des tisanes même à distribuer secrètement aux clients pour ne pas risquer une contravention, c'était invariablement le neveu qui opérait. Sepp et Mareili ne se rencontraient guère qu'aux repas et, le soir, pour les courtes veillées, le père Vanouse étant toujours présent. Le cœur n'en a pas moins son mystérieux langage et le hasard n'a jamais cessé d'être un dieu propice aux amoureux.

Un matin de juillet, Gaspard Vanuser dut, bon gré mal gré,

s'armer de son lourd bâton de coudrier et partir pour les Vacheries, un hameau situé à quelques kilomètres de Novelle. La femme d'un anabaptiste de là-haut avait les poumons gravement atteints. Elle n'avait foi que dans les herbes cueillies, séchées et pilées par le vieux Gaspard. Son état ne s'améliorant pas, en dépit ou peut-être en raison des breuvages qu'elle avait trop copieusement absorbés, son mari supplia Vanuser de se rendre personnellement aux Vacheries.

Mareili et Sepp auraient deux ou trois heures de liberté. Le mège n'était pas derrière la porte, que Mareili se précipitait dans l'atelier où Sepp était occupé à cercler le tonneau sur lequel le tambour de Gislikon avait déployé ses galons de caporal quelques semaines auparavant. Sepp lâcha son marteau et tendit les mains à la gentille enfant. Les doigts enlacés, sans paroles, ils se regardèrent jusqu'au fond de l'âme. Inattendueusement, Sepp se baissa jusqu'à effleurer de sa moustache naissante une joue aux fossettes si roses qu'elle appelait le baiser. Mais Mareili se recula, effrayée.

— Oh !...

Un visage contrit se renfroгна, une bouche amère balbutia :

— Si c'était Henri Vuille....

— Fi, le méchant !

— Je ne t'ai pas encore embrassée....

— Les garçons !... Que vous êtes drôles !... Si tu en as une telle envie, ne te gêne pas !

Il ne se fit pas prier deux fois. Et, de toute sa jeune ardeur, il étreignit le corps souple qui se pressait contre lui.

— Es-tu content ?

Mareili repoussa les mèches folles qui lui chatouillaient le front et s'assit sur le banc de charpentier, tout en conviant Sepp à s'asseoir auprès d'elle.

— Maintenant, sois sérieux ! A chaque instant, nous pouvons être dérangés par un client de papa. Et nous avons bien, bien des choses à nous dire.

— Bien des choses !

— Pas celles que tu imagines, Sepp. Celles-là, s'il plaît à Dieu, nous aurons toute la vie pour nous les dire... Tu auras terminé ton apprentissage dans un an ?

— Oui.

— Jusqu'à ce que tu sois un ouvrier, il n'est pas question de toucher un mot de notre mariage... N'aie pas cette mine d'enterrement ! C'est comme ça, parce que c'est comme ça.

— D'ici un an, il peut arriver....

— Quoi ?

— Henri Vuille....

— Ça, c'est mon affaire. Ne t'en tourmente pas !

— Comment t'y prendras-tu pour l'éconduire ? Et si ton père avait hâte que sa Mareili fût la belle-fille du maire ?

— Un peu de ruse et beaucoup de patience : avec ça, on va loin.

— Je ne serai tranquille....

— Moi non plus, je ne serai pas tranquille avant que nous soyons mariés. Mais écoute ! Henri Vuille finira bien par se lasser de moi.

Sepp hocha la tête. Est-ce qu'on se lasse d'une Mareili ? Est-ce qu'il s'en laisserait, lui ?

De sa menotte un peu rougie par les lavages et les besognes de la cuisine, mais si mignonne, elle caressa les rudes cheveux blonds de Sepp et dit à voix si basse qu'il l'entendit à peine :

— Puisque je t'aime ! Puisque nous nous aimons !

Il lui passa le bras autour de la taille. Elle le tint doucement à distance.

— J'ai commencé à décourager Henri. Qu'il ait du goût pour moi, que je sois l'un de ses nombreux caprices, il n'est pas de ceux qui reviennent quand on les a renvoyés. Un feu de paille, qui s'éteindra de soi-même pour peu que je veille à ne pas le rallumer. Aie foi en ta Mareili !

— Tu es... Tu es....

Dégringolant du banc de charpentier, Sepp s'agenouilla aux pieds de sa belle, qui glissa lestement à terre et le releva en riant.

— Nous attendrons, Sepp. Nous sommes sûrs l'un de l'autre... Tu me défrises... Et tu m'étouffes....

Elle était sur la poitrine de son ami et continuait à rire, des larmes de joie au bout des cils.

— Heureusement que je suis plus sage que toi ! Des pas dans le corridor....

Sepp sauta sur son marteau et, d'une poigne vigoureuse, frappa le tonneau qu'il était en train de cercler.

— Adieu !

Elle se sauva, en rajustant sa coiffure d'une main et en lançant, de l'autre, un baiser à Sepp qui tapait comme un sourd sur le ventre creux de sa futaille.

III

L'été, l'automne, l'hiver ont fui, du moins pour Gaspard Vanuser ; Sepp et Mareili ont trouvé que les saisons étaient d'une longueur de plus en plus démesurée.

C'est le soir ; ce sera bientôt la nuit, une nuit d'avril que tiédit un fort vent du sud.

Dans son étroite vallée, où coule le filet d'eau de la Raissette, le village étend, sur les deux bords de la route cantonale, en ordre plus que dispersé, les larges toits de ses maisons rurales, les toits pointus de ses immeubles locatifs. Horlogers et paysans y vivent côte à côte et même, la plupart du temps, les bonnes gens de Novelle font l'un et l'autre métier. L'ère des vastes fabriques ne s'ouvrira que plus tard, et c'est bien des années après seulement que finisseurs, repasseurs et remonteurs désormenteront leurs établis pour s'enfermer dans les casernes industrielles.

Des taches de neige parsèment encore les champs, et de blancs panaches semblent flotter au-dessus des profondes forêts de sapin qui, à droite et à gauche, enserrent Novelle de leurs sombres murailles. Gaspard Vanuser a mis le nez à la fenêtre ; il secoue la tête et dit :

— On est mieux chez soi que dehors !

Il retourne à sa place préférée, sur le banc de l'immense poêle en molasse grise, et bourre sa pipe. Mareili reprise des bas de son père. Sepp lit, ou feint de lire, un livre français qui serait passionnant s'il n'avait à lutter contre l'invincible concurrence de deux yeux noirs.

— Pourquoi n'aperçoit-on plus le fils du maire ? demande l'oncle Gaspard.

— Parce qu'il ne vient plus, répond Mareili.

— Et pourquoi ne vient-il plus ?

— Ce n'est pas à moi de l'aller chercher.

— Non... Mais....

— Si tu désires le savoir, on parle de ses fiançailles avec Mélanie Chopard.

— Des bêtises !... Quoique les Chopard aient du bien... Pas plus que moi.

— Ce que ça m'est égal qu'on ne le voie plus !

— Ne l'aurais-tu pas adroitement chassé d'ici, pour te rapprocher de celui-là ?

Du doigt, il désigna Sepp qui ne bougeait pas. Et il poursuivit :

— Si tu as manigancé ça, ce sera tant pis pour toi. Dans un mois, Sepp sera au bout de son apprentissage. Dans un mois, je réexpédie ton cousin chez ses parents. Et si tu n'as plus Henri Vuille pour te consoler, tu ne me reprocheras rien.

Mareili se tait, mais il y a comme une lueur d'ironique bravade sous ses paupières.

On n'était pas au lit depuis une heure, chez les Vanuser, lorsque Sepp, qui ne dormait pas, rejeta ses couvertures et s'élança vers la croisée de sa chambrette, sous les combles.

Des gerbes de flamme jaillissaient d'un hangar à foin, dans le bas du village. Un cor d'alarme lançait de déchirants appels et des pas de course martelaient le macadam de la route. Habillé en trente secondes, Sepp descendit quatre à quatre son escalier et réveilla l'oncle Gaspard.

— Il ne brûle pas chez nous ? questionna celui-ci.

— Non, c'est la remise des Chopard.

— Diable ! avec ce fohn....

Quelques minutes après, Gaspard Vanuser, sa caisse de tambour communal bien assujettie, trotta derrière Sepp et battait la générale à tour de bras. Déjà, le feu s'était déclaré dans la grange des Vuille. Les pompiers avaient beau travailler comme des forcenés. Cet infernal vent du sud égrenait de toutes parts des étincelles et des tisons qui se collaient aux

parois tavillonnées, aux toitures en bardeaux. Monotone et lugubre, la générale du père Vanuser promenait son *ran, ran, ran*, d'un bout à l'autre de Novelle.

L'incendie ne put être maîtrisé qu'à l'aube.

Gaspard Vanuser n'avait plus vingt ans. Les émotions et les fatigues de cette nuit le brisèrent. Il dut s'aliter quelques jours. Refusant le secours du médecin, n'acceptant même pas qu'on lui administrât ses propres tisanes, il rabrouait Mareili en pleurs et ne pouvait souffrir la présence de Sepp. Quand il lui fut possible de se lever, et, bien qu'il se sentit très faible, il gagna son atelier à pas chancelants et, sans adresser un mot à son neveu qui rempaillait une chaise, il choisit cinq planches de sapin qu'il commença d'équarrir.

Son ouvrage n'avancait pas, et Sepp ne savait trop ce que l'oncle Gaspard avait dans l'esprit. Cependant l'idée du bonhomme se précisa. N'était-ce pas un cercueil qu'il préparait ? Mais pour qui ? Il n'y avait pas en de morts récentes dans la paroisse.

On n'osait l'interroger. Perplexe et muet, Sepp façonnait machinalement des tiroirs de commode. Consternée, Mareili essuyait ses larmes en silence et se désespérait.

Le lendemain de Pâques, après le repas de midi, Gaspard Vanuser, d'une voix presque tendre, dit à Mareili et à Sepp :

— Je vous attends, tous les deux, dans la boutique. Vous pourrez me rejoindre d'ici un quart d'heure.

Lorsqu'ils entrèrent dans l'échoppe, le père Vanuser, son képi sur l'oreille, ses galons de caporal légèrement cousus aux manches de la veste, prit d'une main tremblante le tambour de Gislikon et l'appuya au cercueil de sapin qu'il venait d'achever. Un mélancolique sourire éclairait son visage amaigri. Son petit œil, couleur de noisette mûre, brillait étrangement. Ayant saisi ses baguettes, il fit sonner la *Bernermarsch* sur la peau d'âne.

— Ce n'est pas trop mal, grommela-t-il, en remplaçant la lourde caisse dans l'armoire. Mais ça ne chante plus comme à Gislikon, et le général ne serait pas trop content de moi.

Brusquement, il se redressa et, d'un ton qu'il s'ingéniait en vain à rendre bourru, il cria :

— Hé ! vous deux... Plus près,... tout près de moi !

Sepp et Mareili, plus pâles que le bois blanc de la bière, s'approchèrent de Gaspard Vanuser, qui soupira :

— Ma dernière demeure... Là... Avec six pieds de terre...

— Papa ! gémit Mareili.

— Je n'en ai plus pour longtemps... Ta main, fillette !

Et la tienne, sacré têtù d'Allemand !

Il emprisonna les mains de Sepp et de Mareili entre ses doigts gourds.

— C'est bien vrai, que vous vous aimez ?... Ne parlez-pas ! Inutile... Sepp continuera mon commerce, si Mareili est d'accord... La maladie nous montre mieux les choses que la santé... Sacré têtù d'Allemand ! redit-il, sans même se douter du piquant que sa prononciation d'Heimenschwand prêtait à cette apostrophe. Et puis, il faut bien être un peu jeune avec les jeunes, et fou avec les fous.... A présent, c'est le caporal qui commande : Rompez !... Sepp aura son après-midi libre et, s'il ne lui est pas désagréable de le passer auprès de Mareili... Vous êtes encore là ?... Non, non, pas d'embrassades !

Et, tournant le dos pour leur cacher ses joues humides, il tapota sur sa bière l'air de la retraite.

Le premier lundi de mai, dans le cercueil où Mareili avait pieusement déposé galons et képi de Gislikon, le père Vanouse partait pour le cimetière de Novelle.

VIRGILE ROSSEL.

Lettre de Berne.

Erreurs démocratiques. — Le litige des zones. — La votation du 3 juin et la régie des alcools. — Une grande erreur : l'électricité sur nos chemins de fer.

Efforçons-nous de parler du conflit des zones avec impartialité, bien que l'on ait peine à garder l'esprit libre et le jugement sain quand les intérêts et les amours-propres sont en jeu. Pour nos confédérés la difficulté est encore aggravée du fait que la plupart d'entre eux, ignorants ou mal informés de l'affaire elle-même, animés par contre de sentiments hostiles à la France, regardaient beaucoup plus du côté de la Ruhr que du côté de Genève. Ce parti pris irraisonné les a mal conseillés ; la votation du 18 février, qui a réduit à néant les patients efforts du gouvernement fédéral et de ses négociateurs pour liquider au moyen d'une bonne convention un litige épineux, restera une des grosses erreurs de notre démocratie.

Dès le début, les diplomates avaient compliqué le problème. Malgré la hâte de la France d'arriver à une solution et l'ardent désir du Conseil fédéral de faire reconnaître à nouveau notre neutralité dans un acte international, nous n'aurions pas dû consentir à l'article 435 du traité de Versailles, puisqu'à nos yeux l'adoption d'un texte déclarant que les traités de 1815 et 1816 « ne correspondent plus aux circonstances actuelles » impliquait seulement la revision de points secondaires du régime existant et non la renonciation aux zones franches de la Haute-Savoie et du pays de Gex. Nous avons agi en toute bonne foi, avec une entière franchise, mais les réserves au sujet d'une modification de la structure douanière des zones qui accompagnaient notre acquiescement à l'article 435 donnent, à tort, l'impression que nous n'étions pas très au clair sur le sens exact des mots ; elles apparaissent, à première vue, comme de quelqu'un qui cherche à rattraper une concession faite un peu à la légère.

Le débat, s'il se continue devant une cour d'arbitrage, rapportera sans doute la preuve que la France ne pouvait pas ignorer, déjà avant l'adoption de la teneur définitive de l'article 435, dans quel esprit et dans quelles intentions nous

y souscrivions. Ceci ne veut pas dire qu'elle a été, elle, de mauvaise foi. La France n'avait cessé de proclamer que le système des zones avait fait son temps et qu'elle avait le droit absolu de transférer ses postes de douaniers à sa frontière politique. A son avis, la chose allait de soi. De sorte qu'au moment de la conclusion du traité de paix nous nous sommes trouvés, elle et nous, dans la position de deux personnes qui ont chacune une idée préconçue et qui ne doutent ni l'une ni l'autre qu'ils la feront partager à leur interlocuteur. Le mot de M. Clémenceau à M. Ador : « Arrangez cette affaire au mieux », est à cet égard caractéristique.

En réalité l'opposition des deux thèses était irréductible : elle a éclaté tout de suite. Logiquement, un prompt arbitrage aurait dû suivre la publication du traité et de ses annexes. Au lieu de cela, les gouvernements français et suisse ont cherché en vain pendant trois ans à accorder des opinions inconciliables. Pour des raisons assez compréhensibles, d'ordre politique aussi bien que d'ordre économique, la France ne voulait plus laisser distraire de son système douanier une portion du territoire national. De notre côté, nous nous efforcions de conserver à Genève le privilège des zones franches. Mais les petites zones seules nous sont garanties par les traités, le maintien de la grande zone, beaucoup plus importante, dépendait du bon vouloir de la France. Le Conseil fédéral sentit le danger de l'intransigeance. Aidé par des négociateurs habiles, il conclut la convention franco-suisse du 7 août 1921 qui sacrifiait le principe du maintien des zones, mais assurait en revanche à Genève des avantages économiques de tout premier ordre. La sagesse n'est pas toujours récompensée ; après une campagne détestable d'excitations contre la France, menée par un groupe de nationalistes genevois, par les socialistes et par les chefs du mouvement germanophile, le peuple suisse a désavoué ses autorités.

Il est évident que cette manière d'envisager le problème devait être plus que désagréable à nos voisins, encore qu'ils aient masqué leurs sentiments sous les formules courtoises d'amitié traditionnelle usitées depuis si longtemps dans le langage diplomatique entre nos deux pays. Mais leur déplaisir, si justifié fut-il, s'est traduit d'une manière qui dépassait leur droit. On se souvient de la note étrange par laquelle, au mois de mars, M. Poincaré ou plutôt un de ses chefs de service incitait le Conseil fédéral à passer outre à la volonté populaire exprimée le 18 février. Le gouvernement de la République trahissait ainsi une ignorance ou une méconnaissance complète de notre droit public. Au geste inamical de la majorité du peuple suisse il répondait par une suggestion offensante pour le Conseil

fédéral ; les conditions vitales de notre démocratie lui échappaient ; il se montrait incapable de comprendre le sens de nos institutions. Se rendant compte de l'effet désastreux que l'impair de son scribe avait produit en Suisse, M. Poincaré le répara tout de suite, avec élégance ; mais il ne modifia pas d'une ligne les dispositions de son gouvernement, les inutiles échanges de notes de cet automne l'ont bien montré ; sourd à nos protestations, il a rendu exécutoire la loi du 16 février 1923 qui supprime non seulement la grande zone du Faucigny et du Chablais, création unilatérale de la France en 1860, mais les petites zones établies par les anciens traités. Or, celles-ci ne peuvent être abolies que d'un commun accord, si les termes de l'article 435 du traité de Versailles gardent une valeur. La France, desservie peut-être par son personnel diplomatique ou trop vite impatientée par ce qu'elle a cru être de notre part des lenteurs voulues, la France s'est laissée entraîner, vis-à-vis de nous, petite nation, à un coup de force, à un abus de sa puissance. Faute déplorable qui lui préjudicie plus qu'à nous et qui cause à ses amis de ce côté du Jura le plus vif chagrin. Nous avons eu vis-à-vis d'elle, le 18 février, un procédé rien moins qu'aimable, c'est entendu, et par-dessus le marché d'une lourde maladresse ; elle nous a répondu d'abord par une immixtion déplacée dans nos affaires intérieures, — de cela nous ne parlons plus, — ensuite par un acte brutal, l'arrivée de ses douaniers à la frontière, contre notre volonté, au mépris des traités. Ce fait seul importe. Désormais, quelle que soit l'issue finale du conflit, la balance des torts a penché du côté de nos voisins. Que signifient les avantages matériels, très minimes, des petites zones pour Genève, à côté du dommage moral qu'ils se sont causé ? Chez eux, heureusement, la raison a fini par reprendre le dessus ; l'attaire s'achemine vers l'arbitrage. Encore une fois, mieux eût valu commencer par là.

— La vilaine propagande qui nous a fait rejeter la convention du 7 août 1921 porte des fruits si amers qu'il n'y a plus beaucoup de gens, du moins dans les cantons romands, pour nier que nous nous sommes trompés. Paraîtra-t-elle présomptueux en soutenant que le peuple suisse s'est trompé également lorsqu'il a repoussé le 3 juin le nouvel article constitutionnel relatif à l'extension du monopole de l'alcool, pardon : de la législation sur l'alcool, comme disaient pendant la campagne plébiscitaire les partisans de la réforme, dans leur souci un peu puéril de ne pas effrayer les gens par l'emploi du mot monopole. Au point de vue éthique, la revision projetée rendait à la régie des alcools la maîtrise du marché et des prix dont la surproduction d'eaux-de-vie de fruits à cidre l'a dépossédée ; au point de vue financier, elle procurait à la Confédération et aux cantons des

recettes abondantes. En outre, elle faisait disparaître le caractère hybride d'une régie administrée par le gouvernement fédéral au profit des cantons et devenue par la force des choses à peu près indépendante ; dans la mauvaise organisation actuelle les cantons se bornent à toucher les sommes réparties entre eux les années grasses, et la Confédération contrôle ce service spécial, qu'elle est censée diriger, avec moins de sollicitude que si elle était intéressée aux bénéfices. La décision populaire qu'expliquent l'antipathie des électeurs pour les monopoles et pour les restrictions et l'impopularité qui s'est attachée à la régie, a réduit cette dernière au rôle d'une concurrente de l'industrie privée vendant l'alcool à des prix effrayants de bon marché ; elle lui a enlevé toute efficacité comme instrument de lutte contre l'alcoolisme. En fait le monopole est supprimé. L'établissement fédéral aujourd'hui impuissant et discrédité devrait faire place à un impôt de consommation sur les boissons distillées ; mais les pouvoirs publics auront sans doute de la peine à s'accoutumer à cette idée.

— Il a fallu beaucoup de temps et des circonstances spéciales : la pénurie de charbon due à la guerre, puis la calamité du chômage pour qu'ils se décidassent à imprimer un élan plus vigoureux à la transformation de nos chemins de fer par l'électricité. Des administrations privées seraient-elles entrées plus rapidement dans cette voie ? Adversaire impénitent du rachat j'aime à supposer que oui. Mais cette question semble oiseuse à qui se place sur le terrain des faits. Nous sommes obligés de reconnaître que M. le conseiller fédéral Haab et la direction actuelle des C. F. F., appuyés par la majorité des Chambres, font leur possible pour réparer le temps perdu. Grâce à eux, d'ici peu d'années nos lignes nationales seront équipées. A l'instar de l'audacieux et opiniâtre canton de Berne, ils ont entrepris la création de lacs artificiels dont les eaux alimentent des usines capables, ou peu s'en faut, d'actionner tous les trains circulant sur le réseau suisse. Les gigantesques travaux déjà terminés ou en cours d'exécution dans nos montagnes, Amsteg, le lac Ritom, Barberine, resteront des exaltations magnifiques du génie de l'homme asservissant les forces naturelles.

L'on est heureux de penser qu'en ce domaine notre pays consacre son énergie à la réalisation d'une œuvre de progrès.

OTTO DE DARDEL,
Conseiller national.

Lettre de Paris.

Barbette. — L'art nègre. — L'exposition Drian. — A l'Académie. —
Le Louis XIV de Bertrand.

— Avez-vous vu Barbette ?

— Barbette ?

— Barbette ! Il faut aller voir Barbette. Allez voir Barbette !

—?

— Je ne vous dis rien ; vous verrez : allez voir Barbette.

On subit dix fois cette petite conversation ; et on finit par aller voir Barbette. On entre vers dix heures au Casino de Paris ; on assiste aux dernières scènes d'une revue morne, magnifique et stupide : or sur or, rebrodé d'or ; des Mille et une Nuits de carton et de feux de Bengale. Entr'acte. Les nègres du foyer jouent et chantent : *We have no bananas to day*. La toile se relève sur un décor tout noir. Barbette paraît.

C'est une assez jolie jeune femme en robe de soirée, les bras nus, la gorge nue, les jambes nues sous une courte jupe à franges. Cheveux blonds ébouriffés à la Pearl White. Infinitement de grâce, d'aisance, de distinction même. Elle monte sur la corde tendue qui traverse la scène ; elle y marche, y court, y danse, y fait des pointes et des pirouettes. Elle vole, elle plane, elle flotte, elle n'a pas de poids. Puis elle enlève la jupe frangée, apparaît en petit pantalon, monte au trapèze, et se livre, au-dessus de l'orchestre, au-dessus des fauteuils, jetée du haut de la frise au bord des galeries, dans un silence haletant, effrayé, aux plus folles, aux plus périlleuses acrobaties. Et toujours cette aisance, cette facilité, cet air de se jouer, comme une hirondelle au bord d'un abîme. Elle redescend enfin, salue dans un tonnerre d'applaudissements, disparaît, reparaît encore pour redisparaître. Les applaudissements la rappellent une dernière fois. Alors, d'un geste gracieux, un peu timide, elle enlève sa perruque blonde : c'est un homme.

L'assistance est ahurie ; les vieux messieurs des premiers rangs s'indignent ; les dames, dans les loges, portent la main

à leur cœur avec de petits ah ! troublés. Pourtant, dans tout cela, rien de déplaisant, rien de ridicule, rien d'équivoque. Barquette n'est pas un travesti, c'est un oiseau, un sylphe, un elfe, un génie de l'air : Ariel au music-hall.

Ainsi, du moins, l'affirment les poètes. C'est, disent-ils, bien mieux qu'une femme ; c'est l'idée d'une femme réalisée par un grand artiste ; la nature est dépassée, l'art triomphe. Pygmalion est à genoux devant Galathée ; seulement Galathée et Pygmalion ne sont qu'une seule personne. Le mythe antique reçoit une interprétation nouvelle.

Tel Barquette, célébré des poètes, est devenu le héros du moment. Il convient de lui avoir été présenté, de l'avoir rencontré dans le monde. Des duchesses l'invitent à dîner avec le nonce du pape. Lui-même assiste, paraît-il, à son propre triomphe avec beaucoup de surprise et un peu d'embarras. Il n'y comprend rien. Il ne voulait être qu'acrobate ; et, par un caprice de la mode et des muses, le voilà devenu ange. Or le rôle d'ange est plus périlleux encore que celui d'acrobate. Il vaut mieux tomber d'un trapèze que du ciel : on tombe de moins haut.

Au surplus le goût du music-hall, comme celui des fêtes foraines et des tirs de pipes est un signe du temps. Les belles dames exposent sur leurs commodes de laques, entre un bleu de Chine et un berger de Chelsea, des boules de verre achetées au bazar. On s'amuse du clinquant, non pas parce qu'il imite la richesse, mais parce qu'il est impuissant à l'imiter. Papier d'or et jeux de glaces.

— Un autre signe du temps, c'est l'engouement pour l'art nègre. L'exotisme est un goût de toutes les époques : Bacchus indien, rois mages, Chinois de potiches et de paravents, Japon des Goncourt. Mais l'antique Asie, les Indes, les « Iles » d'autrefois semblaient épuisées. Restaient l'Afrique, l'Amérique, l'Océanie, toutes les îles encore inconnues. Cette mode de l'art nègre, vieille déjà de plusieurs années, vient de recevoir, en quelque sorte, une consécration officielle. Au musée des Arts décoratifs, s'ouvre une Exposition des arts indigènes des colonies françaises et du Congo belge. Ainsi le patriotisme — lui aussi mode nouvelle et signe du temps ! — fait passer, aux yeux des bonnes gens ce que l'art nègre aurait peut-être, sans lui, de rébarbatif et de repoussant ; et les critiques d'art, rassurés, nous expliquent dûment les beautés des sculptures dahoméennes ou des bijoux de la Côte d'Ivoire. Et l'on se pose de graves questions. L'art nègre d'Afrique est-il entièrement primitif ou bien a-t-il subi l'influence de l'Egypte pharaonique ? Voilà de quoi passionner une génération d'érudits et leur permettre d'élever de ces belles tours de cartes que

sont les théories scientifiques, et qui montent, montent, et puis s'écroulent tout à coup : et il n'en reste rien qu'un souvenir dédaigné et un plat désordre de carreaux et de piques d'où s'élèveront bientôt de nouvelles tours, aussi hautes, aussi orgueilleuses, aussi vaines.

— Les « petits maîtres » comme le célèbre M. Drian, qui vient d'exposer à la somptueuse galerie Charpentier des dessins, des portraits, des compositions décoratives, n'ont pas, sans doute, un très vif intérêt artistique. Mais ils ont déjà, ils auront surtout plus tard, une réelle valeur documentaire. Ces œuvres, tout à fait étrangères aux grandes tendances de la peinture contemporaine, sont du moins le miroir fidèle du goût courant, des modes passagères, des élégantes manies. Les curieux, un jour, feuilletteront avec avidité les carnets de M. Drian, y chercheront ce que fut la femme de 1920 avec ses robes, ses coiffures, ses poses, les mille détails de sa vie intime, comme on retrouve la femme du XVIII^e siècle aux estampes de Cochin, de Saint-Aubin ou de Debucourt. Ils y apprendront que la créature bizarre, plate, sans taille, court-vêtue, enluminée d'ocre et de carmin qui dansait le shimmy aux années d'après guerre, aimait aussi les fleurs simples et naïves qui lui ressemblent si peu, les zinnias, les dahlias, les œillets d'Inde. Si M. Drian les dispose en bouquets et en guirlandes, ce n'est pas qu'il les aime, soyez-en sûr ; c'est qu'on les aime. Aussi, plus encore qu'aux fleurs véritables, elles ressemblent aux fleurs qu'Eliane brode sur ses chapeaux. Pour moi, j'ai appris plus d'une chose à l'exposition de M. Drian : J'ai appris que le goût de Venise et le goût de Versailles n'étaient pas, comme je le croyais, choses du passé. Apparemment les dames élégantes s'amusent encore à des tricornes de fantaisie, et à des « baûtes » de dentelle d'argent qu'elles trouvent « follement Venise ». Quant à l'affreux, au sinistre masque de plâtre blanc, elles n'ont garde d'en couvrir leurs yeux ; elles le portent à la main ; il est vrai que, masquées, on ne les reconnaîtrait pas. Est-ce Beardsley qui, ayant représenté l'archevêque de Canterbury se promenant en brouette dans les jardins de Lambeth Palace, lui avait couvert le visage d'un masque pour qu'on ne vît pas la ressemblance ? M. Drian fait tout le contraire. Ses vues de Versailles aussi sont d'un Versailles en toile d'argent pour femmes du monde et bal de l'Opéra : beaucoup de paniers et pas de corset.

— Elections à l'Académie. M. Dorchain est candidat au fauteuil de Jean Aicard. M. Dorchain n'est pas nommé. Depuis que j'existe, il me semble que M. Dorchain, à chaque vacance, se présente à l'Académie. Ainsi, comme il y a un secrétaire

perpétuel, il y a des candidats perpétuels. Ce fut longtemps feu M. de Pommairol. Ce fut, c'est encore, M. Auguste Dorchain. M. Dorchain a été dans sa jeunesse un assez aimable poète, disciple de Sully Prudhomme, auteur de la *Jeunesse pensive* et de *Vers la lumière*. Mais plus personne n'en sait rien. Aux yeux du monde, M. Dorchain n'est qu'un candidat à l'Académie. Destinée mélancolique ! Pourquoi ne le nomme-t-on pas ? Il n'est pas sans talent ; et, d'ailleurs, le talent n'est pas la seule valeur que reconnaisse l'Académie ; elle pourrait, en nommant M. Dorchain, récompenser du moins une infatigable patience, une obstination méritoire. Mais l'Académie est capricieuse ; elle accueille les uns, elle repousse les autres, sans qu'on sache trop pourquoi. Et il est fort bien qu'il en soit ainsi. « Ce n'est point un paradoxe, disait M. France, d'affirmer que les mauvais choix sont indispensables à l'existence de l'Académie française. Si elle ne faisait pas dans ses élections la part de la faiblesse et de l'erreur, si elle ne se donnait pas parfois l'air de prendre au hasard, elle se rendrait si haïssable qu'elle ne pourrait plus vivre. »

C'est ainsi qu'elle refuse absolument de donner un fauteuil à M. Abel Hermant. Et pourtant, sans être un grand écrivain, M. Hermant est un écrivain considérable. Il passe, non sans quelques bonnes raisons, pour un des premiers romanciers de ce temps. Sa verve, sa méchanceté, son ironie ont amusé plusieurs générations de Français, et même d'étrangers, car les livres de M. Hermant sont lus dans toute l'Europe. Un pianiste roumain me disait un jour que les deux plus grands auteurs de la France étaient Voltaire et M. Hermant. C'est, peut-être, beaucoup dire. Mais M. Hermant est au moins un très agréable satirique ; il a flagellé en riant les travers, les ridicules, les vices de toute la société contemporaine. Son œuvre est un monde, non pas tout à fait de vivants, mais de marionnettes et de fantoches qui donnent, un instant, l'illusion de la vie. M. Hermant, en outre, parle la plus pimpante des langues mortes. Ses écrits sont de ravissants thèmes latins, tout farcis d'expressions empruntées aux meilleurs maîtres classiques. Et pourtant rien ne sent moins le collège. Ce grammairien est le contraire d'un pédant. Oui, plus on y pense, et plus on trouve que sa place est sous la Coupole. Mais l'honneur ne serait pas pour lui. Et, ce qui me surprend, c'est qu'un homme de tant d'esprit, et qui s'est si bien moqué des autres, s'obstine, comme un obscur Dorchain ou un Madelin sans gloire, à briguer une faveur qu'on lui refuse pour des raisons que j'ignore mais où, certainement, le mérite littéraire n'a rien à démêler.

Mais je m'attarde à parler d'un candidat évincé. Les élus furent M^e Henri-Robert et M. Edouard Estaunié. Je n'ai rien à dire du premier. M^e Henri-Robert est, comme vous savez, un grand avocat, ancien bâtonnier de l'Ordre. On pourrait se demander si l'éloquence du barreau est un genre littéraire au même titre que la poésie lyrique, l'histoire ou le roman ; la question serait ici oiseuse. L'Académie n'a jamais prétendu se recruter parmi les artistes seulement. C'est une réunion d'hommes importants. M^e Henri-Robert y est fort à sa place entre le maréchal Foch, Monseigneur Baudrillart et M. Anatole France.

M. Edouard Estaunié y sera, lui aussi fort à sa place. Non qu'il soit, comme ses admirateurs voudraient nous le faire croire, un grand romancier ; mais il est un très honorable romancier de second ordre ; et c'est déjà là un assez bel éloge. On vante son « sens du mystère », et il est vrai qu'il ressent vivement tout l'inconnu de l'existence, la solitude des âmes, les tragédies qui se jouent sous le calme apparent des destinées et que révèle, parfois, une parole, un geste, moins encore qu'un geste ou qu'une parole. Le tort de M. Estaunié, c'est de donner d'une main et de reprendre de l'autre. Il s'attache à détruire ce mystère auquel il est si finement sensible : il l'explique, il livre le mot de l'énigme ; il déchire le voile du Temple : et le Saint des Saints apparaît dans toute sa nudité. M. Estaunié est sans cesse occupé à nous dire : « Il arriva alors la chose la plus inouïe, la plus incroyable, » et il n'arrive rien du tout, ou presque rien. Le vrai mystère ne s'explique pas. Les grands romanciers russes et anglais le savent bien. Par exemple : deux hommes se rencontrent au même restaurant pendant des années. Ils ne se parlent pas. Pourtant ils s'intéressent vivement l'un à l'autre, ils finissent par devenir, sans se l'avouer, des inséparables. Un jour, l'un d'eux ne vient pas ; l'autre est mortellement inquiet. Le lendemain l'absent reparait. Et enfin ils se parlent :

— Vous avez été absent ?

— Je me suis flancé.

— Ah ! et vous alliez devenir mon ami.

N'est-ce pas là un merveilleux sujet de nouvelle ? Imaginez ce que Catherine Mansfield, par exemple, en aurait fait. Pour M. Estaunié, ce n'est que le début d'une longue histoire sans grand intérêt. Et il en est ainsi de la plupart de ses romans. M. Estaunié promet beaucoup et tient peu, justement parce qu'il veut trop tenir. Ses idées sont belles, ses intentions excellentes. Il nous montre de loin la Terre Promise ; mais ce sont d'autres qui nous y font entrer.

— Recueilli ce joli mot d'un historien sur le *Louis XIV* de

M. Bertrand : « Cet ouvrage est plein de choses nouvelles et de choses vraies ; seulement les choses vraies ne sont pas nouvelles, et les choses nouvelles ne sont pas vraies. »

F. ROGER-CORNAZ.

Chronique italienne.

Lendemain d'exposition. — Un ministre qui va vite en besogne. — Doléances de M. Alfred Panzini à propos du mépris où l'Europe tient la langue et la littérature italienne. — Quatrième centenaire du Pérugin et de Signorelli. — Sourire désenchanté que promène M. Luigi Pian-dello sur notre pauvre monde.

L'Exposition universelle des Arts décoratifs a fermé ses portes le 21 octobre, après cinq mois d'existence. Tous les pays d'Europe y étaient représentés, sauf l'Allemagne, la Suisse, l'Espagne, le Portugal et la Turquie. Elle remplissait la villa royale de Monza, et n'aurait pu trouver un cadre plus beau, ni plus approprié. Cette villa, construite de 1777 à 1780 dans le style néo-classique par Piermarini, sur l'ordre de l'archiduc Ferdinand d'Autriche, est un édifice grandiose. On y admire des perspectives dignes de Versailles. Placez-vous devant l'entrée principale, à l'heure où le soleil se couche : l'avenue Napoléon, longue de plus d'un kilomètre et bordée d'arbres gigantesques, vous éblouira de ses poudroiements, la plaine deviendra infinie, le palais allumera toutes ses fenêtres, les fleurs des jardins aviveront leurs couleurs, le paradis vous semblera descendu sur la terre.

Le parc, créé par le vice-roi Eugène de Beauharnais en 1806, ne le cède à aucun autre pour la richesse des frondaisons et la beauté du dessin. Il a douze kilomètres de circuit, est parcouru par une rivière tranquille, le Lambro, et offre aux regards les aspects les plus inattendus et les plus charmants. Les fermes et les maisons de plaisance le parsèment. Des chaussées bien entretenues le traversent. Les dimanches d'été, les foules milanaises viennent y chercher le recueillement et la profondeur des grands bois.

La villa a été donnée en 1919 par la Couronne d'Italie à l'*Umanitaria*, société de bienfaisance à tendances socialistes, fondée à Milan en 1893 et qui est unique en Europe pour les

nobles fins qu'elle se propose et les résultats incroyables qu'elle obtient.¹

Le parc devint, en cette même année 1919 où la famille royale, menacée par la marée montante du mécontentement et du désordre, sentit le besoin de jeter du lest en faisant à la nation le don gratuit de ses plus beaux palais, le parc devint, disons-nous, la propriété de l'œuvre nationale des combattants. Ceux-ci le rétrocédèrent à l'*Umanitaria*, qui en disposa à son gré, en permettant qu'on y créât le plus beau circuit du monde pour les courses d'automobiles. Ce qui fait le charme de cette chaussée, c'est qu'elle court au milieu des verdure, sous des ombrages magnifiques.

Celui qui visitait l'exposition des arts décoratifs de Monza faisait d'une pierre deux coups : il voyait d'abord un château princier, des salles décorées avec un goût exquis, des escaliers de marbre monumentaux, au milieu d'un éden de silence et de fraîcheur, puis il parcourait l'exposition proprement dite.

Les sections italiennes étaient les plus nombreuses. Il y en avait autant que de régions. Chaque région avait donné ce qu'elle a de particulier : la Toscane, ses poteries et ses meubles ; la Sardaigne, ses sparteries et ses tapis ; Venise, ses verroteries et ses cuirs. On est frappé de l'originalité de ces produits régionaux. Rien de saugrenu, mais non plus rien de frivole.

La France occupait quatre petites salles. Nous y avons admiré des meubles, des étoffes, des poteries, des bijoux d'une facture élégante et parfaite. La manufacture nationale de Sèvres et celle des Gobelins avaient tenu à honneur de n'envoyer que des créations de premier ordre.

L'Angleterre et la Hollande s'étaient limitées aux arts graphiques. La Russie montrait surtout des jouets et des tissus. C'était lourd et cossu, comme tout ce qui vient du pays des ours.

Pour résumer nos impressions, nous dirons que la France et la Toscane sont toujours les reines de l'élégance et du bon goût. Ces deux pays produisent les belles formes comme un pommier produit des pommes, sans effort et sans vanité, ainsi que la chose la plus naturelle du monde.

Le caractère socialiste de l'*Umanitaria* n'a pas empêché

¹ Elle a pour père un vieil original israélite, Moïse Loria, homme de bien par surcroît, qui, en mourant, laissa une dot de dix millions de francs et un programme à remplir. Elle dirige surtout des écoles d'arts et métiers, s'applique à supprimer le chômage, procure des ateliers hygiéniques et un outillage perfectionné aux ouvriers doués d'un beau talent, combat la mendicité par le travail, accomplit toutes sortes d'œuvres de pitié et de solidarité humaine.

Elle possède à Milan et dans d'autres localités de la Lombardie, des institutions magnifiquement organisées dans des immeubles pleins de confort et de poésie.

que l'exposition de Monza ne fût une manifestation artistique aussi digne que bien conduite. Le succès en est dû surtout à son directeur général, l'honorable Guido Marangoni, critique d'art averti autant que modeste, homme remarquable par les qualités du cœur et de l'esprit. Il est tenu en haute estime par ses ennemis politiques eux-mêmes. Les fascistes disent de lui : « Il est des nôtres », et les giolittiens affirment qu'ils n'ont rien à lui reprocher.

Il fallait le voir, les jours de fêtes et dimanches, quand les associations syndicalistes venaient visiter l'exposition ! Il les conduisait lui-même à travers les salles, les instruisait, les haranguait, les enthousiasmait, les réconfortait.

Cela ne s'appelle pas être socialiste. C'est se conduire en artiste qui fait admirer ce qu'il aime, en aristocrate qui se penche vers les foules, en ami des hommes qui rayonne de bonté, de force et de sagesse.

L'exposition de Monza se répétera tous les deux ans. M. Marangoni continuera à la diriger. C'est également lui qui organisera la section italienne à l'Exposition des Arts décoratifs de Paris, en 1924. Il a obtenu pour cela cinq millions de Mussolini, de quoi faire bonne figure dans une joute internationale, qui s'annonce plus importante que celle de Monza.

— Les écoles italiennes viennent d'être réorganisées de fond en comble. Le ministre Gentili, conformément aux méthodes fascistes, n'a pas perdu son temps à nommer des commissions législatives, à combattre l'esprit de routine des uns et l'incompréhension des autres. Il n'a pris conseil que de lui-même et de quelques familiers, a décrété la réforme de sa propre autorité, et l'a appliquée tout de suite, soit à la rentrée d'octobre, avant que le public eût eu le temps de se reconnaître. On l'a accusé d'avoir jeté l'université dans le désarroi, en lui imposant un nouveau statut improvisé, de n'avoir pas calculé les conséquences fâcheuses de certaines suppressions de classes, d'avoir ébranlé dans ses fondements l'édifice scolaire.

Les trois points essentiels de la réforme sont le latin rendu obligatoire dans tous les établissements secondaires d'instruction publique, la limitation du nombre des inscriptions dans les sections inférieures, et les examens d'Etat qui se passent devant des experts étrangers à l'école des candidats.

En d'autres termes, le gouvernement fasciste vise à élever le niveau des études et à leur rendre le sérieux qu'elles ont perdu depuis une cinquantaine d'années. Trop de cancres, trop d'ambitieux incapables encombrant les classes. Il faut tendre à améliorer la qualité des élèves. Tant pis pour ceux qui ne trouvent pas de place dans les collèges de l'Etat ! Ils demanderont l'hospitalité à des institutions privées...

Un véritable affolement s'empara de la troupe nerveuse et jalouse des parents. Les journaux remplirent leurs colonnes de cette fastidieuse question. Personne n'y comprenait rien. Le ministre ne se laissa pas déborder, il tint bon et compléta son œuvre au fur et à mesure des nécessités, avec la calme assurance d'un homme qui sait où il va.

Pour éliminer désormais les non-valeurs, M. Gentili réserve au grand-maître de l'Université le droit de faire toutes les nominations de professeurs et de tous les doyens de facultés. Il exigera de ces messieurs un serment semblable à celui qu'on demande aux médecins et aux avocats. Le professeur ne sera plus par définition un savant désintéressé qui met sa science au service de tous, un prêtre de la vérité, un honnête homme autorisé à parler selon sa conscience. Le prestige de l'enseignement en sera diminué.

Il faut avouer que certains maîtres et certains étudiants italiens ont, par leur désinvolture, provoqué ce contrôle sévère. Qu'on me permette, à ce propos, de rapporter un souvenir personnel de voyage. J'étais à Sienne par le printemps hargneux et froid de 1909. Des flocons de neige dansaient dans l'air, le pavé était toujours humide. La tour del Mangia et le Campanile du Dôme se perdaient dans les nuages. On était consterné, se demandant s'il était bien vrai que le soleil ne reparaitrait plus.

Après avoir lu toute la bibliothèque de l'hôtel, visité plusieurs fois les Sodoma, les Beccafumi et les Pinturicchio, étudié en conscience les églises et les palais, je résolus, pour me distraire, d'aller à l'Université entendre les cours d'histoire. L'Université de Sienne est très incomplète. On n'y enseigne que le droit et la pharmacie. J'arrive à dix heures du matin dans la cour monumentale de cet établissement. Il n'y a personne. Nul va-et-vient. Un silence morne et gris. Le concierge m'informe que les leçons ne se font pas.

— Pourquoi ? demandé-je.

— Parce que les vacances ont commencé.

— Comment cela ? quinze jours avant Pâques ? Il n'y a pas de vacances à cette époque de l'année.

— Les étudiants étant tous partis, les professeurs n'ont pas voulu parler devant des bancs vides, et l'Université s'est fermée. Revenez le mardi ou le mercredi après Pâques.

Quand nous disons que l'enseignement vient d'être remanié, il est bien entendu qu'il s'agit avant tout des écoles secondaires et supérieures. L'école primaire ne cessera pas d'être la cendrillon de l'Université. Elle ne retire aucun bienfait réel de la réforme. Suffit-il de porter de 12 à 14 ans la limite de fréquen-

tation pour donner aux maîtres la possibilité d'enseigner autre chose que les éléments de la lecture, de l'écriture et du calcul ? Ce qui, à notre avis, manque le plus aux enfants du peuple en Italie, ce sont les notions pratiques et le sens de l'observation. Ils ont une intelligence remarquable, comprennent dès l'abord la psychologie des personnes qui entrent en conversation avec eux ; mais les choses extérieures les laissent indifférents à tel point qu'ils ignorent le nom des arbres les plus communs, ne savent pas vous dire de quel côté le soleil se lève, sont incapables de rien prévoir et de rien deviner de ce qui touche aux sciences physiques et naturelles. Il n'y a pas chez eux de ces paysans avertis comme de vieux mages, de ces domestiques au jugement solide, dignes de prendre part aux conseils de famille. Ils sont des simples et des inexpérimentés dans tous les domaines, excepté dans l'exercice de leur profession où ils montrent souvent une habileté rare.

Une des tâches du fascisme italien consistera à développer chez le « popolino » le sens pratique, le sens commun, le sens des appréciations, le sens de l'orientation astrale et morale, physique et civique. On sait que ce parti a la noble ambition de mener l'Italie à toutes les supériorités, *ai primissimi posti*, comme dit M. Piero Rébora, dans un article de l'*Italia che scrive* (octobre 1923).

M. Rébora déplore, après M. Alfredo Panzini, le délicieux auteur de la *Lanterne de Diogène* (même revue, numéro de septembre), que la langue italienne n'occupe pas dans le monde la place qu'elle mérite. Il énumère les causes de l'indifférence des étrangers pour la littérature et la culture d'outre-monts. Nous trouvons ces doléances injustes. La littérature italienne est connue dans la proportion où elle produit des œuvres fortes et originales. Citez-moi chez les autres peuples des livres aussi universellement populaires que les *Promessi sposi*, le *Dottor Antonio*, *Cuore* et les *Avventure di Pinocchio*. Par contre l'Italie est pauvre en bons romans, des romans qui soient à la fois des œuvres d'art et des œuvres morales, pauvre en bonnes pièces de théâtre, pauvre en ouvrages de vulgarisation historique et scientifique. N'y a-t-il pas une histoire de Venise bien faite, entraînante et palpitante ? Celles que les libraires vous offrent ne valent pas le diable. Les biographies les plus intéressantes des grands personnages de la péninsule, saint François d'Assise, sainte Catherine, Michel-Ange, Raphaël, le Corrège, Canova, Mazzini, ont été écrites par des Allemands, des Français, des Anglais. Ses écrivains des siècles révolus ont trop de grandiloquence, pas assez de simplicité, pas assez d'humanité journalière et courante, surtout ceux des XVII^e et

XVIII^e siècles. La génération nouvelle est plus accessible, mais il faudra du temps pour permettre à la faveur universelle de venir à elle.

Ce sont là autant de points qu'ont touchés MM. Panzini et Rèbora. Ce qu'ils n'ont pas dit, c'est que la poésie italienne, à cause de son langage spécial, de ses inversions, de ses raccourcis, est fermée aux lecteurs étrangers de culture moyenne, même à ceux qui ont fait de longs séjours dans le Beau Pays. Or c'est surtout par la poésie qu'on gagne les jeunes gens et les femmes, ces propagandistes de la gloire.

Mais si la littérature et le théâtre italiens d'aujourd'hui n'ont pas dans le monde le rayonnement de la littérature et du théâtre français, ni leur influence, est-il vrai qu'ils soient profondément ignorés au dehors ? On ne parle pas l'italien à Paris comme au temps de M^{me} de Sévigné ; il n'y a plus sur le boulevard de scène italienne ; en revanche l'étude de l'*idiotismo gentile* est au programme de nombreuses écoles de France, de Suisse, d'Allemagne, d'Autriche et d'ailleurs. Les Suisses alémaniques le cultivent avec passion. Les italianisants sont nombreux partout. C'est l'élite des nations, ceux qui, par leurs études, savent ce qu'ils doivent à l'Italie antique et à celle de la Renaissance¹. Il y a un peu partout des cercles d'études italiennes. Si l'anglais et l'allemand s'apprennent davantage, c'est qu'ils sont des langues commerciales et qu'à notre époque les motifs intéressés l'emportent sur les raisons sentimentales ou intellectuelles.

Quant à la culture italienne, elle occupe la première place dans les sympathies du monde. Y a-t-il des noms plus connus et plus aimés que ceux des artistes italiens ?

J'en veux pour preuve le soin qu'on met à rappeler leurs anniversaires.

Nous avons eu Botticelli en 1915, Léonard de Vinci en 1919, Raphaël en 1920, Canova en 1922. Cette année, c'est le tour du Péruçin et de Signorelli.

Pietro Vannucci, dit le Péruçin, a créé un type de madone reconnaissable entre tous. Voyez-le aux Offices, au Louvre ou à Caen, votre œil ne s'y trompe pas. Il se distingue par l'attitude modeste, l'air de ferveur et de recueillement. Les personnages secondaires de ce peintre ont le visage levé au ciel, ou la tête penchée, les yeux éloignés du nez, le front bombé, les pommettes larges, le menton arrondi, toutes les particularités attribuées par les physiognomnistes aux mystiques en extase, et que Beato Angelico avait imaginées avant lui. Mais

¹ On affirme que M. Poincaré correspond parfois en italien avec quelques-uns de ses amis.

les figures du Pérugin ont conservé quelque chose d'humain que celles de son prédécesseur n'ont pas.

Un autre trait essentiel du grand Ombrien, c'est le fond de claire lumière sur lequel se détachent en silhouettes graves et tranchées ses saints et ses saintes. Le *Christ mort* des Offices, le *Crucifiement* de Santa Maria dei Pazzi, l'*Ascension* de Lyon en sont de remarquables exemples.

On a soulevé, à propos du Pérugin, deux questions depuis longtemps débattues, à savoir s'il a été réellement dans la seconde partie de sa carrière l'athée haineux que dit Vasari et s'il est exact qu'il se soit répété délibérément. Pietro Vannucci n'a guère que des images de piété. Comme le fait remarquer M. Taine, dans son *Voyage en Italie*, ces images, toutes de dignité et de suavité, ne peuvent être d'un indifférent, d'un railleur, d'un Tartuffe du pinceau. « Un homme n'invente jamais que d'après son propre cœur. » Il faut admettre que la dévotion était dans le caractère du peintre. Ce qui y était aussi, c'est la sensibilité malade, la rancune butée, le penchant aux résolutions extrêmes, l'incompréhension des desseins de Dieu. Peut-être doit-on attribuer à la mort de Savonarole, avec qui il avait des rapports d'étroite amitié, le changement qui s'est opéré en lui vers sa cinquantième année. Après avoir vu le mal triompher, le Pape pervers, sacrilège, simoniaque, l'emporter sur l'austère religieux, il doute de tout, de la vertu, de l'Eglise, de Dieu. Dès lors, il affiche une incroyance féroce, un mercantilisme sordide. Incapable de créer du nouveau, il tomba dans les redites. Quand on le lui reprochait, il répondait qu'ayant composé lui-même ces effigies, il avait bien le droit de les copier, qu'elles avaient obtenu le suffrage des gens de goût et ne pouvaient que lui rapporter de l'argent, beaucoup d'argent. On finit cependant par se lasser de lui. Après avoir eu simultanément un atelier à Pérouse et à Florence, il dut, pour avoir des commandes, aller œuvrer dans les églises de villages. Il mourut solitaire et triste.

Son âpreté au gain l'avait empêché d'obtenir les travaux de la cathédrale d'Orviété, dont fut chargé Signorelli, son condisciple dans l'atelier de Verrocchio.

Luca di Egidio di Ventura dei Signorelli, un des plus beaux noms de l'art, a le sens de l'héroïque, du surhumain, du sublime. Son caractère est tout de droiture et d'honnêteté. Son âme a de la force et de la grandeur. Sa vie est remplie d'affronts, de déceptions d'amour-propre, de chagrins domestiques, auxquels se mêlent quelques éclatants hommages. Les papes lui font mauvais accueil, Michel-Ange le traite de voleur, parce qu'il tarde à lui rendre quelques écus. Les capitales de l'art, Florence et Rome, ne veulent pas de lui. Ses grandes œuvres

se trouvent dans de petites villes ou dans des couvents solitaires : à Orviêto, à Monte Oliveto Maggiore de Toscane, à Sienne, à Lorette. Il est un fresquiste de premier ordre. Ses peintures de chevalet débordent sur le cadre et manquent d'harmonie dans le coloris. On voit que cet artiste est plus à l'aise devant les vastes surfaces que devant les petites tables. Le contrat qu'il passa avec les moines d'Orviêto le qualifie de *famosissimus pictor in totâ Italiâ*, tandis que Michel-Ange l'appelle un peintre rustique. C'est ainsi que l'auteur du *Jugement dernier* remerciait celui de la *Damnation* des emprunts criants qu'il lui a faits.

— Vingt-quatre volumes. Quinze nouvelles par volume. Vingt-quatre fois quinze font trois cent soixante. Une nouvelle pour chaque jour de l'année commerciale. M. Luigi Pirandello, le plus fécond des conteurs italiens de l'heure actuelle, a tenu parole. Il nous avait promis deux volumes de quinze récits par mois. Nous les avons.

Cette lecture rappelle à la fois Armand Silvestre et Guy de Maupassant.

L'auteur des *Joyusetés de la Semaine* confessait un jour à un questionneur indiscret qu'il puisait tous les sujets de ses contes dans les faits divers des journaux et les comptes rendus de simple police. « Je lis les journaux le matin, avant de partir pour mon ministère, disait-il en substance. Vous croyez que je m'attarde à l'article de fond, à la critique littéraire, à la chronique artistique ? Vous n'y êtes pas. Je parcours l'avant-dernière page. Telle quelle, la relation des accidents, des méprises, des évasions, des duperies, n'est amusante que par exception. Si les choses s'étaient passées comme ceci et comme cela, le lecteur y prendrait plus de plaisir. Et voilà que mon imagination brode là-dessus. Arrivé à mon bureau, je démarque ces plats récits, j'y mets de la verve et du mouvement, je les saupoudre d'ironie, je les découpe en dialogues. D'un rien je fais quelque chose. D'une banalité je tire une page chatoyante. C'est là la raison de mon succès. »

M. Pirandello réussit par d'autres moyens. Il n'arrange rien, se garde comme du feu de déformer quoi que ce soit. Il donne les épisodes tels qu'il les apprend, tels qu'il les a vécus. Aucune intervention de l'auteur. Aucun jugement, aucune ficelle. On y trouve un ton de vérité qui vous enchante, un goût du réel qui n'est pas rare dans les lettres italiennes d'aujourd'hui, et que Guy de Maupassant a introduit. Il y a une quarantaine d'années, dans l'art littéraire français.

Comme l'auteur de la *Parure*, M. Pirandello prend ses personnages dans le monde des petits bourgeois, chez les intellectuels et même chez les gens du peuple. Sa vision du monde

est triste, affreusement triste. Quelques récits mis à part (voir *Fede*, V^e vol.), il n'est pas consolant, n'aide pas à vivre, n'encourage pas au bien. On le dit humoriste : le ton est parfois gai, mais il rit pour ne pas pleurer (*La fedellà del cane*, II^e vol.). La société qu'il met en scène se compose d'imbéciles, d'inconscients, de fourbes, de désenchantés. Il se moque des fan-toches que nous sommes. La justesse de son observation est impitoyable. Aucun personnage ne vous est sympathique, mais tous sont intéressants. Aucun ne dit des choses profondes, mais tous vivent d'une vie intense. La poésie n'est pas dans les descriptions. La rêverie n'est nulle part. On continue à lire, entraîné par une langue souple, abondante, harmonieuse, et l'on se demande si ce style plein de ressources ne gagnerait pas à revêtir des contes d'une teneur plus élevée : si l'art merveilleux du vériste qu'est M. Pirandello ne pourrait pas s'appliquer à des œuvres plus utiles, si cet écrivain répond bien à l'idée que le bon public se fait des gens supérieurs et de la mission qu'ils ont à accomplir dans le monde....

HENRY AUBERT.

Chronique scientifique.

Les *novae* et leur importance. — Les variations du rayonnement solaire. — L'électrogénétique et la biologie. — Ligne aérienne d'Espagne en Amérique du Sud. — Autour de la photochimie et l'origine de la vie. — Publication nouvelle.

La vieille doctrine de l'« incorruptibilité des cieux » au nom de laquelle toutes les religions ont persécuté tous les observateurs de phénomènes inattendus comme hérétiques et impies, a décidément fait son temps. Plus on va et plus on constate que l'immutabilité n'était qu'apparente, et que de tous côtés des changements se présentent témoignant d'événements inattendus, de catastrophes, d'évolution et de mouvement. Les *novae* sont pour beaucoup dans l'accoutumance du public à cette idée que les cieux ne sont pas immuables. Que représentent-elles ?

Des catastrophes, se dit-on généralement. Deux astres, deux étoiles éteintes, ou non, se jettent l'une sur l'autre, et le choc donne lieu à un prodigieux développement de chaleur et de lumière. Mais ce n'est là qu'une flambée temporaire et après un temps variable l'éclat de la masse ainsi formée tombe à zéro ou à très peu de chose. Telle est l'opinion courante. Mais, dit M. H. Grouiller, dans la *Revue Scientifique* (11 août), les données — rares il est vrai — que nous avons sur les distances des étoiles nouvelles, coordonnées par Lundmark, semblent indiquer que l'éclat absolu des *novae*, à leur maximum d'activité, peut être supérieur à celui des étoiles normales, de toutes catégories, d'où des conséquences intéressantes.

Les *novae* appartiennent évidemment à la voie lactée ; elles sont réparties sur un disque aplati, de la forme de notre univers galactique, à des distances variant de dizaines à des centaines de milliers d'années-lumière. Elles semblent en outre liées aux nébuleuses noires, et se trouvent en moyenne à la distance de 3000 années-lumière. En opposant l'éclat apparent maximum et la distance, on calcule sans peine l'éclat absolu, c'est-à-dire l'éclat des étoiles transportées toutes à une même distance (un parsec, c'est-à-dire 3,25 années-lumière. Ce calcul donne pour les *novae* une grandeur absolue de -7.1 . Or, à cette distance, notre soleil aurait la grandeur $+5.0$. Les *novae* ont une grandeur absolue moyenne inférieure de $7 + 5$ ou

12 grandeurs à celle du soleil : donc leur éclat moyen serait beaucoup plus considérable (60.000 fois) que celui de ce dernier. Mais c'est là un minimum, et il semble qu'en réalité l'éclat moyen a un million de fois celui du soleil. C'est dire qu'il est très supérieur à celui des étoiles les plus éclatantes, des rouges géantes qui passent pour les plus jeunes.

Les novae ont donc en réalité un éclat prodigieux, et Lundmark admet qu'elles sont bien dues à la rencontre de deux astres : l'un géant, jeune, au début de son évolution, et l'autre, nain, astre vieilli et dégénéré.

Les novae sont plus fréquentes qu'on l'a cru jusqu'ici : d'après Bailey il doit en apparaître chaque année plus de neuf de grandeur supérieure à la neuvième. A ce compte, dit Lundmark, en quelques millions d'années, il y aura autant de novae qu'il existe d'étoiles jusqu'à la 17^e grandeur. Dans ces conditions on peut se demander si les étoiles que nous voyons actuellement ne sont pas d'anciennes novae, ou ne contribueront pas un jour à en former. Il y a beaucoup de mouvement dans les cieux.

— Il n'est d'ailleurs pas besoin d'aller jusque dans les profondeurs de ceux-ci pour s'en rendre compte : l'observation du soleil, l'étoile la plus voisine, dont la lumière nous parvient en quelques minutes seulement, fait voir que le rayonnement de celui-ci est incontestablement variable. La « constante solaire » est une inconstante. Cette constante est la puissance exprimée en calories par minute, que recevrait un centimètre carré de surface disposée normalement aux rayons solaires et situé à l'extrême limite de l'atmosphère terrestre. Or, elle varie. Les variations sont de deux sortes : il y en a d'irrégulières se produisant pendant des périodes de quelques jours ou semaines ; d'autres, régulières, de plus longue durée, sont en corrélation avec les taches solaires. Au reste, dans les deux cas, les différences sont faibles. Mais elles existent. On a bien essayé, et on essaye encore de rattacher à ces variations les oscillations météorologiques de notre planète, mais la question est peut-être plus complexe qu'on le croit généralement.

C'est Langley qui, le premier, avec le spectrobolomètre, a commencé l'étude des variations du rayonnement solaire. La méthode consiste à mesurer le rayonnement atteignant la Terre, avec une précision de 1 % environ. Les observations se font à de fréquents intervalles, tandis que le soleil se trouve à plus de 15° au dessus de l'horizon ; elles donnent des chiffres différents, puisque le rayonnement est absorbé en proportions qui diffèrent selon l'épaisseur d'atmosphère traversée. La valeur moyenne de la constante solaire ressort à 1 calorie 946 par centimètre carré-minute pour la période 1918-1920. Mais

elle était de 1 cal. 933 pour la période 1902-1912. Il y a donc un certain accroissement, relié peut-être à la recrudescence de l'activité solaire. Observons en passant que le soleil peut produire dans le magnétisme terrestre des variations de 20 % : son action est bien plus limitée au point de vue thermique : les variations sont de 1,5 ou de 1 %, en moyenne. Mais il est des cas où la constante solaire varie de 2,5, et 10 % même : il s'agit là de la variation à courte période. C'est certainement beaucoup, et de pareilles différences doivent avoir des répercussions variées. Mais nous n'en sommes pas encore au point où elles peuvent être mises en évidence, et pour le présent il n'y a qu'à continuer à accumuler les observations.

-- Un biologiste italien, M. A. Pirovano, a fait un certain nombre d'expériences fort intéressantes pour la théorie comme pour la pratique. Il s'agit de l'électrogénétique, de l'obtention de la mutation chez les végétaux au moyen de l'électricité. Par l'électricité, il modifie le plasma végétal avant la fécondation. A ce propos, il convient de rappeler les travaux d'A. Gautier sur le rôle de la coalescence de plasmas différents dans l'apparition des formes nouvelles.

L'électricité est utilisée par lui pour modifier le plasma, en l'espèce le plasma reproducteur masculin, c'est-à-dire le pollen. M. Pirovano a soumis le pollen à l'action de l'électricité, des rayons X, des rayons ultra-violets, des émanations radio-actives : il l'*ionolise*, il en pratique l'*ionolisation*, pour employer le vocable proposé par lui.

Que fait-il en ionolisant ? Il n'en sait vraiment rien. Il ignore les altérations intimes que l'agent physique a pu déterminer dans le plasma pollinique. Il sait seulement que si l'opération est poussée trop loin, le plasma meurt. Mais c'est tout. Force est, évidemment, d'admettre une influence quelconque, dont on découvrira peut-être un jour la nature.

Ce pollen ainsi traité, et évidemment modifié aussi en tel ou tel de ses caractères, est ensuite employé à féconder des ovules de fleurs femelles de la même espèce. Et il apparaît alors, aux produits obtenus, que son plasma a été sensiblement altéré. Ainsi la petite courge d'Italie, habituellement dioïque, devient monoïque et hermaphrodite. L'*althea rosea* sauvage présente des mutations dans la taille de la plante, la forme, les dimensions, le coloris, la disposition des fleurs qui ressemblent à celles de l'hibiscus de Syrie. Chez d'autres plantes, c'est du gigantisme, ou du nanisme, une tendance à remonter, un changement dans la forme des fruits que l'on observe. Bref, des mutations variées se produisent. Dépasse-t-elles le cadre des mutations normales et naturelles ? C'est ce qu'il faudra voir. Pour le moment, on constate ceci que ces mutations sont

transmissibles par hérédité. L'empreinte subsiste ; elle va même jusqu'à ceci que l'ionolisation altère les lois réglant la descendance des hybrides.

Ce sont là des faits intéressants au point de vue scientifique et pouvant amener des résultats pratiques. Mais, comme le fait observer M. Meunissier, dans la *Revue Horticole*, mieux vaut ne pas s'emballer. Il faut tout d'abord — et ceci demandera du temps — s'assurer de la pureté du matériel employé. A-t-on bien affaire à des races pures, ou bien les plasmas mis en présence sont-ils hybrides, ce qui expliquerait les faits observés ? C'est ainsi qu'avec le maïs on a, dans le temps, obtenu bon nombre de mutations, par traumatisme en apparence ; en réalité on opérait avec une plante presque toujours hybride, et qui présente naturellement les variations qui furent attribuées au traumatisme. Dans ces conditions il convient d'être très circonspect et prudent ; il ne faut pas se hâter de conclure. Les résultats que l'on attribue à l'art peuvent très bien être dus à la nature seule.

D'autre part, il est bien possible que l'irradiation, l'ionolisation du pollen détermine une modification — de nature inconnue, à élucider — du plasma de celui-ci, et si l'on peut exercer une action sur la structure moléculaire des chromosomes des cellules sexuelles, on peut obtenir des modifications héréditaires. Jusqu'où peuvent-elles aller ? On ne sait. Mais les expérimentateurs se dirigeront certainement dans cette voie et peut-être nous apporteront-ils des faits très intéressants, sous forme de types nouveaux. Le chimiste a trouvé le moyen de former des composés n'existant pas dans la nature ; le biologiste peut-être nous fournira des formes végétales ou animales toutes nouvelles.

— Un service aérien transatlantique est sérieusement à l'étude en Espagne. Il s'agit de créer une ligne de dirigeables de Séville à Buenos-Aires. La compagnie espagnole s'est procuré le droit exclusif de l'utilisation des zeppelins entre pays de l'Amérique latine, et entre ceux-ci et le reste du monde, les dirigeables devant être construits en Espagne sous la direction d'ingénieurs allemands. Les dimensions prévues, pour le premier type sont 250 m. de longueur, et 135.000 mètres cubes de capacité ; 9 machines de 400 H.P. chacune ; vitesse maxima 132 kil. à l'heure ; 40 passagers prévus ; combustibles pour 12.000 kilomètres. Le navire aérien paraît devoir être très bien compris, très confortable aussi ; les pilotes espagnols seront dressés par les meilleurs pilotes allemands, ayant au moins mille vols à leur actif ; sur chaque dirigeable il y aura 6 pilotes. Un modèle pour 60 passagers est déjà à l'étude. Entre Séville et Buenos-Aires, il y aura des stations aux Canaries et à Cor-

doba ; des hangars seront établis pour recevoir les croiseurs aériens aménagés comme il convient. A Buenos-Aires, les vents étant variables, on établira probablement un hangar circulaire à 16 portes, permettant d'entrer de toutes les directions. Deux voyages par semaine en chaque sens ; la durée de la traversée étant de trois jours 16 heures d'Espagne en Argentine, et de 4 jours 6 heures en sens inverse.

Prix du voyage : 6.000 *pesetas* (240 livres sterling). Un service Buenos-Aires-Chicago est à l'étude.

— La lumière, nul ne l'ignore, a une action chimique. C'est même sur l'action qu'elle exerce sur certains composés que repose toute la photographie. Cette action de la lumière se manifeste en des circonstances très diverses, et les faits de la photochimie se font de plus en plus nombreux et intéressants. On a beaucoup parlé du rôle que la lumière joue dans la fonction chlorophyllienne, la base de la vie végétale, et on s'est souvent demandé si la matière organique et la matière vivante n'ont pas pu résulter de l'action de la lumière sur des mélanges d'éléments inorganiques. Sur ce sujet M. O. Baudisch a donné dans *Science* un travail très intéressant concernant ses recherches personnelles à cet égard.

Le point de départ des expériences en question a été fourni par le résultat d'expériences bactériologiques ayant fait voir que, dans le cas des bacilles du choléra, il y a une relation directe entre la réduction des nitrates, et la respiration des bactéries : et aussi leur contenu en fer. Il se présente là une sorte d'effet catalytique. On retrouve celui-ci dans une autre réaction, dans la réduction des nitrites au moyen du glucose en solution de carbonate. Aucune réaction ne se produit même si l'on chauffe sous pression, en l'absence de fer, mais la moindre trace de sel de fer suffit à amener la réduction d'une grande quantité de nitrite. Dans ces conditions, les nitrates restent intacts et ne sont pas attaqués, mais ils se transforment immédiatement en nitrites, même à basse température, en présence d'oxygène et de sels ferreux. Ce fait a de l'importance pour la chimie de la biologie.

Que se passe-t-il en cette circonstance ? Il y a qu'au contact de l'air humide, le bicarbonate ferreux absorbe rapidement de l'oxygène, fournissant un composé labile de peroxyde, et cette réaction, l'auteur la compare à la fécondation de l'œuf. Ce composé est apte à former avec le nitrate de potassium un complexe coordonné d'où se détache un atome d'oxygène. De là réduction du nitrate à l'état de nitrosyl de potassium très actif, qui, en même temps, réagit sur les substances organiques présentes, des aldéhydes spécialement, pour former des composés comprenant du carbone et de l'azote.

La lumière ici ne joue aucun rôle : le bicarbonate ferreux et l'oxygène accomplissent la tâche.

On observera que le peroxyde de bicarbonate ferreux est en état d'abandonner la molécule d'oxygène faiblement attachée aux composés oxydables, tout comme l'oxygène absorbé par l'hémoglobine est restitué par elle pour le processus d'oxydation ou de deshydrogénation. Cette réaction est sélective et dépend de l'affinité du composé à oxyder pour la formation de composés coordonnés avec le fer.

Les probabilités sont que, dans l'action réductrice des bactéries du sol, les réactions sont très similaires à celles qui précèdent. Selon le cas les bactéries utilisent ou bien l'énergie lumineuse, ou bien celle du peroxyde de fer.

Et il est probable aussi, a dit M. Baudisch que la vie a commencé par la formation d'une substance instable, la formaldoxime qui, en présence de la lumière, s'unit à la formaldéhyde pour former des produits organiques plus compliqués. La formaldéhyde peut être formée directement par la lumière aux dépens de l'acide carbonique et de l'eau. Mais le fer joue un rôle ensuite en s'unissant à la formaldoxime, de sorte que le fer et la lumière apparaissent comme deux facteurs d'importance prépondérante.

— Publication nouvelle. A signaler tout particulièrement, car c'est un livre de l'intérêt le plus vif, le plus actuel, *Le déséquilibre du monde*, de Gustave Le Bon. Il n'est pas de philosophe plus averti, plus perspicace, parmi ceux qui considèrent la présente condition de l'humanité, et cherchent à discerner vers où tendent les hommes, et pourquoi. Il l'a déjà fait voir en divers volumes qui ont été avidement lus par ceux qui réfléchissent. Et il le fait voir de nouveau par l'ouvrage présent, traitant du déséquilibre politique, du déséquilibre social, financier et économique, etc., et qui constitue une philosophie du moment présent, résultant de la sottise et des idées fausses qui encombrant la place publique. Lecture qui n'est guère réjouissante, mais qui a ce mérite de montrer où gît le mal et quelles conséquences sont à redouter. Livre à lire et qu'on relit aussitôt, tant il est savoureux et substantiel.

HENRY DE VARIGNY.

Chronique politique.

L'Allemagne en état de crise. — Autour de la question des réparations.
— Les élections anglaises. — Espagne et Italie. — Le centenaire de la doctrine de Monroe.

Les journalistes n'ont pas chômé depuis un mois, car de toutes parts leur arrivaient des nouvelles. Il serait à désirer, seulement, que cette abondance d'événements et d'incidents politiques correspondît à une amélioration notable de la situation européenne. Nous avons quelque peine à distinguer ce progrès.

— L'Allemagne n'a cessé d'être dans une agitation extrême. Sans doute les expériences de régime communiste qui se dessinaient en Saxe et en Thuringe n'ont pas eu de lendemain ; il a suffi que le général von Seeckt fit avancer quelques troupes pour que le péril s'évanouît : ce qui tend à prouver qu'il n'a jamais été très grand. De même le séparatisme rhénan est en train de s'effondrer dans la discorde et l'impuissance : ce qui était inévitable vu qu'il n'avait jamais séduit les masses. Mais, à la suite du coup de force des sieurs Hitler et Ludendorff, on a pu croire que la monarchie allait être proclamée en Bavière et que des bandes armées de l'Allemagne du sud se préparaient à marcher sur Berlin. L'entreprise a échoué, parce que la préparation était insuffisante et parce que le commissaire von Kahr et le général von Lossow, tout en étant partisans d'une restauration aussi prochaine que possible, comptaient l'effectuer par d'autres méthodes. Mais l'émotion a été vive ; et la facilité avec laquelle l'un des délinquants a pris le large, la prompte mise en liberté de l'autre montrent que leur rébellion n'a provoqué que fort peu de colère.

A Berlin, d'ailleurs, l'existence de l'étrange république qu'est le Reich a paru, une semaine durant, ne tenir qu'à un fil. Car le ministère Stresemann, lâché par les socialistes à qui ses tendances réactionnaires déplaisaient souverainement, s'est écroulé, et le président Ebert a si souvent échoué dans ses efforts pour mettre sur pied une combinaison nouvelle qu'on a cru qu'il n'y arriverait jamais. La grosse difficulté venait

des nationalistes. Ils se montraient disposés, pour entrer dans la majorité gouvernementale, à reconnaître provisoirement la constitution de Weimar et à ne plus exiger la dénonciation du traité de Versailles. Mais ces concessions n'étaient que temporaires. Ils entendaient bien, une fois dans la place, n'en faire qu'à leur tête. Ils croyaient pouvoir compter sur le général von Seeckt, le véritable maître de l'Etat, et le paisible retour de l'ex-kronprinz dans ses terres de Silésie leur ouvrait les plus réjouissantes perspectives.

Au dernier moment les louables efforts du président Ebert ont abouti. Le nouveau chancelier est M. Marx qui, en dépit de son nom gros de menaces, est un pacifique bourgeois de Cologne ; il est de plus bon catholique et chef du parti du centre. Il a formé un ministère qui recueille une grande partie des membres du précédent, M. Stresemann entre autres, et, comme son prédécesseur, il a demandé des pleins pouvoirs qui lui ont été accordés moyennant certaines réserves.

Le malheur de tout cela, c'est que cette instabilité gouvernementale empêche l'Allemagne d'entreprendre sérieusement la grande œuvre de reconstitution sociale et financière d'où dépend son existence. Il est anormal aussi que les ministères soient constamment, à quelques oscillations près, reconstruits sur les mêmes bases et renversés par les mêmes gens. Et sur l'existence de tous ces gouvernements il y a une fatalité qui plane : s'ils refusent des satisfactions aux Alliés, ils s'attirent toute sorte de difficultés qui les obligent finalement à s'éclipser ; s'ils se décident à des concessions, ils perdent l'estime du peuple allemand.

— En présence des agitations du Reich qui, tantôt côtoie l'anarchie politique, tantôt paraît à la veille de s'écrouler dans la misère et la désorganisation sociale, tantôt fait mine de se redresser pour la révolte, il est certain que l'Entente aurait grand intérêt à rester unie, si tant est qu'elle veuille sauver quelque chose des traités existants. Mais, au su de chacun, ce n'est pas par l'union qu'elle brille. Pourtant, si grand que soit le mal, on peut constater qu'il ne dépasse pas certaines limites. Régulièrement, quand une brutale rupture menace, les principaux intéressés reculent devant le geste extrême ; et l'on voit surgir des formules de compromis qui, sans être propres à servir de base à une action énergique, sauvent au moins la face.

Il en a été ainsi dans plus d'une circonstance depuis quelques semaines. La France et la Belgique manifestaient de l'inquiétude en face des armements de l'Allemagne qui, sans être très apparents, se poursuivent d'une façon régulière en dépit des stipulations du traité ; elles demandaient une reprise du

contrôle militaire interallié qui est suspendu depuis une année. Le retour du kronprinz aussi leur paraissait une bravade ; car il semblait que ce personnage d'assez médiocre renommée pouvait servir de centre à diverses intrigues, sans oublier qu'il avait été mis en bonne place sur la liste des coupables de guerre. Les gouvernements de Paris et de Bruxelles réclamaient donc qu'une note comminatoire fût envoyée à Berlin, ce qui, bien entendu, ne paraissait plaire aucunement aux autres puissances de l'Entente. Pourtant, après de longues discussions à la Conférence des ambassadeurs qui, comme on le sait, est chargée de veiller à l'exécution des traités, on est tombé d'accord sur une formule commune qui somme le gouvernement du Reich de laisser recommencer les opérations de contrôle et l'avertit qu'on le tient pour responsable des faits et gestes du « citoyen » turbulent auquel il vient de rouvrir ses frontières. La bonne harmonie des alliés n'a pas été jusqu'à fixer les mesures qu'ils prendraient si, à Berlin, on ne tenait aucun compte de leur réclamation et de leur avertissement ; la note dit seulement qu'en pareil cas ils auront à se concerter à nouveau. Ce n'est peut-être pas ainsi qu'on s'y prend quand on veut qu'une volonté soit exécutée ; cela vaut dans tous les cas mieux que d'étaler des dissentiments en face d'un adversaire très averti.

Il en est de même pour la commission d'enquête que l'Angleterre avait proposé d'instituer pour évaluer les ressources de l'Allemagne. Les réserves de la France qui, à tort ou à raison, estimait que ce projet tendait à la priver des avantages de l'occupation de la Ruhr avaient été si explicites que le gouvernement de Washington avait estimé que, dans de pareilles conditions, il valait mieux abandonner le projet : on pouvait donc croire l'affaire enterrée. Mais voilà que M. Poincaré reprend la tentative à son compte sur des bases, il est vrai, un peu plus étroites. Et la Commission des réparations décide d'instituer un double comité : l'un qui sera chargé de chercher les moyens d'équilibrer le budget du Reich et de stabiliser sa monnaie, l'autre qui s'efforcera d'évaluer le montant des capitaux évadés et de les faire rentrer en Allemagne. Est-ce le début d'une action féconde qui assurera une solution à l'angoissant problème des réparations ? Je ne le crois malheureusement pas. La tâche que vont entreprendre les experts de l'Entente est plutôt du ressort du gouvernement allemand et si, comme ce n'est que trop probable, on ne leur prête pas à Berlin un appui franc et loyal, leurs efforts risquent de se dépenser en pure perte. Il semble, de plus, assez douteux que les Etats-Unis, froissés de l'échec de la première proposition, soient disposés à se rallier à la seconde.... Mais, encore une fois,

les puissances de l'Entente, qui semblaient près de se séparer avec éclat, ont réussi à se fixer une attitude commune ; ce qui a inspiré à divers journaux des articles débordant d'un optimisme peut-être exagéré.

Souhaitons que les choses se passent aussi bien à propos d'une autre affaire. L'accord que les délégués franco-belges ont signé à Dusseldorf avec les grands industriels de la Ruhr est pour la politique des alliés un indéniable succès. Il assure aux deux pays, non point ce que l'Allemagne s'était engagée à livrer au titre des réparations, mais une quantité importante de combustible et une assez forte somme d'argent par surcroît. Les gouvernements de Paris et de Bruxelles proposent de faire du bloc deux parts : l'une destinée à payer les frais de l'occupation militaire, l'autre qui sera répartie entre les puissances alliées au prorata des accords. Cette manière de voir se heurte naturellement à l'hostilité de l'Angleterre qui, ayant désapprouvé l'aventure de la Ruhr, ne veut pas qu'il soit distrait quoi que ce soit des livraisons allemandes pour payer l'entretien des soldats. Et l'affaire reste en suspens vu que, depuis quelques semaines, le gouvernement du Royaume-Uni a eu de tout autres préoccupations.

— La constante opposition que le ministère de Londres a faite à la France étonne d'autant plus qu'elle venait de conservateurs qui se disaient ses amis. Il aurait dû, semble-t-il, avoir pour premier but de faire exécuter les traités ; ce qui était le moyen le plus simple de permettre à l'Europe de reprendre son équilibre économique et d'assurer à l'industrie de la Grande-Bretagne un renouveau d'activité. Mais, par suite de diverses circonstances, les gouvernants anglais en sont arrivés à se persuader que, pour remettre le continent d'aplomb, il fallait commencer par opérer le sauvetage de l'Allemagne et la délivrer du plus clair de ses charges. Comme la France ne voulait pas entendre parler de cette méthode et qu'elle avait les moyens d'agir, l'Europe est restée dans le désordre, cependant que le chômage continuait à s'étendre comme une plaie sur la vieille Angleterre.

Pour guérir le mal, le gouvernement a voulu revenir au protectionnisme et comme, aux élections de l'année dernière, M. Bonar Law avait promis de ne pas toucher aux tarifs douaniers, M. Baldwin, en galant homme, a estimé ne pas pouvoir modifier sa politique sans faire un appel au pays. L'entreprise était dangereuse ; les conservateurs avaient obtenu l'année passée un succès inespéré et, durant leurs treize mois de pouvoir, ils avaient commis des fautes qui avaient singulièrement diminué leur prestige. Leur plate-forme était mauvaise. La nation anglaise est profondément attachée au libre-échange qui

lui a valu, au temps de la reine Victoria, une prospérité inoublable. Dans tous les cas ce n'était pas en un mois de campagne qu'il était possible de la convertir.

Il semblait donc que tout ce que le gouvernement pouvait espérer c'était de maintenir ses positions, de conserver une majorité parlementaire qui n'avait jamais correspondu à la majorité du corps électoral. Pourrait-il, même dans les circonstances les plus heureuses, accomplir une réforme de l'importance de celle qu'il projetait ?... Mais l'événement pouvait décevoir ses calculs ; sa majorité risquait de se transformer en minorité et, puisque l'affaire était si chanceuse, il était d'une imprudence rare de dissoudre une Chambre des communes qui avait encore trois bonnes années à vivre ; ce qui devait permettre à M. Baldwin de réparer ses erreurs et de révéler ses hautes capacités, si tant est qu'il en possédât.

Le pays a répondu et le parti conservateur est dans une grande confusion. Il perd au bas mot 90 sièges, ce qui le met en minorité en face des autres groupes coalisés. Non seulement la tentative d'établir des tarifs protecteurs est condamnée, mais la question de gouvernement se pose ; car, aucun parti ne possédant une majorité, il faudra en revenir à une coalition ; et celle qui a soutenu le régime de M. Lloyd George et a pris fin voici un peu plus d'une année a laissé de si mauvais souvenirs que cette perspective excite peu d'enthousiasme. Les grands journaux britanniques esquissent déjà des combinaisons et mettent en avant des noms. Mais ils s'attachent aussi à commenter l'événement récent et font ressortir la grosse faute commise par M. Baldwin qui manifestement n'était pas assez préparé à la lourde tâche qu'il avait assumée. Il est seulement regrettable que ses collègues, dont plusieurs étaient des hommes de grande expérience, ne l'aient pas prévenu du danger ; car voici l'empire britannique, contrairement à toutes ses traditions, livré aux hasards d'une situation parlementaire incertaine ; et l'Europe ne pourra qu'en pâtir aussi, car elle a tout avantage à ce que des hommes fermes, clairvoyants et forts dirigent les destinées de l'Angleterre.

— Les journaux ont fait quelque bruit autour du voyage des souverains espagnols en Italie et des discours qui ont été échangés à ce propos. Ils ont parlé d'une nouvelle alliance qui unirait les deux monarchies péninsulaires et entraînerait un groupement de leurs forces maritimes avec les Baléares comme base ; ce qui pourrait déplacer dans une certaine mesure l'équilibre en Méditerranée. Mais il ne paraît pas que les choses aient été poussées aussi loin. La visite n'était qu'un acte de courtoisie, convenu depuis longtemps et minutieusement préparé ; car il n'y a pas qu'un roi à Rome, il y a aussi un pape dont la sus-

ceptibilité s'éveille facilement et qui ne permet pas que des souverains catholiques aient l'air de lui manquer d'égards. Tout s'est d'ailleurs fort bien passé : les manifestations ont été imposantes, les harangues chaleureuses ; rois, reines et ministres se sont quittés les meilleurs amis du monde.

Cette visite n'a pu que causer un vif plaisir à M. Mussolini ; car le général Primo de Rivera, chef du gouvernement espagnol, avait l'air de se présenter devant lui en élève et de solliciter ses conseils. Le dictateur italien n'avait d'ailleurs pas besoin de cela pour se sentir un homme fort et agir à sa guise. Tout dernièrement encore il a procuré à l'opinion publique une de ces surprises dont il a le secret. Après avoir, devant la chambre italienne, exécuté en termes sévères le régime des soviets, il a brusquement déclaré que, moyennant un bon traité de commerce, il était prêt à reconnaître *de jure* le gouvernement bolchéviste. Ce qui est une fort belle manifestation de politique réaliste ; ce qui ne pourra manquer aussi de provoquer une vive joie à Moscou, sans valoir à l'Italie des avantages très précis.

— L'anniversaire centenaire de la doctrine de Monroe a occasionné en Amérique diverses manifestations. Le président Coolidge et le secrétaire d'Etat Hughes ont prononcé des discours dans lesquels ils ont constaté avec plaisir que les principes proclamés il y a cent ans s'appliquaient fort bien à la politique actuelle. C'est relativement exact : mais, entre temps, les Etats-Unis ont eu un geste magnifique : ils ont combattu pour la liberté et la régénération du monde. Il est grandement à regretter qu'ils se donnent tant de peine pour effacer ce souvenir récent et préfèrent invoquer comme titre de gloire une formule étroite sur laquelle un siècle a passé.

Lausanne, 9 décembre 1923,

ED. ROSSIER.

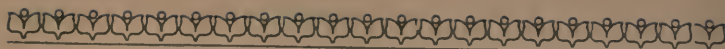


Table des matières

CONTENUES DANS LE TOME CENT-DOUZIÈME

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1923 — N^{os} 334-336

LES MINUTES DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU, par <i>Alexis François</i> professeur à l'Université de Genève	1
LA POPULATION NOIRE AUX ETATS-UNIS, par <i>Franck L. Schoell</i> , ancien professeur à l'Université de Chicago.....	17
LA LITTÉRATURE D'AUJOURD'HUI DANS LA SUISSE ROMANDE, par <i>Pierre Kohler</i> . Troisième et dernière partie	39
A L'ÉCOLE DES MAÎTRES-MAÇONS ET TAILLEURS DE PIERRE ROMANS, par <i>Fred. Gulliard</i> , architecte	59
LA RECHERCHE MAGNIFIQUE. Roman, par <i>H.-G. Wells</i> . Dixième et dernière partie	72
LES LIVRES POÉTIQUES DE L'ANCIEN TESTAMENT, par <i>Edouard Montet</i> , professeur à l'Université de Genève.....	129
LE PENDANT D'OREILLE. Nouvelle, par <i>Meinrad Lienert</i> . (Trad. de l'allemand par <i>J. Piajet</i> .).....	143
LA PLACE DE LA GRÈCE DANS L'HISTOIRE DE L'ART ANTIQUE, par <i>W. Decanna</i> , professeur à l'Université de Genève.....	150
LA TENTATION DE FRA BARTOLOMEO. Nouvelle, par <i>Noëlle Roger</i>	177
QUELQUES PROGRÈS TANGIBLES EN CHINE, par <i>Philippe de Vargas</i> , professeur à Pékin. Première partie	202
Seconde et dernière partie	322
HISTOIRE D'UN ROMAN, par <i>J. de Mestral Combremont</i>	220

	Pages
A NOS LECTEURS	257
LA NOUVELLE ÉDITION DU JOURNAL INTIME D'AMIEL, par <i>Charles Werner</i> , professeur à l'Université de Genève	259
LA LIONNE AMOUREUSE. Roman, par <i>Constant Schaufelberger</i> . Première partie	272
UNE ENQUÊTE LINGUISTIQUE EN SUISSE, par <i>E. Tappolet</i> , professeur à l'Université de Bâle	298
A PROPOS D'AMUNDSEN, par <i>René Gouzy</i>	309
AUTOUR D'UNE IDYLLE. Nouvelle, par <i>Virgile Rossel</i>	340
LETTRE DE BERNE, par <i>O. de Dardel</i> , conseiller national	352
LETTRE ROMANDE, par <i>Henry Rohrer</i>	229
LETTRE DE PARIS, par <i>F. Roger-Cornaz</i>	
Novembre. — Retour. — Duel. — Réflexions sur la violence. — Les <i>Mémoires</i> de Robert de Montesquiou	238
Décembre. — L'art nègre. — L'exposition Drian. — A l'Académie. — Le Louis XIV de Bertrand	356
CHRONIQUE ITALIENNE, par <i>Henri Aubert</i> .	
Décembre. — Lendemain d'exposition. — Un ministre qui va vite en besogne. — Doléances de M. Alfred Pautini à propos du mépris où l'Europe tient la langue et la littérature italiennes. — Quatrième centenaire du Pérugin et de Signorelli. — Sourire désenchanté que promène M. Luigi Pirandello sur notre pauvre monde.	361
CHRONIQUE ALLEMANDE, par <i>A. Guillard</i> .	
Novembre. — La dislocation du Reich. — Les causes morales du marasme actuel. — L'opinion de Guglielmo Ferrero. — La politique de Gustave Stresemann. — Allemagne unitaire et Allemagne fédéraliste. — L'Ecole de la sagesse du comte Keyserling. — Une enquête sur la jeunesse allemande. — Quelques livres	244
CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS, par <i>Edmond Bille</i> .	
Octobre. — La X ^e exposition des peintres et sculpteurs suisses. — Les arts mineurs de l'Exposition internationale de 1925, à Paris. — L'art de l'affiche en Suisse romande.....	107
CHRONIQUE MUSICALE, par <i>Ed. Combe</i>	111
CHRONIQUES SCIENTIFIQUES, par <i>Henry de Varigny</i> .	
Octobre. — La foudre et les arbres. — La périodicité des grands hivers. — La pêche miraculeuse. — La lueur antisolaire. — Le peuplement d'une rivière nouvelle. — Utilisation du gaz des fours à coke pour les synthèses de l'ammoniaque. — Un appel en faveur de <i>Scientia</i>	117
Décembre. — Les <i>novae</i> et leur importance. — Les variations du rayonnement solaire. — L'électrogénétique et la biologie. — Ligne aérienne d'Espagne en Amérique du Sud. — Autour de la photochimie et l'origine de la vie. — Publications nouvelles	370

CHRONIQUES POLITIQUES, par *Edmond Rossier*.

Octobre — Le conflit italo-grec et la Société des Nations. — La fin de la résistance passive dans la Ruhr, agitations en Allemagne : heurs et malheurs du chancelier Stresemann. — France et Angleterre : l'entrevue Baldwin-Poincaré et le discours de lord Curzon. — Le coup d'état militaire en Espagne	123
Novembre . — La situation intérieure de l'Allemagne. — La question des réparations : France, Angleterre et Amérique. — Choses et autres. — Le décret du gouvernement français et les zones.	251
Décembre . — L'Allemagne en état de crise. — Autour de la question des réparations. — Les élections anglaises. — Espagne et Italie. — Le centenaire de la doctrine de Monroe.....	376

Le NESSOL-SHAMPOO

« aux œufs » et « aux camomilles » est un produit de première qualité. Il nettoie le cuir chevelu et les cheveux à fond, il produit un effet stimulant sur la croissance des cheveux et il rend les cheveux souples et bouffants — Plus haute récompense à l'Exposition nationale de Berne en 1914 : Médaille d'or (col.). — Dans les pharmacies, drogueries et parfumeries :: :: :: à 30 cent. le paquet :: :: ::

PRODUIT SUISSE



Remèdes efficaces
et bon marché prescrits
avec succès depuis
plus de 57 ans.

	flacon	bocal d'un kilo
<i>Pur</i> , contre les maux de gorges et les catarrhes	2.—	5.—
<i>A l'iodure de fer</i> , contre les scrofules, remplace entièrement l'huile de foie de morue.....	2.50	6.—
<i>Au phosphate de chaux</i> , pour les enfants faibles des os.....	2.50	6.—
<i>Ferrugineux</i> , contre l'anémie, la chlorose.....	2.50	6.—
<i>Au bromure d'ammonium</i> , contre la coqueluche.	2.50	6.—
<i>Aux glycérophosphates</i> , contre la nervosité....	2.50	6.—
<i>A la pepsine</i> , contre les mauvaises digestions..	2.50	6.—

En vente dans toutes les pharmacies.
Fabrique de Produits diététiques au malt
Dr. A. WANDER S. A., BERNE
Maison fondée en 1865.

REVUE DES LIVRES

L'ŒUVRE DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS, par *Léon Bourgeois*, délégué permanent de la France à la Société des Nations. 1 fort vol. in-8°. Librairie Payot, Paris. — MUSSOLINI ET LE FASCISME, par *Domenico Russo*. 1 vol. in-16. La Collection des problèmes d'aujourd'hui. Librairie Plon, Paris. — LE MOUVEMENT ROMANTIQUE (Angleterre, Allemagne, Italie, France), par *P. van Tieghem*, 1 vol. in-16, Librairie Vuibert, Paris. — LE CONFIDENT INDISCRET, roman, par *Jean Morgan*. 1 vol. in-16. Librairie Plon, Paris. — UN DRAME HISTORIQUE, par de *Ripert d'Alausier*. 1 vol. grand in-8°. La Collection de mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la guerre mondiale. Payot, Paris. — LA MISE EN VALEUR DES COLONIES FRANÇAISES, par *Albert Sarraut*, ministre des colonies. 1 vol. grand in-8° de la Bibliothèque politique et économique. Payot, Paris. — DUALITÉ DE LA MATIÈRE, essai sur le mécanisme du renouvellement des modes, par le *Docteur J. Varre*. 1 vol. in-8° écu. F. Alcan, Paris. — LE REMAN DES QUATRE, par *Paul Bourget*, Gérard d'Houville, Henri Duvernois et Pierre Benoît. 1 vol. in-16. Librairie Plon, Paris. — L'APPEL SOUVERAIN, par *Henri Ardel*, 1 vol. in-16. Librairie Plon, Paris.

— Il appartenait à M. Léon Bourgeois, délégué permanent de la France à la Société des Nations, et dont on a dit plaisamment qu'il était son « père spirituel », d'en raconter la fondation et d'en développer l'activité jusqu'à ce jour. Peut-être est-il bien un peu pressé et eût-il pu attendre que la dite activité eût pris une ampleur plus grande et marqué des interventions plus décisives. Aussi bien, après quatre années à peine, y a-t-il quelque présomption à conclure de sa vitalité et de son crédit futurs, d'autant plus que les circonstances actuelles et les conditions confuses de la politique européenne ne lui laissent point toute la liberté d'action nécessaire. On l'a bien vu lors du récent conflit italo-grec.

M. Léon Bourgeois a sans doute voulu défendre dans la mesure de ses moyens une œuvre à laquelle il a lui-même beaucoup contribué et sur laquelle il a fondé de mirifiques espoirs. Son livre est en même temps qu'un exposé historique une manière d'apologie. On s'en convaincra surtout à la lecture de sa conclusion intitulée : Les raisons de vivre de la Société des Nations, qui se termine par une profession de foi, d'inébranlable foi.

Il ne faudrait pas en inférer une partielle présentation des faits. M. Léon Bourgeois est au-dessus de tels soupçons. Pour notre part, encore que nous ne partageons pas toutes ses espérances, nous ne faisons aucune difficulté à reconnaître, après avoir lu le chapitre : Les actes et les œuvres de l'Assemblée et du Conseil, qu'ils constituent une assez respectable addition. Je ne dis pas que *L'œuvre de la Société des Nations* convaincra les sceptiques invétérés : il y a des irrédutibles dans tous les partis. Mais elle servira indéniablement à la cause.

— *Mussolini et le fascisme* : il n'est point de thème politique resté aussi actuel, sauf peut-être celui de l'occupation de la Ruhr. Mais le premier phénomène est bien plus intéressant que le second. La carrière de l'homme n'est pas sans présenter quelque analogie avec celle de Bonaparte, si le couronnement n'en est pas le même.



CARAMEL MOU à la crème KLAUS

En vente partout en
jolies boîtes fantaisie.

BANQUE FÉDÉRALE

S. A.

LAUSANNE

Capital et Réserves Fr. 65.200.000

Toutes opérations de Banque

de Bourse et de Change

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

Toujours est-il que le mouvement fasciste n'a point encore développé tous ses effets. Il convient de le voir face à face avec les difficultés rencontrées par le gouvernement quelconque qui prétend à la stabilité et à la durée. L'œuvre réalisée jusqu'à présent mérite déjà la plus sérieuse attention. Elle a été abondamment louée, vitupérée, raillée, si bien qu'il est assez malaisé de se faire une opinion à peu près juste. Le petit livre que M. Domenico Russo vient de consacrer vous le permettra.

Son exposé répond à toutes les questions posées par l'intervention du fascisme en rappelle la genèse et l'évaluation, et éclaire d'une pleine lumière la personnalité du dictateur — j'allais dire du Premier Consul. — Le volume se termine par le « Journal d'un observateur sous la dictature », dans lequel l'auteur analyse les difficultés rencontrées par le vainqueur, suit de près les variations de politique et note les symptômes qui semblent menacer l'unité de son pays. Durera-t-il ? *Chi lo sa* ?

— Signalons, dans un autre domaine, le *Mouvement romantique* de M. P. van Tieghem, qui rendra un réel service aux amateurs de littérature comparée. Le romantisme y est considéré comme un fait européen, prenant dans les divers pays où il se manifeste une couleur particulière. Il vaut surtout par les textes reproduits, empruntés aux littératures française, anglaise, allemande et italienne dont la plupart — je parle des textes étrangers — n'avaient point encore jusqu'ici été mis en français. Les textes en question ont été judicieusement choisis pour expliquer et commenter un des mouvements littéraires les plus gros de conséquences et de répercussions sur l'art et la pensée du XIX^e siècle.

— Quel joli titre que le *Confident indiscret* ! On dirait d'un de ces plaisants contes du XVIII^e, ou encore de ces gravures à demi polissonnes auxquelles sont complus nos aïeux et se complaisent encore leurs descendants.

Le héros de l'histoire fait penser à la fois à Chérubin et à Werther. Délit : le problème de psychologie sentimentale que la peinture de l'émoi d'un adolescent et du travestissement inconscient des juvéniles affections d'un amoureux pour l'autre ! Jean Morgan excelle à ces manèges d'âmes et à imaginer des décors choisis qui conviennent à ses personnages. Mais peut-être les jeunes d'aujourd'hui auront-ils quelque peine à admettre le dénouement du roman. En dépit du mot de Bonnet : « La plus belle victoire est celle que nous remportons sur nous-mêmes », le salut par la fuite, dans la noble intention de rester fidèle aux traditions de l'honneur, risque fort de manquer à leurs yeux d'héroïsme ou de cynisme.

— Le drame historique raconté par le lieutenant-colonel de Ripert d'Alauville n'est autre que la résurrection de l'armée serbe au lendemain de sa retraite désastreuse à travers l'Albanie, et de son « recueil » à Corfou par les soins de la Mission française, organisée par le général de Mondesir sur l'ordre de M. Briand, alors Président du Conseil.

L'horreur de cette retraite est encore présente à la mémoire de tous ceux qui en ont suivi pas à pas les douloureuses étapes, et qui crurent alors commise la victoire finale des Alliés, en même temps qu'ils se résignaient à la ruine définitive du peuple serbe. Mais, ainsi que le fait remarquer le maréchal Franchet d'Espérey dans sa courte préface, il y a dans l'histoire peu d'exemples



De nouveau
aux Concours de
l'Observatoire de
Neuchâtel 1922

Le CHRONOMÈTRE de POCHE

ZENITH

obtient :

le premier prix de série pour les
6 meilleurs chronomètres
de poche et de bord et
20 premiers prix pour chrono-
mètres de poche, de bord
et de marine, 1^{re} classe.



VIN „KATZ”

Pour

Pepto - quino - ferreux
Produit suisse.

Dans toutes les pharmacies

Prix fr. 5.50

faiblesses gé-
nérales, ané-
mie et surtout
pour la recon-
valescence.

CHAUSSURES FINES

François JATON S. A.

Galeries St.-François

Téléphone 31-95

LAUSANNE



REVUE DES LIVRES (*Suite*)

d'autant de fidélité chez un peuple, d'autant de fermeté chez un gouvernement, d'autant de grandeur d'âme chez un prince.

C'est pourquoi, reformée et solidement encadrée par les armées alliées d'Orient, elle arrivait, en deux mois, de Salonique au Danube et n'arrêtait son élan que le 11 novembre 1918, date du « fatal armistice ».

Ce sont les événements qui se sont déroulés sur la côte albanaise et à Corfou de la mi-décembre 1915 à la fin d'avril 1916, c'est-à-dire le sauvetage et les débuts de la reconstitution de l'armée du prince Alexandre qui font l'objet de la relation du lieutenant-colonel Ripert d'Alausier. On y trouvera plus qu'un exposé succinct des faits, sinon une histoire complète que rendait du reste impossible la quasi proximité des événements. L'écroulement du front de Macédoine fut une des causes déterminantes de la victoire finale. Tout ce qui y touche de près est d'un palpitant intérêt.

— Je ne sais vraiment pas où M. Albert Sarraut a trouvé le temps de préparer et de mettre en œuvre les matériaux du gros ouvrage intitulé *La mise en valeur des colonies françaises* qui vient de paraître chez Payot et constitue une véritable « somme ». Vous me dispenserez d'en énumérer les chapitres. Aussi bien n'irai-je de m'égarer dans quelque lointaine Calédonie, dans quelque désert saharien, et puis, la place m'est ici trop parcimonieusement mesurée pour osais-je même entrer dans le vif du sujet. Je me borne donc à une appréciation d'ensemble, laquelle appréciation ne va pas sans provoquer chez moi un nouvel étonnement. En effet, le livre de M. Albert Sarraut est non seulement documenté mais encore composé avec une méthode qu'on rencontre rarement dans les ouvrages écrits par des personnages ministériels.

J'ajouterai qu'une douzaine de cartes en noir et en couleurs illustrant des exposés bourrés de chiffres, en facilitent la lecture par ailleurs assez laborieuse.

— Celle de l'Essai du Dr Jarre sur le mécanisme du renouvellement des mondes n'est pas non plus précisément folâtre. On le conçoit d'un sujet qui touche aux plus hautes spéculations scientifiques et philosophiques, encore que le titre même du dit Essai, *Dualité de la matière* ne semble point devoir satisfaire notre naturelle exigence d'unité.

Cependant l'auteur y tente hardiment d'identifier la matière et l'électricité, conception peut-être pas tout à fait originale, mais répondant à notre besoin de simplification et, du reste, dans l'air du moment. Cette conception a l'immense avantage de relier entre eux tous les phénomènes naturels et de leur donner une explication fondée sur un principe unique. Elle projette sur l'origine et la fin des mondes, par le seul jeu d'un mécanisme identique, une nouvelle lumière, en sacrifiant, à vrai dire, l'« éther hypothétique » pour ne retenir que la « matière réelle ».

Solidement étayé, vigoureusement pensé, l'ouvrage du Dr Jarre ne manquera pas de soulever de vives polémiques dans le monde des philosophes et des savants.

— Parmi l'interminable production contemporaine, signalons chez Plon trois romans de valeur inégale, mais qui tous trois trahissent chez leurs auteurs de préoccupations morales assez éloignées des tendances littéraires en vogue. peut, en effet, paraître désuet de poser des cas de conscience et de les exposer

FABRIQUE DE MEUBLES J. KELLER & C^{IE}

ZURICH
ST. PETERSTRASSE
BAHNHOFSTRASSE

Objets d'Art, Antiquités
Décoration d'Intérieurs

UNION DE BANQUES SUISSES

CAPITAL ET RÉSERVES : Fr. 86 000.000.
29 SUCCURSALES ET AGENCES EN SUISSE

1, PLACE ST-FRANÇOIS **LAUSANNE** PLACE ST-FRANÇOIS, 1

TRAITE TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
— AUX MEILLEURES CONDITIONS —

AGENCE DE VOYAGES - PASSAGES MARITIMES - CHANGE

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

sinon de les résoudre, avec le sérieux et l'application qu'y mettait chez nous, par exemple, Edouard Rod.

Que nous retrouvions ces préoccupations d'abord chez M. Paul Bourget, l'un des « quatre », cela n'a évidemment rien d'étonnant. J'imagine même que la conclusion d'une si grave portée — il s'agit de la responsabilité du meurtrier passionnel par jalousie conjugale — lui appartient en propre, encore qu'il soit malaisé de discerner toujours dans cette suite de lettres la personnalité des écrivains. Il semble qu'ils se soient rapprochés pour la circonstance et aient mis en commun, comme dans une faconde pique-nique leur talent et leur manières propres. Au total, une harmonie et un fond que l'on n'eût guère pu attendre de romanciers aussi divers.

Je ne sais si le *Roman des quatre* est le résultat d'une gageure ? En tout cas il constitue une assez jolie réussite. On a vu des collaborations moins heureuses et des mosaïques moins stylisées. Aussi bien ne faut-il voir dans cette association temporaire qu'une fantaisie : je doute que MM. Paul Bourget, Henri Duvernois, Pierre Benoît et Mme Gérard d'Houville fondent une « raison sociale » définitive analogue à la firme de Flers et de Caillavet d'universelle renommée et de haut rendement financier !

— *L'Appel souverain* est un fort beau titre et M. Henri Ardel un très habile psychologue. Dépeindre une crise d'âme comme celle que traverse l'héroïne du livre, laquelle, après avoir triomphé de son goût ardent pour la vie, de l'opposition raisonnée de son père, savant et négateur du surnaturel, et enfin de la résistance acharnée de sa mère, prend la décision irrévocable de répondre à l'« appel », c'est-à-dire de se faire religieuse, est toujours une entreprise pleine de périls. L'écueil à éviter, c'est de tomber dans la banalité ou encore de provoquer des comparaisons défavorables à soi-même. Disons tout de suite, sans entrer dans de plus amples détails, que l'auteur de *Mon cousin Guy* et du *Feu sous la cendre* a renouvelé, je dirai même modernisé suffisamment le thème pour satisfaire la curiosité de son aimable clientèle, et, aussi, trouvé des accents qui vont au cœur pour satisfaire leur soif d'émotion et de drame, entendez de drame psychologique.

R. F.

Gravez-vous dans la mémoire

que

COSMOS

est la meilleure des bicyclettes

USINE à BIENNE, 7

Catalogue gratuit

AMEUBLEMENTS

Montbenon

Perrin

Lausanne

• Meubles de qualité •

fabriqués entièrement dans
NOS ATELIERS

STYLES ANCIENS et MODERNES

*Tous nos Modèles, même les plus simples,
sont d'un Goût recherché
et d'une exécution parfaite.*

NOTARIAT - BUREAU TECHNIQUE

A. MERCIER

Notaire, géomètre officiel

Place de la Gare, 2 **RENENS** Téléphone 84.99

Abornements. — Levée de plans. — Remaniements parcellaires. — Drainages.
Projets de routes, chemins. — Adductions d'eau. — Nivellements. — Expertises, etc.

pour reprendre rapidement les forces, demandez le merveilleux fortifiant connu

Marque **Régénérateur Royal** Marque
déposée

à base de jaunes d'œufs frais et d'extract de viande
associé à des toniques puissants.

Son assimilation parfaite fait reprendre rapidement le poids et les forces, comme le prouvent
nombreuses attestations. S'emploie pour adultes et pour enfants.

Spécialement recommandé dans les cas de faiblesse générale, manque d'appétit, mauvaises diges-
tions, maux de tête. Pour guérir rapidement l'anémie chlorose, neurasthénie et toutes maladies
causées par le surmenage physique et mental, prendre le

Régénérateur ROYAL Ferrugineux

en vente à Martigny à la PHARMACIE MORAND — Expéditions par retour du courrier
La Grande bouteille 8 fr. — La Grande Ferrugineuse 9 fr.



RHUMATISMES

L'ANTALGINE guérit toutes les formes de rhumatisme même les plus tenaces et les plus invétérés.

Prix du flacon de 120 pilules **fr. 2.50**, franco contre remboursement.

PHARMACIE DE L'ABBATIALE, PAYERNE

Walther

Brochure gratis sur demande.

Transports Internationaux GEORGES HELMINGER & C^{IE}

Téléphone
5527

BALE

Télégrammes :
Helminger

N'expédiez pas des marchandises sans avoir consulté notre bureau de l'avis.

Montana (Valais) Altit. 1500 m. Reliée par un tunculaire à Sierre (Ligne Simplon)

Station climatique la plus ensoleillée de la Suisse

CURHAUS & CLINIQUE VICTORIA

Méd. en chef: **D^r F.-L. de Muralt.**

Maladies des voies respiratoires et tuberculose sous toutes ses formes. — Mieux confortable. — Prix modérés. — Prospectus franco. — Dir. : **E. Naustermed**

Anglo Swiss Biscuit Co

Winterthour

SANATORIUM DU LÉMAN

GLAND

MÉDECIN EN CHEF: D^r A. SCHRANZ

Hydrothérapie, Electrothérapie, Massage, Régime.

Médecine interne. Maladies nerveuses.

Convalescence. Repos.

Large parc. Situation superbe au bord du lac.

Confort

Ouvert toute l'année.

Prix modérés.

Le plus puissant **Dépuratif du Sang**, dont toute personne soucieuse de sa santé, devrait faire au moins deux cures par an, est certainement le

THÉ BÉGUIN

qui guérit : dartres, boutons, démangeaisons, eczémas, etc.,
qui fait disparaître : constipation, vertiges, migraines, digestions difficiles, etc.

qui parfait la guérison des ulcères, plaies, varices, jambes ouvertes, etc.,
qui combat avec succès les troubles de l'âge critique.

La boîte : fr. 1.80 dans toutes les pharmacies.

Dépôt général et expéditions pour la Suisse :

PHARMACIES RÉUNIES, La Chaux-de-Fonds.

Comptoir de Bijouterie et d'Orfèvrerie

M^{me} M. LASSUEUR (anc. Haldy), Lausanne, rue de Bourg, 7, au 1^{er}

GRAVURES — RÉPARATIONS

PAGES D'ART

REVUE D'ART SUISSE MENSUELLE ILLUSTRÉE, FONDÉE EN 1915

Les PAGES D'ART étudient les artistes suisses ou ayant vécu en Suisse, anciens ou contemporains. Elles font connaître les richesses des collections publiques et privées, consacrent une place importante à l'art industriel et tiennent leurs lecteurs au courant des manifestations artistiques. Chaque numéro contient un minimum de 16 planches en héliogravure.

Les PAGES D'ART ont publié dans leurs derniers numéros .

Louis Rivier et les peintures de l'Aula de Lausanne (Georges BONNARD)

Les marbres de Houdon au musée de Genève

Evert van Muyden, artiste animalier H. v. M.)

James Vibert, statuaire (L. AVENNIER) - *Le peintre W. Balmer* (Conrad de MANDACH)

Courbet et son séjour en Suisse (P. BOREL)

J.-J. Pradier, sculpteur - *Moop, peintre*

Les caricatures de Petrovic (Pierre DUNITON), etc., etc.

ABONNEMENTS : pour la Suisse, un an.. .. 20 fr. ; le numéro.. .. 2 fr. »
pour l'étranger, " 28 fr. ; " 2 fr. 50

Administration : Editions " SONOR ", 46, rue du Stand, Genève

RABAIS
selon l'importance
de la commande.



Renseignements,
Devis.
Conseils gratuits.

Publicitas

Société anonyme suisse de publicité

A LAUSANNE

ou ses nombreuses succursales en Suisse et ses correspondants à l'étranger, en relation journalière avec les journaux du monde entier

SE CHARGENT

de l'exécution de n'importe quel ordre d'insertions aux tarifs originaux des journaux.

Articles de Caoutchouc en tous genres *Caoutchouc Industriel*

A. BRUNNER & C^{ie}
SUCC. DE FRED. BRUNNER • BALE •



MINIMAX



Le meilleur extincteur d'incendie portatif

Demandez prospectus Y 21

MINIMAX S. A. Seehofstrasse 4 ZURICH

Antigoitreux Jurassien le « Strumasan »
seule friction efficace inoffensive pour la guérison rapide

DU GOITRE ET DES GLANDES

Prix : 1 flacon, 5 fr. ; demi flacon, 3 fr.

Succès garanti, même dans les cas les plus opiniâtres.

Dépôt : Pharmacie du Jura, BIENNE, place du Jura.

Prompte expédition au dehors.

Véritables pains d'anis de Grandson

à 4 francs le kg.

Macarons extra fins

d'ancienne renommée, à 8 fr. le kg. Expéd. soignée partout dès 1 kg. franco p^r la Suisse

F. LEUENBERGER, fabricant, GRANDSON



CITROVIN

COMME VINAIGRE
RECOMMANDE PAR LES
MEDICINS

GEORGE STAUDENMANN, fabrique suisse de Citrovin-Züringue



Fabrique de Draps

(Aebi & Zinsli) à SENNWALD (Ct. de St-Gall)
*fournit à la clientèle privée d'excellentes étoffes pour Dame
 et Messieurs, laine à tricoter et couvertures. Prix réduits.*
On accepte aussi des effets usagés de laine et de la laine de
moutons. :: :: :: :: Echantillons franco

**Consommez les
 produits
 AU LAIT**

Guigoz

Lait pur de la Gruyère, en poudre,
 phosphaté ou non;

Déjeuner au chocolat
 complet;

Puddings complets au chocolat
 ou au café;

Crèmes complètes au café
 ou au chocolat.

Dégustation et démonstration dans notre magasin:

36 rue du Petit-Chêne, LAUSANNE

Kurhaus Tarasp

près du Parc National Suisse

Basse Engadine (alt. 1200 m). Gare: Schuls-Tarasp.

Seul hôtel situé directement près des sources principales et ayant des bains minéraux dans la maison. La cure des bains et de boisson de Tarasp, bien plus efficace que celles de Karlsbad, Marienbad, Vichy, etc., soutenue et favorisée par un climat alpestre extrêmement salubre est sans pareil dans ses effets et garantit absolument des résultats excellents. Faites un essai avec 1 caisse de 10/1 bouteilles « Source Lucius » à fr. 10.50 ou 15/2 bouteilles à fr. 12.— et vous serez convaincus. Prospectus par

Kurhaus Tarasp, 350 lits.

J. Véron, Grauer & C^{ie}

GENÈVE - BELLEGARDE - VALLORBE - LA CHAUX-DE-FONDS
 PONTARLIER - DOMODOSSOLA - MORTEAU - MARSEILLE - LE HAVRE

TRANSPORTS INTERNATIONAUX
 VOYAGES ET ASSURANCES

Société Anonyme des Câbleries & Tréfileries

COSSONAY-GARE

Fils et Câbles de cuivre nu
Fils et Câbles de bronze nu
Fils et Câbles en aluminium
Câbles en aluminium avec âme d'acier
Câbles sous plomb à courant fort
jusqu'aux tensions les plus élevées
Câbles de téléphonie et télégraphie
:: :: Bobines Pupin :: ::
Fils, Cordons et Câbles
:: isolés au caoutchouc ::
:: Tubes isolants ::
Feuillard de fer laminé à froid



L'HEUREUX POSSESSEUR

— D'UN —

Poste de réception de TELEPHONIE SANS FIL

reçoit chez lui journellement les concerts de la Tour Eiffel, Paris, et ceux de la Station Champ-de-l'Air Lausanne (ces derniers organisés par la Société soussignée), ainsi que les concerts de Cointrin-Genève.

Il est renseigné plusieurs fois par jour sur la situation météorologique et il reçoit des communications diverses des stations de Londres, Berlin, Rome, etc.

Offre: Détails avec prospectus illustré et démonstrations sans engagement sur demande

SOCIÉTÉ ANONYME COMMERCIALE

„UTILITAS“

Siège social: Avenue de la Gare, 3 LAUSANNE

Capital social: Fr 500 000

entièrement versés

Concessionnaire exclusif pour la Suisse de la Société des Etablissements Lucretet, Paris.

Pensionnat de Jeunes Filles

Tanneck-Gelterkinden (Bâle-Camp.)

Etude des langues allemande et anglaise. - Ouvrages à l'aiguille. - Cours de ménage et de cuisine. - Institutrices diplômées. - Vie de famille. - Education soignée. - Maison spacieuse avec grand jardin. - Prix modérés. - Prospectus et références à disposition. - - - - -

A. SCHAUB-WACKERNAGEL:

Cours de vacances.



Everon

LA
MARQUE
PRÉFÉRÉE

LOTION
pour les soins
des cheveux

HUIHL
pour le chevelure

**Eau
dentifrice**

